LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DIX-HUITIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1911

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1911

LA NUIT

— Fini! — s'écria Hélène.

— Il est charmant, — dit madame Mannier.

Robert fit un pas, et tendit ses mains renversées :

— Montrez.

Hélène plaça le chapeau sur les doigts de l'aveugle. Il tint le bord d'une main, toucha de l'autre les gros nœuds, et donna une chiquenaude à la ruche de tulle. Il ne tâtonnait pas, il maniait.

— Très joli, en effet! — dit-il, de son air à la fois gai et recueilli. — Ah! voilà une épingle que vous avez oubliée... Un jour, je vous ferai un chapeau, moi... Vous croyez peut-être que c'est difficile?

Hélène le regardait avec tendresse. Depuis trois mois qu'elle n'était venue, elle s'était déshabituée de Robert : il lui était un sujet d'étonnement. La méthode qui assurait les gestes demeurait quelque temps énigmatique; mais l'immobilité était révélatrice : à cet instant même, il semblait que ce chapeau frivole eût ensorcelé les mains de Robert, et l'eût endormi debout, entre sa mère et la jeune femme... Ignorant de l'attention qu'il attirait, et des minutes qui s'écoulaient, il se laissait voir. De grandes paupières, presque closes, et qui ne clignaient jamais; une jeune figure très régulière et trop large; des cheveux blonds, épais, moutonnés : — une tête d'ange qui baisse les yeux.

Hélène estimait surprenant qu'un aveugle-né eût le sourire : — « Le seul mouvement qu'on ne lui ait pas appris! » pensa-t-elle.

Elle était assise. Robert approcha. Il effleura du pied le bas de la jupe, et calcula les distances : ses mains trouvèrent, sans hésitation, un point situé au-dessus de la tête, et, en droite ligne, comme si elles suivaient un fil à plomb, déposèrent le chapeau sur les cheveux.

Octave entra :

— Tiens!... encore un chapeau?...

Il se campa devant Hélène :

— Très joli.

— Vraiment!

Elle lui décocha un coup d'œil impertinent. Mais il l'avait amusée en prononçant les mêmes mots que Robert.

Celui-là, en revanche, avait un excès de regard : il en avait pour deux!... Des cils drus et bruns animaient ses yeux, les couvraient, les découvraient, et leur donnaient une mobilité expressive. Les prunelles luisaient, l'iris scintillait.

Que ce garçon fût son beau-frère, le frère de François Mannier, du mari qu'elle avait perdu, Hélène l'oubliait toujours : elle ne le rattachait aucunement à ses souvenirs intimes. « Octave est-il bien ou mal? » se demanda-t-elle aujourd'hui. Un peu court et plutôt gros pour son âge, le nez en boule, trop de pigment sous l'épiderme, trop de cheveux noirs et de moustache relevée, très-commun ; — mais il semblait voir par tous les pores de sa peau brune!...

La porte de milieu fut ouverte, à deux battants, et le dîner fut annoncé.

— Ma cousine!...

Octave faisait un bond vers madame Mannier. Il retomba sur ses pieds, devant elle, le bras arrondi et les genoux ployés, avec un trémoussement musculaire qui promettait, pour le moins, une pirouette de boxe à la française.

Hélène attendait Robert. Il se présenta, offrit le bras, partit d'un pas ferme et vif, les coudes au corps, passa la porte, traversa un grand salon très meublé, franchit une seconde porte... Hélène s'était sentie entraînée avec une autorité singulière : elle avait compris qu'il fallait s'abandonner. Cepen-

dant : « Il va me jeter dans un meuble ! » se disait-elle. Aussitôt elle évita un pouf, — non sans peine, tant Robert marchait droit et vite. — Elle fut saisie d'une mauvaise petite peur : « Est-ce bête !... »

Enfin, dans la salle à manger, il salua, avec une correction parfaite. Combien de fois lui avait-on fait répéter cette leçon ?... Hélène, assise et tranquille maintenant, s'accorda le plaisir de critiquer un peu madame Mannier. Le dévouement maternel avait sa part de mondanité : on donnait à dîner, ici, quelquefois ; le malheureux infirme figurait en maître de maison, — mais à quel prix ?...

— Avez-vous vu beaucoup de gibier, — demanda madame Mannier, sur un ton de sécheresse aimable.

— Beaucoup, — répondit Octave, l'air béat, fainéant et passionné. — Mais j'ai tiré avec discrétion : je ménage le faisan... Dans quinze jours, vous pourrez organiser une superbe battue !

Il cligna les yeux, pour lancer obliquement plus d'admiration. Hélène se souvint alors, trop nettement, qu'elle était la belle-sœur de cet hôte, en observant qu'il faisait le personnage de parent pauvre.

— Bob ! — fit madame Mannier, — as-tu raconté à ta cousine les travaux du parc ?

Le repas était pour Robert un exercice de virtuosité, auquel il s'appliquait, — comme d'autres aveugles à l'exécution d'une sonate. — Les convives redoutaient qu'il ne cassât la vaisselle, et se gardaient de lui adresser la parole ; mais sa mère prenait soin de le ramener à la conversation.

— Nous avons agrandi l'étang, — dit-il. — Cela élargit le parc... Et le banc, vous vous rappelez ?... celui que vous aimiez ?... Il est maintenant tout au bord de l'eau, sans avoir changé de place.

— Je suis très curieuse de voir tout cela...

Certes l'illusion enveloppait cet enfant ! Là-dessus, il fallait rendre justice à madame Mannier. Elle demeurait toute l'année dans le même lieu, afin que son fils n'ignorât jamais le sol, les obstacles, la distance et l'orientation. Il avait appris, en même temps que l'alphabet, la grande maison, le parc et les routes voisines.

— Nous avons passé de bonnes heures sur ce banc, — continua Robert.

Il fit son sourire d'ange, et tourna la tête vers Hélène : — lorsqu'il était attentif, il dirigeait le visage vers la personne à laquelle il parlait. — L'accent de la voix surprit la jeune femme : elle crut y entendre une intention ou un hommage qui dépassait le ton des anciens rapports.

— Oui, — répondit-elle. — Il y a là un air léger et frais : le souffle de l'eau... Mais vous m'y avez joué d'affreux tours, Robert. Il y a longtemps, mauvaise pièce! Vous étiez un gosse sans respect ni crainte. C'était un banc à secret, votre fameux banc!

— J'avais seulement donné un peu de jeu au siège...

Robert rit joyeusement. Il avait abandonné sa fourchette et son couteau : le souvenir lui était bien plus présent que l'invisible repas. Madame Mannier toussa, et Robert fut averti que le verre de sa cousine était vide. Il savait verser à boire : un doigt touchait le pied du verre, une main élevait la carafe et l'inclinait avec sécurité. Le mouvement était toujours juste, et le jeu de physionomie toujours manqué : le visage se fermait, s'isolait et devenait plus aveugle que jamais. L'attention de Robert s'exerçait au dedans ; il ne pouvait connaître qu'en lui, et par un calcul intérieur, la position relative des objets. La précision brusque et inattendue de son bras faisait penser à ces jouets mécaniques dont les gestes ne sont pas assez décomposés...

Le soir était morne, chez madame Mannier.

— Octave, lisez-nous *le Temps*! — dit-elle.

Octave lisait avec un débit excessif : il haranguait et il apostrophait. Parfois il faisait une pause, changeait d'attitude dans son fauteuil, dardait un regard foudroyant, et repartait... Robert, en écoutant, — ou en n'écoutant pas, — s'oubliait. Il détournait insensiblement la tête, et finissait par présenter au lecteur un profil perdu. Madame Mannier, qui tricotait, levant des yeux brillants et durs, les rabattait, s'agitait, jetait son ouvrage à terre, et remerciait, d'une voix vibrante. Octave, qui ne le lui avait pas encore ramassé : Robert se sentait réprimandé, il corrigeait sa position...

A neuf heures et demie, madame Mannier se dressa, tout d'une pièce :

— Allons, il faut dire bonsoir à Bob !

Elle abrégeait volontiers les soirées : c'était l'heure où son âpre dévouement tombait en défaillance ; Robert, qui avait peu de sommeil restait seul dans la vaste salle. Elle lui était consacrée, sous le nom fort impropre d'atelier... Hélène, avec une tendre pitié, toucha du regard chaque objet. Dans le fond, un bureau où Robert écrivait au poinçon. Il y avait aussi un piano et un harmonium. Mais Robert n'était pas un exécutant merveilleux : on avait tout sacrifié à l'éducation de la dextérité, au progrès du savoir-vivre. Sauf quelques volumes à l'usage des aveugles, rien n'était spécial ici : point de paniers, ni de filets, ni de découpures ; des cartons verts, des papiers. Il rangeait, il feuilletait, il classait comme un homme qui voit.

Cinq minutes plus tard, Hélène entendit frapper à la porte de sa chambre. C'était madame Mannier, le tricot à la main, droite, un peu nerveuse. L'émotion faisait trembler les muscles de ses joues.

— Asseyez-vous, ma cousine, — dit Hélène.

— Chère petite, je viens vous demander votre avis... Vous êtes si intelligente ! vous comprenez tout... Et je sais combien vous êtes attachée... surtout à ce pauvre Bob !

— Je l'aime beaucoup... Mais il n'est pas malheureux !

— Malheureux ? non... Je voudrais qu'il fût heureux... Vous venez, justement, de toucher le point délicat...

Madame Mannier attaqua son tricot, qui remua rapidement. Elle se taisait, et les aiguilles parlaient avec vivacité. Hélène, qui n'entendait pas ce langage, répondit au hasard :

— Sa vie est douce et remplie...

— Il est occupé. Il ne perd jamais une minute. C'est lui qui administre nos terres, maintenant. Il a vraiment une rare compétence.

Hélène vit une boule monter dans la gorge de madame Mannier : — il n'y a plus de personnes calmes !

Enfin :

— Hélène, vous n'avez jamais pensé... Il ne vous est jamais venu à l'esprit que le cher Bob pourrait se marier ?...

Hélène retint à peine un « oh!... » Les mères sont donc toujours folles?... Elle dit, d'une voix découragée :

— Aime-t-il quelqu'un?

— Cela, c'est une autre affaire.

— Mais non!...

— En tout cas, s'il aimait quelqu'un, comme vous dites, je voudrais connaître vos objections de principe?

— Ne craignez-vous pas de détruire cette illusion, si profonde, si épaisse, que vous avez assemblée autour de lui comme un nuage?

— Comment?... Il aurait une illusion de plus, au contraire!

— Croyez-vous?... Nous nous conformons tous à... ses habitudes... Il est exquis. Vous l'avez admirablement élevé. Mais, par exemple..., s'il avait des enfants, il sentirait, à leur occassion, que la vue est un bien, une supériorité...

Hélène se jugeait brutale, et madame Mannier devenait rouge brique :

— Ses enfants le vénéreront : on vénère les aveugles... Bob, d'ailleurs, sait bien que nous voyons. On lui a expliqué la vue. Il comprend ce qui lui manque, et n'en souffre pas...

Hélène, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, regardait, au plafond, une tache ovale et noire, qui tremblait. Madame Mannier feignit de supposer que la lampe filait, elle baissa la mèche... Hélène songeait aux nombreux conseils qu'on lui avait donnés autrefois, lorsqu'elle avait épousé François Mannier, et comment elle passait pour folle, en ce temps-là... L'opinion lui avait semblé si bète! un bloc de grossière stupidité!... Les raisons qui justifieraient les actes sont toujours indicibles. Il ne faut pas se ranger à l'opinion : c'est trop médiocre... Et donc, que Robert se marie, s'il en a envie!

— Ma cousine, vous savez bien mieux que moi ce qui convient à Robert. Si vous avez une idée... une personne en vue... je ne conçois pas pourquoi...

Madame Mannier se leva, et resta un moment debout. Elle était raide, large, plate et comme taillée dans une forte planche. Elle fit un pas en avant, parut très émue, et embrassa Hélène avec une effusion impétueuse : Hélène crut recevoir un sac de noix sur chaque joue.



— Faisons un tour, mon vieux Bob. Montrez-moi les changements : l'étang, le banc...

Il était dix heures du matin. Hélène s'était hâtée. Elle voulait confesser Robert. « Voyez-vous ce garçon?... On n'aurait pas imaginé cela!... »

Elle mit la main sur l'épaule de Robert, et ils marchèrent d'un pas égal.

— Il y a beaucoup de rosée, n'est-ce pas? — dit-il; — ne vous mouillez pas les pieds.

Il entraîna Hélène au milieu du chemin. D'innombrables gouttes, lourdes et blanches, faisaient ployer l'herbe, qui retombait sur les bords de l'allée étroite.

— Eh bien! — dit la jeune femme, — depuis trois mois. qu'avez-vous fait, mon chéri?

— Toujours la même chose. Quand vous n'êtes pas là, je vous attends.

Hélène eut un vague soupçon, et n'osa plus interroger... Robert, lui, n'était jamais pressé de rompre le silence : les contacts, une main, le captivaient à l'égal d'un entretien...

— Ah! c'est très joli! — s'écria Hélène. — On est presque dans l'étang. Le parc a l'air beaucoup plus grand... immense, immense, parce qu'il y a plus d'eau.

— Je suis content.

Ils s'assirent. Hélène était un peu gênée. Soudain, sa main fut prise, par une main sûre, brusque, inattendue...

Hélène tressaillit. Robert dit tristement :

— Vous ne m'aimez pas.

C'était la première fois que frémissaient dans sa voix le reproche et l'amertume. Rien, à l'ordinaire, ne démentait sa sérénité.

— Mon chéri! je vous aime beaucoup plus que mes meilleurs amis.

— Vous m'aimez, vraiment? Vous consentiriez à m'épouser?

Hélène se cramponna au banc pour ne pas bouger... Tous fous!... Mais elle ne voulait pas faire de la peine : un infirme!... Elle l'aimait tendrement; elle avait toujours été une

amie bienfaisante, et, maintenant, elle était bouleversée par la crainte de blesser...

Robert sentit cette agitation, et retira sa main. Sa physionomie se ferma complètement : ses grandes paupières le séparaient du monde.

Hélène dit, — et c'était n'importe quoi, la phrase sur laquelle on court, afin de n'être pas saisi par le silence :

— Mon petit, qu'est-ce qui vous fait penser à cela, tout à coup ?

Pas de réponse... Hélène n'avait jamais pris garde au mutisme de Robert. Elle songea, cette fois : « Il ne voit pas changer l'heure; il ne voit pas non plus les visages qui interrogent... Lorsqu'on s'entre-regarde, c'est alors qu'on aperçoit le silence sur les figures, et qu'on est contraint de parler... »

— Mon Robert, mon cher petit Robert, je n'ai jamais eu l'intention de me remarier...

Le masque aveugle demeura impénétrable. Elle faisait peur, cette douleur sans regard. Aucune mine, suppliante ni révoltée, aucune expression des traits, aucun de ces mouvements qui s'adressent à autrui, comme un témoignage ou une prière, quand la parole s'arrête...

Hélène, hors d'elle, sentit qu'elle ne pourrait pas reprendre ce malheureux à lui-même... Comment ? il n'avait pas fait une allusion à son infirmité ! il ne s'excusait pas, il exigeait... Ah ! la mère avait bien protégé cette inconscience !...

— Savez-vous que j'ai près de vingt-cinq ans ? Deux ans et demi de plus que vous... Je suis une vieille femme, pour vous...

Rien. La journée entière aurait pu passer sur le ciel ! Robert était retranché dans un souterrain où l'on ne sait que la nuit et le désespoir.

Hélène, découragée, eut un peu de pitié pour sa propre vie, qu'on lui demandait une seconde fois. Elle avait épousé un malade jadis, parce qu'il l'aimait, et elle lui avait rendu un sentiment passionné... De l'amour ?... Est-ce qu'on est jamais sûr de cela ?... Elle avait donné son âme, son corps, et surtout un lit, pour coucher le mourant...

Et maintenant, cet aveugle ?...

— Mon petit Robert, il y a encore autre chose... une chose

très grave... Vous êtes horriblement riche, vous. Je suis une pauvresse, en comparaison... J'ai bien assez pour moi, je me passe toutes mes fantaisies, mais... Vous comprenez?

Ce fut pire. La bouche et toute la pauvre figure devint une grimace, une sorte de tic immobilisé... On a rencontré dans les asiles ces faces dépourvues de pensée, sans autre signe que ceux de l'infirmité... Jamais Robert ne s'était laissé voir ainsi. Rien ne subsistait de l'éducation sévère ni des longs efforts : il n'était plus qu'un incurable.

Hélène éprouva cette pitié qui va jusqu'à l'exaspération : elle eût crié pour soulager Robert!... Mais ce n'était pas cela qu'il lui fallait, sans doute : puisqu'il ne voulait rien entendre, ce garçon, on allait le consoler comme on pourrait. Elle lui prit doucement le bras et se pencha pour lui baiser la joue...

Un pas dans l'allée : Hélène arrêta son mouvement.

C'était madame Mannier. Elle approcha, lança des regards pareils à des chiquenaudes et comprit : — ce fut évident. — Mais elle n'était scandalisée que par l'attitude de Robert et sa déchéance. Elle s'était aperçue qu'il ignorait son approche, et l'avertit d'une voix dure :

— Bob, on nous attend au potager pour décider la question des arbres fruitiers. Cela presse.

Il rougit et se leva.

— Venez-vous avec nous, Hélène? — demanda madame Mannier.

Ils allèrent, madame Mannier appuyée au bras de Robert, Hélène à l'épaule. — On se groupait toujours autour de lui. en marchant : c'était la seule concession que madame Mannier fît à la cécité... Il n'avait pas besoin d'être guidé, mais tous les aveugles aiment que le coude les touche, et que la voix ne s'éloigne pas...

Hélène essayait de réfléchir : « Il n'a pas eu son idée tout seul, c'est l'ouvrage de sa mère... » Elle gardait, de la minute passée, un malaise et de la crainte. Elle sentait qu'elle subirait, à une heure donnée, quelque affreuse explication.

Le potager lui parut un abri : les alignements, la symétrie. les murs tapissés. chaque place occupée, la terre façonnée, — tout ici avait ses raisons si évidentes et si humaines!... Les vieux arbres fruitiers, à vrai dire, étaient assez mal soignés :

ils faisaient beaucoup de gros nœuds et portaient peu de fruits. Mais on avait réussi à leur donner des formes compliquées, et ils bordaient l'allée principale avec une certaine noblesse. Un petit bassin, entouré d'une margelle haute, marquait bien le milieu. Les fleurs élevées, touffues, larges et brillantes, ne semblaient pas redouter la gelée blanche.

Le vieux jardinier bougonna, ne salua personne, — on l'offensait en visitant son potager; — il suivit, aussi lentement qu'il put, madame Mannier et Robert.

Hélène cependant s'assit au revers de la margelle. Les vues que madame Mannier avait sur elle irritaient sa fibre. On croyait pouvoir l'acheter, sans doute? Les gens riches attachent trop de prix à l'argent. Lorsqu'on est indépendante, jeune, jolie, après tout!...

Octave alors fit une entrée. Il venait de conquérir le monde et marchait sous un arc de triomphe. Sa peau était si colorée que le soleil en pâlissait. Il éclatait de joie, — parce que le temps était beau, peut-être : il frétillait, comme si l'air eût été de l'eau courante et ruisselait sur son veston.

D'emblée, il interpella Hélène :

— Bob vous a montré le vivier?

— Non.

— Comment! Bob ne vous a pas montré le vivier?... Il faut voir cela. Venez donc.

Elle pensa refuser : une tendresse inquiète la retenait dans le voisinage de Robert, qu'elle entendait discourir au fond du potager .. Mais pourquoi blesser cet autre homme? Un homme pauvre, plus pauvre qu'elle!...

Ils refirent le chemin bordé de rosée, mais chacun marchant à son pas... Comme les moments diffèrent!... Octave, lui, avait de la persuasion et de l'emphase, jusqu'au bout du nez. Il tirait sa moustache, très-haut, et, tenant l'extrême pointe, il la considérait du coin de l'œil. Il prenait à cela un plaisir extrême.

— Comment trouvez-vous Bob, cette année? — demanda-t-il, en faisant rouler sa voix.

— Moins enfant, moins gai.

— Oui?... Quelle drôle d'éducation, n'est-ce pas? Pourquoi ne lui fiche-t-on pas la paix?... Moi, je lui aurais appris la

musique, énormément de musique, des petits métiers, tous les travaux d'aveugles, quoi!... Mais c'est justement ce que la cousine n'admet pas... Le soir, on pourrait jouer à quelque chose : j'aurais troué des cartes. Non! Ce serait spécial. Rien de spécial. On veut qu'il fasse semblant de voir.

— Eh bien! n'est-ce pas réussi?

— A quoi cela sert-il?... Il est aveugle tout de même, n'est-ce pas?... Vous ne vous figurez pas les supplices chinois qu'on a inventés!... Il y a longtemps que je suis cela... On a fait venir des types de Paris... Pas quand vous étiez là... Mais, avec moi, on se gêne moins.

— Comment cela?... Que voulez-vous dire?...

— Oui... La maman est féroce... Il y a eu un médicastre qui est resté plus de six semaines. Savez-vous pourquoi? On dérangeait les meubles dans le grand salon et dans l'atelier; on les mettait devant les portes et en travers du passage. On disait à Bob : « Allez à la cheminée... Retournez au piano... » Et on lui fourrait un tabouret dans les jambes.

— Alors?

— Il tombait, tout simplement!

— Et, après quelques leçons, il ne tombait plus, j'imagine?... Maintenant, il évite l'obstacle, oui, comme s'il le flairait. C'est prodigieux.

— Mais puisqu'il est aveugle!... Fumisterie, tout cela... Il ne reste plus qu'à le marier.

Ils étaient revenus au banc : Hélène s'assit. Octave demeura debout, très animé, et le vivier fut oublié encore une fois.

— Je ne crois pas — dit Hélène — que Robert ait souffert de cette éducation un peu tendue... Il ne s'ennuie pas... Le laisser aller, le débraillé, ce n'est pas si amusant!...

Octave rit, avec des yeux familiers et fiers :

— Celle-là, je la prends pour moi.

— Si vous voulez!

Elle le considéra : son gilet, tiraillé aux boutons, remontait.

— Vous engraissez, mon pauvre ami!

— C'est pour cela que je fais de l'exercice... Hier, trente-quatre kilomètres dans les terres labourées... Et chargé, encore!...

Elle ne put s'empêcher de revoir le malheureux Robert, et

son immobilité, son mutisme : — une mauvaise étrangeté, faite pour paralyser le cœur de qui la contemplerait trop souvent. — Les yeux d'Octave, si faciles à lire, la guérissaient du malaise qu'elle avait éprouvé ici, tout à l'heure...

« Cet Octave, lui, est plus près d'appartenir au même genre d'animal que moi! » se disait-elle.

Elle goûtait maintenant un vague plaisir à voir l'étang, sa nappe large, très ombragée, avec une plaque de lumière qui se brisait sans cesse.

— C'est joli, n'est-ce pas? — reprit Octave, en s'asseyant près d'Hélène. — Nous avons arrangé tout cela ensemble.

— Mais, dites donc, et le Crédit industriel?...

— Lâché!

— Vous avez héroïquement renoncé à gagner votre vie?

— Non. J'ai des protections. On m'offre une place de trois mille francs au Lyonnais.

— Quand l'aurez-vous?

— Quand je voudrai.

— Qu'est-ce qui vous retient?

— J'avais absolument besoin d'air, Hélène : j'allais tomber malade. J'ai le foie...

— Ha! ha! ha!...

— Mais, je rends des services ici, ma bonne!... Sans moi, il n'y aurait plus de chasse. Tous les matins, je mets sous enveloppe les lettres de Robert.

— Quelle fatigue!

Octave se tourna, subitement grave, et comme annonçant qu'il allait faire une confidence. Il empoigna la main d'Hélène, qui ne la défendit pas... Elle songeait à la main de Robert, et comparait : la main de l'homme qui voit clair a un geste souple, progressif, et une pression inégale...

— Chère, chère Hélène, je serais capable de tout, des plus grands efforts, et avec suite, si j'étais soutenu par une affection de femme.

Aucun doute! Cet œil le disait, qui disait tant de choses : Octave aussi voulait épouser Hélène.

Elle crut mourir d'étonnement. C'en était trop pour une matinée.

Elle tira sur sa main, mais Octave resserra ses bons gros doigts.

— Vous me trouvez présomptueux? — dit-il.

Et sa figure devint présomptueuse infiniment.

— Pourquoi donc? — fit Hélène.

Elle éclata de rire.

Ah! cet aveugle et ce fainéant!... Elle avait vraiment le droit de s'amuser un peu, de montrer ses dents, si blanches et si bien rangées!... et aussi cet air gamin qui lui seyait fort!...

Octave changea du tout au tout. Un voile de larmes passa sur ses prunelles, qui devinrent encore plus douces à la fois et plus foncées.

— Je sais bien qu'un pauvre bougre comme moi n'a pas le droit d'aimer... J'ai été indélicat... Pardonnez-moi!

Il relâcha et recula sa main, fit avec le bras un grand moulinet de découragement, décroisa les jambes, les recroisa en sens inverse, se rejeta en arrière, et baissa la tête, comme s'il la laissait tomber à terre.

Hélène fut presque touchée : on lui renvoyait au visage ses propres susceptibilités... L'argent!... Elle dit, écoutant l'écho récent que cette phrase éveillait en sa mémoire :

— Mon cher ami, je n'ai jamais songé à me remarier.

— Je comprends...

Mais Hélène vit bien qu'il ne comprenait pas du tout. Il s'était retourné lestement vers elle, dont il avait ressaisi la main, et, plein d'une valeureuse confiance dans l'avenir et dans le succès : « Affaire de temps! » se disait-il.

Un grand tumulte se fit en Hélène, une tempête d'indignation. Elle eut envie de crier : « Je ne vous aimerai jamais!... J'ai trop aimé votre frère, dont vous êtes si différent, et à qui vous ressemblez un peu... juste assez pour que je ne puisse jamais vous entendre me parler d'amour!... »

Elle chercha des paroles moins brutales.

— Quelques mois, quelques semaines peuvent avoir assouvi en nous de telles espérances que notre destinée est finie, — déclara-t-elle. — Vivre, c'est une question d'intensité. Cela n'arrive pas une fois à tout le monde; à personne, deux fois!

« Il n'a pas le sou », — songeait-elle, — et elle ajouta :

— Tout cela ne nuit pas à l'excellente amitié, mon bon Octave!

— Je sais... Et je n'en demande pas davantage... Aussi longtemps que vous voudrez bien m'aimer un peu, je ne me lasserai pas d'attendre.

C'était raide! — Il avait même lancé de côté son œillade brune et satisfaite. Il était heureux de faire voir le caractère qu'il avait et tout ce qu'il valait. — « Pour ne pas être fat, et sentir un refus, il n'y a donc qu'un aveugle! » pensait Hélène.

Robert parut, au détour de l'allée. Hélène cria, pour le prévenir :

— Eh bien, Robert! avez-vous dompté le jardinier?... Octave ne m'a pas montré le vivier. Je ne le verrai jamais.

Robert approchait : Hélène s'avisa tout à coup de dégager sa main ; Octave rattrapa le poignet et l'enferma entre un pouce et un index vigoureux. Il porta les yeux sur Robert, puis sur les mains unies, sourit, haussa les épaules, exécuta toute une mimique démonstrative, et cria une cachotterie sotte et grossière. Hélène donna une secousse brusque, mais vaine, à son bras. Il y eut une petite lutte... Robert était là : Hélène ne bougea plus.

Robert se tint debout devant eux, tourné de profil, et les paupières tout à fait closes. Il ne semblait pas écouter, mais recueillir en soi, à l'aide d'un sens mystérieux, tout ce qui peut flotter dans l'air, parmi les feuilles, sur l'eau, et les contacts les plus subtils qui peuvent s'établir entre les hommes. Il était lucide. Que percevait-il? Savait-il que les doigts d'Octave serraient le poignet d'Hélène? que le genou d'Octave touchait le genou d'Hélène?... Que savait-il? Il savait. Hélène ne put endurer la torture de cet infirme et se leva si prestement qu'elle se libéra...

De toute l'après-midi, Hélène ne put surprendre Robert seul. Madame Mannier le suivit, le poursuivit, le harcela : un bail de ferme, les fumistes, l'accordeur de piano, les bons de pain... Hélène attendit, dans l'atelier, s'efforça d'évincer madame Mannier, de tenir plus longtemps qu'elle... Elle conclut : « Les divertissements maternels doivent être excel-

lents, mais ne suffisent peut-être pas... Je retrouverai ce malheureux... Le soir, il reste seul ici : je viendrai. »



A dîner, Robert ne mangea pas. Madame Mannier se contraignit, et le laissa tranquille. Mais, au dessert, elle perdit patience : sa toux éclata comme le tocsin. Robert sursauta, puis saisit, au hasard, la carafe de droite... Ce n'était pas cela que madame Mannier voulait : le verre d'Hélène était plein... Qu'allait-il advenir? Hélène eut un petit frisson. Fallait-il arrêter le bras aveugle? Il s'étendit trop vivement : la carafe et le verre sautèrent en mille pièces, avec un bruit sinistre.

— Je ne vous ai pas blessée? — cria Robert anxieux.

Il couchait la tête et présentait l'oreille, épiant les mouvements, afin de conjecturer la situation.

— Cela ne lui est jamais arrivé! — dit la voix colérique de madame Mannier.

— Je ne vous ai pas fait mal? — répéta Robert.

— Pas du tout!

Un domestique s'élança pour essuyer le vin qui se répandait jusque sur la robe d'Hélène. Elle fit un signe de refus impérieux : Robert ne devinerait pas ces taches!

Quelques minutes plus tard, Octave lisait. Le brave garçon, toujours si présent, était un peu distrait, ce soir. Il traînait sur des intonations ronflantes, pour se donner le loisir de regarder Hélène à la dérobée.

Elle l'évitait des yeux, qu'elle promenait partout où il n'était pas... Elle n'aimait pas beaucoup ce prétendu atelier. On ne l'habitait point naguère... Il était mal éclairé par deux grosses lampes stupides... A Paris, dans son petit appartement, Hélène venait de faire poser la lumière électrique, — avec beaucoup de parcimonie, il est vrai, et après s'être privée d'un voyage; mais elle avait l'électricité!... Ici, on ne pouvait songer à créer une lumière que Robert ne verrait pas...

Un domestique circula, ferma les persiennes, et, selon l'ordre de madame Mannier, tira sur les fenêtres leurs

ennuyeux rideaux de soie rouge. — Le château était clos, tous les soirs, avec un soin maniaque. C'est dommage de ne pas respirer l'air de la nuit, et de ne jamais regarder la lune par la fenêtre! On se sentait emprisonné dans cette vaste salle... Madame Mannier, si exigeante, en apparence, et si tenace, s'était insensiblement conformée à l'état de cécité : elle ne cultivait pas les choses de la vue. Le mobilier était propre et démodé. Un tapissier remettait sur les mêmes fauteuils des étoffes neuves, mais pareilles. Ce pouf de satin noir, capitonné, piqué de boutons rouges, était devenu comme un symbole de cet éternel recommencement...

« Un aveugle n'est jamais riche, — pensait Hélène; — il n'a rien de ce que donne la fortune. Si j'épousais Robert, je serais beaucoup plus pauvre qu'aujourd'hui, bien plus dénuée... »

Elle s'imagina ainsi mariée : toute l'année, dans cette maison maussade, sans électricité, loin des automobiles... Plus de voyages, plus d'amis, aucun séjour à Paris... Et tout le monde persuadé qu'elle avait fait un marché!...

Avec quelle insouciance elle abandonnait l'opinion!... Mais la vie, mais la beauté, mais ce moment qui ne revient pas, tout cela aussi s'abandonne-t-il si facilement?...

Une épingle se détacha de sa coiffure : Hélène enfonça les doigts dans ses cheveux; les cheveux, très épais, s'entremêlèrent aux doigts, et firent sentir à la main combien elle était fine... Hélène se vit elle-même, avec tout ce qui lui donnait du prix aux regards des hommes : une merveilleuse peau mate, un ovale charmant, la fierté de la démarche, et ce prestige indicible...

Madame Mannier, qui n'osait plus tousser, fit grincer les roulettes de son fauteuil, interrompit Octave, et critiqua la politique du *Temps* : Robert ne bougea pas... Octave essaya, par une gesticulation trop éloquente, d'attirer l'attention d'Hélène sur lui-même, qui montrait Robert, et sur Robert, qui ne se savait pas montré. La face tournée vers un angle désert, le pauvre aveugle haussait une épaule, et imprimait à tout son corps des secousses obstinées et monotones.

— J'ai mal à la tête, — dit madame Mannier. — Je clos la séance.

Robert tressaillit, et, sans se lever, repartit avec angoisse :

— Déjà !

« Il me regrette, il me réclame ! — pensa Hélène. — Je viendrai. On console les enfants avec des caresses. »

— Tu as beaucoup à faire, Bob, — répondait madame Mannier. — La lettre au pépiniériste...

La porte s'ouvrait ; de l'autre côté, un domestique parut. Sa figure fut pour Hélène un présage, — un signe qu'on ne comprend pas dans l'instant, et duquel on se souvient après.

Robert se tenait à l'écart et n'essayait pas de parler, Hélène vit une larme...

« Des larmes d'aveugle !... Passe encore pour Octave ! Mais ce malheureux sans regard ne doit jamais pleurer... Je reviens ! je reviens !... »

Octave alors avança un pied. Il crevait de supplications et d'assurance, de craintes et de vanité. Discret, audacieux, troublé, ferme, il manifesta, en deux secondes, — de la main, du jarret, de la hanche, et par la moustache, la cravate et les escarpins, — de successives émotions qui auraient suffi à la vie d'un autre homme durant une semaine.

— Hélène, la soirée est admirable : venez en griller une, devant le château.

— Non ! — cria Hélène, en jetant le son de sa voix dans la direction de Robert.

Elle monta rapidement jusqu'à sa chambre, et attendit. Elle était haletante et presque effrayée... Qu'allait-elle entreprendre ?... Cette démarche ?... imprudente !... Que sait-on d'un aveugle ?... Que sent-il, qu'ignore-t-il, surtout ?... Mais quoi ! on ne peut abandonner quelqu'un parce qu'il est aveugle...

Elle écoutait en elle la plainte faible et lointaine de la destinée : « Déjà, tu t'es donnée sans t'estimer bien cher, et parce que c'est assez de répondre à l'amour, et d'être tout pour un seul... On ne vaut pas plus que cela... » Elle avait la faculté — c'était presque une aptitude physique — d'échapper à elle-même, à sa forme, de se changer en tendresse, en secours, en force... Elle n'avait fait qu'une œuvre de charité douloureuse ; mais elle l'avait achevée, et sa vie en était encore remplie. Elle ne connaissait pas le vide. Ses souvenirs étaient une richesse.

Elle avait des regrets, mais elle n'était pas triste. Elle restait souple, généreuse, prête, peut-être... Ah! elle ne voulait pas y penser!...

La descente de l'escalier lui parut longue et sonore. Le corridor du rez-de-chaussée n'était plus éclairé. Elle trouva la porte de l'atelier, l'ouvrit très-vite, entra du même coup, et fut enveloppée par une obscurité profonde : « Pauvre garçon! il n'a pas eu le courage de veiller... » Désappointée, elle reculait devant les ténèbres qui s'étaient amassées là. quand une voix jaillit du fond :

— C'est vous, Hélène?

Elle frémit de la tête aux pieds... Comment? On le laissait dans l'obscurité?... Oui, le domestique emportait les lampes devant son maître, qui ne les voyait pas... C'était inconvenant et grossier... Hélas! ce n'était que sage... « Robert ne le saura jamais, pas plus que tant d'autres choses!... Il écrit, ici, dans une nuit qui n'est pas plus noire que sa nuit... »

Elle était si bouleversée qu'elle ne l'entendit pas venir. Soudain la voix fut près d'elle :

— Hélène! ma chérie!...

Et une main mécanique, qui tombait du plafond, s'abattit sur son bras.

Hélène sauta en arrière... Elle n'avait pas pu s'en empêcher.

La main se retira, et la voix demanda, d'un accent désolé :

— Je vous fais horreur?

— Bêta! si vous me faisiez horreur, est-ce que je serais ici?

Elle avait peur, en vérité, et s'entendait parler sur les notes aiguës. C'était absurde. Elle fit un effort, et dit avec plus de calme :

— Je suis venue pour causer avec vous, mon chéri.

— Merci.

On marchait derrière elle; cela n'était pas agréable... Elle se retourna : une ombre agile passait entre elle et la porte... Le battant fut refermé, la nuit engloutit les ombres... Ah! de la lumière!... Comment demeurer ainsi?... et causer sans se voir?... Mais on ne révèle pas à un aveugle qu'on ne peut tolérer les ténèbres... Tous les soirs, le domestique enlève

ainsi les lampes ; personne ne le dit à Robert. Ce n'est pas elle qui… Elle n'est pas venue pour cela.

Cependant elle ne s'orientait pas dans cette grande pièce : elle mit les mains devant elle. et fit deux ou trois pas, en marchant avec précaution. La voix dit :

— Asseyons-nous.

Et de nouveau la main s'abattit. Les gestes étaient sûrs, raides, méthodiques et brusques, comme dans le jour. Robert ne tâtonnait jamais. La nuit profonde était son élément. Et Hélène devenait l'aveugle, maintenant, et Robert, le voyant.

Elle fut entrainée, — vers quel but?… On n'a pas l'habitude de marcher dans l'obscurité aussi vite qu'un aveugle : elle allait tomber ! se tuer peut-être !… Elle trébucha : c'était le pouf… Elle y appuya les mains pour se relever. Robert l'aida aussitôt, avec trop de hâte et de force.

— Vous ne vous êtes pas fait mal?

— Pas du tout.

— Qu'avez-vous? — ajouta-t-il d'un ton amer. — Vous tremblez?

— Mais non !…

— Allons, venez.

Vainement elle voulut allonger le pas : elle piétinait. Robert l'enleva, en la tenant par les deux mains. Ah ! il allait la précipiter contre le mur : le mur devait être tout près !… Elle se sentit assise sur un canapé… Deux canapés flanquaient la cheminée : elle attacha sa pensée à ce point de repère, et toucha l'étoffe… Mais elle réfléchit qu'elle ne savait pas si elle était à droite ou à gauche de la cheminée : cette incertitude la troubla ; elle s'y arrêta et ne put songer à autre chose… Robert était à droite : elle porta une main à gauche, pencha tout le corps.

— Vous avez de l'éloignement pour moi?

Il avait le droit de le supposer : que faisait-elle donc?…

— Robert, avez-vous confiance en moi?

— J'avais confiance.

— Et c'est fini?

Il ne répondit pas. Commençait-il un de ses interminables silences? Et faudrait-il attendre sans voir?… Elle eut encore, avec une terreur plus violente, la sensation d'être aveugle et

d'avoir conféré la vue, par un miraculeux échange, à Robert... Et. dans cette infériorité déconcertante, comment pouvait-elle consoler, être l'âme forte et le soutien?... C'était insupportable d'ignorer où il tournait sa figure et son mutisme!... Hélène se fit des vrilles dans les yeux, tâcha de percer les ténèbres, et crut distinguer, dans le noir, une forme plus noire qui s'évanouit...

Enfin elle demanda :

— Pourquoi n'avez-vous plus confiance en moi?

Elle sentit qu'il ne parlerait pas, et tendit la main dans sa direction, quêtant. Mais cette main fut saisie comme si elle avait été vue!...

Le silence était une seconde obscurité autour d'Hélène : il faisait de plus en plus nuit. Elle eut envie de saisir Robert, de le secouer, de crier : « Mais dites quelque chose!... Soyez donc un peu naturel!... »

Elle reprit :

— Vous paraissiez si triste quand vous nous avez rejoints, Octave et moi, près de l'eau! A quoi pensiez-vous?

Elle recourbait les doigts et pinçait la main de Robert. Ce moyen réussit :

— Je pensais que je suis devenu pour vous un étranger.

— Tandis que mon beau-frère?...

— Octave est votre ami si intime!... si familier!...

— Mon cher petit, je vous aime beaucoup plus que lui, je vous l'assure, infiniment plus... Me croyez-vous?

— Non... parce que vous ne savez pas vous-même qui vous aimez.

Et il ajouta, avec un étrange accent pathétique, dont elle ne l'aurait pas présumé capable :

— Hélène, vous ne pouvez imaginer comme j'ai été heureux, toujours : je ne sentais que la tendresse... Et, depuis quelques années, vous avez augmenté ma vie d'une telle joie! Vous avez fini par devenir toute ma vie... Votre amitié... et vous avoir là, près de moi!... J'étais sûr que vous étiez à moi : je ne m'inquiétais jamais; je ne soupçonnais jamais. J'étais persuadé que tout ce que nous aimons est à nous... Je ne savais pas qu'il y a des chagrins autour de nous; je ne pensais pas que les amis peuvent faire

de la peine... Et maintenant, tout à coup, la vérité m'est révélée !

Il cria d'une voix désespérée :

— Je vois ! je vois !

Hélène fut glacée. Elle rêvait, demi-folle : « Il voit dans la nuit. Il voit que je suis pâle, que j'ai peur, que j'ai horreur !... »

Elle dit, avec une résolution soudaine, et la gorge étranglée :

— Je vous jure que je vous aime. Quel gage voulez-vous ?

Qu'allait-il lui demander ? sa vie ?...

Il répondit avec timidité :

— Si vous permettiez que je vous embrasse ?...

— Volontiers, mon chéri.

Elle était émue de cette réserve enfantine et délicate. Mais, subitement, sa tête fut prise par des mains terribles, qui n'appartenaient à personne, et sa bouche saisie par une bouche avide, qui s'appliqua tout comme si elle avait visé... Ah ! c'était un baiser à faire mourir d'effroi !... Elle ne put pas le rendre : elle se replia, se contracta, — et lui s'écarta encore, toujours navré, sans doute...

Elle en eut assez ! Elle fut exaspérée contre elle-même : puisqu'elle était venue consoler, il fallait qu'elle consolât... Et, pour se rassurer, pour s'encourager, pour le tenir enfin, cet invisible Robert, elle se jeta vers lui. Elle rencontra le cou et l'entoura, heurta l'épaule, glissa sur la poitrine et s'y roula. Elle toucha la figure, un bras, le flanc, les genoux, et serra contre elle ce corps jeune et robuste.

Ainsi, elle savait où il était ! Elle n'avait plus besoin de le voir, elle n'avait plus peur : il ne pouvait faire un geste qu'elle ne le sentît... Et il était heureux, n'est-ce pas ? il ne se plaindrait plus !...

En manière d'explication, elle disait, d'une voix faible et passionnée, la tête renversée sur lui :

— Mon chéri ! mon chéri !...

Robert, d'abord passif, rendit l'étreinte avec une véhémence imprévue. Il enleva Hélène dans ses bras : elle ne touchait plus ni le sol ni les meubles ; elle entendait, contre elle, une respiration haletante et douloureuse... Aucune défense : il pouvait faire ce qu'il voulait...

Ah! quelle sottise elle avait inventée!... Que savait-elle de ce garçon? Comment passait-il les nuits?... Elle lui avait fait perdre la tête; il était fort comme un aliéné; dans l'obscurité, on n'échappe pas à un aveugle... Elle poussa un cri déchirant :

— Lâchez-moi!

Il obéit si vite qu'elle fut aussitôt debout, seule, et loin de lui.

Il n'avait donc pas de bien vilaines intentions, et elle s'était encore méprise.

Elle rit aussi haut qu'elle put :

— Quelle poigne, mon vieux Robert!... Je ne savais pas cela...

Où était-il maintenant?... Et où était-elle?... Elle tâtonna, devant, à droite, à gauche; elle se cogna...

La voix, triste et résignée, prononça :

— Il vaut mieux que vous remontiez chez vous.

Il n'avait pas de fatuité, l'aveugle, et on ne le trompait pas! La porte fut ouverte, mais aucune lueur ne dénonça l'issue. Hélène se dirigea par le son, lentement, avec un surcroît de précautions inutile. Jamais elle n'avait été aussi maladroite dans l'obscurité... Les ténèbres avaient passé dans le couloir, comme si elles avaient afflué par la porte... Dans l'escalier, plus de lampe... L'étrange manie qu'avait madame Mannier de faire clore les volets sur toutes les fenêtres!... On aimait trop la nuit dans cette maison...

Robert n'essayait plus même d'effleurer Hélène. Il allait devant, — si vite!... Les pieds d'Hélène avaient peur. Ils faisaient les mouvements du cauchemar, le pas qui se brise et retombe sur le sol avant d'être achevé... Enfin elle atteignit la rampe et s'y cramponna...

Mais, au premier étage, elle fut absolument perdue, palpa les murs, et n'osa plus les quitter... Elle apprit qu'elle était devant sa chambre en heurtant Robert, qui l'attendait. Elle chercha la serrure : la porte s'enfonça sous la main, fondit dans l'obscurité. Robert l'avait ouverte; c'était tout simple!

— Bonsoir, mon ami, dormez bien.

Elle tendit la main, sachant qu'il la prendrait : il la baisa, et partit de son pas rapide.

Enfin!... Elle s'enferma, et, en tâtonnant avec délices, en touchant, en reconnaissant, elle rencontra la cheminée, puis les allumettes : la bougie rayonna de sa fine clarté tremblante... Hélène tomba dans un fauteuil, et regarda chaque meuble, les ramages de la cretonne, les flacons brillants et familiers, tout... Elle respira et sourit.

Un peu de malice lui revint avec la vie, et elle fabriqua des images comiques : — elle était la femme de Robert, sa vraie femme, la nuit... « Bah! on a une veilleuse!... » Elle sourit encore à ces visions conjugales : « J'aurais une excellente veilleuse!... » Mais, à cet instant, et, malgré son désir de « blaguer », elle sentit sur elle le froid et l'épouvante d'une nuit sans lueur... Elle se leva, secoua les épaules comme si elles étaient couvertes d'obscurité, marcha vers la fenêtre et l'ouvrit.

Le parc était sombre et charmant. Les formes, à peine visibles, le devenaient davantage à mesure qu'on regardait. Une de ces douces nuits qui se laissent pénétrer... Les ombres rassuraient Hélène, et l'apaisaient.

« Dieu! que j'ai été bête!... Il fallait demander à Robert d'ouvrir une fenêtre... et nous étions sauvés!... »

Elle attachait ses yeux aux lignes vagues, suivait les contours des massifs, constatait sur le ciel les silhouettes des arbres les plus hauts, rabattait son regard sur le sol, et perçait les fouillis secrets...

Une étincelle ronde brilla, qui se mouvait, qui venait par le chemin... C'est amusant de voir!... Ceci, oui, ne pouvait être que le cigare d'Octave.

— Comment? pas couchée?... Vous auriez mieux fait de venir vous promener avec moi.

— Vous croyez?

Il avait maintenant son cigare à la main, car le point lumineux gesticulait :

— Vous m'avez refusé d'un ton si tranchant!

Il était fier, il était enchanté : — un garçon qu'on flatte toujours lorsqu'on lui adresse la parole, quoi qu'on lui dise... Mais, à cette minute, Hélène le trouvait sympathique.

— Viendrez-vous demain soir? — demanda-t-il, sur ce ton qui pardonne.

— Pas le moins du monde!

— Ah?... C'est gentil!... Cela vous amuse de me larder avec vos méchancetés?

Hélène éclata de rire : — il est sain de rire, de se moquer, d'entendre parler un homme fort qui ne comprend jamais et réplique toujours.

— Bonsoir, mon bon Octave!...

Elle ferma lentement la fenêtre.

Ce pauvre Octave!... Un brave ami qu'elle laissait dehors... Elle laissait aussi dehors, lui semblait-il, et pour toujours, l'air et le ciel qui font les nuits lumineuses... Cette maison était close comme les yeux d'un aveugle : la maison de Robert!... Vivre cloîtrée derrière des rideaux retombants, auprès de paupières baissées!...

Elle se décoiffa, en observant ses gestes dans une glace. Lorsqu'elle se voyait ainsi, reflétée, presque imaginaire et miraculeuse, elle était attirée par elle-même. Cette apparition mystérieuse avait des droits sur elle, le droit de la reprendre à autrui et à la pitié... Hélène passa un doigt sur le grain de sa peau : « Un homme vous aime-t-il jamais assez?... »

Mais, quand elle se recueillit avant de s'endormir, elle comprit qu'elle ne pourrait s'empêcher de commettre la seconde folie. C'était sa fatalité de se donner inconsidérément pour une larme : elle n'y avait aucun mérite... Les conditions, d'ailleurs, et les circonstances n'ont pas une valeur absolue; le bonheur n'est pas une réalité, ni l'illusion un fantôme insaisissable, — et, pour que la vie soit pleine, il faut s'abîmer dans le gouffre.

LAURENT ÉVRARD

LA RESPONSABILITÉ
DU CHIRURGIEN[1]

Le rôle social du chirurgien est de lutter contre l'infirmité, la maladie, la mort. Sa vie est une série de batailles dont il est le général, car c'est lui qui prend les décisions, dont il est aussi le soldat, l'ouvrier, car il agit par ses mains. Il n'y a pas d'œuvre humaine qui soit aussi fortement marquée d'une empreinte personnelle que la sienne ; elle est personnelle à la fois comme celle du savant, comme celle de l'artiste, comme celle de l'ouvrier. C'est pour cela que la responsabilité morale du chirurgien est écrasante.

Il y a quelque quarante ans, le domaine de la chirurgie était à peu près restreint aux membres, et les interventions limitées aux cas où la vie était immédiatement menacée. Aujourd'hui, tous les viscères sont entrés dans l'orbe de la chirurgie : viscères abdominaux, utérus, trompes, ovaires, intestin grêle et gros, rate, foie, voies biliaires, pancréas ; — viscères thoraciques : cœur, poumons, aorte ; — viscères cervicaux : larynx, trachée, corps thyroïde, et aussi les centres nerveux : moelle, cerveau, cervelet. Nous faisons des opérations considérables pour des maladies qui n'exposent à

1. Conférence faite en Sorbonne, devant la Société des Amis de l'Université.

aucun danger immédiat. Nous en faisons même pour des lésions qui ne seront jamais dangereuses, qui sont simplement pénibles.

La responsabilité du chirurgien croît avec l'importance de l'opération, et elle est d'autant plus angoissante que le malade est moins menacé par la maladie. Elle est d'abord dans la décision, et c'est peut-être là qu'elle est le plus lourde. Pour donner le sage conseil, c'est-à-dire le meilleur, le chirurgien doit être très savant. Il doit savoir la pathologie, la thérapeutique chirurgicale; il doit connaître toutes les ressources de la médecine opératoire. Ces connaissances sont indispensables, mais elles ne suffisent pas. Les préceptes qui sont formulés dans les traités classiques, enseignés dans les cours théoriques, ne s'appliquent pas à un cas donné comme une règle d'arithmétique ou d'algèbre à un problème mathématique. Les préceptes même les plus précis doivent être modelés en quelque sorte sur les contingences. Beaucoup sont flottants, en perpétuelle revision, car les progrès de notre science et de notre art sont incessants.

Pour appliquer les règles thérapeutiques les mieux établies, il faut d'abord faire un diagnostic correct, ce qui n'est pas aisé.

Vous savez qu'il peut se développer dans le sein des tumeurs malignes, c'est-à-dire des cancers, et des tumeurs bénignes de structure variable. Les tumeurs malignes, on doit les opérer le plus rapidement possible. C'est une indication formelle reconnue par tous les chirurgiens du monde entier.

En 1908, une jeune femme montre à un médecin une toute petite tumeur qu'elle avait constatée dans son sein droit. Le médecin lui dit : « Cette lésion n'a aucune gravité : ne vous en occupez pas. » Dix-huit mois après, la malade était tuée par l'extension et la généralisation de sa tumeur. Le médecin avait fait une erreur de diagnostic et la malade l'a payée de sa vie. Les cas de ce genre sont nombreux.

Quand il s'agit de tumeurs réellement bénignes, quel conseil faut-il donner? Tout récemment, j'entendais parler d'un de nos collègues fort distingué. « C'est un bien mauvais chirurgien, disait-on. Imaginez-vous qu'il a voulu enlever une tumeur que ma mère a dans le sein. Heureusement la

pauvre femme a consulté un autre chirurgien qui lui a conseillé de n'en rien faire. Il y a quinze ans que cela s'est passé et elle se porte à merveille. »

C'est bien souvent sur des faits de ce genre que l'on juge un chirurgien. Il n'est rien de plus injuste. Dans ce cas, l'événement a, jusqu'ici, donné raison au second chirurgien. Faut-il conclure que le premier avait tort? Pas le moins du monde. — Il savait que les tumeurs bénignes restent parfois indéfiniment bénignes et stationnaires, mais qu'aussi elles constituent un terrain de prédilection pour le cancer. L'opération quand il s'agit de tumeurs bénignes est insignifiante; on énuclée la tumeur seule. Cette énucléation n'expose à aucun danger et, par certains artifices opératoires, on peut dissimuler la cicatrice. Le premier chirurgien avait estimé que la malade courait moins de risques à faire enlever sa tumeur qu'à la garder. Il n'a pas voulu assumer la responsabilité de laisser ce terrain préparé pour le cancer et il a conseillé une opération insignifiante, d'un caratère préventif. Personne n'a le droit de l'en blâmer. Peut-être, d'ailleurs, sera-t-on forcé, dans quelques années, de reconnaître qu'il avait raison.

Pour les kystes du sein, le contraste entre les tendances des chirurgiens est encore plus saisissant. Une malade porteuse d'un de ces kystes consulte un chirurgien qui lui conseille l'ablation. Affolée, elle se précipite chez un autre. Celui-là prend une fine aiguille comme celle qui sert aux injections de morphine : d'un coup sec, si rapide qu'il n'est pour ainsi dire pas perçu, il ponctionne le kyste, aspire le liquide, et dit à la malade : « Madame, cherchez donc votre tumeur ». — La malade palpe son sein et est stupéfaite de ne plus rien sentir. Débordante de reconnaissance, elle déclare que le second chirurgien est un grand homme, que le premier n'est qu'un imbécile. Il n'est pas sûr qu'elle ait raison; il n'est pas sûr qu'elle ne change pas elle-même d'avis, car son kyste va peut-être se remplir, et peut-être prendre une évolution maligne.

Vous voyez que des cas en apparence très simples sont extrêmement embarrassants. Il en est qui le sont davantage et se présentent comme de véritables *cas de conscience*.

Je ne parle pas de cas de conscience du genre de celui sur

lequel les journaux ont consulté il y a quelques années un grand nombre de médecins et de chirurgiens. On nous demandait si un chirurgien qui a la certitude de prolonger par un traitement quelconque la vie d'un malade, mais qui sait que ce malade fera de sa survie un usage abominable, doit employer ce traitement. Ceci c'est de la littérature. Certes, la situation peut être angoissante, et c'est ce qui en fait l'intérêt littéraire; mais pour le médecin, pour le chirurgien, la question ne se pose même pas. Il ne peut pas être un juge moral. Le médecin ne doit avoir en vue que la santé de son malade. Il se doit à lui tout entier. Il lui doit toute sa science, toute son expérience. Comment! Un homme se confie à un médecin, et le médecin tout en feignant de le soigner, trahirait sa confiance, n'emploierait pas tous les moyens qui sont en son pouvoir; ce serait la plus monstrueuse des félonies!

Laissons de côté cette question qui n'a rien à faire ici. Les cas de conscience qui se présentent à nous sont assez nombreux pour que nous ne nous embarrassions pas de ceux qui n'existent pas.

Parmi les plus délicats, se rangent les cas de tumeurs qui sont à la limite de l'opérabilité.

Qu'est-ce qu'un chirurgien entend lorsqu'il déclare une tumeur inopérable? — Pour le public, une tumeur inopérable est une tumeur que l'on ne peut pas enlever. Il en est quelquefois ainsi, mais en général l'expression d'inopérable signifie que l'opération, correctement exécutée, serait suivie d'une récidive rapide et ne donnerait qu'une courte survie. Cela veut dire aussi que les risques opératoires ne sont pas compensés par le résultat thérapeutique que donnerait l'opération réussie. Quand les tumeurs sont à la limite de l'opérabilité, elles ne peuvent être enlevées que par des opérations énormes qui nécessitent de la part du chirurgien un véritable courage.

Il est bien difficile à qui n'est pas chirurgien de se rendre compte de ce qui se passe dans notre esprit quand il s'agit de décider une opération de ce genre.

Une foule de considérations interviennent. C'est d'abord l'expérience personnelle. Tel chirurgien qui a obtenu de beaux succès dans des cas analogues, conseillera plus volontiers l'intervention que celui qui a eu des revers. Et remarquez que

ces différences de résultats peuvent être dues aux cas eux-mêmes, sans que la valeur des deux chirurgiens, leur habileté opératoire soit en cause. Et puis, le *tempérament de l'homme* joue un grand rôle. Certains chirurgiens aiment les grosses opérations, tandis que d'autres ne se plaisent qu'aux petites interventions délicates. Ainsi certaines personnes aiment à escalader les pics inaccessibles, tandis que d'autres préfèrent se promener dans les allées d'un parc.

Vous avez tous assisté à des meetings d'aviation. Vous avez certainement entendu la conversation suivante. Au moment où un aéroplane s'élève, un spectateur s'écrie : « Dieu, que j'aimerais à monter là-dedans ! » Un autre répond : « Pour rien au monde, je n'y prendrais place ». Ces deux sentiments opposés, l'attirance, la répulsion, les chirurgiens l'éprouvent au moment de décider une opération très grave. Les uns sentent faiblir leur courage, ils redoutent de perdre leur sang-froid et ils déconseillent l'opération. D'autres, au contraire, qui sont excités par le sentiment de la lutte, l'entreprennent et la réussissent.

Il en est peut-être que leur audace emporte trop loin. Un de mes maîtres en parlant d'un autre de ses élèves me disait : « Il a le tempérament vraiment chirurgical : il est extrêmement dangereux ». Qu'y avait-il de vrai dans cette boutade? L'homme qui sait parfaitement l'anatomie chirurgicale, qui a perfectionné par l'exercice une grande habileté naturelle, qui est absolument sûr de son sang-froid, peut rendre d'immenses services s'il est en même temps savant en pathologie, s'il a le jugement sûr, s'il éprouve pour les malades, non seulement le respect auquel a droit tout être humain, mais une sorte de tendresse, s'il a le sentiment de son devoir et de sa responsabilité. Si, au contraire, il considère le malade comme un terrain de manœuvres pour son habileté, s'il envisage moins le but thérapeutique que l'éclat de l'opération, s'il est plus préoccupé de briller que de guérir, avec tous ses talents, il peut devenir extrêmement dangereux.

Voici un des plus graves sujets de préoccupation pour les chirurgiens qui ont avant tout le souci de leurs malades. Dans le traitement chirurgical de certains cancers, l'espoir d'augmenter le nombre des guérisons durables a

entraîné à des opérations de plus en plus étendues. Ces opérations élargies sont devenues beaucoup plus graves, et l'on est conduit à se demander si l'aggravation du pronostic immédiat, l'augmentation de la mortalité opératoire est compensée par l'amélioration des résultats éloignés.

Certains chirurgiens se disent : « Les cancéreux sont condamnés à mort. Le temps qui leur reste à vivre est empoisonné par les angoisses morales de leur incurabilité, par des tortures physiques. Nous avons le droit de leur faire courir les plus grands risques, s'il y a quelque espoir d'une guérison durable. » D'autres pensent : « La survie des cancéreux non opérés est souvent de plusieurs années. Leur torture morale n'est pas toujours si grande, car on réussit souvent à entretenir chez eux l'illusion et l'espérance. Les douleurs physiques se résolvent dans la satisfaction morphinique. Les chances de guérison durable sont-elles suffisamment augmentées pour que j'aie le droit de leur faire courir de pareils risques ? »

Qui donc pourrait dire quel est le plus juste de ces deux raisonnements et comment doit être tranché ce débat *où la* conscience a autant de part que la science ? Vous comprenez que les chirurgiens diffèrent d'opinion sur des questions aussi difficiles et aussi délicates, et que le même chirurgien change d'opinion au cours de son existence.

Pirogoff, un grand chirurgien russe, atteint d'un cancer de la bouche, demanda à Billroth, alors professeur de clinique à Vienne, de l'opérer. Billroth refusa. Songez au drame qui dut se passer dans sa conscience. Pirogoff savait qu'il était atteint d'un cancer. Billroth, en refusant d'opérer, enlevait donc à son collègue jusqu'à l'espérance. Il refusa cependant, alors qu'il avait fait, quand il était professeur à Zurich, beaucoup d'opérations du même genre. Comme des amis lui manifestaient leur étonnement de son refus, il écrivit : « Je ne suis plus le courageux et téméraire opérateur que vous avez connu à Zurich ». Qu'est-ce que Billroth voulait exprimer par cette phrase ? Courageux est un éloge de son passé, téméraire est peut-être une critique. Exprimait-il une satisfaction de la sagesse acquise ou un regret de son ardeur éteinte ? Soyez bien sûrs que le regret tenait la plus grande place dans son cœur, car, s'il était arrêté par le souvenir de ses échecs, il avait la

douleur cuisante d'avoir constaté que la limite de sa puissance était plus proche qu'il ne l'avait espéré.

Il est d'ailleurs beaucoup de chirurgiens qui deviennent moins entreprenants à mesure qu'ils avancent en âge. Quelques-uns sont tentés d'abord par les prouesses opératoires. Trop confiants en la puissance de la chirurgie, ils se laissent entraîner à des tentatives qui sont au-dessus des forces humaines. C'est l'âge ingrat des chirurgiens. L'expérience vient vite qui les calme.

Il se passe peut-être autre chose dans l'esprit de quelques chirurgiens.

Flaubert, décrivant la colère d'Hamilcar, dit qu'il gardait en cet état l'intelligence lucide comme au plus fort des batailles. La lucidité qui grandit à mesure que les situations deviennent plus graves, c'est une qualité nécessaire aux hommes de guerre et aussi à ceux qui font la guerre à la mort. Le chirurgien ne se sent jamais aussi lucide qu'au plus fort des opérations. Il revoit d'un seul coup de sa pensée toute l'anatomie d'une région, tout ce que les livres et l'expérience lui ont appris ; il prend instantanément les déterminations qu'il faut prendre, il prend les meilleures et les exécute. Dans de pareils moments, c'est une satisfaction intime et profonde de se sentir à la fois terrible et bienfaisant, car, comme le disait Trélat, c'est en côtoyant la mort que l'on ranime la vie.

Ce sang-froid, peut-être, certains chirurgiens le perdent-ils.

Permettez-moi des comparaisons qui sont peut-être plus justes qu'elles ne vous paraîtront d'abord. Il y a d'autres métiers que la chirurgie qui nécessitent un imperturbable sang-froid. Il arrive à certains jockeys d'obstacle, parfois aux plus audacieux, d'être pris d'une sorte de terreur qui les inhibe, qui les paralyse ; ils ne peuvent plus monter, et si par hasard ils sont obligés de le faire, non seulement ils ne gagnent plus de courses, mais ils se tuent infailliblement. Pourquoi ? Parce qu'ils ne peuvent plus exécuter le mouvement nécessaire au moment précis où il faudrait le faire. — Vlasco Ibanez a admirablement analysé le cas d'un torero intrépide qui, après une blessure, perd ainsi la maîtrise de soi dans le danger. Quand il veut donner l'estocade, son bras ne lui obéit plus.

Je me demande s'il ne se passe pas quelque chose d'ana-

logue dans l'esprit de certains chirurgiens. Certes, au cours d'une opération, le danger n'est pas pour eux. Mais leur émotion n'est pas moins grande. Peut-être certains chirurgiens sentent-ils une inhibition de cet ordre; ils ne sont plus parfaitement sûrs de conserver leur lucidité dans les moments dramatiques, et ils n'osent plus assumer la responsabilité de certaines opérations qu'ils ont faites autrefois.

Il est un autre élément qui peut jouer un rôle dans les déterminations chirurgicales. Nous disons parfois d'un chirurgien qu'il *soigne sa statistique*. Qu'est-ce que cela veut dire? Ce n'est pas un éloge. Cela veut dire qu'il n'opère pas volontiers les mauvais cas. Vous comprenez qu'en choisissant les malades, on peut diminuer notablement, presque supprimer la mortalité opératoire et publier des statistiques merveilleuses, car on a l'habitude de rapporter le nombre des morts non pas au nombre des malades soignés pour une même maladie, mais à celui des opérés.

Un de mes élèves, fort distingué, s'est installé il y a deux ou trois ans dans une ville de province. Tout récemment, un habitant de cette ville qui s'intéresse à lui me disait : « Ses débuts ont été très brillants; mais sa situation depuis quelque temps est compromise parce qu'il a perdu coup sur coup deux opérées à l'hôpital. C'étaient des malades désespérées, il n'aurait pas dû les opérer. » Sursautant d'indignation, je répondais : « Oui, la mentalité du public est si étrange qu'on n'en veut pas à un chirurgien de laisser mourir les malades, tandis qu'on lui fait un crime de les perdre après les avoir opérés. Mais si mon élève, mon ami, n'avait pas opéré les malades dont vous me parlez, je le renierais. Ce n'est pas pour soi que le chirurgien fait de la chirurgie, c'est pour ses semblables. Certes, la mort est difficile à vaincre quand elle a déjà pris les trois quarts d'un homme, mais elle n'est pas invincible. On sauve bien peu de ces malades désespérés, mais on en sauve. Si faibles que soient les chances, tant qu'il y en a, le chirurgien n'a pas le droit de les refuser au malade qui se confie à lui. Pour les lui donner, il ne doit pas hésiter à compromettre sa réputation ». — Dans certains cas, c'est un très gros sacrifice.

Les chirurgiens, au moment de prendre une décision grave, ne doivent pas tenir compte de leur intérêt personnel. Mais

ils ne peuvent pas ignorer que leur réputation, leur avenir est en jeu ; ils sont des hommes, et cette arrière-pensée qui murmure dans leur subconscient a peut-être malgré eux une influence sur leurs déterminations. Chez les uns, elle joue un rôle inhibitoire ; sans qu'ils s'en doutent ou veuillent le reconnaître, car il est très difficile d'être tout à fait sincère vis-à-vis de soi-même, elle les conduit à l'abstention. Pour d'autres, elle est au contraire un excitant. La crainte d'obéir sans le vouloir à l'intérêt personnel les précipite plus ardents dans la lutte.

Dans les cas graves et difficiles, pour prendre une décision dont dépend la vie d'un de ses semblables, le chirurgien concentre toutes les forces de sa pensée ; d'un coup, il revoit toute sa science et en extrait ce qui peut s'appliquer à son malade ; il fait un grand effort d'altruisme, il se sublime en quelque sorte, il est dans un état d'esprit analogue à celui du yoghi en contemplation, avec cette différence, cette supériorité qu'il reste un homme d'action, qu'il va agir.

Qu'est-ce donc qui peut le juger ? La science et la conscience. Mais la prosopopée est une figure de rhétorique. La science et la conscience ne vont pas se dresser comme des personnages réels pour lui dire : « Tu as bien agi ». C'est sa science à lui, sa conscience à lui, science certainement incomplète, conscience peut-être émoussée, peut-être trop vibrante. Il peut donc se tromper. Il se trompera certainement dans le cours de sa carrière ; (Dupuytren vieilli bornait sa prétention à s'être trompé moins que les autres.) mais s'il n'a obéi qu'à sa science et à sa conscience, je dis qu'il n'est justiciable de personne. Et si, au nom de la loi, on vient lui chercher chicane, ce qu'il éprouve, c'est de la révolte.

Je ne dis pas du tout que le chirurgien doive être au-dessus, ni à côté, ni en marge des lois. Le chirurgien est un homme éminemment social, qui remplit un rôle social important. Comme tous les autres citoyens, il est soumis aux lois, mais je dis que sa profession est si particulière qu'il a droit à des égards spéciaux ; je dis que lui appliquer des lois qui n'ont pas été faites pour lui, c'est peut-être juste dans le sens juridique du mot, mais ce n'est pas équitable.



Il n'y a rien dans la loi qui vise spécialement la pratique de la chirurgie. La responsabilité civile du chirurgien est basée sur l'application d'un principe de droit commun qui est ainsi formulé dans le Code :

Art. 1382. — Tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer.

Art. 1383. — Chacun est responsable du dommage qu'il a causé, non seulement par son fait, mais aussi par sa négligence ou par son imprudence.

En outre, le chirurgien peut être poursuivi correctionnellement en vertu des articles suivants du code pénal :

Art. 319. — Quiconque par maladresse, imprudence, inattention, négligence ou inobservation des règlements aura commis involontairement un homicide, ou en aura été involontairement la cause, sera puni d'un emprisonnement de trois mois à deux ans et d'une amende de 50 à 600 francs

Art. 320. — S'il n'est résulté du défaut d'adresse ou de précautions que des blessures ou des coups, l'emprisonnement ne sera que de six jours à deux mois et l'amende que de 16 à 100 francs.

Ainsi, qu'il s'agisse de responsabilité civile ou de poursuites correctionnelles, la loi admet cinq griefs : maladresse — imprudence — inattention — négligence — inobservation des règlements.

Ces termes paraissent singulièrement imprécis quand on cherche à les appliquer à des actes chirurgicaux, et ils sont en même temps si compréhensifs qu'ils peuvent fournir des bases aux plus injustes inculpations. Aussi les magistrats n'ont-ils jamais songé à les appliquer aux chirurgiens comme ils le font pour un cocher, ou un conducteur d'automobiles. Ils se sont efforcés d'établir une distinctisn entre les questions d'ordre scientifique qui ne peuvent pas tomber sous l'examen des tribunaux, — ce sont les termes mêmes dont s'est servi le procureur général Dupin, en 1835 — et les faits de négligence, de légèreté, d'imprudence ou d'ignorance.

Nous ne pouvons que nous féliciter de cette distinction légitime, mais quelle latitude est encore laissée à l'interprétation des juges! Une cicatrice un peu trop visible, une cicatrice de laparotomie, qui manque de solidité peut être attribuée à une négligence dans la suture. L'ignorance, on pourrait la reprocher aux plus savants d'entre nous, car personne ne sait tout en chirurgie. Et, si les spécialistes de la chirurgie peuvent avoir des lacunes, qu'est-ce donc pour le médecin de campagne? Songez qu'il y a telle circonstance d'un caractère impérieusement urgent où celui-ci est obligé d'opérer parce que la vie est immédiatement menacée, parce qu'une opération même médiocrement exécutée est encore préférable à l'abstention. S'il échoue, ce malheureux qui n'opère qu'à son corps défendant, on pourra toujours le poursuivre pour l'ignorance. Et l'impudence ne peut-on pas en accuser tous ceux qui tentent des opérations nouvelles? En cas de poursuite les magistrats condamneraient d'autant plus aisément que les chirurgiens ne se gènent pas — pas assez — pour s'accuser entre eux. Il n'est pas d'opération nouvelle qui n'ait été sévèrement jugée au moins par quelques-uns. En 1889, un chirurgien éminent écrivait : « Je regarde la résection de l'estomac cancéreux comme une détestable opération que je repousse énergiquement ». Et cependant la résection de l'estomac est une des plus belles conquètes de la chirurgie moderne.

Permettez-moi de vous citer un exemple, de moindre importance, qui m'est personnel. En 1888, j'ai fait un plaidoyer pour l'extirpation des anévrismes. Ce n'était pas une opération nouvelle; elle avait été faite autrefois, dans des cas simples. Elle était abandonnée. Je voulais la réhabiliter et l'appliquer aux anévrismes de grosses artères. Mon plaidoyer fut très mal accueilli. Un chirurgien éminent, qui a été un grand novateur et que j'aime beaucoup, disait le 19 novembre 1888 à la Société de Chirurgie : « Pour ce qui est de l'extirpation de la tumeur anévrismale, j'admire vraiment la désinvolture avec laquelle nos jeunes auteurs la proclament faisable et d'exécution facile, probablement parce qu'ils savent qu'ils ne la feront jamais ». Eh bien, j'ai extirpé des anévrismes : — par bonheur, j'ai guéri mes malades, sans quoi

j'aurais peut-être été condamné pour ignorance et imprudence. — Et l'extirpation est devenue une méthode générale.

Si on nous appliquait la loi, même avec les réserves si sages formulées par le Procureur général Dupin, non seulement on serait conduit aux plus injustes condamnations, mais on arrêterait l'essor de la chirurgie.

Quand après ces débats intimes de conscience dont je parlais tout à l'heure, nous jugeons une opération nécessaire, la crainte des lois ou règlements ne nous empêche pas de l'exécuter. Dans certaines circonstances, un chirurgien doit transgresser les lois, car il a des devoirs moraux qui sont supérieurs.

S'il est une règle légitime et tutélaire, c'est bien celle qui nous interdit d'opérer un malade sans son consentement ou sans le consentement de ceux qui le représentent. Cette règle, je l'ai violée bien des fois.

Nous ne devons pas opérer un enfant sans le consentement de ses parents. Quand l'opération ne présente pas de caractère d'urgence, force est bien de se soumettre à cette règle. C'est parfois bien pénible, car on rencontre des parents étranges qui ont une singulière compréhension de leurs devoirs. Récemment encore, j'ai vu une mère qui a mieux aimé laisser son enfant mourir que consentir à une amputation qui, je crois, lui aurait sauvé la vie. Mais la situation est toute autre quand l'opération est urgente. On nous amène à l'hôpital un enfant ramassé sur la voie publique avec une artère lésée. Nous lions ou suturons le vaisseau immédiatement. Ne serait-ce pas une palinodie d'attendre une autorisation, qui ne peut arriver en temps utile?

Brouardel recommandait de ne pas opérer une femme sans le consentement de son mari. Aujourd'hui, la jurisprudence paraît établie sur ce point : l'autorisation du mari n'est pas nécessaire.

Mais l'autorisation du malade lui-même, elle est bien évidemment indispensable en principe et cependant il est des cas où le chirurgien doit savoir s'en passer. Voilà un individu qui s'est fracturé du crâne. Nous diagnostiquons un épanchement intra-crânien. Le malade est dans le coma. Est-il raisonnable d'attendre qu'il en sorte pour lui demander l'autorisation de l'opérer, quand nous savons qu'il a 95 chances sur

100 de mourir sans reprendre connaissance? Ne devons-nous pas l'opérer sans autorisation, puisque l'opération augmente dans une proportion énorme ses chances de guérir?

J'ai opéré des malades malgré eux, en les trompant, en leur affirmant que je ne les opérais pas. Bien évidemment, personne ne peut être autorisé à faire dans de pareilles conditions une opération mutilante. Un malade a parfaitement le droit de préférer la mort à une amputation. Mais certaines opérations qui ne sont pas mutilantes peuvent sauver la vie. Une jeune femme a une appendicite grave qui commande l'intervention, et elle la refuse. Son mari, ou son père, ou sa mère se rendant compte de la situation me disent : « Trouvez le moyen de l'opérer sans qu'elle s'en doute ». Je lui administre un narcotique, je la fais passer du sommeil morphinique, chloratique ou scopolaminique au sommeil chloroformique et je l'opère sans qu'elle s'en aperçoive, et j'ai conscience d'avoir rempli mon devoir social de chirurgien. D'ailleurs tous ces malades opérés malgré eux se sont montrés très reconnaissants et enchantés d'être débarrassés de leur mal sans avoir eu les angoisses pré-opératoires.

La plupart des poursuites intentées contre les chirurgiens l'ont été à l'occasion d'accidents de l'acte chirurgical lui-même, — application d'appareils ou opérations.

C'est le traitement des fractures et des luxations qui a été l'origine du plus grand nombre de procès. Dans un premier groupe de faits, le bandage, l'appareil a été accusé d'avoir produit des accidents. Trop serré, il a provoqué des escarres, des lésions musculaires, tendineuses ou nerveuses, voire même le sphacèle du membre. Le plus habile chirurgien n'est jamais sûr de réussir du premier coup un appareil destiné à la contention d'une fracture. Parfois, on a la surprise quand on enlève un appareil plâtré de trouver de petites escarres que rien n'avait permis de soupçonner. Elles sont fâcheuses, mais elles ne sont pas graves. Quant aux lésions graves, on peut les éviter ; on peut s'apercevoir à temps de l'imperfection d'un appareil et l'enlever pour le remplacer par un autre.

En 1884, un médecin a été condamné pour avoir appliqué un bandage trop serré qu'il refusa d'enlever malgré les

plaintes de la malade. On dut appeler un autre médecin, qui, en retirant l'appareil, trouva la main gangrenée. Nous n'avons qu'à nous incliner devant ce jugement.

Les cals consécutifs aux fractures sont une mine de procès. Il n'y a pas de sujet qui divise plus les chirurgiens que le traitement des fractures. Les uns ont pour objectif la restauration anatomique parfaite, la coaptation exacte des fragments. Comme on ne peut l'obtenir qu'en agissant directement sur les os, en les fixant par des fils, des agrafes, des plaques, des vis métalliques, ils font pour toutes les fractures des opérations sanglantes. D'autres, dont je suis, réservent les opérations sanglantes à certaines fractures qui se consolident ordinairement mal ou ne se consolident pas. Pour la majorité des cas, ils estiment que la coaptation exacte des fragments n'est pas nécessaire, que si la forme extérieure du membre n'est pas altérée, les déformations osseuses révélées par la radiographie ont assez peu d'importance. Pratiquement, il vaut mieux avoir des fragments consolidés avec un léger déplacement mais des muscles vigoureux, des tendons bien mobiles, des articulations bien souples, que des os en position parfaitement correcte avec des muscles atrophiés, des tendons adhérents et des articulations raides.

Ces deux tendances chirurgicales opposées rendent possibles des procès innombrables. Si on traite une fracture par la méthode sanglante et s'il arrive quelque accident ou seulement que le résultat fonctionnel ne soit pas absolument parfait, le blessé peut soutenir que c'est une imprudence de faire une opération sérieuse pour une fracture qui aurait pu être soignée au moyen d'un appareil. Si on a mis un appareil, comme dans ce cas la réduction n'est jamais parfaite, le blessé peut arriver avec une radiographie et déclarer qu'il est infirme. Il est très facile de boiter même avec de bonnes jambes. Récemment j'expertisais un blessé qui prétend ne pas pouvoir marcher parce qu'il a une jambe raccourcie. Le médecin de l'assurance qui assistait à l'expertise nous montrait qu'il avait lui-même un raccourcissement consécutif à une fracture du même genre, raccourcissement plus considérable que celui du malade, et que cependant il marchait sans boiterie et sans fatigue.

Dans les cas de ce genre, seuls des chirurgiens compétents

peuvent apprécier la responsabilité de leurs collègues. Si les magistrats se laissaient aller à juger avec leurs sentiments, je ne sais pas comment nous ferions pour traiter les fractures.

Les accidents de chloroforme ont été l'occasion de plusieurs procès. Ces accidents sont rares, mais on ne peut pas nier qu'ils existent. Jadis Sedillot avait déclaré que le chloroforme pur et bien administré ne tue jamais : formule terrible, car il en découle que dans tout accident de chloroforme, le pharmacien ou le chirurgien est responsable. Un de nos maîtres, mort récemment, adepte des doctrines de Sédillot, fit, il y a une trentaine d'années, un cours sur la manière d'éviter les accidents de la chloroformisation. A la fin de la dernière leçon, voulant ajouter une démonstration pratique à la démonstration théorique, il donna lui-même le chloroforme à un malade. Le malade fut foudroyé dès les premières bouffées.

La syncope chloroformique est malheureusement une réalité. Si les perfectionnements de la technique l'ont rendue plus rare, elle nous désole encore de temps en temps.

Il y a plus de cinquante ans, à l'origine de l'anesthésie, un médecin fut condamné pour avoir perdu un malade de syncope chloroformique. Le procès fut porté en appel. Velpeau, qui était alors à l'apogée de sa légitime réputation, se présenta devant la cour et fit aux magistrats la déclaration suivante : « Vous tenez dans vos mains l'avenir de la chirurgie. La question intéresse le public plus que le médecin. Si vous condamnez le chirurgien qui a employé le chloroforme, aucun de nous ne consentira désormais à en user. C'est à vous de maintenir l'abolition de la douleur ou de la réinventer. » La Cour acquitta le médecin.

Velpeau avait montré la répercussion scientifique et pratique qu'entraînerait une condamnation. C'est là une considération d'importance capitale que les juges ne peuvent pas perdre de vue. J'aurai à y revenir.

En 1905, le tribunal de Château-Thierry condamna à huit mille francs de dommages un médecin qui avait perdu un malade de syncope chloroformique. La cour d'Amiens a réformé ce jugement. Si j'en parle, c'est que les attendus qui avaient étayé la condamnation de notre confrère montrent bien à quelles erreurs s'exposent les juges qui veulent apprécier les questions

si délicates de la pratique chirurgicale. Voici le considérant essentiel : « Le devoir du médecin, avant une anesthésie, est de prévenir le patient de tous les dangers médiats ou immédiats pour sa vie que peut lui faire courir l'administration du chloroforme ». C'est prodigieux. Ce serait un devoir pour nous de terroriser le malade que nous allons endormir, alors que l'effroi est une grande cause de la syncope du début de l'anesthésie. Je n'insiste pas.

Actuellement, il semble admis que les accidents de l'anesthésie n'engagent pas la responsabitité légale des chirurgiens. C'est justice. Dans les cas de ce genre, il est impossible de déterminer si une faute a été commise. On est tenté de croire qu'on pourrait le faire en se basant sur la quantité de chloroforme employée par rapport au temps. C'est une erreur. La résistance au chloroforme varie dans des proportions énormes suivant les individus. Avec les appareils dont nous nous servons actuellement, on peut la mesurer. Or, on voit des malades qui résistent à soixante gouttes de chloroforme par minute, et d'autres qui dorment avec dix gouttes. Ainsi la dose qui ne suffit pas à endormir tel malade peut tuer tel autre.

D'autre part, si on nous poursuivait pour les accidents chloroformiques, on nous ferait porter la responsabilité de coïncidences dont nous ne sommes pas coupables. J'ai vu une malade mourir de syncope au moment non pas où elle aspirait les premières vapeurs, mais au moment où on approchait le masque de son visage. Certainement elle avait à peine senti l'odeur du chloroforme. C'était une malade terrorisée. C'est pour cela que je n'administre plus jamais le chloroforme sans avoir mis le malade sous l'influence d'un autre narcotique. On a vu une femme succomber dans l'ascenseur qui la montait à la salle d'opérations.

Voici un autre exemple de ces coïncidences, qui ne sont pas rares et qui rendent la recherche de la vérité si difficile en médecine. Un homme singulier, qui avait été une sorte de héros dans la campagne d'Italie, était entré dans mon service pour se faire opérer d'un petit cancer de la lèvre inférieure. Au moment même où on allait l'endormir, il demanda à me parler et me dit : « Je vous en supplie, ne m'opérez pas aujourd'hui, attendez à demain ». Croyant qu'il avait peur, je lui fis remar-

quer qu'il éprouverait la même émotion le lendemain, que l'opération était sans gravité, qu'il ferait bien mieux de se laisser débarrasser séance tenante. Il répartit qu'il n'avait ni crainte, ni appréhension, mais qu'une sensation étrange l'avertissait qu'il se passait en lui quelque chose d'anormal. Je ne l'opérai pas — quelques heures après, il mourait brusquement. Si je l'avais opéré, on n'aurait pas manqué de m'accuser de sa mort.

Vous pensez sans doute que dans des cas de ce genre, il suffirait de faire l'autopsie pour trouver la cause de la mort. Détrompez-vous. A l'autopsie des malades qui ont succombé à la syncope chloroformique, on trouve parfois certaines anomalies qui expliquent leur sensibilité anormale à l'anesthésique, ainsi la persistance ou l'hypertrophie du thymus, mais on ne trouve aucune lésion qui explique la mort. D'autre part, les morts brusques, fauchant des hommes en pleine santé, ne sont pas rares. Les gens du monde ne manquent pas de les attribuer à des ruptures d'anévrysmes. En fait de médecine, les explications qui satisfont le public ne sont pas toujours bonnes. Quand on autopsie les victimes de ces morts subites, on ne trouve souvent ni anévrysme, ni autre cause capable d'expliquer la mort.

Je pourrais passer en revue bien d'autres cas où la responsabilité légale du médecin a été discutée. Ce serait fastidieux. Je n'en étudierai plus qu'un tout récent.

Un de nos collègues, chirurgien distingué, connu pour la conscience avec laquelle il soigne ses malades et le dévouement qu'il leur témoigne, vient d'être condamné dans des circonstances qui ont vivement ému tous les chirurgiens. Le fond de cette affaire est extrêmement obscur. Il est bien difficile de savoir ce qui s'est passé. Beaucoup d'hypothèses sont possibles. Le tribunal en a admis une qui est pour le moment la vérité légale. Je ne cherche pas à savoir si c'est la vérité vraie. J'admets comme base de la discussion la doctrine du tribunal. — La voici : Le chirurgien en opérant un kyste végétant de l'ovaire qu'il était impossible d'extirper en totalité a mis dans la cavité kystique des compresses dont deux ont été oubliées. Celles-ci ont pénétré secondairement dans l'intestin et ont été expulsées plusieurs mois après par l'anus. C'est

pour avoir oublié ces compresses que notre collègue a été condamné. Je répète que je ne sais pas s'il les a réellement oubliées ; je l'admets, non pas parce que je le sais, non pas parce que je le crois, mais parce qu'il existe un grand nombre de cas analogues, parce que c'est là ce qui fait l'intérêt général du procès. Voici les conclusions du jugement, ou du moins celles qui nous intéressent :

Attendu d'autre part, qu'il est établi tant par les enquêtes et contre-enquêtes auxquelles il a été procédé que par les deux rapports des experts et par tous les documents de la cause qu'en novembee 1906, la santé et même la vie de la dame R. étaient très gravement compromises et qu'il est impossible de méconnaître et d'oublier que, si la demanderesse est encore vivante aujourd'hui, elle le doit très vraisemblablement pour ne pas dire très certainement à l'intervention du Docteur B...

Puis vient un paragraphe où l'oubli des compresses est qualifié de très regrettable, et les conclusions se terminent ainsi :

Attendu que le tribunal trouve dans les documents de la cause et notamment dans les rapports des experts les éléments nécessaires pour fixer à la somme de cinq mille francs les dommages-intérêts dus à la dame R.

Par ces motifs condamne le docteur B, à payer à titre de dommages-intérêts à la dame R. la somme de cinq mille francs.

Quand je lis dans le même arrêt : 1° qu'un chirurgien a sauvé la vie d'une malade par une opération difficile ; 2° que ce même chirurgien est condamné à payer à cette même malade cinq mille francs de dommages-intérêts, je demeure stupide. Ces deux termes me paraissent si violemment contradictoires que je n'arrive pas à comprendre comment on peut les associer, comment on peut être condamné à payer quoi que ce soit à une personne à qui on vient de rendre le plus grand service qu'un homme puisse rendre à un autre.

Je cherche pour m'éclairer des cas analogues. Il n'est pas facile d'en trouver. En dehors de la médecine et de la chirurgie, on n'a pas tous les jours l'occasion de sauver la vie de ses semblables. Il y a cependant des gens dont c'est aussi le métier, les pompiers, les sauveteurs. Supposons qu'un pompier en arra-

chant aux flammes une femme évanouie, qu'un sauveteur en tirant de l'eau un malheureux qui se noie, lui luxe l'épaule. Va-t-on condamner le pompier ou le sauveteur à des dommages-intérêts pour cette luxation? Évidemment on le peut puisque la loi déclare que tout homme est responsable du dommage qu'il a causé, même involontairement, et non seulement, comme dit l'article 1383 par son fait, mais encore par sa négligence ou par son imprudence. On le peut, mais le ferait-on? J'ai peine à le croire. Il est vrai que je n'ai pas l'esprit juridique puisque je n'arrive pas à comprendre qu'on ait condamné notre collègue et cependant il est condamné.

L'opération avait été pratiquée à l'hôpital, c'est-à-dire gratuitement et le procès a été fait avec l'assistance judiciaire. La dame R. a demandé et obtenu l'assistance judiciaire pour poursuivre le chirurgien qui venait de lui sauver la vie. Ne trouvez-vous pas qu'intenter un procès dans ces conditions dénote un état d'esprit que Renan qui n'aimait pas les exagérations, n'aurait pas hésité à qualifier de peu sympathique.

La plupart des procès intentés aux chirurgiens le sont par des malades soignés à l'hôpital, qui obtiennent l'assistance judiciaire. Remarquez-le bien — dès que le malade a obtenu l'assistance, la lutte n'est plus égale. Le malade ne court aucun risque, il ne peut rien perdre, il n'a pour lui que de bonnes chances. Le chirurgien au contraire n'en a que de mauvaises — il est sûr de perdre quelque chose même s'il est acquitté — car ce qu'il y a de plus terrible pour lui, ce n'est pas tant la condamnation que les tribulations du procès et le bruit toujours fâcheux pour sa réputation que l'on fait autour. Ces procès sont comme la calomnie, que dis-je c'est souvent la calomnie elle-même et il en reste toujours quelque chose.

Les demandes d'assistance judiciaire dans les cas de ce genre ne devraient-elles pas être examinées d'une manière toute particulière? Je sais que la situation est très embarrassante. Les magistrats, qui sont chargés de ces examens, ont le souci très légitime de protéger le faible; mais le chirurgien n'a-t-il pas droit aussi à quelque considération. Le professeur Pinard a réclamé éloquemment que toute instruction contre un médecin soit précédée d'une expertise contradictoire. Ne serait-il pas juste qu'il en fût ainsi, puisqu'en laissant le

procès s'engager, on cause déjà au chirurgien un tort irréparable.

La condamnation de notre collègue nous a très vivement émus, pour plusieurs raisons.

Jusqu'à ce jugement récent, nous vivions avec l'idée que nous ne pouvions être condamnés qu'en cas de faute lourde ayant occasionné un dommage réel. L'expression *faute lourde* est évidemment très vague et bien difficile à définir. Nous admettions que seuls les experts pouvaient se prononcer sur ce point. La compétence des experts nous apparaissait comme la sauvegarde de notre profession.

Or dans le procès en question, les experts ont déclaré qu'il n'y avait pas eu de faute lourde et le jugement parle seulement d'un oubli très regrettable. D'autre part, le jugement condamne le chirurgien à des dommages intérêts alors que les experts affirment dans leur rapport que la présence des compresses n'est pour rien dans l'état de la malade, et ils montrent que malheureusement pour elle, il y a d'autres raisons qui expliquent sa situation. Ainsi, le jugement bien qu'il invoque le rapport des experts, est en contradiction formelle avec lui : il a été rendu contre ou malgré les experts, de sorte que nous avons l'impression d'avoir perdu la sauvegarde légitime sur laquelle nous croyions avoir le droit de compter.

Ce jugement est signé par des hommes éminents qui n'ignorent point les conséquences qu'il ne peut manquer d'avoir. Ils l'ont donc longuement médité, et certes ils n'ont obéi qu'à des raisons d'un ordre très élevé qu'ils ont cru excellentes. Mais quelles ont pu être ces raisons ?

Peut-être ont-ils pensé qu'il serait bon de préserver le public contre ce que nos détracteurs appellent les entreprises des chirurgiens. La préservation du public est une grave question et il y a certainement lieu d'y songer, mais, à l'heure actuelle ce n'est ni une question de législation, ni une question de jurisprudence, c'est une question de psychologie.

Une bonne partie du public s'en va tout droit et d'instinct chez le rebouteur. Le rebouteur inspire confiance parce qu'en fait de médecine la confiance est du domaine de la foi. — « Quels que soient ses méfaits, disait le professeur Forgue, on ne peut décider ses victimes à déposer des plaintes contre

lui. » — C'est qu'il a quelque chose de sacré. Et le rebouteur, ce n'est pas seulement l'être grossier et mystérieux, aux haillons sordides et étranges qui jette des sorts dans le fond des campagnes. On le trouve dans toutes les classes de la société. Certes ses moyens d'action changent mais plus dans la forme que dans le fond. C'est une simple transposition. Cagliostro a plus d'un point commun avec le rhabilleur des villages.

La vulgarité des pratiques qui émerveillent les paysans grossièrement superstitieux ne suffit plus à capter la confiance des cerveaux affinés. Mais il suffit de les colorer d'un vernis scientifique, — électrique microbiologique, sérothérapique le fond n'a pas besoin d'être plus solide, car le rebouteur trouve des victimes toute prêtes dans cette classe trop nombreuse de gens souvent forts intelligents qui sont mis dans un état d'infériorité parce qu'ils croient avoir des clartés sur la médecine. la chirurgie. la biologie alors qu'ils en ignorent tout. On les trompe aisément par un mélange habilement dosé de formules scientifiques et de thaumaturgie. car la fausse science dégrade la mentalité et ne fait que des dupes prétentieuses.

Dans les faubourgs, pas plus que dans les villages, le guérisseur n'a le droit d'être docteur. — Si le zouave Jacob, dont vous connaissez les succès, avait fait ses études de médecine, il aurait commis une grosse imprudence. Je ne plaisante pas. En 1894 on obligea les médecins à porter leur diplôme à la préfecture. Un médecin, connu pour pratiquer la médecine ne se présenta pas. Convoqué par le commissaire, il se décida à comparaître, et, comme on le menaçait de le poursuivre pour exercice illégal, il tendit son diplôme avec une profonde tristesse. « Oui, je suis docteur, mais en me forçant à l'avouer vous brisez ma carrière. J'ai une très belle situation, parce que tout le monde croit que j'exerce illégalement. Si l'on sait que je suis docteur toute ma clientèle va m'abandonner, je suis perdu. » C'était un psychologue habile.

Le rebouteur de grande envergure peut être docteur mais il ne peut appartenir ni au corps des hôpitaux, ni au corps universitaire. Il professe pour le personnel officiel un très grand respect : mais il insinue que ce personnel, ennemi des nou-

veautés, paresseusement retardataire, effrayé de l'importance de ses découvertes le traite en ennemi : et le mal social est fait. Les recherches de contrôle sur ses prétendues découvertes ne servent plus à rien : puisque ses admirateurs sont convaincus que tous les gens réellement compétents qui pourraient les faire sont incapables de comprendre ou obnubilés par la jalousie.

J'ai dit : le mal social, — c'en est un. Nous voyons à chaque instant dans nos services hospitaliers de pauvres diables qu'il aurait peut-être été possible de guérir, et qui, devenus incurables, nous demandent un asile pour mourir : car de ces temples de faux dieux, on les expulse après avoir vidé leur bourse.

Croyez-vous que je vais m'appuyer sur ces faits horribles qui ne sont pas rares pour demander une surveillance, une réglementation? Je m'en garderai bien, parce que je suis convaincu que toute réglementation irait directement contre son but. Il y aura d'autant plus de clients chez les rebouteurs qu'on fera plus d'efforts pour les détourner.

Si les juges en prononçant le jugement dont je viens de parler ont eu en vue la préservation du public, ils se sont trompés d'adresse. Frapper les honnêtes gens n'est pas un moyen d'atteindre les forbans de la médecine, et l'indulgence habituelle des tribunaux envers ceux qui pratiquent illégalement comparé à leur sévérité dans le cas qui nous occupe paraît incompréhensible.

Ce qui a impressionné le tribunal, ce sont ces compresses, corps du délit visible, tangible qui matérialise la faute en quelque sorte. L'oubli d'un corps étranger dans l'abdomen semble effroyable ; on le considère comme une sorte de sabotage de l'opération. — Ce n'est pas cela du tout. Soyez bien sûrs qu'aucun chirurgien n'a jamais suturé une paroi abdominale, renfermé un ventre, sans s'assurer qu'il n'y reste pas de compresses. Comment arrive-t-il que l'on en laisse?

Un chirurgien dissèque une vésicule biliaire infectée, une salpingite suppurée très adhérente : au cours de cette libération pénible, il est exposé à rompre ces organes. Si une goutte de pus septique jaillit sur une anse intestinale, elle contamine le péritoine, c'est la péritonite, c'est la mort. Le même danger

se présente quand l'estomac ou l'intestin dont le contenu est toujours septique, doivent être ouverts.

Dans ces conditions, les chirurgiens expérimentés, soigneux, très soucieux de leur responsabilité s'appliquent à bien protéger tous les viscères en les recouvrant de compresses ; ils isolent complètement le champ opératoire, sertissent en quelque sorte l'organe sur lequel ils doivent agir. Ces précautions minutieuses ont une importance capitale; le salut de l'opéré en dépend. — Montprofit disait en parlant de la gastro-entérostomie. « C'est une affaire de lingerie ». — Si une compresse est souillée par le pus, par le contenu de l'intestin, on l'enlève avec une pince pour n'y point toucher — et on la remplace par une autre. Dans les opérations mouvementées, pendant ces changements il peut arriver qu'une compresse glisse sous l'épiploon, et s'insinue entre les anses intestinales. Si le chloroformisateur n'est pas très attentif, et que la malade, bien que tout à fait inconsciente, fasse de grandes inspirations, — pousse, comme nous disons, — ou qu'elle soit secouée par un effort de vomissement, on jette rapidement par-dessus les compresses soigneusement placées une compresse plus grande et avec les mains étalées on maintient les intestins que la pression abdominale tend à chasser hors du ventre. C'est dans ces conditions que le glissement d'une compresse entre les anses intestinales mouvantes est facile. A plus forte raison lorsque survient une alerte chloroformique. Il faut alors faire immédiatement la respiration artificielle. La vie en dépend. Voudriez-vous que le chirurgien perdit un temps précieux à enlever toutes les compresses, que pour éviter la disparition possible de l'une d'elles, dont l'oubli n'aura peut-être que des conséquences insignifiantes ou nulles, il expose sa malade à un danger immédiat et pressant.

Vous pensez sans doute que la compresse égarée est facile à retrouver à la fin de l'opération. Mais non. Elle peut être entraînée loin ; elle s'imbibe de sérosité rosée, elle devient méconnaissable. Masquée par l'épiploon, dissimulée au milieu des anses intestinales dont elle a pris la couleur, elle échappe à l'examen, que pas un chirurgien, je le répète, ne manque de faire avant de fermer le ventre.

Ainsi ce sont des précautions nécessaires qui ont parfois

pour conséquence l'oubli d'une compresse, et les meilleurs ont pu le commettre. Ils ont loyalement publié leurs cas. Les bulletins de la société nationale de chirurgie en contiennent plusieurs. Je ne veux citer que quelques noms et seulement ceux de chirurgiens qui sont morts : Bouilly, Terrillon, et Terrier, le grand Terrier, le chirurgien le plus habile, le plus probe, le plus consciencieux. Sa technique était impeccable. Il avait en horreur les escamotages faciles, brillants en apparence, mais en apparence seulement, qui provoquent l'admiration des ignorants, car ceux-ci n'admirent guère dans un acte chirurgical que ce qui ne mérite aucune admiration. Il exécutait chaque temps opératoire avec une précision minutieuse sans s'occuper de sa durée. Il pensait avec raison que le chirurgien qui opère pour le chronographe ou pour la galerie, n'opère pas toujours pour le malade. Guérir était son constant et son unique souci. Nous lui reprochions parfois un peu de lenteur; il n'en avait cure et il avait raison; car si l'on peut égaler les résultats obtenus par Terrier, il sera longtemps bien difficile de les dépasser. Ce chirurgien impeccable auquel on n'a jamais pu reprocher qu'une seule chose, sa minutie un peu excessive, a laissé une éponge dans un ventre et il a communiqué le fait à la société de chirurgie le 23 mars 1892. Ainsi les meilleurs, les plus grands chirurgiens ont commis de ces oublis, et il n'est pas exagéré de dire qu'ils les ont commis parce qu'ils étaient particulièrement soucieux de leurs malades.

Sans doute il y a parmi vous quelques personnes qui se disent : « Vraiment, vous nous la baillez belle! A vous entendre, on croirait que l'oubli d'une compresse dans un ventre confère un brevet de maître en chirurgie ». Ce n'est pas ce que je veux dire, d'autant que ce brevet je ne l'aurais pas. Je n'ai jamais rien oublié dans un ventre, c'est ce qui me donne une entière liberté pour parler de cette question.

Un avocat éminent me disait : « Vous ne pouvez cependant pas réclamer pour les chirurgiens, le droit de laisser des compresses dans les ventres ». Non : ce n'est pas un droit que je réclame, c'est une tolérance que je demande, que nous deman-demandons, nous chirurgiens. Nous la demandons parce que l'abandon de compresses se produit dans des conditions

telles qu'il ne constitue pas une faute. Nous la demandons parce que, dans certains cas, le malade a un réel intérêt à ce que le chirurgien coure le risque de laisser une compresse.

Il y a un moyen bien simple de n'en pas oublier, c'est de ne pas en mettre. Si l'on adoptait cette technique, la mortalité des laparotomies augmenterait dans une énorme proportion. Les chirurgiens ne seraient pas poursuivis car alors il s'agirait d'une de ces questions de technique sur lesquelles les tribunaux se sont toujours déclarés incompétents. mais les malades en pâtiraient.

Nous la réclamons encore parce que, la présence d'une compresse dans le ventre n'entraîne souvent que des conséquences insignifiantes. Ces compresses s'éliminent parfois par l'intestin presqu'à l'insu des malades. Les chirurgiens ont été fort étonnés quand les premiers faits de ce genre ont été publiés. On les a accueillis avec un sourire d'incrédulité. Mais depuis le mécanisme de ces éliminations a été étudié expérimentalement. Il est incontestable. Le corps étranger par lui-même est presque sans importance. Ce qui est important, c'est les agents pathogènes, les microbes qu'il peut récéler. Aseptique il s'enkyste ou s'élimine. Nombreux sont les faits qui le prouvent.

Une malade opérée par un de mes amis vient à l'hôpital au jour anniversaire de l'opération pour le remercier. Elle lui fait admirer sa belle mine, lui tourne un compliment, lui offre un bouquet, et, plongeant une main dans sa poche, en sort un paquet qu'elle tend en souriant. » Voyez donc comme c'est curieux, voilà ce que j'ai rendu en allant à la selle. » C'était une compresse.

Voici une pince : elle mesure plus de 12 centimètres en longueur; elle a des anneaux larges; elle est rigide elle est en acier. Je l'ai retiré d'un abdomen où elle était depuis sept ans. Elle y avait été laissée par un grand chirurgien qui n'est plus. La malade avait joui d'une santé parfaite presque jusqu'au moment où je l'ai opérée. Elle ne se doutait pas, elle ne se doute pas encore qu'elle a hébergé pendant si longtemps dans son abdomen un hôte de ce genre.

Parmi les fautes que l'on peut commettre au cours d'une laparotomie, l'abandon d'un corps étranger est la plus excu-

sable et quoiqu'il en semble, c'est l'une des moins graves. Il n'est pas équitable de la punir.



Les poursuites contre les chirurgiens deviennent de plus en plus fréquentes; les arrêts des tribunaux deviennent de plus en plus sévères. J'ai la conviction profonde que tout cela est la conséquence du discrédit qui frappe la profession médicale. Le professeur Forgue en ouvrant le congrès de chirurgie de 1908 a justement insisté sur ce point de vue.

Brouardel dans son beau livre sur la responsabilité médicale qui date de 1897 a écrit le passage suivant :

Depuis longtemps on savait que certains médecins avaient conclu des ententes particulières avec les pharmaciens. Que les consultations fussent données dans l'arrière-boutique du pharmacien ou au domicile du médecin, le taux des honoraires se trouvait singulièrement relevé par le prix de vente des médicaments. Ces médecins étaient justement méprisés et moralement exclus de la corporation.

Il y a quelques années, lorsque la facilité des communications a permis à tous d'affluer dans les grandes villes, un système d'enveloppement fut organisé dans les hôtels; conseils par les garçons, par le directeur, cartes, petits livres visant précisément la maladie du client, etc. On apprit avec regret que, parmi les médecins qui utilisaient les rabatteurs, il y en avait qui jouissaient jusque-là de l'estime de leurs confrères. L'opinion médicale les jugea avec sévérité et nous ne pouvons que confirmer ce jugement.

Mais ce fut une véritable douleur pour le corps médical d'apprendre que parmi les médecins et les chirurgiens, il y a vingt-cinq ans environ, quelques-uns, peu nombreux, d'abord, intéressaient largement le médecin qui les avait appelés, dans le profit de l'opération. Le chirurgien donnait le quart, le tiers des honoraires. L'exemple fut déplorable et bientôt un certain nombre d'opérateurs firent de même. On donna à ce système un nom : *la dichotomie*. Je l'ai vu naître et grandir. Il faut ranger ceux qui la pratiquent dans la même catégorie que ceux qui partagent avec les pharmaciens.

Le mal si justement flétri par Brouardel a grandi. Ce n'est plus le tiers, c'est la moitié, voire même les deux tiers de leurs honoraires que certains chirurgiens donnent au médecin qui

les appelle. Aujourd'hui pour un jeune chirurgien qui veut se faire une clientèle, il vaut beaucoup mieux avoir la main large que de l'avoir habile. Certains médecins, certains chirurgiens, ont commercialisé la médecine et la chirurgie. La profession qu'ils exercent ne mérite plus le beau nom de profession libérale.

Pendant longtemps, le public a ignoré ces pratiques dégradantes, et les médecins ont vécu sur les trésors d'honorabilité accumulés par leurs ancêtres. Aujourd'hui c'est le contraire qui arrive : la suspicion s'étend injustement et va jusqu'aux plus honnêtes. Ceux qui sont cause de cette disqualification du corps médical ont une bien lourde responsabilité.

J'ai entendu des hommes de sens habituellement rassis soutenir que les partages d'honoraires n'avaient rien de répréhensible. Il est vrai qu'ils avaient une santé superbe. S'ils tombaient malades, ils changeraient d'avis. La *commission*, légitime peut être dans les affaires commerciales, le pot de vin, ne doit pas entrer dans les mœurs médicales, car il a des conséquences funestes pour le malade. Il ruine sa confiance et la confiance absolue du malade est indispensable pour qu'il prenne les décisions rapides dont souvent dépend sa vie.

Je cite encore Brouardel.

« Le malade se demande si le médecin qui lui conseille d'aller voir tel chirurgien n'a pas intérêt à lui donner cette indication, si le chirurgien qui lui conseille de se faire opérer n'a en vue que l'indication thérapeutique, s'il ne se trouve pas en présence d'une association dichotomisante. Il se pose cette question — le conseil est-il désintéressé? »

Et il a raison de se la poser. Un de mes élèves me demande d'opérer son père — il avait donc confiance en moi. Je n'ai pas démérité à ses yeux, car j'ai sauvé son père par une opération considérable. Et peu de temps après alors qu'il me témoignait en paroles une reconnaissance débordante, il défendait à une de ses clientes de venir me consulter et l'envoyait à un chirurgien qui passe pour donner au médecin les deux tiers de ses honoraires. La malade est venue tout de même chez moi et m'a conté l'histoire.

Voici une conversation dont je garantis l'exactitude. Un médecin ayant suivi pendant quelque temps le service hospita-

lier d'un chirurgien lui dit : « Vous ne faites pas de dichotomie ». Non — Vous ne voulez pas en faire — Non — Vous me mettez dans un cruel embarras. Vos opérées guérissent certainement mieux que celles du chirurgien auquel j'envoie mes clients. Mais vous comprenez que dans ces conditions, je ne puis vous les adresser. »

La dichotomie est une pratique scandaleuse; elle est la grande cause du discrédit qui frappe la profession médicale. et ce discrédit est pour beaucoup dans la fréquence des procès et la sévérité des condamnations.

Il reste à chercher quelles peuvent être les conséquences scientifiques et pratiques de celle qui vient d'être prononcée.

Il est certain que les poursuites contre les chirurgiens vont se multiplier dans une énorme proportion. Après s'être fait guérir gratuitement, il est bien tentant de se faire verser en outre une indemnité. Pourquoi les gens peu scrupuleux n'essayeraient-ils pas, puisque grâce à l'assistance judiciaire ils ne courent aucun risque.

Quand les chirurgiens ont appris la condamnation de leur collègue, la plupart se sont écriés. « La chirurgie devient impossible. » Nos gémissements n'ont guère provoqué chez les magistrats qui les ont entendus qu'un vague sourire. — Oui, semblaient-ils dire, nous connaissons ces révoltes d'enfants gâtés. Quand on condamne un architecte, tous les architectes déclarent qu'ils ne pourront plus construire de maisons. Quand on condamne un commandant de navire, les Compagnies de navigation déclarent qu'elles ne pourront plus prêter de bateaux. » Ces assimilations ne sont pas justes. On ne condamne les architectes, les marins, que dans des cas de fautes lourdes ayant eu des conséquences graves. Or, dans le cas qui nous préoccupe. il n'y a eu ni faute lourde, ni dommage sérieux.

Et puis il s'agit d'une opération faite à l'hôpital. Or vous savez que nous ne recevons aucun honoraire, ni aucun traitement pour la somme énorme de travail que nous consacrons à nos services hospitaliers. Qu'est-ce qui décide donc le chirurgien d'hôpital à affronter la fatigue écrasante des grandes opérations. Vous ne vous doutez pas de ce qu'est la fatigue d'une opération — c'est celle d'un sport, mais d'un sport qui se ferait dans les conditions les plus antihygiéniques. atmo-

sphère confinée et surchauffée ; c'est aussi celle du joueur, l'usure nerveuse qu'entraînent les émotions dont on triomphe ; c'est encore celle du savant qui concentre toute les forces de son esprit. Le mélange d'effort physique et de tension intellectuelle est épuisant.

C'est, pense-t-on, par son service d'hôpital que le chirurgien conquiert sa réputation. C'était vrai jadis, ce ne l'est plus aujourd'hui. Certes il y a un grand avantage scientifique à être chirurgien des hôpitaux, car c'est le service d'hôpital qui permet de travailler ; mais d'avantages immédiatement pratiques il n'y en a guère. Les succès hospitaliers ne sont pas retentissants. Et puis il y a maintenant des groupements de médecins qui sont ligués contre les chirurgiens des hôpitaux et s'engagent à ne les jamais appeler.

Vous me direz que les jeunes en opérant beaucoup se font la main — c'est vrai — mais les chirurgiens d'âge mûr? Ils s'entretiennent, direz-vous. Je le veux bien ; mais il leur suffirait pour cela de faire deux ou trois opérations par semaine, et nous en faisons souvent trois et quatre par jour. Ce qui nous entraîne, c'est notre amour de la chirurgie, c'est que nous aimons la lutte contre la maladie, les infirmités et la mort ; c'est que sauver un malade, le malade impersonnel que nous ne connaissons pas — l'être humain, — est pour nous une immense satisfaction ; c'est aussi que nous avons l'espoir de faire faire à notre art un progrès si petit qu'il soit qui augmentera sa puissance. Croyez-vous qu'il puisse être profitable aux malades de jeter dans l'esprit du chirurgien emporté par cette ardeur, la crainte de la loi comme on ferait pour un bandit qui va commettre une vilaine action. Ne s'expose-t-on pas à refroidir cette ardeur et à faire adopter dans certains cas très graves cette doctrine funeste que M. Henri Robert a appelé la doctrine du laisser mourir ?

Certes le jugement qui nous préoccupe n'aura aucune influence sur la pratique des chirurgiens dignes de ce nom. Ils ont une trop haute idée de leur devoir et de leur responsabilité morale. Mais s'il en avait une, elle ne pourrait être que néfaste. Il n'est pas bon de créer une opposition entre la responsabilité morale et la responsabilité légale. Or, c'est là une des conséquences du jugement récent, puisque notre

responsabilité morale, nous oblige à employer des compresses même au risque d'en laisser, tandis que notre responsabilité légale pourrait nous porter à n'en point mettre pour être sûr de n'en pas oublier.

Il n'est pas un chirurgien qui n'accepte loyalement le fardeau de la responsabilité. Si par malheur il arrive à l'un de nous de commettre une faute lourde, entraînant des dommages réels, reconnue par des experts compétents, nous accepterons la condamnation. Mais le récent arrêt qui vient de frapper un de nos collègues apporte à notre situation devant la loi une injuste aggravation et ses conséquences. s'il en a ne peuvent être que fâcheuses pour la société.

Soyons bien sûr que la vraie sauvegarde du malade ne sera jamais dans la loi : elle est et ne peut être que dans la science et la conscience du chirurgien. C'est votre intérêt à vous, public, à vous tous qui pouvez avoir besoin un jour des ressources merveilleuses de la chirurgie que le chirurgien puisse se consacrer à vous sans arrière pensée. Aussi n'est-il pas bon d'introduire dans son esprit des éléments étrangers à celui qui doit l'occuper tout entier, je veux dire le salut de son malade.

PROFESSEUR PIERRE DELBET

LETTRES D'EXIL[1]

(1798-1800)

VII

Palerme, le 8 septembre 1799.

J'imagine que vous êtes déjà à Vienne[2] et je vous y adresse cette lettre.

J'ai reçu la vôtre de Pétersbourg et vous suis bien obligée pour tout ce que vous avez fait, commencé et engagé pour notre bien soit dans le présent, soit dans l'avenir.

Je sais que l'on vous a écrit deux ou trois fois de la rade de Naples ; mais, ignorant dans quel sens et sur quelle base, afin de ne rien contrecarrer et de ne pas vous mettre dans l'embarras, je ne veux vous parler ici que de ce qui intéresse surtout mon cœur et ma chère famille. Vos idées et vos vues sur le nouvel ordre de choses en Italie, votre projet de procurer un établissement à mon très cher Léopold par son mariage avec une princesse russe, tout cela me plaît infiniment : mais il faut absolument de la suite et de l'attention pour mener à bien

1. Voir la *Revue* du 15 février.

2. Parti de Vienne le 26 mai 1799, Gallo, chargé d'obtenir l'alliance de Paul Ier, arriva le 22 juin à Saint-Pétersbourg où il resta jusqu'au 30 novembre. Avant de reprendre ses fonctions à Vienne, il rendit visite au comte de Provence à Mittau, s'arrêta pendant quelques jours à Berlin, puis à Dresde, et ne rentra à Vienne que vers la fin de janvier 1800.

cette affaire. Tout ce que je désire encore en ce monde, c'est d'établir mes enfants et puis je mourrai contente. Je compte beaucoup sur vous, mon ancien, véritable et sincère ami, et, selon mon habitude, je vais vous ouvrir mon cœur.

Si dans les partages projetés de l'Italie, on pouvait, pour contrebalancer la puissance de la Maison d'Autriche, y former un établissement pour Léopold épaulé par la Russie, ce serait chose excellente. Je ne vois rien de mieux que la Toscane avec une ligne qui, partant des Présides, la relierait avec nous par Civita-Vecchia. On devrait rendre la Romagne au Pape, donner au Grand-Duc les trois Légations qui le rapprocheraient de l'Empereur, attribuer Modène, Mirandola et quelques autres petits fiefs à l'archiduc Ferdinand, ce serait donner satisfaction aux considérations politiques et aux sentiments de notre cœur.

Pour ce qui est de mes chères et vertueuses filles, voici quelles sont mes idées. L'archiduc, fils de Milan, n'a, bien entendu, pas d'établissement. Si l'on pouvait amener ses parents à me l'envoyer, je le marierais avec Mimi et voilà tout mon plan développé.

Sous tous les points de vue, je ne puis plus vivre comme je le fais. Je ne saurais vous l'exposer tout au long. Je ne vous en dis pas davantage; mais c'est l'exacte vérité. Vous pouvez avec cela vous imaginer mes peines, mes souffrances, l'impossibilité pour moi de vivre à Naples avant que le temps n'ait atténué l'horreur des événements et l'impression des infamies qu'on a publiées. C'est pour cette raison, à cause de mes chagrins intimes et de l'état lamentable de ma santé, que je dois m'éloigner et partir d'ici. A défaut d'autre chose, j'irais à Constantinople. Il me paraît impossible de laisser mes filles auprès de mes enfants et parents de Vienne. Il me faut donc leur trouver une situation et voici mes projets :

Le fils de Milan pourrait épouser Mimi. Le Roi le nommerait son lieutenant et capitaine-général en Sicile. Ce serait une situation provisoire, momentanée, qui durerait jusqu'à ce que ses parents le rappellent et l'établissent. Ce serait, ce me semble, une belle position, celle de lieutenant du Roi en Sicile, pendant que le Roi serait à Naples. Palerme est une belle capitale et quant à moi, je vivrais plus volontiers auprès de mes enfants établis en Sicile qu'à Naples. Vous pourriez

être leur ministre. Nous ferions le bonheur de ce pays où il y a beaucoup à faire et nous serions bien plus heureux. En quarante-huit heures, on est à Naples soit pour l'accouchement de ma bru, soit pour une cérémonie. Y aller, en revenir, c'est l'affaire de quinze jours. De plus, comme il faut penser à tout, en cas de mort du Roi et d'humeur du successeur, on ne pourrait toucher à la situation faite en Sicile et nous disposerions d'un capital provenant de l'héritage.

J'ai réussi à convaincre le Roi sur le premier point : lieutenant-général et fils de Milan, mari de Mimi. Je le préfère à un archiduc de la branche héritière de l'Empereur parce qu'avec le temps, celui-là aura du pain sur la planche et qu'il n'y a rien du côté de la branche aînée qui, de plus, veut tout avaler. En amenant et établissant ces enfants à Palerme, vous seriez leur *fermier* et moi leur *sous-maman*, et nous serions heureux. Donc ne perdez pas une minute à ce propos. D'autant plus que si le Roi retourne à Naples, les Siciliens ne verront pas d'un bon œil un vice-roi ou tout ce qui ne leur apportera pas un semblant de Cour et de représentation.

Pour Amélie, j'apprends que la Grande-Duchesse, femme du grand-duc Constantin, est sur le point de mourir. Si c'était vrai, il faudrait tâcher d'établir Amélie qui, physiquement et moralement, conviendrait parfaitement. Sinon Berry. Le Roi m'a fait comprendre que ce serait un établissement très convenable, en raison des chances de restauration de cette branche.

Pour Antoinette, je désire toujours l'Espagne; à défaut, le fils de l'Électeur de Bavière, bien que l'Impératrice y songe pour une de ses filles.

Suffit. Mon seul désir est de marier et d'établir mes filles, puis de finir tranquillement mes jours, car j'ai trop souffert. Donc, ce que je me propose, ce qu'il me faut, c'est de partir avec mes filles, de vivre tranquillement pendant quelques mois à Vienne *à mes frais* et dans la retraite, *moi* et ma maison, et d'établir mes filles. C'est là une condition indispensable à ma tranquillité. Si cela peut se faire, je réunirai l'utile à l'agréable. Dans le cas contraire, j'irai passer l'hiver sous le prétexte de ma santé à Pise ou à Venise. Mais pour ce qui est de partir, j'y suis décidée. Sinon, je prends une résolution désespérée : je m'enferme dans un couvent parce que je ne veux plus et ne

peux plus continuer la vie que je mène. Les événements ont tout empoisonné et l'avenir est si noir que je préfère tout à une pareille existence. Donc je compte sur votre amitié pour m'aider et me dire franchement tout ce qui vous semblera possible...

Je désire fort recevoir bientôt vos premières lettres qui jetteront un peu de lumière sur l'obscurité complète dans laquelle on nous laisse.

VIII

Palerme, le 15 septembre 1799 (Chiffre).

Cette lettre, mon cher Gallo, est la preuve de ma sincère, réelle amitié pour vous et de cette conviction que mon cœur répugne à croire mal de mes amis. Je vous ai toujours compté de ce nombre et ne veux point en changer. Voilà les faits sans raisonnements.

A notre fatal départ, vous avez demandé une commission étrangère, courir où cela nous sera utile! Cette faculté vous a été accordée et vous et nous sommes partis. Nous avons passé tous les malheurs, chagrins possibles. Les secours promis, stipulés des Russes deux fois, nous ont été ôtés pour nous enlever tout moyen de renaître. Vous écriviez de Pétersbourg une lettre consolante; mais à peine avez-vous fini le *Mémoire*, quoique sous parole de n'être à qui que ce soit communiqué, que voilà l'Empereur et l'Impératrice à Vienne alarmés et m'écrivant selon ce dont je vous envoie copie et vous prie de ne le point communiquer en Russie puisqu'une terrible tracasserie en naîtrait qui peut faire mal et aucun bien. Voilà donc la Cour de Vienne alarmée. Elle craint, dit-elle, qu'on veuille faire un établissement au Palatin par-dessus du pauvre Pape, et mille faussetés pareilles. On prend tout au nom de l'Église et aucune proclamation des endroits déjà pris ne fait mention du Pape, et, ce qui est encore plus fort, pas même du grand-duc de Toscane. L'Angleterre jette feu et flamme contre votre Mémoire[1]. Elle croit que nous sommes le chat avec la

1. *Mémoire* remis au ministère de Sa Majesté Impériale l'Empereur de toutes les Russies par S. E. le marquis de Gallo, le 10-21 juin 1799.

patte duquel la Cour de Vienne veut obtenir des indemnités et qu'elle nous a mis de l'avant pour cela. L'Angleterre, et même la Russie, relève ce que Thugut[1] faisait dire à Pétersbourg par Cobenzl quand nous demandions aide et secours et que Cobenzl avait l'impudence de dire publiquement que la Cour de Naples avait commencé la guerre, compromis tout le monde avant le temps par sa manie de conquérir et sa rage de vouloir avoir les États du Pape, et que son ambition compromettait toute l'Europe. Enfin tout le monde est alarmé, moi plus que personne par ce que je vois arriver... Souvaroff a dû avouer que l'Empereur allemand avait exigé des Russes qu'aucun ne mettrait le pied dans le Midi de l'Italie, s'en réservant eux seuls la facile conquête. Ainsi les Russes doivent s'embarquer à Livourne pour venir à Naples.

Venons à vous. Avec ma sincérité d'amie véritable, vous, mon cher Gallo, vous avez toujours eu une déférence et une faiblesse prépondérante pour la Cour de Vienne. Votre ministère n'a pas été agréable, je l'avoue; mais cela a tenu à votre grande déférence pour Vienne et pour la maudite République française. En partant, vous avez calculé que tout était perdu. Vous êtes allé à Pétersbourg. Certes, en apparence, vos propositions sont en notre faveur. Mais la conduite de la Cour de Vienne a contrecarré tout. Elle nous laisse entièrement perdus, ne fait pas un mouvement pour nous sauver, nous empêche deux fois les Russes, s'alarme de la moindre proposition ou avance de la Russie et demande à être seule au sud de l'Italie, prend tout en son nom sans nommer ni Pape, ni Grand-Duc, mais nous envoie en conquérants des commissaires partout. Tout cela est bien louche.

Quand le mal sera fait, nous ne pourrons plus y remédier, et serons esclaves, tributaires, et avec un pays aussi corrompu

1. Écrivant à son beau-frère, le roi Ferdinand IV, à la date du 20 avril 1799 et lui parlant des négociations entamées à Pétersbourg, l'empereur François lui disait : « Si j'ose vous prier d'une grâce avec toute la franchise possible, c'est de faire en sorte que vos ministres aient l'ordre de se concerter avec les miens avant d'entreprendre quelque chose à ce sujet avec la cour de Russie, pour que nous puissions parler dans le même sens si cela est possible, car ce que l'on nous propose pourrait nous attirer des suites bien fâcheuses. Pardonnez que j'ose vous écrire ceci, mais je ne désire que le bien-être et la fin de cette guerre et de cette anarchie française ».

qui a tant offensé son bon maître, qui doit être sûr qu'on ne peut plus l'aimer, chaque jour dans le danger que Naples fasse la quarante-cinquième Révolution ; enfin la situation serait excessivement peineuse et faite pour satisfaire l'âme vindicatrice de l'infâme Thugut. Mais, pour retourner à vous, je connais votre cœur et vos principes, et il m'est impossible de croire, comme de plusieurs côtés on nous l'écrit, que vous seriez un agent de Thugut avec la veste et habit à nous, mais au fond à eux. Que voulez-vous que nous pensions de ce que l'Empereur garde lui seul toute l'Italie! Qui nous assure que, dans le moment, il ne s'entende avec les Français, fasse une paix séparée et se retienne l'Italie, nous oblige comme ses tributaires à en faire de même, ou à perdre nos États.

Je vois de fréquents courriers espagnols et conférences avec le Ministre de cette nation et un secret profond sur le contenu des négociations. Je vois enfin les imprimés, et jamais le Pape ni le Grand-Duc nommés dans toutes ces proclamations. Ceci doit donner à penser, et je suis sûre, cela vous fera faire de profondes réflexions. Je vous dis tout, mais je me fie à votre prudence de ne me point compromettre, surtout vis-à-vis de Vienne, par la copie des lettres. Car outre que ce sont mes enfants, ils vont devenir, comme je le vois, les arbitres de notre sort, et il ne faut pas que le petit qui n'a ni forces, ni moyens, heurte le grand qui les a. Il en serait alors victime...

Actuellement, je vous parlerai des mariages de mes enfants qui me tiennent tant à cœur. L'Impératrice m'écrit pour le fils de mon frère Ferdinand [1], que je lui en fasse faire une ouverture, qu'eux l'appuyeront. Si les parents, qui n'ont point encore leur État, ni sort fait, veulent me le confier, je lui ferai épouser Mimi, le ferai lieutenant-général du royaume de Sicile, lui ferai par la nation assurer un bon *soldo* que la nation ferait pour avoir le plaisir d'avoir un prince et une Cour, et pas un Vice-Roi napolitain. Nous donnerions à la fille le plus. Comme Archiduc, il devrait et pourrait avoir une très agréable situation, recevant de nos visites et nous en venant faire à Naples jusqu'au moment où les parents le rappelleraient dans leurs États. Nous verrons ce qu'aux premières ouvertures on

1. L'archiduc Ferdinand, ex-gouverneur de Milan.

répondra. Car on disait qu'ils étaient en traité avec la fille de Saxe.

L'Impératrice ensuite me propose le duc Albert[1]. J'avoue, un homme qui peut être le grand-père de mes enfants, sans leur assurer un grand sort futur, le sien étant lié. Je ne le ferai que comme un pis-aller, n'en trouvant absolument pas d'autres. D'ailleurs cet homme accoutumé à ma sœur, plein de feu, d'esprit, a actuellement la Manzi; quelle satisfaction pourrait-il trouver avec une jeune personne, neuve en tout, qui n'entendrait même pas son langage et ne pourrait l'aimer que par devoir?

Il y a le duc de Berry qui me plaît mieux. Il a trois chances: Angoulême peut mourir, peut n'avoir pas d'enfants ou seulement des filles. Dans tous les cas, les espoirs sont brillants, et même comme simple fils de France, il faudra bien lui faire un apanage. Il pourrait être quelque temps avec nous jusqu'à ce que son apanage soit fait ou qu'on lui fasse un petit sort. L'âge de Berry combinerait mieux pour la Mimi. Mais Paris n'est pas un pays où la bonté sans aucun art peut briller. Amélie est plus faite pour un pareil théâtre et Mimi pour le fils de Milan qui, n'ayant pas encore, je crois, connu de femmes, s'en contentera mieux. D'ailleurs, j'aime mieux faire un sort et une belle place en Sicile à mon frère de Milan qu'à un prince français et la Mimi, au désir du Roi, de François, doit être celle de tous qui restera le plus avec nous.

Mon vrai désir, après, serait d'aller à Vienne, y conduire mes filles et là, y faire les mariages. Cela me rendrait la vie. Car ici je meurs, je souffre trop et de trop de côtés.

Ainsi, voilà mes souhaits. Le Roi y consent. Je crains que Thugut y fera des obstacles; mais il pourra être sûr que je ne pense qu'à être tranquille.....

IX

Bagheria, le 13 novembre 1799 (Chiffre).

Je ne vous écrirai pas bien au long. Ma tête, mes yeux s'y opposent. D'ailleurs, j'ignore absolument ce que l'on vous

1. Le duc de Saxe-Teschen.

mande. Je n'ai rien vu, ni lu aucune dépêche et ne veux pas me croiser et par là vous embarrasser.

De ceci seul vous pouvez juger de ma position. Je ne fais aucun effort de la changer, étant bien fermement décidée de me tirer du chaos des ingrates affaires, d'abord que j'aurais pu m'assurer du pain, établir mes chers enfants et faire un sort au cher Léopold. Cela fait, j'en ai assez. Car les ingratitudes éprouvées, l'horrible corruption générale me font souhaiter une véritable retraite. Les amis de Caroline et non de la Reine m'y viendront voir. Ils seront peu; tant mieux. Je ne désire que d'être à moi.

Que puis-je vous dire sur la politique? Je désire qu'on ne laisse point le temps à l'hydre de renaître. Mais je sais si peu de choses du monde que j'agis et parle comme l'aveugle de la couleur. L'avidité, l'ambition du cabinet de Vienne me fait trembler, car il tient en alerte toutes les autres Puissances qui, par conséquent, concourent avec moins d'intérêt au bien public. Mais de tout cela, je vous parlerai en noir. De cette façon-ci, je me contente de vous dire ce qui m'intéresse le plus.

Je suis très fâchée du mariage du fils de l'Électeur de Bavière, mais je le trouve très naturel. Il veut s'assurer de n'être point dévoré. A court avec des époux, quoique je désire vivement et chaudement de marier mes filles, l'Impératrice me parle du duc Albert. J'avoue, un homme qui peut être leur grand-père, je n'ose le donner sans leur consentement et il faut pour cela se voir. D'ailleurs, je ne puis me persuader que le duc Albert, parfaitement heureux avec une femme belle, vive, remuante, du monde, amusante, puisse se plaire avec une personne innocente, honnête et qui doit être dirigée.

L'Impératrice m'avait parlé du fils de mon frère de Milan. Du moment qu'elle a entendu que nous lui ferions un sort, si ses parents veulent, jusqu'au moment de venir dans ses États, l'Impératrice, au nom de son mari, m'a prié de prendre un des cinq frères[1] qui n'ont pas le sou pour l'établir à nos frais,

1. L'empereur François avait pour frères : 1° Ferdinand, grand-duc de Toscane, né en 1769; 2° Charles, né en 1771; 3° Léopold-Alexandre, palatin de Hongrie, mort en 1785; 4° Joseph, palatin de Hongrie, né en 1776, marié à la grande-duchesse Alexandra de Russie, fille de Paul Ier; 5° Antoine, grand-maître de l'ordre Teutonique, né en 1779; 6° Jean, né en 1782;

chose que je ne ferai certainement pas ; le Roi écrit à Vienne à mon frère assurant que, si cela ne peut être, cela n'altérera en rien notre amitié.

Il y a ensuite le duc de Berry — quiconque — pourvu que mes filles s'établissent. Cela forme l'objet de mes plus constants souhaits. Car ce que j'ai éprouvé me laisse très épouvantée...

On commet à Naples des horreurs en tous les genres d'immoralité, de corruption et de mal. J'en suis très vivement affectée. La *Giunta* est accusée de vénalité : il faut le croire, vu ses extraordinaires jugements. Celle des militaires n'est pas meilleure. On hurle contre le sang qui coule et le *Robespierrisme*. Enfin, rien de plus affreux que de gouverner les hommes dans ce siècle éclairé où chaque cordonnier raisonne et déraisonne sur le gouvernement.

Je crois d'une indispensable nécessité que le Roi aille avec sa famille s'établir à Naples, mais il n'en veut pas entendre parler, et, j'avoue, l'y forcer me fait peur. Les événements pouvant être malheureux, à quels éternels reproches on se préparerait? Malgré cela, je le désire, mais avoue que cela me fera révolution incroyable. Je le vois par ce que j'éprouve par chacun qui vient ici, quoique le nombre en soit très petit, mais ils sont d'une insolence rare. Personne n'est ni humilié, ni repenti. Ils disent en face que c'est nous qui avons fait la Révolution. Enfin, ce pays doit être gouverné par un Frédéric, par une Catherine; mais il ne le sera jamais bien par nous. Il nous manque les premières bases et les moyens. Pour moi, tout est dit : je vivrai à Naples, mais jamais de ma vie ne me mêlerai plus de gouvernement. Mon apanage et celui de mes enfants assurés, je ne me mêle plus de rien.

Tâchez, mon bon, mon ancien ami, de me faire marier mes filles au fils de mon frère Ferdinand, au duc de Berry, au prince Albert, au duc d'Enghien. Car, pour l'Espagne, je n'y compte plus. On y fait des opérations telles qui la feront perdre indubitablement, ou révolutionner, ou quelques mauvais événements s'y passer. L'ordre de la suprématie

7° Régnier, né en 1783; 8° Louis, né en 1784, et 9° Rodolphe, né en 1788. C'est probablement aux cinq derniers archiducs que Marie-Caroline fait allusion.

ecclésiastique, les fautes du Pape dans le Roi, est un bon commencement de schisme. En Angleterre, on en fit moins. L'opération de finances, qui ôte avec une dépêche la moitié de leurs rentes à tous les particuliers, ces deux points doivent provoquer un événement qui ne peut être que mauvais et fera naître une révolution générale ou partielle. Je prévois tristesse, douleurs. On a tant d'humeur, une si basse jalousie de nous, un si grand esclavage de la France que je n'ose en rien espérer du bien.

Je vous recommande donc de me trouver, de conseiller à marier mes enfants. Un de mes gendres sera lieutenant-général, gouverneur en Sicile, poste très agréable. Je suis sûre que la nation sicilienne leur donnera un apanage brillant pour avoir une Cour ici et je me fie de les y déterminer. Les autres, il faudra faire comme on pourra.

Pour la politique, je désire le *statu quo ante bellum* ; mais si la Maison d'Autriche fait de grandes acquisitions, alors je désire, pour balancer, des avantages pour nous. Je désire vivement un Pape prudent, religieux, honnête, mais on ne prendra qu'une créature achetée, vendue, dévouée. Les Autrichiens marquent trop clairement et sans pudeur leurs intentions qui me tiennent en inquiétude.

Je vous recommande mon cher petit Léopold[1]. Si ce peut être une fortune pour lui, voyez de tout faire pour son avantage. J'ai, hélas! des inquiétudes qu'il pourrait être plus que je ne voudrais : François épaissit à faire peur. Il est à chaque instant malade, coliques, fièvre. Il est un buffle de figure et d'extérieur, fait un terrible mouvement et engraisse toujours plus. Cela me fait peur. Il a une de ces figures que menace l'apoplexie comme l'électeur de Cologne, et je ne suis pas tranquille sur son compte. Voilà aussi une année révolue que ma belle-fille n'a plus d'enfant et n'est pas enceinte. Cette seule fille qui ne promet pas grand'chose. Tout cela me rend Léopold plus cher. Enfin, je vous prie, faites pour mes chers enfants plus que vous pourrez.

Le Roi, pour le moment, se porte, grâce à Dieu, bien. Il a été très malade et m'a fait bien peur. Il est guéri.

1. Le prince de Salerne, le futur beau-père du duc d'Aumale.

Le 14. — Je vous écris encore peu de lignes pour vous recommander nos affaires et vous donner une idée de ce que je souffre. Sachez que je n'ai pas vu une ligne des dépêches, ni des instructions de Cassaro [1], qui va gouverner Naples. Il y a une lutte et une jalousie de pouvoir. Acton, n'ayant plus personne à jalouser, jalouse et s'enrage des pouvoirs du Roi. Le Roi a pris une manie de faire tout. Il arrive des choses de l'autre monde. Tous les deux ensuite me jalousent et m'envient. Je me suis pour cela retirée. Castelcicala, Belmonte sont décidés de ne jamais plus se mêler d'affaires, et tous les deux souhaitent une commission étrangère. Acton parle aussi de départ, mais ne le fera de sa vie. Pour moi, si je n'avais des enfants, je serais déjà au couvent, tant je suis dégoûtée du monde, et toute mon étude est de faire un sort assuré au cher Léopold, marier mes filles et vivre en paix. La chose n'est plus tenable. Ne pouvoir faire le bien, ni éviter le mal, avoir la haine publique et aucune consolation. J'aimerais mieux brûler l'herbe. Vous voyez que je vous parle comme à un sincère ami. Brûlez cette lettre.

Le Roi m'accorde de voyager sous le prétexte de marier mes filles, mais c'est pour se défaire de moi et se croire plus libre. Malgré cela, il a cette suggestion du plus fort sur le plus faible et je m'en servirai pour me fixer un sort pécuniaire auquel je n'ai jamais pensé. Mais quelle fin est la mienne! Après avoir passé les plus belles années de ma vie, cela fait frémir, mais il faut plier la tête.

J'espère que nous nous reverrons et de combien de choses j'aurai à vous parler. Tâchez, je vous prie, de sonder si on inclinerait au mariage du duc de Berry avec une de mes filles. Il n'a rien dans ce moment; mais, la France retournant à son légitime souverain, il faudra bien lui faire un apanage. Il a différentes chances pour lui. Enfin, je prendrais tout prince, même avec un petit sort, car mon désir est d'établir mes filles. Aidez-m'y, comme pour un sort pour mon cher Léopold.

Plaignez-moi, je mérite de l'être ayant bien des chagrins qu'il faut engloutir. Adieu, mandez-moi tout ce qui vous concerne et peut être utile et agréable parce que je m'en occu-

1. Prince de Cassaro, Sicilien, de la famille Statella.

perai volontiers. Je vous recommande mes affaires personnelles, argent et dettes. Dites-moi si j'en ai. Achetez-moi une bonne pelisse à manches larges, chaude, mais non très précieuse, car c'est pour la chaleur et non pour le luxe, souffrant tant du froid. Car mes finances sont restreintes. Dans tous les agréments, est encore celui que le Roi fait, lui, tous les comptes et thésaurise. Nous n'avons, personne, notre argent qu'avec difficulté. A la moitié du mois, la moitié des *Lacci-Spille* [1]. Ce qui se passe est incroyable et surpasse toute imagination. Aussi je ne tiens à la vie que par un fil.

Adieu, je vous ai bien ennuyé, mais c'est un effet de ma confiance et de mon amitié. Je me remets entièrement à votre zèle et travail pour notre bien-être. Adieu, mon bon, parfait, ancien ami.

X

Palerme, le 15 janvier 1800 (Chiffre).

Je vous écris ces deux lignes destinées à vous mettre au courant de notre triste situation, parce que je connais votre cœur et suis sûre que, malgré tous les justes motifs que vous avez de vous plaindre de nous et dont je suis profondément peinée, vous n'avez jamais cessé de vous intéresser à nous. Notre situation est au suprême degré pénible et difficile. La Cour de Vienne ne cache plus ses visées ambitieuses et ses projets d'acquisitions. Elle est extrêmement froide envers nous et ne tient même plus le moindre compte des questions de parenté, encore moins des considérations dues à notre alliance. Nous ne sommes au courant d'aucune de ses combinaisons, mais nous les devinons sans peine en voyant la Toscane, le Piémont, Livourne, tout l'État du Pape jusqu'aux portes de Rome, occupés et pris au nom de l'Empereur. Cela nous agite, nous inquiète et nous en sommes réduits à ne plus compter que sur les autres alliés, qui de leur côté n'ont tenu aucun des engagements pris par eux, sont venus extrêmement tard et n'ont jamais envoyé les 10 000 hommes de secours qu'ils avaient promis.

Malgré cela, dis-je, nous les avons assistés, fournis de tout,

1. Littéralement, lacets, épingles, argent de poche.

nourris et presque équipés, et voilà qu'ils se mettent d'accord pour aller porter le dernier coup à Malte où depuis un an tout se fait à nos dépens. Ouschakoff écrit, arrange, fait tout croire, embarque, emmène avec lui toutes les troupes à l'exception de quelques centaines d'hommes. Il emporte les vivres, engins, munitions; l'artillerie et les outils sont aussi à nous, et il part pour Malte. Arrivé à Messine, il écrit au Roi que nos bâtiments ne sont pas en état de tenir la mer, qu'il va se retirer à Corfou, ce qu'il fait, sans doute, sans attendre de réponse et en emmenant toute la troupe qui était sur les polacres. Que signifie tout ceci? Je n'arrive pas à le comprendre. C'est une insigne et évidente mauvaise foi. Avec un égal, on parlerait haut et ferme; quand on est faible comme nous le sommes, il faut *ronger son frein* et regretter amèrement de n'avoir point conclu d'accord avec l'Espagne et avec les Républicains. Nous serions restés à Naples, le pays ne serait pas plus corrompu qu'il ne l'est déjà ou ne serait pas plus épuisé et nous aurions pris la moitié de l'Italie et empêché les conquêtes de l'Empereur qui nous a trompés et qui finira par nous dévorer et de cet autre don Quichotte qui, lui aussi, a toujours ses anciennes visées turques. Pour moi, je suis convaincue que cet Orient et cet Occident sont en train de manigancer la réalisation de ces projets.

En somme, nous voilà avec Malte. Le siège en règle est commencé. Les batteries sont armées et servies par les Anglais et les Maltais; mais ils n'ont pas la force de s'en emparer. Abandonner l'île serait un malheur. Ce serait en faire le nid des Français, qui domineraient la Sicile et pourraient ainsi nous la faire perdre. Il s'agit donc de tout mettre en œuvre pour s'en rendre maître au plus vite. Nous nous y efforçons, mais non sans peine. Une armée détruite, des officiers tous infirmes, des troupes à Rome, à Civita-Vecchia, à Naples pour y maintenir l'ordre, un peu aussi en Sicile, tout cela dans cette saison et faire tout cela avec la rapidité qui est indispensable, c'est une vraie fatalité. On fera le plus qu'on pourra...

Tels sont mes projets. Je souffre de tout ce qui vous est arrivé de désagréable et j'en souffre de tout cœur[1]. Je cher-

1. Allusion au désaveu infligé par Ferdinand IV aux négociations que Gallo avait entamées par son ordre à Pétersbourg.

cherai à vous adoucir cette peine par tous les moyens qui sont en mon pouvoir...

Songez à marier mes filles. Cela seul peut me consoler en me permettant, dès que ce sera chose faite, de dire adieu au monde et à tout...

XI

Palerme, le 4 avril 1800 (Chiffre).

Je vous suis infiniment reconnaissante des démarches que vous avez faites pour l'archiduc Charles. Je le confesse, j'aimerais ce héros beaucoup pour la gloire qu'il s'est acquise et parce qu'il faudra bien penser à lui faire une situation. Bref, je vous prie de ne rien négliger parce que je n'ai d'autre désir que de marier mes filles, de faire à mon cher Léopold un situation convenable et indépendante et d'aller ensuite terminer mes jours dans une tranquille retraite.

La dernière lettre de l'empereur de Russie est fort peu rassurante. Il s'exprime ainsi : « *Personne ne sent mieux que moi comment Votre Majesté doit être inquiète et alarmée dans la situation actuelle, étant menacée également et par la France et par la Cour de Vienne. Mais pour le moment il m'est impossible de l'aider. On m'a forcé de me retirer de la Coalition et de rentrer chez moi où je resterai en sentinelle, faisant hautement profession de sentiments qui me valent l'amitié de ceux qui ne s'occupent que d'eux-mêmes et qui ne sont pas difficiles sur les moyens de parvenir à leur but. Je resterai toujours l'ami et l'allié fidèle de Votre Majesté dont avec un attachement sincère, je suis, etc., etc.* »

Ceci n'est pas bien consolant. Il connaît, il évalue nos dangers mais ne peut rien faire pour les conjurer et nous les éviter. Plus je réfléchis et plus je reconnais la nécessité absolue de nous rapprocher de la Cour de Vienne. Je crois que c'est là ce que la raison nous dicte. Les liens du sang et la nécessité nous y obligent.

Paul Ier est un Don Quichotte; il se fâche pour un rien et ruine tout. Nous avons déjà été ses victimes. Il n'a aucune suite dans les idées et une insensibilité telle qu'il est impossible de compter sur lui.

Ma santé est très précaire. L'ensemble de la situation, mon ardent désir de marier mes filles, tout cela me préoccupe et me fait souhaiter d'aller à Vienne. Dites-moi si vous croyez que je parviendrai à regagner la confiance du *vieux renard*[1], à l'amener à une entente qui ne nous aliène ni l'Angleterre, dont nous avons besoin sur mer, ni les Russes malgré la déception que m'a causée leur versatilité. Tout cela fait que j'aurais désiré vous trouver à Vienne. J'y aurais besoin de votre aide et de vos conseils pour décider la Dombal[2] à venir et à rester.

Ma belle-fille est un ange; mais comme elle est curieuse au dernier point, désirant connaître les potins de tous les particuliers, elle est camarade et familière avec les femmes de son service qui, pour cultiver son amitié lui racontent des vérités, mensonges, menus faits, et embrouillent son cerveau. Cette jeune femme ne lit pas, écrit peu, ne dessine pas, ne fait pas de musique, elle ne travaille pas, elle songe. Pour cela, la société de madame Dombal va la retirer de tous les potins des femmes qui la dépouillent de tout, lui mettent de la confusion dans la tête, critiquant le gouvernement qui n'exauce pas leurs innombrables désirs et lui font prendre mille petits engagements pour lesquels sans rien nous dire elle reçoit les ministres en secret, etc., etc. Quant à moi, je je vis en bonne harmonie avec elle; je ne permets à qui que ce soit de me rien dire. Je vois sa petite fille tous les mois ou tous les deux mois une fois. C'est elle qui choisit le personnel de son service et de celui de l'enfant, c'est elle qui s'en charge seule. En somme, je ne m'effraye pas des potins qu'elle fait et ne veux pas les savoir.

Pour le moment, elle va bien; mais elle a peu de santé et un violent désir de gouverner que je lui céderai bien volontiers. Tout se réduit à des grâces, à des petites faveurs. Quand elle verra qu'elle obtient ce qu'elle demande, le plaisir lui en passera. Avec une existence bien réglée, elle peut vivre comme elle est maintenant; mais si elle faisait des excès, elle succomberait bientôt, parce qu'elle est très délicate. Nous vivons bien d'accord et très tranquillement ensemble. Ses

1. Thugut.

2. La comtesse de Dombasle.

belles-sœurs l'aiment; mais comme elles se voyaient trop souvent, il est résulté pas mal d'inconvénients, mes filles ayant été informées de quelques histoires inconvenantes, de petites saletés, de fronderies contre les membres du gouvernement et d'un tas d'autres choses; je leur ai pris trois maîtres ici, et elles travaillent toutes avec plaisir et n'ont plus autant d'heures libres pour la singer.

François aime, apprécie sa femme, en a bonne opinion. Mais au commencement pour se faire valoir, elle lui a dit beaucoup de mal de moi, de ma conduite personnelle, de ma vie privée; comme elle lui a dépeint toutes mes actions, parlé surtout de mon ambition de tout diriger, j'ai beaucoup perdu dans son opinion; il se tient sur ses gardes pour qu'il ne lui arrive pas la même chose. Voilà ce qu'elle y a gagné. Elle m'est arrivée de Vienne ferrée, au point de pouvoir me confesser en toutes choses et je m'en suis, à mon grand chagrin, aperçue déjà à Foggia...

Adieu, j'ignore où cette lettre vous rejoindra. Comptez sur ma reconnaissance éternelle, sincère, et sur ma véritable estime. Je ne sors pas de l'affliction, de l'agitation, des chagrins. Le procès de la Ville [1], le jugement est bannissement, exil, mort, confiscation. Les autres vingt de quinze à dix ans. Carlitto, votre neveu [2] est au nombre des moins grevés : cinq ans, s'étant trouvé mêlé et entraîné: mais il n'a jamais figuré dans ces fatales affaires républicaines. Je chercherai par égard pour vous de faire diminuer le nombre des années. Adieu.

MARIE-CAROLINE

1. Procès fait à tous ceux qui, en janvier 1799, avaient été élus députés de la ville de Naples (*pour la tranquillité intérieure de la ville*) et avaient accepté de faire partie de ce que Marie-Caroline appelait *L'abusif Gouvernement provisoire*.

2. Le comte della Rocca.

TOLSTOÏ[1]

Guerre et Paix est la plus vaste épopée de notre temps, une *Iliade* moderne. Un monde de figures et de passions s'y agite. Sur cet océan humain aux flots innombrables plane une âme souveraine, qui soulève et refrène les tempêtes, avec sérénité. Plus d'une fois, en contemplant cette œuvre, j'ai pensé à Homère et à Gœthe, malgré les différences énormes et d'esprit et de temps. Depuis, j'ai vu qu'en effet, à l'époque où il y travaillait, la pensée de Tolstoï se nourrissait d'Homère et de Gœthe[2]. Bien plus, dans des notes de 1865 où il classe les divers genres littéraires, il inscrit comme étant de la même famille : « *Odyssée, Iliade, 1805*...[3] » Le mouvement naturel de son esprit l'entraînait du roman des destinées individuelles au

1. Voir la *Revue* du 15 février.

2. Déjà, parmi les œuvres qui exercèrent une influence sur lui, entre vingt et trente-cinq ans, Tolstoï indique :

« Gœthe : *Hermann et Dorothée*... Influence très grande ;

» Homère : *Iliade et Odyssée* (en russe)... Influence très grande. »

En juin 1863, il note dans son *Journal :*

« Je lis Gœthe, et plusieurs idées naissent en moi. »

Au printemps de 1865, Tolstoï relit Gœthe, et il nomme *Faust* « la poésie de la pensée, la poésie qui exprime ce que ne peut exprimer aucun autre art ».

Plus tard, il sacrifia Gœthe, comme Shakespeare, à son Dieu. Mais il resta fidèle à son admiration pour Homère. En août 1857, il lisait, avec un égal saisissement, l'*Iliade* et l'*Évangile*. Et, dans un de ses derniers livres, le pamphlet contre *Shakespeare* (1903), c'est Homère qu'il oppose à Shakespeare, comme exemple de sincérité, de mesure, et d'art vrai.

3. Les deux premières parties de *Guerre et Paix* parurent en 1865-1866, sous le titre de *l'Année 1805*.

roman des armées et des peuples, des grands troupeaux humains où se fondent les volontés des millions d'êtres. Ses tragiques expériences du siège de Sébastopol l'acheminaient à comprendre l'âme de la nation russe et sa vie séculaire. L'immense *Guerre et Paix* ne devait être, dans ses projets, que le panneau central d'une série de fresques épiques, où se déroulerait le poème de la Russie, depuis Pierre le Grand jusqu'aux Décembristes [1].

Il faut, pour bien sentir la puissance de l'œuvre, se rendre compte de son unité cachée [2]. La plupart des lecteurs français, un peu myopes, n'en voient que les milliers de détails, dont la profusion les émerveille et les déroute. Ils sont perdus dans cette forêt de vie. Il faut s'élever au-dessus, et embrasser du regard l'horizon libre, le cercle des bois et des champs : alors on percevra l'esprit homérique de l'œuvre, le calme des lois éternelles, le rythme imposant du souffle du destin, le senti-

1. Tolstoï commença l'œuvre, en 1863, par *les Décembristes*, dont il écrivit trois fragments (publiés dans le t. VI des *Œuvres complètes*). Mais il s'aperçut que les fondations de son édifice n'étaient pas suffisamment assurées; et, creusant plus avant, il arriva à l'époque des guerres napoléoniennes, et écrivit *Guerre et Paix*. La publication commença en janvier 1865 dans le *Rousski Viestnik*; le sixième volume fut terminé dans l'automne de 1869. Alors Tolstoï remonta le cours de l'histoire, et il conçut le projet d'un roman épique sur Pierre le Grand, puis d'un autre, *Mirovitch*, sur le règne des impératrices du XVIIIe siècle et de leurs favoris. Il y travailla de 1870 à 1873, s'entourant de documents, ébauchant plusieurs scènes; mais ses scrupules réalistes l'y firent renoncer : il avait conscience de n'arriver jamais à ressuciter d'une façon assez véridique l'âme de ces temps éloignés. — Plus tard, en janvier 1876, il eut l'idée d'un nouveau roman sur l'époque de Nicolas Ier; puis il se remit aux *Décembristes*, avec passion, en 1877, recueillant les témoignages des survivants, et visitant les lieux de l'action. Il écrit, en 1878, à sa tante, la comtesse A.-A. Tolstoï : « Cette œuvre est pour moi si importante! Vous ne pouvez vous imaginer combien c'est important pour moi; aussi important que l'est pour vous votre foi. Je voudrais dire : encore plus... » (*Corresp. inédite*, p. 9.) — Mais il s'en détacha, à mesure qu'il approfondissait le sujet : sa pensée n'y était plus. Déjà, le 17 avril 1879, il écrivait à Fet : « Les Décembristes? Dieu sait où ils sont!... Si j'y pensais, si j'écrivais, je me flatte de l'espoir que l'odeur seule de mon esprit serait insupportable à ceux qui tirent sur les hommes, pour le bien de l'humanité ». (*Ibid.*, p. 132.) — A cette heure de sa vie, la crise religieuse était commencée : il allait brûler toutes ses idoles anciennes.

2. La première traduction française de *Guerre et Paix*, composée à Saint-Pétersbourg, date de 1879. Mais la première édition française est de 1885, — en 3 volumes, chez Hachette. — Tout récemment, une nouvelle traduction, intégrale, — en 6 volumes, — vient d'être publiée dans les *Œuvres complètes* (t. VII-XII).

ment de l'ensemble auquel tous les détails sont liés, et, dominant son œuvre, le génie de l'artiste, comme le Dieu de la Genèse qui flotte sur les eaux.

D'abord, la mer immobile : — La paix, la société russe à la veille de la guerre. — Les cent premières pages reflètent, avec une exactitude impassible et une ironie supérieure, le néant des âmes mondaines. Vers la centième page seulement, s'élève le cri d'un de ces morts vivants, — le pire d'entre eux, le prince Basile :

« Nous péchons, nous trompons, et tout cela pourquoi?... J'ai dépassé la soixantaine, mon ami... Tout finit par la mort... La mort, quelle terreur! »

Parmi ces âmes fades, menteuses et désœuvrées, capables de toutes les aberrations et de crimes, s'esquissent certaines natures plus saines : — les sincères, par naïveté maladroite, comme Pierre Besoukhov, par indépendance foncière, par sentiment « vieux-russe », comme Marie Dmitrievna, par fraîcheur juvénile, comme les petits Rostov ; — les âmes bonnes et résignées, comme la princesse Marie ; — et celles qui ne sont pas bonnes, mais fières, et que tourmente cette existence malsaine, comme le prince André.

Mais voici le premier frémissement des flots : — l'action. — L'armée russe en Autriche. La fatalité règne, nulle part plus dominatrice que dans le déchaînement des forces élémentaires, — dans la guerre. — Les véritables chefs sont ceux qui ne cherchent pas à diriger, mais, comme Koutouzov ou comme Bagration, à « laisser croire que leurs intentions personnelles sont en parfait accord avec ce qui est en réalité le simple effet de la force des circonstances, de la volonté des subordonnés, et des caprices du hasard ». Bienfait de s'abandonner à la main du Destin! Bonheur de l'action pure, état normal et sain. Les esprits troublés retrouvent leur équilibre. Le prince André respire, commence à vivre... Et, tandis que là-bas, loin du souffle vivifiant de ces tempêtes sacrées, les deux âmes les meilleures, Pierre et la princesse Marie, sont menacées par la contagion de leur monde, par le mensonge d'amour, André, blessé à Austerlitz, a soudain, au milieu de l'ivresse de l'action, brutalement rompue, la révélation de l'immensité

sereine. Étendu sur le dos, « il ne voit plus rien que, très haut au-dessus de lui, un ciel infini, profond, où voguaient mollement de légers nuages grisâtres ».

« Quel calme! Quelle paix! — se disait-il, — ce n'était pas ainsi quand je courais en criant. Comment ne l'avais-je pas remarquée plus tôt, cette profondeur sans limites? Comme je suis heureux de l'avoir aperçue! Oui, tout est vide, tout est déception, excepté cela. Et Dieu soit loué pour ce calme!... »

Cependant la vie le reprend, et la vague retombe. Abandonnées de nouveau à elles-mêmes, dans l'atmosphère démoralisante des villes, les âmes découragées, inquiètes, errent au hasard à travers la nuit. Parfois au souffle empoisonné du monde se mêlent les effluves enivrants et affolants de la nature, le printemps, l'amour, les forces aveugles, qui rapprochent du prince André la charmante Natacha, et qui, l'instant d'après, la jettent dans les bras du premier séducteur venu. Tant de poésie, de tendresse, de pureté de cœur, que le monde a flétries! Et toujours « le grand ciel qui plane sur l'abjection outrageante de la terre ». Mais les hommes ne le voient pas. Même André a oublié la lumière d'Austerlitz. Pour lui, le ciel n'est plus « qu'une voûte sombre et pesante », qui recouvre le néant.

Il est temps que se lève de nouveau sur ces âmes anémiées l'ouragan de la guerre. La patrie est envahie. Borodino. Grandeur solennelle de cette journée. Les inimitiés s'effacent. Dologhov embrasse son ennemi Pierre. André, blessé, pleure de tendresse et de pitié sur le malheur de l'homme qu'il haïssait le plus. Anatole Kouraguine, son voisin d'ambulance. L'unité des cœurs s'accomplit, l'unité par le sacrifice passionné à la patrie, et par la soumission aux lois divines :

Accepter l'effroyable nécessité de la guerre, sérieusement, avec austérité... La guerre est pour la liberté humaine l'acte de soumission le plus pénible aux lois divines. La simplicité de cœur consiste dans la soumission à la volonté de Dieu.

L'âme du peuple russe et sa soumission au destin s'incarnent dans le généralissime, Koutouzov :

Ce vieillard, qui n'avait plus, en fait de passions, que l'expérience, résultat des passions, et chez qui l'intelligence, destinée à grouper

les faits et à en tirer des conclusions, était remplacée par une contemplation philosophique des événements, n'invente rien, n'entreprend rien ; mais il écoute et se rappelle tout, il saura s'en servir au bon moment, n'entravera rien d'utile, ne permettra rien de nuisible. Il épie sur le visage de ses troupes cette force insaisissable qui s'appelle la volonté de vaincre, la victoire future. Il admet quelque chose de plus puissant que sa volonté : la marche inévitable des faits qui se déroulent devant ses yeux ; il les voit, il les suit, et il sait faire abstraction de sa personne.

Enfin, il a le cœur russe. Et ce fatalisme du peuple russe, tranquillement héroïque, se personnifie aussi dans le pauvre moujik, Platon Karataiev, simple, pieux, résigné, avec son bon sourire dans les souffrances et dans la mort. A travers les épreuves, les ruines de la patrie, les affres de l'agonie, les deux héros du livre, Pierre et André, arrivent à la délivrance morale et à la joie mystique, par l'amour et la foi, qui font voir Dieu vivant.

Tolstoï ne termine point là. L'épilogue, qui se passe en 1820, est une transition d'une époque à une autre, de l'âge napoléonien à l'âge des Décembristes. Il donne le sentiment de la continuité et du recommencement de la vie. Au lieu de débuter et de finir en pleine crise, Tolstoï finit, comme il a débuté, au moment où une grande vague s'efface et où la vague suivante naît. Déjà l'on aperçoit les héros à venir, les conflits qui s'élèveront entre eux, et les morts qui ressuscitent dans les vivants[1].

1. Pierre Besoukhov, qui a épousé Natacha, sera un Décembriste. Il a fondé une société secrète pour veiller au bien général, une sorte de *Tugendbund*. Natacha s'associe à ses projets, avec exaltation. Denissov ne comprend rien à une révolution pacifique ; mais il est tout prêt à une révolte armée. Nicolas Rostov a gardé son loyalisme aveugle de soldat. Lui qui disait, après Austerlitz : « Nous n'avons qu'une chose à faire : remplir notre devoir, nous battre, et ne jamais penser », il s'irrite contre Pierre, il dit : « Mon serment avant tout ! Si on m'ordonnait de marcher contre toi, avec mon escadron, je marcherais et je frapperais. » Sa femme, la princesse Marie, l'approuve. Le fils du prince André, le petit Nicolas Bolkonsky, âgé de quinze ans, délicat, maladif et charmant, aux grands yeux, aux cheveux d'or, écoute fiévreusement la discussion ; tout son amour est pour Pierre et pour Natacha ; il n'aime guère Nicolas et Marie ; il a un culte pour son père, qu'il n'a jamais vu ; il rêve de lui ressembler, d'être grand, d'accomplir quelque chose de grand, — quoi ? il ne sait... « Quoi qu'ils disent, je *le* ferai... Oui, je *le* ferai. Lui-même m'aurait approuvé. » — Et l'œuvre se termine par un rêve de l'enfant, qui se voit sous la forme d'un grand

J'ai tâché de dégager les grandes lignes du roman : car il est rare qu'on se donne la peine de les chercher. Mais que dire de la puissance extraordinaire de vie, de ces centaines de héros, tous individuels et dessinés d'une façon inoubliable, soldats, paysans, grands seigneurs. Russes. Autrichiens et Français! Rien ne sent ici l'improvisation. Pour cette galerie de portraits, sans analogue dans toute la littérature européenne, Tolstoï a fait des esquisses sans nombre, « combiné, disait-il, des millions de projets », fouillé dans les bibliothèques, mis à contribution ses archives de famille [1], ses notes antérieures, ses souvenirs personnels. Cette préparation minutieuse assure la solidité du travail, mais ne lui enlève rien de sa spontanéité. Tolstoï travaillait d'enthousiasme, avec une ardeur et une joie qui se communiquent au lecteur de l'ouvrage. Surtout, ce qui fait le plus grand charme de *Guerre et Paix*, c'est sa jeunesse de cœur. Il n'est pas une autre œuvre de Tolstoï qui présente la même richesse en âmes d'enfants et d'adolescents; et chacune de ces âmes est une musique, d'une pureté de source et d'une grâce qui pénètre et attendrit, comme une mélodie de Mozart : le jeune Nicolas Rostov, Sonia, le pauvre petit Pétia...

La plus exquise est Natacha. Chère petite fille, fantasque, rieuse, au cœur aimant, qu'on voit grandir auprès de soi, que l'on suit dans la vie, avec la chaste tendresse qu'on aurait pour une sœur, — qui ne croit l'avoir connue?... Nuit admirable de printemps, où Natacha, à sa fenêtre que baigne le clair de lune, rêve et parle follement, au-dessus de la fenêtre du prince André qui l'écoute... Émotions du premier bal, amour, attente d'amour, floraison de désirs et de rêves désordonnés, course en traîneau, la nuit, dans la forêt neigeuse où s'allument des lueurs fantastiques; nature qui vous étreint de sa trouble tendresse; soirée à l'Opéra, monde étrange de l'art, où la raison se grise; folie du cœur, folie du corps qui se languit d'amour; douleur qui lave l'âme; divine pitié, qui veille le

homme de Plutarque, avec l'oncle Pierre, précédé de la Gloire, et suivi d'une armée. — Si *les Décembristes* avaient été écrits alors, nul doute que le petit Bolkonsky n'en eût été un des héros.

1. J'ai dit que les deux familles Rostov et Bolkonsky, dans *Guerre et Paix*, rappellent par beaucoup de traits la famille paternelle et maternelle de Tolstoï. Nous avons vu aussi s'annoncer dans les récits du Caucase et de Sébastopol plusieurs types de soldats et d'officiers de *Guerre et Paix*.

bien-aimé mourant... On ne peut évoquer ces pauvres souvenirs sans l'émotion qu'on aurait à parler d'une amie, la plus chère et la plus aimée. Ah! qu'une telle création fait mesurer la faiblesse des types féminins dans presque tout le roman et le théâtre contemporains! La vie même est saisie, et si souple, si fluide que, d'une ligne à l'autre, il semble qu'on la voie palpiter et changer. — La princesse Marie, la laide, belle par la bonté, n'est pas une peinture moins parfaite; mais comme elle eût rougi, la fille timide et gauche, comme elles rougiront peut-être, celles qui lui ressemblent, en voyant dévoilés tous les secrets d'un cœur qui se cache peureusement aux regards!

En général, les caractères de femmes sont, comme je l'indiquais récemment, très supérieurs aux caractères d'hommes, surtout à ceux des deux héros où Tolstoï a mis sa pensée propre : la nature molle et faible de Pierre Besoukhov, la nature ardente et sèche du prince André Bolkonsky. Ce sont des âmes qui manquent de centre; elles oscillent perpétuellement, plutôt qu'elles n'évoluent; elles vont d'un pôle à l'autre, sans jamais avancer. On répondra peut-être qu'en cela elles sont bien Russes. Je remarquerai pourtant que des Russes ont fait les mêmes critiques. C'est sans doute à propos de ces âmes-là que Tourgueniev reprochait à la psychologie de Tolstoï de rester stationnaire : « Pas de vrai développement. D'éternelles hésitations, des vibrations du sentiment [1] ». Tolstoï convenait lui-même qu'il avait un peu sacrifié, par moments, les caractères individuels [2] à la fresque historique.

Et la gloire en effet de *Guerre et Paix* est dans la résurrection de tout un âge de l'histoire, de ces migrations de peuples, de la bataille des nations. Ses vrais héros, ce sont les peuples, et, derrière eux, comme derrière les héros d'Homère, les dieux qui les mènent : les forces invisibles, « les infiniment petits qui dirigent les masses », le souffle de l'Infini. Ces combats gigantesques, où un destin caché entre-choque les nations aveugles, ont une grandeur mythique. Par delà *l'Iliade*, on songe aux épopées hindoues [3].

1. Lettre du 2 février 1868, citée par Birukov.

2. Notamment, disait-il, celui du prince André, dans la première partie.

3. Il est regrettable que la beauté de la conception poétique soit quelquefois ternie par les bavardages philosophiques dont Tolstoï alourdit son



Anna Karénine marque, avec *Guerre et Paix*, le sommet de cette période de maturité [1]. C'est une œuvre plus parfaite, que mène un esprit encore plus sûr de son métier artistique, plus riche aussi d'expérience, et pour qui le monde du cœur n'a plus aucun secret. Mais il y manque cette flamme de jeunesse, cette fraîcheur d'enthousiasme, — les grandes ailes de *Guerre et Paix*. — Tolstoï n'a déjà plus la même joie à créer. La quiétude passagère des premiers temps du mariage a disparu. Dans le cercle enchanté de l'amour et de l'art, que la comtesse Tolstoï a tracé autour de lui, recommencent à se glisser les inquiétudes morales.

Déjà, dans les premiers chapitres de *Guerre et Paix*, un an après le mariage, les confidences du prince André à Pierre, au sujet du mariage, marquaient le désenchantement de l'homme qui découvre dans la femme aimée l'étrangère, l'innocente ennemie, l'obstacle involontaire à son développement moral. Certaines lettres de 1865 annoncent le prochain retour des tourments religieux. Ce ne sont encore que de brèves menaces, qu'efface le bonheur de vivre. Mais dans les mois où Tolstoï termine *Guerre et Paix*, en 1869, voici une secousse plus grave.

Il avait quitté les siens, pour quelques jours, il visitait un domaine. Une nuit, il était couché; deux heures du matin venaient de sonner :

J'étais terriblement fatigué, j'avais sommeil et me sentais assez bien. Tout d'un coup, je fus saisi d'une telle angoisse, d'un tel effroi, que jamais je n'ai éprouvé rien de pareil. Je te raconterai cela en

œuvre, surtout dans les dernières parties. Il tient à exposer sa théorie de la fatalité de l'histoire. Le malheur est qu'il y revient sans cesse et qu'il se répète obstinément. Flaubert, qui « poussait des cris d'admiration » en lisant les deux premiers volumes, — il les déclarait « sublimes » et « pleins de choses à la Shakespeare », — jeta d'ennui le troisième volume : « Il dégringole affreusement. Il se répète, et il philosophise! On voit le monsieur, l'auteur, et le Russe, tandis que jusque-là on n'avait vu que la Nature et l'Humanité. » (Lettre à Tourgueniev, janvier 1880).

1. La première traduction française d'*Anna Karénine* parut en 2 volumes, chez Hachette (1886). Dans les *Œuvres complètes*, la traduction intégrale remplit 4 volumes (t. XV-XVIII).

détail[1] : c'était vraiment épouvantable. Je sautai du lit et ordonnai d'atteler. Pendant qu'on attelait, je m'endormis, et quand on m'éveilla, j'étais complètement remis. Hier, la même chose s'est reproduite, mais à un degré beaucoup moindre...

Le château d'illusions laborieusement construit par l'amour de la comtesse Tolstoï se lézarde. Dans le vide où l'achèvement de *Guerre et Paix* laisse l'esprit de l'artiste, celui-ci est repris par ses préoccupations philosophiques[2] et pédagogiques : il veut écrire un *Syllabaire* pour le peuple ; il y travaille quatre ans avec acharnement ; il en est plus fier que de *Guerre et Paix* ; et, lorsqu'il l'a écrit (1872), il en récrit un second (1875). Puis, il s'entiche du grec, il l'étudie du matin au soir, il laisse tout autre travail, il découvre « le délicieux Xénophon », et Homère, le vrai Homère, non pas celui des traducteurs, — « ces Joukhovski et ces Voss, qui chantent d'une voix quelconque, gutturale, geignarde, doucereuse », mais « cet autre diable, qui chante à pleine voix, sans que jamais lui vienne en tête que quelqu'un peut l'écouter[3] ».

Sans la connaissance du grec, pas d'instruction !... Je suis convaincu que de tout ce qui, dans le verbe humain, est vraiment beau, d'une beauté simple, jusqu'à présent je ne savais rien[4].

C'est une folie : il en convient. Il se remet à l'école avec une telle passion qu'il en tombe malade : il doit, en 1871, aller faire une cure de koumiss, à Samara, chez les Bachkirs. Sauf du grec, il est mécontent de tout. A la suite d'un procès, en 1872, il parle sérieusement de vendre tout ce qu'il a en Russie et de s'installer en Angleterre. La comtesse Tolstoï se désole :

Si tu t'absorbes toujours dans tes Grecs, tu ne guériras pas. Ce sont

1. Lettre à sa femme (archives de la comtesse Tolstoï), citée par Birukov (*Vie et Œuvre*).

2. Pendant qu'il termine *Guerre et Paix*, dans l'été de 1869, il découvre Schopenhauer, et il s'en enthousiasme : « Je suis convaincu que Schopenhauer est le plus génial des hommes. C'est tout l'univers reflété avec une netteté et une beauté extraordinaire. » (Lettre à Fet, 30 août 1869.)

3. Il y a, dit-il encore, entre Homère et ses traducteurs, la différence de « l'eau bouillie et distillée, et de l'eau de source qui brise les rochers, qui court, même charriant du sable, mais qui en devient plus pure et plus fraîche ». (Lettre à Fet, déc. 1870. *Corresp. inéd.*, p. 72-3.)

4. *Ibid.*

eux qui te valent cette angoisse et cette indifférence pour la vie présente. Ce n'est pas en vain qu'on appelle le grec une langue morte : elle met dans un état d'esprit mort[1].

Enfin, après beaucoup de projets à peine ébauchés, abandonnés, le 19 mars 1873, à la grande joie de la comtesse, il commence *Anna Karénine*[2]. Tandis qu'il y travaille, sa vie est attristée par des deuils domestiques[3]; sa femme est malade. « La béatitude ne règne pas dans la maison[4] ».

L'œuvre porte un peu la trace de cette expérience attristée, de ces passions désabusées[5]. Sauf dans les jolis chapitres des fiançailles de Levine, l'amour n'a plus la jeune poésie qui égale certaines pages de *Guerre et Paix* aux plus belles poésies lyriques de tous les temps. En revanche, il a pris un caractère âpre, sensuel, impérieux. La fatalité qui règne sur le roman n'est plus, comme dans *Guerre et Paix*, une sorte de dieu Krichna, meurtrier et serein, le Destin des Empires, mais la folie d'aimer, « la Vénus tout entière... » C'est elle qui, dans la scène merveilleuse du bal, où la passion s'empare, à leur insu, d'Anna et de Wronski, prête à la beauté innocente d'Anna, couronnée de myosotis et vêtue de velours noir, « une séduction presque infernale[6] ». C'est elle qui, lorsque Wronski vient de se déclarer, fait rayonner le visage d'Anna. — « non de joie : c'était le rayonnement terrible d'un incendie, par une nuit obscure[7] ». C'est elle qui, dans les veines de cette femme loyale et raisonnable, de cette jeune mère aimante, fait couler une force voluptueuse de sève, et s'installe dans son cœur, qu'elle ne quittera plus qu'après

1. Archives de la comtesse Tolstoï (*Vie et Œuvre*).

2. Le roman fut terminé en 1877. Il parut, sauf l'épilogue, dans le *Rousski Viestniki*.

3. La mort de trois enfants (18 novembre 1873, février 1875, fin novembre 1875), de la tante Tatiana, sa mère adoptive (20 juin 1874), de la tante Pélagie (22 décembre 1875).

4. Lettre à Fet, 1er mars 1876.

5. « La femme est la pierre d'achoppement de la carrière d'un homme. Il est difficile d'aimer une femme et de rien faire de bon; et la seule façon de ne pas être réduit à l'inaction par l'amour, c'est de se marier. » (Trad. Hachette, t. I, p. 312.)

6. T. I, p. 86.

7. T. I, p. 149.

l'avoir détruit. Aucun de ceux qui approchent Anna n'est sans subir l'attirance et l'effroi du démon caché. La première, Kitty, le découvre, avec saisissement. Une crainte mystérieuse se mêle à la joie de Wronski, quand il va voir Anna. Levine, en sa présence, perd toute sa volonté. Anna elle-même sait bien qu'elle ne s'appartient plus. A mesure que l'histoire se déroule, l'implacable passion ronge, pièce par pièce, tout l'édifice moral de cette fière personne. Tout ce qu'il y a de meilleur en elle, — son âme brave et sincère, — s'effrite et tombe : elle n'a plus la force de sacrifier sa vanité mondaine ; sa vie n'a plus d'autre objet que de plaire à son amant; elle s'interdit peureusement, honteusement, d'avoir des enfants; la jalousie la torture; la force sensuelle qui l'asservit l'oblige à mentir dans ses gestes, dans sa voix, dans ses yeux; elle tombe au rang des femmes qui ne cherchent plus qu'à tourner la tête à tout homme, quel qu'il soit; elle a recours à la morphine pour s'abrutir, jusqu'au jour où les tourments intolérables qui la dévorent la jettent, avec l'amer sentiment de sa déchéance morale, sous les roues d'un wagon. « Et le petit moujik, à barbe ébouriffée, » — la vision sinistre qui a hanté ses rêves et ceux de Wronski, — « se penche du marche-pied du wagon sur la voie »; et, disait le rêve prophétique, « il était courbé en deux sur un sac, et il y enfouissait les restes de quelque chose, qui avait été la vie, avec ses tourments, ses trahisons et ses douleurs ».

Je me suis réservé la vengeance[1], dit le Seigneur...

Autour de cette tragédie d'une âme que l'amour consume et qu'écrase la Loi de Dieu, — peinture d'une seule coulée et d'une profondeur effrayante, — Tolstoï a disposé, comme dans *Guerre et Paix*, les drames d'autres vies. Malheureusement, ces histoires parallèles alternent d'une façon un peu raide et factice, sans atteindre à l'unité organique de la symphonie de *Guerre et Paix*. On peut aussi trouver que le parfait réalisme de certains tableaux — les cercles aristocratiques de Pétersbourg et leurs oisifs entretiens — touche parfois à l'inutilité. Enfin, plus ouvertement encore que dans *Guerre et Paix*, Tolstoï a juxtaposé ici sa personnalité morale et ses idées phi-

1. Devise placée en tête du livre.

losophiques au spectacle de la vie. Mais l'œuvre n'en est pas moins d'une richesse merveilleuse. Même profusion de types que dans *Guerre et Paix,* et tous d'une justesse frappante. Les portraits d'hommes me semblent même supérieurs : Tolstoï s'est complu à peindre Stepane Arcadievitch, l'aimable égoïste, que nul ne peut voir sans répondre à son affectueux sourire, et Karénine, le type parfait du grand fonctionnaire, l'homme d'État distingué et médiocre, avec sa manie de cacher ses sentiments vrais sous une ironie perpétuelle; mélange de dignité et de lâcheté, de pharisianisme et de sentiment chrétien, produit étrange d'un monde artificiel dont il lui est impossible malgré son intelligence et sa générosité réelles de se dégager jamais, — et qui a bien raison de se défier de son cœur, car, lorsqu'il s'y abandonne, c'est pour tomber à la fin dans une niaiserie mystique.

Mais l'intérêt principal du roman, avec la tragédie d'Anna et les tableaux variés de la société russe vers 1860, — salons, cercles d'officiers, bals, théâtres, courses, — est dans son caractère auto-biographique. Beaucoup plus qu'aucun autre personnage de Tolstoï, Constantin Levine est son incarnation. Non seulement Tolstoï lui a prêté ses idées à la fois conservatrices et démocratiques, son antilibéralisme d'aristocrate paysan qui méprise les intellectuels[1]. mais il lui a prêté sa vie. L'amour de Levine et de Kitty et leurs premières années de mariage sont une transposition de ses propres souvenirs domestiques, — de même que la mort du frère de Levine est une douloureuse évocation de la mort du frère de Tolstoï, Dmitri. — Toute la dernière partie, inutile au roman, nous fait lire dans les troubles qui l'agitaient alors. Si l'épilogue de *Guerre et Paix* était une transition artistique à une autre œuvre projetée, l'épilogue d'*Anna Karénine* est une transition autobiographique à la révolution morale qui devait, deux ans plus tard, s'exprimer par *les Confessions*. Déjà, au cours du livre, revient perpétuellement, sous une forme ironique ou violente, la critique de la société contemporaine, qu'il ne cessera de combattre dans ses œuvres futures. Guerre au mensonge, à tous les mensonges, aussi bien aux mensonges vertueux qu'aux mensonges vicieux,

1. Noter aussi, dans l'épilogue, l'esprit nettement hostile à la guerre et au nationalisme, — au panslavisme.

aux bavardages libéraux, à la charité mondaine, à la religion de salon, à la philanthropie! Guerre au monde, qui fausse tous les sentiments vrais, et fatalement brise les élans généreux de l'âme! La mort jette une lumière subite sur les conventions sociales : devant Anna mourante, le guindé Karénine s'attendrit; dans cette âme sans vie, où tout est fabriqué, pénètre un rayon d'amour et de pardon chrétien. Tous trois, le mari, la femme et l'amant, sont momentanément transformés. Tout devient simple et loyal. Mais, à mesure qu'Anna se rétablit, ils sentent, tous les trois, « en face de la force morale, presque sainte, qui les guidait intérieurement, l'existence d'une autre force, brutale, mais toute-puissante, qui dirigea leur vie malgré eux, et ne leur accordera pas la paix ». Et ils savent d'avance qu'ils seront impuissants dans cette lutte, où « ils seront obligés de faire le mal, que le monde jugera nécessaire [1] ».

Si Levine, comme Tolstoï qu'il incarne, s'épure, lui aussi, dans l'épilogue du livre, c'est que la mort l'a, lui aussi, touché. Jusque-là, « incapable de croire, il l'était également de douter tout à fait [2] ». Depuis qu'il a vu mourir son frère, la terreur de son ignorance le tient. Son mariage a, pour un temps, relâché ces angoisses; mais, dès la naissance de son premier enfant, elles le ressaisissent. Il passe alternativement par des crises de prière et de négation. Il lit en vain les philosophes. Dans son affolement, il en vient à redouter la tentation du suicide. Le travail physique le soulage : ici, point de doutes, tout est clair. Levine cause avec les paysans ; un d'eux lui parle des hommes « qui vivent non pour soi, mais pour Dieu ». Ce lui est une illumination. Il voit l'antagonisme entre la raison et le cœur. La raison enseigne la lutte féroce pour la vie : il n'y a rien de raisonnable à aimer son prochain :

> La raison ne m'a rien appris; tout ce que je sais m'a été révélé par le cœur [3].

Dès lors, le calme revient. Le mot de l'humble moujik, dont le cœur est le seul guide, l'a ramené à Dieu... Quel Dieu?

1. « Le mal, c'est ce qui est raisonnable pour le monde. Le sacrifice, l'amour, c'est l'insanité. » (T. II, 344.)

2. T. II, 79.

3. T. II, 346.

Il ne cherche pas à le savoir. Levine, à ce moment, comme Tolstoï le restera longtemps, est humble à l'égard de l'Église, et nullement en révolte contre les dogmes :

Il y a une vérité, même dans l'illusion de la voûte céleste et dans les mouvements apparents des astres [1].



Ces angoisses de Levine, ces velléités de suicide qu'il cachait à Kitty, Tolstoï, au même moment, les cachait à sa femme. Mais il n'avait pas encore atteint le calme qu'il prêtait à son héros. A vrai dire, ce calme n'est guère communicatif : on sent qu'il est désiré plus que réalisé, et que tout à l'heure Levine retombera dans ses doutes. Tolstoï n'en était pas dupe. Il avait eu bien de la peine à aller jusqu'au bout de son œuvre. *Anna Karénine* l'ennuyait, avant qu'il eût fini [2]. Il ne pouvait plus travailler : il restait là, inerte, sans volonté, en proie au dégoût et à la terreur de lui-même. Alors, dans le vide de la vie, se leva le grand vent qui sortait de l'abime, le vertige de la mort. Tolstoï a raconté ces terribles années, plus tard, quand il venait d'échapper au gouffre [3]. — Je résume ici plusieurs pages des *Confessions*, en conservant les expressions de l'auteur :

Je n'avais pas cinquante ans, j'aimais, j'étais aimé, j'avais de bons enfants, un grand domaine, la gloire, la santé, la vigueur physique et morale; j'étais capable de faucher comme un paysan; je travaillais dix heures de suite sans fatigue. Brusquement, ma vie s'arrêta. Je pouvais respirer, manger, boire, dormir. Mais ce n'était pas vivre. Je n'avais plus de désirs. Je savais qu'il n'y avait rien à désirer. Je ne pouvais même pas souhaiter de connaître la vérité. La vérité était que la vie est une insanité. J'étais arrivé à l'abîme, et je voyais nettement que devant moi il n'y avait rien, que la mort. Moi, homme bien portant et heureux, je sentis que je ne pouvais plus vivre. Une force invincible m'entraînait à me débarrasser de la vie.

1. T. II, 358.

2. « Maintenant, je m'attelle de nouveau à l'ennuyeuse et vulgaire *Anna Karénine*, avec le seul désir de m'en débarrasser au plus vite. » (Lettres à Fet, 26 août 1875, *Corresp. inéd.* p. 95.)

« Il me faut achever le roman qui m'ennuie. » (*Ibid.* 1er mars 1876.)

3. Dans *les Confessions* (1879), t. XIX des *Œuvres complètes*.

Je ne dirai pas que je voulais me tuer. La force qui me poussait hors de la vie était plus puissante que moi; c'était une aspiration semblable à mon ancienne aspiration à la vie, seulement en sens inverse. Je devais user de ruse envers moi-même pour ne pas y céder trop vite. Et voilà que moi, l'homme heureux, je me cachais à moi-même la corde, pour ne pas me pendre à la poutre, entre les armoires de ma chambre, où chaque soir, je restais seul à me déshabiller; je n'allais plus à la chasse avec mon fusil, pour ne pas me laisser tenter [1]. Il me semblait que ma vie était une farce stupide, qui m'était jouée par quelqu'un. Quarante ans de travail, de peines, de progrès, pour voir qu'il n'y a rien! Rien. De moi, il ne restera que la pourriture et les vers... On peut vivre seulement pendant qu'on est ivre de la vie; mais, aussitôt l'ivresse dissipée, on voit que tout n'est que supercherie, supercherie stupide... La famille et l'art ne pouvaient plus me suffire. La famille, c'étaient des malheureux comme moi. L'art est un miroir de la vie. Quand la vie n'a plus de sens, le jeu du miroir ne peut plus amuser. Et, le pire, je ne pouvais me résigner. J'étais semblable à un homme égaré dans une forêt, qui est saisi d'horreur, parce qu'il s'est égaré, et qui court de tous côtés et ne peut s'arrêter, bien qu'il sache qu'à chaque pas il s'égare davantage.

Le salut vint du peuple. Tolstoï avait toujours eu pour lui « une affection étrange, toute physique [2] », que n'avaient pu ébranler les expériences répétées de ses désillusions sociales. Dans les dernières années, il s'était, comme Levine, beaucoup rapproché de lui [3]. Il se prit à penser à ces milliards d'êtres

1. Cf. *Anna Karénine* : « Et Levine, aimé, heureux, père de famille, éloigna soigneusement de sa main toute arme, comme s'il eût craint de céder à la tentation de mettre fin à son supplice. » (T. II, 339.)

Cet état d'esprit n'était pas spécial à Tolstoï et à ses héros. Tolstoï était frappé du nombre croissant de suicides, chez les classes aisées de toute l'Europe, et particulièrement en Russie. Il y fait souvent allusion dans ses œuvres de ce temps. On dirait qu'a passé sur l'Europe de 1880 une grande vague de neurasthénie, qui a submergé des milliers d'êtres. Ceux qui étaient adolescents alors en gardent le souvenir, et, pour eux, l'expression par Tolstoï de cette crise humaine a une valeur historique : il a écrit la tragédie cachée d'une génération.

2. *Confessions*, p. 67.

3. Ses portraits de cette époque accusent ce caractère populaire. Une peinture de Kramskoï (1873) représente Tolstoï en blouse de moujik, la tête penchée, l'air d'un Christ allemand. Le front commence à se dégarnir, aux tempes ; les joues sont creuses et barbues. Dans un autre portrait de 1881, il a l'air d'un contremaître endimanché, les cheveux coupés, la barbe et les favoris qui s'étalent; la figure paraît beaucoup plus large du bas que du haut; les sourcils sont froncés, les yeux moroses, le nez aux grosses narines de chien, les oreilles énormes.

existant hors du cercle étroit des savants, des riches et des oisifs qui se tuaient, s'étourdissaient, ou traînaient lâchement, comme lui, une vie désespérée. Et il se demanda pourquoi ces milliards d'êtres échappaient à ce désespoir, pourquoi ils ne se tuaient pas. Il aperçut alors qu'ils vivaient, non par le secours de la raison, mais sans se soucier d'elle, par la foi. Qu'était-ce que cette foi, qui ignorait la raison?

La foi est la force de la vie. On ne peut pas vivre sans la foi. Les idées religieuses ont été élaborées dans le lointain infini de la pensée humaine. Les réponses données par la foi au sphinx de la vie contiennent la sagesse la plus profonde de l'humanité.

Suffit-il donc de connaître ces formules de la sagesse, qu'a enregistrées le livre des religions? Non : la foi n'est pas une science, la foi est une action; elle n'a de sens que si elle est vécue. Le dégoût qu'inspira à Tolstoï la vue des gens riches et *bien pensants*, pour qui la foi n'était qu'une sorte de « consolation épicurienne de la vie », le rejeta décidément parmi les hommes simples, qui mettaient seuls d'accord leur vie avec leur foi.

Et il comprit que la vie du peuple travailleur était la vie elle-même, et que le sens attribué à cette vie était la vérité.

Mais comment se faire peuple, et partager sa foi? On a beau savoir que les autres ont raison : il ne dépend pas de nous que nous soyons comme eux. En vain, nous prions Dieu; en vain, nous tendons vers lui nos bras avides : Dieu fuit. Où le saisir?

Un jour, la grâce vint.

Un jour de printemps précoce, j'étais seul dans la forêt, et j'écoutais ses bruits. Je pensais à mes agitations des trois dernières années, à ma recherche de Dieu, à mes sautes perpétuelles de la joie au désespoir... Et, brusquement, je vis que je ne vivais que lorsque je croyais en Dieu. A sa seule pensée, les ondes joyeuses de la vie se soulevaient en moi. Tout s'animait, autour, tout recevait un sens. Mais, dès que je n'y croyais plus, soudain la vie cessait.

— Alors, qu'est-ce que je cherche encore? s'écria en moi une voix. C'est donc Lui, ce sans quoi on ne peut vivre! Connaître Dieu et vivre, c'est la même chose. Dieu, c'est la vie...

Depuis, cette lumière ne m'a plus quitté[1].

1. *Confessions*, p. 93-95.

Il était sauvé. Dieu lui était apparu [1].

Mais, comme il n'était pas un mystique de l'Inde, à qui l'extase suffit, comme en lui se mêlaient aux rêves de l'Asiatique la manie de raison et le besoin d'action de l'homme d'Occident, il lui fallait ensuite traduire sa révélation en foi pratique et dégager de cette vie divine des règles pour la vie quotidienne. Sans aucun parti pris, avec le désir sincère de croire aux croyances des siens, il commença par étudier la doctrine de l'Église orthodoxe, dont il faisait partie [2]. Afin d'en être plus près, il se soumit pendant trois ans à toutes les cérémonies, se confessant, communiant, n'osant juger ce qui le choquait, s'inventant des explications pour ce qu'il trouvait obscur ou incompréhensible, s'unissant dans leur foi à tous ceux qu'il aimait, vivants et morts, et toujours gardant l'espoir qu'à un certain moment, « l'amour lui ouvrirait les portes de la vérité ». — Mais il avait beau faire : sa raison et son cœur se révoltaient. Tels actes, comme le baptême et la communion, lui semblaient scandaleux. Quand on le força de répéter que l'hostie était le vrai corps et le vrai sang du Christ, « il en eut comme un coup de couteau au cœur ». Ce ne furent pourtant pas les dogmes qui élevèrent entre lui et

1. A vrai dire, ce n'était pas la première fois. Le jeune volontaire au Caucase, l'officier de Sébastopol, Olénine des *Cosaques*, le prince André et Pierre Besoukhov, dans *Guerre et Paix*, avaient eu des visions semblables. Mais Tolstoï était si passionné que, chaque fois qu'il découvrait Dieu, il croyait que c'était pour la première fois, et qu'il n'y avait eu avant que la nuit et le néant. Il ne voyait plus dans son passé que les ombres et les hontes. Nous qui, par son *Journal*, connaissons mieux que lui-même l'histoire de son cœur, nous savons combien ce cœur fut toujours, même dans ses égarements, profondément religieux. Au reste, il en convient, dans un passage de la préface à la *Critique de la théologie dogmatique* : « Dieu ! Dieu !... J'ai erré, j'ai cherché la vérité où il ne le fallait point. Je savais que j'errais. Je flattais mes mauvaises passions, en les sachant mauvaises ; mais *je ne t'oubliais jamais. Je t'ai senti toujours, même quand je m'égarais.* » — La crise de 1878-79 fut seulement plus violente que les autres, peut-être sous l'influence des deuils répétés et de l'âge qui venait ; et sa seule nouveauté fut en ceci qu'au lieu que la vision de Dieu s'évanouît sans laisser de traces, après que la flamme d'extase était tombée, Tolstoï, averti par l'expérience passée, se hâta de « marcher, tandis qu'il avait la lumière », et de déduire de sa foi tout un système de vie. Non qu'il ne l'eût déjà tenté : — on se souvient de ses *Règles de vie*, conçues quand il était étudiant ; — mais à cinquante ans, il avait moins de chances d'être détourné de sa route par les passions.

2. Le sous-titre des *Confessions* est *Introduction à la Critique de la Théologie dogmatique et à l'Examen de la Doctrine chrétienne.*

l'Église un mur infranchissable, mais les questions pratiques, — deux surtout : l'intolérance haineuse et mutuelle des Eglises [1] et la sanction, formelle ou tacite, donnée par l'Église à l'homicide, — la guerre et la peine de mort.

Alors Tolstoï rompit net avec l'Église; et sa rupture fut d'autant plus violente que depuis trois années il comprimait sa pensée. Il ne ménagea plus rien. Avec emportement, il foula aux pieds cette religion, que la veille encore il s'obstinait à pratiquer. Dans sa *Critique de la théologie dogmatique* (1879-1881), il la traita non seulement d' « insanité, mais de mensonge conscient et intéressé [2] ». Il lui opposa l'Évangile, dans sa *Concordance et Traduction des quatre Évangiles* (1881-1883). Enfin, sur l'Évangile, il édifia sa foi. (*En quoi consiste ma foi*, 1883.)

Elle tient toute en ces mots :

Je crois en la doctrine du Christ. Je crois que le bonheur n'est possible sur terre que quand tous les hommes l'accompliront.

Et elle a pour pierre angulaire le Sermon sur la Montagne, dont Tolstoï ramène l'enseignement essentiel à cinq commandements :

I. Ne te mets pas en colère.
II. Ne commets pas l'adultère.
III. Ne prête pas serment.
IV. Ne résiste pas au mal par le mal.
V. Ne sois l'ennemi de personne.

C'est la partie négative de la doctrine, dont la partie positive se résume en ce seul commandement :

Aime Dieu et ton prochain comme toi-même.

1. « Moi, qui plaçais la vérité dans l'unité de l'amour, je fus frappé de ce fait que la religion détruisait elle-même ce qu'elle voulait produire. » (*Confessions* p. 111.)

2. « Et je me suis convaincu que l'enseignement de l'Église est, théoriquement, un mensonge astucieux et nuisible, pratiquement, un composé de superstitions grossières et de sorcelleries, sous lequel disparaît absolument le sens de la doctrine chrétienne. » (*Réponse au St-Synode*, 4-17 avril 1901.)
Voir aussi *l'Église et l'État* (1883). — Le plus grand crime que Tolstoï reproche à l'Église, c'est son « alliance impie » avec le pouvoir temporel : il lui a fallu affirmer la sainteté de l'État, la sainteté de la violence; c'est « l'union des brigands avec les menteurs ».

Le Christ a dit que celui qui aura violé le moindre de ces commandements tiendra la plus petite place dans le royaume des cieux.

Et Tolstoï ajoute naïvement :

Si étrange que cela paraisse, j'ai dû, après dix-huit siècles, découvrir ces règles comme une nouveauté.

Tolstoï croit-il donc à la divinité du Christ? En aucune façon. A quel titre l'invoque-t-il? Comme le plus grand de la lignée des sages, — brahmanes, Bouddha, Lao-Tse, Confucius, Zoroastre, Isaïe, — qui ont montré aux hommes le vrai bonheur auquel ils aspirent et la voie qu'il faut suivre[1]. Tolstoï est le disciple de ces créateurs religieux, de ces demi-dieux et de ces prophètes hindous, chinois et hébraïques. Il les défend — comme il sait défendre : en attaquant — contre ceux qu'il nomme « les Pharisiens » et « les Scribes », — contre les Églises établies et contre les représentants de la science orgueilleuse, ou plutôt « du philosophisme scientifique[2] ». — Ce n'est pas qu'il fasse appel à la révélation contre la raison. Depuis qu'il est sorti de la période de troubles que *les Confes-*

1. A mesure qu'il avança en âge, ce sentiment de l'unité de la vérité religieuse à travers l'histoire humaine, et de la parenté du Christ avec les autres sages, depuis Bouddha jusqu'à Kant et à Emerson, n'a fait que se confirmer, au point que Tolstoï se défendait, dans ses dernières années, d'avoir « aucune prédilection pour le christianisme ». Tout particulièrement importante, en ce sens, est une lettre écrite, les 27 juillet-9 août 1909, au peintre Jean Styka, et récemment publiée, — dans *le Théosophe* du 16 janvier 1911. — Suivant son habitude, Tolstoï, tout plein de sa conviction nouvelle, a une tendance à oublier un peu trop son état d'âme ancien et le point de départ de son évolution religieuse, qui était purement chrétien :

« La doctrine de Jésus n'est pour moi qu'une des belles doctrines religieuses que nous avons reçues de l'antiquité égyptienne, juive, hindoue, chinoise, grecque. Les deux grands principes de Jésus : l'amour de Dieu, c'est-à-dire de la perfection absolue, et l'amour du prochain, c'est-à-dire de tous les hommes sans aucune distinction, ont été prêchés par tous les sages du monde, Krishna, Bouddha, Lao-Tse, Confucius, Socrate, Platon, Épictète, Marc-Aurèle, et, parmi les modernes, Rousseau, Pascal, Kant, Emerson, Channing et beaucoup d'autres. La vérité religieuse et morale est partout et toujours la même... Je n'ai aucune prédilection pour le christianisme. Si j'ai été particulièrement intéressé par la doctrine de Jésus, c'est : 1° parce que je suis né et que j'ai vécu parmi les chrétiens ; 2° parce que j'ai trouvé une grande jouissance d'esprit à dégager la pure doctrine des surprenantes falsifications opérées par les Églises. »

2. Tolstoï proteste qu'il n'attaque pas la vraie science, qui est modeste et connaît ses limites. (*De la Vie*, ch. IV, trad. franç. de la comtesse Tolstoï).

sions racontent, il est et reste essentiellement un croyant en la Raison, même on pourrait dire un mystique de la Raison : « Au commencement était le Verbe, — répète-t-il avec saint Jean, — le Verbe, Logos, c'est-à-dire la Raison[1]. »

Son livre *De la Vie* (1887) porte, en épigraphe, les lignes fameuses de Pascal[2] :

> L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant... Toute notre dignité consiste dans la pensée... Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

Et le livre entier n'est qu'un hymne à la Raison. Il est vrai que sa Raison n'est pas la raison scientifique, raison restreinte, « qui prend la partie pour le tout, et la vie animale pour la vie tout entière », mais la loi souveraine qui régit la vie de l'homme, « la loi suivant laquelle doivent forcément vivre *les êtres raisonnables, c'est-à-dire les hommes* ».

> C'est une loi analogue à celles qui régissent la nutrition et la reproduction de l'animal, la croissance et la floraison de l'herbe et de l'arbre, le mouvement de la terre et des astres. Ce n'est que dans l'accomplissement de cette loi, dans la soumission de notre nature animale à la loi de la raison, en vue d'acquérir le bien, que consiste notre vie... La raison ne peut être définie, et nous n'avons pas besoin de la définir, car non seulement nous la connaissons tous, mais nous ne connaissons qu'elle... Tout ce que l'homme sait, il le connaît au moyen de la raison et non pas de la foi[3]... La vraie vie ne commence qu'au moment où se manifeste la raison. La seule vie véritable est la vie de la raison.

Qu'est-ce donc que l'existence visible, notre vie indivi-

1. *De la Vie*, ch. x.

2. Tolstoï relit fréquemment les *Pensées* de Pascal, pendant la période de crise qui précède *les Confessions*. Il en parle, dans ses lettres à Fet, (14 avril 1877, 3 août 1879) ; il recommande à son ami de les lire.

3. Dans une lettre *sur la Raison*, du 26 nov. 1894, à la baronne X... (lettre reproduite dans le volume intitulé *les Révolutionnaires*, 1906), Tolstoï dit de même :

« L'homme n'a reçu directement de Dieu qu'un seul instrument de la connaissance de soi-même et de son rapport avec le monde ; il n'y en a pas d'autres. Cet instrument, c'est la raison... La raison vient de Dieu. Elle est non seulement la qualité supérieure de l'homme, mais l'instrument unique de la connaissance de la vérité. »

duelle? « Elle n'est pas notre vie », dit Tolstoï, car elle ne dépend pas de nous :

Notre activité animale s'accomplit en dehors de nous... L'humanité en a fini avec l'idée de la vie considérée comme existence individuelle. La négation de la possibilité du bien individuel reste une vérité inébranlable pour tout homme de notre époque qui est doué de raison [1].

Là se déroule toute une série de postulats, que je n'ai pas à discuter ici, mais qui montrent avec quelle passion la raison s'était emparée de Tolstoï. En vérité, elle était une passion chez lui, non moins aveugle et jalouse que les autres passions qui l'avaient possédé pendant la première moitié de sa vie. Un feu s'éteint, l'autre s'allume. Ou, plutôt, c'est toujours le même feu, mais il change d'aliments.

Et ce qui ajoute à la ressemblance entre les passions « individuelles » et cette passion « rationnelle », c'est que celle-ci et celles-là, pareillement, ne se satisfont pas d'aimer : elles veulent agir, elles veulent se réaliser. « Il ne faut pas parler, mais agir, a dit le Christ. »

Et quelle est l'activité de la raison? L'amour.

L'amour est la seule activité raisonnable de l'homme, l'amour est l'état de l'âme le plus rationnel et le plus lumineux. Tout ce dont il a besoin, c'est que rien ne lui cache le soleil de la raison, qui seul le fait croître... L'amour est le bien réel, le bien suprême, qui résout toutes les contradictions de la vie, qui non seulement fait disparaître l'épouvante de la mort, mais pousse l'homme à se sacrifier aux autres : car il n'y a pas d'autre amour que celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime; l'amour n'est digne de ce nom que lorsqu'il est un sacrifice de soi-même. Aussi le véritable amour ne devient-il accessible que lorsque l'homme comprend qu'il lui est impossible d'acquérir le bonheur individuel. C'est alors seulement que tous les sucs de sa vie viennent alimenter la noble greffe de l'amour véritable; et cette greffe emprunte pour sa croissance toute sa vigueur au tronc de cet arbre sauvage, l'individualité animale [2]...

Ainsi, Tolstoï n'arrive pas à la foi comme un fleuve épuisé qui se perd dans les sables; il y apporte le torrent de forces

1. *De la Vie*, ch. x, xiv-xxi.

2. *Ibid.*, ch. xxii-xxv. — Comme pour la plupart de ces citations, je résume plusieurs chapitres en quelques phrases caractéristiques.

impétueuses amassées durant une puissante vie. — On allait s'en apercevoir.

Cette foi passionnée, où s'unissent en une ardente étreinte la Raison et l'Amour, a trouvé son expression la plus auguste dans la célèbre réponse au Saint-Synode qui l'excommuniait[1] :

Je crois en Dieu, qui est pour moi l'Esprit, l'Amour, le Principe de tout. Je crois qu'il est en moi, comme je suis en lui. Je crois que la volonté de Dieu n'a jamais été plus clairement exprimée que dans la doctrine de l'homme Christ; mais on ne peut considérer Christ comme Dieu et lui adresser des prières, sans commettre le plus grand des sacrilèges. Je crois que le vrai bonheur de l'homme consiste en l'accomplissement de la volonté de Dieu; je crois que la volonté de Dieu est que tout homme aime ses semblables et agisse toujours envers eux comme il voudrait qu'ils agissent envers lui, ce qui résume, dit l'Évangile, toute la loi et les prophètes. Je crois que le sens de la vie, pour chacun de nous, est seulement d'accroître l'amour en lui, je crois que ce développement de notre puissance d'aimer nous vaudra, dans cette vie, un bonheur qui grandira chaque jour, et, dans l'autre monde, une félicité parfaite; je crois que cet accroissement de l'amour contribuera, plus que toute autre force, à fonder sur terre le royaume de Dieu, c'est-à-dire à remplacer une organisation de la vie où la division, le mensonge et la violence sont tout-puissants, par un ordre nouveau où règneront la concorde, la vérité et la fraternité. Je crois que pour progresser dans l'amour nous n'avons qu'un moyen : la prière. Non la prière publique dans les temples, que le Christ a formellement réprouvée (*Matth.* VI, 5-13). Mais la prière dont lui-même nous a donné l'exemple, la prière solitaire, qui raffermit en nous la conscience du sens de notre vie et le sentiment que nous dépendons seulement de la volonté de Dieu... Je crois à la vie éternelle, je crois que l'homme est récompensé selon ses actes, ici et partout, maintenant et toujours. Je crois tout cela si fermement qu'à mon âge, sur le bord de la tombe, je dois souvent faire un effort pour ne pas appeler de mes vœux la mort de mon corps, c'est-à-dire ma naissance à une vie nouvelle[2]...

1. Je me réserve d'étudier plus tard, lorsque l'œuvre complet de Tolstoï aura été publié, les diverses nuances de cette pensée religieuse, qui a certainement évolué au sujet de plusieurs questions, notamment en ce qui touche la conception de la vie future.

2. Je cite la traduction parue dans *le Temps* du 1er mai 1901.



Il pensait être arrivé au port, avoir atteint le refuge où son âme inquiète pourrait se reposer. Mais il n'était qu'au début d'une activité nouvelle.

Un hiver passé à Moscou (ses devoirs de famille l'avaient obligé à y suivre les siens)[1], le recensement de la population, auquel il obtint de prendre part, en janvier 1882, lui furent une occasion de voir de près la misère des grandes villes. L'impression produite sur lui fut effroyable : le soir du jour où il avait pris contact, pour la première fois, avec cette plaie cachée de la civilisation, racontant à un ami ce qu'il avait vu, « il se mit à crier, pleurer, brandir le poing ».

« On ne peut pas vivre ainsi ! » disait-il avec des sanglots. « Cela ne peut pas être ! cela ne peut pas être[2] !... » Il retomba, pour des mois, dans un désespoir affreux. La comtesse Tolstoï lui écrivait, le 3 mars 1882 :

Tu disais naguère : « A cause du manque de foi, je voulais me pendre. » Maintenant tu as la foi : pourquoi donc es-tu malheureux?

Parce qu'il n'avait pas la foi du pharisien, la foi béate et satisfaite de soi, parce qu'il n'avait pas l'égoïsme du penseur mystique, trop occupé de son salut pour songer à celui des autres[3], parce qu'il avait l'amour, parce qu'il ne pouvait plus oublier maintenant les misérables qu'il avait vus, et que, dans la bonté passionnée de son cœur, il lui semblait être res-

1. « J'avais passé jusque-là toute ma vie hors de la ville. » (*Que devons-nous faire?*)

2. *Ibid.*

3. Tolstoï a exprimé maintes fois son antipathie à l'égard des « ascètes qui agissent pour eux seuls, en dehors de leurs semblables ». Il les me dans le même sac que les révolutionnaires ignorants et orgueilleux, « qui prétendent faire le bien des autres, sans savoir ce qu'il leur faut à eux-mêmes. » — « J'aime d'un même amour, dit-il, les hommes de ces deux catégories, mais je hais leurs doctrines de la même haine. La seule doctrine est celle qui ordonne une activité constante, une existence qui réponde aux aspirations de l'âme et cherche à réaliser le bonheur des autres. Telle est la doctrine chrétienne. Également éloignée du quiétisme religieux et des prétentions hautaines des révolutionnaires, qui cherchent à transformer le monde sans savoir en quoi consiste le vrai bonheur ». (Lettre à un ami, publiée dans le volume intitulé *Plaisirs Cruels*, 1895.)

ponsable de leurs souffrances et de leur abjection : ils étaient les victimes de cette civilisation aux privilèges de laquelle il participait, de cette idole monstrueuse à laquelle une caste élue sacrifiait des millions d'hommes. Accepter le bénéfice de tels crimes, c'était s'y associer : sa conscience n'eut plus de repos qu'il ne les eût dénoncés hautement.

Que devons-nous faire? (1884-86[1]) est l'expression de cette deuxième crise, beaucoup plus tragique que la première, et bien plus grosse de conséquences. Qu'étaient les angoisses religieuses personnelles de Tolstoï dans cet océan de misère humaine, de misère réelle, non forgée par l'esprit d'un oisif qui s'ennuie? Impossible de ne pas la voir. Et impossible, l'ayant vue, de ne pas chercher à la supprimer, à tout prix. — Hélas! est-ce possible?...

Un admirable portrait, que je ne puis regarder sans émotion[2], dit assez ce que Tolstoï souffrit alors. Il est représenté de face, assis, les bras croisés, en blouse de moujik : il a l'air accablé. Ses cheveux sont encore noirs, sa moustache déjà grise, sa grande barbe et ses favoris tout blancs. Une double ride creuse dans le beau front large un sillon harmonieux. Il y a tant de bonté dans le gros nez de bon chien, dans les yeux qui vous regardent, si francs, si clairs, si tristes! Ils lisent si sûrement en vous! Il vous plaignent et vous implorent. La figure est creusée, porte les traces de la souffrance, — de grands plis au-dessous des yeux : — il a pleuré. Mais il est fort, et prêt au combat.

Il avait une logique héroïque, péremptoire, absolue :

Je m'étonne toujours de ces paroles si souvent répétées : « Oui, c'est bien en théorie ; mais comment sera-ce en pratique? » Comme si la théorie consistait en de belles paroles nécessaires pour la conversation, mais pas du tout pour y conformer la pratique!... Si j'ai compris une chose à laquelle j'ai réfléchi, alors je ne puis la faire autrement que je l'ai comprise[3].

Il commence par décrire, avec une exactitude photographique, la misère à Moscou, telle qu'il l'a vue, au cours de ses

1. T. XXVI des *Œuvres complètes*.

2. Portrait-daguerréotype de 1885, reproduit dans l'édition de *Que devons-nous faire?* des *Œuvres complètes*.

3. *Que devons-nous faire?* p. 213.

visites aux quartiers pauvres, ou aux asiles de nuit[1]. Il sent que ce n'est pas avec de l'argent, comme il l'avait cru d'abord, qu'il pourra sauver ces malheureux, tous plus ou moins atteints par la corruption des villes. Alors il cherche bravement d'où vient le mal. Et, d'anneau en anneau, se déroule la chaîne des responsabilités. Les riches d'abord, et la contagion de leur luxe maudit, qui attire et déprave[2] : la séduction universelle de la vie sans travail. — L'État, ensuite, cette entité meurtrière, créée par les violents pour dépouiller et asservir, à leur profit, le reste de l'humanité. — L'Église, associée; la science et l'art, complices... Comment combattre toutes ces armées du mal? D'abord, en refusant de s'y enrôler : en refusant de participer à l'exploitation humaine, en renonçant à l'argent et à la possession de la terre[3], en ne servant point l'État. Mais ce n'est pas assez; il faut « ne pas mentir », ne pas avoir peur de la vérité. Il faut « se repentir », et arracher l'orgueil, enraciné avec l'instruction. Il faut enfin travailler de ses mains. « *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front* » : c'est le premier commandement et le plus essentiel[4].

1. Toute cette première partie (les quinze premiers chapitres) qui fourmille de types, fut supprimée par la censure russe. L'ouvrage n'a paru, dans son intégralité, que dix-huit ans après avoir été écrit, dans les éditions de Tchertkov.

2. « La vraie cause de la misère, ce sont les richesses accumulées dans les mains de ceux qui ne produisent pas, et concentrées dans les villes. Les riches se groupent dans les villes, pour jouir et pour se défendre. Et le pauvre vient se nourrir des miettes de la richesse. Il est attiré par le gain facile : commerce, mendicité, débauches, escroqueries... »

3. « Le pivot du mal est la propriété... La propriété n'est que le moyen de jouir du travail des autres. » — La propriété, dit-il encore, c'est ce qui n'est pas à nous, ce sont les autres : « L'homme appelle sa propriété sa femme, ses enfants, ses esclaves, ses objets; mais la réalité lui montre son erreur; et il doit y renoncer, ou souffrir et faire souffrir. » — Tolstoï pressent déjà la Révolution russe : « Depuis trois ou quatre ans, dit-il, on nous invective dans les rues, on nous appelle fainéants. La haine et le mépris du peuple écrasé grandissent. » (*Que devons-nous faire?* p. 419.)

4. Le paysan révolutionnaire Bondarev eût voulu que cette loi fût reconnue comme une obligation universelle. Tolstoï subissait alors l'influence de Bondarev, ainsi que d'un autre paysan, Sutaïev. — « Pendant toute ma vie, deux penseurs russes ont eu sur moi une grande influence morale, ont enrichi ma pensée, m'ont expliqué ma propre conception du monde : c'étaient deux paysans, Sutaïev et Bondarev. » (*Que devons-nous faire?* p. 404.) — Dans le même livre, Tolstoï fait le portrait de Sutaïev, et note une conversation avec lui.

Et Tolstoï, répondant par avance aux railleries de l'élite, dit que le travail physique n'entrave en rien l'énergie intellectuelle, mais qu'il l'accroît, au contraire, et qu'il répond aux exigences normales de la nature. La santé ne peut qu'y gagner; l'art, davantage encore. De plus, il rétablit l'union entre les hommes.

Dans ses ouvrages suivants, Tolstoï complétera ces préceptes d'hygiène morale. Il s'inquiétera d'achever la cure de l'âme, de refaire son énergie, en proscrivant les plaisirs vicieux, qui endorment la conscience [1], et les plaisirs cruels, qui la tuent [2]. Il donne l'exemple. En 1884, il a fait le sacrifice de sa passion la plus enracinée : la chasse [3]. Il pratique l'abstinence, qui forge la volonté. Tel un athlète qui s'impose une dure discipline, pour combattre et pour vaincre.

Que devons-nous faire? marque la première étape de la route difficile où Tolstoï allait s'engager, quittant la paix relative de la méditation religieuse pour la mêlée sociale. Et dès lors commença cette guerre de vingt ans qu'au nom de l'Évangile le vieux prophète de Iasnaïa Poliana livra, — seul, en dehors de tous les partis, et les condamnant tous, — aux crimes et aux mensonges de la civilisation.



Autour de lui, la révolution morale de Tolstoï rencontrait peu de sympathie; elle désolait les siens.

1. *L'Alcool et le Tabac* (trad. franç. publiée sous le titre : *Plaisirs vicieux*, 1895).

2. *Plaisirs cruels*, 1895 (*les Mangeurs de viande; la Guerre; la Chasse.*)

3. Il est remarquable que Tolstoï ait eu tant de peine à s'en défaire. C'était chez lui une passion atavique; il la tenait de son père lui-même. Il n'était pas sentimental, et il ne semble pas avoir jamais dépensé beaucoup de pitié pour les bêtes. Ses yeux pénétrants se sont à peine arrêtés sur les yeux, si éloquents parfois, de nos humbles frères, — à l'exception du cheval, pour qui, en grand seigneur, il a une prédilection. — Quant au reste, « tout ce qu'il voit semble se grouper à ses yeux dans une perspective composée de trois plans distincts l'un de l'autre : 1° les êtres raisonnables; 2° les animaux et les plantes; 3° la matière inanimée ». (*De la Vie*, ch. XIII.) — Il n'était pas sans un fond de cruauté native. Après avoir raconté la mort lente d'un loup, qu'il avait tué en le frappant d'un gros bâton à la racine du nez, il dit : « Je ressentais une véritable volupté au souvenir des souffrances de l'animal expirant... » Le remords s'éveilla bien tard.

Depuis longtemps déjà, la comtesse Tolstoï observait, inquiète, les progrès d'un mal qu'elle combattait inutilement. Dès 1874, elle s'indignait de voir son mari perdre tant de forces et de temps à des travaux pour les écoles :

Ce Syllabaire, cette arithmétique, cette grammaire, je les méprise et ne puis faire semblant de m'y intéresser.

Ce fut bien autre chose, lorsque à la pédagogie succéda la religion. Si hostile fut l'accueil fait par la comtesse aux premières confidences du nouveau converti que Tolstoï éprouve le besoin de s'excuser, quand il parle de Dieu dans ses lettres :

Ne te fâche pas, comme tu le fais parfois quand je mentionne Dieu ; je ne puis l'éviter, car il est la base même de ma pensée[1].

La comtesse est touchée, sans doute ; elle tâche de dissimuler son impatience ; mais elle ne comprend pas ; elle observe son mari avec inquiétude :

Ses yeux sont étranges, fixes. Il ne parle presque pas. Il semble n'être pas de ce monde[2].

Elle pense qu'il est malade :

Léon travaille toujours, à ce qu'il dit. Hélas ! il écrit des discussions religieuses quelconques. Il lit et réfléchit, jusqu'à se donner mal à la tête, et tout cela pour montrer que l'Église n'est pas d'accord avec la doctrine de l'Évangile. C'est à peine s'il se trouve en Russie une dizaine de personnes que cela puisse intéresser. Mais il n'y a rien à faire. Je ne souhaite qu'une chose : qu'il en finisse au plus vite, et que cela passe comme une maladie[3].

La maladie ne passa point. La situation devint de jour en jour plus pénible pour les deux époux : ils s'aimaient, ils avaient l'un pour l'autre une estime profonde, mais il leur était impossible de se comprendre. Ils tâchaient de se faire des concessions mutuelles, qui devenaient — comme c'est l'habitude — de mutuels tourments. Tolstoï s'obligeait à suivre les siens, à Moscou. Il écrivait dans son *Journal* :

Le mois le plus pénible de ma vie. L'installation à Moscou. Tous

1. Été 1878. — Voir *Vie et Œuvre.*
2. 17 novembre 1878. — *Ibid.*
3. Novembre 1879. — *Ibid.*

s'installent. Quand donc commenceront-ils à vivre? Tout cela, non pour vivre, mais parce que les autres gens font ainsi! Les malheureux[1]!...

Dans ces mêmes jours, la comtesse écrivait :

Moscou. Il y aura demain un mois que nous sommes ici. Les deux premières semaines, j'ai pleuré chaque jour, parce que Léon était non seulement triste, mais tout à fait abattu. Il ne dormait pas, il ne mangeait pas, et même, parfois, il pleurait : j'ai cru que je deviendrais folle[2].

Ils durent s'éloigner l'un de l'autre, pendant quelque temps. Ils se demandent pardon de se faire souffrir. Comme ils s'aiment toujours! Il lui écrit :

Tu dis : « Je t'aime et tu n'en as pas besoin. » C'est la seule chose dont j'aie besoin... Ton amour me réjouit plus que tout au monde[3].

Mais, dès qu'ils se retrouvent ensemble, le désaccord s'accuse. La comtesse ne peut prendre son parti de cette manie religieuse qui pousse maintenant Tolstoï à apprendre l'hébreu avec un rabbin...

Rien d'autre ne l'intéresse plus. Il dépense ses forces à des sottises. Je ne puis cacher mon mécontentement[4].

Elle lui écrit :

Je ne puis que m'attrister que de pareilles forces intellectuelles se dépensent à couper du bois, chauffer le samovar, et coudre des bottes.

Et elle ajoute, avec le sourire affectueux et moqueur d'une mère qui regarde jouer son enfant, un peu fou :

Enfin, je me suis calmée avec le proverbe russe : « Que l'enfant s'amuse de n'importe quoi, pourvu qu'il ne pleure pas[5]! »

Mais la lettre n'est pas partie qu'elle voit en pensée son mari

1. 8 octobre 1881 (trad. Bienstock).

2. 14 octobre 1881.

3. Mars 1882.

4. 1882.

5. 23 octobre 1884.

lisant ces lignes, de ses bons yeux candides qu'attriste ce ton d'ironie; et elle rouvre la lettre, par un élan d'amour :

Tout d'un coup, tu t'es représenté si clairement à moi, et j'ai senti un tel accès de tendresse pour toi! Il y a en toi quelque chose de si sage, de si bon, de si naïf, de si persévérant, tout cela éclairé par la lumière de la bonté, et ce regard qui va droit à l'âme... Et cela n'appartient qu'à toi seul.

Ainsi ces deux êtres, qui s'aimaient, se torturaient l'un l'autre et se désolaient ensuite du mal qu'ils avaient pu faire, sans pouvoir l'empêcher. Situation sans issue, qui dura près de trente ans, et à laquelle, seule, devait mettre fin, dans une heure d'égarement, la fuite du vieux Roi Lear mourant, à travers la steppe.

On n'a pas assez remarqué l'appel émouvant aux femmes, qui termine *Que devons-nous faire?* — Tolstoï n'a aucune sympathie pour le féminisme moderne[2]. Mais pour celle qu'il nomme « la femme-mère », pour celle qui connaît le vrai sens de la vie, il a des paroles d'adoration pieuse; il fait un magnifique éloge de ses peines et de ses joies, de la grossesse et de la maternité, de ces souffrances terribles, de ces années sans repos, de ce travail invisible, épuisant, dont on n'attend la récompense de personne, et de cette béatitude qui inonde l'âme, au sortir de la douleur, quand on a accompli la Loi. Il trace le portrait de l'épouse vaillante, qui est pour son mari une aide, non un obstacle : elle sait que, « seul, le travail qui se sacrifie obscurément, sans récompense, pour la vie des autres, est la vocation de l'homme ».

Une telle femme non seulement n'encouragera pas son mari à un travail faux et trompeur, qui n'a pour but que de jouir du travail des autres; mais avec horreur et dégoût elle envisagera cette activité qui serait une séduction pour ses enfants. Elle exigera de son compagnon le vrai travail, qui veut de l'énergie et ne craint pas le danger. Elle sait que les enfants, les générations à venir, sont ce qu'il est donné aux hommes de voir de plus saint, et qu'elle vit pour

1. « Le prétendu droit des femmes n'est que le désir de participer au travail imaginaire des classes riches, afin de jouir du travail des autres et de vivre en satisfaisant sa sensualité. Aucune femme d'un ouvrier sérieux ne demande le droit de partager son travail dans les mines, ou dans les champs. »

servir, de tout son être, cette œuvre sacrée. Elle développera dans ses enfants et dans son mari la force du sacrifice... Ce sont de telles femmes qui dominent les hommes et leur servent d'étoile conductrice... O femmes-mères! Entre vos mains est le salut du monde [1].

C'est l'appel d'une voix qui supplie, qui espère encore... Ne sera-t-elle pas entendue?

Quelques années plus tard, la dernière lueur d'espoir était éteinte :

Vous ne le croirez peut-être pas; mais vous ne sauriez imaginer combien je suis isolé, jusqu'à quel point mon moi véritable est méprisé par tous ceux qui m'entourent [2].

Si les plus aimants méconnaissaient ainsi la grandeur de la transformation morale de Tolstoï, on ne pouvait attendre des autres ni plus de pénétration ni plus de respect. Tourgueniev, avec qui Tolstoï avait tenu à se réconcilier, plutôt dans un esprit d'humilité chrétienne que parce qu'il avait changé de sentiments à son égard [3], disait ironiquement : « Je plains beaucoup Tolstoï; mais, d'ailleurs, comme disent les Français, chacun tue ses puces à sa manière [4] ».

Quelques années plus tard, sur le point de mourir, il écrivait à Tolstoï la lettre si connue, où il suppliait son « ami, le grand écrivain de la terre russe », de « retourner à la littérature [5] ».

Tous les artistes européens s'associaient à l'inquiétude et à la prière de Tourgueniev mourant. Eugène-Melchior de Vogüé, à la fin de l'étude qu'en 1886 il consacrait à Tolstoï, prenait prétexte d'un portrait de l'écrivain en costume de moujik, tirant l'alène, pour lui adresser son éloquente apostrophe :

1. Ce sont les dernières lignes de *Que devons-nous faire?* Elles sont datées du 14 février 1886.

2. Lettre à un ami, publiée sous le titre : *Profession de foi*, dans le volume intitulé *Plaisirs cruels* (1895).

3. La réconciliation eut lieu au printemps de 1878 : Tolstoï écrivit à Tourgueniev, pour lui demander pardon. Tourgueniev vint à Iasnaïa Poliana, en août 1878; Tolstoï lui rendit sa visite, en juillet 1881. Tout le monde fut frappé de son changement de manières, de sa douceur, de sa modestie : il était « comme régénéré ».

4. Lettre à Polonsky (citée par Birukov).

5. Lettre écrite de Bougival, 28 juin 1883.

Artisan de chefs-d'œuvre, ce n'est pas là votre outil!... Notre outil, c'est la plume; notre champ, l'âme humaine, qu'il faut abriter et nourrir, elle aussi. Permettez qu'on vous rappelle ce cri d'un paysan russe, du premier imprimeur de Moscou, alors qu'on le remettait à la charrue : « Je n'ai pas affaire de semer le grain de blé, mais de répandre dans le monde les semences spirituelles. »

Comme si Tolstoï avait jamais pensé à renier son rôle de semeur du blé de la pensée!... Dans l'introduction de : *En quoi consiste ma foi*, il écrivait :

Je crois que ma vie, ma raison, ma lumière, m'est donnée exclusivement pour éclairer les hommes. Je crois que ma connaissance de la vérité est un talent qui m'est prêté pour cet objet, que ce talent est un feu qui n'est feu que quand il brûle. Je crois que l'unique sens de ma vie, c'est de vivre dans cette lumière qui est en moi, et de la tenir haut devant les hommes pour qu'ils la voient[1].

Mais cette lumière, ce feu « qui n'est feu que quand il brûle », inquiétaient la plupart des artistes. Les plus intelligents n'étaient pas sans prévoir que leur art risquait fort d'être la première proie de l'incendie. Ils affectaient de croire que l'art tout entier était menacé, et que, comme Prospero, Tolstoï brisait pour jamais sa baguette magique d'illusions créatrices.

Or rien n'était moins vrai : et je prétends démontrer que, loin de ruiner l'art, Tolstoï a suscité en lui des énergies qui restaient en jachère, et que sa foi religieuse, au lieu de tuer son génie artistique, l'a renouvelé.

ROMAIN ROLLAND

(A suivre.)

1. On remarquera que, dans le reproche qu'il adressait à Tolstoï, M. de Vogüé, sans qu'il s'en doutât, reprenait, pour son compte, les expressions même de Tolstoï. « A tort ou à raison, disait-il, pour notre châtiment peut-être, nous avons reçu du ciel ce mal nécessaire et superbe, la pensée... Jeter cette croix est une révolte impie. » (*Le Roman russe*, 1886.) Or Tolstoï écrivait à sa tante, la comtesse A.-A. Tolstoï, en 1883 : « Chacun doit porter sa croix... La mienne, c'est le travail de la pensée, mauvais, orgueilleux, plein de séduction. » (*Corresp. inéd.* p. 4.)

LA RAVAGEUSE[1]

— DEUXIÈME PARTIE —

Si une femme veut plaire, elle y réussira. Même, si les hommes y prenaient tant soit peu garde, elle s'en ferait aimer. Il y a une place d'attente dans leur cœur. Elle s'y logerait.

(PASCAL, *Discours sur les Passions de l'amour.*)

I

Dans le vestibule qui, par le salon, menait à la bibliothèque, André Javelot se dit : « Madame Gérard a passé par là ».

Ses narines palpitèrent. Il huma l'air imprégné d'une senteur agréable et imprécise qui rappelait à la fois l'odeur d'un jardin rustique et celle de l'herbe séchée au soleil.

« Pourvu — pensa-t-il aussitôt — qu'elle ne soit pas dans la bibliothèque!... »

Il se hâta. Dès la porte ouverte, il la vit, installée devant la table à écrire.

Il fronça le sourcil, fâché de la liberté qu'elle prenait, inquiet sur le temps qu'elle resterait là.

Sylvie s'était promptement dressée :

— Oh! pardon, — dit-elle avec une moue charmante ; — je suis fort indiscrète, n'est-ce pas?... Mais...

— Non, non... Continuez.

1. Voir la *Revue* du 15 février.

— Merci.

Et, sans façon, elle s'assit, tournant le dos à Javelot. Puis, tout en se remettant à écrire :

— Il faut bien que je donne de mes nouvelles!... Depuis quinze jours que je suis là...

— Je vous laisse, — dit-il, avec l'air d'un homme ennuyé de s'en aller.

Il jetait des regards inquisiteurs sur ses notes étalées à travers la table, ses livres, ses papiers en désordre, que la jeune femme avait repoussés pour se faire une place nette.

— Oh! vous ne me gênez pas, — dit-elle avec une audace ingénue. — Et puis, j'ai fini...

Elle écrivait tout en parlant. Son porte-plume, tenu du bout des doigts, traçait, rapide, une écriture longue, mince et anguleuse, — l'écriture à la mode.

— Alors, je reste! — fit Javelot.

Il s'enfonça dans un fauteuil bas, contre la cheminée, derrière Sylvie.

Inoccupé, il examina la jeune femme, car il n'osait prendre un livre, de peur que, si elle le voyait absorbé par la lecture, elle ne prolongeât son intrusion.

C'était un matin d'avril, de bonne heure. L'air entrait à pleines fenêtres. Les jardins étaient verts et blancs des premières feuilles et des premières fleurs; des pétales odorants jonchaient le sol. La brise caressante et molle apportait de la forêt proche les effluves et le pollen balsamique des genêts et des pins. Sous le soleil tout rose, qui montait de la rive gauche du Courson, la jeune femme était bonne à regarder, vraiment, avec sa robe flottante et claire, les rubans lilas de sa ceinture et de son cou, l'auréole de ses cheveux d'or, la fraîcheur de son teint et l'éclat de sa bouche fine.

— M'avez-vous rappelé au souvenir de votre excellent mari, chère madame? — dit Javelot.

Prestement, elle fit volte-face. Un peu d'inquiétude était dans ses yeux.

— Comment? — fit-elle, comme pour se donner le temps de penser.

— Oui... là... dans votre lettre?... Ne m'aviez-vous pas dit que vous lui écririez ce matin?

— Ah! bon!... Oui et non... c'est-à-dire... voilà... Comme ce n'est pas très facile de savoir où le prendre en Finlande, puisqu'il circule sans cesse, il est convenu que mes lettres lui parviendront par mon cousin Walleret, qui, étant à Paris, s'informe au ministère... où l'on est tenu au courant de ses déplacements... Je les adresse donc à ce bon Walleret... vous comprenez?... c'est beaucoup mieux...

Elle avait dit cela tout d'une haleine, comme qui récite une leçon, — ou comme un menteur qui se croit habile en fournissant à l'avance des explications qu'on ne lui demande pas. — Elle allait se remettre à écrire lorsque Javelot continua :

— Vous ne nous avez presque rien dit de votre voyageur, chère madame...

— C'est que j'ai peu à en dire... De tout temps, il avait désiré cette mission. Il l'a. Il doit être enchanté.

Et, avec une pompeuse ironie, elle déclama :

— « Monsieur Gérard, professeur au lycée Jean-Jacques Rousseau, est chargé d'une mission ayant pour objet l'étude de la pédagogie pratique finlandaise... » C'est la phrase de l'*Officiel*.

Et, tirant d'une boîte, qu'elle avait apportée, une autre feuille de papier, elle commença une seconde lettre.

Javelot, qui la regardait, pensa : « C'est une jolie femme ». Mais aussitôt il ajouta mentalement : « Diable! elle n'en finira donc pas!... »

Car il s'impatientait, à la voir écrire encore. Il eut un regard navré pour sa table de travail : « Elle m'aura tout bouleversé, bien sûr... »

— Monsieur Javelot?

— Madame?...

— Est-ce que vous aimeriez à écrire?

— Ça dépend... Des lettres, non.

— Pas des lettres, des choses autres... des études critiques, des romans, des articles de journal, des pièces de théâtre, que sais-je?...

— Oui, j'aurais aimé!... — dit Javelot avec un soupir. — Mais, vous savez?... J'ai vendu des soieries, dans le temps où l'imagination est riche et le goût sûr... Et aujourd'hui...

Sylvie écrivait, écrivait, ne semblait pas entendre. Il y eut

un silence. Puis comme si la conversation n'avait pas été suspendue, elle répéta, sur un ton interrogatif, le mot :

— « Aujourd'hui »?...

En même temps, elle signa : *Sylvie*, avec un grand trait hardiment jeté sur le reste de la page. Vite elle sécha son écriture sous le buvard, plia la lettre, la glissa dans l'enveloppe et mit le tout dans sa poche. Puis elle s'assit de biais sur un bras du fauteuil, se tourna vers Javelot et le regarda :

— Tiens! nous ne nous sommes pas dit bonjour... Comment ça va, cher hôte?

Et elle lui tendit sa main chargée de bagues.

— Très bien. Et vous?

— Moi? Toujours très bien. Parfaitement dormi. Pas rêvé. Contente, oui, fort contente d'être ici.

Elle avait croisé ses bras sur le dossier du fauteuil et y appuyait son menton. Javelot voyait de face son visage, tandis que son corps se profilait gracile et souple sous le voile de la robe et des jupons mousseux. Les pieds pendaient, chaussés de mules rouges.

— Vous avez l'air d'un petit Tanagra, — fit Javelot, — avec votre tunique flottante, votre cou nu, la sveltesse de toute votre personne.

Indifférente, elle répliqua :

— On me l'a déjà dit.

Puis, changeant de ton :

— Et bonne amie, comment va-t-elle ce matin?

Le front de Javelot se rembrunit. Depuis quelques jours, sa femme l'inquiétait : sans souffrir d'un mal précis, elle se plaignait sans relâche et sa physionomie s'altérait.

— Mieux. Sa migraine est passée... Mais elle est courbaturée, très lasse.

— Pauvre bonne amie! — dit madame Gérard, comme en pensant à autre chose.

Javelot ne parlait pas. Il restait soucieux, regardant au loin. Tout à coup, il dit, comme parlant à lui-même :

— Oui... Nous sommes presque des vieux.

— Pas vous, toujours! — répondit étourdiment Sylvie.

Mais, s'apercevant de sa maladresse, elle ajouta vivement :

— Je veux dire que vous, d'abord... et elle aussi, certaine-

ment... enfin tous les deux... vous êtes... vous ne paraissez pas...

Elle bafouillait. Javelot n'essaya pas de la tirer d'embarras et, très simplement, presque grave, il dit :

— Comment trouvez-vous ma pauvre Berthe?... ou plutôt comment l'avez-vous trouvée, l'autre jour, quand vous l'avez abordée, en arrivant?... Car c'est la première impression qui...

— Vous voulez que je vous réponde franchement?

— Oui.

— Eh bien! je me suis dit : « Dieu! comme une année de campagne, ça change une femme!... »

— Ce n'est pas une année de campagne qui produit cet effet, — dit Javelot avec un triste sourire, — c'est une année de vie.

— Peut-être. J'ai pensé : « Elle a dû être malade... » Mais elle m'a déclaré que non. Alors...

— Moi aussi, — dit Javelot, tout à fait attristé, cette fois, — moi aussi, j'ai, en la considérant, cette même impression d'un état continu qui n'est pas la maladie, quoique y ressemblant par certains points... oui, qui est autre... et qui m'inquiète... qui m'inquiète...

— Certes, — continua Sylvie comme pour le consoler, — elle a toujours ses beaux yeux si doux et parfois, tout au fond, une lueur de gaîté. Mais il m'a paru que... comment dirai-je? que... enfin, c'est comme si un peu de cendre fine, fine, était tombée sur toute sa personne... Elle n'a pas l'air malade, non... mais elle est... Autrefois on aurait dit qu'elle était « touchante »... Oui, c'est bien cela : elle est « touchante ».

André s'attendrissait. Les regards à terre, il murmura :

— Vous ne connaissez pas ça?... Ça s'appelle vieillir...

Il soupira et répéta la phrase qu'il avait prononcée l'instant d'avant :

— Nous sommes presque des vieux.

— Je vous dis : « Pas vous... pas vous! » — répliqua madame Gérard avec une puérile impatience. — Vous ne me croyez pas?

L'homme se sentit flatté. Il se dérida et sourit :

— Moi?... Voyez mes cheveux!

— Ça ne signifie rien, les cheveux! Mon père était blanc à

vingt-cinq ans... Je vous assure que vous êtes un homme jeune, sinon un jeune homme.

André souriait, franchement amusé par ces propos. De sa main restée fine, malgré le hâle du soleil et l'air marin, il caressait sa chevelure comme poudrée à frimas, abondante et vigoureuse. Sylvie suivait de l'œil ses mouvements. Elle dit :

— Donnez-moi votre main.

Il la lui donna.

— Voyons! — fit-elle, en l'ouvrant toute grande.

Attentive, elle en examinait les deux faces, la forme, l'entrecroisement des lignes, la saillie des monts, la profondeur des traits, la multiplicité des étoiles et des points.

— Hein?... que voyez-vous là, madame de Memphis, du Nil ou d'ailleurs?... Allons, dites!... Un peu de courage, pythonisse!... Vous faut-il un trépied?...

Il raillait, très égayé, même un peu excité par le frôlement des jolis doigts.

— Taisez-vous! — fit l'autre en frappant légèrement du pied. Vous me troublez.

Enfin elle abandonna la main, d'un geste brusque et presque irrité en disant :

— Quel malheur!...

— Un malheur? — s'écria Javelot, déjà soucieux.

— Oui, un malheur passé... c'est-à-dire une vie manquée... et qui aurait été si brillante!...

— Comment?... quoi?...

— Ah! quel écrivain vous auriez fait!... Il y a tout dans votre main, tout : l'imagination, le goût, la sensibilité, le sens artistique... tout, vous dis-je, tout!

Javelot était singulièrement troublé. Ce brusque rappel de sa vocation brisée l'assombrit. D'un élan de mémoire, il se revit élève au lycée de Lyon, « fort » en version latine, et le champion du discours français. Il se souvint de ses succès au concours général, de ses brillantes allocutions au banquet de la Saint-Charlemagne, de ses toasts en vers, des félicitations reçues au baccalauréat et des encouragements prodigués par ses professeurs lorsqu'il se préparait à l'École Normale... Une soudaine et violente impulsion faillit le jeter sur une liasse de papiers qui dormaient là, au fond d'un tiroir. Volontiers il les

aurait montrés à madame Gérard en lui disant : « Voyez! Vous avez bien deviné, bien jugé... Oui, j'ai manqué ma vie... manqué... manqué... »

Mais il comprit qu'en obéissant à cette poussée de vanité rétrospective il serait probablement ridicule. Il devint timide, tout à coup, — car il y a une timidité de jeunesse finissante, comme il y a une timidité d'enfance. — Il se domina. Simplement, sans grand émoi, mais avec un peu d'amertume, il répondit :

— Oui... c'est possible... Dans la vie, on ne fait pas toujours ce qu'on voudrait... (Il eut un soupir bref.) Et j'ai vendu des soieries, beaucoup de soieries...

Mais Sylvie trouvait un autre sujet de conversation. Elle regardait le jardin. Et, brusquement :

— Savez-vous ce que je vais faire? — dit-elle. — Cueillir quelques-unes de ces branches fleuries pour orner la table, au déjeuner.

— Ah! mais non!... mais non! — cria Javelot. — Mes pommiers!... mes poiriers!... Et quels fruits mangerions-nous, l'hiver prochain, si nous cueillions les fleurs aujourd'hui?...

— Oh! une toute petite branche... une branchette... Je vous en prie!...

Cependant madame Gérard, sans l'écouter, avait déjà couru dans le jardin et cassé un des bas rameaux d'un pommier d'api. Elle revenait, triomphante, un thyrse blanc et rose entre les doigts.

— Ah! ravageuse! ravageuse! — murmura Javelot, moitié souriant, moitié fâché.

De ses deux mains réunies sur sa poitrine, Sylvie retenait les plis de sa tunique et la tige fleurie dressée devant son visage. Elle s'appliquait à cette pose mystique et jolie. Puis, soudain, elle éclata de rire et courut vers sa chambre.

Un peu de froid était tombé sur l'esprit et sur le cœur de Javelot. Sa bonne humeur habituelle en était altérée. Une vague crainte le saisit... Crainte de quoi? Il ne l'aurait su dire, et, moins encore, analyser ce sentiment. Mais il éprouvait que cette jeune femme avait remué en lui des souvenirs, des rêves, des pensées dont la reviviscence lui était douloureuse... Elle avait éveillé dans son âme si nette certaines sensations trou-

bles, nouvelles, et qui l'oppressaient : dans son imagination demeurée saine, qu'elle qu'en fût l'ardeur, elle avait jeté des images mauvaises et encombrantes... Vraiment elle était étrange, cette petite madame Sylvie, avec sa gaieté sous laquelle on croyait discerner un peu d'embarras et son rire qui parfois sonnait faux... Et pourtant, comme elle était gracieuse, ordinairement, et simple et obligeante à plaisir!... Être fragile et mystérieux! Petite déesse à double visage et dont le charme étourdissait!... « Ce qu'elle a dit de Berthe est juste. — pensait-il encore, — oui... c'est bien ça... Elle est touchante. ma pauvre Berthe..., touchante... Le mot est trouvé... »

Javelot conclut par un : « Allons!... » énergique. Il le prononça tout haut et s'assit devant sa table, dans le fauteuil que madame Gérard venait de quitter. Il murmura :

— Elle est charmante, oui, charmante... Mais elle ferait bien de me laisser la paix!

Il ramena devant lui ses papiers et ses fiches, prit sa plume, la posa, la reprit. Finalement il la jeta sur la table en s'écriant :

— Zut!...

Impatient, il se leva et passa au jardin, puis dans l'Enclos, où il erra au hasard, en fumant des cigarettes.

Maintenant une foule de pensées confuses et de visions précises l'obsédaient. C'étaient sa carrière interrompue, sa vie perdue, gâchée, sa pauvre Berthe malade ; c'était Sylvie en tunique flottante, son thyrse fleuri dans les mains ; c'était elle encore lui frôlant les doigts, elle et ses mouvements prestes, son allure, sa voix, son accent... Elle lui apparaissait aussi telle qu'il l'avait vue descendant de wagon, à la gare de Granteyre, dans son costume tailleur de coupe rigide, avec ses cheveux noués sous son chapeau très simple. Elle lui avait semblé une de ces modernes « femmes fortes » dont un romancier a écrit l'histoire. Il s'était aussitôt senti content de la revoir, et avait été surpris de ce contentement.

Et il se disait enfin : « C'est vraiment heureux qu'elle vienne distraire ma pauvre Berthe en ce moment... Et voilà que, par bonheur, elles s'entendent mieux que jamais!.... Oui, elle est vraiment la joie et la fleur de chez nous... »

Une cloche sonna. C'était l'appel pour le déjeuner : il se hâta vers la maison.

II

Un jour, parce que la température était douce, Berthe avait consenti à une promenade. Sylvie, gracieuse et gaie, lui prêtait l'appui de son bras. Elles allaient vers une vieille tour, située en pleine forêt, d'où l'on apercevait l'Océan verdâtre et les plus hautes vagues de Malevent, toujours écumeux, toujours terrible.

Pour ne pas les accompagner, Javelot avait prétexté l'urgence d'un travail. Le vrai, c'est qu'il voulait goûter un peu de solitude et de rêvasserie dans un fauteuil, un livre à la main et la cigarette à la bouche.

Après quelques moments de ce plaisir, il consulta la pendule et s'étonna que le temps lui eût paru long. Il pensa aux promeneuses et se rappela volontiers le costume de Sylvie : une robe grise, faite en fourreau, à peine élargie dans le bas comme la corolle retournée d'un liseron... Il sourit : « Vraiment, elle était délicieuse ainsi... Elle s'habille à ravir... »

Les heures se traînaient. Javelot parcourut le jardin, et, sans qu'il sût comment, se trouva devant la grille d'entrée, inspectant la route et se disant que Berthe et sa compagne tardaient à venir.

Un cycliste, au loin, fut un point grossissant. Il arrivait à grande allure. Sa fine silhouette se dessinait à mesure qu'il approchait. André le devinait jeune et fort autant qu'il était souple. Et il soupirait un peu en songeant que, lui aussi, à vingt ans, eût fait un beau cycliste... Et, soudain, voici une détonation, un bruit de choses brisées, et le cycliste à terre, essayant en vain de se mettre debout.

Javelot courut. Il aida le jeune homme à se relever. Mais, comme celui-ci ne pouvait marcher sans souffrir, il l'engagea à rester là en attendant un secours qu'il allait chercher à la Maisonnette. Quelques minutes après, il reparut : Augustine, derrière lui, apportait un fauteuil où l'on assit le blessé. C'est ainsi que, les deux aidant l'autre, Jacques du Maine-Baré fit son entrée à la Maisonnette.

Il riait de sa mésaventure et ne se plaignait guère. Après avoir décliné son nom, il demanda que l'on voulût bien faire

prévenir son père, qui l'enverrait prendre en voiture. Il plaisantait et racontait qu'il en était à sa vingt-sixième « pelle » : — toutes sans gravité. — Il se confondait en remercîments et souhaitait que son père débarrassât au plus vite monsieur Javelot de son insupportable présence... Disant cela, il riait en montrant sous une moustache dorée des dents de jeune loup qui éclairaient un délicieux visage d'adolescent aux yeux bruns, profonds et doux, au nez fin, à la chevelure abondante, couleur de châtaigne mûre.

Enfin les promeneuses arrivèrent. Les présentations se firent tant bien que mal. Jacques examinait Sylvie qui le regardait à peine. Puis M. du Maine-Baré survint. Ce petit homme noir, maigre et agité, entra en coup de vent, remercia, offrit ses excuses, gronda son fils, dit du mal des sports en général et de la bicyclette en particulier, s'écria deux fois : « Pauvre France! », fit transporter l'éclopé dans sa voiture et disparut en remerciant et s'excusant encore... A tout cela il n'avait pas employé plus d'un quart d'heure...

Mais, dans la quinzaine qui suivit, le père, toujours agité, et le fils, tout à fait d'aplomb, revinrent.

Cette fois, ce n'étaient plus deux propriétaires campagnards, mais deux mondains vêtus avec recherche. Le père était correct et portait beau; le fils, vraie gravure de modes, était ridicule et charmant.

M. du Maine-Baré parlait vite, et copieusement. Il aimait à n'avoir qu'un seul interlocuteur, afin d'assurer mieux la prolongation de ses discours : « car, dans une compagnie un peu nombreuse, — disait-il, — se trouve toujours quelque personnage incongru pour couper la parole à qui jette le dé ». Aussi, après quelques menus propos sans intérêt, où revenaient souvent les mots : « chute », « pelle », « bicyclette », « machine » et « record », il pria M. Javelot de lui faire visiter le jardin. De la sorte, on serait forcé de se diviser par groupes et il accaparerait le maître de la maison.

Javelot s'empressa. Berthe, fatiguée, remonta dans sa chambre. Jacques du Maine-Baré rougit un peu, ses yeux brillèrent et son allure se fit plus élégante encore dès qu'il se trouva seul avec Sylvie, au long des allées.

Pendant ce temps-là, M. du Maine-Baré parlait. Il n'exprimait aucune surprise de constater que Javelot, un Parisien, se plaisait à la campagne ; mais il s'étonnait de l'entendre déclarer qu'il ne remettrait plus les pieds à Paris que contraint et forcé.

— Vous vous enlizerez, cher monsieur, — dit-il, — si vous restez ici plus de six mois sans en sortir. J'ai fait jadis cette expérience, du vivant de ma femme... A présent, j'use d'un système qui me réussit à merveille : chaque année, le 30 avril et le 31 octobre, je pars avec mon fils... Il y a des gens qui vont aux eaux, à la montagne ou à la mer; moi, non : je vais à Paris, tout simplement, pour m'y décrasser et faire une cure de plaisir... Vous riez?... Mais oui, c'est nécessaire... Nous nous installons rue Louis-le-Grand, au centre de nos opérations, et, pendant quatre semaines, nous explorons toutes les nouveautés, toutes les attractions, les théâtres grands et petits, les concerts, les magasins, les expositions, les musées. Nous inspectons les boulevards, la rive droite et la rive gauche, nous usons de tous les moyens de locomotion, nous ne mangeons jamais deux fois dans le même restaurant, nous flânons, nous marchons, nous courons... Parfois je dis à mon fils : « Jacques, ce soir, ce sera la bride sur le cou!... » Il comprend. Nous nous séparons, moi trottant, lui, galopant... On se retrouve le lendemain, au déjeûner. D'ordinaire, on cause peu et on mange mal, ce matin-là : effet du traitement!... Le soir, au lit, à dix heures... Et, au réveil, on est, de nouveau, frais et gaillard...

Il rit franchement et avec brusquerie. Javelot l'écoutait, un demi-sourire aux lèvres. Ce père campagnard et *modern style* l'intéressait.

M. du Maine-Baré conclut :

— Et ne croyez pas, monsieur, que j'aime Paris! Je le déteste... Je le trouve pénible et cruel, mais nécessaire... Considérez qu'il n'est en réalité qu'un atelier ou une vaste maison de débauche... Mais oui!... L'un et l'autre sont indispensables dans une nation. Seulement... on travaille trop dans cet atelier et on se débauche trop dans cette maison... Il y a la manière... Et nous avons perdu la manière... Autrefois... mais, pardon, je risque de froisser vos opinions en quelque point, et je serais désolé...

— Mais non, monsieur, pas du tout! — dit Javelot. — Au contraire, vous me dites là des choses que j'entends avec beaucoup de plaisir et je vous prie de continuer.

— Oui, autrefois...

Une fusée de rire partie derrière eux coupa ce discours : Jacques et Sylvie s'égayaient. Javelot se rembrunit.

— Les entendez-vous? — dit M. du Maine-Baré. — Ah! mon fils n'engendre pas la mélancolie! Je le maintiens, grâce à mon système, dans la bonne et vieille tradition française. Nous sommes Gaulois, dame! et nous aimons le beau sexe. Seulement... seulement, cela, c'est un peu la mousse du champagne; ça pétille beaucoup et c'est inoffensif... Hors Paris, nous redevenons sérieux et rangés. Chez nous, pas de maîtresse, pas de collage, pas de passion ni de passionnette. Je garde mon fils et mon fils me garde. Au Maine-Baré, nous nous reposons dans le calme. Il nous suffit de causer de ce qu'on a vu et entendu...

— Tout de même, — dit Javelot en pensant à Jacques, — les deux cures sont peut-être un peu espacées...

— Mais non, monsieur!... Deux mois par an, c'est le sixième de notre vie; cela équivaut à peu près à un jour d'agrément par semaine... C'est plus que suffisant... Les ressources de l'homme ne sont pas inépuisables...

Jacques intervint :

— Je suis sûr, monsieur Javelot, que mon père vous débite des sornettes... Dites, papa? j'ai cru entendre que vous aviez enfourché votre dada?...

— Parfaitement!

— Vous avez raconté votre méthode?... la cure de mai et de novembre?... la moyenne d'un jour par semaine?... Monsieur Javelot, n'écoutez pas mon père... ou, plutôt, sachez qu'avec tout système il y a des accommodements...

Et, se penchant vers l'oreille de Javelot :

— ... et des à-comptes qu'il ignore!

Sylvie était restée en arrière. Arrêtée devant une touffe de fraisier, elle en considérait les étoiles toutes blanches et leur petit cœur vert. Quand elle leva les yeux, elle vit que Javelot l'épiait. Alors, comme les autres lui tournaient le dos, elle eut un petit geste d'impatience qui semblait dire : « Ils

m'ennuient!... Quand donc s'en iront-ils?... » Et, si Javelot avait pu le faire, il l'aurait remerciée pour ce geste.

Enfin ils partirent, mais en promettant de revenir au moins une fois encore avant leur départ pour Paris : — cure de printemps!

Derrière eux, Javelot délivré poussa un soupir de joie. Prenant le bras de Sylvie et le mettant sous le sien, il dit avec allégresse :

— Et, à présent, promenons-nous un peu... pour nous!

III

Derrière les stores transparents du petit salon, les deux femmes s'appliquaient à des travaux d'aiguille. Berthe, languissante, vêtue d'une simple robe couleur de poussière, sans un ruban, sans un bijou, coiffée avec ordre et régularité, visitait le linge de la dernière lessive. Sylvie, en blouse rose, ample et légère, fraîche comme une fleur sous le fouillis de ses cheveux, chiffonnait une soie molle et diaphane.

— Voyez-vous, bonne amie, — disait-elle, — je ferai l'encolure carrée... c'est plus nouveau. Ici un trou-trou, trois plis, un autre trou-trou... Et, dans le trou-trou, un ruban de velours noir... J'aime le velours noir sur la peau... C'est doux et seyant.

— Coquette!... Tant de soin pour des chemises?

Sylvie eut un regard d'étonnement ingénu :

— Mais oui, pour des chemises!... Et pourquoi ne les soignerais-je pas?...

— Parce que... — fit Berthe embarrassée. — Enfin, que pense monsieur Gérard de cette élégance intime?...

— Il ne s'est jamais occupé de cela, — répondit brusquement Sylvie.

Puis, changeant le tour de la conversation :

— J'aime les jolies choses en tout genre... C'est pourquoi, bonne amie, je me plais à vous regarder, vous, votre doux visage et vos cheveux d'argent et d'or...

Elle disait ainsi, câline, penchée vers Berthe qui, la tête inclinée sur son ouvrage, ne levait pas les yeux.

— Mes cheveux!... — dit Berthe. — Mes pauvres cheveux... d'argent, surtout!...

Elle soupira.

— Parlons plutôt de vous, — continua-t-elle. — Savez-vous que nous sommes heureux de vous avoir ici, que nous voulons vous y garder longtemps?... Ah! c'est que nous vous aimons bien!... Et de vous savoir si travailleuse, si courageuse, nous ressentons pour vous tant d'estime que c'est presque de l'admiration...

— Oh! bonne amie!... Que vous êtes gentils et affectueux tous les deux!...

Sylvie avait dit ces mots comme si elle était secouée d'émotion et avec le tendre roucoulement de sa voix séduisante. Elle ajouta :

— Aussi je vous aime bien, allez!...

La veille, Sylvie avait employé la soirée à leur conter ceci :

« L'insuffisance des appointements de son mari l'avait obligée à chercher une occupation rémunératrice. Elle s'était adressée à une vieille Américaine, miss Hutchinson, qui habitait Paris depuis longtemps, et qui était correspondante d'une revue féministe américaine, la plus répandue de celles qui sont lues en Europe : l'*Avant-Garde féminine*... Miss Hutchinson est installée rue Montmartre, dans un petit hôtel sur cour, bien agencé, où, chaque soir, les collaboratrices lui apportent leurs articles et leurs informations. Aussitôt on dactylographie ce texte, et la copie, rapidement corrigée, part dans la nuit pour Chicago, où se font les traductions nécessaires et d'où la revue, éditée en plusieurs langues, est expédiée partout... Les articles fournis par les collaboratrices parisiennes (car il y a une semblable organisation dans toutes les grandes capitales du monde) touchent à l'actualité, à la littérature, aux arts, au théâtre, à la la mode, mais surtout aux questions féministes, à tout ce qui démontre l'injustice et la stupidité de la suprématie masculine... Sylvie tient la rubrique : *Coups de plume.* Elle s'en tire avec honneur... »

— Monsieur Gérard doit être fier de vous, — dit naïvement Berthe en se rappelant ce que Sylvie elle-même leur avait raconté la veille.

— Heu!... — répondit l'héroïne d'un ton évasif.

Une porte s'ouvrit : André parut. Depuis quelques jours, il se plaisait à venir auprès des deux femmes pendant qu'elles travaillaient. Le plus souvent, il restait là sans parler. Il fumait en les regardant, en les écoutant, et il semblait heureux.

Il se jeta sur un siège bas et, s'adressant à Sylvie, dit d'un ton badin :

— Eh bien! madame la féministe, où en sommes-nous de notre grand combat?

Elle répliqua sur le même ton :

— Je fourbis mes armes... Je fais ma veillée...

— Et quelles pierres allez-vous bientôt jeter dans notre jardin?

— Un moellon, — dit-elle. — Je médite un article dont vous... je veux dire : vous deux... m'avez fourni le sujet, sans vous en douter!

Ils interrogèrent :

— Vraiment?

— Comment?

Au fond, ils étaient flattés d'avoir pu suggérer quelque chose à une si intelligente créature.

Sylvie piqua son aiguille dans son ouvrage, ploya sa taille. s'accouda sur ses genoux, joignit ses doigts, où le dé en vermeil voisinait avec des bagues, et, moitié riante, moitié sérieuse. elle dit en pesant sur chaque mot :

— Hier, au dîner, parce que la femme de chambre n'était pas là, vous, monsieur, vous avez supporté que bonne amie quittât cinq fois la table pour vous servir... Vous avez fait l'Oriental... Vous êtes horrible!... Et pourtant il y a une circonstance atténuante : c'est que vous avez suivi l'usage... car, sur dix mille maris, il y en a neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf qui, dans le même cas, font de même...

— D'où vous concluez?...

— D'où je conclus... et c'est là le sujet de mon article, oui... que, dans la vie conjugale, la femme est dupée, toujours dupée.

— Oh!...

— Ah!...

Ils protestaient.

— Tout cela, — dit Javelot, — parce que ma femme m'a servi à table et parce que je me suis laissé servir?

— Mais oui!

— Pourtant, voyons, si personne n'est là pour servir, — dit Berthe, — il faut bien que l'un des deux se dérange. Et je trouve tout naturel que ce soit moi...

— « ... parce qu'il est naturel que je sois esclave!... » Voilà ce que vous devriez ajouter, bonne amie, car, au fond, c'est votre pensée...

— Dame!...

— Parce que vous trouvez tout simple que, des deux époux, ce soit toujours le même qui prenne la peine, et l'autre qui, toujours, recueille les bénéfices; parce que vous trouvez légitime et juste que ce qui s'est passé il y a deux mille ans, cinq cents ans, cent ans, l'année ou la semaine dernière, se passe encore hier, aujourd'hui, demain, éternellement; parce que, ce que vous avez accompli de si bon cœur hier au soir, vous l'avez fait ou l'auriez fait de même il y a vingt-cinq ans, au lendemain de votre mariage...

— Certainement!

— Et cela me permet de dire que vous, comme moi, comme nous toutes, femmes, nous sommes, dans le mariage, des esclaves aimant ou détestant notre chaîne, mais des esclaves toujours... et odieusement volées, parce que tout d'abord, en nous mariant, on nous a promis la liberté...

— Peste!... comme vous y allez! — dit Javelot, un peu pincé.

— Établissons votre compte et celui de votre femme, voulez-vous?

— Je consens.

— Eh bien, dites-moi ce que vous faites pour prouver à votre femme votre grand amour conjugal!... Vous riez en dessous?... Ai-je dit quelque énormité?... Ah!... oui... Laissons l'alcôve et tirons les rideaux... Ça ne regarde personne que bonne amie, ça... Ce que je veux, ce sont des preuves d'amour désintéressé... Allons, donnez-en!

— Mais... — fit Javelot un peu troublé, — je pense à elle sans cesse...

— Bon!

— Je passe tout mon temps avec elle...

— Beau mérite!... A la campagne, que feriez-vous de mieux?

— Il en a toujours été ainsi, — dit Berthe vivement, — même à Paris, même quand nous étions jeunes.

— Bon!... Ensuite?...

— Et puis je la laisse absolument libre pour ses dépenses pour ses achats... C'est elle qui tient la caisse...

— Très bien : c'est votre comptable. Et après?...

— Après?...

Il réfléchit et continua :

— Je cultive des fleurs pour elle... Je... A diable! Vous me faites faire un examen de conscience dont je n'ai pas l'habitude... Je ne sais plus où j'en suis!... Et puis, après tout, il y a l'amour, l'amour conjugal, un amour vieux de vingt-cinq ans et qui n'a pas besoin de tant de preuves pour se témoigner. C'est comme l'air qu'on respire... C'est l'atmosphère dans laquelle on se meut... On en est imprégné. on en reçoit la vie et la santé sans qu'on s'en doute... L'air est là, sapristi! on en est sûr, et pourtant on ne le voit pas...

— Très jolie, votre comparaison. Mais... c'est de la littérature... Ce que je vais mettre en regard, moi, ce ne sera pas des métaphores.

Elle parla. Elle rappela l'existence que Berthe avait menée, rue Vivienne, son labeur acharné, son dévouement, sa fatigue sous sa double charge de maîtresse de maison et de commerçante. Un peu troublés, ils l'écoutaient, d'abord avec de brèves protestations, ensuite en silence. Maintenant Berthe tirait son aiguille sans relâche, les yeux obstinément fixés sur son travail, et comme si elle avait craint de les laisser voir. Et, d'un regard aigu. Sylvie épiait son visage.

— Et aujourd'hui, — continua la jeune femme — sa vie est plus encore à vous, tout entière à vous. Du lever au coucher, elle n'a qu'une pensée : vous; qu'une occupation : soigner vos vêtements, votre linge, vos repas, prévenir vos goûts, travailler pour vous, se fatiguer pour vous... Elle n'a qu'un critérium pour juger de toutes choses : « l'agrément, le plaisir d'André... »

— Eh! — dit André un peu agacé, — ça lui fait plaisir de me faire plaisir!

— Voilà! — cria Sylvie avec une malice triomphante, — voilà bien le mot que j'attendais! Voilà la belle et décisive

formule de votre amour conjugal!... Cachez-vous, monstre d'égoïsme : vous me faites horreur!

Elle riait. Mais sa voix était mordante.

— C'est pourtant vrai, — dit Berthe paisiblement; — cela me fait plaisir de lui faire plaisir... Là est tout le bonheur de ma vie... Je serais bien malheureuse si je sentais qu'il trouve, lui, sa joie ailleurs...

Un court silence gêné tomba entre eux.

— Tout ça, — dit Sylvie en plaisantant, — c'est de très vilaines choses : n'en parlons plus... Je croyais faire mon article... Bonne amie, voyez comme j'ai bien travaillé!

Elle prit à deux mains le brillant tissu que chiffonnaient ses doigts, le tourna, le retourna comme pour le caresser. Ses bagues chatoyaient. Sa nuque soyeuse et duvetée avait des reflets moirés et sa petite oreille, finement ourlée, était une conque de nacre dans une mousse blonde.

Comme elle s'était mise debout, André pour la voir, levait ses yeux vers elle et son regard l'embrassait toute. Il pensa :

« Ce Gérard est stupide!... Comment peut-il quitter sa femme pour si longtemps?... »

— Voyez, bonne amie, — disait Sylvie, — comme c'est gentil, cet entre-deux...

— Et à quoi madame la raisonneuse destine-t-elle ce joli rien? — dit André.

Sylvie regarda Berthe en souriant :

— Faut-il le dire, bonne amie?... Ce ne sera pas inconvenant?...

Elle affectait un air gamin qui lui allait à ravir. Comme Berthe disait : « Oui », elle se tourna vers André. Naïve et provocante, elle prit à deux mains l'étoffe légère, la souleva, la tendit dans toute sa hauteur, et, avec un enjouement de petite fille :

— Monsieur, — dit-elle, — c'est une chemise.

— Bigre! — fit André.

Il rit un peu, d'un rire faux, avec une imperceptible contraction des paupières, et il s'en alla brusquement.

Et Sylvie dit à Berthe :

— Bonne amie, assez travaillé... Si l'on faisait un peu de musique?...

IV

Dehors, André souffla très fort. D'un geste irrité, il enfonça son chapeau sur sa tête et se mit à marcher devant lui à grandes enjambées. Au bout du jardin, devant le mur de clôture, il s'aperçut qu'il ne savait ni où il allait ni ce qu'il faisait. Il pensait. Non, il ne pensait pas, il voyait. Il voyait et entendait Sylvie lui répondre, avec son air ingénu : « Monsieur, c'est une chemise... »

« Étrange, cette petite femme, — se disait-il, — étrange et intéressante, avec son travail, sa coquetterie puérile, ses révoltes et, à présent, sa solitude qu'elle supporte si vaillamment... Qu'elle soit irritée, fatiguée, cela se comprend et explique sa charge à fond de train contre les maris. On lui pardonne...

Il fit volte-face et roula une cigarette :

« Elle est jolie... Et si fraîche!... Par exemple, pas sentimentale pour un sou... Pourtant, qui sait?... Avec ces petits êtres-là, tout nerfs, tout sensation, on n'est jamais sûr... « Monsieur, c'est une chemise... » Comme elle a dit ça avec esprit, naïveté, malice et pudeur!... Elle est charmante... Sans expérience, c'est certain, mais charmante... Gérard... quel imbécile!... s'en aller!... Il ne sait même pas la couleur de ses jarretières, ce savant en *us*... Et quant à la chemise de soie... »

Ici, André toussa très fort et jeta au loin sa cigarette inachevée. Il était nerveux. Il avait chaud. Il respira, puis se reprit à songer en marchant.

Un trouble s'élevait en lui, un malaise qu'il ne savait définir. Il voulut en chercher la cause et s'appliqua à cette découverte... Parbleu! c'est que ses habitudes étaient changées par la présence de madame Gérard : sûrement, il souffrait de la privation de ces heureux tête-à-tête avec sa femme, de ces bonnes conversations semées de petit mots « bêbêtes », dont leur vieille tendresse avait gardé l'habitude...

« Certes elle est ravissante, cette Sylvie, mais elle reste un peu trop longtemps... »

Il retournait vers la maison sans s'en apercevoir, et il se répétait :

« Oui, trop longtemps, trop longtemps... »

Maintenant il était près de la fenêtre du salon. Un murmure de conversation lui parvenait, indistinct. Cependant il perçut la voix de Berthe qui disait :

— Tout ce que vous voudrez, ma chérie... Quoi que ce soit, ce sera toujours très bien, parce que ce sera vous qui chanterez.

— Bravo! — cria une voix juvénile. — Voilà qui est dit à merveille!... Oui, madame, ce sera toujours charmant, parce que ce sera vous.

André se rembrunit : il avait reconnu la présence de Jacques du Maine Baré. Il venait trop souvent, ce satané gamin!...

« Sylvie lui plaît, c'est visible... Il est là à toute heure... Avantage de la bicyclette!... Un quart d'heure d'aller, un quart d'heure de retour... Il abuse... »

Un accord frappé au piano. Puis le chant de Sylvie :

O douce étoile! feu du soir!...

Cette mélodie sereine, la tendre pureté de cette musique divine plongeaient André dans une délectation dont il n'aurait su dire si elle était chaste ou perverse. Ce n'était certes pas la première fois qu'il l'écoutait, et pourtant il lui semblait ne l'avoir jamais entendue. Il s'assit sur un banc, non loin de la fenêtre, et il se concentra tout entier sur cette harmonie — et sur cette voix...

Puis le piano s'arrêta, le chant mourut... Le jeune Maine-Baré ne parlait pas... Était-il ému, lui aussi?... Et Berthe, maintenant, répondait : « Non, ma chère amie, non », comme si elle résistait à quelque sollicitation.

Mais Javelot ne se prêtait pas à écouter davantage : recueilli, il s'appliquait à conserver en lui la douceur des sons et des paroles qui l'avaient charmé... O cette voix de Sylvie!...

Et, tout à coup, rompant le silence, ce furent les premières notes de l'insipide :

Sous les arceaux de Notre-Dame...

La voix grêle de Berthe murmurait plutôt qu'elle ne chantait...

Par un coup de violence qu'aurait démenti son passé

d'homme calme, Javelot se précipita vers la fenêtre basse, ouvrit les contrevents, enjamba l'appui, se trouva dans le salon, criant :

— Ne chante pas, Berthe!... Tais-toi!... tais-toi!...

Berthe s'arrêta brusquement, secouée de frayeur. Elle porta les yeux sur son mari et ne reconnut pas ce visage pâle et durci. Puis elle défaillit en murmurant :

— Méchant!... comme tu m'as fait peur!

On s'empressait autour d'elle. On l'installa dans un fauteuil... A genoux devant sa femme, sans souci de Jacques qui le regardait, Javelot gémissait :

— Quelle brute je suis!... quelle brute!...

Sylvie était allée chercher de l'eau fraîche : Berthe put boire un peu. Elle ouvrit les paupières. Elle disait :

— Pardon!... C'est stupide... Un rien me donne un coup au cœur... Je ne sais pas ce que j'ai depuis quelque temps... C'est fini... Pardon!...

Et elle essayait de sourire.

Jacques du Maine-Baré partit en faisant des vœux pour la santé de madame Javelot. Il assura qu'il reviendrait le lendemain prendre des nouvelles. Javelot le laissa dire : peu lui importait, maintenant!...

Et, pendant que Sylvie s'éloignait avec le jeune homme, Berthe, attirant à elle la tête de son mari, susurra cette question inattendue :

— Dis?... est-ce que tu m'aimes encore un peu?...

— Ah! si je t'aime!... — répondit André avec chaleur, — Je n'aime que toi, ma pauvre chérie!

Avec un élan de sincère tendresse, il baisait les mains de Berthe, tandis qu'il sentait s'élever en lui un sentiment pénible et nouveau qui ressemblait à du remords.

V

— Oui, cher monsieur, — disait M. du Maine-Baré, — ici les femmes sont toutes laides... excepté une certaine Loulou, venue de Bordeaux... Oui, toutes!... Et l'on n'a aucun mérite, vraiment, à être sage ou fidèle...

On était à la fin du repas. Le propriétaire du Maine-Baré, avait offert à M. Javelot les premières asperges de son jardin et on l'avait invité avec son fils à venir les goûter.

Ils étaient gais. Pourtant sur le visage de Sylvie on aurait discerné un peu de contrainte, — malgré qu'elle écoutât les aimables propos de Jacques, son voisin : il affectait de lui parler tout bas et comme en confidence, même pour lui offrir du sel. — Javelot les regardait souvent tous les deux. Il était agacé, nerveux, et haïssait ce beau garçon.

A l'assertion du père, du vieil amateur, Javelot répondit en souriant :

— Je n'ai pas vérifié. Toutefois l'unique échantillon que j'ai vu vous donne raison...

— Ah!... Et qui?

— Madame Natte.

— Madame Natte!... Vous connaissez madame Natte?... Et, sans doute, aussi monsieur Natte?... Ce couple est ineffable!... « Moi qui suis philanthrope... Notre névralgie... notre tempe... notre foie... » Ah! vous connaissez les Natte!... Eh! bon Dieu! que sont-ils venus faire chez vous, ces gens là?...

Tous riaient, franchement amusés : ils se remémoraient l'ami de l'humanité, avec son nez en cerise et ses lèvres bonasses, et l'image de madame Natte, reflet de son mari, se dressait devant eux.

Javelot raconta comment une loterie charitable avait été l'occasion de les connaître.

— Ah! oui!... — cria M. du Maine-Baré, — la loterie où il y avait de si jolis lots culinaires et domestiques?... Mon éventail de plumes a fait scandale. On a conjuré le hasard de le donner à mademoiselle Loulou. Et le hasard a bien voulu!...

— Mademoiselle Loulou! — dit Javelot, interrogateur. — Qu'est-ce? Vous l'avez déjà nommée, ce me semble?

— C'est la « poupée » du pays, — dit Jacques en regardant la cendre qu'il faisait tomber de son cigare et pendant que ses cils battaient à petits coups.

Et, d'un air dégoûté, M. du Maine-Baré expliqua que, dans toute cette région, les « filles » étaient appelées des « poupées ». Il y en avait — comme il y a des poupées dans les magasins — de tout prix et pour tous les goûts...

Jacques, à la dérobée, souriait en guettant Javelot.

— Ah!... ah!... Vous connaissez les Natte?... — reprenait, jovial, M. du Maine-Baré. — Et vous ont-ils conté leur philanthropique histoire?...

— Laquelle?

— Celle de « Maman Colibri... » Vous ne comprenez pas?...

— Ma foi, non.

— Voilà ce que c'est que de rester si longtemps sans mettre le pied à Paris!... Vous auriez vu, comme moi, jouer ça au Vaudeville... Hein, Jacques, tu te rappelles?... Berthe Bady était-elle bonne, là dedans!...

— Oui, mais une Maman Colibri est tout de même trop mûre pour faire la fête! — dit Jacques.

— Trop mûre! — s'écria, avec une indignation comique, M. du Maine-Baré.

Il souleva les épaules d'un air qui signifiait : « Les jeunes gens n'y entendent rien ». Et il continua, s'adressant à Javelot :

— Cher monsieur, « Maman Colibri » est une maman qui, un beau jour, lâche tout pour un jeune et joli garçon. Quand elle en a assez, trop, elle revient, et le mari lui ouvre ses bras... Ça, c'est le théâtre moderne...

— Et du théâtre vrai, — dit Javelot, — puisque, même dans ce petit coin de province, vous trouvez une « maman Colibri ».

— Parfaitement! Je ne dis pas non... C'est bizarre... Donc, certain jour, cette excellente madame Natte, mère d'une fille mariée, s'il vous plaît, oui, il y a quelques années, cette excellente femme a pris la clé des champs. Et je dis bien : « des champs », car c'est à travers champs qu'elle est partie avec un jeune paysagiste que l'amour de la nature avait conduit à Granteyre. La fugue a duré six ans. En vain le gendre (c'est d'un cocasse irrésistible!) courait après sa belle-mère pour la ramener sous le toit conjugal. Elle ou plutôt *ils* fuyaient devant lui. La poursuite fut épique. Natte et son gendre renoncèrent... Et, un beau matin, maman Colibri a reparu, le visage flétri, les cheveux grisonnants et la tête basse. Les époux se sont embrassés en pleurant. Au nom de la philanthropie, monsieur Natte a oublié, et la femme n'a plus suivi que les

doctrines de l'époux. Afin de racheter sa faute, elle s'est créé une nouvelle individualité. Elle s'est fondue en lui. « A eux deux, ils ne sont qu'une chair », comme il a été dit d'Adam et d'Ève... Elle a pensé comme le mari, parlé comme lui, souffert comme lui ; elle en a pris l'air, le ton, presque tout à fait les traits du visage et tout à fait les maladies... C'est touchant...

André n'entendit pas la fin de ce discours. Il regardait le bras de Sylvie, qui, sur la nappe, voisinait de trop près, lui semblait-il, avec celui de Jacques. Et ce spectacle le suffoquait.

On passa au jardin, mais on y demeura peu. Les Maine-Baré partirent de bonne heure. Ce ne fut pas sans mille protestations cordiales du plaisir qu'ils avaient goûté. Ils convièrent Javelot à les venir voir; Jacques pressa madame Gérard de ne point tarder. Le père vanta les jardins du Maine, qui valaient d'être visités. Il montrerait à madame Javelot sa laiterie modèle et son poulailler de premier ordre. M. Javelot admirerait certainement une superbe haie de mimosas géants, que lui, M. du Maine-Baré, avait acclimatés dans le pays... Les Javelot promirent. Sylvie fut réservée, presque muette. Les voisins disparurent, au rapide roulement d'une voiture élégante.

— Ils ne me plaisent guère, — dit Javelot en rentrant dans la maison. — Quels drôles de bonshommes !...

Son regard s'aiguisa d'un peu de malice :

— N'est-ce pas, madame Gérard, que la province ne manque pas d'un certain piquant?

— Heu!... — répondit froidement Sylvie.

— Quant à moi, — dit Berthe, — je n'en peux plus. Recevoir, même très simplement, est à présent au-dessus de mes forces. Je ne demande que mon lit... Pardonnez-moi de vous fausser compagnie... André, je t'en prie, veille à ce que ma petite Sylvie ne s'ennuie pas trop...

— Ne vous inquiétez pas de moi, — dit Sylvie. — Au surplus, je me retire dans ma chambre... A moins que vous ne me permettiez, bonne amie, de vous servir de caméristе et de vous accompagner là-haut?...

Avec joie et reconnaissance, Berthe accepta. Et bientôt, étendue dans son lit, en proie à une migraine commençante,

elle voyait Sylvie assise auprès d'elle, sous la lampe, et tournant sans bruit les feuillets d'un livre qu'elle lisait.

Berthe la considérait, toute fraîche, toute rose, dans sa jeunesse et sa santé... Oui, elle était vraiment le Printemps qui passait... Quel bonheur d'être jeune!... d'être jolie!... d'être forte!...

— Petite Sylvie, — dit-elle, — je ne veux pas que vous soyez plus longtemps garde-malade... Laissez-moi... Il fait bon... Profitez de la soirée... Faites un tour avant d'aller dormir...

Et. comme Sylvie protestait, voulait demeurer encore :

— Non, non, — dit Berthe. — Allez, je le veux...

Alors Sylvie se pencha vers elle, toucha de ses lèvres les bandeaux argentés et se retira, légère, effleurant à peine le tapis. Et elle se dirigea vers sa chambre.

Un peu lasse, madame Gérard se met à l'aise. Elle ôte son corset, s'allège d'un jupon et se couche sur la chaise longue, devant la porte-fenêtre grande ouverte.

Elle reste là immobile, rêveuse, les yeux clos.

Le silence glisse dans la demeure et il s'en rend maître. C'est lui, semble-t-il, qui a fermé les portes et les baies par où la maison respire et regarde au dehors ; lui qui a joint les contrevents, rabattu les rideaux et qui, par louche complicité, a versé le sommeil dans les yeux qui ne doivent pas voir et dans les oreilles qui ne doivent pas entendre... Les champs, les jardins, les bois et l'Enclos dorment déjà dans le calme de la nuit claire et l'ondoyante coulée du fleuve s'en va doucement vers le gouffre et la mer.

Madame Gérard soulève ses paupières et médite devant le paysage nocturne. Elle songe qu'il ferait bon se laisser vivre ici.., longtemps... toujours... Elle pense à Paris, l'ardente fournaise, au travail qui lutte, aux conflits, où s'usent les énergies. aux coquetteries nécessaires, aux stratégies savantes et rusées, aux lendemains toujours plus difficiles... Elle pense à bien d'autres choses encore... Avec inquiétude et perversité, elle sourit en elle-même... Vraiment oui, les Javelot sont trop heureux!...

Elle s'assoupit.

VI

Peu après, un léger bruit l'éveille. Elle jette ses pieds à terre et se dresse :

— Ah! monsieur Javelot! — s'écrie-t-elle, — comme vous me surprenez!...

André est là, debout dans l'encadrement de la porte. Il dit, avec un peu d'embarras :

— De loin, je vous regardais dormir.

Mais elle, sans relever le propos :

— J'ai laissé bonne amie, — dit-elle. — Elle n'a plus voulu de moi, elle m'a obligée à descendre... Elle s'imagine que je m'ennuie auprès d'elle!... Elle est si bonne!... L'avez-vous vue?

Il répondit :

— Oui... oui... Elle dormait : je ne l'ai pas dérangée.

Un petit silence. Puis :

— Comme il fait doux ce soir! — dit-il en changeant de ton. — Je viens de l'Enclos. C'est délicieux.

— Ah! — répondit Sylvie avec indifférence.

Elle semblait distraite ou absorbée en quelque pensée profonde. Elle s'était assise à l'extrémité de la chaise longue, les jambes croisées, le coude au genou, son menton dans sa main.

Sa taille ployée avait une inflexion molle et caressante; la douce amplitude de ses jeunes reins tendait sa robe; sa jambe se dessinait de la hanche à la cheville sous le frêle tissu. Sa tunique flottante laissait nus et libres ses bras et son cou. Des agrafes manquaient à l'ouverture qui bâillait, sur la poitrine, et laissait entrevoir un peu de chair dès que Sylvie se courbait davantage.

Elle dit :

— Vous n'allez pas rester là, debout?... Asseyez-vous, je vous prie.

En même temps, d'un geste vague, elle montrait la terrasse où, d'ordinaire, il y avait des sièges en permanence.

André se détourna, regarda vers le jardin et dit niaisement :

— C'est curieux : on a déjà rentré toutes les chaises.

Elle fit encore un « ah! » indifférent et n'ajouta rien de plus. Et Javelot resta debout, n'osant pas pénétrer dans la chambre et s'y asseoir. Collé au mur, quelque peu ému. il laissait tomber sur elle un regard attentif et lourd.

Elle répéta ce qu'il avait dit tout à l'heure :

— Comme il fait doux, ce soir!

D'une voix lointaine il répondit :

— Oui... très doux... surtout dans l'Enclos... Ici le soleil a chauffé les murs. le gravier, la balustrade, toutes ces pierres, tout ce bois... Mais là-bas, c'est exquis!

Il étouffa d'abord les paroles d'un souhait qui lui montait aux lèvres. Puis, brusquement :

— Si nous y allions?...

Il y eut alors un très court silence, un rien de perplexité. Mais, soudain :

— Allons-y! — dit-elle.

D'un geste hâtif, elle prit une dentelle qui traînait par là, s'en couvrit la tête, et ils sortirent.

Ils marchaient côte à côte et sans bruit. Face à la Maisonnette, la lune se levait sur la rive gauche du Courson. Elle baignait d'argent les prairies, les verdures sombres, les terres basses où les graminées pâlissaient. Le rossignol donnait sa sérénade aux étoiles. Un crapaud tendre et douloureux lui répondait avec des sons de flûte. Au loin, des miaulements de chats ressemblaient à des appels.

— Vous êtes heureux, monsieur Javelot? — dit Sylvie.

— Oui, je le suis, en effet.

— Rien ne manque, rien ne peut manquer à votre bonheur. La vie confortable, le calme, la sécurité du lendemain, la liberté, une femme qui vous adore et que vous aimez...

Il tressaillit un peu et dit :

— Oui... oui... oh! oui... certainement...

— Vous avez bien fait de quitter Paris... Ah! comme je vous comprends!

— Vous me comprenez?

— Oui, toujours... Et souvent je vous devine.

— Ah!... Tant mieux!

Il se reprit :

— ... ou tant pis!...

Elle ne s'étonna pas de cette parole, n'en demanda pas l'explication.

Ils marchaient dans une allée étroite, bordée par des taillis de jeunes arbres. La lune montait, large, sur le velours du ciel.

— Vous êtes bref, — dit-elle tout à coup. — Cela vous ennuie, de causer?

— Oh ! non... Seulement...

Une crainte venait à André : celle que ce silence ne déplût à Sylvie et que, le jugeant balourd et maladroit, elle ne voulût rentrer aussitôt.

Et il continua, balbutiant :

— ... Seulement, je me sens parfois très embarrassé devant vous... Je vous sais habile, savante et d'esprit avisé ; vous avez la plume facile et le trait parfois cruel... Alors, moi qui ne suis qu'un ancien boutiquier devenu paysan...

Il y avait de l'amertume dans ces derniers mots, qu'il s'efforçait pourtant de dire avec une ironique bonhomie.

Sylvie se mit à rire, d'un joli rire qui tinta clair.

— Vous! — dit-elle. — Un paysan?... Un paysan amoureux des livres?... Un paysan qui lit Tolstoï?... Un paysan qui pose sa bêche pour admirer les ailes des petits pois et les jeunes pampres de la vigne?... Un paysan!... Je vous écoutais, l'autre jour, nous parler de vos œillets et de vos roses, de leurs formes, de leurs nuances, de leurs parfums : vous étiez poète, ne vous déplaise... et vous l'êtes encore, ce soir, j'en suis bien sûre...

Une bouffée d'orgueil puéril gonfla le cœur et monta au cerveau d'André. Une petite flamme brûla ses joues. La gorge un peu serrée, il répondit simplement :

— Oui... peut-être...

Et ils se turent.

Un bruissement de feuilles remuées se fit entendre au ras du sol, et soudain une couleuvre onduleuse traversa l'allée. Sylvie, prise de frayeur, jeta un petit cri, faillit tomber à la renverse, et sa nuque toucha la poitrine d'André...

Déconcerté par ce choc imprévu, Javelot avança une main hésitante. Mais, vite calmé, légèrement et du bout des doigts il redressa la jeune femme.

— Pardon... J'ai eu peur, — dit-elle.

Aussitôt, avec volubilité, elle se mit à parler du serpent, qui perdit la femme. des animaux qui la dégoûtaient, et aussi du charme de l'obscurité. des douceurs de la solitude...

Peut-être cet incident l'avait-il rendue défiante, car elle marchait à pas comptés, retenant à deux mains le fouillis de ses jupes et regardant le sol.

Encore ému et silencieux, Javelot suivait les petits pieds en pantoufles blanches. qui, sous le clair de lune, semblaient chaussés d'argent.

— Comme ça me change, cette vie d'à présent! dit-elle. Figurez-vous que tous les soirs, à cette heure, c'est un terrible remue-ménage, au journal. Nous sommes toutes dans la salle de rédaction, à réclamer les feuillets de copie pour les relire... La fille de service nous les apporte, sans se presser. On la bouscule, on se fâche. Elle reste impassible... C'est qu'on a hâte de s'en aller au théâtre ou ailleurs... Et puis on potine, on bavarde ferme. On dit du mal des absentes... C'est drôle et un peu méchant...

Comme Javelot ne parlait pas, elle se tut, un moment. Puis, tout à coup :

— La belle nuit! — dit-elle. — Moi, de voir ça, j'ai presque envie de pleurer... Et vous?

— Moi?...

Il ne savait trop que répondre à cette question qui forçait son intimité et sollicitait une confidence. Quelque chose de plus impérieux que sa crainte le poussa, et il dit, les yeux vers les étoiles :

— Quand j'étais tout petit, si une angoisse, un chagrin obscur me prenait... les enfants connaissent cela, eux aussi... je m'en allais bien vite grimper sur les genoux de ma mère. Je me blottissais contre elle, dans la tiédeur pénétrante de ses bras. Je ne parlais pas. Mais j'écrasais mon visage sur sa poitrine. Dans cette obscurité douce et moite. je n'entendais plus rien que son cœur battant à petits coups réguliers. Alors ma peine fondait, pour ainsi dire, mon inquiétude s'évaporait. et le sommeil me prenait là, pendant que je sentais le bercement des genoux maternels... Eh bien!.. eh bien!...

Il hésitait :

— ... Eh bien!... j'éprouve encore un peu cette sensation, malgré mon âge, quand, parfois, le soir, ayant le cœur en peine, j'erre à l'aventure dans le silence des champs, au bord du Courson, ou sous ces arbres... Il me semble qu'il y a là, près de moi, un être puissant, très doux, qui me berce et me protège, que j'entends vivre et palpiter...

Il s'arrêta court, comme pris du regret d'avoir dit tant de choses, et aussi parce que Sylvie, au lieu de continuer à marcher devant lui, s'était retournée soudain et le regardait fixement.

— Et ensuite? — dit-elle.

— Ensuite?... Il n'y a pas d' « ensuite », — répondit-il avec brusquerie.

— Mais si, il y en a un! Le voici... Ensuite, vous rêvez... Ah! ah! vous êtes rêveur, monsieur Javelot? — fit-elle avec un rire de gaieté taquine. — Vous êtes rêveur et vous parlez de la Nature comme madame de Noailles...

Puis, doucement, presque grave, et avec un soupir contenu, elle ajouta :

— Ne vous en défendez pas, allez!... C'est si bon de rêver, parfois!

Encore ils se turent. Puis, soudain, ils s'écrièrent ensemble :

— La belle nuit!...

Cette rencontre de leurs émotions pareilles les troubla un peu. La verve de Sylvie les tira d'embarras. D'une voix tendrement comique, elle fredonna :

Mon cœur soupire,
La nuit, le jour,
Qui peut me dire
Si...

Et, là, elle s'arrêta net.

Cette voix, ces paroles, et cette musique d'amour dans le silence de la nuit, firent monter au cerveau d'André un vertige dont l'ardeur le surprit. Pourtant il le reconnut : au temps de sa prime jeunesse, certain soir, au quartier latin, il l'avait senti pour la première fois auprès d'une fille sentimentale et triste qui, tour à tour, lui offrait et lui refusait des baisers... Il se la rappelait très bien, à cette heure... Même, Sylvie lui ressemblait un peu quand elle ne riait pas.

— L'air devient frais, — dit la jeune femme.

— Mais non !... — dit André en se rapprochant.

— Si !

Elle tendit vers lui son bras, qui sortait de la manche large et pendante :

— Touchez, — dit-elle ; — hein ?... c'est la rosée ?...

André prit le bras de Sylvie. La buée qui s'était formée sur l'étoffe était comme doublée par la chaleur fine de la chair. André promena une main fiévreuse jusqu'au coude, qu'il enferma dans ses doigts. Puis, tout à coup, il releva la manche de Sylvie et follement ses lèvres coururent sur le bras prisonnier, s'attardant aux fossettes qui offrirent à ses lèvres une tiède saveur de fruit.

Sylvie tâchait de se dégager en faisant des : « Oh !... oh !... non !... laissez-moi... » Enfin elle s'évada de cette étreinte. Digne, la manche rabaissée, chastement enveloppée dans sa robe et sa mantille, elle marcha vite et droit devant elle en disant :

— Je rentre

— Pardonnez-moi, — murmurait Javelot avec embarras, — mais vraiment, je suis à bout, et...

Elle feignait de ne pas l'entendre, et elle allait, allait, allait si promptement qu'il avait peine à la suivre. Le hasard la mit dans le chemin qui menait hors de l'Enclos. Alors elle s'orienta, hâtivement, revint à la Maisonnette et rentra dans sa chambre, sans se retourner et sans répondre à l'humble « bonsoir » d'André.

Javelot se retrouva, ne sachant trop comment, dans la chambre de sa femme. Empressé, il s'informa de la santé de Berthe, qui répondit :

— Je vais mieux, bien mieux.

— Repose-toi seule. Je vais dormir dans la chambre à côté.

— Oh ! non, je t'en prie !

— Si... si... Il le faut...

Un peu sèchement, il ajouta :

— Voyons, nous n'avons plus vingt ans... Il faut être raisonnable... Bonsoir !

Il la baisa au front et se dirigea vers la porte. Berthe l'appela :

— Qu'as-tu fait, ce soir?

Et, tout en sortant, il répliqua, très vite :

— Pas grand'chose... Un tour de jardin.

VII

Le lendemain, devant Sylvie, calme et gracieuse comme toujours, André aurait pu se demander s'il n'avait pas rêvé la promenade de la veille et l'incident qui l'avait marquée. Ni froideur, ni réserve exagérée, ni mécontentement, ni coquetterie d'aucune sorte chez madame Gérard. Elle était, ce jour-là, comme toujours, simple, rieuse et grave tour à tour, pleine d'amabilité ou de déférence pour ses hôtes. Ce fut avec franchise qu'elle tendit la main à Javelot pour le bonjour matinal, et sans aucun embarras qu'elle le regarda pendant le repas, au cours de la conversation.

Lui, au contraire, était plein d'un trouble à la fois intolérable et délicieux : — agitation, sourde impatience, besoin de marcher, de changer de place sans raison, comme lorsqu'on attend une chose qui se fait trop longtemps désirer.

Que de matières pourtant sur lesquelles son activité aurait pu s'exercer! Ses métayers se plaignaient de ne plus le voir dans une saison où sa présence fréquente leur était nécessaire. Il ne visitait plus, chaque matin, feuille à feuille, ses rosiers qu'envahissaient les mousses ou les insectes. Le tour du propriétaire? Oui, il le faisait encore si madame Gérard le lui proposait; mais, seul, il n'en voulait plus.

Certes, ce n'était point de l'ennui qu'il éprouvait de sa vie rustique, mais comme une lassitude de la trop bien connaître. Il lui semblait que, sournoisement, l'axe de sa vie se déplaçait, par quelque travail intérieur dont il ne démêlait pas les causes.

Un jour, cependant, qu'il coupait d'un geste machinal les pages d'une revue horticole, ses yeux rencontrèrent ces mots : « Voici le temps de mettre en place les boutures des chrysanthèmes... » Il eut comme un réveil de pensée : « Déjà?... » Oui, déjà. Le mois de juin était là. Les fraises embaumaient le verger. Les foins étaient coupés. Les seigles et les avoines blondissaient entre les miroirs des étangs à sel, sur les deux

rives du Courson. Il éprouva une honte à laisser les jours passer vides et inutiles. Il s'interrogea : « Qu'ai-je donc? Et pourquoi suis-je ainsi?... La petite aventure de l'Enclos?... Bah! il faut plus que ça à un homme pour le troubler... Et puis, madame Gérard elle-même n'y attache aucune importance, puisqu'elle n'a rien changé à ses manières envers moi... C'est plutôt l'état de Berthe qui m'inquiète... ou encore la présence trop prolongée de madame Gérard qui change mes habitudes... Oui, c'est cela certainement. Allons! il faut y mettre bon ordre... »

Et il résolut de moins s'occuper de la jeune femme et de lui faire comprendre qu'il aimait souvent à être seul. Il objecta : « Ce sera peu poli?... » Il répliqua : « Bah!... si elle n'est pas contente, elle... » Il craignit d'achever : « elle s'en ira... », et il ajouta mentalement : « Non, il ne faut pas qu'elle s'en aille en ce moment, où Berthe est souffrante et s'égaye à l'avoir auprès d'elle... »

Ayant ainsi pensé, il fit un effort et prit une résolution sincère. Et, dès lors, il abandonna son élégant costume de drap clair et les fins souliers qu'il s'était mis à porter sans cesse. Il reprit son vêtement de travail, sa bure grise, ses chaussures grossières, son vaste chapeau. L'outil à la main, il travailla dans le parterre.

Symétriquement, dans les corbeilles, dans les massifs et le long des plates-bandes, il creusait de petites fosses au fond desquelles il répandait du terreau bien « consommé ». Là-dessus, un lit de terre et puis la bouture du chrysanthème qu'il dépotait avec soin, la tige en bas, le vase retourné, en tapotant doucement le fond. Il la posait avec précaution sur sa nouvelle couche, les racines à l'aise, les radicelles bien étendues et, de ses doigts, recourbés, il ramenait alors la terre tout autour en la tassant légèrement... Un peu de poudre grise là-dessus, de cet engrais magique et surprenant, grâce auquel il obtiendra des fleurs énormes... De l'eau, pour agglomérer le tout, versée en pluie, avec la plus fine pomme d'arrosoir... C'est tout.

Après cette bouture, une autre et une autre et d'autres encore. Il songeait :

« Berthe sera contente, à l'automne prochain... Ici, le beau chrysanthème rose qu'elle préfère... Là, cette « Mauve poite-

vine » ; à côté, le « Soleil d'or », la belle « Marie » et cette gracieuse « Boule de rose », et « Monseigneur l'Évêque », et... et... »

Il oubliait les noms et se répétait à lui-même :

« Oui, elle sera contente quand elle se retrouvera au milieu de ses fleurs préférées, comme l'automne dernier... »

Il se redit ces mots : « comme l'automne dernier », tandis que, par un dédoublement de son esprit, il se murmurait en même temps : « Depuis l'automne dernier, quelque chose a changé en moi... »

Il était là, debout, pensif, appuyé au manche de sa bêche, le regard vague et lointain... Il eut tout à coup une sensation d'ennui... D'ennui ou de lassitude? Il n'aurait su préciser... Oui, ce travail l'ennuyait un peu.

— Monsieur? — dit à côté de lui Augustine.

Elle lui tendait un télégramme.

— Le porteur attend la réponse, — dit-elle.

Avec un geste de délivrance, il posa sa bêche contre un mur voisin. Il lut. Il lut très vite, en se dirigeant vers la bibliothèque, pour répondre à Borlad.

Car c'était Borlad qui, d'Anglevin où il était de passage, projetait de faire un crochet et de venir passer une journée à la Maisonnette, si les Javelot s'y trouvaient.

André s'empressa de répondre :

Nous y sommes et t'attendons avec joie.

Et, le lendemain, Borlad arriva.

Il était toujours aussi gros, aussi rouge et aussi calme. André l'accueillit avec une cordialité nerveuse et exubérante, dont l'excès parut étonner le bon Genevois. On refit le « tour du propriétaire » que, l'année précédente, on avait déjà imposé à Borlad. Javelot répéta sa profession de foi, servit encore au bonhomme impassible des tranches de Tolstoï, des fragments de Jean-Jacques et le fameux sonnet de Soulary. Il dit encore, du même ton que jadis et avec le même geste familier :

— Vois-tu, mon vieux, la campagne, il n'y a que ça pour les gens de notre âge.

Mais le Suisse, tout en tirant de grosses bouffées de sa pipe,

demeura muet. Au contraire d'autrefois, il ne taquina pas son ami avec bonne humeur et lourde malice. Car, en regardant Javelot pendant qu'il parlait, sa vieille et clairvoyante amitié se sentait inquiète.

On l'avait présenté à madame Gérard. Ses gros yeux l'avaient innocemment dévisagée. Et, aussitôt, il avait vu la joliesse du visage, la grâce de la tournure, le savant désordre des cheveux, l'habileté perverse du léger maquillage, l'excessive polissure des ongles, la surcharge que portaient les doigts bagués diversement. Il avait ressenti une pointe d'anxiété, — non pour lui-même certes! — devant le regard que coulaient ces yeux bleus, le rire de ces petites dents aiguës, le pli mouvant de cette bouche dont les fugitives expressions se démentaient l'une l'autre. Il avait tout vu : la robe flottante qui sollicitait la curiosité, le pied chaussé de rouge, les dentelles qui ne voilaient qu'à demi le bras rond et veiné. Il avait froncé le sourcil au tintement du rire clair, au subtil roucoulement de la voix qui disait des mots enfantins succédant tout à coup à des paroles graves.

Il avait observé Berthe : elle lui était apparue dans la tristesse de ce qui finit. Le bleuissement de ses paupières, la matité de son regard, le fade coloris de ses lèvres, la langueur de toute sa personne l'avaient sourdement attendri en éveillant chez lui une affectueuse pitié.

Aussi, le soir, après dîner, comme il allait reprendre son train à Granteyre, côte à côte avec Javelot, sur la route, il lui dit :

— Mon vieux, écoute...

— Quoi?

Borlad souffla et parut s'armer de courage. De sa voix lente et mesurée, il dit :

— Vrai!... tu sais?... tu es en danger.

— En danger de quoi? — fit Javelot, avec un demi-rire.

— Mon vieux, regarde madame Gérard... Au fait, tu l'as peut-être trop regardée déjà... Hein?... Tu m'as compris?...

André éclata d'un rire sec :

— Pas possible!... Tu as trouvé ça tout seul, mon vieux Borlad? Ah çà, mais... Voyons : tu crois donc que j'ai vingt

ans... ou trente... ou quarante!... J'ai cinquante ans sonnés, mon brave... Et puis. je ne suis plus qu'un paysan...

— Ça ne fait rien, — dit Borlad, imperturbable.

— Ça fait beaucoup, mon cher... Je ne me risquerais pas... Ah mais non! je ne me risquerais pas... ah mais non!... mais non!...

— Et si tu n'avais pas cinquante ans? — dit Borlad sans regarder Javelot, tout en faisant tomber la cendre de sa pipe.

— Ah! dame, je marcherais! — répondit André vivement, avec un cynisme tout à fait inattendu.

Borlad eut un léger mouvement des sourcils.

Il n'objecta rien. Il se rappelait les paroles prononcées par André naguère : « l'amour conjugal... la fidélité intangible... J'aime, j'adore ma femme... Je n'ai jamais été tenté... Je ne le serai jamais... »

Simplement, il fit :

— Ah!...

Et ce « ah! » était un triste soupir.

Pourtant il reprit :

— Mon vieux, je te le répète, gare!... Il n'y a rien d'éternel en ce monde... pas même les serments...

— Pardon!... les miens, — riposta vivement Javelot, un peu piqué.

Il était sincère, ne s'apercevant pas qu'il se déjugeait, et il n'aurait su dire si cette affirmation lui était dictée par son cœur ou par son amour-propre.

Ils étaient en vue de la gare. Ils consultèrent sur l'heure exacte où passait le train. Borlad chercha longuement et avec application son ticket de retour dans toutes ses poches et finit par le découvrir dans sa blague à tabac. Le train siffla, stoppa :

— Allons, au revoir, mon vieux! — dit André.

— Au revoir! — dit Borlad.

Et il ajouta, sérieux :

— Crois-moi : prends garde!

Un pli de tristesse était au coin de sa bouche. André le remarqua et devint songeur.

En retournant à la Maisonnette, il pensait : « Ces vieux garçons!... Ils sont tous stupides ou extravagants... Et puis, de quoi celui-là se mêle-t-il?... »

En l'absence de Javelot, sa femme recevait deux visites : monsieur et madame Natte, venus en voisins, et, survenus peu après, les Maine-Baré, père et fils.

Berthe était affolée : que faire, tout le soir, de ces chiens et chats qui toujours se regardaient de travers?... Un instant, elle espéra que les Natte quitteraient promptement la place, car ils avaient « leur » névralgie. Mais ils s'éternisaient. Et Javelot qui ne revenait pas!...

Assis autour d'une table chargée de pots à bière, de carafes et de verres, ils parlaient bruyamment. Le frêne pleureur, qui les abritait contre une brise peut-être trop fraîche, laissait pendre ses rameaux sur le chapeau grotesque de madame Natte. Ils frôlaient l'abondant chignon de Sylvie, tombaient sur les bandeaux de Berthe et chatouillaient malicieusement la nuque des hommes qui s'évertuaient en vain à s'en garantir.

M. du Maine-Baré criait de toutes ses forces :

— Oui, monsieur, oui, je reviens de Paris... oui!... J'y vais deux fois par an, comme vous avez daigné le remarquer... Et j'ai mes raisons pour cela... Je ne vous les donne pas : vous ne me comprendriez pas... Mais parce que, au printemps et à l'automne, je fais avec mon fils ce voyage et le considère comme indispensable, il ne s'ensuit pas que je baye comme un sot devant tous les usages parisiens... Tenez, par exemple, l'Opéra... Je vais à l'Opéra, non le soir même, mais toujours le lendemain de mon arrivée : ça, c'est sacré!... L'Opéra est pour moi le pouls de Paris, le thermomètre de sa santé... J'apprends, du premier coup d'œil, si la capitale est en bon ou mauvais état, rien qu'à regarder les loges. Belles femmes, diamants, épaules nues : tout va bien! Robes presque montantes, cheveux plats, vieilles femmes : les gens chic boudent, on s'embêtera... Ça ne m'a jamais trompé... Eh bien! monsieur, eh bien! madame, en ce moment, des robes de ville rafistolées partout, et, quant aux hommes, on en voit en veston, oui, monsieur, en veston, à l'Opéra!... Une population, j'allais dire une populace, descend d'en haut, du paradis, des combles, envahit les couloirs et le foyer, bouscule les femmes, répand partout une odeur d'oranges et de pommes frites, oui, monsieur... Et les femmes sont ridicules et les hommes sont mal vêtus... En veston, à l'Opéra!... C'est

ignoble!... Ah! elle est propre, notre République athénienne!...

— Cependant..., — fit M. Natte.

— Pourtant..., — fit madame Natte.

Berthe, agacée, et que ces discours n'intéressaient point, se taisait. Jacques flirtait avec Sylvie.

M. du Maine-Baré continua :

— C'est comme leur socialisme... Ils le mettent partout... comme ils placent l'électricité dans les moindres recoins de leurs maisons... Et ma comparaison est parfaitement juste, monsieur, car ils ne connaissent pas plus l'un que l'autre... les effets, oui; mais la chose en soi, non... Or, socialisme sur toute la ligne : journaux, revues illustrées, théâtres, concerts populaires sont socialistes... Parfaitement!... On cause avec une femme du monde : crac! le socialisme apparaît aux alentours de la dixième phrase. Votre tailleur est socialiste, et aussi votre restaurateur, non moins que votre cocher... Sans compter que votre agent de change... mais oui, monsieur, mais oui!... et votre banquier le sont également. Il n'est pas jusqu'à la dernière des grues...

— Papa!... — dit Jacques vivement.

Il surveillait son père, sans avoir l'air : car il le savait prompt à s'emballer et mesurant mal ses paroles, dans le feu d'une conversation qui lui plaisait.

— Hein?... quoi?... — dit le père.

Ce moment d'arrêt permit à M. Natte de placer quelques mots :

— Vous m'étonnez, monsieur. Tous ces gens sont possesseurs ou tributaires du capital... Que le capital disparaisse, comme le veut évidemment le socialisme, et alors...

— Il ne s'agit pas de ça! — cria M. du Maine-Baré, pour couper court à toute explication embarrassante. — Il y a mieux : certains des nôtres... j'entends des gens nés comme moi... se sont tournés vers cette sottise, oui, monsieur... Et pourquoi?... Ils se sont dit : « Ah! ah!... on nous dénie le privilège du sang, celui de la noblesse héréditaire? eh bien, nous, nous allons dénier à cette aristocratie d'argent le privilège de la fortune... Ils ont attaqué, presque ruiné notre prestige : attaquons et ruinons ces gens-là dans leur... »

Il fut interrompu par une exclamation de madame Gérard qui, l'œil inquiet, se levait subitement et se tournait vers la porte de la grille, dont la cloche avait retenti : Javelot paraissait.

Il regarda Jacques et Sylvie, et se sentit mordu au cœur, à les voir tout près l'un de l'autre et avec un air qui lui sembla quelque peu embarrassé.

Le visage maussade, il toucha mollement les mains qui se tendaient vers lui. A peine demanda-t-il à madame Natte des nouvelles de « leur » santé, et ce fut tout juste s'il se rappela que M. du Maine-Baré revenait de Paris. — « Il avait la migraine », disait-il.

Berthe s'empressa. Augustine, avertie, apportait déjà une tasse de tilleul. Timidement, madame Natte proposa un cachet d'antipyrine : elle en avait toujours deux sur elle, dans une boîte.

— Nous aussi, — dit-elle en portant sa main à sa tempe douloureuse, — nous avons notre névralgie... Le temps va changer...

Mais l'arrivée de Javelot avait jeté le désordre dans la conversation qui se traînait languissante. Sylvie s'éventait obstinément et avec bruit. Jacques tortillait sa moustache en guignant la jeune femme, mais sans parler.

Alors M. Natte se leva. Il déclara que deux choses étaient également contraires à « leur » santé : le surmenage imposé par « leurs » œuvres, et la fraîcheur du soir. Ils ne pouvaient se soustraire à cela, mais ils se dérobaient à ceci. On insista faiblement pour les garder encore.

M. du Maine-Baré voulait s'en aller, afin de faire route avec eux : par charité pour le couple Natte, — ou par malice pour M. du Maine-Baré. — Javelot retint le père et le fils, épargnant ainsi aux deux philanthropes une heure supplémentaire de raillerie.

Pourtant il les aurait voulus loin, surtout Jacques !...

Enfin ils se disposèrent à partir. Jacques s'inclina, fort cérémonieux, devant Sylvie. Son père, très en train, allumait un cigare et, en même temps, entamait le panégyrique d'un certain *music-hall* parisien où, affirmait-il, toutes les femmes sont jolies...

— N'est-ce pas, Jacques ? — dit-il.

— Oui, — répondit Javelot un peu mordant, — votre fils et vous, vous devez être d'accord sur ce point-là...

— Mais dame, oui!...

— Parce qu'il trouve, lui, que leurs yeux promettent, et vous trouvez, vous, qu'ils rappellent... bien des choses!...

— Sachez, mon cher monsieur, — dit M. du Maine-Baré avec l'importance d'un savant, — que les yeux des femmes promettent toujours, quel que soit l'âge de celui qui les regarde... Allons, bonsoir!... Madame Javelot, ne vous dérangez pas... Tous mes respects, mesdames... Restez, restez, cher monsieur : vous êtes fatigué... Nous connaissons le chemin...

Il s'éloigna, la démarche ferme, le torse cambré. Derrière lui, Jacques venait à petits pas, en tournant parfois la tête vers le coin du jardin où Sylvie, dans l'ombre, était maintenant assise entre Berthe et Javelot.

VIII

Berthe était vraiment malade. Le jour, à force d'énergie, elle se tenait debout; mais, le soir, elle demandait vite son lit et s'y étendait, très lasse, presque sans parole, doublement triste et de son mal et des appréhensions qu'il lui causait.

Les dîners se prenaient sans elle, dans la salle à manger doucement éclairée par le reflet venu de la rive gauche du Courson, que le soleil déclinant derrière la forêt baignait étrangement d'une teinte d'aurore.

Depuis la brève aventure de l'Enclos, André et Sylvie, quand ils étaient seuls, se tenaient avec une extrême réserve. Ils affectaient des manières strictement polies, sans grâce et sans familiarité. Les « chère madame » et les « cher monsieur » étaient semés dans leur conversation. Parfois on semblait oublier la traditionnelle poignée de main du bonjour matinal. On parlait de sujets sévères : — politique, morale ou sociologie.

Mais quand le repas était fini, quand le doux crépuscule tendait ses voiles gris sur la terre et le ciel, quand s'élevait sur les champs et le fleuve la brise de nord-est qui, en ces régions, répand la fraîcheur par les nuits du plein été, Sylvie et André devenaient songeurs. Les coudes sur la table, sans presque

parler, ils prolongeaient leur tête-à-tête, se regardant à la dérobée comme deux adversaires qui, pressentant la fin de la trêve, s'épient et se mesurent pour le prochain combat. L'heure s'écoulait. L'incertitude de leurs visages s'aggravait. Puis, tout à coup, Augustine ouvrait la porte de la salle à manger. Elle disait :

— Madame fait demander à madame et à monsieur s'ils voudraient bien monter un peu auprès d'elle quand ils auront fini...

Alors ils se levaient, d'un même mouvement dont la brusquerie cachait quelque embarras. Ils répondaient ensemble :

— Oui... oui... à l'instant...

Et, sans rien se dire, ils gravissaient le large escalier.

Avant d'entrer dans la chambre de Berthe, ils se dévisagaient d'un regard bref et profond ; puis, la porte ouverte, ils reprenaient leurs physionomies souriantes et retrouvaient leurs paroles aimables, les joyeux propos qui égayaient la malade et lui donnaient confiance en la guérison prochaine.

Ensuite Javelot quittait la chambre, — « pour aller fumer dans l'Enclos », disait-il. — Un peu plus tard, Berthe, prise par le sommeil, congédiait son amie. Et Sylvie, laissée seule, errait au jardin, ou s'enfermait dans sa chambre, devant sa table à écrire. Jusqu'à minuit et au delà, on voyait sa lampe briller derrière les stores de mousseline.

Mais, certain soir, tandis que, pensive, elle enfilait une allée du parterre, elle sentit un bras se glisser sous le sien. Une voix basse, respectueuse, lui dit :

— C'est moi... M'acceptez-vous pour compagnon de promenade ?

Elle ne dégagea point son bras et répondit simplement :

— Volontiers.

La nuit était obscure et lourde. Pas une lueur dans le ciel. Pas un souffle dans l'air. Pas un murmure sur la terre. Il semblaient que les eaux du fleuve, en baissant, avaient emporté tout bruit là-bas, au delà du gouffre, parmi les remous et les sursauts de l'immensité sombre.

Ils marchaient devant eux, au hasard, en disant des riens, des banalités qui ne les trompaient ni l'un ni l'autre sur ce qu'ils auraient voulu prononcer. Mais n'y a-t-il pas des moments où l'on essaye de se duper soi-même ?...

Ce fut tout, ce soir-là. Ils se quittèrent après un salut correct et un simple : « Dormez bien! »

Mais la reprise était faite. Le lendemain, ils se retrouvèrent là, et aussi le soir d'après, et encore tous les soirs qui suivirent.

Pourtant, Berthe n'allait pas mieux. Sa fatigue augmentait, ainsi que sa pâleur et ses malaises, André s'effraya. Il imposa le médecin que, jusqu'alors, Berthe avait obstinément refusé : lui-même, il alla le chercher à Granteyre et l'amena au chevet de Berthe.

C'était un tout jeune homme, élève du fameux Z*** et qui avait gardé, de son maître, certaines façons brutales et familières par où se distinguait ce prince de la science.

Il examina longuement la malade, voulut savoir son âge et les petits mystères de sa santé. Puis il dit :

— C'est bien ça... Vous n'êtes plus jeune... Vous voilà au tournant difficile de votre vie de femme...

— Déjà, mon Dieu! — dit Berthe, d'une voix basse et douloureuse.

— Eh oui!... déjà!... Dame! la jeunesse est courte, surtout pour vous, mesdames... Il faut se résigner... Vous avez eu votre temps...

Il essaya de plaisanter :

— Vous l'avez bien employé, n'est-ce pas?

Et, malgré le sourire triste et négatif de Berthe, il dit :

— Mais si!... mais si!... J'en suis sûr... Et vous avez bien fait, car à présent...

D'un geste, il compléta sa phrase, et ce geste signifiait : « C'est fini! »

Ensuite il ordonna du repos, beaucoup de repos; des fortifiants, beaucoup de fortifiants... Et il se retira en assurant que tout cela passerait : c'était une affaire de mois et peut-être d'années... Il fallait de la patience...

— Et surtout du calme, du calme! — dit-il en fermant la porte.

Dans le corridor, il saisit Javelot par le revers de son habit :

— Hein? — fit-il, — vous ne me paraissez pas un homme fini, vous?... Attention!... Votre femme est très fatiguée... Ménagez-la... Vous me comprenez!...

Certes oui, Javelot comprenait... Un flot subit de tendresse pour Berthe monta en lui. Et, en reconduisant le docteur, il songeait avec émotion que cette femme lui avait donné généreusement la fleur de sa jeunesse. l'activité de son existence laborieuse, le dévouement de son amour sans bornes, le doux repos d'une fidélité à toute épreuve. Oui, l'affection d'André s'exaltait à la voir au déclin de ses forces, bien avant lui, qui avait si peu fait pour elle!...

Au dîner, il ne vit pas que Sylvie avait une robe nouvelle qui la rendait encore plus jolie qu'hier. Ah! il s'en moquait bien, de madame Gérard!... Qu'elle s'en aille donc!... Qu'elle les laisse seuls, dans le calme « cœur-à-cœur » que sa présence avait troublé!... « Chère femme, — pensait-il, — tu souffres, tu vieillis... Plus tu vieillis, plus tu souffres, plus je t'aime, oui, plus je t'aime!... »

Pourtant, quelques heures après, — car l'homme est « ondoyant et divers », — pendant que Berthe dormait. André, de nouveau, prit le bras de Sylvie sous le sien et, longuement, se promena dans le parterre, à la lueur des étoiles.

IX

— Quel jour s'en va-t-elle, ton amie? — dit André négligemment.

— Mais, je ne sais pas, — répondit Berthe. — Il n'en est pas encore question... Je serais fâchée qu'elle me quittât en ce moment... Elle me tient si bien compagnie!

C'était un matin, dans leur chambre. Berthe, assise devant un miroir, peignait lentement sa chevelure, plus grisonnante et moins lourde chaque jour. Javelot fumait, accoudé à la fenêtre, sous le store tendu contre le soleil déjà haut. La rive gauche du Courson se profilait dans une blancheur ardente. Le fleuve était du verre en fusion. Une ligne de vapeurs translucides marquait un endroit d'où l'air chaud s'élevait en ondes vibrantes, tel un rideau tremblotant derrière lequel les prairies, les arbres, les maisons apparaissaient vagues et mobiles.

— Je crains que sa conversation ne te fatigue...

— Tout ce qu'elle dit m'intéresse.

— Même son féminisme?... Car c'est une révoltée!

— Oui, révoltée,.. Mais elle a bien du talent... Elle m'a lu plusieurs de ses articles... Ah! dame, elle prend notre défense!...

— Et ça te plaît, ces histoires-là?

— Pas toutes, mais certaines... Pourtant, je t'avoue que, lorsque je suis seule et que je me remets à y penser, bien des choses me troublent... Il y en a qui, jadis. m'auraient indignée et qu'à présent je... non, je ne les accepte pas, mais je les comprends un peu... Ainsi, le divorce?... Elle y revient souvent... Tu sais comment je criais jadis quand elle y touchait?... Eh bien, elle finira par me convaincre!... Par exemple, tiens : voilà une femme qui a la preuve. la preuve absolue, que son mari a une maîtresse... D'après Sylvie, cette femme est absolument immorale si elle reste avec lui... Certainement!... Elle donne une prime à l'inconduite... Elle encourage le scandale... Elle se prête à une espèce de bigamie inconvenante et malpropre... Elle manque de dignité, même de décence... Ne trouves-tu pas cela très juste?...

— Ma pauvre femme, — dit André en se levant avec quelque impatience, — à quoi vas-tu penser?... Vois donc plutôt qu'il est onze heures bientôt et qu'Augustine devrait mettre le couvert...

Berthe se mordit les lèvres, rougit et murmura :

— C'est vrai. Je ne suis bonne que pour la cuisine et l'office.

André la regarda, étonné, et, avec amertume, il dit :

— Allons!... le féminisme a passé par là... Tu es ridicule...

Il se dirigea vers la porte. Il était fâché; il murmurait en s'en allant :

— Si c'est ça que cette petite femme est venue t'apporter, elle aurait mieux fait de rester chez elle!...

Mais ces paroles n'étaient pas sincères. Au fond de lui-même, grondait la crainte d'un départ qui eût assombri sa vie. Aussi, à peine dans l'escalier, il revint sur ses pas :

— Tu sais?... pas de bêtises! — dit-il en souriant — Ne prends pas au pied de la lettre ce que je viens de dire et ne te

crois pas obligée de congédier madame Gérard parce j'ai montré quelque mauvaise humeur... Je suis un maladroit et j'ai la parole lourde...

Il se rapprocha de Berthe et l'embrassa en disant :

— Ma pauvre chérie, garde ta jeune camarade, puisqu'elle te distrait... Tu n'as déjà pas trop de plaisirs dans ta vie!...

— Non, non, — disait Berthe avec impatience. — Puisqu'il en est ainsi, dès aujourd'hui je lui ferai comprendre...

— Ne commets pas une sottise irréparable!... Tu t'en repentirais ensuite... Ou, plutôt, laisse-moi faire... Je m'en charge... Je trouverai adroitement l'occasion...

— A ton gré! — conclut Berthe, d'un air las et découragé.

Il sortit. La porte fermée, Berthe se laissa tomber dans un fauteuil.

Elle était si faible que. de s'être dépensée dans cette amicale discussion. elle ressentait une grande lassitude. Obscurément, dans le tréfonds de son cœur, elle se prit à en vouloir à Sylvie qui. par la hardiesse de ses opinions, avait provoqué cet entretien aigre-doux... Depuis des ans et des ans. pareille chose ne s'était pas produite... Puis elle pensa qu'André avait raison; que les discours de Sylvie sur le mariage, sur la condition de l'épouse dans la vie conjugale, sur sa situation dans la vie sociale, étaient des demi-folies de journaliste téméraire et sans expérience; et qu'elle, madame Javelot, mariée depuis plus de vingt-cinq ans et heureuse, ne trouverait dans tout ce fatras d'opinions ni une règle sûre de conduite nouvelle, ni un accroissement de bonheur... Oui, elle était trop vieille, en effet. pour jeter dans son ménage ces semences nouvelles que les jeunes femmes offrent à leurs sœurs aînées avec un sourire vainqueur et d'une main légère...

L'heure sonna : c'était le rappel au devoir domestique, à l'étroite surveillance, à la stricte obligation de la maîtresse de maison; Berthe descendit à la cuisine et surveilla les derniers apprêts du déjeuner. Dans ces mêmes occupations, elle ne mettait pas son entrain habituel. Il y avait, flottant sur son être intime, sur sa volonté, sur son imagination, quelque chose comme un brouillard qui la troublait toute et l'empêchait de lire clairement dans sa conscience et de distinguer son devoir.

Une ombre couvrait son visage quand elle prit place à table en face d'André, préoccupé lui aussi, et près de Sylvie, parfumée et souriante.

Et Berthe se dit :

« Oui, vraiment, il vaut mieux qu'elle s'en aille... »

X

Ce soir-là, en passant près de la porte de l'Enclos, Sylvie remarqua qu'elle était grande ouverte. Elle s'arrêta, et dit à Javelot :

— Voyez! c'est singulier.

— Vraiment? — répondit Javelot d'un air malin. — Vous trouvez ça très singulier?...

Elle ne répondit pas. Il l'emmenait, pénétrait avec elle dans le bois, malgré sa faible résistance et quoiqu'elle murmurât :

— Mais non, mais non... Nous sommes très bien ici.

André souriait d'un étrange sourire. Il était nerveux et disait de petits mots sans suite, tout en serrant plus fort contre lui le bras de la jeune femme.

Quand ils eurent quitté les alentours de la Maisonnette, et se furent enfoncés dans l'ombre des arbres, un courant d'intimité plus sincère qu'auparavant s'établit entre eux. Après quelques réflexions sur la beauté du soir et l'agréable fraîcheur qui tombait des feuillages, Sylvie s'était mise à parler d'elle-même avec un abandon et une simplicité de fillette confiante en son protecteur. Mieux que jamais elle avait dit les misères de sa profession, le goût qu'elle avait pour les gens d'esprit et sa haine des « petits jeunes gens » qui courent après les femmes de lettres. Elle avait soupiré à propos en nommant M. Gérard, enfin s'était montrée tour à tour sentimentale, réfléchie ou spirituelle. Elle ne se lamentait pas sur elle-même et sur sa vie de travailleuse. Elle était digne, ferme et gaie. C'était touchant.

Javelot glissait vers les confidences : la santé de sa femme d'abord était en cause. Ensuite il avait parlé de son existence rustique, mais l'éloge qu'il en faisait n'était pas comme jadis échauffé par l'enthousiasme. A présent, disait-il, il aimait la campagne pour la liberté qu'elle donnait hors des visites impor-

tunes, pour le doux *farniente* des journées, l'incomparable beauté des soirs et le calme des nuits qui permet de rêver, éveillé, quand tout dort dans le silence...

Ils suivaient une large allée découverte qui, d'une extrémité de l'Enclos, conduisait droit à l'ancienne cabane du père Poisseau. Le ciel était clair et d'une blancheur laiteuse, le bois très noir, le sol tout en grisailles indécises.

— J'ai très chaud, — dit Sylvie.

Il répondit :

— Il faut vous reposer.

— Où ?

— Venez.

Il l'entraîna. Alors elle se mit à rire, d'un rire juvénile qui sonnait comme une musique d'oiseau dans ce décor champêtre.

Parce qu'il marchait trop vite pour elle, Sylvie haletait un peu. Tout à coup, elle dit en s'arrêtant :

— Je n'en puis plus... Où me menez-vous donc ?...

Il étendit le bras et dit :

— Là.

Mais elle ne distinguait rien dans la demi-obscurité où nageaient ses regards.

La lune se leva derrière eux, d'abord toute blanche comme un flocon de nuage, ensuite comme d'argent mat, et puis éclatante comme l'or pur.

Alors, sur le sol, ils se virent eux-mêmes, ombres enlacées et mouvantes. André frémit. Il se pencha vers Sylvie et ses lèvres effleurèrent le front de la jeune femme, qui accepta cette caresse.

Elle ne disait rien. André lui-même ne parlait pas, et il marchait de plus en plus vite, l'enlevant presque de terre.

Voici la vieille bâtisse, voici la porte que Javelot ouvre d'un geste rapide. Puis, c'est le craquement d'une allumette, l'étincelle, la flamme, la lumière.

— Ah ! je me reconnais ! — s'écria Sylvie. — Car ils étaient déjà venus là tous les trois, en promenade, et de plein jour.

Et elle poussait un soupir qui disait sa joie de trouver enfin où se reposer.

Puis, enjouée :

— C'est comme dans les contes de ma mère l'Oie : crac!... voici le palais enchanté...

— Ou la maison de l'Ogre, — ajouta Javelot.

Elle s'était laissée tomber sur un divan et regardait autour d'elle.

Avec un zèle excessif, André s'empressait. Il apportait un guéridon chargé de verres, de flacons et de porcelaines. Tout cela s'entre-choquait avec bruit. Sylvie riait, riait encore. Les mains de Javelot tremblaient et il prononçait des paroles sans suite et il en répétait certaines :

— Oui... oui... il faut vous reposer... vous reposer... vous reposer...

Il y eut quelques minutes de silence embarrassé. Alors, avec une excessive volubilité, il raconta — pour la dixième fois, peut-être! — comment il avait acquis ce parc, cette masure qui était devenue « le Pavillon ». — Il ne dit point que ces confortables arrangements étaient l'œuvre de sa femme : il lui aurait été insupportable, en ce moment, de parler d'elle et de son génie inventif et tendre.

Il versa dans deux verres une boisson quelconque, fraîche, blonde et pétillante : ils burent avec délices. Sylvie poussait de petits « ah! » voluptueux. André, qui était resté debout, vint s'asseoir auprès d'elle sur le divan. Elle se tenait tout au bord, bien droite. Lui, se plaça en arrière pour la regarder à son aise et sans en être vu. Tout à coup, railleur, il dit :

— Ce pauvre Gérard!...

Brusquement, Sylvie tourna la tête. Ses traits se durcirent.

— De quoi le plaignez-vous? — dit-elle.

Habile et rusé, il répondit :

— D'être loin de vous.

— Vraiment?

— Oui. C'est très bon de vous avoir... là...

Il se rapprochait.

— ... Ne serait-ce que comme je vous ai en ce moment!...

Elle dit en plaisantant :

— Fort bien. Allons, tant mieux! vous n'êtes pas exigeant... Vous vous contentez de peu.

— Ce peu est beaucoup pour moi.

— Comment l'entendez-vous?

— J'entends... j'entends... que, par le fait seul de votre présence à la Maisonnette, beaucoup de joie m'est accordée... Vous souriez?... Vous êtes incrédule?... Vous voulez que je dise davantage et mieux... Oui, votre jeunesse, votre grâce, votre beauté, votre esprit donnent à tout ce qui vous entoure la lumière, la chaleur et la vie... Oui, je le sens bien, aujourd'hui, avant votre arrivée je ne vivais qu'à demi, d'une existence médiocre, misérable et terne... Le temps m'enlizait dans une béatitude matérielle et animale. Je m'endormais dans la nullité de ma vie campagnarde, dans le retour régulier des mêmes travaux mesquins... Cultiver des chrysanthèmes, tailler des rosiers, soufrer des treilles ou cueillir des fruits, piètres occupations, en vérité! comparées à la joie de vous regarder, de vous écouter, de vous entendre, vous!... vous!.. vous!...

Et, il frôlait de ses doigts frémissants la jupe, la manche, les bijoux qui pendaient à la ceinture de la jeune femme. Il soupira, serra de plus près Sylvie qui, les yeux baissés, l'écoutait. Humblement et avec effort, il dit :

— Si vous saviez!...

Elle murmura :

— Je sais.

André pâlit, ses mains s'avancèrent plus hardies. L'une glissa autour de la taille de Sylvie, l'autre chercha ses doigts, les prit et les garda.

— Vous savez?... Et vous me pardonnez?... Et vous ne dites pas : « Vieux fou!... » Non, vous ne savez pas tout à fait... c'est impossible... Vous ne pouvez pas savoir... Vous ne pouvez pas deviner, parce que vous êtes femme... et jeune!... Oui, c'est de l'extravagance, et cela est pourtant... Quand vous partirez, que deviendrai-je?... Vous voyez bien que je n'aime plus rien de ce que j'aimais autrefois; que, tout le jour, je soupire après le soir qui nous réunit, qui met votre bras sous le mien, votre épaule près de la mienne, votre visage à portée de mes lèvres...

— Il doit être tard, — dit Sylvie, essayant de se lever; — nous avons l'un et l'autre besoin d'un sommeil calmant et...

Et, comme André resserrait son étreinte au lieu de la dénouer, elle le regarda dans les yeux avec une telle dignité froide qu'il se sentit glacé tout d'un coup et la laissa aller.

Les coudes aux genoux, la face dans ses mains, il dit sourdement :

— Je suis très malheureux.

Cette attitude surprit la jeune femme et peut-être la contraria. Qui sait si elle ne s'attendait pas à plus d'insistance et à quelques grands mots flattant sa vanité? Elle rajusta sa ceinture, tendit sa jupe sur ses hanches, puis, comme André ne bougeait pas, la figure toujours cachée sous le voile de ses mains, elle s'approcha de lui, et, de sa paume tiède, elle mit une caresse sur les cheveux et le front de cet homme éperdu.

A ce contact, André tressaillit. Ses bras se tendirent. De nouveau, il enlaça la jeune femme et l'attira violemment à lui en balbutiant :

— Dites?.. dites?... N'est-ce pas que vous voulez bien?

D'un vif mouvement du buste, elle se dégagea, hautaine et presque méprisante :

— Non, non, non! — dit-elle brutalement.

Et elle se dirigea vers la porte.

André s'était dressé, très pâle :

— Ah! — disait-il tout bas; — si j'avais vingt ans comme Jacques du Maine-Baré, vous ne parleriez pas ainsi; et, moi-même, je...

Elle l'entendit. Aussitôt, retrouvant son sang-froid et son sourire :

— Heureusement que vous ne les avez pas!... Et si ce jeune fat s'était permis la moitié, le quart de ce que vous...

Elle retrouva son visage froid et, de la main, fit un geste de menace. Ensuite elle se retourna vers le guéridon, trempa le bout de ses doigts dans un verre plein et, d'une chiquenaude, avec un éclat de rire, aspergea légèrement le visage d'André.

— Ah! méchante!... cruelle!... — dit-il.

Prestement, dans l'envol de ses jupes, elle passait le seuil. André courut pour la rattraper. Mais elle allait, si vive et si légère sous les verdures assombries qu'il la distinguait à peine.

Il la rejoignit à un carrefour où elle s'était arrêtée, hésitante. Il s'avançait à petits pas, fatigué sans doute par cette course contraire à ses habitudes. Il lui prit le bras et le mit sous le sien. Son cœur battait très fort, et il haletait.

Sylvie chercha sa main très doucement, presque avec tendresse. D'une voix maternelle et consolatrice elle murmura :

— Grand enfant!...

Triste et amer, il répondit :

— Enfant?.. Non, mais fou... fou mille fois!...

Elle ne répliqua rien et ils continuèrent ainsi, les mains unies, jusqu'à la maison. Devant la chambre de Sylvie, ils s'arrêtèrent. André se pencha, les lèvres avides, vers la bouche de la jeune femme. Mais, d'un bond, elle s'était échappée, et, par les contrevents entre-bâillés, elle lui jetait à demi-voix :

— Bonsoir!... bonsoir!...

Le lendemain, madame Gérard eut la migraine et garda le lit. Le jour suivant, dès le matin, elle s'en alla en excursion à travers la forêt.

Pendant son absence, André s'appliqua au jardinage comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps. Mais les heures étaient interminables... Que ferait-il, oui, que ferait-il quand elle serait partie vraiment?.. Que lui seraient ces jours vides succédant à des jours si remplis d'elle? La monotonie, la tristesse, l'inutilité d'une existence sans passion se montraient à lui... Et il oubliait Berthe qui, là-haut, sur sa chaise longue, comptait, elle aussi, les minutes, souhaitant qu'il vînt s'asseoir auprès d'elle, attentif et tendre comme jadis.

A d'autres moments, son amour-propre de mâle se révoltait. Il pensait :

« Triple sot!... je suis un triple sot!... imbécile, va!... »

Et il répétait avec une amertume irritée :

« Imbécile!... idiot!... qui n'a pas su aller jusqu'au bout... »

Ensuite il cherchait des raisons, pour justifier cette sottise :

« Elle n'est pas une femme comme les autres... On ne peut agir avec elle comme avec... Non, non... Et puis, il y a en moi autre chose qu'un désir; il y a un sentiment... Oui, un sentiment... Et alors... »

Alors toute sa vie serait-elle gâchée parce qu'une femme l'aurait traversée?... Plus de travaux paisibles et reposants?... plus de lectures agréables?... plus de douces flâneries?... plus

aucune joie dans le tête-à-tête conjugal?... Non, ce n'était pas possible... C'était une crise... Il se ressaisirait...

Ayant ainsi pensé, il regarda sa montre et conclut :

« Sylvie tarde à revenir!... »

Elle revint. Il la vit dans son costume de bicycliste, aux lignes rigides et correctes. Elle lisait une dépêche, arrivée en son absence et qu'Augustine, à l'instant, lui avait remise. Elle alla vers lui :

— Hélas! cher monsieur, voici un mot de rappel. Il me faut vous quitter par le premier train... J'ai tout juste le temps de monter embrasser bonne amie.

— Qu'y a-t-il?... qu'est-ce donc?... — demanda Javelot sans trop savoir ce qu'il disait.

C'était à cause du grand congrès féministe qui s'ouvrait le lendemain à Paris : Miss Hutchinson comptait formellement sur madame Gérard pour représenter la revue et Sylvie devait partir sans aucun retard.

En hâte, elle fourra ses vêtements dans sa malle, ne changea pas de costume, ne voulut pas déjeuner : elle n'en avait pas le temps... N'y aurait-il pas un wagon-restaurant dans le train?

Tout de même, André, qui la guettait, put lui glisser quelques mots anxieux, au détour d'un corridor :

— Quand vous reverrai-je, à présent?...

— Sait-on jamais? — répondit-elle. — Le hasard!... Et puis, vous viendrez à Paris... N'y avez-vous pas laissé des intérêts?... des affaires?...

— Non... rien.

— Alors votre femme voudra revoir les magasins, les théâtres!...

— En ce cas, je ne serai pas seul... Je voudrais y être seul... seul et libre...

— Eh bien, rappelez-vous le vers de Sully Prudhomme : *L'Obstacle* :

A force d'art et de constance...

Elle avait dit cela d'une voix presque tendre. Puis elle disparut derrière une porte, sans répondre au geste d'André qui cherchait sa main.

Une heure après, elle partait en ouragan, — comme elle était venue, comme elle avait passé.

Le fil des jours calmes se renoua à la Maisonnette, ce fil que la jeune femme avait si gaiement rompu. Javelot se reprit à ses travaux habituels et Berthe à la direction du ménage Mais, toujours languissante, elle se levait tard, passait même dans sa chambre des matinées entières. Et Javelot demeurait abandonné à lui-même. silencieux et sombre.

On ne parlait guère de Sylvie. Berthe, pressée par la maladie, concentrait toute son attention sur sa souffrance. André ne pouvait se défaire des obsédants souvenirs : Sylvie était en lui, jeune, ardente et belle... Il en était oppressé, heureux et malheureux.

Parfois, au cours de quelque promenade le long du fleuve, Il s'était amusé à lancer une pierre dans un des nombreux étangs qui bordent l'estuaire limoneux. Alors il avait vu l'eau trembler et perdre sa limpidité. Peu après, à la surface. l'immobilité se refaisait. Mais il savait bien que, dans le mystère de la nappe souterraine. le choc se faisait sentir encore parmi les herbes et les boues dormantes. Il savait que la vie aveugle et ignorée, sommeillant en ce coin sombre, s'agitait et que la paix était pour longtemps détruite dans la demeure du silence...

LOUISE CHASTEAU

(La fin au prochain numéro.)

TRIBUNAUX POUR ENFANTS

Le Sénat s'occupe en ce moment de la « criminalité juvénile ». Il a été saisi, l'an dernier, de trois propositions de loi. Les deux premières, votées sans débat par la Chambre, les 31 mars et 5 avril 1910, portaient, l'une sur la création de « tribunaux spéciaux pour enfants » et sur la « mise en liberté surveillée des mineurs délinquants » ; l'autre sur la « mise en liberté surveillée des enfants traduits en justice ». La troisième, due à l'initiative de M. le sénateur Ferdinand Dreyfus, comprenait à la fois : des dispositions concernant les infractions imputables aux mineurs au-dessous de douze ans, l'institution, pour les mineurs de douze à dix-huit ans des « tribunaux pour enfants » et d'une procédure appropriée, l'organisation pour les uns et les autres de la mise en liberté surveillée.

M. Ferdinand Dreyfus a marqué la parenté d'inspiration qui rattache sa proposition à quelques parties d'un avant-projet de loi plus étendu, élaboré antérieurement par le Conseil supérieur des prisons avec sa collaboration et celle de M. le sénateur Béranger. La Commission du Sénat, chargée d'examiner ensemble les trois propositions de loi mentionnées, a choisi M. Béranger comme président et M. Ferdinand Dreyfus comme rapporteur.

Après mûr examen, elle a adopté le texte présenté par M. Ferdinand Dreyfus, avec quelques modifications. Le débat,

en première lecture, est ouvert devant le Sénat depuis le 26 janvier dernier.

Le rapport de M. Ferdinand Dreyfus débute par la constatation, faite une fois de plus, d'un triste phénomène : l'accroissement de la criminalité juvénile.

En 1830, 2 861 enfants de moins de seize ans étaient poursuivis ; ce chiffre s'est élevé en 1905 à 4 395 rien que pour les correctionnels ; en 1908, à 5 698. Pour les mineurs de seize à dix-huit ans, il n'y a de statistique à part qu'à partir de 1906[1] : l'année 1906 donnait 8 221 accusés de cet âge ; l'année 1908, en a donné 9 082[2].

Le mal ne sévit pas en France seulement ; il est commun à presque tous les pays civilisés. En Allemagne, le nombre des mineurs de moins de dix-huit ans condamnés, qui était de 30 700 en 1882, a passé à 49 993 en 1904 et à 55 221 en 1906. L'accroissement de la population de l'Empire ne suffit pas à rendre compte d'une telle progession, qui est trois fois plus rapide pour les mineurs que pour les adultes[3].

Pour être complète, la recherche des facteurs multiples du phénomène devrait porter sur toutes les variétés de dégénérescence ou d'atavisme régressif, de misère physiologique, d'insuffisance, de déséquilibre ou de perversion psychiques, de débilité mentale et morale, de surexcitation prématurée des sens et des passions. On discernerait, dans cette pathologie morale de l'enfant, le rôle des hérédités et l'action toujours aggravante, parfois déterminante, des milieux. Une fois de plus, l'alcoolisme, celui des parents et celui des enfants, serait incriminé pour sa grande part. Et, comment ne pas dénoncer aussi l'absence de famille, ou l'indignité, ou l'incapacité radicale de trop de parents, et toutes les causes qui désorganisent la famille : la mort et la grande misère d'abord, mais aussi la discorde, le divorce facile, la dureté de notre

1. L'année 1909 montre comparativement à 1908 une légère diminution sur le nombre des prévenus correctionnels.

2. Avant 1906, la limite de la « minorité pénale » était fixée à seize ans (articles 66 et suivants du code pénal). Elle a été portée à dix-huit ans par la loi du 19 août 1906.

3. Ces chiffres sont extraits du très intéressant travail de M. Marcel Kleine, avocat à la Cour d'appel, sur les *Tribunaux pour enfants en Allemagne*, Arthur Rousseau, éditeur.

organisation économique, qui contraint tant de femmes à donner à la lutte pour la vie le temps et les forces qu'elles doivent avant tout à la conservation du foyer, à l'éducation et à la surveillance des enfants? Inutile de répéter tout ce qui a été dit du taudis et de la rue, de l'insalubrité physique et morale de l'un, des périls de l'autre, des intoxications par une publicité, une imagerie et une littérature malsaines. Sans doute, on a raison de regretter aussi l'insuffisance de l'éducation post-scolaire et la crise de l'apprentissage. Mais ce qui est bien plus grave, c'est la rupture d'équilibre entre le progrès des puissances matérielles et intellectuelles et la trop lente organisation des forces morales, entre l'intensité croissante des tentations et le pouvoir d'y satisfaire ou la capacité d'y résister. Une telle crise est particulièrement redoutable pour les natures les plus faibles ou les moins saines, qui vivent dans les mauvais milieux.

Devant une maladie sociale dont les causes sont si diverses, où sont engagées tant de responsabilités sociales, devant l'évidence des périls qu'entraîneraient toute négligence et toute erreur, quelle multiplicité de soucis et de devoirs!

Il y a tout l'ordre des moyens préventifs à étudier et organiser. Beaucoup ne sont pas au pouvoir du législateur. Mais certains dépendent de lui et des administrations compétentes, — sans qu'il faille, bien entendu, négliger le concours des initiatives privées. — Ces moyens, sont, entre autres, la protection et la préservation, avant la faute, des mineurs matériellement et moralement abandonnés ou en danger moral. La loi du 24 juillet 1889 et celles des 27 et 28 juin 1904, tout en réalisant des progrès certains, n'ont pas dit à cet égard le dernier mot.

Viennent ensuite les méthodes correctives et curatives à employer après la faute : Mais le système du Code Pénal de 1810, même partiellement amélioré par la loi du 19 avril 1898, est-il en harmonie avec le mouvement d'opinion qui se fait sentir en France et qui déjà, à l'étranger, a créé une législation nouvelle? Ne faut-il pas, autant dans l'intérêt de la défense sociale que dans celui de l'enfance, renoncer au système de la pénalité tempérée par la charité? Envers les mineurs délin-

quants, l'autorité sociale ne doit-elle pas assumer, en collaboration avec la famille ou aux lieu et place de la famille, les pouvoirs de protection, de surveillance ou de garde, d'éducation et de correction attachés à la puissance paternelle? Lorsqu'il s'agit d'un mineur, son acte ne doit-il pas être examiné bien moins en lui-même que comme une révélation de ses tendances, de ses conditions de vie, de la malfaisance du milieu? Dès lors, l'acte du mineur n'appelle-t-il pas une œuvre d'orthopédie morale et, au besoin, physique, et souvent le changement du milieu? Ne faut-il pas renoncer aux tarifications pénales mal adaptées et aux mesures non révocables? Ne convient-il même pas, au moins pour les mineurs de seize ans, de remplacer le dilemme classique « discernement ou non-discernement » par un système plus souple?

C'est là ce que pouvaient se demander les auteurs des propositions soumises au Sénat; mais ils ont voulu se borner pour aboutir plus vite. Ils ont aussi voulu éviter les objections d'ordre financier. Ils ne touchent donc pas à tout le système du Code Pénal, ni à la loi du 5 août 1850 sur les établissements d'éducation correctionnelle. Ils s'en tiennent à trois points : 1° régime spécial à créer pour les enfants délinquants de moins de treize ans; 2° procédures et juridictions pour mineurs de treize à dix-huit ans; 3° institution légale de la mise en liberté surveillée.

L'idée d'un tribunal pour enfants a été tout d'abord appliquée aux États-Unis. Dès 1906, 24 États sur 45 de la grande République avaient adopté l'institution, à laquelle le juge Tuthill de Chicago et le juge Lindsey de Denver ont donné ses traits essentiels : compétence du tribunal pour enfants étendue aux mineurs de moins de seize ans, exceptionnellement aux mineurs de seize à dix-huit ans; juge unique spécialisé; audience et procédure spécialisées également. Dans un local très simple, l'appareil judiciaire est supprimé autant que possible; le magistrat vient s'asseoir à côté de l'enfant, cause avec lui, le confesse en quelque sorte. Seules, assistent les personnes qualifiées ou dûment autorisées. Les formes sont réduites au minimun. Le magistrat n'est pas lié par des textes : il conduit son enquête et décide pour le mieux. Il use souvent

de la mise en liberté surveillée. Ses décisions sont toujours modifiables selon la conduite ultérieure de l'enfant.

Le juge pour enfants est secondé par des *probation officers* Ce sont des fonctionnaires ou des particuliers de bonne volonté, hommes et femmes, qui font les enquêtes sur l'enfant et sa famille, surveillent étroitement et patronnent le mineur laissé conditionnellement en liberté.

Après l'expérience de l'Australie, après les essais variés de Birmingham (1905) et de quelques autres villes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, après le *Probation Act* de 1907, le *Children Act* du 21 décembre 1908 a donné droit de cité aux *Juvenile Courts* dans le Royaume-Uni.

Quelques adaptations de ce régime ont été faites à plusieurs villes d'Allemagne, d'Italie, de Hongrie, etc. Non identiques, mais d'inspiration analogue, sont « les conseils de tutelle » norvégiens et surtout « les conseils tutélaires danois », etc. Il existe sur la matière un projet suisse et un grand projet italien [1].

En France, des divergences se sont accusées sur certains points non sans importance. Mais il en est aussi sur lesquels on s'est trouvé d'accord.

On s'est accordé sur la nécessité de spécialiser le plus possible les magistrats qui jugent les mineurs : ils doivent faire preuve d'une expérience consommée, d'une connaissance parfaite de la psychologie juvénile, d'habitudes d'esprit spéciales et d'une sorte de vocation que l'on ne rencontre pas chez tous les magistrats. On a été d'accord aussi sur la nécessité d'une instruction portant sur les antécédents et le milieu, sur le devoir d'éviter au mineur délinquant les promiscuités dangereuses, sur l'obligation de compléter les dispositions de la loi du 9 avril 1898 concernant la « garde provisoire », d'organiser la mise en liberté surveillée, et de faciliter les modifications successives des décisions concernant le mineur, suivant sa conduite et sa situation.

Mais d'autres points ont été controversés : faudra-t-il sous-

1. On consultera toujours avec profit les travaux de M. Julhiet sur les États-Unis, de M. Marcel Kleine sur l'Angleterre et l'Allemagne, le rapport de M. le substitut général Pierre de Casabianca à la Société générale des Prisons sur le projet italien.

traire les enfants de moins de douze ou treize ans à toute juridiction répressive et instituer pour eux une magistrature spéciale? faudra-t-il restreindre la publicité des audiences, même pour les affaires concernant les mineurs de douze à dix-huit ans?

Toutes ces questions ont été déjà longuement discutées. Le rapporteur rappelle l'avant-projet de loi préparé par le Conseil supérieur des Prisons. Il examine la proposition de loi de M. Paul Deschanel, qui, transformée par la commission de la Chambre, a abouti au texte voté le 31 mars 1910 et transmis au Sénat. Il résume la proposition de M. Drelon sur la liberté surveillée. Il mentionne les vœux émis, conformément au rapport de M. Frèrejouan, par le Comité de défense des enfants traduits en justice. En même temps il parle avec éloges des améliorations déjà réalisées, autant que le permet la loi, à Paris et dans quelques grandes villes; il rappelle les audiences partiellement spécialisées de la huitième chambre à Paris, la collaboration établie entre le parquet, les juges, la défense et les patronages, les ententes officieuses entre la justice et l'administration pénitentiaire, entre celle-ci et l'Assistance publique, etc. Le rapporteur ne pouvait oublier les ingénieuses dispositions adoptées à Paris pour un commencement d'organisation de la liberté surveillée par M. Rollet. C'était une nécessaire préface au texte de la proposition en ce moment discutée au Sénat.

Le titre Ier traite des infractions à la loi pénale imputables aux mineurs de moins de treize ans :

Le mineur de l'un ou de l'autre sexe de moins de treize ans, auquel est imputée une infraction à la loi pénale, n'est pas déféré à la juridiction répressive. Il pourra être soumis, suivant les cas, à des mesures de tutelle, de surveillance, d'éducation, de réforme et d'assistance. Les décisions le concernant ne seront pas inscrites au casier judiciaire.

Ceci sera, dans notre législation, une très heureuse nouveauté. A la différence de presque toutes les législations étrangères, la nôtre ne fait pas dans la minorité une coupure au-dessous de laquelle l'enfant ne serait pas soumis à une

procédure pénale. Il n'y a pas chez nous, comme presque partout ailleurs, un âge de ce qu'on appelle la pleine irresponsabilité. L'enfant de l'âge le plus tendre peut connaître toutes les phases d'une instruction criminelle et la prison préventive. Il peut être envoyé dans un établissement pénitentiaire de correction. Légalement, il peut être condamné, comme ayant agi « avec discernement », à une peine de droit commun.

A l'étranger, l'âge où commence la responsabilité varie de la septième année (Russie) à la quinzième (Suède). Le Conseil supérieur des Prisons et M. Ferdinand Dreyfus avaient proposé douze ans. La commission sénatoriale et le Sénat ont adopté la limite de treize ans, acceptée par le Garde des Sceaux. C'est la limite de la période d'obligation scolaire. Les enfants au-dessous de treize ans relèveront d'une magistrature appropriée, à la fois sociale et familiale, qui aura à vérifier le bien fondé de l'imputation : il lui appartiendra non pas de condamner ni même de juger à proprement parler, mais de s'informer sur les antécédents et les conditions d'existence, et ensuite d'adopter, suivant les espèces, le meilleur système de préservation ou de redressement, œuvre de longue haleine souvent et dont la modalité ne doit jamais être fixée irrévocablement.

Pour exercer cette magistrature « paternelle », la sous-commission du Conseil supérieur des Prisons avait proposé un « conseil de tutelle », présidé par un juge spécialisé et composé, en outre, d'un juge de paix et de représentants du barreau, de l'Assistance publique et de l'assistance privée. En assemblée générale, le Conseil supérieur avait adopté le magistrat unique (avec suppléant), choisi par un collège dont le tribunal d'arrondissement serait l'élément principal. Ce magistrat pourrait appartenir, mais n'appartiendrait pas nécessairement au personnel judiciaire.

M. Ferdinand Dreyfus avait proposé une magistrature collective : un Conseil familial composé d'un juge choisi à cet effet et de deux assesseurs. La Commission du Sénat a repris la proposition d'un magistrat unique : un juge familial (pourvu d'un suppléant et d'un secrétaire), choisi par le tribunal (renforcé du bâtonnier des avocats et du président des avoués) parmi les magistrats ou anciens magistrats, les avocats,

certains officiers ministériels, les membres des sociétés de patronage et des comités de défense. Il y en aurait au moins un par département. La fonction serait gratuite, sauf remboursement des frais exposés. Le juge familial serait saisi par le ministère public, qui pourrait s'assurer de la personne de l'enfant et pourvoirait à sa garde provisoire sans prison préventive. Immédiatement le juge familial maintiendrait ou modifierait les mesures provisoires du parquet et ferait son enquête que complèterait un examen médical (articles 5-8).

L'article 9 introduit dans notre législation les *probation officers* américains. Le juge familial pourrait désigner des délégués, hommes et femmes, chargés, sous sa direction, de collaborer aux enquêtes, d'assurer la surveillance des enfants remis par lui à leur famille ou placés par ses soins.

Le juge entendrait l'enfant, ses parents, toute personne qui demanderait à le défendre et le ministère public. Après vérification des faits, l'une des mesures suivantes pourrait être prise : 1° remise à la famille sous le patronage du juge familial ou de son délégué; 2° placement à durée indéterminée, avec le consentement des parents ou du tuteur, ou d'office, — et sous la surveillance du magistrat ou de son délégué, — soit dans une famille ou chez une personne digne de confiance, soit dans un asile ou internat approprié, soit dans un établissement d'anormaux, soit dans une institution charitable (article 10).

L'audience ne serait pas publique, mais elle serait ouverte aux magistrats, aux représentants de l'Assistance publique, aux délégués du juge familial et aux membres agréés des patronages, des comités de défense, etc. (article 11). Si des inculpés de plus de treize ans étaient impliqués dans l'affaire, l'instruction serait faite suivant le droit commun; mais l'enfant de moins de treize ans serait exclusivement soumis aux règles précédentes établies pour la garde provisoire et les décisions à prendre (article 12).

Le recours est ouvert contre les décisions du magistrat devant le tribunal civil en chambre du conseil, au ministère public dans tous les cas, aux parents ou au tuteur lorsque le placement hors de la famille serait ordonné sans leur consentement. Le magistrat familial pourrait toujours modifier ses

propres décisions soit sur la demande des parents ou de l'enfant, soit à la requête du ministère public, soit d'office, sauf recours (articles 13 à 16).

L'article 17 donne compétence au magistrat familial pour provoquer la déchéance de la puissance paternelle.

Le titre II traite de l'instruction et du jugement des infractions à la loi pénale imputables aux mineurs de treize à dix-huit ans, et des tribunaux pour enfants et adolescents.

Dès que le délit serait, en cas de discernement reconnu, passible de l'emprisonnement, un juge d'instruction, spécialisé autant que possible, devrait être commis. L'instruction, pour laquelle est prévue la collaboration des juges familiaux et même des comités de défense des enfants, devrait porter sur l'ensemble de la situation du mineur et de sa famille. D'autre part, les mesures de mise en liberté ou de garde provisoire autorisées par l'article 4 de la loi de 1898 seraient complétées par la surveillance organisée des juges familiaux ou de personnes, soit désignées par le magistat instructeur, soit agréées par lui sur la proposition du juge familial (articles 20 à 22).

Chaque tribunal de première instance se formerait en tribunal pour enfants et adolescents pour juger dans une audience spéciale : 1° les mineurs de treize à seize ans inculpés de crimes ou de délits ; 2° les mineurs de seize à dix-huit inculpés de faits qualifiés délits. Au tribunal de la Seine et dans les tribunaux à plusieurs chambres correctionnelles, il serait formé une chambre spéciale, dite tribunal pour enfants et adolescents, dont les membres pourraient, d'ailleurs, faire partie d'autres chambres. Elle jugerait les mineurs de treize à seize ans et de seize à dix-huit ans ci-dessus visés. Les appels seraient jugés par la Cour en audience spéciale dans les mêmes conditions que devant les premiers juges (article 23).

Le Conseil supérieur des Prisons s'était refusé, malgré les propositions de sa sous-commission et malgré l'avis de son rapporteur, à toucher au principe de la publicité de l'audience pour les mineurs de douze à dix-huit ans. La Commission sénatoriale, d'accord avec M. Ferdinand Dreyfus, justement frappée des graves inconvénients de cette publicité pour les mineurs, est revenue, à peu de chose près, aux dispositions

qui avaient été présentées par la sous-commission du Conseil supérieur et soutenues par son rapporteur.

Chaque affaire serait jugée séparément en l'absence de tous autres prévenus. Seuls, seraient admis à l'audience les témoins de l'affaire, les proches parents et tuteurs, les magistrats et les juges familiaux, le barreau, les personnes visées à l'article 11 et les représentants de la presse. La publicité complète serait rétablie pour les affaires où seraient impliqués des majeurs prévenus. La publication des débats, la reproduction des portraits des mineurs poursuivis, de toute illustration concernant les faits de la cause, seraient interdites sous peine d'amende (article 24).

Le titre III est spécialement consacré à la mise en liberté surveillée, dont le projet du Conseil supérieur et la proposition de M. Deschanel avaient également traité.

Le tribunal pourrait prononcer provisoirement la mise en liberté surveillée d'un mineur de treize à dix-huit ans sous la garde d'une personne ou d'une institution qu'il désignerait. A l'article 66 du Code pénal qui, en cas de non-discernement, donne au tribunal le choix entre la remise pure et simple à la famille et l'envoi dans une colonie pénitentiaire, et, indirectement, à l'article 5 de la loi du 19 avril 1898 qui autorise les juges à confier la garde du mineur à un parent, à une personne ou à une institution charitable ou à l'Assistance publique, serait ajoutée cette disposition : « Dans le cas où le tribunal aura ordonné que le mineur sera remis à ses parents, à une personne ou à une institution charitable, il pourra décider en outre que ce mineur sera placé, jusqu'à l'âge de vingt et un ans ou plus, sous le régime de la liberté surveillée. A l'expiration de la période fixée par le tribunal, celui-ci statuera à nouveau, à la requête du procureur de la République » (article 25).

Pour assurer cette surveillance sous sa direction, il pourrait, comme le magistrat familial et comme le juge d'instruction, désigner des délégués de l'un ou de l'autre sexe. Ceux-ci seraient pris de préférence parmi les membres des patronages, des comités de défense et des institutions agréées par le tribunal. Ils pourraient être des particuliers choisis directement par lui.

Ces délégués visiteraient souvent les mineurs et fourniraient des rapports au président du tribunal. En cas de mauvaise conduite ou de péril moral, ou encore d'entraves systématiques apportées à la surveillance, le mineur et les personnes chargées de sa garde pourraient toujours être cités à une prochaine audience pour qu'il soit statué à nouveau. En cas de décès, de maladie grave, de changement de résidence ou d'absence non autorisée du mineur, les personnes chargées de sa garde devraient en prévenir le délégué, qui en informerait le président.

Enfin un règlement d'administration publique est prévu pour l'application de la loi.

Tel est ce très intéressant projet. Il ne touche pas, et c'est à dessein, à toutes les parties du vaste problème relatif au traitement de la criminalité juvénile. Sans doute tel ou tel détail en peut être discuté. Il est même possible que le Sénat en ait modifié certains points au moment où paraîtra cet article. Mais, si la tendance générale et les dispositions essentielles en sont adoptées par le législateur, un progrès notable aura été réalisé. Quiconque prend également à cœur la détresse morale de l'enfance et l'intérêt bien entendu de la défense sociale pourra s'en réjouir.

P. GRIMANELLI

P.-S. — La Commission du Sénat, sur la proposition du Garde des Sceaux, vient de substituer au *juge familial* la *chambre du Conseil* du tribunal *civil* pour la juridiction paternelle à exercer sur les enfants de moins de treize ans, avec cet amendement que le délégué chargé de l'instruction pourrait être pris en dehors des membres du tribunal.

P. G.

POÉSIES

I

LES PAUVRES HOMMES

La vie est un immense et touffu labyrinthe
Où rôdent en tous sens nos désirs besogneux,
Où l'obstacle irritant de treillages hargneux
Des plus chères beautés nous dérobe l'étreinte.

Parfois nous chuchotons d'inutiles aveux
A travers le lacis des épines sanglantes ;
Nous entendons parfois sonner les voix dolentes
Des êtres tant chéris que réclament nos vœux :

Déjà, tout affolés des caresses prochaines,
Au tournant du sentier nous courons éperdus...
Mais les appels d'amour, dans le vent confondus,
N'arrivent plus à nous qu'en musiques lointaines.

Le douteux carrefour pose devant nos pas
De ses quatre chemins l'énigme indéchiffrée :
Dans ce confus réseau notre course égarée
S'essouffle aux mille tours qu'on ne dévide pas.

Ainsi, toujours foulant la route inextricable,
Dans l'obscur écheveau des fils entre-croisés,
Sur les cailloux traîtreux nous roulons épuisés,
Entraînés par nos fronts que la fatigue accable.

Mais avec les doux mots qu'elle nous dit tout bas
La jeune Illusion rallume nos courages
Et fait étinceler les magiques mirages
De la Beauté riante et qui nous tend les bras!

Enlacés de nouveau dans le nœud des spirales
Plus noir que les conduits aveugles des puisards,
Nous voguons, pélerins que guident les hasards,
De l'aube rougissante aux clartés sidérales.

Comme un torrent qui gronde au fond d'étroits canaux,
Comme aux parois des quais la colère des fleuves,
Dans ses bonds révoltés le flot des âmes veuves
Cherche éternellement de fraternelles eaux :

Et de là ces clameurs au vent du ciel jetées,
Ces appels plus stridents que des cris d'albatros,
Râles désespérés des victimes d'Eros,
Et ce ruissellement de vagues ameutées...

Vous qui, tenant le fil en vos vaillantes mains,
Connaissez le secret des routes les plus brèves,
Ariane, rendez au ciel qu'ont vu ses rêves
Le voyageur sauvé des effrois souterrains!

II

LES CRIQUETS

Midi flambe, les foins sont coupés, l'herbe est rase.
La langue se dessèche avec un goût de fer;
Sur les prés assoupis une moiteur s'écrase,
Un effluve embrasé circule dans l'éther.

Une haleine de feu monte du sol aride,
Comme celle qui flotte à la gueule d'un four;
L'air n'a pas un soupir, l'eau n'a pas une ride,
Le soleil au zénith vaporise le jour.

Seuls, en des zigzags fous fusant par étincelles,
Les criquets crépitant comme un bris de bois dur
Hors du fragile étui de leurs petites ailes
Ouvrent des éventails de cinabre ou d'azur.

On dirait que ce grêle et vivant projectile
Par une catapulte au déclic imprévu,
Joujou d'un dieu malin qu'amuse l'inutile,
Est lancé mille fois vers un but inconnu!

Entre les angles fins et dressés de leurs pattes,
Leur dos est revêtu d'un élégant camail;
Un casque sarrasin coiffe leurs têtes plates.
Leurs yeux saillants et noirs sont des gouttes d'émail.

Ne les tourmentez pas, les pauvres bestioles
Qui paissent la luzerne et l'amer pissenlit
Et qui font résonner, comme d'humbles violes,
D'un archet échancré leur abdomen poli;

Infimes numéros dans le concert immense,
Elles frottent leur flanc tendu comme un tambour
Et tirent bravement de leur petite panse
Un crissement menu qui célèbre le jour...

Car vous chantez, criquets, à l'envi des cigales,
Des hymnes saccadés, insistants et plaintifs,
Et vos chants, alternés par strophes inégales,
Vibrent au ras du sol en accents courts et vifs;

Musiciens poudreux perchés sur les tribules,
Votre chuchotement qui cesse et qui reprend
Se mêle aux violets lointains des crépuscules
Insaisissable ainsi que l'ombre et que le vent:

Cela monte et retombe et s'enfle et s'exaspère,
Comme un brouillard errant fait de flocons épars :
C'est un rêve de bruit planant près de la terre,
C'est un ruissellement qui sourd de toutes parts.

Et j'aime la douceur de ces voix amicales
Comme l'humble oraison d'un cœur qui n'ose pas,
Et sa monotonie et ces tons gris et pâles
Et tout ce grand amour qui s'exprime si bas ;

J'aime cet hosannah de vos petites vies
Qui s'exalte dans l'ombre et se confie au soir,
Ces appels, ces répons de pécores ravies,
Se disant l'une à l'autre : « On est bien dans le noir...

» On est bien sous la feuille et dans l'odeur des menthes,
Quand le lézard vorace est rentré dans son trou :
Les heures de la nuit sont les heures clémentes,
Son flot d'ombre nous roule en un large remous.

» Frères, ne craignons plus les poignards de la mante :
Le ciel obscur nous rit de toutes ses fleurs d'or ;
Comme un amant blotti dans les bras de l'amante
Sur le sein de la nuit serrons nos petits corps ! »

III

LES COURLIS

Le pays est charmant : genêts, ajoncs, bruyères,
Quelques champs encadrés par des bois giboyeux,
Entre les plateaux roux de longs ravins de pierres,
Des chênes étêtés au bord des chemins creux.

Peu de maisons ; des bœufs errant parmi les brandes
Où passe le naïf « tirelo » du berger ;
Gris pâle de la friche ou gris plus vert des landes,
Et gris fauve du chaume à l'ombre du verger.

Quand la nuit sur le sol étend sa mante brune,
Les sons mystérieux naissent des champs obscurs :
« Kop! » furtif du renard qui chasse au clair de lune,
Hôlements des hiboux dans les trous des vieux murs.

Mais il est une voix désolée et traînante
Qui me touche surtout par son charme lointain,
Chant de deuil, mélopée inapaisable et lente,
Dont la détresse prend un accent presque humain.

« Courr-reli, courr-reli, courr-re... » La plainte expire
En un râle étranglé qui grasseye et qui geint :
C'est comme un long sanglot qui crève, et comment dire
Ce qu'il a d'angoissant, de fol et d'incertain?

J'écoute : cela doit venir de Pélouaille,
Du grand champ sablonneux que l'automne jaunit...
Et le cri douloureux m'attire : il faut que j'aille
Vers l'appel déchirant qui roule dans la nuit.

Je le connais si bien, ce chant crépusculaire !
Je sais que son auteur, vagabond sans espoir,
N'est qu'un échassier maigre et sec, un pauvre hère
Habillé de gris sale et moucheté de noir.

Il gîte au long des bois, blême, farouche et triste,
Le courlis des sillons, l'œdicnème criard :
Le chien ne daigne pas suivre sa froide piste,
Le jour brillant l'aveugle et le fait tout hagard ;

Mais quand revient du soir la mollesse indécise,
Il redresse en pleurant ses jarrets anguleux,
Et l'on voit se lever comme une larve grise
L'Ahasvérus blafard, gémissant et cendreux...



Et pourtant cet amant falot du crépuscule
Me tient par un étrange et maladif attrait :
Souvent, frère anxieux, fantasque noctambule,
Tu m'as fait, à ta suite, arpenter le guéret!

Imprenable gibier, décevante chimère,
C'est que je cherche en toi ce qu'on ne peut saisir,
Oiseau bizarre, oiseau loufoque, oiseau lunaire,
Coureur subtil et prompt comme notre désir...

Il est aux Valandraux ! non, c'est à Liberrières !
Son cri semble tout proche et recule toujours,
Et le déplacement de ces notes sorcières
Me leurre, et me promène en d'infinis détours.

Ne craignez rien, courlis ! mon arme paresseuse
Ne me vaudra jamais la honte d'un remord :
Le plomb épargnera votre carcasse osseuse ;
J'aime votre poursuite et non pas votre mort.

Car vous m'avez appris que le seul bien qui rende
Heureux n'est pas d'avoir mais de tendre plus haut,
Et vous fûtes pour moi le chastre de légende,
L'oiseau bleu, l'oiseau d'or, l'inattrapable oiseau !

Nous sommes, vous et moi, de courts moments de l'être,
Vagues d'un océan qui ne se borne pas,
Et le Temps qui nous voit surgir et disparaître
N'est qu'une illusion qui mesure nos pas.

J'aime en vous, ô courlis, le signe du mystère
Qui nous force à rêver, hors du réel trop nu,
Ce qui flotte innommé de la nue à la terre,
Et vous m'hallucinez vers un monde inconnu !

Ils sont si beaux, les champs que la nuit fait immenses !
Si magique, l'aspect des cantons familiers !
Charmes secrets des bois, prestiges ! et la danse
Des engoulevents bruns au-dessus des halliers !

C'est une fantastique et muette pavane,
Des vols entre-croisés, des courbes, des remous,
Des ailes se cabrant droit, en oreilles d'âne,
Ou qui filent, sans battre, en des planements doux...



Mais l'aube, tout en bas du ciel, hésite et tremble :
Une bise frileuse ébouriffe les joncs,
Une perle vacille à la feuille du tremble,
Tout l'air est traversé de sonores frissons.

La forêt se remplit d'une rumeur croissante,
Bruits d'ailes, glissements, panique des lapins ;
Un peu d'argent blanchit les lacets de la sente,
La corneille se froisse aux aiguilles des pins ;

Un merle brusque part en éclatant de rire,
Un geai s'envole, beige avec un reflet bleu ;
La fauvette en deux cris vifs accorde sa lyre ;
Un filet de fumée affirme un brin de feu.

Cocoricos de coq, gloussements de volaille ;
Tous les petits oiseaux ont secoué la nuit ;
Le canard risque son nasillement canaille,
Un pépiement prélude, une roulade suit.

Du côté du chenil m'arrive un bruit de chaînes,
Miraud jappe ; un chat gris passe, la queue en l'air ;
La tuile neuve luit, rouge, à travers les chênes ;
Le seau tinte en heurtant la margelle : il fait clair !

Voici le perron blanc qu'orne toute une flore,
Les *rocking-chairs* posés devant l'aimable seuil ;
Sur l'escalier de bois j'entends un pas sonore,
Voici la main tendue et le riant accueil :

Las d'avoir tant couru sur les pas d'un fantôme,
Rassuré de revoir la probité du jour,
Avec toi je retrouve, ami, le beau royaume
Dont le soleil écrit le rigoureux contour.

Adieu, courlis, adieu ! j'entends des voix joyeuses,
Et le rire vaillant qui fait bondir mon cœur :
Fuyez, spectres, fuyez, pauvres ombres peureuses !
Le Vrai reprend sur moi son ascendant vainqueur.

Et voici les genêts, les ajoncs, les bruyères,
Le champ vaste encadré par les bois giboyeux,
Entre les plateaux roux, les longs ravins de pierres,
Les chênes étêtés au bord du chemin creux;

Le troupeau sur la brande, au son clair des clochettes,
Réveille les sylvains dont l'aile ouvre ses yeux;
« Tirelo » de bergers, « tireli » d'alouettes
Montent à l'unisson dans la splendeur des cieux!

IV

LE SCOPS

Au-dessus de la vasque aux bords plantés d'ifs sombres
Où l'étang solitaire entre les branches luit,
L'oiseau mystérieux que réveillent les ombres
Erre, flocon de plume envolé dans la nuit.

Battement redoublé de sa glotte sonore,
Le petit scops émet son « clop! clop! » guttural :
Plus près, plus loin, cela palpite et s'évapore
Comme le glas voilé d'un lugubre métal.

La grenouille se tait, le campagnol se rase,
Sentant passer la mort en son large circuit,
La salamandre d'or s'enfonce dans la vase,
Le carabe se tasse en son obscur réduit.

Les pierres du logis sont étrangement blanches,
Un brouillard lumineux opalise le ciel,
Où l'immobilité sculpturale des branches
Prend le tragique aspect d'un hiver éternel...

O voix, nocturne voix qui flottes dans l'espace,
Insaisissable son, vagabonde clameur,
Je t'ai prise souvent pour une âme qui passe
Et vole inconsolée aux lieux de son bonheur!

1er Mars 1911.

Ainsi devait sonner la plainte de l'Atride
Quand Ulysse évoqua son fantôme piteux
Et qu'un sifflement grêle, hors de sa bouche aride,
Épouvanta le fleuve aux replis ténébreux.

Voix que semble ouater le silence des tombes,
Voix sinistre où frissonne un triste « jamais plus »,
Comme un roucoulement de funèbres colombes
Tu fais revivre en moi les pauvres disparus.

Autrefois, au tournant de ces mêmes allées,
Nous t'écoutions vibrer, le cœur battant d'espoir :
Es-tu donc le soupir des amours en allées
Et des espoirs vaincus qui n'ont pas vu le soir?

Oiseau mélancolique aux omineuses cornes,
J'ai compris, jeune encor, ton présage plaintif,
Le jour où j'aperçus, comme de tristes nornes,
Ces trois hiboux rangés sur une branche d'if.

Tu nous dis, sage enfant d'Athènè la prudente :
« Rêves d'un jour, songez, mortels, aux morts d'hier!
Je suis le lourd penser qui dans le noir vous hante,
Et c'est moi qui défends à l'homme d'être fier.

» O troupeaux oublieux, je suis la voix perçante
Qui pénètre vos cœurs de salubres effrois ;
Je suis le cri des morts, la requête pressante
De ceux qui sont couchés solitaires et froids.

» Le jour frivole est plein du babil des mésanges,
Du caquet des pinsons, du sifflet des bouvreuils ;
Moi, de la morne crypte où veillent les grands anges,
J'apporte l'appel grave et juste des cercueils :

» Écoute-la passer, cette prière ardente,
Chant des Mânes sacrés qui forgèrent ton sort,
Et vois reluire au fond de la nuit palpitante
Le flambeau de ta vie allumé par la Mort! »

MAURICE HAMEL

SPÉCULATION ANTIQUE

Ces gens-là ont des intérêts opposés à ceux des autres citoyens. Ils s'enrichissent dans les malheurs publics. Ils se réjouissent de nos peines, connaissent les premiers les mauvaises nouvelles ou au besoin en inventent. En pleine paix, ils nous infligent les rigueurs d'un blocus... Vous avez déjà puni de mort des gens accusés de tels crimes. Condamnez sans pitié : vous ferez justice et vous aurez le pain à bon marché.

Qui s'exprime ainsi? Un représentant en mission, requérant l'application de la loi du maximum du 2 mai 1793? Non, c'est l'orateur athénien Lysias, plaidant vers 387 contre des marchands de blé. La Grèce, en matière politique et économique, ne nous a rien laissé à trouver; elle a connu, elle aussi, la spéculation et l'accaparement. Aux premiers siècles de son histoire, elle ignora le grand commerce qui restait aux mains des étrangers, Crétois ou Phéniciens. Près du vaisseau noir tiré sur le sable, ils étalaient aux yeux des indigènes les métaux utiles ou précieux, les étoffes richement brodées, les bijoux et la verroterie. Ils troquaient leurs marchandises de luxe contre les matières premières, trompaient sans scrupule et poussaient la perfidie jusqu'à enlever les filles et les enfants pour les revendre comme esclaves. Peu à peu les Grecs suivent l'exemple. La mer les attire, développe leurs qualités, intelligence, curiosité, amour des aventures. L'Hellène devient un grand navigateur.

Bientôt, il n'hésite plus à s'expatrier et à se fixer en terre étrangère. Les grandes migrations du XIIe siècle avant notre ère, les révolutions politiques du VIIIe et du VIIe siècle jettent hors de la Grèce une armée d'émigrants qui s'établissent sur tout le pourtour de la Méditerranée. Chaque colonie est un comptoir où les marchands grecs trafiquent avec les indigènes du voisinage. Cyrène exporte le *silphium*[1], Olbia les blés de la Russie méridionale, Gadès les laines d'Espagne. Milet peut travailler les tissus de laine fine, Sinope les armes, Tarente les voiles de lin; Corinthe et Athènes, fabriquer par milliers les vases dans lesquelles elles expédient l'une des parfums, l'autre du vin et de l'huile. Dès le VIIIe siècle, les villes d'Ionie, Milet, Éphèse Phocée, au VIe siècle, Chalcis et Erétrie, Corinthe et Égine, à partir du Ve siècle, Athènes sont les capitales du commerce méditerranéen. C'est là que le négociant en gros peut exercer son activité et faire fortune.

Les progrès du grand commerce n'ont laissé au revendeur qu'un rôle inférieur et dédaigné. Le petit marchand tient boutique dans les échoppes qui bordent les rues étroites, dans les baraques de toile et sous les claies d'osier qui encombrent la place du marché. Parfois même il porte sur un éventaire tout son fonds de commerce. Il jouit d'une détestable réputation. Il est accusé de surfaire les prix, de vendre à faux poids, de lutter d'injures et de coups contre ses concurrents. Le marchand de boudins, qu'Aristophane nous présente dans ses *Chevaliers*, est un fieffé fripon, qui ne sait ni lire ni écrire : dès son enfance, il a vécu de larcins et ne doit ses succès qu'à son impudence et à ses coups de gosier.

Tout autre est le grand commerçant. Il rougirait d'attendre les clients dans une boutique et de faire valoir lui-même aux acheteuses une paire de chaussures[2]. Il passe la majeure partie de sa journée sous les portiques qui avoisinent le port. C'est à cette Bourse du commerce qu'il rencontre ses collègues, apprend les nouvelles, suit les cours, vend ou achète sur échantillon. Il ne se cantonne pas dans une spécialité ; il est prêt à traiter toute

1. Plante ombellifère qui était employée comme condiment et dont le suc servait de remède.

2. Une scène de ce genre est traitée avec verve dans le mime VII d'Hérondas.

affaire : il vend et achète indifféremment du blé, du vin et de l'huile, arme des navires, fait la banque.

En face des vieilles familles aristocratiques, qui détiennent la richesse foncière, il représente la richesse mobilière, la puissance de l'argent. Il a conscience de sa valeur. Pour se défendre devant les tribunaux, il sait rappeler qu'il contribue pour une large part à la richesse de la cité. Il use de sa fortune dans l'intérêt de tous. Il organise volontiers les jeux et les fêtes que l'État met à la charge des riches. Il mérite des honneurs publics en faisant à la cité des dons en argent ou en nature. Il est l'égal des plus grands personnages. Képhalos, qui possède une fabrique de boucliers et dont les fils commercent dans les colonies athéniennes, est honoré de l'amitié de Périclès : dans sa maison du Pirée, où il sait traiter dignement ses hôtes, il invite Socrate à discuter les plus hauts problèmes de la philosophie [1].

L'activité de ces grands négociants serait à l'étroit dans le cadre de la cité. Seules, les combinaisons du commerce international permettent la spéculation et la rendent fructueuse ; mais elles exigent des moyens d'action puissants. Il faut d'abord des capitaux. Primitivement les Grecs se contentaient du troc ; ils adoptèrent ensuite une invention des Lydiens, la monnaie. Mais les pièces n'avaient cours que dans la cité qui les avaient émises. Sans doute quelques monnaies bien titrées, frappées dans de grandes places de commerce, étaient reçues partout ; mais le plus souvent le marchand, qui allait de ville en ville, devait recourir aux changeurs. De plus transporter une grosse somme d'argent pouvait être chose difficile et dangereuse. Le papier-monnaie était inconnu. La tentative faite par Byzance de créer une monnaie fiduciaire en fer reste un cas exceptionnel. Le vrai moyen de faciliter le commerce était d'organiser le crédit. Le banquier devint l'auxiliaire du négociant.

Le banquier fait des avances de fonds, ce qui est un des meilleurs moyens de faire valoir ses capitaux, car la loi ne limite pas le taux de l'intérêt. On trouve sans peine des placements solides, garantis sur hypothèque, qui rapportent 12 p. 100 ; ceux qui risquent des placements aventureux

1. Voir le début de la *République* de Platon.

obtiennent facilement 18 p. 100. Aux armateurs, aux négociants, le banquier consent des prêts à la grosse aventure. Le prêteur a, comme gage de sa créance, le navire ou la cargaison. La somme avancée est remboursable à la fin du voyage; mais si le navire vient à se perdre en mer, l'emprunteur est quitte de sa dette. C'est là un risque à courir, d'autant que de malhonnêtes gens savent machiner un naufrage qui les dispense de tout remboursement: la loi athénienne interdit sagement au tuteur d'engager dans des affaires si hasardeuses la fortune de son pupille. Le gain, il est vrai, est proportionné aux risques : l'argent ainsi placé rapporte jusqu'à 30 p. 100.

Depuis qu'il étend au loin ses opérations, le gros commerçant a aussi besoin du concours de nombreux agents. Il a beau se transporter lui-même d'une ville à l'autre; il lui faut dans chaque place de commerce un ou plusieurs représentants qui agissent en son nom et défendent ses intérêts. Ainsi fait Cléoménès. Nommé gouverneur de l'Égypte par Alexandre, il profite de ses hautes fonctions pour organiser à son profit le commerce des céréales. Il a sous ses ordres une armée d'employés. Les uns s'occupent de l'expédition. D'autres montent à bord des vaisseaux et veillent sur la cargaison; ils peuvent, en cours de route, modifier l'itinéraire et le lieu de débarquement. D'autres enfin attendent au port l'arrivée des convois et se chargent de la vente. Tous ces agents sont en rapport les uns avec les autres. Un service d'informations rapides les renseigne sur la situation de chaque marché, sur les variations des cours.

Ce sont les échanges internationaux qui règlent le cours des marchandises. Le plus souvent les variations sont légères. A Délos, en 282, le blé, qui, en janvier, vaut 7 drachmes le médimne[1], descend peu à peu à 4 drachmes 1/2 en avril; puis les cours remontent et ont une hausse subite de trois drachmes par médimne de septembre à octobre. En 250, l'orge est en baisse régulière de janvier à septembre et coûte de 3 drachmes 2 oboles à 2 drachmes le médimne;

1. Rappelons que la *drachme* se divise en six *oboles* et a une valeur absolue de 95 centimes environ. Le *médimne* mesure à peu près 52 litres; le *talent* pèse à peu près 36 kilogrammes.

l'huile reste pendant neuf mois au même prix et ne subit qu'une légère augmentation en hiver; le bois ne monte que de 4 à 7 oboles le talent. Tant que les variations sont ainsi lentes et régulières, les spéculateurs ne peuvent pas espérer de gros bénéfices.

Ils ont en revanche beau jeu en temps de crise, lorsque la guerre maritime entrave le commerce ou qu'une contrée souffre de la disette : en une même journée, le prix du blé accuse des différences d'une drachme par médimne. Le spéculateur est à l'affût des nouvelles qui provoqueront la hausse ou la baisse : on dit que la flotte de la mer Noire a été capturée par l'ennemi, que les traités de paix vont être dénoncés; on annonce qu'un convoi retenu à Chypre a pu reprendre la mer et se dirige vers le port.

A Athènes, Dionysodore et Parméniscos spéculent sur les blés. Comme les prix sont élevés, ils décident d'aller faire un chargement en Égypte et contractent un emprunt sous condition de ramener leur vaisseau et sa cargaison au Pirée. A peine Parméniscos est-il parti qu'une flotte arrive de Sicile, chargée de céréales; aussitôt les cours tombent. Dionysodore, resté à Athènes, se hâte d'envoyer à son associé un message à Rhodes, où le vaisseau doit toucher au retour. Parméniscos, prévenu à temps, s'arrête à Rhodes, prétexte que le vaisseau, ayant subi des avaries, ne peut poursuivre sa route; il décharge et vend son blé, puis repart pour l'Égypte. Le prêteur athénien, qui perd le gage de sa créance, n'a d'autre ressource que d'engager un procès [1].

Le plus sûr moyen d'imposer à l'acheteur n'importe quel prix serait d'être le seul vendeur; la spéculation aboutit naturellement à l'accaparement. Un marchand accapare tous les fers de Sicile et, sans trop forcer les prix, réussit à réaliser 200 p. 100 de bénéfices. Thalès de Milet, ayant prévu une bonne récolte d'olives, afferme à l'avance tous les pressoirs et les reloue aux producteurs. Cette manœuvre, le marchand de boudins d'Aristophane la connaît et la pratique. Pour avoir à bon compte les sardines, il propose de mettre la main sur toutes les écuelles; puis il rafle sur le marché toute la provision

1. Discours attribué à Démosthène contre Dionysodore.

de coriandre et de poireaux et se fait une popularité en renonçant aux bénéfices de l'accaparement et en distribuant gratuitement aux citoyens de quoi assaisonner les sardines.



Par la spéculation, de grosses fortunes s'édifient, mais le prix de la vie augmente. Il y a conflit entre les marchands et les consommateurs. Or ceux-ci forment la majorité des citoyens, détiennent le pouvoir politique, votent les lois, siègent dans les tribunaux. En face des spéculateurs et des accapareurs, comment va réagir la cité?

Les cités ont besoin d'argent. Sans avoir d'aussi lourdes charges que nos États modernes, elles arrivent difficilement à équilibrer leur budget. Elles demandent peu à l'impôt direct : l'impôt progressif sur le capital n'est à Athènes qu'une contribution extraordinaire levée en temps de guerre. Elles préfèrent recourir à des expédients. Elles contractent des emprunts : une ville d'Amorgos est si pauvre qu'elle doit s'endetter pour faire face à une dépense de cinquante drachmes; les prêteurs exigent jusqu'à 48 p. 100 d'intérêts. Elles vendent ce qu'elles ont reçu en présent : Athènes tire profit des blés que lui envoient les princes du Bosphore, Délos de ceux qu'elle doit à la générosité du roi des Numides Massinissa. Elles aliènent leur domaine : Cymé est obligée d'abandonner ses portiques à ses créanciers, qui en expulsent les promeneurs. L'auteur des *Économiques* consacre un long chapitre aux mille et une manières qu'ont les villes pour se procurer de l'argent. Éphèse confisque les bijoux d'or dont elle a interdit le port aux femmes; Sparte décide que tous les citoyens, leur famille, leurs esclaves, leurs bêtes même jeûneront une journée entière et verseront au trésor l'argent ainsi économisé.

Athènes établit des droits de douane de 2 p. 100. Il s'agit, non d'un tarif protecteur destiné à favoriser la production nationale, puisqu'on frappe également toutes les marchandises, aussi bien à la sortie qu'à l'entrée, mais d'une mesure fiscale, qui pourra remplir les caisses de l'État. Plus le commerce d'exportation et d'importation sera actif, plus le trésor athénien

s'enrichira. La cité a donc tout intérêt à protéger le commerce. Elle se fait accueillante pour les étrangers, les traite presque comme des citoyens et, à défaut de droits politiques, leur accorde des droits civils. Une loi spéciale punit ceux qui à tort attaquent en justice les gros négociants et les armateurs.

La cité fait elle-même du commerce. Elle profite de sa toute puissance sur les biens des citoyens comme sur leur personne pour se livrer, elle aussi, à la spéculation et pratiquer l'accaparement. Elle crée des monopoles. Byzance accorde à une banque le monopole du change et prélève sa part de bénéfices. Le plus souvent, la cité accapare tel ou tel produit en obligeant les particuliers à le lui livrer au prix coûtant, puis elle le remet en vente en le taxant à un prix supérieur; la cité encaisse cette sorte d'impôt de consommation. Un décret de Sélymbria défend aux citoyens de garder chez eux plus de blé qu'il ne leur en faut pour leur consommation d'une année, et leur ordonne de livrer le surplus à la ville qui paiera selon le cours : le stoc ainsi constitué sera exporté. Lampsaque surélève le prix de l'huile, du vin, de la farine d'orge. et touche la différence entre le cours normal et la taxe officielle. Un orateur conseille aux Athéniens d'acheter au prix courant tout le plomb produit par les mines du Laurion et de le revendre trois fois plus cher. Aux préoccupations financières, peuvent se joindre des raisons politiques. Être maître des approvisionnements, c'est être maître de la ville elle-même : le gouvernement aristocratique des Quatre Cents avait ordonné aux Athéniens d'apporter tout le blé dont ils disposaient, soit produit en Attique, soit importé de l'étranger.

Les cités ne se font aucun scrupule d'user de la force à l'égard des étrangers et ne semblent pas distinguer nettement le négoce de la piraterie. Athènes, maîtresse des mers, rançonne les vaisseaux en leur faisant acquitter un droit de passage dans l'Hellespont. Byzance arrête les vaisseaux qui reviennent de la mer Noire et s'empare des cargaisons. Elle consent cependant à écouter les réclamations des marchands et fait de la saisie un emprunt forcé, en s'engageant à payer à ses victimes un intérêt de 10 p. 100. Puis, pour couvrir cette dépense, elle impose aux acheteurs des marchandises saisies de payer un dixième en plus du prix d'achat.

Les cités ont donc intérêt à ne montrer aucune hostilité contre les marchands. Le grand commerce ne contribue pas seulement à la richesse générale de la ville : il est une source de revenus immédiats pour le trésor. La cité laisse les négociants s'enrichir par la spéculation et l'accaparement ; elle aurait mauvaise grâce à condamner des procédés dont elle-même use à l'occasion.

Il est pourtant des cas où l'action des gros commerçants peut devenir un danger. Que deviendraient les citoyens si les spéculateurs réussissaient à accaparer les produits de première nécessité et en particulier les denrées alimentaires ? Le sol de la Grèce, maigre et improductif, ne peut nourrir ses habitants. Ce ne sont pas les petites plaines de l'Attique qui peuvent produire assez de céréales pour la forte agglomération qu'est Athènes. Il faut importer les vivres. Athènes, comme la plupart des cités grecques, est à la merci des marchands de blé : chaque mois, à la première assemblée du peuple, la question des subsistances est inscrite obligatoirement à l'ordre du jour ; il est nécessaire de surveiller de près ceux de qui dépend le prix du pain et d'empêcher que des accapareurs ne puissent affamer la ville.

Un des meilleurs moyens de rendre la spéculation difficile et peu fructueuse est d'assurer l'approvisionnement du marché. Pour cela la loi interdit d'exporter les produits du sol. D'autre part, on impose aux citoyens de ravitailler la ville à l'exclusion de toute autre. Les habitants de Chersonèsos s'engagent par serment à ne pas envoyer le blé des plaines voisines sur un autre marché que le leur ; la loi athénienne interdit à tout marchand domicilié en Attique de porter du blé ailleurs qu'à Athènes : elle défend de consentir un prêt à la grosse aventure sans que l'emprunteur s'engage à ramener un chargement de blé ou d'autres denrées utiles. Les « surveillants du port » veillent à ce que les deux tiers du blé débarqué au Pirée soient dirigés sur la ville et qu'un tiers seulement puisse être réexporté. Il est défendu d'acheter à la fois plus de cinquante charges de blé. C'est cette interdiction qu'ont enfreinte les marchands contre qui plaide Lysias. En vain diront-ils qu'ils ont voulu acheter en gros, pour obtenir un prix moins élevé et faire bénéficier les consommateurs de ce

rabais[1]. L'orateur leur répond qu'en ce cas ils devaient maintenir le même cours jusqu'à ce que leur provision fût épuisée et non pas faire varier les prix d'une drachme en une même journée. comme s'ils avaient acheté eux-mêmes par petites quantités et à des prix différents. La loi s'efforce de mettre en relations directes le consommateur et le producteur ou l'importateur. A Locres, le législateur Zaleucos avait ordonné que les paysans amenassent eux-mêmes leurs récoltes au marché et avait proscrit absolument les revendeurs. Ce sont également des revendeurs et non des importateurs qu'attaque Lysias. A Délos, les marchands de bois et de charbon doivent vendre en personne les produits de leur propre exploitation[2].

La loi intervient encore pour empêcher les variations brusques et anormales des cours. Les magistrats qui font la police des marchés doivent en particulier surveiller les prix et empêcher le renchérissement des denrées. A Parium, à Astypalaea, les agoranomes s'attachent à ce que tout soit vendu le moins cher possible. A Athènes, des fonctionnaires spécialement chargés du commerce des céréales, les sitophylaques, veillent à ce que le blé soit cédé au plus juste prix et à ce qu'un rapport convenable existe entre le prix des grains et celui de la farine, entre celui de la farine et celui du pain. Ils convoquent auprès d'eux les marchands pour essayer de régler les cours par une entente à l'amiable; s'ils n'obtiennent rien par persuasion, ils imposent un tarif maximum. La cité use de la taxation officielle, non pas seulement pour s'assurer des bénéfices lorsqu'elle fait elle-même le commerce, mais aussi pour défendre les consommateurs contre les prétentions exagérées des marchands.

Sans aller jusque là, la cité peut rendre les cours plus stables en supprimant le marchandage. Cette fâcheuse habitude entraîne le vendeur à surfaire les prix et nuit aux gens

1. Ainsi Timothée, au siège de Samos, interdit la vente au détail pour que les chefs de troupe puissent, en achetant par grandes quantités, obtenir des conditions plus avantageuses.

2. La législation de Délos sur le commerce du bois et du charbon nous est connue par une inscription trouvée en 1905 et publiée par MM. Huvelin et Schulhof dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, XXXI (1907), p. 46 et suiv. C'est, disent les éditeurs, « le premier document qui fasse connaître une réglementation commerciale complète, cohérente en toutes ses parties, traduisant clairement quelques-unes des idées qui régnaient en matière économique dans les cités grecques ».

sans défense qui s'en laissent imposer par la faconde et paient bien plus que ne vaut l'objet. C'est encore prendre la défense du consommateur que d'imposer le prix fixe. Platon, dans ses *Lois*, défend aux marchands de faire deux prix différents dans une même journée, et ce n'est pas là une vue théorique du philosophe ; il rencontrait dans la réalité des prescriptions analogues. A Délos, le marchand de bois et de charbon doit déclarer non seulement la quantité de marchandises importées, mais encore le prix qu'il en demande, et il est obligé de s'en tenir au chiffre contenu dans sa déclaration. Le poète comique Alexis rappelle une loi sur la vente du poisson, votée sur la proposition d'Aristonicos « Tout marchand qui aura cédé son poisson à un prix inférieur à ce qu'il en voulait d'abord sera aussitôt conduit en prison. Ainsi, par crainte du châtiment, les vendeurs se contenteront du juste prix ou bien remporteront le soir leurs poissons pourris. Alors vieille femme, vieillard, enfant, tous pourront faire leurs achats dans de bonnes conditions. » Il revient sur d'autres prescriptions de ce législateur « le plus sage, dit-il, qu'on ait vu depuis Solon. Il a porté une loi nouvelle qui est d'or. Les marchands de poisson ne devront pas s'asseoir pendant la vente, mais se tenir debout jusqu'à la fin. L'année prochaine, il va, dit-on, par une proposition nouvelle, les obliger à rester suspendus en l'air, et ils renverront ainsi plus vite les acheteurs, obligés de commercer du haut d'une machine de théâtre comme les dieux. »

La législation commerciale des cités grecques ne prétend pas à être cohérente. Pour s'enrichir, la cité laissait faire les spéculateurs et au besoin agissait comme eux. Pour assurer les approvisionnements, elle empêche toute spéculation qui pourrait entraîner la hausse ou la disette.



Le politique des cités grecques en matière de commerce repose sur deux idées : la cité peut disposer des biens des particuliers et se créer des ressources en établissant des monopoles et en se livrant à la spéculation ; elle doit assurer aux citoyens

des vivres abondants et à bon marché. Cette double préoccupation devait survivre à la Grèce antique ; de nombreux exemples nous montreraient que jusqu'au XIXe siècle, les États européens ne se sont pas inspirés d'autres principes.

La Grèce sous la domination turque voit fonctionner le même système que dans l'antiquité. Pour assurer l'approvisionnement de Constantinople et pour accroître en même temps leurs revenus, les Sultans règlementent le commerce des céréales. Le blé est livré par les provinces qui doivent en céder une quantité déterminée à très bas prix ; il est amené à Constantinople par une flotte spéciale et entassé dans les greniers du Sultan ; puis il est revendu au détail à un prix officiel. De même le pacha de Rhodes établit à son profit le monopole du blé ; le pacha de Crète défend aux marchands provençaux de charger du froment sans une autorisation expresse.

Dans la France du XVIIIe siècle, la question si controversée du commerce des grains ne se présente pas autrement. Lorsque Louis XV est accusé de spéculer sur les blés et de conclure contre ses sujets le pacte de famine, il agit tout comme Cléoménès, le satrape d'Égypte. Les arrêtés du Conseil d'État interdisant l'exportation des grains ou obligeant « les propriétaires, fermiers, marchands ou autres dépositaires de grains... à garnir suffisamment les marchés du ressort dans lequel ils sont domiciliés » diffèrent peu des lois athéniennes. C'est au XIXe siècle seulement que les idées sur le commerce se modifient. En même temps que l'État perd ses droits sur les biens des particuliers et doit déclarer la propriété inviolable, les craintes de disette disparaissent. La culture intensive assure à une population plus nombreuse des vivres plus abondants ; la rapidité des communications permet de connaître instantanément les marchés qui regorgent de denrées et ceux qui en manquent, de transporter sans délai le superflu des uns aux autres. Nous en serions peut-être encore à la politique économique des cités grecques sans l'invention des engrais chimiques, du télégraphe et des chemins de fer. Sommes-nous bien sûrs de n'y jamais revenir ?

AUGUSTE JARDÉ

FRANCE D'AFRIQUE

VERS LE SAHARA

Sahara est le terme général dont usent les Arabes pour désigner au sud de l'Algérie toute l'Afrique qui n'est pas labourable, tant les steppes de pâture, la « mer d'alfa », qui est le Petit Sahara, que le désert absolu qui est le Grand Sahara. Au sud des labours algériens, Petit et Grand Déserts se succèdent jusqu'aux rives du Niger : deux mille kilomètres à vol d'oiseau, la distance de Marseille à Copenhague, séparent les dernières fermes oranaises[1], du grand marché du fleuve, Tombouctou. Le Petit Sahara, comme de juste, n'est qu'une faible portion de cette étendue : il couvre de ses alfas et de ses armoises la terrasse des Plateaux, entre les gradins du Tell, qui la bordent au nord, et les monts des Ksour[2], qui la bornent au sud, — soixante lieues, la distance de Marseille à Grenoble. Au delà, les montagnes désolées des Ksour sont une bande transversale de quarante kilomètres d'épaisseur; puis, le Grand Sahara déroule ses seize ou dix-sept cents kilomètres de sables et de roches.

La « possibilité de mettre nos établissements de l'Afrique septentrionale en rapport avec ceux de la côté occidentale, en

1. Voir la *Revue* du 15 février. Consulter, à la fin du présent article, la carte *Algérie et Maroc*, reproduite de l'Atlas Vidal-Lablache.

2. *Ksar*, pluriel *Ksour* : petite ville entourée de fortifications en terre et de palmeraies.

leur donnant pour point de raccord la ville de Tombouctou[1] », apparut à quelques rêveurs dès la prise d'Alger. Mais durant un demi-siècle (1830-1880), l'entreprise sembla irréalisable : en 1875-1879, seulement, les véhémentes plaidoiries de l'ingénieur Duponchel décidèrent nos ministres (juillet 1879) à faire étudier les tracés d'un Transsaharien; les trois missions Pouyanne, Choisy et Flatters s'enfoncèrent dans le Sud par l'ouest, le centre et l'est de l'Algérie; deux ans d'enquêtes et d'explorations, qu'illustra douloureusement le massacre de la mission Flatters (février 1881), aboutirent à un avis du Conseil général des Ponts et Chaussées : « L'entreprise d'un chemin de fer transsaharien ne pouvant être abordée que lorsqu'on aura occupé d'une manière permanente et définitive le Sahara algérien, il y a lieu de ne donner suite aux avant-projets présentés qu'autant que l'exécution en serait réclamée dans un intérêt politique et stratégique » (juin 1881). Cet intérêt politique et stratégique se présenta tout aussitôt.

Les populations sahariennes avaient fort mal accueilli la nouvelle de nos projets. La seule mission Choisy-Rolland, au centre, avait pu s'acquitter de sa tâche. A l'est, Flatters avait disparu. A l'ouest, dans le Sud-Oranais, les tribus du cercle de Géryville avaient fait déguerpir nos ingénieurs, et plusieurs d'entre elles avaient songé à émigrer vers le Maroc. Au printemps de 1881, quand elles apprirent l'anéantissement de la mission Flatters et le départ de nos troupes pour la Tunisie, elles se jetèrent dans l'insurrection, qu'un obscur marabout, Bou Amama, leur prêchait depuis trois ans bientôt, que nos officiers annonçaient comme inévitable[2], mais que le gouverneur-général d'alors, M. Albert Grévy, n'avait pas voulu prévoir : « L'ère des insurrections est close », avait-il décrété. Au début de juin 1881, les bandes de Bou Amama

1. *Mémoire* d'Augier La Sauzaie, Paris, 1830. On trouvera tous les détails de cette histoire dans *le Sahara et le Soudan* de Paul Leroy-Beaulieu (Paris, 1904) et dans *la Pénétration saharienne* de A. Bernard et N. Lacroix (Alger, 1906).

2. Dans une plaquette du commandant E. Graulle, *Insurrection de Bou Amama* (Paris, Lavauzelle, 1905), les lecteurs trouveront l'exposé le plus complet et le mieux documenté.

venaient jusqu'aux gradins du Tell brûler les gares et les établissements alfatiers.

La colonisation et le défrichement n'étaient pas encore montés sur le Plateau : Saïda et Aïn-el-Hadjiar étaient alors les dernières maisons européennes. Mais le rail de la Compagnie franco-algérienne, parti de la côte, était arrivé jusqu'au rivage de la mer d'alfa, dont la Compagnie avait obtenu le monopole d'exploitation sur des millions d'hectares; courant toujours vers le Sud, le rail avait même pénétré jusqu'au 230[e] kilomètre, d'où un embranchement à angle droit se détachait vers l'ouest pour desservir les steppes de Marhoum. Sans ce chemin de fer, il est probable que Bou Amama se fût emparé de Saïda : il avait la complicité du peuple indigène, bien que la plupart des chefs fussent restés fidèles à notre cause. Puis l'avalanche, grossissant à la descente, eût submergé les plaines de Mascara, coupé notre ligne d'Alger à Oran et, jusqu'au rivage, rétabli pour quelques mois la principauté d'Abd-el-Kader. Il y eut un instant de panique : l'expédition de Tunisie n'avait laissé que cent hommes à Saïda, trois cents à Mascara...

Quand les Oranais nous parlent de cette tant facile et tant utile expédition du Maroc, de cette « affaire splendide [1] », simple marche militaire sur Taza, 20 000 hommes à peine et 20 millions, tâchons de ne pas oublier les leçons de 1881 : c'est à 800 kilomètres de la côte que nous avons dans Igli et Bou Denib nos Saïda et nos Mascara d'aujourd'hui, et que l'on ne vienne pas nous redire que « l'ère des insurrections est close ».

En 1881, les grands chefs indigènes et leurs *goums* (milice), lancés en avant, donnèrent le temps d'amener quelques troupes, devant lesquelles Bou Amama disparut dans le Sud, aussi brusquement qu'il était apparu. Le rail s'engagea à sa poursuite : en 128 jours, 76 kilomètres furent posés; après l'interruption des six semaines de la saison pluvieuse, 40 autres kilomètres aboutissaient en cinquante jours à la gare de Méchéria; de juillet 1881 à avril 1882, en 240 jours, on avait achevé 116 kilomètres.

1. Voir dans les *Questions diplomatiques et coloniales* (1903, II, p. 423) l'article de M. de Saint-Germain, sénateur d'Oran.

Et voilà encore l'une de ces jolies réussites à la française, faites d'audace et de travail alerte : comme nous admirerions cette œuvre, comme elle serait vantée dans tous nos manuels d'histoire, si seulement elle était anglaise ou allemande, étrangère! Le fameux chemin de fer transcaspien du général Annenkof ne vint que longtemps après et ne rencontra pas de difficultés plus grandes. Ce Plateau n'est pas la table unie et rabotée que volontiers on se figure. Entre les gradins du Tell et les monts des Ksour, c'est plutôt un jeu de montagnes russes aux longues et souples ondulations ou, si l'on veut, un dos de mer — la « mer des Alfas » — qui, solidifiée, garderait ses alternances de houle en creux et en relief et dont quelques îles ardues dominent au loin l'étendue monotone. Le pays de Tafaroua, au haut des gradins du Tell, est à 1 200 mètres d'altitude; Aïn Sefra, le premier des ksour, est à 1 100; dans l'intervalle, le Kreider est à 988 et d'autres gares à plus de 1 300. Ces longues descentes et remontées ne seraient pourtant qu'un médiocre obstacle, si la nature du sol sablonneux, rocheux, poudreux et marécageux tout ensemble, n'ajoutait aux difficultés du parcours.



Entre les derniers sillons du Tell et le Kreider, 60 kilomètres de steppe alfatière : un grand plan de terrain rose, sur lequel s'étale une couche plus ou moins dense de verdures presque dorées. Étrange placage de vieilles teintes, mangées par l'éclatante lumière et le grand vent des altitudes, le sol varie du lilas amarante au rose safran, au gris tourterelle; la verdure, de l'or le plus blond au vert bouteille. Au loin, c'est comme une laque d'or partout répandue : au premier plan, ce n'est que cailloutis, sablière, plaque de roche ou fond de boue séchée, d'où pointent les touffes espacées, les tiges raides de l'alfa, du thym, du romarin et des armoises. Sur la roche, au bord de la voie, un troupeau de moutons, ébouriffés par la bise, attend l'eau du wagon-citerne que le train lui amène. Aux gares fortifiées, crénelées, munies de hourds en tôle aux quatre angles, quelques Arabes et quelques chameaux apportent les charges d'alfa, qui vont allonger et surélever les meules d'un

entrepôt en plein air. Des gourbis de broussailles, un carré de légumes, quatre ou cinq arbres souffreteux, courbés et tordus par le vent, c'est tout l'entourage de ces premières gares, perdues dans la solitude, sous l'immense coupole du ciel.

Vient une assez brusque descente, un changement subit dans le paysage : les sables tourbillonnent sous les tornades d'un vent plus chaud. Et c'est le vide, sans plus de verdure que des brindilles de thym, un sol blanc ou verdâtre, gypse scintillant, sel efflorescent, boues duvetées de moisissures et de magnésies : la cuvette du Chott-ech-Chergui. Vers cette longue dépression (40 lieues d'est en ouest, 3 à 7 du nord au sud) sans bords arrêtés, mais assez creuse, de toutes parts les eaux superficielles et souterraines accourent après les orages, s'épandent durant les semaines de la saison pluvieuse, puis s'évaporent en déposant leurs sulfates et leurs troubles. Le Kreider est une petite île rocheuse, juste au centre, auprès d'une source qui, abreuvant quelques arbres, lui a valu son nom, *le Lieu Vert*, et, à peu de frais, sa lointaine renommée. Nos troupes du Sud y ont eu longtemps leur principale garnison. Quand elles remontent ici du Grand Sahara, c'est le paradis que leur représentent cette bourgade militaire et ce jardin où le bruissement de quelques peupliers, de quelques bouleaux, entre les haies d'aloès rigides, donnent l'illusion de l'ombre et de la fraîcheur.

Vient ensuite une lente remontée, la sortie du Chott, et, de nouveau, la steppe alfatière se déploie, mieux fournie ou moins exploitée, toujours jalonnée de gares-forteresses et de meules d'alfa. Au bout de 60 autres kilomètres, surgit une âpre montagne insulaire, l'un des innombrables Djebels Antar du monde arabe. Les îles grecques ne se dressent pas plus abruptes, plus dénudées, plus ravinées et plissées par les torrents, plus aiguës sur le dos de la mer infertile. Méchéria, dans une anse de ce Djebel Antar, est l'échelle médiane du Petit Désert, toute pareille à ces échelles des Cyclades où, la piraterie disparue, le commerce est venu bâtir quelques maisons, ouvrir quelques magasins. Une source au pied de la montagne attira toujours ici les campements des Hamyans, les grands nomades qui tiennent ces parcours. En 1882, le

rail y amena nos soldats, que suivirent nos mercantis, lesquels décidèrent quelques riches indigènes à se fixer auprès d'eux pour le commerce des moutons. Méchéria est aujourd'hui un village franco-arabe : à droite du rail, le quartier militaire, ses pyramides de fourrage, les cloîtres de ses petites vérandas, ses tuiles rouges parmi les frondaisons de bouleaux et de peupliers : à gauche, le quartier civil, quatre rues de cases et de boutiques, se coupant sur une place carrée où fait rage un vent de sables.

Méchéria durant cinq années (1882-1887) fut notre capitale du Sud-Oranais. A 320 kilomètres de la côte, nous pensions alors être au bout de nos peines. Jamais les Romains, durant les six siècles de leur domination, n'avaient de ce côté éprouvé le besoin de garnisons aussi lointaines : dans le Sud-Constantinois, ils avaient installé leurs grands camps de Tébessa, de Timgad, de Lambessa ; dans le Sud-Oranais, il semble qu'en six cents ans, il ne leur avait fallu qu'un peu de vigilance et quelques opérations de police à lointain rayonnement... Pourquoi n'avons-nous pas suivi cet exemple? Était-il vraiment indispensable d'aller plus loin?

Dès 1883, la politique qui doit « mettre l'Algérie à l'abri de toute éventualité » était formulée par le commandant Rinn, lequel ne faisait que reprendre et développer la formule du capitaine Chanzy (*Mémoire* de 1853) et devenait à son tour l'inspirateur de M. Étienne pour son *Rapport* de 1884 sur le *Budget général de l'Algérie* :

Ni progrès, ni extension, ni sécurité intérieure ou extérieure sans l'occupation de la totalité du Sahara algérien ;

Pas d'occupation pacifique et productive du Sahara sans des chemins de fer nous éclairant en avant et nous guidant en arrière.

Tel est le programme officiel que, de 1883 à 1910, on a toujours exposé aux Chambres, toujours allégué devant l'opinion et que l'on semble poursuivre maintenant encore. Mais dès l'année 1887, on amorçait une autre politique, dont ces déclarations officielles n'étaient plus désormais que la façade un peu trompeuse.

De mai à décembre 1887, M. Étienne est sous-secrétaire d'État aux Colonies dans un cabinet que préside M. Rouvier.

En janvier 1887, le rail a quitté Méchéria et s'est avancé vers le Sud. Nos ingénieurs dès 1879 avaient étudié de ce côté le seul passage commode pour leur Transsaharien. Il est une rivière saharienne, l'oued Namous, dont on peut suivre les points d'eau jusqu'au cœur du Grand Désert, à 300 kilomètres au sud des monts des Ksour. La tête de cet oued prend sa source au nord des monts, sur le Plateau, à quelques lieues de Méchéria. A travers les monts, sa vallée a des sources abondantes, quelques grandes et petites palmeraies, une série de défilés faciles à élargir. De Méchéria (1 150 m. d'altitude) à la rive du Sahara (800 m.), la pente moyenne durant 160 kilomètres, sauf quelques rampes dans les montagnes, est de deux pour mille environ; au delà, c'est le pays plat. Le bourg de Tiout offre, à mi-chemin, le reposoir, une excellente aiguade, une bonne assiette de camp, des guettes et toutes les ressources de ravitaillement. Entre Méchéria et Tiout, sauf les approches de la Sebka des Autruches, *Sebka-en-Naama*, la route est sans obstacle, si l'on prend garde à temps de laisser sur la droite le cap et les contreforts d'une autre montagne insulaire, le Djebel Aïssa. Bref Tiout et ses voisines, les deux Moghrar, sont les El Kantara et Biskra oranaises, les seules portes du Sahara oranais, comme El Kantara et Biskra sont les seules portes du Sahara constantinois... Si nous voulions vraiment aller au Sahara, c'est sur Tiout qu'il fallait diriger le rail.

Mais en 1887, depuis vingt ans déjà, ce n'est pas Tiout que les Oranais avaient en vue : ils ne pensaient pas au Sahara; ils en avaient au Maroc, depuis que l'expédition Wimpfen (1870) avait conduit nos troupes à 150 kilomètres dans l'ouest de Figuig, sur le Guir marocain, devant Aïn Chaïr la marocaine : « Les Ksour, qui appartiennent au Maroc, sont ceux d'Ich et de Figuig: les Ksour qui appartiennent à l'Algérie, sont Aïn Sefra, Sfisifa, Tiout », dit expressément le traité franco-marocain de 1845. Depuis 1870, l'objectif des Oranais avait toujours été l'occupation permanente d'Aïn Sefra et de Sfisifa, d'où les gorges des monts leur permettraient de déboucher sur les derrières de Figuig.

En décembre 1887, après les six mois du ministère Rouvier-Étienne, le chemin de fer, qui doit « assurer d'une manière

absolue la sécurité dans le Sud par l'occupation pacifique et productive du Sahara », arrive, non pas à Tiout, mais à Aïn Sefra. L'écart sur la carte n'est pas grand : il a suffi de laisser à gauche, non pas à droite, la longue échine du Djebel Aïssa et, passez, wagons! La métropole n'y a vu que du feu; cette bonne et respectable personne croit toujours qu'on la mène au Sahara, quand elle vient buter dans le cul-de-sac d'Aïn Sefra, où la barrière abrupte des monts lui ferme le Grand Désert.

Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié les philosophiques études sur le Sahara, — « Essai de psychologie politique », disait l'auteur, — du meilleur connaisseur des choses sahariennes, M. E.-F. Gautier, qui soupçonnait dans la conquête des divers Saharas quelques « magnifiques quiproquos », une œuvre audacieuse, « enjolivée d'humour et à peine gâtée peut-être par un peu de duplicité [1] ».

Le mot est, peut-être, un peu gros. Il est sûr du moins, que, de 1887 à 1903, durant seize ans, s'est poursuivie dans le Sud-Oranais une politique singulière : on la proclamait saharienne pour tranquilliser la métropole; en vérité, elle tendait, non pas vers le Grand Désert, mais contre le Maroc, non pas vers les Oasis sahariennes que l'on connaissait à peine, mais contre le premier ksar marocain, Figuig, qui était là, en travers de l'horizon, et qui avait tout l'attrait du fruit défendu par les lois de l'Afrique et de l'Europe. De 1887 à 1903, c'est en vain que la métropole interdit toute agression sur cet empire des Chérifs qui traîne, à nos côtés, son existence séculaire et qui, toujours caduc, est toujours vivant : voisin sans agrément, mais sans danger pour nous, sa survie et son intégrité sont peut-être la meilleure garantie de la paix européenne et de notre sécurité nationale. N'importe : il faut que nous marchions contre Figuig, en croyant toujours marcher au Sahara; il faut que nous tirions le canon (juin 1903) contre les sujets de ce sultan Abd-el-Aziz, avec lequel nous venons de signer un pacte d' « appui réciproque » et de complète amitié. Et le

1. M. E.-F. Gautier a réuni ses articles en un volume, *la Conquête du Sahara* (Paris, A. Colin, 1910); pour le public des géographes et des savants, un autre livre du même auteur, *Sahara algérien*, est devenu un ouvrage classique. Cf. *la Conquête du Sahara touareg*, p. 25.

canon tiré, installés aux portes de Figuig, quand nous en garderons toutes les issues (1903), il nous faudra poursuivre (1903-1908) en plein Maroc jusqu'à Bou Denib, à 250 kilomètres dans l'ouest de Figuig, en tournant le dos au Sahara... On dit bien que le régime parlementaire assure le contrôle de la nation sur toutes ses affaires, en particulier sur les dépenses de vies humaines et d'argent...



De Méchéria à Aïn Sefra. 100 kilomètres et deux paysages très différents. Le rail continue d'abord de courir à travers la steppe alfatière : mêmes laques de verdure dorée sur le même plan de roches et de sables roses; même horizon immense où les noms de lieu — Sebkha-en-Naama, *la Sebka des Autruches* — rappellent encore des chasses que nos officiers de 1840 ont connues: le général Daumas raconte en ses *Mémoires* quelles tueries on faisait alors dans le Sud-Algérien.

Puis une raide montée (1 300 m. d'altitude) conduit à un couloir dénudé, qui descend droit au Sud, pendant huit lieues, entre deux sierras aiguës, que les torrents ont ravinées et rongent jusqu'à la carcasse : Feidjet-el-Betoum, *le Couloir du Térébinthe*. Il y eut une époque où les monts de ce Sud-Oranais, comme l'Aurès du Sud-Constantinois, étaient couverts de grands arbres. Il reste quelques souches toutes blanches de vétusté, dans les rigoles des oueds, quelques rejets bossus aux pentes des monts. On dit que sur les versants les plus inaccessibles, à 2 000 mètres d'altitude, autour de quelques sources, la forêt n'a pas entièrement disparu ; l'été, les riches nomades y vont avec leurs femmes et leurs enfants faire une saison d'eau claire et d'air frais.

Ce couloir finit en une plainette close que, de toutes parts, surplombent les monts des Ksour. Sous cette muraille, une longue et haute dune, splendidement jaune, illumine tout le vallon. La *Source Jaune*, Aïn Sefra, sourd de cette dune, dans un petit bois de saules et de peupliers. Un tout petit ksar indigène, une trentaine de huttes en terre et cailloux roulés : une ville militaire de casernes, de magasins et d'hôpitaux :

quatre rues européennes d'auberges et de boutiques en rez-de-chaussées, une chapelle, une école, une poste, une gare : Aïn Sefra est l'agglomération de ces trois bourgs esseulés, qui défendent contre les sables leur misérable palmeraie, leur pépinière et leurs alignements d'arbres malingres, quelques sillons d'orges, quelques planches de légumes, un coin de sol cultivable, créé dans les pierres avec le fumier de nos écuries, sur les deux bords d'un grand oued aride qui coule quelques heures par an, mais peut alors monter de cent pieds en quelques minutes.

« Aïn Sefra, disent les géographes, n'a pas la morne tristesse des bourgs de la steppe, de Méchéria ou du Kreider : on a le sentiment d'être arrivé quelque part, d'avoir atteint un but [1]. » Aïn Sefra, dans ce vallon désertique, garde en effet je ne sais quel air de vie mystérieuse ou latente. Sa clôture de montagnes en fait le terminus de l'Algérie, le dernier pays habitable aux hommes méditerranéens, le bout de la terre adaptable à nos besoins et à nos mœurs. Mais au delà de ces montagnes sans ouverture, il est un autre univers, le monde de la soif et du soleil torride, que tout ici fait déjà pressentir : au fond du Plateau vide, le cadre des monts gréseux s'effrite en cette première dune, avant-garde des *Ergs* sahariens : à l'extrême rivage de la mer d'alfa, cette première palmeraie, déplumée l'hiver par la bise, qui souffle jusqu'ici de la Méditerranée, de l'Europe, du Nord, peut murir l'été sous l'haleine du four africain. Ici, s'arrêtent les tentes arabes du seigneur nomade, errant dans la libre lumière, guettant les rixes et les jeux de la poudre, ne quêtant que la pluie et les bénédictions du ciel : ici, commencent les ksour berbères, ces bourgs-forteresses du sédentaire apeuré, captif de sa lâcheté derrière son rempart de boue, dans ses cases aveugles, dans ses ruelles souterraines et contournées, — termitières de vaincus et de dégénérés qui ne vivent que pour la défense contre le pillard et contre le soleil, pour la mise en cachettes profondes, « l'ensilotage » de leurs dattes et de leurs grains.

Notre Aïn Sefra, à nous, rappelle l'une de ces villes de guerre dont les Romains avaient jalonné le pourtour, le *limes* de leur empire et dont nous admirons les ruines aux lointaines

1. A. Bernard, *En Oranie*, p. 60.

extrémités du monde antique : Trèves au pays de la Moselle, Bozra au pays du Hauran, Timgad en notre Algérie. Cette Aïn Sefra, un jour ruinée, — « car il viendra le jour aussi où tombera la ville de Priam », — témoignera pour nous devant les siècles : quand le vent et le soleil en auront sculpté et doré les corniches, quand la dune en aura envahi les salles effondrées, l'archéologue viendra admirer ces bâtisses de grès, ces hautes façades ajourées de galeries légères, ces cloîtres mauresques, ces colonnettes, ces chapiteaux rustiques, mais robustes, œuvres d'un légionnaire inconnu, qui en découvrit le galbe et les ornements dans son bon sens d'artiste populaire : « Vous trouvez de tout dans la légion étrangère, disent les officiers en riant : que le Sacré Collège nous demande un Pape ; il l'aura par le premier bateau, et sachant son bréviaire. »

C'est encore une bonne journée de fierté française que la visite à ces jolies casernes, où rien n'est « artistique », parce que tout est simplement beau, à cette école franco-arabe, à cette infirmerie indigène, où des médecins en bottes font le bien sans apparat, à ce petit musée géologique, à cet atelier cartographique, à ce quartier du général, à ce cercle militaire et à ces pavillons des officiers, à tout ce réservoir de science active et de force dont le plan, seul, pourra conter aux historiens de l'avenir quelle vie de moines-soldats nos gens menèrent ici : soldats par la bravoure, moines par l'étude, mais gais et remuants Français par le reste, tout le reste.

Et pourtant, plus vite et plus sûrement que sous les coups des guerriers comme la ville de Priam, Aïn Sefra tombera : par notre abandon. Cette fondation militaire, qui coûta tant de journées de travail à nos troupes, tant de feuilles d'impôts à nos paysans, ne répond déjà plus aux besoins qui l'avaient créée. Cette borne du *limes* oranais est aujourd'hui à deux ou trois cents kilomètres derrière la frontière que nous avons reportée sur l'Erg, sur le Guir, au pied du Grand Atlas. D'Igli, de Colomb-Béchar et de Bou Denib, nos avant-postes d'aujourd'hui, Aïn Sefra est plus lointaine qu'Oran jadis de Méchéria ou du Kreider. On ne sauverait ces coûteuses bâtisses qu'en les montant sur roues pour les emmener plus loin, toujours plus loin, puisqu'une politique de Juif Errant nous est imposée par nos maîtres :

Les vainqueurs d'Abd-el-Kader, Bugeaud et La Moricière, avaient pressenti les difficultés d'une stricte application de nos droits dans ce sud-ouest de l'Oranie. Ils avaient créé à la lisière du Sahara des postes correspondant à ceux qui, dans le Tell, bordaient les Hauts Plateaux; mais ils avaient jugé plus sage d'arrêter à Géryville l'occupation effective de l'Oranie méridionale... La répression de l'insurrection de Bou Amama nous ayant ensuite conduits à Aïn Sefra, *mieux eût valu mille fois* borner notre domination effective à cette région des Ksour, nous arrêter à cette étape.

Qui parle ainsi dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*? un ancien officier de notre armée d'Afrique, le comte Henry de Castries, l'un des premiers pacificateurs de cette région, l'un des meilleurs ouvriers scientifiques de notre pénétration marocaine [1]... Mais la sécurité de notre Sud-Oranais!...

Nos devanciers pensaient que les conflits inévitables entre nos sujets et les Marocains perdraient de leur gravité, s'ils se passaient entre tribus et loin de nous. La sécurité de deux ou trois tribus sahariennes valait-elle les gros sacrifices que nous avons faits et vaut-elle encore aujourd'hui ce qu'elle nous coûte en hommes et en argent? Évidemment, non : en 1900, nos troupes s'emparaient du Touat, du Gourara et du Tidikelt; la prise de possession d'une demi-douzaine de bicoques nous coûtait *trente-quatre millions de francs* et la quasi-destruction de la race de chameaux qui faisait la richesse de nos tribus du Sud.

Et M. de Castries de conclure en 1902 : « Mieux eût valu laisser les tribus de ces marches sahariennes continuer leur guerre de course, si le cœur leur en disait... Sachons au moins dégager de ces fautes accumulées une leçon pour l'avenir et prenons de fermes résolutions : que l'ère néfaste de la politique du Sud soit close... » A vivre quelques jours seulement dans l'atmosphère d'Aïn Sefra, on sent bien que, si les meilleures résolutions du monde avaient été prises à Paris, il eût encore fallu pour les imposer ici, la quotidienne et énergique surveillance de notre Parlement.

Ce Sud est un pays des Sirènes, dont l'attirance amollit les cœurs les plus fermes. Sous la splendide lumière, — qui n'a pas vu ces aurores et ces couchants, ces soleils de midi et ces soirées d'astres scintillants, d'où pleuvent les étoiles

1. *Bulletin de l'Afrique française*, 1902, pp. 290-293.

filantes, ignore les splendeurs du jour et de la nuit, eût-il vécu sous les cieux d'Athènes, de Stamboul, du Caire, de Damas! — cet affreux pays de sables pulvérulents, de pierres éclatées, de monts taillés à facettes a un invincible charme, tant les lignes en sont harmonieuses et hardies, les pentes d'un beau jet, les airs féroces et nobles tout ensemble, l'atmosphère limpide, l'azur immensément profond. Tout ici appelle les épithètes sonores et les gestes de l'épopée : Aïn Sefra πετρήεσσα, Aïn Sefra παρὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης, l'Aïn Sefra « de pierre sur le rivage retentissant de la mer des sables ».

On arrive avec toutes les préventions contre cet enfer, et c'est bien un enfer en vérité, une de ces terres de mort que Dieu avait peuplées de lions, dit l'auteur du *Génie du Christianisme*, pour indiquer aux hommes que, ne pouvant y vivre, ils ne doivent pas s'y aventurer : *hic sunt leones*, disait la sagesse des vieux cartographes... En quelques jours, le charme agit.

Vainement on se répète à mi-voix la définition du sage Henri Meilhac : « Il y a des heures où l'on éprouve le besoin de faire des bêtises : c'est ce qu'on appelle l'enthousiasme. » On devient l'un des pèlerins à l'étoile saharienne, toujours en route vers le toujours plus affreux et plus splendide Sahara. Un membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, un professeur au Collège de France, le plus expérimenté de nos économistes, M. Paul Leroy-Beaulieu, rapporte de ce voyage un poème en prose, le *Magnificat* d'un financier, *Le Sahara, le Soudan et les Chemins de Fer transsahariens*, où chaque statistique, chaque renseignement d'explorateur devient motif à nouveau couplet sur la richesse et la fertilité, relatives, du Grand Désert, la densité, relative, de sa population, l'abondance, relative aussi, de ses sources, l'avenir de son industrie et de son commerce... Loin de l'Académie des Sciences morales et politiques, loin du boulevard sceptique, des contribuables économes et du Parlement pacifiste, au pied de cette montagne derrière laquelle ils savaient un immense pays où toujours il se passe quelque chose, nos officiers pouvaient-ils être « moins allants »?

Ici, le métier de soldat n'est pas de monter la garde, l'arme au pied. Nos gens doivent être en perpétuelles reconnaissances

pour promener la paix dans les régions connues, inventorier les parties encore blanches de la carte. Ils sont les seuls administrateurs de ces Territoires du Sud, qui continuent de vivre sous le régime militaire et de s'en trouver bien, très bien — beaucoup mieux que ne font les indigènes du Tell de nos opérations civiles. Le principe de cette administration, depuis trois quarts de siècle, n'a pas beaucoup changé. Le maréchal Randon disait en 1853 aux Mozabites : « Nous ne voulons en aucune façon nous mêler de vos affaires intérieures. Vous resterez à cet égard comme par le passé. Nous ne nous occuperons de vos actes que lorsqu'ils intéresseront la tranquillité générale et les droits de nos nationaux ou de nos tribus soumises [1]. » La règle la plus habituelle de ce gouvernement est, non pas l'ingérence directe, mais le contrôle omniprésent, qui suppose un service de renseignements méthodiques, mis à jour chaque matin, s'étendant sur un petit nombre d'individus, mais sur un vaste pays : le Territoire d'Aïn Sefra, qui n'a pas cent mille habitants, a plus de soixante mille kilomètres carrés (le neuvième de la France). Une si faible population, éparse et mouvante sur de telles étendues, rend faciles les opérations de brigandage, difficiles les recherches et les tenues de renseignements. Il y faut une enquête de toutes les heures, d'incessantes tournées et battues, la prompte découverte du moindre foyer de mécontentement ou de menées hostiles. Et quand on a pris le contact de ces tribus, reçu leurs *diffas* (repas d'honneur) et leur gentilhommesque hospitalité, comment ne pas écouter leurs plaidoyers et doléances, ne pas arbitrer leurs différends ? comment laisser l'iniquité ou les meurtres s'accomplir quand un geste de fermeté les empêcherait ?

L'insurrection de Bou Amama nous avait conduits à Aïn Sefra en 1881. A quelques lieues dans la montagne, Bou Amama avait aux oasis de Moghrar sa *zaouia* originelle, son premier noyau de fidèles, son nid d'espions et d'agents perdus ; il avait surtout à Figuig, — Figuig dont le seul nom surexcitait depuis un quart de siècle nos curiosités et nos défiances, — son marché de ravitaillement, son port d'attache avec le Maroc. Dès 1882, nos colonnes soumettaient Moghrar, patrouillaient

1. Cf. A. Bernard et N. Lacroix, *l'Évolution du Nomadisme*, p. 19.

devant Figuig. Dès 1885, on décidait l'occupation permanente des *Petits Jardins* (Djenien) de Bou Rezg : cette pauvre palmeraie sur l'autre versant des monts, dans un oued qui penche au Sahara, apparaissait comme l'étape médiane entre Moghrar et Figuig, à la tête d'une piste muletière que des couloirs de torrents affrontés permettraient, en attendant le rail, d'amener d'Aïn Sefra.

Les gens de Figuig réclamèrent. Fez, Tanger et les diplomates s'émurent. Deux années de négociations (1885-1887) aboutirent à reconnaître que ces Petits Jardins étaient en Algérie, en deçà de la frontière marocaine : le jour même où M. Étienne arrivait au pouvoir derrière M. Rouvier (30 mai 1887), un ordre de la Guerre arrivait de construire au plus vite une forte redoute à Djenien Bou Rezg, et le rail, qui atteignait Aïn Sefra (18 août 1887), eût sans doute été prolongé jusque-là, si la chute de M. Rouvier (12 décembre) n'avait entraîné M. Étienne. Quand il revint aux affaires (19 mars 1889), avec le même titre de sous-secrétaire d'État aux Colonies, mais avec des attributions qui faisaient de lui un ministre omnipotent[1], l'entreprise fut aussitôt remise en train, sous le prétexte qu'il nous était indispensable de courir dans l'Extrême-Sud, vers les mystérieuses Oasis du Touat, du Tidikelt et du Gourara.



« L'Algérie n'est pas achevée, il est absolument nécessaire que le Touat soit attiré dans sa sphère d'influence », répétait depuis 1864 l'explorateur allemand Gérard Rohlfs. Depuis vingt-cinq ans, nous redisions le mot, « avec cette humilité touchante, qui nous fait si avides d'encouragements étrangers et particulièrement allemands[2] ». On ne savait pas au juste ce que ce Touat pouvait bien être. Rohlfs lui-même, quoiqu'il y eût séjourné, aurait été bien en peine de nous le dire. Mais on admettait qu'au milieu du Sahara, à mi-chemin du Niger et des monts des Ksour, il existait une terre merveilleuse, Touat

1. Cf. Eugène Étienne, *Discours et Écrits*, I, p. 18.

2. E.-F. Gautier, *la Conquête du Sahara*, p. 20.

Tidikelt et Gourara, un Eden de palmiers et de sources, où les villes se chiffraient par douzaines : c'étaient les Oasis par excellence, les Oasis tout court, devant lesquelles veillaient les Touaregs, archanges voilés.

Chaque année, on voyait descendre du Plateau un flux d'hommes et de bêtes, qui s'en allaient porter là-bas des denrées et des manufactures et qui en remontaient, quelques mois plus tard, avec d'autres charges. Chaque année, nos tribus oranaises envoyaient trois ou quatre milliers d'hommes, cinq ou six centaines de femmes et d'enfants, dix, douze, quinze milliers de chameaux à cette caravane qui emportait les laines, beurres, graisses et autres produits du Plateau, les céréales du Tell, les tissus et épices de la Méditerranée, sucre, café, thé, poivre, savon, et qui rapportait des quintaux de dattes, quelques sacs de henné, des couffins et des vaisselles en bois de palmier.

Nous savons très précisément aujourd'hui ce que représente ce commerce dans les meilleures années[1] : huit à neuf cent mille francs d'échanges, trois à quatre cent mille francs de bénéfice net pour les caravaniers, « soit 28 francs 60 en moyenne par chameau ».

Ce trafic était jadis beaucoup plus important, avant les circumnavigations de nos vapeurs autour de l'Afrique occidentale. C'est par là qu'aux siècles d'autrefois, le Soudan de Tombouctou envoyait à l'Islam du Maghreb sa poudre d'or, son ivoire, ses œufs et plumes d'autruche, ses nègres et négresses. Mais l'installation des Européens au Sénégal, en Guinée, sur les Côtes des Graines, de l'Ivoire, des Esclaves et de l'Or, puis leur pénétration dans le bassin du Niger a détourné vers d'autres routes ce trafic soudanais, et notre seule apparition aux confins du Sahara en a supprimé l'aliment principal : l'esclavage. Nous savons aujourd'hui que ces fameuses Oasis ont quelques milliers de *fellahs* (cultivateurs), exploités par quelques centaines de Touaregs; qu'elles n'ont jamais été que les reposoirs des navigateurs du désert; que leur population famélique fut ruinée du jour où le négrier cessa d'y posséder ses entrepôts; qu'elles mourraient de faim, deux

1. Voir l'*Exposé* officiel *de la Situation générale des Territoires du Sud*, année 1909, pp. 81-84.

années sur trois, sans les ravitaillements de l'Algérie et du Soudan. Mais il y a dix ans encore, ces Iles Fortunées de la mer saharienne avaient parmi nous la même renommée que les Oasis toutes pareilles du Sahara égyptien parmi les contemporains du grand roi Sésostris.

Revenu au pouvoir (14 mars 1889), M. Étienne décidait que le Touat devait être occupé sans retard : durant ses trois années de ministère (mars 1889-mars 1892), il allait à trois reprises apprêter une expédition. Les bonnes raisons ne manquaient pas. Les conventions franco-anglaises touchant l'Afrique (10 août 1889 et 5 avril 1890) reconnaissaient « la zone d'influence de la France au sud de ses possessions méditerranéennes jusqu'au Tchad et jusqu'au Niger ». M. Étienne pouvait formuler à la tribune (10 mai 1890) tout son programme africain, « abaisser sa perpendiculaire qui, partant de la Tunisie, passant par le Tchad, aboutirait au Congo[1] ». La flotte française à Cronstadt (juillet 1891) et l'entente franco-russe (septembre-octobre 1891) semblaient nous garantir la sécurité en Europe. Notre gouvernement d'Alger[2] appelait les foudres de la métropole sur ces Oasis, refuge de tous nos ennemis (août 1891). Et voici que le sultan du Maroc, à l'instigation de Londres et de Berlin, revendiquait et même entreprenait d'occuper ce Touat qui, durant des siècles, avait été le grand chemin entre les rives du Niger et les premières terres marocaines, Figuig ou le Tafilelt.

C'est par là que tour à tour, depuis mille ans, étaient passés soit les conquérants arabo-berbères qui, du Maroc, avaient poussé jusqu'au Soudan, soit les cohues des empereurs nègres qui avaient annexé le Sahara et le Maghreb, une partie même de l'Espagne à leurs États soudanais. Le sultan Mouley-Hassan, de 1891 à 1893, annonce, puis exécute son expédition

1. Eugène Étienne, *Discours et Écrits divers*, I, p. 93.

2. Dépêche citée par A. Bernard et N. Lacroix, *la Pénétration saharienne*, p. 112 : « Les Oasis sont le centre de toutes les agitations contre nous. C'est là, à Deldoul, que s'est réfugié Bou Amama. La mission Flatters n'ayant pas été vengée, les Touaregs nous méprisent. Les nécessités diplomatiques nous ont obligés à reconnaître la suzeraineté de la Porte sur Ghadamès et Ghat : si nous laissons échapper le Touat, qui est la plus grande ligne d'eau et de population à travers le Sahara, le traité franco-anglais, relatif à l'hinterland algérien, deviendra lettre morte en nos mains. »

au Tafilelt et envoie des caïds, des cavaliers de la garde noire et même une petite colonne lever l'impôt aux Oasis. Beau prétexte pour nous de prendre les devants!...

Mais nous avions alors au Quai d'Orsay un ministre qui s'était fait de la droiture la plus stricte sa règle de parole et de conduite envers le Parlement et qui, premier ouvrier de l'amitié franco-russe, entendait bien qu'elle servît autre chose que les appétits coloniaux [1].

Durant ses trois années de ministère (1890-1893), M. Ribot signifia au Maroc et à l'Europe « de la façon la plus catégorique qu'il ne tolérerait aucun acte de souveraineté marocaine sur ces territoires, qui rentrent dans la zone naturelle de l'influence française ». — « Cette question, disait-il, n'est pas européenne, ni même marocaine : c'est une question de police au sud de notre Algérie. »

Mais, derrière les projets oranais sur le Touat, M. Ribot apercevait les intentions sur Figuig, les éternelles revendications sur les confins « sans maître », et il ne voulait pas qu'une brouille avec Londres nous jetât à la merci de Berlin ou de Pétersbourg. Jamais il ne consentit aux expéditions qu'Alger essaya tantôt d'organiser ouvertement, tantôt d'amorcer à la sournoise : en octobre 1890, il avait été question d'une colonne de 3 500 hommes qui descendrait de Djenien Bou Rezg; en octobre 1892, c'était un pacifique voyage du gouverneur-général au poste nouvellement installé d'El Goléah, à la lisière sud-algérienne des Oasis, et le projet d'envoyer nos *goums* de Géryville et de Laghouat conquérir le Touat, pour leur compte et pour le nôtre.

M. Étienne obtenait du moins que cette « question de police au sud de notre Algérie » fût enlevée au contrôle direct des Affaires étrangères. M. Ribot annonçait à la Chambre que, désormais, « les affaires du Touat n'intéresseraient plus que

1. Eugène Étienne, *Discours et Écrits*, I, p. 34 : « Pendant l'exposé que M. Étienne, sous-secrétaire d'État, faisait à la Chambre (10 mai 1890) de ses vues d'avenir sur l'Afrique, — dit l'historiographe oranais, — le ministre des Affaires étrangères, l'honorable M. Ribot, la tête en arrière et le sourcil froncé, suivait d'un œil inquiet cette perpendiculaire qui ne lui disait rien qui vaille. Nous en étions à la première période des opérations contre le Dahomey. M. Ribot se souciait fort peu de la jonction de l'arrière-pays du Dahomey avec le Niger, le Tchad, la Tunisie. »

les ministres de la Guerre et de l'Intérieur, qui bientôt, peut-être, viendraient demander aux Chambres les crédits pour faire respecter notre autorité ». Le 21 décembre 1891, la Chambre votait le prolongement du chemin de fer d'Aïn Sefra à Djenien Bou Rezg... La gare de Djenien Bou Rezg ne fut inaugurée que le 1er février 1900. Huit grandes années pour construire quatre-vingt-cinq kilomètres ! les ingénieurs oranais nous avaient habitués à plus de hâte.

C'est qu'à travers les monts des Ksour, la locomotive oranaise rencontra bien des obstacles : à travers les crises du Parlement, la politique oranaise en rencontra de bien plus grands encore. L'effroi du boulangisme (janvier 1888-septembre 1891) avait groupé tous les parlementaires pour « la défense du régime ». Le suicide du général Boulanger et l'affaire de Panama (octobre 1892-mars 1893) vinrent interrompre cette bonne camaraderie, profitable aux courtiers de groupes, indulgente aux intérêts électoraux. Puis l'expédition de Madagascar (1895), les affaires du Siam et de Chine (1893-1895), d'Arménie, de Crète et de Macédoine (1895-1897), surtout la rivalité franco-anglaise dans l'Afrique de l'Orient, et les grands projets, qui devaient nous conduire à Fachoda (septembre 1898), et l'œuvre énorme que nous menions à bien dans l'Afrique occidentale, entre le Sénégal et le Niger, entre Tombouctou et le Dahomey, accaparèrent durant cinq années les ambitions de nos coloniaux et le travail de nos diplomates : il fallut laisser en attente le Touat et le Maroc.

A la fin de 1898, la rencontre de Fachoda terminait brutalement nos entreprises dans l'hinterland égyptien. Une nouvelle série d'accords franco-allemand (23 juillet 1897), franco-anglais (14 juin 1898 et 21 mars 1899), franco-espagnol (janvier-juin 1900) et franco-portugais (janvier 1901) nous ramenaient au Sahara. Ce n'est un secret pour personne aujourd'hui que M. Delcassé, au lendemain de Fachoda, se donnait tout entier à la question marocaine ; et la guerre du Transvaal (1899-1902) allait incliner Londres à la résignation ; et les coalitions parlementaires que l'affaire de Panama avait brisées, une autre Affaire les renouait ; l'influence que, par ricochet, le boulangisme avait donnée à M. Étienne, l'antisémitisme venait la lui rendre, à lui et à ses collègues de

l'Algérie victime des haines de race, et à ses amis de la finance [1].

Dès que les désastres anglais marquèrent le début de la guerre sud-africaine, le chemin de fer fut poussé à Djenien Bou Rezg, et le Touat occupé par nos troupes (novembre 1899-mars 1900).



D'Aïn Sefra à Djenien Bou Rezg, dix ou douze lieues à vol d'oiseau ; quatre-vingt-cinq kilomètres de rail. Ce tracé restera comme le document le plus véridique de nos intentions et de nos méthodes en ce Sud-Oranais. Sur la carte, c'est une série de tournants dont l'ensemble forme un beau demi-cercle. Sur le terrain, chaque tournant laisse mieux voir que si, pour la Chambre, on avait établi ce projet, on n'avait jamais eu l'intention ferme de passer par là. On n'était pas venu de Méchéria à Aïn Sefra pour rebrousser sur Tiout. On savait, d'avance, que la montagne entre Aïn Sefra et Djenien serait infranchissable. Mais c'est par l'ouest que l'on comptait la tourner, par les gorges d'Ich, en violentant un peu la frontière marocaine, et même, avec un peu de chance, on pensait éviter le coude de Djenien et courir droit à Figuig... Si

1. Cf. Eugène Étienne, *Discours et Écrits*, II, p. 340 et suivantes. Voici comment le panégyriste raconte cette période de notre histoire (je résume sans changer un mot) : « Quand le 9 juin 1899, le ministère Waldeck-Rousseau prit le pouvoir. M. Étienne avait un sens politique trop aiguisé, une vue trop présente des périls qui venaient fondre sur le régime pour se refuser à entendre l'appel du collaborateur de Gambetta. Le parti progressiste reçut alors un coup fatal. Tout autre fut le rôle de la fraction républicaine qui gravitait autour de M. Étienne et de M. Rouvier et qui, dans la septième (1898-1902) comme dans la huitième (1902-1906) législatures, devait être l'un des pivots essentiels de la nouvelle majorité... Quand après la démission de M. Waldeck-Rousseau, le pouvoir échut aux mains vigoureuses de M. Émile Combes, M. Rouvier fut appelé dans le Cabinet : pour permettre à M. Combes de réaliser l'œuvre inéluctable de la question congréganiste, M. Étienne apporta à la Délégation des Gauches son concours personnel et celui de ses amis. Que de fois n'avons-nous pas entendu ces mots adressés à M. Étienne : « C'est vous qui tenez le sort du Cabinet »! Et le bon sourire de M. Étienne répondait le plus souvent à cette interrogation intéressée et, rêveur, il songeait à la maxime de Gambetta, son maître : « On ne gouverne qu'avec son parti. »

Panama était arrivé plus tard, ou l'autre Affaire plus tôt... Mais, de 1892 à 1898, le malheur des temps obligea de réaliser le projet officiellement voté, de rebrousser sur Tiout, et non de poursuivre sur Ich.

Le pays de Tiout est l'autre bout de la combe, dont le pays d'Aïn Sefra occupe le couchant. Entre deux sierras rugueuses, dont les flancs plissés ne semblent que toiles peintes ou peaux de pachydermes, cette vallée, large d'une petite lieue, longue de quatre ou cinq, est un lit de grès rose, tantôt poudreux, tantôt caillouteux : plaques de roche ; taches d'alfa et de jujubiers ; dans les zigzags de l'oued aride, fossé de lauriers-roses que dominent quelques têtes de palmiers avortés. Comme la roche de Tirynthe dressant sur la plaine argienne ses éboulis de ruines, des îlots de grès rouge surgissent de ci de là, dont les entablements basculent et s'éboulent en cubes pélasgiques. Le sol le plus dépouillé, le plus nu, et pourtant le plus somptueusement moiré de lumière. Splendeur est le seul mot qui, toujours, revient aux lèvres devant ce paysage à l'éclat vernissé.

La petite palmeraie de Tiout se profile sur les rochers rouges : un millier d'arbres vigoureux, chargés de dattes, très hauts, qu'un barrage et des rigoles abreuvent toute l'année des eaux de l'oued et des sources locales. De beaux jardins ; des carrés de céréales aux luisantes verdures. Des vergers semi-tropicaux, figuiers, orangers et grenadiers mêlés aux pêchers et aux treilles. Des haies de roseaux balançant leurs plumets de soie blanche.

Tiout n'est pas un ksar aveugle, l'une de ces fourmilières en boue séchée, dans la nuit desquelles se cachent des ombres d'hommes pour défendre leurs silos, leurs femmes chassieuses et leurs enfants mal venus. Sous l'azur triomphal, sur la roche amarante, Tiout est un clair village de pierres roses et de maisons bleues, de cours et de jardins, de tonnelles et de bassins, de vérandas et de terrasses, tout fleuri de jasmins et de lys. Tiout n'a rien à craindre des pillards : son caractère sacré les écarte. Une famille maraboutique, venue de Miliana, en fit sa *zaouia*, voici plus d'un siècle et demi : depuis cent cinquante ans, ces marabouts se sont succédé dans la posses-

Carte publiée par les *Questions diplomatiques et coloniales* du 15 février 1900, au lendemain de l'inauguration de la gare de Djenien et pour indiquer le futur tracé vers Duveyrier et la Zousfana (rive gauche).

sion et le gouvernement de ce domaine. Notre arrivée en ces régions n'a rien changé aux habitudes de ce régime théocratique : à peine avons-nous influé sur le Souffle de Dieu, chaque fois que, le chef de la *zaouia* venant à mourir, la *baraka*, la bénédiction céleste avait à s'incarner dans une autre personne. C'est par notre grâce que Si Mouley est aujourd'hui le « maître de la baraka », bien qu'il ne soit pas l'aîné de ses frères. Nous lui avons donné en outre le titre et le burnous rouge d'agha, et de cette toute petite tribu maraboutique nous avons fait l'un des rouages politiques de notre Sud-Oranais. Tiout, asile des marchands et des pèlerins, est l'une des étapes du commerce entre le Tell et le Sahara, entre les *zaouias* du Chélif et celles de la Saoura : dans la cour de Si Mouley, j'ai vu campée une petite caravane de nègres, serviteurs des marabouts de Kerzaz, qui s'en allaient acheter pour leurs maîtres des céréales à Saïda : Kerzaz est à cinq cents kilomètres dans le Sud.

Si le rail en 1887 était venu de Méchéria sur Tiout, quel allégement de nos dépenses et de nos charges !

A Tiout, nous n'aurions pas eu à construire et à ravitailler une ville militaire comme celle d'Aïn Sefra. Une compagnie d'Européens, auprès d'un bureau arabe et de ses *goums* indigènes, nous eût tenu le passage et donné, avec le commerce, l'arbitrage sur les Oasis, que nous pouvions enrichir ou affamer : première économie fondamentale de plusieurs millions et suppression d'une dépense annuelle de quatre ou cinq cent mille francs. A Tiout, nous pouvions attendre que notre occupation de Tombouctou nous donnât le même arbitrage du côté du Soudan : nous aurions ensuite, tout à l'aise, étudié, puis commencé notre Transsaharien si, l'ayant trouvé possible et profitable, nous l'avions en connaissance de cause jugé nécessaire. Mais il y a mille chances contre dix pour que nous en fussions restés là.

Il est de notoriété publique que nos dépenses aux Oasis pendant la conquête et depuis l'occupation montent à plus de cent millions de francs (extrême minimum ; mais, de parti pris, je veux m'en tenir aux estimations les plus réduites). Notre rail et nos gares, poussés aujourd'hui jusqu'à Colomb-Béchar (230 km.), représentent, en frais de premier établis-

sement, d'entretien et d'exploitation jusqu'à ce jour, beaucoup plus de quarante millions et ne nous ont jamais rien rapporté que le plaisir de circuler dans le plus affreux des déserts et d'engager sans cesse de nouvelles dépenses. Il faut compter le triple ou le quadruple pour les bâtisses, approvisionnements, soldes et suppléments militaires, pour les frais de colonnes et d'expéditions dans l'Ouest marocain. En estimant le total à trois cents millions, je sais que je reste de beaucoup en deçà de la vérité. Et il y faut ajouter encore quatre ou cinq millions de charges annuelles qui représentent le revenu d'un capital de cent autres millions. Dans l'ensemble, c'est quatre cents millions, disent les calculateurs les plus indulgents, que nous ont coûtés ces entreprises du Sud-Oranais.

Ces dépenses furent la rançon d'une politique qui visait à l'unité de notre empire africain et dont les missions Foureau-Lamy, Voulet-Chanoine et Gentil étaient la façade soudanaise. Mais ont-elles servi vraiment cette politique, satisfait, non pas même à un intérêt urgent, mais à une utilité réelle de la nation? les aurait-on engagées si une clientèle électorale de soumissionnaires, d'entrepreneurs, de fournisseurs et de mercantis n'eût pas été là pour prélever la dîme de ces trois ou quatre cents millions? Si, de 1898 à 1900, l'Algérie n'avait pas connu la bagarre antisémite, aurait-on éprouvé le besoin de donner cette manne aux électeurs hésitants, cette prime aux électeurs fidèles?[1] Aux élections de mai 1898, « les représentants les plus autorisés des anciens partis de gouvernement avaient été mis en échec, malgré l'appui de l'administration ». En sep-

1. Cf. *Questions diplomatiques et coloniales*, 1900, II, p. 514 : « Le premier semestre de 1898 avait marqué pour l'Algérie la période la plus troublée de son histoire civile : on s'assassine dans les rues, on pille les étalages, on défonce les boutiques juives ; puis viennent les échauffourées provinciales, la propagation du mouvement dirigé, à la fois, contre les Juifs, contre les anciens politiciens et contre l'administration. Une campagne électorale d'une extrême violence aboutit aux élections du 8 mai : 4 députés antisémites sur 6 : M. Drumont nommé à Alger par 12000 voix ; *les représentants les plus autorisés des anciens partis de gouvernement mis en échec malgré l'appui de l'administration :* M. Thomson passant à grand'-peine à Constantine et jusqu'à M. Étienne, dont l'inlassable bonne volonté n'avait depuis vingt ans laissé en Oranie ni un centre ni presque un électeur sans bienfaits, menacé dans sa circonscription par le mascaret qui emporte le corps électoral avec une soudaineté et une violence déconcertantes. » Ainsi débute un panégyrique anonyme *l'Algérie et le Gouvernement de M. Laferrière*, auquel j'emprunte les phrases qui vont suivre.

tembre, arrivait à Alger un nouveau gouverneur, M. Laferrière, qui, en deux années, allait « reporter à 400 kilomètres au sud les frontières algériennes, immuables depuis tant d'années..., pousser jusqu'à Djenien Bou Rezg cette voie ferrée d'Aïn Sefra en chantier depuis onze ans..., [supprimer enfin] les tergiversations du gouvernement métropolitain et le particularisme de certaines autorités appelées à préparer et à conduire les opérations ». Répondre aux antisémites cocardiers par une surenchère militaire; tourner vers le dehors les esprits trop occupés des querelles intérieures; quand on imposait à l'armée la revision du procès Dreyus, lui donner la satisfaction, la compensation de quelques colonnes, voire d'une petite expédition qui légitimerait avancements et récompenses : la métropole, indulgente, approuva cette diversion. Aurait-elle néanmoins consenti à suivre ces guides aventureux, si, d'avance, on lui eût dit franchement où l'on comptait la faire aller?... Mais on ne parlait toujours que de « relier au plus tôt par des missions scientifiques et militaires, puis par le télégraphe et éventuellement par le chemin de fer, nos territoires de l'Afrique du Nord avec ceux du Soudan ». Et voyant le rail rebrousser d'Aïn Sefra vers Tiout, tourner le dos à Figuig, au Maroc, la métropole était confiante.

Parti d'Aïn Sefra, le rail atteignit le fond de la combe, laissa l'oasis de Tiout sur la gauche, s'engagea dans les gorges de l'oued Ghouiba, tête de l'oued Namous. Il allait, sagement, droit au sud. Il escaladait les pentes de rocs et de cailloux, les entablements et les éboulis de grès. Il franchissait les dix lieues de montagnes qui séparent Tiout des Moghrar. Ah! les vertes étendues d'alfa et d'armoises, qui, sur le Plateau, semblent si désertiques à nos yeux de mangeurs de salades! quels riants parterres auprès de ce chaos dénudé, dont quelques jujubiers et, de loin en loin, un térébinthe font le seul ornement! Deux oasis d'une douzaine de mille palmiers dans le sable, entre d'énormes cubes de rochers : les deux Moghrar. La gorge s'élargit. Le ruban de l'oued Namous se dessine au loin, étirant vers le Sud ses pâturages, comme on dit là-bas, et ses *dayas* (cuvettes parfois humides) de térébinthes : l'entrée du Sahara...

Les reconnaissances, parties de Moghrar, descendirent l'oued Namous et traversèrent le Grand Erg jusqu'au ksar de Timmimoun, en plein Gourara, à cinq cents kilomètres dans le Sud. Par elles, la métropole fut informée que, décidément, cette route n'offrait pas les commodités que l'on avait espérées : ni points d'eau, ni pâturages en quantité ni en qualité suffisante. Mais, à quelques kilomètres dans l'ouest, un autre passage s'ouvrait : la vallée de l'oued Douis, plus proche de la frontière marocaine, il est vrai, mais en territoire algérien cependant, puisque, dès 1887, après de longues discussions, le Maghzen avait reconnu que nous avions le droit d'y installer notre poste de Djenien Bou Rezg. L'oued Douis, aux rives ombragées, aux mares et oasis toutes proches les unes des autres, conduisait par l'oued Aouedj à la Zousfana, plus verdoyante et mieux pourvue de puits encore, laquelle menait, au bout de deux cent cinquante kilomètres, dans la Saoura, dont la guirlande de palmeraies aboutissait, cinq cents kilomètres plus loin, à l'oued Messaoud au Touat. N'était-ce pas la route providentielle et historique, préparée par la nature, aménagée par les hommes, pour notre Transsaharien[1] ?... En route pour l'oued Douis!... Par un coude à angle droit, le rail, abandonnant le Sud, le Sahara, s'enfonça vers l'Ouest, vers Djenien, vers le Maroc.

De Moghrar à Djenien, on m'avait bien dit que « ça vaut le voyage » et tous les géographes, de Pline à Augustin Bernard, sont d'accord. Le seul général romain, qui se fût aventuré par là, Suetonius Paulinus, en avait pour jamais dégoûté son gouvernement — trop heureuse Rome! — par une exacte description de « ces déserts couverts de sables noirs » et de ces « roches brûlées ». Mais il n'est rien de tel que de voir et, si les Français connaissaient leurs domaines, il ne serait pas d'endroit au monde plus célébré de leurs touristes et, peut-être de leurs médecins; j'imagine, du moins, que la seule traversée de cette géhenne réconcilierait les plus désespérés de nos neurasthéniques à la douceur de notre vie.

En pleine masse de grès, s'enfonce une trouée de huit

1. Cf. *Questions diplomatiques et coloniales*, 1899, 1er octobre : *les Chemins de fer en Algérie*, par Augustin Bernard.

lieues, large de quelques mètres au fond, s'évasant vers le flamboyant soleil. A droite et à gauche, douze cents pieds de roches en entablements, qui éclatent et se disloquent sous les coups de la chaleur, sous les surprises du froid nocturne, et basculent, penchent, s'éboulent et viennent se concasser au bas. Un duvet de plantes assoiffées recouvre les plus anciens de ces éboulis, à peine plus perceptible à l'œil que les taches de lichen sur nos façades de granit. Sur le rose des terrains, une seule couleur domine : une sorte d'humeur noirâtre semble couler des roches et les engluer de sang corrompu ; des pans de schiste vert, qui s'intercalent çà et là, figurent les chairs gâtées de ce cadavre. Les contemporains de Dante devaient imaginer ainsi la vallée de Josaphat.

Quand on arrive au bout, on comprend que trois ou quatre peupliers aient rendu célèbres les *Petits Jardins* de Bou Rezg, — tout petits jardins, en effet, auxquels l'un de nos postes avait donné de 1887 à 1900 un peu de vie.

Le 1[er] février 1900, on inaugurait, avec de grands discours, la gare de Djenien. Le gouverneur-général, M. Laferrière, se félicitait, « quand il y a tant de questions qui divisent, d'en trouver une qui, nulle part, ne soulève de dissidence » et il célébrait Djenien « à la fois terminus et tête de ligne : terminus pour traverser l'Algérie proprement dite : tête de ligne pour le parcours du Sahara et des Oasis qui en dépendent. — Espérons le Transsaharien disait-il, mais ne l'attendons pas ; faisons dès à présent des Sahariens, des lignes algériennes de pénétration : organisons des caravanes sur rail, qui porteront jusque dans les Oasis les plus lointaines la liberté des échanges, la sécurité, tous les bienfaits de l'influence française ». M. Étienne, rendant à chacun sa part, félicitait le gouverneur-général et ses collaborateurs immédiats et « parmi eux, celui qui, dans ces questions, possède sa confiance absolue, le capitaine Paul Levé[1] ». Il ajoutait :

1. Certains ont voulu reconnaître le capitaine, aujourd'hui colonel Levé, dans le mystérieux Mandeville qui, au mois de février 1898, sous le titre *l'Algérie méridionale et le Touat*, donnait tout le plan de la politique saharienne, en ces *Questions diplomatiques et coloniales* qui venaient d'être fondées et qui, depuis douze ans, ont contre vents et marées défendu une politique, non plus algéro-, mais franco-marocaine et l'ont conduite où elles voulaient, avec une ténacité et un désintéressement auxquels il me plaît

Il est indispensable de poursuivre la construction de notre chemin de fer de pénétration jusqu'aux Oasis. L'ambition de M. le gouverneur-général, en tant que chef suprême de la colonie, ne saurait aller au delà ; mais nous, qui avons la haute mission de surveiller étroitement les intérêts de la France sur tous les points du globe, nous pouvons et devons envisager de plus vastes horizons. Le rail doit aller vers ce grand et immense Soudan, conquis par tant d'héroïsme.

Par la plus heureuse des coïncidences, comme la locomotive arrivait à Djenien, nos troupes arrivaient aux Oasis. M. E.-F. Gautier a raconté ici même comment la capitale des Oasis, In Salah, à 600 kilomètres dans le Sud, « fut conquise le 27 décembre 1899, par M. G.-B. Flamand, préparateur de géologie », chargé, par l'Instruction publique et les Colonies, d'une et même de deux missions : à l'effet, sans doute, « d'étudier au Tidikelt les relations stratigraphiques du grès albien et des calcaires carbonifériens », on lui avait donné 140 fusils et un escadron de spahis, qu'une colonne de fantassins et de goumiers rejoignit au premier appel et que deux autres colonnes vinrent appuyer. La métropole n'osa pas évacuer cette conquête inattendue. Deux autres colonnes furent mises en marche pour l'achever. Grâce au chemin de fer tout fraîchement inauguré, deux mille hommes partirent de Djenien et descendirent par la Zousfana. Tout l'été et l'automne de 1900 et l'hiver et le printemps suivants furent occupés à ces opérations qui menèrent 15 000 hommes dans les sables, à ces convois et ravitaillements où, par dizaines de milliers, les chameaux réquisitionnés périrent ; trente ou quarante millions furent gaspillés par le XIX[e] Corps — M. Étienne lui-même le reconnut — et jamais l'on ne put savoir à qui revenaient l'honneur et la responsabilité de cette surprenante campagne, dont la direction avait été subitement retirée au gouverneur-général[1].

de rendre le plus vif hommage. Il est une autre brochure anonyme *Notes sur la Politique extérieure de l'Algérie* (Paris, imprimerie Levé, 1900), qui présente avec les articles de Mandeville quelques frappantes analogies de texte et de pensée : tirée à cent exemplaires numérotés, c'est un inappréciable témoignage, que les historiens de l'avenir devront étudier ligne par ligne. Même analogie avec un article des *Questions diplomatiques* (15 juin 1903) : *Notre Politique africaine*, signé Eugène Étienne.

1. Pourtant, M. Étienne (ou son panégyriste) a bien voulu nous laisser

Le premier résultat fut qu'à peine arrivée à Djenien, la locomotive en repartit dans la direction du Touat.



Au delà de Djenien, on nous avait annoncé qu'il n'y avait aucune surprise à redouter, ni grosses dépenses, ni conflits diplomatiques :

La ligne passera par la vallée de l'oued, contournera au sud le massif voisin et se dirigera sur Nakhelat ben Brahimi, en suivant une vallée très facile. Les études évaluent la dépense totale à 390 000 francs, soit 13 400 francs par kilomètre... On laisse de côté Figuig, qui, aux termes des traités actuels, appartient au Maroc et cependant on s'en rapproche assez pour que ses oasis puissent profiter des facilités commerciales du chemin de fer; il n'y a pas d'inconvénient à le faire, puisque, d'après l'article VI du traité de 1845, les pays situés au sud des Ksour n'appartiennent à personne[1].

Ces interprétations oranaises des traités « actuels » ont toujours du piquant lorsqu'on se reporte aux textes. L'article VI du traité de 1845 est ainsi rédigé : « Au sud des Ksour,

entrevoir une partie de la vérité : « En 1898-1899, M. Laferrière et M. Étienne voulaient créer l'unité administrative et politique de notre empire africain en trois étages : 1° la police des pays du Touat; 2° la police des pays touareg; 3° la jonction de l'Algérie avec le Soudan. Lorsque cette besogne serait faite on aborderait la question marocaine. En juin 1899, M. Laferrière rédigeait un projet d'occupation du Touat, au moyen de 500 hommes envoyés directement et de 1 000 hommes descendant sur Igli. Le projet fut admis d'après le programme et les conditions fixées par M. Laferrière. Mais le gouvernement décida, d'après une lettre adressée par M. Waldeck-Rousseau au gouverneur-général, de fixer lui-même la date de cette occupation.

M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, et M. Decrais, ministre des Colonies, fixèrent cette date en permettant à M. Flamand de se rendre au Touat et en donnant à M. Laferrière l'ordre de lui fournir une escorte qui était appuyée par une troupe dépendant du ministre de la Guerre. » Telle est la version de M. Eugène Étienne, *Discours et Écrits*, I, p. 408. Plus brève, mais aussi exacte encore est l'explication des *Notes* anonymes *sur la Politique extérieure de l'Algérie* (Paris, imprimerie Levé, 1900), p. 50 : « Le gouverneur-général proposa au gouvernement de Paris l'occupation du Touat; ses propositions furent acceptées en principe; mais leur exécution fut ajournée. Elles devaient aboutir après le succès de la mission Flamand ».

1. *Questions diplomatiques et coloniales*, 1899, III, p. 152. Voir la carte dans le texte que j'ai donnée plus haut.

comme il n'y a pas d'eau, que le pays est inhabitable et que c'est le désert proprement dit, la délimitation serait superflue. » Mais l'article IV avait spécifié d'abord : « Dans le Sahara, il n'y a pas de limite territoriale à établir : les deux souverains exerceront de la manière qu'ils entendront toute la plénitude de leurs droits sur leurs sujets respectifs. » Et les comptes oranais ont de pareilles surprises quand vient l'heure du règlement : ces kilomètres, qui devaient nous revenir à 13400 francs, ont coûté 50 à 55000 francs d'infrastructure, 80 à 85000 francs (chiffre minimum) entièrement posés et aménagés... Mais le tracé, surtout, fut ici comme plus haut de la plus capricieuse versatilité.

Au long des oueds, le rail descendit droit au sud, vers le Sahara, pendant huit lieues, au long d'une vallée désolée, complètement nue, que d'assez hauts contreforts accompagnent à droite et à gauche. En ce vestibule du Grand Désert, les dernières touffes d'alfa se mêlent aux premières boules de ces étranges plantes sahariennes, qui vont être désormais le seul accident végétal du sol calciné, les *debahs*, les « choux-fleurs du Sahara », disent nos légionnaires qui n'ont plus du chou-fleur réel qu'un souvenir lointain. Ces protubérances de cellules caverneuses et pulvérulentes seraient plutôt les « éponges du Sahara » : d'un ton de vieil argent verdi, de la taille du poing, les plus petites, d'une ombrelle ouverte les plus grosses, elles ne semblent vivre que du sable dont tous leurs pores sont remplis.

Au haut de la vallée, Djenien aujourd'hui n'est plus qu'une gare, près des ruines de la redoute et du village qui furent, durant quinze ans (1885-1900), le terme de nos ambitions. Au bas, Zoubia les remplaça, dont le nom mal sonnant (*zoubia* : fumier) fut changé en Duveyrier[1]. Autre avant-garde temporaire du Sahara oranais, Duveyrier eut son heure de gloire et de profit. Là aussi, on créa à grands frais une bourgade militaire, qui, vingt mois après, n'avait plus aucune utilité, et dont les murs croulants ont déjà l'air de vieilles ruines ; du moins, quand on l'abandonna, on emporta plus loin les charpentes, les cadres, les tuiles et les bois. Il ne

1. Henry Duveyrier fut de 1864 à 1892 l'apôtre de la pénétration saharienne.

reste aujourd'hui qu'un bureau arabe, complètement inutile, auprès d'un village de mercantis qui se vide et d'une grande gare-forteresse aux portes blindées, aux hourds de forte tôle, à l'intérieur de laquelle on pouvait rentrer la locomotive et soutenir un siège.

Sur l'oued Aouedj qui prolonge l'oued Douis vers la Zousfana, Duveyrier est l'exact équivalent de Moghrar sur l'oued Namous : une entrée du Grand Désert. Le rail arrivait à Duveyrier vers la fin de 1900. La métropole était aussitôt avisée que l'oued Aouedj était un médiocre corridor, sans eau, et qu'il fallait, par un nouveau coude à l'ouest, rejoindre beaucoup plus haut la Zousfana : nos colonnes vers Igli avaient déjà pris cet itinéraire (automne de 1900-printemps de 1901) et établi le reposoir de Nakhelat ben Brahim, sur la Zousfana, à bonne distance de Figuig, qui restait sur la rive droite. La métropole consentit à ce nouvel écart, mais défendit que, sous aucun prétexte, on ne franchît « d'un centimètre » la rivière. Bien que Londres fût toujours engagée dans sa guerre sud-africaine, Paris, qui préparait l'Entente cordiale, voulait sauvegarder les dernières apparences, et comme en ce printemps de 1901 étaient jetées, entre Paris et Tanger, avec l'assentiment de Londres, les premières définitions de la politique d'amitié franco-marocaine, il fallait se garder de tout empiétement trop contraire à l'esprit des traités « actuels ». Rive gauche de la Zousfana, française ; rive droite, marocaine, définissaient le Quai d'Orsay et la Place Beauvau.

Par malheur, on ne sait comment cette définition précise s'attarda ou s'égara. Quand Alger la reçut, il y avait quinze jours au moins que nous occupions sur la rive droite de la Zousfana les *Jardins de la Maison*, Djenan-ed-Dahr, une palmeraie sans propriétaire, qui, par conséquent, devait nous appartenir et qui valait bien mieux que le mauvais point d'eau de Nakhelat ben Brahim.

Toujours condescendante, la métropole accepta que Djenan-ed-Dahr devînt le prochain objectif du rail : d'un bond, la locomotive sortit de l'oued Douis, franchit un chaos de collines, un vallon de sables et de *debahs* et se trouva soudain à la rive de la Zousfana : en continuant droit au sud-ouest, on allait à Djenan-ed-Dahr... Figuig restait sur la droite.

Après la morne et désespérante traversée des monts des Ksour, après ces cent quarante kilomètres de roches et de désert absolu, c'est une triple surprise que la rencontre de la Zousfana : ici l'on retrouve l'horizon sans limite, une rivière courante, l'ombre et les cultures d'une grande palmeraie. Au nord, les monts de Figuig arrêtent un peu la vue ; mais leurs dômes et leurs frontons étagés s'enfoncent jusqu'au bout du ciel. A l'ouest et au sud, quelques plateaux en gradins ne semblent se succéder derrière la large vallée de la Zousfana que pour conduire le regard plus loin vers d'autres plaines ouvertes. Les sables et les eaux de la Zousfana miroitent sous les palmiers : les jardins et les cultures feront demain une ligne continue quand la paix française aura définitivement assuré la récolte au semeur. Tout le long de la rivière, dans la direction de Djenan-ed-Dahr, dont la redoute et les vérandas se découpent sur les collines de la rive droite, nos légionnaires pêchent à la ligne ou barbottent demi-nus.

Le rail franchit la Zousfana par un grand pont en fer, fait un brusque à droite, tourne le dos à Djenan-ed-Dahr, et, par une grande courbe pique vers Figuig et arrive dans la palmeraie extérieure de Beni-Ounif. Et de Beni-Ounif, toujours tendu vers l'ouest, il va frôler les monts du nord, s'enfoncer dans la direction du Tafilelt, courir, non plus au Sahara, au Niger, mais au Maroc, à l'Atlantique. Les accords franco-marocains de 1901 et 1902 nous ont permis ce coude définitif. Pourquoi ne les avoir pas attendus avant de quitter Aïn Sefra, puisqu'on nous y avait amenés? D'Aïn Sefra à Beni Ounif directement, par le couloir d'Ich, nous eussions évité le détour de Moghrar, et l'expédition du Touat nous eût été épargnée.

Mais cette ligne vers Colomb-Béchar continue de s'appeler, pour les députés et contribuables de la métropole, la ligne d'Igli, la route du Soudan. Tous les rapports, projets de loi et discussions parlementaires ont toujours fixé, continuent de fixer Igli comme le premier objectif au delà de Djenien, puis de Duveyrier, puis de Djenan-ed-Dahr autrefois, au delà de Colomb-Béchar aujourd'hui : la Chambre n'a jamais voté un crédit qui ne fût destiné à la jonction des deux rivages algérien et soudanais de notre Afrique désertique, à un chemin de fer saharien ou transsaharien.

Une pensée peut-être consolera les optimistes, maintenant que nous connaissons les Oasis et le Sahara : c'est de n'y avoir point poussé des rails inutiles. Grâce à nos officiers du Touat et du Soudan, grâce à M. E.-F. Gautier et à son compagnon de voyage, M. R. Chudeau, puis aux savants et aux touristes même qui les ont suivis dans la traversée du Grand Désert, la promenade aujourd'hui nous devient familière et nous savons à n'en plus douter que le pays traversé ne fournirait pas deux trains annuels de marchandises à notre Transsharien. Dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, M. R. Chudeau dressait en septembre 1910 l'inventaire que voici :

Au point de vue économique, la voie longerait d'abord des oasis qui pourraient fournir quelques maigres éléments de trafic; mais les données statistiques sont misérables. Taghit et les cinq ksour voisins comptent 1 754 habitants et 77 951 palmiers; Igli et Beni Abbès, autant. Le Gourara, le Touat et le Tidikelt réunis comptaient, en 1905, 49 101 habitants et possédaient 1 429 652 palmiers; sur la récolte de 21 181 tonnes, le dixième est exporté, soit 2 000 tonnes environs; la récolte de grains atteint 8 000 tonnes; il en faut importer une centaine. Toutes les statistiques de ces dernières années sont d'accord pour indiquer que les échanges entre les Oasis et le Sud algérien, pour une année entière, sont de quelque mille tonnes.

Au delà des Oasis, dans le Tanezrouft, les ressources sont nulles, et l'on ne peut vraiment pas compter l'Ahnet, qui, sur une surface de 15 000 kilomètres carrés, nourrit péniblement 1 300 chameaux, 3 000 moutons et une centaine de guerriers; pour l'Azaouad, je n'ai pas de chiffres précis, mais les ressources en sont insignifiantes (profondeur des puits : cinquante mètres). Ce n'est qu'en arrivant au Niger que l'on peut espérer quelques ressources.

De Figuig au Niger, 1 800 kilomètres. On devrait probablement compter le kilomètre à 100 000 francs, soit dans les 200 millions pour le total.

Quant au transit probable entre le Soudan et l'Algérie, il faut toujours en revenir à la sage réponse que firent les gens des Oasis la première fois que nos officiers, vers 1860, voulurent entrer en relations avec eux : « Vous voulez, dites-vous, les produits du Soudan ; avant tout, commencez par acheter des négresses; nous vous en enverrons; le reste du commerce soudanais n'est rien. » La France aujourd'hui s'est mise en tête de

posséder des nègres et des négresses, une armée noire. D'où la conclusion un peu inattendue de M. R. Chudeau :

On a songé à installer des troupes sénégalaises en Algérie : l'expérience, en petit, est tentée en ce moment à Beni Ounif et Colomb-Béchar. On sait déjà que le climat de l'Algérie, comme le climat du Sahara, convient mal aux Noirs : même dans les Oasis, les nègres ont peu d'enfants et meurent jeunes. Il y a donc à craindre une mortalitée excessive... En cas de conflit européen, le transport par mer de troupes noires, de Dakar en France, serait trop aléatoire. Un Transsaharien nous permettrait, tout en gardant ces Noirs chez eux [de les avoir sous la main à la première alerte]. La construction d'un Transsaharien s'impose donc, si vraiment l'appoint des troupes noires nous est indispensable : la sécurité de la France vaut mieux que 200 millions.

Voilà notre parlement prévenu. La « sécurité » de l'Algérie fut toujours alléguée, de 1885 à 1903, pour nous obliger à cette avancée sans terme, qui, de Méchéria, nous a conduits à Aïn Sefra, Moghrar, Duveyrier, Beni Ounif, Colomb-Béchar, et nous faire construire 300 kilomètres de rail à travers un pays dont les ressources sont presque nulles. Malgré les « statistiques misérables », c'est la sécurité de la métropole qui sera bientôt alléguée pour reprendre la marche du rail vers Igli, le Touat et le Niger. La première étape nous a coûté de 400 millions au minimum ; nous aurions pu en épargner trois cents pour le moins ; avec la différence, nous aurions eu de quoi construire le Canal des Deux Mers, ou Paris-Port de Mer, ou tout autre ouvrage véritablement utile à la nation et à l'humanité, productif d'argent et de progrès. On nous parle aujourd'hui de 200 millions, comme on nous parlait en 1899 de 390 000 francs. Nous savons bien que nous aurions à en donner le double ou le triple. Il est donc temps de réfléchir et de nous demander si la France et la démocratie n'ont pas de besoins plus pressants que de satisfaire la plus avide de nos coteries parlementaires.

Ce n'est pas que, de parti pris, je ferme les yeux sur l'avenir du Sahara et du Transsaharien. Au train dont va, d'une part l'Amérique latine, d'autre part l'avancée de nos chemins de fer entre la côte occidentale d'Afrique et le Niger, entre Dakar ou Konakry et Tombouctou, je vois très clairement qu'un jour

viendra peut-être où les Latins du Brésil, de l'Argentine et du Chili, pour avoir le contact intime des Latins de Barcelone, de Marseille et de Naples, s'embarqueront à Pernambouc et traverseront au plus court l'Atlantique équatorial : 3000 kilomètres à peine séparent Pernambouc de l'Afrique, le tiers de la distance marine qui sépare les Anglo-Saxons de New-York des Anglo-Saxons de Liverpool. Débarquant en terre française à Konakry, nos cousins d'Amérique prendront le wagon français jusqu'à Tombouctou et, sur la rive méridonale du Sahara, auront besoin d'autres wagons français pour traverser au plus vite le Grand Désert, les Plateaux et venir s'embarquer à Alger sur la mer latine, centre de toutes nos races, berceau et paradis de nos civilisations. Je vois venir ce siècle latin après le siècle anglo-saxon et germanique qui penche à son déclin, avant le siècle slave qui civilisera le Levant et la proche Asie.

Mais je sais bien que cet éveil complet de l'Amérique du Sud ne viendra que vingt ou trente ans après le percement de Panama, comme la découverte complète de l'Afrique n'est venue que vingt ou trente ans après le percement de Suez. Et il faudra dix ou vingt autres années pour que les besoins du monde et nos commodités fassent du Transsaharien une affaire tout à la fois nationale et humaine, c'est-à-dire profitable et morale. Alors, mais alors seulement, nous devrons l'entreprendre, après l'avoir étudiée méthodiquement, scientifiquement, en son ensemble, pour la réaliser au grand jour, avec rapidité et économie, — honnêtement.

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

UN ROMAN DANOIS

« L'ÂGE DANGEREUX »

PAR

MADAME KARIN MICHAËLIS

Voici un curieux livre. C'est un roman septentrional, et sa solide composition, sa forme claire, dépouillée, sont purement latines. C'est un roman de femme et sa sincérité intégrale, violente, ne peut guère se comparer qu'à celle de certaines confessions masculines célèbres.

L'auteur, madame Karin Michaëlis, — une Danoise, — ne jouit d'aucune renommée parmi nous. L'*Age dangereux* n'est pourtant pas sa première œuvre; mais c'est, je crois bien, la première qu'on ait traduite en français. Tout naturellement la littérature dano-scandinave se transfuse d'abord dans les journaux, dans les revues, chez les éditeurs germaniques : effet du voisinage local et de l'affinité des idiomes. Au moins trois romans de madame Karin Michaëlis, avant l'*Age dangereux*, ont pénétré dans le public allemand : *Rachel*, récit humoristique sur la vie du ghetto ; *Betty-Rosa*, aventures d'une étoile de théâtre ; enfin *le Petit Poucet*, histoire d'un enfant. Aucun d'eux n'a provoqué le puissant remous de curiosité, aucun n'a suscité les polémiques, aucun n'a conquis le succès à l'égal de l'*Age dangereux*. Dans les pays de l'Europe centrale, l'*Age dangereux* est le roman le plus lu à l'heure présente. Les éditions succèdent aux éditions, et la fortune du livre est

accrue par les querelles : — car on discute fort, non pas son incontestable valeur littéraire, mais la pensée qui l'anime.

Avouerai-je que ce grand succès, précisément, et la réputation de livre à fracas, me mirent en défiance, le jour où la version allemande me tomba entre les mains? Contrairement à la renommée que tâchent de nous faire nos voisins d'outre-Vosges, la littérature française d'aujourd'hui est infiniment moins tapageuse, moins chercheuse de scandale que la leur. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les notices de réclame que certains éditeurs, là-bas, encartent à la fin de leurs publications. On se divertira d'y trouver, dans la forme outrée qu'affectionne l'Allemand moderne, toutes les variétés du « raccrochage ».

J'ai donc lu *Das gefæhrliche Alter* d'un œil soupçonneux, d'un esprit prévenu : au moment où j'ai commencé cette lecture, rien ne m'eût paru moins vraisemblable que l'hypothèse d'écrire moi-même et de présenter au public le texte français. Madame Karin Michaëlis n'en a que plus de titres à ce que justice lui soit rendue. Je n'ai lu d'elle que l'*Age dangereux*; mais, dans l'*Age dangereux*, elle n'a nullement dépassé ce qu'a licence de publier un observateur sérieux et sincère. Sans doute, son livre n'est pas destiné aux jeunes demoiselles, à celles qu'on nomme en Angleterre des *bread and butter girls*. Mais personne n'est obligé d'écrire exclusivement pour les « demoiselles-tartines », — et il n'est d'ailleurs point démontré qu'elles aient besoin de dévorer des romans, outre leur pain beurré.

L'*Age dangereux* est un roman dont le sujet est hardi, un roman nourri de forte substance humaine, un roman d'accent à la fois ironique et douloureux, un roman à conclusion désespérée; mais c'est un roman que l'écrivain le plus scrupuleux sur son « droit de dire » n'eut pas hésité à signer.

Sa valeur littéraire est difficile à juger pour qui ne sait pas le danois, et c'est mon cas. A travers la version allemande et, j'espère, à travers la française, le lecteur reconnaîtra cependant de très beaux dons de romancier. D'abord cette ferme structure que j'ai déjà signalée, plus difficile à maintenir sous la forme de journal, de notes, de méditations, qui est celle de l'*Age dangereux*. Puis la profondeur des réflexions, l'ingéniosité

des aperçus, le raccourci musclé des phrases, l'expression se modelant étroitement sur la pensée : rien de vague, mais rien de trop. Qu'on ne cherche pas ici, toutefois le pittoresque des paysages, le ton lyrique, le morceau « d'écriture » complaisamment filé. Le livre en est privé rigoureusement, et ce n'est pas son moindre mérite, étant donné le sujet.



Quand une femme publie un livre intitulé l'*Age dangereux*, on se doute bien qu'elle n'entend point raconter les périls de la première jeunesse. L'âge dangereux, pour Karin Michaëlis, c'est précisément celui qui a inspiré à Octave Feuillet une nouvelle, moitié dialogue et moitié journal, publiée par la *Revue des Deux Mondes* en 1848, adaptée à la scène et jouée au Gymnase en 1854, reprise plus tard à la Comédie-Française, non sans succès : *La Crise*.

Il est curieux de rapprocher les deux œuvres, tant à cause du long espace de temps qui les sépare, qu'en raison de la façon différente dont les deux écrivains ont développé un thème identique.

Octave Feuillet, on s'en souvient, n'écrivait que ce qui peut être prononcé dans la meilleure compagnie. Mais, ceux qui jugent fade et timide l'auteur de *Monsieur de Camors* sont des observateurs à courte vue. J'engage les lecteurs, après avoir tourné la dernière page de l'*Age dangereux*, à relire *la Crise*. Ils noteront plus d'une analogie, notamment dans la partie « journal » de cette dernière œuvre. Juliette, l'héroïne de Feuillet, s'y exprime ainsi : « Quel nom donner à ce malaise moral, à ce dégoût de mes habitudes, à cette inquiétude sans but, à ce mécontentement de moi et des autres, que j'éprouve depuis quelques mois ?... Ne me suis-je pas avisée de prendre en grippe les breloques de la montre de mon mari ? Nous avons vécu en paix, ces breloques et moi, pendant dix ans... Et puis, je ne sais pourquoi, un beau jour, nous voilà brouillées... »

Cette phrase de *la Crise* contient l'argument de l'*Age dangereux*.

Et pourtant je gagerais que madame Michaëlis n'a jamais lu

la Crise. L'aurait-elle lue, son livre n'en demeurerait pas moins bien à elle, par la manière dont elle a traité un sujet, qui, lui aussi, est dangereux. Nous avons fait du chemin depuis 1848. Même en Danemark, la physiologie s'est installée largement dans la littérature. Feuillet n'avait pas osé davantage que d'imposer à sa Juliette, par contraste avec le mari magistrat, un tentateur médecin. Bien que les docteurs soient assez malmenés dans l'*Age dangereux*, le livre doit beaucoup à la médecine et aux médecins. Beaucoup; peut-être trop. Si cette œuvre de femme avait été imaginée et écrite par un homme, on eût sans doute accusé l'auteur d'avoir mal observé l'instinctive répugnance qu'ont les femmes à parler de leurs infériorités physiologiques, à en écrire ou même à y penser. Cependant le nom de Karin Michaëlis n'est pas un pseudonyme : Karin Michaëlis appartient véritablement au même sexe que son héroïne Elsie Lindtner.

Et ne voilà-t-il pas, pour ce livre, une raison de plus d'exciter la curiosité? La plus sincère, la plus complète, la plus humble et la plus troublante confession féminine qui peut-être ait jamais été écrite, l'est par une de ces femmes du Nord que nous imaginons volontiers, nous autres Latins, comme des types de candeur immatérielle, d' « intellectualité » souveraine, de tempérament glacé, — des paysages d'âmes analogues à leurs rigides forêts de sapins, à leurs plaines veloutées de blanc.

Une femme scandinave! Aussitôt s'évoque pour nous la chaste apparition, l' « Épiphanie », chantée par Leconte de Lisle :

Elle passe, tranquille, en un rêve divin,
Sur le bord du plus frais de tes lacs, ô Norvège!
Le sang rose et subtil qui dore son col fin
Est doux comme un rayon de l'aube sur la neige.

Quand un souffle furtif glisse en ses cheveux blonds,
Une cendre ineffable inonde son épaule,
Et, de leur transparence argentant leurs cils longs,
Ses yeux ont la couleur des belles nuits du pôle...

Et le gardien pensif du mystique oranger
Des balcons de l'Aurore éternelle se penche,
Et regarde passer ce fantôme léger
Dans les plis de sa robe immortellement blanche.

« Immortellement blanche »!... A d'autres!... Lisez le journal intime d'Elsie Lindtner, écrit justement au bord d'un de ces frais lacs de Norvège. Qu'Elsie Lindtner, à dix-huit ans, ait joué les « Épiphanies » et rempli d'admiration « le gardien pensif du mystique oranger », possible! Mais c'est à quarante-deux qu'elle rédige un journal intime : ses yeux couleur de nuit polaire ont, en vingt années. regardé bien des choses. Et si, devant la loi, elle est restée strictement fidèle aux serments du mariage, elle s'est jugée elle-même, dans le secret de son cœur. Elle a jugé aussi les autres femmes, ses amies, ses confidentes. Vienne le moment de « la Crise », et, réfugiée dans une solitude farouche, où la vue même d'un domestique mâle lui devient odieuse, elle notera avec une effrayante lucidité ce qu'elle a surpris chez les autres femmes, et ce qu'elle constate en elle-même. Ces autres femmes, objets de ses observations, sont, comme elle, des septentrionales : Lili Rothe, Astrid Bagge, Margarethe Ernst, Magna Weimann... Sa mémoire les fait reparaître. Et il nous semble assister à un étrange et douloureux sabbat, un sabbat de lamentables sorcières, flétries et ardentes, un sabbat que mènent, en ricanant, les démons modernes de la Neurasthénie, de l'Hystérie.



Toutefois, qu'on ne s'y méprenne point : la confession d'Elsie Lindtner ne vaut pas seulement par une sorte de farouche sincérité physiologique; c'est l'âme féminine, l'âme féminine à tout âge, que prétend dévoiler cet extraordinaire document. Je ne crois pas qu'aucun autre exhale cette farouche odeur de vérité. Il y a dans l'*Age dangereux* des pages sur le sourire féminin, sur les larmes féminines, sur le goût qu'a la femme de se parer et de plaire, sur les relations sociales des femmes avec les hommes et des femmes entre elles qui, certainement, irriteront certaines lectrices. Qu'elles tâchent de démêler la vraie cause de leur irritation : peut-être s'apercevront-elles qu'elles s'irritent surtout parce qu'une femme a trahi la franc-maçonnerie féminine.

Un sûr diagnostic des conditions vitales de la femme, une

observation aiguë de son âme compliquée, cela suffirait déjà, n'est-il pas vrai, à recommander le roman qui les contient? L'*Age dangereux* a une troisième qualité, et qui semble d'abord ne pouvoir s'associer avec les deux autres : il n'est aucunement dépourvu d'émotion. Malgré son œil de médecin et de psychologue, l'héroïne, Elsie Lindtner, a des nerfs de femme, une sensibilité de femme. Sa hardiesse d'analyse ne la garantit pas contre l'épouvante mystérieuse qui la saisit, sans motif, un jour de brouillard, ne l'empêche pas de se sentir éperdument heureuse, — toujours sans motif, — un soir d'automne, ou de goûter une volupté violente à faire glisser entre ses doigts les petits cailloux de la grève. Enfin toute l'âpreté de ses réflexions ne la défend pas contre l'affreuse détresse de vieillir...

Vainement elle s'est retranchée de la société des humains, dans l'espoir que la vieillesse menaçante ne lui ferait plus peur, lorsque personne n'assisterait plus à sa déchéance physique : le redoutable fantôme rôde tout de même autour d'elle dans son ermitage; il la guette, il la frôle, il nargue son effort sincère de négliger tout soin de coquetterie, de ne plus « compter comme femme ». Et, en même temps, s'aggrave en elle une cruelle mélancolie : elle sent qu'elle arrive à la vieillesse sans avoir usé de la jeunesse. Non pas qu'elle s'avilisse au regret libertin et grossier exprimé par la « grand'-mère » dans la chanson de Béranger : « Ah! que je regrette! etc... » Elsie Lindtner déclare à plusieurs reprises qu'elle aurait à recommencer la vie, elle ne serait pas moins irréprochable. Mais, à mesure qu'elle avance vers le terme, elle perçoit plus douloureusement l'antinomie de deux appétits féminins : appétit de dignité morale, appétit de joie physique. Chez une femme de sa trempe, ce besoin de dignité morale est d'autant plus impérieux que les hommes la harcèlent davantage de leur désir : — excellente observation, que je crois neuve. — La résistance morale ira s'affaiblissant à mesure que l'insistance amoureuse des hommes se fera plus rare, moins active. Elle fléchira le jour où le désir masculin s'éloignera : alors la femme la plus honnête, n'étant plus désirée, perdra peut-être le sens de sa dignité jusqu'à jeter un appel éperdu vers ce compagnon qui la fuit...

Telle est la lutte intime, sujet de l'*Age dangereux*. On conviendra que ce sujet ne manque ni d'humanité ni de grandeur.



Je veux ajouter quelques lignes encore pour noter ici une impression que j'éprouvai dès les premières pages de l'*Age dangereux*, et que la lecture du livre entier a rendue plus nette et plus profonde.

L'*Age dangereux* est un des très rares romans de femme dont l'auteur ne se soit point souciée de « penser en homme ». Et, j'y insiste, *c'est très rare*, surtout parmi les nombreux romans contemporains qu'écrivent des Françaises.

La plupart de nos conteuses françaises nous donnent des œuvres où l'ambition de penser, de composer, d'écrire à la manière des hommes est visible. Et rien, je suppose, ne leur agrée plus vivement que si, grâce à leur pseudonyme masculin, le lecteur les prend pour des romanciers.

Aussi toute cette littérature féminine de la France moderne, sauf trois ou quatre exceptions — toute cette littérature dont je suis loin de contester les mérites — ne nous a-t-elle proprement rien révélé de neuf sur l'âme des femmes. Curieuse conséquence : aucune femme écrivain n'est aujourd'hui réputée comme « connaisseuse de l'âme féminine ».

Madame Karin Michaëlis a eu cette inspiration d'écrire une étude féminine sans tâcher d'interposer, entre sa pensée et la page, l'esprit et les yeux d'un homme. Le résultat est surprenant. J'ai dit que le roman est solidement bâti ; mais aucun homme ne l'eût bâti de la sorte. Il va vers un but fixe, par une voie sûre : son allure est pourtant *discontinue* comme l'allure de toute femme, même la plus maîtresse de soi... Ainsi les vols de palombes s'orientent infailliblement dans leurs voyages, mais tournoient par instants comme si les tourmentait une mystérieuse hésitation, ou quelque tentation de retourner en arrière...

Le journal d'Elsie Lindtner offre souvent l'exemple de ces tournoiements, de ces rebroussements. Parfois aussi un vide, un espace où il manque de l'idée et des mots. Parfois une

saute brusque d'un sujet à un autre, la vraie pensée apparaissant néanmoins sous la pensée artificielle qui est écrite. Parfois l'arrêt subit, l'arrêt un peu douloureux d'un marcheur distrait devant un trou...

Cette cinématographie de la pensée féminine, à la fois obstinée et discontinue, c'est, selon moi, plus encore que la force et le raccourci de l'expression, le mérite littéraire capital du roman.



Pour toutes ces raisons, il m'a semblé que l'*Age dangereux* valait d'être traduit dans notre langue et présenté au public. Il a semblé aussi à la *Revue de Paris* qu'il valait d'être publié par elle. Je serais étonné si le lecteur français ne confirmait pas ce double jugement, réservant à cette œuvre étrangère le même accueil favorable qu'elle a déjà reçu hors de son petit pays natal.

MARCEL PRÉVOST

L'ÂGE DANGEREUX

Ma chère Lili,

Évidemment, il eût été plus convenable de t'apporter moi-même la nouvelle ; — sans compter que je me serais offert l'amusant spectacle de ton épouvante ! Mais je n'ai pas pu m'y résoudre.

Toutefois, sur l'honneur ! c'est toi, belle âme innocente, c'est toi la seule de mes amies que j'avise directement. Pourquoi ? Parce que je suis sûre que tu ne me critiqueras point. Ton plus grand défaut — ta plus grande vertu — consiste à trouver correct et raisonnable tout ce que fait tout le monde... toi, l'épouse indéfiniment amoureuse de ton mari, l'éternelle couveuse de tes enfants !

Lili, tu es vraiment très bonne. J'ajoute que tu n'as pas la moindre raison d'être mauvaise. Pour toi la vie ressemble à une longue et agréable journée passée dans un hamac sous la voûte ombreuse d'un arbre, — avec ton homme assis à la tête du hamac, et tes petits jouant à tes pieds.

Tu me fais penser aussi à la cigogne, nichée dans une roue, sur le toit d'une ferme.

Pour toi, l'existence est douce ; tous les hommes sont des anges. Tes rapports avec le monde extérieur sont calmes et stables ; tu ignores la tentation. Tu ne te permets la passion que d'accord avec la loi. A quatre-vingts ans, tu seras encore la vertueuse maîtresse de ton mari.

Ne sens-tu pas l'envie sous mes éloges ? Eh bien ! oui, je

t'envie. Non pas ton mari : — tu peux le garder! — Ni tes grandes perches de filles : — je ne tiens pas à être cinq fois belle-mère, ce qui sera ton lot. — J'envie ton magistral équilibre, j'envie ton irréductible joie de vivre.

Ne te fâche pas! Aujourd'hui, j'ai le spleen. Nous avons dîné en ville deux soirs de suite et, tu le sais, je ne puis supporter trop de bruit, ni trop de lumières...

Et maintenant, Lili, nous ne nous reverrons plus. Cela nous semblera tout drôle. Nous avions tant de choses en commun, — outre notre majestueux couturier et notre masseuse aux mains luisantes de graisse!... (Ne disons pas de mal de la masseuse : nous lui devons la sveltesse de nos hanches.)

Tu vas me manquer. Partout où tu te trouves, on vit en cordialité, fût-ce au sommet du Blocksberg, l'endroit de la terre le plus sinistre que je connaisse.

Lili Rothe, ma chère cousine, ne tombe pas en syncope, je t'en prie : Richard et moi, nous divorçons.

Ou plutôt nous avons divorcé.

Grâce à la bienveillante intervention du ministre de la Justice, la chose fut menée vite et sans tapage, comme tu vois. Après vingt-deux ans de vie conjugale à peine moins exemplaire que la tienne, chacun de nous deux tire de son côté.

Tu as envie de pleurer, Lili, parce que tu es une âme tendre, une créature du bon Dieu : crois-moi, fais l'économie de tes larmes. Car tu m'aimes bien : et si je te dis que tout va ainsi pour le mieux dans le meilleur des mondes, ne t'agite plus.

Les causes de notre divorce? Pas la moindre qui soit visible, palpable. Nous ne sommes pas devenus fous; nous n'entrons pas en religion. Richard n'a pas de liaison, que je sache; je n'ai pas d'amant. Nul scandale dans notre séparation, sauf celui de deux partenaires mûrs qui jettent brusquement les cartes au beau milieu de la partie.

Il en a coûté un rude combat à mon amour-propre! Moi dont le point d'honneur fut toujours d'être inattaquable et de passer pour telle, moi qui redoute mortellement le jugement de mes semblables, — me livrer ainsi aux morsures des vipères mondaines!

Moi qui jusqu'ici soutenais que le pire ménage vaut mille fois mieux que pas de ménage du tout, et que, célibataire ou divorcée, une femme n'a droit qu'à la demi-vie d'une paria! Moi qui traitais d'impardonnable folie tout divorce, passé la première jeunesse!... Voilà que je m'évade d'un ménage parfaitement harmonieux, parfaitement heureux... Commences-tu, Lili, à comprendre que le cas est grave?

Depuis un an, j'avais arrêté ma résolution. Si j'ai tardé longtemps à la réaliser, ce fut, d'abord, pour m'éprouver moi-même; puis, pour des raisons pratiques... Car je suis pratique... M'imaginerais-tu quittant ma maison du Vieux-Marché sans savoir où je vais?

Le motif de ma décision est si simple, si clair, qu'il contentera bien peu de gens. Qu'y puis-je, si je n'en ai pas d'autre?

Comme tout le monde, tu sais que Richard et moi nous nous entendions aussi bien que peuvent s'entendre deux êtres de sexe différent. Jamais un mot méchant ne fut prononcé entre nous. Seulement, certain jour, il me vint l'inspiration (ou bien appelle cela comme tu voudras!) que j'avais besoin de vivre seule. Toute seule, pour moi, avec moi. Traite cela d'idée absurde, de fantaisie inconcevable, traite cela d'hystérie (eh! eh! peut-être...) J'ai besoin de vivre à l'écart des gens, à l'écart de tout.

Pour Richard le coup est rude. J'espère cependant qu'il s'y fera assez vite. Son usine, à la longue, me remplacera.

Nous avons assez gentiment dissimulé notre affaire. La fête champêtre que nous avons donnée la semaine dernière fut une sorte de représentation d'adieu. N'est-ce pas que vous ne vous êtes doutés de rien?... Sommes-nous assez gens du monde!...

Si je pars ce soir ce n'est pas uniquement pour avoir franchi les montagnes à l'heure où le « potin » éclatera : c'est que j'ai un besoin urgent de solitude.

Jœrgen Malthe a dessiné et fait construire pour moi une petite villa, — sans savoir aucunement qu'elle m'était destinée.

Cette villa s'élève dans un îlot du Sund, dont je tairai le nom provisoirement. Les pièces sont hautes de quatre mètres; dans la salle à manger il y a place pour trente-six convives. Je n'ai que deux chambres, mais que faut-il de plus à une

femme divorcée de mon âge ? Le reste de l'habitation, à l'étage supérieur, est composé de pièces plus petites, avec des fenêtres en saillie et des balcons.

Ma chambre à coucher, dûment isolée, est couverte d'un plafond vitré, comme un atelier. Encore une de mes idées saugrenues : j'ai souhaité voir le ciel juste au-dessus de mon lit!... Je crois cette vue saine pour les nerfs, et les miens sont dans un terrible état.

Ainsi pourrai-je à l'avenir, faute d'un sigisbée, flirter avec les petites étoiles du bon Dieu.

Ma villa, d'ailleurs, se recommande par un site merveilleux, une architecture de forteresse et — note ceci — une splendide inhospitalité. La haie, autour du jardin, est solide et hautaine comme le mur de la prison des femmes, à Christianshafen. Jamais la porte extérieure n'est ouverte; il n'y a pas de portier. Nulle discontinuité entre la forêt et le jardin, entre le jardin et l'eau. Le propriétaire primitif du terrain était un original qui végétait dans une hutte... Hutte si délabrée, si couverte de mousses, que je l'ai laissée debout.

Jamais, au cours du passé, rien ne m'a fait d'avance autant de plaisir que cette prochaine vie d'ermite. J'ai d'ailleurs engagé un imposant cordon bleu, répondant au nom de Torp, qui sait, comme son *Pater*, la cuisine de tous les pays. Il n'entre nullement dans mon programme de vivre exclusivement d'eau fraîche, de pain sec et de vertu.

Je me passerai de valet de chambre, bien que j'aie un faible pour le service masculin : mes moyens ne me permettent pas ce luxe, ou du moins j'ignore quel luxe je pourrai me permettre avec mes revenus. Et il me déplairait d'accepter l'offre de générosités supplémentaires que m'a faite Richard.

J'ai aussi arrêté une femme de chambre appelée Jeanne, qui a les plus beaux yeux d'ambre jaune, une flambée de cheveux roux et des doigts si effilés, si bien soignés, que je me demande où elle les a pris.

Torp et Jeanne seront ma seule compagnie. J'aurai donc toute liberté de vivre sur moi-même.

Chère Lili, fais ce que tu pourras pour étouffer les clabaudages sur le compte de ta cousine. Étouffe au moins les plus ignobles. Tu connais maintenant la vérité vraie touchant notre

décision... Un mot encore, extrêmement confidentiel, et sous la condition que tu n'en parleras même pas à ton mari.

Jœrgen Malthe, le beau Jœrgen, m'a naguère honorée de son amoureuse et juvénile flamme, comme vous l'avez toutes constaté, à votre vif divertissement. Il va, sans doute, simple mortel qu'il est, jeter feu et flamme en apprenant ma singulière retraite. Sois un peu amicale pour lui. Déclare lui que nulle raison de mysticité ne me détermina.

Plus tard, quand je serai un peu plus reposée, une lettre de toi me ferait plaisir. Je prévois pourtant que les cinq sixièmes de ladite lettre rouleront sur tes enfants et le dernier sixième sur ton mari, — tandis que je souhaiterais entendre parler de toi, tout le long, et aussi de notre chère ville, de sa vie, de ses bavardages. Je n'entre pas au cloître : mes oreilles peuvent supporter les échos de la cité.

A quoi vais-je passer mon temps? Eh bien! ma chère, ai-je donc laissé derrière moi, mes toilettes et mon miroir? Au surplus, le temps a cette propriété merveilleuse que, bien différent des horloges, il continue de marcher sans qu'il soit nécessaire de le remonter. Je possède la forêt et la mer. J'ai mon piano; j'ai ma maison. Et si jamais le temps me dure, rien ne m'empêche de repriser du linge!...

Si par hasard il arrivait — Dieu nous en garde! — que d'ici peu la foudre me frappe ou que je meure d'une embolie, voudrais-tu, à titre de cousine et de plus proche amie, te charger de mettre les choses en ordre après moi? Tu ne trouveras pas chez moi ce qui s'appelle du désordre ; mais tu n'y trouveras qu'un demi-ordre. Et ce serait pour moi une pensée désobligeante que Richard vînt farfouiller dans mes paperasses, maintenant que nous ne sommes plus mariés.

Je te désire toute sorte de bonheurs.

Ton

ELSIE LINDTNER.

*
* *

Mon cher, mon bon ami et ex-mari,

Ne voilà-t-il pas une appellation savoureuse, littéraire?... Et n'es-tu pas tout remué de recevoir, dans une ville étrangère,

des fleurs expédiées par une dame? — Pourvu seulement que les gens comprennent mon allemand de Danoise et te les fassent remettre à temps !...

D'abord, une idée mirifique m'a traversé le cerveau : te souhaiter ainsi la bienvenue dans toutes les villes où tu dois t'arrêter. Malheureusement, c'est tout au plus si je connais les adresses des fleuristes dans certaines capitales, et je suis trop paresseuse pour me procurer celles qui me manquent. Je renonce à cette somptueuse folie; inscris-la tout de même à mon actif.

Dois-je être tout à fait franche, Richard? Je suis un peu honteuse quand je cause avec toi et je puis te dire sincèrement que jamais je ne t'ai estimé autant qu'aujourd'hui. Mais ce qui est arrivé devait arriver : affermis en toi cette conviction. Si je m'étais laissé fléchir, si j'étais demeurée, — après que ce besoin de solitude s'est imposé à moi, — je t'aurais peiné, torturé, à toute heure.

Mon plus cher, mon meilleur ami, il y a quelque chose de vrai dans cette pensée de je ne sais qui : « Ou bien une femme est faite pour le mariage, et alors peu importe qui elle épouse, elle saura toujours accomplir sa destinée ; ou bien elle n'est pas faite pour le mariage, et alors elle commet un attentat contre sa propre personnalité quand elle s'enchaîne à un homme. »

Apparemment, je n'étais pas née pour le mariage. Autrement, j'aurais dû vivre contente auprès de toi maintenant et toujours : or tu sais que je *n'étais plus* contente. Mais la faute ne t'en est pas imputable. Je voudrais avoir quelque chose à te reprocher... Je n'ai rien, absolument rien.

Ce fut une grande faute, une grande lâcheté que de te promettre, hier soir, de revenir si je regrettais ma décision. Je *sais* que je ne la regretterai jamais. Or, en te faisant cette promesse, du même coup je t'empêchais formellement... Pardonne-moi, cher ami... mais... il n'est nullement impossible que tu rencontres une femme qui puisse jouer un rôle dans ton avenir... Veux-tu me rendre ma promesse?... Je t'en serai reconnaissante. Et ainsi seulement je me sentirai tout à fait libre.

Quand tu rentreras de voyage, si les amis te harcèlent de leurs questions et de leurs sympathies, tiens ferme, ne réponds

rien. Mon humiliation serait trop profonde si qui que ce fût — sans exception ! — jetait un coup d'œil dans le bon et le mauvais que nous avons partagés. Le passé est le passé. Nul ne saurait comprendre ce qui unit ou ce qui divise deux êtres humains. Alors, à quoi bon parler de nous aux autres?

Pense à moi quand tu te mettras à table. Huit heures, ce sera probablement, à l'avenir, l'heure où j'irai me coucher ; — en revanche, je me lèverai avec le soleil, peut-être avant lui. — Pense à moi, mais ne m'écris pas trop. Il faut d'abord que je m'installe avec pleine tranquillité dans ma nouvelle existence. Plus tard, j'aurai plaisir à t'envoyer un résumé succinct de toutes les extravagances auxquelles peut se livrer une femme lorsque tout d'un coup, à un certain âge, elle n'a plus d'autre maître qu'elle-même.

Suis mon conseil, que je te répète pour la vingtième fois : continue à voir tes amis ; tu ne saurais t'en passer. Vraiment rien ne t'oblige à porter mon deuil, avec du crêpe autour du lustre et des immortelles autour de mon portrait !...

Tu as été pour moi un ami bon, délicat, fidèle. Ne me suppose point assez dépourvue de délicatesse pour ne pas le reconnaître au fond de mon cœur. Mais ton offre généreuse de me donner de l'argent, je ne puis l'accepter. Je ne te le dis qu'à présent : si je te l'avais dit plus tôt, tu aurais essayé de me convaincre. Mes modestes revenus me suffisent et me suffiront.

Le train part dans une heure... Richard, tu as tes affaires, tu as tes amis, énormément d'amis, plus d'amis que je n'en connais à personne... Si tu me veux du bien, souhaite que je ne regrette jamais le parti que j'ai pris... Je regarde mes mains que tu aimais : je voudrais te les tendre...

Un homme ne doit pas se laisser abattre pour une misère sentimentale. Il ne doit pas exciter la pitié. Je souffrirais si l'on avait pitié de toi. Tu mérites beaucoup mieux que la pitié des gens !

Sûrement, il aurait mieux valu, comme tu le dis, que l'un de nous deux mourût. Mais, alors, c'est toi qui aurais dû faire un saut dans l'éternité, car je n'ai nulle envie de mourir. Je me promets trop de plaisir de ma solitude, dans mon île. Vingt années durant, j'ai vécu au Vieux-Marché sous l'ombre de tes

ailes. Puissé-je en vivre vingt autres sous les grands arbres, en ménage avec le désert!

Comme ils vont clabauder, tous les clabaudeurs! Nous rirons de leurs clabaudages, nous, malins.

Richard, pardonne-moi aujourd'hui et toujours la peine que je suis forcée de te faire. Si j'avais pu, je serais restée. Merci... Merci pour tout...

ELSIE.

Que mes sentiments pour toi aient pu s'abolir, cela m'est aussi incompréhensible qu'à toi. Nul autre homme n'a dérobé une miette de mon cœur. En somme, et tout bien considéré, je suis victime d'une pure et simple maladie nerveuse. — Incurable, hélas!



Mon cher Malthe,

Nous sommes deux amis n'est-ce pas? et nous resterons tels, même à présent que le sort a séparé nos routes?... Eussiez-vous en ce moment quelques raisons valables de m'en vouloir, ne brisez pas notre amitié : nous n'aurions plus jamais l'occasion de nous réconcilier.

Si dans une conjoncture aussi importante que celle-ci, non seulement je vous ai caché la vérité, mais encore je vous ai délibérément induit en erreur, ce ne fut ni faute de confiance en vous ni faute d'amitié. L'impossibilité où je suis, encore maintenant, de vous exposer les motifs de ma conduite, rend ma justification plus malaisée : il faut donc vous contenter de ma parole. Jœrgen Malthe, j'aurais plaisir à me confier à vous, mais c'est impossible. Je ne peux laisser pénétrer en moi aucun regard humain.

Vous n'avez pas oublié cette soirée de septembre, l'an passé, où, pour la première fois, je vous ai parlé d'une de mes amies, qui voulait divorcer, et qui, par mon entremise, vous priait d'établir le plan d'une villa destinée à l'abriter, solitaire, pour le reste de sa vie? Cette idée d'une maison de solitude vous pénétra si bien que votre projet, votre plan, approchèrent de

la perfection. Chaque fois, cette année, que nous nous rencontrions, nous causions de la « Villa blanche », comme nous la nommions, et nous nous plaisions à partager ce petit secret. Votre fantaisie ne se prêta pas moins volontiers à disposer l'intérieur de la maison, à dessiner le mobilier, à prévoir la décoration. Vous y goûtiez une joie sincère, tout en regrettant de ne pas connaître personnellement l'objet vivant de votre labeur... Vous vous souvenez qu'une ou deux fois je vous dis en plaisantant : « Faites comme si c'était pour moi. » Et je n'ai pas oublié votre réplique : « Il m'est pénible qu'une étrangère habite cette maison que j'ai créée sans cesser de penser à vous. »

Jugez vous-même, Malthe, combien il m'était pénible, à moi, de vous laisser dans l'erreur! Mais je ne pouvais vous renseigner, par égard pour mon mari. Aussi, pendant l'été, j'évitai de vous rencontrer; face à face avec vous, le mensonge me devenait impossible.

C'est moi, oui, c'est moi qui habiterai la « Villa blanche ». J'y habiterai toute seule.

Il ne sert de rien que je vous dise : « Ne soyez pas irrité! » Vous ne seriez pas l'homme que vous êtes si vous n'étiez pas irrité.

Vous êtes jeune, la vie s'ouvre devant vous. Moi, je suis vieille. Je suis vieille, vous dis-je. Dans peu d'années, je serai si vieille que vous ne comprendrez plus comment il fut une heure ou j'étais pour vous « l'unique ». Ce n'est pas pour vous chagriner que j'insiste sur votre jeunesse, — cette jeunesse que vous haïssez à cause de moi! — Je sais que vous n'êtes pas un jeune homme léger; mais je sais aussi que les lois de la vie sont infaillibles, que la marche de la vie est inexorable.

En pénétrant, femme divorcée, dans ce *home* que vous avez édifié, je me souviendrai de vous, tous les jours, et je vous dirai en pensée ce chaud : « Merci! » qui se fige si froidement sur le papier.

Je ne vous défends pas de m'écrire, mais j'aimerais mieux, de vous, le silence, — sauf peut-être un mot d'adieu. — Des lettres, entre nous, n'apporteraient même pas un reflet des heures que nous avons coulées ensemble.

Ah! les bonnes heures! Nous parlions de tout, et surtout

de rien. J'ai idée que nous avions fort peu d'esprit; et cependant nous ne nous ennuyions jamais.

Si mon absence vous cause un désappointement, du chagrin, de la souffrance, réfugiez-vous dans le travail : au fond de ma solitude, je pourrai encore être fière de vous... Vous m'avez enseigné à me servir de mes yeux : grâce à vous, il y a dans le monde beaucoup, beaucoup de choses que j'aurais voulu voir, car vous m'avez appris la beauté du monde.

Mais le plus sage pour moi est de m'abandonner à ma destinée. Je tire après moi la porte de la « Villa blanche », — et, du coup, mon histoire est finie.

Votre

ELSIE LINDTNER.

Je relis ma lettre et je la trouve sèche, froide. Mais il est plus difficile d'écrire une telle lettre à un ami cher qu'à un étranger.



De mon île. — Dans mon antre.

La première journée est passée. Dieu me vienne en aide pour les suivantes! Actuellement tout me rebute ici, depuis l'odeur du bois neuf et des papiers frais jusqu'au bruit de la pluie au-dessus de ma tête.

Aussi quelle fantaisie saugrenue d'avoir coiffé ma chambre d'un vitrage! J'ai la sensation de vivre sous un parapluie que l'eau, d'un moment à l'autre, va percer : — ce qui ne manquera pas d'advenir, cette nuit : les châssis mal joints laisseront filtrer l'eau et je me réveillerai dans une mare.

Je me réveillerai!... si du moins je m'endors!... Ma tête brûle de fatigue, mais je ne pense même pas à gagner mon lit.

Toute une année, j'ai eu le loisir de méditer, — et voici qu'à présent je ne comprends plus ce que j'ai fait. N'ai-je pas, simplement, fait une sottise?... une laborieuse et irrévocable sottise?... Est-ce que, par hasard, mes nerfs exaspérés ne m'ont pas joué un mauvais tour?... Est-ce que par hasard...

Comme je suis seule! Ma volonté est paralysée; j'ai peur.

Mais le pas est franchi : impossible de retourner en arrière. Et je ne veux rien regretter.

Je me sens pénétrée d'une humidité glacée, jusque dans le dos... C'est toute cette pluie!... Elle m'agace. Elle m'irrite.

Que vais-je devenir, réduite à la société de ces deux femelles qui n'ont avec moi de commun que le sexe? Personne à qui parler; personne à voir. Certes Jeanne n'est pas répugnante, mais je ne peux pourtant pas faire la conversation avec elle. Quant à Torp, elle s'adapte à son sous-sol comme un gnome à sa caverne. Rien qu'à la voir, on se dit qu'elle serait faite pour repeupler un désert. Et puis son corset la déforme par derrière et par-devant.

De ma vie, une telle déception ne s'est appesantie sur moi. De ma vie, je n'ai eu tant de peine à faire bon visage à mauvais jeu que tout à l'heure, quand je pataugeais dans le jardin détrempé pour gagner la maison vide, la maison où nulle fleur ne me souhaita la bienvenue... (Décidément, les pièces sont trop vastes... Que ne l'ai-je prévu?)

J'ai tout de même gardé le décorum et mon entrée ici ne fut pas trop dépourvue de dignité...

Ah! la pluie, la pluie!... Jeanne et Torp nettoient encore : je crois qu'elles vont passer la moitié de la nuit à frotter, à balayer, à ranger, comme si nous attendions des invités demain matin... Moi, je défais mes malles, je m'arrête, je recommence, je m'arrête encore, consternée devant l'abondance de mes toilettes. N'eût-il pas mieux valu les envoyer à quelqu'une de nos précieuses ventes de charité? Ici, elles ne me donneront ni utilité ni plaisir. Un costume de mérinos noir, un châle de laine blanche, que me fallait-il de plus?

Dieu sait combien, à l'heure qu'il est, je voudrais me retrouver au Vieux-Marché, même si je n'avais que Richard pour compagnon d'ennui!

Qu'est-ce que je fais ici? Qu'est-ce que je veux?

Pleurer, sans avoir de comptes à rendre à personne?...

... Naturellement, toute cette langueur a pour cause unique la pluie. Il me tardait tant d'arriver ici! Ce n'était pas seulement un caprice hystérique. Mais non! mais non!

Tout de même, pour une prison, j'ai trouvé une prison.



Hier, j'avais mes nerfs. Aujourd'hui je me sens fraîche et vive comme une ablette.

Nous avons accroché des tableaux; nous avons fait trente-six trous de trop dans les murs neufs : impossible maintenant de les cacher. (*Note* : écrire à Richard pour qu'il fasse encadrer mes gravures.) On ne saurait prétendre que nous ayons montré beaucoup d'adresse dans nos accrochages; nous étions plutôt maladroites : — la maladresse des hommes quand ils nous agrafent. — Vaille que vaille, les tableaux sont tout de même appendus aux murs et ils n'y font pas trop fâcheux effet.

Mais pourquoi diable ai-je donné à Torp, pour en orner sa cuisine, ma *Villa au bord de la mer*?... Avais-je peur de la garder auprès de moi? Ou bien était-ce un désir stupide de lui faire de la peine, à *lui*?... *Son* seul cadeau!... J'ai honte de moi.

Jeanne, de ses mains, a mis des fleurs partout... et déjà règne ici plus d'intimité. La maison m'appartient, j'en prends possession. Le soleil brille. J'ai plaisir à examiner les meubles un à un. Je fais revivre le temps où nous en discutions les dessins ensemble.

Je n'aurais pas dû lui laisser faire ces dessins. C'était absurde.



Heureux les êtres qui passent aisément les heures dans leurs propre compagnie! Regarder les autres faire des bulles de savon, voilà mon affaire. Mais en faire moi-même...

J'ignore, décidément, l'art de créer du confort autour de moi. Je l'ignore radicalement. Ma villa blanche a toujours l'air inhabité, malgré la profusion de fleurs que Jeanne renouvelle sur mon ordre. Est-ce à cause de cette odeur de choses trop neuves, — ou faute de l'odeur des vieilles choses?... Ici cela ne sent ni la poussière, ni la houille, ni la térébenthine, ni tout ce qui faisait que le Vieux-Marché était le Vieux-Marché. Ici tout est si propre qu'on hésite à poser son pied; les parquets brillent comme s'ils étaient frottés d'argent... A l'instant, Torp, sur

ses chaussons de feutre, vient me demander si elle ne pourrait pas se procurer un chemin de sparterie pour ménager le plancher de sa cuisine. Je suis comme elle : j'hésite à frôler tout ce pitchpin vierge.



A quoi bon tant de discours et tant d'articles sur l'égalité des sexes, aussi longtemps que nous autres femmes, à certains moments, serons les esclaves d'une nécessité inéluctable?

Ces jours-ci, le malaise a été pire que jamais, peut-être parce que j'étais si seule! Nul être humain à qui parler... Oui, c'est entendu, je devrais garder le lit, ne fût-ce que par coquetterie, pour ne pas vieillir trop vite. Quand j'habitais la ville, j'avais cette sage coutume. Mais ici...

Malgré tout, je suis assez contente de l'empire que j'exerce sur moi-même. Beaucoup de mes pareilles n'en ont pas autant...

La lune en est à son premier quartier; il souffle un vent froid, sec : rien qu'à l'entendre, on a envie de tousser.

Le vent est mon ennemi, et ici l'ennemi pénètre à son gré. Que n'ai-je orienté ma maison vers le midi et dans un repli du sol propre à couper le vent? Ma maison regarde le nord et la mer s'ouvre juste en face.

Je n'ai pas encore franchi la porte du jardin. Aussi longtemps que je le pourrai, j'ai résolu de me terrer dans ce petit coin. Je m'y habituerai. Il faut que je m'y habitue...

Un tas de braves gens m'assomment avec leurs lettres. Seul Malthe se tint coi. Ne daignera-t-il pas me répondre?



Jeanne me suit des yeux, comme pour s'initier à mes manières... Ai-je donc des « manières »?

Mais, pour Dieu, que cherche cette fille ici? Elle ne paraît guère faite pour la vie cloîtrée d'une caméristе célibataire, dans une île. Et je ne peux tout de même pas lui offrir la

compagnie d'un valet de chambre!... Des yeux d'homme dans ma maison? Non! j'en ai trop vus!...

Un valet de chambre cela signifierait aussitôt amour, disputes, ennuis, — ou bien mariage et changement. — Non! j'ai droit à la paix, je sauvegarderai ce droit... Ce qui pourrait m'arriver de pire, ce serait de jouer au whist avec Jeanne et Torp. Après tout, pourquoi pas?

Torp occupe ses soirées à faire des patiences sur le rebord de sa fenêtre. Elle doit questionner la destinée, demander si, par hasard, des marins vigoureux ne feront point naufrage sur l'île déserte que nous habitons.

Quant à Jeanne, elle trottine, les jambes gantées de soie. Bizarre!... Lili me reprochait à moi-même les bas de soie comme un luxe pernicieux. Est-ce, chez ma soubrette, un besoin tout personnel? Ou bien est-elle à ce point ferrée sur les goûts des hommes?



Il pleut de l'or, de tous ces bouleaux qui se dressent, frémissants, autour de la maison : pas la moindre brise; pourtant les feuilles tombent. Ce matin, longtemps je suis demeurée debout, sur le petit balcon; j'ai laissé mes regards errer pardessus la forêt. Pourquoi me sentais-je si tranquille?

Débile créature, je ne pouvais m'empêcher de m'appliquer la phrase que la Genèse applique au Créateur : « Et il vit que tout cela était bien... » Ma quiétude avait-elle pour cause la chaude et rousse coloration des arbres? Ou bien l'odeur profonde exhalée par les bois?

Toute la journée, j'ai rêvé à Malthe, avec un vif plaisir d'avoir agi comme j'ai agi... Il aurait tout de même pu me répondre.



Jeanne a découvert le secret de ma chevelure : elle m'a demandé la permission de me coiffer quand vient le soir, à l'heure où mes cheveux « se réveillent ». Elle est, en matière

de coiffure. une artiste véritable. Je m'étais assise devant la glace; je lui ai permis de travailler à sa guise aussi longtemps qu'il lui a plu.

Elle noua mes cheveux, puis les dénoua; elle en couronna mon front comme d'un turban; elle les boucla ensuite à la grecque; elle les partagea et les aplatit autour de ma tête comme un capuchon. Elle jouait avec eux; elle les arrangeait de dix manières différentes, comme si elle avait fait un bouquet avec des fleurs sauvages.

Mes cheveux, je le confesse, sont toujours mon orgueil, même à présent que leur nuance perd insensiblement sa chaleur. Jeanne disait — pour me consoler! — qu'ils ressemblent à un bois dans l'arrière-automne...

Je voudrais bien savoir si cette fille sort du ruisseau ou d'une honnête famille pauvre.



« *Mille femmes peuvent regarder l'homme qu'elles aiment et mettre toute leur âme dans ce regard : l'homme qu'elles regardent n'en sera pas plus ému qu'une pierre au bord du chemin. Et puis une femme passera, à qui le ciel n'a pas donné d'âme, mais dont le sourire artificiel aura le mystérieux pouvoir d'aiguillonner le douloureux désir des meilleurs parmi les hommes...* »

J'ai trouvé, un jour, cette phrase soulignée dans un livre ouvert sur ma table. Qui l'avait soulignée? Je l'ignore. J'ignore également si celui qui l'avait soulignée le fit pour m'offenser, ou par hasard.



Je suis assise; j'attends mon ennemi mortel. Va-t-il se glisser insidieusement ou m'apparaître tout à coup? Va-t-il me vaincre, ou serai-je la plus forte? Je suis prête à la défense, — mais cela suffit-il?



Le soir.

Non, Torp est par trop romantique! Aujourd'hui, il lui a plu de décorer la table avec de la vigne vierge. Vigne vierge

festonnant la suspension ; vigne vierge rampant autour de la nappe. Le rôti s'enjolivait de feuilles d'une couleur vineuse, comme un navire pavoisé de drapeaux, le jour de la fête du roi. Parmi tout cet appareil, je siégeais seule, sans un être humain pour qui me faire belle. Moi qui, vingt années durant, quand j'assaisonnais la salade, voyais au moins une paire d'yeux suivre attentivement les tranches de pain frottées de ciboulette, — comme si je me fusse acquittée d'un merveilleux rite indien!...

Une table parée comme pour une fête où l'on s'assied seule : voilà bien la chose la plus solitaire qu'on puisse imaginer!

Il me serait agréable que Torp eut moins de « style », comme elle dit. Assurément elle a servi dans de grandes maisons et, de chacune, elle a emporté quelque usage considérable. Je lui accorde volontiers de me servir avec des gants et d'arborer un large nœud de soie sur ses cheveux qui sentent la cuisine. Mais quand elle s'efforce de tailler en pointe ses pauvres ongles de travailleuse, alors, non... cela devient tragique!

Elle « romantise » tout. Je ne serais pas autrement étonnée si, quelque jour, elle s'avisait d'enguirlander son fourneau avec des roses, et suspendait des œuvres d'art entre ses casseroles...

Malgré ces légers inconvénients, j'ai bien fait de ne pas emmener ici mon valet de chambre Samuel. Si bien qu'il m'eût servi, il ne m'eût pas mieux servi que Jeanne. Et, du moins, je suis délivrée de ses yeux, qui, malgré leur humilité, me faisaient l'effet d'un papier à mouches plein de mouches agonisantes et de mouches mortes.

Le regard de Jeanne a quelque chose de fin, de glissant, qui me tient compagnie comme une causerie charmante. En somme, c'est pour elle que je m'habille. Mais causer *réellement* avec elle, je ne le puis pas. Il me déplairait d'essayer et d'être déçue.

Les hommes m'ont souvent confié que j'étais la seule femme avec laquelle ils pouvaient causer comme ils causent entre eux. Pourtant, en face d'un homme, je ne me suis jamais sentie sa pareille. Je ne comprends que mon sexe ; je n'admire que mon sexe.

En vérité, je trouve qu'il y a plus de différence entre un homme et une femme qu'entre une pierre inerte et une plante qui pousse. Je dis cela, moi qui... moi qui...



Eh bien! Qu'est-ce que cela peut me faire? Nous n'étions pas deux amies. Qu'elle m'ait accordé sa confiance, cela n'engage pas mon cœur. Si le drame s'était accompli cinq ans plus tôt, j'en aurais éprouvé une sensation intéressante, rien de plus. Pareillement, si j'avais lu dans le journal : « ... morte d'apoplexie ou de fièvre typhoïde... », mon calme n'en eût pas été troublé.

Je m'étais abstenue exprès de lire aucun journal. Par hasard, j'en ouvre un aujourd'hui, après un mois d'ignorance complète. Mes yeux tombent sur ce titre : « *Une folle qui se tue dans un asile.* »

Et me voilà toute bouleversée, comme si j'étais complice d'un crime, comme si c'était moi qui avais envoyé cette femme à la mort...

Soyons sincère. Je suis bien un peu complice. Je l'ai abandonnée à un instant de sa vie où peut-être il y avait encore chance de la sauver... Bah! Chassons cette idée qui est maladive. Quand un être humain veut s'évader ainsi, personne n'a le devoir ni le droit de le retenir.

Pour moi la vie ou la mort d'Agathe Ussing sont choses secondaires. Seules, les circonstances me troublent.

Était-elle folle? Ne l'était-elle pas? Sans doute, pas plus folle que nous toutes ; mais sa maîtrise de soi cassa soudain, comme un arc trop tendu. Elle voyait, disait-elle, la grimace d'une tête de mort dans chaque sourire!... Simple hanneton, mais c'était déjà marquer un peu de démence que de raconter cela... Et, lorsqu'on accueillait ses confidences par une cordialité ironique, son regard, à elle, devenait contraint et investigateur : on devinait qu'elle cherchait éperdument à se convaincre elle-même. Et une si profonde terreur habitait ses yeux qu'en le recevant, ce regard, au fond des nôtres, nous sentions monter de nous-mêmes le froid glacial de notre propre angoisse.

On était ainsi forcé de reconnaître en soi ces misères qu'on ose à peine pressentir...

Je n'oublierai jamais une lettre où elle avait tracé en caractères remarquablement incertains la phrase suivante :

Si les hommes soupçonnaient ce qui se passe en nous autres femmes dès que nous avons franchi la quarantaine, ils nous fuiraient alors comme la peste ou nous abattraient comme des chiens furieux.

Une telle philosophie de la vie aboutit à ce résultat qu'il fallut l'interner, — car, au lieu de la garder pour elle, elle s'avisa, un beau jour, de l'écrire en majuscules sur les murs de sa maison. Fantaisie qui fut considérée comme une preuve indiscutable de folie...

Je ne m'explique pas à moi-même pourquoi je suis allée la voir dans sa maison de santé. Point par pitié pure. Plutôt par cette curiosité douloureuse qui fait dire aux patients : « Montrez-moi le membre qu'on vient de m'amputer... » J'avais besoin de plonger mes yeux dans cet obscur avenir féminin, dans cette pénombre de démence où Agathe avait pénétré avant moi.

Je constatai un étrange phénomène... Elle n'avait jamais aimé son mari ; au contraire, elle l'avait trompé avec une impudence qui ne serait point tolérable hors de la bonne société. Eh bien ! la jalousie lui causait maintenant les tourments de l'enfer. Elle était jalouse de son mari. Point de ses amants : leur temps était passé. De son mari, parce qu'il était là, parce qu'il était du moins son plus fréquent visiteur ; parce qu'elle portait son nom et qu'ainsi elle se sentait toujours enchaînée à lui.

Sur toute autre chose, elle me parla clairement, raisonnablement. Comme on nous avait laissées en tête-à-tête, elle me dit : « Le pis est que ma folie ne durera qu'un temps ; je le sais ; c'est une maladie inhérente à mon âge. Un jour, elle s'en ira ; un jour, l'inévitable accès sera passé. Mais à quoi cela me sert-il, à présent ? »

Non cela ne lui servait à rien, pas plus que le fard horrible dont elle badigeonnait son visage dévasté.

Cela ne lui servait à rien...

Qu'elle soit morte, c'est un bien, pour elle-même et pour les survivants. Mais je ne peux détourner ma pensée des heures

qui, pour elle, ont précédé cette mort, entre le moment où elle avait décidé le suicide et le moment où elle l'exécuta.



« Si les hommes soupçonnaient... »

On peut dire que sur toute la surface de la terre, pas un homme ne connaît une femme. Aucun homme ne connaît aucune femme.

Ils nous connaissent à peu près comme les abeilles connaissent les fleurs pour les saveurs diverses qu'elles donnent au miel. Pas plus.

Comment pourrait-il en être autrement? Si une femme dépensait son effort à se montrer telle qu'elle est, devant son mari ou devant son amant, on la jugerait atteinte d'une inguérissable maladie mentale.

Quelques-unes d'entre nous fournissent bien certains indices touchant leur être intime par des caprices, des éclats d'hystérie, des accès de mélancolie ou de colère : mais cette franchise involontaire est en général fortement altérée par la plus raffinée perfidie.

Entre homme et femme, se dit-on jamais la vérité? La dit-on quelquefois? Le plus souvent, je crois, on ne ment pas tout à fait. On ment à moitié, cachant ceci, embellissant cela.

Il règne entre les sexes une irréductible inimitié. On la dissimule parce que la vie doit être vécue, parce que c'est plus commode ainsi; mais l'inimitié ne désarme pas, même dans les minutes suprêmes où les deux sexes confondent leur destinée.

Pour une femme qui connaît les femmes et les comprend, il serait facile de prouver cela; et toute femme, l'écoutant parler, seule à seule, lui donnerait raison. Mais si un homme intervenait soudain dans la conversation, aussitôt les deux interlocutrices s'uniraient pour écraser la vérité sous leurs pieds comme un venimeux serpent.

Les hommes peuvent être sincères envers eux-mêmes et envers les autres : les femmes ne le peuvent pas. Elles sont

viciées dès leur naissance. Plus tard, l'éducation les corrompt davantage, puis la fréquentation des autres femmes, et, enfin, le mariage lui-même.

Une femme peut chérir un homme plus que sa vie, elle peut lui sacrifier son temps, sa santé, son existence. Mais elle ne peut pas se confier à lui, si elle est vraiment femme.

Elle ne le peut pas, car elle ne l'ose pas.

Pareillement un homme peut — un temps plus ou moins court — aimer sans restriction. Il se laisse alors ouvrir comme un meuble plein de tiroirs et de casiers. Il se livre lui-même, présent et passé. Une femme, dans la liaison amoureuse la plus étroite, ne livre de son « moi » secret que ce que la raison lui permet de livrer.

Sa pudeur ne ressemble en rien à celle de l'homme. Elle commettrait plutôt un inceste que de livrer à un homme les pensées cachées qu'elle trahit parfois, sans scrupule, à une autre femme. Entre hommes, l'amitié est de tout autre sorte. C'est quelque chose d'honnête et de franc, d'où il suit qu'ils peuvent se séparer sans colère, sans obligation réciproque, sans crainte. L'amitié entre femmes est une espèce de conjuration maçonnique : la rupture devient un crime mutuel. Deux amies se brouillent : elles gardent l'une contre l'autre des armes mortelles, dont, seule, une peur mutuelle les empêche de se servir.

Et pourtant il y a des femmes honnêtes, ou du moins nous le croyons... Croyance indispensable! Qui pourrait ne point croire en sa mère ou en sa sœur? Oui... mais qui croit *absolument* en sa mère ou en sa sœur? Absolument, sans réserve? Qui n'a jamais pris sa mère ou sa sœur en flagrant délit de mensonge ou de faux-fuyant? Qui n'a pas, le temps d'un éclair, entrevu chez sa mère ou chez sa sœur des profondeurs d'abîme?...

Quel homme a jamais compris sa mère ou sa sœur?

L'être humain chemine seul, l'être humain est seul. Chaque femme habite sa propre planète, faite d'un feu central qu'enveloppe une mince croûte de terre. Et comme les étoiles parcourent leur route éternelle, à travers l'espace, isolées dans l'innombrable fourmillement des autres étoiles, ainsi chaque femme accomplit sa route solitaire à travers la vie.

Mieux vaudrait pour elle marcher nu-pieds sur des éclats de verre. La douleur qu'elle en éprouverait serait peu de chose auprès de ce qu'elle éprouve quand, le sourire aux lèvres, elle sort de sa propre jeunesse pour entrer dans ce désespoir qui s'appelle vieillir — vieillesse...

. . . .

Toute cette philosophie m'est venue, sans nul doute, de ce que, ce matin, j'avais mangé du saumon : c'est un poisson fort lourd et d'une digestion laborieuse.

Peut-être aussi, n'ayant pour toute compagnie que Jeanne et Torp, en suis-je réduite à mes propres divagations.



Prenons la plupart des hommes : leur état d'esprit ne subit pas l'influence de leurs vêtements ; et, de même, les circonstances n'ont pas de pouvoir sur leur vie sentimentale. Il en va tout autrement de nous autres femmes. Nous ne sommes pas les mêmes sous des habits différents : nous revêtons un être qui s'harmonise avec notre toilette. Et nous marchons, nous rions, nous parlons, nous agissons selon le caprice des circonstances.

Exemple : une femme veut se confier à son amie. La confidence ne sera pas la même, ni faite dans les mêmes termes, si c'est en plein jour, dans un salon, ou bien au crépuscule, dans un petit boudoir, — fût-elle, dans les deux cas, seule avec sa confidente.

Si donc certaines femmes reçoivent des confidences féminines en nombre exceptionnel, et même de natures particulièrement réservées, — je suis convaincue qu'elles le doivent à des qualités physiques bien plus qu'à des qualités morales.

Il y a des maisons dont l'aspect est si chaudement intime que, même sans un mot de bienvenue, l'étranger s'y sent à l'aise dès l'abord. De même certaines femmes ont une telle « réceptivité » que les autres femmes sont, pour ainsi dire, contraintes de se confier à elles.



L'histoire du sourire n'a jamais été écrite, tout uniment parce que les quelques femmes capables de l'écrire ne veulent pas trahir leur sexe. Quant aux hommes, leur ignorance est la même là-dessus que sur tout ce qui concerne la femme, — sans excepter l'amour.

J'ai causé avec plusieurs gynécologues renommés; j'ai fait semblant d'admirer leur savoir. Mais, à part moi, leur simplicité me faisait rire. Ils savent nous ouvrir et nous recoudre, — comme les enfants éventrent leurs poupées pour voir la sciure de bois qui les remplit et ferment ensuite la blessure avec le fil et l'aiguille. — Ils ne vont pas plus loin. Si, peut-être, tout de même : à la longue, ils finissent par soupçonner l'extrême supériorité des femmes en matière de mensonge, et constatent que le plus sage est de prendre, une fois pour toutes, l'air de les croire sur parole...

Les médecins pour femmes ont beau être malins, ils n'apprendront jamais rien de ce que les femmes n'avouent qu'entre elles. C'est inévitable : entre les sexes il n'y a pas seulement la profonde, l'éternelle inimitié, mais encore l'abîme insondable de l'inintelligence réciproque.

Exemple :

Tous les mots de la langue réunis ne peuvent pas exprimer ce qu'un sourire exprime. Or, entre femmes, le sourire est un signe maçonnique. Nous pouvons en user les unes avec les autres sans craindre qu'il soit compris par quiconque n'est point femme.

Le sourire est un langage connu de nous seules. Notre sourire traduit nos instincts, nos vices; il reflète nos vertus; il est la meilleure expression du vague, du vide qui est en nous.

Le sourire est encore une barrière factice derrière laquelle se retranchent les plus rusées d'entre nous...

Hommes, vous ne savez pas sourire. Votre mine est plus ou moins bienveillante, plus ou moins gaie, plus ou moins grimaçante par l'effet d'un désir. Mais pour sourire il vous manque la souplesse, il vous manque l'astuce. La femme assez

imprudente pour ne pas masquer son visage livre son âme dans le sourire. J'ai connu des femmes qui, dans un sourire, mettaient leur âme à nu.

Nulle femme ne pense tout haut, mais la plupart des femmes sourient tout haut. Et le fait que nous démasquons dans notre sourire notre « moi » intime, le tourbillon intérieur de notre âme, — ce fait prouve l'absolue solidarité de notre sexe.

A-t-on vu jamais *la femme* trahie par une femme?

N'admirez pas trop cette apparente loyauté! C'est, ni plus ni moins, la peur de se trahir soi-même, en révélant des choses qui sont la propriété mystérieuse et commune du sexe tout entier.

Pourtant, s'il se trouvait une femme qui voulût un jour livrer toute son âme?...

J'y ai réfléchi : à l'heure qu'il est, j'incline à penser qu'elle ferait à notre sexe un tort définitif, éternel.

Nous sommes un tel mélange de bien et de mal, de vérité et de mensonge que, pour démêler les fils de notre écheveau et saisir leur point de départ, une incroyable finesse de doigté serait nécessaire.

Les hommes en sont incapables.

Récemment, ce fut une mode que les filles de joie publiassent leurs souvenirs en forme de journal ou de confession. Une lectrice quelconque a-t-elle jamais recueilli dans toute cette littérature un seul trait intime, une seule révélation franche, un seul dévoilement sincère de ce que nous cachons si jalousement?

D'ailleurs, si une de ces malheureuses s'efforçait vraiment de dépeindre sa vie intérieure, quel éditeur oserait mettre son nom sur le livre?

J'ai connu un homme qui, certain jour, agité de nobles desseins et trop convaincu de son aptitude à gouverner les âmes, entreprit de sauver une petite fille qu'il avait rencontrée dans un bouge. Il la prit avec lui, comme une sœur; il lui donna toute sa confiance; il lui sacrifia tout son temps. De l'avoir ainsi arrachée à son affreuse condition, il concevait un orgueil infini. La petite se montra reconnaissante comme un épagneul et pudique comme une fiancée de roman. A ce point qu'il

résolut de l'épouser. Mais, un beau jour, elle disparut. Il ne trouva d'elle qu'un billet, avec ces mots :

« Je te suis reconnaissante infiniment ; mais tu m'ennuies. »

Durant leur cohabitation, il ne s'était pas assimilé la plus petite parcelle de cette nature féminine. Il n'avait pas compris que, pour la maintenir en état de satisfaction, un doux et tendre traitement ne suffisait pas, mais qu'il fallait encore remplacer pour elle l'horrible divertissement qu'elle avait quitté.



Tout aveu du cœur féminin (sauf entre parents, car la parenté banalise tout) revêt à mes yeux une beauté, dégage une ardeur qui lui valent une réelle solennité, même quand il blesse la décence convenue.

Je me rappelle certain jour, — un jour tout oppressé par la chaleur de juin et le parfum des roses, — où, des amies et moi, nous vînmes à parler des larmes. Au début, chacune de nous faisait quelques façons pour être franche ; mais un mot en entraînait un autre : peu à peu nous nous empêtrâmes dans nos propres lacets, et, finalement, les plus rebelles durent exprimer le dangereux venin que jusqu'alors elles retenaient soigneusement...

Et l'unanime confession fut que pas une de nous ne pleurait par l'effet d'une nécessité intime. Les larmes sont un don que nous fait la nature : c'est affaire à nous, ensuite, de les prodiguer ou d'en user en ménagères économes.

La confession la plus curieuse fut celle de Sophie Harden. Pleurer n'était pour elle qu'un jeu sadique : elle se complaisait dans sa souffrance. Et son mari, l'honnête homme ! ne savait voir que la souffrance : elle ne lui laissa jamais soupçonner le singulier bonheur qui s'y mêlait.

La plupart des autres convinrent qu'elles se servaient des larmes pour se mettre en train quand leurs nerfs avaient besoin d'une scène. Toutefois Astrid Bagge, douce et paisible mère de famille, avoua qu'elle mettait ses peines en réserve pour les soirs où son mari dînait avec le Comité des Chemins de

fer, car il n'aimait pas à la voir pleurer. Alors dans la solitude et dans l'obscurité, elle épanchait, d'un seul coup, tout le chagrin des semaines antérieures.

Quand ce fut mon tour de parler, je dis la vérité, par hasard. Je déclarai que je m'offrais le luxe des larmes une fois, au plus, tous les deux ans, quelle que fût mon envie. Cela pour préserver mon teint... Et mon teint prouve en effet que je ne mentais pas.



Il y a des déserts que ne rafraîchit jamais ni la pluie ni la rosée. Ma vie a été un désert.

Moi qui aime à recevoir des confidences, j'ai une peur tout à fait maladive d'en faire. Peut-être parce que pendant mon enfance j'ai été tellement seule, tellement repliée sur moi-même !... Plus je réfléchis sur la vie, plus il me devient clair que j'ai mal utilisé mes aptitudes au bonheur. Je n'ai pas de doux souvenirs d'infidélité; je vieillis sans reproche — et si lasse !

Assise à ma table, j'écris ceci pour moi seule. Je sais que personne ne le lira ; et pourtant ce que j'écris n'est pas tout à fait vrai. Même face à face avec moi-même, je ne peux pas écrire la vérité.

La vie a passé à côté de moi ; mes mains sont vides ; maintenant il est trop tard. Le bonheur a frappé à ma porte, et moi, folle, triple folle, je ne l'ai pas laissé entrer. Chaque fille du peuple qui se sauve avec un galant excite mon envie ; et pourtant je demeure assise, à attendre la vieillesse.

Astrid Bagge... En écrivant son nom, il me semble qu'elle est debout derrière mon dos et que je sens ses larmes s'égoutter sur mon cou. Moi, je ne peux pas pleurer. Je voudrais bien pleurer.



L'automne !

Torp, avec de grosses bûches, alimente des feux monstres

dans les cheminées. Le bois qui brûle exhale un parfum qui monte au cerveau; la maison se remplit de chaude intimité.

Faute de meilleur passe-temps, je tisonne. J'écorce soigneusement chaque bûche avant de la jeter dans l'âtre. L'écorce de bouleau, quand elle se consume, me grise comme un vin trop capiteux. Penchée vers l'âtre, j'y hume des rêves, tel un buveur dans sa bouteille. Les rêves viennent et s'en vont...

Jœrgen Malthe, enfant que tu es!...



Mon jardin a l'air d'un chétif cimetière, que les vivants oublieraient d'entretenir. La vigne vierge dégringole de la vérandah en festons couleur de sang. Les limaçons se traînent sous la pluie : leur allure me fait penser à des femmes enceintes. La haie est toute tachetée de toiles d'araignée. Quant on marche dans les allées, le sol visqueux colle aux semelles.

Il y a des gens qui appellent l'automne « une charmante saison »!...



Ma volonté est paralysée par le dégoût que je m'inspire à moi-même. Malgré moi, je suis aux écoutes, et je m'énerve à attendre les courriers, qui ne m'apportent rien. Mes mains, par moments, croient sentir distinctement le glacé des cartes d'invitation qui, naguère, affluaient chez nous justement à cette époque. L'approche du soir me rend inquiète. Naguère l'activité de mes journées allait croissant jusqu'à l'heure « où l'on reçoit ». A présent, les heures, l'une après l'autre, tombent en cendres devant mes yeux.

Je suis moi-même et je ne suis plus moi-même. Parfois je jalouse tout être vivant qui peut « être deux », qui a le droit de s'apparier, fût-ce dans la haine ou dans l'habitude. Moi, je suis seule : je suis exclue. La belle consolation que de pouvoir ajouter : « C'est moi qui l'ai voulu! »



Une lettre de Malthe...

Non je ne l'ouvrirai pas, je ne veux pas savoir ce qu'il écrit... La lettre est lourde...



Mes nerfs sont calmes. Une fois couchée, le sommeil tarde à venir et je m'éveille souvent. Au-dessus de ma tête brillent les étoiles; jamais je ne connus pareille sensation de repos et de paix... Est-ce à cause des étoiles, ou de la lettre?

Quarante-deux ans. C'est mon âge : je n'y peux rien. Pas une seule journée ne se rachète... Quarante-deux ans! Mais pendant la nuit cela ne me fait pas de chagrin : les étoiles, là-haut, comptent par éternités, non par années... Il m'arrive de sourire en songeant que, dès le retour de Richard, notre maison du Vieux-Marché s'illuminera de nouveau et que le cercle des amis s'y reformera sans moi.

La seule chose que j'aimerais à connaître, c'est si Malthe est encore en Danemark. Je voudrais savoir où mes pensées le doivent chercher, en Danemark ou à l'étranger.

Je me suis jouée de lui. Je l'ai appelé « gamin ». Je l'ai traité comme un enfant. Et c'était bien vrai que, si l'on comparait nos âges, il était un enfant. Mais pour mon cœur il était un homme, et je mentais en le traitant de gamin.

Est-il rien de plus vil pour une femme que de railler l'unique sentiment qui lui soit sacré? Mon sentiment pour lui était et demeure sacré. J'ai pris à tâche de le souiller par une malsaine ironie.

Pourtant, quand je suis couchée dans mon lit, sous le vaste ciel, ce péché contre l'amour ne pèse plus sur ma conscience. La destinée, cette destinée qui porte le ciel sur ses épaules, la destinée seule est coupable... Amen!

La lettre ne sera jamais lue. Telle est ma volonté.



Je ne sais pas à quelle date nous sommes. C'est un pas de plus vers l'état que je souhaite : puissé-je arriver à ce que les jours et les mois coulent si insensiblement sur moi que je ne reconnaisse les saisons qu'aux nuances changeantes de la forêt et aux alternances de la chaleur et du froid...

Hélas! j'en suis encore loin. Je viens d'avoir une brusque rencontre avec moi-même, et j'ai constaté ceci : tout le temps que j'ai déjà passé dans cette maison, mon état d'âme ne fut nullement celui d'un ermite, mais plutôt celui d'une dame qui s'offre une villégiature en Tyrol avant la rentrée d'hiver. Je me suis joué la comédie; l'arrière-pensée restait en moi que c'était provisoire, et que ma vie pourrait recommencer.

Cette constatation de ma propre duplicité m'a fait frémir d'angoisse. Les dernières nuits, je n'ai pas dormi.

Ainsi doit pâtir celui, qui, traversant la mer, ignore tout du pays vers lequel il cingle. Instinctivement, il le prévoit pareil à sa patrie : et voilà qu'il aborde dans un désert qu'il faut arroser à la sueur de son front, où il faut, bon gré mal gré, faire fleurir ses nouveaux désirs et ses nouveaux rêves... Et lorsqu'en effet le désert est devenu pour l'étranger une patrie, l'étranger s'aperçoit que sa vie, à lui, a passé.

. . . .

Pourrai-je seulement me décider à brûler la lettre? Je la soupèse dans mes mains, dans la droite, puis dans la gauche. Tantôt son poids me fait plaisir, tantôt il m'attriste. Est-ce les mots qui pèsent, ou seulement le papier?...

Une nuit, je l'avais approchée de la bougie. Mais quand le feu toucha ma lettre, je la retirai vivement. — Ma lettre..., la seule chose qui soit encore à moi.



Richard me mande qu'on a confié à Malthe la construction d'un grand hôpital. Nos meilleurs architectes avaient pris part au concours. Et Richard ajoute :

« Je suppose, que vous êtes fière de votre jeune ami? »
Mon jeune ami!...



Jeanne, aujourd'hui, m'a fait des confidences. Elle était, je crois, toute troublée par l'extraordinaire chute de feuilles qui nous a presque aveuglées durant ces trois derniers jours. Elle me coiffait. Elle traça du doigt une ligne sur mon front :

— Ici, — dit-elle, — il faudrait un ruban avec des pierres rouges.

Je répondis qu'une fois j'avais eu la même idée, mais que j'y avais renoncé par égard pour mes semblables.

— Mais, ici, — reprit-elle, — il n'y a pas de semblables!

— Alors, — répliquai-je en riant, — ce n'est pas la peine de se parer!...

Jeanne retira les épingles et laissa tomber mes cheveux.

— Si j'étais riche, — fit-elle, — je me parerais pour moi, pour moi toute seule... Les hommes n'y voient rien, n'y connaissent rien...

Nous continuâmes de causer comme deux égales, et, peu d'instants après, me rappelant ce que j'avais remarqué, je lui donnai quelques paires de bas de soie. Au lieu de me remercier, elle s'écria, si brusquement que j'en fus estomaquée :

— Une fois, je me suis vendue pour une paire de bas de soie verte.

Malgré moi, je questionnai :

— Avez-vous regretté le marché?

Elle me répondit, les yeux dans les yeux :

— Je n'en sais rien. Je ne pensais qu'à mes bas.

De telles conversations évidemment, sont scabreuses. Dorénavant je les éviterai. Mais l'énigme est devenue pour moi dix fois plus obscure : — comment l'idée est-elle venue à cette fille de se terrer dans mon île, de partager ma solitude?



Nous avons maintenant un homme dans la maison. C'est Torp qui nous l'a procuré. Il bêche le jardin et fend le bois.

Mais son odeur imprègne Torp et monte ainsi jusqu'à mes narines. Il dévore Jeanne des yeux : ce manège la fait rire. Torp le cajole ; chaque soir, je sens qu'on fume la pipe dans le sous-sol.



Je me suis enfermée en haut et j'ai fait des réussites. Les questions que je pose aux cartes, je les tire de ce coffre-fort aux souvenirs dont je croyais avoir jeté les sept clefs dans la mer... Pauvre passe-temps ! Mais le piano m'attriste. Et que faire d'autre ?...

La lettre de Malthe est toujours intacte. Je rôde alentour, comme une souris autour d'un piège dont elle connaît le danger... Mon cœur brûle de savoir quels sont les mots dont il s'est servi...

Lui et moi, notre vie durant, nous nous appartenons. Et cela, grâce à ma retraite : ne me voyant plus, il ne saurait m'oublier.

. . . .

Comment ai-je pu, même un instant, me figurer qu'on restait seule avec soi-même ? Barrières, cellules, rien n'y fait. La force du souvenir est à ce point souveraine que personne ne s'isolera jamais tout à fait. D'avoir vécu avec les humains, on ne s'en affranchit jamais plus.

Un son, un parfum : et voilà qu'un être, un milieu, une destinée apparaissent devant moi. Souvent les fantômes ressuscitent des êtres dépourvus pour moi de tout intérêt, dont le salut m'était indifférent. Ils ne se mettent pas moins en travers de ma route, importuns, inévitables.

On peut défendre sa porte contre des gens de chair et d'os ; mais on est obligé d'accueillir les fantômes : il faut s'occuper d'eux, causer avec eux.

Les gens que j'ai connus deviennent peu à peu pour moi comme des livres : je les parcours, je les feuillette, je les annote, je les apprends par cœur. Quelquefois j'hésite, je les interprète autrement que naguère. Des choses qui m'échappaient me deviennent saisissables ; des choses indistinctes prennent la netteté impérieuse d'un bilan commercial.

Quel joli passe-temps, si seulement j'étais maîtresse de ces évocations! Mais je suis leur esclave : les fantômes arrivent sans que je les convie... Quand j'habitais la ville, au contraire, une impression effaçait l'autre; j'ignorais que penser pût être une souffrance.



Les temps désirés s'approchent. Ces derniers jours, mes nerfs m'avaient tracassée; aujourd'hui, sans raison spéciale, j'ai ouvert et lu toutes mes lettres, sauf la sienne : elles m'ont fait l'effet de vieux journaux... Pourtant mon pouls s'accélérait chaque fois que j'en ouvrais une...

La vie, là-bas, va son chemin; seulement, elle n'a plus rien à faire avec moi, et dans bien peu de jours je serai abolie de toutes les mémoires, comme si j'étais morte... Ah! qu'elles sont vaines, ces lettres!... Affectations de sympathie, craintes mal dissimulées, sollicitudes et remontrances, — pas un sentiment vrai dans tout cela!

Margarethe Ernst est la seule qui demeure sincère et ne chavire pas dans une fausse sentimentalité. Elle m'écrit cyniquement, brutalement :

« Une seringue à morphine t'aurait probablement fait le même effet. Mais chacun son goût, n'est-ce pas? »

Quant à Lili, son cœur naïf déborde. Elle tâche d'écrire gaîment, légèrement, mais sa phrase pleure, entre les lignes. Elle me souhaite toute sorte de félicités; elle m'assure qu'elle prendra de Malthe un soin maternel :

« Il est silencieux et tranquille, — me dit-elle, — mais heureusement très absorbé par sa victoire. Ce grand hôpital à construire le retiendra plusieurs années dans le pays. »

(Bon! son travail l'absorbe. Il est assez jeune pour oublier...)

Quant aux récits d'accidents, de morts et de scandales, ils m'auraient peut-être fait vibrer naguère, au moins autant que d'assister à un incendie ou à une représentation théâtrale. Maintenant je m'amuse davantage à suivre des yeux la fumée de mon feu : elle s'éparpille et s'accroche si curieusement à la cime des arbres!...

Richard promène son chagrin en voyage. Il m'entretient fidèlement de toutes les curiosités qu'il visite et aussi de ses nuits sans sommeil, de ses nuits « solitaires ». — Sont-elles vraiment toujours solitaires?

Comme autrefois, il m'ennuie avec ses explications interminables et toutes ses façons de bourgeois important. Mais il a été, durant de longues années, le maître de mes sens : cela lui donne sur moi un droit imprescriptible. Je ne peux me résoudre à l'opération brutale qu'il faudrait pour me libérer définitivement de sa correspondance. Je lui laisse la croyance que notre vie commune a été heureuse...

Ah! pourquoi ai-je lu toutes ces lettres! Qu'est-ce que j'en attendais? Un espoir latent vivait donc en moi, — l'espoir qu'il en jaillirait de l'imprévu, le jour où je les ouvrirais?...

La seule qui reste close, je n'aurai jamais le courage de l'ouvrir. Je ne veux pas savoir ce qu'*il* m'écrit. D'ailleurs, il est incapable, j'en suis sûre, d'écrire une lettre intéressante. Il cause mal; il doit écrire plus mal encore. Et pourtant : cette lettre scellée, je la regarde comme un trésor.

Rien qu'à la toucher, j'ai la sensation qu'il est dans ma chambre...



La lettre de Lili m'a seule fait du bien ; sa sérénité souveraine transparaît à travers tout ce qu'elle entreprend. Chose admirable : elle n'essaie pas, comme les autres, de me faire la morale.

« Tu dois savoir mieux que personne ce qui te convient. »

Ces quelques mots, venant d'elle, m'infusent un réconfort indicible : et pourtant Lili, c'est bien certain, ne se fait aucune idée de ce qui se passe en moi.

Pour elle, la vie, c'est, comme dit le poète, le « vol serein des jours... » Heureuse Lili! elle glisse vers la vieillesse, comme jadis elle glissa vers le mariage, souriante, paisible, contente. Rien ni personne ne sauraient troubler sa quiétude.

Ainsi en va-t-il, quand l'âme et la chair ont le même désir, le même bonheur.



Jeanne, un peu embarrassée, m'a demandé la permission d'user de la baignoire : accordé !

Je conçois fort bien qu'habiter dans le sous-sol ne lui convienne pas. Mais pour y installer une salle de bains il faudra une quinzaine de jours, et pendant cette quinzaine je vais être privée de me baigner : je ne saurais partager ni ma salle de bains ni ma chambre à coucher avec personne, surtout, avec une femme...

Je me rappellerai toujours mon unique visite aux bains romains et le spectacle que m'offrit Hilda Bang. Habillée, elle semble avoir des formes assez belles ; son port est imposant. Nue, dans cette vapeur chaude, elle me parut abominable.

J'aimerais encore mieux me promener nue parmi des hommes que de me laisser voir nue par une femme.

Cela ne prouve nullement la pudeur... Au fait, qu'est-ce que cela prouve ?



Quelle paix admirable règne ici ! Le mercredi et le samedi seulement passe le vapeur d'Angleterre : — je le sais pour avoir entendu le bruit de ses palettes, mais je me garde bien de l'aller voir. L'envie n'aurait qu'à me prendre de m'y embarquer !...

Un beau matin, à l'heure ou Jeanne m'apporte le thé, elle trouverait la prison vide...

Pas de danger ! Ces murs me tiennent bien. D'ailleurs, où irais-je ? Pour commettre l'unique folie qui naguère me tenta si souvent, il est trop tard désormais.

L'occasion est manquée. Ma vie est finie.

Qu'importe ! Je suis maintenant habituée à rester assise et à faire semblant de travailler, l'aiguille aux doigts. Mon travail ne sert pas à grand'chose, mais le geste machinal qu'il exige me contraint à une manière de repos.

Car j'ai une tendance à devenir capricieuse. Entre les repas,

je sonne deux et trois fois pour demander du thé, comme une convalescente soumise à une cure d'engraissement.

Jeanne s'occupe de mes cheveux avec un soin infatigable. Sans elle, qui sait si je serais jamais coiffée?...

Que faut-il de plus à un être humain que cette paix, le silence?...



Si seulement mes mains pouvaient se délivrer de cette énervante sensation de vide, tout irait bien. Hier je suis descendue jusqu'au bord de la mer et j'ai ramassé de petits galets. Je les ai emportés avec moi; j'ai joué à m'en remplir les mains. Cette nuit, il m'a fallu absolument me lever, les reprendre... Et je me suis réveillée, aujourd'hui, avec un caillou rond dans chaque main.

L'hystérie prend vraiment des formes curieuses. — Après tout, est-ce de l'hystérie?... J'ai cru autrefois que l'hystérie résultait de certaine privation; mais, depuis, j'ai rencontré des femmes qui avaient largement leur part d'amour permis et défendu, et qui, tout de même, étaient hystériques.



Je commence à comprendre l'enchantement du cloître : calme, uniformité, abrutissement... Toutefois ma comparaison est boiteuse : le moine n'a plus de responsabilité ni de volonté; moi, je ne peux abdiquer ni l'une ni l'autre.

J'en suis pourtant venue à ce point que, seul, ce qu'enclôt la haie de mon jardin me semble réel et digne de réflexion. La maison du Vieux-Marché peut brûler jusqu'aux fondations, Richard peut se remarier; Malthe peut...

Oui... Je crois vraiment que je recevrais la nouvelle avec la muette résignation des moines à qui le supérieur annonce : « Un de nos semblables est mort, priez pour lui... » Aucun des moines ne sait si c'est son père ou son frère; aucun ne le saura jamais.

Je me suis arrachée à *lui* de force. Mais je ne serai tout à fait

libre que le jour ou il sera lié à une autre, et ou je l'apprendrai...

Lâcheté sans bornes, que je n'aie pas le courage d'ouvrir sa lettre!



Le soir...

On devrait fonder un ordre, un ordre vaste et joyeux, pour les femmes entre quarante et cinquante ans ; une sorte de refuge pour les victimes des années de transition. Au cours de ces inévitables années, rien ne conviendrait mieux à la femme qu'une séquestration volontaire, ou du moins la séparation radicale d'avec l'autre sexe.

Souffrant toutes du même mal, ces intéressantes victimes se rendraient mutuellement la vie, non seulement supportable, mais harmonieuse...

Nous sommes folles, ces années-là, et nous luttons pour faire croire à notre bon sens.

Je dis : « nous ». et je n'y suis pas encore. Pour l'âge, peut-être; pas pour le tempérament. Seulement, chaque heure approche le jour fatal; je l'entends qui s'avance vers moi, à pas de voleur.

Par fortune ou par mon effort, j'ai conservé l'apparence de la jeunesse. Mais qu'il m'en a coûté cher d'économiser mes sentiments!

La vieillesse n'est en somme qu'un but à considérer d'avance. C'est une montagne dont il faut faire l'ascension; un pic d'où l'on découvrira tout l'horizon de la vie. A condition toutefois de n'avoir pas été aveuglé en route par les avalanches de neige... Je ne crains pas la vieillesse; je crains la dure ascension, jusqu'à la vieillesse.

Ah! le jour, la minute ou l'on sent que telle chose nous échappe définitivement! où le cri de notre cœur fait rire les jeunes!

Toutes les femmes se figurent, jusqu'à une certaine heure, que le temps se laissera vaincre ou duper. Mais bientôt il leur faut constater l'inégalité de la lutte. Toutes se retrouvent au même point.

Alors nous devenons anxieuses, anxieuses du jour qui vient, plus anxieuses encore de la nuit... Nous nous parons pour la nuit, comme si nous pouvions ainsi mettre notre anxiété en fuite!

Nous surveillons notre manger, notre dormir; nous surveillons notre sourire, redoutant qu'il ne nous creuse des rides! Et nous ne soufflons pas mot de notre terreur. Nous nous taisons et nous mentons. Par orgueil et par honte. Personne n'a jamais proclamé cette grande vérité : que la femme, à mesure qu'elle avance en âge, devient de plus en plus femme. Oui, sa féminité va sans cesse augmentant; la femme mûrit jusqu'au profond de l'hiver.

Cependant le monde la contraint de jouer un faux personnage. Sa jeunesse n'a droit de cité qu'autant que son teint demeure éclatant et ses formes attrayantes. Autrement, elle s'expose à la cruauté des sourires. Une femme qui dans les années tardives ose faire valoir son droit à la vie, c'est un objet de dégoût. Point de pitié, point d'asile pour elle...

Il arrive qu'une tempête arrache en une seule nuit toutes les feuilles d'un arbre : oh! quand donc, quand donc la rafale du temps emportera-t-elle du même coup la jeunesse de notre âme et celle de notre corps? En vérité, nous sommes maudites.

D'ailleurs, je n'accuse personne de ma banqueroute. J'ai dépensé ma vie comme il m'a plu. Si je pouvais la revivre depuis le commencement, il est bien probable que je la gaspillerais pour la seconde fois.

KARIN MICHAËLIS

Texte français de MARCEL PRÉVOST.

(A suivre.)

LE NOUVEAU QUINQUENNAT

Depuis quarante ans l'armée allemande n'a cessé d'accroître ses effectifs, et la nouvelle loi que le Reichstag vient d'adopter détermine encore une nouvelle augmentation des troupes.

A la fin de 1871, l'effectif de paix de l'armée allemande, non compris les officiers, était de 401 000 hommes, dont 52 000 sous-officiers, répartis en 18 corps d'armée. La population de l'Empire allemand était alors de 41 millions d'habitants; la loi du 16 avril 1871 sur la constitution de l'Empire décidait que l'effectif armé devait représenter 1 p. 100 de la population. Depuis, l'effectif de paix et le nombre des unités de l'armée allemande ont été déterminés par voie législative pour des périodes de sept ans jusqu'en 1893, puis pour des périodes de cinq ans. En 1874, la première loi de septennat fixe l'effectif de paix à 401 000 hommes, non compris les volontaires d'un an. Le septennat de 1880 porte à 427 000 hommes cet effectif. Le septennat de 1887 l'élève à 468 000 hommes et crée deux nouvelles divisions d'infanterie, tout en maintenant à 18 le nombre des corps d'armée; en 1890, une loi spéciale crée deux nouveaux corps d'armée, à Metz et à Dantzig, et une autre loi élève à 487 000 hommes le contingent du temps de paix. Mais la France vient de mettre en vigueur la loi de recrutement du 15 juillet 1889, instituant le service de trois ans, qui lui permet, en cas de guerre, de mettre sur pied 4 millions d'hommes instruits. La Russie peut

disposer de 4 millions et demi d'hommes. Le gouvernement allemand veut rétablir l'équilibre qu'il juge rompu entre ses forces militaires et celles des deux puissances voisines : c'est l'objet de la loi du 15 juillet 1893. La population dépassant alors 50 millions d'habitants, le chiffre des hommes annuellement versés avant cette loi dans l'armée active — 170 000 environ — n'atteint pas la moitié du nombre des individus reconnus bons pour le service; il serait donc facile d'augmenter le nombre des incorporations annuelles; mais, pour des raisons financières, cette augmentation n'est réalisable qu'à condition de réduire le temps passé sous les drapeaux. La loi de 1893, qui n'est adoptée qu'après une dissolution du Reichstag et de nouvelles élections, fixe donc à 239 000 le nombre des incorporations annuelles et réduit en même temps à titre d'essai la durée du service actif à deux ans, sauf pour les hommes versés dans la cavalerie et dans l'artillerie à cheval, qui continuent à faire trois ans : l'effectif de paix est de 550 000 hommes dont près de 78 000 sous-officiers. Cette loi accroît d'un tiers le nombre des hommes instruits qu'on peut rappeler en temps de guerre, augmente les cadres et le nombre des unités, mesures imposées par l'autorité militaire comme compensation de la réduction du service, rajeunit enfin l'armée de campagne, en permettant de former avec six classes seulement, dont trois de la réserve, les armées de première ligne, alors que, sous les lois précédentes, sept classes étaient nécessaires, trois de l'armée active et quatre de la réserve.

Le quinquennat de 1899 accroît de 20 000 hommes l'effectif de paix, qui se trouve ainsi porté à 570 000 hommes dont 80 000 sous-officiers; il augmente en particulier l'artillerie et crée trois nouveaux corps d'armée : un prussien à Francfort-sur-le-Mein, un saxon à Leipzig et un bavarois à Nuremberg; l'armée allemande possède dès lors 23 corps d'armée. Le quinquennat de 1905, qui, prorogé d'une année, expire le 1er avril prochain, profite du développement de la population[1] pour réaliser une nouvelle augmentation de

1. Le nombre annuel des naissances en Allemagne dépasse deux millions. L'accroissement annuel de la population est actuellement de 880 000 âmes en moyenne.

l'effectif : ne pouvant revenir au service de trois ans, il consacre l'adoption définitive du service de deux ans pour toutes les armes autres que la cavalerie et l'artillerie à cheval, mais il prévoit en revanche toute une série de mesures compensatrices, telles que l'augmentation du nombre des sous-officiers, le relèvement de leur solde, l'augmentation des allocations de munitions, la création de nouveaux champs de tir et camps d'instruction, mesures qu'on juge indispensables pour que l'armée active et ses réserves, très solidement encadrées, puissent « acquérir et conserver leur valeur guerrière malgré la réduction du temps de service ». C'est à ce quinquennat de 1905 que l'armée allemande doit les effectifs qu'elle atteint aujourd'hui : plus de 88 500 sous-officiers, presque tous rengagés, et plus de 507 000 hommes, en dehors de 12 000 volontaires d'un an; au total 608 000 hommes environ, sans compter 35 000 officiers et fonctionnaires ou employés militaires, correspondant aux personnels administratifs assimilés en France aux officiers [1].

L'Empire allemand possède actuellement : 633 bataillons d'infanterie dont 18 de chasseurs à pied, 16 détachements de mitrailleuses, 510 escadrons de cavalerie, cuirassiers, dragons, hussards, uhlans, cavaliers lourds, chevau-légers et chasseurs, 583 batteries de campagne dont 42 batteries à cheval et 63 batteries d'obusiers de campagne, 41 bataillons d'artillerie à pied, 29 bataillons de pionniers (troupes du génie), 12 bataillons de troupes de communications (troupes de chemins de fer, de télégraphie militaire, d'aérostiers), enfin 23 bataillons du train.



Le nouveau quinquennat, valable pour la période du 1er avril 1911 au 30 mars 1916, comporte encore un nouvel accroissement. La population de l'Empire allemand continue d'augmenter, moins vite qu'autrefois cependant : le taux de la natalité, qui était en 1875 de 42 p. 1 000 habitants,

1. En 1875, l'armée allemande comptait 21 700 officiers et assimilés. De 1875 à 1910, l'augmentation de l'effectif des officiers a donc été d'environ 59 p. 100, alors que pour la troupe il était de 58 p. 100.

n'est plus aujourd'hui que de 33 p. 1 000 environ[1]. Actuellement, l'Empire allemand compte 65 millions d'habitants[2]. Chaque année, le nombre de jeunes gens examinés pour la première fois par les conseils de revision est plus élevé : 527 000 en 1908, 534 000 en 1909[3], plus élevé aussi le nombre des jeunes gens susceptibles d'être appelés : 443 000 en 1908, 450 000 en 1909. Or le chiffre des jeunes gens incorporés annuellement n'est que de 210 000 en 1908, 218 500 en 1909. Si on y ajoute les engagés volontaires, on obtient 267 000 à 268 000 en 1908 et en 1909 : les autres sont versés dans le premier ban du *Landsturm* ou dans l'*Ersatz-Reserve*, où ils ne font aucun service actif. L'armée active ne prend donc actuellement que 50 p. 100 environ des jeunes gens examinés par les conseils de revision[4]. Depuis deux ou trois ans, en prévision du nouveau quinquennat, la presse militaire en Allemagne remarque que le pays est loin d'avoir aujourd'hui sous les drapeaux 1 p. 100 du chiffre de sa population[5], et qu'il serait aisé d'incorporer annuellement au moins 50 000 hommes de plus, pour avoir ainsi, en raison de la durée du service, 100 000 hommes de plus sous les drapeaux.

Mais la situation financière ne le permet pas. De 1903 à 1909, les budgets de l'Empire se sont soldés par des déficits, qui ont atteint en 1908 469 millions, en 1909 555 millions. La dette d'Empire, qui n'existait pas en 1877, a dépassé en 1909 5 milliards et demi ; la dette totale, obtenue en ajoutant à cette dette d'Empire la somme des dettes des États confédérés, dépasse 22 milliards. En juillet 1909, il a fallu voter 600 millions d'impôts nouveaux, puis, au moyen d'un budget

1. En France, la natalité a baissé dans le même temps de 25,4 p. 1 000 à 20 p. 1 000 environ.

2. Population actuelle de la France : 39 millions d'habitants environ.

3. Le compte rendu officiel des opérations du recrutement allemand pour l'année 1909 a été établi en octobre 1910, et publié en janvier 1911 dans la *Revue militaire des armées étrangères*, rédigée en France par le 2e bureau de l'état-major de l'armée. — Le compte rendu des opérations du recrutement pour 1910 ne sera établi qu'à la fin de 1911.

4. En France, le rapport du nombre des jeunes gens incorporés au nombre des jeunes gens examinés par les conseils de revision dépasse actuellement 75 p. 100.

5. En France, le rapport entre l'effectif armé du temps de paix et le chiffre total de la population est actuellement de 1,35 à 1,40 p. 100.

supplémentaire, liquider les déficits des budgets précédents et faire face en même temps à plus de 167 millions de dépenses nouvelles résultant d'une loi qui, à la même époque, a augmenté les soldes, les indemnités et les pensions des officiers et des sous-officiers ainsi que celles de tous les fonctionnaires et employés de l'Empire. Et déjà de nouveaux impôts apparaissent comme nécessaires. Or le peuple allemand se trouve dès à présent, en Europe, un de ceux sur qui pèsent les plus lourdes charges en matière d'impôts.

Le projet de quinquennat de 1911 ne comporte donc qu'une augmentation d'effectif de 11 000 hommes de troupe environ, pour la fin de 1915. A cette date, l'effectif budgétaire de l'armée allemande dépassera 90 000 sous-officiers et 515 000 hommes de troupe : le chiffre des engagés volontaires d'un an, en 1915, sera de plus de 14 000; avec les employés militaires, qui en France sont représentés par des sous-officiers et des soldats, on obtient comme effectif total de l'armée allemande du pied de paix en 1915, 625 000 hommes environ, représentant l'effectif budgétaire ; au cours de l'année, il n'est susceptible d'aucune diminution, malgré les décès, les réformes, les disparitions de toute nature ; pour y parer, l'autorité militaire allemande incorpore chaque année, en plus de l'effectif budgétaire, huit à neuf hommes pour cent.

Au surplus, ce projet de quinquennat grossit le nombre des unités. Il prévoit la création d'un bataillon d'infanterie, de 112 compagnies de mitrailleuses, qui existent déjà presque toutes, mais n'ont pas actuellement l'existence budgétaire, de 18 batteries d'artillerie de campagne, de 9 bataillons d'artillerie à pied, d'une compagnie de pionniers et de 5 bataillons de troupes de communications (1 bataillon de troupes de chemins de fer, 2 bataillons d'aérostiers, 1 bataillon de télégraphistes et 1 bataillon d'automobilistes). En 1915, l'armée allemande comprendra donc : 634 bataillons d'infanterie, 112 compagnies de mitrailleuses et 11 détachements de mitrailleuses[1], 510 escadrons de cavalerie, 601 batteries

1. Au lieu de 16 qui existent actuellement. Les détachements de mitrailleuses opèrent avec les divisions de cavalerie; les compagnies de mitrailleuses sont rattachées à des régiments d'infanterie, à raison d'une environ pour 2 régiments, et opèrent avec eux.

d'artillerie de campagne[1], 50 bataillons d'artillerie à pied, 29 bataillons de pionniers, 17 bataillons de troupes de communications, 23 bataillons du train. Les deux augmentations principales concernent l'artillerie à pied (9 bataillons), et les troupes de communications (5 bataillons).

Enfin, comme les lois militaires qui l'ont précédé, le quinquennat de 1911 laisse la porte ouverte à de nouvelles augmentations du nombre de petites unités, sans appel au Reichstag, pourvu toutefois que le chiffre des effectifs prévus ne soit pas dépassé. De même que, de 1905 à 1910, l'autorité militaire a pu, tout en se maintenant dans le cadre du quinquennat de 1905, créer des compagnies de mitrailleuses, de même avec le nouveau quinquennat, qui prévoit la création de bataillons incomplets dans l'artillerie à pied et dans les troupes de communications, il lui sera possible d'augmenter le nombre de compagnies de ces bataillons, et de placer ainsi, dans cinq ans, le Reichstag en présence d'un fait accompli.

Tandis qu'en Allemagne les effectifs nets se confondent à peu près avec les effectifs budgétaires, ils leur sont en France très sensiblement inférieurs. La France n'est pas assez riche en hommes pour combler les pertes qui se produisent entre les périodes d'incorporations annuelles, soit par réformes, soit par décès, et la perte à prévoir peut être évaluée à 6 p. 100 au moins du nombre des hommes incorporés : à un effectif budgétaire de 552 000 hommes correspond en 1910 un effectif net de 517 000 hommes environ.

De 1875 à 1893, la différence des effectifs entre la France et l'Allemagne n'est en moyenne que de 10 à 15 000 hommes, à l'avantage de l'Allemagne. Mais en 1894, aux 550 000 hommes de l'armée allemande, la France ne peut opposer qu'un effectif net de 475 000 hommes, et tandis que, de 1894 à 1910, les effectifs allemands passent de 550 000 à 607 000 hommes, les effectifs nets en France oscillent entre 475 000 et 515 000 hommes. chiffre aux environs duquel ils se tiennent depuis 1906. En 1909, les effectifs nets de l'armée française

1. Dont 22 batteries à cheval seulement, au lieu de 42 qui existent actuellement : 20 batteries à cheval sont transformées en batteries montées.

sont de 510 000 hommes, en 1910 de 517 000 hommes[1], la légère augmentation qui s'est produite étant due à un meilleur rendement des contingents examinés par les conseils de revision. Le nombre des officiers et assimilés s'est élevé en même temps de 23 000 en 1875 à 28 000 en 1910[2].

Tandis que l'Allemagne peut prévoir de nouvelles augmentations de ses effectifs, la France en est arrivée à l'utilisation maxima de ses ressources propres. Et l'on prévoit une diminution dans le rendement des classes futures. Actuellement la France peut incorporer chaque année 216 000 hommes environ : ce chiffre se maintiendra à peu près jusqu'en 1915; mais, vers 1920, l'incorporation annuelle ne sera plus que de 202 000 hommes, de 189 000 hommes environ vers 1930[3]. Pour parer à cette crise des effectifs, le recrutement des indigènes algériens par voie d'appel a déjà été étudié en détail[4] et le projet d'organisation de troupes noires a déjà reçu à titre d'essai un commencement d'exécution[5].

Parallèlement à l'augmentation des effectifs a eu lieu depuis trente-cinq ans en Allemagne une augmentation constante des dépenses du budget de la guerre. En 1881, celles-ci sont de 500 millions de francs à peine, en 1887 de 530 mil-

1. Ces chiffres ne concernent naturellement que l'armée métropolitaine, indépendamment des troupes coloniales.

2. L'accroissement de l'effectif des officiers de l'armée française durant la période considérée (1875-1910) est donc de 17 p. 100, l'accroissement de l'effectif de la troupe étant de 41,5 p. 100.

3. Nombre des naissances *masculines* en France :

En 1890 (classe 1910)	450 000
1900 (classe 1920)	420 000
1910 (classe 1930)	393 000 environ.

4. Le recensement des indigènes algériens musulmans non naturalisés a montré qu'il serait possible de recruter annuellement parmi eux 47 000 hommes aptes au service militaire. La constitution d'un corps de 24 000 hommes, envisagée dans le Rapport à la Chambre des Députés sur le *Budget de la Guerre* de 1911, n'exigerait donc que l'emploi de la moitié environ des ressources disponibles. De plus, des réserves seraient organisées. Actuellement, la France entretient en Algérie environ 16 000 tirailleurs et 1 800 spahis, comme soldats de métier.

5. L'organisation actuellement envisagée des forces noires permettrait d'obtenir dans l'avenir 2 divisions susceptibles d'être employées en France en cas de conflit et 2 autres qui resteraient en Algérie et en assureraient la garde. (*Rapport sur le Budget de la Guerre de 1911.*)

lions. En 1890, des réfections d'armement les font monter brusquement à 900 millions, mais elles retombent en 1891 à 600 millions. Elles atteignent 775 millions en 1894, 845 millions en 1901, 885 millions en 1905, 928 millions en 1906, 998 millions en 1907, pour dépasser le milliard en 1908 et s'élever à 1 070 millions. Alors, le prince de Bulow, Chancelier de l'Empire, lance au Reichstag un appel à l'économie. En 1909, le budget de la Guerre allemand n'est plus que de 1 020 millions; les économies, plus apparentes que réelles, ne portent pas sur les dépenses « permanentes » correspondant aux effectifs entretenus, mais sur les dépenses « accidentelles » ou « extraordinaires » de casernements, d'approvisionnements, de travaux de fortification, simplement reportées à des dates ultérieures. En 1910, le budget de la Guerre est de 1 010 millions; comme en 1909, la réduction est obtenue par une compression momentanée des dépenses « accidentelles » et « extraordinaires »; mais les dépenses « permanentes » sont plus élevées que l'année précédente. La même année d'ailleurs, les dépenses du budget de la Marine dépassent 541 millions, en augmentation de près de 38 millions sur les crédits votés en 1909, si bien que le total des dépenses militaires de l'Empire atteint 1 551 millions, 28 millions de plus que l'année précédente.

Le projet de budget de la Guerre pour l'année 1911-1912 comporte une demande de crédits de 1 020 millions et demi, soit plus de 10 millions d'augmentation. Les crédits demandés pour la Marine s'élèvent à près de 573 millions (32 millions d'augmentation). En tout, 1 593 millions de francs (en augmentation de plus 42 millions de francs). Et le Quinquennat de 1911 va créer de nouvelles charges. Il exige 103 millions de dépenses destinées à pourvoir de tout ce qui leur est nécessaire les unités nouvelles. L'entretien de ces unités, l'augmentation des effectifs entraîneront d'autre part des dépenses permanentes : plus de 27 millions par an.

Supérieures aux dépenses allemandes jusque vers 1887, les dépenses du budget de la Guerre français, déduction faite de celles relatives aux troupes coloniales, leur ont été constamment inférieures depuis 1892. De 1892 à 1900, elles ont oscillé de 630 à 675 millions environ, ont dépassé en 1901

700 millions, sont retombées en 1904 à 660 millions, et depuis lors ont crû d'une façon continue : 680 millions en 1906 ; 748 millions en 1907 ; 765 millions en 1909, 833 millions en 1910 ; le projet de budget en 1911 les évalue à 851 millions[1]. Ces chiffres ne sont d'ailleurs pas comparables aux chiffres du budget allemand : il faut les réduire de plus de 60 millions, qui, prévus dans notre budget de la Guerre[2], n'ont pas leur équivalent dans le budget de la Guerre allemand. Au reste, de l'avis même de M. le Rapporteur du budget de la Guerre de 1911, le jour n'est pas très lointain, sans doute, où le coût de l'entretien de nos forces militaires atteindra, lui aussi, le milliard[3].

De même que, en raison de la différence de population, la proportion des hommes sous les drapeaux avec la population totale du pays est sensiblement moins élevée en Allemagne qu'en France (0,93 p. 100 en Allemagne contre 1,35 p. 100 en France), de même la part contributive de chaque habitant aux dépenses du budget de la guerre est moins forte en Allemagne qu'en France : 15 fr. 75 pour chaque Allemand,

1. Projet de budget de la Guerre en France en 1911 :

1re section : troupes métropolitaines.	1° Intérieur	687 373 127	764 800 861 fr.
	2° Algérie-Tunisie . . .	77 427 734	
3e section : constructions des matériels neufs ; approvisionnements de réserve			86 194 122 fr.
Total des troupes métropolitaines (France et Algérie-Tunisie. .			850 994 973 fr.
2e section : troupes coloniales.			40 466 024 fr.
Total général.			891 460 997 fr.

2. Dépenses relatives au service des poudres et salpêtres, au service de la Gendarmerie, etc.

3. La loi de recrutement du 21 mars 1905, introduisant en France le service de deux ans, a entraîné de nombreuses dépenses, en vue d'augmenter le nombre et la valeur des officiers de réserve, d'accroître le nombre des sous-officiers rengagés dans toutes les armes, de favoriser les rengagements de brigadiers et de simples soldats dans les armes à cheval ; les dépenses occasionnées de ce chef n'ont pas encore atteint leur maximum. Il a fallu aussi créer des installations (hangars, manèges, camps d'instruction) pour une instruction plus intensive, encourager davantage les sociétés de préparation militaire et les sociétés de tir, accorder des allocations spéciales aux hommes qui, sous l'empire de la loi de trois ans, étaient dispensés de deux ans de service comme soutiens de famille.

D'autre part, le perfectionnement des moyens matériels, l'adaptation au service de l'armée des dernières découvertes scientifiques, sont des occasions de charges nouvelles. Enfin l'utilisation des ressources en hommes que peut nous fournir notre Empire colonial exigera également de nouvelles et sérieuses dépenses.

presque 22 fr. pour chaque Français, sur l'ensemble de la population[1].



La force matérielle des armées modernes dépend non seulement des effectifs de paix qu'elles entretiennent, mais aussi de l'organisation de ces effectifs, du nombre et de la valeur des réserves qui viendront les renforcer à la mobilisation, enfin de l'outillage mis à la disposition des combattants.

La durée du service dans l'armée active en Allemagne est, depuis la loi de 1893, de deux ans pour plus de 90 p. 100 des jeunes soldats appelés chaque année sous les drapeaux[2]. A l'expiration du service actif, l'homme qui a fait deux ans de service dans l'armée active passe cinq ans et demi dans la réserve de l'armée active, cinq ans dans le premier ban de la Landwehr, six ans dans le deuxième ban de la Landwehr[3]; il est ensuite versé pour six ans dans le Landsturm. En additionnant le nombre d'hommes contenus dans ces diverses catégories, on constate que l'Allemagne dispose actuellement de plus de 4 600 000 hommes instruits, âgés de vingt à quarante-six ans, en dehors desquels elle possède plus de 5 millions d'hommes du même âge, dont une petite partie a bien été sommairement exercée, mais dont l'immense majorité n'a reçu aucune instruction militaire. Le nouveau Quinquennat, faisant passer chaque année 10 000 hommes de plus sous les

1. Dans un autre ordre d'idées, la dépense moyenne par homme sous les drapeaux (prix de revient du soldat), calculée pour 1910, est de :

1 462 fr. par homme en Allemagne (en augmentation de 68 fr. sur 1909);
1 247 fr. — en France (— de 67 fr. sur 1909).

2. Les hommes versés dans la cavalerie et l'artillerie à cheval font trois ans de service, ceux versés dans le train ne font qu'un an environ. Quant aux engagés volontaires d'un an, qui forment une catégorie bien à part, ce sont des jeunes gens qui ne font qu'un an dans l'armée active à condition qu'ils aient une instruction générale suffisante et qu'ils possèdent les moyens de s'habiller, de s'équiper et de se nourrir pendant leur année de présence sous les drapeaux : ils constituent la pépinière des officiers de réserve de l'armée allemande.

3. Pour les hommes ayant fait 3 ans de service actif, ces durées sont un peu différentes : 4 ans 1/2 dans la réserve, 3 ans dans le premier ban de la Landwehr, 8 ans dans le 2[e] ban de la Landwehr.

drapeaux, augmentera de 160 000 à 180 000 environ le nombre des hommes exercés.

Sur le pied de paix, les forces actives sont réparties depuis 1899 en 23 corps d'armée[1] : 17, dont la Garde, sont prussiens; 1, wurtembergeois; 2 saxons; 3, bavarois. Aux termes de la constitution, ils forment une armée unique placée en temps de guerre comme en temps de paix sous les ordres de l'empereur. Toutefois la Saxe, le Wurtemberg et la Bavière ont conservé certaines prérogatives militaires, qui n'ont d'importance réelle que pour la Bavière. L'armée bavaroise constitue en fait une sorte d'armée autonome ayant conservé son organisation et son administration propres sous l'autorité militaire du roi de Bavière; en temps de paix, elle est simplement tenue d'appliquer les règlements en vigueur dans le reste de l'armée allemande et soumise au droit d'inspection dévolu à l'empereur en tant que chef de la confédération; mais en temps de guerre elle passe dès le début de la mobilisation sous l'autorité absolue de l'empereur.

La composition et par suite l'effectif des grandes unités de l'armée allemande sont loin d'être identiques. Deux corps d'armée, le Ier à Kœnigsberg et le XIVe à Karlsruhe, sont à trois divisions, les autres à deux divisions[2]. Sur les 48 divisions d'infanterie, 10 sont à trois brigades d'infanterie, les autres à deux : toutes comprennent en plus une brigade de cavalerie et une brigade d'artillerie. Sur les 106 brigades d'infanterie, 4 sont à trois régiments, les autres à deux; sur les 216 régiments d'infanterie, 183 sont à trois bataillons, 33 à deux bataillons seulement. La cavalerie est répartie tout entière en brigades, rattachées aux divisions d'infanterie; il n'existe pas dès le temps de paix, comme en France, de divisions de cavalerie, sauf une, au corps de la Garde : à la mobilisation, il est à présumer que, en plus de celle-ci, il serait formé, par la réunion du nombre voulu de brigades, une dizaine de divi-

1. En France, l'armée métropolitaine comprend 20 corps d'armée, dont un, le 19e, est en Algérie, plus la division d'occupation de Tunisie. L'armée coloniale forme en plus un corps d'armée, qui a son siège à Paris.

2. En France, le 6e corps à Châlons-sur-Marne, le 7e corps à Besançon et le 19e à Alger sont à trois divisions, ainsi que le corps d'armée des troupes coloniales. Les autres corps d'armée sont à deux divisions.

sions de cavalerie[1]; mais cet amalgame, exécuté au dernier moment, précisément pour des unités qui sont appelées à agir dès le début des opérations et auraient par conséquent besoin d'une cohésion permanente, n'est pas sans présenter des inconvénients. L'artillerie de campagne est, elle aussi, rattachée tout entière aux divisions d'infanterie : le nombre de pièces d'artillerie de campagne de chaque corps d'armée est de 144, réparties en 21 batteries de 6 pièces de canon à tir rapide et 3 batteries de 6 obusiers légers, auxquelles il faut encore ajouter 16 obusiers lourds de campagne[2].

En temps de guerre, quels effectifs l'Allemagne mettrait-elle sur pied? Elle peut, en formant deux nouveaux corps d'armée, disposer de 25 corps à deux divisions; elle peut disposer également de 11 divisions de cavalerie; l'importance des ressources en réservistes permettra vraisemblablement, une fois les corps actifs complétés à l'effectif de guerre, de former par corps d'armée une ou deux divisions de réserve tout en laissant à chaque corps de troupe des unités de dépôt largement pourvues[3]; elle peut enfin y ajouter une cinquantaine de brigades mixtes de Landwehr. Ces masses énormes seraient vraisemblablement réparties en armées de première ligne, composées des unités de l'active et des réservistes des plus jeunes classes et dont l'effectif pourrait s'élever à 1 300 ou 1 400 000 hommes, en armées de seconde ligne, formées

1. *Les Armées des principales puissances au printemps de 1910* (librairie militaire Chapelot). — *Ce qu'il faut savoir de l'Armée allemande* (librairie militaire Lavauzelle).

2. En France, le corps d'armée possède, depuis l'augmentation récente de l'artillerie, 30 batteries à 4 pièces, soit 120 pièces. Les armées disposent en plus d'artillerie lourde.

3. *Ce qu'il faut savoir de l'Armée allemande.*

Dans son ouvrage récent sur la grande guerre moderne, qui a eu un grand retentissement en Allemagne et hors d'Allemagne, le général von Falkenhausen, qui a appartenu au Grand État-Major prussien, admet le groupement de la plus grande partie des divisions de réserve en corps d'armée et en armées de réserve. Hormis quelques divisions de réserve rattachées à des armées de première ligne, il forme ainsi 3 armées de réserve, comprenant au total 13 corps d'armée de réserve.

D'après *la Revue militaire des armées étrangères*, le nombre total des officiers de complément de l'armée allemande est actuellement de 31 000 environ, en augmentation constante dans ces dernières années : 20 500 officiers de réserve et 10 500 officiers de Landwehr.

des classes les plus anciennes de la réserve et des plus jeunes de la landwehr, en troupes de landwehr destinées à constituer certaines garnisons et à fournir les troupes d'étapes, — sans compter les formations du landsturm, chargées de la garde du territoire. A ces forces, la France, disposant de plus de quatre millions d'hommes instruits, pourrait sans doute, malgré l'infériorité de sa population, opposer des forces à peu près égales.

Pour doter leurs masses d'un armement puissant et perfectionné, les Allemands ne reculent devant aucun sacrifice pécuniaire. Au lendemain de l'adoption en France du fusil Lebel, ils pourvoient leur infanterie d'une arme analogue; en 1898, ils y apportent certains perfectionnements; plus récemment, ils mettent en service une balle nouvelle possédant une tension de trajectoire et une force de pénétration à peu près équivalentes à celles de la balle que tire notre fusil; actuellement les études et les travaux de leurs ingénieurs se portent vers un fusil automatique[1]. Dès l'apparition des mitrailleuses, ils en pourvoient largement leur infanterie, comprenant comme nous tout le parti que celle-ci peut tirer de cette « arme sans nerfs ». Leur cavalerie, quelle que soit la subdivision d'arme, est tout entière armée de la lance, du sabre et de la carabine, dont un modèle nouveau vient d'être mis en service : en raison de l'extension de plus en plus grande que le combat à pied semble être appelé à prendre dans cette arme, elle va de plus recevoir une baïonnette spéciale. A l'instar de la nôtre, leur artillerie de campagne est armée d'un canon à tir rapide, muni d'un bouclier; et le recul du canon sur l'affût est limité par un frein hydraulique et récupéré par des ressorts en acier, d'une façon moins parfaite peut-être qu'il ne l'est dans notre canon de campagne muni de son merveilleux frein hydropneumatique; elle possède de plus un matériel d'obusiers légers, que,

1. En France, « les perfectionnements ou les modifications qui sont apportées aux armes modernes sont étudiées de près, et si une modification quelconque de notre armement *devenait* nécessaire pour rétablir l'égalité entre notre armée et celle d'une puissance étrangère, nous serions en mesure de la réaliser dans le plus bref délai. » (*Rapport sur le Budget de la Guerre français de 1911.*)

d'après la presse, l'on transforme actuellement en obusier à tir rapide, et un matériel d'obusiers lourds. En vingt ans, les Allemands n'hésitent pas à mettre en service deux modèles de fusil, un matériel de mitrailleuses, deux matériels d'artillerie de campagne, deux matériels d'obusiers légers, un matériel d'obusiers lourds. Il semble d'ailleurs qu'en France nous ayons obtenu, à bien moins de frais, un résultat au moins égal en qualité et que, dans son ensemble, notre armement n'ait à redouter aucune comparaison.

Ce n'est pas tout. Instruits par les guerres les plus récentes, la campagne de Mandchourie en particulier, les Allemands, à cause de l'immense extension des fronts qui se produit sur les champs de bataille modernes, accroissent, au cours même du quinquennat de 1905, les moyens matériels de transmission dans leur armée, développent l'emploi des automobiles, créent de nouvelles troupes de télégraphie, augmentent leur matériel télégraphique et leur matériel téléphonique. Un nouvel uniforme de campagne de couleur grise est adopté et fait sa première apparition aux grandes manœuvres impériales de 1910. L'administration militaire a décidé, il y a trois ans, de pourvoir toutes les troupes à pied de cuisines roulantes, et les dépenses engagées depuis lors à ce titre prouvent qu'un grand nombre de corps en possèdent déjà. Le ravitaillement des troupes en vivres et en munitions devient plus difficile par suite de l'augmentation des effectifs et de l'emploi d'un armement à tir rapide qui, conjointement à la plus grande durée des batailles, augmente la consommation en munitions; les automobiles à poids lourd font leur apparition dans les convois marchant à la suite des armées [1].

Dès 1905, les voyages faits en France par le ballon *Lebaudy* permettent d'envisager comme possible l'utilisation militaire des dirigeables : l'Allemagne commence à constituer une flotte aérienne qui, si elle n'a pas répondu depuis lors aux espérances exagérées qu'on avait mises en elle, si des accidents retentissants l'ont notablement amoindrie, apparaît néanmoins

1. En France, « notre outillage militaire continue à se développer et à se perfectionner, et il suffit de prononcer les mots de télégraphie sans fil, de transports automobiles, de mitrailleuses, etc., pour rappeler des progrès accomplis ». (*Rapport sur le Budget de la Guerre de 1911.*)

encore comme susceptible de rendre de très sérieux services[1]. Aux grandes manœuvres françaises de 1910, les aéroplanes font une apparition triomphale : depuis lors les Allemands créent des champs d'aviation, acquièrent des appareils, entraînent des officiers à les conduire[2].



Telle qu'elle est, la force matérielle de l'armée allemande apparaît comme imposante, grâce aux gros effectifs dont cette armée peut disposer, aux ressources en hommes du pays et aux sacrifices pécuniaires consentis par la nation, grâce à la valeur scientifique de son organisation, à la méthode qui préside à cette organisation, à l'esprit de suite avec lequel l'autorité militaire s'applique à la faire bénéficier sans tarder de tous les progrès nouveaux de la science et de l'industrie, et à en perfectionner sans cesse tous les détails.

Or, l'armée allemande est l'armée d'une nation pourvue d'un gouvernement autoritaire pour lequel l'action extérieure peut devenir quelque jour un dérivatif excellent à des embarras intérieurs, d'une nation chez laquelle, en tous cas, un parti influent et puissant professe que la guerre est un bien, qu'elle est nécessaire, que tous les efforts de la nation doivent tendre à sa préparation. — « La guerre, disait le vieux maréchal de Moltke, est sainte et d'institution divine : elle entretient chez les hommes tous les nobles sentiments... ; elle empêche le

1. L'armée allemande dispose actuellement de 7 dirigeables militaires : d'après les journaux allemands, elle en aura sans doute une dizaine prochainement. En France, 4 dirigeables ont pris part en 1910 aux grandes manœuvres de Picardie ; d'autres sont actuellement en construction ; d'après le Rapport sur le *Budget de la Guerre en 1911*, la France sera bientôt en possession d'une flotte aérienne de 14 unités, répartie en « croiseurs aériens » et en « éclaireurs ».

2. La France possède dans ce domaine une avance importante. Au moment des manœuvres d'automne, elle avait déjà 32 appareils d'aviation en service à l'établissement de Chalais-Meudon et à celui de Vincennes, et 34 officiers ayant leur brevet de pilotes. Depuis, le nombre des pilotes brevetés s'est encore accru, et pour sa flottille d'aéroplanes, « la France possède un personnel dont les qualités admirables font son orgueil et l'envie de ses voisins ». (Rapport sur le *Budget de la Guerre de 1911*.) L'Allemagne n'a encore qu'une dizaine d'officiers possédant le brevet de pilote.

monde de tomber dans la pourriture. » — « La guerre, disait Clausevitz, est une partie de la politique : la paix ne doit servir qu'à la préparation de la guerre qu'il faut pousser aussi loin que possible, car la préparation de la guerre est une partie de la guerre elle-même. » — « Sur cette dure terre où nous sommes, disait il y a quelques années au Reischstag le prince de Bulow, il faut être marteau ou enclume... » — « La guerre, écrivait récemment le général von Falkenhausen [1], la guerre est aussi vieille que l'espèce humaine..., et un moment viendra où, avec la puissance des forces naturelles, le fleuve péniblement endigué rompra sa barrière, et avec d'autant plus de violence qu'on aura mis plus d'art à le contenir : malheur alors au peuple qui ne se sera pas élevé à la hauteur de la lutte, qui aura prêté l'oreille aux élégies pacifistes, qui ne se sera pas préparé au combat! » — « Dans la prochaine guerre, a dit Bismark, le vaincu sera saigné à blanc. »

Mais la force réelle d'une armée ne dépend pas seulement de sa puissance matérielle : elle dépend aussi, et surtout, de sa valeur professionnelle, intellectuelle et morale.

JEAN DANY

1. Général Baron von Falkenhausen, *La Grande Guerre moderne : Étude sur les opérations et la bataille des masses armées du XX[e] siècle.*

TOLSTOÏ[1]

Il est singulier que, si l'on parle des idées de Tolstoï sur la science et sur l'art, on laisse de côté, généralement, le plus important des livres où ces idées sont exprimées : *Que devons-nous faire?* (1884-86). C'est là que, pour la première fois, Tolstoï engage le combat contre la science et l'art; et jamais nul des combats suivants n'a dépassé en violence cette première rencontre. On s'étonne que, lors des récents assauts livrés chez nous à la vanité de la science et des intellectuels, personne n'ait songé à reprendre ces pages. Elles constituent le réquisitoire le plus terrible qu'on ait écrit contre « les eunuques de la science » et « les forbans de l'art », contre ces castes de l'esprit qui, après avoir détruit ou asservi les anciennes castes régnantes, — Église, État, Armée, — se sont installées à leur place, et, sans vouloir ou pouvoir rien faire d'utile aux hommes, prétendent qu'on les admire et qu'on les serve aveuglément, édictant comme des dogmes une foi impudente dans la science pour la science et dans l'art pour l'art, — masque menteur dont cherche à se couvrir leur justification personnelle, l'apologie de leur monstrueux égoïsme et de leur néant.

« Ne me faites point dire, — continue Tolstoï, — que je nie l'art et la science. Non seulement je ne les nie pas, mais c'est en leur nom que je veux chasser les vendeurs du temple... »

1. Voir la *Revue* des 15 février et 1er mars.

La science et l'art sont aussi nécessaires que le pain et l'eau, même plus nécessaires... La vraie science est celle du vrai bien de tous les hommes. Le vrai art est l'expression de la connaissance du vrai bien de tous les hommes.

Et il loue ceux qui, « depuis que les hommes existent, ont, sur les harpes et sur les tympanons, par les images et la parole, exprimé leur lutte contre la fourberie, leurs souffrances dans cette lutte, leur espoir dans le triomphe du bien, leur désespoir devant le triomphe du mal, et leur enthousiasme à la vue prophétique de l'avenir ».

Alors il trace l'image du vrai artiste, dans une page brûlante d'ardeur douloureuse et mystique :

L'activité de la science et de l'art n'a de fruit que lorsqu'elle ne s'arroge aucun droit et ne se connaît que des devoirs. C'est seulement parce que cette activité est telle, parce que son essence est le sacrifice, que l'humanité lui attribue autant de prix. Les hommes qui sont appelés à servir les autres par le travail spirituel souffrent toujours dans l'accomplissement de cette tâche : car le monde spirituel naît seulement dans les souffrances et les tortures. Le sacrifice et la souffrance, tel est le sort du penseur et de l'artiste : car leur but est le bien des hommes. Les hommes sont malheureux, ils souffrent, ils meurent; on n'a pas le temps de flâner et de s'amuser. Le penseur ou l'artiste ne s'égare jamais sur les hauteurs olympiennes, comme nous sommes habitués à le croire; il est toujours dans le trouble et dans l'émotion. Il peut décider et dire ce qui donnera le bien aux hommes, ce qui les délivrera des souffrances; et il ne l'a pas décidé, il ne l'a pas dit; et demain il sera peut-être trop tard, et il mourra. Ce n'est pas celui qui est élève dans un établissement où l'on forme des artistes et des savants (à dire vrai, on en fait des destructeurs de la science et de l'art), ce n'est pas celui qui reçoit des diplômes et un traitement officiel, qui sera un penseur ou un artiste; c'est celui qui serait heureux de ne pas penser et de ne pas exprimer ce qui lui est mis dans l'âme, mais qui ne peut se dispenser de faire ce à quoi l'entraînent deux forces invincibles : son besoin intérieur et son amour des hommes. Il n'y a pas d'artistes gras, jouisseurs, et satisfaits de soi [1].

Cette page splendide, qui jette un jour tragique sur le génie de Tolstoï, était écrite sous l'impression immédiate de la souffrance que lui causait le spectacle de la misère à Moscou,

1. *Que devons-nous faire?* p. 378-79.

et dans la conviction que la science et l'art étaient complices de tout le système actuel d'inégalité sociale et de violence hypocrite. — Cette conviction, jamais il ne la perdra. Mais l'impression de sa première rencontre avec la misère du monde ira en s'atténuant; la blessure est moins saignante[1], et dans nul de ses livres suivants on ne retrouvera le frémissement de douleur et de colère vengeresse qui tremble dans celui-ci; nulle part, cette sublime profession de foi de l'artiste qui crée avec son, sang :

Non vi si pensa
Quanto sangue costa[2],

— cette exaltation du sacrifice et de la souffrance, « qui sont le lot du penseur », ce mépris pour l'art olympien, à la façon de Gœthe. Les ouvrages qui reprendront ensuite la critique de l'art traiteront le problème à un point de vue plus littéraire et moins mystique; la question de l'art y sera dégagée du fond de cette misère humaine à laquelle Tolstoï ne peut penser sans délirer, — comme le soir de sa visite à l'asile de nuit, où, rentré chez lui, il sanglote et crie désespérément.

Ce n'est pas à dire que ces ouvrages didactiques soient jamais froids. Froid, il lui est impossible de l'être. Jusqu'à la fin de sa vie, il restera celui qui écrivait à Fet :

Si l'on n'aime pas ses personnages, même les moindres, il faut alors les insulter de telle façon que le ciel en ait chaud, ou se moquer d'eux jusqu'à ce que le ventre en éclate[3].

Tolstoï ne s'en fait pas faute, dans ses écrits sur l'art. La partie négative — insultes et sarcasmes — y est d'une telle vigueur qu'elle est la seule qui ait frappé les artistes. Elle blessait trop violemment leurs superstitions et leurs susceptibilités pour qu'ils ne vissent point dans l'ennemi de leur art l'ennemi de tout art. Mais jamais la critique ne va, chez Tolstoï, sans

1. Il en arrivera même à justifier la souffrance, — non seulement la souffrance personnelle, mais la souffrance des autres. « Car c'est le soulagement des souffrances des autres qui est l'essence de la vie rationnelle. Comment donc l'objet du travail pourrait-il être une souffrance pour le travailleur? C'est comme si le laboureur disait qu'une terre non labourée est une souffrance pour lui. » (*De la Vie*, chap. XXXIV-XXXV).

2. Dante : *Paradis*, XXIX, 91.

3. 23 février 1860. *Corresp. inéd.* p. 19-20.

la reconstruction. Jamais il ne détruit pour détruire, mais pour réédifier. Et, dans sa modestie, il ne prétend même pas rien bâtir de nouveau; il défend l'art, qui fut et qui sera toujours, contre les faux artistes qui l'exploitent et le déshonorent.

En 1887, dans une lettre qui devance de plus de dix ans sa fameuse Critique de l'Art, il me déclarait[1] :

La science véritable et l'art véritable ont toujours existé et existeront toujours; il est impossible et inutile de les contester. Tout le mal d'aujourd'hui vient de ce que les gens soi-disant civilisés, ayant à leur côté les savants et les artistes, sont une caste privilégiée comme les prêtres. Et cette caste a tous les défauts de toutes les castes. Elle dégrade et rabaisse le principe en vertu duquel elle s'organise. Ce qu'on appelle dans notre monde les sciences et les arts n'est qu'un immense *humbug*, une grande superstition dans laquelle nous tombons ordinairement, dès que nous nous affranchissons de la vieille superstition de l'Église. Pour voir clair dans la route que nous devons suivre, il faut commencer par le commencement, il faut relever le capuchon qui me tient chaud, mais qui me couvre la vue. — La tentation est grande. Nous naissons ou nous nous hissons sur les marches de l'échelle, et nous nous trouvons parmi les privilégiés, les prêtres de la *Kultur*, comme disent les Allemands. Il nous faut, ainsi qu'à un prêtre brahmane ou catholique, beaucoup de sincérité et un grand amour du vrai pour mettre en doute les principes qui nous assurent cette position avantageuse. Mais un homme sérieux, qui se pose la question de la vie, n'a pas à hésiter. Pour commencer à voir clair, il faut qu'il s'affranchisse de la superstition où il se trouve, quoiqu'elle lui soit avantageuse. C'est une condition *sine qua non*... Ne pas avoir de superstition. Se mettre dans l'état d'un enfant ou d'un Descartes...

Cette superstition de l'art moderne, dans laquelle se complaisent des castes intéressées, cet immense *humbug*, Tolstoï les dénonce dans son livre : *Qu'est-ce que l'Art?* Avec une rude verve, il en montre les ridicules, la pauvreté, l'hypocrisie, la corruption foncière. Il fait table rase de tout. Il apporte à cette démolition la joie d'un enfant qui détruit.

1. Cette lettre du 4 octobre 1887 a paru dans les *Cahiers de la Quinzaine*, 1902, et dans la *Correspondance inédite*, 1907.

Qu'est-ce que l'Art? ne parut qu'en 1897-98; mais Tolstoï y pensait, dit-il, depuis quinze ans, — soit depuis 1882.

Toute la partie critique est souvent pleine d'humour, mais aussi d'injustice : c'est la guerre; Tolstoï se sert de toutes armes, et frappe au hasard, sans regarder au visage ceux qu'il frappe. Bien souvent il arrive — comme dans toutes les batailles — qu'il blesse tels de ceux qu'il eût été de son devoir de défendre : Ibsen, ou Beethoven. C'est la faute de son emportement qui ne lui laisse pas le temps de réfléchir assez avant d'agir, de sa passion qui l'aveugle sur la faiblesse de ses raisons; et, — il faut bien le dire, — c'est aussi la faute de sa culture artistique incomplète. En dehors de ses lectures littéraires, que peut-il bien connaître de l'art contemporain? Qu'a-t-il pu voir de la peinture, qu'a-t-il pu entendre de la musique européenne, ce gentilhomme campagnard, qui a passé les trois quarts de sa vie dans son village moscovite, qui n'est plus venu en Europe depuis 1860; — et qu'y-a-t-il vu alors, à part les écoles, qui seules l'intéressaient?

Pour la peinture, il en parle d'après ouï-dire, citant pêle-mêle, parmi les décadents, Puvis, Manet, Monet, Bœcklin, Stuck, Klinger, admirant de confiance, à cause de leurs bons sentiments, Jules Breton et Lhermitte, méprisant Michel-Ange, et, parmi les peintres de l'âme, ne faisant même pas une fois mention de Rembrandt. — Pour la musique, il la sent beaucoup mieux[1], mais ne la connaît guère : il en reste à ses impressions d'enfance, s'en tient à ceux qui étaient déjà classiques vers 1840, n'a rien appris à connaître depuis, — à part peut-être les vieux clavecinistes, chers à madame Wanda Landowska[2], et Tschaikovsky, dont la musique le faisait pleurer; — il jette au fond du même sac Brahms et Richard Strauss, fait la leçon à Beethoven[3], et, pour juger Wagner, croit en savoir assez après une seule représentation de *Siegfried*,

1. Je reviendrai sur ce point, à propos de *la Sonate à Kreutzer*.

2. Voir, dans le *Mercure de France* du 15 décembre 1910, une lettre de madame Wanda Landowska.

3. Son intolérance s'était accrue, depuis 1886. Dans *Que devons-nous faire?* il n'osait pas encore toucher à Beethoven (ni à Shakespeare). Bien plus, il reprochait aux artistes contemporains d'oser s'en réclamer : « L'activité des Galilée, des Shakespeare, des Beethoven, n'a rien de commun avec celle des Tyndall, des Victor Hugo, des Wagner. De même que les Saints Pères renieraient toute parenté avec les papes. » (*Que devons-nous faire?* p. 375).

où il arrive après le lever du rideau, et d'où il part, au milieu du second acte[1]. — Pour la littérature, il est (cela va sans dire) un peu mieux informé. Mais par quelle étrange aberration évite-t-il de juger les écrivains russes qu'il connaît bien, et se mêle-t-il de faire la loi aux poètes étrangers dont l'esprit est le plus loin du sien, et dont il feuillette les livres, avec une hautaine négligence[2] !

Son intrépide assurance augmente encore avec l'âge. Il en vient à écrire un livre pour prouver que Shakespeare « n'était pas un artiste[3] » :

Il pouvait être n'importe quoi, mais il n'était pas un artiste.

Admirez cette certitude. Tolstoï ne doute pas. Il ne discute pas. Il a la vérité. Il vous dira :

La Neuvième Symphonie est une œuvre qui désunit les hommes...

ou bien :

En dehors de l'air célèbre pour violon de Bach, du nocturne en *Es dur* de Chopin, et d'une dizaine de morceaux, non pas même entiers, choisis parmi les œuvres de Haydn, Mozart, Weber, Beethoven, et Chopin... tout le reste doit être rejeté et méprisé, comme un art qui désunit les hommes...

ou encore :

Je vais prouver que Shakespeare ne peut être tenu même pour un écrivain de quatrième ordre. Et, comme peintre de caractères, il est nul.

Que le reste de l'humanité soit d'un autre avis, ce n'est pas pour l'arrêter ; bien au contraire. Il écrit fièrement :

Mon opinion est entièrement différente de celle qui s'est établie sur Shakespeare dans tout le monde européen.

Dans sa hantise du mensonge, il le flaire partout ; et, plus une idée est généralement répandue, plus il se hérisse contre

1. Encore voulait-il partir avant la fin du premier. — « Pour moi, la question était résolue. Je n'avais plus de doute : il n'y avait rien à attendre d'un auteur capable d'imaginer des scènes comme celles-ci. On pouvait affirmer d'avance qu'il n'écrirait jamais rien qui ne fût mauvais. »

2. On sait que, pour faire un choix parmi les poètes français des écoles nouvelles, il a cette bizarre idée de « copier, dans chaque volume, la poésie qui se trouvait à la page 28 ».

3. *Shakespeare*, 1903. — L'ouvrage fut écrit à l'occasion d'un article d'Ernest Crosby sur *Shakespeare et la classe ouvrière*.

elle; il s'en défie, il y soupçonne, comme il dit à propos de la gloire de Shakespeare, « une de ces influences épidémiques qu'ont toujours subies les hommes » :

Telles les croisades du moyen âge, la croyance aux sorciers, la recherche de la pierre philosophale, la passion des tulipes. Les hommes ne voient la folie de ces influences qu'une fois qu'ils en sont débarrassés. Avec le développement de la presse, ces épidémies sont devenues particulièrement extraordinaires.

Et il donne comme type le plus récent de ces maladies contagieuses l'Affaire Dreyfus, dont il parle, lui, l'ennemi de toutes les injustices, le défenseur de tous les opprimés, avec une indifférence dédaigneuse[1]. — Exemple bien frappant des excès où peuvent l'entraîner sa méfiance du mensonge et cette répulsion instinctive contre « les épidémies morales », dont il s'accusait lui-même sans pouvoir la combattre! Revers des vertus humaines, inconcevable aveuglement qui l'entraîne, lui, le voyant des âmes, l'évocateur des forces passionnées, à traiter *le Roi Lear* « d'œuvre inepte », et la chère Cordelia de « créature sans aucun caractère[2] »!

1. « C'était là un de ces faits qui se produisent souvent, sans attirer l'attention de personne, ni intéresser — je ne dis pas l'univers — mais même le monde militaire français... »

Et plus loin :

« Il fallut quelques années avant que les hommes s'éveillassent de leur hypnotisme et comprissent qu'ils ne pouvaient nullement savoir si Dreyfus était coupable ou non, et que chacun a d'autres intérêts plus importants et plus immédiats que l'affaire Dreyfus ». (*Shakespeare*, trad. Bienstock, p. 116-118).

2. « *Le Roi Lear* est un drame très mauvais, très négligemment fait, qui ne peut faire éprouver que du dégoût et de l'ennui. » — *Othello*, pour lequel Tolstoï montre quelque sympathie, sans doute parce que l'œuvre s'accordait avec ses pensées d'alors sur le mariage et sur la jalousie, « tout en étant le moins mauvais drame de Shakespeare, n'est qu'un tissu de paroles emphatiques. » — Le personnage d'Hamlet n'a aucun caractère : « C'est un phonographe de l'auteur, qui répète toutes ses idées, à la file. » — Pour *la Tempête*, *Cymbeline*, *Troïlus*, etc., Tolstoï ne les mentionne qu'à cause de leur « ineptie ». — Le seul personnage de Shakespeare qu'il trouve naturel est celui de Falstaff, « précisément parce qu'ici la langue de Shakespeare, pleine de froides plaisanteries et de calembours ineptes, s'accorde avec le caractère faux, vaniteux et débauché de cet ivrogne répugnant ».

Tolstoï n'avait pas toujours pensé ainsi. Il avait plaisir à lire Shakespeare entre 1860 et 1870, surtout à l'époque où il avait l'idée d'écrire un drame historique sur Pierre Ier. Dans ses notes de 1865, on voit même qu'il prenait *Hamlet* pour modèle et pour guide. Après avoir mentionné ses

Notez qu'il voit très bien certains des défauts réels de Shakespeare, — défauts que nous n'avons pas la sincérité d'avouer : ainsi, le caractère artificiel de sa langue poétique, uniformément prêtée à tous les caractères, la rhétorique de la passion, de l'héroïsme, voire même parfois de la simplicité. Et je comprends parfaitement qu'un Tolstoï, qui fut le moins littérateur des écrivains, ait manqué de sympathie pour l'art de celui qui fut le plus génial des hommes de lettres. Mais pourquoi perdre son temps à parler de ce qu'on ne peut comprendre, et quelle valeur peuvent avoir des jugements sur un monde qui vous est fermé?

Valeur nulle, si nous y cherchons la clef de ces mondes étrangers. Valeur inestimable, si nous leur demandons la clef de l'art de Tolstoï. On ne réclame pas d'un génie créateur l'impartialité critique. Quand un Wagner, quand un Tolstoï, parlent de Beethoven ou de Shakespeare, ce n'est pas de Beethoven ou de Shakespeare qu'ils parlent, c'est d'eux-mêmes : ils exposent leur idéal. Ils n'essaient même pas de nous donner le change. Pour juger Shakespeare, Tolstoï ne tâche point de se faire « objectif ». Bien plus, il reproche à Shakespeare son art objectif. Le peintre de *Guerre et Paix*, le maître de l'art impersonnel, n'a point assez de mépris pour les critiques allemands qui, à la suite de Gœthe, « inventèrent Shakespeare » et « la théorie que l'art doit être objectif, c'est-à-dire représenter les êtres, en dehors de toute valeur morale, ce qui est la négation de l'objet religieux de l'art ».

Ainsi, c'est du haut d'une foi que Tolstoï édicte ses jugements artistiques. Ne cherchez dans ses critiques nulle arrière-pensée personnelle. Il ne se donne pas en exemple ; il est aussi impitoyable pour ses œuvres passées que pour celles des autres [1]. Que veut-il donc, et que vaut pour l'art l'idéal « religieux » qu'il propose?

Cet idéal est magnifique. Le mot : « art religieux », risque

travaux achevés, *Guerre et Paix* qu'il rapprochait de l'idéal homérique, Tolstoï ajoute : « *Hamlet* et mes futurs travaux : la poésie du romancier, dans la peinture des caractères. »

1. Il range dans « l'art mauvais » ses « œuvres d'imagination ». (*Qu'est-ce que l'Art?*) — Il n'excepte pas de sa condamnation du théâtre moderne ses propres pièces de théâtre, « dénuées de cette conception religieuse qui doit former la base du drame de l'avenir ». (*Shakespeare*).

de tromper sur l'ampleur de la conception. Bien loin de rétrécir l'art, Tolstoï l'élargit. L'art, dit-il, est partout :

L'art pénètre toute notre vie. Ce que nous nommons art : théâtres, concerts, livres, expositions, n'en est qu'une infime partie. Notre vie est remplie de manifestations artistiques de toutes sortes, depuis les jeux d'enfants jusqu'aux offices religieux. L'art et la parole sont les deux organes du progrès humain. L'un fait communier les cœurs, et l'autre les pensées. Si l'un des deux est faussé, la société est malade. L'art d'aujourd'hui est faussé.

Depuis la Renaissance, on ne peut plus parler d'un art des nations chrétiennes. Les classes se sont séparées. Les riches, les privilégiés, ont prétendu s'arroger le monopole de l'art; et ils ont fait de leur plaisir le critérium de la beauté. En s'éloignant des pauvres, l'art s'est appauvri.

La catégorie des émotions éprouvées par ceux qui ne travaillent pas pour vivre est bien plus limitée que les émotions de ceux qui travaillent. Les sentiments de notre société actuelle se ramènent à trois : l'orgueil, la sensualité, et la lassitude de vivre. Ces trois sentiments et leurs ramifications constituent presque exclusivement le sujet de l'art des riches.

Il infecte le monde, cet art. Il pervertit le peuple, il propage la dépravation sexuelle, il est devenu un des plus grands obstacles à la réalisation du bonheur humain. Il est, d'ailleurs, sans beauté véritable, sans naturel, sans sincérité, — un art affecté, fabriqué, cérébral.

En face de ce mensonge d'esthètes, de ce passe-temps de riches, élevons l'art vivant, l'art humain, celui qui unit les hommes, de toutes classes, de toutes nations. Le passé nous en offre de glorieux modèles :

Toujours la majorité des hommes a compris et aimé ce que nous considérons comme l'art le plus élevé : l'épopée de la Genèse, les paraboles de l'Évangile, les légendes, les contes, les chansons populaires.

L'art le plus grand est celui qui traduit la conscience religieuse de l'époque. N'entendez point par là une doctrine d'Église :

Chaque société a une conception religieuse de la vie : c'est l'idéal du plus grand bonheur auquel tend cette société.

Tous en ont un sentiment plus ou moins clair; quelques hommes d'avant-garde l'expriment nettement :

Il y a toujours une conscience religieuse. C'est le lit où coule le fleuve.

La conscience religieuse de notre époque est celle du bonheur réalisé par la fraternité des hommes. Il n'y a d'art véritable que celui qui travaille à cette union. Le plus haut est celui qui la réalise directement par la puissance de l'amour. Mais il en est un autre qui participe à la même tâche, en combattant par les armes de l'indignation et du mépris tout ce qui s'oppose à l'amour. Tels les romans de Dickens, ceux de Dostoievski, *les Misérables* de Hugo, les tableaux de Millet. Même sans atteindre à ces hauteurs, tout art qui représente la vie journalière avec sympathie et vérité rapproche entre eux les hommes. Ainsi, le *Don Quichotte* et le théâtre de Molière. Il est vrai que ce dernier genre d'art pèche habituellement par son réalisme trop minutieux et par la pauvreté des sujets, « quand on les compare aux modèles antiques, comme la sublime Histoire de Joseph ». Cette précision excessive des détails nuit aux œuvres, qui ne peuvent, pour cette raison, devenir universelles :

Les œuvres modernes sont gâtées par un réalisme qu'il serait plus juste de taxer de provincialisme en art.

Ainsi, Tolstoï condamne, sans hésiter, le principe de son génie propre. Que lui importe de se sacrifier tout entier à l'avenir, — et qu'il ne reste plus rien de lui?

L'art de l'avenir ne continuera plus celui du présent, il sera fondé sur d'autres bases.

Il ne sera plus la propriété d'une caste :

L'art n'est pas un métier, il est l'expression de sentiments vrais. Or l'artiste ne peut éprouver un sentiment vrai que lorsqu'il ne s'isole pas, lorsqu'il vit de l'existence naturelle à l'homme. C'est pourquoi celui qui se trouve à l'abri de la vie est dans les pires conditions pour créer.

Dans l'avenir, « les artistes seront tous les hommes doués ». L'activité artistique sera accessible à tous « par l'introduction

dans les écoles élémentaires de l'enseignement de la musique et de la peinture, qui seront apprises par l'enfant en même temps que les premiers éléments de la grammaire ». Au reste, l'art n'aura plus besoin d'une technique compliquée, comme celle d'à présent; il s'acheminera vers la simplicité, la netteté, la concision, qui sont le propre de l'art classique et sain, de l'art homérique [1]. Comme il sera beau de traduire dans cet art aux lignes simples et pures des sentiments, des sujets universels! Composer un conte ou une chanson, dessiner une image pour des millions d'êtres, a bien plus d'importance — et de difficulté — que d'écrire un roman ou une symphonie. C'est un domaine immense et presque vierge. Grâce à de telles œuvres, les hommes apprendront à goûter le bonheur de l'union fraternelle :

> L'art doit supprimer la violence, et seul il peut le faire. Sa mission est de faire régner le royaume de Dieu, c'est-à-dire de l'Amour [2].

Qui de nous n'épouserait ces généreuses paroles? Et qui ne voit qu'avec beaucoup d'utopies et quelques puérilités la conception de Tolstoï est vivante et féconde! Oui, l'ensemble de notre art n'est que l'expression d'une caste, qui se subdivise elle-même, d'une nation à l'autre, en petits clans ennemis. Il n'y a pas en Europe une seule âme d'artiste qui réalise en elle l'union des partis et des races. La plus universelle, en notre temps, fut celle même de Tolstoï. En elle nous nous sommes aimés, hommes de tous les peuples et de toutes les classes. Et qui a, comme nous, goûté la joie puissante de ce vaste amour, ne saurait plus se satisfaire des lambeaux de la grande âme humaine, que nous offre l'art des cénacles européens.

1. Dès 1873, Tolstoï écrivait : « Pensez ce que vous voudrez, mais de telle façon que chaque mot puisse être compris de tous. On ne peut rien écrire de mauvais dans une langue tout à fait claire et simple. Ce qu'il y aura d'immoral paraîtra tellement hideux, ce qu'il y a de sectaire paraîtra si faux, exprimé clairement, qu'il faudra l'effacer... Si un écrit veut sérieusement s'adresser au peuple, il ne doit que s'efforcer d'être compréhensible. Si le lecteur n'est arrêté par aucun mot, l'œuvre est bonne. S'il ne peut raconter ce qu'il a lu, l'œuvre ne vaut rien. »

2. Cet idéal de l'union fraternelle entre les hommes ne marque point pour Tolstoï le terme de l'activité humaine. Son âme insatiable lui fait concevoir un idéal inconnu, au delà de l'amour :

« Peut-être la science découvrira-t-elle, un jour, à l'art un idéal encore plus élevé, et l'art le réalisera. »



La plus belle théorie n'a de prix que par les œuvres où elle s'accomplit. Chez Tolstoï, théorie et création sont toujours unies, comme foi et action. Dans le même temps où il élaborait sa Critique de l'Art, il donnait des modèles de l'art nouveau qu'il voulait, — des deux formes de l'art, l'une plus haute, l'autre moins pure, mais toutes deux « religieuses », au sens le plus humain, — l'une travaillant à l'union des hommes par l'amour, l'autre livrant combat au monde ennemi de l'amour. Il écrivait ces chefs-d'œuvre : *la Mort d'Ivan Iliitch* (1884-86), *les Récits et les Contes populaires* (1881-86), *la Puissance des Ténèbres* (1886), *la Sonate à Kreutzer* (1889), et *Maître et Serviteur* (1895)[1]. Au sommet et au terme de cette période artistique, comme une cathédrale aux deux tours, symbolisant l'une l'Amour éternel, l'autre la Haine du monde, s'élève *Résurrection* (1899).

Toutes ces œuvres se distinguent des œuvres précédentes par des caractères artistiques nouveaux. Les idées de Tolstoï n'avaient pas seulement changé sur l'objet de l'art, mais sur sa forme. On est frappé, dans *Qu'est-ce que l'Art?* ou dans le livre sur *Shakespeare*, des principes de goût et d'expression qu'il énonce. Ils sont, pour la plupart, en contradiction avec ses plus grandes œuvres antérieures : « Netteté, simplicité, concision », lisons-nous dans : *Qu'est-ce que l'Art?* Mépris de l'effet matériel. Condamnation du réalisme minutieux. Et, dans le *Shakespeare*, idéal tout classique de perfection et de mesure :

Sans le sentiment de la mesure, il ne peut exister d'artistes.

Et si, dans les œuvres nouvelles, le vieil homme ne parvient pas à s'effacer tout à fait, avec son génie d'analyse et sa sauva-

1. A ces mêmes années appartient, par sa date de publication et, sans doute, d'achèvement, une œuvre qui fut écrite, en réalité, au temps heureux des fiançailles et des premières années de mariage : la belle histoire d'un cheval, *Kholstomier* (1861-1886). Tolstoï en parle déjà dans une lettre à Fet, de 1863 (*Corresp. inéd.*, p. 35). Le début, avec ses paysages fins, sa sympathie pénétrante pour les âmes, son humour, sa jeunesse, a quelque parenté d'art avec les œuvres de la maturité (*Bonheur conjugal*, *Guerre et Paix*). La fin macabre, les dernières pages sur les cadavres comparés du vieux cheval et de son maître, sont d'une brutalité de réalisme qui sent les années postérieures à 1880.

gerie native qui, par certains côtés, s'accuse même davantage, son art s'est pourtant profondément modifié, — par la netteté du dessin plus vigoureusement accentué, par les raccourcis d'âmes, par la concentration du drame intérieur, ramassé sur lui-même, comme une bête de proie qui se tend pour bondir [1], par l'universalité de l'émotion, dégagée des détails passagers d'un réalisme local, enfin par la langue imagée, savoureuse, qui sent la terre.

Son amour du peuple lui avait depuis longtemps fait goûter la beauté de la langue populaire. Enfant, il avait été bercé par les récits des conteurs mendiants. Homme fait, écrivain célèbre, il éprouvait une jouissance artistique à causer avec ses paysans. Il disait à M. Paul Boyer [2] :

> Ces hommes-là sont des maîtres. Autrefois, quand je causais avec eux ou avec ces errants qui vont, le bissac à l'épaule, par nos campagnes, je notais soigneusement telles de leurs expressions que j'entendais pour la première fois, oubliées de notre langue littéraire moderne, mais toujours frappées au bon vieux coin russe... Oui, le génie de la langue vit en ces hommes.

Il devait y être d'autant plus sensible que son esprit n'était pas encombré de littérature [3]. A force de vivre loin des villes, au milieu des paysans, il s'était fait un peu la façon de penser du peuple. Il en avait le bon sens raisonneur, la dialectique lente, qui se traîne pas à pas, avec de brusques saccades qui déconcertent, la manie de répéter une idée dont on est convaincu, de la répéter dans les mêmes termes, sans se lasser, indéfiniment. Mais c'en étaient plutôt les défauts que les qualités. A la longue seulement, il prit garde au génie latent du parler populaire, à la saveur d'images, à la verdeur d'expression, à la crudité poétique, à la plénitude de sagesse légendaire. Dès l'époque de *Guerre et Paix*, il avait commencé d'en subir l'influence. En mars 1872, il écrivait à Strakov :

1. *Sonate à Kreutzer*, *Puissance des Ténèbres*.

2. *Le Temps*, 29 août 1901.

3. « Pour le style, — lui disait en 1856 son ami Droujinine, — vous êtes fortement illettré, parfois comme un novateur et un grand poète, parfois comme un officier qui écrit à son camarade. Ce que vous écrivez avec amour est admirable. Aussitôt que vous êtes indifférent, votre style s'embrouille et devient épouvantable. » (*Vie et Œuvre*, trad. Bienstock.)

J'ai changé le procédé de ma langue et de mon écriture. La langue du peuple a des sons pour exprimer tout ce que peut dire le poète, et elle m'est très chère. Elle est le meilleur régulateur poétique. Veut-on dire quelque chose de trop, d'emphatique ou de faux, la langue ne le supporte pas. Au lieu que notre langue littéraire n'a pas de squelette : on peut la tirailler dans tous les sens. tout ressemble à de la littérature[1].

Il ne dut pas seulement au peuple des modèles de style ; il lui dut certaines de ses inspirations. En 1877, un conteur de *bylines* vint à Iasnaïa Poliana. et Tolstoï nota plusieurs de ses récits. Du nombre étaient la légende *De quoi vivent les hommes* et *les Trois Vieillards*, qui devinrent, comme on sait, deux des plus beaux *Récits et Contes populaires*, — publiés par Tolstoï quelques années plus tard[2].

Œuvre unique dans tout l'art moderne. Œuvre plus haute que l'art : qui songe, en la lisant, à la littérature? L'esprit de l'Évangile, le chaste amour de tous les hommes frères, s'unit à la bonhomie souriante de la sagesse populaire. Simplicité, limpidité, bonté de cœur ineffable, — et cette lueur surnaturelle qui, si naturellement, baigne le tableau par moments, enveloppe d'une auréole la figure centrale, le petit vieillard Élisée[3], ou plane dans l'échoppe du cordonnier Martin, — celui qui, par sa lucarne au ras du sol, voit passer les pieds des gens, et à qui le Seigneur fait visite, sous la figure des pauvres gens qu'a secourus le bon savetier[4]. Souvent se mêle, en ces récits, aux paraboles évangéliques je ne sais quel parfum de légendes orientales, — de ces *Mille et Une Nuits* que Tolstoï aimait depuis l'enfance[5]. Parfois aussi la lueur fantastique se fait sinistre, et donne au récit une gran-

1. *Vie et Œuvre*, trad. Bienstock. — Pendant l'été de 1879, Tolstoï fut très intime avec les paysans ; et Strakov nous dit qu'en dehors de la religion, « il s'intéressait beaucoup à la langue. Il commençait à sentir fortement la beauté de la langue du peuple. Chaque jour, il découvrait de nouveaux mots ; et, chaque jour, il maltraitait davantage la langue littéraire. »

2. Dans ses notes de lectures. entre 1860 et 1870, Tolstoï a écrit : « *Les bylines*... impression très grande. »

3. *Les Deux Vieillards* (1885).

4. *Où l'amour est, Dieu est* (1885).

5. *De quoi vivent les hommes* (1881) ; — *les Trois Vieillards* (1884) ; — *le Filleul* (1886).

deur effrayante. Tel *le Moujik Pakhom* [1], l'homme qui se tue à acquérir beaucoup de terre, toute la terre dont il fera le tour, en marchant pendant une journée. Et il meurt, en arrivant :

Sur la colline, le starschina, assis par terre, le regardait courir, et il s'esclaffait, se tenant le ventre à deux mains. Et Pakhom tomba.

— Ah! bravo, mon gaillard, tu as acquis beaucoup de terre.

Le starschina se leva, jeta au domestique de Pakhom une pioche :

— Voilà, enterre-le.

Le domestique resta seul. Il creusa à Pakhom une fosse, juste de la longueur des pieds à la tête, — trois archines, — et il l'enterra.

Presque tous ces contes renferment sous leur poétique enveloppe la même morale évangélique de renoncement et de pardon :

Ne te venge pas de qui t'offense [2].

Ne résiste pas à qui te fait du mal [3].

« C'est à moi qu'appartient la vengeance », dit le Seigneur [4].

Et partout, et toujours, pour conclusion, l'Amour. — Tolstoï, qui voulait fonder un art pour tous les hommes, a atteint, du premier coup, à l'universalité. L'œuvre a eu, dans le monde entier, un succès prodigieux qui ne peut jamais cesser : car elle est épurée de tous les éléments périssables de l'art; il n'y a là rien que d'éternel.

La Puissance des Ténèbres ne s'élève pas à cette auguste simplicité du cœur ; elle n'y prétend point. C'est l'autre tranchant du glaive : d'un côté, le rêve de l'amour divin ; de l'autre, l'atroce réalité. On peut voir, en lisant ce drame, si la foi de Tolstoï et son amour du peuple étaient jamais capables de lui faire idéaliser le peuple et trahir la vérité!

Tolstoï, si gauche dans la plupart de ses essais dramatiques [5],

1. Ce récit porte aussi le titre : *Faut-il beaucoup de terre pour un homme?* (1886.)

2. *Feu qui flambe ne s'éteint plus* (1885).

3. *Le Cierge* (1885); — *Histoire d'Ivan l'Imbécile.*

4. *Le Filleul* (1886). — Ces *Récits populaires* ont été publiés dans le t. XIX des *Œuvres Complètes.*

5. Il avait été pris assez tard par le goût du théâtre. Ce fut une décou-

atteint ici à la maîtrise. Les caractères et l'action sont posés avec aisance : le bellâtre Nikita, la passion emportée et sensuelle d'Anissia, la bonhomie cynique de la vieille Matrena qui couve maternellement l'adultère de son fils, et la sainteté du vieil Akim à la langue bègue, — Dieu vivant dans un corps ridicule. — Puis, c'est la chute de Nikita, faible et sans méchanceté. mais « englué dans le péché », roulant au fond du crime, malgré ses efforts pour se retenir sur la pente : sa mère et sa femme l'entraînent...

— Les moujiks ne valent pas cher. Mais les babas! des fauves! Elles n'ont peur de rien... Vous autres, sœurs, vous êtes des millions de Russes, et vous êtes toutes aveugles comme des taupes, vous ne savez rien, vous ne savez rien!... Le moujik, lui au moins, il peut apprendre quelque chose, au cabaret, ou, qui sait? en prison, ou à la caserne; mais la baba, quoi? Elle n'a rien vu, rien entendu. Telle elle a grandi, telle elle meurt... Elles sont comme des petits chiens aveugles qui vont courant et heurtant de la tête contre les ordures. Elles ne savent que leurs sottes chansons : « Ho-o-o! Ho-o-o! » Eh quoi?... Ho-o-o?... Elles ne savent pas[1].

Puis, c'est la scène terrible du meurtre de l'enfant nouveau-né. Nikita ne veut pas tuer. Anissia, qui pour lui a assassiné son mari, et dont les nerfs sont depuis torturés par son crime, devient féroce, folle, menace de le livrer; elle crie :

— Au moins, je ne serai plus la seule. Il sera aussi un assassin. Qu'il sache ce que c'est!

Nikita écrase l'enfant, entre deux planches. Au milieu de son crime, il s'enfuit épouvanté, il menace de tuer Anissia et sa mère, il sanglote, il supplie :

— Ma petite mère, je n'en peux plus!...

verte qu'il fit, pendant l'hiver de 1869-70; — et, selon son habitude, il s'enflamma aussitôt pour elle :

« Tout cet hiver, je me suis occupé presque exclusivement du drame; et, comme il arrive toujours aux hommes qui, jusqu'à l'âge de quarante ans, n'ont pas réfléchi à un certain sujet, tout d'un coup ils font attention à ce sujet négligé, et il leur paraît qu'ils y voient beaucoup de choses nouvelles... J'ai lu Shakespeare, Gœthe, Pouchkine, Gogol et Molière... Je voudrais lire Sophocle et Euripide... J'ai longtemps gardé le lit, étant malade; et, quand je suis ainsi, les personnages du drame ou de la comédie commencent à se démener. Et ils le font très bien... » (Lettres à Fet, 17-21 fév. 1870. *Corresp. inéd.*, p. 63-65.)

1. Variante de l'acte IV.

Il croit entendre crier l'enfant écrasé.

— Où me sauver?...

C'est une scène de Shakespeare. — Moins sauvage et plus poignante encore, la variante de l'acte IV, le dialogue de la petite fille et du vieux domestique, qui, seuls dans la maison, la nuit, entendent, devinent le crime qui s'accomplit au dehors.

Enfin, l'expiation volontaire. Nikita, accompagné de son père, le vieil Akim, entre, déchaussé, au milieu d'une noce. Il s'agenouille, il demande pardon à tous, il s'accuse de tous les crimes. Le vieil Akim l'encourage, le regarde avec un sourire de douleur extatique :

— Dieu ! oh ! le voilà, Dieu !

Ce qui donne au drame une saveur d'art toute spéciale, c'est sa langue paysanne : « J'ai dépouillé mes calepins de notes, pour écrire *la Puissance des Ténèbres* », disait Tolstoï à M. Paul Boyer.

Ces images imprévues, jaillies de l'âme lyrique et railleuse du peuple russe, ont une verve et une vigueur auprès desquelles toutes les images des littérateurs semblent pâles. Tolstoï s'en délecte : on sent que chez lui l'artiste s'amuse, en écrivant son drame, à noter ces expressions et ces pensées dont le comique parfois ne lui échappe point[1], tandis que l'apôtre se désole des ténèbres de l'âme.

Tout en observant le peuple et en laissant tomber dans sa nuit un rayon de la lumière d'en haut, Tolstoï consacrait à la nuit plus sombre encore des classes riches et bourgeoises deux romans tragiques. On sent que la forme du théâtre domine, à cette époque, sa pensée artistique. *La Mort d'Ivan Iliitch* et *la Sonate à Kreutzer* sont de vrais drames intérieurs, resserrés, concentrés; et, dans *la Sonate*, c'est le héros du drame qui le raconte lui-même.

1. Il s'en faut que la création de ce drame angoissant ait été pour Tolstoï une peine. Il écrit à Ténéromo : « Je vis bien et joyeusement. J'ai travaillé tout ce temps à mon drame (*la Puissance des Ténèbres*). Il est achevé. » (Janvier 1887, *Corresp. inéd.* p. 159.)

La Mort d'Ivan Iliitch (1884-86) est une des œuvres russes qui ont le plus remué le public français. Je notais, au début de cette étude, comment j'avais été le témoin du trouble causé par ces pages à des lecteurs bourgeois de la province française, qui semblaient le plus indifférents à l'art. C'est que l'œuvre met en scène, avec une vérité troublante, un type de ces hommes moyens, fonctionnaires consciencieux, vides de religion, d'idéal, et presque de pensée, qui s'absorbent dans leurs fonctions, dans leur vie machinale, jusqu'à l'heure de la mort, où ils s'aperçoivent avec effroi qu'ils n'ont pas vécu. Ivan Iliitch est le représentant de cette bourgeoisie européenne de 1880, qui lit Zola, va entendre Sarah Bernhardt, et, sans avoir aucune foi, n'est même pas irréligieuse : car elle ne se donne la peine ni de croire ni de ne pas croire, — elle n'y pense jamais. — Par la violence du réquisitoire, tour à tour âpre et presque bouffon, contre le monde et surtout contre le mariage, *la Mort d'Ivan Iliitch* ouvre une série d'œuvres nouvelles ; elle annonce les peintures plus farouches encore de *la Sonate à Kreutzer* et de *Résurrection*.

Vide lamentable et risible de cette vie (comme il y en a des milliers, des milliers), avec ses ambitions grotesques, ses pauvres satisfactions d'amour-propre, qui ne font guère plaisir, — « toujours plus que de passer la soirée en tête-à-tête avec sa femme », — ses déboires de carrière, ses passe-droits qui aigrissent, son vrai bonheur : le whist. Et cette vie ridicule est perdue pour une cause plus ridicule encore, — en tombant d'une échelle, un jour qu'Iliitch avait voulu accrocher un rideau à la fenêtre du salon. — Mensonge de la vie. Mensonge de la maladie. Mensonge du médecin bien portant, qui ne pense qu'à lui-même. Mensonge de la famille, que la maladie dégoûte. Mensonge de la femme, qui affecte le dévouement et calcule comment elle vivra, lorsque son mari sera mort. Universel mensonge, auquel s'oppose seule la vérité d'un domestique compatissant, qui ne cherche pas à cacher au mourant son état, et qui l'aide fraternellement. Iliitch, « plein d'une pitié infinie pour lui-même », pleure son isolement et l'égoïsme des hommes ; il souffre horriblement, jusqu'au moment où il s'aperçoit que toute sa vie passée a été un mensonge, et que ce mensonge, il peut le réparer. Aussitôt, tout s'éclaire, —

une heure avant sa mort : — il ne pense plus à lui, il pense aux siens, il s'apitoie sur eux ; il doit mourir et les débarrasser de lui.

« Où es-tu donc, douleur?... La voilà. Eh bien, tu n'as qu'à persister. — Et la mort, où est-elle?... » Il ne la trouva plus. Au lieu de la mort, il ne vit qu'un rayon de lumière. « C'est fini », dit quelqu'un. Il entendit ces paroles et se les répéta. « La mort n'existe plus », se dit-il.

Ce « rayon de lumière » ne se montre même plus dans *la Sonate à Kreutzer*. C'est une œuvre féroce, lâchée contre la société, comme une bête blessée qui se venge de ce qu'elle a souffert. N'oublions pas qu'elle est la confession d'une brute humaine, qui vient de tuer et que le virus de la jalousie infecte. Tolstoï s'efface derrière son personnage. Et, sans doute, on retrouve ses idées, montées de ton, dans ces invectives enragées contre l'hypocrisie générale : hypocrisie de l'éducation des femmes, de l'amour, du mariage, — cette « prostitution domestique », — du monde, de la science, des médecins, — ces « semeurs de crimes ». — Mais son héros l'entraîne à une brutalité d'expression, à une violence d'images charnelles, à toutes les ardeurs d'un corps luxurieux, — et, par réaction, à toutes les fureurs de l'ascétisme, à la peur haineuse des passions, à la malédiction jetée contre la vie par un moine du moyen âge, brûlé de sensualité. Après avoir écrit son livre, Tolstoï lui-même fut épouvanté. Dans sa *Postface*[1] *à la Sonate*, il le proclame :

Je ne prévoyais pas du tout qu'une logique rigoureuse me conduirait, en écrivant *la Sonate à Kreutzer*, où j'en suis venu. Mes propres conclusions m'ont d'abord terrifié, et j'ai été tenté de les rejeter; mais il m'eût été impossible de ne pas écouter la voix de ma raison et de ma conscience.

Il devait en effet reprendre, sous une forme sereine, les cris farouches du meurtrier Posdnicheff contre l'amour et le mariage :

Celui qui regarde la femme — surtout *sa* femme — avec sensualité commet déjà l'adultère avec elle.

1. La traduction française de cette *Postface* a paru, sous le titre : *Des relations entre les sexes*, dans le volume : *Plaisirs vicieux*.

Quand les passions auront disparu, alors l'humanité n'aura plus de raison d'être, elle aura exécuté la loi, l'union des êtres sera accomplie.

Il montrera, en s'appuyant sur l'Évangile selon saint Mathieu, que « l'idéal chrétien n'est pas le mariage, qu'il ne peut exister de mariage chrétien, que le mariage, au point de vue chrétien, n'est pas un élément de progrès, mais de déchéance, que l'amour, ainsi que tout ce qui le précède et ce qui le suit, est un obstacle au véritable idéal humain[1]. »

Mais ces idées ne s'étaient jamais formulées en lui avec cette netteté avant qu'elle fussent sorties de la bouche de Posdnicheff. Comme il arrive souvent chez les grands créateurs, l'œuvre a entraîné l'auteur; l'artiste a devancé le penseur. L'art n'y a rien perdu. Pour la puissance de l'effet, pour la concentration passionnée, pour le relief brutal des visions. pour la plénitude et la maturité de la forme, nulle œuvre de Tolstoï n'égale *la Sonate à Kreutzer*.

Il me reste à expliquer son titre. — A vrai dire, il est faux. Il trompe sur l'œuvre. La musique ne joue là qu'un rôle accessoire. Supprimez la sonate : rien ne sera changé. Tolstoï a eu le tort de mêler deux questions qu'il prenait à cœur : la puissance dépravante de la musique et celle de l'amour. Le démon musical méritait une œuvre à part; la place que Tolstoï lui accorde en celle-ci est insuffisante à prouver le danger qu'il dénonce... Je dois m'arrêter un peu sur ce sujet : car je ne crois pas qu'on ait jamais bien compris l'attitude de Tolstoï à l'égard de la musique.

Il s'en fallait de beaucoup qu'il ne l'aimât point. On ne craint ainsi que ce qu'on aime. Qu'on se souvienne de la place que tiennent les souvenirs musicaux, dans *Enfance*, et surtout dans *Bonheur conjugal*, où tout le cycle d'amour, de son printemps à son automne, se déroule entre les phrases de la Sonate *Quasi una fantasia* de Beethoven. Qu'on se souvienne des

1. Notons bien que Tolstoï n'a jamais eu la naïveté de croire que l'idéal de célibat et de chasteté absolue soit réalisable pour l'humanité actuelle. Mais, selon lui, l'essence d'un idéal est d'être inaccessible : il fait appel aux énergies héroïques de l'âme. — « La conception de l'idéal chrétien, qui est l'union de toutes les créatures vivantes dans l'amour fraternel, est inconciliable avec la pratique de la vie, qui exige un effort continu vers un idéal inaccessible, mais qui ne suppose pas l'avoir jamais atteint. »

symphonies merveilleuses qu'entendent chanter en eux Nekhludov[1] et le petit Petia, la nuit avant sa mort[2]. Si Tolstoï avait appris fort médiocrement la musique[3], elle l'émouvait jusqu'aux larmes; et il s'y livra avec passion, à certaines époques de sa vie. En 1858, il fondait à Moscou une société musicale, qui devint plus tard le Conservatoire de Moscou. Son beau-frère, S.-A. Bers, a noté, dans ses *Souvenirs* :

Il aimait beaucoup la musique. Il touchait du piano et affectionnait les maîtres classiques. Souvent, avant de se mettre au travail[4], il s'asseyait au piano. Probablement y trouvait-il l'inspiration. Il accompagnait toujours ma sœur cadette, dont il aimait la voix. J'ai remarqué que les sensations provoquées en lui par la musique étaient accompagnées d'une légère pâleur du visage et d'une grimace imperceptible qui, semblait-il, exprimait l'effroi[5].

C'était bien l'effroi qu'il éprouvait, au choc de ces forces inconnues qui ébranlaient jusqu'aux racines de son être. Dans ce monde de la musique, il sentait fondre sa volonté morale, sa raison, toute la réalité de la vie. Qu'on relise, dans le premier volume de *Guerre et Paix*, la scène où Nicolas Rostov, qui vient de perdre au jeu, rentre désespéré. Sa sœur Natacha chante : il oublie tout.

Il attendait avec une fiévreuse impatience la note qui allait suivre, et pendant un moment il n'y eut plus au monde que la mesure à trois temps de *Oh mio crudele affetto !*... « Quelle absurde existence que la nôtre! pensait-il. Le malheur, l'argent, la haine, l'honneur, tout cela n'est rien, voilà le vrai!... Natacha, ma petite colombe!... Voyons si elle va atteindre le *si*?... Elle l'a atteint, Dieu merci! » — Pour renforcer le *si*, il l'accompagna à la tierce. « Quel bonheur! je l'ai donné aussi! » s'écria-t-il; et la vibration de cette tierce éveilla dans son âme tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus pur. Qu'étaient, à côté de cette sensation surhumaine, et sa perte au jeu

1. A la fin de *la Matinée d'un seigneur*.

2. *Guerre et Paix*. — Je ne parle pas d'*Albert* (1857), cette histoire d'un musicien de génie : la nouvelle est très faible.

3. Voir, dans *Jeunesse*, le récit humoristique de la peine qu'il se donna pour apprendre à jouer du piano : — « Le piano m'était un moyen de charmer les demoiselles par ma sentimentalité. »

4. Il s'agit de 1876-77.

5. S. A. Bers : *Souvenirs sur Tolstoï*. (Voir *Vie et Œuvre*.)

et sa parole donnée!... Folies! On pouvait tuer, voler, et pourtant être heureux encore [1].

Nicolas ne tue ni ne vole, et la musique n'est pour lui qu'un trouble passager; mais Natacha est sur le point de s'y perdre. C'est à la suite d'une soirée à l'Opéra, — « dans ce monde étrange, insensé de l'art, à mille lieues du réel, où le bien et le mal, l'extravagant et le raisonnable, se mêlent et se confondent », — qu'elle écoute la déclaration d'Anatole Kouraguine qui l'affole, et qu'elle consent à l'enlèvement.

Plus Tolstoï avance en âge, plus il a peur de la musique [2]. Un homme qui eut de l'influence sur lui, Auerbach, qu'il vit à Dresde, en 1860, fortifia sans doute ses préventions :

Il parlait de la musique comme d'un *pflichtloser Genuss* (une jouissance déréglée). Selon lui, c'était un tournant vers la dépravation [3].

Entre tant de musiciens dépravants, pourquoi avoir été choisir justement, demande M. Camille Bellaigue [4], le plus pur et le plus chaste de tous, Beethoven? — Parce qu'il est le plus fort. Tolstoï l'avait aimé, et il l'aima toujours. Ses plus lointains souvenirs d'*Enfance* étaient liés à la *Sonate pathétique*; et quand Nekhludov, à la fin de *Résurrection*, entend jouer *l'andante* de la *Symphonie en ut mineur*, il a peine à retenir ses larmes, « il s'attendrit sur lui-même et sur ceux qu'il aimait ». Cependant on a vu avec quelle animosité Tolstoï s'exprime dans *Qu'est-ce que l'Art?* au sujet des « œuvres maladives du sourd Beethoven [5] »; et déjà, en 1876, l'acharnement avec lequel « il aimait à démolir Beethoven et à émettre des doutes sur son génie »

1. *Guerre et Paix*, t. I, p. 381 (éd. Hachette).

2. Mais jamais il ne cessa de l'aimer. Un de ses amis des derniers jours fut le musicien Goldenveiser, qui passa l'été de 1910 près d'Iasnaïa, et venait, presque chaque jour, faire de la musique à Tolstoï, surtout pendant sa dernière maladie. (*Journal des Débats*, 18 novembre 1910.)

3. Lettre du 21 avril 1861.

4. Camille Bellaigue : *Tolstoï et la musique* (*Le Gaulois*, 4 janvier 1911).

5. Qu'on ne dise pas qu'il s'agit là seulement des dernières œuvres de Beethoven. Même à celles du début, qu'il consent à regarder comme « artistiques », il reproche « leur forme artificielle ». — Dans une lettre à Tschaikovsky, il oppose de même à Mozart et Haydn « la manière artificielle de Beethoven, Schumann et Berlioz, qui calculent l'effet ».

avait révolté Tschaikovsky et refroidi l'admiration qu'il avait pour Tolstoï.

La Sonate à Kreutzer nous permet de voir au fond de cette injustice passionnée. Que reproche Tolstoï à Beethoven? — Sa puissance. Il est comme Gœthe, écoutant la *Symphonie en ut mineur*, et, bouleversé par elle, réagissant avec colère contre le maître impérieux qui l'assujettit à sa volonté [1]. Il le dit lui-même :

> Cette musique me transporte immédiatement dans l'état d'âme où se trouvait celui qui l'écrivit... La musique devrait être chose d'État, comme en Chine. On ne devrait pas admettre que le premier venu disposât d'un pouvoir aussi effroyable d'hypnotisme... Ces choses-là [le premier *Presto* de la Sonate], on ne devrait avoir la permission de les jouer que dans certaines circonstances importantes...

Et voyez, après cette révolte, comme il cède au pouvoir de Beethoven, et comme ce pouvoir est, de son aveu même, ennoblissant et pur. En écoutant le morceau, Posdnicheff tombe dans un état indéfini, qu'il ne peut analyser, mais dont la conscience le rend joyeux : « La jalousie n'y a plus de place. » La femme n'est pas moins transfigurée. Elle a, tandis qu'elle joue, « une sévérité d'expression majestueuse » ; puis, « un sourire faible, pitoyable, bienheureux, après qu'elle a fini »... Qu'y a-t-il, en tout cela, de pervers? — Il y a ceci que l'esprit est esclave, et que la force inconnue des sons peut faire de lui ce qu'elle veut. Le détruire, s'il lui plaît.

Cela est vrai. Mais Tolstoï n'oublie qu'une chose : c'est la médiocrité ou l'absence de vie, chez la plupart de ceux qui écoutent ou qui font de la musique. Le spectacle de la salle de l'Opéra, pendant une représentation de *Salomé*, est bien fait pour rassurer sur l'immunité du public aux émotions les plus malsaines de l'art des sons. Il faut être riche de vie, comme Tolstoï, pour risquer d'en souffrir. — N'importe! Malgré son injustice blessante pour Beethoven, il sent plus profondément sa musique que la majorité de ceux qui aujourd'hui l'exaltent. Lui du moins, il connaît ces passions frené-

1. Cf. la scène racontée par M. Paul Boyer. « Tolstoï se fait jouer du Chopin. A la fin de la quatrième Ballade, ses yeux se remplissent de larmes : « Ah! l'animal! » s'écrie-t-il. Et brusquement il se lève et s'en va. » (*Le Temps*, 2 novembre 1902).

tiques, cette violence sauvage, qui grondent dans l'art du « vieux sourd », et que ne sent plus aucun des virtuoses ni des orchestres d'aujourd'hui. Beethoven eût été peut-être plus content de sa haine que de l'amour des Beethoveniens.



De *la Sonate à Kreutzer* dix ans séparent *Résurrection*[1], dix ans qu'absorbe de plus en plus la propagande morale. — Et dix ans, de même, séparent *Résurrection* du terme auquel aspire cette vie affamée de l'éternel. *Résurrection* est en quelque sorte le testament artistique de Tolstoï. Elle domine cette fin de vie, comme *Guerre et Paix* en couronne la maturité. C'est la dernière cime, la plus haute peut-être, — sinon la plus puissante, — dont le faîte invisible[2] se perd au milieu de la brume. Tolstoï a soixante-dix ans. Il contemple le monde, sa vie, ses erreurs passées, sa foi, ses colères saintes. Il les regarde d'en haut. C'est la même pensée que dans les œuvres précédentes, la même guerre à l'hypocrisie; mais l'esprit de l'artiste, comme dans *Guerre et Paix*, plane au-dessus de son sujet; à la sombre ironie, à l'âme tumultueuse

1. *Maître et Serviteur* (1895) est comme une transition entre les lugubres romans qui précèdent et *Résurrection* où se répand la lumière de la divine charité. Mais on y sent plus encore le voisinage de *la Mort d'Ivan Iliitch* et des *Contes populaires* que de *Résurrection*, qu'annonce seulement, dans les dernières pages de l'œuvre, la sublime transformation d'un homme égoïste et lâche sous la poussée d'un élan de sacrifice. La plus grande partie de l'histoire est le tableau, très réaliste, d'un maître sans bonté et d'un serviteur faible et résigné, qui sont surpris, la nuit, dans la steppe, par une tourmente de neige, et ne peuvent plus continuer leur route. Au dernier moment, le maître, qui a d'abord tenté de fuir en abandonnant son compagnon, revient, et, le trouvant à demi gelé, se jette sur lui, le couvre de son corps, le réchauffe en se sacrifiant lui-même, d'instinct; il ne sait pas pourquoi, mais les larmes lui remplissent les yeux; il lui semble qu'il est devenu celui qu'il sauve, Nikita, et que sa vie n'est plus en lui, mais en Nikita : « Nikita vit; je suis donc encore vivant, moi. » Il a presque oublié qui il était, lui, Vassili Brechounoff. Il pense : « Vassili Brechounoff ne savait pas ce qu'il fallait faire. Et moi, je le sais. » Et il entend la voix de Celui qu'il attendait (ici son rêve rappelle un des *Contes populaires*), de Celui qui lui a donné l'ordre de se coucher sur Nikita. Il crie, tout joyeux : « Seigneur, je viens! » Et il sent qu'il est libre, que rien ne le retient plus. Il est mort.

2. Tolstoï prévoyait une quatrième partie, qui n'a pas été écrite.

de *la Sonate à Kreutzer* et de *la Mort d'Ivan Iliitch* il mêle une sérénité religieuse, détachée de ce monde, qui se reflète en lui, exactement. On dirait, par instants, d'un Gœthe chrétien.

Tous les caractères d'art que nous avons notés dans les œuvres de la dernière période se retrouvent ici, et surtout la concentration du récit, plus frappante encore en un long roman qu'en de courtes nouvelles. L'œuvre est une, très différente en cela de *Guerre et Paix* et d'*Anna Karénine*. Presque pas de digressions épisodiques. Une seule action, suivie avec ténacité, et fouillée dans tous ses détails. Même vigueur de portraits peints en pleine pâte que dans *la Sonate*. Une observation de plus en plus lucide, robuste, impitoyablement réaliste, qui voit l'animal dans l'homme, — « la terrible persistance de la bête dans l'homme, plus terrible quand cette animalité n'est pas à découvert, quand elle se cache sous des dehors soi-disant poétiques »[1]. Ces conversations de salon, qui ont simplement pour objet de satisfaire un besoin physique, — « le besoin d'activer la digestion, en remuant les muscles de la langue et du gosier[2] ». Une vision crue des êtres, qui n'épargne personne, ni la jolie Korchaguine, « avec ses deux fausses dents, les os de ses coudes saillants, la largeur de ses ongles » et son décolletage qui inspire à Nekhludov « honte et dégoût, dégoût et honte », ni l'héroïne, la Maslova, dont rien n'est dissimulé dans sa dégradation, — son usure précoce, son expression vicieuse et basse, son sourire provocant, son odeur d'eau-de-vie, son visage rouge et enflammé. — Une brutalité de détails naturalistes : la femme qui cause accroupie sur le cuveau aux ordures. L'imagination poétique, la jeunesse, se sont évanouies, — sauf dans les souvenirs du premier amour, dont la musique bourdonne en vous avec une intensité hallucinante : — la chaste nuit du samedi saint, et la nuit de Pâques, le dégel, le brouillard blanc si épais « qu'à cinq pas de la maison l'on ne voyait rien qu'une masse sombre d'où jaillissait la lueur rouge d'une lampe », le chant des coqs dans la nuit, la rivière glacée qui craque, ronfle, s'éboule et résonne

1. *Résurrection*, t. I, p. 379. — Je cite la traduction de M. Teodor de Wyzewa. — Une édition intégrale de *Résurrection* doit former les t. XXXVI et XXXVII des *Œuvres Complètes*.

2. *Ibid.*, t. I, p. 129.

comme un verre qui se brise, et le jeune homme qui, du dehors, regarde à travers la vitre la jeune fille qui ne le voit pas, assise près de la table de l'office, à la lueur tremblante de la petite lampe, — Katucha pensive, qui sourit et qui rêve.

Le lyrisme de l'auteur tient peu de place. Son art a pris un tour plus impersonnel, plus dégagé de sa propre vie. Tolstoï a fait effort pour renouveler le champ de son observation. Le monde criminel, et le monde révolutionnaire, qu'il étudie ici, lui étaient étrangers [1]; il n'y pénètre que par un effort de sympathie volontaire; il convient même qu'avant de le regarder de près, il éprouvait pour le monde révolutionnaire une invincible aversion [2]. D'autant plus admirable est son observation véridique, ce miroir sans défaut. Quelle abondance de types et de détails précis! Et comme tout cela est vu, bassesses et vertus, sans dureté, sans faiblesse, avec une calme intelligence et une pitié fraternelle!... Lamentable tableau des femmes dans la prison! Elles sont impitoyables entre elles; mais l'artiste est le bon Dieu : il voit, dans le cœur de chacune, la détresse sous l'abjection, et, sous le masque d'effronterie, le visage qui pleure. La pure et pâle lueur, qui peu à peu s'annonce dans l'âme vicieuse de la Maslova et l'illumine, à la fin, d'une flamme de sacrifice, prend la beauté émouvante d'un de ces rayons de soleil qui transfigurent une humble scène de Rembrandt. Nulle sévérité, même pour les bourreaux : « Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font... » Le pis est que souvent ils savent ce qu'ils font, ils en ont le remords, et ne peuvent point ne pas le faire. Il se dégage du livre le sentiment de l'écrasante fatalité qui pèse sur ceux qui souffrent, comme sur ceux qui font souffrir, — ce directeur de prison, plein de bonté naturelle, las de sa vie de geôlier, autant que des exercices de piano de sa fille chétive et blême, aux yeux cernés, qui massacre inlassablement une rapsodie de Liszt, — ce général gouverneur d'une ville sibérienne, intelligent et bon, qui, pour échapper à l'insoluble conflit entre le bien qu'il veut faire et le mal qu'il est forcé de faire, s'alcoolise depuis trente-

1. Au contraire, il avait été mêlé à tous les mondes qu'il peint dans *Guerre et Paix*, *Anna Karénine*, *les Cosaques*, ou *Sébastopol* : — salons aristocratiques, armée, vie rurale. — Il n'avait qu'à se souvenir.

2. *Résurrection*, t. II, p. 20.

cinq ans, — assez maître de lui toutefois pour garder de la tenue, même lorsqu'il est ivre, — et la tendresse familiale qui règne chez ces gens, que leur métier rend sans entrailles à l'égard des autres !

Le seul des caractères qui n'ait point une vérité objective est celui du héros, Nekhludov, parce que Tolstoï lui a prêté ses idées propres. C'était déjà le défaut — ou le danger — de plusieurs des types les plus célèbres de *Guerre et Paix* ou d'*Anna Karénine* : le prince André, Pierre Besoukhov, Levine, etc. Mais il était moins grave, alors : car les personnages se trouvaient, par leur situation et leur âge, plus près de Tolstoï, de son état d'esprit contemporain. Au lieu qu'ici l'auteur loge dans le corps d'un viveur de trente-cinq ans son âme désincarnée de vieillard de soixante-dix ans. — Je ne dis point que la crise morale d'un Nekhludov ne puisse être vraie, ni même qu'elle ne puisse se produire avec cette soudaineté [1]. Mais rien dans le tempérament, dans le caractère, dans la vie antérieure du personnage, tel que Tolstoï le représente, n'annonçait ni n'explique cette crise ; et, quand elle est commencée, rien ne l'interrompt plus. Sans doute, Tolstoï a marqué avec profondeur l'alliage impur qui est d'abord mêlé aux pensées de sacrifice, — ces larmes d'attendrissement et d'admiration pour soi, puis, plus tard, l'épouvante et la répugnance qui saisissent Nekhludov en face de la réalité. Mais jamais sa résolution ne fléchit. Cette crise n'a aucun rapport avec ses crises antérieures, violentes mais momentanées [2]. Rien ne peut plus

1. « Les hommes portent en eux le germe de toutes les qualités humaines, et tantôt ils en manifestent une, tantôt une autre, se montrant souvent différents d'eux-mêmes, c'est-à-dire de ce qu'ils ont l'habitude de paraître. Chez certains, ces changements sont plus rares ; chez d'autres, plus rapides. A cette seconde classe d'hommes appartenait Nekhludov. Sans cesse, sous l'influence de causes diverses, physiques ou morales, de brusques et complets changements, se produisaient en lui. » (*Résurrection*, t. I. p. 258).

Tolstoï s'est peut-être souvenu de son frère Dmitri, qui, lui aussi, épousa une Maslova. Mais le tempérament violent et déséquilibré de Dmitri était très différent de celui de Nekhludov.

2. « Plusieurs fois dans sa vie, il avait procédé à des nettoyages de conscience. Il appelait ainsi des crises morales où il se décidait à balayer les ordures qui obstruaient son âme. Au sortir de ces crises, il ne manquait jamais de s'imposer des règles qu'il se jurait de suivre toujours. Il écrivait un journal, il recommençait une nouvelle vie. Mais, à chaque fois, il ne tardait pas à retomber au même point, ou plus bas encore qu'avant la crise. » (*Ibid.* p. 138.)

arrêter cet homme faible et indécis. Ce prince, riche, considéré, très sensible aux satisfactions du monde, sur le point d'épouser une jolie fille qui l'aime et qui ne lui déplaît point, décide brusquement de tout abandonner, richesse, monde, situation sociale, et d'épouser une prostituée, afin de réparer une faute ancienne; et son exaltation se soutient, sans fléchir, pendant des mois; elle résiste à toutes les épreuves, même à la nouvelle que celle dont il veut faire sa femme continue sa vie de débauche[1]. — Il y a là une sainteté, dont la psychologie d'un Dostoievsky nous eût montré la source dans les obscures profondeurs de la conscience et jusque dans l'organisme de ses héros. Mais Nekhludov n'a rien d'un héros de Dostoievsky. Il est le type de l'homme moyen, médiocre et sain, qui est le héros habituel de Tolstoï. En vérité, l'on sent trop la juxtaposition d'un personnage très réaliste[2] avec une crise morale qui appartient à un autre homme; — et cet homme, c'est le vieillard Tolstoï.

La même impression de dualité d'éléments se retrouve à la fin du livre, où se juxtapose à une troisième partie, d'observation strictement réaliste, une conclusion évangélique qui n'est aucunement nécessaire, — acte de foi personnel, qui ne sort pas logiquement de la vie représentée ici. — Ce n'était pas la première fois que la religion de Tolstoï s'ajoutait à son réalisme; mais, dans les œuvres passées, les deux éléments sont mieux fondus. Ici, ils coexistent, ils ne se mêlent point; et le contraste frappe d'autant plus que la foi de Tolstoï se passe davantage de toute preuve, et que son réalisme se fait de jour en jour plus libre et plus aiguisé. Il y a trace, non de fatigue, mais d'âge, — une certaine raideur, si je puis dire, dans les articulations. — La conclusion religieuse n'est pas le développement organique de la partie d'observation. C'est un *Deus ex machinâ* qui intervient. Et je suis persuadé que, tout au fond de Tolstoï, en dépit de ses affirmations, la fusion n'était point parfaite entre

1. En apprenant que la Maslova a encore fait des siennes avec un infirmier, Nekhludov est plus décidé que jamais à « sacrifier sa liberté, pour racheter le péché de cette femme ». (*Résurrection*, t. I. p. 382.)

2. Tolstoï n'a jamais dessiné un personnage d'un crayon aussi robuste et aussi sûr que le Nekhludov du début. — Voir l'admirable description du lever et de la matinée de Nekhludov, avant la première séance au Palais de Justice.

ses natures diverses : sa vérité d'artiste et sa vérité de croyant.

Mais, si *Résurrection* n'a pas la plénitude harmonieuse des œuvres de la jeunesse, si je lui préfère, pour ma part, *Guerre et Paix*, ce n'en est pas moins un des plus beaux poèmes de compassion humaine, — le plus véridique peut-être. — Plus qu'au travers de toute autre, j'aperçois dans cette œuvre les yeux clairs de Tolstoï, les yeux gris pâle qui pénètrent, « ce regard qui va droit à l'âme »[1], et dans chaque âme voit Dieu.

ROMAIN ROLLAND

(La fin au prochain numéro.)

1. Lettre de la comtesse Tolstoï, 1884.

LES

MAISONS DU PREMIER CONSUL

Le nom de P.-F.-L. Fontaine, architecte de Napoléon Ier, est surtout connu associé à celui de Percier : les deux artistes s'étaient rencontrés vers 1786, à Rome, où le second ayant obtenu un premier grand prix, se trouvait comme pensionnaire de l'Académie, tandis que Fontaine, moins heureux, n'ayant eu qu'un second grand prix, étudiait à son compte dans des conditions assez précaires. De retour de Rome en 1792, Percier associa son ami aux différents travaux dont il était chargé, et notamment à la restauration de l'hôtel de M. de Chauvelin, ancien ambassadeur, rue Chantereine. La future impératrice Joséphine possédait à côté la maison que l'on sait : elle remarqua le talent de Fontaine, se fit présenter l'artiste et le prit pour architecte d'abord de sa demeure de Paris, puis du château de la Malmaison. Le 10 pluviose an VIII — 30 janvier 1800 —, à l'âge de trente-huit ans, Fontaine commençait à la Malmaison les travaux qui devaient le faire remarquer du Premier Consul. C'est du 1er germinal suivant, trois mois après, que datent les premières lignes du *Journal* que Fontaine se mit à écrire, notes précieuses, prises au jour le jour et pleines de renseignements : ce journal va jusqu'au 23 décembre 1813. Le manuscrit, déposé à la bibliothèque du Louvre, a été brûlé avec ce dépôt en 1871. La famille en avait fait prendre une copie : c'est d'après cette copie, actuellement entre les mains d'un petit neveu du célèbre architecte, que nous donnons les extraits qui suivent.

LOUIS BATIFFOL

Le 1er germinal an VIII (22 mars 1800). — La décoration de la petite galerie de la Malmaison, exécutée par les citoyens Jacob et Moench, a été faite et placée en dix jours. Cet ouvrage a obtenu un assez grand succès et le Premier Consul qui, dit-on, n'est pas facile à contenter, en a paru satisfait. Il ordonne que la salle à manger soit agrandie et que toutes les pièces qui précèdent la chambre à coucher soient détruites. Il veut augmenter l'étendue du parc et embellir les jardins en faisant de nouvelles plantations et un grand lac. Ces dispositions nous mettent en pied dans la maison ; mais aussi elles nous font perdre l'espérance d'exécuter jamais les nouveaux projets que nous avions faits. C'est à regret que nous voyons s'échapper une occasion de nous faire honneur en construisant dans le beau site de la Malmaison une habitation digne du grand homme que nous servons : il nous faut rétablir et rendre commode une mauvaise maison qui tombe en ruines et qui n'avait été bâtie que pour un personnage très ordinaire.

15 floréal (5 mai 1800). — On démolit les pièces entre la salle à manger et la chambre à coucher du Premier Consul. Nous faisons percer les deux murs à droite et à gauche dans le vestibule. Nous comptons ouvrir ainsi, par des arcades, le rez-de-chaussée de la maison et, au moyen de glaces mouvantes, avec et sans tain, ne faire, en quelque sorte, qu'une seule pièce des trois qui forment le corps de logis entre les deux pavillons.

20 floréal (10 mai 1800). — Le Premier Consul se plait à la Malmaison et il y vient assez régulièrement tous les dix jours, accompagné de madame Bonaparte, de ses aides de camp, Murat, Junot, Lemarois, Lacuée, Lauriston ; des officiers, Lannes, Bessières ; du ministre Lucien, son frère ; de son frère aîné Joseph ; de Louis et de Jérôme, son plus jeune frère, qui étudie à Juilly ; madame Bacciochi, sa sœur aînée, y vient plus rarement : mademoiselle Caroline, qui est en pension à Saint-Germain, chez madame Campan, y vient assez souvent. Nous y voyons peu madame Pauline, celle des sœurs du général qui a épousé l'officier Leclerc, fils d'un marchand de laine de Pontoise ; madame Bonaparte, la mère, jeune et fraîche encore, M. Fesch : voilà la société du décadi.

1er prairial (21 mai 1800). — On continue les dispositions

de la nouvelle salle à manger de la Malmaison. Le Premier Consul, qui se plait beaucoup à la campagne, a coutume de se promener le matin de bonne heure, souvent seul; quelquefois il se fait accompagner par le citoyen Lhuissier, ancien régisseur de M. Lecouteux, espèce de personnage grossièrement malin. Il me permet aussi de la suivre et me laisse apercevoir, dans ses questions et dans ce qu'il me dit, de grands projets de magnificence, mais, en même temps, les vues de la plus sévère économie.

Prairial. — Le Premier Consul part pour l'Italie où la guerre est rallumée de nouveau. La garde le précède et l'attendra au pied des Alpes.

13 messidor (2 juillet 1800). — On reçoit la nouvelle de la victoire de Marengo. Madame Bonaparte donne un souper sous les arbres du petit jardin à la Malmaison; nous avons fait placer des tentes que Lecomte[1] nous a prêtées pour couvrir les tables du repas.

20 messidor (9 juillet 1800). — La salle à manger, celle du billard, et le vestibule de la Malmaison sont presque achevés. Le Premier Consul, qui est de retour, est satisfait de ces changements. Il ordonne que l'on décore le salon, que l'on fasse une salle de conseil en place de sa chambre à coucher, au rez-de-chaussée, et une bibliothèque dans le pavillon d'angle, à la suite, du côté du midi. Il logera désormais au premier, au dessus du salon de compagnie.

1er thermidor (20 juillet 1800). — La nouvelle décoration du salon, exécutée en dix jours par le citoyen Jacob, n'a pas le même succès que la petite galerie et la salle de billard. Les lambris en acajou plein, les encadrements en velours et les draperies en étoffe sur les portes paraissent d'un effet triste. Nous avons demandé, pour remplir les panneaux, entre les pilastres, deux grands tableaux aux citoyens Girodet et Gérard, et quatre petits aux citoyens Bidault et Taunay. Madame Bonaparte désire que ces tableaux représentent des traits de la vie du général.

1er fructidor (19 août 1800). — Le Premier Consul se trouve bien à sa campagne. Sa puissance et son état augmentent avec

1. Architecte du Premier Consul, que Fontaine va remplacer.

sa gloire. Il approuve nos embellissements et malgré l'inconvenance des réparations, des changements et des dépenses que nous faisons dans les mauvais bâtiments de la Malmaison, il continue à donner des ordres pour la mise en état de cette habitation. Nous dépensons beaucoup d'argent sans honneur et presque sans fruit. Le rétablissement et les changements que nous faisons coûteront autant que la petite habitation projetée à mi-côte, au dessus du vieux château. Nous cherchons à rattacher à nos premiers projets les ouvrages que nous faisons aujourd'hui : nos soins, nos peines sont inutiles. Nous voilà entraînés, sans pouvoir nous en défendre, dans un chemin où nous marchons à tâtons, et nous craignons beaucoup qu'un jour on n'ait à nous reprocher des torts que nous ne pouvons éviter.

1er complémentaire (18 septembre 1800). — M. Jacob, qui a été chargé de faire l'ébénisterie et la menuiserie de la bibliothèque de la Malmaison, a montré, dans l'exécution de cet ouvrage, une intelligence rare. Son zèle et son activité nous ont été très utiles. Tout est maintenant en place et, quoique le Premier Consul ait trouvé que cette pièce ressemblait à une sacristie d'église, il a été forcé de reconnaître qu'il était difficile de faire mieux dans un local aussi peu convenable.

5 vendémiaire an IX (27 septembre 1800). — Les peintres de décoration ont achevé d'orner les plafonds de la bibliothèque et de peindre la frise au pourtour de la chambre du Premier Consul, au 1er étage au dessus du salon. Madame Bonaparte prend à tout ce que nous faisons un intérêt très vif. Elle ordonne de nouveaux embellissements ; elle veut que l'on s'occupe des eaux, des serres chaudes, enfin de ce qui peut contribuer à rendre plus agréable cette habitation qu'elle regarde comme sa propriété particulière. Les projets varient sans cesse ; elle désire toujours et nous ne pouvons parvenir à lui faire adopter un plan, une marche réglée, pour arriver au but qu'elle se propose d'atteindre.

19 frimaire (10 décembre 1800). — Le Premier Consul devait dans le principe ne venir à la Malmaison que pour s'y délasser et y oublier, une fois la semaine, les affaires du gouvernement de l'État. Mais aujourd'hui il y reçoit des hommages ; les ministres y viennent lui rendre des comptes ; les

chefs de l'armée lui font leur cour; et tout est trop petit pour tant de monde. On agrandit les écuries et les dépendances. Nous faisons, quoiqu'à regret, des projets pour en ajouter de nouvelles. Le parc est augmenté de toutes les terres qui se trouvent entre la route et le jardin : nous faisons planter partout. Madame voit avec peine que nous faisons quelques allées droites ; elle veut que tout soit à l'anglaise ; une avenue plantée directement pour aller d'un lieu à un autre lui paraît un barbarisme contre les règles du jardinage et ce n'est qu'aux dépens de la bonne opinion qu'elle avait d'abord conçue de nos talents que nous parvenons à obtenir que l'avenue d'arrivée et celle qui mène aux écuries ne seront pas soumises aux règles qui exigent des chemins tortueux.



28 nivôse (18 janvier 1801). — L'événement du 3 nivôse[1] a répandu la terreur dans la maison du Premier Consul. La défiance a fait naître les dénonciations. Des propos injustes ont été tenus et sont arrivés jusqu'au Premier Consul concernant M. Lecomte, architecte du château des Tuileries. Ces propositions l'ont indisposé et, dans un accès de mécontentement, il a ordonné sa destitution : une commission nommée par le ministre de l'Intérieur recevra les mémoires, prendra connaissance des dépenses et les réglera.

J'étais présent au déjeuner, dans le premier salon au rez-de chaussée des Tuileries, lorsque le Premier Consul, m'adressant la parole, m'a dit, en se levant de table, que j'étais nommé architecte du gouvernement à la place de Lecomte. Étonné de cette nouvelle, je l'ai suivi dans le second salon et l'ai assuré, en le remerciant de la faveur dont il daigne m'honorer, que Lecomte, dont il m'accordait la place, était digne de le servir, qu'il avait fait preuve de talent et d'activité : qu'enfin s'il était puni pour s'être laissé aller aux écarts d'un zèle indiscret, je ne pouvais répondre de ne pas commettre la même faute. « Je ne veux plus de Lecomte, m'a-t-il répondu

1. L'attentat de la rue Saint-Nicaise contre Bonaparte.

avec un peu de véhémence. Je vous donne ma confiance, tâchez de ne pas la perdre. » Je l'ai averti que bien que j'eusse seul l'avantage d'approcher de sa personne, et que je fusse plus connu de lui, mon ami, mon collègue, M. Percier, partageait avec moi l'honneur de le servir et je l'ai supplié de vouloir bien permettre que nos deux noms restent unis comme nos personnes. Madame, qui est entrée dans ce moment, a dit plusieurs choses flatteuses sur notre union et le Premier Consul, sans répondre affirmativement, m'a fait présumer que ma proposition était agréée. J'ai profité ensuite de cette occasion pour proposer une organisation des bâtiments : j'ai demandé qu'il soit nommé un intendant pour ordonner les dépenses et les acquitter. Mais tout ce que j'ai dit sur ce sujet a fait peu d'effet. Il m'a semblé que je n'étais pas entendu, car le général m'a tourné le dos en répétant : « Je vous donne ma confiance, tâchez de ne pas la perdre. »

29 nivôse an IX (19 janvier 1801). — Nous sommes architectes du gouvernement par la disgrâce, assurément peu méritée, de notre confrère, notre camarade Lecomte. La chance qui nous met en place me fait voir combien est dangereux le poste que nous allons occuper et je ne puis me cacher que rien n'est moins certain que la faveur dont nous jouissons aujourd'hui. Je suis allé visiter M. Maret, secrétaire d'État, et M. Cambacérès, le Second Consul, qui tous deux, veulent du bien à Lecomte. Je les ai priés d'employer leur crédit pour diviser entre lui et nous la place qui nous est donnée et que nous n'avons jamais désirée. Je propose de garder le château des Tuileries et de laisser à Lecomte l'hôtel du Second Consul avec toutes les maisons extérieures. Ils regardent ma proposition comme une générosité de comédie à laquelle on ne croit pas, et l'un et l'autre me répètent que le Premier Consul ne veut plus de Lecomte. Nous allons donc remplir sa place sans oublier comment on peut la perdre.

30 ventôse (21 mars 1801). — La paix est faite. Il paraît que nous allons avoir des fêtes publiques. Le Premier Consul ordonne des accroissements de bâtiments pour son service à la Malmaison : nous allons porter le corps de garde et la fermeture du parc à l'écurie, sur la route ; on fera un tournebride au petit moulin et l'on mettra le plus promptement possible les

dépendances en état de recevoir beaucoup de monde. Des statues en marbres ont été achetées à Paris chez Dumont; elles seront placées, ainsi que plusieurs vases, sur les piliers en pierre que nous avons construits à l'extérieur pour conforter les trumeaux des murs de face.

18 floréal (8 mai 1801). — Le premier consul demande si les mémoires des travaux dirigés par Lecomte et remis à la commission sont réglés : il paraît impatient d'en connaître le montant; les questions qu'il m'a faites à ce sujet me font craindre qu'il ne soit très mécontent lorsqu'il apprendra que les dépenses faites pour les réparations et l'ameublement du château des Tuileries et de toutes les maisons qui en dépendent, passent de beaucoup les sommes qu'il avait fixées pour ce travail. Je fais part de mes inquiétudes à M. Maret qui m'entend avec complaisance et me dit qu'il existe un arrêté des Consuls du 2 vendémiaire an IX, d'après lequel les dépenses faites dans le château des Tuileries sont seules à la charge du Premier Consul, que celles des maisons extérieures regardent le ministre des Finances qui doit les faire acquitter par la régie des domaines. Je sens tout l'avantage d'un décret que je ne connaissais pas et qui devient, pour nous, une source de biens : je fais des démarches auprès de la commission pour l'engager à ne s'occuper que des mémoires du château : je l'avertis que les autres doivent être adressés au ministre des finances.

Pénétré des avantages à retirer d'un décret qui reportait aux frais du gouvernement une grande partie des dépenses que le Premier Consul me semblait hors d'état de pouvoir acquitter, ayant de plus à répondre à des propositions d'économie qu'il m'objectait, je lui dis à la Malmaison, dans sa bibliothèque, que les travaux de décoration et d'ajustements intérieurs me semblaient devoir être seuls à sa charge; que les gros ouvrages étaient de nature à être acquittés par le ministre sur les fonds de la régie des Domaines, qu'enfin il pouvait se regarder dans la position d'un « locataire » envers son propriétaire : « Un locataire? » a-t-il répondu en me regardant fixement sans rien ajouter de plus, « un locataire! » Ce mot ainsi répété et le silence qui l'a suivi m'ont fait comprendre que j'avais avancé une parole au moins indiscrète et que le Premier Consul ne se croit pas « locataire ».

7 prairial (27 mai 1801). — Les acomptes donnés jusqu'ici sur les travaux de la Malmaison ont été accordés sans compte-rendu : ils ont été payés par les mains de M. Bourrienne, par celles de M. Fister, intendant; différentes sommes et entre autres celle de 70 000 francs ont été remises à moi-même. Mais le moment est venu d'annoncer que ce que nous avions craint est arrivé : les dépenses se sont succédées et déjà elles dépassent la somme de 600 000 francs. Nous prévoyons qu'elles iront au double, que l'on n'aura pour cette somme qu'une mauvaise maison étayée et légèrement rétablie. Enfin nous nous déterminons à prier M. le secrétaire Bourrienne de mettre sous les yeux du Premier Consul l'état des dépenses faites jusqu'à ce jour. Jamais embarras n'a été et ne sera plus grand que le mien, lorsque, cet état en main, le Premier Consul m'a demandé en quoi et comment une somme aussi énorme avait pu être dépensée; les excuses et les raisons que j'ai données étaient toutes tirées de la nécessité de faire, du désir de lui plaire et surtout de la conviction que nous avions de sa grandeur. Mais, bien que notre entretien sur ce sujet ait été très long et que vingt fois allant et venant dans la même allée où la scène se passait, il m'ait fait les mêmes reproches et répété les mêmes phrases, il n'a été dit de raisonnable que ces mots : « Je vous avais prévenu, général, avant de commencer et, après cela, je devais obéir. »

8 prairial (28 mai 1801). — On voulait donner une fête, un grand repas à la Malmaison; nous avions, pour cet effet, composé une tente de 50 pieds de large et de forme octogone. Cette tente, que l'on avait dressée comme une espèce de grand parapluie, aurait été placée au sortir du vestibule, au bout du petit pont et près de la pelouse; déjà les principales pièces de charpente et même toutes les carcasses étaient faites; lorsqu'ayant demandé de l'argent au Premier Consul, il a tout décommandé et nous avons été forcés d'engager le menuisier Bouillier, qui avait fait le travail, à le garder jusqu'à ce qu'il soit possible de l'employer.

22 messidor (11 juillet 1801). — Le Premier Consul, partant de la Malmaison pour se rendre à Paris, a trouvé que les eaux du fossé, sur la route, pouvaient donner de la mauvaise odeur et nuire à la santé des soldats du nouveau corps de

garde établi près de la porte. Il m'a rencontré à son arrivée à Paris et m'a fait en présence du général Lannes des reproches amers sur cette disposition et sur toutes les choses qui ont pu venir à sa mémoire dans ce moment. Le général Lannes, resté seul avec moi dans le salon, a cru pouvoir me parler sur le même ton et se plaindre avec menaces de ce que je ne lui faisais pas fournir à l'hôtel de Noailles les meubles qu'il demande depuis longtemps. Notre conversation a pris le ton d'une querelle que j'ai terminée en disant au général que ses menaces ne m'effrayaient pas, qu'il n'aurait des meubles fournis par mes soins que lorsque le Premier Consul l'aurait ordonné. M. Savari et M. Rapp étaient aides de camp du général Desaix. Le Premier Consul les a pris à son service. M. Rapp est logé aux Tuileries.

Il surpasse en grossièreté tous ses confrères : il voulait dernièrement, à la Malmaison, me prendre à partie parce que m'ayant questionné sur ce que je faisais faire, je lui dis que c'était par ordre du Premier Consul : une salle à manger pour ses aides de camp.

18 fructidor (5 septembre 1801). — Le château de la Malmaison, malgré les accroissements que nous y avons faits, est trop petit pour le Premier Consul à qui l'habitation de la campagne est devenue un besoin. Il a projeté de prendre Saint-Cloud et de le faire mettre en état. Le général Berthier l'engage beaucoup à suivre ce parti; il dit qu'avec 25 000 francs de dépenses, la maison peut être rendue habitable. Madame voudrait que l'on ne quittât pas la Malmaison qu'elle regarde comme sa propriété particulière, dont elle dirige les embellissements, qu'elle préfère enfin à tout autre lieu du monde. Les bureaux du ministre Lucien voudraient que le rétablissement de Saint-Cloud fût confié aux architectes du ministère; M. le général Leclerc, qui est à Paris, le beau frère du Premier Consul, et pour qui je fais bâtir au château de Mongobert, nous protège auprès du ministre. Nous faisons des plans, des projets, des devis qui bien que le général Berthier assure que la maison est bonne, s'élèvent à 1 200 000 francs. Enfin après deux séances assez longues, il est arrêté que le château de Saint-Cloud, ses jardins et dépendances, seront mis à la disposition du Premier Consul pour en faire son habitation de

campagne et nous recevons l'ordre de mettre incessamment la main à l'œuvre.

20 fructidor (7 septembre). — L'ordre de restaurer le château de Saint-Cloud que nous venons de recevoir a dissipé une partie de nos inquiétudes et a fait renaître nos espérances. Depuis longtemps nous croyions être en disgrâce ; le Premier Consul avait plusieurs fois blâmé nos derniers ouvrages ; le vestibule en forme de tente que nous avions fait pour tenir les domestiques en avant des salons de la Malmaison, sur la face d'entrée, lui avait paru une loge d'animaux à montrer à la foire : il avait trouvé que les deux pavillons de la grille d'entrée étaient trop magnifiques et cependant la nécessité seule en avait motivé la forme ; ils n'avaient pas le moindre ornement ; l'un servait de corps de garde, l'autre de logement de portier. Notre hérésie sur le goût présent des jardins nous avait fait tort dans l'esprit de Madame : parler d'ordonnance, de régularité en fait de jardin. c'était blasphémer ; on ne voulait que des groupes, des effets, des oppositions et surtout du sentiment ; j'avais quelquefois confessé moi-même notre insuffisance sur les secrets d'un art que, par ménagement, nous n'osions pas nommer « charlatanisme » ; j'avais cité l'ouvrage de M. Morel comme la moins mauvaise chose écrite dans ce genre, lorsque, tout à coup, M. Morel qui. depuis longtemps, vivait retiré à Lyon, avait paru à la Malmaison.

C'était un vieillard septuagénaire, de petite taille, robuste de corps et assez frais d'esprit. Rien de ce qui était fait ne lui avait paru supportable ; ici, on avait négligé d'associer les arbres selon le moral de chaque espèce ; là, des sinuosités cahoteuses produisaient des discordances de goût : partout il avait vu injure à la nature et guerre à l'art. Un projet de jardin botanique avec serres chaudes, ménageries, volières, viviers et, au centre, un pavillon dont l'intérieur était un muséum, avait été présenté par nous et beaucoup applaudi ; déjà l'une des serres chaudes qui entraient dans la composition de cet ensemble avait été élevée ; mais le patriarche des jardins anglais n'avait voulu faire grâce à rien : la serre fut condamnée ; les principes, selon lui, dans cet ouvrage, avaient été méconnus, la position manquée et toutes les conditions identiques de chaque partie négligées ou entièrement oubliées. Enfin les

mauvais services que nous rendait visiblement M. Morel, quelques chances malheureuses et surtout l'amour propre offensé, nous avaient entraîné à demander à nous retirer et à chercher dans le fond de notre cabinet, loin des grands et des *dendrologues* les plaisirs et les produits d'un travail assidu et tranquille. Un ouvrage sur les maisons de plaisance de Rome, et de ses environs, commencé depuis 1793, et dans l'exécution duquel nous avions versé toutes nos épargnes, un autre, plus avancé et moins dispendieux, sur les palais et maisons de Rome; un troisième, qui avait pour objet la publication des meubles et des décorations exécutées sur nos dessins, nous semblaient être des ressources assurées pour notre existence et même pour notre réputation. Plein de toutes les idées de bonheur que nous offrait un amour-propre tout fraîchement blessé et dans un de ces accès, que la raison ne saurait avouer, nous avions adressé, il y a plusieurs jours, la lettre suivante à madame Bonaparte :

Madame, permettez-nous de recourir à vous pour une grâce que votre bonté ne saurait nous refuser. Le Premier Consul est mécontent et se plaint de nous : il nous accuse de lenteur et même de négligence dans son service. Cependant, depuis les derniers ordres qu'il nous a donnés, le bâtiment des écuries du petit moulin dont, jusqu'ici, on n'avait pas déterminé la destruction, a été achevé et peut être occupé sous peu de jours: on continue la clôture des murs du parc avant que les terrains que l'on doit enfermer soient achetés; la grille d'entrée a seule éprouvé des retards : le serrurier qui est chargé de ce travail a cru pouvoir le ralentir pour se livrer de préférence à celui de l'établissement dans les écuries de Chartres, dont nous l'avons chargé; la petitesse de ses ateliers et le peu d'étendue de ses moyens l'ont entraîné, malgré nous, dans cette mesure. Nous ne croyons pas avoir à nous justifier sur les travaux de Paris. Vous connaissez notre dévouement et vous savez si jamais nous avons été guidés, dans nos efforts, par un autre intérêt que celui de l'honneur. Nous ne voulons pour tout bien, après la gloire de vous servir, qu'obtenir celle de vous être agréable : tel a été notre unique but : l'espoir d'y atteindre nous a fait surmonter des difficultés que le temps a déjà effacées.

L'illusion cesse; nous voyons s'évanouir les espérances dont nous nous étions flattés et nous croyons qu'il ne nous reste plus, aujourd'hui, qu'à vous supplier de vouloir bien permettre qu'après avoir mis sous les yeux du Premier Consul les comptes qu'il demande,

nous retournions dans notre retraite pour y conserver jusqu'au dernier de nos moments les sentiments de reconnaissance que vos bienfaits et vos bontés nous ont inspirés.

Soit bienveillance, soit oubli, on n'a pas répondu et nous n'avons plus envie de rappeler le passé.

10 vendémiaire (1er octobre 1801). — Les travaux de Saint-Cloud sont commencés. M. le général Duroc nous transmettra les ordres du Premier Consul et nous dirigera dans cette affaire[1].

Le Premier Consul a fixé, mais d'une manière un peu vague, la distribution des appartements. L'article de l'étiquette et des cérémonies est resté en question et nous ignorons ce que l'on fera de la chapelle. A bien entendre ce qui est demandé et ce que l'usage présent semble exiger, il ne faudrait, après l'habitation et le travail du Premier Consul, que des bibliothèques et de vastes salles à manger : des bibliothèques, pour rassembler l'immense collection des livres dont il veut être entouré ; des salles à manger pour les banquets fréquents qu'il est dans l'usage de donner à tous les chefs militaires et civils de l'État.

11 vendémiaire (2 octobre 1801). — M. le général Duroc nous prévient que le Premier Consul a désigné M. Lelieur de Ville-sur-Arce pour intendant de ses jardins. Déjà je l'avais entendu me dire à la Malmaison que les architectes ne savaient pas faire les jardins et que si M. Morel n'était pas si vieux, il faudrait peut-être lui donner les jardins à diriger.

19 brumaire (9 novembre 1801). — Les fêtes pour la paix générale ont été reportées à cette époque qui est aussi celle à laquelle le général Bonaparte, revenu d'Égypte, a pris les rènes de l'État.

Elles ont été célébrées avec une magnificence extraordinaire. Le jardin des Tuileries, qui servait de passage pour aller voir les jeux des Champs-Élysées, était illuminé en arcades qui bordaient la grande allée et les parterres. Les cours étaient déblayées ; nous avions fait enlever et transporter à la Malmaison les arbres qui formaient deux petits quinconces sur les carrés, à droite et à gauche de la face du Carrousel. L'af-

1. Le général Duroc venait d'être nommé Gouverneur des Tuileries et à ce titre chargé de l'Intendance des bâtiments.

fluence de monde était telle que l'on avait été forcé de déposer les grilles du Pont Royal et du pont tournant.

23 brumaire (21 novembre 1801). — Le général Lannes doit quitter l'hôtel de Noailles qu'il habitait. J'ai invité le conservateur du mobilier à se transporter sur les lieux pour lui faire, avant son départ, le recolement des meubles qui ne lui appartiennent pas.

Il a été renvoyé avec menaces. Je me plains de ce fait au gouverneur qui, aussi embarrassé que moi, ne prend aucun parti : le recolement n'a pas lieu.

25 frimaire (16 décembre 1801). — On avait tiré des Menus Plaisirs des restes des maisons portatives et nous avions fait faire plusieurs petites baraques en bois dans lesquelles on avait établi des postes de garde sur les points principaux de la Malmaison, l'un sur la grand'route près le chemin de la Jonchère, l'autre sur le sommet de la côte grise, un troisième à l'entrée du chemin de Rueil et un quatrième près des murs du parc du général Masséna. Le Premier Consul avait laissé faire, mais n'avait pas approuvé ces précautions. Il vient d'ordonner la suppression de ces corps de garde, qui ne sont plus tenables par le froid, et l'achèvement du bâtiment qui a été commencé pour placer un piquet de cavalerie à l'entrée du parc du côté de Rueil. Jusqu'ici M. Morel ne s'est occupé que des projets pour le jardin; nous continuons, sous ses yeux et contre son gré, à faire mettre quelques arbres en terre et à dresser quelques-uns des principaux chemins du nouveau parc.

4 nivôse (25 décembre 1801). — La paix, en ranimant les espérances a fait naître les plaisirs. Les fonctionnaires publics, les ministres, les autorités de l'État s'empressent, à l'exemple du Premier Consul, de décorer et d'ouvrir leurs maisons. Le consul Cambacérès veut augmenter ses dîners et aussi le nombre de ses convives. Il nous demande une salle à manger plus étendue que celle dont il se sert. Nous lui proposons de prendre, à cet effet, une aile de l'hôtel de Crussol attenant au sien et d'y faire les dispositions nécessaires pour le réunir d'une manière commode et convenable. Ce projet lui paraît difficile à exécuter; la dépense l'épouvante et je crois que les choses resteront dans l'état où elles sont.



19 pluviôse (8 février 1802). — Le mauvais état dans lequel se trouvent les planchers du château de Saint-Cloud nous a forcé de tout démolir et nous a entraînés à une dépense sur laquelle nous ne pouvons garder le silence. C'est pourquoi nous faisons un nouveau devis autant exact que cette sorte de travail peut être et nous le soumettons à M. le gouverneur pour qu'il veuille bien le mettre sous les yeux du Premier Consul. Ce devis porte la dépense à 2 847 000 francs.

20 pluviôse (9 janvier 1802). — Le Premier Consul, ayant entendu dire que les bois avec lesquels on a remplacé ceux qui étaient pourris au château de Saint-Cloud étaient de mauvaise qualité, m'a fait part de ses craintes sur ce sujet et j'avais cherché à le rassurer en lui disant qu'à la vérité les bois venus par eau avaient été mis en place presque tout de suite, mais qu'ils étaient d'excellente qualité et que, d'ailleurs, ils avaient eu le temps de sécher depuis. Nous venons de voir arriver avec une lettre du gouverneur, et par ordre du Premier Consul, deux bas officiers d'artillerie qui ont reçu la commission de visiter les bois et de s'assurer s'ils sont bons. Une commission composée de deux militaires nous a beaucoup moins effrayés que n'aurait fait une commission de savants. Ils ont tout examiné avec la sévérité de gens qui exécutent une consigne et, après avoir bien dîné avec le gâcheur du maître charpentier, ils ont déclaré que l'on ne pouvait pas employer de bois meilleurs.

1er germinal (22 mars 1802). — Depuis longtemps le goût des comédies s'est introduit dans la maison du Premier Consul ; les dames et les jeunes gens de sa famille et de sa cour s'occupent du plaisir de représenter eux-mêmes, devant lui, de petites scènes, des pièces de circonstance et quelques autres ouvrages dramatiques de nature à être exécutés dans un petit espace. Nous avions fait une espèce de théâtre portatif que l'on montait à cet effet dans la galerie de la Malmaison, près le salon ; nous avions ensuite trouvé le moyen de former une petite salle en prenant sur la diagonale l'une des plus grandes pièces du pavillon du nord, au second, mais ce dernier

arrangement quoique plus grand que le premier, remplissait moins le but proposé : il fallait monter deux étages; on quittait les salons et la compagnie pour aller se placer dans une salle étroite qui n'avait ni étendue ni magnificence. Enfin le Premier Consul, cédant aux demandes qui lui sont faites depuis longtemps, nous a ordonné de construire, de la manière la plus économique possible, une petite salle entièrement isolée, dans les cours, du côté de la ferme : il accorde un mois pour l'exécution de cet ouvrage auquel nous pourrons mettre la main dès qu'il aura approuvé la dépense. Un plan et un devis ont été faits dans la journée d'hier; le tout a été remis à M. Bourrienne qui, avec mademoiselle Hortense, la fille de madame Bonaparte, est l'un des plus ardents acteurs. Voici la lettre que nous lui avons adressée à ce sujet.

Monsieur, nous avons cherché les moyens de satisfaire à la demande que le Premier Consul nous a faite d'une salle de comédie pour la Malmaison et après nous être pénétrés des vues d'économie et de prompte exécution qui nous sont prescrites, nous avons trouvé qu'il nous était possible de faire en trente jours et pour la somme de 30 000 francs, sur l'espace de la ferme, près la galerie, une salle de comédie sans prétention à une solidité monumentale et sans ornements extérieurs, mais la supposant, ainsi qu'il est indiqué sur les plans ci-joints, bâtie en planches et presque portative au besoin. Sa forme est un cercle coupé par des pans, le tout couvert en ardoises : il y aura un parterre, un rang de loges, une galerie, un orchestre, deux petits foyers et un théâtre sans machine; le plafond sera couvert en toiles peintes ainsi que tous les murs intérieurs; le plancher bas sera élevé au-dessus du sol pour éviter l'humidité et disposé de manière à former une salle de bal au besoin; elle contiendra 200 personnes au moins. Nous vous prions de mettre ce projet sous les yeux du Premier Consul.

30 germinal (20 avril 1802). — La petite salle de comédie de la Malmaison est achevée, à quelques détails près, ainsi que nous l'avions promis.

22 floréal (12 mai). — On a joué pour la première fois sur le théâtre de la Malmaison : les Italiens y ont représenté la *Serva padrona.*

La salle a paru fort agréable et si l'ouvrage représenté eût été plus conforme au goût des spectateurs, on s'y serait beau-

coup amusé. Le Premier Consul a fait acquisition du pavillon du Butard et des bois qui en dépendent entre Marly et Versailles et nous avons reçu ordre de faire arranger, de mettre en état cette habitation qui doit servir de rendez-vous de chasse.

4 prairial (24 mai 1802). — Le rétablissement du château de Saint-Cloud est presque entièrement achevé. Ce travail a été exécuté avec la plus grande promptitude. Le Premier Consul est venu plusieurs fois reconnaître les choses à des époques différentes. Il a vu le mauvais état des planchers ; il a lui-même indiqué la distribution des appartements ; il a ordonné qu'il serait fait une salle de spectacle, un manège et un abreuvoir. Nous remarquons qu'il est impatient de venir y faire sa résidence habituelle.

26 prairial (15 juin). — Le grand nombre d'affaires étrangères à celles du gouvernement dont nous sommes chargés, dans le moment, exigent de ma part une activité à laquelle je crains de ne pouvoir suffire. La maison du général Moreau, rue d'Anjou, l'une des plus importantes, est presque entièrement terminée : nous avons eu à suivre, dans ce travail, les ordres de madame Hulot, belle-mère du général, espèce de femme tracassante et questionneuse indiscrète. Ses tracasseries nous ont beaucoup tourmentés et ses questions nous ont souvent embarrassés ; mais le Premier Consul, dans un de ses entretiens familiers. m'ayant lui-même parlé de nos occupations étrangères à son service et m'ayant, entre autres, fait quelques questions sur les arrangements et les dépenses de la maison du général Moreau, j'ai cru devoir lui déclarer qu'appelés par madame Hulot, que nous avions connue d'ancienne date, à servir le général Moreau, nous avions cru devoir accepter cet ouvrage, qu'il était terminé, que nous avions remercié madame Hulot dont les manières ne nous convenaient guère et que nous étions déterminés à ne plus entreprendre d'autres travaux que ceux dont il daigne nous charger, qu'enfin nous croyons devoir lui consacrer toutes nos facultés sans réserve. Cette protestation de dévouement a paru lui être agréable. Nous allons nous défaire de tous nos autres travaux à mesure qu'ils se termineront. La plupart nous ont donné jusqu'ici plus de peine que de profit et quoique le général Moreau

en ait usé envers nous avec des égards marqués, les traitements de sa belle-mère nous dégoûtent depuis longtemps de son service.

12 messidor (1er juillet). — Nous venons de recevoir par M. le général Duroc l'ordre de remettre à M. Lepère, architecte revenu d'Égypte, la direction des ouvrages à faire à la Malmaison. Depuis le 10 pluviôse an VIII, époque à laquelle nous avons été appelés à diriger les constructions de la Malmaison, deux ans et cinq mois se sont écoulés pour nous en fatigues continuelles et dans les inquiétudes ou les craintes des reproches que devaient nécessairement attirer sur nous le rétablissement de cette mauvaise maison et les énormes dépenses auxquelles nous étions sans cesse entraînés. Plusieurs fois le Premier Consul, regrettant l'argent employé à des ravaudages peu honorables, avait défendu d'y rien faire ; mais ses besoins personnels, ceux de sa représentation l'avaient obligé à donner des ordres contraires. Madame [Bonaparte], qui regarde la Malmaison comme sa propriété particulière, veut, sans mesure et sans bornes, y voir rassemblées toutes les richesses que les arts peuvent produire. Ses désirs sont des ordres auxquels on ne peut résister et dont le plus habile ne saurait prévoir les termes. Souvent et malgré nous, il a fallu obéir.

Nos premiers projets, faits avec zèle, avaient obtenu des éloges. Mais bâtir une maison nouvelle dans un lieu que le Premier Consul habite tous les dix jours, était peut-être chose impossible. On avait préféré approprier à ses besoins la vieille maison dont on ne pouvait se passer. Tout avait été rétabli pièce par pièce avec une promptitude extraordinaire et sans jamais interrompre les fréquents voyages qu'il avait coutume d'y faire. Nous avions fait du rez-de-chaussée une suite de pièces assez vastes qui se communiquaient entre elles et se terminaient d'un côté par une petite galerie, de l'autre par une bibliothèque : au premier, après le logement du Premier Consul, on trouvait sept autres logements assez commodes et, au second, dix. Les cuisines, qui étaient dans les caves du château, avaient été reportées et disposées d'une manière commode dans les bâtiments de la ferme ; la petite salle de spectacle, bâtie isolément, communiquait à la galerie par un [passage]

couvert en coutil. Le parc avait été agrandi de plus de moitié : nous avions porté la première grille à son entrée principale, à la grande route; on avait construit une écurie et des remises sur l'emplacement du petit moulin et une écurie avec un corps de garde pour le piquet de cavalerie à l'extrémité du parc, près de Rueil; nous avions commencé l'exécution d'un projet de jardin botanique, composé de serres chaudes, ménagerie, volières, et autres dispositions d'agrément, écrits sous la dictée et pour satisfaire au goût de madame; déjà l'une des serres chaudes qui faisaient partie de l'ensemble général avait été élevée près du chemin qui conduit à l'étang; le pavillon de la Jonchère, acheté par le Premier Consul, avait été donné à M. Eugène, le fils de madame Bonaparte, pour qui nous l'avions remis en bon état et qu'il n'avait presque jamais habité; enfin nous avions planté d'arbres le nouvel enclos qui venait d'être réuni au parc; M. Morel, appelé depuis longtemps pour les jardins, avait perdu en projets un temps que nous avions employé à faire; il avait beaucoup blâmé, mais n'avait pas empêché nos plantations; ce n'est que depuis six semaines, seulement, qu'il a commencé à faire travailler et à changer ce que nous avions planté.

M. Lepère, qui va nous remplacer dans la direction des bâtiments, paraît animé d'un meilleur esprit que le vieillard des jardins. Ses manières sont franches et son extérieur annonce un homme dont le talent a pour base la raison et la sagesse. Une lettre du général Duroc, écrite, il y a environ quinze jours, nous annonçait que le Premier Consul désirait qu'il fût employé par nous. Nous lui avons remis les plans, papiers et tous renseignements dont il peut avoir besoin, avec d'autant plus de plaisir que, depuis assez longtemps, nous pressentions l'impossibilité de conserver une place aussi difficile à remplir.

18 messidor, an X (7 juillet 1802). — J'ai reçu ordre de visiter le château de Bellevue, près Saint-Cloud, appartenant aujourd'hui à M. Testu de Balincourt. Ce moderne propriétaire, qui est sans fortune, a fait démolir les cuisines, a vendu le plomb, les fers ; il voudrait maintenant se débarrasser d'un domaine qu'il a beaucoup dégradé et qu'il ne peut conserver : il demande 1 500 000 francs. J'ai rendu compte de l'état des lieux et des prétentions de M. Testu : j'ai estimé le tout valoir

4 ou 500 000 francs, et l'affaire en est restée là : le Premier Consul ne veut pas l'acheter.

26 messidor (15 juillet). — Nous avons tiré de Versailles et du Muséum de Paris tout ce que nous avons pu trouver pour compléter l'ameublement du château de Saint-Cloud. Nous avions cherché à rassembler dans la galerie un assez grand nombre de portraits d'hommes célèbres; mais le Premier Consul est venu avant qu'ils fussent en place et, s'étant informé des noms de chacun, l'un après l'autre, il en a condamné plus des deux tiers à être rapportés dans le lieu d'où ils avaient été tirés. Il sera toujours difficile de donner au Premier Consul une compagnie qui soit de son goût, et je ne me chargerai plus à l'avenir de la lui choisir.

24 thermidor. — Les rétablissements du château de Saint-Cloud sont terminés ; les appartements sont meublés ; la comptabilité de cette partie a été remise à M. Fister, intendant du Premier Consul. Nous avons dirigé le choix, la façon et la pose de chaque chose; mais nous avons laissé l'appréciation et l'achat des meubles et étoffes à cet ancien serviteur qui a donné, en plusieurs occasions, des preuves incontestables de son zèle et d'attachement pour le service du Premier Consul. Nous nous félicitons beaucoup d'avoir eu pour l'exécution de ce grand travail à correspondre avec M. le général Duroc. Sa manière simple et juste de traiter, son bon esprit et surtout son aptitude à saisir le sens des affaires nous font plus que jamais désirer de rester sous ses ordres. Il vient de se marier et d'épouser la fille de M. d'Hervas, négociant et conseiller du roi d'Espagne.

2 vendémiaire (24 septembre). — Le Premier Consul est allé fixer son séjour à Saint-Cloud où tout est prêt depuis longtemps pour le recevoir : il paraît satisfait des arrangements de cette maison et nous croyons qu'il l'habitera de préférence à tout autre. Nous faisons continuer les constructions de la salle de comédie; du manège et de l'abreuvoir, qui ont été commandées dans les premiers jours de prairial dernier.

1er nivôse (22 décembre 1802). — J'ai adressé à M. Eugène Beauharnais, le fils de madame Bonaparte, les mémoires réglés des dépenses faites pour le rétablissement de la maison de la Jonchère. Ce jeune homme, loin de savoir apprécier le zèle et le désintéressement avec lequel nous l'avons servi, a

remis, sans nous en rien dire, les mémoires réglés entre les mains d'un architecte nommé Bataille qui, sans examen ni vérification, a diminué sur le tout la valeur d'environ 4000 francs. Les entrepreneurs ne veulent pas adhérer à cette revision; le peintre surtout est déterminé à plaider. Nous sommes d'autant plus touchés de ce procédé que nous avions tout fait pour être agréable au fils de notre bienfaitrice et que sa confiance était l'unique salaire auquel nous avions prétendu pour nos soins et nos travaux.



5 messidor (24 juin 1803). — La guerre avec l'Angleterre est rallumée : on arme de toutes parts; on veut rétablir la marine, former des flottes et disputer à ces orgueilleux insulaires la prééminence. On parle de descente; on fait des bateaux plats; partout, même à Paris, l'exaspération est extrême : chacun s'est empressé d'offrir au gouvernement des subsides volontaires et nous avons aussi envoyé à M. le préfet une somme de 8 500 francs avec la lettre suivante : « Les architectes, les employés et les entrepreneurs des bâtiments du gouvernement vous prient d'agréer le dépôt qu'ils font entre vos mains de la somme de 8 500 francs pour être employée aux frais de la guerre contre l'Angleterre. »

28 fructidor (17 septembre). — On réunit des troupes à Boulogne : elles semblent destinées à une grande entreprise contre l'Angleterre. Le Premier Consul veut aller les commander en personne; il nous a ordonné de faire exécuter à Paris plusieurs baraques de bois portatives et disposées de manière à le loger avec son état-major au centre du camp que l'on a formé sur la côte. L'une des baraques doit être placée en vue de la mer sur le sommet de la montagne, l'autre à Étaples et la troisième au Pont de brique. Nous avons fait deux petits modèles différents de forme et de distribution ; l'un présente une disposition octogone accompagnée d'une partie carrée, l'autre est un carré long divisé en cinq pièces. Ils ont été présentés au Premier Consul qui les a approuvés tous les deux et en a

ordonné l'exécution. Le ministre de la Marine veut que nous en fassions exécuter deux sur la forme d'un carré long : elles seront également transportées à Boulogne et il en acquittera la dépense.

4 vendémiaire. — Il a été fait, conformément à l'ordre donné le 28 fructidor dernier, 6 baraques de bois portatives pour Boulogne, Ambleteuse et Étaples, deux grandes de forme octogone et quatre petites de forme carrée. Le Premier Consul a voulu les voir montées dans le jardin de Saint-Cloud ; il s'y est transporté à cet effet ; mais une seule octogone était montée ; il a voulu voir aussi celle carrée ; je lui ai dit qu'à son lever le lendemain, il la trouverait montée, et le lendemain, à neuf heures du matin, toutes deux étaient en place. Il a paru satisfait de la distribution et de la construction, mais il a pensé qu'au lieu de toile peinte qui forme la couverture du toit, il aurait fallu mettre du plomb.

14 nivôse (3 janvier 1804). — Le Premier Consul qui est allé faire un voyage à Boulogne le 11 brumaire, doit revenir ce soir. Les baraques de bois ont été montées avec des peines infinies.

L'entrepreneur de menuiserie y était allé avec des ouvriers de Paris. MM. Dufour et Blondel, qui s'étaient chargés de la direction de ce travail, y avaient apporté un zèle et un dévouement extraordinaires : cependant ils ont tous été plusieurs fois sur le point d'abandonner l'entreprise. Premièrement, il a été reconnu que la toiture en toile peinte était insuffisante pour résister aux coups de vent qu'elle avait à éprouver ; bientôt elle avait été mise en pièces : il a fallu y substituer une autre couverture en planches. Seulement ce n'est qu'après des sollicitudes sans nombre qu'on a pu obtenir que les ingénieurs de la marine cédassent des bois que l'on n'aurait pas trouvés ailleurs, car ils avaient tout mis en réquisition. Troisièmement l'emplacement fixé pour chaque baraque et surtout celle de Boulogne était tellement exposée au vent qu'il y avait danger qu'elles ne fussent enlevées. Enfin, après les avoir tenues longtemps amarrées avec des cordes, on avait été obligé de prendre le parti de les enterrer dans le sable jusqu'à la hauteur des appuis des croisées. Malgré tant de difficultés, elles ont rempli le but que l'on s'était proposé. Le Premier

Consul a été satisfait : il a couché dans celle de Boulogne et il compte s'en servir encore lorsqu'il retournera au camp.

5 pluviôse (26 janvier). — Le Premier Consul a toujours conservé la petite maison de la rue de la Victoire, autrefois Chantereine. Nous avons reçu ordre d'aller la visiter et d'y faire quelques réparations nécessaires à la conservation.

20 ventôse (11 mars). — Nous avons terminé une masse de comptes arriérés très considérables. Les mémoires des travaux faits dans les maisons extérieures, montant à 172 600 francs, ont été envoyés au ministre des finances pour être acquittés par la régie des domaines. Les dépenses de Saint-Cloud sont aussi arrêtées : elles s'élèvent à 3 141 540 francs. Les devis des premiers travaux et ceux des choses demandées après coup montaient à 3 millions, et le crédit a été accordé sur cette somme. L'excédent est de 141 000 francs. Nous faisons remarquer que cette somme est celle des honoraires de l'architecte qui devaient être portés en dehors et après quelques représentations sur ce sujet, le Premier Consul a ordonné que tout soit acquitté.

22 germinal (12 avril). — Le Premier Consul habite Saint-Cloud dont la résidence lui plaît beaucoup. On se propose d'y donner spectacle régulièrement toutes les semaines : il a été fait quelques arrangements particuliers dans la loge et dans celles qui l'avoisinent pour des mesures d'étiquette. Tout prend l'apparence d'une cour de souverain. La messe que l'on dit les dimanches avec une musique nombreuse, dont le célèbre Paësiello, venu d'Italie, est le directeur, les audiences publiques qui ont lieu après la messe dans la galerie et le grand concours des autorités civiles et militaires de l'État, rappellent les pompes de Versailles.

Le château de Saint-Cloud et ses dépendances ont été restaurés aussi bien qu'il était possible de le faire. Il n'a été fait presque rien dans les jardins. Nous avons divisé, au moyen d'un long palis qui borde la route de Ville d'Avray, le parc en deux parties distinctes : l'une, dans laquelle se trouve la route, est publique, l'autre est réservée pour le Premier Consul : cette dernière comprend tout ce qui se trouve entre la route et les murs du côté de la garenne, depuis le château jusqu'à Villeneuve. La création d'une intendance des jardins et la nomination de

M. Lelieur de Ville sur Arce à cet emploi, nous ont fait oublier et presque abandonner les projets d'agrandissement et d'embellissement que nous avions proposés dès le commencement. Le Premier Consul paraît avoir renoncé à l'idée que nous lui avions alors donnée d'acheter le parc et le château de Villeneuve, celui de Ville-d'Avray, celui de Marnes et d'étendre les jardins jusqu'au haras d'Artois, près le bois du Butard. Par ce moyen, on pouvait amener les eaux de Villeneuve à la pièce du parterre, rétablir le canal des fossés, alimenter avec de nouvelles eaux les jets et les cascades du petit parc et ajouter beaucoup aux agréments des beaux jardins de Saint-Cloud. Nous avons inutilement essayé de faire part de nos vues à M. Lelieur qui, bien qu'il ait été nommé dans le courant de vendémiaire an X, n'est venu prendre possession de sa place qu'après l'achèvement des travaux du château. Loin de partager notre opinion, il me paraît avoir pris le parti de n'être jamais de l'avis de personne : c'est un homme quinteux, qui voit des ennemis partout et avec lequel on ne peut traiter que très difficilement...

P.-F.-L. FONTAINE

LA RAVAGEUSE[1]

— TROISIÈME PARTIE —

Elle est venue au-devant de lui parée comme une courtisane. Elle l'a pris au filet par de longs discours. Il l'a suivie comme un agneau qui va à la mort en bondissant.

(*Proverbes* de Salomon.)

I

L'ardente saison disparut dans les brouillards de septembre.

Derrière un voile de vapeurs, sous des écharpes de brume, parmi le clair réseau des arbres défeuillés, se lève l'Automne pâle et charmant. Il a des yeux de rêve, le geste alangui, la voix mélancolique. Il trouble les cœurs, il émeut les femmes, il fait pleurer les poètes... Puis il s'en va, dans sa tunique pailletée d'or, il s'en va, fatal et doucement cruel.

Jamais André ne l'avait compris et regretté comme cette année-là. De mystérieuses affinités l'unissaient à ce déclin de l'année, frère du déclin de la vie. Il s'était pris à l'aimer, cette arrière-saison, non seulement pour la grâce de ses bois et de ses sourires du matin, non seulement pour les furtifs adieux de ses rouges crépuscules et pour ses nuances attendries, et pour ses parfums amers, et pour ses harmonies confuses, mais surtout pour ce qu'il y a en elle de grave, de profond, de douloureux.

1. Voir la *Revue* des 15 avril et 1er mars.

Aussi, quand décembre tomba des hauteurs du ciel froid sur la terre nue, André se sentit noyé de tristesse. Pourtant son foyer chauffait et rayonnait comme jadis; pourtant la lampe répandait sous l'abat-jour sa lueur intime et familière, et les livres amis lui souriaient, comme autrefois, prêts à s'ouvrir sous ses doigts nonchalants. Mais il ne voyait ni son feu ni sa lampe ni ses livres. Et quand ses yeux s'arrêtaient sur Berthe, chaque jour plus pâle et amaigrie, il s'en détournait, comme du fantôme de quelque douleur inavouée ou de quelque vague remords.

Triste et lourd, l'hiver passa et mars reparut. La sève printanière gonfla les bourgeons des arbres et sema des perles de corail sur les tiges des rosiers. Dans le parterre, elle dispensa l'or et le cuivre des giroflées, le saphir des violettes, l'améthyste des iris. Mais elle fit André plus nerveux et Berthe plus languissante.

Aux après-midi ensoleillées succédaient les soirées humides et le feu ne s'éteignait pas encore dans les cheminées.

Un soir, ils étaient là, tous deux, aux coins de l'âtre empli de flammes et de lumières. Des cônes de pin s'y épanouissaient en fleurs de braise. Dehors, une aigre bise soufflait du Courson, l'océan grondait, Malevent poussait de sourdes clameurs.

André, qui achevait la lecture du journal, le jeta d'un geste irrité sur une table :

— Si les choses ne s'arrangent pas après l'assemblée générale, — dit-il brutalement — notre argent est perdu.

— Vraiment?... Tu n'exagères pas?... — dit Berthe, alarmée.

— Non. Les actions, hier, ont baissé de quinze francs. d'un seul coup... Et, depuis trois mois, elles avaient dégringolé de douze cent cinquante à huit cent soixante-dix... C'est désolant!...

Il s'agissait des « Forêts coloniales », — une affaire lancée trois ans plus tôt par un syndicat de fabricants de papier, pour qui, aujourd'hui, le bois remplace le chiffon.

— Et quand, cette assemblée?...

Javelot commença de répondre vivement :

— C'est le...

Mais il s'arrêta, comme s'il se repentait de parler trop vite, et dit :

— Je ne sais pas... Je vais voir... Je vais consulter le journal.

Il ouvrit la feuille et ses regards tombèrent aussitôt sur l'endroit exact où se trouvait l'information qu'il avait l'air de chercher... Il resta une minute sans avoir l'air de la trouver. Puis, soudain :

— Ah!... voilà... Le... le.. le... heu... heu... C'est le 10.

— Le 10? — fit Berthe. — Mais c'est après-demain!

— Oui... après-demain... Quel dommage que tu sois si souffrante!... Je ne peux pas, je ne veux pas te quitter... sans quoi, je serais allé là-bas faire un tour, assister à la réunion, consulter mon ami Lebars... Il est honnête et, le cas échéant, sauvegarderait mon intérêt... Il me renseignerait... J'emporterais les titres, et, s'il me disait de réaliser, je vendrais le jour même... J'ai confiance en lui... Seulement, tu es malade... et je ne peux pas te quitter...

— Moi, — dit Berthe, — je trouve imprudent de voyager avec soixante mille francs de titres au porteur... Il arrive tant de choses!... Avec les attentats, les vols dans les trains ou dans la rue!... Vois les journaux : ils en sont pleins... Alors, tu comprends!... Au surplus, est-ce bien nécessaire de te charger de pareille somme?... Quant à ma santé, je vais beaucoup mieux. Même, si tu voulais, il me semble que je pourrais bien...

— Mais tu es absurde! — s'écria Javelot impatient, et sans plus s'inquiéter de la santé de Berthe. — Il y a tous les jours, dans Paris, des gens qui circulent avec des centaines de mille francs en poche et on ne les assassine pas!...

Il s'animait, discourait avec volubilité, feignait la mauvaise humeur, presque la colère, et paraissait s'entraîner sur une piste dont il n'avait pas l'habitude.

— Enfin, — conclut-il — n'en parlons plus!

Berthe, — qui avait gardé de son passé un certain souci de l'argent, — tenait bon, ne répliquait pas, restait les yeux baissés sur son ouvrage, toute songeuse.

— Ensuite, — dit-elle, — le moment est mal choisi... Il fait encore froid... Ce matin, tu te plaignais d'une douleur dans le genou...

— Moi?... Mais ce n'était rien, rien du tout!.. Elle est passée, la douleur... Tu as pu voir tantôt, dans le jardin, qu'elle ne me gênait guère!...

— Alors...

Javelot ne disait rien. Son cœur battait, ses tempes bourdonnaient : quel parti allait-il prendre?...

— Si la réunion est après demain, — dit Berthe, — plus résignée que persuadée, il faudrait partir demain?

— Évidemment!

— Demain matin, même... Par le train de six heures...

— Oui.

— Sonne! — dit Berthe. — Il faut prévenir Augustine, qui préparera ta valise... Mais crois-tu que je ne pourais pas t'accompagner?...

— Ah! mais non! — s'écria Javelot : — pas d'imprudence!... Et puis, pour trois ou quatre jours, faire un pareil voyage, en ton état!... Non!... non!...

Parce qu'Augustine se faisait attendre, il voulut aller lui-même l'avertir. Et, en passant auprès de Berthe, il se pencha vers son front et l'effleura d'un baiser.

— Pauvre chérie! — dit-il.

Puis il sortit en sifflotant un air.

Berthe s'attrista. Elle murmura une courte phrase où se condensaient toutes ses pensées :

— Comme il est gai, malgré tout!... Ah! que les hommes sont heureux!...

Depuis le passage de Sylvie à la Maisonnette, elle éprouvait souvent cette espèce d'amertume et presque d'hostilité contre l'époux qu'elle voyait favorisé par le sort. Oui, l'homme s'était taillé dans la vie la meilleure part... Oui, la femme est dupe ou esclave...

« Pourtant, — se dit-elle, — autrefois, je ne sentais pas mon esclavage... ou bien je l'aimais... »

Elle soupira.

Là-haut, André vif et rapide, choisissait ses deux ou trois costumes les plus élégants et les faisait mettre dans sa valise.

II

Leste et rajeuni, André sauta du wagon sur le quai. Un employé le suivait, portant son léger bagage. Tout droit et vite il alla vers un fiacre, s'y installa et cria :

— Hôtel Angibert, 14 *bis*, rue de Commines !

C'était un brave et sage hôtel, au Marais. La propriétaire, une vieille femme à lunettes, jadis liée avec le père et la mère de Berthe, traitait familièrement « ses » voyageurs. Berthe avait exigé de son mari qu'il descendît là : elle le saurait en sûreté — et bien soigné, si d'aventure il était souffrant.

Le fiacre arrêté, Javelot en descendit rapidement et se dirigea vers le bureau :

— C'est moi, madame Angibert ! — dit-il gaiement.

Et, sans s'attarder aux exclamations étonnées de la vieille :

— Je ne fais que passer, — dit-il ; — j'ai affaire aux environs de Paris... Voici ma valise. Je n'emporte que mon sac... Ne vous inquiétez pas si je ne reviens pas demain, et gardez ma correspondance...

— Au moins, choisissez votre chambre, monsieur Javelot ! J'en ai une au premier qui...

— Ce que vous ferez sera bien fait, madame Angibert... Au revoir !...

— Et votre dame ?... Sa santé ?...

— Bien... c'est-à-dire mieux, car elle a été souffrante... mais c'est fini... Allons, au revoir !...

Il s'élança de nouveau dans la voiture, en criant de manière à être entendu :

— Gare Saint-Lazare !

Mais, arrivé sur le boulevard des Filles-du-Calvaire, il se pencha promptement à la portière :

— Cocher, — dit-il, — allez d'abord rue Montmartre, au bureau de l'*Avant-Garde Féminine*.

Il se sentait jeune et vigoureux, la poitrine dilatée par une étrange griserie. Il ne voyait rien. Il allait comme dans un rêve. Il glissait vers son but comme l'eau glisse fatalement sur un plan incliné. Ce qu'il éprouvait n'était pas du bonheur, ni même de la joie, ni même du plaisir : c'était l'im-

pulsion violente d'un désir instinctif, impérieux et tenace, une soif longtemps réprimée et qui s'exaspère quand la fontaine est proche. Un seul mot surgissait dans ce chaos : « Enfin!... » Un seul nom : « Sylvie », était sur ses lèvres qui ne le disaient pas.

La voiture s'arrêta; il descendit, il grimpa un étage, deux étages, parla à des filles de service, demanda « madame Sylvie Rolan », — car c'était ainsi qu'elle signait, de son nom de jeune fille; — on le fit redescendre, regrimper, attendre; il entendit des voix, respira des parfums capiteux, aperçut d'élégantes jeunes femmes qui traversaient en parlant fort des salles où sur des tables traînaient des papiers... Et voilà, auprès de lui, un frôlement, un petit cri joyeux :

— Est-ce possible?... c'est vous!...

André palpita; un flot tumultueux lui monta au visage. Puis il devint tout pâle. Saisissant la main de Sylvie :

— Venez... venez!

— Quelle hâte!... Qu'y a-t-il? — disait Sylvie. — Est-ce que vous repartez à l'instant?

— Non. Mais venez!... On ne peut pas causer ici... Descendons.

— Est-il impatient, cet homme aimable! — dit Sylvie, amusée. — Mais est-il impatient!... Partons, puisque vous le voulez... Par là.

Elle montrait l'antichambre, où déjà elle était, se coiffant d'une toque en fourrure et jetant une pelisse sur ses épaules. Ensemble ils descendirent un petit escalier en colimaçon, mal éclairé, elle, passant la première, ses jupes faisant un frou-frou de soie et laissant un sillage de parfum.

Il la suivait, le cœur battant. Et il se disait :

« Je suis fou, ma parole!... je suis fou!... »

Dans la rue, sur le trottoir, en ouvrant à Sylvie la portière de la voiture qui l'avait attendu :

— Où allons-nous? — dit-il.

Moqueuse, elle répondit :

— C'est moi qui vous le demande.

— A un hôtel, d'abord, pour déposer ce petit bagage... Quel hôtel?

— Quel hôtel?... Mais comment voulez-vous que je sache?...

— Si. Vous savez... J'en suis sûr... Vous savez tout...

— Mais non, mais non...

Il y eut un court débat, pendant lequel, sans en avoir l'air, Sylvie réfléchissait.

— Je veux être libre, très libre, — dit Javelot.

Experte, sans doute, elle comprit. Et, subitement :

— Eh bien, — fit-elle, — donnez l'adresse : Avenue du Trocadéro, 52.

La voiture fila. Et, tout de suite, quand il fut assis auprès de Sylvie, dans l'étroite intimité de ce logis roulant, André sentit de nouveau le désir chauffer son sang, tendre ses nerfs, gonfler sa poitrine, ébranler son cerveau. Il serrait entre ses mains les mains réunies de Sylvie qui, parfois, poussait de petits « aïe! » car ses bagues la blessaient. Il ne savait trouver aucun mot pour commencer un entretien qu'il souhaitait et redoutait à la fois. Bientôt il se jugea faible et ridicule. Alors, vivement, il enlaça les épaules de la jeune femme et la tint embrassée. Sa bouche quêtait celle de Sylvie, qui se détournait en disant faiblement :

— Non, non... Je vous en prie... je vous en supplie...

Il se fit plus pressant. Et Sylvie, contrainte, livra sa joue et non ses lèvres... Un silence suivit, embarrassé. Puis André toussa, d'une toux hypocrite, et reprit les mains de la jeune femme.

Elle dit :

— Qu'avez-vous fait depuis que nous ne nous sommes vus?

— J'ai pensé à vous... Et vous?

Il la regardait dans les yeux, longuement, profondément.

— J'ai travaillé, — répondit-elle.

— Je vous ai surprise!... Vous ne m'attendiez guère?...

D'une voix grave, émue, elle repartit avec simplicité :

— Au contraire, je vous attendais chaque jour... Je savais bien, je sentais bien que vous viendriez...

— Oh! Sylvie!...

Il murmura ce nom plutôt qu'il ne le prononça. Puis :

— Vous ne rirez pas de moi?...

— Oh! — fit-elle, comme offensée de la supposition. — Et pourquoi?

— Parce que... parce que...

Il n'osait pas dire : « Parce que je dois vous paraître dément... parce que je vous veux, moi qui suis d'âge à être votre père... et parce que, peut-être, vous ne voulez pas de moi... » Et il continua :

— ... Parce que... je ne vivais plus depuis votre départ... Il y a six mois... Six mois!... c'est long!... Il me fallait vous revoir...

Et il répéta, comme certain soir, là-bas, dans l'Enclos :

— Si vous saviez!...

De même, elle répondit encore :

— Je sais...

Il était tout pénétré par les effluves odorants et chauds qui se dégageaient de Sylvie. La senteur des fourrures où elle était emmitouflée le grisait. Dans la demi-obscurité du fiacre, les pierres qui ornaient ses oreilles lançaient des feux courts et colorés. Sa main frémissait dans la main d'André. Ses pieds battaient de petits coups.

— Je suis heureux, — dit-il naïvement.

— Et moi, très heureuse de vous revoir.

Mais voilà que le souvenir de Berthe, inopportun, glissa par l'esprit de Javelot. Il n'eut pas beaucoup de peine à le chasser.

Ils descendirent devant l'hôtel, — un vaste établissement cosmopolite, enveloppé de silence et de discrétion. — Ils dirent ensemble :

— C'est très bien.

Un garçon, une femme de chambre s'empressaient.

— Vite, — dit André, — une chambre, du feu et servez le thé.

Il marchait, la tête haute, le pas ferme, avec une tranquille assurance et une audace ingénue. Mais, en lui-même, il se disait, comme un collégien à sa première équipée : « C'est moi!... moi!... moi!... » Il éprouvait un orgueil naïf, il ne se reconnaissait plus et n'essayait même pas de se reconnaître : Sylvie était près de lui.

Maintenant, dans l'étroit salon qui précédait la chambre, le domestique allumait le plafonnier, ouvrait le radiateur, préparait une table et le thé... Comme il s'attardait à la parure d'une nappe et à l'ingénieuse disposition des petits fours, André, nerveux, le congédia, pendant que Sylvie,

debout près de la fenêtre, tapotait du bout des doigts sur les vitres.

Sournoisement, il poussa le verrou. Et, aussitôt, il se dirigea vers Sylvie.

Il l'entraîna vers un fauteuil profond, s'assit et l'emprisonna dans ses bras frémissants. Elle riait, se défendait mal, avec de petits mouvements et des mots inachevés. Mais lui, les lèvres tremblantes, disait :

— Laissez-moi vous regarder, Sylvie... laissez-moi... laissez-moi...

Il balbutiait, tandis qu'elle se détournait avec malice. Sa toque en fourrure blonde et ses cheveux confondus lui faisaient un casque d'où jaillissait une aigrette blanche, légère et mouvante. Sylvie avait l'air d'un oiseau posé sur une branche et prêt à s'envoler.

André désigna du doigt le manteau qu'elle avait gardé :

— Otez cela, je vous en prie!

Et, lui-même, il tentait de la débarrasser. Mais elle, aussitôt, se mit debout :

— Non, ce n'est pas la peine. Je n'ai que deux minutes. Prenons le thé.

La pendule sonna sept heures.

— Diable! — fit-elle, — vite!... j'ai tout juste le temps.

Elle était près de la table, versant paisiblement le thé dans les tasses. André la regardait.

Jamais, non jamais il ne s'était senti si maladroit. Il se trouva ridicule et rougit un peu. Pourtant il ne pouvait se conduire comme un goujat et la traiter comme une fille... Le calme de Sylvie le déconcertait... Elle ne se doutait guère, sans doute, que s'il voulait!... Eh bien, oui, il voulait!... Oui, il veut!... et là, sans retard!.....

— Allons! — dit la jeune femme, en lui montrant une chaise auprès d'elle, — venez. Le thé refroidit.

Elle souriait, de ce sourire des yeux qui la rendait irrésistible, et elle parlait avec cette voix roucoulante qu'il aimait tant. Il s'approcha. Et, soudain, à l'instant où elle portait un biscuit à sa bouche, il l'enlaça vigoureusement...

— Je vous veux... je vous veux... Il y a trop longtemps... si longtemps!...

Elle se débattait sans très grande énergie. Elle disait : « Non..., non », mollement. Même elle sut, avec adresse et sans qu'il y prît garde, retirer de ses cheveux une longue épingle... Elle eut de petits cris de révolte.

Et bientôt elle ne résista plus...

III

Maintenant Sylvie, à son tour, est assise dans le grand fauteuil. A genoux devant elle, André la regarde amoureusement. Il est ému, tendre et reconnaissant. Mais il est un peu gêné aussi et il murmure :

— Dites-moi que vous me pardonnez...

Il croit apercevoir deux larmes dans les yeux de sa maîtresse et sa bouche se hausse jusqu'aux chères paupières humides. Il est enivré. Il lui dit comme il a rêvé d'elle, comme il l'a désirée, et comme, à présent, il se sent fort et heureux, par le bonheur qu'elle lui donne. Il lui baise les doigts, dévotement, l'un après l'autre, traîne sa bouche dans la paume des petites mains alanguies, sur les poignets ronds et menus, puis, avide, il cherche les lèvres, qui ne craignent plus de s'abaisser vers lui.

Il bégaye :

— Merci... merci... ô ma chérie !

Tout son être est débordant de gratitude et de fierté. Il est un autre homme. Il ne doute plus de lui. Il veut : il prend. Il prend !... Et quelle femme ! Esprit, jeunesse, beauté, n'est-elle pas tout cela ?... Et lui ? se peut-il qu'il ait plus de trente ans ? N'y a-t-il pas en lui, en ce moment, une miraculeuse poussée de jeunesse, une montée de sève d'été en plein automne ?...

De ses doigts légers, Sylvie caresse les tempes argentées de son amant. Il se laisse faire, pâmé dans la béatitude de ce frôlement doux, anéanti de joie et troublé d'espérance. Il pense à la soirée toute proche, aux heures qui passeront trop vite dans le secret de ce nid délicieux.

Elle dit :

— M'aimez-vous ?

— Ne le vois-tu pas ?

— Dites-le moi! — répliqua-t-elle. — Dites-moi que vous m'aimez!...

Quelque chose de profond tressaillit soudain dans l'âme d'André. Il sentit qu'il ne pourrait pas dire à cette femme le mot solennel et définitif qui lie les âmes plutôt et mieux que les corps... Pourtant, comme il l'avait désirée! comme il l'avait ardemment possédée!... Non, il ne lui dirait pas : « Je t'aime ». Il en comprit la péremptoire impossibilité. Il prit un détour et répondit avec un amoureux sourire :

— Les paroles sont peu... Faut-il de vains mots pour exprimer ce que l'on prouve?

Sur le front de Sylvie parut un pli de mécontentement. Elle fit : « Ah?... » d'un ton interrogateur, à la fois triste et fâché.

Lui, André, caressait et baisait les mains de sa maîtresse, la face enfouie dans la tiédeur de cette jupe.

Sylvie soupira.

— Il faut nous quitter, — dit-elle.

— Non.

— Si! Il le faut.

Et, comme elle tentait de se dégager :

— Non! non! non! — fit-il avec une froide ténacité. — Je vous ai, je vous garde.

— Mais...

— Oui, je sais : la Revue, la copie...

Il eut un geste gamin :

— Tant pis pour la Revue et la copie!...

De plus belle, il l'étreignit et couvrit son visage de baisers.

— Ah!... les nécessités de la vie!... — gémissait-elle.

— Oublions-les!

— Hélas! je ne le puis.

— Pourquoi?... Ne suis-je pas là, moi? Et tant que je suis là, je vous veux joyeuse et libre, je vous veux à moi, toute et tout le temps... Tout le temps!... il sera trop court, ce temps-là!... Et puis après...

— Après?...

— Après, il y aura le mari, — ajouta-t-il durement, les sourcils froncés.

Cette maladroite évocation de l'absent parut contrarier Sylvie.

— Je vous ai fâchée? — dit-il, l'air embarrassé.

— Non... surprise... J'avais oublié que vous ne saviez pas... Elle hésitait.

— Quoi?... Qu'ai-je à savoir?

— Rien. Je vous dirai ça plus tard.

Il craignit de lui déplaire en insistant davantage et il se tut.

Alors, très nerveuse, elle s'approcha d'une glace, rétablit l'équilibre de sa coiffure, remit sa toque et son manteau, but une gorgée de thé refroidi et se dirigea vers la porte.

Mais André qui, le sourire aux lèvres, lui barrait le passage, referma sur elle ses bras étendus. Très douce, elle demeura, un instant, sur sa poitrine, le visage blotti dans l'entre-bâillement du gilet... Mais ses yeux grands ouverts et inquiets démentaient cette attitude amoureuse. Ses regards semblaient considérer au loin quelque chose qui la préoccupait bien plus que cet homme fortement épris.

André, le visage penché sur les cheveux de sa maîtresse, lui disait à l'oreille :

— Ne me quitte pas... Reste avec moi ce soir... et demain... et aussi tous les jours suivants... et les nuits... et les autres jours encore... Je vais avoir soif de toi sans cesse... Je le sens... Je te veux... Reste!...

Elle resta.

Et, plus que jamais, le cœur d'André déborda de reconnaissance pour le don que Sylvie lui faisait d'elle-même et pour ses généreuses caresses.

Deux semaines s'écoulèrent ainsi. Chaque jour, André passait à l'Hôtel Angibert, y trouvait une lettre de sa femme, à laquelle il répondait d'un mot.

Berthe s'étonnait et s'inquiétait de la lenteur des négociations relatives aux « Forêts Coloniales ». André s'efforçait de la rassurer par d'ingénieuses explications, qui devaient nécessairement lui suffire.

Elle lui recommandait de se ménager, de se coucher tôt, de ne pas veiller. Elle le chargeait de petites commissions, — dont il s'acquittait du reste avec le plus grand zèle, pendant les heures où Sylvie l'abandonnait pour la Revue. — Elle le suppliait de ne pas quitter Paris sans avoir vu Hortense et madame Gérard,

et elle lui recommandait de ne pas vendre les titres sans que M. Lebars l'y eût formellement exhorté. Elle disait qu'elle allait mieux, racontait la visite de M. du Maine-Baré, venu sans M. Jacques, cette fois, et qui l'avait taquinée au sujet de ce voyage à Paris : « Ah! ah! — s'était-il écrié, — il y va donc, lui aussi!... J'étais sûr qu'il finirait par là!... Et, vous savez, madame Javelot? laissez-le faire... Il le faut... Un homme a besoin de mouvement, de changement, de variété dans sa vie... » Et il s'était frotté les mains, — disait-elle, — en riant et faisant : « Ah! ah! ah!... lui aussi, Monsieur Javelot, lui aussi!... » Berthe l'avait trouvé plus insupportable que jamais et de très mauvais goût. Quant aux Natte, ils organisaient une souscription en faveur des « Enfants nés avant terme », une œuvre nouvelle et des plus recommandables. Mais la population de Granteyre demeurait froide et ne secondait pas leur initiative. Ils s'en plaignaient tous les deux avec les mêmes gémissements...

André lisait ces lettres d'un regard distrait, plus préoccupé de Sylvie que de ces menues histoires de province.

Il y répondait mal, s'excusant de sa brièveté en alléguant des retards imprévus dans les rendez-vous et les réunions d'affaires. Il s'efforçait à être tendre et ne parvenait qu'à être affectueux. Berthe exigeait une lettre chaque jour; et, chaque jour, il fallait que sa plume fût menteuse.

IV

Le matin, au petit jour, pendant que Sylvie dormait encore, les cheveux dénoués, les bras nus et languissants, il la contemplait, éperdu.

Aucune mélancolie ne venait le surprendre, aucun sentiment de l'autrefois ne surgissait tout à coup dans son âme nouvelle. Il était autre. Comment le passé pouvait-il s'être aboli?... Comment persévérait en lui cette espèce d'ignorance de lui-même? Il était heureux d'un bonheur étrange, lancinant, presque cruel. Il ne souhaitait rien que de le prolonger, ne craignait rien tant que de le voir finir.

Les amants ne se quittaient guère. Les absences de Sylvie

étaient brèves, mais André les trouvait interminables. Seul, il tuait le temps comme il pouvait, lisant trente-six journaux sans s'attacher à sa lecture, enfilant au hasard les avenues qui entourent le Trocadéro, ou bien errant sans rien voir à travers les salles du Musée Ethnographique. Il faisait les cent pas sous l'hémicycle, s'arrêtait au-dessus de la fontaine et regardait Paris. Mais il ne le voyait pas, absorbé dans son calcul des heures et des minutes. A chaque instant, il consultait sa montre. Aussitôt que l'aiguille atteignait le point où il l'avait souhaitée, il faisait demi-tour et se jetait dans une voiture qui l'emportait où Sylvie lui avait donné rendez-vous. Toujours il y était avant elle. Sylvie arrivait essoufflée, en hâte. On hélait une voiture. On se réfugiait l'un contre l'autre, dans « la boîte à baisers », — comme Sylvie l'appelait, — et l'on se faisait conduire au Bois, ou hors barrière, ou simplement chez soi, en attendant le dîner...

Jamais André ne parlait de Gérard ni du voyage que celui-ci prolongeait en Finlande. Même, si le souvenir lui en revenait, il s'empressait de l'oublier. Pourtant, une fois, dans leur chambre, Sylvie ayant tiré de sa poche un petit calendrier, puis le consultant, soucieuse, Javelot ne put retenir cette question :

— Combien de temps avons-nous encore avant son retour?

— Son retour?...

Sylvie souriait d'un air singulier.

— Oui... son retour?... — répéta l'amant, inquiet.

— Bah! — fit-elle, — peu nous importe!

— Comment?... peu nous importe?... Mais son retour, c'est notre séparation, c'est la fin de mon bonheur... C'est... enfin, je te perds!...

Et il passait la main sur son front, qui se contractait.

Elle était couchée sur le divan; lui, assis près d'elle.

— Venez! — fit-elle doucement.

Il s'approcha davantage.

— Là, — fit-elle en montrant le tapis.

Il comprit, et, docile, s'agenouilla. Elle se plaisait à le voir dans cette humble et tendre posture. Attirant à elle la tête d'André, elle dit :

— Regardez-moi bien, là, dans les yeux, et comprenez-moi : *je suis libre.*

— Libre?... Que voulez-vous dire?...

— Je vous ai dit : « Comprenez-moi ». Vous ne devinez pas?... *Je suis libre*...

Avec application, elle avait détaché les syllabes de ces mots pleins de graves réticences. La voix les faisait résonner comme de petits marteaux frappant sur le cerveau d'André.

— Libre de mes actions, libre de mon corps... Entendez-moi : je n'ai plus de mari... et je vous aime, vous, rien que vous...

Une émotion bizarre et complexe, envahit le pauvre amant. C'était d'abord une surprise mécontente, car il avait été trompé : Sylvie ne lui avait pas dit la vérité. Ce fut ensuite de la joie, de l'ivresse, à se sentir seul maître d'une pareille femme. Enfin, c'était aussi une sorte d'allégement à se dire qu'il ne la volait à personne.

Il interrogea, tremblant un peu :

— Libre?.. Divorcée, alors?... Depuis quand?...

— Dix-huit mois.

— Pourquoi ne nous en as-tu rien dit, à la Maisonnette, quand tu es venue?

Ce « nous » déplut à Sylvie. Elle n'en laissa rien paraître et dit avec calme :

— Je connaissais votre... l'opinion de madame Javelot sur le divorce et les femmes divorcées.

— Vous vous trompez. Nous aurions compati à....

— Non! — s'écria-t-elle, violente, — non, vous n'auriez pas compati, parce que madame Javelot n'aurait pu comprendre... Elle aurait eu tôt fait de rompre avec moi... Et je ne vous aurais plus revu, mon ami, *vous*, mon André...

Elle baissa les yeux. André pensa : « Elle m'aimait donc, alors que je ne m'en doutais pas!... » Et il en ressentit une reconnaissance mêlée de confusion.

Sylvie achevait sa phrase :

— Et je voulais tant vous revoir, cher, cher, cher!...

André lui serra les mains, chercha ses lèvres, y appuya les siennes. Puis il dit :

— Pourquoi ce divorce?... Quel motif?...

Sylvie parut se recueillir. Et elle conta ceci, avec le ton d'une actrice qui débite un monologue :

— J'étais à bout de sacrifices. Vous savez si j'ai peiné pour

lui, pour l'aider dans sa tâche !... Tout ce que son travail avait de plus ingrat, je l'avais accepté ou réclamé pour moi... Un jour, je lui déclarai fermement, sans aigreur ni colère, que j'étais lasse de ces besognes obscures et anonymes ; que j'étais capable de penser par moi-même et d'écrire ce que je pensais ; enfin je lui déclarai, sans violence, qu'il n'avait plus à compter sur moi pour la préparation de sa classe ou la correction des devoirs. Le temps que j'y passais, je l'emploierais à mes études personnelles, ou à écrire, puisque je me sentais du goût pour les lettres... Il prit la chose en riant. Il railla et me dit : « Oui, oui... Nora... *Maison de Poupée*, n'est-ce pas?... » Et il se moquait. Je perdis mon sang-froid : « C'est bon ! égayez-vous », lui dis-je. « Rira bien qui rira le dernier. — Comment cela? — Comment?... Je ferai ce que j'ai dit, et sans tarder. — Je t'en défie ! — Ne me défiez pas : ce sera fait demain. — Allons donc ! » Et il continuait de rire... « Ce soir même, je vous le répète, je ferai ce que j'ai dit... » Quand il vit que je parlais sérieusement et avec une telle résolution, il abandonna son air ironique et s'emporta : « Jamais je n'y consentirai ! » cria-t-il. « Te voir écrivailler je ne sais quoi, je ne sais où... ridiculiser mon nom, peut-être !... Et me laisser toute ma besogne sur le dos, à l'instant où je prépare ma thèse de doctorat, une thèse qui sera ma gloire, entends-tu? — Je me moque de votre gloire ! » répondis-je, « moi, j'ai ma vie à bâtir. Bâtissez la vôtre, et laissez-moi tranquille. — Tu es une misérable ! — Je ne suis pas une misérable, mais une femme lasse d'être domestiquée et qui veut secouer le joug. — Le joug !... Eh bien, tu ne le secoueras pas, le joug, je t'en réponds ! Je te défends d'écrire, entends-tu?... Folle, va ! — Bon ! injuriez-moi, à présent !... Si vous saviez comme cela m'est égal !... » En même temps, je me dirigeais vers la porte. « Où vas-tu? » me cria-t-il, « je t'ordonne de rester ! » De toutes mes forces, je répondis : « Non ! » Alors sa main se leva et s'abattit sur ma joue. Rouge, échevelée, je courus dans ma chambre. En hâte, je réunis un peu de linge, quelques vêtements, je pris l'argent nécessaire à ma subsistance pour quelques jours. Puis je gagnai l'escalier de service et je quittai la maison... C'était le soir... Une voiture me conduisit chez... chez ma tante Walleret...

— Votre tante Walleret? — dit André, soupçonneux. — Vous ne m'en avez jamais parlé...

— Vraiment?... C'est possible... Ma tante Walleret est la mère de ce parent auquel j'écrivais quelquefois pendant que j'étais chez vous... Je lui envoyais mes articles pour la Revue... Vous ne vous rappelez pas?...

— Si!... si!... je me rappelle, à présent... Mais c'était les lettres pour votre mari que vous lui envoyiez?

Sans répondre, Sylvie poursuivait :

— Le lendemain, j'allai à *l'Avant-Garde*. Je vis miss Hutchinson. Je lui narrai ma triste aventure. Elle me demanda un article. Je l'écrivis et elle l'accepta aussitôt. Il avait pour titre : *Le Reflet de Monsieur*. J'y développais cette idée qu'une femme ne peut se contenter d'être le reflet de son mari, mais qu'on doit se créer une vie personnelle, etc., etc... Vous voyez le thème?... L'article lui plut : elle me le paya cent francs et me promit qu'elle m'en prendrait désormais un par semaine. Ma vie était assurée. Je ne reparus plus chez monsieur Gérard. Par la suite, il m'envoya du papier timbré... Et je m'acheminai vers le divorce... J'avais abandonné le domicile conjugal et le jugement fut prononcé contre moi... Voilà, mon pauvre ami, toute mon histoire.

Sylvie avait parlé vite, sans hésitation, comme si, depuis longtemps, ce discours avait été apprêté, tenu en réserve. André ne le remarqua point. Il leva la tête et, d'un regard amoureux et triste, il enveloppa sa maîtresse.

Ah! qu'elle était jolie, en cette pose abandonnée, le corps étendu, les yeux noyés de vague, la bouche entr'ouverte sur ses dents claires! Les veines bleues de ses tempes et de son cou se montraient, sinueuses, sous l'épiderme frais, avant de se perdre dans la masse des cheveux. Les yeux d'André se fermèrent, éblouis. Mais, se ressaisissant vite, il balbutia :

— Ma pauvre chérie!... Pourtant ce que tu voulais était infiniment sage et raisonnable... Travailler, besogner ainsi!... toi!... une femme comme toi!... Ah! que je te plains!...

Sylvie réprima un sourire. Elle se rappelait un André dédaigneux et sévère quand on lui vantait le mérite des femmes. Elle se souvenait de certaine petite querelle sur l'esclavage de l'épouse... Ah! comme elle l'avait vite changé!... Comme

elle en avait bien fait sa chose!... L'ironie qui était dans ses yeux parut se fondre en tendresse. Elle jeta ses bras au cou de son amant, et dit :

— Vous me plaignez, ami?... pourquoi?... Je ne suis pas à plaindre, mais à envier... Puisque je t'ai, *toi*, je ne désire rien de plus.

Il la couvrit de baisers.

— Ah! chère, chère!... Que pourrais-je faire pour te rendre heureuse tout à fait?... dis?... Dis-le moi!...

Elle baissa les yeux comme pour cacher des larmes et, tout bas. murmura :

— Rien..., puisque tu n'es pas libre, toi.

Javelot eut un recul : devant ses yeux passa l'image de Berthe qui l'attendait là-bas. Mais il la voyait avec son visage flétri. ses lèvres fanées, ses cheveux gris, ses yeux tristes. Elle était le symbole du devoir austère, impérieux et dur. Il sentit le solide obstacle d'une union presque trentenaire. Il fut lâche. Le visage dans la poitrine de sa maîtresse, il eut de longs soupirs, en répétant :

— C'est vrai... Je ne suis pas libre... Je ne suis pas libre...

Sylvie berçait le pauvre homme avec les paroles qui dépitent l'éternelle plainte des tardives amours : « Nous nous sommes rencontrés trop tard!... » Et elle déclamait :

— A nous deux, que n'aurions-nous pas réalisé de beau, de grand, de magnifique? Hélas! nous avions pris, chacun de notre côté, la voie étroite qui ne sort pas de la médiocrité. Je l'ai laissée. moi... Mais toi!... Il t'aurait fallu la grande route ensoleillée, que suivent l'artiste, le poète, l'orateur, l'homme politique!... Tu étais propre à tout. Aucune tâche n'était au-dessus de tes forces. Au lieu de cela... Hélas! mon ami, la vie t'a jeté dans des besognes mercantiles, et personne autour de toi ne t'en a tiré, car nul ne t'a connu, ne t'a estimé ce que tu vaux!... Mais, les dons merveilleux que la nature t'a prodigués ne sont pas détruits. J'en suis sûre. Pour les mettre en lumière, il te suffirait de quitter cette existence obscure et inutile, de ne pas demeurer loin de moi qui te comprends, loin de Paris qu'il faut à ton intelligence, à ton goût, à ton savoir, loin de tout ce qui te classerait enfin à ta juste place, car tu es une valeur, toi, une valeur qui se perd...

Elle continua longtemps encore, sur ce ton, ressassant les mêmes propos, les répétant sous diverses formes, infatigable dans son admiration pour son amant comme dans ses instances. André ne parlait pas. Une fois cependant il chuchota :

— Je suis trop vieux... C'est fini.

Elle se récria vivement :

— Tais-toi!... tu blasphèmes!... « Trop vieux! » Avec ton ardeur juvénile, ta fermeté, ta volonté?... Trop vieux, parce que tu n'es plus capable d'une folie passagère ou d'un léger caprice, mais qu'il te faut une forte et grande passion?... Trop vieux! Mais tu es en pleine possession de toi-même, en pleine maturité!... Oh! à nous deux, nous soulèverions le monde!

Étourdi par ces paroles plus capiteuses que le vin, ébloui par ces mots qui jaillissaient de ces lèvres charmantes, Javelot était enivré. A chaque phrase que disait sa maîtresse, il pensait : « Comme elle me connaît!... Elle seule me comprend... Et nous sommes séparés!... séparés pour toujours!... Rien que des minutes, des heures volées!... Et, là-bas, la vie morne, sans elle... »

D'une caresse, elle étouffait les soupirs d'André. Il l'étreignait :

— Tu es à moi, rien qu'à moi, dis?

Mais Sylvie se dégagea, se dressa en secouant la tête comme pour chasser une pensée obsédante :

— Allons, à la tâche! — dit-elle avec une gaîté forcée. — A présent, je vais travailler.

En moins d'une minute, elle fut coiffée, vêtue de son manteau, prête à sortir. Mais André :

— Oh! cette chaîne! — cria-t-il, — cette chaîne!... Je la hais!...

Et Sylvie ne sut pas si c'était la chaîne du mariage ou celle du travail qu'il détestait si hautement.

V

Pour Sylvie, les jours suivants furent d'une activité affolante : rendez-vous d'affaires, « petits bleus », coups de télé-

phone, à toute heure de la journée ou de la soirée... Elle faisait la mystérieuse, quand Javelot l'interrogeait : « Je vous dirai ça dans quelques jours... », et elle souriait avec finesse. Puis elle répondait de travers à ses autres questions et parfois ne semblait pas entendre ses propos amoureux. Enfin elle était souvent mélancolique et se montrait avec les yeux rouges, comme si elle avait pleuré.

A grand'peine, André put lui arracher quelques instants pour une séance chez un photographe : il voulait un portrait de sa maîtresse, — une épreuve unique dont le cliché serait brisé devant lui. — Sylvie s'était égayée, un moment, à se voir élégante et jolie sur le petit bout de carton où elle émergeait d'un nuage, les épaules nues, avec ce sourire des yeux qui lui était particulier. Audacieuse, elle avait même écrit au-dessous : « A toi, mon André bien-aimé... Ta Sylvie... » Et Javelot (tant il était changé!) n'avait trouvé cela ni indécent ni dangereux. Il avait lu, avait baisé l'image et l'avait serrée dans son portefeuille.

Il rêvait d'une surprise qu'il ferait à Sylvie et dont elle serait si contente qu'elle en oublierait ses tracas et redeviendrait amoureuse et gaie comme auparavant. Que de fois il l'avait entendue déplorer le manque de confort et la banalité de la pension de famille où elle vivait! Elle gémissait de n'avoir pas un « chez-elle » où le recevoir : « L'hôtel, la chambre louée à tous venants!... Le vilain cadre pour notre bel amour!... » Et des larmes tremblaient dans ses yeux.

Avec mélancolie, elle traçait le plan du *home* idéal qu'elle rêvait. Elle disait le genre des meubles et la couleur des tentures qu'elle choisirait, la nuance des tapis et même les bibelots qu'elle aimait. Et, pour conclure, elle ajoutait : « Mais non... je suis stupide... Qu'est-ce que tout cela me fait, puisque je te possède, *toi*?... »

Ces propos s'étaient logés dans le cœur d'André. Sa mémoire en conservait le souvenir précis. Il voulait faire cette joie à sa maîtresse de lui offrir ce « chez soi », ce coin tout à elle, qu'elle désirait tant! Mais Sylvie accepterait-elle?... Il se rappelait la lutte qu'il avait dû soutenir pour lui faire garder la bague qu'il avait un jour glissée à son doigt; et il n'avait pas oublié la longue discussion qui avait suivi l'achat fait pour

elle d'une étole en zibeline... Bah! ce ne serait pas la même chose : sa délicatesse n'aurait pas lieu de s'alarmer, puisque c'était pour *lui*, non moins que pour *elle*, cette chambre, ce salon, ces meubles, tout ce ménage de petite mariée qu'il voulait installer secrètement... Et, quand elle serait là, sans doute redeviendrait-elle tendre et passionnée comme elle l'était quelques semaines plus tôt. Et, lorsque André la quitterait, — le pourrait-il jamais?... — il la laisserait heureuse jusqu'au prochain revoir.

Ces pensées mûrissaient dans l'esprit de Javelot, lorsqu'un matin, à l'Hôtel Angibert, on lui remit la lettre suivante :

Paris, 10 avril 19..

Georges Lebars, agent de change, présente ses compliments à M. Javelot et l'informe qu'il tient à sa disposition la somme de 44 875 francs, provenant de l'opération sur les titres « Forêts Coloniales », vendus à la Bourse de ce jour.

Et, au-dessous de ces lignes écrites par un employé, l'agent de change, en tant qu'ami et conseiller de Javelot, avait ajouté de sa main :

Désastreux!... Je regrette beaucoup, mon cher ami, que, malgré mes avis, vous ayez voulu vous défaire sur-le-champ de ces valeurs. Ce n'était pas le moment!... Mais vous l'exigiez!...

Ayant lu, André plia la lettre et la glissa distraitement dans son portefeuille, où elle voisinait avec l'image de Sylvie. Ensuite il parcourut une lettre de sa femme, qui s'inquiétait de son absence prolongée et le conjurait de revenir au plus vite.

Cette insistance le contraria. Parvenu rapidement au bas de la troisième page, il froissa le papier, puis le déchira en petits morceaux, qu'il jeta au loin d'une main rageuse...

Un fiacre passait. Il y sauta et se fit conduire chez l'agent de change, et, de là, rue d'Aumale, où il arrêta un appartement qu'il avait déjà visité et qui, sans nul doute, plairait à Sylvie : cet appartement était vide, réparé à neuf et on pouvait l'occuper aussitôt. La voiture le mena chez le gérant de la maison, rue Lafayette, et, de là, rue Royale, où il acheta un petit mobilier que Sylvie avait remarqué peu de jours auparavant. Le tapissier promit que tout serait installé dès le lendemain, rue d'Aumale.

Le cœur léger, André paya les meubles. follement, comme il avait payé d'avance une année de loyer à la grande surprise du gérant : il avait expliqué en deux mots que, voyageant beaucoup et souvent à l'étranger, il estimait cela plus commode. L'heure pressait : il courut à son rendez-vous quotidien. Sylvie se faisait attendre : il se sentit nerveux et impatient.

« Que fait-elle?... Où est-elle?... »

Et la jalousie le tenaillait.

Enfin elle est là! Il l'entraîne... Mais elle :

— Rentrons. J'ai beaucoup à vous dire.

— Moi aussi!...

Ils marchent très vite, bras dessus, bras dessous. André, si prudent aux premiers jours de leur liaison et qui osait à peine traverser le boulevard ayant Sylvie auprès de lui, s'est singulièrement aguerri et ne redoute plus les rencontres possibles. Sylvie est gaie, très vive. Elle plaisante et rit à tout propos. Javelot se sent en belle humeur, le corps d'aplomb, la santé solide. Il est heureux.

Les voici à l'hôtel, tous les deux assis près d'une table. Sylvie a disposé devant elle plusieurs numéros de *l'Avant-Garde*, elle a étalé une masse de lettres à en-tête commercial, des listes de noms et d'adresses, des pages couvertes de chiffres, d'autres où sont tracés des tableaux à colonnes avec des titres en belle ronde calligraphiée... Elle parle, elle explique... André ne semble pas très attentif. Il la regarde, elle, ses yeux, sa bouche, ses adorables petites mains.

— Voilà! — dit-elle. — Miss Hutchinson va lâcher *l'Avant-Garde* : elle se sent fatiguée, trop vieille pour en être encore la correspondante. Elle me propose de la remplacer : « Il n'y a que vous, madame Sylvie Rolan, — me dit-elle, — qui pourrez bien mener l'affaire... Oui, il n'y a que vous... » La situation est jolie : dix-huit mille francs d'appointements annuels, tous frais à la charge du bureau central de Chicago... A cela, il faut ajouter un bénéfice sur la publicité française apportée par le bureau de Paris et un tant pour cent sur les profits nets de l'entreprise... Miss Hutchinson a touché l'année dernière plus de quarante mille francs...

— C'est superbe! — s'écria Javelot. — Et tu as accepté bien vite, j'imagine!

— Hélas!... — répondit la jeune femme.

Elle soupira et garda le silence pendant quelques secondes. Puis elle continua :

— Oui, hélas!... car il y a un *mais*... un gros *mais*... La propriétaire de *l'Avant-Garde* exige de toutes ses correspondantes le dépôt d'une certaine somme, un gage, un cautionnement... Oh! c'est peu, mais c'est trop pour moi... Vingt mille francs... Cette condition est absolue... Faute de ces misérables vingt mille francs, Miss Hutchinson ne pourra présenter ma candidature... Alors je me suis dit... j'ai pensé... que... peut-être... vous verriez là un placement possible et que vous consentiriez à vous... à me... prêter... cette somme dont les intérêts seraient fixés par vous au taux... au taux... au taux... que vous voudriez...

Elle bredouillait cela, les yeux baissés sur ses papiers qu'elle tournait, retournait, rangeait et dérangeait sans raison et d'un geste fébrile.

André la regardait encore, la regardait toujours, avec un peu de malice aimable dans les yeux, un demi-sourire sur les lèvres. Il la trouvait adorable sous ce nouvel aspect de femme d'affaires, sa bouche voluptueuse et sa voix roucoulante disant des choses graves, parlant le langage des hommes d'argent... Les mots les plus vulgaires, avaient, en passant sur ses lèvres, des sonorités de douce musique... Comment donc faisait-elle pour communiquer du charme à tout ce qui émanait de sa petite personne?...

Il dit, pensif :

— Vingt mille?...

— Oui.

Il calculait. Machinalement, il porta la main au côté droit de sa poitrine pour sentir, à travers l'étoffe du vêtement, son portefeuille encore gonflé, malgré la brèche que venaient d'y faire l'achat du mobilier et le paiement de la location.

Il se plut à prolonger l'incertitude de sa maîtresse :

— Et tu dis que c'est une bonne affaire? — fit-il, aimable et ironique.

— Superbe.

Elle lui mit sous les yeux des bulletins de tirage, un livret de poste, des mémorandums de libraires et d'agents de publicité,

des factures de marchands de papier et de dactylographes... André la laissait parler. A peine l'entendait-il. Il la voyait belle. Il la désirait. Que lui importait cette histoire de journal et d'argent?... L'argent? Il n'a que la valeur des plaisirs qu'il donne. L'argent! Grâce à lui, Sylvie retrouvera sa gaîté. Elle sera attachée à son amant par un lien nouveau : par le bonheur matériel qu'elle lui devra.

— Sylvie, ma Sylvie, petite Sylvette, c'est fait.

— Que dis-tu?

— Eh oui!... C'est fait!... Je te veux gaie et amoureuse mieux que ces derniers jours... Je veux ta joie et ton rire... Je te dis que rien ne vaut ton baiser, ma Sylvie...

— O chéri!... chéri!...

Et Sylvie s'abîma dans les bras de son amant.

Puis, tout à coup, et comme prise de scrupule :

— Tout de même, tu sais, ne t'emballe pas!... C'est une affaire, cela, rien qu'une affaire... Il faudra que tu ailles consulter maître Clément... c'est le notaire... et Brun-Guillaume le banquier : ils connaissent à fond la chose...

— Je ne verrai rien ni personne que toi, — dit Javelot en la serrant plus fort contre lui. — Et puis tais-toi!... tais-toi! — cria-t-il, moitié riant, moitié fâché.

Mais Sylvie continuait, d'un ton important :

— ... Car vous comprenez bien, mon cher ami, que s'il n'en était pas ainsi, jamais je n'accepterais...

— Oui, oui, c'est entendu ! — répondit André, toujours en riant. — Et puis, replie-moi toutes ces paperasses et allons dîner!...

A présent, devant un miroir, Sylvie arrange sa robe, ses cheveux, sa toque, sa voilette. Avec une houppette chargée de poudre blanche, odorante et légère, elle caresse son visage. Elle avive ses lèvres d'un brin de rouge, et, provocante, elle regarde André dans les yeux...

Il va la prendre au cou, l'étreindre sur sa poitrine... Mais elle, d'un geste gamin, elle l'arrête :

— Ce soir, — dit-elle, — quand la poudre sera tombée!...

Et son rire tinte clair dans l'escalier où elle s'enfuit.

VI

L'enchantement de Sylvie fut à son comble lorsque Javelot la conduisit rue d'Aumale et lui dit plaisamment :

— Vous êtes chez vous, madame...

Elle s'était réveillée languissante, ce matin-là ; mais, quand elle avait trouvé sous son oreiller le portefeuille à son chiffre où dormait l'argent qui la ferait correspondante de *l'Avant-Garde*, elle avait suffoqué de joie et d'attendrissement. Bientôt une autre Sylvie s'était montrée, sérieuse, émue, reconnaissante ; une Sylvie raisonnable et fière qui ne devrait qu'à son travail ce qu'elle deviendrait, ce qu'elle serait ; une Sylvie calculatrice, économe et prévoyante, qui sait la valeur de ce qu'on lui confie...

— Mais je ne te confie rien du tout ! — s'écriait André, quand elle lui exposait ces idées, lui exprimait ces sentiments. — C'est à toi, cela, entends-tu ?...

Mais elle se refusait à comprendre.

A présent, dans l'appartement qu'il a meublé pour elle, en ce petit salon qu'elle trouve délicieux et qu'ils visitent ensemble, le cœur de Sylvie se gonfle d'orgueil et de plaisir. Elle sourit, à voir son amant aller, venir, ouvrir les armoires, et, comme un enfant qui s'amuse, essayer l'un après l'autre tous les fauteuils. Il dit :

— On est bien ici... Tu es chez toi, ma Sylvie.

— Ah ! — répond-elle avec une tendresse douloureuse, — pourquoi ne dis-tu pas : « chez nous » ?...

Elle entraîna Javelot vers un canapé, s'assit auprès de lui, et, lui couvrit le visage de petits baisers en disant :

— Jamais... jamais... Est-ce possible ?... dis ?... Jamais ?... jamais ?...

André soupirait. Il redit très bas :

— Oui... jamais.

Mais elle, tenace, répliqua :

— Pourquoi « jamais ? »... Quand on a de la volonté, ce n'est pas difficile... On fait comme moi... La porte ne s'ouvrait pas : je l'ai forcée.

Pour la première fois, Sylvie déclarait sa pensée nettement.

Elle s'inquiéta quand elle vit André faire un brusque mouvement qui ressemblait à un réveil.

Il s'était mis debout, très grave. Son visage avait pâli, ses lèvres s'étaient crispées. Le trouble de Sylvie s'accroissait à mesure que se prolongeait le triste silence de son faible amant.

Alors elle porta son mouchoir à ses yeux, chercha ce qu'elle pourrait bien dire et bégaya des mots sans suite :

— Tu es trop bon... trop bon... Comment pourrai-je te prouver?... Qui m'aurait dit?... Enfin!...

Et elle pleurait.

Le pauvre cœur d'André fut remué par cette émotion de femme et qui semblait sincère. Il se rapprocha d'elle et s'inclina sur sa bouche.

VII

Sylvie s'installerait rue d'Aumale la semaine suivante. En attendant, elle mènerait rondement l'affaire de la Revue. André ne partirait pas sans que tout fût réglé. Elle l'exigeait.

Ce jour-là, comme Javelot arpentait le boulevard en attendant l'heure de rejoindre sa maîtresse, quelqu'un lui frappa sur l'épaule : c'était Borlad.

— Toi! mon vieux?...

André joua vainement la satisfaction. Borlad pensa d'emblée qu'il y avait quelque chose. Il ne douta plus lorsque André, interrogé formellement, avoua qu'il était à Paris depuis trois semaines.

— Trois semaines!... Et je ne t'ai pas vu?... Qu'as-tu fait?...

Javelot marmotta de lourdes explications. Borlad ne les accepta guère. Il voulut contraindre Javelot à dîner avec lui le soir même... Il ne le lâcherait pas...

— Allons, c'est dit?...

Tout fut inutile : André refusa, mais il promit de déjeuner avec Borlad le lendemain.

— J'irai te prendre à ton hôtel, — dit l'autre. — Chez la mère Angibert, n'est-ce-pas?

— Oui... ou plutôt non... quoique cependant... Enfin ne viens pas. C'est moi qui irai te trouver... Au Café Commercial, rue du Sentier, veux-tu?... demain, à midi?

— Très bien... midi... C'est entendu.

Et, en s'éloignant, Borlad pensa : « Voilà ce grand sot qui est en train de faire des bêtises!... »

Au Café Commercial, le lendemain, ils commencèrent à causer comme des gens embarrassés : leurs santés, surtout celle de madame Javelot les occupèrent, un moment. Puis ce furent la pluie, le beau temps, les cancans du commerce, la politique.

— Hein? — fit Borlad. — que dis-tu du nouveau ministère?

— Ah!... nous avons un nouveau ministère?

— Comment?.. Mais c'est la grande nouvelle d'aujourd'hui!... Tu ne lis donc pas les journaux?

— Heu... — fit Javelot embarrassé, — précisément, ce matin, j'avais à faire... j'étais très pressé... je n'ai pas...

Borlad s'assombrit. Javelot ne lisant pas les journaux!... C'était inquiétant...

Il changea de conversation :

— Et cette bonne mademoiselle Vergette?.. Tu l'as vue?

— Non... pas encore...

— Et madame Gérard?

André prit un temps. Ses paupières battirent. Un peu de rouge lui monta aux pommettes. Il essaya de sourire et dit :

— Oui... Je l'ai vue...

— Ah! — fit Borlad.

Et le silence, un silence de gène et de discrétion, se fit entre ces vieux camarades.

Ce fut André qui le rompit :

— Oui... Je l'ai vue plusieurs fois... C'est une femme bien méritante... Elle a eu de grandes peines... Tu ne savais pas?... Je les ignorais aussi... Elle a la pudeur du chagrin et n'ose guère conter ses souffrances... Ce Gérard est un homme abominable, qui exploitait odieusement l'instruction, l'activité de sa femme. Il l'avait réduite au rôle... comment dirai-je?... au rôle de servante intellectuelle. C'était Sylvie... madame Gérard... qui corrigeait les devoirs des élèves, qui préparait les cours de son mari, qui faisait, pour lui, des recherches dans les bibliothèques... Et en échange, quoi?... Rien... Une femme pareille!... La rabaisser au niveau commun!...

Elle a senti sa propre valeur et a voulu être quelqu'un, puisqu'elle le pouvait : le mari a dit non. Il a été brutal. Il l'a frappée... Elle l'a quitté... A présent, elle vit heureuse, très simplement, honnêtement, de son travail...

— Qu'est-ce qu'elle fait? — dit Borlad, flegmatique, et sans regarder son ami.

— Elle écrit... Et elle va être correspondante d'une grande revue américaine... une grosse affaire!... Elle est fameusement intelligente, va!...

Au « Commercial », on fume volontiers, voire même la pipe, dès la fin du repas. Celui-ci à peine achevé, Borlad avait allumé sa « bouffarde »; il la tétait en écoutant Javelot. Silencieux, le front barré d'inquiétude, il poussa un soupir et dit avec énergie :

— Mon vieux, écoute-moi... Je t'ai deviné. Tu es l'amant de... Comment s'appelle-t-elle, à présent?

— Sylvie Rolan.

— Tu es l'amant de cette madame Sylvie Rolan... Oui... Ne proteste pas : c'est inutile... Eh bien, voici ce que te dit mon amitié, ma vieille amitié pour toi...

Borlad posa sa large main sur le bras de Javelot. Elle s'y accrocha d'un élan affectueux et avec un geste de sauvetage. Il continua :

— Elle te dit : « Pars, retourne-t-en chez toi, non pas demain, non pas ce soir, mais tout de suite... *Tu dois partir*, entends-tu? *tu le dois*... partir sans tourner la tête... partir sans la revoir, cette!... Partir... revenir à la Maisonnette, retrouver ta femme, ton « chez toi », ton bonheur, ton repos... Tu en as besoin... Tu as besoin de ta femme, tu entends?... de *ta* femme... »

Sa voix était angoissée. Il martelait ses mots. D'un coup sec, il vida sa pipe et la remit dans sa poche.

— Écoute-moi encore, — ajouta-t-il. — Quand j'ai quitté la Maisonnette, l'an dernier, je t'ai dit : « Gare!... Attention!... » Tu as ri de moi. A présent, le mal est fait...

— Mon cher, — fit André aigrement, — il me semble que tu prends tout cela bien au tragique, alors que rien ne justifie de si belles paroles... Et puis, que diable! on peut bien, à mon âge, se laisser aller à une passade sans être perdu!...

— Ce n'est pas une passade, mon vieux, — répliqua tristement Borlad. — Il n'y a qu'à te regarder pour comprendre que c'est pire... Oh! je ne veux pas dire que ce soit une de ces grandes passions comme on en voit dans les romans!... Mais c'est... c'est... Du diable si je sais démêler cela, moi! Enfin tu es pincé, voilà le fait, tu es pincé... Et il faut partir!... Tu as affaire à une de ces coquines...

— Tu es dur... Je te dis qu'elle travaille comme un chien, qu'elle se suffit à elle-même, qu'elle veut vivre et rester libre...

— Allons donc! — fit Borlad.

Et, changeant de ton :

— Mon cher, — dit-il, — jadis les femmes parlaient de leur vertu : aujourd'hui, elles parlent de leur indépendance intellectuelle... Je connais ça... J'ai vu Réjane dans *Maison de Poupée*... Oui, mon vieux, je l'ai vue!... Ça t'épate, hein?... moi qui n'allais guère au théâtre jadis!... Mais on m'avait dit qu'elle y était admirable... Alors, un soir où je ne savais que faire... Enfin, voilà... Et j'ai compris... Et j'ai réfléchi... Et je me suis aperçu qu'il y en a beaucoup, parmi les « travailleuses », qui ne valent pas cette Nora...

Il suspendit ce petit monologue, déjà très long pour lui, tira une bouffée de sa pipe et continua, sans que Javelot, stupéfait, l'interrompît :

— Oui, le travail qui donne l'indépendance, le fameux « moi » à développer, c'est la complainte moderne... air connu!... Les hommes honnêtes, au fond, et ayant bon cœur, s'y laissent prendre, comme toi... Pauvre ami!... Tiens, en les voyant trotter sur le boulevard, toutes ces élégantes « travailleuses », il me revient parfois une légende rapportée par je ne sais plus quel auteur ancien... Tu dois connaître ça, toi?... Une magicienne, une sorcière, une... enfin une espèce de femme qui attirait les hommes dans une grotte et, là, elle les changeait en pourceaux...

— Circé, — murmura Javelot, qui n'avait pas oublié ses classiques.

— Eh bien! il y a encore aujourd'hui beaucoup de ces espèces de... Oui, elles pullulent à Paris et ailleurs, et partout... Pas une profession qui n'en soit infestée, pas un atelier, pas un bureau où on n'en rencontre... Elles sont mille

fois plus redoutables que les « filles ». Celles-ci, au moins, elles font leur métier, ouvertement... On ne s'y trompe pas. Mais les autres!... Celles qui nous la font à « l'indépendance » et au « travail » et qui nous racontent leur « terrible vie » avec une bouche maquillée et des regards pour ainsi dire fardés, tant elles se fourrent de noir aux paupières... Ça?.. des travailleuses?... Allons donc!... Ta Sylvie, mon pauvre vieux, est de celles-là... Crois-moi... Tu es dupe... Comment ne vois-tu pas que tout ce qu'elle t'a raconté, c'est de la blague?... Ce mari qui bat sa femme parce qu'elle veut travailler!... Elle t'a donc pris pour un serin?...

Javelot se rebiffa :

— Un serin!... un serin!...

Mais Borlad, avec sa pesante franchise et son épaisse vulgarité, persévérait :

— Et ce qu'elles sont âpres et cupides, les gueuses!... J'ai entendu dire des choses à en frémir!... Ce qui les préoccupe avant tout, c'est ça... (Il fit le geste populaire de faire glisser des louis entre le pouce et l'index...) Aussi, crois-moi : ce n'est pas ton cœur, mon vieux, que cette drôlesse a voulu quand elle t'a relancé chez toi... c'est ton porfeuille!... Mais... Ah çà... Est-ce que tu y serais allé de ton argent?...

— Oui, — dit audacieusement Javelot, en faisant le bravache.

— Nom de nom de nom de nom!... — cria Borlad en frappant un grand coup de poing sur la table.

Ensuite, comme s'ils n'osaient plus se regarder, les deux amis, la tête basse, demeurèrent silencieux.

— Voyons... tu pars ce soir? — dit tout à coup Borlad.

— Non, c'est impossible.

— Il le faut.

— Non. Je te dis non. C'est non.

— Eh bien, mon vieux, — dit Borlad en se levant, comme poussé par une résolution subite, — je te ferai partir ce soir. J'ai une idée... Tu m'as bien dit que Gérard était professeur dans un lycée?

— Oui : à Jean-Jacques-Rousseau. Mais il est à l'étranger, en ce moment... Une mission...

— Peu importe. Tu m'as dit que sa femme l'avait quitté parce

qu'il refusait de la laisser travailler et parce qu'il l'avait battue?

— Oui.

— Tu m'as parlé du noble désir qu'avait madame Gérard de se cultiver, de se perfectionner intellectuellement... et patati et patata?...

— Oui, je t'ai dit cela.

— Eh bien, je vais aux informations, et à bonne source. Si je te prouve que madame Gérard t'a menti, que son divorce a une autre cause, que sa vie privée n'est pas simple et digne comme tu le crois, que feras-tu?...

— Je n'en sais rien, — répondit André.

L'angoisse l'étreignait. Volontiers il eût injurié Borlad. De quoi ce gros homme se mêlait-il?... Tout de même, l'inquiétude et le doute étaient dans son esprit... Il laisserait agir Borlad.

— Je t'embête? — fit l'autre, — oui, je le vois. Je le sais, fichtre bien! que je t'embête... Mais il le faut... Reste là. Attends-moi... Je reviens.

Il se dirigea vers la porte du café. Puis, se retournant, l'air bonhomme :

— Avec tout ça, nous avons bien mal déjeuné.

Il rit un peu, en haussant les épaules. Ensuite, regardant sa montre, il sortit, et monta dans une voiture qui passait.

VIII

Il se fit conduire boulevard des Invalides, chez M. Jules Dufrin.

M. Jules Dufrin était chef du personnel au ministère de l'Instruction Publique : personne, assurément, ne pourrait mieux renseigner Borlad.

« Il est une heure seulement, — se disait le brave terre-neuve, dans la voiture. — Dufrin n'est pas reparti pour son bureau. Nous pourrons causer. »

La famille Dufrin et la famille Borlad avaient été intimes autrefois et les deux hommes, ayant gardé un bon souvenir de leur camaraderie d'enfance, avaient toujours du plaisir à se retrouver.

Dufrin achevait son repas, entouré de sa femme et de ses enfants, lorsque Borlad lui fut annoncé.

— Qu'il entre!... qu'il entre!... — s'écria-t-il.

Et, sans façon, il le reçut dans la salle à manger, le fit asseoir auprès de lui.

Madame Dufrin et les enfants s'éclipsèrent après les salutations d'usage.

— Tu vas prendre le café avec moi?...

« Non, non... Borlad n'avait pas le temps. Il venait demander un service... ou plutôt, un renseignement... C'est urgent... c'est pressé... Dufrin ne refusera pas... »

— Certes, non! si je peux...

— Voilà!... Tu connais un nommé Gérard, professeur au lycée Jean-Jacques-Rousseau?...

— Parfaitement. Ah! le pauvre homme!...

— Eh bien, c'est de lui, ou plutôt de son divorce qu'il s'agit... J'ai besoin d'en savoir la cause, la vraie cause, tu comprends?

— Facile. Je peux te la dire. Oh! ce n'est pas un secret professionnel! La chose a été publique... Mais c'est déjà vieux, cette histoire-là...

Dufrin conta. C'était brutal, précis, abondant.

Et lorsqu'il eut fini :

— Merci beaucoup! — fit Borlad. — Je vois que madame Gérard est une gueuse... Je le croyais bien : mais je voulais en être sûr.

Et il pensa : « Maintenant, je vais tâcher de sauver de ses griffes mon pauvre ami... »

Et il retourna vers Javelot.

Il le revit tel qu'il l'avait laissé, près de la table desservie. On eût dit qu'André, figé dans l'angoisse, n'avait pas bougé. Ses regards, qui erraient mornes et comme sans force pour voir, aperçurent toutefois Borlad et ses yeux s'ouvrirent plus larges. Mais il ne parla pas et attendit :

— Mon vieux, — dit Borlad en posant sa main sur l'épaule de son ami. — rentre à ton hôtel, prends ta malle et file... C'est une coquine.

— Comment?... comment?... — répétait Javelot, pâle et suffoqué.

— Il y a plus d'un an que madame Gérard est divorcée. Son mari, son pauvre mari, a été le plus grand... cornard... qu'il y ait sous la calotte des cieux... Combien ont-ils été à connaître les jupons de cette créature? On ne sait pas... On ne peut pas savoir : ils étaient trop!... Parfaitement!... Sentiment? passion?... Non, mon vieux, rien de tout cela. L'argent, c'était pour de l'argent!... Une fille, quoi! une fille!... Un beau jour, le pauvre savant a regardé par-dessus ses grimoires, et il s'est inquiété. Un certain cousin surtout... une espèce de *recordman* qui pratiquait tous les sports, attira son attention... Gérard rentre à l'improviste et les trouve, la dame Sylvie et lui, fort occupés... Ce fut un scandale : cris, bataille, vaisselle par la fenêtre, servante appelant au secours, le cousin fuyant nu-tête, la femme échevelée dans l'escalier... Le malheureux mari n'avait pu contenir sa colère, et il avait flanqué la femme à la porte...

— Tout le monde n'est pas monsieur Bergeret! — dit Javelot entre ses dents.

— Heureusement, on n'appela pas la police : c'est pourquoi les journaux ont ignoré cette histoire... Heureusement? Non. Car tu l'aurais peut-être sue, et tu te serais méfié... A présent, elle vit avec le cousin... Walleret... tiens, je me rappelle, il se nomme Walleret, le cousin... et elle l'entretient, ou presque... Ils sont installés dans une pension de famille...

— Oui, — dit Javelot amer, — oui, avenue de la Grande-Armée... C'est bien ça.

Et il poussa un soupir qui ressemblait à un hurlement étouffé.

Certes, ce n'était pas son cœur qui défaillait sous le choc, mais sa chair, encore palpitante, son amour-propre jaloux, son orgueil dupé... Il était mordu, déchiré de souvenirs, oppressé par une rancœur qui ressemblait à de la haine.

Pourtant il s'efforça de lutter encore :

— Mais qui t'a dit cela?... Quelle foi pouvons-nous avoir dans des potins de concierge, peut-être?... Quel crédit accorder à toute cette histoire?...

— Mon pauvre vieux!... N'insiste pas... Il y a eu enquête, rapport officiel, et c'est l'auteur du rapport qui m'a raconté lui-même...

— Assez!... — dit Javelot.

Il tira sa montre, la regarda :

— Trois heures... J'ai tout juste le temps. Viens-tu?...

Borlad, silencieux, le suivit. Ensemble ils allèrent à l'hôtel voisin du Trocadéro et montèrent à la chambre qu'André avait occupée avec Sylvie. Il y avait là des vêtements soyeux jetés sur des meubles, de fines chaussures oubliées près de la cheminée, des senteurs flottantes, mille riens par où se trahissait la présence invisible de la femme.

André avait la gorge serrée, l'œil fiévreux et sec, le regard fou. Sans une parole, précipitamment il fourra son linge dans son sac, descendit, régla sa note et partit avec Borlad pour l'Hôtel Angibert.

Là, il changea de costume et visita son portefeuille. Avec stupeur, il constata qu'il ne lui restait presque plus rien. Où donc tout l'argent avait-il passé?... Vraiment non, il ne le savait plus... Et Berthe qui avait confiance en lui!... confiance!... Et il pensait : « Mentir... Il faudra mentir encore... mentir toujours... »

Il vidait ses poches, triait des papiers gauchement, sans méthode, s'y reprenant à plusieurs fois pour en finir avec cette besogne... Décidément, il ne savait pas ce qu'il faisait... Il mit ses cartes de visite dans son portefeuille, puis, d'une poche dissimulée dans un pli de la doublure, il tira une photographie. Sans la regarder, il la déchira en quatre morceaux qu'il joignit à un tas de papiers laissés de côté. Il les ramassa tous et les lança dans la cheminée.

— Dépêche-toi, dépêche-toi! — disait Borlad. — Le train part à quatre heures cinquante. Tu vas le manquer.

— Ah! fichtre non, je ne le manquerai pas! — répondit André, sombre et agité.

Il croyait voir Sylvie l'attendant au rendez-vous de chaque jour... Elle y serait, tout à l'heure... « Demain, c'est avec Walleret qu'elle pendra la crémaillère, rue d'Aumale... »

Et un souvenir lui traversa l'esprit : certain jour, elle l'avait quitté pour aller à la Revue, travailler... « Un article pressé », disait-elle. Lui, le nez dans un roman, devait rester là, à l'hôtel, jusqu'à son retour. C'était entendu. Mais voilà qu'elle partie, Javelot avait été pris d'un fol ennui. Que faire

sans elle? à quoi s'intéresser?... Il était sorti, en flâneur, sur l'avenue, était allé peu à peu jusqu'au bois de Boulogne et, tout à coup, près du lac, voilà qu'il avait cru reconnaître Sylvie en automobile, auprès d'un jeune homme à moustache brune, un fort gaillard, épais et commun.

C'était bien elle, semblait-il : même chevelure, même chapeau. Cette femme riait très fort aux paroles de son compagnon, et Javelot avait cru reconnaître son rire. Cependant, la vision avait été si brève qu'ensuite, en y réfléchissant mieux, il avait hésité!... Et puis, alors, il ne demandait pas mieux que de se tromper... Mais aujourd'hui!... Aujourd'hui, il était sûr... Il comprenait...

Et dire qu'un instant, — ô honte! — la pensée de se rendre libre pour être tout à elle l'avait effleuré!... Dire qu'il avait senti trop lourde la chaîne de son doux mariage!...

Oh! revoir Berthe!... Se laver dans l'eau de sa pure tendresse!... Retrouver celle qui n'a jamais menti, entendre de nouveau sa voix lente et fatiguée lui dire des choses simples, bonnes et vraies!...

Il allait et venait dans la chambre, achevant de préparer ses bagages. Borlad, qui ne pouvait rester un quart d'heure sans fumer, avait allumé sa pipe. Et, tout en tirant de grosses bouffées, il disait :

— Vois-tu, mon vieux, tu t'es trompé. Moi qui ne suis qu'une bête et qui ne connais rien à la philosophie de Tolstoï, j'avais senti que tu faisais fausse route... Te rappelles-tu le dîner, chez toi, la semaine d'avant ton départ de Paris?... Tu nous parlais de la nature et de la vie simple, et du calme, et du jardinage, et de l'amour conjugal... Tout cela remplirait si bien ta vie qu'il n'y aurait jamais place pour autre chose!... Je t'écoutais sans presque dire mot : ta belle assurance me déconcertait. Pourtant... Et puis, je t'ai vu chez toi, à la Maisonnette, avec cette jolie femme... Je t'ai vu très fringant, plein de belle santé et de belle humeur. Et je t'ai dit, en imitant l'accent de Dupuis : « La voilà bien, l'action reposante de la nature!... la voilà bien!... » Toi, tu riais de moi. Et c'était moi qui avais raison...

Et, très irrespectueux, Borlad, avec un accent gouailleur, ajouta :

— Ah! Tolstoï, Tolstoï!... vieux fumiste, va!...

Il y eut un silence. Borlad secouait la cendre de sa pipe.

— Oui, — continua-t-il, comme répondant à ses pensées, — nous sommes à un âge très embêtant, j'en conviens. Le visage n'est plus frais, les cheveux grisonnent, les dents, heu! heu!... mais les muscles tiennent bon, le sang circule encore ardent et vif. Car nous n'avons pas épuisé notre provision de combustible... Il y a en nous de quoi faire quelques belles flambées... On voudrait bien s'y chauffer avant de mourir : on ne se chauffe pas, on se brûle... Tu t'es brûlé, mon pauvre ami!...

Et, changeant de ton :

— Allons! viens-tu?

— Partons, — dit Javelot. — J'ai hâte d'être loin.

Il fit craquer une allumette contre la boîte qu'il avait tirée de sa poche, se pencha devant la cheminée, et mit le feu aux papiers entassés dans l'âtre. Une flamme courte et incertaine parut. André l'aviva d'un coup de pincettes : elle brilla davantage, quoique paresseuse.

Borlad le pressait, sa montre à la main :

— Vite, vite!... nous avons juste le temps.

Un garçon de l'hôtel présenta la note acquittée, en reçut le montant, s'empara des bagages et les porta dans la voiture. André jeta sur les papiers qui se consumaient un rapide et dernier coup d'œil. Puis, avec Borlad, il quitta la chambre en tirant la porte derrière lui.

La flamme se mourait dans l'âtre sous la masse des papiers enfumés, non détruits. La porte close, elle s'éteignit tout à fait.

LOUISE CHASTEAU

(La fin au prochain numéro.)

LES ÉCURIES

DE

L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

Sans entrer en des détails statistiques, je dirai que les écuries de l'Empereur, à Berlin, le *Marstall*, contiennent environ 300 chevaux dont 204 d'attelage et 97 de selle, 600 voitures, un millier de harnais [1].

Le service est assez dur pour le personnel du *Marstall*, car les chevaux ne « moisissent » pas à l'écurie. On s'en sert sans plus de ménagements que de vulgaires fiacres. Ils ne s'en portent que mieux d'ailleurs, bien que beaucoup soient fatigués

1. Avant d'aller visiter les Écuries Impériales, je demandai à mes correspondants des documents à étudier préalablement afin d'éviter les questions oiseuses à d'aimables cicerones; il me fut répondu qu'il n'y avait rien d'écrit sur la question. Le fait est que la bibliographie sur le *Marstall* est fort rare : ce qui me fait encore plus regretter la brièveté de mes notes personnelles...

Il y a trois ans le très courtois accueil du *Vice-Oberstall-Meister*, Freiher von Esebeck et les explications de M. le vétérinaire, D[r] Goldbeck, auteur de tant de livres appréciés, me permirent une documentation que je pus augmenter en 1910 grâce aux indications du lieutenant Prince von Thurn und Taxis, pour les chevaux d'attelage, et du capitaine Graf Westphallen pour les chevaux de selle. Ces deux officiers, détachés de leurs corps, sont sous les ordres du lieutenant-colonel Vice-Grand Ecuyer von Esebeck, lequel lui-même a comme supérieur à la Cour *l'Oberstall-Meister* (grand-écuyer), Baron von Reichach. Seuls les trois premiers officiers s'occupent effectivement du *Marstall* et assurent un service assez compliqué.

dans leurs boulets. Une cinquantaine de voitures sortent tous les jours pour les services de la Cour. Si les chevaux travaillent, les cochers en font autant. Il n'y a point de sinécures. Chaque cocher à sa paire de chevaux à panser et à exercer, lave sa voiture et fait ses harnais.

Quatre paires de chevaux forment un *Zug* dont le plus ancien cocher est le chef. A chaque *Zug*, est adjoint un aide. Le tout est dirigé par huit *Wagenmeister*. Les deux capitaines, Prince von Thurn u. Taxis et Graf Westphallen, paraissent avoir, sous l'autorité du Colonel v. Esebeck, une initiative dont ils usent avec intelligence et un grand dévouement. Cette initiative doit être cependant limitée par un budget calculé, m'a-t-il semblé, à la manière dont en usait le grand Frédéric.

Il faut de la place pour loger tout cela. Aussi le *Marstall* est-il très grand. C'est un vaste bâtiment de construction récente, majestueux d'extérieur et tout à fait en rapport avec le Palais Royal auquel il fait face et dont il parait être une réplique. L'intérieur est plus simple, mais a, tout de même, grand air. Sur une cour de moyenne dimension, s'ouvrent la plupart des services de voitures, de harnais et de la trentaine d'automobiles impériales; un très vaste hall sert à l'attelage et au dételage des voitures, avec de grandes salles de lavage et nettoyage. Une rampe assez douce permet aux chevaux d'accéder au premier étage où sont presque toutes les écuries, tandis qu'un ascenseur hisse les voitures au deuxième. Tout cela est vaste, simple, clair, très propre. Mais aucun raffinement d'élégance. Point de chemins de sables colorés, avec chiffres ou dessins au pochoir, pas même de tresses de couleur pour border la litière, comme chez le moindre de nos amateurs de chevaux. Nous sommes en été : les couvertures de coutil à carreaux bleus, galons rouges et couronnes impériales, sont de la qualité *confection* courante. Très peu de chevaux portent des bandes en flanelle, bien que beaucoup marquent aux boulets quelque fatigue des synoviales, fatigue causée par un service prolongé sur le sol dur des rues. Les bêtes sont en stalle, quelques-unes, très peu, en boxes, dont celles des théâtres impériaux et, notamment, les montures des Walküres.

Les écuries sont en longues galeries à double colonnade, d'un majestueux effet, vastes, très aérées, sans aucune odeur.

Le passage central, très large, est recouvert d'un épais tapis de jute. Un revêtement de carreaux blancs et verts garnit le mur au fond des stalles. La tonalité générale est blanche, lumineuse, gaie et, je le répète, sans aucune ornementation inutile. Des domestiques, en gilet rouge à manches et en tabliers blancs, s'inclinent très bas à notre passage : ce sont des gardes d'écuries. On se croirait à l'hôpital à cause de ce tapis, de ce tablier blanc, de cette clarté et de ce silence; aucun cheval ne bouge. Ah! qu'il doit être facile de commander à ce peuple de chevaux et à ce peuple d'hommes, l'un et l'autre calmes, pondérés, raisonnables, naturellement disciplinés!

Les écuries de selle sont à Potsdam; il ne reste ici que les chevaux de harnais. Ils se ressemblent tous : c'est la première chose qu'on remarque. En Allemagne, quand dix, vingt, huit cents chevaux sont réunis pour le même service, leur caractéristique est de se ressembler et surtout, en service, d'être du même pied. Les paires de chevaux d'attelage doivent donc être assez faciles à réussir comme appareillement. Les carrossiers qu'ils soient Est-Prussiens, Hanovriens, Oldembourgeois ou Holsteinois sont tous du même modèle : réguliers, sérieusement construits, mais, disons-le tout de suite, peu sympathiques à nos conceptions françaises, simplement, je crois, parce qu'ils manquent tous de bonne humeur. Cet air triste, ils le conservent attelés. Ils sont plus majestueux que fiers, et les noirs, surtout, peu plaisants : pour supporter cette couleur, il faut qu'un cheval soit admirablement modelé et brillant dans ses actions.

Afin de leur permettre de mieux résister au travail, ce qui ne prouve pas beaucoup de qualité, la plupart de ces chevaux de harnais sont entiers, mais d'une placidité vraiment exaspérante. Aucun *brio,* aucun *chic*, aucune très belle action; je parle de la moyenne, de l'ensemble, et non pas de quelques paires hors de l'ordinaire... Les bais sont, à nos yeux, les plus agréables à regarder. Cependant voici un attelage qui a bon air, ce sont deux Anglais... En voici un autre : deux Normands âgés, et dont se sert la Princesse.

« En est-on content? — Très » me répond le Prince von Thurn u. Taxis. — « Pourquoi n'avez-vous pas plus de chevaux français en service, puisque vous achetez au grand mar-

chand berlinois Woltmann tous vos chevaux, dits Irlandais ou presque, sans vous soucier des origines? — C'est que vos Normands sont trop gais, très souvent peureux; ils ne tiennent pas notre asphalte... — Et ces jolis gris là? — Ce sont des Hongrois. Quand on veut aller vite et longtemps, on attelle des Hongrois. Ils ont beaucoup de sang et excellent caractère. L'Empereur en usait souvent jadis. Maintenant, il préfère l'automobile. »

La remonte des écuries impériales se fait, soit par envoi des haras impériaux, soit encore par achat direct. Toutes les races allemandes y sont représentées : Hanovriens, Trakehnen [1] surtout, Est-prussiens, Oldembourgeois, Holsteinois (le vieux type mecklembourgeois n'est plus qu'un mythe), Neustadt (Brandebourg), Béberbeck (Hesse), quelques Hongrois, gris la plupart du temps, et plusieurs Anglais. Ici, d'ailleurs, tout ce qui est grand, osseux et sans origines assurées est qualifié « Irlandais ». Une remarque, en passant : à Potsdam d'après une vieille tradition, on n'emploie que des juments et des hongres, tandis qu'à Berlin, les entiers dominent.

Le *Marstall* réunit 78 Trakehnen et Est-prussiens, entiers et noirs, 41 juments ou hongres, de même origine, noirs et alezans, et 11 chevaux gris Hongrois, 75 bais, Hanovriens, Hongrois, Normands en très petite quantité, et Anglais. Les entiers noirs sont réservés à leurs Majestés pour les cérémonies et sorties officielles. En dehors de ce protocole, l'Empereur ne se sert que de ses chevaux hongrois. Les entiers noirs sont encore à la disposition de la suite de l'Empereur et les bais à celle de la maison de l'Impératrice. Les princesses et les princes étrangers, en visite, sont traînés par les noirs ou les bais, suivant les circonstances.

Les Trakehnen sont donc en nombre. Ils l'ont toujours été au *Marstall*. Le major v. Schoenbeck raconte que jadis la reine Augusta, ayant désiré avoir quatre chevaux blancs pour atteler à la d'Aumont, on fut obligé de les acheter dans le

1. Le cheval Trakehnen est le produit direct de l'élevage royal au *Hauptgertüt* de Trakehnen-Gunsbinnen, en Lithuanie. L'étalon Trakehnen est le père du Est-prussien. Sa formule, 25 o/o de sang indigène lithuanien, 25 o/o d'oriental, 50 o/o d'anglais pur, a donné une admirable et nombreuse production selle Est-prussienne.

commerce, parce que Trakehnen ne pouvait pas en fournir alors de cette couleur. Frédéric-Guillaume IV attelait à la d'Aumont quatre Trakehnen noirs. L'empereur Guillaume Ier n'attelait qu'à deux et n'employait que des Trakehnen, soit à la voiture soit à la selle. Il ne les voulait ni gros ni épais et les appréciait fort pour leur sagesse. Sa voiture venait-elle à être dépassée, presque bousculée aux manœuvres par une furieuse charge de cavalerie, il disait de ses chevaux : « Ils ne bougeront pas ; ce sont mes Trakehnen ! » L'impératrice Augusta faisait atteler à sa voiture des étalons bais, assez sages pour qu'elle les surnommât amicalement mes vieux chevaux.

L'Empereur actuel veut aller vite : il attelle des Hongrois ou saute en automobile ; il y a quatre ans déjà, un vieux piqueur me faisait ses confidences, en vitupérant certain yacht amarré au quai de la Sprée : « Ça et ça ! disait-il en désignant l'appontement et le garage ; ça ne vaut pas pourtant ça ! » et il continuait à faire trotter en cercle un poney pie, le favori de Sa Majesté, boîteux d'ailleurs ce jour-là.

Les Trakehnen méritent la préférence dont ils jouissent en Allemagne, à la selle et au harnais. Au *Marstall*, on n'en trouve point qui ne soient très réguliers de conformation et bien dans leurs aplombs. Certains bais sont très bons. Mais la grande majorité est lourde, non seulement dans leur modèle, mais encore dans leur attitude. Ils sont comme indifférents, traînants dans leur action et même certains d'entre eux un peu « pompes funèbres ». La moyenne de taille de ces Trakehnen m'a paru être 1 m. 65. L'administration du haras de Trakehnen doit annuellement livrer au *Marstall* 40 jeunes chevaux, de préférence noirs et quelques alezans. Si ce nombre de 40 ne peut être atteint, le *Marstall* touche une indemnité de 1 700 marcks par tête de manquant, ce qui est très insuffisant à notre époque pour pourvoir à l'achat d'un cheval dans le commerce. Les Oldembourgeois ont la spécialité des tailles encore plus grandes. Ce sont des chevaux sérieux, bien conformés, très ennuyeux, avec de la majesté, lourds et lymphatiques. Il y en a peu au *Marstall*. Parmi les Hanovriens, j'ai pu remarquer quelques paires fort honorables et quelques sujets assez élégants à tout prendre, surtout dans la toute nouvelle remonte, chargée de remplacer les deux réformes

annuelles. En 1910, dix jeunes Hanovriens sont entrés au *Marstall*, tous très « comme il faut », mais un seul véritablement élégant, facile et léger dans ses mouvements, sans être pour cela aussi remarquable, loin de là, que nos premiers prix de race anglo-normande, au Concours Hippique de Paris. Ces jeunes chevaux étaient à l'exercice dans la petite carrière de la cour centrale; des piqueurs fort bien en selle les manégeaient assez serré, trop serré même, selon la mode allemande.

Au *Marstall*, les chevaux de cinq ans sont dressés montés la première année, — nous ferions sans doute le contraire en France; mais ces poulains allemands étant très sages et non moins sages les cavaliers, la méthode peut se défendre. Les chevaux de six ans reçoivent un dressage minutieux à la voiture. Ils sont prêts à sept ans. On les ménagera cependant encore, car on ne considère le grand Trakehnen bien formé que vers ses huit ans. Ces grandes précautions ne sont point ridicules. Elles ne le seraient nulle part, surtout pas chez nous : à cause de leur emploi précoce, nos chevaux sont usagés à huit ans.

Si, de tous ces carrossiers assez semblables entre eux, on dessinait un type moyen, on pourrait faire ce portrait. Grand cheval sans exagération, d'une conformation théoriquement bonne. Aplombs antérieurs bons, aplomb postérieurs excellents, jarrets bien placés, membres suffisants, bonnes articulations, croupe longue et puissante, rein fort, dos suffisant sans plus. Encolure plutôt courte, mais sortie en bonne direction d'un très beau massif antérieur. L'épaule, à la vérité, pourrait être plus couchée et la cuisse moins maigre. Le trot est étendu sans action très relevée : beaucoup d'entre eux trottent très en cheval de selle. Pas de ce « coup de piston » du trotteur normand, engageant avec énergie ses postérieurs pour pousser la masse en avant, pas de brio de cette joyeuse amplitude de nos anglo-arabes, mais, par contre, des allures carrées, régulières; un tel cheval ne billarde jamais, ne se coupe jamais à cause de ses parfaits aplombs. Avec cela, franc du collier, très sage et point peureux, facilement tenu en état; un travail plutôt ralenti, mais de longue durée avec un poids sérieux à tirer; en bonne condition avec la ration moyenne de 6 à 7 kg. 500 d'avoine, 7 kilogrammes de foin, 3 à 4 kilo-

grammes de paille et de la litière à discrétion. On donne aussi de la mélasse en supplément.



Le plateau d'un large ascenseur nous monte à l'étage des voitures : les voitures de service courant restent seules en bas. Les remises sont de vastes et longues galeries disposées comme les écuries de l'étage inférieur. En entrant, à droite et à gauche de la vaste allée centrale, on aperçoit une enfilade de voitures miroitantes; d'abord une douzaine de traîneaux modernes, très sobres d'aspect, puis une quantité de coupés et de victorias, bleu foncé avec rechampis argent pour celles de leurs Majestés, marron rouge et noir pour celles de la Cour. Ce dernier assemblage de couleur est bien laid. Peu de ces véhicules sont à la dernière mode, bien que le Grand Écuyer ait naguère transformé le vieux stock. Mais on s'efforce de renouveler petit à petit les modèles. Est-il bien nécessaire, d'ailleurs, que les voitures de rois et d'empereurs suivent la mode de si près ? A tout prendre, ce sont les Majestés qui devraient donner le ton et je ne vois pas ce que les voitures de l'Empereur gagneraient en ressemblant tout à fait, comme modèle, à celles de quelque lord, ces dernières n'étant pas attelées toujours avec le goût qu'on leur prête bien gratuitement : toute l'Angleterre s'extasie aujourd'hui sur le clinquant de mauvais aloi de parvenus américains qui viennent faire primer leur « esbroufe » à Paris et à Londres.

La plus grande partie des coupés et victorias est d'un type plutôt léger; mais la carrosserie tout allemande m'en a paru de premier ordre. Depuis peu, beaucoup de roues ont été caoutchoutées en plein et un plus petit nombre en pneumatiques. Il y a encore des voitures de chasse de toute formes, des breacks, des mails à vivres, un char-à-bancs extraordinaire, transformable en chaloupe pour partie de pêche, cadeau du roi Édouard VII, dont on n'a jamais osé se servir. Je n'ai pas aperçu de morning-cart, ni de tonneau, mais quelques petites charrettes de chasse à deux roues, très rustiques, basses, portant une sorte de mât de signaux à boules rouges ou

noires et usitées dans les chemins montagneux de Norwège pour indiquer, m'a-t-on dit, si le sentier est libre. Plus loin, le train de campagne impérial, fourgons à vivres, cuisines, voitures à bagages de la Cour dont beaucoup ont servi en 1870.

Voici, dans une grande salle spéciale à coupole, le fort beau et riche carrosse du sacre et d'autres de grand gala, les calèches de gala et de demi-gala, dont les plus anciennes ont leurs lignes principales rehaussées par un jonc d'argent torciné. Cet ornement sobre pourtant et de bon goût disparaît sur les voitures modernisées. Faut-il louer cet embourgeoisement de la voiture de cour? Un demi-gala modernisé ne rime pas à grand chose, et la vue de ces véhicules en tout semblables à celles d'un de nos riches anglomanes me fait penser à nos croquemorts voulant quitter le cérémonieux et convenable habit à la française et le tuyau de poêle, pour la vareuse d'infanterie de marine et la casquette de chauffeur. On me dit le prix d'une housse de siège, brodée aux armes impériales : trois mille marks. Je les trouve, ces housses, assez mal brodées; ce n'est certes pas là le bel ouvrage d'un de nos passementiers français.

La garde-robe du personnel est une grande salle très bien tenue, garnie d'immenses armoires. On m'en tire une livrée de grand gala, long habit à la française, rouge et argent, avec les galons aux couleurs, aigle noir sur fond d'argent, aiguillettes, bicorne; et de gala n° 2, noir et argent, avec cape de jockey. Le petit gala, pour attelages à la d'Aumont, consiste en une veste bleue et argent avec un chapeau de soie à cocarde. La livrée ordinaire est à l'anglaise : redingote foncée, gros bleu je crois, à boutons d'argent, culottes blanches, bottes Chantilly ou pantalons. C'est sobre et comme il faut.

Dans un coin d'une des salles à voitures, un petit musée de la carrosserie royale et impériale réunit quelques pièces dignes d'être mises plus en valeur ou plus au large, pour qu'on puisse les examiner de plus près, notamment les très jolis traîneaux anciens, dorés, peints ou en vernis martin. Plus loin, des voitures à âne et à poney, touchants souvenirs familiaux; la voiture impériale lors de l'attentat de Nobeling; la berline de Guillaume III; celle de Frédéric Ier, énorme œuvre de charronnage. Et voici deux grosses voitures, l'une

ancienne, l'autre plus moderne. Mon guide passe devant elles discrètement. Mais je les connais ; l'une est la forte berline, aux gros cuirs, haut suspendue aux soupentes en C, qui emporta, au galop, le roi de Prusse fuyant devant Napoléon I[er] jusqu'à Kœnigsberg, l'autre, sorte de duc massif à l'aspect solide et brutal, servit à un autre roi de Prusse, mais victorieux celui-là, à suivre les campagnes de 1866 et de 1870. Autres souvenirs, assez émouvants dans leur naïveté : dans de vastes vitrines, empaillés, mangés aux mites, harnachés, *Condé*, le grand cheval arabe de Frédéric le Grand, et la jument noire de race Trakehnen, très arabe aussi, de Guillaume I[er] à Sadowa.

Une porte-fenêtre s'ouvre au bout de la galerie, d'où l'on domine un ravissant manège, très haut de plafond, très clair, « petit Louis XV » de style. Les deux portes monumentales sont surmontées de trophées guerriers en stuc. On raconte que l'Empereur, la première fois qu'il les vit, les déclara laids. Il les voulait en marbre avec attributs équestres et donna des ordres en conséquence. — « Mais oui, mais oui… » dit l'Impératrice. Et le soir : — « Savez-vous, demanda-t-elle à l'Empereur, ce que, d'après l'architecte, coûterait cette rectification ? Trente mille marks. » L'Empereur n'en parla jamais plus.

Le souverain ne passe que de temps à autre dans ses écuries : bien qu'il monte assez régulièrement à cheval, il est tout à la marine et à l'automobilisme. Nous n'avons pas visité le garage. Les automobiles impériales, au nombre d'une trentaine [1], sont reconnaissables à la livrée des chauffeurs, largement galonnée et aux casquettes aux couleurs impériales. On reconnaît l'auto où se trouve un membre de la famille impériale, à ce qu'un valet de pied fait retentir un petit cor de postillon au son duquel tout se range à droite et à gauche, comme à Paris devant la trompe des pompiers. La trompe impériale donne les quatre notes *sol*, *do*, *sol*, *mi*, d'un motif wagnérien. Pendant longtemps, cette fanfare automobiliste resta le privilège de Sa Majesté et de sa famille. Aujourd'hui

1. 19 Mercèdès (60 H.P.) dont deux ouvertes à Corfou, 2 Adler, 2 Bentz, 2 Fiat 1 N.A.G, 1 Opel, 2 Daimler pour poids lourds — toutes ces voitures ayant entre 50 et 60 H.P.

son emploi est autorisé pour tous sauf dans les grandes villes.

De vastes pièces très bien tenues, garnies de vitrines, contiennent un millier de harnais aux boucleries d'argent. Les harnais de grand gala, de modèle ancien, lourds et rutilants de cuivres assez médiocrement ciselés, sont pourtant du meilleur effet, à cause de leur cuir rouge incrusté de cuir vert-foncé. Les harnais ordinaires, simples, peu voyants, de bon goût, sont de genre anglais. Les diverses pièces désuètes, inutilement larges ou lourdes, se sont peu à peu modernisées selon le goût très sûr du colonel v. Esebeck et du lieutenant prince v. Thurn u. Taxis. Les fouets de gala s'alignent, noir et argent, très funèbres, à côté des petites couronnes impériales d'argent, qu'on visse les jours de gala sur les lanternes.

D'autres vitrines conservent les selles anglaises, qui, toutes établies en Allemagne, paraissent bien faites. Plus loin, de merveilleux harnachements turcs, persans, arabes, dons du Schah et du Sultan, rutilantes de pierreries, chatoyantes de couleurs fondues, tout à fait « ballet russe ». Elles n'ont jamais servi naturellement, Sa Majesté ne s'étant pas encore costumée en Grand Turc.

En résumé, le *Marstall* de Berlin est un vaste établissement, très décoratif à l'extérieur, très simple à l'intérieur, très propre, de bon goût, cossu, mais « bourgeois », sans aucun luxe, sans assez de luxe même, ni comme matériel, ni surtout comme chevaux. Il paraît être militairement, strictement, économiquement administré. Au moment où nous prenons congé de nos guides, nous croisons le groupe quotidien des visiteurs populaires que conduit un cocher en livrée, majestueux et très bavard... Qui de nous en France, oserait jamais demander à visiter les écuries de la Présidence, même sous la direction du premier piqueur Troude?

*
* *

L'Empereur est à Potsdam et ses chevaux de selle l'y ont suivi. On nous y attend. Nous nous y rendons par la Havel.

Dames mal fagotées, cygnes couvant, eiders plongeant, corneilles essayant de plonger, rives en petites collines très boisées, villas en château fort d'un goût douteux. Lumière crue sur le vert foncé des sapins... Mais voilà Potsdam, ville militaire par excellence. Le capitaine comte Westphallen nous attend dans la carrière du *Lustgarten* où il a réuni sept ou huit des plus beaux chevaux de selle de l'écurie impériale. Il y en a là, intentionnellement, de toutes les origines.

Voici *Roland*, un fort cheval, très régulier de modèle, auquel on attribue un origine irlandaise. Il pourrait tout aussi bien être Anglo-normand, car son galop n'a pas le coulant que l'Irlandais tient de sa très-proche parenté avec le pur-sang. *Roland* est monté par un fort sous-officier, très juste dans ses aides et qui lui fait franchir, très bien ma foi, un gros tronc d'arbre. Les autres chevaux : une jument de Graditz très belle, distinguée, pas trop lourde, bien vivante ; un Trakehnen régulier et élégant ; une jument de pur-sang; deux cobs anglais tout à fait de voiture, — tous manégés devant nous par des sous-officiers des écuries en culottes blanches, vareuse grise, et par des hommes d'écurie en livrée à l'anglaise, très bien tenus. Tous montent les jambes près, trop près, car ils ne sont pas assez assis ; raides, mais les coudes au corps, ce qui est une sûre garantie de bonne main. Ils font galoper leurs chevaux plus gaillardement que dans les régiments. Cette bonne note cavalière doit provenir de l'influence du comte Westphallen, un vrai sportman. Il monte aujourd'hui un grand alezan bien charpenté, musclé, qui a l'air d'un énorme pur-sang ou plutôt d'un beau *hunter* de la formule moderne... C'est, en effet, un *hunter* anglais, *Rübezhal*, dont lord Lonsdale a fait présent à l'Empereur. Ce cheval éclipse tous les chevaux allemands que j'ai vus tant à Potsdam qu'autre part. Il met une note de sang évident, une certitude de qualité, dans la monotonie des modèles si réguliers, mais sans la moindre étincelle d'énergie ou de gaieté.

Le *Marstall* de Postdam est situé tout contre le Vieux Château, en bordure du Marchfeld. C'est un bâtiment ancien, une longue galerie assez étroite pour ne pouvoir loger les chevaux que sur un rang. Bien que la tonalité générale de ces écuries soit claire et nette, à cause des nombreuses fenêtres,

et qu'une note très gaie soit donnée par le rouge vif et l'or des petites armoiries impériales qui surmontent chacun des poteaux en fonte grise, elles donnent plutôt l'impression d'écurie de marchands de chevaux un peu bourgeois; mais tout cela, quoique très simple, est bien tenu. Le revêtement des mangeoires est en faïence marron et blanc. Malheureusement, de grandes armoires et des coffres à avoine, peints en un vilain marron, déparent cette claire simplicité, qu'eût au contraire relevé du chêne ciré.

Il y a ici, en cette saison (juin), environ 95 chevaux dont 6 ou 7 de pur-sang : un bon tiers est sans origines, achetés au fournisseur de la Cour qui, naturellement, les prétend Anglais ou Irlandais. Cependant quelques-uns sont d'une origine britannique certaine, tel *Oranier*, le gris monté par l'Empereur aux funérailles d'Édouard VII. *Oranier* n'a rien de très royal; c'est un cheval pour très gros poids, bien fait, mais assez « gros banquier » dans son ensemble placide. On ne comprend guère comment l'Empereur affuble en certaines occasions ce gros *weightcarrier* gris pommelé, toiletté court, d'une chabraque XVIIIe siècle et d'un harnachement de pandour... Les autres *hunters* ont plutôt le type oldembourgeois et hanovrien, tous très bien corsagés, membrés, culottés, mais avec une forte tête et un ensemble ne dénotant pas une trop grande dose de sang. Ces modèles là, exception faite pour *Rübezhal*, n'ont rien à faire avec *Red Sea*, *Elliot*, *Wisky*, et autres champions de Grande-Bretagne.

Les Trakehnen et les Est-prussiens, bien pris dans leur type d'anglo-arabes très forts, manquent de brio pour être complets. Mais comme il est joli, bien fait, sympathique, cet alezan du modèle vieux-limousin des images, type Carles Vernet, moins les imperfections : *Ophyr*, un Hongrois...

Plus loin, quelques bons cobs pour dames de la Cour. Bons gros poneys du type *morning-cart*. Voici un drôle de cheval : *Harlequin*, pie-bai, un Hongrois encore, m'assure-t-on; il a l'air d'un cheval de cirque, très gras, à longue queue fournie et soyeuse, aux yeux vairons et au dos très creux. C'est un des favoris de l'Empereur.

Je n'ai pas, cette année, revu un grand cheval noir, bien décoratif malgré son aptitude à porter allègrement plus de

100 kilogrammes et dont Sa Majesté se servait pour les parades de la garde. Car Sa Majesté monte un cheval à la couleur du régiment dont il porte l'uniforme. Il avait été payé dix mille marks.

La sellerie est bien tenue, mais sans excès. L'Empereur monte en selle à nez coupé, sans bourrelets et dont les faux quartiers sont bien rembourrés sous le genou. Les brides dont il se sert, quand elles ne sont pas anglaises, ont leur bouclerie dorée, avec des mors anglais, gros et courts. A propos de selle, on ne sait peut-être pas qu'une des chaises favorites de l'Empereur, celle dont il se sert près de la fenêtre de son bureau à Berlin, précisément du côté du *Marstall*, est composée d'un tabouret de piano dont le siège est formé par une selle anglaise sans quartiers... et fort culottée, ma foi! J'ai pu aussi constater, en allant admirer dans les appartements privés cette merveilleuse *Enseigne de Gersaint*, la simplicité des objets à l'usage personnel de l'Empereur : tout est simple, nous dirions en France, « bourgeois », un peu massif, mais pratique au plus haut point. Il semble être un des rares Allemands qui ne soient pas atteints de la rage d'étaler une richesse d'origine récente. Ce n'est pas, on le sait, qu'il ne saisisse toutes les occasions de faire resplendir sa gloire à la façon germanique, c'est-à-dire un peu insistée.

Mais les chevaux personnels de l'Empereur sont aux écuries du Palais-Neuf. Une voiture de la Cour nous attend pour nous y conduire. Grand landeau découvert, un peu « douairière », attelé de deux sages Trakehnen, noirs et menés par un cocher en tenue de jour, livrée noire aux galons blancs et noirs à l'Aigle double. Nous traversons tout le parc, grand, très vert, plaisant avec ses groupes d'arbres d'essences variées, aux feuillages diversement colorés, hêtres pourpres superbes, blancs négundos etc... Soudain, sur la droite, voici le château, rose et blanc, tout entouré de verdure, précédé de parterres fleuris et d'une terrasse remplie de statues et de becs de gaz tarabiscotés. Et tout cela pourtant, jardin potager, fleurs, est très simple ; comme les écuries : c'est presque d'un Louis-Philippe qui serait allemand, calme, reposant, mais sans raffinement, sans art. Derrière le château, de grandes écuries, quelconques. Ici, les chevaux revenant du travail sont lavés

et pansés au milieu de l'écurie même. Point de salles spéciales, pas même, autant que je m'en souvienne, de marquise protégeant l'entrée. C'est de l'hygiène, de la propreté de régiment, de régiment bien tenu, sans plus.

Une douzaine de chevaux réservés au service de l'Empereur, gros Irlandais, très forts Trakehnen, ungrand Meck lembourgeois nommé *Parsifal*, très carrossier, malgré ce nom héroïque. Dans une autre écurie plus petite, les chevaux de l'Impératrice et de la Princesse : une vingtaine d'animaux dont un très bel alezan Trakehnen, extrêmement distingué, un des rares chevaux allemands ayant véritablement de la « branche » et du chef que j'aie pu voir, et encore un élégant hongrois, d'1 m. 58, monté par la Princesse, cheval qui, en comparaison des autres, a l'air d'avoir beaucoup de sang, mais qui ne ferait figure dans aucun des concours où fréquentent nos anglo-arabes de classe. J'ai remarqué, encore, quelques poneys, dont une paire isabelle assez drôle, donnée jadis par le Sultan. Et c'est tout.

Comme on peut s'en rendre compte par cette courte étude, rien de sensationnel comme modèle, mais rien de mauvais du tout. Ce sont là d'honnêtes chevaux dont les défectuosités, ou plutôt dont les absences de points de beauté supérieure, seraient vite effacés, si un peu de gaieté, d'influx nerveux, vivifiait leurs attitudes et animait leurs actions.

COMTE DE COMMINGES

LA JEUNESSE

D'UN SAINT-SIMONIEN[1]

(1823-1832)

En décembre 1823, Édouard Charton arrivait à Paris. Il avait seize ans. Élevé au collège de Sens, sa ville natale, il venait compléter ses études à la Sorbonne. Il n'était, jus qu'alors, jamais sorti de sa petite ville. Se séparer de ses parents avait été pour lui un déchirement cruel. Soixante ans plus tard, dans un livre dédié à ses petits-enfants[2], Édouard Charton lui-même a évoqué la scène des adieux :

Mon père et ma mère étaient sur le seuil de notre petite maison. Je me tenais devant eux, dans la rue, chapeau bas, les yeux sur le sol; tout mon être frémissait. « Adieu, mon enfant, me dit mon père d'une voix mal assurée; rends-toi capable d'être utile! » Ma mère, encore plus émue, me donna un dernier baiser : « Point d'amitiés inférieures, frivoles, indignes de toi, et sois toujours sincère avec toi même »... murmura-t-elle! Je ne pleurais pas; ma douleur était trop profonde pour se soulager par des larmes. Je m'éloignai, comme un condamné à mort : j'exécrais la vie.

1. Le moraliste et sociologue Jean-Paul Laffitte (1839-1909), qui était l'un des gendres d'Edouard Charton, avait entrepris de consacrer à la vie et aux œuvres de son beau-père une longue étude que la mort l'a empêché de revoir et d'achever. C'est aux premiers chapitres de cette étude que nous empruntons le très intéressant récit qu'on va lire et la série de lettres inédites adressées par le jeune Charton à l'un de ses plus intimes amis, le romancier breton Émile Souvestre.

2. *Le Tableau de Cébès*, Paris, librairie Hachette.

Lorsqu'on a entendu les causeries où Édouard Charton rappelait les souvenirs d'une longue vie, il est facile de comprendre ce qu'avaient été ses premières années. Son père, Claude-Edme Charton, avait hérité de ses parents un petit domaine près de Sens, qu'il faisait valoir. C'était un homme vigoureux, énergique, qui ne ménageait pas sa peine et ne craignait pas de faire à pied le voyage de Sens à Paris pour épargner la dépense de la voiture publique ou du coche d'eau. Dans une note manuscrite de Charton lui-même, on lit : « Mon père avait vécu plus de quarante ans au dernier siècle : il s'était passionné pour Jean-Jacques ; il savait par cœur la *Profession de foi du vicaire savoyard* ». Ce disciple de Rousseau sut inspirer à son fils non pas seulement le goût, mais le respect du travail. « Être utile », ces deux mots revenaient souvent dans les entretiens du père avec son fils, qui devait en faire, plus tard, la règle de sa vie. Peu d'écrivains se sont gardés de la doctrine de l'art pour l'art aussi sévèrement que le créateur du *Magasin Pittoresque* : pour lui, écrire ne pouvait pas se séparer d'un ardent désir de répandre dans la foule des idées justes ou des connaissances utiles.

Sa mère, née Julie Thiesson de Fréville, appartenait à une famille où il y avait eu plusieurs magistrats, entre autres un conseiller au bailliage de Sens. D'après les souvenirs de ses petits-enfants, elle nous apparaît comme une femme d'une rare élévation morale et de la plus grande simplicité d'habitudes. A tous ceux qui l'approchaient, elle se montrait indulgente et souriante, comme le sera plus tard son fils dans sa vieillesse. C'est d'elle surtout qu'Édouard Charton avait appris à placer constamment sa pensée très haut ; il lui devait aussi cette conviction, toujours présente, que tout homme, fût-il le plus humble, le plus pauvre, peut et doit introduire un idéal dans sa vie. Dans sa vénération pour sa mère, on sentait qu'il y avait une gratitude profonde ; quand déjà il s'était fait une situation et une réputation, il lui écrivait : « Bonne et chère mère, tu *devrais* être la plus heureuse des femmes, comme tu en es la meilleure, la plus courageuse et la plus résignée. Jusqu'à ma dernière heure, je ne penserai à toi qu'avec reconnaissance et avec amour. Ce n'est pas seulement parce que je suis ton fils que je te place si haut parmi les femmes :

quiconque te connaîtrait aussi bien que moi en ferait autant. Tout ce que je sens de bon en moi-même me vient de toi ; tout ce que j'y sens de faible et de mauvais me vient de moi seul, ou d'une sorte de fatalité que je ne m'explique pas. » Pendant longtemps, Charton avait caressé le projet d'écrire un livre en l'honneur des mères des hommes célèbres ; dans ses conversations, il revenait sur l'importance du rôle des mères comme éducatrices, et il se plaisait à énumérer les grands hommes sur le génie desquels l'influence de leur mère est restée particulièrement visible.

La petite maison de Sens où logeait la famille Charton[1] était fort paisible, et la vie fort régulière. Le dimanche seulement, on se réunissait entre amis, on faisait de la musique ; quelquefois même on jouait la comédie. Le seul luxe de ces honnêtes gens était l'achat de vieilles estampes ; il y avait des années où la ferme ou la vigne avait donné moins de revenus que d'habitude ; alors il fallait redoubler d'économies ; mais on trouvait toujours le moyen d'enrichir le portefeuille des estampes. C'est là sans doute, en feuilletant les cartons de ses parents, que Charton prit ce goût très vif pour la gravure, qu'il a gardé toute sa vie et qu'il a cherché à donner aux autres en faisant reproduire dans son *Magasin Pittoresque* les chefs-d'œuvre les plus célèbres de tous les temps. A côté des cartons d'estampes, il y avait une bibliothèque ; elle n'était pas grande, mais les livres étaient excellents : « Ma mère lisait habituellement l'*Imitation de Jésus-Christ* et *les Pensées de Marc-Aurèle*. Ces deux livres lui paraissaient se compléter et se tempérer l'un par l'autre. C'était aussi le sentiment de mon père. Ils enseignent, nous disait-il, à concilier deux sentiments opposés en apparence, mais qui nous sont également nécessaires : l'humilité et la dignité. »

On voit le milieu dans lequel Édouard Charton avait grandi : bourgeoisie moyenne, de peu de fortune, de peu de besoins, mais où l'on prenait la vie au sérieux, où l'on tenait à en faire quelque chose de très noble, où l'on s'aimait beaucoup les uns les autres.

En descendant de la voiture qui l'amenait de Sens à Paris,

1. Rue Haut-le-Pied. Aujourd'hui rue Édouard-Charton.

le futur étudiant trouva pour l'accueillir un cousin de son père, Eugène Cassin, qui avait bien voulu loger le jeune provincial et lui servir de guide dans le monde parisien. M. Cassin était l'agent général de la *Société pour l'Instruction élémentaire* et de la *Société de la Morale chrétienne*, deux associations libérales, qui étaient alors très connues et très florissantes. L'habitation de M. Cassin et le siège de ces Sociétés étaient rue Taranne, n° 12 : quelques années plus tard, c'est dans cette maison que se tinrent des réunions saint-simoniennes.

Le jour même où il est descendu de la diligence de Sens, à Paris, Charton écrit à sa mère :

Bonne et chère mère,

Je suis sûr de te faire plaisir en t'écrivant dès mon arrivée.

Pendant tout mon voyage, j'ai été assez mal, parce qu'on nous a donné un voyageur de trop. Je suis arrivé ce matin à neuf heures. Mon cousin Cassin m'attendait.

Je ne peux pas te dire tout ce que je voudrais pour tâcher de te consoler, pour vous faire comprendre toute ma reconnaissance. L'heure me presse; il faut encore te quitter; mais tu connais mon cœur; tu connais comme moi toutes mes pensées. Je voudrais déjà être aux vacances prochaines : quelle joie! Cet espoir pourrait suffire, ce me semble, pour dissiper notre douleur commune. Adieu, chère et bonne maman, cher et bon papa, adieu mon bon Ernest[1]. Si nous sommes séparés, au moins, j'en suis certain, nous ne cesserons pas un instant de penser les uns aux autres.

Quelques jours après, il écrit :

Je viens de recevoir ta lettre, bonne maman; je vois avec douleur que tes larmes ont mouillé le papier. Ta lettre m'en est plus chère; mais, je t'en supplie, console-toi! Je suis heureux; je travaille; je me porte très bien; il ne me manque que d'être près de vous. C'est le plus petit malheur qui puisse arriver : si j'étais près de vous malade ou indigne de votre tendresse, ne me préféreriez-vous pas éloigné comme je le suis?

En janvier 1824, sa vie d'études est organisée : il suit assidûment les cours de la Sorbonne, entend quelques leçons au Collège de France et au Muséum. Il a, écrit-il, peu de livres

1. Ernest Charton, son frère, de quelques années plus jeune, qui a été peintre et professeur de dessin.

et pas d'argent pour en acheter; aussi est-il obligé d'avoir recours chaque jour, pendant plusieurs heures, aux cabinets de lecture. Il aimerait beaucoup le théâtre; mais c'est un plaisir qu'il ne peut se donner que bien rarement. Il n'a pu cependant résister au désir d'entendre Talma à la Comédie Française et la Pasta aux Italiens. Tous les dimanches matins il va au Louvre, où devait le surprendre un jour une émotion poignante. Entre le portrait du *Chancelier du Vair* par Porbus et les traits de M. Charton père, il y avait, paraît-il, une ressemblance extraordinaire. Lorsque, dans sa promenade à travers les galeries, Édouard arriva devant ce portrait, son émotion et sa surprise furent telles qu'il fut obligé de s'appuyer à la barre de fer qui isole les tableaux du public. Il était encore tout à sa contemplation quand le gardien vint le prévenir qu'on fermait.

Ses premiers examens approchaient. Il fallait d'abord être bachelier.

Les examens, écrit-il à sa mère, s'ouvrent du 1er au 15 août, et, pendant ce court espace de temps, il se présente plus de mille jeunes gens. J'espère toujours; mais il est possible que je ne sois pas reçu. J'en serais très contrarié, car je crois voir que je me fixerai pour le barreau. Bon père, bonne mère, je ne verrai donc aucun de vous avant le mois d'août. Il ne me manque que votre présence pour me rendre heureux. Entièrement libre, je n'en travaille que mieux; je m'étonne moi-même que, ne cultivant plus aucun art d'agrément[1] et n'ayant plus les distractions que j'avais à Sens, le temps ne me paraisse ni plus long, ni plus court; je ne trouve long que le temps qu'il me reste à passer jusqu'au mois d'août. — Tu ne m'écris pas, mon bon père; écrivez-moi tous deux, partagez les lettres, et qu'Ernest écrive encore au bout! Vos lettres me sont précieuses, et de même que ma cousine[2], je crois vous voir dans tout ce qui vient de vous. Il faut nous voir courir tous autour des paniers[3]. Chacun de nous est tenté en secret d'embrasser tout ce qu'on en tire. — Et vous, comment passez-vous vos dimanches? le ratafia, le dessert, les parties de dames... j'y pense souvent. — La soupe est servie : on me presse. Adieu, bons, excellents parents! Bon Ernest, adieu!

Votre fils soumis et respectueux.

1. A Sens, il jouait du violon et dessinait sous la direction de deux professeurs de la ville.

2. Madame Cassin, son hôtesse.

3. Envoyés de Sens à Paris par le coche d'eau.

En décembre 1824, l'École de Droit succède à la Sorbonne :

Je n'ai rien dépensé depuis ma dernière lettre, écrit-il bientôt après, que les 15 francs pour mon cours d'anglais. Je suis toujours content de mon maître, et aussi de mon droit; nous nous réunissons quatre, deux fois par semaine, et nous expliquons des articles. Le temps me manque toujours pour apprendre l'histoire, pour lire les auteurs, etc., etc. On va ouvrir, dans notre bureau même [1], un cours gratuit de grec moderne : je suis désolé de ne pas avoir le temps de le suivre.

Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, si ce n'est que j'ai été voir la Coupole de Sainte-Geneviève, qui est bien peinte, quoique de mauvaises langues soutiennent que l'auteur [2] fait pleurer la Duchesse d'Angoulême quand son oncle donne *la Charte*. J'ai vu aussi les galeries de tableaux du duc d'Orléans. Du reste, je ne sors de chez nous que pour aller à mes cours.

Mais le papier me manque. Adieu, cher papa, chère maman, je vous embrasse de tout mon cœur.

Quelques mois plus tard, en juin 1825 :

Mon bien bon père, ma bien bonne mère, j'ai reçu deux lettres de vous qui m'ont fait un bien grand plaisir : je vois d'ici votre manière de vivre; quelque tranquille qu'elle soit, la mienne est plus tranquille encore. Je me lève, je prends mon *Code*, je me promène dans la chambre en travaillant; je quitte mon *Code* pour faire un bonhomme avec mon crayon ou pour racler mon violon une minute ou deux... : je reprends mon *Code*; je vais en pantoufles répéter chez Taillandier; je reviens, et je recommence mon train de vie : c'est tous les jours la même chose.

Quoique je m'inquiète beaucoup de l'état que j'embrasserai, je n'en suis pas moins déterminé à me cramponner de toute ma force à celui que je choisirai. Je n'ai pas assez de moyens pour être ambitieux : que j'en trouve un, quel qu'il soit, et je suis content.

Vous devez jouir à Sens du beau temps. Ici, cela m'est bien égal : j'attends pour me promener que tu sois ici, ma bonne maman; jusque-là, il faut travailler pour hâter ce moment.

Sitôt reçu avocat, il se fit inscrire au barreau, mais il ne fallait pas compter sur des honoraires suffisants avant quelques années. Il se décida à entrer dans les bureaux des Sociétés que

1. 12, rue Taranne, dans le local des Sociétés dont M. Cassin était l'agent général.

2. Gros.

dirigeait son cousin, M. Cassin; travail monotone, ingrat; mais en même temps le jeune stagiaire étudiait dans tous les sens et commençait à écrire. Le journal qu'il choisit le caractérise déjà : c'était le *Journal de la Société de la Morale Chrétienne*. Il faisait encore son droit quand il y avait publié ses premiers articles; reçu avocat, sa collaboration devint régulière; dans les volumes des années 1828, 1829, 1830, son nom revient très souvent. C'est dans cette *Société de la Morale Chrétienne* qu'il prit plusieurs des idées directrices de sa vie. Il l'a dit lui-même :

On ne dédaignait pas de nous admettre, quoique à peine sorti de l'Université, dans des Comités présidés par MM. Guizot, de Broglie, de Staël, de Gerando, La Rochefoucauld-Liancourt, les deux Delessert, de Lasteyrie, Lutteroth, de Rémusat, etc. Ces hommes d'un esprit éminent s'unissaient pour éclairer l'opinion publique sur l'abolition de la traite des noirs, de la peine de mort, des jeux et loteries, sur la réforme des prisons, sur les meilleurs et les plus dignes moyens d'exercer la bienfaisance, etc. On secourait les misères, non pas avec l'aumône, mais en procurant aux malheureux des patrons, des instruments de travail, quelque instruction, et pour mener à bien différentes œuvres de ce genre, on utilisait notre jeunesse.

Ses articles dans le *Journal de la Société de la Morale Chrétienne* l'avaient fait si bien remarquer que, dans la séance du 21 janvier 1829, le conseil d'une société sœur, *la Société pour l'Instruction élémentaire*, le nommait à l'unanimité rédacteur de son *Bulletin*. Il écrit le 24 mars 1829 :

... Mes occupations tendent toujours plus à croître qu'à diminuer. En me levant, j'entre au bureau; le plus souvent, je ne le quitterais pas de la journée, si je n'étais obligé d'aller lire les journaux à cause de mon *Bulletin*. Presque toutes les soirées sont occupées par des séances de *Sociétés*. Le samedi soir, j'ai une conférence, ainsi que le dimanche matin. De plus, pour ne pas oublier l'anglais que je négligeais depuis longtemps, j'ai pris douze cachets à mon ancien maître pour six francs, et je vais de sept à neuf heures le mardi et le jeudi soir, passage Choiseul. Le dimanche, je vais assez ordinairement au Musée, puis au sermon anglais.

Voilà ma vie. Je paye quatre francs chaque mois à mon cabinet de lecture, environ trois francs pour mes deux Conférences, deux francs au stage pour ma robe; les dépenses courantes de gants,

Pont des Arts[1], ports de lettres, loyers de livres, etc., absorbent à peu près mes vingt-cinq francs d'appointements. Mais je n'ai pas encore touché mes appointements comme rédacteur. On me devra cent cinquante francs à la fin du mois. J'en donnerai cent à mon tailleur; je paierai à Taillandier ce que je lui dois; je paierai quinze francs que je dois au Palais comme stagiaire; je chercherai à m'acquitter du spectacle que j'ai promis à ma cousine le jour de ma nomination, et je coulerai le mois d'avril avec le reste.

Que lisez-vous? Où vous promenez-vous? Je n'ai jamais autant aimé la campagne. Bien sûr, aussitôt que le beau temps sera établi, j'irai quelquefois le matin hors des barrières.

Dites-moi beaucoup de choses sur tout ce que vous pensez. Bon père, je saute de joie en pensant que le moment de ton arrivée approche; ne puis-je pas espérer que tu ne viendras pas seul? Il y a longtemps que je n'ai été au spectacle, mais j'irai avec Taillandier au moins une fois, j'espère.

Vous avez reçu mon *Bulletin* (*de la Société pour l'Instruction élémentaire*); je vous enverrai celui de mars aussitôt qu'il paraîtra, ainsi que les journaux de la *Morale Chrétienne*.

Adieu, mon bon papa, ma bonne maman; je vous embrasse de tout mon cœur et j'attends avec impatience des lettres de vous.

En 1830, il est nommé membre du Conseil d'administration et du Comité de rédaction de la *Société de la Morale Chrétienne*, ce qui ne l'empêche pas, écrit-il, à ses parents, de faire partie du *Comité des Prisons* et du *Comité de Bienfaisance*. Il a des clients d'une espèce très particulière :

Notre directeur de spectacles ambulants court, avec sa voiture, aux fêtes des environs de Paris, mais il ne nous donne toujours pas d'argent[2]. Depuis que je l'ai établi, j'ai établi encore deux joueurs d'orgue, deux marchands de tisane, un chiffonnier, etc., etc. Ce sont les *artistes* que je préfère secourir, comme vous voyez. J'avais essayé de tirer de misère un pauvre barbier qui, dit-il, a coiffé *Vestris*! Je l'ai conduit chez un coutelier dans l'intention de lui acheter deux rasoirs et un cuir; mais il m'a déclaré qu'il lui en fallait quatre et une paire de ciseaux. Il était à moitié ivre : j'ai été obligé de le laisser là, sans lui rien acheter.

1. Il y avait alors un droit de péage sur ce pont.

2. On a vu que les Sociétés aidaient les malheureux, mais autrement que par des « aumônes ». Il s'agit ici, évidemment, de prêts d'instruments de travail.

Il réussissait à faire du bien, à *être utile*; s'il n'avait pas été séparé de ses parents, il se serait trouvé heureux :

Quand vous verrai-je! Cette question-là, que je me fais souvent, est désolante. Je serais ambassadeur en Turquie, que nous nous verrions presque autant de fois. Sauf cet ennui, je ne peux pas me plaindre de mon sort. Je souhaite même qu'il continue, car je ne vois aucun changement favorable à espérer. Gagner sa vie honorablement, être estimé des personnes qui nous entourent, avoir de temps à autre quelques moments à consacrer à ses études favorites, voilà ce qu'un jeune homme, qui ne peut pas encore songer à devenir mari et père de famille, doit espérer de mieux.

Édouard Charton avait alors vingt-trois ans. Le dessin général de sa vie semblait déjà tracé. Il ne se doutait pas qu'il allait traverser une crise morale qui bouleverserait son existence si paisible. On lit dans une de ses lettres : « Une grande partie de mes soirées est consacrée aux réunions saint-simonistes (*sic*); on en parlera beaucoup, j'espère, dans quelques années ».



Hippolyte Carnot a raconté comment le local où se réunissaient les premiers adeptes étant devenu trop étroit, ses amis et lui avaient loué une salle rue Taranne : c'était justement au-dessus de la petite chambre où logeait Édouard Charton. Un soir, écrit-il, fatigué, triste, il avait fermé ses livres; il songeait, accoudé à sa table, quand il entendit au-dessus de lui un murmure de voix. Il monta par curiosité. Un homme parlait, lentement, gravement; c'était Bazard, qui s'était chargé d'exposer, dans une série de leçons, les idées de Saint-Simon et de ses disciples. A ce moment, le nom de Bazard était inconnu d'Édouard Charton. Il s'assit et écouta. L'orateur disait que l'âge d'or de l'humanité, placé par les poètes dans le passé, est dans l'avenir; il annonçait un monde nouveau dont le principe serait : « A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon son œuvre ». Il disait que les efforts de l'individu, l'organisation de la société, les lois, les institu-

tions, tout doit tendre à « l'amélioration matérielle et morale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ».

Chacune de ces paroles éveillait un écho dans l'âme du jeune auditeur. Venir en aide aux petits, aux faibles, c'est ce que voulaient les hommes de grand cœur qui avaient fondé la *Société de la Morale Chrétienne*; c'est ce qui avait attaché à eux Édouard Charton. Mais là, de quoi s'agissait-il ? de soulager des misères individuelles, de procurer du travail à des misérables, tout au plus de préparer quelques réformes sociales, tandis qu'ici on parlait de transformer la société tout entière : pour ces jeunes enthousiastes, le saint-simonisme était autre chose qu'une secte, un système, une philosophie ; c'était vraiment une religion. Tous, ingénieurs, médecins, artistes, financiers, avocats, ils s'oubliaient eux-mêmes, les uns abandonnant leur carrière, et les autres sacrifiant leur fortune. Nous avons pu connaître encore d'anciens Saint-Simoniens : chez des hommes si divers les uns des autres, il y avait comme un air de famille. Ils avaient fait un beau rêve dans leur jeunesse : il leur en était resté une chaleur au cœur et un rayon dans les yeux.

Édouard Charton, tout de suite captivé, suivit assidûment les leçons de Bazard. A chaque leçon, il était plus séduit par l'idée générale de la doctrine : « Le XVIIIe siècle a détruit, disait Bazard après Saint-Simon ; il appartient au XIXe siècle de reconstruire, en renonçant aux critiques stériles, en ralliant toutes les bonnes volontés pour mettre fin aux conflits de l'individualisme... » Édouard Charton sentait peu à peu se faire en lui un immense changement; il lui semblait que jusque-là un rideau lui avait caché le vrai, le juste, et que ce rideau se déchirait peu à peu. Un jour, il dit à ses amis : « Je suis saint-simonien ».

C'était en 1830. Il avait vingt-trois ans.

L'École saint-simonienne, encore tout à ses débuts, était installée alors rue Monsigny. On s'y occupait avec ardeur à organiser la vie en commun. Quelques-uns seulement des chefs (on disait : des Pères) habitaient la maison même, mais tous les disciples se retrouvaient réunis aux repas, qui avaient lieu à dix heures et à six heures. La table était présidée avec majesté et bonhomie par « le Père » Enfantin. Il y avait aussi

des soirées, où l'on invitait des étrangers à l'École, dans un but de propagande.

Édouard Charton s'associa à cette vie commune et abandonna tout le reste : barreau et plaidoiries, sociétés et travaux littéraires... Dans le nouveau groupe, on sut bien vite distinguer sa haute valeur. L'École avait organisé des prédications du dimanche. Édouard Charton fut désigné comme un des orateurs :

Chaque dimanche, à midi, a-t-il raconté lui-même, dans la salle de la rue Taitbout, une foule nombreuse emplissait trois étages de loges. Un moment arrivait où ces trois rangs se levaient; c'est que les deux Pères suprêmes entraient, conduisant le Prédicateur, et quelquefois le Prédicateur, c'était moi. Je restais cinq minutes assis derrière la tribune, entre Bazard et Enfantin... On me donnait un signal, et j'approchais de la tribune, chancelant, les genoux brisés, les yeux à demi-morts, le corps vide de mon sang qui refluait et me bouillonnait au cœur. Bientôt des paroles vagues et plaintives s'échappaient sourdement de ma poitrine écrasée... Je redevenais peu à peu mon maître; je me sentais emporté dans un torrent de pensées, et je prenais courage... Si j'invoquais la pitié pour les misères du peuple, j'avais réellement froid, j'avais faim... J'étais heureux, car je vivais corps et âme plus qu'il ne m'avait été donné de vivre en aucun moment de mon existence : mon être entier se répandait et flottait dans l'enceinte; toutes mes impressions de tendresse, de douleur, de regret ou d'espérance s'élançaient avec moi en jets brûlants; je planais sous un ciel mystérieux, soulevé par mes émotions comme par de puissantes ailes...

Ces émotions si vives, si sincères faisaient d'Édouard Charton un prédicateur très éloquent : on l'envoya prêcher à Brest, à Lorient, à Nantes, à Rochefort. « J'ai fait œuvre d'apôtre dans les voitures, dans les hôtels, dans les cafés, sur les vaisseaux; j'ai prêché dans des salles de bal, de spectacle, de jeu de paume... » Il avait parfois enthousiasmé ses auditeurs, mais parfois aussi il avait été mal accueilli. A Lorient, il avait été poursuivi à coups de pierres. « Oui, disait-il en souriant, dans sa vieillesse, j'ai été lapidé ! » Il le disait en souriant sans colère, et sans regretter ces jours d'illusions. Il avait d'ailleurs, au cours de ce voyage, trouvé de nouvelles amitiés, ce qui, pour son cœur aimant et ardent, était la plus certaine et la plus douce des consolations. A Nantes, il avait commencé avec Émile Souvestre

des relations bientôt devenues de l'intimité et qui eurent pour conséquence l'échange des lettres que nous publions ci-après. Dans cette correspondance frémissante, d'un tout autre ton que les lettres de Charton à ses parents, on voit que le jeune étudiant timide s'est tranformé en apôtre : il a découvert une âme semblable à la sienne, dans laquelle il peut épancher les pensées et les sentiments qui assiègent ses jours et ses nuits. Il y a dans ce style des étrangetés qui étonnent aujourd'hui ; mais rappelons-nous qu'elles ont été écrites en 1831, au plus fort d'une fièvre qui était générale, aussi bien en littérature qu'en politique : dans tout Saint-Simonien de cette époque, il y avait un romantique. Émile Souvestre avait donné ses écrits à son nouvel ami, qui les lisait en rentrant à Paris, sa tournée de prédicateur touchant à sa fin. D'un hôtel quelconque, Édouard Charton écrit à Souvestre cette première lettre. Elle succédait à des confidences réciproques lors de leur rencontre à Nantes.

Dites-moi si vous ne croyez pas que ce qui s'élève de l'existence, au-dessus des souvenirs, est une sorte de continuelle révélation. Chacun de nous ne sait-il pas d'avance ce qu'il a droit et puissance de porter de malheur et de bonheur, de douleurs et de joies, ce qu'il a besoin d'initiations. Et tout ce que vous avez préconçu de froissements et de tortures, ne l'aviez-vous pas épuisé? Vous reste-t-il beaucoup à craindre? Au contraire, tout ce qui a agité votre espoir de mystères, de dévouement, de courageux travaux, d'abondantes sympathies, n'a-t-il pas été encore très imparfaitement réalisé, et n'avez-vous pas conscience que le complément vous en est dû?

On vous a promis ce que l'on vous a laissé désirer. Vous ne croyez pas au hasard.

Vous avez commencé comme il le fallait. Des deux coupes, vous avez d'abord vidé la coupe de sang [1]; à l'autre, hardiment, avec confiance! oh! si vous comprenez, comme j'en ai la foi, qu'elle n'est pas loin de celle où moi, plus chétif créancier de bonheur, j'ai commencé à puiser à longs traits.

Oui, si vous avez tant souffert au delà des autres, c'est que vous êtes appelé à jouir plus qu'eux; si vous avez été successivement de plus en plus isolé, c'est que vous devez être de plus en plus fortement associé.

Vraiment je suis bien embarrassé et j'ai peur que cela me fasse

1. Il avait perdu sa jeune femme.

tort d'être apôtre : je voudrais de bon cœur en cet instant n'être encore à vos yeux que ce jeune homme placé vis-à-vis de vous, dans les premières lieues de la voiture de Rennes. Moins connu, moins craintif, je suis sûr que je serais plus libre, moins confus et contourné. Qu'y faire? Je n'ai songé en vous écrivant qu'à vous écrire, à vous envoyer une pensée, et je ne puis parler que comme je sens.

Vous n'avez, je pense, vécu qu'à moitié, n'ayant plongé qu'en partie dans la vie de transition où meurent tant de faibles qui s'en contentent.

En Révolution, la vie était pleine; bien ardente, bien furieuse, bien avide d'amour, de haine, vie parfaite comme l'avait été autrement celle de la Régence, avec sa gloire de débauche, son exaltation d'avilissement. Aujourd'hui, en dehors de nous, où y a-t-il une vie digne de ce nom?

Que semble à votre imagination, vous transportant au loin, de ces jeunes gens, de ces jeunes filles, descendants des familles de l'ancienne Rome, et qui, de l'ivresse horrible du cirque, de l'orgie des fêtes payennes, du délire oisif d'un luxe épuisé, se sont tout à coup voués, coupant leur marche comme de la terre à l'eau, au rude travail, à la noble et douce exaltation, aux simples assemblées des apôtres de Jésus; déchirant le voile de deuil descendu sur leurs pénates et sur la cité, ils ont compris qu'il y avait derrière le sépulcre de Jérusalem une lueur qui commençait à poindre, et ils se sont élancés au nouveau jour, et ils sont devenus les guides de l'humanité.

Une pareille époque est venue; de semblables hommes se sont trouvés; ne les jugez pas par ceux d'entre eux que vous connaissez, par Charton, par Rigaud[1], je vous en supplie! Nous allons à la suite, et il nous suffit d'un fragment de rayon du nouveau soleil. Nous ne savons sentir et dire que peu du bonheur qui gonfle le sein de ceux qui nous envoient et dont bientôt on reconnaîtra la puissance et l'amour.

Pour être reconnus du vulgaire, il leur faudrait un autre corps, une autre voix que le corps et la voix de tous. Que vous les voyiez, que vous les entendiez! je ne demande que cela de vous. Oh! si j'ai pu mériter quelque part de votre amitié, que seraient donc pour vous ceux que j'appelle mes Pères, à cause de leur amour supérieur : je voudrais vous appeler comme eux, quoique peu d'années nous séparent.

Ils pourraient vous consoler, déployer devant vous la vaste route toute neuve ouverte pour les grands courages, vous donner la génération d'avenir à inspirer, à aimer, vous rendre une famille impéris-

1. Un compagnon d'apostolat.

sable qui ne reconnaît plus de joug et, pour cela, n'est pas condamnée à fuir au désert, mais, loin de là, se pose sur les hauteurs de la société comme une glorieuse couronne.

Jamais je n'ai tant regretté d'être faible et d'avoir tant de vague au cœur, où je sens pourtant, au fond, des éléments qui bouillonnent : si j'étais celui qui pourrait chasser les nuages à votre front et y souffler l'étincelle enfouie, je serais bien fier et bien heureux de m'appeler, de m'écrire votre ami. Je ne peux.

Jugez-moi ce que je suis, et puissiez-vous me conserver l'intérêt qu'il m'a semblé vous avoir inspiré!

Cette première lettre à Souvestre peint bien, dans ses obscurités mêlées de lueurs, l'état d'esprit d'un prédicateur saint-simonien, et l'on croit y entendre un écho même des discours, enthousiastes et confus, qui venaient de porter en Bretagne la nouvelle doctrine alors qu'elle allait se dissoudre dans les discordes des fondateurs.

Édouard Charton rentrait à Paris avec joie; il était heureux à la pensée de revoir bientôt ses maîtres, ses amis. Il l'a raconté [1] plus tard avec une profonde tristesse : « Je me disais : dans quelques instants, je serai au sein de ma grande famille, que depuis deux mois je n'ai pas vue; avec quelle joie ils vont me serrer dans leurs bras; avec quels transports ils m'écouteront raconter mes fatigues et mes victoires!... »

Hélas! ce qu'il trouva rue Monsigny, ce fut le désarroi complet. Pendant son absence avait eu lieu la grande querelle entre Enfantin et Bazard. Enfantin avait dit : « Pour un dogme nouveau, il faut une morale nouvelle... » et il avait, par ce principe, soulevé des tempêtes. Chaque matin, les disciples se réunissaient pour une discussion qui reprenait dans l'après-midi et se prolongeait fort avant dans la nuit. « Au diapason où étaient montées nos imaginations, a écrit M. Carnot, il nous semblait assister à l'un de ces fameux conciles où se traitaient, au début de l'Église chrétienne, des questions destinées à remuer le monde. » Tout près du moment où ils allaient se séparer, ils voulurent, par une pensée affectueuse et fraternelle, continuer à prendre leurs repas en commun. A cette grande table de « la famille » ils oubliaient pour un instant

1. Dans le récit que nous avons déjà cité, et qu'il a appelé *Mémoires d'un prédicateur saint-simonien.*

les idées qui la divisaient, et ils ne se souvenaient que de leur amitié ; pendant la durée du repas, ils s'imposaient de ne parler que du passé, des souffrances, des enthousiasmes qui avaient été leur vie pendant deux ans. C'est grâce à ces souvenirs que chez eux l'affection devait survivre à la séparation des doctrines. Ils allaient marcher dans des voies bien différentes, mais ils n'oublièrent jamais qu'ils avaient été les Fils de Saint-Simon, et parmi les amis les plus fidèles d'Édouard Charton nous retrouvons Hippolyte Carnot, Gustave d'Eichthal, les deux Pereire et Jean Reynaud.

La rupture définitive eut lieu le 21 novembre 1831. Édouard Charton fut de ceux qui s'éloignèrent d'enfantin à la suite de Bazard. Il est difficile de se représenter le cruel déchirement qui se fit alors en lui. Il lui semblait que sa vie était à jamais brisée, et il avait vingt-cinq ans. Pour échapper aux tortures de cette crise morale, il courait se réfugier dans la petite maison de Sens ; là, il savait qu'on l'aimait et qu'on le consolerait. Il serait là l'oiseau blessé qui revient à son nid.

C'est de Sens qu'il écrit à Souvestre, le 19 décembre 1831, la lettre qui ouvre la série des lettres inédites que nous allons maintenant reproduire presque sans commentaire. Tout ce qui précède les éclaire suffisamment.

JEAN-PAUL LAFFITTE

LETTRES A ÉMILE SOUVESTRE

I

Sens, 19 décembre 1831.

Mon cher Souvestre, mille circonstances ont empêché qu'une lettre de vous, datée, je présume à voir le timbre à demi-effacé, du 6 ou 7 décembre, me soit parvenue avant aujourd'hui. Au moment où vous l'écriviez, je vous en écrivais une qui aura dû, sous quelques rapports, servir de réponse aux différentes questions que vous m'adressez. J'ignore encore si la brochure de Bazard a paru et vous a été envoyée ; elle a éclairci ou éclaircira tous vos doutes. Quoi qu'il en soit, je réponds comme je puis dans mon état de souffrance à ce que vous me demandez. Qu'avez-vous dû penser de moi à cause de ce maudit retard?

1° Oui, Enfantin s'est posé comme chef de l'humanité : ses sujets lui disent publiquement : *je vous adore*. Ils l'ont appelé *Saint-Siméon 2*. Pour représenter parfaitement le pouvoir définitif, il ne lui manque, dit-il, qu'une épouse, et il la cherche, il l'appelle, et il se sert de tous ses Fils pour l'appeler et la chercher.

Cette femme dira la morale nouvelle. J'étais comme vous, et, au temps des discussions, je criais chaque jour que la morale, ainsi que la vie de l'humanité, ne pouvait pas se scinder,

qu'elle se continuait, s'épurant sans cesse par l'inspiration du cœur; que c'était grave erreur d'établir comme dualité la morale païenne et la morale chétienne, la morale d'Orient et la morale d'Occident; que jamais législateur n'avait eu la prétention de détruire la morale de son temps pour en construire une autre, et qu'il y avait délire à supposer qu'on puisse imposer aux hommes une formule d'après laquelle ils dussent être émus d'amour, d'amitié, de pitié, de dévouement etc. J'ai conservé cette opinion ; mais il m'a bien fallu reconnaître que ceux qui prétendent que l'ancienne loi morale est effacée et qu'ils attendent des mains de femme pour en avoir une autre n'en ont aucune. Ils ont fait le vide dans leur conscience.

J'ai dit à Enfantin que je ne voyais même pas de raison pour qu'il trouvât *nécessairement, indubitablement* la femme prophétique à laquelle il a dressé un trône près du sien, et qu'en tous cas rien n'assurait que la parole de cette femme ne serait pas seulement un écho de sa propre voix.

2° La lettre de Reynaud est assurément amère : son admirable énergie est quelquefois du cynisme et va trop loin ; cependant il a dit vrai.

Vous vous trompez au sujet des trois morales. Je ne me souviens plus si, dans ma précédente lettre, je vous ai dit qu'Enfantin avait conçu la dualité suivante (il voit partout une dualité) : il y a des individus à affections vives et profondes, avides de constance, *patients* dans les rapports intimes, immobiles dans leurs affections; il y a des individus au contraire légers et changeants dans leurs désirs, dans leurs jouissances, avides d'infidélité, impatients, mobiles. Les premiers ont besoin de l'*éperon*; les seconds du *frein*. Ajoutez le droit du prêtre et de la prêtresse, loi vivante, de divulguer les confessions, les secrets confiés, de voiler ou de dévoiler à leur gré la vérité pour conduire à un but qu'eux seuls connaissent, et vous aurez assez, trop, mille fois trop de cette incroyable débauche d'imagination [1].

Toutes ces explications viennent trop tard, peut-être. Si vous saviez de quels accès de misanthropie j'ai été dévoré. Voir ainsi déchirer, salir, mon bel avenir, mon beau ciel ! Me voilà

1. Jules Simon, dans sa notice, lue à l'Institut, sur M. Charton a cité quelques pages de ces lettres, que la famille lui avait communiquées.

presque seul, car je n'ai pas encore une idée bien nette de ce que je pourrai apporter de services à Bazard, obligé de reprendre un état? Lequel? tous me repoussent. Ma foi dans les hommes a été cruellement blessée. Ma conviction sur la force progressive de la société, seule, surnage et me soutient encore. Faiblesse, incapacité, méfiance, tout mon vieux cortège de désespoir depuis quinze jours m'a chassé de projet en projet, de ville en ville. Dans quatre jours je retournerai me perdre au milieu de la foule de Paris, et je vivrai comme je pourrai; j'aurai toujours assez de pain; mais de l'amour, de la confiance, la conscience que l'on est utile : plus rien.

C'est comme un remords pour moi, cette pensée que j'ai fait luire chez vous des espoirs qui devaient être sitôt déçus : pourtant vous êtes forts, vous autres; continuez l'œuvre avec courage. Il y a de belles choses à faire, de vives étincelles à faire jaillir. Mon cher Souvestre, vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas? Vous ne m'en voudrez pas? Serrez pour moi la main de Guépin.

Je logerai toujours rue Taranne, n° 12. J'ai prêté beaucoup de livres de doctrine à Régnier [1]. Je continuerai à le convertir à *l'ancienne* doctrine, ainsi que tous ceux que je rencontrerai.

II

25 décembre 1831.

Mon cher Souvestre, quelle fatalité me condamne à ne répondre jamais à vos lettres qu'après un temps assez long de silence pour vous faire supposer peut-être de la froideur! Moi qui voudrais vous voir et vous parler sans cesse, moi qui déchire votre cachet avec le même tremblement que ceux de ma mère ou d'un ami de vingt ans, comment supporter patiemment que je vous donne lieu de soupçonner mon amitié? Le timbre de votre dernière lettre porte le chiffre : 12 décembre; elle est si bonne, si tendre, qu'elle m'a fait oublier, — depuis ce matin, où, revenant de Sens, je l'ai lue, — toutes mes dou-

1. Le sociétaire de la Comédie française, qui était aussi un lettré. M. Charton avait fait sa connaissance à Nantes, pendant son voyage de prédicateur, en même temps que celle de Souvestre. Il est resté lié avec lui toute sa vie.

leurs. Que je voudrais être digne de tant d'affection! Mais je ne pourrai jamais la conserver. Je ne suis bon à rien. Je suis faible et fantasque, ignorant et irrésolu. Il faut bien que je vous prévienne, car vous-même ne tarderez pas à me connaître parfaitement, si, comme je l'espère, vous consentez à resserrer notre lien.

J'ai passé près de quinze jours avec mon père et ma mère : ils m'ont encouragé de leur mieux à embrasser une carrière nouvelle et m'ont promis de m'aider. Je n'en suis pas plus avancé. Je n'ai pris aucune résolution autre que celle de n'en prendre aucune sur le choix d'un état avant six mois. Pendant cet intervalle, tout en travaillant à la propagation de la doctrine et à l'édification du nouveau centre, je heurterai aux portes de la littérature avec mes faibles mains. J'accepte votre aide, je l'implore, et pourtant quelque chose me dit que je manquerais de délicatesse à m'associer, sans apporter d'autre mise que de la bonne volonté. Tel que je suis, en dépit de ce sévère reproche, je me donne entièrement à vous, et j'avoue que me mêler à vous dans une même œuvre, ce me serait la plus grande joie imaginable.

Rigaud est à Paris; comme je le prévoyais, il est resté près d'Enfantin, dont il explique la doctrine assez favorablement, se retranchant surtout sur le besoin d'unité. Il m'a lu une lettre de Guépin [1] adressée à Michel [2], et qui est très bonne. Vous allez donc former un commencement d'association, réunir des ouvriers? Il serait donc aussi possible que vous vinssiez à Paris bientôt. Mon cher Souvestre, que cela me ferait du bien! de combien de choses nous conviendrons ensemble! combien de choses nous aurions à éclaircir! Venez, hâtez-vous!

Il n'y a vraiment que de l'erreur, et non de l'immoralité dans la doctrine nouvelle. Je continue à les aimer tous; mais ils me paraissent *fous*. Leurs espérances sont monstrueuses; je ne conçois pas que sérieusement on les puisse écouter, quand ils enseigneront publiquement les principes de leur autorité rusée et voluptueuse. Laurent [3] vient de les quitter définitivement.

1. Le futur député de Nantes.
2. Chevalier.
3. Laurent (de l'Ardèche).

Ces jours derniers, une députation d'entre eux a été, m'assure-t-on, déclarer à M. Persil[1] qu'à l'avenir on ne s'exposerait plus à des poursuites, qu'on serait sage.

Faut-il que tant de dévouement et de chaleur d'âme soient ainsi prostitués à des rêves !

Je vais rester enfermé dans une petite chambre d'entresol ; ma tête touche au plafond. J'ai peu de place, mais j'aime mes livres et quelques images attachées aux murs. Toutes les fois qu'on aura besoin de moi, je sortirai. Le temps ne peut tarder où je retrouverai un aliment à mon activité en dehors.

Aussitôt que j'aurai ébauché quelques pages, aussitôt que j'aurai nettement conçu un plan, je vous en écrirai.

On m'a proposé la rédaction d'un journal de province, *le Dauphinois*. J'ai refusé. Un ami du peuple m'a conseillé d'aller aider sa Société de ma parole. J'ai ri. On m'engage de toutes parts à faire des démarches pour entrer dans le Parquet. Je reste en place.

Je veux être indépendant désormais et vouer ma vie aux travaux d'imagination, à l'art, en même temps qu'au grand travail de la régénération sociale. Ce serait pour moi un bonheur suprême. Si je supposais ensuite qu'il me serait possible de vivre ici près de vous dans les mêmes projets, je me trouverais trop heureux.

Dites à Guépin que j'admire la vive sollicitude, son puissant courage. Qu'il continue à s'appuyer sur la doctrine de la rue Monsigny. Vous êtes en garde, il n'y a rien à craindre. J'ai causé de lui avec Leroux[2] et avec Ch. Lucas, qui vient de perdre son père à Saint-Brieuc. Je dois lui paraître aujourd'hui indigne à cause de mon apparent découragement et de ma mollesse. Ce ne sera pas toujours comme ça.

Mon cher, très cher Souvestre, aimez-moi toujours, car je n'ai fait que vous aimer de plus en plus depuis le premier jour où je vous ai vu ; si je n'exprime pas mon affection comme tous, c'est que la crainte de ne pas être habile à la conserver longtemps m'arrête.

Je vous embrasse de tout mon cœur et je vous remercie de m'avoir appelé votre frère ; je voudrais l'être.

1. Le Procureur général.

2. Pierre Leroux.

III

13 janvier 1832 [1].

Mon très cher Souvestre, depuis quelque temps je suis moins souvent triste : tout le jour, je me débats au milieu des procès de cour d'assises, où je me trouve à l'heure même; le soir, je rentre fatigué, je prépare mes causes et je m'endors lisant un peu, pensant beaucoup à vous; c'est un admirable système pénitentiaire; je n'ai pas le loisir de m'affliger.

J'avais d'abord commencé quelques petits travaux littéraires; mais toutes mes lignes étaient douloureuses jusqu'au ridicule : il a fallu les suspendre. Sainte-Beuve et Leroux m'avaient cependant pressé, me promettant assistance et m'assurant qu'ils m'ouvriraient les portes d'une Revue. J'espère que je reviendrai à de meilleures dispositions et que je pourrai profiter de leur offre, et alors je serais bien heureux de leur porter quelque chose signé de nos deux noms comme des noms de deux frères, quoique que je ne sois qu'un pauvre frère cadet. Quant au théâtre, je reverrai d'anciens protecteurs et peut-être Régnier lui-même pourra nous être utile. J'ai à me reprocher de ne pas l'avoir vu depuis mon retour de Sens.

La rue Monsigny m'envoie bien inutilement un grand nombre d'émissaires. Chevalier m'est venu visiter hier et m'a parlé très vaguement, et sans peser le moins du monde, d'une lettre sévère que vous lui avez adressée. Il se félicite beaucoup de ses relations avec Guépin. Ce que vous me dites au sujet de cet excellent et loyal ami m'afflige. Ses relations avec la rue Monsigny s'useront; mais il est désolant qu'elles soient même indirectement une cause de refroidissement entre vous.

J'ai écrit à Lechevalier pour le prier de vous envoyer un exemplaire de sa brochure. Vous est-elle parvenue? Celle de Bazard, quoique imprimée, n'est pas encore tirée. Le plan d'association, de son côté, est loin d'être nettement dessiné : aussi je me tiens à l'écart, ne voulant plus avancer avec aucune congrégation d'hommes sans être sûr que je ne donnerai pas

1. Cette lettre est écrite au verso d'une feuille de papier portant la vignette de la *Société pour l'instruction élémentaire* et l'intitulé imprimé : *Secrétariat, 12, rue Taranne.*

mes mains pour élever un pouvoir d'autocrate ou placer une tiare sur un front. J'attends de meilleurs jours, améliorant sans bruit autour de moi autant que je puis.

Ils parlent autour de moi de sang [1] et de hideuses maladies : les témoins se querellent ; le président hume l'accusation. J'ai bien envie de déchirer ce méchant billet : je crains seulement de trop tarder et d'être encore empêché.

J'ai assisté aux séances du procès républicain. J'aurais voulu alors être à côté de Trélat ou de Thouret et de Raspail, braves jeunes gens dévoués, courageux. Ah! s'ils avaient de l'ordre, un système commun et autant d'amour que de juste haine!

Vous comprenez combien je dois souffrir, et pourtant, je le jure, si avant un an je ne me sens pas mieux, je me suiciderai moralement en fuyant en province. Je chercherai à me fonder une famille et, honnête homme, à faire valoir mon petit trésor de vertu, de jeunesse. Oui, je la ferai, à moins que la réussite de nos projets ou une occasion de se jeter utilement dans la mêlée ne m'arrêtent.

Avez-vous renoncé à faire un voyage à Paris? Il est des jours où je pense que je vais vous voir entrer. Je ne suis pas encore réélu rédacteur du *Bulletin de la Société Élémentaire*. On m'oppose sottement ma qualité de Saint-Simonien ; mais j'espère beaucoup. Adieu, mon cher Souvestre, aimez moi toujours ; ne voyez, dans mes coupables caprices de lenteur, de négligence, que des accidents de maladie. Si je vous écrivais la millième partie des pensées que je roule en moi comme si je vous parlais, mes lettres seraient bien fréquentes et bien longues.

Adieu, je vous embrasse.

IV

4 mars 1832.

Mon cher Souvestre,

N'est-ce pas que ma paresse à vous écrire est d'un misérable, indigne de votre amitié. Je me déteste et me méprise pour cette incroyable torpeur qui me fait négliger le plus doux de mes plaisirs et de mes devoirs. Un automate qui saurait sourire et

1. On a vu qu'il écrit sa lettre à la Cour d'Assises.

écrire trois mots remplirait mieux que moi maintenant le rôle d'être vivant. Je suis là, devant une cheminée large et haute d'un pied et demi, songeant stupidement avec des regards éteints; parfois je sors machinalement et je vais aux noirs spectacles du Palais de Justice ; ou bien j'erre niaisement, lent ou rapide, dans les rues.

Si seulement j'avais des livres, des livres de convalescent, poésies rêveuses, pensées du soir, romans bizarres comme le sommeil! mais je ne trouve rien ; ç'a été pour moi une bonne fortune la venue des deux numéros de votre Revue ; c'était juste ce qui convenait à ma disposition d'esprit ; je n'en excepte pas deux articles.

Ne m'abandonnez pas. Envoyez moi quelque chose. Un acte d'*Ernestine* [1] ou les articles sur la Bretagne. Je tâcherai d'être digne. A mon tour, je vous enverrai des ébauches.

Jusqu'à présent, travailler à la *Revue* [2], c'est œuvre de pur dévouement. Nous voudrions y dresser une pierre pour les fondements de la philosophie du XIXe siècle. Si elle ne devient pas un peu lucrative, il me faudra en même temps travailler à la *Revue de Paris* ou au théâtre. Et nous vendrons! Aussi bien je vois que jamais je ne trouverais un grain d'or dans la poussière de la chicane : c'est de la boue, de la rouille et du sang! Pouah!

Mon Dieu, pas une étoile à mon ciel! Si elle tarde à percer, que deviendrai-je? Je ne puis pas, je ne veux pas être un Escousse : j'ai un vieux père et une mère adorée, un frère chéri, un ami, et j'ai foi dans le progrès.

Et pourtant, rentrer dans une des cases de Linnée : se sentir croître une froide enveloppe qui vous serre les membres, vous attache en terre, et tout courbe à tout vent!

Voilà mes jérémiades qui recommencent, bien que je me sois dit mille fois : je ne lui écrirai que quand la joie me venant au cœur, je paraîtrai homme de courage et d'espoir ; je ne veux pas apporter à la communauté seulement de l'ennui et de la couleur noire.

Adieu, adieu! Il viendra des temps meilleurs. Adieu.

1. Projet de drame, par Souvestre.

2. La *Revue encyclopédique*.

V

16 avril 1832.

Je viens de lire un ancien numéro de la *Gazette d'Instruction publique* où il se trouve une critique de votre article sur l'éducation. Je vous l'envoie. Peut-être jugerez-vous convenable d'y répondre.

Comme je n'ai pas reçu de lettre de vous depuis longtemps, j'ignore ce que vous aurez pensé des réflexions que Leroux a cru devoir mettre en tête de votre excellent travail. J'espère qu'elles ne vous ont pas contrarié.

J'ai toujours peur de vous avoir lassé de moi, tantôt par mon silence, tantôt par la gaucherie et la sottise de mes lettres. Vous qui valez mille fois mieux que je ne vaudrai jamais, vous devez être patient et indulgent; vous devez comprendre qu'au fond du cœur d'un misérable fantasque il peut y avoir quelque étincelle digne de vous ; moi, j'en suis sûr. Je me traîne comme je peux, et je cherche à être de moins en moins insupportable. Rassurez-moi!

Notre *Revue* est en bon train : les abonnés viennent. Victor Hugo et Lerminier s'approchent de nous. Vous en recevez exactement les numéros?

J'ai mille projets qu'étouffent continuellement mille ennuis.

Paris est morne. On ne voit que cercueils et visages affligés. Quelques travaux insignifiants, mais imposés, m'empêchent seuls de fuir à Sens près de mes parents.

Vous n'avez donc aucune affaire ici, aucun besoin de moi?

Dès que nous aurons une composition à deux, notre correspondance sera rapide et fréquente. Qui de nous enverra le premier une ébauche? Si vous tardez, je vous lancerai comme un cartel mon informe traduction d'un drame allemand.

Adieu. Si vous m'aimez encore, dites le moi bien vite!

VI

Mai 1832.

Traître! je vous avais demandé dans une de mes lettres si vous aimiez, et vous n'aviez rien répondu.

Que vous êtes heureux ! Oh! vous m'assurez, n'est-ce-pas, que je ne perdrai rien de votre amitié, et que votre bonheur ne vous fera pas oublier un malheureux?

Elle doit avoir de bien beaux yeux et une bien belle âme, puisqu'elle a compris votre amour.

N'étiez-vous pas près de la voir lorsque, à Morlaix, je vous ai quitté au bas d'une vieille rue, près du port?

Pour moi, tout est fini : je ne vous reverrai peut-être plus jamais, car que sais-je de la durée de mon avenir et de mon suaire? Je ne suis pas un artiste, allez, je ne suis rien.

Oui, vous ferez d'admirables choses, vous ne garderez pas toute votre poésie pour vous deux, vous en ferez quelque aumône à ce pauvre monde où nous sommes, nous qui ne sommes pas armés et de plus qui craignons d'aimer.

Ainsi vous vous portez bien. Quand donc quitterez-vous Nantes?

Moi qui avais fait entrer comme un seul rayon dans mon avenir la pensée que vous viendriez vous fixer à Paris, que vous soutiendriez ma faiblesse, que je m'attacherais à vous comme un lierre, je n'ai pas même gémi sur moi, songeant seulement que votre âge d'or vous était revenu.

Eh! que pouvez-vous lui avoir dit de moi, bon Dieu! Entretenez-moi des projets d'art qu'ensemble vous aurez formés; donnez-moi des commissions! Que je vous sois utile à quelque chose, je vous prie! Votre mère va-t-elle avec vous à Morlaix?

Je vais plaider à l'instant. Cela m'ennuie à la mort et je ne tarderai pas à y renoncer. J'étudie la chiromancie. Vous voyez où j'en suis arrivé!

Adieu, cher Émile, je vous embrasse de toute ma force. Voici que de loin votre visage me sourit, et hier je le voyais pâle et triste. Adieu. Adieu.

VII

Juillet 1832.

Mon cher Émile. J'attendais une lettre de vous avec patience; j'attendais un écho de votre voix pour jeter mes paroles au milieu de votre bonheur, sans craindre de l'importuner.

Heureux! mille fois heureux! Il n'y a peut-être qu'un rayon d'un or pur dans tout notre monde, et il est pour vous.

C'est ma plus charmante rêverie de regarder vers vous. Votre épouse, j'ai peine à l'imaginer, tant j'ai le cœur désenchanté et flétri. Oh! dites lui que je la remercie les larmes aux yeux. Qu'il est précieux pour moi de lui être inconnu, de ne lui apparaître qu'à travers votre noble cœur, Émile, puisque cela me vaut le bienfait d'une pensée!

Tandis que vous doublez votre existence, votre tendresse, votre poésie, savez-vous ce que je fais, moi? J'ai déchiré ma robe d'avocat, j'ai repoussé du pied mes livres, mes papiers, dans un coin de ma chambre; j'ai juré un adieu à tout espoir, à tout amour; j'ai sollicité comme un mendiant une place dans un bureau, et je l'ai obtenue.

Depuis un mois, je suis employé surnuméraire au ministère des Travaux publics.

Je devais en venir là ou me tuer, ne voulant vivre aux dépens de personne, pas même de mon père et ma mère, et n'ayant pas assez de foi dans ma tête pour rester dévoué à l'art. Maintenant si vous croyez que je suis encore digne de travailler avec vous, de joindre à votre nom mon nom, je suis à vous, tout à vous, pour quoi que ce soit. Envoyez articles, drames, et le soir, rentré chez moi, je m'attacherai à vos manuscrits comme je voudrais m'attacher à votre regard, à votre main. Je rendrai, je vous le promets.

Je suis intimement lié avec un collaborateur, un ami d'Alexandre Dumas. Peut-être il nous pourra être utile.

Mais tenez parole et envoyez! J'ai un petit roman et un petit drame en train. Si j'avais eu un peu plus de temps, ils seraient déjà ébauchés suffisamment pour partir à Morlaix.

Donnez le signal, libre et ravi, au triste esclave!

Vous recevrez exactement la *Revue Encyclopédique*.

Je vais vous faire parvenir les leçons de Lechevalier; il publie un journal fouriériste : *Le Phalanstère*.

Cher Émile, après mon père et ma mère, je n'aime personne plus que vous.

Le 5 juin, j'ai aidé à faire les barricades, et j'avais payé un fusil bien cher. Jusqu'à onze heure du soir je suis resté avec le peuple à la bataille. Le lendemain, il n'était pas possible de

pénétrer au milieu des révoltés. Ah! je deviens haineux, je crains. J'avais plaisir à entendre passer les balles des prolétaires.

VIII

11 août 1832.

Mes amis, j'ai reçu ce que vous m'avez envoyé; je me suis présenté plusieurs fois chez madame Dichonne (cette dame est introuvable) et j'ai fini par me décider à lui laisser, avec un mot d'avis, *La Femme de Ménage*. Si elle ne se hâte de publier ce morceau délicieux de simplicité, de cœur et de justesse, elle n'a point de goût et point d'âme. Je la verrai, fût-elle invisible.

De la Religion en Bretagne est un article, mon cher Émile, d'un grand intérêt. Si j'y mets la main, je le crains bien, je le gâterai. Cela dépendra de la Revue où il entrera. Je désirerais que ce fut à l'une des deux plus renommées, la *Revue des Deux Mondes* ou celle *de Paris*. La forme en décidera. Sainte-Beuve et Lerminier me conseilleront.

Les deux Amies, dont le style est charmant et d'une délicatesse exquise, est appelé, je crois, à prendre place dans *le Cabinet de Lecture* ou toute autre famille de ce genre.

Ici un mot d'explication. Puisque nous avons résolu de marcher en frères d'armes, il nous faut un même nom, une même bannière, un même but. Nous devons nous constituer et faire saillir une originalité qui distingue, au moins, la direction de nos écrits. Que ce soient tous, si petits qu'ils soient, des facettes du miroir de notre foi dans l'avenir du peuple, dans l'amour de l'humanité! Que nos moindres lambeaux soient teints dans notre conscience! Que l'artiste y déguise seulement sous la variété des formes le croyant, le philosophe, l'homme dévoué.

Plus ma conviction est devenue vague et générale, plus les détails du saint-simonisme se sont effacés de ma tête, et plus j'ai senti le besoin de me maintenir dans une tendance d'où s'éloignent peu les écarts de mon imagination. Pitié pour les misères humaines, pitié même pour l'égoïsme et le privilège, c'est un cercle immense.

Ce que je dis là est peut-être trop rigoureux; je veux combattre l'art pur, mais sans exagération. Lamartine est toujours et partout patriote. Voilà ce qui apparaît à la première vue.

IX

20 décembre 1832.

Mon cher Émile, votre lettre d'hier m'a fait du bien. Vous avez donc toujours pour moi votre bonne et vive amitié! Il m'avait semblé trouver de la froideur dans le laconisme de vos dernières lettres, et j'avais répété vingt fois : « Maudite soit toute littérature, si, pour les malencontreuses suites de notre petite association, il doit moins m'aimer »! Je ne savais de quoi m'accuser et que vous écrire.

Si nous pouvions nous voir une seule demi-heure, peu de paroles vous peindraient ma situation à merveille. nous nous embrasserions et je serais désormais plus à l'aise.

Moralement, je suis paralysé. J'ai cessé d'écrire dans la *Revue*, sauf pour quelques ouvrages dont je m'étais chargé anciennement.

Voilà ma vie : dès mon lever, je cours à mon bureau, où je suis accablé du plus ennuyeux travail de comptabilité et d'administration qui existe au monde; j'en sors à quatre heures et demie. Si le matin, en quittant ma chambre, j'avais quelque vouloir de pensée ou d'action, à quatre heures et demie cela est flétri, ruiné. Les soirs sont mes grandes douleurs.

Un petit bulletin que j'ai à rédiger m'en prend deux par semaine. Le reste du temps, ou je me couche, ou je médite la question *être* ou *ne pas être*. Les dimanches, je promène mon frère.

J'espérais que nos plans me ranimeraient. Non. La douleur est trop au fond. C'est la plaie incurable que m'a laissée Enfantin. Je suis dans un doute complet sur les plus simples notions de vertu, de devoir. Sur ma parole, Émile, une seule chose me retient à la vie, c'est l'idée de mon père et de ma mère. Qu'ils meurent, je les suivrai.

Incertitude absolue, ténèbres, isolement, souvenirs qui me déchirent; aucune espérance!

Le fond de ma maladie, c'est l'absence absolue de croyance morale. J'ai fait tout ce que j'ai pu, croyant surmonter ma langueur. J'ai quitté le barreau ; je me suis enfermé, presque malgré mes parents, dans un bureau ; j'ai essayé d'être votre collaborateur ; j'ai couru les journaux pour placer des articles ; rien n'a changé ma disposition au marasme le plus complet.

J'ai remis au *Journal des Enfants*, la *Bonne Nourrice*. J'ai été deux fois demander à parler au Directeur. Je lui ai écrit, il y a huit jours, pour demander des nouvelles des trois abonnements. J'ai remis à l'*Artiste* : *Les Tableaux parlants*. J'ai remis au *Cabinet de Lecture* : *La première Représentation*, *Le Paradis*, le *Norvégien*. Il avait déjà *Les deux Amis*.

Ces messieurs (quand, par un grand hasard, avant neuf heures du matin, après quatre heures, je les rencontre) me saluent profondément, me promettent d'insérer les articles ; mais les numéros se succèdent et ne renferment rien. C'est que je suis triste et peu pressant, n'étant pas de leur ton et n'ayant aucun courage. C'est qu'ils sont trois ou quatre cents conteurs importants, animés, âpres à la curée. C'est que les contes français, allemands, anglais, pullulent.

Mon ami, pardonnez-moi, mon Dieu ! mais je n'ai ni cœur ni âme, et mon corps vous ferait peine à voir. Je veux m'accabler de travail, mais de travail mécanique. Outre mon bureau, on me propose un journal de traductions, d'extraits, de fabrication matérielle. Peut-être j'accepterai. Je n'aurai pas besoin de ressort. C est ma bête qui écrira. Je n'aurai pas le temps de penser, car si je pense encore longtemps, gare à moi ! Je gagnerai juste assez d'argent pour manger, et dormir dans un lit. Je ne veux plus être à charge de personne, même de mes parents ; or on ne gagne rien aux articles d'art ; moi, du moins, je ne puis. Ce n'eût été qu'à la *Revue des Deux mondes* ou *de Paris* qu'il y eût eu chance ; mais là, il faudrait de l'art vraiment, et par conséquent de l'âme, et, je vous le crie, je n'en ai point. Parfois, quand je me suis composé mon visage pour ne pas toujours attrister ceux que je vais voir de temps à autre, et dans les instants de calme, je me dis que plus tard, peut-être, il me renaîtra quelque enthousiasme, que quelque corde rompue se rattachera d'elle-même. Oh ! cela n'est pas vrai. Oui, je vais me condamner au labeur matériel. Je ne suis plus bon qu'à cela.

Je ne puis pas faire de supplications, je ne puis pas me mettre en colère. Que les rédacteurs des journaux à la mode fassent à leur guise!

Ainsi donc, Émile, je ne suis pas digne d'être compté par vous pour quelque chose dans vos travaux, ne pouvant moi-même compter sur moi deux instants de suite. Je suis un mauvais amas de paille : le feu m'aurait brûlé; c'est l'eau qui m'a pris. Oh! vous auriez pitié de moi si vous étiez ici. Personne ne sait ce que je souffre. Que je n'aie pas cette rage de plus, de penser que vous vous refroidissiez envers moi! A votre épouse malade, le salut d'un misérable. Adieu, Édouard.

Je ne sais ce que je vous ai écrit. Je ne veux pas relire. Je ne connaîtrai ce que je viens de jeter là que par l'effet que me produira votre réponse.

ÉDOUARD CHARTON

Nous n'avons pas les réponses d'Émile Souvestre, mais nous pouvons facilement imaginer quelles furent ses émotions en lisant les lettres si douloureuses de son ami, celle-ci surtout. C'était, en effet, comme le dernier appel d'un désespéré, et Souvestre put penser un instant que décidément son ami était perdu.

Or, la lettre est du 20 décembre 1832, et c'est quelques semaines plus tard que paraissait le premier numéro du *Magasin Pittoresque*, dont Édouard Charton était le fondateur-directeur. Ce fut là vraiment le salut; en restant fidèle à ses désirs, à ses aptitudes, il avait désormais en mains un moyen certain d'*être utile* et de travailler pour sa part à l'éducation populaire. Sa jeunesse avait été tourmentée par de vagues et ardentes aspirations qui l'avaient, un instant, entraîné sur un chemin périlleux : mais après ces « années d'apprentissage », il a pu réaliser, au moins en partie, les beaux rêves que nous ont fait entrevoir ses lettres à ses parents et à son ami. (J. P. L.)

LE PAPIER EN 1911

Sommes-nous exposés à manquer un jour de papier? et se rend-on compte de la perturbation qu'apporterait dans notre existence, je ne dis pas la suppression, mais seulement la raréfaction de cette matière de première nécessité? En France seulement, il est consommé annuellement au moins 5 kilogrammes de papier par tête d'habitant et ce chiffre ira sans cesse en croissant. En 1904 la production mondiale du papier s'est élevée à 4 600 000 000 de kilogrammes d'une valeur de 2 milliards de francs. Cette production était ainsi répartie :

États-Unis.	1 300 000 000	de kilogr.
Allemagne.	800 000 000	—
Angleterre	500 000 000	—
France.	400 000 000	—
Autriche	300 000 000	—
Italie	200 000 000	—

Or, en 1907, l'industrie du papier a pris une extension considérable. Le monde entier en a fourni 7 milliards de kilogrammes. Par suite de l'exagération de la consommation, le papier ne va-t-il pas nous faire défaut? N'allons-nous pas du moins voir les prix augmenter par suite de la rareté des matières servant à le fabriquer?



La presque totalité du papier se fabrique actuellement avec de la pâte de bois, dont la production exige une exploitation intensive des forêts, — des forêts à essences résineuses surtout. La Scandinavie, avec ses forêts de pins, est mise en coupe réglée. J'ai visité en Norvège, il y a quelques années, plusieurs de ces exploitations. Pour être à portée de la force motrice dont ils ont besoin, les industriels ont établi leurs fabriques de pâtes le long des rivières, surtout sur le cours inférieur du Glommen, et dans le district de Skien. Les bois viennent d'assez loin. Les bûcherons abattent pins, sapins et bouleaux, et attachent ensemble les troncs. Les petits chevaux du pays les traînent jusqu'au bord des rivières où on les abandonne au flottage. L'usine prend possession du train de bois flotté. Les troncs sont décortiqués, puis on les débite en bûches de 35 centimètres de longueur; on extirpe les nœuds et on livre les bûches au défibreur, meule qui tourne à deux cents tours à la minute et contre laquelle des pistons maintiennent les bûches appuyées. Les fibres sont usées par la meule et réduites en pulpe, laquelle, arrosée abondamment, donne une sorte de pâte que l'on égoutte et que l'on sèche : c'est la « pâte mécanique de bois ». Elle ne sert qu'à la fabrication des papiers très ordinaires. Pour les plus beaux papiers, on préfère la pâte chimique. Le bois est réduit en copeaux après qu'il a été écorcé et débarrassé de ses nœuds. Ces copeaux sont introduits dans une chaudière où ils subissent l'action à haute température d'une solution de bisulfite de soude. Après un lavage énergique, ces copeaux donnent un feutrage de fibres qu'on blanchit au chlorure de chaux.

Il n'existe guère de papeteries en Norvège; on se contente de fabriquer la pâte qui est ensuite expédiée à l'étranger. Les cours variaient à Rouen en janvier 1911 de 9 fr. 50 à 11 francs les 100 kilogrammes, pour la pâte mécanique, et de 23 à 27 francs, pour la pâte chimique supérieure. C'est avec de la pâte chimique pure ou mélangée de pâte mécanique qu'on fabrique les papiers de journaux et la plupart des papiers d'im-

primerie. A cet effet, la pâte de bois raffinée et fortement hydratée est livrée à la machine à papier. La pâte en bouillie claire sort d'une cuve par des rigoles et vient s'étendre sur une toile métallique de 12 mètres de long que des secousses agitent latéralement. La pâte s'égoutte ainsi et s'étale uniformément. Elle passe ensuite entre deux cylindres, garnis de feutres, qui la déshydratent, puis entre des cylindres presseurs, qui lui donnent assez de consistance pour qu'elle n'ait plus besoin de soutien. Enfin l'on achève de la sécher en la faisant laminer successivement par huit ou quinze paires de cylindres chauffés à la vapeur. Le papier est fait : il s'allonge sous la forme d'une feuille continue qui s'enroule sur des bobines. La machine à calandrer donnera ensuite le poli. Une seule machine à papier est capable de fournir 36 kilomètres de bande pour un travail de douze heures.

Le lecteur doit maintenant se rendre compte des milliers d'hectares de forêts qu'il a fallu abattre pour produire en 1907 les 7 milliards de kilogr. de papier consommé. En 1908, la Suède a exporté pour 82 millions de francs de pâte; la Norvège pour 44 millions; la Finlande, pour 42 millions. Dans cette même année, la Suède et la Norvège livraient à l'étranger 575 millions de kilogrammes de pâte chimique au bisulfite. Il n'y a donc pas exagération à estimer à 1 milliard de kilogrammes la production globale de la Scandinavie en pâtes de bois mécanique et chimique.

Or un pin âgé de trente-cinq à quarante ans, débarrassé de ses branches, ne cube qu'un mètre et fournit au plus 150 kilogrammes de pâte. La production de 1908 représente donc environ 7 300 000 arbres, ce qui équivaut à la destruction d'une forêt de 600 000 hectares. La Suède, à elle seule, subit pour moitié cette dévastation. Sa forêt couvre la moitié de son territoire. Au train dont y va l'exploitation, dans soixante-dix ans, la richesse forestière de la Suède aura disparu.

Un simple fait, relaté dans le journal autrichien de la Papeterie, donnera une idée de la consommation du papier et, par conséquent, de la destruction des forêts. Le 17 avril 1896, à sept heures trente-cinq du matin, trois arbres sont abattus et transportés à l'usine ; à neuf heures trente-quatre, ils en sortent sous forme de feuilles de papier, livrées immédiatement à une

imprimerie voisine; à dix heures, on commençait la distribution du journal.

La France n'est pas une des dernières à demander aux pays forestiers la pâte dont elle a besoin. Notre Imprimerie nationale, en 1910, mettait à l'adjudication une fourniture de 4 710 206 kilogrammes de papier d'une valeur de 1 973 611 fr. 45. Les candidats de la dernière campagne électorale avaient de terribles exigences. Il leur fallait 845 355 kilogrammes pour leurs affiches et 611 688 kilogrammes pour leurs bulletins. Beaucoup de nos grands quotidiens dépensent 40 000 kilogrammes de papier par jour. Certains atteignent 75 000 kilogrammes.

Mais l'Amérique est la première dans cette œuvre de dévastation. Chaque journal y comporte de vingt à trente pages, et exige tous les ans la destruction d'une forêt de dix mille hectares plantée de cent cinquante mille arbres. Comptez le nombre de troncs que réclament les deux mille deux cents journaux paraissant en Amérique. C'est le Canada qui en fait presque à lui seul les frais; la province de Québec, pour sa part, fabrique 500 millions de kilogrammes de papier par an. De leur côté, les douanes russes accusent une exportation de 346 millions de kilogrammes de bois pour les six premiers mois de 1910, contre 275 millions pour les mois correspondants de 1909 et 205 millions pour ceux de 1908.

Ainsi, partout, le papier exerce son action néfaste et, tout à la poursuite des gains immédiats, l'homme gaspille les richesses naturelles de notre monde. Deux dangers le menacent à brève échéance : il ne s'en soucie guère. Dans quelques années il n'aura plus de papier et, ce qui est infiniment plus grave, il n'aura plus de forêts.

La disette de papier, du train dont vont les choses, ne tardera pas à se faire sentir. On cherchera de meilleures utilisations de la matière première : l'aubier des bois exotiques, par exemple, qu'on abandonne sur place, pourrait être employé; mais ce palliatif ne ferait que retarder un peu l'échéance. La vérité, c'est qu'il faut pour fabriquer la pâte de papier renoncer au bois et trouver autre chose.

Reviendrons-nous aux chiffons qu'en 751 les Arabes d'Espagne savaient utiliser déjà? Dès 1801 le chiffon ne suffi-

sait plus à la consommation ; il fallut le remplacer par la paille du blé, laquelle donne un papier de couleur jaune, aujourd'hui réservé aux administrations et aux boucheries. Le commerce des chiffons n'a pas été pour cela abandonné. Bien au contraire, il est en pleine prospérité. La France en exporte encore annuellement pour 13 millions de francs et, dans la région de Paris, on paie les chiffons jusqu'à 65 francs les 100 kilogrammes. Triés d'après leur couleur, ils sont découpés en petits rectangles, blutés pour être débarrassés de leur poussière, lavés, chauffés à haute pression dans une chaudière rotative, avec une lessive caustique. Rincés encore, puis égouttés, des lames d'acier les réduisent en charpie. Un dernier traitement au chlorure de chaux donne une pâte très blanche, qu'on raffine et qui est alors prête à être transformée en papier. A cet effet un ouvrier plonge dans la pâte un tamis métallique dont on apercevra plus tard par transparence le dessin des fils dans les papiers dits *vergé*. La pâte contenue dans le tamis s'égoutte ; les feuilles ainsi obtenues sont ensuite intercalées entre des feutres superposés et mises à la presse. Puis le papier est séché à l'air, sur des cordes, comme le linge des lessives.

Le chiffon de coton sert à faire le papier filtre ; le chiffon de lin, le papier à cigarettes. On emploie pour les livres de grand luxe les beaux papiers de chiffon. Enfin on commence pour les papiers photographiques, jusqu'ici de chiffons purs, à employer un mélange de pâte de chiffons et de pâte de bois. Le chiffon suffit tout juste à ses multiples emplois. Il faut donc recourir à d'autres matières pour remplacer le bois.



D'ingénieux fabricants ont recherché des succédanés. Aux États-Unis, des brevets ont été pris pour éliminer l'encre des vieux papiers et, en Allemagne, pour utiliser les vieux cordages débarrassés de leur goudron et de leurs matières grasses.

La *Nature* du 4 février parle du bambou comme devant remplacer le bois. La Chine et le Japon possèdent en grande quantité cette matière première et s'en servent pour leurs

papiers si justement réputés ; depuis longtemps, leurs procédés sont arrivés à un haut degré de perfection. C'est depuis l'invention du génial Tsaï-Lun, en 105 après Jésus-Christ, que les Célestes utilisent les bambous dont les tiges atteignent 20 mètres de haut et qui forment dans l'Empire du Milieu de véritables forêts. Les rejetons de un à deux ans sont fendus en baguettes qu'on met à macérer pendant quinze jours ; lavés, puis recouverts de chaux, ces paquets sont arrosés, puis séchés et blanchis au soleil. On les traite alors par l'eau bouillante ; on les réduit en pâte très fine dans des mortiers en bois. Cette industrie du papier est assez modeste actuellement. C'est dans les environs de Canton qu'on rencontre les établissements indigènes. Il en est exporté en Indo-Chine, à Singapour pour l'usage des émigrés chinois ; en 1909, l'exportation se serait élevée à 682 200 kilogrammes de première qualité, représentant une valeur d'environ 1 million de francs. A Pékin, on se sert maintenant de papier de Chine fabriqué... en Autriche. Ne pourrait-on pas créer en Chine de vastes usines à proximité des forêts de bambous et destinées à fournir l'Europe de papier chinois ?

Les Japonais se servent du mûrier à papier, de 10 à 15 mètres de haut. Les branches en sont coupées en rondins de deux à trois pieds. L'action de la chaux permet d'en détacher l'écorce que l'on met à sécher par paquets. On trempe alors cette écorce dans l'eau courante, pour la débarrasser de son épiderme noirâtre. La cuticule blanche, qui reste, est empilée dans des tonneaux et pressée avec de lourdes pierres pour la priver de la gomme qui l'imprègne. On la plonge alors dans une chaudière contenant de l'eau et des cendres et on agite le mélange jusqu'à ce qu'on ait obtenu une épaisse bouillie que l'on pile et qu'on additionne d'eau. Les feuilles de papier sont ensuite préparées à la forme. Les Japonais, en outre, développant leur industrie, ont cherché dans les pays voisins une matière première qui commençait à leur faire défaut. Ils ont trouvé en Mandchourie le millet géant qui y croit en abondance et avec lequel ils fabriquent un excellent papier à écrire.

L'Amérique elle, a d'autres matériaux : la canne à sucre. Au Texas et en Louisiane, les déchets de canne à sucre sont mis à

fermenter. On les cuit ensuite sous pression avec de la soude; on obtient ainsi de la cellulose pure qu'on hache et qu'on lave. Une usine fournit actuellement sur place 10 000 kilogrammes de papier qu'on assure excellent.

La France fabrique très peu de pâte à papier et, par suite, en importe une quantité considérable qui s'est chiffrée en 1909 par 318 843 700 kilogrammes de pâte de bois mécanique et chimique. Nous pourrions essayer l'emploi de l'ajonc sauvage qu'on met en contact après l'avoir haché avec une lessive de soude à l'autoclave à 170°. On lave à l'eau acidulée et on blanchit au chlorure de chaux. Cette pâte fournit un papier qui peut rivaliser avec le papier de chiffons. Mais c'est une bien modeste ressource. Nous avons mieux dans nos colonies africaines.

Dans tout le nord de l'Afrique, principalement sur les Hauts Plateaux de l'Algérie, le sol est couvert d'alfa. C'est une graminée vivace qui atteint jusqu'à un mètre de hauteur. Elle pousse à l'état sauvage sur le versant des collines, quelquefois dans les vastes plaines, lorsque la pluie n'y tombe qu'en petite quantité.

Nos colonies nord-africaines présentent un sol idéal pour la culture de l'alfa. En Tunisie seulement 1 500 000 hectares y peuvent donner annuellement 300 millions de kilogrammes d'alfa. La meilleure qualité vient de Fériana, dans le contrôle de Thala. Dans le contrôle de Gafsa, cette industrie s'est développée depuis la mise en service du chemin de fer de Sfax à Gafsa. En 1909, le port de Sfax, qui draine les produits de toute la contrée, a exporté 45 611 000 kilogrammes d'alfa, dont 13 809 000 kilogrammes à destination de l'Angleterre. A Gabès, l'industrie alfatière est surtout entre les mains de maisons anglaises. J'ai bien souvent assisté au triage de cette herbe, à son bottelage en balles de 200 à 250 kilogrammes, comprimées à la presse hydraulique, à son embarquement enfin. Mais les navires mouillent au large. Gabès n'a pas de port. Les frais d'établissement en seraient vite couverts par l'importance du trafic que lui vaudrait sa situation privilégiée aux portes du désert. Gabès, avec Skira au nord et Gourine au sud, a exporté en 1909 20 millions de kilogrammes d'alfa, au prix de 4 francs à 4 fr. 60 les 100 kilogrammes, auquel il convient d'ajouter 1 fr. 27 de frais par 100 kilogrammes.

En Algérie, Arzeu s'est développée grâce à l'alfa du Sud. Depuis 1860, ce port fournit l'Angleterre à laquelle il en a livré 26 544 000 kilgorammes en 1909. On vient d'y bâtir une usine qui fabriquera la pâte à papier sur place afin d'éviter des frais de transport inutiles. La Tripolitaine, de son côté, a vendu en 1909 pour 1 419 870 francs d'alfa. Si nous donnons suite à l'idée déjà ancienne de construire un port sur la mer de Bou-Grara, au sud de l'île de Djerba, il serait facile de détourner vers notre Tunisie tout le commerce tripolitain, grâce à quelques adoucissements des tarifs douaniers.

Jusqu'ici la presque totalité de l'alfa est accaparée par l'Angleterre. Pourquoi ne garderions-nous pas ce précieux végétal que des idées préconçues nous ont empêché d'exploiter en grand jusqu'ici. Ajoutons à cela que la Tunisie cultive, surtout dans la vallée basse de la Medjerdah, le lin pour en extraire l'huile et que cette industrie laisse par an 3 ou 4 millions de kilogrammes de paille inutilisés. Avec cette paille, on fabriquerait d'aussi beaux papiers qu'avec le chiffon. On entrevoit l'avenir d'une telle exploitation.

Ne pourrions-nous pas aussi revenir au papyrus des Anciens? Le papyrus est une plante de 4 mètres de haut, dont la tige triangulaire se termine par une touffe de filaments verdâtres de 40 centimètres de long. Il pousse spontanément et en grande abondance le long des rivières de toute l'Afrique tropicale, dans le Haut Nil, au Congo et au Soudan. Il croît vite, au milieu des marécages dont il constitue l'unique produit, donne une pâte à papier aussi bonne que celle de l'alfa. Ce serait pour notre Afrique une ressource de premier ordre. Le papyrus fut autrefois acclimaté en Sicile, où une famille de Syracuse l'utilise encore pour fabriquer une sorte de papier analogue à celui des Anciens.

Peut-être même pourrions-nous tirer du papier de la litière de nos chevaux. Ce procédé, essayé sous le second Empire, fournit un papier qui eut à l'époque un certain succès... dans les pâtisseries.

Il ressort de ce très sommaire exposé que bien des plantes sont de nature à nous donner le papier dont nous avons tant besoin. Nous pouvons les utiliser, nous le devons aussi pour

sauver nos forêts; nous le devons aussi pour une autre raison.

Le papier de bois est de mauvaise qualité. Au bout de quelques dizaines d'années, il tombe en poussière. Les productions de l'intelligence et de l'art, qui lui ont été confiées, disparaissent avec lui. Seuls les papiers faits avec le lin, le chanvre, le coton, l'alfa, présentent de sérieuses garanties de conservation. Malheureusement la presque totalité de nos papiers d'impression est faite avec de la pâte de bois. Les papiers ont belle apparence, se vendent bon marché, mais ne tardent pas à se piquer, les actions chimiques en désagrégeant rapidement la contexture. Un spécialiste londonien a affirmé qu'un livre imprimé de nos jours ne sera plus lisible dans trente ou quarante ans. On cite des estampes de luxe qui, confiées au papier de bois, se sont tachées, puis décolorées et qui maintenant s'effritent sous les doigts : ce phénomène a été observé depuis l'exposition universelle de Londres en 1862, époque à laquelle s'est introduit l'usage de la pâte de bois.

A ceux qui seraient curieux de calculer la durée future de leur bibliothèque, nous indiquerons le procédé qui décèle la composition du papier auquel on a affaire. On en fait bouillir un petit morceau avec un peu d'eau; on obtient ainsi une pâte qui, en présence de quelques gouttes d'une solution iodo-iodurée de glycérine, devient brune si le papier est fait de chiffons, jaune s'il est fait de pâte mécanique de bois, et reste incolore si le papier est fabriqué avec de la pâte chimique de bois ou de l'alfa.

Pour terminer, citons une prédiction d'Edison qui, entrevoyant la prochaine disparition du papier, veut lui substituer des feuilles de nickel d'un quatre-millième de millimètre d'épaisseur. Un livre de quarante mille pages ainsi composé n'aurait que deux centimètres d'épaisseur et ne coûterait que 6 francs. Ce serait là le livre immortel. Mais les métaux eux-mêmes meurent!

MARCEL MAGNAN

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA CRISE

Depuis le discours de Tanger et la conférence d'Algésiras, nous avons vécu cinq ou six années qui compteront dans l'histoire de notre diplomatie et dans les destinées de l'Europe. Une comparaison s'est depuis longtemps imposée à mon esprit et j'en ai fait part aux lecteurs de la *Revue* dès la fin de 1909 [1] : il me semble que, de janvier 1860 à septembre 1866, le second Empire a vécu cinq ou six années fort analogues, quand l'affaire mexicaine était notre souci principal : Sadowa en fut le réveil douloureux. Mes inquiétudes sont aujourd'hui partagées : M. Hanotaux nous voit, après l'entrevue de Postdam, en une « situation telle que l'on est bien obligé de se demander si la Russie a rompu le pacte de la Triple Entente » et, lisant « les pages émouvantes que M. Émile Ollivier vient de publier sur *la Désillusion diplomatique* de 1870 ». M. Hanotaux pense que peut-être « cela va recommencer » et que l'heure est venue pour nous de « choisir devant les plus angoissantes réalités [2] ». Que nous le voulions ou ne le voulions pas, en effet, notre

1. Voir *Souci national* dans la *Revue* de décembre 1909 et janvier-février 1910.

2. Cf. *Revue hebdomadaire* du 25 février 1911 : *Il faut choisir*, par Gabriel Hanotaux.

situation au Maroc nous accule à un choix décisif dans l'agencement de nos principales affaires au Maroc et en Orient.



En octobre 1906, l'arrivée de M. Pichon au pouvoir coïncidait avec les dernières formalités d'Algésiras. La Conférence étant close depuis six mois, les puissances allaient, d'octobre à décembre 1906, en ratifier les décisions et confirmer les pouvoirs qu'elle avait donnés au syndicat franco-espagnol pour la réforme de l'empire chérifien. Le problème marocain s'ouvrait devant nous. Volontairement, nous avions depuis 1901 entrepris de le traiter. Il s'agissait maintenant d'en trouver la solution avec l'assentiment des puissances et la collaboration de l'Espagne.

Nous n'étions pas libres sur le choix des moyens. Deux sortes de contrats internationaux nous obligeaient : nous avions signé une série d'Accords avec certaines puissances, et l'Acte d'Algésiras avec l'Europe entière et les États-Unis.

Depuis 1901 et 1902, nous avions avec le sultan de Fez des accords franco-marocains qui nous interdisaient tous autres moyens que la « pénétration pacifique », c'est-à-dire la collaboration avec le Maghzen, mais qui nous donnaient les « droits de voisinage », la pleine liberté d'intervention économique et policière dans les Confins de l'Oranie, jusqu'aux parages de la Moulouia. En 1904, nos ententes avec l'Angleterre et avec l'Espagne avaient mis ces accords franco-marocains sous la garantie de ces deux puissances et reconnu aux Espagnols les mêmes « droits de voisinage » sur la côte méditerranéenne, jusqu'au Détroit.

En 1905, nos protocoles avec l'Allemagne avaient, de la discussion d'Algésiras, écarté tout ce système d'accords et de droits de voisinage. Donc de l'aveu de l'Europe et de l'Allemagne elle-même, il était sur la Moulouia un premier théâtre d'opérations où notre diplomatie n'avait entre elle et le Maroc aucun intermédiaire, et elle y avait toute liberté d'action, pourvu qu'elle s'en tînt à la lettre et à l'esprit de ces Accords, que nous avions nous-mêmes combinés et taillés à la mesure de nos intérêts et de nos forces.

L'Acte d'Algésiras était tout autre chose. Géographiquement, il organisait l'action franco-espagnole sur la façade marocaine du Détroit et de l'océan Atlantique. Juridiquement, c'était un régulateur, un contrôleur perpétuel de cette action franco-espagnole : il la permettait, mais la limitait strictement et lui imposait la quotidienne surveillance de l'Europe, de nos rivaux. Il avait du moins pour nous une précieuse, une inestimable valeur que, dès le 6 décembre 1906, la Commission des Affaires extérieures, demandant à la Chambre la ratification de cet Acte, définissait fort exactement : « L'Acte d'Algésiras est l'engagement formel qu'aucune des puissances signataires, par une entente directe avec le Sultan, n'interposera, entre lui et les deux puissances responsables de l'ordre dans son empire, une influence menaçante et perturbatrice. » L'Acte était pour nous comme un rempart qui écartait du Maroc toutes autres interventions politiques que celles de Paris et de Madrid, en promettant, il est vrai, aux commerçants du monde entier l'accès facile, le séjour profitable, le libre et paisible trafic dans les ports et marchés marocains.

Donc, notre action diplomatique dans l'empire chérifien avait deux théâtres d'opérations et deux sortes de moyens : sur la frontière algéro-marocaine, un théâtre de pénétration française où nous pouvions exercer les droits de voisinage, par les moyens du commerce et de la police ; sur la côte atlantique, un théâtre d'action franco-espagnole, où nous pouvions défendre l'intégrité et de l'indépendance du Maroc, par les moyens de la police terrestre et maritime, de la douane, des travaux publics et de la finance. Entre les deux, une région était interdite à nos espoirs : la côte méditerranéenne, théâtre de voisinage strictement espagnol.

Sur chacun de nos deux domaines, notre diplomatie aurait dû avoir tout de suite un chef d'emploi : à Oran ou Oudjda, un Haut-Commissaire français, — dans l'espèce, le général de division commandant à Oran, — chargé d'appliquer les Accords, de préparer la pénétration française, en collaboration avec un Haut-Commissaire marocain ; à Tanger ou Fez, un ministre de France, chargé d'appliquer l'Acte, de veiller à la réforme franco-espagnole, en collaboration avec le ministre d'Espagne. Il était nécessaire que, de Paris, une main très

ferme conduisît cet attelage à deux, pour l'empêcher de tirer à hue et à dia, pour empêcher surtout les ruades et morsures de ces deux carrossiers, qui pouvaient être d'humeurs et d'habitudes très différentes, l'un étant diplomate et l'autre militaire, l'un « marocain », l'autre « algérien », l'un et l'autre étant d'ailleurs fort mal placés pour voir et apprécier la besogne du collègue : d'Oran à Tanger, la distance est bien plus grande, faute de bateaux quotidiens et rapides, que de Paris à Oran ou de Paris à Tanger.

Il fallait donc, il fallait de toute nécessité que notre ministre des Affaires étrangères, chef responsable de notre politique générale, eût et gardât en mains la direction effective de toute notre action au Maroc, et c'est bien ainsi que l'entendait fort sagement M. Clemenceau, quand, au premier conseil du nouveau Cabinet (26 octobre 1906), il décidait que, seul, M. Pichon aurait la décision et la responsabilité, non seulement dans les questions marocaines, mais encore dans tous les litiges algéro-marocains dont connaissaient, depuis 1891, l'Intérieur, la Guerre et quelques autres ministères encore.

A ce ministre investi de pleins pouvoirs, il semble que la nature des lieux, autant que la lettre et l'esprit de nos contrats internationaux, dictât la conduite à tenir. Nous ne pouvions pas ignorer qu'en marge de l'Afrique, derrière un fossé presque continu de vagues ou de sables, Méditerranée, Atlantique, Sahara et déserts de la Moulouia, derrière un rempart continu de falaises maritimes et de sierras continentales, le Maroc est une île escarpée et sans bords, qui n'a jamais offert à la pénétration qu'une entrée : « la Bouche du Maroc », *Foum el Maghrib*, « la Porte », de Taza, le long défilé qui s'ouvre vers l'Algérie et qui, des rives de la Moulouia, mène au rivage de l'Atlantique, en s'insinuant entre les monts du Riff et les chaînes de l'Atlas. D'Oran à Fez, par Oudjda et Taza, la nature nous traçait la route, la seule route de pénétration, comme nos Accords nous donnaient les moyens, les seuls moyens de pénétration pacifique.

Si donc nous n'avions eu qu'à consulter nos intérêts, nous aurions dû ne porter toutes nos pensées que vers la réalisation de ces Accords, vers l'ouverture de cette route. Mais l'Acte d'Algésiras nous imposait la charge d'assurer, avec l'intégrité de l'em-

pire et l'indépendance du Sultan, la liberté et les aises du commerce international. Tel était le but reconnu, proclamé, de toute réforme franco-espagnole : l'organisation d'une police, la répression de la contrebande des armes, l'établissement d'une Banque d'État, l'amélioration des impôts et des services publics, la simplification et l'épuration des douanes n'en étaient que les moyens; les contractants d'Algésiras pouvaient ne se tenir liés envers nous que dans la mesure où nous remplirions envers chacun et envers tous ce devoir impérieux. Il nous fallait donc une action efficace sur les deux théâtres de notre activité diplomatique : la pénétration vers la Moulouia ne pouvait pas avoir comme contre-partie le maintien pur et simple du *statu quo* sur l'Océan. Tout de même, la France au Maroc pouvait être figurée par un chevalier aux intentions généreuses, mais armé du bouclier et de la lance. Le bouclier, c'était l'Acte. La lance, c'étaient les Accords. Il est un bras pour la lance et un pour le bouclier, une escrime du bouclier et une escrime de la lance. Notre politique marocaine depuis cinquante-deux mois a-t-elle gardé toujours la claire notion de cette simple vérité?

Il semble que, de novembre 1906 à la fin de 1908, durant les deux premières années de son ministère. M. Pichon ait donné au seul Acte toutes ses préférences. Antérieurs au discours de Tanger et à la crise d'Algésiras, il est probable que les Accords lui semblaient, sinon périmés et caducs, du moins tellement vieillis et désuets qu'ils ne pouvaient plus figurer que dans les panoplies diplomatiques, armes de parade, mais non pas de combat. Toutes nos méthodes et façons d'agir au Maroc, nos difficultés et nos déboires de 1906 à 1909, nos inquiétudes et notre malaise durable là-bas me paraissent être venus de cette méconnaissance initiale, dont la première suite fut l'organisation singulière de notre action envers le Maghzen.

Les Accords étant un peu négligés, l'Acte étant seul considéré, le ministre de France à Tanger devient l'agent principal et même le seul agent de notre politique marocaine : nous ne pensons à nommer le Haut-Commissaire français, prévu par les Accords, qu'en mai 1908, et, sitôt nommé, nous le subordonnons pour les moindres détails des moindres décisions à

notre légation de Tanger. Séparée d'Oudjda par huit jours de mer, quinze jours de courrier aller et retour, c'est notre légation qui doit régler, dans le détail, des affaires qu'elle ne peut et ne pourra jamais connaître *de visu*. Oudjda est au Maroc; mais notre ministre à Tanger n'est jamais allé, n'a jamais pu, ne pourra jamais aller à Oudjda. Ce voyage serait une faute irréparable : derrière le ministre de France, qui pourrait interdire la même visite au ministre d'Espagne ou d'Allemagne ou de Hollande? et quelle situation à Oudjda serait la nôtre, si l'un de ces bons amis nous y laissait, en partant, un tout petit vice-consul, un simple agent, indigène ou juif, rien qu'un drapeau hollandais ou allemand sur un mât consulaire?

Paris renvoyant à Tanger toutes les affaires, une politique s'ensuivit que, d'avance, l'on pouvait prévoir.

Après la tourmente d'Algésiras, notre ministre à Tanger sentait le besoin de relever notre prestige et notre influence dans l'empire du Chérif. L'Europe, à la Conférence, nous avait donné raison ; moyennant quelques concessions de pure forme, nous sortions vainqueurs de ce duel oratoire où Guillaume II nous avait appelés. Mais Sultan, Maghzen et tribus continuaient de mettre leurs espoirs en ce sauveur de l'Islam qui, si miraculeusement, leur était apparu sur les pierres un peu branlantes de la jetée de Tanger. Il nous fallait reconquérir au Maroc, de courtoise, mais haute lutte, la place que nous y avions eue de 1901 à 1905 et que cette apparition nous avait enlevée.

A la voir de Paris ou d'Oran, l'entreprise pouvait se présenter facile, avec les chances d'un rapide succès, par l'exécution des Accords et la pénétration pacifique vers la Moulouia : aux portes de notre Algérie, au bout de nos défrichements oranais, dans le rayon de nos sonneries et marches militaires, la pénétration pacifique n'eût pas répondu seulement à nos ambitions et à nos commodités ; elle eût encore satisfait à tous les besoins des peuples et du Maghzen, tant ces Accords avaient été bien agencés « pour assurer, comme ils disaient, la prospérité et le développement des deux pays, établir solidement la paix, la sécurité et un mouvement commercial, rendre plus

riches et plus peuplées les deux régions limitrophes et consolider l'autorité maghzénienne ». sans choquer les sentiments ni même les habitudes des tribus.

Mais notre ministre à Tanger ne pouvait voir le Maroc que de Tanger. Entre son regard et la Moulouia, le domaine du « voisinage » espagnol interposait quatre ou cinq cents kilomètres de côtes, une triple et quadruple muraille de montagnes infranchissables et de tribus insoumises. Son horizon s'ouvrait vers Fez et l'Atlantique : c'était là son chantier, à lui. La prudence lui eût ordonné peut-être de n'avoir sur cette façade marocaine que les ambitions les plus modestes : pour commencer, une police rudimentaire dans chacun des ports ouverts, une réforme et un contrôle superficiels de la douane, un régime de laisser-durer et laisser-faire étaient peut-être tout ce qu'il nous eût fallu, à nous, et suffisaient à ne pas mécontenter l'Europe, tout en laissant dormir le Maghzen et ses peuples. Mais cette œuvre modeste, sans éclat et sans déploiement, n'aurait pas frappé les indigènes; elle ne nous aurait rendu ni le prestige, ni la clientèle dont nous sentions si vivement le besoin. Cette défensive sur l'Atlantique n'eût été acceptable qu'avec la contre-partie de l'avancée sur la Moulouia ; notre légation de Tanger n'aurait pu s'y résoudre que si Paris, gardant l'affaire en main, eût ménagé l'équilibre et l'agencement de ces deux opérations.

Chargé, accablé de tout le poids de notre politique marocaine, dont il n'aurait dû porter que la moitié, ce ne fut pas la faute de notre ministre à Tanger si, avec les plus patriotiques intentions, avec les meilleures méthodes et une incontestable dextérité, il ne put jamais prendre cette vieille souche de l'empire chérifien, pour en tirer un nouveau meuble de notre musée colonial, qu'à contre-fil du bois. Il usa successivement de tous les outils que nous avions préparés pour la pénétration pacifique, bienfaisance, travaux publics, entente avec le Maghzen, etc., etc. : tous, l'un après l'autre se brisèrent ou lui tournèrent dans la main. C'est que tous ces outils et la pénétration pacifique elle-même n'avaient jamais été combinés pour le Maroc atlantique; ils ne pouvaient convenir qu'au Maroc de la Moulouia : en prenant le Maroc du côté de l'Algérie, nous serions allés à droit fil; en le prenant du côté de l'Atlan-

tique, nous allions à contresens et nous rencontrions dans la nature des lieux, dans la disposition des rivages inabordables, des vallées divergentes et des monts en gradins, dans les sentiments et les intérêts des indigènes, dans l'hostilité du Maghzen et des tribus, les mêmes obstacles qu'il y a quatre siècles les Portugais avaient rencontrés quand ces maîtres de la mer, du Brésil, de l'Afrique et des Indes, ces rois de la voile, des épices et de l'or avaient essayé — vainement — de pénétrer en ce Maroc occidental. Plus proches que nous, plus riches, plus puissants, mieux outillés que nous, — les différences des temps étant gardées, — les Portugais n'avaient abouti qu'aux désastres et à l'évacuation... Sommes-nous bien sûrs qu'un pareil sort ne nous a pas souvent menacés depuis quatre ans, ne nous menace pas encore aujourd'hui?



Les premiers crédits de la pénétration pacifique avaient été demandés en 1905 au Parlement avec l'explication suivante :

Ces crédits sont destinés d'abord à des œuvres de police et de sécurité urgentes en une région dont l'anarchie paralyse la production et le développement; puis à des œuvres de propagande par le moyen des écoles et par celui, si puissant dans les milieux musulmans, de l'assistance médicale. Le dispensaire et le médecin sont là des agents premiers de l'influence...

Dès 1905, on avait décrété l'établissement de médecins et de dispensaires dans les principales villes du Maroc : à Marrakech, où l'on n'osait pas encore s'aventurer, le docteur Mauchamp n'avait été chargé que d'une petite clinique. Mais au mois de février 1907, on éprouvait le besoin de s'agrandir, de s'étaler un peu, d'ouvrir en plein Marrakech une infirmerie-hôpital avec dispensaire. On ne pouvait pas inaugurer la pénétration dans le Maroc de l'Atlantique par une fondation plus désintéressée et plus humaine.

Le docteur Mauchamp, sept jours après sa rentrée à Marrakech, est assassiné, écharpé (19 mars). Pour le venger, nos troupes passent la frontière algéro-marocaine et occupent Oudjda (29 mars). C'était, disait M. Pichon à la Chambre,

« la réponse indispensable à une longue série de vexations, d'attentats, de provocations qui acculeraient la France à une situation humiliante et déconsidérée, s'ils restaient impunis, et [pourtant] la continuation de la politique exposée à la Chambre en décembre 1906 : politique de fidélité à nos accords particuliers avec le Maroc et à nos accords internationaux, politique absolument exempte de toute idée de conquête au Maroc, politique résolument hostile aux empiétements territoriaux..., pour la pénétration pacifique contre la pénétration militaire ».

Nous essayons donc d'un autre moyen de pénétration pacifique : les travaux publics. La *Compagnie marocaine*, concessionnaire des travaux du port de Casablanca, décide en février 1907 de commencer les dragages. Peut-être nos diplomates auraient-ils dû remontrer à la *Compagnie marocaine* en quels risques elle se jetait : Casablanca, depuis un an déjà, était assiégée par les tribus du voisinage; dans la ville elle-même, animée d'un violent fanatisme, le passage du vieux cheikh Ma-el-Ainin, en septembre 1906, avait suffi pour déchaîner une chasse à l'Européen, d'où nos nationaux n'avaient échappé que par la fuite. Mais en tous ces ports du Sud, nous sentions les menées allemandes, nous rencontrions les missionnaires scientifiques et commerciaux de Berlin; depuis vingt ans, c'est sur cette région de Casablanca à Mogador qu'ils s'étaient, les uns après les autres, abattus... Et nos financiers avaient hâte de commencer les affaires.

La *Compagnie marocaine* inaugure ses travaux le 2 mai 1907. Aussitôt les tribus menacent d'envahir la ville et les soldats du Sultan se révoltent. Avant de poursuivre l'expérience, peut-être aurait-il fallu qu'une sommaire organisation de la police ramenât la sécurité à l'intérieur des murailles tout au moins. A la fin de juillet, les tribus forcent l'entrée de la ville : « L'effervescence, dit le *Comité de l'Afrique française*[1], s'était comme avivée aux coups de sifflet de la pacifique locomotive qui tirait sur la plage les wagonnets de déblais. Le *babor* semblait une menace aussi redoutable et mystérieuse que la télégraphie sans fil dont la hantise avait causé à Marrakech le tumulte qui

1. *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, 1907, p. 285.

avait amené la mort du docteur Mauchamp ». Il est trop évident que des populations, qui ne peuvent pas entendre sans un sursaut d'indignation le sifflet d'une locomotive, ne sont pas encore mûres pour la pénétration pacifique.

Casablanca est enlevée par les tribus; les Européens sont massacrés. Nos marins accourent, puis nos troupes. Nous bombardons et occupons la ville (août 1907).

Mais « nous sommes parfaitement décidés à ne pas nous engager, à ne nous laisser pousser dans aucune expédition de conquête[1] » et, reniant toujours la pénétration militaire, nous essayons du troisième moyen, du grand moyen de la pénétration pacifique : l'entente directe, l'alliance avec le Maghzen, la collaboration franco-marocaine sur cette façade de l'Atlantique comme sur la frontière de l'Oranie. Comme nous avions, en avril 1902, fait venir à Figuig et dans le Sud-Oranais un vizir du Sultan pour régler les questions de frontière et nos démêlés avec les tribus, en octobre 1907 nous appelons à Rabat le Sultan lui-même et nous lui envoyons en grand apparat notre ministre de Tanger. Avec le Sultan à Rabat, comme avec le vizir à Figuig autrefois, nous signons un pacte de « double et mutuel appui », tant contre les tribus de la Chaouia que contre Moulay Hafid, dont notre occupation de Casablanca a suscité la révolte et que les gens du Sud ont proclamé Sultan.

Ce voyage d'Abd-el-Aziz à Rabat a été combiné, ordonné par nous : « C'est avec notre concours, grâce à notre intervention, sur nos demandes réitérées qu'il s'est accompli », disait M. Pichon à la Chambre. Conséquence immédiate : tout l'Islam marocain fait bloc autour de Moulay Hafid, contre Abd-el-Aziz, le protégé, le salarié des Infidèles. Abd-el-Aziz, confiant dans notre parole, comptait nous trouver toujours de son côté. Il nous écrivait en janvier 1908 : « Je ne me suis jamais dissimulé les conséquences qu'entraînerait l'exécution des réformes. Je ne vous ai pas caché mes appréhensions; mais j'ai toujours été persuadé que la France m'aiderait à vaincre les difficultés; je compte qu'aujourd'hui

1. M. Pichon à la Chambre le 13 novembre 1907.

la France ne m'abandonnera pas ». C'était la paraphrase d'une déclaration de M. Pichon à la tribune :

Nous n'avons pas l'intention de nous installer au Maroc. Nous ne voulons en aucun cas nous lancer dans une expédition militaire à l'intérieur. En aucun cas, un poste permanent ne sera créé en dehors d'Oudjda... Mais il ne peut être question pour nous de reconnaître d'autre Sultan que celui qui est en possession du pouvoir légitime, reconnu par l'Europe, celui avec lequel nous avons négocié, traité, conclu des accords. Nous devions rester, nous sommes restés de son côté... On ne peut pas prévoir toutes les difficultés que cette question nous réserve; l'essentiel est que nous sachions et que nous disions de quelles pensées directrices nous nous inspirons pour les régler.

Or, en janvier 1908, M. Pichon déclare : « Il ne nous est pas possible d'intervenir entre Abd-el-Aziz et son compétiteur; nous continuerons de rester en garde contre une aventure dans laquelle nous risquerons de rencontrer de multiples difficultés. » Ainsi, ayant attiré Abd-el-Aziz loin de Fez, sa capitale, son arsenal, sa forteresse politique et religieuse, à Rabat, en notre compagnie, sous notre compromettante recommandation[1], nous l'y abandonnions sans ressources; nous lui avancions deux millions et demi sous la condition formelle « que cet argent ne devrait pas servir à solder les *mehallas* dirigées vers l'intérieur »... Je sais bien que la morale et la diplomatie n'ont pas toujours les mêmes règles; il est pourtant des paroles d'honneur qui engagent les peuples comme les individus.

Il faut dire que nous commencions à sentir la lourdeur de notre propre tâche : c'est bien tout l'Islam marocain que nous avions sur les bras; nous en subissions partout les assauts, devant Oudjda, devant Casablanca, dans le Sud-Oranais, et les brusques apparitions, disparitions, renaissances, accalmies et reprises de cette guerre sainte nous causaient de telles surprises, nous jetaient en de tels désarrois que, renonçant à découvrir les causes et la suite de ces événements, pourtant

1. Discours de M. Pichon à la Chambre : « Depuis longtemps, nous lui demandions de faire le voyage de Rabat. Nous avions instamment renouvelé notre demande à la suite des événements de Casablanca. Ce voyage était à nos yeux nécessaire. »

fort explicables, notre opinion publique commençait — à tort — de soupçonner quelques machinations officielles et des tripotages par là-dessous.

On ne pouvait se figurer que l'action française à Casablanca en août-septembre 1907 eût pour réaction islamique, en octobre-novembre, d'abord des coups de fusil autour d'Oudjda, puis une brusque incursion des Beni-Snassen sur notre frontière du Kiss et le pillage des fermes au bord de notre Oranie : comment imaginer un lien de cause à effet entre ces phénomènes, séparés par un mois à peine dans le temps et par toute l'épaisseur du Maroc dans l'espace, par 600 kilomètres de pays anarchique, de guerres et de révoltes intérieures? N'était-ce pas l'Oranie, plutôt, et ses gens qui nous « montaient le coup » des Beni-Snassen pour nous obliger à de nouvelles opérations de guerre dans lesquelles, militaires et civils, tout le monde d'Alger et d'Oran trouverait son avancement ou son bénéfice?

Il n'est pas douteux que l'Oranie, l'Algérie entière, mise en appétit par l'occupation d'Oudjda, n'attendait, ne souhaitait qu'une occasion pour exiger la marche à la Moulouia : c'était le vieux rêve algérien, la reconquête de cette frontière naturelle que nous avons eu — disent les Oranais — la faiblesse en 1845 d'abandonner. Déjà l'occupation de ces plaines des Trifa et des Angad s'annonçait comme une « splendide affaire » : les spéculateurs commençaient leurs achats de terrain.

Et ces prétentions oranaises avaient auprès de M. Pichon un avocat toujours écouté. Harcelé à droite et à gauche, par les objurgations des progressistes et de M. Ribot, par les imprécations des socialistes et de M. Jaurès; se défiant de M. Deschanel et de tous ceux qui n'avaient pas l'heur de plaire à M. Clemenceau; supporté plutôt que soutenu par les radicaux-socialistes, amis de M. Pelletan, et par les radicaux, amis de M. Delcassé, M. Pichon pour sa pénétration marocaine n'avait à la Chambre qu'un dévouement toujours fidèle, celui de M. Étienne et du parti colonial.

Aussi les mauvais esprits avaient beau prétexte à ne voir que machination des Oranais dans ces prétendues explosions du fanatisme marocain... Les mauvais esprits se trompaient : nous nous exposerions dans l'avenir à de cruelles surprises, si nous ne voulions pas regarder la vérité en face. Ce Maroc anar-

chique, tiraillé entre cent tribus dont chacune est divisée en dix ou vingt clans, lesquels sont en proie à deux ou trois *çofs*, a toujours été capable d'unité morale et de collaboration militaire chaque fois qu'il s'est agi de jeter à la mer les Infidèles. Les Portugais l'ont durement expérimenté au début du XVI[e] siècle, les Anglais de Tanger au XVII[e], les Espagnols de Ceuta et de Melilla depuis quatre siècles et demi. C'est sur nous aujourd'hui que la guerre sainte est suspendue, et le rythme de ces explosions islamiques en 1907-1908 se perçoit clairement dès que l'on se place au point de vue des tribus marocaines, non pas au nôtre.

Le Maroc, depuis quatre ou cinq ou neuf ou douze cents ans, n'a jamais bien connu qu'une sorte de guerre : celle des tribus contre le Maghzen, lequel n'a jamais eu qu'une armée, une *mehalla*, qu'il promenait dans tout l'empire, la tournant contre telle tribu, puis contre telle autre, la faisant apparaître successivement, quand il le pouvait, à toutes les pointes de la rose des vents. L'apparition de la *mehalla* dans une région avait pour conséquence, parfois, la soumission du pays traversé, mais presque toujours la révolte à l'autre bout de l'empire des tribus qui se croyaient désormais à l'abri.

L'Islam marocain se fait la même idée de notre force militaire, et il se conduit en conséquence : quand la *mehalla* française marche sur Oudjda et s'y installe (avril-mai 1907), c'est donc le moment pour les tribus du Sud de délivrer Casablanca de nos locomotives (juillet-août 1907) et quand la *mehalla* française accourt vers Casablanca (septembre-octobre 1907), c'est le tour des Beni-Snassen, des gens de la frontière oranaise, à tenter la chance (octobre-novembre 1907).

En quelques semaines par l'une des plus élégantes et des plus rapides opérations dont puisse se vanter notre histoire africaine, le général Lyautey rejette les Beni-Snassen chez eux, les enferme dans leurs montagnes, puis y pénètre sans un coup de fusil, coupe leur massif d'une grande route : commencée en décembre 1907, la pacification est achevée en janvier 1908. Et voilà encore une de ces belles réussites à la française dont nous aurions le droit, le devoir d'être si fiers!... Mais puisque notre *mehalla* est sur la Moulouia, les tribus de l'Atlantique

entrent en danse. Le général Drude avait été envoyé à Casablanca avec la mission « de poursuivre jusque dans leurs cantonnements habituels les tribus coupables, mais d'éviter de nous engager dans une expédition à l'intérieur[1] ». C'était, — quatrième forme de la pénétration pacifique que l'on transportait de l'Oranie au Maroc occidental, — ce « droit de suite » contre les tribus, que nous avait reconnu, sur la Moulouia, le traité de 1845 et que les Accords n'avaient pas aboli. A Casablanca, le général Drude, qui a l'expérience des Confins algéro-marocains, constate que les tribus peuvent se réfugier, à dix ou douze jours de marche, dans les villages et les villes de l'hinterland cultivé : comme il doit éviter toute expédition à l'intérieur, le général Drude renonce à la poursuite. Très sage conduite, dont nous apprécions aujourd'hui l'opportunité! Si nous avions su nous y tenir, nous aurions aujourd'hui les mains bien plus libres! Mais en janvier 1908, nous voulions nous « donner de l'air » : avec une rapidité et une élégance non moins admirables, le général d'Amade occupe la Chaouia.

Au bout de la Chaouia, nous trouvons tout le Maroc, tout l'Islam de l'Atlas et du Sud : nos troupes risquent d'être débordées par le soulèvement et la descente des montagnards. Nous n'osons pas exécuter la marche offensive qui pourrait mettre en nos mains le chef de la guerre sainte lui-même, Moulay Hafid : l'Allemagne dès ce moment nous laisse entendre qu'elle est maintenant derrière Moulay Hafid, comme derrière Abd-el-Aziz autrefois... Reniant encore la pénétration militaire, nous essayons une cinquième forme de pénétration pacifique, celle que, depuis 1903, le général Lyautey a su introduire tout le long de la frontière oranaise.

C'est une variété toute spéciale, et que l'on pourrait appeler *à la hussarde*, faite de bravoure galante, de prudence très avisée, mais aussi de quelque sans-gêne et, pour tout dire, de quelque violence à forcer l'accueil du voisin, à lui demander l'entrée sur un ton et avec des gestes qui ne souffrent ni l'hésitation ni le refus : « montrer partout la force pour en éviter l'emploi » en est la maxime fondamentale; les déploie-

1. Discours de M. Pichon à la Chambre, 28 janvier 1908.

ments, sinon les usages constants de la force en sont la pratique habituelle et les résultats ordinaires sont l'occupation « provisoire » de territoires marocains, par nos troupes algériennes, et l'administration « provisoire » de tribus et de villes marocaines par nos bureaux arabes, transformés en « services des renseignements ».

Au printemps de 1908, Paris décide que le général d'Oran s'en ira donner la recette à son collègue de Casablanca et c'est, en effet, sur les conseils, sur les plans détaillés du général Lyautey que le général d'Amade organise notre occupation et administration « provisoires » de la Chaouia. Là, encore, nous obtenons des résultats que les étrangers sont unanimes à reconnaître. En octobre 1908, le général d'Amade aura le droit de dire à ses troupes rapatriées : « Vous avez rendu à cette partie du Maroc la prospérité et la vie : les campagnes se repeuplent; les marchés reprennent leur activité et, des ruines amoncelées avant notre arrivée, surgissent les *casbahs* que vous avez reconstruites »... Mais, puisque la *mehalla* française semble partagée maintenant entre la Chaouia et les Beni-Snassen, l'Islam marocain se tourne vers nos territoires qu'il pense dégarnis.

En ce printemps de 1908, pendant que le général Lyautey est à Casablanca, tout le Sud-Marocain, sur les deux versants atlantique et saharien de l'Atlas, se fédère et pousse une *harka* de quinze ou vingt mille guerriers contre nos postes du Sud-Oranais. Il nous faut mobiliser une armée véritable. Les débuts de la campagne sont douteux pour nos armes : sans la courageuse ténacité du colonel Pierron et de ses officiers, Menabha (16 avril 1908) eût été un autre Langson. Puis deux grandes batailles, que nos parlementaires semblent avoir ignorées, et six semaines d'une expédition meurtrière nous conduisent à Bou Denib, en plein Maroc hostile, à *deux cent cinquante kilomètres* au delà de ces ksours de Figuig que le traité de 1845 fixait comme la borne de l'empire du Sultan.

Nous nous installons à Bou Denib. L'Islam ne se tient pas pour battu. En août-septembre 1908, comme on raconte dans tout le Maroc que les Français sont en train d'organiser la *mehalla* chérifienne qui, de Rabat, doit ramener Abd-el-Aziz à Marrakech, une nouvelle *harka*, plus nombreuse encore, vingt

ou trente mille guerriers, vieillards, enfants, femmes, chevaux, ânes, chameaux, dévale du grand Atlas ou monte du Tafilelt, accourt des rivages mêmes de l'Atlantique, contre ce nouveau poste français de Bou Denib que l'on croit démuni. Une bataille homérique de bravoure individuelle, de corps à corps et d'insultes dialoguées (je la raconterai quelque jour aux lecteurs de la *Revue*) laisse enfin la victoire à nos canons et Bou Denib devient notre sentinelle avancée, un peu perdue, à deux cent cinquante kilomètres au delà de Figuig, à cent cinquante kilomètres au-devant de Colomb-Béchar, notre dernière gare sud-oranaise, laquelle est à 749 kilomètres d'Oran.

Mais l'Islam prend sa revanche sur le sultan *roumi* : en ce même mois d'août 1908, la *mehalla* chérifienne, à peine en marche, se disperse ; Abd-el-Aziz doit se réfugier derrière nos avant-postes de la Chaouia ; Moulay Hafid, maître des deux capitales depuis le mois de juin, est reconnu même dans les villes côtières que nous occupons. Et voici que l'Islam pense retrouver le sauveur qui lui était apparu sur le quai de Tanger : une dispute à Casablanca, au sujet de déserteurs, met aux prises Paris et Berlin (septembre-octobre 1908). Voici revenir pour nous les inquiétudes d'avril-mai 1905.



Comme au printemps de 1905, le Maroc en cet automne de 1908 fournit le terrain de la querelle franco-allemande : comme au printemps de 1905, c'est à Constantinople qu'il faut en chercher le vrai motif : la révolution jeune-turque (juillet) a mis fin à l'absolutisme d'Abd-ul-Hamid et de Guillaume II sur le Bosphore ; aussitôt les intrigues de Berlin ont repris au Maroc contre nous. L'indépendance bulgare et l'annexion bosniaque (6 octobre) sont venues compliquer à tel point la situation internationale que la guerre européenne apparaît comme possible, probable, aux plus optimistes des amis de la paix. C'est le moment que choisit Berlin pour exiger de nous des excuses humiliantes en cette affaire des déserteurs de Casablanca où les premiers torts sont du consulat allemand. L'énergique brusquerie de M. Clemenceau

fait reculer le chancelier de Guillaume II, tandis qu'une *interview* trop fameuse de l'Empereur au *Daily Telegraph* amène dans toute la politique de Berlin deux mois (novembre-décembre) d'incertitude et presque d'interruption, pendant lesquels nous pouvons négocier avec Fez et avec l'Europe les conditions, très équitables d'ailleurs, que le syndicat franco-espagnol met à la reconnaissance de Moulay Hâfid.

A la fin de décembre 1908, Moulay Hafid est reconnu. Il nous offre aussitôt de rouvrir avec nous les « pourparlers de confiance et d'amitié réciproque », et notre ministre à Tanger prend la route de Fez : « Il ne doit rien entreprendre contre l'égalité commerciale et économique que revendiquent avec raison toutes les puissances, déclare M. Pichon à la tribune (16 janvier 1908) : l'Acte d'Algésiras reste la règle générale et la garantie de notre politique. Mais il a pour mission de préserver sans atteinte les intérêts spéciaux... et les droits que nous possédons en vertu d'Accords ou d'arrangements directs avec le Maghzen. » C'est alors que survient la déclaration franco-allemande du 9 février 1909.

Le préambule avait beau spécifier que les deux gouvernements « animés d'un égal désir de faciliter l'exécution de l'acte d'Algésiras, sont convenus de préciser la portée qu'ils attachent à ses clauses, en vue d'éviter toute cause de malentendus entre eux dans l'avenir ». Le véritable sens était donné par la seconde clause : « Le gouvernement allemand, ne poursuivant que des intérêts économiques au Maroc, reconnait que les intérêts politiques particuliers de la France y sont étroitement liés à la consolidation de l'ordre et de la paix intérieure et est décidé à ne pas entraver ces intérêts. »

Remis à sa place véritable, cet accord franco-allemand de 1909 n'est que la continuation des accords franco-anglais et franco-espagnol de 1904, pour la reconnaissance et la validation internationale de nos accords franco-marocains de 1901-1902. Avant d'aller à Algésiras, nous avions obtenu de Berlin que l'on ne discutât pas la validité de ces Accords, et Berlin avait accepté de les valider par préterition, si l'on peut dire, mais pour la zone des Confins algéro-marocains seulement, à cause des « intérêts spéciaux » que nous avions sur cette frontière. En 1909, Berlin étend cette validation à tout

l'empire chérifien ; dans tout le Maroc, Berlin nous reconnaît des « intérêts politiques particuliers ».

Et nous mesurons alors ce qu'aurait dû signifier à nos yeux cet Acte d'Algésiras sur lequel nous avons fondé depuis octobre 1906 notre politique marocaine. Si en octobre 1906, nous avions renversé l'ordre des facteurs, si nous avions donné aux Accords le rang qu'ils devaient avoir et, si de 1906 à 1909, nous avions créé dans la région de la Moulouia un champ d'expérience pour la culture et le développement de ces Accords, quelles facilités nous aurions en 1909 d'étendre progressivement ce domaine de collaboration franco-marocaine et sans hâte, mais avec sûreté, de gagner la route de Taza et d'entrer au Maroc par le bon côté, moins par pression ou brusque irruption que par une sorte d'infiltration continue !

En 1905, le discours de Tanger était intervenu tout juste quand notre ministre à Tanger, M. Saint-René Taillandier, arrivait à Fez pour obtenir d'Abd-el-Aziz l'exécution ou plutôt l'extension des Accords. En 1909, la déclaration de Berlin intervient quand M. Regnault, le successeur de M. Saint-René Taillandier refait le même voyage de Fez, chez le successeur d'Abd-el-Aziz. M. Regnault semble obtenir presque aussitôt de Moulay Hafid ce que M. Saint-René Taillandier, malgré des efforts et des succès auxquels on n'a pas toujours rendu justice, n'avait pu que demander. Moulay Hafid proclame « sa joie pour la parole d'amitié », que nous lui envoyons, et il déclare que « les deux pays sont unis par des *rapports spéciaux*, connus de part et d'autre et, d'ailleurs, évidents. »

Mais le bon vouloir des deux parties ne peut empêcher que bientôt ces conversations de Fez ne languissent un peu et ne traînent en longueur : nous voyons alors les obstacles presque insurmontables que notre politique de 1906 à 1909 a accumulés entre le Maghzen et nous, combien elle a rendu difficile cette collaboration franco-marocaine que les Accords avaient établie « pour l'indépendance du Sultan et l'intégrité de l'empire ». Comment parler, avec chances d'être crus, de nos intentions désintéressées, de notre pénétration pacifique, quand nous avons entamé le Maroc par trois bouts, quand nous occupons dans la Chaouia, dans l'amalat d'Oudjda, sur le Guir, un territoire marocain plus grand que le sixième de notre France?

Le Sultan réclame l'évacuation de ces conquêtes que nous ne pouvons plus abandonner : l'évacuation serait la ruine de ces champs que nous avons rendus à la culture, de ces colons français et européens que nous y avons installés, de ces tribus et de leurs notables qui s'en sont remis à notre parole et à nos lois. Évacuant aujourd'hui, nous serions forcés de revenir demain : par l'exemple du Rogui, jeté aux lions, flambé au pétrole, nous voyons bien comment Moulay Hafid use de sa victoire.

Deux mois de pourparlers à Fez (février-mars 1909) n'aboutissent à rien : M. Regnault redescend à Tanger; mais il est entendu que la négociation se poursuivra à Paris par une ambassade chérifienne, puis à Rabat où Moulay Hafid, comme jadis Abd-el-Aziz, viendra à notre contact : étrange façon, — il faut en convenir, — de mettre à profit les leçons de l'expérience! Nous recommençons avec un autre Sultan, maintenant qu'il nous est favorable, le jeu qui nous a si mal réussi avec son prédécesseur!

M. Regnault laisse à Fez une mission militaire, qui doit organiser, instruire et *commander* toutes les forces chérifiennes. C'est la sixième expérience, dans le Maroc atlantique, des méthodes que nos Accords avaient implantées dans la région de la Moulouia. Bien avant les Accords, le Sultan avait eu des officiers européens, français quelquefois, pour instruire les troupes de son empire. Mais après les Accords, nous avions assumé l'instruction et *le commandement* des troupes d'Oudjda. Autrefois, dans l'empire, l'instruction n'avait jamais rien donné : « Malgré le zèle et l'aptitude de nos instructeurs, écrivait de Tanger notre chargé d'affaires le 11 novembre 1906, rien d'utile ne peut être réalisé ici au point de vue militaire. » A Oudjda, notre commandement avait eu pour seul effet de grouper tous les Croyants autour du Rogui, dont la puissance s'était dressée et maintenue sur la basse Moulouia comme un rempart de l'Islam au-devant des troupes du Sultan *roumi*... En 1909, notre mission militaire à Fez produit le même effet : Moulay Hafid presque aussitôt est assiégé par l'Islam du voisinage; dans la ville elle-même, les gens de religion complotent et excitent le peuple contre lui.

Les négociations se rouvrent à Paris (fin mai 1909), toujours

dominées par le besoin pressant que Moulay Hafid a de notre aide financière, mais par la crainte aussi des révoltes qui, de toutes parts, l'assaillent. La présence et les victoires du Rogui aux portes de Fez lui rappellent qu'il n'a dû son succès et ne devra sa durée qu'à la guerre sainte. Un instant même, il semble que le Rogui va s'emparer de la capitale et du pouvoir : Moulay Hafid, descendant à Rabat, où nous le convions, nous restera sur les bras, comme autrefois Abd-el-Aziz... La chance, cependant, tourne contre le Rogui : il est fait prisonnier, et Moulay Hafid serait un peu plus libre de traiter avec nous, si les entreprises des Espagnols dans le Rif ne ravivaient alors les colères de tout l'Islam marocain. A notre exemple, les Espagnols entendent exercer leur droit de voisinage, et ils l'exercent à notre manière, par des conquêtes et des occupations de territoire. Après notre campagne de Casablanca, ils font leur campagne de Melilla.

Aussi les négociations de Paris traînent des mois et des mois : elles durent tout l'été, tout l'automne de 1909; nous promettons enfin que nous envisagerons quelque jour l'évacuation; pressés par la détresse du trésor chérifien, menacés par nous d'un *ultimatum*, les ambassadeurs de Moulay Hafid nous signent (10 janvier 1910) de nouveaux accords, qui tolèrent, plutôt qu'ils ne légitiment, notre présence dans les territoires occupés et qui nous permettent d'essayer dans tout le Maroc — la zone de voisinage espagnol étant exceptée — un régime analogue à celui que les Accords de 1901 et 1902 avaient esquissé pour la région frontière seulement... Ah! si depuis quatre ans nous avions préparé un plan complet de pénétration pacifique, si nous l'avions étudié, agencé, s'il était prêt à être appliqué! quelle occasion s'offre à nous de l'exécuter sans risques ni sacrifices inutiles!

Mais nous ne connaissons plus que la pénétration *à la hussarde*, qui était utile, nécessaire, suffisante, aussi longtemps que nous trouvions portes closes, aussi longtemps qu'il fallait heurter un peu dur pour obtenir l'entrée. Portes ouvertes maintenant, il nous faudrait d'autres allures et d'autres formules. « Étaler la force pour en éviter l'emploi », c'est fort bien contre des ennemis. Mais nos amis du Maghzen attendent maintenant autre chose : « Le moment est venu, dit M. Pichon,

de transformer en une organisation normale et régulière le régime d'occupation provisoire que la fatalité des circonstances nous a imposé. » La sécurité, donc une police franco-marocaine, est la première condition de cette « organisation normale et régulière ». Mais quand on l'interroge à la Chambre, M. Pichon répond (fin décembre 1908) : « Je suis très embarrassé, parce que je ne sais pas encore comment la police sera organisée ; je ne sais pas quelle sera son importance ; je ne sais pas le nombre des postes qu'il y aura lieu d'établir. » L'organisation de cette police a pourtant été spécifiée dans les Accords de 1902 : en 1909, une ignorance est peut-être inadmissible. Dix-huit mois plus tard, en juin-juillet 1910, six mois après la signature de nos nouveaux Accords avec Moulay Hafid, nous ne sommes pas plus avancés et quand nous décidons « d'installer les marchés prévus par les Accords de 1901 et confirmés par les Accords de 1902 », c'est une nouvelle manifestation de notre force, une nouvelle occupation « provisoire » qui nous amène en juillet 1910 sur la Moulouia. D'Oudjda à Taourirt, nous faisons un bond de cent vingt kilomètres en plein territoire marocain, et Taourirt devient dans le nord des Confins algéro-marocains ce que Bou Denib est dans le sud, notre sentinelle avancée, très avancée, un peu perdue, moins contre les Marocains, il est vrai, que contre les Espagnols qui poursuivent péniblement, avec 30 ou 40 000 hommes, leur campagne de Melilla et dont les petits, très petits succès nous affolent : « Ils vont nous couper la route de Taza! » crient déjà les amateurs de la manière forte.

Pour la première fois depuis 1903, la méthode du général Lyautey ne réussit pas du premier coup : l'échauffourée de Moul-el-Bacha « met du sang » entre nous et les tribus qui tiennent la route de Taza, de Fez. Il ne faut pas nous dissimuler que, maintenant encore, notre situation à Taourirt n'est pas celle d'hôtes librement accueillis. Les élèves et successeurs du général Lyautey, les colonels Henrys et Féraud, rétabliront ici, avec les tribus, les mêmes relations de confiance et de services réciproques, que leurs collègues ont su gagner au-devant de Bou Denib et de la Chaouia. Mais il est pour nous un problème bien plus difficile, que soulève l'occupation de territoires aussi étendus et de postes aussi lointains.

Dans la Chaouia, à huit jours de mer de nos arsenaux, nous nous sommes avancés à cent kilomètres de la côte; sur la Moulouia, Taourirt est à cent cinquante kilomètres de notre gare oranaise de Lalla Marnia, que deux cent vingt kilomètres de rail séparent d'Oran; au-devant de Colomb-Béchar, qui est à sept cent cinquante kilomètres d'Oran par le rail, Bou Denib est encore à cent cinquante kilomètres à travers le désert. Sur le Guir, sur la Moulouia, dans la Chaouia, il ne faut pas nous dissimuler que nous sommes partout « en l'air », que nous avons partout les mêmes menaces perpétuelles de guerre sainte.

La situation de *notre* sultan Moulay Hafid, en ce printemps de 1911, est aussi incertaine, parfois aussi désespérée que l'était au printemps de 1908 celle de *notre* sultan Abd-el-Aziz : Nos mêmes errements ont amené les mêmes résultats. On nous annonçait, la semaine dernière, le meurtre du chef de notre mission militaire; la nouvelle était heureusement controuvée; à quelles extrémités pareil événement, qui demain peut, hélas! se produire, ne nous réduirait-il pas? On nous répète, depuis quatre ans, que vingt mille hommes suffisent pour monter à Fez, six mille pour monter à Marrakech : l'exemple du Tonkin et de Madagascar nous montre ce que valent de pareils chiffres et où conduisent de pareils entraînements...

Sur le pourtour du Maroc, dans les territoires que nous occupons « provisoirement », si loin de nos bases d'opération, comment nous maintenir, sans trop de risques, sans trop de frais, sans avoir besoin d'entretenir là-bas une trentaine, une quarantaine de mille hommes? Tout le monde reconnaît que les effectifs actuels sont insuffisants, et de beaucoup; trois ou quatre incidents douloureux ont depuis quatre mois converti les plus optimistes...

Des chemins de fer, seuls, peuvent nous faciliter et nous alléger la tâche. C'est la conviction à laquelle aboutit tout enquêteur impartial, et c'est la conviction que, dès octobre 1910, notre gouvernement adoptait. En décembre 1910, tous nos arrangements avec Moulay Hafid étant près d'aboutir, nous parlions de trois chemins de fer stratégiques en Chaouia, vers la Moulouia, sur le Guir. Nous disions « stratégiques » parce que nos derniers Accords franco-marocains de 1910

nous autorisent à construire de pareilles voies, et nous espérions, par ce détour, éviter la mise en adjudication internationale que l'Acte a stipulée pour toutes les voies ferrées de l'empire : nous ne pouvons pas risquer d'avoir un chemin de fer allemand, espagnol ou belge seulement, dans *notre* Chaouia et *notre* plaine des Angad.

Alors l'ambassadeur d'Allemagne intervient : nos chemins de fer sont stratégiques assurément, mais ils peuvent toucher aussi à « cette égalité commerciale et économique dont nous avons promis le respect scrupuleux. Berlin fait montre de dispositions énergiques et pourtant conciliantes : M. de Schoen laisse entendre à M. Pichon que ces chemins de fer marocains, s'ils nous sont nécessaires, peuvent avoir une contre-partie : le Bagdad allemand. Et voilà comment, une fois encore, on nous ramène, par ces affaires du Maroc, devant la question d'Orient. Nous avions un peu trop vite oublié que la déclaration franco-allemande en février 1909 n'avait été signée que le jour même de l'arrivée du roi Édouard VII chez son neveu, et que le Bagdad avait fait le principal sujet des conversations en cette rencontre. Berlin nous a abandonné le Maroc, mais en y mettant *in petto* le même prix que l'Angleterre autrefois avait mis à ce même abandon. « Égypte contre Maroc », nous avait dit Londres et nous avions accepté. « Bagdad contre Maroc », nous dit Berlin. Et c'est pourquoi M. Hanotaux a grand raison de nous prévenir aujourd'hui : *Il faut choisir.*

L'heure approche où nous aurons à faire le plus grand choix, le plus périlleux qui se soit présenté à nos diplomates depuis la rupture austro-prussienne de 1864-1866. Car le Bagdad allemand, tel qu'il apparaît après l'entrevue de Postdam, c'est l'établissement de sphères d'influence dans la Turquie d'Asie ; c'est peut-être le commencement de la fin pour cette intégrité de l'empire ottoman, en laquelle nous voyons, depuis quatre cents ans, une condition vitale de notre puissance dans la Méditerranée. Maroc, Turquie : il faudra choisir. En aurons-nous à temps le courage et la force? en aurons-nous seulement le loisir?

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LE DOUBLE MARIAGE

(1800-1805)

Après la fuite à Palerme, que la reine Marie-Caroline nous a racontée dans les *Lettres d'exil* publiées par la *Revue de Paris* (15 février et 1er mars 1911), le Roi de Naples et ses ministres consentirent, avec empressement, aux désirs qu'exprimait la Reine de se rendre à Vienne, avec ses filles et son plus jeune fils Léopold, afin de se reposer, disait-elle, au sein de sa famille. Elle débarquait à Livourne le 5 juin 1800 et arrivait à Schönbrunn le 18 août pour ne rentrer à Naples que le 20 août 1802. En cet exil de deux années, la Reine semble avoir supporté assez malaisément les nécessités de sa triste situation. Deux affaires continuaient de la passionner : la politique de l'Europe et l'établissement de ses enfants. La mort de sa belle-fille Clémentine, femme de son fils aîné François, vint compliquer encore le second problème. Sitôt prévue la mort de sa belle-fille, la Reine ne vit de solution que dans « le double mariage » de son fils François avec une princesse espagnole, l'infante dona Isabelle, et de sa fille Antoinette avec le Prince des Asturies, le futur Ferdinand VII. Comme les précédentes, les lettres que nous publions aujourd'hui sont adressées au marquis de Gallo : d'abord à Naples, le marquis de Gallo s'en va ensuite ambassadeur de Naples à Vienne, revient à Palerme, puis retourne à Vienne et finit par se rendre à Lunéville et à Paris pour essayer de traiter avec Bonaparte. Le texte intégral de cette curieuse et longue correspondance sera prochainement publié par le Ct M. Weill à la librairie Émile Paul et constituera un document inestimable pour l'histoire diplomatique du Consulat et des premières années de l'Empire.

Livourne, le 28 juin 1800.

J'ai été bien près de mourir. Une congestion, un coup de sang, a failli m'enlever. Une forte saignée m'a sauvée, mais une seconde attaque m'a presque achevée. Je m'en suis tirée; mais je suis restée plusieurs jours comme hébétée, ayant perdu la mémoire, la tête vide. Maintenant encore je ne peux ni manger ni dormir et je me sens encore fort mal.

Voilà pour les souffrances physiques. Mais que puis-je vous dire de ma situation et de ce que tous ces événements inouïs, extraordinaires m'ont fait éprouver? Je suis au désespoir. Voilà un armistice[1] qui, d'un trait de plume, fait perdre toutes les places qu'on a eu tant de peine à acquérir. Sans attendre les réponses de Vienne, voilà les Français maîtres de toutes les places. On vient de nous dire qu'ils sont entrés à Bologne. Les fuyards de l'armée autrichienne arrivent ici dans un état pitoyable. On les voit mourants dans les rues, sans vêtements, sans chemise, n'ayant plus figure humaine. Le mauvais vouloir des généraux et des amiraux est aussi incroyable que leurs propos.

Tout cela va nécessairement amener la paix et Sa Majesté Buonaparte sur le trône de France. J'en suis au désespoir.

Je prie Dieu d'arriver à Vienne; mais j'ai bien peur d'en être empêchée par quelque obstacle. Adieu.

Livourne, le 2 juillet 1800.

Cher Gallo, je suis profondément, vraiment et entièrement désespérée. Je suis ici, à Livourne, avec mes quatre enfants, dans le plus profond pétrin depuis dix-huit jours. J'attends ma sentence de Vienne, toujours un pied sur le vaisseau, craignant à tout instant de voir arriver l'ennemi et de n'avoir pas le temps de partir.

J'ai hâte de savoir ce qu'il adviendra de moi avec mes quatre enfants. Si je ne puis aller à Vienne, je retournerai, à mon grand désespoir, végéter à Palerme et je penserai uniquement à mon âme.

Adieu! la faiblesse de ma tête, les interruptions continuelles

1. Armistice d'Alexandrie, au lendemain de Marengo.

m'obligent à finir, bien que j'aie encore tant et tant de choses à vous dire. Plaignez-moi. Si je reste en vie et en bonne santé après tout ce que je souffre et ce que je ressens, ce sera pour devenir entièrement et parfaitement égoïste et seulement l'amie de mes quelques amis. Je ne puis me figurer ce qui arrive et ce que l'on dit à Palerme et quel effet produisent toutes les nouvelles. Je sais seulement que je désire vite de vos nouvelles. Il me semble qu'il n'y a jamais eu plus de belle occasion de vous envoyer à Vienne[1]...

Livourne, 6 juillet 1800.

Sans aucune lettre de vous, j'avoue que je me trouve embarrassée pour vous écrire, mais il doit y avoir quelque anguille sous roche, une semblable négligence de votre part n'étant pas naturelle. Ma position est réellement critique. Voilà quatre semaines que je suis partie, trois que je suis débarquée à Livourne où je vis aux frais du Grand-Duc, chose dont j'ai absolument honte. Je dois prendre un parti. Sans aucune nouvelle ou indication de Palerme, c'est désespérant. J'ai étudié toutes les routes; mais aucune n'est libre sans un sauf-conduit français que je ne puis ni ne veux demander. Vous ne pouvez croire combien j'ai souffert à Livourne. Tous y craignent que ma présence ne leur cause des ennuis, jusqu'aux généraux autrichiens qui m'ont fait comprendre que je ferais bien de partir. Je suis donc décidée à risquer la grande tournée avec mes quatre enfants. Que Dieu me vienne en aide! J'ai écrit au Roi qu'il m'envoie ses ordres à Messine. Oh! comme je serais contente s'il vous envoyait pour que nous allions ensemble tâcher d'arranger ses affaires à Vienne.

Schönbrunn, 1800.

J'aurais infiniment désiré vous parler hier soir de tout, de ce que je vois, je sens, je prévois, je sais et j'éprouve. Mais je

1. Gallo ne tarda pas, en effet, à quitter la Sicile. Nanti des pouvoirs les plus étendus (17-21 juillet), chargé de défendre les intérêts de son pays dans des circonstances aussi difficiles, il se rendit d'abord au quartier de Mélas à Vérone et de là à Vienne.

ne vous ai vu ni avant ni après le théâtre[1]. Je vous avais cependant dit que j'avais à vous parler. Vous ne m'avez probablement pas entendue. Mais les circonstances pressent et j'ai grand besoin de vous voir et de vous consulter.

Ma situation est des plus pénibles. Abandonnée par mes propres enfants, évitée et mise à l'écart par le reste de la famille qui me rend responsable de tout et me fait supporter le poids de toutes les haines que l'on encourt, il me faut donc prendre conseil de celui qui, grâce à son dévouement et à la connaissance qu'il a du pays, peut m'être d'autant plus utile que je sais pouvoir compter sur son amitié et son attachement. Je compte donc vous voir vers midi.

Vienne, le 25 novembre 1801.

Vous devez, je crois, être presqu'arrivé [à Palerme] et c'est pour cela que je vous écris de suite par cette première occasion. J'ai bien peur que vous n'ayez plus trouvé la Princesse en vie[2]. J'en suis désespérée. Ce sera une perte irréparable pour mon fils et pour moi, pour la tranquillité de l'État et de la famille.

Vous savez déjà que ce que j'avais prévu du côté de l'Espagne s'est déjà vérifié. J'ai reçu une longue lettre de San Teodoro[3] m'annonçant qu'il a expédié à Naples la proposition du double mariage du prince des Asturies avec Antoinette et de l'infante d'Espagne avec François. San Teodoro, le pauvre homme, croit avoir fait un chef-d'œuvre en nous obtenant le prince des Asturies. Mais si la chère Clémentine, que nous pleurerons et regretterons toujours, n'avait pas été poitrinaire, jamais on n'aurait vu se manifester le désir des parents et de leur politique de mettre leur fille à Naples, sûrs comme ils l'étaient que rien ne nous l'aurait fait prendre, tandis que maintenant ils ont pensé, seul moyen pour eux de réussir, à nous offrir un

1. Le marquis de Gallo est à Vienne auprès de la Reine.

2. La princesse royale Clémentine des Deux-Siciles mourut le dimanche 15 novembre, à quatre heures de l'après-midi. On voit que l'on n'attendit même pas sa mort pour commencer les négociations d'un remariage de son époux, le prince François.

3. Ambassadeur de Naples à Madrid.

double mariage. J'ai résolu d'envoyer le tout au Roi par le courrier qui partira dans quatre jours : dans une affaire d'une pareille importance, j'ai à cœur de tout communiquer et de me mettre à l'abri de tout reproche.

La perte désormais imminente de mon excellente belle-fille m'a plongée dans la plus profonde douleur. Je donnerais mon sang pour la sauver. A chaque courrier qui arrive, je tremble de recevoir la fatale nouvelle qui détruira à jamais la paix de notre foyer et je suis de plus en plus décidée à ne plus vivre que pour moi.

Je voudrais que le Roi revînt à Naples pour qu'il y ait enfin dans la capitale le souverain qui devrait déjà y être. Je voudrais qu'il m'envoyât François autant pour le consoler et lui faire acquérir l'habitude du monde que pour surveiller ses mœurs et l'amener à ce mariage que le Roi désirera et auquel il consentira, lui [François], d'autant moins facilement qu'il en devra faire la demande aux Espagnols, contre lesquels il a de fortes préventions. Moi-même, je suis obligée de reconnaître qu'on devra en venir à répondre favorablement à l'offre qui vient de nous être faite de ce double mariage, et ce que je vois avec une profonde douleur, c'est qu'il faudra absolument s'entendre avec la France et avec l'Espagne.

Cela posé, comme je ne connais que le devoir, j'étouffe les sentiments de mon cœur et je vois que nous avons le devoir de saisir au vol cette offre et, puisque l'Angleterre nous abandonne et la Russie ne nous donne pas signe de vie, d'y chercher un moyen de réconciliation [avec la France] qui préviendra notre perte et notre asservissement. Tout cela me désespère et me pousse à ne plus vouloir vivre que pour moi. Je voudrais, quand le malheur sera arrivé, qu'on m'envoie François. L'été ou l'automne prochain, il pourrait accompagner sa sœur en Espagne, s'y marier et revenir à Naples avec sa femme. Voilà en gros mes idées. Reste à voir ce qu'on m'écrira de là-bas.

Vienne, le 25-30 novembre, 1801.

Je vous écris cette feuille après le reçu du malheureux courrier qui a comblé ma douleur par la perte que j'ai faite non d'une belle-fille, mais d'une fille tendrement chérie. Je ne

m'en consolerai jamais. Elle est partie le jour de votre départ de Vienne. C'est un malheur réel, effectif, dont toute ma vie se ressentira. Car jamais je ne retrouverai une belle-fille pareille. Je ne l'espère, ni y compte. Ainsi c'est une perte irréparable. Vous avez déjà trouvé tous les projets faits, décidés. Car pour moi je suis calculée pour nulle. comme une simple convenance à contenter. J'ai déjà vu les projets, les idées; mais je vous déclare que si on fait des projets, des idées contre moi, je réclame ma due assignation, celle de mes filles, et ne remets de ma vie les pieds en Italie; car après avoir souffert pendant trente années l'impossible en tout, je ne veux pas finir ma vie à lutter avec un jeune ménage et une belle-fille. Vous saurez à Naples les ouvertures de l'Espagne. Si le mariage est double, il faudra y consentir et dorer cette pilule à François sous l'esprit du bien public et d'assurer la couronne après le fatal abandon des Anglais de la Méditerranée et de l'Italie; ceci, pourtant, seulement et uniquement dans le cas d'un double mariage.

Dans celui du simple présent à nous faire de la dona Isabelle, son âge, car elle a dix ans et demi, est un prétexte suffisant à le renoncer entièrement. La Parmesane est trop vieille, n'apporte aucun avantage et la protection espagnole qu'on vantera est seule appuyée à la vie de la Reine. D'ailleurs l'épilepsie du frère, son royaume usurpé, les mômeries du père auxquelles cette princesse prête pied ne me touchent pas pour elle. La Saxonne, celle de mon frère, contre laquelle vous trouverez Acton prévenu la croyant autrichienne, en quoi il se trompe fort, m'est à moi agréable. J'ai écrit au Roi et demande qu'on m'envoie François pour le consoler, soigner, veiller ses mœurs et faire passer son veuvage. Après six mois, de deux l'un : ou le double mariage espagnol sera fixé, ou il n'aura plus lieu, et François pourra voyager, voir les princesses et enfin choisir, avec la permission de son père, celle avec laquelle il devra passer sa vie. Si le mariage espagnol a lieu, je m'offre, uniquement par tendresse maternelle, de conduire Antoinette et François avec moi en Espagne, affrontant tout, pour établir et acheminer le mariage espagnol qui a un beau titre, mais alarme infiniment ma tendresse maternelle. Tâcher de faire soumettre et contenter de son sort cette fille vive et spirituelle, de faire, au milieu des illusions, gober à François

son petit magot serait mon unique occupation après laquelle, remplie la barque, convoyée heureusement ma fille et son ménage, je retournerais ou avec François et son épouse par mer à Naples, ou à Palerme reprendre ou retrouver mes deux filles si je n'ai pas de Dieu la grâce de les marier avant. Voilà mes idées et projets que je suis convaincue que l'on ne suivra pas. Alors je suis décidée de ne me mêler de rien et à penser à une stable retraite. De ne point me voir un avenir assuré me désole...

Vienne, le 23 décembre 1801.

On me donne une lueur d'espoir en disant que la séance de la Consulta Cisalpine, qui se tiendra en présence de Buonaparte, pourrait avoir des conséquences favorables pour l'Italie. C'est là ce que j'entends prétendre et affirmer, même autour de moi, sans pouvoir cependant me décider à y croire. Buonaparte, je le crains, se servira de cette Consulta pour s'élever, dans la Cisalpine, à un rang plus haut de ses fonctions qui ne seront plus temporaires. Il obligera de cette façon la France, désireuse de le conserver, à suivre cet exemple. Peut-être aussi fera-t-il le généreux avec le Pape, lui rendra-t-il tout ou partie des Légations, rien que pour montrer que sa protection vaut mieux que celle de n'importe quel souverain.

On dit aussi qu'il veut divorcer, afin d'avoir des héritiers, que, se sacrifiant à l'intérêt général, sa femme est disposée à y consentir et qu'il songe à s'allier à une famille illustre et souveraine. Je lui ai trouvé la femme qu'il lui faudrait et rien ne me prouve que ce mariage soit impossible. Il ne s'agit bien entendu pas de mes filles. Je les tuerais plutôt que de les avilir et de m'avilir de la sorte, même s'il s'agissait de les voir monter sur le trône du roi du monde, encore moins donc quand il s'agirait de les unir à un homme d'une habileté, d'un courage, d'une énergie sans égale, grand par son talent et par ses succès, mais qui n'en est pas moins un profond scélérat et un usurpateur. Basta! Nous verrons tout cela se développer peu à peu.

J'attends avec impatience de vos nouvelles de Naples, mais je les veux sincères. Comment avez-vous trouvé François? Quelles intentions a-t-il? De quoi parle-t-on là-bas? En un

mot, dites-moi tout avec franchise et sincérité. Que dit-on de moi, de mon retour, de la future fiancée que la nation désire? On ne peut évidemment pas se refuser à faire de sa fille une princesse des Asturies. Mais mon cœur en gémira et je ne saurai jamais assez vous dire quelles sont mes craintes et mes inquiétudes. J'aime mes filles pour leur bien, pour leur bonheur, et non par vanité. C'est pour cela même que je suis si triste et si préoccupée.

Parlez-moi de tout sincèrement. Je vous écrirai quelquefois par la poste. Si vous voyez une croix en tête de la lettre, brûlez-la, même si elle n'est pas en chiffre. Je continuerai toujours de les numéroter exactement pour que vous puissiez constater qu'il n'en manque aucune. J'exige, plus que jamais, que vous me parliez sincèrement de tout.

Vienne, le 17 janvier 1802.

J'éprouve de vous écrire ce peu de lignes vous supposant à Paris ou bien près de vous y rendre. Vous avez bien vite accepté cette commission. Vous la croyez de peu de mois, moi au contraire de quelques années. Les agréments de Paris, les petits poupons à naître[1], tout cela vous y fixera. Je vous l'avoue, vos lettres de Naples, que j'attendais avec bien de l'impatience (nous en avions souvent parlé), ne m'ont parlé de rien, ni de mon fils, ni du pays, ni des affaires.

Je ne reviens point de ce que dans aucune de vos lettres vous ne me parliez de mon fils. Qu'est-ce? Je ne puis comprendre cette horreur décidée contre la fille de mon frère, ce désir de conclure et au plus vite se remarier avec l'Espagnole. Il désire épouser sa cousine, l'infante d'Espagne. Je l'ai lu, écrit de sa main au général, dix jours après la mort de sa vertueuse épouse, disant que ce long veuvage lui pesait. Je rougis que ce soit mon fils. Mais Dieu veut nous humilier et nous tourmenter. Il faut adorer ses décrets. Mais si je vis encore quelques années, je ne mourrai point au milieu d'eux. Les doubles réciproques mariages me forceront à retourner à Naples, pour les y célébrer ; mais soyez sûr que j'ai un projet,

1. Le marquis de Gallo vient de se marier.

un but et que je le suivrai. J'ignore ce que vous ferez; mais pour moi je suis bien entièrement décidée.

Vienne, le 27 janvier 1802.

J'aurais bien désiré vous voir ici; mais je crois que cela n'arrivera plus. Car je suis convaincue que vous resterez quelque temps en France et ensuite à Naples. Pour moi, je compte le désespoir dans l'âme y retourner pour y mourir, périr de douleur et de chagrin, ce qui ne manquera pas. Vous, à Vienne, étiez contraire à mon retour, mais je vous crois changé. Les choses ne le sont sûrement point et on me fait rire quand on croit que ma présence remédiera à tout. Je suis bien loin d'avoir cette idée et crois seulement qu'on obtiendra ma mort et que je périrai de chagrin.

Des nouveaux mariages, un m'est indifférent, celui de mon fils; celui de ma fille me fait trembler pour son bonheur. Vous me parlez en profond, sincère politique, mais non en ami, bien peu et légèrement de Naples, quand nous en avons tant parlé de vive voix.

Pour moi, je suis bien triste, et le présent m'est empoisonné par l'hydre de l'avenir où je ne puis fixer mon idée. Chaque courrier que je reçois me rend malade par les traits de caractère que je vois et l'avenir qui, en tout genre, se prépare. Mais il faut plier la tête à sa destinée. Si j'avais au moins pu établir mes pauvres filles et les soustraire aux tourments et à la vie pénible qui nous attend; mais pas d'espoir. Charles[1] n'est pas dans un état à se marier : ses convulsions sont presque journalières. Cela lui affaiblit le caractère et le corps. Sa vie ne sera pas longue et il deviendra entièrement débile, et cela avant peu. Joseph[2] est à Bude où il prépare tout pour la Diète. Il est dans une mélancolie mortelle; mais n'ayant personne à qui lui faire parler, cela manquera aussi. Pour mon frère[3], à juste titre dans ce moment-ci, il ne me voudra point donner son fils, et sur cela vous me ferez plaisir de faire

1. L'archiduc Charles, le futur vainqueur d'Essling.

2. L'archiduc-palatin de Hongrie, qui venait de perdre sa femme, Maria-Paulowna, fille de Paul 1er.

3. Ferdinand dont le fils deviendra plus tard duc de Parme.

savoir d'où et qui a mis dans mon fils cette répugnance pour cette princesse : je crois les *doblones* d'Espagne. Car motif réel, il n'y en a aucun. La sœur de Bavière[1] ne prouve rien. La mère de la future est bien autre chose et le Portugal, qui a manqué l'année passée d'être envahi[2], prouve bien que l'on ne peut sur un mariage pareil confier. Enfin il sera. Ma pauvre et chère Antoinette! je désire qu'elle soit heureuse, mais je la plains de tout mon cœur.

Vienne, le 25 février 1802.

Il y a les mariages et voyages en Espagne sur lesquels il faut une décision. D'Espagne, on presse pour conclure cet été. Mon fils, physiquement, désire se marier et on lui a monté l'imagination sur cette jeune princesse qui, selon le portrait, a un très joli visage, de façon qu'il pousse, presse, voudrait aller en Espagne, etc., etc. Le Roi se fera empaumer de belles phrases et paroles, et, je suis convaincue, voudra y aller lui aussi, avec Acton.

Je suis convaincue ou que nous y irons tous les quatre ou la seule pauvre victime, Antoinette. Pour moi, je l'ai écrit avec ce ton de ferme décision auquel dorénavant je suis décidée, mon cœur maternel désire accompagner ma fille dans cette nouvelle existence; mais j'en sens les inconvénients pour mon fils. Je l'ai écrit : je ne permettrai jamais et n'y donnerai mon consentement et proteste du mal qui en viendra, s'il va seul, sans nous, se faire doctriner en Espagne et faire peut-être le malheur de nos jours. Je ne sais ce que l'on décidera. Mais pour moi je suis décidée : ou aller avec le Roi et mes deux enfants et alors les royaumes resteront dans les mains du général et aucune apparence ne sera gardée, ou le Roi reste, et je me charge d'y conduire mes deux enfants et

1. Marie-Caroline fait peut-être allusion à la fille de son frère de Milan, l'archiduc Ferdinand, Maria-Anna-Léopoldina, née en 1776 et qui épousa l'électeur-palatin de Bavière, Charles-Théodore.

2. Le Portugal, ayant fait mine de refuser d'obtempérer aux volontés du Premier Consul lui enjoignant de rompre avec l'Angleterre, avait été envahi par une armée espagnole conduite par Godoïn qui s'était emparé de l'Alemtejo. Menacé par un corps français qui avait déjà dépassé Salamanque, le cabinet de Lisbonne signa en toute hâte, le 6 juin 1801, le traité de Badajoz.

je suis prête à ce voyage, qu'on ne peut dire un voyage d'agrément; mais la tendresse maternelle l'emporte sur tout. Si le Roi ne le permet pas, alors je suis d'avis qu'on nous envoie l'infante dona Isabelle avec une escadre qui restera une dizaine de jours et reportera la princesse des Asturies en Espagne. A mon sentiment, je crois que c'est le parti qu'on adoptera. Si pourtant en Espagne on n'exige pas le prince et que de chez nous on ait la faiblesse d'y consentir, faites-moi le plaisir de me faire savoir si le prince vous a encore et dans quels termes manifesté son aversion pour la fille de mon frère. Je le désire savoir, si c'est de lui ou de ses calculs ou de ceux qui l'approchent. Vous me ferez plaisir de me dire en ceci tout sincèrement ce qu'il vous a dit et à quoi cela tenait. Pour moi, je désire le bonheur de la pauvre victime Antoinette et en suis très occupée. Pour le prince, je méprise sa conduite, sa facilité d'oubli de sa femme. Heureux ou non, il n'aura à se plaindre à personne. Je plains l'infante, une enfant de douze à treize ans, avec un mari pareil. Nous aurons des histoires; mais je m'en tiendrai éloignée et ceux qui ont travaillé, causé, persuadé mon fils, pourront s'en mêler pour moi.

Reste encore le point, si nous allons tous à Barcelone et Madrid, comment resteront mes deux filles seules à Naples. Dans ce cas, il vaudrait mieux les laisser à Vienne sous les yeux de deux sœurs et d'une tante mariée, avec mesdames Chandos et Dombasle, et à notre retour ou les venir prendre ou charger la dame qui les soigne de me les conduire. Elles désirent ardemment cet arrangement. L'impératrice n'y montre aucune difficulté. Enfin tout ceci m'embarrasse et mérite décision...

Vous me direz que peu vous importent mes choses personnelles, que vous ne pensez qu'à la politique. Mais je vous regarde comme mon ami, et comme ceci m'intéresse bien plus que l'infernale politique, je vous en ai parlé comme à un ami à moi. La politique d'ailleurs n'est qu'une : courage, force, fermeté, énergie, talent, bonheur d'un côté, tout l'opposé de l'autre, et les résultats sont les fruits que nous voyons et qui ne sont pas terminés. Adieu.

Vienne, le 26 février 1802.

J'écris quand je peux; je me répète peut-être: mais ne voyez dans ceci qu'amitié et confiance ancienne et sincère que je vous ai vouée.

J'ai ici bien des chagrins. La très ingrate et infâme duchesse Giovane, unie à la Wratislaw, m'a fait des abominables tracasseries chez ma fille [l'impératrice]. J'ai eu une ferme explication en prudente mère avec son mari. La chose est dévoilée. J'ai fermé ma porte et bourse à jamais à cette exigeante, méchante, intrigante créature. Nous sommes bien en apparence: mais j'ai l'âme, le cœur navré: plus d'espoir d'amélioration de conduite. Il faut me taire et offrir à Dieu mes peines. Je vois le caractère de cette fille! permettre ces violences contre sa mère et toujours tout cacher. Je suis révoltée de l'humanité entière et n'ai même plus d'espoir d'avenir. Ma fille manifeste et me montre son souhait de mon départ; sûrement cela me le fera faire, dussé-je en mourir. Je vous souhaite longue vie et vous verrez de tristes choses. Car l'Empereur finira un jour son excessive complaisance et bontés et cela sera d'autant plus violent que cela viendra tard. Hélas! je le dis souvent : pourquoi ne suis-je pas partie [d'ici] avec vous? J'aurais, au milieu de bien des peines, emporté une seule consolation et bonne idée; celle-là aussi est détruite.

Ma fille nous hait tous, moi, ses sœurs, et anime journellement son mari contre nous. Tout ceci pour l'embarras que, quoique nous vivions seules, retirées dans nos chambres, et que j'aie fermé la porte à tout le monde, elle sent que nous avons des yeux et cela la gêne. J'en rougis. Je crois son cœur insusceptible; mais cela m'afflige de voir qu'elle joue sa mère en la faisant questionner par des gens comme la Giovane, comblée de mes bienfaits et qui fait ce joli petit métier depuis longtemps. Aussi, malgré les intrigues innombrables qu'elle fait, je la compte pour morte et tout est dit entre elle et moi pour la vie. Au milieu de tant de chagrins domestiques, je suis seule et n'ai à qui me confier, étant devenue encore plus circonspecte.

Vienne, le 6 mars 1802.

Mon plus grand tourment est de ne pouvoir fixer mes idées sur l'avenir. Buonaparte, visant à toutes les espèces de gloires et honneurs, ou remettra un roi en France et se fera roi d'Italie, ou son ambition lui voudra faire tenir tout. Il ne sera pas tranquille avant. Ses discours à la Cisalpine, sa rétenance (*sic*) parlant de Naples, ses points aspiratifs, les forts et ports de chez nous dans les Deux-Mers, les richesses intimes du pays, l'esprit gâté par leurs expéditions au Levant et contre la Turquie, [tout lui] rend nécessaire d'être le maître des deux royaumes ou au moins du royaume de Naples qui tient au continent. Pour le moment il lui suffit de le tenir tributaire; mais à faire des demandes, prétentions, extravagances, un moment d'humeur, un refus de notre part peut venir au moment où on se ressentira d'avoir été souverain et de n'être plus que l'exécuteur des ordres d'un Murat, d'un Melzi, et alors on est perdu. Voilà la triste et, pour moi, assurée perspective que je prévois.

Le gouvernement napolitain devrait avoir une prudence et modération dont il est incapable avec ceux qui le dirigent, celle de se faire oublier, de renoncer à la fatale rage de figurer et raisonner, de faire les importants, d'alarmer, ce qui amènera sa perte. Il devrait attendre en silence les événements qui doivent arriver, marier ses princesses sans alliance, poli avec tous, lié avec personne, travailler avec suite, activité et système à remédier les plaies internes, finances, agriculture, justice, établissements, et rester neutre partout. Voilà ce que nous ne faisons point. Nous voulons figurer, *sommes Anglais de cœur et d'affection et Français par peur et sagesse*, et méprisés de tous les deux, nous perdrons, et cela très certainement, nos États. Et depuis douze ans que je prie, pleure, prêche, on n'a rien voulu préparer pour cet événement qu'on a amené par une suite de fausses opérations. Nous serons chassés sans avoir eu de quoi vivre ici ni où aller. Pour moi je prie Dieu qu'en une pareille crise je sois tuée avec mes enfants et ne sois pas obligée de chercher une existence de grâce à des cœurs de pierre. Voilà mon triste avenir.

François pourra avec femme et enfants aller en Espagne; il

y vivra. Mais nous, aucune perspective. Vienne? Il n'y faut pas penser. Le mauvais, ingrat cœur de ma fille est tel que jamais je n'y recourrais. Enfin ce sont de tristes, cruelles, mais grandes vérités. J'ai parlé à un ancien et sûr ami, confiant que vous brûlerez mes lettres.

Je n'ai aucune nouvelle de Naples depuis un mois : les dernières étaient du 5 février, de Naples, et du 26 janvier, de Palerme; cela est bien arriéré. Je suis dans les plus grands embarras. Les 2 000 ducats assignés sont finis. Smitmayer n'a plus de fonds, ne peut plus débourser du sien et au mois d'avril je n'ai plus de quoi payer les soldes, les soupes de mes gens, beaucoup moins le voyage et les dépenses nécessaires du trousseau. Enfin je ne comprends rien à ce despotisme qu'on a envers moi. Je retournerai [à Naples], quand j'en aurai les moyens, avec quatre enfants et une Cour aussi nombreuse que la mienne.

Les mariages sont différés jusqu'à septembre. Jusqu'à décembre serait plus honnête, vu les treize ans et demi qu'aurait alors l'infante, et mon fils au moins par égard pour l'année de veuvage.

Pour moi, quand j'aurai reçu de l'argent, espérant enfin que les Français quitteront le royaume, je compte fin d'avril, si j'en ai les moyens, partir d'ici où on me témoigne que j'importune.

L'Empereur est bon, bon, mais sans vigueur ni force. Il a très mauvaise mine et je tremble pour lui.

Ma fille se conduit très, très mal, sans cœur, ni âme, ni attentions. A tous les autres défauts et folies s'ajoute son caprice très, mais très marqué et vif pour le vieux chanteur Marchesi. Elle fait parler tout Vienne. Avec cette impétuosité du caprice et de son esprit volontaire, excessif, elle fait des choses encore incroyables, danse, galopade, valse avec lui, n'est occupée que de lui, de ce qui le concerne, va chez ses femmes pour être librement avec lui : enfin des choses incroyables. Elle a persuadé à son bon mari qu'elle devait se conduire ainsi pour braver le public et montrer son innocence. Mais si une fois le bon Empereur ouvre les yeux, l'explosion sera terrible. Elle me craint, quoique je l'évite et ne me mêle de rien ; mais elle souhaite mon départ et me le fait journelle-

ment sentir de la manière la plus sensible et douloureuse pour une mère et qui me fait souvent pleurer.

II

Naples, 25 août 1802, après dîner.

Ce matin, ma fille Antoinette a été solennellement et officiellement mariée au prince des Asturies. Il doit avoir du caractère, à en juger par son portrait. Que Dieu la bénisse et la rende heureuse!... Bien qu'on lui eût réservé une place, Alquier[1] n'a pas paru à la cérémonie. Mon cœur de mère passe par trop d'émotions pour que je puisse vous écrire plus longuement aujourd'hui.

Naples, 27 août 1802.

Le mariage de ma chère fille Antoinette est fait. Le 24, l'ambassadeur d'Espagne a fait son entrée publique, le 25 le matin, la demande; ensuite le mariage, l'après-dîner la sortie publique à Saint-Janvier, puis le grand baise-main, théâtre public et actuellement on n'attend plus que l'escadre pour partir. J'ignore encore si j'irai à Barcelone sans un bâtiment de pavillon napolitain, sans gens à moi, sans argent ni présents, défrayée de la Cour d'Espagne. J'avoue que je doute pouvoir me résoudre à faire cette humiliante figure. Ma tendresse pour ma chère Antoinette pourrait m'y induire; mais elle a de l'esprit et, depuis qu'elle est à Naples, soupire après le moment de son départ et se trouve heureuse de partir.

[Mon fils], le prince [royal] est veuf, volontaire, entouré de gens dévoués à l'Espagne et n'a nullement besoin de moi. Enfin, on ne veut me donner aucun moyen et, j'avoue, j'ai une répugnance mortelle à m'y retrouver. Ici tous désirent mon départ, les enfants, que je les accompagne, le Roi, le ministre, j'ignore pourquoi, mais tous poussent à mon départ.

Je ne vous parle point de Naples. Je l'ai trouvée au plus mal et suis convaincue que toutes les classes sont ulcérées. J'aimerais mieux bêcher la terre dans mon pays tranquille que vivre ici.

J'ai retrouvé le Roi bien en santé et raison, plus ambitieux,

1. L'ambassadeur de la République française.

plus despote, plus glorieux, vaniteux de lui-même, mais raisonnable, honnête, malgré l'agitation du pour et contre qu'on lui dit et fait approuver sans cesse et qui dérouterait la tête la mieux organisée.

J'ai trouvé le prince grossi à faire peur et la conception embourbée, mécontent, frondeur de tout, comme les personnes de sa très basse société. Je rougis pour la figure et tournure de le présenter en Espagne.

Naples, le 19 septembre 1802.

L'escadre espagnole est arrivée cette nuit. Elle se compose de trois vaisseaux, dont un à trois ponts, et d'une frégate. L'autre frégate et les avisos ne sont pas encore arrivés. Mais quels gens! je n'en parle pas; mais je sais seulement l'impression que j'ai ressentie de leur accoutrement, figure, costume, barbes, sabres et surtout de leur ton de révolutionnaires français, c'est-à-dire du temps de Robespierre. Je crois que cela a frappé tout le monde. A moi, à cause de ma chère et bien-aimée Antoinette, cela m'a percé le cœur. Le temps est fort mauvais pour le moment et j'espère qu'on ne pressera pas le départ. Je vais perdre une fille excellente dont la gaieté et l'entrain ont été souvent ma seule consolation. Je la perds pour toujours. Dieu veuille qu'elle soit heureuse et la préserve des atteintes de la corruption au milieu de laquelle elle va se trouver. Je la vois partir avec bien de la peine. Mais le sort en est jeté. Je prierai pour son bonheur, mais mon cœur saigne.

Le général Acton vient de me dire que l'ambassadeur Alquier l'a invité à me demander ce que je pourrais désirer. Le Premier Consul ayant envoyé des présents à la Reine d'Espagne, aux deux Impératrices de Russie, faisant fabriquer des armes pour le Roi, voudrait aussi *m'offrir une attention*. Voici ma réponse claire et nette afin que vous la connaissiez : « Sensible à l'attention du Premier Consul, qui montre son harmonie et bonne volonté d'être en paix et bien avec nous, je n'accepterai jamais rien; mais si cela peut déplaire au Premier Consul, comme on fabrique très bien au naturel les fleurs, une seule petite branche d'*olive* (*sic*) pour faire bonne union, dont elle est l'augure, sera acceptée, et rien, mais absolument

rien d'autre. » Je vous prie dans le cas où, en passant par plusieurs bouches, Alquier ne rendrait pas bien ma réponse, de la transmettre clairement et textuellement. Toutes les souveraines du monde pourraient faire autrement que je ne changerais pas pour cela...

Portici, le 2 octobre 1802, nº 3.

Le 23 septembre, ma chère Antoinette est partie. J'ai cru que la douleur me tuerait en l'embrassant pour la dernière fois de ma vie, car je ne me fais pas d'illusions. En la serrant contre mon cœur, j'ai cru en mourir. J'étais tellement hors de moi que je n'ai pas entendu les coups de canons de 36 et de 24 que l'on tirait à côté de moi. Je n'ai pu de plusieurs jours me remettre. Déjeuner, dîner, souper, tout faisait couler mes pleurs. Cette chère enfant me manquait partout et j'étais d'autant plus inquiète que le temps de mer était mauvais.

Enfin, le 27, je suis venue en campagne avec mes enfants à Portici. L'air de campagne, le beau temps me soulageaient un peu de mon état d'abattement quand, le 30, est arrivée cette affreuse nouvelle et si inopinée de la perte de cette bonne et excellente Louise[1] et d'une manière si cruelle. J'en ai été atterrée. Le pauvre mari, les enfants, tout cela m'est toujours devant les yeux, et cette pensée seule que Louise a été entièrement négligée par indolence. On l'a laissée souffrir pendant quatorze heures comme une malheureuse avec le seul Vespa. Alors seulement on a appelé Steideler qui l'a trouvée mourante, épuisée de forces. Il a tourné l'enfant qu'il a ondoyé. Puis, ne pouvant tirer la tête qui avait 25 pouces de circonférence, il l'a tirée avec le forceps. L'opération est bien allée; le reste a suivi; mais, le corps faible et épuisé, Louise a eu des évanouissements, convulsions. On la croyait endormie et c'était pour l'éternité. Voilà la triste histoire qui me laisse un noir que je ne puis exprimer et dont chaque moment je sens plus le poids.

Malgré cela, ma santé se soutient; mais je crois qu'une contrariété un peu forte, un malheur de plus me ferait tomber morte, tellement je me sens épuisée de force et de courage.

1. Sa deuxième fille, la grande-duchesse de Toscane.

Voilà mon état. Je vis à Portici, très retirée, ne voyant âme qui vive, lisant, dessinant, écrivant, ouvrage et clavecin, avec mes deux filles qui partagent ma solitude et ont le même éloignement que moi de toute société.

D'affaires, je n'ai rien à vous dire. Dans ce moment-ci, c'est l'Allemagne qu'on dépèce. La promesse d'indemniser amplement le grand-duc de Toscane du patrimoine qu'on lui a volé, ne se vérifie point trop et laissera méfiance aux paroles si solennellement contractées et envers un prince, par faiblesse, caractère et conduite, si dévoué à ses spoliateurs. Je m'intéresse à lui et à ses enfants, comme si sa malheureuse femme existait encore, et si vous pouvez parler en sa faveur comme pour les dépouillés Modénais, vous ferez une œuvre méritoire. Certes, jamais princes ne seront si attachés au nouveau gouvernement français que ceux qui s'en verront rétablis, ayant eu tout perdu : ainsi, ils seront plus que tributaires, ils seront affectionnés, du moins c'est ainsi que je le pense.

Le Vésuve est tranquille, ni une fumée, ni rien qui indique que c'est cette formidable montagne. Il faut espérer que cela continuera ainsi. Les vivres sont d'une cherté atroce et manquent dans les deux royaumes. Tout cela ne donne aucun agréable espoir...

Portici, le 17 octobre 1802.

Mes enfants sont arrivés à Barcelone. Le voyage de mer a été heureux, mais mes enfants sont au désespoir et leur lettre à leur tendre mère et amie m'a fait verser bien des larmes.

Le prince se fait une raison. Il regarde ce mariage, non comme un lien d'amitié, mais comme de faire race, et à cela il n'a aucune répugnance, étant très petite, grasse, mais jolie, riant toujours sans à-propos, ne parlant que l'espagnol, entièrement nulle d'idées et connaissances; mais lui s'en fait raison. Seulement il veut [revenir], ne pouvant se voir dans ce tripòt et il a dit vouloir partir le 15 ou le 20 de ce mois; ce qui nous embarrasse, aucune maison n'étant prompte.

Mais tant le Prince se plaint, comme la malheureuse Antoinette se désole de son sort. Elle écrit des lettres à faire fondre en larmes et il faut d'autant plus la croire qu'elle y

est allée volontiers et avec plaisir et aussi en mer a cherché à ne pas tant souffrir pour bien paraître. Elle y est allée avec les plus avantageuses préventions; mais cela est bien passé. L'époux est affreux de figure, une voix à faire peur et un benêt entièrement. La vie [là-bas] est abominable tout comme il y a cinq cents ans. Toute demande suggestive, espionnage. Le bon San Teodoro [1], accoutumé à cette Cour, se donne un ton de gouverneur et non de serviteur et mes deux enfants sont blessés et ulcérés.

François m'écrit : « C'est un espion, un vil, *un homme vendu;* je le méprise. » Il a eu la bêtise d'intimer, lui, comme ordre de la Reine, que ma fille ne pouvait nous écrire, ni rien écrire, sans le donner à la Reine. De fait, point de table à écrire, rien. Même ridiculement, il a menacé ma fille de dix-sept ans qu'on lui mettra une *dévote*, un bâton pour se bien tenir. Il a déclaré qu'elle doit écrire à Naples que tout lui plaît, qu'elle trouve tout bien : car il saura bien trouver moyen qu'aucune autre lettre passe. Il a fait appeler toute la Cour à nous, haute et basse, les menaçant de perte d'emplois s'ils font souffler, parler, remarquer, raconter, redire. Jugez l'effet que cela fait.

Depuis l'arrivée de ce courrier, tous [nos] Espagnols perdent la tête. Enfin, un enfer. La pauvre Antoinette fait pitié. Elle me mande : « Je sais que j'en mourrai; mais faites prier Dieu pour moi que le temps que dure cet enfer, je me soumets pour gagner le ciel. » Elle voulait protester, disant un couvent préférable à cet enfer. Confesseur, François, Ruffo, Gravina ont cherché à la calmer, et la pauvre enfant m'écrit : « Peut-être, Maman, m'y ferai-je? Je vous l'aviserai d'abord pour calmer votre cœur maternel. »

Enfin, je vous assure, je suis bien en peine. Le 4, l'union devait se faire et le courrier s'expédier; nous sommes au 17 et sans nouvelles. Tout cela me tient bien inquiète.

Je vous recommande de me marquer successivement tout ce que vous entendrez de ma chère Antoinette. Je crains seulement que si sa santé, esprit, bonne humeur prend le dessus, ce sera au prix de sa conduite; car un mari benêt, avec son

1. Ambassadeur de Naples à Madrid.

caractère, laisse tout à craindre. Clémentine[1] était incommode. Pour celle-ci, elle m'est indifférente. François l'a voulu, le public la désire. Je serai honnête, bonne envers elle, plaignant mes pauvres enfants, si elle me montre son amitié. Sans cela, je n'y regarderai point. Mon parti sur cela est pris.

Pour moi, si je vis, je ne finirai mes jours ni à Naples, ni en Italie. Établir mes filles, faire un sort à Léopold, procurer le mieux, voilà tout ce que je désire. J'ai trop vu, connu, je sens trop, oui trop, toutes mes illusions détruites pour continuer cette vie...

Portici, le 28 octobre 1802.

Je profite d'un courrier qui va en Angleterre pour vous écrire cette lettre et vous donner part du retour de mon fils, arrivé le 19, avec sa petite épouse, à notre grand étonnement. Nous avions reçu, le 14 octobre, le courrier d'Espagne qui nous apportait des nouvelles de nos enfants, de leur arrivée, nous annonçait le mariage pour le 4 octobre, où on nous enverrait un autre courrier et nous disait en même temps que l'infante Isabelle avait eu une sorte d'insolation et avait dû être saignée.

Nous attendions donc le courrier des mariages, quand, le 19 au matin, l'escadre espagnole parut. Mon épouvante fut extrême. Je crus quelque malheur arrivé, tant plus que le courrier des mariages n'était pas arrivé. Enfin nous courûmes en ville.

Les époux descendirent au môle où nous les reçûmes, la mauvaise mer nous ayant empêchés d'aller à bord. Nous les conduisîmes à Portici, où depuis lors nous nous trouvons, d'où nous ne rentrerons en ville que le 7 de novembre.

Mon fils est revenu, grâce à Dieu, bien portant et s'est fait honneur pendant ce voyage. Il a apporté une épouse de quatorze ans, de figure comme la fille de Roccella Laviella morte, un beau, frais, sain visage, mais nullement Bourbon, blanc et rouge, yeux noirs. Elle est très grosse et forte et des jambes très courtes. Ceci est pour l'extérieur. Le reste ne se peut décrire parce que moi-même, je ne le comprends point. Elle est

1. La pauvre femme du prince royal.

nulle en tout, savoir, conception, idée, curiosité. Rien, entièrement rien. Elle parle un peu d'espagnol, mais ni l'italien, ni le français, mais monosyllabes : *Oui* ou *Non*, et cela pas à propos. Elle sourit toujours où cela ne va pas, n'a ni volonté, ni connaissances, ni idées, ni goût. L'enfant de François, de quatre ans, a bien plus d'intelligence qu'elle. C'est une chose incroyable.

François lui a [donné] des maîtres d'italien, une première idée de géographie, des premières règles de l'arithmétique. Elle ne sait rien, que médiocrement le fortepiano. J'ai tâché de la louer, de l'animer. Elle ne sent rien ; elle rit. Enfin, c'est une automate qui pourra prendre des vues, mais jamais n'aura un vrai développement. Si j'étais la femme ambitieuse, intrigante, dont on me qualifie, je devrais être enchantée d'une pareille belle-fille qui ne sera jamais rien; mais je suis trop honnête pour cela. Je prends tous les moyens de la former, rendre société pour son mari, dussé-je, la petite, tourner son développement contre moi. Croyez que c'est un dur présent que cette enfant, que cela n'*enoblira* comme ne *meilleurera* pas notre race. Tout le parti espagnol très nombreux, tous les projets et intrigues ont reçu un coup de massue par l'arrivée de cette princesse et de sa parfaite nullité.

Mon fils se conduit très bien, est très honnête avec elle, mais en est révolté, ennuyé et il est dégoûté au dernier degré de la Cour d'Espagne, de tout ce qu'il y a vu, connu, du crime et vice en triomphe, de la magnificence en apparence, mais réel manque de tout, enfin de tout. Ce que l'on croyait fait pour le captiver l'a aliéné à jamais et, de sa vie, l'impression ne s'en changera.

C'est dans cet infâme tripôt que j'ai eu le malheur de sacrifier ma fille, ma bien aimée Antoinette. Le prince des Asturies est très laid de visage, figure grosse, cuisses et genoux ronds, fine petite voix et tout à fait hébété, de plus, physiquement amoureux, mais, après huit jours de dormir ensemble, encore non mari de sa femme. Il est désagréable, bête, dans la même complète oisiveté que sa sœur, sans s'éloigner un moment d'auprès de sa femme. Il n'a aucune instruction, un rire désagréable et continuel; joignez à cela une vie gênée en tout, aucune commodité de la vie, ni agrément, un espionnage très

scandaleux. La malheureuse Antoinette fait des lettres à fondre en larmes. Elle écrit : « Maman, vous avez été trompée. Car vous êtes trop bonne mère et vous ne m'auriez jamais, le connaissant, ainsi sacrifiée. » Elle dit encore : « Je ne vivrai point, mais je veux me bien conduire pour mériter la vie éternelle. » Le jour du départ de son frère, elle le priait, lui et tous les autres, en sanglotant : « Je vous en conjure, emmenez-moi ou tuez-moi. »

Je ne peux avoir un moment de tranquillité sachant ma chère enfant si malheureuse, et je trouve un peu fort comment San Teodoro a osé ainsi tromper. Car il écrivait encore le dernier jour : « Vous receverez une princesse accomplie, éducation parfaite » et certes, cela n'est pas. Pour ma fille, il a un ton d'impertinence rare, exigeant qu'elle lui obéisse, la corrigeant avec impertinence, enfin, comme mon fils m'assure, un ton de se faire jeter par les fenêtres.

Le prince de la Paix[1] est le maître de toute l'Espagne, de la famille royale et fait trembler par les projets futurs qu'il peut couver. En un mot, les choses sont en Espagne à un point que cela ne peut durer et Dieu sait quelle en sera la crise et ce qui arrivera à ma malheureuse sacrifiée fille. Je dois bénir Dieu de n'être pas allée à Barcelone; car certes je [ramenais] mes enfants sans conclure les mariages, ne pouvant ainsi les sacrifier, et toute l'Europe aurait jeté la pierre contre moi. Mais trêve de tout ceci qui m'occupe si fort que je doute que je serai capable de vous parler d'autre chose...

Je désire établir, mais plus si indignement sacrifier mes enfants. Le remords m'en durera le reste de ma vie. Établis mes enfants, je me retire, quitte tout. Ce n'est plus Vienne, ce n'est plus un état agréable, c'est une retraite que je désire loin de mes États. Car je n'y serai jamais tranquille. J'abandonnerai une immoralité, une ingratitude, un manque de tout sentiment honnête avec une satisfaction extrême. Ces deux beaux royaumes et qui pourraient être si florissants seront encore longtemps en butte à des différentes convulsions jusqu'à ce qu'un Frédéric ou un Napoléon les ait et les gouverne. Vous savez bien que je ne peux désirer cet événement. Aussi je ne

1. Le fameux Godoïu, le ministre de Charles IV et l'amant de la reine.

peux que me retirer et pleurer. Je crois que pour ma vie ils seront asservis, dominés, influencés, peut-être entièrement conquis. Notre famille ne produit point de Frédéric. Un souverain pacifique, bon, juste, honnête homme n'est pas suffisant dans la crise et les circonstances actuelles, et c'est ce que mes principes m'ont permis d'élever.

J'ai reçu hier vos lettres du 18 octobre. Je vous suis bien obligée de la part que vous avez prise à la douloureuse perte de ma chère Louise. Le Roi n'a nullement souffert de cette perte. Il l'a su le soir tard et est allé le matin à la pêche, au bout de deux jours seulement, au théâtre, a donné des festins, un bal dans le mois. Enfin il y avait douze ans qu'il ne l'avait vue il en a ressenti la même peine comme pour le duc de Parme. Il pense tout aussi peu à sa fille désespérée en Espagne, n'aime plus du tout, et l'affiche, celle de Vienne puisqu'ainsi on le lui a insinué. Ses deux filles à la maison, il ne désire point les établir, crainte de leur devoir faire le trousseau, quoique de leur argent. Léopold, par même esprit de pénurie, est sans personne qui l'élève : un seul homme. Il serait sans maîtres non plus, si je ne payais de ma poche ses maîtres. Le Prince est jalousé un moment, caressé un autre, grondé et dans toutes les grandes et menues circonstances, relevés les moindres défauts et augmentés par jalousie et égoïsme le plus parfait : toutes satisfactions et dépenses pour soi, toute économie pour les autres, c'est actuellement le caractère et l'occupation du Roi. Nous le servons, obéissons sans réplique ; mais chacun gémit dans son particulier, sans le communiquer à l'autre. Pour moi, dont la douloureuse carrière est à la fin, je souffre pour mes enfants et prie Dieu de leur faire en sorte de les établir avant que je ferme les yeux. Vous voyez que je vous parle en toute franchise et toute liberté comme à un ancien ami. Je vous prie de *brûler la lettre*.

Naples, le 10 novembre 1802.

Mes nouveaux mariages sont bien peu heureux. Ma fille est au désespoir d'être dans cette Cour, race et pays. Son mari est un hébété entièrement, pas même un *mari physique* et un *secatore*[1] oisif qui ne sort pas de sa chambre : un pays, un train

1. « Crampon ».

de vie, des mœurs détestables et tout à craindre pour le futur.

Mon fils a une poupée jeune, fraîche, mais naine, entièrement stupide, n'ayant ni connaissance, ni idée, pas même les plus triviales curiosités, un vrai bloc, et le très peu qu'elle témoigne n'est pas de bon augure pour l'honneur de son époux, car elle témoigne un très grand penchant pour la très matérielle galanterie, regardant, souriant, serrant la main aux jeunes gens en général d'une manière très expressive qui, si elle n'était pas taxée stupide, ferait plus parler, mais qui me fait faire de tristes réflexions. Son mari est excédé de son incroyable bêtise, et les mariages qui devaient espagnoliser à jamais Naples ont produit un effet tout différent, ayant aliéné à jamais le cœur de mon fils. Je me tais et soupire. Tout ce que je désire au monde c'est établir mes deux filles, m'assurer un sort pécuniaire et indépendant et finir mes jours en paix.

Je crains furieusement de nouveaux troubles. Le pays chez nous est tout mal disposé : la moindre étincelle peut allumer un incendie dont toute notre famille sera victime. Le Roi est haï de toutes les classes, quand ci-devant il ne l'était que d'une. Je suis née pour être toujours méconnue. Tout cela m'afflige et tourmente.

Naples, le 13 novembre 1802.

... Ma belle-fille est plus qu'enfant. Elle a treize à quatorze ans, mais doit être calculée de neuf et moins, avec une entière nullité de toute idée, savoir et combinaison. Il faut espérer qu'elle se formera.

Les dernières lettres de ma chère Antoinette sont du 20 octobre. Le 5 novembre, ils partiront de Figueras et Barcelone, pour se rendre à Valence et puis à Madrid. Je suis bien occupée de cette chère enfant et de sa situation.

Nous avons dépaqueté et vu le trousseau de notre infante. C'est réellement une indécente cochonnerie, rien que des habits emplâtrés, de mauvais goût, point, peu et mauvais linge, un seul châle de dentelles, au reste point de dentelle, pas même un corset, bonnet de nuit, mantelet, robe de chambre si elle était malade. Enfin, chaque fille à moi, dans leur état actuel,

sans être épouse, est mieux équipée que cette infante. Cela fait rougir tous, hors moi, et augmente ma sincère reconnaissance pour vous et votre chère épouse, et pour le bon goût de mon trousseau; mais justement cela augmente mon importunité en commission et je vous en envoie une ici pour dentelles...

Naples, le 20 novembre 1802.

... Les mariages en Espagne ont manqué leur but. Mon fils est revenu haïssant ce pays, le gouvernement, la famille. Jamais il n'aurait eu ces sentiments s'il ne les avait vus: mais son séjour a fait son plein effet. Il a tout vu et méprisé pleinement. Aussi, y a-t-il de quoi. Car le prince de la Paix commande en maître.

Le prince des Asturies, au dire de tous, est encore plus bête et plus désagréable que notre [infante]; et c'est beaucoup dire. Il est bête, ni chasseur, ni pêcheur, ne bouge pas de la chambre de la malheureuse femme, ne s'occupant de rien et *n'est pas même animalement son mari*. Enfin, il n'est que son tourment. Elle est complètement malheureuse. Ses lettres sont touchantes, pleines de raison et de cœur. Cette pauvre enfant me fait une peine infinie et je ne peux pas pardonner au duc de San Teodoro de m'avoir tout peint si beau, durant que tout est si mal. Jamais je n'aurais sacrifié mon enfant pour cette idée de fausse et criminelle grandeur.

En un mot, je suis bien en peine et très résolue, si cela dure ainsi et surtout si elle ne devient pas la femme du prince des Asturies, à leur faire une visite, voir à quoi cela tient, lui donner mes conseils et remédier en partie le mal arrivé.

Naples, le 23 novembre 1802.

La petite, mais bonne naine que nous avons ici! Ce que j'entends dire du prince des Asturies, la fait absolument être une famille de crétins. Pour nous, mon fils plie, quoique avec beaucoup d'humeur, la tête à avoir une femme et point de compagnie, ni société. Si j'étais ce que je ne suis point, je devrais être enchantée, car la nullité de cette pauvre enfant est telle que si, même avec le temps, elle se réveillait de sa léthargie, son mari aura pris un tel ascendant et mépris

que, pour toujours, elle ne sera rien près de lui que la femme avec laquelle il couchera. Mais le fait est qu'elle ne sent ni ne comprend rien. C'est un être extraordinaire, d'une vivacité enfantine, terrible, mais aucune idée ni volonté d'apprendre, ni rien, aucun amour-propre, ni curiosité, mais des idées étranges. Elle saute sur tout le monde, hommes, femmes, domestiques; elle caresse, polissonne tous. Le confesseur lui a déjà fait sentir que cela n'est pas bien. Enfin des choses incroyables, mais sans malice. Elle visite les gros chiens, le sexe, dit qu'elle veut les chatouiller, enfin des choses incroyables, mais tout bêtement. Le mari ne l'aime pas du tout. Elle l'appelle, lui dit, devant tous les gens, d'entrer avec elle faire l'*affarino*[1]. Lui l'a déjà grondée, mais comme elle ne comprend point, tout est en vain.

Caserte, le 8 janvier 1803.

... Nos hommes, Roi et Prince, sont depuis avant-hier à Monteragone[2] et n'en reviendront qu'après demain. J'avoue d'être charmée d'avoir plus de tranquillité, liberté de m'occuper.

Ma petite enfant, belle-fille, a pleuré de se mettre seule au lit. C'est un complet, mais bon enfant, mais que l'on ne peut assez veiller, car elle a les idées les plus baroques et folles et indécentes. C'est une chose qui m'étonne : elle n'a nulle pudeur naturelle; mais elle est bonne. En un mot, je lui suis attachée de cœur, de pitié et cette enfant a bon fond qu'on pourra très bien gâter...

D'Espagne, mes lettres du 8 février affirment que l'on ne veut donner les deux Florides à la France[3] et qu'on laissera le Parmesan cisalpin. Pour ma fille, elle est toujours complètement malheureuse. Un mari hébété, oisif, menteur, avili, sournois et pas même homme physiquement, et cela doit

1. « La petite affaire ».

2. Il s'agit de Mondragone, près Gaëte.

3. Les Florides avaient été demandées dès le commencement de 1802 à l'Espagne par le Premier Consul, qui offrait de céder en échange le duché de Parme. L'indiscrétion du gouvernement espagnol avait laissé connaître les détails de cette négociation à l'ambassadeur d'Angleterre et le cabinet de Saint-James avait mis mille obstacles à la conduite de ce contrat.

être bien fort quand, à dix-huit ans, on ne ressent rien et qu'à force d'ordre et de persuasion on fait d'inutiles épreuves sans fait, sans suite, ni aucun plaisir ni effet. Cela me paraît bien extraordinaire et très malheureux pour qui se trouve avec lui. Mon fils aussi, je maudis de tout mon cœur qui y a mis la première parole, mon fils ayant ce pâté qui, à la longue, fera que ce jeune homme, malgré sa religion et d'excellents principes, tombera dans des erreurs de cœur. Elle n'est pas encore nubile et sera toute sa vie nulle.

On a précipité ces deux maudits mariages. Croyant éviter mon influence, on a rendu deux enfants malheureux, augmenté l'attachement de mon fils de cent pour cent, car il ne trouve de bonheur, de raisonnement que près de nous, et fait que dans le pays on m'aime beaucoup plus voyant ce magot, et qu'on ne peut rien en faire ni espérer jamais. Car elle est nulle et plus que grossièrement, la sensualité purement momentanée et physique, et elle ne comprendra jamais rien.

Malheureusement son animal de frère ne comprend même pas celle-là, qui serait au moins un moyen de le guider. On despotise tellement ma fille qu'on trouve à redire qu'elle écrive aux siens et qu'on lui empêche tous les moyens. On a été quatre mois sans lui payer ce qui lui est dû, et je doute si on l'a fait. L'appartement, hors la chambre du lit, tout le reste, est vieux, plein de cochonneries. Elle s'est fait de sa bourse deux cabinets pour vivre. Enfin cela a été un odieux et fatal mariage, et Dieu veuille qu'à la mort du roi [d'Espagne], nous ne voyons quelque scélératesse de plus qui la rende complètement victime. Pour moi, je plains cette chère enfant, ma faiblesse à céder. Mais que n'aurait-on dit et fait contre moi? Malgré cela, si j'avais su la vérité comme je la sais actuellement, aucune force divine ni humaine ne m'y aurait fait consentir à rendre aussi complètement victime une de mes enfants. Ainsi je fais toute la journée de criminels souhaits pour la délivrer. De souffrir ainsi toute sa vie quand on n'a que dix-sept ans fait frémir...

Mandez-moi tout bien en détail. Voilà le 20 février qui a dû être bien solennel[1]. Je suis très curieuse de ce qui en sera

1. Ouverture de la session du Corps législatif et exposé de la situation de la République. (Cf. *Correspondance de Napoléon*, t. VIII, n° 6591.)

sorti. Si Buonaparte a pris d'autres titres, il a trop d'esprit de suite pour l'avoir fait légèrement, et il sera sûr de le pouvoir exécuter, continuer. Je le souhaite, car il relèvera, ennoblira notre classe si malheureusement dégradée.

Caserte, le 15 février 1803.

Pour ce qui regarde la France, je vois combien vous obtenez de choses utiles et ne puis assez vous remercier. Les dignités qu'a le Premier Consul, les titres qu'il peut encore conquérir, je les lui donnerai volontiers et il les mérite mieux que nous tous et j'espère qu'il portera bonheur au *Ceto*[1] qui est furieusement dégradé. Je désire qu'il soutienne à son temps la couronne d'Espagne sur la tête de son légitime souverain et ne permette quelque scélératesse que je crains du côté de l'homme en faveur, sans mérite, mais avec beaucoup d'argent et toutes les places à sa disposition. En un mot, ma chère Antoinette, dans ce pays, me fait trembler qu'elle ne soit entièrement sacrifiée. Elle l'est déjà à demi ayant un sort stupide et jusqu'à présent pas même un homme pour mari.

Pour moi je désire, mais n'ai rien d'assuré, d'aller à Vienne. Si je ne pouvais vivre ici, alors le désespoir me le ferait faire, car c'est une résolution pour la vie. Si je mariais mes filles, si le Roi abdiquait, enfin mille choses me le feraient faire, mais jamais sans le bien réfléchir.

Portici, le 13 avril 1803.

... La pauvre Antoinette se conduit avec beaucoup de tact et d'esprit. Les parents lui font des gentillesses, mais le mari n'a pas été son mari jusqu'à ce jour, et ne paraît en avoir ni le désir, ni la faculté, et cela m'inquiète fort. Antoinette est toujours inconsolable. Elle ne demanderait pas mieux que de revenir ici à pied et aimerait mieux y rentrer en éducation que continuer à vivre ainsi là-bas. Ses lettres me déchirent le cœur; elles sont pleines d'esprit et de jugement, et absolument touchantes. Ma belle-fille est foncièrement bonne, incapable de la moindre intrigue, incapable même d'y songer, mais d'aucune ressource pour le mari. Elle n'est pas encore nubile.

Je mène une vie très retirée, autant par goût que par raison...

1. Au monde.

Naples, 22 septembre 1803.

Thérèse[1] m'écrit de Vienne des lettres aimables et affectueuses. Je ne puis que m'en féliciter. Antoinette a une petite fièvre tierce qui passera, je l'espère. Elle est toujours inconsolable et désespérée. Il est vrai qu'il doit être plus bête que tous ceux de sa race. Mais au moins il est devenu maintenant son mari, grâce au salutaire sermon que lui a tenu San Teodoro. L'antipathie de la jeune femme, jointe à ce singulier état, me donnait de réelles inquiétudes pour l'avenir. Elle m'écrit avec autant de tête que de cœur. En Espagne, ils font mine de se dresser sur leurs ergots; mais il me semble qu'ils le font mal à propos. On recherche des alliances et on a écrit à la Russie, à l'Autriche, à la Prusse. Le ministre vous le mandera à coup sûr. puisqu'il s'agit de faire l'union des Neutres et d'empêcher tout agrandissement nouveau.

Naples, 28 novembre 1803.

Antoinette commence à se faire à son sort. Elle est épouse : Dieu veuille lui accorder des enfants. Ce pays-là souffre aussi sous le poids d'une amitié qu'il ne lui est pas possible de porter. — Que de choses j'aurai à vous dire! Mais le temps me manque et me presse d'expédier les lettres, parce que je me trouve, moi, à Portici, tandis que le ministre est, lui, à Naples...

Naples, 30 janvier 1804.

Le Roi est venu m'interrompre et a voulu, durant une demi-heure, se promener en long et en large sur la terrasse le temps étant superbe. Comme il ne faut avoir aucune volonté, je l'ai suivi; mais ai perdu le fil de ce que j'écrivais. Je sens très net et clair tous les pour et les contre de ma triste existence; mais une résolution il la faudra prendre et elle sera décisive pour le reste de ma vie.

Je ne puis que me louer de mon fils, honnête, bon, respectueux, justes principes. Sa pauvre femme est et sera toute sa vie nulle, et aucune considération, ni sorte d'influence. Elle ne saurait se réveiller de sa stupidité; ce ne serait que pour tomber dans un désordre total de sens, sans marque de

1. Sa fille aînée l'Impératrice.

sentimental, purement machinal. Car elle n'est que cela et même à un point qu'il est difficile à croire ni comprendre. Si j'étais aussi égoïste qu'on m'a fait souvent l'honneur de m'attribuer, je devrais être enchantée de cette belle-fille qui ne peut en rien faire objet de comparaison et qui n'est et ne sera jamais rien. Mais je pense au bonheur de mon fils qu'il ne trouve nullement en elle, au bonheur du pays qui n'a en elle qu'une princesse de plus à nourrir, mais aucune ressource.

Mes filles désirent de s'en aller, de s'établir. Mon fils tremble de perdre leur société qui est l'unique qu'il a, n'en ayant aucune autre ; aimant à converser, raisonner, et, pour son malheur, ayant pris du naturel des miens, rien de la famille de son père, il ne trouve dans sa femme aucune ressource, et, ce qui est plus fort, ne la trouvera jamais. Léopold est avancé et promet beaucoup ; mais tous les moyens lui manquent. Je paye de ma bourse trois maîtres...

Tout ceci ensemble fait le malheur de ma vie, et je désire souvent terminer ma pénible carrière. Mais mes enfants à établir, l'archi-petit nombre d'amis, de vrais amis à mettre en sûreté de la persécution, après ma mort, me fait souhaiter de vivre autant pour l'exécuter...

Naples, le 24 février 1804.

Il n'est pas à croire que l'Espagne soit assez infâme, comme on nous le menace de quelque part, de reparler du traité d'Aix-la-Chapelle, du petit d'Étrurie, Parme, et qu'après avoir rendu mon fils malheureux en l'unissant avec une petite créature, ils veulent encore dépouiller leur propre fille. Je compte sur les sentiments paternels du prince de la Paix qui doit s'intéresser pour Isabelle, de plus que je crois fermement qu'elle est enceinte et qu'en octobre elle accouchera. Tout me l'indiquant, tout cela ne devant pas croire l'Espagne capable d'une telle iniquité, je suis fermement persuadée qu'en nous y prenant bien, nous pourrons avoir peines, chagrins, alerte, mais jamais ne serons ruinés.

Portici, le 6-7 juin 1804.

Que puis-je vous dire de tout ce qui arrive[1] ? J'aime mieux me taire, mais je ressens vivement. C'est le coup de grâce pour

1. Proclamation de Napoléon empereur.

la secte jacobine, mais qui n'était qu'un délire, une effervescence. Mais c'est un exemple funeste pour tout ambitieux qui unit talents, courage et moyens, pour voir à quoi on parvient. C'est un affreux exemple pour les souverains. Je bénis Dieu du fond de mon cœur d'être à la fin de ma pénible carrière, car les profondes réflexions que tout cela m'aurait fait faire m'auraient entièrement gâté le cœur et rendue despote et tyran. Car on voit clair que les hommes, la multitude, ne se conduisent qu'avec le bâton de fer. Le Sénatus-Consulte n'est qu'une pièce plaisante à lire. Si les Français y mordent, se croient constitutionnels après cette lecture, cela prouvera leur légèreté, superficialité. J'y ai trouvé, sans être versée dans le judiciaire ou la diplomatie, le despotisme, le pouvoir d'un seul. Cela ne valait pas la peine de juger, massacrer le meilleur des rois, déshonorer, vilipender une femme, fille de Marie-Thérèse, une sainte princesse, de se livrer aux massacres, fusillades, noyades, de tuer six cents prélats dans une église, de commettre les horreurs des temps les plus barbares, chez eux et hors de chez eux, d'écrire des bibliothèques entières de liberté, bonheur, etc., etc., et, au bout de quatorze années, être les plus reptiles esclaves d'un petit Corse [à qui] un bonheur inouï a [permis] de se servir de tous *les moyens* à parvenir, épousant sans honneur ni délicatesse la rebutée catin dont était rassasié le massacreur Barras : turc et mahométan en Égypte, athée au commencement, traînant et faisant mourir en prison le Pape, catholique religieux après, se servant de tous les moyens, abrégeant la vie et le cours ordinaire des souverains qui pouvaient se remuer, ne laissant végéter que des êtres nuls ; le dernier, atroce et sans ombre de justice, l'assassinat du duc d'Enghien ; tramant, lui (et il n'a pas rougi de le dire, tellement la passion l'aveugle !) une conspiration pour attirer des chefs qu'il craignait encore et les victimer. Et de ce comble d'horreurs, la nation l'acclame à être Empereur, lui, sa race de Corse bâtard, à être le chef d'à peu près la moitié de l'Europe ! Et cela ne doit pas révolter chaque être pensant ! Point du tout, l'égoïsme, la faiblesse est telle qu'on étudie comment s'y plier, adorer l'idole et le souffrir !

J'avoue, tout ceci me révolte ; mais il n'y a pas de remède. Ce serait bien le moment où je désirerais avoir 12 à 20 millions

de capital et me retirer avec mes enfants en particulier, chose bien préférable à être roi tributaire.

Mon fils, qui commence dans ces temps, en souffrira moins. Sa bonne petite femme, nullement, car elle ne comprend que les noms et rien autre. C'est un être privilégié de la nature. Je crois qu'elle sera toujours heureuse. D'ailleurs elle a la qualité de la naissance [1] égale à celle de l'Empereur des Gaules qui, dit-on, porte bonheur. Voilà bien des mots inutiles, direz-vous, et vous aurez raison. Mais dans l'état de violence où je me trouve, c'est une consolation. Car ici, je ne parle point.

Nous verrons comment cela tournera. Je crois que tout le monde reconnaîtra l'usurpateur, qui fera bien sentir sa volonté despotique à tous les autres. C'est un châtiment du Ciel. Et du Ciel seul, non d'aucun moyen humain, j'espère la délivrance de cette oppression affreuse. Les deux frères exclus, dont je connais Lucien (il a assez la physionomie et expression d'un Brutus), ne seront pas, je crois, très touchés de leur exclusion à l'Empire auquel Lucien a conduit son frère; mais la reconnaissance n'est pas à l'ordre du jour. Nous verrons où cela conduira.

Mandez-moi les intentions de l'auguste Empereur sur l'Italie, s'il daignera nous accepter pour ses esclaves ou nous laisser dans notre obscurité et non sous la prospérité de ses modérées lois végéter. Mandez-moi ce que disent les autres puissances. Je me figure qu'un *Gloria in excelsis Demonio* sera le refrain général. Car il n'y a plus que la vileté, et si le nouvel Empereur exigeait que ses deux confrères empereurs vinssent tenir ses étriers durant que le pauvre Pape le consacrera, ils le feraient. Je suis curieuse de voir si quelque antiquaire retrouvera la Sainte Ampoule ou si quelque hibou descendra du ciel à porter l'huile pour consacrer son confrère. Mais trêve aux mauvaises plaisanteries, effets de l'inutile rage qui me dévore, et venons au fait. On vous envoie vos nouvelles [lettres de créance] : nous voulons autant éviter la bassesse d'être des premiers à acclamer un usurpateur de la maison de Bourbon que faire des rodomontades avec un homme puissant, redoutable, qui pourrait finir de nous ruiner, chose que je suis convaincue

1. Marie-Caroline laissait déjà entendre plus haut que le prince de la Paix était le vrai père de l'infante.

qu'il finira par faire, mais dont il faut lui ôter les occasions et prétextes. Je laisse à votre jugement de trouver le juste milieu, en n'écoutant que votre raison et non votre situation et les désagréments de la place où vous êtes. Informez-vous bien exactement de tout, des vues et projets qu'a cette nouvelle Majesté. Nos souhaits sont de rester tranquilles et de nous voir ôter le poids de cette armée française qui nous ruine, désole et corrompt nos provinces. Au reste que ce soit Louis XVIII ou Napoléon I[er] qui règne sur la France, cela m'est égal, pourvu que cette France ait des limites qui ne lui donnent pas l'entière prépondérance sur le reste de l'Europe et que l'Italie ne reste pas sa province.

Nous ne sommes et ne voulons être d'aucune coalition. Les moyens mêmes nous manquent et plus encore la volonté. Mais aussi peu que nous voulons entrer dans une coalition, nous ne souffrirons point d'être entièrement subjugués, provincialisés. Nous ne l'avons jamais voulu être et ne le voudrons jamais. Nos deux royaumes ont tant de ressources et de richesses naturelles que, bien administrés, ils peuvent par eux-mêmes exister. Enfin, mon unique but et désir est de laisser à nos enfants leur patrimoine, à notre fils le royaume comme nous l'avons reçu.

Tout ceci me désole et me fera venir à une crise de résolution. Car être aux affaires, en avoir la responsabilité, ne pouvoir faire le bien, n'en avoir aucun secours, est au delà de mes forces. Le prince fait les Conseils en l'absence de son père, où je me suis fait une règle de ne jamais entrer, n'y étant qu'à cause du Roi et ne voulant y être avec personne d'autre. Ainsi vous voyez le grand décousu qu'il y a dans les affaires. C'est à qui attrapera la confiance, l'autorité, et personne ne la mérite. Le Roi est toujours dehors, au Belvedere, s'ennuyant, se déplaisant en ville ou à Portici, et désirant la solitude, et ne peut s'accoutumer ni s'assujétir à la suprématie des Français et à se voir, par eux, ou pour mieux dire par Buonaparte, commandé. Il ne soupire qu'après la Sicile qu'il aime mieux, n'y ayant jamais été offensé, insulté. Enfin, il est de violence qui me désole.

Portici, le 11 octobre 1804.

On vient de nous faire une algarade un peu vive en Espagne. Le roi d'Espagne a expédié un courrier extraordinaire pour dire qu'il a défendu à San Teodoro, lui et elle, de venir à la Granja, et cela parce qu'il n'était pas immédiatement parti quand il avait écrit ne plus le vouloir, qu'il en voulait un âgé et sans femme, menaçant sans cela de rompre le bonne correspondance, etc., etc. : une lettre impudente. Le Roi a répondu ferme et poli. Tout le crime de San Teodoro est de faire son devoir, de tâcher de mettre les époux bien ensemble, et de les éclairer sur les dangers qu'ils courent à la mort du roi, avec une femme scélérate et un favori sans frein. Je vous avoue je suis inquiète et tremble pour la vie de ma fille, et c'est bien infâme de leur part après toute la condescendance que nous avons pour la petite *Bâtarde* épileptique que nous possédons, que j'aime, — car elle est bonne, et ce n'est pas sa faute d'avoir été procréée par le crime et la scélératesse. Elle est au moment d'accoucher, se porte à merveille et fera sûrement un fils. Je désire qu'elle perde ses convulsions qui sont de vraies épilepsies. Le 3 de ce mois, elle en a eu une affreuse. On m'a appelée du théâtre. Après une couple d'heures, cela est passé.

Demandez un peu à Gravina[1] ce qu'est l'histoire avec San Teodoro ; mais soyez sûr qu'il a très bien servi. Je crains qu'on ne trame quelque infamie pour exclure les deux fils et mettre le troisième sur le trône, tant pour avoir, étant plus jeune, une plus longue régence, que pour mettre les enfants du prince de la Paix sur le trône d'Espagne. Celui de Naples, elle y est déjà, au moins bien près d'y arriver. Faites un peu causer Gravina sur cet objet. J'avoue, j'en suis inquiète et me reprocherai toute ma vie que pour satisfaire la bêtise d'*espagnolade* de tous les badauds des Deux-Siciles et contenter ma vanité. j'ai sacrifié ma fille qui est entièrement malheureuse et peut le devenir encore pire si personne n'arrête les idées d'une femme débordée et sans frein.

Naples, le 15 décembre 1804.

... Entre temps j'ai reçu l'agréable nouvelle de la grossesse de ma bien chère Antoinette. Dites à la bonne duchesse San

1. Ambassadeur d'Espagne à Paris.

Teodoro que je suis sûre du plaisir qu'elle en aura et que je lui serai toute ma vie reconnaissante pour tout ce qu'elle y a contribué...

Naples, le 26 janvier 1805.

Le courrier ayant été retardé de vingt-quatre heures je vous écris encore ces lignes. Je ne saurais prévoir, ni former un jugement comme tout cela finira et ce que feront les Cours Impériales. Je crois qu'elles ne diront rien et souffriront cette bonne *croquinole* (*sic*) sur le nez comme tout le reste...

Nous avons actuellement le prince de Bavière, le fils aîné de l'électeur à Naples [1]. C'est un parti qui me conviendrait extrêmement. Il est de quatre ans plus jeune qu'Amélie; mais il est tout neuf, innocent, bonne figure, laid de visage, un peu bègue et sourd; mais il est catholique, riche et réellement bon et honnête. Je donnerais tout au monde pour l'avoir, d'autant plus qu'on dit le mariage russe gâté. Voyez un peu ce que vous croyez faisable. Le Roi le souhaite, mon fils et mes filles même sans amour, mais par raison d'établissement. Lui ne pense à rien, n'est que bon et attaché et reconnaissant à moi. Mais si une lettre de son père lui disait : « Pense, je veux te marier avec une princesse de Naples », il serait dans l'instant amoureux, tant il est encore innocent. Je le désirerais beaucoup et, outre la dot régulière, un million de florins extra-dotal devrait plaire à l'électeur qui calcule. Dites-moi sur cela vos idées.

Si ce diable de Buonaparte voulait pour son honneur et pour maintenir sa parole donnée à vous, répétée par son ambassadeur, payer ce qu'il nous doit, j'arrangerais aussi le sort de Mimi et du cher Léopold. Car je suis convaincue que ma mort est prochaine et je voudrais bien les voir établis.

MARIE-CAROLINE

1. Le futur roi Louis I[er], le créateur des musées de Munich, l'ex-protecteur de Lola Montes.

TROUPES NOIRES

Posée ici même en juillet 1909, la question des Troupes Noires a été résolue par le Parlement, dans la discussion du budget pour l'exercice 1910 : l'envoi d'un bataillon sénégalais dans le Sud-Oranais en 1910 a été décidé, en même temps que le recrutement de 1 650 hommes en Afrique occidentale pour la formation de deux nouveaux bataillons en Algérie en 1911 ; une mission a été chargée de déterminer les ressources militaires de l'Afrique occidentale, d'organiser le recrutement et de le préparer. Il s'agissait en somme de jauger le réservoir africain et d'en installer le débit. En cinq mois, une enquête détaillée a permis de se rendre compte que, sans gêner le développement économique du pays, le total des engagements peut dépasser 40 000. L'engagement est de quatre ans; si nous utilisions pleinement les ressources qui s'offrent, nous aurions donc dans quatre ans une armée de 160 000 hommes, qui dans une dizaine d'années pourrait s'élever à environ 300 000 hommes : effectif certainement possible, mais qu'il n'a jamais été question d'atteindre. Le fait bien établi, c'est que le recrutement volontaire peut en Afrique occidentale donner à la France autant de soldats qu'il conviendra. Et le gouverneur-général écrit au ministre des Colonies : « Je me déclare prêt à faire lever tous les contingents qui me seraient

demandés, et je réponds qu'aucune difficulté ne se produira de ce côté. »

Non seulement ces ressources dépassent toutes les évaluations antérieures, mais elles sont durables, et c'est là un second fait fort important qu'a établi la mission des troupes noires. On pouvait craindre que le développement économique, en élevant les salaires et le prix des productions agricoles, n'enlevât de sa valeur aux avantages pécuniaires que nous pouvons offrir aux tirailleurs. Ce développement économique en s'étendant de proche en proche avec nos chemins de fer et notre commerce, pouvait dans l'avenir constituer un obstacle sérieux au recrutement. Telle est déjà la situation au Sénégal, le long du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis. Mais le sentiment militaire est resté extrêmement vivace dans la plus ancienne de nos colonies, en même temps que s'est créé un sentiment puissant qui s'est exprimé de la façon la plus touchante et la plus enthousiaste, dans des palabres qui réunissaient jusqu'à 5 000 hommes, en présence d'administrateurs et même de commerçants européens.

Ce n'est pas seulement l'instinct guerrier qui pousse les Sénégalais vers nos régiments, c'est l'idée très raisonnée qu'ils font partie de la collectivité française et qu'ils doivent la défendre partout où elle est menacée. Certains chefs ont proposé d'eux-mêmes de venir s'instruire avec leurs hommes par un service de deux mois par an : ils comprennent la nécessité du dressage militaire. Voilà en germe toute une organisation milicienne, dans laquelle nos troupes de métier trouveront, en cas de mobilisation, des ressources imposantes. Quant à la population noire des villes, qui jouit de tous les droits électoraux (élection de conseils municipaux, de conseils généraux, d'un député au Parlement français), elle réclame l'application pure et simple de la loi de 1905 sur le service militaire obligatoire.

Mais ces ressources ne sont à nous que si nous voulons les prendre. Il faut que l'organisation militaire de l'Afrique occidentale porte l'empreinte de la même volonté tenace que nous avons montrée dans la conquête, l'organisation générale, la progression du rail, la suppression de l'esclavage. Les indigènes attendent pour 1911 un recrutement important et s'y préparent.

Le gouverneur-général a attiré l'attention du Gouvernement sur « la nécessité de poursuivre sans interruption les renforcements d'effectifs, car il convient de maintenir les indigènes dans la confiance qu'ils ont dans nos paroles et dans le respect que leur inspire l'invariabilité de notre action politique ».



L'année qui vient de s'écouler a dissipé les objections que l'on faisait à l'augmentation de nos troupes noires et à leur stationnement en Afrique septentrionale.

Pour douter que les soldats noirs pussent y stationner et y combattre, il fallait ignorer les leçons de l'histoire; car il y eut des troupes noires en Égypte, depuis les Pharaons jusqu'aux Khédives, en Tunisie du temps des gouverneurs arabes, en Algérie sous les Pachas turcs, et toutes les dynasties berbères ou arabes les employèrent au Maroc par centaines de mille. Il y en eut à Bagdad, à Tripoli de Syrie et à Constantinople, en Crète, en Sicile, et en Espagne, à Naples sous Murat, en France sous Louis XV et le Consulat, et, en 1870-71, ils furent en grand nombre dans les rangs de nos turcos.

Pour craindre que les noirs fussent impressionnés par l'ennemi blanc ou réfractaires au climat saharien, il fallait oublier, non seulement les enseignements du passé, mais même ceux du présent, la colonne de l'Adrar contre les Maures, la lutte contre les Touaregs et les Arabes dans la région de Tombouctou et de Zinder, les derniers combats au Tchad contre les Snoussistes et les Arabes Ouadaïens.

Pour prêter aux Arabes et aux Berbères les préjugés qu'ont certains Européens contre la race nègre, il fallait ignorer que les sultans du Maroc sont mulâtres très foncés, ainsi que les principaux chefs des grandes confréries musulmanes, que tous s'entourent de noirs pur sang et en font leurs ministres aussi bien que leurs gardes du corps, que les prétendants et les révoltés de toute sorte en font autant, que pour l'Islam il n'est pas de distinction de race ou de couleur, mais seulement deux espèces d'hommes : les Croyants et les Infidèles.

Quant à protéger l'Algérie contre les maladies que les noirs

pouvaient lui apporter, on oubliait le mélange complet des populations depuis de longs siècles, les transports d'esclaves par centaines de mille en Afrique septentrionale, par millions en Amérique; on négligeait l'expérience des Français vivant en Afrique occidentale depuis trois siècles et qui sont maintenant 5 000 ou 6 000 : aucun d'entre eux n'a jamais été contagionné dans les régions où nous recrutons nos tirailleurs. On a analysé jusqu'à sept fois le sang des Sénégalais du Sud-Oranais et on a constaté que le quart d'entre eux portent un nématode subitement mis à la mode — et qui n'affecte en rien leur santé. Par contre, des savants compétents ont fait remarquer que la question ne se poserait pas si on détruisait en Algérie les moustiques, qui sont le seul véhicule de la contagion; d'autres autorités scientifiques ont jugé bien exagérées ces précautions nouvelles que la filariose, connue depuis longtemps dans la zone tropicale, n'a jamais provoquées nulle part. Le public s'est étonné de ces divergences singulières et de ces précautions que l'on jugeait indispensables pour la frontière nord de l'Algérie et inutiles pour toutes les autres, à propos d'une infection à laquelle on n'a pu attribuer aucune conséquence fâcheuse en pays de chaleur sèche et dont la contagiosité en Algérie n'a jamais pu être démontrée.

Quoi qu'il en soit de ces craintes, il sera facile de n'envoyer en Algérie que des hommes non filariés, car la filariose n'est pas contagieuse dans les garnisons actuelles de notre « réservoir » sénégalais. Le tirailleur filarié au Congo ne contagionne pas la femme épousée au Sénégal; dans le ménage sénégalais, filarié par le séjour en pays de chaleur humide, les enfants nés dans les mêmes régions sont atteints, ceux qui naissent en pays de chaleur sèche ne le sont pas. Donc, des précautions minutieuses seront prises, qui feront sans doute sourire dans un avenir peu éloigné ceux-là mêmes qui les exigent aujourd'hui. Le contingent sera mieux sélectionné au point de vue sanitaire et nos tirailleurs affirmeront davantage encore à ce point de vue leur supériorité sur les autres troupes, voilà tout.

Car nous avons maintenant des chiffres précis. Dans les collines de la Chaouïa, à Ben-Hamed, où, par 630 mètres d'altitude, le thermomètre descend à 2° ou 3°, à effectif égal les Sénégalais présentent un nombre de journées d'hospitalisation deux

fois moindre et, à toute époque de l'année, le bataillon sénégalais a proportionnellement dans le rang un nombre d'hommes plus considérable que tous les autres corps. Et il en est ainsi depuis trois ans. Quant au bataillon du Sud-Oranais, il a sans doute perdu quelques hommes usés dont la présence dans ses rangs s'explique par la rapidité qui avait présidé à son départ; mais il se porte admirablement, après un été en plein Sahara, dans les conditions les plus rudes. Le rapporteur du Budget écrit :

« Les troupes sénégalaises détachées en Algérie depuis le mois de mai dernier forment un bataillon de 4 compagnies à l'effectif de 200 hommes chacune. Les autorités sous les ordres desquelles ce bataillon est placé sont unanimes à constater les bons résultats qu'a donnés jusqu'ici l'expérience en cours; la discipline a été parfaite, l'instruction militaire a pu être menée de front avec les travaux d'installation du camp; de sorte que le bataillon de tirailleurs sénégalais peut être considéré comme étant en état de partir en colonne dans les mêmes conditions que les corps de troupe voisins; les quelques sorties auxquelles ont pris part les troupes noires démontrent qu'elles sont aptes à assurer le service qui incombe habituellement à l'armée d'Afrique. Enfin les rapports des tirailleurs sénégalais, tant avec les autres troupes qu'avec la population civile européenne et indigène, n'ont été marqués par aucun incident. »

Il est donc certain que les Sénégalais supportent aussi bien le climat du Sahara en été que celui du Tell en hiver, et la constatation n'a rien que de très naturel. L'essai a parfaitement réussi.

En outre, le bataillon sénégalais du Maroc a eu l'occasion de démontrer une fois de plus que nos tirailleurs ne se laissent pas plus impressionner par la couleur de l'adversaire que par son courage, son nombre et son armement : sa conduite au feu, malgré des pertes sensibles, a frappé d'admiration tous les officiers; rien n'a manqué à cette consécration, ni les marches forcées, ni la privation d'eau et de sommeil.

L'organisation des troupes noires apparaît donc comme de plus en plus facile au moment où la nécessité de ressources nouvelles se fait de plus en plus indispensable et de plus en plus urgente.

Le vote récent du quinquennat allemand va augmenter

encore la différence des effectifs entre l'armée allemande et l'armée française. Actuellement, nos voisins comptent sur le pied de paix, 95 000 combattants de plus que nous : le quinquennat augmente leurs effectifs de 10 000 hommes. Chacune de leurs classes dépasse de plus de 50 000 hommes la classe qui lui correspond en France ; donc, sur le pied de guerre, les deux armées mobilisant 25 classes, l'écart est d'environ 1 250 000 hommes.

Mais dans un avenir très prochain, cet écart va s'augmenter encore par suite de la diminution de nos contingents. Nous pouvons calculer avec une approximation très suffisante l'effectif de chaque classe, qui est fonction du nombre des naissances masculines de 20 ans antérieures ; l'expérience a montré qu'il était imprudent de compter sur plus de 45 p. 100 des naissances, et chaque fois qu'on a voulu augmenter cette proportion, on a incorporé des malingres et augmenté la mortalité dans l'armée non seulement par la mort de ces malingres, mais aussi par celle d'hommes bien portants qu'ils ont contaminés. Jusqu'en 1905, l'état sanitaire allait en s'améliorant lentement ; mais, pour combler les vides produits par la loi de deux ans, les conseils de revision, — sans qu'ils aient d'ailleurs reçu des instructions nettes à cet égard, — ont poussé jusqu'à 48 p. 100 le taux des incorporations. Depuis lors, la mortalité a augmenté parallèlement, et nous perdons chaque année 500 ou 600 hommes de plus qu'en 1905.

Aussi la Commission du budget[1] pour 1911 a-t-elle demandé le retour à la proportion de 45 p. 100 des naissances masculines correspondantes ; si les conseils de revision opèrent un prélèvement plus considérable, des éliminations auront lieu dans les corps, et cette sélection faite à loisir sera certainement supérieure à celle de la revision, forcément très hâtive. Le ministre de la Guerre est entré complètement dans ces vues.

Il deviendra donc inutile de reprendre la proposition présentée au Sénat par MM. Clemenceau et Treille, qui fixait par une loi la proportion d'hommes à incorporer dans chaque classe, et nous pouvons calculer à peu près exactement

1. *Rapport de M. Clémentel sur le budget de la Guerre pour 1911* (Chambre des Députés), pp. 109-112.

l'effectif de l'armée, et par conséquent les pertes qu'elle va subir.

Tout d'abord, en fixant à 45 p. 100 au lieu de 48 p. 100 le taux des incorporations, nous perdons environ 13 500 hommes par classe, soit 27 000 hommes. Par la décroissance continue des naissances, nous perdons 8 000 hommes de 1912 à 1917, soit au total 35 000 hommes, et 31 000 hommes de 1917 à 1928, soit un total de 66 000 hommes. L'écart entre l'armée allemande et la nôtre, déjà calculé à 105 000 hommes, sera donc de 171 000 hommes sur le pied de paix, d'environ deux millions d'hommes sur le pied de guerre. Nous mobiliserons 4 millions d'hommes, les Allemands 6 millions.

Est-ce par un encadrement supérieur que nous cherchons à compenser en partie cette énorme disproportion numérique? Non, car le nombre des officiers est proportionnellement plus grand en Allemagne qu'en France. La compagnie allemande normale comprend 4 officiers, 15 sous-officiers, tous rengagés, 125 *Gefreite* (ou hommes); la compagnie française comprend 3 officiers, 10 sous-officiers, dont 7 ou 8 rengagés, 110 capòraux ou soldats; ce projet de loi des cadres présenté par M. Messimy au nom de la Commission de l'armée prévoit une diminution progressive de cet effectif; mais le calcul a été fait en prenant pour base le taux d'incorporation de 48 p. 100, auquel on a renoncé. En rectifiant le calcul sur les nouvelles bases, on voit que l'effectif tombe à 94 hommes vers 1920, à 77 vers 1927. La compagnie mobilisée étant de 250 hommes dans les deux armées, les hommes de l'armée active y sont 50 p. 100 dans l'armée allemande, 30 p. 100 dans l'armée française.

Faisons-nous au moins des sacrifices pécuniaires qui se traduisent par une instruction plus intensive, une supériorité matérielle? Le prix du soldat est de 1 394 francs en Allemagne, de 1 180 francs en France; l'écart en faveur de l'Allemagne est donc de 214 francs; mais les dépenses de nourriture sont de 150 francs plus élevées en France qu'en Allemagne; nos voisins dépensent donc par homme 364 francs de plus que nous pour la préparation à la guerre, et leur budget militaire s'accroît plus vite que leurs effectifs.

L'augmentation de nos effectifs s'impose, sous peine d'une

déchéance prochaine, qui serait irrémédiable. Le seul remède qui s'offre est l'utilisation de nos ressources africaines, de toutes nos ressources. Ici même[1], M. Messimy a exposé le projet d'incorporation des Arabes algériens par une conscription mitigée analogue à celle qui fonctionne en Tunisie. Il affirme que ce projet serait facilité par la présence en Afrique septentrionale de 3 brigades sénégalaises (environ 10 000 hommes), et d'ailleurs il faut rapprocher de nous ces troupes admirables, afin qu'elles puissent figurer dans les premières batailles : notre programme naval nous donne pour longtemps la maîtrise de la Méditerranée occidentale; tout en pensant que l'ensemble de notre situation diplomatique assure en tout temps la liberté des communications maritimes avec le Sénégal, la certitude est moins ferme, et en tout cas le transport serait plus long.

A ces 10 000 hommes stationnés en Algérie doit correspondre un égal effectif placé en Afrique occidentale. Il est en effet indispensable de constituer un « réservoir », où viennent se retremper les tirailleurs après un séjour de trois ans en Algérie, car, tout en les instruisant et en les civilisant, nous voulons éviter le déracinement complet qui a tant d'inconvénients pour les primitifs. De plus, il faut des unités assez fortes pour pouvoir les y instruire, afin d'envoyer en Algérie de véritables soldats et non des bandes de recrues. Enfin les besoins de notre politique extérieure nécessitent la constitution d'une réserve expéditionnaire de tirailleurs sénégalais. Dès sa première séance, le 8 décembre 1902, le Comité consultatif de la défense des Colonies a émis l'aveu qu'il y avait lieu d'entretenir au Sénégal, en dehors des troupes destinées à sa défense, « une force active de Sénégalais et de Soudanais (artillerie et infanterie) prête à marcher au premier signal ».

Jusqu'à présent, notre action marocaine a eu l'inconvénient de désorganiser dans une certaine mesure la défense nationale : la façon dont a été constitué le corps de débarquement de Casablanca a encouru ce reproche au plus haut point ; les troupes d'Algérie-Tunisie lui ont fourni 14 000 hommes, pendant qu'un effectif égal opérait sur la frontière oranaise.

1. *Revue de Paris* du 15 novembre 1910.

Le XIXe corps était entièrement accroché à la terre d'Afrique et incapable de se mobiliser.

Supposez que l'on ait fait appel à nos troupes coloniales en même temps qu'à celles de l'Algérie-Tunisie : le général Drude, débarqué en août 1907, disposait en septembre de 6 000 hommes ; à ce moment le général Audéoud, commandant supérieur des troupes de l'Afrique occidentale, offrait de porter une brigade sénégalaise, soit à Casablanca, soit sur la frontière oranaise[1], et le rapporteur du budget des troupes coloniales à la Chambre, M. Charles Humbert, constatait que le corps d'armée colonial, qui dépassait sensiblement les effectifs budgétaires, était en état de fournir une division expéditionnaire de 12 000 hommes, pourvue de tout son matériel, prête à s'embarquer en deux ou trois jours[2].

Débarqué en août 1907, avec trois bataillons, le général Drude disposait de 6 000 hommes en septembre; c'est seulement en août 1909, sous le commandement du général d'Amade, que le corps de Casablanca fut porté à 14 000 hommes. En neuf mois, deux formations sénégalaises auraient pu être créées; le corps de la Chaouïa aurait compris 7 000 hommes des troupes d'Algérie, que 7 000 Sénégalais auraient remplacés dans leurs garnisons et dans le plan de mobilisation, et 7 000 Sénégalais ou soldats d'infanterie coloniale; en même temps le réservoir du Sénégal se serait de nouveau rempli, prêt à toute éventualité.

Le XIXe corps serait ainsi resté disponible, et nos forces se seraient accrues au lieu de diminuer, — car l'ostracisme injus-

1. Le 18 septembre 1907, le général Audéoud signalait au ministre des Colonies la nécessité d'organiser sur des bases meilleures les services des Sénégalais à l'extérieur (Congo et Madagascar). Il terminait ainsi sa lettre : « Les événements qui se déroulent en ce moment au Maroc donnent à cette question un caractère d'urgence. Nous faisons l'expérience qu'aucune disposition pacifique ne peut nous dispenser d'envisager certaines éventualités. En entretenant en Algérie, sur les confins du département d'Oran par exemple, un des deux régiments sénégalais, en ayant au Sénégal et sur le chemin de fer du Soudan des réserves mobilisables, capables par dédoublement de fournir des unités de marche, nous disposerions d'une force active, indépendante de notre mobilisation générale, et même capable de la renforcer d'une façon très efficace, le cas échéant. La seule existence de cette force nous épargnerait probablement bien des complications extérieures. »

2. *Rapport sur le budget des Troupes coloniales*, Ch. Humbert.

tifié dont a été frappée l'armée coloniale a fait baisser ses effectifs de 8 000 hommes, parce que les vieux soldats ont cessé de rengager, et les jeunes gens se sont détournés d'une arme qu'on cessait d'employer outre-mer.

La création d'une réserve sénégalaise et l'emploi de l'infanterie coloniale par unités de marche indépendantes de la mobilisation donnent à notre action extérieure un instrument admirable, qui d'ailleurs n'en exclut nullement les troupes d'Algérie.



Ainsi nous arrivons à l'exécution du *plan Ponty*, dont la formule a été donnée par le gouverneur-général de l'Afrique occidentale en 1909 et exposé à la Chambre par le rapporteur du budget de la guerre, M. Clémentel : constitution en quatre ans d'un corps de 20 000 tirailleurs sénégalais, stationné par moitié en Algérie, par moitié en Afrique occidentale.

Déjà un bataillon est dans le Sud-Oranais, et 1 600 hommes ont été recrutés, qui attendent leur départ pour l'Algérie.

Il y aura donc en Algérie, en 1911, un régiment à trois bataillons. A ce régiment, doit correspondre une augmentation parallèle du réservoir, afin que nous puissions y puiser l'année prochaine les bataillons nécessaires à la création de nouveaux régiments en Algérie.

M. Berteaux, président de la Commission du budget, joignant ses efforts à ceux de M. Doumer, a obtenu de la Chambre ce recrutement. M. Messimy a rapporté ces crédits, et il est revenu sur cette question en des termes précis [1]. M. Maurice Bertaux est ministre de la Guerre ; M. Messimy est ministre des Colonies ; ils soutiendront énergiquement devant la Chambre la continuation de l'expérience, pour laquelle d'ailleurs se sont prononcées les commissions à la Chambre et au Sénat ; le

1. « Une expérience va être faite cette année par le transport en Algérie d'un bataillon venant de l'Afrique occidentale, et par la création, au Sénégal, d'un « réservoir » de deux autres bataillons, qui seront, dès 1911, transportés en Algérie. » (*Rapport sur la Loi des Cadres*, par M. Messimy, p. 26.)

Parlement émettra sans doute un vote de principe qui mette fin à toute indécision sur sa volonté de constituer le corps de 20 000 Sénégalais. Il s'agit au total d'une augmentation de dépenses de 22 millions répartis sur quatre exercices; 4 670 000 francs pour cette année.

Il s'agit d'augmenter d'un dixième en quatre ans le nombre de nos soldats de métier, qui sont déjà 200 000 dans nos armées de terre en France et aux Colonies. Dans ses trois Afriques, la France a 25 millions d'hommes, dont le nombre double à chaque génération et les temps approchent, prédits par Prévost-Paradol dès 1868, où, seules, compteront dans le monde les nations qui présenteront une masse de 80 à 100 millions d'hommes[1].

LIEUTENANT-COLONEL CH. MANGIN

1. Prévost-Paradol, *la France nouvelle*, p. 378.

L'ÂGE DANGEREUX[1]

Veille de Noël... C'est fête, à l'heure qu'il est, dans notre maison du Vieux-Marché.

J'ai reçu de Richard une lettre qui m'a touchée aux fibres profondes; mon cœur, tandis que je lisais, a senti un élan vers le cœur loyal de l'absent.

Ah! je me mens à moi-même... Un élan de mon cœur!... N'était-ce pas, tout bonnement, ma chair délaissée qui se révoltait? Et dois-je en rougir? Peut-être : la dissimulation est obligatoire, paraît-il, pour nous autres femmes!... Eh bien, tant pis! j'oserai l'écrire : Richard me manque, à présent; non pas le compagnon, non pas l'ami, mais le mari. Je regrette les minutes heureuses passées dans ses bras.

Et c'est vainement que je m'efforce à dompter mes nerfs en parcourant, des heures entières, la muette forêt qui m'environne.



Lili, dans l'innocence de son âme, m'a expédié un diminutif d'arbre de Noël qu'elle et ses longues filles ont orné. Des friandises, des bibelots de bazar, pendent aux branches... Lili me traite vraiment comme une malade, ou comme une enfant.

Laissons-lui son illusion : elle aurait trop de chagrin si elle

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

apprenait combien j'ai détesté ses filles, simplement parce qu'elles étaient *la jeunesse*... la jeunesse qui, tôt ou tard, devait me déposséder!

J'ai su me servir de mes yeux, au cours de la vie, et voici ce que j'ai constaté : entre deux générations successives règne la même hostilité mortelle qu'entre les deux sexes opposés. La présomptueuse cruauté des jeunes se moque de nous, les vieux; et nous, les vieux, nous contemplons avec une feinte ironie les puérils ébats des jeunes. Mais si les femmes pouvaient s'acheter une nouvelle jeunesse en immolant les êtres qui leur sont le plus chers, que de crimes secrets seraient perpétrés!...

Richard m'inspirait une haine féroce, quand je le voyais tellement à l'aise au milieu des jeunes gens, et les prenant tellement au sérieux!



C'est la veillée de Noël. Pour complaire à Jeanne, — ma pimpante femme de chambre, — j'ai revêtu une de mes plus belles robes, une robe de Paquin. J'ai accroché à ma personne des chaînes et des bagues, sottement, comme si j'étais moi-même un arbre de Noël.

Jeanne se faisait une fête de cette soirée. Torp et elle se sont levées dès l'aube pour décorer la maison avec des branches de pins. Au-dessus de la vérandah flotte un drapeau suédois, que Torp habituellement suspend au-dessus de son lit, — Dieu sait en quel honneur! — Quant à moi, je m'étais réservé le plaisir de faire une surprise à Jeanne en lui donnant un certain crêpe de Chine rose devenu pour moi sans emploi : — mes couleurs seront désormais le gris et le noir...

Après l'oie obligatoire et les inévitables mangeailles de Noël, j'ai dépouillé mon courrier. J'ai lu les lettres de circonstance que, ponctuellement, mes « amis » me font l'honneur de m'envoyer... Sans connaître l'écriture, sans regarder la signature, j'aurais pu, d'après le contenu, nommer l'auteur de chaque épître!

Personne ne manque à me parler des commandes récemment échues à Jœrgen Malthe : l'hôpital par-ci, le Palais des Archives

par là... Que m'importe?... Ils m'agacent... Ne pouvaient-ils m'écrire, par exemple : « Jœrgen Malthe, renversé par une automobile, est resté mort sur place... »? Voilà une nouvelle qui m'eût fait plaisir!...

Oui, j'en suis là.



Mais je ne veux pas penser à lui, ce soir. Je préfère essayer d'écrire à Magna Welmann : j'ai à lui proposer une solution qu'elle acceptera peut-être. En tout cas, je lui dirai certaines choses bonnes à entendre... Pauvre Magna! La vie ne lui à guère été clémente!



Chère Magna,

Vous conseiller en ce moment, c'est une entreprise hasardeuse : je ne m'y risque pas sans hésiter. Outre cela, nous sommes deux natures contraires; nos habitudes, nos idées, nos tempéraments, tout s'oppose. Nous n'avons de commun que la misère de notre âge et celle de notre sexe. Alors, à quoi peut vous servir d'apprendre comment je me comporterais, moi, dans la passe où vous êtes?

Puis-je parler franchement, sans l'arrière-souci de ne pas vous blesser? Oui?... En ce cas, je veux bien tâcher de vous guider; mais il me faut d'abord débrouiller le chaos de votre situation présente. Pour une telle opération, le courage vous fait défaut à vous-même. Et cependant, comment vous indiquer le bon parti sans avoir préalablement regardé les choses en face?

Votre lettre est bien le mélange le plus confus de franchise systématique et de mensonge involontaire. Vous me jetez de la poudre aux yeux; mais, au même instant, vous laissez surprendre ce que vous voudriez cacher à tout prix.

Exemple :

D'après votre lettre, le sentiment maternel exerce sur vous une domination impérieuse, quasi-animale. Vous êtes prête à lutter pour vos enfants, à vous sacrifier pour eux. Vous voulez

renoncer à vous-même afin de leur assurer la santé et la prospérité.

Eh bien! la vérité, c'est que vous êtes torturée de remords, justement au sujet de vos enfants. Et ces remords ne sont même pas spontanés : on vous les a suggérés. Le sentiment maternel est, chez vous, très débile. Du vivant de votre mari, vous ne cherchiez pas midi à quatorze heures : la plupart du temps, vous nous laissiez entendre que vos enfants étaient pour vous une charge, sans plus.

Quel incident a donc réveillé en vous ce sentiment assoupi?... Vous me le dites, non sans naïveté. Votre famille, ou plutôt la famille de votre mari veut exercer sur vous, sur votre conduite, un contrôle que, pour ma part, j'estime inconvenant. Mais, ayant toléré ses remontrances, puis ses menaces, vous lui avez donné prise sur vous.

La famille de votre mari vous servait jusqu'ici, sans condition, la rente qui vous permet de vivre comme au temps du professeur Wellmann. Nulle réserve d'abord, nulle restriction à cette libéralité. Aujourd'hui, la même famille cherche dans les médisances dont vous êtes l'objet un prétexte pour vous contraindre. On vous inflige ce dilemme : « Plus d'argent, ou bien on vous retire le droit d'élever vos enfants... » Prétentions exorbitantes! Avant de vous laisser ligoter, réfléchissez bien.

Êtes-vous capable, Magna, de garder scrupuleusement la continence d'une veuve? Cette solution arrangerait tout.

Mais, tant qu'une loi n'enfermera pas dans un monastère les veuves pauvres et pourvues d'enfants, ou ne les fera pas incinérer aux funérailles de leur époux, je refuserai de trouver bon que la famille de cet époux impose la chasteté à la veuve. On ne doit promettre que ce qu'on peut tenir; et tenir cette promesse-là, c'est particulièrement impossible pour vous, ma chère Magna!

C'est pourquoi vous n'auriez jamais dû vous placer sous la dépendance d'étrangers, en acceptant leurs subsides pour l'éducation de vos enfants. Hélas! vous l'avez fait, et je comprends fort bien quel malaise on doit ressentir à se voir tout à coup les mains vides, avec une bande d'enfants à ses trousses, qui demandent à manger. Si la pension de veuve que vous fait l'État ne vous suffisait pas, il aurait mieux valu, avec

l'aide de votre famille à vous, chercher pour vous-même un gagne-pain.

Vous n'y avez pas songé ; et moi, j'étais alors trop occupée de mes propres affaires pour dépenser de l'énergie à propos du bonheur ou du malheur d'autrui. D'ailleurs vous sembliez contente de l'accord intervenu ; vous ne ménagiez même pas la reconnaissance aux parents de votre mari.

Nous voici maintenant au cœur du sujet. J'ai depuis longtemps votre confiance ; vous me l'avez même octroyée plus amplement que je ne l'aurais souhaité : il me fut un peu pénible, tant que vécut votre mari, de le regarder pour ainsi dire par le trou de la serrure. Mais cette intimité a du moins cet effet excellent qu'elle m'autorise à vous parler sans détours.

Voyez-vous, Magna, un être comme vous ne devrait jamais se lier à un homme par le mariage, et ne devrait pas davantage mettre des enfants au monde. Vous êtes faite, — je vous en prie, ne prenez point ceci comme une injure ! — vous êtes faite pour mener la vie d'une fille... Le mot sonne mal : hélas ! je n'en sais point qui vous convienne mieux. Votre véhémente sensualité, votre continuel désir d'expériences nouvelles, bref tout votre tempérament vous y porte. Jeune fille, l'éducation, les circonstances, vous maintinrent dans la voie droite. Mais vous ne nierez point que votre mariage ait été une lourde méprise.

Votre seule chance — oh ! bien faible ! — de vous accorder durablement avec un mari, c'eût été de tomber sur un homme vigoureux et tyrannique, un de ces hommes qui gardent la cravache à portée de la main, et traitent leur femme tour à tour comme une courtisane et comme une servante. Même dans ce cas, j'ai idée que la bonne harmonie aurait cessé le jour où ce mari aurait perdu pour vous l'attrait de la nouveauté.

Le professeur Wellmann fut d'ailleurs tout le contraire de ce héros énergique. Si correct, si paisible, il était pour vous un véritable tourment, et vous en étiez un pour lui : sans le vouloir, vous gâtiez sa vie. Les terribles scènes nocturnes auxquelles vous le réduisiez, — et qui finirent par violenter sa nature et le rendre brutal, — ces scènes vous devinrent peu à peu un besoin comme de manger, de boire ou de dormir. En de tels bouleversements, votre ardeur s'apaisait, faute de mieux.

Chère Magna, vous jugez sans doute que, moi aussi, je suis brutale, parce que je vous dis tout cela dans une heure où vous êtes inquiète et troublée. La vérité, c'est que je n'ai pas eu le courage de vous le dire naguère. Croyez-moi, plus d'une fois la langue me démangea de vous crier : « Mais prenez donc un amant, au lieu de persécuter ce pauvre homme dont le seul crime consiste à ne vous point suffire!... »

Je me suis défendu de jouer le rôle du destin. Quant à vous, vous préfériez rester fidèle à votre mari... Fidélité qu'il payait cher!

Je ne prétends pas que vous n'ayez pas aimé votre mari : vous aviez appris à connaître ses belles qualités; mais entre vous deux n'exista jamais une communion véritable. Vous haïssiez son travail; — non pas à la manière d'une femme jalouse, parce que ce travail vous dérobait le temps et le fonds intime de cet homme, mais tout simplement parce que, dans ce rude effort cérébral, votre mari, selon vous, dépensait de la force à votre détriment. Quoique vous ne l'ayez pas aimé, vous auriez donné toute sa gloire pour une seule nuit ardente.

Sa mort vous fit perdre à la fois le pourvoyeur actif du foyer et cette enviable situation : être la femme d'un homme célèbre. Votre douleur fut vraie; la solitude et le vide vous angoissèrent. C'est alors que, de bonne foi, vous vous êtes raccrochée à l'amour maternel. Votre très honnête intention était de ne vivre désormais qu'avec vos enfants, et pour eux.

Autre erreur capitale!

Trois mois environ tout marcha le mieux du monde; ensuite commença la lutte. Sachez, Magna, que pour vous avoir vu soutenir cette lutte je vous admire. Vous ne vouliez pas lâcher pied. Vous portiez le deuil, sous le sac et la cendre. Abritée derrière votre crêpe de veuve, vous vous faisiez un rempart de vos enfants. Vous combattiez pour l'honneur.

Ce combat vous rendit plus attrayante encore : il vous imprima un cachet de noblesse qui vous avait manqué jusque-là.

Or, ce fut précisément alors que l'on commença de chuchoter sur votre compte. On se méfiait déjà de vous, et vous étiez encore sans reproche, ou plutôt le seul reproche

qu'on fût en droit de vous adresser, on l'ignorait : — c'était que, barricadée contre vos propres instincts et conservant avec soin les dehors d'une veuve respectable, vous ne pouviez empêcher votre caractère de se transformer : vous deveniez chez vous, contre votre gré, mais non pas à votre insu, une véritable furie. D'où l'attitude contrainte que vos enfants, depuis, n'ont jamais entièrement quittée.

Ce petit drame domestique finit par être connu : on vous en fit grief.

Le temps passa. Il vous fallut — m'avez-vous écrit — faire une cure dans un sanatorium pour maladies nerveuses. Quand je reçus de vous cette nouvelle, je ne pus me défendre de sourire, malgré la mélancolie de la conjoncture ; je pensais :

« Si parfaits que soient messieurs les médecins pour névropathes, peut-on leur demander de remplacer les maris défunts, fût-ce contre valables honoraires ?... »

On vous fourra dans un lit ; on vous gorgea de bromure. Au bout de quelques semaines, on vous jugea guérie et on vous renvoya, un peu plus rondelette, un peu lasse d'avoir été alitée si longtemps.

Rentrée chez vous, vous mîtes aussitôt la maison sens dessus dessous : une frénésie de rangement et de nettoyage vous possédait. Vous faisiez aussi d'interminables promenades ; vous vous adonniez à la fabrication des plats les plus difficiles... Le soir, après une journée ainsi consacrée à briser votre corps, vous tâchiez d'assoupir votre cerveau en absorbant des romans.

A quoi servit tout cela ? Le jour où vous me fîtes la confidence que vous aviez erré toute la nuit dans les rues de la ville, crainte de vous tuer avec vos enfants, je compris que vous étiez à bout de résistance. Une semaine plus tard, vous inauguriez votre première liaison ; un mois plus tard, personne dans la ville ne l'ignorait.

C'était environ un an après la mort du professeur Welmann. Six ou sept ans ont coulé depuis ; vous avez eu maintes liaisons, toutes caractérisées par la même fâcheuse publicité. Pourquoi cette indiscrétion scandaleuse ? C'est que vous tâchez obstinément de vous leurrer. Vous voudriez faire croire aux

autres et à vous-même que vous cherchez l'amour idéal, le mariage. En fait, il s'agit de tout autre chose. Mais vous persistez dans la conviction traditionnelle que vous seriez digne de tous les mépris si vous preniez un amant pour... comment dire?... eh bien!... pour l'usage ordinaire à quoi sert un amant.

Vous auriez pu traverser la vie franchement et librement, si vous n'aviez pas essayé de vous duper vous-même et de duper les autres par-dessus le marché...

Ma chère Magna, la nuit s'avance, et, d'ailleurs, c'est la sainte nuit de Noël : moins que jamais je voudrais vous accuser sans preuves. Les preuves, je vous les envoie. C'est une série de lettres, une série aux dates discontinues, car vous ne m'écriviez que l'été, pendant mes séjours aux eaux. Dans ces lettres, que j'ai pris la peine de réunir et que je ne vous reproche nullement, vous verrez votre image reflétée comme dans une rangée de miroirs. N'en rougissez pas : le perpétuel mensonge qui les imprègne, ce n'est pas vous qui en êtes coupable, c'est la société. Je ne vous les retourne pas pour vous décourager, pour vous blesser. Leur lecture vous montrera qu'à chaque aventure nouvelle vous avez passé par les mêmes illusions sentimentales pour aboutir à la même rude déception. Chaque fois vous avez voulu vous persuader qu'il s'agissait de mariage. Or une veuve sans fortune, ayant franchi la quarantaine, et mère de cinq enfants, n'a pour ainsi dire nulle chance de se remarier, fût-elle parée de tous les attraits. Cela, combien de fois vous l'ai-je répété! Mais votre vanité féminine se refusait à en convenir. Chaque amant représentait pour vous un mari, — non pas que le mariage vous fût un impérieux besoin. mais parce qu'il vous plaisait de disputer encore, avec les jeunes filles et les jeunes femmes, le prix de la course au mariage.

On vous vit partout en compagnie de vos amants : négligeant les plus ordinaires prudences, vous les avez amenés chez vous; vous leur avez donné une place ostentatoire en face de vos enfants; bref, vous avez affiché toutes vos erreurs, au lieu de les dissimuler.

Et ces hommes, qui vous fixèrent successivement, quels étaient-ils?

Loin de moi la pensée de critiquer vos choix; mais je comprends qu'on en ait eu honte pour vous.

Au début, la société fit bonne mine à mauvais jeu : on espérait tacitement que la liaison tournerait au mariage et qu'ainsi vos soucis d'argent s'aboliraient. Mais, devant tant d'essais inutiles, la bienveillance se fatigua. Le scandale devint public et continu.

Quant à vous, Magna, toujours pareillement aveuglée, vous entrepreniez indéfiniment le même voyage à travers le flirt, le sentiment, l'intimité, l'adoration, la soumission, la jalousie, la défiance, la douleur, la haine, le mépris, l'oubli.

Plus votre choix était misérable, plus vous insistiez pour lui attribuer une valeur extraordinaire. Mais quand apparaissait le suivant, vous commenciez à juger l'autre à sa vraie valeur.

Si du moins, grâce à cette inconduite, vous aviez obtenu les moyens d'élever vos enfants sans les faire souffrir, je vous dirais carrément :

« Ma chère Magna, fichez-vous des médisances et faites ce qu'il vous plaît! »

Le malheur, c'est que, tout au contraire, vos enfants souffrent. Ils grandissent. Wanda et Ingrid sont maintenant des jeunes filles; dans un an ou deux, elles seront mariables. Combien de temps encore espérez-vous leur cacher votre vie? Peut-être la connaissent-elles déjà. J'ai surpris dans les yeux de Wanda certains regards, plus significatifs qu'elle n'aurait souhaité.

Au rebours de l'opinion courante, mieux vaudrait, je pense, pour des enfants, que les erreurs de leur mère commençassent seulement lorsqu'ils sont assez grands pour les comprendre. Mais le mal est fait; il est irréparable. Et pourtant, Magna, la tranquillité de ces innocentes victimes dépend encore de vous. Vous en êtes l'arbitre, sans avoir besoin pour cela de faire le sacrifice qu'on exige de vous. J'ajoute que vos enfants ne doivent pas vivre dans une atmosphère malsaine : et l'atmosphère qui enveloppe aujourd'hui leur chère maman est par malheur, empoisonnée.

Si votre énergie était égale à votre tempérament, vous n'hésiteriez pas à accepter toutes les conséquences de ce tempérament. Mais l'énergie vous manque; vous ne vous résigne-

riez pas à vous expatrier, à vous faire ailleurs une vie nouvelle; d'autre part, vous ne voulez pas vous laisser ôter vos enfants : vous vous regarderiez comme la dernière des femmes.

Durant cinq ou six années encore un célibat réel vous sera insupportable, mais vous ne trouverez point pour cela de mari. Il faudrait donc vous arranger de façon que vos caprices passassent inaperçus : il faudrait tenir vos amants à l'écart de votre maison : qu'ont-ils à faire avec vos enfants et vos amis? En un mot, il faudrait de la mesure et de l'adresse! Mais l'une et l'autre sont étrangères à votre nature.

Croyez-moi, Magna : l'important, dans la vie d'une femme, c'est d'y mettre l'homme à la place qui lui revient. Vous, par exemple, vous vous imaginez rencontrer chaque printemps un ou deux hommes destinés à vous aimer toujours. Lamentable erreur! La femme que vous êtes se procurera des amants à la douzaine; mais pas une relation sérieuse, et qui se transforme en amitié durable. Votre tempérament est trop impérieux. Réservez à l'homme dans votre vie le rôle qui lui sied, et, vous ne souffrirez plus d'être chaque fois abandonnée par vos partenaires avant la minute où vous le désirez.

Je connais une dame qui vit à peu près dans les mêmes conditions que vous. Elle aussi est pourvue d'un fort lot d'enfants; elle aussi a un... appétit digne d'un homme. Personne n'ignore que ses liaisons sont nombreuses et fugitives comme les nuages. Personne pourtant ne lui fait affront.

Et, au fond, c'est équitable. Car cette dame se comporte, dans sa maison, en matrone irréprochable; elle est un modèle de ménagère. Elle témoigne, pour les besoins de ses enfants, de l'intelligence la plus tendre. Jamais un homme ne franchit le seuil de sa porte, sauf le médecin.

Vous voyez, chère Magna, que je vous ai consacré la moitié de ma nuit de Noël. Certes je ne l'aurais pas fait si je ne ressentais pour vous une sympathie singulière. Je vais terminer par une offre qui, au premier abord, vous offusquera peut-être. Sachez que je la fais dans la meilleure intention.

Seule ici, ayant constaté par quelques mois d'expérience que mes revenus excèdent mes besoins, je pourrais facilement mettre à votre disposition une certaine somme que vous me rendriez à votre commodité, et, bien entendu, sans intérêts.

Cette provision vous donnerait le loisir d'apprendre un métier quelconque, un métier qui vous assurerait l'indépendance, qui vous débarrasserait à la fois des secours et des exigences de votre famille. Réfléchissez-y.

Isolée comme je le suis, j'ai plus de temps qu'il n'en faut pour ratiociner sur mon propre sort et sur celui des autres. Écrivez-moi aussi souvent que vous en aurez l'envie ou le besoin. Je vous répondrai de mon mieux. Ne me demandez pas toutefois des détails sur mes propres affaires. Je ne sais pas en donner. C'est une bizarrerie incorrigible.

Pour plus de sûreté, j'ai relu ma lettre d'un bout à l'autre. Je constate qu'elle n'exprime pas tout ce que j'aurais voulu dire. N'importe! Comprenez seulement qu'elle ne contient sur vous aucun jugement critique : elle essaye seulement de vous éclairer.

Mille bonnes pensées de

Votre

ELSIE LINDTNER



Il neige, il neige sans relâche. Les arbres sont déjà tout empaquetés d'ouate, comme des objets d'art prêts à être emballés. La route, bientôt, atteindra leur cime! Les flocons de neige sont plus larges que des pâquerettes; quand je sors, ils m'assaillent, tel un essaim de papillons. Ceux qui tombent dans l'eau disparaissent, blanches étoiles filantes : il n'en reste rien.

Le toit de verre qui surmonte ma chambre est lourd comme le couvercle d'un cercueil; mais je dors la fenêtre ouverte. Qu'il se lève un souffle de vent, et j'ai les yeux pleins de neige. Ce matin, à mon réveil, mon oreiller était humide comme si j'avais pleuré.

Torp nous imagine déjà cernées, à demi ensevelies, et ravitaillées par la cheminée. Elle se pare pour la circonstance. Ses cheveux sentent la volaille flambée; elle illumine le sous-sol avec de petites lampes coiffées d'abat-jour rouges à franges de perles.

Jeanne n'est pas moins ravie. Quand elle se promène dehors sans chapeau, ses cheveux ont l'air d'une torche allumée sur la neige. Elle ne parle pas, elle fredonne un peu, et chemine encore plus doucement que de coutume : on dirait qu'elle a peur de réveiller quelqu'un qui dort.

... Je me rappelle qu'un jour, nous causions de la Grèce, Malthe et moi. Il me racontait une tourmente de neige au-dessus de Delphes. De sa description, ma mémoire n'a rien retenu : je n'écoutais pas ; je pensais seulement : « Est-ce que la neige fondait aussitôt, en touchant sa tête?... »

Il a déféré à mon désir : il ne m'écrit plus. Pas une ligne depuis son unique lettre. C'est évidemment mieux ainsi, et d'ailleurs c'est moi qui l'ai voulu.

Pourtant...



J'ai brûlé sa lettre.

J'ai brûlé sa lettre. Un petit tas de cendres, voilà tout ce qui m'en reste.

Je regarde le petit tas de cendres, et cette vue me fait mal. Je ne peux pas me décider à le jeter dans l'âtre.



J'ai jeté le petit tas de cendres. C'était plus difficile que je n'aurais cru. Et, maintenant que c'est fait, je n'ai tout de même pas recouvré le calme.



Bonne chose, d'avoir brûlé cette lettre. Je suis libre désormais. je n'ai plus de tentations.

Tous ces jours-ci, je demeure couchée : cela me soulage. Jeanne est une garde parfaite. Elle me soigne comme si j'étais malade, et c'est ce qu'il me faut.



Voici que commence le « nirvana » de la vieillesse. Dès le matin, quand Jeanne me coiffe, je sens poindre dans mes nerfs une sorte de « bien-être fourmillant » qui dure ensuite tout le jour. Je ne fais plus de toilette; je ne porte plus de bijoux; mon miroir m'est indifférent.

Souvent il me semble que mes pensées s'arrêtent, comme une montre qu'on aurait oublié de remonter. Mais cet arrêt, ce néant, me réconfortent. Il y a des semaines que je n'ai rien écrit dans mon journal. Plusieurs fois j'ai voulu le faire: mais, le cahier à peine ouvert devant moi, je m'apercevais que je n'avais rien à y tracer.

Dans un demi-jour hivernal, assise devant la cheminée comme une vieille enfant, je bavarde avec moi-même. Arrive Torp pour me demander des ordres : elle n'en fera d'ailleurs, ensuite, qu'à sa tête. Je la retiens; je me fais raconter ses petites affaires. Récemment je la mis sur le chapitre des histoires de revenants : elle en est farcie. Elle les débitait avec une telle conviction que ses dents claquaient de peur. Heureuse Torp, si richement imaginative!

Certains jours, j'ai de la répugnance à bouger; tout juste si je me décide à quitter ma table à écrire. D'autres fois, c'est un besoin continuel d'aller et venir qui me tracasse. En cette saison, la forêt est paisible, les passants y sont rares. M'arrive-t-il de rencontrer quelqu'un, nous nous regardons comme deux bêtes qui ne savent si elles vont se fuir ou se combattre.

La forêt m'appartient...

Mon piano est fermé; il ne me sert plus. Comme musique, le murmure des arbres défeuillés me suffit : je me lève de mon lit; je l'écoute avec enchantement, jusqu'à ce que je sois toute glacée de froid... Moi qui, lorsque jouaient devant moi des virtuoses, n'ai jamais vibré de la moindre émotion!...

En somme, je n'ai plus de désirs. Sous le même brouillard moelleux et doux, reposent mon passé et mon avenir. Je suis contente.

Mais, si rien des choses extérieures ne me touche plus,

l'incident le plus léger, dans l'intimité de ma maison, m'arrache à mon assoupissement. Hier Torp avait amené ici un ramoneur pour nettoyer la cheminée. Quand je l'aperçus dans ma chambre, un cri m'échappa : je ne pouvais pas concevoir ce qu'un homme faisait chez moi... Une autre fois, un chat perdu s'était réfugié sous ma table, sans que je le visse. A peine assise, j'eus la sensation qu'on me chargeait d'électricité : je dus sonner Jeanne. Quand elle entra, le chat bondit hors de sa cachette ; et j'eus un accès de terreur.

Jeanne emporta le chat ; mais, longtemps après, je tremblais en la regardant.

D'où me vient cette horreur des chats ? Beaucoup de gens en font leurs compagnons favoris. Moi, je préférerais la société d'un boa constrictor...



Un homme envers qui j'avais manqué de bonne grâce se mit un jour en tête de me dire mes vérités, sans apprêt. Il me fit cet honneur parce que je n'appréciais pas suffisamment ses hommages.

— Vous n'êtes pas intelligente, — me dit-il ; — vous n'avez aucun talent notable. Vous possédez seulement une certaine adresse à ne point vous compromettre ; en outre, vous avez le don de la répartie.

Il touchait juste. Que de temps et d'énergie il m'a fallu pour conquérir et pour défendre cette réputation de femme supérieure à laquelle, en somme, la nature ne me destinait point !

Ma vanité exigeait qu'on ne me courtisât pas seulement pour mon extérieur. Je m'entourai donc des hommes les plus éminents et je décrétai qu'on me trouverait intelligente. C'est l'aventure qu'Andersen a contée dans *l'Habit neuf de l'Empereur*.

On parlait avec moi d'équilibre européen, d'économie politique, d'art et de littérature, de finances et de religion. Tout cela m'était fort étranger ; mais, grâce à une attention toujours en éveil, j'évitais de butter contre les écueils, ce qui me valut une renommée d'esprit.



Dans ces romans anglais dont la fade douceur me rappelle les pommes de terre malades, l'héroïne s'offre parfois le luxe d'être aveugle, marquée de la petite vérole ou paralysée des jambes : le héros ne l'en adore que plus éperdument.

Quelle blague!

Mon existence eût été tout autre, si j'avais perdu, il y a dix ans, mes longs cils, si mes doigts s'étaient déformés, si mon nez était devenu rouge...

Un nez rouge, ah! c'est le pire désastre qui puisse atteindre la beauté d'une femme. Une de mes amies, Adélaïde Svanstrœm, en fut si désolée qu'elle avala du poison.

Malheureusement, elle n'en avala pas assez. Elle survécut, avec son nez rouge.



Janvier.

Mes sens se réveillent. La clarté et le bruit leur donnent des impressions toutes neuves ; ce que voient mes yeux est ressenti par moi avec une intensité nerveuse qui jusqu'ici m'était inconnue. Quand vient le soir, je contemple fixement le crépuscule jusqu'à ce que mon cerveau se trouble. Et je rêve comme une enfant.

Hier, avant de me coucher, j'allai m'accouder à mon balcon pour jeter, ainsi que d'habitude, un dernier regard sur la mer. Mais ce fut le ciel étoilé qui m'attira. Il s'ouvrit à moi, il s'offrit à moi. Il me semblait que je ne l'avais jamais vu encore, moi qui pourtant dors avec le firmament pour ciel de lit!...

Chaque étoile devint pour moi une goutte de rosée destinée uniquement à étancher ma soif. Je bus le ciel, comme une plante, près de se dessécher, boit l'humidité bienfaisante jaillie d'un arrosoir. Cependant des sensations inéprouvées sourdaient en moi. Pour la première fois, j'eus la perception de mon âme. Je renversais la tête en arrière; je regardais, je regardais. Toute la splendeur de la nuit me pénétra. Je pleurai.

Que m'importe de vieillir! que m'importe d'avoir manqué ma vie! Chaque nuit, je tournerai mes yeux vers les étoiles ; je m'assoupirai dans leur paix frigide, éternelle.

Et dire qu'avant ma retraite, je ne lisais jamais un poème sans me moquer intérieurement du poète!... Dire que toujours j'ai tenu pour factices les déclamations sur la nature!...

Je sais maintenant que la nature est la seule divinité digne qu'on l'adore.



Margarethe Ernst me manque. Comme son allure était divertissante! Elle serpentait entre les hommes, toujours prête à darder sa piqûre; et pourtant, malgré son astucieux sourire, elle n'est point méchante. Seulement, chacun de ses mouvements est calculé.

Nous nous plaisions ensemble. Nous parlions d'autrui sans nous gêner; sur nous-mêmes, nous mentions gentiment, gracieusement. D'ailleurs, je constate qu'elle est fidèle dans ses amitiés; ses lettres sont les mieux écrites que je reçoive. Naguère je me serais divertie à feuilleter son âme. Mais elle se défendait bien. Sous ses robes étroites elle devait porter une cuirasse d'écailles, à l'épreuve même de l'amour.

Elle est de ces femmes qui, sans en avoir l'air, effacent adroitement, derrière elles, la trace de leurs pas. Je l'ai vue changer sa nature, deux, trois, quatre fois dans la même soirée, selon les gens avec qui elle causait. Elle se glissait auprès d'eux, respirait leur atmosphère, un instant, et aussitôt s'établissait la communication.

D'ailleurs tout ce manège ne lui coûtait aucun effort. Tel un mathématicien résout des problèmes pour son agrément.

Je serais fort aise de l'avoir ici pendant une semaine.

Elle aussi a peur des années de transition. Elle essaye de tricher avec l'âge : tricherie vaine! Elle a adopté des toilettes genre « deuil de cour »; elle encadre de respectables petites capotes son mince visage espagnol. Je l'attends à la quarantaine : nous lui reverrons les couleurs vives, les plumes d'autruche, et l'espoir d'un nouveau printemps!

Si je la mandais, je suis persuadée qu'elle débarquerait par le premier train, les narines au vent, et suivie de dix malles.

Je ne la manderai pas. Ce serait un lamentable aveu de faillite.



Je suis arrivée, ces jours-ci, à un résultat que j'admire moi-même. Je sais maintenant que, même si les années ne se dressaient pas entre nous, je ne voudrais pas épouser Malthe.

Pour cet homme, le seul que mon cœur ait adoré, je pourrais commettre des folies, voire des turpitudes; je pourrais m'avilir comme jamais maîtresse ne s'avilit; je pourrais mourir avec lui.

Mais fonder un foyer avec Jœrgen Malthe, non pas!

Le terrible de la vie en ménage, c'est que chaque objet dans la maison devient un anneau de la chaîne... Et cette chaîne soude les époux l'un à l'autre même quand l'amour est usé depuis longtemps, même s'il n'a jamais existé. Deux êtres humains (irréductibles comme le sont toujours deux êtres humains) se voient forcés d'adopter en apparence les mêmes opinions et les mêmes goûts. Le ciment du foyer consiste dans cet accord apparent du mari et de la femme. Mais sous l'accord apparent, la lutte des tempéraments se poursuit, muette et farouche.

Que de fois Richard et moi, nous nous cédions mutuellement!... et notre condescendance signifiait plus d'hostilité qu'une querelle... Je méprisais ses goûts, et lui, sans se trahir, même d'un mot, dédaignait les miens.

Non! non! son foyer n'était pas mon foyer, malgré notre harmonie d'époux modèles... Mon corps et son argent : telle était la double armature de notre ménage. Vérité brutale, mais vérité.



Comme le décor d'un tableau vivant, j'ai préparé cette maison où je m'ensevelis, cette maison que Malthe a construite

sans savoir pour qui. Et voilà qu'elle m'a révélé la joie de la possession, une joie dont, jusqu'ici, les bijoux seuls m'avaient comblée.

Cette maison mérite vraiment que je l'appelle « mon foyer ». Mon premier, mon unique foyer. Ici tout m'est cher, parce que tout m'appartient.

J'aime jusqu'aux vers de terre, parce qu'ils font du bien à mon jardin. Les oiseaux dans les arbres, autour de mon toit, sont ma propriété. Je voudrais qu'un mur entourât *mon* ciel et *mes* nuages.

Dans la maison du Vieux-Marché, je ne me sentais jamais chez moi. Et pourtant, lorsque je la quittai, il me sembla que tous mes nerfs se brisaient.



Jœrgen Malthe est l'homme que j'aime ; à part cela, il m'est étranger. Nous n'avons pas une idée, pas un sentiment communs. Il a son univers ; moi, j'ai le mien. Son travail, au bout d'un mois, me serait insupportable : le mettre hors d'état de travailler serait ma victoire... Toutes les femmes amoureuses ressemblent à Magna Welmann...

Un jour, je suis allée le voir chez lui. Je frissonne encore en pensant aux grandes vilaines pièces de son logis, à la table de bois nu, aux planches de pitchpin garnies de livres poudreux, à la malle couverte d'un plaid de voyage, aux rideaux sales, aux parquets chauves.

Qui sait ? Peut-être cette ambiance de pauvreté, d'inconfort, dont je fus accablée ce jour-là, fut-elle le principal obstacle qui m'empêcha de sauter le pas. Lui se promenait de long en large dans son cabinet, et discourait intarissablement sur la coupole de Brunelleschi. Il la figurait en l'air avec ses mains, et moi, cependant, j'imaginais ses mains enlaçant ma tête. Chacune de ses paroles signifiait l'amour et pourtant il discourait uniquement sur cette coupole... La coupole m'était aussi indifférente que les taches d'encre sur sa table d'architecte.

Je lui exprimai mon étonnement qu'il pût se contenter d'un logis si modeste.

— Mais il y a du soleil! — me dit-il.

Et il rougit.

Je suis fermement convaincue qu'il s'accoude souvent à sa fenêtre pour édifier des palais merveilleux avec l'or pourpre du couchant et le marbre rose des nuages.

Grand enfant, comme je t'adore!

Mais fonder un foyer avec toi, jamais, jamais!



Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de ma naissance. Personne ici ne le sait. D'ailleurs, quelle femme aurait plaisir à fêter son quarante-troisième anniversaire? Je ne vois guère que Lili Rothe.

J'ai consulté, un jour, un gynécologue :

— A quel âge, — lui ai-je demandé, — cesse-t-on d'être femme?

Après un examen très consciencieux, il m'a répondu :

— Vous, madame, vous en aurez fini peu de temps après la quarantaine. Mais ce n'est pas une limite générale. J'ai connu des femmes auxquelles la soixantaine réservait des crises que l'on croirait être le lot exclusif de la jeunesse.

Nous parlâmes alors de ces milliers de femmes que la science médicale a sauvées de la mort, en ne leur laissant toutefois que le triste apanage d'une demi-vie. Avant l'opération, ces malheureuses se traînent accablées de souffrances physiques, oppressées d'une indéfinissable mélancolie. Elles consultent : on les installe dans une maison de santé, on les opère. Après quoi, elles reprennent leur trantran comme s'il ne leur était rien arrivé. La convention admise est qu'elles sont guéries. Leur entourage les traite comme auparavant; toutes les exigences de la vie, y compris celles de l'alcôve conjugale, s'imposent à elles de nouveau. Ignorant, en somme, ce qu'au juste on leur a fait, ces victimes s'étonnent que l'existence ait pour elles perdu toute saveur. Elles se désespèrent...

Je me permis de faire observer que, pour beaucoup d'entre elles, il aurait mieux valu que le chloroforme leur versât un éternel sommeil. Le médecin protesta :

— Êtes-vous donc, madame, de ceux qui prétendent qu'on doit supprimer les estropiés de naissance, pour leur épargner la torture de vivre ?

Je n'aperçus pas bien ce qu'avaient de commun ces deux idées... Il m'eût d'ailleurs été facile de fermer la bouche à mon interlocuteur en lui citant un exemple qui n'est jamais sorti de ma mémoire : celui de mon amie Mathilde Bremer.

Pauvre Mathilde Bremer ! Je me la rappelle distinctement, telle qu'elle était avant et telle qu'elle fut après l'opération. Elle n'avait pas peur de mourir. Elle voulait à tout prix garder l'amour de son mari, qui l'adorait. Mais elle répétait au chirurgien :

— Il faut me tuer ou me guérir... Je ne veux pas continuer à vivre ainsi... Je ne le veux ni pour mon mari ni pour moi !

Elle fut « guérie », — comme ils disent. — Ce qui ne l'empêcha pas de divorcer deux ans plus tard, malgré l'opposition de son mari.

Et le divorce fut sage de part et d'autre. Elle m'avouait :

— Aucune torture n'est comparable à celle d'une femme qui aime son mari, qui en est aimée, pour qui ce mari est tout, qui souhaite avec passion le retenir, et sent qu'elle ne le peut pas, parce qu'elle n'a plus qu'une ombre de corps...

La vie que Mathilde Bremer mène actuellement, une vie solitaire de femme divorcée, n'est certes pas enviable. Elle la préfère pourtant à celle qui précéda immédiatement le divorce.



Si quelqu'un lisait ceci, il pourrait croire que je deviens féministe. Dieu m'en garde ! Je n'ai aucune envie de m'occuper des autres : mes propres affaires me suffisent.

Le ciel soit éternellement loué de ne m'avoir pas encombrée d'enfants, et de m'avoir épargné les misères que « guérissent » les gynécologues !



Qu'une journée peut donc paraître interminable ! N'y en a-t-il pas qui ont au moins quarante-huit heures ?

Je sens les secondes suinter goutte à goutte... Ou plutôt il me semble qu'elles se déposent peu à peu sur ma tête comme de la poussière sur une table vernie. Mes cheveux commencent lentement à grisonner.

C'est tout naturel, puisque je les néglige.

Mais à quoi bon les rajeunir artificiellement avec des préparations chimiques? Bah! qu'ils grisonnent!

Torp s'aperçoit que la bonne chère me cause maintenant bien plus de plaisir qu'aux premiers jours.

Mes robes me serrent. Dame!... plus de masseuse...



Aujourd'hui j'ai inspecté mon armoire à linge avec la minutie d'une intendante, dans un couvent pour dames de la noblesse. J'ai caressé du regard les belles piles blanches; je les ai comptées. Si économe que je sois de mon argent, il me plairait d'accumuler les provisions, tant dans l'office que dans la lingerie. Plus je vois de flacons, de boîtes et de sacs au garde-manger, plus je m'en réjouis. Sur ce point, Torp et moi nous sommes complètement d'accord. Qu'un ras de marée ou un tremblement de terre nous isole tout à coup du monde, nous pourrons nous suffire un bon bout de temps.



Si j'avais plus de sensibilité ou seulement un peu de fantaisie (comme Torp, par exemple, qui fabrique des vers en s'aidant de son livre de cantiques), je crois que je me mettrais à faire de la littérature. Les femmes mûres pataugent volontiers dans leurs souvenirs comme on patauge, l'automne venu, dans les feuilles mortes. J'excellerais, il me semble, à ouvrir délicatement une série de sépulcres blanchis, et, sans compromettre personne, je réunirais mes modèles exhumés sous ce titre commun : *la Femme à l'âge dangereux*. Mais, outre l'imagination, il me manque la patience nécessaire pour m'occuper longtemps et tenacement des affaires d'autrui.



Nous naviguons presque toutes sous un faux pavillon. Précaution indispensable. Si l'on devait voir au dedans de nous comme à travers une vitre, pourquoi viendrions-nous au monde avec des pensées invisibles?

Et si nous nous montrions telles que nous sommes, notre destinée ferait de nous ou des ermites au sommet des montagnes, ou des criminelles dans les bas-fonds.



Torp est allée au service du soir : quel ange de piété!... Elle a emporté une lanterne, marquant ainsi son projet de ne rentrer que vers minuit. Pour se ménager le loisir de cette dévote escapade, elle nous a servi le dîner deux heures en avance. Ah! Torp s'entend à arranger sa vie!...

Naturellement, elle va à l'église à peu près comme moi. L'office du soir sera probablement célébré, à son intention, par un des marins qui ont jeté l'ancre dans le port voisin, pour l'hivernage.

Que la paix soit avec Torp!... Mais moi, je m'ennuie...

Jeanne et moi, pour l'instant, nous sommes assises chacune à son étage, dans un coin sombre, comme si nous étions en pénitence. Mon cœur est plein d'amertume. Les dimanches de mon enfance ne distillaient pas plus de tristesse que celui-ci.

Au loin, une cloche fêlée sonne l'agonie et la mort du jour. Ce glas nous poursuit, Jeanne et moi. J'ai essayé, puis abandonné vingt occupations.

Nous avons beau être au milieu de l'hiver, j'ai beau ne me servir d'aucun parfum depuis des mois, j'étouffe comme si j'étais sous un berceau de jasmin en fleur.

Soyons juste! Dans notre maison du Vieux-Marché, le dimanche était encore plus exécrable. Du matin au soir, Richard ne me quittait pas. S'ennuyer tout seul est dur; s'ennuyer à deux est pire. Et dire que Richard ne s'en est jamais rendu compte!... Il parlait, il parlait sans relâche... J'avais la sensation d'être auprès d'un moulin infatigable, et que la farine me pleuvait dans les yeux.



Allons faire une promenade, une promenade au pas accéléré.



Mais qu'est-ce que j'ai donc?

Je suis tellement nerveuse que je puis à peine tenir ma plume.

Jamais je n'ai vu tomber le brouillard avec une pareille soudaineté : à peine si j'ai pu regagner la maison. Maintenant il est tellement épais que je ne distingue pas les arbres les plus proches. Il pénètre dans la chambre. Il s'accroche au plafond; mes vêtements, même ceux de dessous, sont humides.

Le feu s'est éteint : je gèle. C'est bien ma faute! Je n'avais qu'à sonner Jeanne ou à mettre moi-même des bûches dans l'âtre, mais je ne peux me résoudre à rien...

Quelle absurde fantaisie a eue cette Torp de s'absenter une demi-journée! Comment, à présent, retrouvera-t-elle son chemin? Avec vingt lanternes on n'éclairerait pas à dix pas devant soi. Même ici, ma lampe pâlit comme si on avait versé de l'eau dans l'huile.

Au-dessus de ma tête, Jeanne va et vient : je l'entends malgré la légèreté de son pas. Elle aussi est inquiète. Nous nous influençons mutuellement à distance, ce n'est pas la première fois que je le remarque.

Si seulement elle se décidait à descendre, d'elle-même!... Au moins nous serions deux à avoir peur.

Mon Dieu! J'ai froid dans le dos comme certain soir où l'on me fit entrer dans un cimetière : je croyais voir tous les morts se dresser hors de leurs tombes...

Les arbres ne remuent pas : on dirait qu'eux aussi se tiennent aux écoutes. Mais il n'y a rien à écouter. Rien ni personne, sauf Jeanne et moi...

Une autre fois, je ne permettrai plus à Torp de telles promenades. Si elle veut absolument aller à l'église, elle ira dans la matinée. Ce n'est pas chose réconfortante que d'habiter ici, seule en pleine forêt, sans chien de garde, sans un être humain dans son voisinage. On est à la merci de tout; — par exemple,

de ces matelots ivres qui, récemment, secouaient la porte d'entrée... (Je dois avouer d'ailleurs que cet incident ne m'inspira pas la moindre peur : ce fut moi qui rassurai Torp.)

J'ai l'intuition que, là-haut, Jeanne, elle aussi, est mortellement angoissée. Moi, je demeure assise, la plume à la main : je n'ose pas déposer cette arme débile... Ah ! si seulement je pouvais prendre sur moi de sonner !...



Allons, allons !... mes mains frémissent comme des feuilles de tremble, mais *elle* ne doit pas s'en apercevoir. Je veux faire comme si rien ne s'était passé.

La pauvre fille! Elle s'est précipitée soudain chez moi, sans frapper, pâle comme un linge, les yeux hagards. Elle se cramponnait à moi, comme fait un enfant après un cauchemar... Qu'est-ce qu'elle a? qu'est-ce que j'ai?... Nous sommes aussi honteuses l'une que l'autre de notre faiblesse. Le brouillard nous a fait perdre la tête.

J'ai allumé toutes les bougies : elles vacillent convulsivement comme le regard de Jeanne...

Le brouillard s'épaissit encore. Jeanne est assise sur le canapé; elle tient sa main sur son cœur, et il me semble que, d'ici, j'entends ce cœur battre.

J'ai l'impression qu'un être humain est en train de mourir... pas loin de moi... dans la pièce où je suis.

Joergen, est-ce toi? Réponds, est-ce toi?... Ah ! je suis folle...

Toutes les portes sont fermées; les barres des volets sont tirées. Tout est tranquille, absolument. Aucun bruit ne vient du dehors.

C'est justement ce silence qui nous affole... oui, c'est cela...



Maintenant elle dort. A peine puis-je discerner ses traits, à travers le brouillard. Elle est assise... On dirait d'une ombre, d'un fantôme... Le brouillard flotte sur sa chevelure rousse comme de la fumée au-dessus d'un brasier.

J'ignore tout de cette fille : elle est aussi impénétrable, sur ce qui la concerne, que je le suis moi-même. Et pourtant, j'ai le sentiment que, durant cette heure, elle m'a dévoilé son âme. Je la comprends parce que nous sommes femmes l'une et l'autre. Comme moi elle souffre de l'inquiétude de son sang... L'éternelle inquiétude du sang!...

Elle a évidemment dans son passé le souvenir d'une humiliation profonde. Quelque chose l'a blessée, si intimement qu'elle ne peut plus vivre en paix.

Et me voilà en communion avec elle, comme on ne l'est à l'ordinaire qu'entre parents très proches.

Nous ne devrions pas habiter sous le même toit, l'une maîtresse, l'autre servante.



Le brouillard, peu à peu, semble moins opaque; les bougies brûlent plus clair. Sur le front de Jeanne je vois passer des rêves; sa bouche demeure ouverte comme celle d'une morte. A chaque instant, elle sursaute, s'éveille : mais, dès qu'elle me voit, elle sourit et se rendort... Grand dieu! Dans quel épuisement l'a laissée cette angoisse!

Mais voyons... il y a quelqu'un... quelqu'un dehors, entre les arbres... Oui, quelqu'un vient...

C'est Torp, ni plus ni moins, Torp munie de sa lanterne et accompagnée par la couturière du village voisin. Au moment où elle poussait la porte du sous-sol, j'ai reconnu sa voix et je suis redevenue moi-même.



Nous avons mangé comme des loups. Pour la première fois, Jeanne s'est assise à ma table et a soupé avec moi, — pour la première et, sans doute, pour la dernière fois. — Torp ouvrait des yeux comme des tasses à thé, mais elle se gardait bien d'exprimer sa surprise en paroles.

Mon accès de folie de ce soir m'aura du moins démontré

quelque chose : c'est qu'il me faut au plus vite me procurer un domestique mâle pour notre protection.



Jeanne s'est confessée à moi. Trop « énervée » pour s'endormir, elle a frappé à ma porte, la nuit dernière, et m'a demandé si elle pouvait entrer. Je le lui ai permis, bien que je fusse déjà couchée. Elle s'est assise auprès de mon lit et m'a raconté son histoire. Histoire si singulière que j'ai envie de la noter.

Je comprends maintenant ses jolies mains, et toutes ses façons. Je comprends aussi pourquoi, un jour, je l'ai surprise en train de feuilleter un livre d'Anatole France, comme si elle entendait le français.

Ses parents avaient douze ans de mariage lorsqu'elle vint au monde : ils fêtèrent donc leurs noces d'argent au moment où elle cessait d'être une petite fille. Jusqu'alors elle avait grandi dans la conviction que tout allait pour le mieux à la maison. Le père était pharmacien dans une petite ville ; ils vivaient sagement. On fêta les noces d'argent au logis paternel. Pendant le repas, la fillette, ayant bu un peu de vin, se sentit indisposée. Elle dut quitter la table, disant à sa mère :

— Je monte, un instant, me reposer dans ma chambre.

Mais, comme elle s'y rendait en effet, un vertige si brusque la prit qu'elle se trompa de porte. Elle pénétra dans une des chambres d'amis où l'on avait logé un capitaine, cousin de sa mère. Trop lasse pour faire un pas de plus, elle se laissa tomber sur un sopha, dans l'obscurité. Elle se réveilla quelque temps après, entendit qu'on faisait de la musique et qu'on dansait en bas ; mais elle n'eut aucune envie de redescendre et se rendormit.

Des chuchotements, tout proches d'elle, la réveillèrent pour la seconde fois : honteuse d'être surprise, elle retint son haleine, se garda de bouger. Alors elle distingua la voix de sa mère et une autre voix. Presque aussitôt, elle comprit...

Sa mère, sa mère qu'elle idolâtrait, et cet officier !...

Ils allumèrent les bougies : elle se contraignit à faire semblant de dormir profondément. Elle entendit le cri épouvanté de sa mère :

— Jeanne!...

Le capitaine balbutia :

— Dieu merci, elle dort comme une souche.

La mère répara le désordre de sa coiffure. Ils sortirent de la chambre.

Quelques moments après, la mère revint; elle tenait une lampe et appelait :

— Jeanne, où es-tu? Nous te cherchons dans toute la maison.

L'étonnement qu'elle simula en trouvant sa fille acheva de bouleverser celle-ci, qui parvint cependant à se maîtriser, et murmura :

— Je suis si fatiguée!... laisse-moi dormir!

Sa mère se pencha vers elle et l'embrassa à plusieurs reprises : l'enfant pensa mourir sous ces baisers...

Cette heure unique, où la science du mal lui fut si tristement révélée, étouffa en elle toute joie de vivre. En même temps elle la remplit d'impures pensées, qui désormais l'obsédèrent jour et nuit. Jeanne mûrit ainsi avant le temps; elle mûrit dans un précoce désespoir. Elle n'avait personne à qui se confier; elle portait seule le poids de deux secrets, dont un seul aurait suffit pour l'écraser : l'indignité de sa mère et sa propre défloration morale.

Il lui était devenu impossible de rencontrer le regard de sa mère; avec son père lui-même, elle se sentait mal à l'aise, comme si elle lui avait fait du tort. Tout en elle était souillé. Elle n'eut plus qu'un désir : quitter la maison.

Deux années plus tard, sa mère tomba gravement malade : Jeanne ne put se résoudre à lui témoigner la moindre tendresse. Le regard désolé de la mourante la poursuivait; mais elle faisait semblant de ne pas s'en apercevoir. Une fois, le père étant absent, la mère appela Jeanne à son chevet et lui dit :

— Tu sais, n'est-ce pas?

Pour toute réponse, Jeanne inclina la tête.

— Mon enfant, je vais mourir : pardonne-moi!

La petite ne daigna pas répondre et s'éloigna.

Mais, à peine le médecin eut-il déclaré que tout était fini, une angoisse étrange la saisit. Elle souhaita réparer, en

quelque manière, la cruauté de sa conduite : tâcher que le père ne connût jamais la vérité. Et voici ce qu'elle fit. La nuit même, elle commença ses recherches dans la chambre où reposait la morte : elle fouilla toutes les boîtes, tous les tiroirs. Elle trouva enfin les lettres qu'elle cherchait : elles étaient déposées au fond du coffre à bijoux de sa mère. Elle s'en empara ; mais, comme elle remettait les bijoux en place, elle vit entrer son père et poussa un cri. Ne pouvant expliquer ce qu'elle était en train de faire, elle se tut, comme une coupable. Son père lui dit avec mépris :

— Faut-il que tu sois affolée de bijoux, pour n'avoir pas attendu quelques heures !...

La même année, elle se laissa séduire par un élève de la pharmacie ; mais, quand celui-ci lui parla de fiançailles, elle lui rit au nez... Plus tard, elle s'enfuit avec un voyageur de commerce : ni prières ni menaces ne purent la décider au retour...

Plusieurs fois encore elle chercha, dans des rencontres hasardeuses, un bonheur qui n'était pas fait pour elle. Le seul plaisir que lui valurent ses amours, ce furent de belles toilettes. Convaincue enfin que cette vie de prostitution n'était pas faite pour elle, elle accepta une place dans une famille allemande qui partait pour le Midi.

Elle y demeura jusqu'à ce que la nostalgie la forçât de rentrer en Danemark. Tout à fait dépourvue d'ambition, elle ne souffrit point des situations inférieures qu'elle y occupa.

Elle n'a jamais demandé des nouvelles de son père ; elle sait seulement qu'il a légué sa fortune à d'autres, et cela ne lui fait aucune peine. La seule raison qu'elle ait de vivre, c'est qu'elle ne peut se résoudre à une mort volontaire...

Je voudrais savoir s'il existe un homme capable de la sauver, capable de purifier son cœur de l'amertume qui le remplit... Elle m'assurait que j'étais le seul être humain vers lequel elle se fût jamais sentie attirée. Si j'étais un homme, elle m'aimerait, dit-elle, et me sacrifierait tout...

Cette fille me fait pitié. Elle est un mélange d'incroyable froideur et d'ardeur si vive que je n'en ai jamais connue de pareille.

Après m'avoir dit ce qu'elle avait à me dire, elle m'a quittée fort calme. Et je sais déjà que demain, entre nous deux, sera identique à hier. Ni elle ni moi ne ferons allusion au brouillard, non plus qu'aux incidents dont le brouillard fut cause.



Alors, un jardinier peut, à lui tout seul, empester l'air ici! Qu'il ne m'exaspère pas, ou je le congédie.

Cet individu vient d'une grande propriété seigneuriale : s'il se contente de mon lopin de terre, c'est assurément parce qu'outre sa laideur il a certains vices cachés. Mais je n'ai pas le goût de me renseigner à fond sur les qualités psychiques de M. Jensen, aide jardinier.

Une agence nous avait envoyé sa photographie, parmi d'autres. Nous les avons examinées, Jeanne, Torp et moi, avec le même intérêt que si c'eût été des gravures de mode venues de Paris. Je me divertissais secrètement à voir Torp, d'un geste involontaire, flairer chaque portrait, comme si l'odeur se photographiait aussi.

Par prudence, j'ai choisi le plus affreux : de la sorte, notre paix ne sera point troublée. D'autre part, puisque j'ai eu la sagesse de conserver la cabane où gîtait le propriétaire antérieur de mon petit domaine, les deux pièces qui la composent suffiront pour loger le sieur Jensen : il habitera ainsi à l'écart de nous.

Torp m'a demandé s'il devait manger à la cuisine. Bien sûr! Je n'ai pas l'intention d'en faire mon vis-à-vis à table...

Au surplus, mieux vaudrait peut-être qu'il mangeât chez lui : son odeur ne nous persécuterait point.



Rien ne prouve mieux notre descendance animale que cette puissante action des odeurs sur nos sens.

Je gage de reconnaître dans l'obscurité complète tout homme que je connais, rien qu'avec mon odorat, — à

condition toutefois de pouvoir m'en approcher assez pour respirer son atmosphère. J'ai presque honte de l'avouer, mais il en est des hommes, pour moi, comme des fleurs : je les juge d'après leur parfum. Je me souviens d'un jeune garçon de restaurant qui nous servait, en Angleterre : s'il passait seulement derrière ma chaise, il me semblait que toute ma sensibilité s'épanouissait. Par bonheur, Richard était avec moi... Pour une raison analogue je n'ai jamais permis à M. de Brinckens de me frôler... Et c'est encore pour la même raison que Richard a dominé mes sens...

Chaque fois que je mords une tige de pensée, j'éprouve la même sensation voluptueuse qu'au voisinage de ce jeune Anglais. Les hommes ne devraient user d'aucun parfum. Le créateur les a pourvus... Pour les femmes, à mon avis, c'est autre chose...



Plein éclat du printemps. — Que de jours ont coulé sans que j'écrive une ligne!

Des chants... des jeux... tout cela me rend folle! On dirait que ces canots sont mus par la musique et que des orchestres discordants entraînent les bateaux sur les vagues. Airs patriotiques, refrains populaires : du matin au soir, cela n'arrête pas.

Parfois le Sund s'offre à mes regards comme une aire immense sur laquelle sécheraient toutes ces voiles blanches ou rouges.

Que n'est-ce des oiseaux, ces barques! J'achèterais un fusil, et je m'exercerais à tirer sur eux pour les abattre... Mais la chasse est interdite en cette saison.

Les rues les plus centrales d'une grande ville ne sauraient être plus animées que cette mer environnante, — cette mer sur laquelle, en janvier, s'appesantissait le silence d'une église.

Des êtres humains commencent à traverser ma forêt, à rôder autour de mon jardin : pour leur faire peur, il va falloir acheter un chien... Mais comment supporterai-je les hurle-

ments qu'il ne manquera pas de pousser, à l'adresse d'une compagne absente?...



Comme ce jardinier m'agace! Ses yeux brillent de mille pensées sournoises. Je donnerais cher pour l'éloigner.

Mais il a une démarche!... Jamais, dans ma vie, je n'ai vu un homme marcher de la sorte. Il le sait, et il sait aussi que je ne puis pas m'empêcher de le regarder marcher.

Torp est subjuguée. En son honneur, elle confectionne les plats les plus admirables. Son livre de cuisine française ne cesse pas d'être mis à contribution. Et les vapeurs épicées qui montent du sous-sol attestent que M. Jensen n'aime pas la cuisine fade.

Quant à Jeanne, elle le dédaigne, heureusement! Mais elle ne laisse pas d'avoir remarqué les hanches et la démarche du personnage.



En cette saison, midi est l'heure que je préfère. Alors le calme règne sur les eaux. Le jardinier fait la sieste. Jeanne est assise sous la vérandah, un menu travail féminin aux doigts. Je lui ai permis de vivre ainsi dans mon voisinage. Son travail consiste à fabriquer des roses en plissant artistement des rubans de soie : n'est-ce pas tout à fait charmant?



Cher professeur Rothe,

Votre lettre m'a porté un coup si rude que je n'ai pu y répondre sur-le-champ, comme je l'aurais désiré. Je m'excuse donc pour la brièveté de ma dépêche. Et je ne puis, hélas! que vous en répéter le texte : « Je ne sais rien. »

Jamais Lili ne m'avait dit un seul mot, jamais elle n'avait fait la moindre allusion qui me fissent présager... Je crois

même pouvoir vous l'affirmer : elle n'avait jamais prononcé devant moi le nom du directeur Schlegel.

Ma première idée fut que Lili était devenue folle, et je m'étonnais que vous, médecin, n'eussiez pas eu la même idée. Mais après avoir médité davantage (depuis deux jours, je ne pense qu'à Lili), je suis parvenue à d'autres conclusions. Je commence, il me semble, à comprendre ce qui est arrivé. Je vous supplie toutefois de vous rappeler que je suis seule responsable de mes hypothèses, — et que ce sont des hypothèses, sans plus.

Lili n'a pas manqué à la foi conjugale : avec une nature si parfaitement droite, tout soupçon de trahison doit être exclu. Si elle vous paraissait, et si elle nous paraissait à tous absolument heureuse en ménage, c'est qu'elle l'était en effet. N'en doutez pas!

Lili, qui ne se permettait jamais même un mensonge officieux, Lili, qui veillait sur ses enfants à la mode des mamans d'autrefois, inquiète des livres qu'ils lisaient, des spectacles où ils étaient conduits, — Lili aurait entretenu derrière votre dos, derrière le dos de vos enfants, des relations avec un autre homme? Impossible, impossible, cher monsieur! Je ne prétends pas que vos oreilles aient mal entendu les paroles qu'elle vous a dites; mais ces paroles, vous les avez interprétées de travers.

Non pas une, mais cent fois, Lili m'a copieusement parlé de vous. Elle vous chérissait. Vous étiez pour elle l'idéal de l'homme, du mari, du père. Elle était fière de vous. Personnellement dépourvue d'ambition et de vanité (comme tant d'autres femmes excellentes), elle n'était ambitieuse et vaniteuse que pour vous.

Par exemple, à propos de telle ou telle opération chirurgicale que vous aviez brillamment « réussie », elle faisait de véritables conférences... Avec quel zèle, d'autre part, elle suivait vos travaux, je n'ai pas besoin de vous le rappeler : vous le savez mieux que personne. Elle s'est familiarisée avec le latin pour comprendre vos œuvres scientifiques. Et, malgré sa répulsion instinctive pour le sang, elle assistait à vos cours d'anatomie, à vos démonstrations.

Quand Lili vous a dit : « J'aime Schlegel et il y a de

longues années que je l'aime! » cela ne signifiait nullement : « Et, pendant tout ce temps-là, mon amour pour toi fut aboli... » Non : Lili vous aimait, et elle aimait aussi Schlegel. Tout cela est à la fois très simple et très compliqué.

Vous, avec la psychologie simpliste des hommes, vous pensez : « On aime Pierre ou on aime Paul. » Et, non sans apparence de raison, vous déclarez : « En quittant ma maison, Lili a tout au moins prouvé qu'à l'heure actuelle, c'est Schlegel seul qu'elle aime. »

Et moi, je soutiens que vous vous trompez.

Lili présentait tous les signes extérieurs d'une nature saine, pondérée. Eh bien! son fameux équilibre moral nous a tous induits en erreur. Derrière cette façade se masquait le plus féminin des attributs de la femme : une imagination déréglée.

Savez-vous, sais-je moi-même quels furent les rêves de Lili jeune fille? Malgré votre heureuse vie commune, avez-vous jamais tenté de pénétrer au fond de cette âme délicate? Non, n'est-ce pas? Quand il possède une femme comme vous possédiez la vôtre, un mari se juge en sûreté. L'ombre du doute ne vous a même pas effleuré. Vous n'avez jamais admis comme possible que Lili pût être privée de quelque chose, puisqu'elle vous avait. Vous vous êtes figuré que votre présence la comblait.

Or, je vais vous apprendre une chose : depuis bien des années, l'âme de Lili était tourmentée par des aspirations, par des désirs, qu'elle-même soupçonnait à peine, ou que, du moins, elle ne s'expliquait pas.

Vous n'êtes pas seulement une belle et lumineuse intelligence, vous êtes un cœur affectueux; vous n'êtes pas du tout ennuyeux, vous avez mille bonnes qualités, que Lili, d'ailleurs, portait aux nues. Mais vous n'avez rien de particulièrement poétique. Vous marchez d'aplomb dans la vie, croyant uniquement ce que vos yeux voient. Vous jugez les gens sans précipitation, mais avec une sévérité équitable; vos opinions sont rassises.

Opposez maintenant à cette ferme façon de penser l'indulgence illimitée que professait Lili. Rappelez-vous comme elle nous fit rire, bien souvent, lorsqu'elle s'obstinait à défendre tel ou tel criminel indéfendable! Son regard trahissait alors un

effort intense, et son cœur lui inspirait des arguments de pitié que n'eût pas fournis la raison. D'où lui venait cette sympathie ardente et diffuse à la fois? En face de nous, sceptiques et froids. elle se dressait toute seule, infiniment compatissante.

Mais elle en souffrait!

Rappelez-vous encore son plaisir à discuter les questions de philosophie religieuse. Elle n'était pas croyante dans le sens vulgaire du mot: il lui plaisait d'approfondir les choses qui mettaient son imagination en émoi. Tandis que nous autres, tout cela nous était indifférent ou nous assommait.

Et Lili, la douce Lili, se résignait...

Rappelez-vous encore sa passion pour les fleurs. C'était pour elle un malaise physique, que de voir des fleurs coupées sans que leur tige trempât dans l'eau. Elle acheta, un jour, sous mes yeux, à une vendeuse ambulante, tout ce qu'elle put porter de fleurs, pour leur donner l'eau qui leur manquait. Or. ni vous ni vos enfants n'aviez le sens des fleurs. Vous souteniez même qu'il est malsain d'en garder dans sa chambre : on n'en voyait guère chez vous. Lili ne murmurait pas là-contre.

Elle était insensible à la musique moderne. César Franck l'ennuyait; Wagner lui donnait la migraine. Un vieux clavecin était son instrument favori. Elle y jouait du Mozart tandis que ses quatre grandes filles tapotaient du Rubinstein sur un piano à queue et que vous, mon cher professeur, à vos minutes d'humeur rose, vous arpentiez la maison en sifflant à contre-temps « la mort d'Isolde ».

Enfin Lili eût aimé qu'on lui parlât doucement, lentement, et elle n'était entourée que de gens au verbe sonore.

« Bagatelles, — direz-vous, — tout cela! » D'accord. Mais ces bagatelles expliquent que, même en s'estimant heureuse chez elle, Lili ait ressenti certaines aspirations vagues, qui non seulement n'étaient point satisfaites, mais chaque jour étaient contrariées à votre insu. Lili ne rendait jamais autrui responsable : ayant heurté d'abord ses désirs intimes contre votre rude incompréhension. elle s'empressa de les contraindre; bien mieux, elle les condamna. C'est grâce à son merveilleux équilibre moral qu'elle remporta sur elle-même une si étrange victoire.

Elle était heureuse, voulant être heureuse. Une fois pour

toutes, elle avait décrété qu'elle était la plus fortunée des femmes, — de toutes manières, — et elle concentrait sur vous sa reconnaissance pour tant de félicité. Mais, au fond d'elle-même, tellement au fond que peut-être ses rêves n'en furent point agités, — au fond d'elle-même se cachait le secret malaise qui finalement causa la catastrophe. Je ne sais rien, je vous l'ai dit, de ses relations avec Schlegel. Je garantirais qu'elles furent surtout des relations d'âme à âme : elles n'en furent que plus dangereuses.

Connaissez-vous la voix de Schlegel, sa façon de parler? Moi, je me les rappelle. Il parle avec lenteur et le timbre de sa voix est merveilleusement doux : ce fut certainement le premier attrait qu'il exerça sur votre femme. Ensuite, tout doucement, elle glissa vers lui sans y songer. Ne résumait-il pas tout ce dont elle était sevrée?

A l'heure présente, cet homme est comme mort : il ne pourra donc jamais nous expliquer ce qui s'est passé entre elle et lui, — même si nous admettons qu'il se soit passé quelque chose. — Il est toutefois une chose que je sais, c'est que jusqu'à ces tout derniers temps Schlegel fut absorbé par une maîtresse qui n'était point Lili... Épris de Lili, se fût-il contenté de paroles et de pressions de mains? Et, comme Lili ne vous a point trompé physiquement (hypothèse inadmissible), j'inclinerais à supposer que Schlegel ignorait les sentiments qu'elle entretenait pour lui.

Extravagance? Non pas! Seulement, vous êtes un homme : vous ne pouvez pas comprendre que les exigences amoureuses de certaines femmes sont précisément en raison inverse de l'amour qu'elles éprouvent.

En somme, pourquoi Lili vous a-t-elle quitté? Pourquoi refuse-t-elle de s'expliquer? Pourquoi autorise-t-elle ainsi les pires hypothèses?

Je vais vous le dire. Lili aimait deux hommes à la fois : les natures, les qualités différentes de ces deux hommes satisfaisaient en elle des aspirations distinctes. Si Schlegel n'était pas tombé de cheval, s'il ne s'était pas cassé la colonne vertébrale, s'il n'avait pas perdu l'usage de toutes ses facultés, — Lili serait demeurée chez vous, et aurait continué d'être une épouse et une mère modèle. Réciproquement, si c'eût été vous que

le cheval eût jeté par terre, Lili aurait oublié Schlegel, n'aurait plu songé qu'à vous, n'aurait plus respiré que pour vous.

Le hasard a voulu que l'accident frappât votre rival. Lili n'a pas eu la force de combattre cette douleur soudaine. Son équilibre a chaviré : elle a senti subitement la fausseté de sa situation. L'amour dont son imagination s'était repue lui est apparu comme le seul véritable; il lui a semblé qu'elle trahissait, à la fois, vous, Schlegel, elle-même. La nécessité du sacrifice s'est imposée à elle comme une condition de la vie : elle a tout renoncé pour donner une preuve de son amour.

Quant à vous, mon cher professeur, vous avez agi comme un sot. Il est vrai que tout homme de stature morale moyenne aurait agi comme vous. Chez vous, comme chez la plupart des hommes, la vanité blessée parle plus haut que le cœur. Il y avait deux hypothèses : ou bien Lili était folle, ou bien elle était responsable. Or vous teniez sa raison pour saine.

« Donc, avez-vous conclu, elle m'a trompé de sang-froid. Elle désire s'en aller : qu'elle parte! Son sort ne me regarde plus; je m'en lave les mains. »

Vous m'écrivez que provisoirement vous n'avez avoué la chose qu'à vos deux filles aînées. Ce qui m'étonne, c'est que vous n'ayez pas inventé à leur usage quelque histoire bien convenable.

Décidément, Lili vous a mieux connu que je ne le croyais : sous votre bonté apparente se cache un cœur froid, égoïste. Elle a compris que, du jour où une de ses pensées, un de ses sentiments s'émancipait de votre tutelle, elle devenait une étrangère dans votre maison, et vous, vous l'avez laissée partir, supposant qu'elle avait joué derrière votre dos une gentille petite comédie, dont j'étais la confidente et peut-être l'instigatrice.

Lili s'est réfugiée chez la vieille nourrice de ses enfants. Comme c'est significatif! Lili, qui possède juste autant d'amis que vous et moi, a compris, avec son instinct délicat, que pas un d'eux ne serait l'ami de son malheur.

Si vous aviez, mon cher professeur, quelque grandeur d'âme, savez-vous ce que vous feriez? Vous obtiendriez du chef de clinique l'humble satisfaction que Lili réclame : qu'on l'admette auprès de Schlegel jusqu'à sa fin, si prochaine.

Pensez bien à ce que je vous dis : Lili est la même que toujours. Elle vous aime, et un tel procédé, de votre part, la remplirait de gratitude heureuse. Qu'importe si, pendant les quelques jours que peut traîner l'agonie de ce condamné, — qui ne peut la reconnaître, qui ne peut ni dire un mot ni faire un mouvement, — qu'importe si pendant ce temps-là vos habitudes sont un peu dérangées?

Ayant, avec votre consentement, assisté Schlegel en ses derniers moments, Lili ne refusera certainement pas, quand il sera mort, de réintégrer le domicile conjugal. Il est possible, que, d'abord, elle ne vous dissimule pas sa douleur : eh bien! votre devoir sera de comprendre cette douleur et de la calmer par votre tendresse.

Je connais un peu Schlegel; je l'ai même vu assez souvent, il y a quelques années. Sans être une personnalité éminente, il avait cependant tout ce qui plaît aux femmes. Il leur semblait capable de toutes les vertus héroïques dont elles rêvent. Me comprenez-vous?

J'imagine fort bien qu'une femme prisant surtout l'énergie chez l'homme dotât Schlegel d'une force inflexible. Et j'imagine aussi qu'une femme sensible surtout à la douceur attribuât à Schlegel la plus harmonieuse mansuétude... Le secret est peut-être que cet homme, qui a connu tant de femmes, savait prendre chacune d'elles selon son tempérament. — Qualité rare!

Schlegel était un homme en chair et en os; mais il aurait pu être un personnage de roman ou une figure peinte, — Lili serait pareillement tombée amoureuse de lui, parce que son amour était purement imaginatif...

Et maintenant, agissez comme bon vous semblera. Mais je vous avertis d'une chose : si ce n'est pas vous qui vous occupez de Lili, ce sera moi. Je suis une grande égoïste, et le confesse volontiers. Mais j'aime Lili, et, si vous l'abandonnez de cette façon cruelle et maladroite, je la ferai venir ici avec moi et je saurai bien remplacer pour elle un mari ingrat, et une bande d'enfants stupides et indifférents. Une seule des larmes de Lili me touche plus que toute votre colère d'homme.

Encore un mot, et j'ai fini. Si je me rappelle bien, Lili est d'un an plus âgée que vous. N'auriez-vous pu, monsieur le

gynécologue, trouver dans ce fait une explication? Si Lili avait trente-cinq ou cinquante-huit ans, ce qui vous met en courroux ne serait point advenu. Je n'aime guère à permettre qu'un étranger regarde dans mes affaires personnelles et, tout mari de ma cousine que vous êtes, vous m'êtes extrêmement étranger. Pourtant je dois vous dire ceci : les femmes de notre âge traversent une période critique, je l'éprouve chaque jour. La présente lettre, que je vous écris aujourd'hui avec le plus parfait sang-froid, je n'aurais pas pu vous l'écrire la semaine dernière : vous auriez reçu à sa place une suite d'injures décousues.

Montrez à Lili que votre prétendu amour n'était pas de l'égoïsme pur et simple.

Mille bons souvenirs.

ELSIE LINDTNER

P.-S. — Pour ce qui me concerne personnellement, je renonce à répondre à vos suggestions. Je ne pouvais pas agir autrement que je n'ai fait. Et je ne regrette rien.

KARIN MICHAËLIS

Texte français de MARCEL PRÉVOST.

(La fin au prochain numéro.)

TOLSTOÏ[1]

Tolstoï ne renonça jamais à l'art. Un grand artiste ne peut, même s'il le veut, abdiquer sa raison de vivre. Il peut, pour des causes religieuses, renoncer à publier; il ne le peut à écrire. Jamais Tolstoï ne cessa de composer des romans et des pièces de théâtre. M. Paul Boyer, qui l'a vu à Iasnaïa Poliana, dans ces dernières années, dit qu'il menait de front les œuvres d'évangélisation ou de polémique, et les œuvres d'imagination; il se délassait des unes par les autres. Quand il avait terminé quelque traité social, quelque *Appel aux Dirigeants* ou *aux Dirigés*, il s'accordait le droit de reprendre une des belles histoires qu'il se contait à lui-même, — tel son *Hadji-Mourad*, une épopée militaire, qui chante un épisode des guerres du Caucase et de la résistance des montagnards, sous Schamyl[2]. — L'art était resté son délassement, son plaisir. Mais il eût regardé comme une vanité d'en faire parade. A part son *Cycle de lectures pour tous les jours de l'année* (1904-1905), où il rassembla les « Pensées de divers écrivains sur la vérité et la vie », — véritable anthologie de la sagesse poétique du monde, depuis les livres saints d'Orient jusqu'aux artistes contemporains, — presque toutes ses œuvres proprement artistiques, à partir de 1900, sont restées manuscrites[3].

1. Voir la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

2. Voir *le Temps* du 2 novembre 1902.

3. Ces œuvres doivent paraître, dans quelques mois, sous la surveillance de la comtesse Alexandra, fille de Tolstoï. La liste en a été publiée dans

En revanche, il jetait hardiment, ardemment, ses écrits polémiques et mystiques dans la bataille sociale. De 1900 à 1910, elle absorbe le meilleur de ses forces. La Russie traversait une crise formidable, où l'empire des tsars parut un moment craquer sur ses bases, et près de s'effondrer. La guerre russo-japonaise, la débâcle qui suivit, l'agitation révolutionnaire, les mutineries de l'armée et de la flotte, les massacres, les troubles agraires, semblaient marquer « la fin d'un monde », — comme le dit le titre d'un ouvrage de Tolstoï. — Le paroxysme de la crise fut atteint entre 1904 et 1905. Tolstoï publia, dans ces années, une série d'œuvres retentissantes : *Guerre et Révolution, le Grand Crime, la Fin d'un Monde*. Durant cette dernière période de dix ans, il occupe une situation unique, non seulement en Russie, mais dans l'univers. Il est seul, étranger à tous les partis, à toutes les patries, rejeté de son Église, qui l'a excommunié [1]. La logique de sa raison, l'intransigeance de sa foi, l'ont « acculé à ce dilemme : Se séparer des autres hommes, ou de la vérité ». Il s'est souvenu du dicton russe : « Un vieux qui ment, c'est un riche qui vole », et il s'est séparé des hommes, pour dire la vérité. Il la dit tout entière à tous. Le vieux chasseur de mensonges continue de traquer infatigablement toutes les superstitions religieuses ou sociales, tous les fétiches. Il n'en a pas seulement aux anciens

différents journaux; nous y relevons, avec *Hadji-Mourad*, — *le Père Serge*, — psychologie d'un religieux, — *Elle possède toutes les qualités*, — étude de femme, — le *Journal d'un fou*, le *Journal d'une mère*, l'*Histoire d'un Doukhobor*, l'*Histoire d'une ruche*, le *Journal posthume de Theodor Kouzmitch*, *Aliocha Govchkof*, *Tikhon et Mélanie*, *Après le bal*, *La lune brille dans les ténèbres*, *Un jeune tsar*, *Ce que j'ai vu en rêve*, *Qui a tué?* (idées sociales), *le Socialisme moderne*; une comédie : *la Savante*, *Enfantine Sagesse*, — scènes d'enfants qui s'entretiennent de sujets moraux, — *le Cadavre vivant*, — drame en seize tableaux, — *C'est elle qui est cause de tout*, — comédie paysanne en deux actes, contre l'alcoolisme (elle semble avoir été la dernière production littéraire de Tolstoï, mai-juin 1910), — et beaucoup d'études sociales. — On annonce que le tout formera 2 volumes in-8° de 600 pages chacun. — Peut-être y reviendrons-nous, après la publication.

Mais l'œuvre capitale qu'il restera à publier sera le *Journal* de Tolstoï, qui embrasse une quarantaine d'années de sa vie, et remplira, dit-on, trente volumes d'impression.

1. L'excommunication de Tolstoï par le Saint-Synode est du 22 février 1901. Elle fut motivée par un chapitre de *Résurrection*, relatif à la messe et à l'Eucharistie. Ce chapitre — nous le regrettons — a été supprimé dans la traduction française.

pouvoirs malfaisants, à l'Église persécutrice, à l'autocratie tsarienne. Peut-être même s'apaise-t-il à leur égard, maintenant que tout le monde leur jette la pierre : on les connaît, elles ne sont plus si redoutables! Et, après tout, elles font leur métier, elles ne trompent pas. La lettre de Tolstoï au tsar Nicolas II[1] est, dans sa vérité implacable pour le souverain, pleine de douceur pour l'homme, qu'il appelle son « cher frère », qu'il prie de « lui pardonner s'il l'a chagriné sans le vouloir »; et il signe : « Votre frère qui vous souhaite le véritable bonheur ».

Mais ce que Tolstoï pardonne le moins, ce qu'il dénonce avec virulence, ce sont les nouveaux mensonges, ce ne sont pas les anciens qui sont percés à jour. Ce n'est pas le despotisme, c'est l'illusion de la liberté. Et l'on ne sait pas ce qu'il hait le plus, parmi les sectateurs de nouvelles idoles, des socialistes ou des « libéraux ».

Il avait pour les libéraux une antipathie de longue date. Tout de suite, il l'avait ressentie, quand, officier de Sébastopol, il s'était trouvé dans le cénacle des gens de lettres de Saint-Pétersbourg. Ç'avait été une des causes de son malentendu avec Tourgueniev. L'aristocrate orgueilleux, l'homme d'antique race, ne pouvait supporter ces intellectuels et leur prétention de faire, bon gré mal gré, le bonheur de la nation, en lui imposant leurs utopies. Très Russe, de vieille souche[2], il avait une défiance pour les nouveautés libérales, pour ces idées constitutionnelles qui venaient d'Occident; et ses deux voyages en Europe ne firent que fortifier ses préventions. Au retour du premier voyage, il écrit :

Éviter l'ambition du libéralisme[3].

Au retour du second :

La société privilégiée n'a aucunement le droit d'élever à sa manière le peuple qui lui est étranger[4].

Dans *Anna Karénine*, il expose largement son dédain pour

1. Sur la nationalisation du sol. — Voir *le Grand Crime*, 1905.

2. « Pur Russe de la vieille Moscovie, — dit M. A. Leroy-Beaulieu, — Grand-Russien au sang slave mâtiné de finnois, physiquement un type du peuple plus que de l'aristocratie. » (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1910.)

3. 1857.

4. 1862.

les libéraux. Levine refuse de s'associer à l'œuvre des institutions provinciales pour instruire le peuple et aux innovations qui sont à l'ordre du jour. Le tableau des élections à l'assemblée provinciale montre le marché de dupe que fait un pays en substituant à son ancienne administration conservatrice une administration libérale. Rien de changé, mais un mensonge de plus, et des maîtres de moins bonne race. Le représentant de l'aristocratie dit, avec une ironie hautaine :

« Nous ne valons peut-être pas grand'chose, mais nous n'en avons pas moins duré mille ans. »

Et Tolstoï s'indigne contre l'abus que les libéraux font du mot : « Peuple », « Volonté du Peuple... » Eh! que savent-ils du peuple? Qu'est-ce que le peuple?

Mais c'est surtout à l'époque où le mouvement libéral semble sur le point de réussir et fait convoquer la première Douma que Tolstoï exprime violemment sa désapprobation pour les idées constitutionnelles :

En ces derniers temps, la déformation du christianisme a donné lieu à une nouvelle supercherie qui a mieux enfoncé nos peuples dans leur servilité. A l'aide d'un système complexe d'élections parlementaires, il leur fut suggéré qu'en élisant leurs représentants directement ils participaient au gouvernement, et qu'en leur obéissant, ils obéissaient à leur propre volonté, ils étaient libres. C'est une supercherie. Le peuple ne peut exprimer sa volonté, même avec le suffrage universel : 1° parce qu'une pareille volonté collective d'une nation de plusieurs millions d'habitants ne peut exister; 2° parce que même si elle existait, la majorité des voix ne serait pas son expression. Sans insister sur ce fait que les élus légifèrent et administrent, non pour le bien général, mais pour se maintenir au pouvoir, — sans appuyer sur le fait de la dépravation du peuple due à la pression et à la corruption électorale, — ce mensonge est particulièrement funeste, en raison de l'esclavage présomptueux où tombent ceux qui s'y soumettent... Ces hommes libres rappellent les prisonniers qui s'imaginent jouir de la liberté lorsqu'ils ont le droit d'élire ceux parmi leurs geôliers qui sont chargés de la police intérieure de la prison... Un membre d'un État despotique peut être entièrement libre, même parmi les plus cruelles violences. Mais un membre d'un État constitutionnel est toujours esclave, car il reconnaît la légalité des violences commises contre lui... Et voici qu'on

voudrait amener le peuple russe au même état d'esclavage constitutionnel que les autres peuples européens[1]!...

Dans son éloignement du libéralisme, c'est le dédain qui domine. A l'égard du socialisme, c'est — ou, plutôt, ce serait — la haine, si Tolstoï ne se défendait de haïr qui que ce soit. Il le déteste doublement, parce que le socialisme amalgame en lui deux mensonges : celui de la liberté et celui de la science. Ne se prétend-il pas fondé sur on ne sait quelle science économique, dont les lois absolues régentent le progrès du monde! Tolstoï est très sévère pour la science. Il a des pages d'une ironie terrible sur cette superstition moderne et « ces futiles problèmes » :

Origine des espèces, analyse spectrale, nature du radium, théorie des nombres, animaux fossiles et autres sornettes, auxquelles on attribue aujourd'hui la même importance qu'on attribuait, au moyen âge, à l'Immaculée Conception ou à la Dualité de la Substance...

1. *La Fin d'un Monde* (1905-janvier 1906).

Cf. le télégramme adressé par Tolstoï à un journal américain : « L'agitation des Zemstvos a pour objet de limiter le pouvoir despotique et d'établir un gouvernement représentatif. Qu'ils réussissent ou non, le résultat certain sera l'ajournement de la véritable amélioration sociale. L'agitation politique, en donnant l'illusion funeste de cette amélioration par des moyens extérieurs, arrête le vrai progrès, comme on peut le constater par l'exemple de tous les États constitutionnels : France, Angleterre, Amérique. » (Préface à la traduction française du *Grand Crime*, 1905.)

Dans une longue et intéressante lettre à une dame, qui lui demandait de faire partie d'un *Comité de propagation de la lecture et de l'écriture parmi le peuple*, Tolstoï exprime d'autres griefs contre les libéraux : — Ils ont toujours joué le rôle de dupes; ils se font les complices, par peur, de l'autocratie; leur participation au gouvernement donne à celui-ci un prestige moral, et les habitue à des compromis, qui font d'eux les instruments du pouvoir. Alexandre II disait que tous les libéraux étaient à vendre, pour des honneurs, sinon pour de l'argent. Alexandre III a pu anéantir sans risques l'œuvre libérale de son père. « Les libéraux chuchotaient entre eux que cela ne leur plaisait pas, mais ils continuaient de prendre part aux tribunaux, aux services d'État, à la presse; dans la presse, il faisaient allusion aux choses pour lesquelles l'allusion était permise, mais ils se taisaient sur ce dont il était défendu de parler, et ils inséraient tout ce qu'on leur ordonnait d'insérer ». Ils font de même sous Nicolas II : « Quand ce jeune homme qui ne sait rien, qui ne comprend rien, répond avec effronterie et avec manque de tact aux représentants du peuple, les libéraux protestent-ils? Nullement. De tous côtés, on envoie au jeune tsar de lâches et flatteuses félicitations. » (*Correspondance inédite*, pp. 283-306.)

Il raille

... ces servants de la science, qui, de même que les servants de l'Église, se persuadent et persuadent aux autres qu'ils sauvent l'humanité, qui, de même que l'Église, croient en leur infaillibilité, ne sont jamais d'accord entre eux, se divisent en chapelles, et qui, de même que l'Église, sont la cause principale de la grossièreté, de l'ignorance morale, du retard que met l'homme à s'affranchir du mal dont il souffre : car ils ont rejeté la seule chose qui pouvait unir l'humanité, la conscience religieuse[1].

Mais son inquiétude redouble et son indignation éclate, quand il voit cette arme dangereuse du nouveau fanatisme dans les mains de ceux qui prétendent régénérer l'humanité. Tout révolutionnaire l'attriste, quand il recourt à la violence; mais le révolutionnaire intellectuel et théoricien lui fait horreur : c'est un pédant meurtrier, une âme orgueilleuse et sèche, qui n'aime pas les hommes, qui n'aime que ses idées[2].

De basses idées, d'ailleurs :

Le socialisme a pour but la satisfaction des besoins les plus bas de l'homme : son bien-être matériel. Et ce but même, il est impuissant à l'atteindre par les moyens qu'il préconise[3].

Le socialisme est sans amour. Il n'a que de la haine pour les oppresseurs, et « une envie noire pour la vie douce et rassasiée des riches : une avidité de mouches qui se rassemblent

1. *Guerre et Révolution.*

Dans *Résurrection*, lors de l'examen en cassation du jugement de la Maslova, au Sénat, c'est un darwiniste matérialiste qui est le plus opposé à la revision, parce qu'il est choqué secrètement de ce que Nekhludov veuille épouser par devoir une prostituée : toute manifestation du devoir, et plus encore du sentiment religieux, lui fait l'effet d'une injure personnelle (p .359).

2. Voir, comme types, dans *Résurrection*, Novodvorov, le meneur révolutionnaire, dont la vanité et l'égoïsme excessifs ont stérilisé la grande intelligence : nulle imagination; « absence totale des qualités morales et esthétiques qui produisent le doute ». A côté de lui, et attaché à ses pas, comme son ombre, Markel, l'ouvrier, devenu révolutionnaire par humiliation et par désir de vengeance, adorateur passionné de la science qu'il ne comprend pas, anticlérical avec fanatisme, et ascétique.

On trouvera aussi, dans *Encore trois morts*, ou *le Divin et l'Humain* (paru dans le volume intitulé *les Révolutionnaires*, 1906), quelques spécimens de la nouvelle génération révolutionnaire : Romane et ses amis, qui méprisent les anciens terroristes et prétendent arriver scientifiquement à leurs fins, en transformant le peuple agriculteur en peuple industriel.

3. Lettre au Japonais Izo-Abe, fin 1904. (*Corresp. inéd.*)

autour des déjections[1] ». Quand il aura vaincu, l'aspect du monde sera terrible. La horde européenne se jettera sur les peuples faibles et sauvages, et avec une force redoublée ; elle en fera des esclaves, afin que les anciens prolétaires de l'Europe puissent tout à leur aise se dépraver par le luxe oisif, comme les Romains .

Heureusement, la meilleure force du socialisme se dépense en fumées, — en discours, — comme ceux de M. Jaurès...

Quel admirable orateur! Il y a de tout dans ses discours, — et il n'y a rien... Le socialisme, c'est un peu comme notre orthodoxie russe : vous le pressez, vous le poussez dans ses derniers retranchements, vous croyez l'avoir saisi ; et brusquement il se retourne et vous dit : « Mais non! je ne suis pas celui que tu crois, je suis autre. » Et il vous glisse dans la main[3].

Patience! Fions-nous au temps :

Il en sera des théories socialistes comme des modes de femmes qui très rapidement passent du salon à l'antichambre[4].

Si Tolstoï fait ainsi la guerre aux libéraux et aux socialistes, ce n'est pas, tant s'en faut, pour laisser le champ libre à l'autocratie ; c'est au contraire pour que la bataille se livre dans toute son ampleur entre le vieux monde et le monde nouveau, après qu'on aura éliminé de l'armée les éléments troubles et dangereux. Car lui aussi, il croit dans la Révolution. Mais sa Révolution a une bien autre envergure que celle des révolutionnaires : c'est celle d'un croyant mystique du moyen âge, qui attend pour le lendemain — pour aujourd'hui peut-être — le règne du Saint-Esprit :

Je crois qu'à cette heure précise commence la grande révolution qui se prépare depuis deux mille ans dans le monde chrétien, — la révolution qui substituera au christianisme corrompu et au régime de domination qui en découle le véritable christianisme, base de l'égalité entre les hommes et de la vraie liberté, à laquelle aspirent tous les êtres doués de raison[5].

1. *Entretiens*, notés par Ténéromo (publiés dans *Révolutionnaires*, 1906).
2. *Ibid.*
3. Conversation avec M. Paul Boyer. (*Le Temps*, 4 novembre 1902.)
4. *Ibid.*
5. *La Fin d'un Monde.*

Et quelle heure choisit-il, le voyant prophétique, pour annoncer la nouvelle ère de bonheur et d'amour? — L'heure la plus sombre de la Russie, l'heure des désastres et des hontes. Pouvoir superbe de la foi créatrice! Tout est lumière autour d'elle, — jusqu'à la nuit. Tolstoï aperçoit dans la mort les signes du renouvellement : dans les calamités de la guerre de Mandchourie, dans la débâcle des armées russes, dans l'affreuse anarchie et la sanglante lutte de classes qui a suivi. Sa logique de rêve tire de la victoire du Japon cette conclusion étonnante que la Russie doit se désintéresser de toute guerre : car les peuples non chrétiens auront toujours l'avantage, à la guerre, sur les peuples chrétiens « qui ont franchi la phase de soumission servile ». — Est-ce abdication pour son peuple? — Non, c'est orgueil suprême. La Russie doit se désintéresser de toute guerre, parce qu'elle doit accomplir « la grande révolution » :

La révolution de 1905, qui affranchira les hommes de l'oppression brutale, doit commencer en Russie. — Elle commence.

Pourquoi donc la Russie doit-elle jouer ce rôle de peuple élu? — Parce que la révolution nouvelle doit avant tout réparer « le Grand Crime », la monopolisation du sol au profit de quelques milliers de riches, l'esclavage de millions d'hommes, — le plus cruel des esclavages [1]. — Et parce que nul peuple n'a autant conscience de cette iniquité que le peuple russe [2].

1. « Le plus cruel des esclavages est d'être privé de la terre. Car l'esclave d'un maître est l'esclave d'un seul; mais l'homme privé du droit à la terre est l'esclave de tout le monde. » (*Le Grand Crime.*)

2. La Russie était en effet dans une situation spéciale; et, si le tort de Tolstoï a été de généraliser, de conclure d'après elle à l'ensemble des États européens, on ne peut s'étonner qu'il ait été surtout sensible aux souffrances qui le touchaient de plus près. — Voir, dans *le Grand Crime*, ses conversations, sur la route de Toula, avec les paysans, qui tous manquent de pain, parce que la terre leur manque, et qui tous, au fond d'eux-mêmes, attendent que la terre leur revienne. — La population agricole de la Russie forme les 80 p. 100 de la nation. Une centaine de millions d'hommes, dit Tolstoï, meurent de faim, par la mainmise des propriétaires fonciers sur le sol : quand on vient leur parler, pour remédier à leur mal, de la liberté de la presse, de la séparation de l'Église et de l'État, de la représentation nationale, et même de la journée de huit heures, on se moque d'eux, impudemment. « Ceux qui ont l'air de chercher partout des moyens d'améliorer

Mais surtout parce que le peuple russe est, de tous les peuples, le plus pénétré du vrai christianisme, et que la révolution doit être chrétienne, pour réaliser la loi d'union et d'amour. Or, cette loi d'amour ne peut s'accomplir, si elle ne s'appuie sur la loi de non-résistance au mal[1]. Et cette non-résistance (notons-le bien, nous qui avons le tort d'y voir une utopie personnelle à Tolstoï et à quelques rêveurs) est et a toujours été un trait essentiel du peuple russe :

Le peuple russe a toujours observé à l'égard du pouvoir une tout autre attitude que les autres peuples européens. Jamais il n'est entré en lutte contre le pouvoir; jamais surtout il n'y a participé, et par conséquent il n'a pu en être souillé. Il l'a considéré comme un mal qu'il faut éviter. Une antique légende représente les Russes priant les Variagues de venir les gouverner. La majorité des Russes a toujours mieux aimé supporter les actes de violence que d'y répondre ou d'y tremper. Elle s'est donc toujours soumise...

Soumission volontaire, qui n'a aucun rapport avec l'obéissance servile :

Le vrai chrétien peut se soumettre, il lui est même impossible de ne pas se soumettre sans lutte à toute violence; mais il ne saurait y obéir, c'est-à-dire en reconnaître la légitimité[2].

Au moment où Tolstoï écrivait ces lignes, il était sous l'émotion d'un des plus tragiques exemples de cette non-résistance héroïque d'un peuple, — la sanglante manifestation du 22 jan-

la condition des masses populaires rappellent ce qui se passe au théâtre, quand tous les spectateurs voient parfaitement l'acteur qui est caché, tandis que ses partenaires, qui le voient très bien aussi, feignent de ne pas le voir et s'efforcent à se distraire mutuellement. » — Nul autre remède que de rendre la terre au peuple qui travaille. Et, pour la solution de cette question foncière, Tolstoï préconise la doctrine de Henry George et son projet d'un impôt unique sur la valeur du sol. C'est son Évangile économique, il y revient inlassablement, et se l'est si bien assimilé que souvent, dans ses œuvres, il reprend les expressions et jusqu'à des phrases entières de Henry George.

1. Dans une lettre de 1900 à un ami (*Corresp. inéd.*, p. 312), Tolstoï se plaint de la fausse interprétation donnée à son principe de la non-résistance. On confond : « Ne t'oppose pas au mal par le mal » avec : « Ne t'oppose pas au mal », c'est-à-dire avec : « Sois indifférent au mal ». « Au lieu que la lutte contre le mal est le seul objet du christianisme, et que le commandement de la non-résistance au mal est donné comme le moyen de lutte le plus efficace. »

2. *La Fin d'un Monde.*

vier 1905, à Saint-Pétersbourg, où une foule désarmée, conduite par le pope Gapone, se laissa fusiller, sans un cri de haine, sans un geste pour se défendre.

Depuis longtemps en Russie, les « vieux croyants », ceux qu'on nommait les « sectateurs », pratiquaient opiniâtrement, malgré les persécutions, la non-obéissance à l'État, et refusaient de reconnaître la légitimité du pouvoir [1]. Grâce à l'absurdité de la guerre russo-japonaise, cet état d'esprit n'eut pas de peine à se propager dans le peuple des campagnes. Les refus de service militaire se multiplièrent; et, plus ils furent cruellement réprimés, plus la révolte grossit au fond des cœurs. — D'autre part, des provinces, des races entières, sans connaître Tolstoï, avaient donné l'exemple du refus absolu et passif d'obéissance à l'État : les Doukhobors du Caucase, dès 1898, les Géorgiens de la Gourie, vers 1905. Tolstoï agit beaucoup moins sur ces mouvements qu'ils n'agirent sur lui, et l'intérêt de ses écrits est justement qu'en dépit de ce qu'ont prétendu les écrivains du parti de la révolution, comme Gorki [2], il fut la voix du vieux peuple russe.

L'attitude qu'il garda envers ces hommes qui mettaient en pratique, au péril de leur vie, les principes qu'il professait [3],

1. Tolstoï a représenté deux types de ces « sectateurs », l'un à la fin de *Résurrection*, l'autre dans *Encore trois morts*.

2. Après la condamnation par Tolstoï de l'agitation des Zemstvos, Gorki, se faisant l'interprète du mécontentement de ses amis, écrivait : « Cet homme est devenu l'esclave de son idée. Il y a longtemps qu'il s'isole de la vie russe et n'écoute plus la voix du peuple. Il plane trop haut au-dessus de la Russie. »

3. C'était pour lui une souffrance de n'être pas persécuté. Il avait la soif du martyre; mais le gouvernement, fort sage, se gardait bien de la satisfaire.

« Autour de moi, on persécute mes amis et on me laisse tranquille, bien que, s'il y a quelqu'un de nuisible, ce soit moi. Évidemment, je ne vaux pas la persécution, et j'en suis honteux. » (Lettres à Ténéromo, 1892. *Corresp. inéd.*, p. 184.)

« Évidemment, je ne suis pas digne des persécutions, et il me faudra mourir ainsi, sans avoir pu, par des souffrances physiques, témoigner de la vérité. » (A Ténéromo, 16 mai 1892. *Ibid.*, p. 186.)

« Il m'est pénible d'être en liberté. » (A Ténéromo, 1er juin 1894. *Ibid.*, p. 188.)

Dieu sait pourtant qu'il ne faisait rien pour cela! Il insulte les tsars, il attaque la patrie, « cet horrible fétiche auquel les hommes sacrifient leur vie et leur liberté et leur raison. » (*La Fin d'un Monde.*) — Voir, dans *Guerre et Révolution*, le résumé qu'il trace de l'histoire de Russie. C'est

fut très modeste et très digne. Pas plus avec les Doukhobors et les Gouriens qu'avec les soldats réfractaires, il ne se pose en maître qui enseigne :

> Celui qui ne supporte aucune épreuve ne peut rien apprendre à celui qui en supporte [1].

Il implore « le pardon de tous ceux que ses paroles et ses écrits ont pu conduire aux souffrances [2] ». Jamais il n'engage personne à refuser le service militaire. C'est à chacun de se décider soi-même. S'il a affaire à quelqu'un qui hésite, « il lui conseille toujours d'entrer au service et de se soumettre en tout, aussi longtemps que ce ne lui sera pas moralement impossible » : car, si l'on hésite, c'est que l'on n'est pas mûr, et « mieux vaut qu'il y ait un soldat de plus qu'un hypocrite ou un renégat, ce qui est le cas pour ceux qui entreprennent des œuvres au-dessus de leurs forces [3] ». Il se défie de la résolution du réfractaire Gontcharenko. Il craint « que ce jeune homme n'ait été entraîné par l'amour-propre et par la gloriole, non par l'amour de Dieu [4] ».

Aux Doukhobors il écrit de ne pas persister dans leur refus d'obéissance, par orgueil et par respect humain, mais, « s'ils en sont capables, de délivrer des souffrances leurs faibles femmes et leurs enfants. Personne ne les condamnera pour cela ». Ils ne doivent s'obstiner « que si l'esprit du Christ est ancré en eux, parce qu'alors ils seront heureux de souffrir [5] ». Quoi qu'il arrive, il prie ceux qui se font persécuter de « ne rompre à aucun prix leurs rapports aimants avec ceux qui les persécu-

une galerie de monstres : « Le détraqué Ivan le terrible, l'aviné Pierre Ier, l'ignorante cantinière Catherine Ire, la débauchée Élisabeth, le dégénéré Paul, le parricide Alexandre Ier », — le seul pour qui Tolstoï ait pourtant une tendresse secrète, — « le cruel et ignorant Nicolas Ier, Alexandre II, peu intelligent, plutôt mauvais que bon, Alexandre III, à coup sûr un sot, brutal et ignorant, Nicolas II, un innocent officier de hussards, avec un entourage de coquins, un jeune homme qui ne sait rien, qui ne comprend rien. »

1. Lettre à Gontcharenko, réfractaire, 17 janvier 1905. (*Corresp. inéd.* p. 264.)

2. Aux Doukhobors du Caucase, 1898. (*Ibid.*, p. 239.)

3. Lettre à un ami, 1900. (*Ibid.*, p. 308-9.)

4. A Gontcharenko, 2 février 1905. (*Ibid.*, p. 265.

5. Aux Doukhobors du Caucase, 1898. (*Ibid.*, p. 240.

tent[1] ». Il faut aimer Hérode, comme il le déclara, dans une belle lettre à un ami :

Vous dites : « On ne peut aimer Hérode. » — Je l'ignore, mais je sens, et vous aussi, qu'il faut l'aimer. Je sais, et vous aussi, que si je ne l'aime pas, je souffre, que la vie n'est pas en moi[2].

Divine pureté, ardeur inlassable de cet amour, qui finit par ne plus se contenter des paroles mêmes de l'Évangile : « Aime ton prochain comme toi-même », parce qu'il y trouve encore un relent d'égoïsme[3] !

Amour trop vaste, au gré de certains, et si dégagé de tout égoïsme humain qu'il se dilue dans le vide! — Et pourtant, qui, plus que Tolstoï, se défie de « l'amour abstrait » ?...

Le plus grand péché d'aujourd'hui : l'amour abstrait des hommes, l'amour impersonnel pour ceux qui sont quelque part, au loin... Aimer les hommes qu'on ne connaît pas, qu'on ne rencontrera jamais, c'est si facile ! On n'a besoin de rien sacrifier. Et on est si content de soi ! La conscience est bernée... Non. Il faut aimer le prochain, — celui avec qui l'on vit, et qui vous gêne[4].

Je lis dans la plupart des études sur Tolstoï que sa philosophie et sa foi ne sont pas originales. Il est vrai : la beauté de ces pensées est trop éternelle pour qu'elle paraisse jamais une nouveauté à la mode. — D'autres relèvent leur caractère utopique. Il est encore vrai : elles sont utopiques, comme l'Évangile. Un prophète est, aussi, un utopiste; il vit, dès ici-bas, de la vie éternelle; et que cette apparition nous ait été accordée, que nous ayons vu parmi nous le dernier des prophètes, que le plus grand de nos artistes ait cette auréole au front, — c'est là, me semble-t-il, un fait plus original et d'importance plus grande pour le monde qu'une religion de plus ou une philosophie nouvelle. Aveugles, ceux qui ne voient

1. A Gontcharenko, 17 janvier 1905. (*Corresp. inéd.*, p. 264.)

2. A un ami, novembre 1901. (*Ibid.*, p. 326.)

3. « C'est comme une fente dans la machine pneumatique. Tout le souffle d'égoïsme qu'on voulait aspirer de l'âme humaine y rentre. » — Et Tolstoï s'ingénie à prouver que le texte original a été mal lu, et que la parole exacte du second commandement était : « Aime ton prochain comme Lui-même », c'est-à-dire comme Dieu. (*Entretiens avec Ténéromo.*)

4. *Entretiens avec Ténéromo.*

pas le miracle de cette grande âme, incarnation de l'amour fraternel, dans un siècle et un peuple ensanglantés par la haine!



Sa figure avait pris les traits définitifs sous lesquels elle restera dans la mémoire des hommes : le large front que traverse l'arc d'une double ride, les broussailles blanches des sourcils, la barbe de patriarche qui rappelle le Moïse de Dijon. Le vieux visage s'était adouci, attendri; il portait la marque de la maladie, du chagrin, de l'affectueuse bonté. Comme il avait changé, depuis la brutalité presque animale des vingt ans et la raideur empesée du soldat de Sébastopol! Mais les yeux clairs ont toujours leur fixité profonde, cette loyauté de regard qui ne cache rien de soi, et à qui rien n'est caché.

Neuf ans avant sa mort, dans la réponse au Saint-Synode (17 avril 1901), Tolstoï disait :

Je dois à ma foi de vivre dans la paix et la joie, et de pouvoir aussi, dans la paix et la joie, m'acheminer vers la mort.

Je songe, en l'entendant, à la parole antique : « On ne doit appeler heureux aucun homme avant qu'il soit mort. »

Cette paix et cette joie, qu'alors il se vantait d'avoir, lui sont-elles restées fidèles?

Les espérances de la « grande révolution » de 1905, s'étaient évanouies. Des ténèbres amoncelées la lumière attendue n'était point sortie. Aux convulsions révolutionnaires succédait l'épuisement. A l'ancienne injustice rien n'avait changé, sinon que la misère avait empiré encore. Déjà, en 1906, Tolstoï a perdu confiance dans la vocation historique du peuple slave de Russie; et sa foi obstinée cherche au loin d'autres peuples qu'il puisse investir de cette mission. Il pense au « grand et sage peuple chinois ». Il croit « les peuples d'Orient appelés à retrouver cette liberté que les peuples d'Occident ont perdue presque sans retour » : la Chine, à la tête des Asiatiques, accomplira la grande transformation de l'humanité dans la voie du *Tao*, de la loi éter-

nelle[1]. — Espoir vite déçu : la Chine de Lao-Tse et de Confucius abandonne sa sagesse passée, comme déjà l'avait fait le Japon avant lui, pour imiter l'Europe[2]. Les Doukhobors persécutés ont émigré au Canada ; et, là, ils ont aussitôt, au scandale de Tolstoï, restauré la propriété[3]. Les Gouriens, à peine délivrés du joug de l'État, se sont mis à assommer ceux qui ne pensaient pas comme eux ; et les troupes russes, appelées, ont tout fait rentrer dans l'ordre. Il n'est pas jusqu'aux Juifs, — « eux dont la patrie, jusqu'alors, — la plus belle que pût désirer un homme, — était le Livre[4] », qui ne tombent dans la maladie du Sionisme, ce mouvement faussement national, « qui est la chair de la chair de l'européanisme contemporain, son enfant rachitique[5] ».

Tolstoï est triste, mais il n'est pas découragé. Il fait crédit à Dieu, il croit en l'avenir :

Ce serait parfait, si on pouvait faire pousser une forêt en un clin d'œil. Malheureusement, c'est impossible. Il faut attendre que la semence germe, fasse venir des pousses, puis des feuilles, puis la tige qui se transforme enfin en arbre[6].

Mais il faut beaucoup d'arbres pour faire une forêt ; et Tolstoï est seul. Glorieux, mais seul. On lui écrit, du monde entier : des pays mahométans, de la Chine, du Japon, où l'on traduit *Résurrection*, et où se répandent ses idées sur « la restitution de la terre au peuple[7] » : les journaux américains

1. Lettre à un Chinois, octobre 1906. (*Corresp. inéd.*, pp. 381 et suiv.)

2. Tolstoï en exprimait déjà la crainte, dans sa lettre de 1906.

3. « Ce n'était pas la peine de refuser le service militaire et policier, pour admettre la propriété, qui ne se maintient que par le service militaire et policier. Les hommes qui accomplissent ce service et profitent de la propriété agissent mieux que ceux qui refusent tout service tout en jouissant de la propriété. » (Lettre aux Doukhobors du Canada, 1899. *Corresp. inéd.*, pp. 248-260.)

4. Lire, dans les *Entretiens avec Ténéromo*, la belle page sur « le sage Juif qui, plongé dans ce Livre, n'a pas vu les siècles s'écrouler sur sa tête, et les peuples qui paraissaient et disparaissaient de la terre... »

5. « Voir le progrès de l'Europe dans les horreurs de l'État moderne, de l'État sanglant, vouloir créer un nouveau *Judenstaat*, c'est un péché abominable. » (*Ibid.*)

6. *Appel aux hommes politiques*, 1905.

7. On trouvera, en appendice au *Grand Crime*, et dans les *Conseils aux Dirigés*, un appel d'une société japonaise « à toute l'humanité pour le rétablissement de la liberté de la terre ».

l'« interviewent » ; des Français le consultent sur l'art, ou sur la séparation des Églises et de l'État[1]. — Mais il n'a pas trois cents disciples, il le dit lui-même. D'ailleurs, il ne s'est pas soucié d'en faire. Il repousse les tentatives de ses amis pour former des groupes de Tolstoïens :

Il ne faut pas aller à la rencontre l'un de l'autre, mais aller tous à Dieu... Vous dites : « Ensemble, c'est plus facile... » — Quoi? Labourer, faucher, oui. Mais s'approcher de Dieu, on ne le peut qu'isolément... Je me représente le monde comme un énorme temple dans lequel la lumière tombe d'en haut et juste au milieu. Pour se réunir, tous doivent aller à la lumière. Là, nous tous, venus de divers côtés, nous nous trouverons ensemble avec des hommes que nous n'attendions pas : en cela est la joie[2].

Combien se sont-ils trouvés ensemble, sous le rayon qui tombe de la coupole? — Qu'importe! Il suffit d'un seul, avec Dieu :

De même qu'une matière en combustion peut seule communiquer le feu à d'autres matières, seules, la vraie foi et la vraie vie d'un homme peuvent se communiquer à d'autres hommes, et répandre la vérité[3].

Peut-être, mais jusqu'à quel point cette foi isolée a-t-elle pu assurer le bonheur à Tolstoï?... Qu'il est loin, à ses derniers jours, de la sérénité volontaire d'un Gœthe! On dirait qu'il la fuit, qu'elle lui est antipathique.

Il faut remercier Dieu d'être mécontent de soi. Puisse-t-on l'être toujours! Le désaccord de la vie avec ce qu'elle devrait être, c'est précisément le signe de la vie, le mouvement ascendant du plus petit au plus grand, du pire au mieux. Et ce désaccord est la condition du bien. C'est un mal, quand l'homme est tranquille et satisfait de soi[4].

Et il imagine ce sujet de roman, qui montre curieusement que l'inquiétude persistante d'un Levine ou d'un Pierre Besoukhov n'était pas tout à fait morte en lui :

1. Lettre à Paul Sabatier, 7 novembre 1906. (*Corresp. inéd.*, p. 371.)
2. Lettres à Ténéromo, juin 1882, et à un ami, novembre 1901. (*Ibid.*)
3. *Guerre et Révolution.*
4. Lettre à un ami. (*Corresp. inéd.*, pp. 354-5.)

Je me représente souvent un homme élevé dans les cercles révolutionnaires, et d'abord révolutionnaire, puis populiste, socialiste, orthodoxe, moine à l'Afone, ensuite athée, bon père de famille, et enfin Doukhobor. Il commence tout, sans cesse quitte tout; les hommes se moquent de lui, il n'a rien fait et meurt oublié, dans un hospice quelconque. En mourant, il pense qu'il a gâché sa vie. Et cependant, c'est un saint[1].

Doutait-il donc encore, lui, si plein de sa foi? — Qui sait? Chez un homme resté robuste et vif, de corps et d'esprit, jusque dans sa vieillesse, la vie ne pouvait s'arrêter à un point de la pensée. Il fallait qu'elle marchât : « Le mouvement, c'est la vie[2]. » Bien des choses avaient dû varier en lui, dans les dernières années. Son opinion à l'égard des révolutionnaires n'avait-elle pas été modifiée? Qui peut dire même si sa foi en la non-résistance au mal n'avait pas été un peu ébranlée?... Déjà, dans *Résurrection*, les relations de Nekhludov avec les condamnés politiques changent complètement ses idées sur le parti révolutionnaire russe :

Jusque-là, il avait de l'aversion pour leur cruauté, leur dissimulation criminelle, leurs attentats, leur suffisance, leur contentement de soi, leur insupportable vanité. Mais quand il les voit de plus près, quand il voit comme ils étaient traités par l'autorité, il comprend qu'ils ne pouvaient être autres.

Et il admire leur haute idée du devoir, qui implique le sacrifice total. — Mais, depuis 1900, la vague révolutionnaire s'était étendue: partie des intellectuels, elle avait gagné le peuple, elle remuait obscurément des milliers de misérables. L'avant-garde de leur armée menaçante défilait sous la fenêtre de Tolstoï, à Iasnaïa Poliana. Trois récits, publiés par le *Mercure de France*[3], et qui comptent parmi les dernières pages écrites par Tolstoï, font entrevoir la douleur et le trouble que ce spectacle jetait dans son esprit. Où était-il le temps où, dans la campagne de Toula, passaient les pèlerins, simples d'esprit

1. Lettre à un ami. (*Corresp. inéd.*, pp. 344-5.) — Peut-être s'agit-il là de l'*Histoire d'un Doukhobor*, dont le titre figure dans la liste des œuvres inédites de Tolstoï.

2. « Imaginez que tous les hommes qui ont la vérité se réunissent ensemble et s'installent sur une île. Serait-ce la vie? » (A un ami, mars 1901, *Corresp. inéd.*, p. 325.)

3. 1er décembre 1910.

et pieux? Maintenant, c'est une invasion d'affamés errants. Il en vient, chaque jour. Tolstoï, qui cause avec eux, est frappé de la haine qui les anime : ils ne voient plus dans les riches, comme autrefois, « des gens qui font le salut de leur âme en distribuant l'aumône, mais des bandits, des brigands qui boivent le sang du peuple travailleur ». Beaucoup sont des gens instruits, ruinés, à deux doigts du désespoir qui rend l'homme capable de tout.

« Ce n'est pas dans les déserts et dans les forêts, mais dans les bouges des villes et sur les grandes routes que sont élevés les barbares qui feront de notre civilisation moderne ce que les Huns et les Vandales ont fait de l'ancienne. » Ainsi disait Henry George. Et Tolstoï ajoute :

Les Vandales sont déjà prêts en Russie, et ils seront particulièrement terribles parmi notre peuple profondément religieux, parce que nous ne connaissons pas ces freins : les convenances et l'opinion publique, qui sont si développés chez les peuples européens.

Tolstoï recevait souvent des lettres de ces révoltés, protestant contre ses doctrines de la non-résistance, et disant qu'à tout le mal que les gouvernants et les riches font au peuple « on ne peut que répondre : Vengeance! Vengeance! Vengeance! » — Tolstoï les condamne-t-il encore? On ne sait. Mais quand il voit, quelques jours après, saisir dans son village, chez les pauvres qui pleurent, leur samovar et leurs brebis, devant les autorités indifférentes, il a beau faire, il crie vengeance, lui aussi, contre les bourreaux,

— ces ministres et leurs acolytes, qui sont occupés au commerce de l'eau-de-vie, ou à apprendre le meurtre aux hommes, ou à prononcer des condamnations à la déportation, à la prison, au bagne, à la pendaison, — ces gens tous parfaitement convaincus que les samovars, les brebis, les veaux, la toile qu'on enlève aux miséreux trouvent leur meilleur placement dans la distillation de l'eau-de-vie qui empoisonne le peuple, dans la fabrication des armes meurtrières, dans la construction des prisons, des bagnes, et surtout dans la distribution des appointements à leurs aides et à eux!

Il est triste, quand on a vécu toute sa vie dans l'attente et l'annonce du règne de l'amour, de devoir fermer les yeux parmi ces visions menaçantes, et de s'en sentir troublé. —

Il l'est encore bien davantage, quand on a la conscience véridique d'un Tolstoï, de s'avouer qu'on n'a pas mis d'accord tout à fait sa vie avec ses principes.

Ici, nous touchons au point le plus douloureux de ces dernières années, — faut-il dire de ces trente dernières années? — et il ne nous est permis que de l'effleurer, d'une main pieuse et craintive : car cette douleur, dont Tolstoï s'efforça de garder le secret, n'appartient pas seulement à celui qui est mort, mais à d'autres qui vivent, qu'il aima, et qui l'aiment.

Il n'était pas arrivé à communiquer sa foi à ceux qui lui étaient le plus chers, à sa femme, à ses enfants. On a vu comme sa fidèle compagne, qui partageait vaillamment sa vie et ses travaux artistiques, avait souffert de le voir renier sa foi dans l'art pour une autre foi morale, qu'elle ne comprenait pas. Et Tolstoï ne souffrait pas moins de se sentir incompris de sa meilleure amie.

Il écrivait à Ténéromo :

Je sens par tout mon être la vérité de ces paroles : que le mari et la femme ne sont pas des êtres distincts, mais ne font qu'un... Je voudrais ardemment pouvoir transmettre à ma femme une partie de cette conscience religieuse qui me donne la possibilité de m'élever parfois au-dessus des douleurs de la vie. J'espère qu'elle lui sera transmise, non par moi, sans doute, mais par Dieu, — bien que cette conscience ne soit guère accessible aux femmes[1].

Il ne semble pas que ce vœu ait été exaucé. La comtesse Tolstoï admirait et aimait la pureté de cœur, l'héroïsme candide, la bonté de la grande âme « qui ne faisait qu'une » avec elle : elle apercevait que son mari « marchait devant la foule et montrait le chemin que doivent suivre les hommes[2] ». Quand le Saint-Synode l'excommuniait, elle prenait bravement sa défense, et réclamait sa part du danger. Mais elle ne pouvait faire qu'elle crût ce qu'elle ne croyait pas; et Tolstoï était trop sincère pour l'obliger à feindre, lui qui haïssait la feintise de la foi et de l'amour, plus que la négation de la foi et de

1. 16 mai 1892. — Tolstoï voyait alors sa femme souffrir de la mort d'un petit garçon, et il ne pouvait rien pour la consoler.

2. Lettre de janvier 1883.

l'amour[1]. Comment eût-il pu la contraindre, elle qui ne croyait pas, à modifier sa vie, à sacrifier sa fortune et celle de ses enfants?

Avec ses enfants, le désaccord était plus grand encore. M. Anatole Leroy-Beaulieu, qui vit Tolstoï dans sa famille, à Iasnaïa Poliana, dit qu' « à table, lorsque le père parlait, les fils dissimulaient mal leur ennui et leur incrédulité[2] ». Sa foi n'avait effleuré que deux ou trois de ses filles, dont l'une, Marie, était morte. Il était moralement isolé parmi les siens. « Il n'avait guère que sa dernière fille et son médecin[3] », pour le comprendre.

Il souffrait de cet éloignement de pensée, il souffrait des relations mondaines qu'on lui imposait, de ces hôtes fatigants, venus du monde entier, de ces visites d'Américains et de snobs, qui l'excédaient; il souffrait du « luxe » où sa vie de famille le contraignait à vivre. Modeste luxe, si l'on en croit les récits de ceux qui l'ont vu dans sa simple maison, d'un ameublement presque austère, — dans sa petite chambre, avec un lit de fer, de pauvres chaises, et des murailles nues! — Mais ce confort lui pesait : c'était un remords perpétuel. Dans le second des récits publiés par *le Mercure de France*, il oppose amèrement au spectacle de la misère environnante celui du luxe de sa propre maison. En 1903, il écrivait déjà :

> Mon activité, quelque utile qu'elle puisse paraître à certains hommes, perd la plus grande partie de son importance, parce que ma vie n'est pas entièrement d'accord avec ce que je professe[4].

Que n'a-t-il donc réalisé cet accord! S'il ne pouvait obliger les siens à se séparer du monde, que ne s'est-il séparé d'eux et de leur vie, — évitant ainsi les sarcasmes et le reproche d'hypocrisie, que lui ont jetés ses ennemis, trop heureux de son exemple et prompts à en tirer parti pour nier sa doctrine!

Il y avait pensé. Depuis longtemps, sa résolution était

1. « Je ne reprocherai jamais de ne pas avoir de religion. Le mal, c'est quand les hommes mentent, feignent d'avoir de la religion... » Et plus loin : « Que Dieu nous préserve de feindre d'aimer; c'est pire que la haine. » (*Corresp. inéd.*, pp. 344 et 348.)

2. *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1910.

3. *Ibid.*

4. A un ami, 10 décembre 1903.

prise. On a retrouvé et publié récemment[1] une admirable lettre, que, le 8 juin 1897, il écrivait à sa femme. Il faut la reproduire presque en entier. Rien ne livre mieux le secret de cette âme aimante et douloureuse :

Depuis longtemps, chère Sophie, je souffre du désaccord de ma vie avec mes croyances. Je ne puis vous forcer à changer ni votre vie, ni vos habitudes. Je n'ai pas pu davantage vous quitter jusqu'à présent, car je pensais que, par mon éloignement, je priverais les enfants, encore très jeunes, de cette petite influence que je pouvais avoir sur eux, et que je vous ferais à tous beaucoup de peine. Mais je ne puis continuer à vivre comme j'ai vécu pendant ces seize dernières années[2], tantôt luttant contre vous et vous irritant, tantôt succombant moi-même aux influences et aux séductions auxquelles je me suis habitué et qui m'entourent. J'ai résolu de faire maintenant ce que je voulais faire depuis longtemps : m'en aller... De même que les Hindous, arrivés à la soixantaine, s'en vont dans la forêt, de même que chaque homme vieux et religieux désire consacrer les dernières années de sa vie à Dieu et non aux plaisanteries, aux calembours, aux potins, au *lawn-tennis*, de même moi, parvenu à ma soixante-dixième année, je désire de toutes les forces de mon âme le calme, la solitude, et sinon un accord complet, du moins pas ce désaccord criant entre toute ma vie et ma conscience. Si je m'en étais allé ouvertement, c'eût été des supplications, des discussions, j'eusse faibli et peut-être n'aurais-je pas mis à exécution ma décision, tandis qu'elle doit être exécutée. — Je vous prie donc de me pardonner, si mon acte vous attriste. Et principalement toi, Sophie, laisse-moi partir, ne me cherche pas, ne m'en veuille point et ne me blâme pas. Le fait que je t'ai quittée ne prouve pas que j'aie des griefs contre toi. Je sais que *tu ne pouvais pas, tu ne pouvais pas* voir et penser comme moi : c'est pourquoi tu n'as pas pu changer ta vie et faire un sacrifice à ce que tu ne reconnais pas. Aussi je ne te blâme point ; au contraire, je me souviens avec amour et reconnaissance des trente-cinq longues années de notre vie commune, et surtout de la première moitié de ce temps, où, avec le courage et le dévouement de ta nature maternelle, tu supportais vaillamment ce que tu regardais comme ta mission. Tu as donné à moi et au monde ce que tu pouvais donner. Tu as donné beaucoup d'amour maternel et fait de grands sacrifices... Mais, dans la dernière période de notre vie, dans les quinze dernières

1. *Figaro*, 27 décembre 1910. — La lettre a été retrouvée, dans les papiers de Tolstoï, après sa mort.

2. Cet état de souffrance date donc de 1881, c'est-à-dire de l'hiver passé à Moscou, et de la découverte qu'il fit alors de la misère sociale.

années, nos routes se sont séparées. Je ne puis croire que ce soit moi le coupable; je sais que si j'ai changé, ce n'est ni à cause de toi, ni à cause du monde, mais parce que je ne pouvais pas faire autrement. Je ne peux pas t'accuser de ne m'avoir point suivi, et je te remercie, et je me rappellerai toujours avec amour ce que tu m'as donné. — Adieu, ma chère Sophie. Je t'aime.

« Le fait que je t'ai quittée... » — Il ne la quitta point. Pauvre lettre! Il semble à Tolstoï qu'il lui suffit de l'écrire, pour que sa résolution soit accomplie. Après l'avoir écrite, il avait épuisé déjà toute sa force de résolution... — « Si je m'en étais allé ouvertement, c'eût été des supplications, j'eusse faibli... » — Il ne fut pas besoin de « supplications », de « discussions »; il lui suffit de voir, un moment après, ceux qu'il voulait quitter : il sentit qu'*il ne pouvait pas, il ne pouvait pas* les quitter. La lettre qu'il avait dans sa poche, il l'enfouit par-dessous ses papiers, avec cette suscription :

Transmettre ceci, après ma mort, à ma femme Sophie Andréievna.

Et à cela se borna son projet d'évasion.

Était-ce là sa force? N'était-il pas capable de sacrifier sa tendresse à son Dieu?... Certes il ne manque pas, dans les fastes chrétiens, de saints au cœur plus ferme, qui n'hésitèrent jamais à fouler intrépidement aux pieds leurs affections et celles des autres. — Qu'y faire? Il n'était point de ceux-là. Il était faible. Il était homme. Et c'est pour cela que nous l'aimons.

Plus de quinze ans auparavant, dans une page d'une douleur déchirante, il se demandait à lui-même :

— Eh bien, Léon Tolstoï, vis-tu selon les principes que tu prônes?

Et il répondait, accablé :

— Je meurs de honte, je suis coupable, je mérite le mépris... Pourtant, comparez ma vie d'autrefois à celle d'aujourd'hui, vous verrez que je cherche à vivre selon la loi de Dieu. Je n'ai pas fait la millième partie de ce qu'il faut faire, et j'en suis confus, mais je ne l'ai pas fait, non parce que je ne l'ai pas voulu, mais parce que je ne l'ai pas pu... Accusez-moi, mais n'accusez pas la voie que je suis. Si je connais la route qui conduit à ma maison, et si je la suis en

titubant, comme un homme ivre, cela veut-il dire que la route soit mauvaise? Ou indiquez-m'en une autre, ou soutenez-moi sur la vraie route, comme je suis prêt à vous soutenir. Mais ne me rebutez pas, ne vous réjouissez pas de ma détresse, ne criez pas avec transport : « Regardez! Il dit qu'il va à la maison, et il tombe dans le bourbier! » Non, ne vous réjouissez pas, mais aidez-moi, soutenez-moi!... Aidez-moi! Mon cœur se déchire de désespoir que nous nous soyons tous égarés, et lorsque je fais tous mes efforts pour sortir de là, vous, à chacun de mes écarts, au lieu d'avoir compassion, vous me montrez du doigt, en criant : « Voyez, il tombe avec nous dans le bourbier[1]! »

Plus près de la mort, il répétait :

Je ne suis pas un saint, je ne me suis jamais donné pour tel. Je suis un homme qui se laisse entraîner, et qui parfois ne dit pas tout ce qu'il pense et sent; non parce qu'il ne le veut pas, mais parce qu'il ne le peut pas, parce qu'il lui arrive fréquemment d'exagérer ou d'errer. Dans mes actions, c'est encore pis. Je suis un homme tout à fait faible, avec des habitudes vicieuses, qui veut servir le Dieu de vérité, mais qui trébuche constamment. Si l'on me tient pour un homme qui ne peut se tromper, chacune de mes fautes doit paraître un mensonge ou une hypocrisie. Mais si l'on me tient pour un homme faible, j'apparais alors ce que je suis en réalité : un être pitoyable, mais sincère, qui a constamment et de toute son âme désiré et qui désire encore devenir un homme bon, un bon serviteur de Dieu.

Ainsi, il resta, persécuté par le remords, poursuivi par les reproches muets de disciples plus énergiques et moins humains que lui[2], déchiré par sa faiblesse et son indécision, écartelé entre l'amour des siens et l'amour de Dieu, — jusqu'au jour

1. Lettre à un ami. (La traduction française par M. Halpérine-Kaminsky en a été publiée sous le titre : *Profession de foi*, dans le volume : *Plaisirs cruels*, 1895.

2. Il semble qu'il ait subi, dans ses dernières années, et surtout dans ses derniers mois, l'influence de Vladimir Grigoritch Tchertkov, ami dévoué, qui, longtemps établi en Angleterre, avait consacré sa fortune à publier et répandre l'œuvre intégral de Tolstoï. Tchertkov a été violemment attaqué par le fils aîné de Tolstoï, Léon. Mais si l'on a pu accuser son intransigeance d'esprit, personne n'a mis en doute son absolu dévouement; et, sans approuver la dureté peut-être inhumaine de certains actes où l'on croit sentir son inspiration (comme du testament par lequel Tolstoï enleva à sa femme la propriété de tous ses écrits sans exception, y compris ses lettres privées), il est permis de croire qu'il fut plus ardemment épris de la gloire de son ami que Tolstoï lui-même.

où un coup de désespoir, et peut-être le vent brûlant de fièvre qui se lève aux approches de la mort, le jetèrent hors du logis, sur les chemins, errant, fuyant, frappant aux portes d'un couvent, puis reprenant sa course, tombant sur sa route enfin, dans un obscur petit pays, pour ne plus se relever[1]. Et, à son lit de mort, il pleurait, non sur soi, mais sur les malheureux; et il disait, au milieu de ses sanglots :

— Il y a sur la terre des millions d'hommes qui souffrent; pourquoi êtes-vous là tous, à vous occuper de moi seul?

Alors elle vint, — c'était le dimanche 20 novembre 1910, peu après six heures du matin, — elle vint, « la délivrance », ainsi qu'il la nommait, « la mort, la mort bénie[2]... »



Le combat était terminé, — le combat de quatre-vingt-deux ans, dont cette vie avait été le champ. Tragique et glorieuse mêlée, à laquelle prirent part toutes les forces de la vie, tous les vices et toutes les vertus. — Tous les vices, hors un seul :

1. La *Correspondance de l'Union pour la Vérité* a, dans son numéro du 1er janvier 1911, publié une intéressante relation de cette fuite.

Tolstoï partit brusquement d'Iasnaïa Poliana, le 28 octobre/10 novembre 1910, vers cinq heures du matin. Il était accompagné du docteur Makovitski; sa fille Alexandra, que Tchertkov appelle « sa collaboratrice la plus intime », était dans le secret du départ. Il arriva, le même jour, à six heures du soir, au monastère d'Optina, — un des plus célèbres sanctuaires de la Russie, où il avait été plusieurs fois en pèlerinage. Il y passa la nuit, et, le lendemain matin, il y écrivit un long article sur la peine de mort. Dans la soirée du 29 octobre/11 novembre, il alla au monastère de Chamordino, où sa sœur Marie était nonne. Il dîna avec elle, et lui exprima le désir qu'il avait de passer la fin de sa vie à Optina, « en s'acquittant des plus humbles besognes, mais à condition qu'on ne l'obligeât point à aller à l'église ». Il coucha à Chamordino, fit le lendemain matin une promenade au village voisin, où il songeait à prendre un logis, revit sa sœur dans l'après-midi. A cinq heures, arriva inopinément sa fille Alexandra. Sans doute le prévint-elle que sa retraite était connue, qu'on était à sa poursuite : ils repartirent sur-le-champ, dans la nuit. « Tolstoï, Alexandra, et Makovitski se dirigèrent vers la station de Koselsk, probablement avec l'intention de gagner les provinces du Sud, peut-être les colonies formées par les Doukhobors au Caucase. » En route, Tolstoï tomba malade, à la gare d'Astapovo, et dut s'y aliter. Ce fut là qu'il mourut.

2. Entretiens avec M. Paul Boyer. (*Le Temps*, 4 novembre 1902.)

le mensonge, qu'il pourchassa sans trêve, et traqua jusqu'en ses derniers refuges.

D'abord, la liberté ivre, les passions qui s'entre-choquent dans la nuit orageuse illuminée de loin en loin par d'éblouissants éclairs, — crises d'amour et d'extase, visions de l'Éternel. Années du Caucase, de Sébastopol, années de jeunesse tumultueuse et inquiète. — Puis, la grande accalmie des premières années du mariage. Le bonheur de l'amour, de l'art, de la nature. *Guerre et Paix*. Le plein jour du génie qui enveloppe tout l'horizon humain, et le spectacle de ces luttes qui pour l'âme sont déjà du passé. Il les domine, il en est maître; et déjà elles ne lui suffisent plus. Il a les yeux tournés, comme le prince André, vers le ciel immense qui luit au-dessus d'Austerlitz. C'est ce ciel qui l'attire :

Il y a des hommes aux ailes puissantes que la volupté fait descendre au milieu de la foule où leurs ailes se brisent : moi, par exemple. Ensuite, on bat de son aile brisée, on s'élance vigoureusement et l'on retombe de nouveau. Les ailes seront guéries. Je volerai très haut. Que Dieu m'aide[1] !

Ces paroles sont écrites au milieu du plus terrible orage, — celui dont les *Confessions* sont le souvenir et l'écho. Tolstoï a été plus d'une fois rejeté sur le sol, les ailes fracassées. Et toujours il s'obstine. Il repart. Le voici qui plane dans « le ciel immense et profond », avec ses deux grandes ailes, dont l'une est la raison et l'autre est la foi. Mais il n'y trouve pas le calme qu'il attendait. Le ciel n'est pas en dehors de nous. Le ciel est en nous. Tolstoï y souffle ses tempêtes de passions. Par là il se distingue des apôtres qui renoncent; il met à son renoncement la même ardeur qu'il mettait à vivre. Et c'est toujours la vie qu'il étreint, avec une violence d'amoureux. Il est « fou

1. *Journal*, à la date du 28 octobre 1879 (trad. Bienstock. Voir *Vie et OEuvre*). — Voici le passage entier, qui est des plus beaux :

« Il y a dans ce monde des gens lourds, sans ailes. Ils s'agitent en bas. Parmi eux, il y a des forts : Napoléon. Il laisse des traces terribles parmi les hommes. Il sème la discorde. — Il y a des hommes qui se laissent pousser des ailes, s'élancent lentement et planent : les moines. — Il y a des hommes légers qui se soulèvent facilement et retombent : les bons idéalistes. — Il y a des hommes aux ailes puissantes, etc... — Il y a des hommes aux ailes célestes, qui, par amour des hommes, descendent sur la terre en repliant leurs ailes, et apprennent aux hommes à voler. Puis, quand ils ne sont plus nécessaires, ils remontent : Christ. »

de la vie ». Il est « ivre de la vie ». Il ne peut vivre sans cette ivresse [1]. Ivre de bonheur et de malheur, à la fois. Ivre de mort et d'immortalité [2]. Son renoncement à la vie individuelle n'est qu'un cri de passion exaltée vers la vie éternelle. Non, la paix qu'il atteint, la paix de l'âme qu'il invoque, n'est pas celle de la mort. C'est celle de ces mondes enflammés qui gravitent dans les espaces infinis. Chez lui, la colère est calme [3], et le calme est brûlant. La foi lui a donné des armes nouvelles pour reprendre plus implacable le combat que, dès ses premières œuvres, il ne cessait de livrer à la société moderne et à ses mensonges; il ne s'agit plus seulement de quelques types de romans; ce sont toutes les grandes idoles : hypocrisies de la religion, de l'État, de la science, de l'art, du libéralisme, du socialisme, de l'instruction populaire, de la bienfaisance, du pacifisme [4]... Il les démasque, il les soufflette, il s'acharne contre elles.

Le monde voit, de loin en loin, de ces apparitions de grands esprits révoltés qui, comme Jean le Précurseur, lancent l'anathème contre une civilisation décadente et corrompue. La dernière de ces apparitions avait été Rousseau. Par son amour de la nature [5], par sa haine de la société moderne, par sa jalouse

1. « On peut vivre seulement pendant qu'on est ivre de la vie. » (*Confessions*, 1879.)

« Je suis fou de la vie... C'est l'été, l'été délicieux. Cette année, j'ai lutté longtemps; mais la beauté de la nature m'a vaincu. Je me réjouis de la vie. » (Lettre à Fet, juillet 1880.) — Ces lignes sont écrites en pleine crise religieuse.

2. Dans son *Journal*, à la date du 1er mai 1863 :

« La pensée de la mort... » — « Je veux et j'aime l'immortalité. »

3. « Je me grisai de cette colère bouillonnante d'indignation que j'aime en moi, que j'excite même quand je la sens, parce qu'elle agit sur moi, d'une façon calmante, et me donne, pour quelques instants au moins, une élasticité extraordinaire, une énergie et le feu de toutes les facultés physiques et morales. » (*Journal du prince Nekhludov, Lucerne*, 1857.)

4. Son article sur *la Guerre*, à propos du Congrès universel de la paix réuni à Londres, en 1891, est une rude satire des pacifistes, qui croient à l'arbitrage entre nations. — « C'est l'histoire de l'oiseau que l'on prend après lui avoir mis un grain de sel sur la queue. Il est tout aussi facile de le prendre d'abord. C'est se moquer des gens que leur parler d'arbitrage et de désarmement consenti par les États. Verbiage que tout cela! Naturellement, les gouvernements approuvent : les bons apôtres! Ils savent bien que cela ne les empêchera jamais de faire ce qu'ils veulent. » (*Plaisirs cruels*, trad. Halpérine-Kaminsky.)

5. La nature fut toujours « le meilleur ami » de Tolstoï, comme il disait : « Un ami, c'est bien; mais il mourra, il s'en ira quelque part, et on ne

indépendance, par sa ferveur d'adoration pour l'Évangile et pour la morale chrétienne, Rousseau annonce Tolstoï, qui se réclamait de lui :

Telles pages de lui me vont au cœur; je crois que je les aurais écrites [1].

pourra le suivre, tandis que la nature, à laquelle on s'est uni par l'acte de vente ou qu'on possède par héritage, c'est mieux. Ma nature, à moi, est froide, rebutante, exigeante, encombrante; mais c'est un ami qu'on gardera jusqu'à la mort, et, quand on mourra, on y entrera. » (Lettre à Fet, 19 mai 1861, *Corresp. inéd.*, p. 31.)

Il participait à la vie de la nature. Il renaissait au printemps : « Mars et avril sont mes meilleurs mois pour le travail. » (A Fet, 23 mars 1877.) Il s'engourdissait à la fin de l'automne : « C'est pour moi la saison la plus morte; je ne pense pas, je n'écris pas, je me sens agréablement stupide. » (A Fet, 21 octobre 1869.)

Mais la nature qui lui parlait intimement au cœur, c'était la nature de chez lui, celle d'Iasnaïa. Bien qu'il ait, au cours de son voyage en Suisse, écrit de fort belles notes sur le lac de Genève, et tout particulièrement sur le pays de Clarens, où l'attirait le souvenir de Rousseau, il se sentait un étranger dans cette nature suisse, et ses liens avec la terre natale lui apparurent alors plus étroits et plus doux :

« J'aime la nature, quand de tous côtés elle m'entoure, quand de tous côtés m'enveloppe l'air chaud qui se répand dans le lointain infini, quand cette même herbe grasse que j'ai écrasée en m'asseyant fait la verdure des champs infinis, quand ces mêmes feuilles qui, agitées par le vent, portent l'ombre sur mon visage, font le bleu de la forêt lointaine, quand ce même air que je respire fait le fond bleu du ciel infini, quand je ne suis pas seul à jouir de la nature, quand autour de moi bourdonnent et tournoient des millions d'insectes et que tout autour chantent les oiseaux. La jouissance principale de la nature, c'est quand je me sens faire partie du tout. — Ici [en Suisse], le lointain infini est beau, mais je suis sans lien avec lui. » (Mai 1857.)

1. Entretiens avec M. Paul Boyer. (*Le Temps*, 28 août 1901.) — De fait, on s'y tromperait souvent. Rappelons-nous cette profession de foi de Julie mourante : « Ce qu'il m'était impossible de croire, je n'ai pu dire que je le croyais, et j'ai toujours cru ce que je disais croire. C'était tout ce qui dépendait de moi. » — A rapprocher de la lettre de Tolstoï au Saint-Synode : « Il se peut que mes croyances gênent ou déplaisent. Il n'est pas en mon pouvoir de les changer, comme il n'est pas en mon pouvoir de changer mon corps. Je ne puis croire autre chose que ce que je crois, à l'heure où je me dispose à retourner vers ce Dieu dont je suis sorti. »

Tel passage de la *Réponse à Christophe de Beaumont* semble du pur Tolstoï : « Je suis disciple de Jésus-Christ. Mon maître m'a dit que celui qui aime son frère a accompli la loi. » Ou encore : « Toute l'oraison dominicale tient en entier dans ces paroles : Que Ta volonté soit faite! » (*Troisième lettre de la Montagne*.) — A rapprocher de : « Je remplace toutes mes prières par le *Pater Noster*. Toutes les demandes que je puis adresser à Dieu sont exprimées avec plus de hauteur morale par ces mots : Que Ta volonté soit faite! » (*Journal* de Tolstoï, au Caucase, 1852-3.)

Ces rencontres ne sont pas moins fréquentes dans le domaine de l'art

Mais quelle différence entre les deux âmes, et comme celle de Tolstoï est plus purement chrétienne! Quel manque d'humilité, quelle arrogance pharisienne dans ce cri insolent des *Confessions* de l'homme de Genève :

Être éternel! Qu'un seul te dise, s'il l'ose : « Je fus meilleur que cet homme-là! »

Ou dans ce défi au monde :

Je le déclare hautement et sans crainte : Quiconque pourra me croire un malhonnête homme est lui-même un homme à étouffer.

Tolstoï pleurait des larmes de sang sur les « crimes » de sa vie passée :

J'éprouve les souffrances de l'enfer. Je me rappelle toute ma lâcheté passée, et ces souvenirs ne me quittent pas, ils empoisonnent ma vie. On regrette d'ordinaire que l'on ne garde pas le souvenir après la mort. Quel bonheur qu'il en soit ainsi! Quelle souffrance ce serait, si, dans cette autre vie, je me rappelais tout le mal que je commis ici-bas [1]!...

Ce n'est pas lui qui eût écrit ses *Confessions*, comme Rousseau, par la raison que donne celui-ci : « Sentant que le bien surpassait le mal, j'avais mon intérêt à tout dire [2]. » — Tolstoï, après avoir essayé, renonce à écrire ses Mémoires; la plume lui tombe des mains : il ne veut pas être un objet de scandale pour ceux qui le liront :

Des gens diraient : « C'est donc là cet homme que plusieurs placent si haut? Et voilà quel lâche il était! Alors, à nous, simples mortels, c'est Dieu lui-même qui ordonne d'être lâches [3]. »

que dans celui de la religion. « La première règle de l'art d'écrire, dit Rousseau, est de parler clairement et de rendre exactement sa pensée. » — Et Tolstoï : « Pensez ce que vous voudrez, mais de telle façon que chaque mot puisse être compris de tous. On ne peut rien écrire de mauvais dans une langue tout à fait claire. » (Lettre de 1873.)

J'ai montré ailleurs que les descriptions satiriques de l'Opéra de Paris, dans la *Nouvelle Héloïse*, ont beaucoup de rapports avec les critiques de Tolstoï, dans *Qu'est-ce que l'Art?*

1. *Journal*, 6 janvier 1903. (Cité dans la *Préface de Tolstoï à ses Souvenirs*, 1er vol. de *Vie et Œuvre de Tolstoï*, publiés par Birukov.)

2. *Quatrième Promenade*.

3. Lettre à Birukov.

Jamais Rousseau n'a connu de la foi chrétienne la belle pudeur morale, l'humilité, qui donne au vieux Tolstoï une candeur ineffable. Derrière Rousseau, — encadrant la statue de l'île aux Cygnes, — on voit la Rome de Calvin. En Tolstoï on retrouve les pèlerins, les innocents, dont les confessions naïves et les larmes avaient ému son enfance.

Mais, bien plus encore que la lutte contre le monde, qui lui est commune avec Rousseau, un autre combat remplit les trente dernières années de la vie de Tolstoï; un magnifique combat entre les deux plus hautes puissances de son âme : la Vérité et l'Amour.

La Vérité, — « ce regard qui va droit à l'âme », la lumière pénétrante de ses yeux gris qui vous percent. — Elle était sa plus ancienne foi, la reine de son art :

L'héroïne de mes écrits, celle que j'aime de toutes les forces de mon âme, celle qui toujours fut, est, et sera belle : c'est la vérité [1].

La Vérité, seule épave surnageant du naufrage, après la mort de son frère [2]. La Vérité, pivot de sa vie, roc au milieu de la mer.

Mais bientôt « la Vérité horrible [3] » ne lui avait plus suffi. L'Amour l'avait supplantée. C'était la source vive de son enfance, « l'état naturel de son âme [4] ». Quand vint la crise morale de 1880, il n'abdiqua point la vérité, il l'ouvrit à l'amour [5] : — l'amour est « la base de l'énergie [6] ». L'amour est « la raison de vivre », la seule avec la beauté [7]. L'amour est l'essence de l'être, la clef de l'art comme de la religion de

1. *Sébastopol en mai 1855.*

2. « La vérité... la seule chose qui me soit restée de ma conception morale, la seule chose que j'accomplirai encore. » (17 octobre 1860.)

3. *Ibid.*

4. « L'amour pour les hommes est l'état naturel de l'âme, et nous ne le remarquons pas. » (*Journal*, du temps où il était étudiant à Kazan.)

5. « La vérité s'ouvrira à l'amour... » (*Confessions*, 1879-81.)
« Moi qui plaçais la vérité dans l'unité de l'amour... » (*Ibid.*)

6. « Vous parlez toujours d'énergie? Mais la base de l'énergie, c'est l'amour, dit Anna, et l'amour ne se donne pas, à volonté. » (*Anna Karénine*, II, p. 270.)

7. « La beauté et l'amour, ces deux seules raisons d'être de l'existence humaine... » (*Guerre et Paix*, t. II, p. 285.)

Tolstoï mûri par la vie, de l'auteur de *Guerre et Paix* et de la lettre au Saint-Synode [1].

Cette pénétration de la vérité par l'amour fait le prix unique des chefs-d'œuvre qu'il écrivit au milieu de sa vie, — *nel mezzo del cammin,* — et distingue son réalisme du réalisme à la Flaubert. Celui-ci met sa force à n'aimer point ses personnages. Si grand qu'il soit ainsi, il lui manque le *Fiat lux!* La lumière du soleil n'y suffit point, il faut celle du cœur. Le réalisme de Tolstoï s'incarne dans chacun des êtres, et, les voyant avec leurs yeux, il trouve dans le plus vil des raisons de l'aimer et de nous faire sentir la chaîne fraternelle qui nous unit à tous [2]. Par l'amour, il pénètre aux racines de la vie.

Mais il est difficile de maintenir cette union. Il y a des heures où le spectacle de la vie et ses douleurs sont si amers qu'ils sont comme un défi à l'amour, et que pour le sauver lui-même, pour sauver sa foi, on est obligé de hausser l'un et l'autre si haut au-dessus du monde qu'ils risquent de perdre tout contact avec lui. Et comment fera alors celui qui a reçu du sort le don superbe et fatal de voir la vérité, de ne pouvoir pas ne la point voir? Qui dira ce que Tolstoï a souffert du continuel désaccord de ses dernières années entre ses yeux impitoyables, qui voyaient l'horreur de la réalité, et son cœur passionné, qui continuait d'attendre et de proclamer l'amour?

Nous avons tous éprouvé ces tragiques débats : que de fois nous nous sommes trouvés dans l'alternative de ne pas voir ou de haïr! Et que de fois un artiste, — un artiste digne de ce nom, un écrivain qui connaît le pouvoir splendide et redoutable de la parole écrite, — se sent-il oppressé d'angoisse,

1. « Je crois en Dieu, qui est pour moi l'Amour. » (Au Saint-Synode, 1901.)
« Oui, l'amour!... Non l'amour égoïste, mais l'amour tel que je l'ai éprouvé pour la première fois de ma vie, lorsque j'ai aperçu à mes côtés mon ennemi mourant, et que je l'ai aimé!... C'est l'essence même de l'âme. Aimer son prochain, aimer ses ennemis, aimer tous et chacun, c'est aimer Dieu dans toutes ses manifestations!... Aimer un être qui nous est cher, c'est de l'amour humain, mais aimer son ennemi, c'est presque de l'amour divin!... » (Le prince André, mourant, dans *Guerre et Paix*, t. III, p. 176.)

2. « L'amour passionné de l'artiste pour ce qu'il crée est le nerf de l'art. Sans amour, pas d'œuvre d'art possible. » (Lettre de septembre 1889, à Goltzew. — *Leo Tolstois Briefe 1848 bis 1910*, Berlin, 1911.)

au moment d'écrire telle ou telle vérité [1]! Cette vérité saine et virile, nécessaire au milieu des mensonges modernes, des mensonges de la civilisation; cette vérité vitale, semble-t-il, comme l'air qu'on respire... — Et puis, l'on s'aperçoit que cet air, tant de poumons ne peuvent le supporter, tant d'êtres affaiblis par la civilisation, ou faibles simplement par la bonté de leur cœur!... Faut-il donc n'en tenir nul compte, et leur jeter implacablement cette vérité qui tue?... N'y a-t-il pas, au-dessus, une vérité suprême qui est de venir en aide à ceux qui sont accablés? Une vérité, qui, comme dit Tolstoï, « est ouverte à l'amour?... » Mais quoi! peut-on pourtant consentir à bercer les hommes avec de consolants mensonges, comme Peer Gynt endort avec ses contes sa vieille maman mourante? — La société se trouve sans cesse en face de ce dilemme : la vérité, ou l'amour. Elle le résout, d'ordinaire, en sacrifiant à la fois la vérité et l'amour.

Tolstoï n'a jamais trahi aucune de ses deux Fois. Dans ses œuvres de la maturité, l'amour est le flambeau de la vérité. Dans ses œuvres de la fin, c'est une lumière d'en haut, un rayon de la grâce, qui descend sur la vie, mais ne se mêle plus avec elle. On l'a vu dans *Résurrection*, où la foi domine la réalité, mais lui reste extérieure. Le même peuple que Tolstoï dépeint, chaque fois qu'il regarde les figures isolées, comme très faible et médiocre, prend, dès qu'il y pense d'une façon abstraite, une sainteté divine [2]. Dans sa vie de tous les jours, le même désaccord s'accusait que dans son art, — et plus cruel encore. — Il avait beau savoir ce que l'amour voulait de lui, il agissait autrement; il ne vivait pas selon Dieu, il vivait selon le monde. L'amour lui-même, où le saisir? Comment distinguer entre ses visages divers, entre ses commandements opposés? Était-ce l'amour de sa famille, ou

1. « J'écris des livres, c'est pourquoi je sais tout le mal qu'ils font. » (Lettre de Tolstoï à P. V. Vériguine, chef des Doukhobors, 1898. *Corresp. inéd.*, p. 241.)

2. Cf. *la Matinée d'un seigneur*, — ou, dans les *Confessions*, la vue extrêmement idéalisée de ces hommes simples, bons, contents de leur sort, tranquilles, ayant le sens de la vie, — ou, à la fin de la deuxième partie de *Résurrection*, cette vision « d'une humanité, d'une terre nouvelle... », quand Nekhludov croise des ouvriers qui reviennent du travail.

l'amour de tous les hommes?... Jusqu'au dernier jour. Tolstoï se débattit dans ces alternatives.

Où est la solution? — Il ne l'a pas trouvée. Laissons aux intellectuels orgueilleux le droit de l'en juger avec dédain. Certes ils l'ont trouvée, eux, ils ont la vérité, et ils s'y tiennent avec assurance. Pour ceux-là, Tolstoï était un faible et un sentimental, qui ne peut servir d'exemple. Sans doute, il n'est pas un exemple qu'ils puissent suivre : ils ne sont pas assez vivants. Tolstoï n'appartient pas à l'élite vaniteuse, il n'est d'aucune église, — pas plus de celles des « Scribes », comme il les appelait, que de celles des « Pharisiens » de l'une ou l'autre foi. Il est le type le plus haut du libre chrétien, qui s'efforce toute sa vie vers un idéal toujours plus lointain [1].

Tolstoï ne parle pas aux privilégiés de la pensée, il parle aux hommes ordinaires, — *hominibus bonæ voluntatis.* — Il est notre conscience. Il dit ce que nous pensons tous, âmes moyennes, et ce que nous craignons de dire, ce que nous craignons de lire en nous. Et il n'est pas pour nous un maître plein d'orgueil, un de ces génies hautains qui trônent dans leur art et leur intelligence, au-dessus de l'humanité. Il est — ce qu'il aimait à se nommer lui-même, dans ses lettres, de ce nom le plus beau, le plus doux de tous, — notre « frère ».

ROMAIN ROLLAND

1. « Un chrétien ne saurait être moralement supérieur ou inférieur à un autre; mais il est d'autant plus chrétien qu'il se meut plus rapidement sur la voie de la perfection, quel que soit le degré sur lequel il se trouve à un moment donné : en sorte que la vertu stationnaire du pharisien est moins chrétienne que celle du larron dont l'âme est en plein mouvement vers l'idéal, et qui se repent sur sa croix. » (*Plaisirs Cruels*, trad. Halpérine-Kaminsky.)

IDÉES POLITIQUES

D'ÉMILE DE GIRARDIN

— 1840 —

Girardin disait qu'un journaliste doit avoir une idée par jour, et il est vrai qu'il a eu beaucoup d'idées, trop peut-être, au cours de la vie la plus laborieuse qu'ait jamais vécue un journaliste. De ces idées, beaucoup ont vieilli ; mais ce serait commettre une injustice envers la mémoire du grand publiciste et se priver des conseils d'une longue et intelligente expérience que de croire que nous n'avons plus rien à apprendre de lui. Et je voudrais aujourd'hui montrer par quelques citations très vieilles, par des textes septuagénaires, que, si notre régime politique diffère beaucoup de celui qui existait chez nous en 1840, nous souffrons d'imperfections, de maux et de vices tout pareils à ceux que Girardin a diagnostiqués et réprouvés, à tel point que tel passage, si on le détachait pour le présenter au lecteur, semblerait avoir été écrit en ce printemps de 1911, où tout le monde a conscience que l'état de choses actuel ne peut pas durer longtemps, et qu'il faut se mettre en quête de grandes nouveautés.



Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, écrivait le 28 janvier 1804 à l'évêque de Lansdorff : « Le moyen de rendre les révolutions plus rares, ce serait de rendre les réformes plus faciles ». Girardin resservit au roi des Français cette pensée judicieuse à la tête d'un court essai intitulé : *Des Révolutions et des Réformes*, qui débutait ainsi :

Paris est la ville de France où la presse périodique exerce le plus tyranniquement son empire, où l'on est le plus ignorant et le plus indifférent sur tous nos grands intérêts agricoles, industriels, commerciaux, coloniaux, maritimes. Paris se soucie peu que la France récolte double, pour peu qu'il mange du pain. Paris suppose que toutes les autres villes ont des rues pavées et éclairées, des fontaines, des écoles, des bibliothèques publiques, qu'elles ne manquent enfin d'aucune des choses qu'il possède. Paris s'imagine que tous les départements ont abondamment des routes et des canaux, parce qu'il reçoit exactement de Strasbourg, de Marseille, de Nantes, de Bayonne, de toutes les extrémités du royaume, les produits et les objets nécessaires à son existence et à son luxe, ou, plutôt, Paris ne s'enquiert pas de tout ce qui manque encore à la prospérité de la France, de tous les progrès qu'il reste à faire à la civilisation dans la plupart de nos départements; aussi Paris, qui ne voit que par les yeux de ses journaux, n'aperçoit-il les questions politiques que par les points où elles touchent au renversement des cabinets et à l'exercice de la prérogative royale.

On était à l'époque de l'industrialisme commençant. Girardin, qui y voyait, après Saint-Simon, une force infinie, grosse d'effets divers, le défendait. Il expliqua que « l'industrialisme abject » consistait, en somme, à rendre l'assiette des impôts moins imparfaite, la circulation des capitaux plus rapide, le transport des marchandises plus économique, à réformer les vices de la législation hypothécaire qui s'opposent aux progrès de l'agriculture, à développer le principe fécond du crédit public, industriel et foncier, à restreindre l'esprit malfaisant d'une fiscalité ignorante et, en accélérant les rapports des centres à la circonférence, à mieux entretenir les routes, à compléter notre système de navigation, à porter partout le travail, l'instruction, le bien-être. Dans les hautes sphères doctri-

naires d'alors, on disait volontiers : « La politique des intérêts matériels est une politique abrutissante ». Girardin avoue ne pas comprendre qu'on puisse séparer les intérêts matériels des intérêts moraux. Où commencent les premiers? Où finissent les seconds? Ils sont alternativement les uns par rapport aux autres cause et effet. La politique, faute de le voir et de le comprendre, se maintient en dehors des réalités, dans un monde artificiel. Qu'est-ce en effet que la politique comme on la comprend dans la capitale?

« A Paris, la politique consiste à recueillir quelques suffrages, à se concilier l'opinion de quelques salons et l'appui de quelques journaux, à lutter de petites rancunes, à se venger d'une épigramme par une invective, à se faire des amis douteux et des ennemis mortels, à agiter incessamment des questions stériles...

A force d'entendre répéter qu'il n'y a de respectable et de digne que les intérêts moraux, Paris l'a cru au grand préjudice de la province. Paris s'est imaginé qu'il serait indigne de lui de s'occuper de toute politique qui ne consisterait pas à disserter sans fin sur les chartes octroyées et les chartes synallagmatiques, sur la question de savoir si le roi doit régner et gouverner, ou régner seulement, et à batailler sans trêve sur des réformes électorales sans fixité. Les dangers de cette politique étroite, les voici : c'est de traquer le gouvernement dans une impasse, c'est de tirer tous les jours à bout portant sur la royauté, c'est, au lieu de les réunir, de diviser le peu d'hommes d'État qui nous restent, c'est de les contraindre à s'entre-détruire, c'est de rendre enfin chaque année les cabinets plus instables et les combinaisons ministérielles plus difficiles.

A ce jeu, à la longue, la situation politique du pays se gâte. Le nombre des esprits faibles et des journaux violents s'accroît. Par crainte de passer pour ministériel, on se fait révolutionnaire. Personne ne veut croire qu'on puisse être ministériel sans en tirer un avantage, argent ou place. Être ministre consiste également à chercher son profit; personne n'en doute. Aussi l'homme d'État, prôné quand il n'était pas ministre, est haïssable aussitôt qu'il l'est devenu. Bref « la France est la nation qui possède les meilleures institutions sociales, mais qui a les plus mauvaises mœurs politiques ». Mais peut-être bien, renverse-t-on les cabinets afin de se donner l'illusion d'agir, et parce qu'on n'est pas capable d'une autre action, plus laborieuse, plus méthodique, plus

continue, plus obscure, sur un théâtre plus difficile, et moins en vue? On recule devant l'effort nécessaire; on en méprise d'avance le résultat.

Le dédain pour l'art d'administrer est poussé chez nous à un tel point que prétendre au mérite de bon administrateur, c'est faire acte d'abnégation et renoncer au titre d'homme d'État pour lui préférer celui de commis. Il y a contre les bons administrateurs la même prévention défavorable que celle qui existe contre les hommes d'esprit qui ont une belle écriture, comme si Turgot n'eût pas pu être le premier de ses expéditionnaires! Aussi pense-t-on qu'un ministère n' « a plus rien à faire » dès qu'il a duré assez de temps pour n'avoir plus rien à dire qui ne soit déjà su.

Aussi a-t-on beaucoup discuté et peu administré: les volumes du *Moniteur* remplis de débats, si souvent fastidieux, le font bien voir :

Depuis vingt ans, combien d'utiles progrès économiques l'art d'administrer aurait faits, combien d'importants problèmes sociaux l'art de gouverner aurait résolus, si, au lieu de gaspiller en discours et en audiences inutiles un temps précieux, nos hommes d'État avaient agi avec la suite d'idées, la persévérance d'efforts, l'économie des moyens, l'esprit d'analyse, de méthode et d'invention qui a caractérisé les hommes utiles à qui l'industrie moderne est redevable de ses conquêtes et de ses perfectionnements; car, pour répandre partout l'aisance et niveler le bien-être sans porter atteinte à la propriété, que faut-il? Créer des moyens de travail en rapport exact avec le nombre des familles qui n'ont d'autre capital que leur force, leur dextérité ou leur intelligence. Le travail exerce une action analogue à celle du carré multiplié par lui-même : pour un seul produit qu'il créé, il se forme des masses de consommateurs, et plus la consommation est active et générale, plus la production perfectionne ses moyens de travail et les rend économiques. Le bien-être général auquel aspirent maintenant tous les peuples, plus ou moins impatiemment, n'est pas une utopie impraticable, mais ce n'est point par des spoliations violentes qu'on peut l'assurer : c'est par le parfait accord établi entre le travail, la production et la consommation, c'est par la multiplication la plus infinie des objets d'échange. Pour résoudre ce problème de civilisation posé par les peuples aux gouvernements modernes, à savoir que tout homme intelligent, moral et laborieux, avec huit heures par jour d'un travail rationnel, puisse nourrir substantiellement, loger sainement, vêtir convenablement sa famille, en assurer l'avenir et le présent, profiter d'un loisir de six heures pour s'instruire utilement et élever avec soin ses

enfants.... il suffirait de pouvoir mathématiquement déterminer le prix vrai, c'est-à-dire le prix de revient le plus bas de la production la plus perfectionnée, calculé sur l'échelle de la consommation la plus vaste.

Les réformes politiques, que formulent des lois plus ou moins légèrement votées, sont faciles à opérer, mais devant les réformes économiques se dresse l'obstacle de tous les abus qu'elles menacent. Et pourtant le meilleur moyen de prévenir les réformes subversives ou prématurées, c'est d'opérer opportunément les réformes utiles et nécessaires, et, pour rendre celles-ci plus rapides, il faudrait stimuler l'émulation parmi tous les esprits réformateurs en établissant que chaque auteur d'une amélioration administrative, financière ou fiscale profiterait d'une partie des avantages concurremment avec le gouvernement. De la sorte, bien des esprits ingénieux et imaginatifs quitteraient « l'ornière profonde des théories anarchiques et des critiques subversives pour se frayer la route neuve, large et sans fin des réformes utiles et des améliorations praticables, et s'appliquer avec persévérance à l'étude approfondie de la science sociale et politique, administrative et financière, afin d'en appliquer les principes justes à la simplification de l'appareil gouvernemental et au perfectionnement de ses rouages ».

Girardin se plaint que la France n'ait qu'une sorte de révolutionnaires : il en souhaiterait deux :

Ceux qui existent, et que je connais, appliquent toutes les ressources de leur imagination à trouver les moyens d'entraver, d'affaiblir, de déconsidérer, de renverser enfin le gouvernement établi ; ceux qui manquent, et au nombre desquels j'aimerais à me compter, loin de rechercher les places même les plus élevées, n'en voudraient aucune ; ce qu'ils voudraient c'est consolider le gouvernement existant, le rendre le plus savant et le plus simple, le plus ferme et le plus doux, le plus juste et le plus fort qui soit, en lui faisant subir tous les retranchements et toutes les additions qui seraient la conséquence d'idées longtemps mûries.



Une nouvelle classification des attributions ministérielles devrait être le premier acte de la réforme administrative, le

jour où un homme d'État se trouverait capable de former un cabinet homogène, « solidement assis sur un ensemble d'idées, digne enfin de porter ce nom de système dont on a tant abusé, de nos jours; quels ministres ont montré, par le parfait accord de leurs actes et la supériorité de leurs vues, qu'ils eussent un système? Aucun. » Résister au désordre ne constitue pas un système. Intimider à outrance n'en constitue pas un davantage, bien au contraire, puisque c'est faire éclater son ignorance des causes du mal et des moyens de le guérir :

Pour voir à l'œuvre ce que c'est qu'un système, il faut que la France attende qu'elle ait produit un homme vraiment supérieur, c'est-à-dire doué d'une imagination puissante, d'une volonté inflexible, d'une activité infatigable, de la passion exclusive du juste et du vrai, qui puise sa force dans le religieux sentiment du devoir, afin de rester également insensible aux injures et aux adulations, qui soit indépendant enfin de toutes les petites considérations auxquelles, tous les jours, nos ministres font, sans s'en rendre compte, le sacrifice de l'avenir.

Un tel ministre chercherait un plan vaste, solide, praticable, embrassant tout le travail national. Il fonderait la prévoyance sociale sur la mutualité, afin d'éteindre la mendicité qu'une charité faible, insouciante, routinière encourage et ne soulage point. Il verrait si nos alliances politiques ont pour garantie de leur sincérité et de leur durée, non la mobilité des sympathies populaires, mais l'identité des intérêts nationaux; si, d'autre part, par la profondeur de leurs racines et l'étendue de leurs rameaux, le commerce et le crédit européens ont établi une solidarité telle qu'elle lui permette, avec certitude, de faire sur la durée de la paix générale un calcul de probabilités rigoureux. Il étudierait si les impôts ne sont pas exagérés, « s'ils ne devraient pas, comme les semences de la terre, s'alterner afin de féconder la consommation, s'ils sont tels enfin que la justice les ait exactement répartis, qu'ils ne portent point le peuple à la fraude, qu'ils ne le poussent point à la démoralisation ». Il vérifierait s'il y a concordance entre nos codes, notre charte et nos lois, entre nos besoins, nos mœurs et nos institutions. N'y aurait-il pas lieu de reviser et de refondre dans un même esprit les cent mille lois qu'ont faites tour à tour la royauté absolue, l'Assemblée Consti-

tuante, la Convention, le Directoire, le Consulat, l'Empire et le gouvernement constitutionnel? Il faudrait les ramener aux termes les plus simples, les réduire à un petit nombre; en faisant à la jurisprudence et à l'administration deux larges parts, en laissant à la première la responsabilité des interprétations et à la seconde celle des règlements, elles seraient logiques et fécondes.

Malheureusement, partagé comme il est arbitrairement en huit départements, le pouvoir exécutif, par le fait du morcellement des attributions ministérielles, est condamné à l'impuissance et à l'immobilité. Aussi Girardin avait-il imaginé une classification nouvelle des attributions ministérielles. Huit ministères (Justice et Cultes, Affaires étrangères, Guerre, Marine et Colonies, Intérieur, Travaux publics, Agriculture et Commerce, Instruction publique, Finances), c'est trop ou trop peu :

C'est trop pour constituer un cabinet homogène et stable, expression d'une grande pensée politique; c'est trop peu pour que la surveillance des ministres puisse s'étendre à tous les actes de leur responsabilité. Dans un gouvernement représentatif où l'on abuse de la discussion, tout doit tendre à la restreindre et à étendre l'action..., alors que, dans un gouvernement absolu, le contraire doit avoir lieu. Quant à l'instabilité ministérielle, lorsqu'elle devient excessive, elle constitue une pente plus rapide encore que l'émeute populaire vers les révolutions et l'anarchie; à force d'user et de déconsidérer tous les hommes considérables qu'il possède, un pays finit par ne plus trouver pour ministres et pour fonctionnaires que ceux qui n'ont plus de réputation à ménager ni de considération à perdre.

Le trop grand nombre de départements ministériels rend inévitables les ministères de coalition, qui dépensent en frottements des forces considérables, usent beaucoup d'hommes et durent peu.

Il est temps d'y songer : *la production ministérielle ne suffit pas à la consommation parlementaire*. Depuis 1830, les deux chambres législatives, terme moyen, ont renversé un cabinet par an, et, sur les bancs de la majorité, on ne trouverait plus aujourd'hui huit hommes éminents liés par un système commun et d'accord sur la part de chacun dans l'exécution.

Le président d'un conseil de huit ministres n'a aucune

liberté vis-à-vis de ses collègues ; gêné dans ses mouvements, occupé surtout à éviter de blesser d'ombrageuses susceptibilités, il se trouve condamné à un état d'inaction que le public, qui ne juge que par les dehors, taxe d'impuissance. La présidence du conseil a toujours été plus nominale qu'effective ; de là sont venues l'absence d'unité politique, l'instabilité des cabinets, l'omnipotence des bureaux, l'impossibilité de réaliser aucune idée générale, aucune large réforme. L'atelier où s'élabore l'action gouvernementale est de beaucoup inférieur à la dernière des fabriques sous le rapport de la division du travail.

Girardin propose de réduire à trois les départements ministériels ; la Présidence du Conseil ; le Département des Finances publiques ou des Recettes ; le Département des Services publics ou des Dépenses.

La Présidence du Conseil comprendrait dans ses attributions la présidence du Conseil d'État et des conseils supérieurs de l'Agriculture, de l'Industrie, du Commerce ; plus six directions générales : les relations extérieures, — la police, — les télégraphes, — la statistique universelle, — les encouragements publics et les récompenses nationales, — la presse périodique, la librairie et l'imprimerie royale.

Le Département des Finances publiques ou des Recettes comprendrait le recouvrement des revenus de l'État et l'administration des fonds du Trésor public ; plus douze directions générales : les contributions directes, — les forêts, — les contributions indirectes, — l'enregistrement, le timbre et les douanes, — les tabacs, sels et poudres, — les postes, — les contraventions et amendes, — la dette inscrite, — le mouvement des fonds, — la comptabilité, — le contentieux des Finances.

Le Département des Services publics ou des Dépenses comprendrait quinze directions générales : les armées de terre, la marine, — la garde nationale, — les cultes, — l'instruction publique, — la justice, — l'administration départementale et municipale, les hospices, établissements de prévoyance et de charité, monts de piété, caisses d'épargne, — les prisons, maisons de détention, de correction, de refuge et bagnes, — la santé et la salubrité publiques, les travaux publics, ponts

et chaussées, mines, — l'agriculture, — les manufactures et fabriques, — le commerce, — les monuments publics et beaux arts.

Chacun des trois départements aurait son secrétaire général, de qui relèverait le personnel, et un sous-secrétaire d'Etat, duquel on parlera plus loin.

Cette classification, qui nous semble et qui est, en effet, très audacieuse, Girardin la trouvait toute simple, « aussi rigoureuse que les *Doit* et *Avoir* d'une comptabilité commerciale : la volonté qui conçoit, la force financière qui en est l'instrument, l'emploi et la répartition de cette force, ainsi se décompose l'unité administrative ».

On a vu combien multiples sont, dans ce système, les attributions de la Présidence du Conseil. Le Président est le grand contrôleur politique. « Contrôler, dit Girardin, c'est tout diriger; surveiller, c'est tout prévoir. Dans l'ordre de mes idées, la Présidence du Conseil et les deux départements des finances et des services publics sont tels qu'il ne saurait se commettre aucun écart, aucune négligence, aucun abus grave. à l'insu du chef [du gouvernement]. Tout l'instruit, rien ne l'absorbe. »

Il préside le Conseil d'État de manière à se préparer à la discussion parlementaire. Il préside les Conseils supérieurs de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce, ce qui lui permet, par la connaissance des plaintes, de contrôler les directions générales et de perfectionner incessamment tous les services publics. « Dès lors, plus d'antagonisme entre la société et le pouvoir : les intérêts de l'une deviennent les devoirs de l'autre. »

Le travail de la Présidence du Conseil s'élabore dans les six directions générales, que nous avons nommées.

Les relations extérieures ne doivent pas relever d'un ministère à part. Seul le Président du Conseil embrasse et domine par sa position la généralité politique. L'expression de la volonté de la France à l'étranger ne saurait avoir un autre organe que le ministre en qui elle se personnifie à l'intérieur.

La police générale, extérieure et intérieure, doit, par la même raison, se rattacher à la Présidence du Conseil.

L'attribution des télégraphes à chacun des ministères et leur

centralisation à l'intérieur révèle l'absence de l'esprit d'ordre et d'ensemble administratif. Le télégraphe est un attribut de la Présidence du Conseil qui doit toujours être informée sans intermédiaires et sans retards[1].

Avoir plusieurs bureaux épars de statistique générale est le moyen de n'avoir pas de statistique. Il est préférable que tous les renseignements aboutissent à la direction centrale qui constituera une enquête permanente sur toutes les questions déjà posées ou qui pourraient surgir. L'enquête appartient au pouvoir administratif. Plus éclairée, l'autorité deviendra plus confiante ; elle ne reculera plus devant sa propre responsabilité.

L'institution d'une direction générale de statistique universelle près du ministère dirigeant aura pour principal avantage de centraliser les documents et de les éclairer les uns par les autres. Un mérite accessoire sera l'économie de temps et d'argent. Les plaintes et les abus auront leur grand livre ouvert, ils se contrôleront ainsi mutuellement ; la lumière jaillira de leurs débats contradictoires. Les archives de chacun des départements ministériels cesseront d'être éparses : réunies avec les archives générales du royaume, soumises à un classement méthodique, elles peuvent être facilement compulsées au moyen de répertoires analytiques. Les traditions auront enfin un asile ; elles sont souvent plus utiles aux améliorations qu'on ne le croit. L'avenir est inséparable du passé.

Afin d'éviter l'intrigue dans les basses régions administratives et de rendre du prestige aux distinctions honorifiques, il vaut mieux réserver au chef de l'État la prérogative de décerner les récompenses.

En ce qui concerne la presse, il faut organiser la publicité dans la presse gouvernementale. La publicité doit être l'instrument de gouvernement le plus puissant, l'agent de civilisation le plus actif.

En partant du « département des Finances publiques », Girardin indique maintes améliorations. Mais lorsqu'il arrive au département des Services publics, il prend son temps. Il lui faut en effet justifier la conception qu'il s'est faite de ce département. Il prévoit les objections ; il présente néanmoins son plan de réforme, convaincu « que rien n'est impossible à la

1. Il est nécessaire de se reporter au télégraphe de l'époque.

division du travail, soumise à l'unité de direction, à la hiérarchie du commandement et à la permanence du contrôle ». Il n'y a rien que de naturel, lui semble-t-il, que de vouloir réduire à de grandes directions générales les départements de la Justice, de la Guerre, de la Marine, de l'Intérieur, des Travaux publics, de l'Agriculture, du Commerce et de l'Instruction publique.

Concentrer dans une même main tous les services publics m'a paru le seul moyen de rompre toutes les traditions vicieuses, de mettre l'union à la place de la rivalité et de n'accorder à chacun des départements ministériels que la juste importance qu'il doit avoir. Dans l'état actuel des choses, chaque ministre tend à s'exagérer l'importance de son département et méconnaît ainsi celle des autres ministères. C'est un mal qui ne paraît avoir d'autre remède que celui que je propose; ce mal aurait moins de gravité si l'administration publique avait été organisée pour une période de paix, de liberté, d'industrie; il n'en est pas ainsi; de 1791 à 1815, elle a dû subordonner tout ou à peu près tout aux nécessités impérieuses de la guerre. Aussi, comparez la part qu'ont prélevée, depuis trente-neuf ans, sur le budget des recettes de l'État, les seuls départements de la Guerre et de la Marine avec celle faite aux trois départements de la Justice, de l'Intérieur et de l'Instruction publique. Cela est douloureux à supporter. Depuis 1836 seulement, combien de millions a coûté l'entretien d'une force permanente exagérée, qui auraient pu être plus utilement appliqués à sillonner la France de canaux, de routes et de chemins, à répandre dans toutes les classses une instruction convenablement graduée, judicieusement appliquée à chacune d'elles, qui les pénétrât profondément du sentiment du devoir et les préparât prudemment à l'exercice des droits politiques qui, dans la réalité, sont de véritables fonctions sociales... Je crois que, depuis vingt ans, nous faisons à la possibilité de guerres peu probables des sacrifices trop considérables, et que nous en faisons trop peu pour prévenir ou détourner des révolutions perpétuellement imminentes et désastreuses dans leurs conséquences, alors même qu'elles s'accomplissent sans se souiller d'une seule tache de sang. Je crois que nous sommes dans une fausse voie, que nous accordons aux armées trop d'importance et trop peu à l'instruction publique et à la presse périodique. Ces deux puissants leviers qui, jusqu'à ce jour, par suite de l'ignorance des moyens de s'en servir, ont été plutôt des obstacles que des instruments de gouvernement, attendent encore l'homme d'État qui saura comprendre tout le parti politique, toute la force motrice qu'il est possible d'en tirer.

Si l'on avait répandu l'instruction davantage, la France

serait mûre pour la liberté commerciale et pour la liberté politique.

Nous n'aurions plus besoin d'abriter notre industrie derrière des tarifs exorbitants; nous pourrions élargir le cercle électoral. Tout contribuable âgé de vingt-cinq ans, pour exercer le droit d'électeur, n'aurait plus qu'à justifier du diplôme d'*aptitude électorale*, à lui conféré à sa sortie de l'école primaire. Chaque année, le nombre d'électeurs s'accroîtrait ainsi dans une progression sensible, sans perturbation et sans danger. Le principe de l'égalité civile et politique serait alors amplement et rationnellement satisfait; je dis rationnellement, car ma raison n'a jamais pu considérer comme un suffrage sérieusement exprimé le bulletin d'électeurs et de jurés ne sachant pas écrire un mot, lire un nom...

Malheureusement, les révolutions rencontrent moins de résistance que les réformes, sans doute parce qu'il suffit d'un jour pour accomplir les premières et que des années sont nécessaires pour opérer les secondes. Et puis les révolutions sont préparées par la pernicieuse habitude de séparer des intérêts inséparables, ceux du pouvoir et ceux de la société. Aucune conception n'est plus dangereuse, plus subversive. « Un ministre qui ne voit en sa personne que le chef de ses bureaux, qui, conséquemment, fait cause commune avec eux et se croit obligé d'accepter la solidarité de leurs actes, est le premier de ses commis.... Un ministre doit aspirer à personnifier des intérêts, non des abus. » Parce que le pouvoir prend généralement parti pour ses fonctionnaires contre le public, l'antagonisme s'accentue entre le pouvoir et la société ·

Le jour où il sera de notoriété que nos ministres ont admis en règle générale que tout contribuable qui se plaint d'un agent salarié a la présomption pour lui, d'abord énormément d'abus se réformeraient d'eux-mêmes, ensuite les plaintes seraient très rares et très réservées, car on n'est pas la cause de la destitution injuste d'un employé, sans encourir une grave responsabilité morale et sans s'exposer à toutes les sévérités de l'opinion publique, plus ennemie encore de la dénonciation que de l'arbitraire.

C'est peut-être au chapitre de l'armée que Girardin a prononcé les plus graves paroles.

Réduire aux proportions d'une direction générale un aussi vaste département que celui de la Guerre, c'est plus qu'une réforme

administrative, c'est accomplir presque une révolution sociale, et c'est tout uniment se montrer conséquent avec le système de la paix, c'est vouloir qu'il porte enfin ses fruits... Pourquoi la paix aurait-elle des exigences moins impérieuses que la guerre?... Comme la guerre, la paix est un art qui a ses lois et ses règles, qui veut des études profondes et des connaissances variées; comme la guerre, la paix a ses nécessités, ses périls; ses conquêtes; comme la guerre, la paix a son génie et sa gloire.

Ces nécessités sont de donner du travail aux bras désœuvrés, un aliment aux imaginations ardentes. Ces périls sont l'excès d'une production déréglée, l'insuffisance d'une consommation restreinte par des transports trop coûteux, l'encombrement de certaines professions, l'abus de la concurrence, la nécessité de satisfaire à des besoins chaque jour plus divers et plus étendus, la fermentation des esprits dans le repos. Ces conquêtes sont les tributs qu'elle prélève sur les autres nations, grâce aux découvertes, aux perfectionnements, au progrès qu'elle fait faire à l'intelligence et au génie de l'homme. Le génie et la gloire de la paix, c'est de répandre l'instruction et le bien-être, diminuer la misère du peuple et adoucir ses fatigues, dissiper ses préjugés et réprimer ses mauvais penchants, ennoblir ses sentiments, le rendre meilleur et plus heureux.

Et voici que le grand journaliste tient un langage que nous avons réentendu depuis, plus violent, et qui a scandalisé à très juste titre les patriotes, mais qui ne scandalisait pas en 1839 :

Voilà un quart de siècle écoulé que la paix règne en Europe, qu'a-t-elle achevé de solide? Où sont nos trophées? Ah! si l'on eût fait pour la glorifier autant de sacrifices et d'efforts que pour la conquérir, que de grand travaux publics seraient maintenant exécutés, que de grands problèmes sociaux seraient maintenant résolus ou sur le point de l'être! Mais on a suivi trop servilement cette maxime d'un autre temps : « Si vous voulez la paix, préparez-vous à la guerre... » On s'est beaucoup occupé du passé, peu de l'avenir; on n'a pas assez réfléchi que nous vivons dans un temps où des rapports entièrement nouveaux se sont établis de nations à nations, et de gouvernements à peuples... Que tout soit bien constitué pour le maintien de la paix, et tout sera bien préparé pour l'éventualité de la guerre. Moins elle entrera dans nos prévisions, et moins elle aura de probabilité en sa faveur; moins on fera d'apprêts contre elle et plus on aura de forces pour la repousser lorsqu'elle éclatera.

Les monarchies n'ont plus qu'un moyen de retarder leur chute, c'est de gouverner au meilleur marché possible. Tout contribuable, maintenant, veut recevoir, au moins, l'équivalent de ce qu'il paie, et il est bien évident que l'impôt dont on abuse est le plus puissant des leviers révolutionnaires. Or, y en a-t-il un plus lourd que celui que prélève l'entretien de notre armée? Alors que les guerres tendent à devenir plus improbables et plus difficiles, ne saurait-on concevoir un autre régime militaire que celui d'aujourd'hui? S'est-on jamais occupé de rechercher s'il n'existerait pas un système d'instruction militaire plus simple, plus expéditif, plus économique?

J'ai médité sur ce sujet et je pense qu'une grande partie des trois cents millions que nous coûte actuellement l'entretien de notre armée ne sert qu'à appauvrir la France, qu'à l'affaiblir et qu'à l'exposer au danger qu'on veut prévenir, car, désormais *l'esprit de révolution allumera plus de guerres que l'esprit des conquêtes.*

Aussi Girardin désirerait voir à la tête du département de la guerre quelqu'un d'autre qu'un militaire, qui ne pensera qu'à l'éventualité de la guerre, qui ne regardera jamais que comme secondaire ce qui est devenu principal : le crédit public et le commerce. Il faudrait donc séparer l'administration de la guerre du commandement de l'armée. Un grand guerrier peut, fort bien, n'être ni un habile administrateur, ni un bon orateur et, cependant, exercer une grande autorité militaire. Le mettre à sa place équivaut donc à lui rendre service. On ne verrait plus ainsi la tribune parlementaire être plus meurtrière que le champ de bataille aux réputations militaires.

Ramener à son unité la force matérielle ne suffirait pas; il faudrait y ramener aussi la force morale, qui se trouve partout et nulle part. Les Cultes, l'Instruction publique, la Justice, l'Administration départementale et municipale, les Hospices et établissements de prévoyance, les Prisons et maisons de détention, ce qui concerne la santé et la salubrité publiques, tout cela se lie, doit se prêter un concours mutuel. Il manque à tous ces rouages simplement préparés un principe commun qui les mette en mouvement. « La prévoyance sociale ne peut naître que de leur assemblage, et elle est à créer. »

En résumé l'organisation imaginée par Girardin concentrerait le pouvoir et diviserait le travail entre trois ministres secrétaires d'État: trois sous-secrétaires d'État; trois secrétaires généraux; trente-trois directeurs généraux.

Les directeurs généraux, se recrutant, comme de juste, parmi les hommes les plus qualifiés, remédieraient à la routine des bureaux. On trouve, dans les diverses administrations ministérielles des hommes d'un rare mérite, condamnés à l'inertie; les meilleurs finissent par se résigner après avoir lutté un certain temps. Il faut affranchir la bureaucratie des traditions surannées, la faire sortir de l'obscurité où elle étouffe, et l'émanciper en multipliant, justement, les directions générales.

Le Conseil d'État devrait être une pépinière d'administrateurs; il est cependant une mauvaise école pour former de grands administrateurs, car tout ne s'y apprend que d'un point de vue étroit. Ce n'est pas là que l'on peut comprendre la vie et les affaires. Les difficultés en affaires sont de deux natures, celles qui viennent de la résistance des choses et celles qui viennent de l'insuffisance ou de la mauvaise foi des hommes :

L'étude de celles-ci, dont le Conseil d'Etat est surtout appelé à connaître, est généralement plus nuisible que profitable. On n'est pas capable d'entreprendre et d'exécuter de grandes choses lorsqu'on n'a pas une grande idée de l'humanité; il est donc dangereux de voir les hommes de trop près, de les examiner tous les jours à la loupe; les illusions sont une force qu'il faut ménager; ce sont les ailes du génie; les lui arracher, c'est lui arrêter la puissance de s'élever. Il n'en est pas ainsi des difficultés qui proviennent de la résistance des choses; celles-là fortifient l'homme qui lutte contre elles, elles le corrigent de la présomption, lui donnent la mesure de sa supériorité, mesure qu'il faut qu'il ait, car elle est à l'esprit ce que la justesse est au coup d'œil. C'est donc surtout avec les difficultés de l'organisation et de l'administration des choses qu'il faut mettre aux prises les hommes doués de facultés puissantes, de convictions profondes.



Girardin estime très dangereux de subordonner la direction des affaires à la direction des débats parlementaires. C'est,

selon lui, sacrifier l'importance du fond à l'éclat de la forme, les intérêts de tous à la renommée de quelques-uns. Il voudrait voir l'homme d'État passer avant l'orateur.

De grands orateurs ont été de médiocres ministres; de grands rois, de grands guerriers, de grands ministres n'eussent peut être pas même été de médiocres orateurs, car le génie n'a pas pour attribut essentiel la parole, mais la pensée. Or, dans les assemblées délibérantes, si un homme de grand mérite ne parle pas, il est à craindre que sa valeur, quelque élevée qu'elle soit, ne puisse être reconnue, ni classée... Qui dit avocat, dit un homme qui n'a jamais eu le temps d'étudier les questions ardues dont se compose la science politique, qui a passé sa vie à faire en sorte de ne pas rester à court devant les juges et qui s'est généralement rétréci l'esprit dans les habitudes de la procédure et des textes. A quoi peut être utilement employé un avocat? Évidemment à ce qu'il sait, à ce qu'il a passé toute sa vie à apprendre et à pratiquer, c'est-à-dire à parler... Voulez-vous que le pouvoir devienne moins difficile à garder, faites qu'il soit mieux exercé et moins facile à prendre, élevez-le d'un degré, faites du titre de sous-secrétaire d'État le noviciat du ministère.

Le ministre qui a la responsabilité des affaires doit s'en réserver l'examen et l'expédition et, à part les grandes circonstances, se décharger sur son sous-secrétaire d'État de la discussion devant les Chambres.

Que voulez-vous que fasse un ministre quand la moitié de sa journée a été consacrée à donner des signatures et des audiences, et l'autre moitié à assister à ses débats? Quel problème voulez-vous qu'il approfondisse? Quel problème voulez-vous qu'il résolve? De quelque puissante organisation intellectuelle que vous le supposiez doué, quelles facultés de penser voulez-vous que le soir il lui reste? Et s'il est arrivé aux affaires avant de les avoir apprises, en quel moment de la journée voulez-vous qu'il les étudie? Nous nous étonnons souvent de ce que nos ministres fassent si peu de besogne; ce dont je m'étonne, moi, c'est qu'ils en fassent encore tant. Nous leur demandons l'impossible.

Il conviendrait de choisir les sous-secrétaires d'État parmi les orateurs qui se sont distingués à la tribune de manière à en faire les orateurs du gouvernement, destinés à soutenir pendant la session le principal fardeau des discussions politiques.

Si un sous-secrétaire d'État venait à éprouver un échec de tribune, cet échec ne renverserait pas, au moins, du premier coup, le cabinet, parce que le ministre en personne pourrait venir renouveler l'épreuve, tandis que dans l'état présent des choses, les ministres forment l'avant-garde de l'armée politique, et qu'une fois le front repoussé, tout est en déroute. Alors le travail administratif, mieux partagé, serait mieux fait; alors le ministre n'étant plus dans la nécessité de préparer chaque matin des discours, pourrait se livrer à l'examen des questions élevées, à la lecture des livres nouveaux dont l'importance lui aurait été signalée, à la conversation des hommes instruits et expérimentés...

Et Girardin fait cette réflexion :

Qui sait? Peut-être M. Thiers ne fût-il jamais devenu ce qu'il est s'il n'avait pas commencé par être sous-secrétaire d'État? S'il avait débuté par être ministre, peut-être eût-il commis quelque énorme faute dont il ne se fût jamais relevé. Il est si dangereux d'arriver au ministère sans préparation, sans transition... Le système qui improvise les ministres n'épargne que les hommes médiocres, indolents, paresseux, irrésolus, qui ne font rien; il est mortel aux hommes ardents, actifs, énergiques, qui se hâtent de faire.

Mais n'est-il pas à craindre que les sous-secrétaires d'État ne s'impatientent dans une position secondaire et n'aient hâte de devenir ministres? Pour les aider à patienter, Girardin proposait de leur donner un traitement considérable : 40 000 francs, la moitié du traitement de ministre.

J'ai pensé qu'ils seraient d'autant moins pressés de devenir ministres qu'ils seraient plus retenus par la crainte de compromettre une grande position pour en avoir une plus précaire, sans être de beaucoup meilleure. Au ministre, la gloire des grandes pensées conçues, mûries dans le cabinet; au sous-secrétaire d'État de les faire triompher à la tribune. Je pense qu'au moyen de ce juste partage d'attributions, de cette équitable proportion dans les traitements, la rivalité ne serait pas à craindre, et que le sous-secrétaire d'État serait certain d'arriver au ministère, et d'autant plus sûr d'y rester longtemps qu'il y serait plus longuement préparé par l'acquisition d'une plus grande expérience et d'une plus grande autorité.

Mais voici des paroles à méditer :

Aujourd'hui les questions n'ont, pour ainsi dire, pas d'importance en elles-mêmes; leur valeur, toute relative, dépend d'une circonstance, d'une prévention, souvent d'un seul mot. *En réalité, il n'y a*

pas de questions, il n'y a que des débats; aussi des lois importantes sont-elles votées sans discussion, et des lois sans importance renversent-elles des cabinets. L'ignorance est le principal aliment de la controverse; *c'est parce que personne n'étudie que tout le monde discute*. Rarement les ministres en savent plus que ceux qui les contredisent... Ils procèdent ainsi par adoption, non par conception. Or, quiconque a dans sa vie approfondi une question sait qu'on n'arrive à la certitude qu'après avoir passé au crible bien des erreurs, à la fermeté de résolution qu'après avoir triomphé de secrètes tergiversations. Toute conviction qui n'est pas le résultat d'un travail opiniâtre n'a ni profondeur ni garantie... Pourquoi tous les ministres passent-ils sans laisser de traces? C'est que la chose qui les occupe le plus n'est pas de se former des convictions, mais de recruter des votes, afin de conserver une majorité qui, ne pouvant jamais avoir en eux une confiance entière, a besoin d'être incessamment ralliée.

Forcés de parler sans cesse à propos de tout, les ministres n'ont le temps de rien étudier à fond. Or, si ce ne sont pas eux qui jettent dans la discussions des idées neuves et des faits nouveaux, qui en apportera? « Les Chambres sont ce que les ministres les font. *Quand elles sont irrésolues, c'est la preuve qu'ils sont incapables*. Jamais les majorités compactes, il faut le dire à leur honneur, n'ont fait faute ni aux convictions profondes ni aux caractères énergiques. »

Donc les sous-secrétaires d'État dirigent le débat politique. Si l'issue est incertaine, les ministres ont au moins le temps de réunir toutes leurs forces.

En résumé, la stratégie parlementaire d'un cabinet habile et fort se réduira à ces deux principes fort simples : premièrement, opposer à l'orateur superficiel qui effleure toutes les questions l'homme spécial qui les a approfondies..., deuxièmement, n'exposer la personne des ministres qu'à la dernière extrémité; se ménager toujours l'avantage d'une seconde épreuve, car il faut n'avoir jamais fait partie d'une assemblée délibérante pour ne pas savoir que rarement un vote décisif serait le lendemain le même que la veille.

Le pouvoir finit par s'avilir en passant par une multitude de mains souvent impropres à le recevoir. La France, depuis 1830, est déjà à son dix-huitième ministère; cinquante-six ministres, en moins de dix ans, ont été appelés à siéger dans les conseils du roi; plusieurs d'entre eux se sont retirés sans fortune, sans

fonctions, sans existence assurée.... Girardin a remarqué combien la chute des ministres est pénible, à moins d'une grande faculté de résignation ou d'une rare élévation de caractère. C'est ce qui fait que les ministres n'ont pas de plus dangereux, de plus implacables ennemis que leurs prédécesseurs.



Dans tout ce projet d'organisation, « aucune trace de l'esprit de méfiance dont sont empreintes nos institutions et nos lois, esprit étroit qui ne songe qu'à multiplier les contrôles, au lieu de définir les responsabilités, qui complique au lieu de simplifier et qui, au lieu d'imprimer l'unité et le mouvement, aboutit au morcellement et à l'immobilité ». Ce qu'il veut, en somme, Girardin l'a résumé en ces lignes :

Étant données nos formes représentatives et nos habitudes monarchiques, mais principalement *notre tendance caractéristique à tout détruire en abusant de tout,* faire que ce qui doit être mobile puisse changer fréquemment sans ébranler ni renverser ce qui doit être fixe, ou ce qui, du moins, ne doit varier que rarement. Ce qu'enfin j'ai voulu, ce que je voudrais, c'est que l'armée, la marine, la magistrature, l'enseignement public fussent moins souvent exposés à ressentir le contre-coup de nos vicissitudes parlementaires et de nos crises ministérielles; c'est que, par exemple, l'administration et le matériel de la guerre fussent distincts du commandement et du personnel de l'armée, car on peut être médiocre administrateur, mauvais discoureur de budget, mauvais défenseur, même, d'un bon objet de loi, tout en étant doué des facultés qui font qu'on exerce sur le moral d'une armée un ascendant que s'efforcerait vainement d'acquérir le plus habile organisateur. Le gouvernement des hommes et la conduite des choses veulent des qualités différentes dont il ne faut jamais supposer que le même homme soit doué, car cette réunion est précisément une exception. Dans une bonne organisation, il ne faut demander qu'une aptitude à chacun, mais qu'elle soit complète... Ce qui vient d'être dit sera également vrai pour la marine, pour la magistrature, ce sera surtout vrai pour l'enseignement public. Donnez-en la direction à Leibnitz, il changera la face de la société; il y mettra l'ordre moral et matériel qui y manque; il y fera régner l'harmonie par la hiérarchie; il fera disparaître l'encombrement en même temps qu'il comblera les lacunes; il

organisera sans peine le travail; il perfectionnera le principe de l'élection encore si imparfait; il trouvera un mode de constitution du pouvoir et de représentation du peuple qui fera cesser le déplorable antagonisme qui s'est établi entre les gouvernements et les gouvernés. Mais, si vous avez choisi Leibnitz hier, ne le renversez pas demain; laissez-lui le temps de préparer et d'accomplir son œuvre. Nommez le grand maître de l'université, mais ne lè faites pas ministre de l'instruction publique.

Une fois encore, il revient à sa comparaison avec l'industrie :

Lorsque je vis les étonnants progrès que, depuis 1814, l'industrie française a faits, les précieuses découvertes dont elle s'est enrichie, les merveilleux problèmes qu'elle a résolus; lorsque je sors d'une filature ou d'une fabrique de sucre indigène et qu'ensuite j'interroge le budget des dépenses et des recettes de l'État, l'almanach royal, l'assiette de nos impôts, les grands services publiques, je passe de l'admiration la plus vive au sentiment le plus pénible; tant d'activité, tant d'intelligence, tant d'économie d'un côté, et de l'autre si peu! L'art de gouverner les hommes et d'administrer les choses aurait-il donc atteint ce degré de perfection où il n'y a plus d'alternative que celle de rétrograder ou de rester stationnaire?... Depuis 1814, l'administration publique n'a pas simplifié un rouage; *elle opère en 1840 comme l'industrie du sucre de betteraves opérait en 1812*, c'est-à-dire lentement, dispendieusement, imparfaitement. Il y a là le sujet de graves réflexions, car, enfin, lorsque toutes les extrémités sont dans la dépendance du centre, lorsqu'il s'agit de ne pas entraver l'activité d'un peuple composé de trente-trois millions d'habitants, de ne pas nuire à la prospérité d'un pays aussi vaste et aussi fécond que la France, la célérité dans l'expédition des affaires a une importance incalculable.

L'administration française ressemble à une magnifique usine qui serait mise en mouvement par un moteur trop faible. Si le nombre des ministères était réduit à trois, on pourrait les réunir dans un vaste palais administratif où tout serait combiné pour que les ministres pussent, sans se déplacer, conférer entre eux, à tout instant du jour, pour qu'il n'y eût aucune perte de temps, pour que le travail se fît avec la plus grande célérité, la plus grande économie, la plus grande simplicité de moyens. Cet atelier, en réalité, n'aurait pas besoin d'être immense. Girardin nous apprend qu'un jeune archi-

tecte de ses amis en a adressé même le plan d'après ses idées. Voici une dernière citation, que l'on ne croirait pas avoir été écrite il y a près de trois quarts de siècle :

Comment se fait-il que des hommes, d'origines politiques diverses, arrivant au ministère par les directions les plus opposées et avec les systèmes les plus différents, se brisent tous les uns à la suite des autres contre le même écueil, commettent tous les mêmes fautes sans que l'exemple des premiers serve à l'expérience des derniers, encourent tous les mêmes reproches d'infidélité à leurs opinions, de versatilité et de corruption? Faut-il en accuser la faiblesse et la vertu des hommes, ou bien la force et le vice des choses? Le mode actuel d'organisation s'oppose à ce que rien de grand et de durable puisse être entrepris et, tant qu'il subsistera, *on changera vainement de ministres; on ne changera pas d'errements;* l'impulsion sera toujours vaincue par la résistance; *ce qu'on avait blâmé dans ses devanciers, on le fera; ce qu'on avait soutenu, on le démentira; ce qu'on avait promis, on ne le tiendra pas.* On s'imagine que, pour mieux faire, ou même autrement que les ministres que l'on aspire à remplacer, il suffit d'avoir des intentions droites et des convictions sincères; on le croit de très bonne foi; mais c'est une illusion qui se dissipe presque aussitôt qu'on est au pouvoir. *A peine est-on installé qu'on est débordé par les affaires, emporté par la rapidité de leur courant; alors la tête s'égare, la mémoire se perd;* on oublie les idées qu'on a conçues, les engagements qu'on a contractés; *on ne voit plus devant soi qu'une majorité toujours prête à vous échapper; on ne pense plus qu'aux moyens de la retenir; on y sacrifie tout;* on fait aux exigences individuelles les mêmes concessions que celles qu'on a le plus blâmées; enfin on recourt par impuissance à la conception qu'on a flétrie, car c'est une erreur de croire que la conception ministérielle soit un système politique, c'est moins que cela, c'est un pis-aller, et si tous les cabinets le subissent, c'est qu'ils y sont contraints par la nature des choses. *Il faut donc, ou changer radicalement les choses, ou persister fatalement dans une voie funeste; il n'y a d'alternative qu'entre une réforme nécessaire ou une révolution inévitable, car un gouvernement représentatif est bien près de sa fin lorsqu'il a épuisé toutes les combinaisons ministérielles, sans parvenir à trouver les lois de son existence.*

ANDRÉ LEBEY

LE 13 VENDÉMIAIRE

Poursuivant sa grande entreprise historique sur *les Conjurations de Jean de Batz*, M. le baron Ch. de Batz publiera bientôt le second volume de cette curieuse biographie. Dans les papiers de son ancêtre, il a trouvé un récit de la journée du 13 Vendémiaire dont il a bien voulu nous donner la primeur.

Le 23 septembre 1795, c'est-à-dire le 1[er] vendémiaire an VI, la Convention proclama les résultats de l'acceptation de la Constitution nouvelle et par conséquent de la réélection des deux tiers de ses membres. 914 853 voix sur 958 226 votants auraient accepté. Cela parut invraisemblable. En outre, la misère était devenue si grande qu'elle dégénérait en famine. La convocation des assemblées électorales pour nommer les nouveaux députés était fixée au 20 vendémiaire (28 octobre). Les royalistes résolurent de choisir un jour de cette période entre la fin d'une Assemblée et l'avènement d'une autre, pour abattre définitivement les Conventionnels et restaurer, s'il était possible, la royauté.

Tout fut préparé de main de maître. Jean de Batz lui-même va nous raconter la part qu'il prit à la tragique aventure. Nous aurons ainsi le compte rendu le plus exact de ce qui se passa du côté royaliste et ces détails sont peu connus. L'auteur parle de lui-même à la troisième personne comme s'il dictait à un secrétaire[1].

1. M. Fonlon de Vaulx a une copie de ce manuscrit avec des corrections de la main du baron ; copie faite en 1815, avec un préambule adapté aux circonstances. A part ce préambule, il n'y a pas de notables différences entre l'original et la copie.

A cette époque, l'opinion générale secouait avec indignation se joug honteux appesanti depuis trop longtemps sur la France par la Convention. Le Temple recélait encore un débris inestimable de la maison royale. L'infortune profonde de la fille de nos rois en appelait à l'honneur et au courage des vrais Français. La révolte était dans tous les cœurs; les plus heureuses circonstances la favorisaient. Les Vendéens étaient sur pied, les Bourbons aux portes de la France, et Paris, exaspéré contre les tyrans qui l'avaient ensanglanté, les tenait sans défense dans ses murs, car la Convention, alors privée de ses anciens appuis, les chefs terroristes dont les uns avaient été punis avec Robespierre, dont les autres étaient oubliés dans les prisons, se voyait en même temps dans les liens de la fameuse loi qui lui interdisait de faire entrer les troupes dans Paris.

Les sections de Paris délibéraient encore sur le rejet de la monstrueuse Constitution qui enfantait le Directoire et, comme la loi leur conférait pendant la durée de leurs délibérations l'exercice de la souveraineté dans leur enceinte, elles offraient autant de sauvegardes aux agresseurs de la Convention. Frappé de ces considérations, M. de Batz ne put s'empêcher de voir que tout se réunissait pour livrer la Convention aux vengeances publiques et que tout invitait à saisir une aussi belle chance pour rétablir le gouvernement légitime, sans lequel nul repos ne peut exister en France.

Le plan de cette conspiration porta sur la pensée qu'il ne serait pas impossible de créer dans Paris une autorité nouvelle qui, élue par les sections pendant leur souveraineté, l'exercerait en leur nom et qui, appelant à soi et la garde nationale et toute la population parisienne, les porteraient sur la Convention pour en finir avec elle, et qui, faisant au même instant ouvrir ou rompre les portes du Temple, prononcerait ainsi le caractère de cette révolution nouvelle. Ah! quel moment pour Paris que celui où l'on verrait enfin à la lumière du ciel, après la plus barbare captivité, l'auguste fille de tant de rois, l'infortunée princesse, dernier reste des plus illustres martyrs, protégée de Dieu seul sur la terre encore fumante de leur sang et, par la volonté divine, environnée d'un rempart de braves décidés à mourir à ses pieds s'il le fallait pour sa défense! Combien il aurait fallu méconnaître Paris et le génie français

pour douter un seul instant du profond et religieux respect qui aurait saisi toutes les âmes devant un objet aussi sacré! De quel enthousiasme Paris n'eût-il pas donné bientôt le spectacle? Avec quelle rapidité cette ivresse n'eût-elle point passé dans toute la France, et alors le déchaînement universel de la haine contre les révolutionnaires aurait partout réveillé l'amour inné des Français pour leurs princes légitimes; en se hâtant de les rappeler le premier, Paris se serait porté à tout pour se laver du grand crime commis dans ses murs.

Au centre de cette commotion générale, la nouvelle autorité, nécessairement devenue le gouvernement, se serait empressée de consommer sa révolution, en donnant la main aux Vendéens qui l'auraient chaudement donnée à nos princes dont le sort n'eût, ensuite, dépendu que d'eux-mêmes.

Toutes ces combinaisons étaient justes parce qu'en même temps qu'elles s'unissaient à la tendance générale des esprits, elles étaient puisées aux sources mêmes de l'éternelle justice et dans le vrai caractère français. Il était un autre point de vérité qui leur aurait donné l'armée; mais il n'est point nécessaire de le consigner ici.

La première difficulté à vaincre consistait à créer sous l'œil de la Convention l'autorité qui se mesurerait avec elle et qui en délivrerait la France. Mais ce premier pas, ce pas le plus important M. de Batz le jugea facile et voici pourquoi.

On avait vu, dans la première période de la Révolution, le Conseil général de la Commune de Paris, soutenu par la seule faveur de la population parisienne, lutter fréquemment, et toujours avec avantage, contre le gouvernement d'alors et contre l'Assemblée appelée Constituante, aux époques mêmes où cette Assemblée possédait au plus haut degré la faveur du peuple de France. Or, cette fois, nulle division : l'armée, la capitale, le peuple n'avaient qu'un même sentiment, l'horreur de la Convention, et ne formaient qu'un même vœu, sa plus prompte destruction.

Il devait donc suffire de faire adopter dans une des sections de Paris une proposition tendant à reproduire, sous quelque nom que ce fût, l'ancien Conseil général de la Commune, pour que ce premier suffrage entraînât soudainement celui des autres sections. Quant au prétexte de la motion, il venait comme au-

devant de la pensée : faire exposer dans une des sections que la Commune de Paris, dégradée, mise en lambeaux, divisée en sections et mairies soigneusement isolées, allait être la seule cité française à qui il serait interdit de se connaître elle-même et de former, pour la patrie, un seul vœu des vœux réunis de tous ses concitoyens ! Conclure de là à un redressement de ce juste grief, à l'envoi aux autres sections pour les inviter à nommer des députés à un Comité central où seraient portés les vœux particuliers de chaque section et former le vœu général de la Commune de Paris. Mais par qui et dans quelle section serait faite cette motion ?

M. de Batz se fixa sur la section nommée Le Pelletier. Elle était, de toutes les sections de Paris, la plus ulcérée contre la Convention, parce qu'elle était la section où les tyrans avaient désigné avec le plus d'atrocité et en plus grand nombre les victimes. Il y avait plus. Dans ses assemblées, un jeune orateur, plein de chaleur et de bons sentiments, était écouté, avec une prédilection singulière. Or ce jeune homme bien né et très instruit était connu de M. de Redon, ancien collègue de M. de Batz à la première Assemblée et royaliste constamment fidèle. M. de Batz lui communiqua le projet sur Paris en toute son étendue. M. de Redon méritait cette confiance et la justifia. Il se chargea de présenter à de Lallot (c'est le nom du jeune orateur) l'idée du Comité central. De Lallot s'en saisit et la développa si chaudement à la tribune de la section que l'assemblée l'adopta sur-le-champ à l'unanimité au milieu des plus vives acclamations.

Couvert d'applaudissements, de Lallot voulut dans sa candeur les reporter sur celui qui lui paraissait les mériter avant lui et il nomma M. de Redon. L'assemblée, après avoir prodigué à tous les deux, de nouveaux applaudissements, les chargea de rédiger, à l'instant même, une adresse que des commissaires iraient porter aux autres sections. Député aux sections les plus importantes, de Lallot monte à cheval et vole de l'une à l'autre, excite partout le même enthousiasme, obtient les mêmes succès et avec une telle rapidité que dans la même journée, le Comité central fut proposé, accepté, organisé, réuni dans la section Pelletier, le président élu (M. de Redon) et les délibérations ouvertes.

La Convention aperçut ces dangers : elle vit, dans la prompte et chaude création du Comité central, la résurrection de l'ancien Conseil général de la Commune et, dans le centre de Paris, le foyer d'une conspiration prête à l'écraser. Dans ce péril si imprévu et si imminent, elle appela audacieusement des troupes dans Paris. C'était violer la loi. Par de justes représailles, le Comité central s'érigea en comité d'insurrection, en prit le titre, dénonça la Convention aux autres sections, les invita à s'armer, à mettre et à tenir sur pied leur garde nationale, et à se hâter de l'envoyer au point central de Pelletier.

De son côté, la Convention allégua la nécessité de sauver la patrie et, dans une affiche dont elle fit placarder les murs de Paris, elle osa dire « que des traîtres vendus à l'étranger égaraient les sections, que la motion portée à la section Pelletier avait été envoyée de Londres, que depuis deux mois elle était connue du Comité de salut public qui s'était préparé à l'événement et avait pris des mesures telles que, cette fois encore, la Convention aurait la gloire d'avoir sauvé la patrie ». Voilà dans quelles fourberies la Convention cherchait son excuse d'avoir violé la loi et se jouait de la crédulité publique !

Cependant dix mille soldats, mis par elle sous les ordres du général Menou, accompagnés de trois commissaires de la Convention, arrivèrent les premiers devant Pelletier. L'épouvante les devance : on ne voit que des fuyards ; mais de Lallot, que la peur ne trouble point, se présente à la porte extérieure de la section. L'un des Conventionnels lui parle ainsi :

— Va dire à l'assemblée de Pelletier qu'on lui laisse dix minutes pour se dissoudre et vider les lieux ; qu'après dix minutes, quiconque s'y trouvera sera traité en conspirateur et en ennemi de l'État.

De Lallot lui répond à peu près dans ces termes :

— Qui donc ose tenir un pareil langage ? Quels sont ces audacieux qui oublient que la section Pelletier, investie en ce moment de la souveraineté, donne ici des ordres et n'en reçoit pas ? Pourquoi ces armes ? cet appareil hostile ? Êtes-vous des Autrichiens ? la section Pelletier est-elle une place de guerre ?

A ces mots l'un des Conventionnels mis en fureur s'écrie : « Qu'on saisisse ce traître ! »

Loin de reculer, de Lallot s'avance et, d'une voix tonnante,

dit : « Au nom de la loi, soldats, je vous ordonne de vous retirer; frémissez de l'attentat que vous commettriez en forçant cette enceinte. Vous a-t-on laissé ignorer que la loi vous en défend l'entrée? Sachez que vous ne pénétrerez qu'en nous immolant, qu'en marchant sur nos cadavres, que Paris alarmé de votre présence se lève tout entier, s'arme, et qu'il tirerait de votre forfait la plus terrible des vengeances; vos noms, odieux à tous les Français, resteraient voués à une éternelle infamie. Encore une fois, soldats, de par la nation et la loi, je vous commande de vous retirer. »

Les soldats saisis d'étonnement, s'arrêtent. Leur général et les Conventionnels déconcertés s'avancent vers de Lallot; du côté de la section, quelques citoyens, en très petit nombre, s'approchent comme pour le soutenir.

Alors s'engagea le plus étonnant débat entre des chefs du gouvernement et un général à la tête de dix mille soldats, et d'autre part, un jeune homme presque enfant, presque seul, qui, par la seule puissance de sa parole, sut enchaîner les fureurs des Conventionnels et contraindre le général lui-même à donner aux troupes l'ordre de la retraite. Il le donna dans le moment, il est vrai, où des murmures annonçaient que cette troupe allait se donner à l'orateur qui exerçait sur elle le plus étonnant empire.

Toutefois, de Lallot n'avait obtenu cette victoire extraordinaire qu'en bravant les plus grands dangers. L'ordre de le saisir et d'entrer à la baïonnette dans la section fut donné à plusieurs reprises. Mais, loin d'effrayer de Lallot, on ne parvenait qu'à irriter son éloquence, qu'à lui procurer à chaque tentative un triomphe de plus. Il était près de minuit quand cette scène prit fin, après avoir rempli environ cinq quarts d'heures. Pendant sa durée, les autres sections, averties des périls de Pelletier, s'étaient hâtées de marcher à son secours : 12 000 gardes nationales de la section appelée Brutus survinrent les premiers au pas de charge. Les autres sections ne se firent pas attendre : à une heure après minuit, plus de 80 000 hommes, sous les armes, se trouvaient réunis, et l'enthousiasme, qu'excitait la victoire remportée par le seul de Lallot, exaltait d'autant plus les esprits qu'elle assurait, tout au moins, la neutralité des soldats, et il est vrai qu'elle fut entière de leur part.

Jusqu'ici tout est gloire, tout est succès, au delà même de tout calcul et de toute espérance. Il ne restait qu'à marcher, sans le moindre délai, sur les Tuileries; il n'était plus d'obstacle qui pût empêcher d'y envelopper la Convention universellement abandonnée à elle seule : sa perte était inévitable et cette même nuit allait faire place à l'un des jours les plus glorieux pour la France. Mais, par une fatalité inouïe, le comité donna à un sieur Danican le commandement de l'armée parisienne, et cette belle puissance tomba dans des mains débiles, si ce n'est dans celles d'un traître. Cet homme, au même instant, sembla prendre à tâche d'éteindre le plus beau zèle; il remit le mouvement sur la Convention à l'arrivée du jour et, ensuite, de la matinée à la soirée.

Cette lourde faute (si ce n'est qu'une faute) donna à la Convention le temps de respirer, de répandre ses agents dans Paris, d'y semer de faux bruits et de fausses terreurs, de tirer des prisons les plus audacieux terroristes et enfin de leur donner pour chef Buonaparte. Néanmoins, pour être différée, la victoire n'en paraissait pas moins certaine. A quatre heures après midi, plus de soixante mille sectionnaires sous les armes, attendaient l'ordre de marcher, et seulement dix-huit cents brigands gardaient les Tuileries.

Mais toutes les dispositions de Danican furent insensées; il dirigea vingt mille hommes sur les Tuileries par la petite rue du Dauphin et voulut que le surplus (au moins quarante mille hommes) passât le Pont-Neuf pour revenir sur les Tuileries par le Pont-Royal!

Ainsi, pouvant déployer au moins quarante hommes contre un, il choisit pour point d'attaque un pont et un défilé. Jusque-là un ordre parfait avait régné, mais le désordre était à tel point dans la tête du général qu'il n'avait pas même donné un chef à la colonne de Pelletier, que toutes les autres devaient suivre. Un jeune militaire, qui, de son chef, disposait dans le meilleur ordre les premiers rangs et, qui avait l'art de les animer par les meilleurs propos, fut tiré à l'écart par M. de Batz qui le détermina à se saisir du commandement[1] et lui dit :

1. On lit dans le manuscrit sous des ratures : « M. de Batz, qui avait vu le Louvre occupé par les sections, avait été d'avis de se jeter dans la grande galerie. Il n'y avait, au bout, qu'une faible porte à ouvrir ou à briser pour

« *Jeune homme commandez à tous avec fermeté et tous vous obéiront!* » Qui ne sait que dans ces mouvements révolutionnaires l'autorité appartient toujours à qui s'en empare? Chartier commanda (c'était le nom du jeune homme) et fut obéi : à sa voix, la colonne Pelletier s'ébranla et se dirigea, par le Pont-Neuf, sur les quais de l'autre rive de la Seine, suivant l'ordre de Danican [1]. A mesure qu'elle avançait, la colonne se grossissait des troupes des autres sections qui se mettaient à sa suite : près de cent mille hommes bien armés couvraient déjà les quais. Déjà les premiers rangs atteignaient la rue des Saint-Pères, lorsque enfin parut le général Danican, suivi d'un nombreux état-major. Il poussa au grand trot jusqu'au Pont-Royal dont la tête était gardée par environ deux cents brigands, tirés des prisons, ayant une seule pièce de canon chargée à mitraille. Après un pourparler d'une minute au plus, ce général et sa suite revinrent sur leurs pas et se jetèrent assez précipitamment dans la rue de Beaune; au même instant. comme à un signal convenu, le canon tira sur la colonne. Le brave Chartier se retourna et dit : « En avant, mes amis... ne tirez pas... le canon est à nous!... »

Il n'avait pas achevé ce peu de paroles qu'il ne restait plus personne pour l'entendre ni le suivre. Les hommes des deux premiers rangs avaient fait feu, mais avec un tel empressement de fuir que. sans prendre le temps de coucher leurs fusils, ils avaient tiré vers le ciel; après quoi, eux et toute l'armée avaient disparu.

En un mot, des quarante mille hommes, quatre individus

se trouver sous le même toit que la Convention, avec l'avantage de cent contre un. Mais M. de Batz devait être là, comme à mille lieues, sa présence, comme son nom prononcé après tant de bruit qu'en avaient fait les terroristes, auraient été une sorte de proclamation de ce que Paris ne devait connaître qu'après l'avoir exécuté. L'idée de cette attaque par l'intérieur des Tuileries était fortement approuvée par le vice-président du comité. Mais le général, s'était rendu invisible, il ne restait qu'à exécuter ses commandements ineptes. »

1. Là encore sous des ratures comme la note précédente : « Pressons-nous, mes amis, cria M. Chartier (c'est le nom de ce commandant), ils finiraient sans nous. » Le manuscrit est tellement raturé que certaines pages ne gardent (la première, par exemple) que deux ou trois lignes, finalement adoptées.

seulement étaient restés sur place[1]. Ce n'étaient cependant pas les ravages du canon qui avaient déterminé cette terreur panique ; car, mal pointé, il avait jeté la mitraille sur le pavé, qui en étincela ! Ce fut là tout le dommage, sauf une mitraille qui, en se relevant, détacha le fourreau du sabre de M. de Batz du cordon qui le supportait.

Pendant que MM. Chartier et de Batz se communiquaient leur étonnement et leur désolation, un groupe de gardes nationaux reparut à l'entrée de la rue des Saint-Pères. M. Chartier y courut, espérant les rallier et les ramener. Mais tout disparut de nouveau au bruit d'un second coup de canon et de quelques autres tirés à poudre, du quai des Tuileries de l'autre côté de la Seine. M. de Batz avait espéré qu'au moins on viendrait se rallier au point central de Pelletier ; il s'y rendit ; mais n'y trouva que M. de Lallot, quelques membres du comité et M. Chartier, qui avait cru M. de Batz tué du second coup de canon et qui le disait au moment même où parut M. de Batz.

Quant à la colonne qui avait été dirigée sur la rue du Dauphin (côté Saint-Roch), quelques coups de canon l'avaient arrêtée. Si, à la place des sectionnaires, de simples paysans vendéens eussent été là, même en bien moindre nombre et seulement armés de bâtons, on les aurait vus franchir, comme l'éclair, le court intervalle de cette petite rue, culbuter cette poignée de brigands que Buonaparte commandait et envelopper les Conventionnels dans leur repaire. Moins aguerris, mal commandés, les sectionnaires s'étaient bornés à prendre poste à l'église Saint-Roch, dont un angle fait face à la rue du Dauphin. Quelques-uns s'étaient placés dans la rue Saint-Honoré, aux deux coins de celle du Dauphin ; ils chargeaient à l'abri leurs fusils, et ne se découvraient que pour faire feu sur les brigands qui canonnaient comme au hasard. C'était au fond, si l'on peut ainsi dire, le combat du bruit et de la peur. De part et d'autre, il y eut, cependant, des morts et des blessés. Mais

1. Barras dans ses *Mémoires* dit : « La garde nationale arrivant par les quais avait l'apparence d'une troupe de grenadiers de ligne. C'était dans une attitude imposante et déterminée qu'elle s'avançait en masse, commandée par le général Danican et guidée par Maulevrier et Lafond... « Voilà avec Batz et Chartier le nom des quatre braves dont parle le manuscrit. »

lorsque l'événement des quais fut connu au poste de Saint-Roch, le découragement total fit cesser le faible combat qu'y rendaient les sectionnaires; ils se dispersèrent et disparurent.

Pour prolonger la terreur qui s'était emparée des sections, Buonaparte fit traîner, pendant la nuit, des canons dans Paris et tirer à poudre seulement. Ce fut assez pour que la solitude des rues restât aussi profonde que celle des plus silencieux déserts. Et voilà comment un peu de fumée et de bruit firent évanouir les espérances les plus immenses et assurément les plus permises au moment même où il fut miraculeux qu'elles ne se fussent pas réalisées.

Il ne faut pas omettre que les troupes appelées par la Convention ne se montrèrent nulle part pour la soutenir, qu'elles laissèrent, très librement, passer les différents corps des sections. Elles ne dissimulaient pas leur mépris des brigands ramassés par Buonaparte et refusaient de s'y mêler. Mais leur mépris d'une autre nature, après la terreur panique des sections, les livra à Buonaparte et, en faisant ou soutenant ensuite les arrestations, elles obéissaient à leur propre indignation bien plus qu'aux décrets atroces que rendit la Convention. Telle a été, dans sa conception de quelque étendue, ses premiers succès et définitivement ses revers, la fatale journée des sections.



Les arrestations furent innombrables. Danican, après avoir été caché pendant la nuit du 5 octobre, chez un brave homme, dit-il, put quitter Paris dans la journée du 6; à quelque distance de Paris, il dut se cacher encore et passa deux mois dans le caveau d'une église; de là il se retira en Angleterre. Lafond fut pris immédiatement, condamné à mort et guillotiné, et de nombreux sectionnaires ou royalistes connus furent mis en prison et condamnés sans appel. Mais Redon, mais Lallot, mais Batz... que devinrent-ils? Jean va nous le raconter lui-même et de la façon la plus pittoresque :

Tous les individus que la police des Conventionnels put connaître et atteindre, furent entassés dans des prisons et la plupart fusillés; par la cruauté de ces supplices, on mainte-

nait la stupeur dans Paris. MM. de Lallot et Redon furent condamnés à mort, mais, par bonheur, ne furent pas saisis.

Moins heureux qu'eux, M. de Batz, qu'on n'aurait peut-être pas facilement surpris, se livra comme de lui-même. Ayant aperçu dans la petite rue de Choiseul un sieur Klotz, qui, précédemment avait assez fidèlement donné asile à des proscrits (nommément au duc du Châtelet et au marquis de la Guiche), il courut à lui. Il le cherchait depuis quelque temps. Heureux de le retrouver, M. de Batz lui demandait un rendez-vous à l'entrée de la nuit, lorsque ce misérable fit un signe à quelques recors qui le suivaient et leur dit : « Arrêtez celui-cy, c'est le baron de Batz. »

Dans l'accès de fureur qui saisit M. de Batz, il se jeta sur le misérable, le renversa dans la fange du ruisseau et, sans songer à fuir, l'accablait d'injures, tandis que les recors surpris restaient sans mouvement. Promptement revenu à lui-même, M. de Batz vit son danger extrême et se porta vers le boulevard. Klotz, sans se relever, et ses recors crient de toutes leurs forces : « A l'assassin ! » De l'intérieur des maisons, on accourt aux portes et aux fenêtres. On voit un homme à terre, couvert de boue, un autre qui fuit ; de toutes parts on crie : « Arrêtez l'assassin !... »

Plus rapide que ceux qui se mettaient à sa poursuite M. de Batz leur échappait ; mais un piquet de dragons, en patrouille, survint, de pur hasard, ferma l'issue de la rue de Choiseul, enveloppa M. de Batz, le livra aux agents de police et il fut conduit au comité de police de la Convention.

Ce qui avait déterminé à cette trahison l'infâme Klotz n'était autre chose qu'une pure spéculation. Il se souvenait qu'au fort de la Terreur, Robespierre avait fait mettre à prix et à très haut prix la tête de M. de Batz. C'était ce prix que l'avide Klotz cherchait, mais Robespierre n'était plus là, pour le lui faire payer. Par fatalité, M. de Batz y était, et dans la plus périlleuse situation. Il avait préparé une proclamation et quelques arrêtés organiques pour être publiés par le Comité central, au moment où, par le renversement de la Convention il serait devenu Comité provisoire du Gouvernement. Or, ces malheureux papiers étaient sur lui ; c'est en cet état qu'il allait se trouver au milieu de ses premiers accusateurs, qui, dans le

décret du 26 prairial, an II, l'avaient voué à la mort, les mêmes qui avaient dit : « Si le premier agent de la conspiration des étrangers échappe à nos recherches, que ses complices soient immolés sur la tombe de Capet », les mêmes qui, depuis lors, n'avaient cessé de se montrer altérés de son sang. Leur premier mot fut : « Qu'on le fouille! » Le régicide Gauthier de l'Ain, membre du Comité et, comme tel, ancien collègue de M. de Batz, sur la nouvelle de son arrestation, prend avec empressement l'initiative, et, la joie peinte sur son affreux visage, dit à M. de Batz :

— Enfin nous vous tenons!... voyons vos papiers!...

— Je n'ai aucun papier, répond avec assurance M. de Batz.

Moins joyeux à cette réponse, Gauthier s'écrie : « Qu'on le fouille! » Ce qui fut fait très soigneusement. Mais le danger était passé, car voici ce qui était arrivé. Klotz, pressé d'annoncer ses exploits et de hâter sa bonne fortune, avait consigné M. de Batz dans une première pièce, espèce de corps de garde de gendarmes, et était entré dans le Comité.

Quelques fauteuils étaient là : en se jetant sur le premier de ces sièges, M. de Batz eut le bonheur de glisser le périlleux paquet sous le coussin et de dérober aux gendarmes le mouvement rapide. Puis il s'était relevé et promenait dans cette salle, les bras croisés, lorsque Gauthier de l'Ain était survenu. Voilà pourquoi M. de Batz put répondre avec assurance : « Je n'ai aucun papier », et comment il fut soustrait à la mort la plus certaine et la plus prompte. On ne l'eût différée que le temps qu'on eût pris pour donner plus d'éclat au supplice d'un contre-révolutionnaire, surpris porteur d'écrits de sa main et attestant une conspiration dont l'objet, réalisé en partie, avait été la création d'un Comité central qui ferait anéantir la Convention, et la conversion de ce Comité central en comité de gouvernement qui ferait briser les verrous du Temple, s'allierait à la Vendée et opérerait la rentrée des Bourbons.

Pour avoir échappé si miraculeusement au plus extrême danger M. de Batz n'en était pas affranchi. Le fatal paquet pouvait, à tout instant, être apporté au Comité[1]. Il n'a pas

1. Note du manuscrit lue sous les ratures : « On va voir cy après que M. de Batz, ayant profité d'un instant de négligence du comité, fit instruire de la situation et particulièrement de cet accident des personnes qui par-

été apporté, M. de Batz n'a jamais su à quelle bonne âme il en a été redevable : on a su depuis que, le Comité, déconcerté de n'avoir saisi sur M. de Batz aucun papier, aucun indice et voulant faire de lui un plus grand exemple que de tout autre, vu la célébrité qui lui avait été donnée, voulut en prendre le temps, fit déposer d'abord M. de Batz dans une prison voisine appelée des Orties, avec l'ordre de l'y tenir au plus grand secret. Le lendemain, ordre de le transférer à la fameuse prison du Plessis, où le comité entassait les détenus qu'il vouait à la mort, et où, à toutes heures, on allait en enlever pour les fusiller, afin de maintenir, par ces supplices, la stupeur dans Paris.

Après avoir dressé l'acte de réception et d'écrou de M. de Batz dans cette prison, le concierge lui dit : « Vous êtes ici en liberté. » Expression qui lui parut d'abord aussi inexplicable que singulière. Il apprit, avec plaisir, qu'elle signifiait qu'il n'était pas au secret. Cette négligence du Comité ne fut pas longue, mais laissa à M. de Batz le temps d'écrire, d'appeler quelques personnes dont l'amitié pour lui était sûre et courageuse et il ne désespéra plus de son salut. Bien moins encore quelques jours après, lorsqu'il apprit que la division s'était établie dans la Convention : que les terroristes, prêts à relever leurs échafauds et saisis du gouvernement, étaient attaqués par le parti qu'ils avaient effrayé, qui se prononçait vigoureusement, et à qui la majorité était acquise, de telle sorte que les chefs de la nouvelle terreur, craignant un second thermidor, s'arrêtaient.

Alors, M. de Batz, voyant qu'il n'était connu ni des uns ni des autres par aucun rapport avec l'affaire des sections et qu'il ne subsistait contre lui que les anciennes inculpations, saisit cet instant pour écrire au Comité et lui demander, aux termes de la loi, d'être mis en liberté ou en jugement, déclarant même (et cette pensée était sincère), qu'il préférait être jugé, afin d'avoir cette occasion de faire enfin connaître, dans des débats publics, ce qu'avaient été ses prétendus crimes, et

vinrent à obtenir des permissions pour se présenter à quelques membres du comité, et qui, s'étant arrêtées dans la salle des gendarmes ne trouvèrent plus sous aucun siège ces papiers. M. de Batz a toujours ignoré dans quelles mains ils étaient tombés... »

combien de fourberies, combien de sanglantes atrocités avaient été cachées sous le titre de conspiration de Batz.

Cette réclamation étonna un Comité accoutumé à ne recevoir de ses captifs que de tremblantes suppliques. Mais ébranlés par la réaction de l'opinion publique et ayant tout à craindre des terreurs qu'ils inspiraient, surtout à leurs collègues, les membres du Comité ne voulurent pas de l'éclat qu'aurait nécessairement une cause qui viendrait réveiller d'affreux souvenirs, révéler les plus lâches trames des bourreaux de la France, et ranimer la colère publique contre les grands crimes, auxquels n'avaient pas été étrangers plusieurs de ceux qui composaient ce même comité. Aussi voulaient-ils oublier M. de Batz dans sa prison, lorsqu'on les instruisit qu'il s'était muni d'un huissier, pour leur faire signifier juridiquement, et sa demande formelle d'être mis en jugement ou en liberté, et la loi expresse sur laquelle était fondée cette demande, qui était au surplus, bien moins téméraire qu'elle ne le paraissait.

Le Comité refusa cet espèce de cartel, se fit amener M. de Batz pour l'interroger, et, au lieu de le renvoyer au Plessis, on le laissa sous la garde d'un seul gendarme autorisé même à ne pas le suivre...

JEAN DE BATZ

Les Conventionnels eurent peur de l'huissier du baron de Batz; ils donnèrent l'ordre de remettre leur ennemi en liberté; le 5 novembre, Jean franchit lestement la porte de la prison du Plessis, puis, semant son gendarme, courut au 499 de la rue de Buffault où les bras ouverts et les yeux pleins d'admiration, l'attendait sa chère Michelle. Il était sauvé!

Les fameux papiers glissés sous le coussin de la salle d'attente du Comité de Sûreté générale avaient été retrouvés par un ami sûr et sincère, de ceux que Jean avait avertis et qu'il ne put voir que quelques mois après... C'était Jean-Louis Nathey, qui, venu le premier au Comité de Sûreté générale, afin de passer la main sous le fameux coussin, avait été assez heureux pour trouver les terribles proclamations de la main de Jean et les emporter.

INGRES A ROME[1]

— AU SORTIR DE LA VILLA MÉDICIS —

(1811-1820)

Rome, en 1811, ce n'était plus tout à fait Rome : c'était aussi un peu Paris. Un préfet de trente ans, le baron de Tournon l'administrait, au nom de Napoléon Empereur et Roi ; un général épris de l'antiquité la gouvernait, Miollis. Autour d'eux gravitait un monde de fonctionnaires venus de France, les uns pour surveiller les autres, comme Norvins, qui dirigeait la police, comme Daru et comme Rœderer, qui finirent par ne plus pouvoir se souffrir. Au-dessous des grands chefs, ou à côté d'eux, des chargés de missions spéciales allaient et venaient, aujourd'hui à Rome et demain sur le Rhin. Ils mettaient de l'ordre dans les finances, établissaient les cadres des services des Contributions et de l'Enregistrement, contrôlaient les fournisseurs de l'armée qui s'enrichissaient trop vite et sans vergogne. Rome faisait assez grise mine à cette effervescence : elle n'avait point pardonné l'enlèvement du pape Pie VII et, à vrai dire, elle traita toujours en ennemis — des ennemis qui disposent de la force — soldats et administrateurs, quelle que fût l'énergie qu'ils dépensassent pour l'embellir en l'assai-

1. Extrait d'un volume illustré qui paraîtra sous ce titre : « *J.-A.-D. Ingres, sa vie et son œuvre*, d'après des documents inédits », le jour où s'ouvrira, dans les Galeries Georges Petit, l' « Exposition Ingres », au profit du Musée Ingres de Montauban (26 avril-14 mai 1911).

nissant. On dansait beaucoup, mais c'était tout près d'un volcan et l'on devait s'en apercevoir à la première occasion [1].

C'est à ces circonstances que Jean-Auguste-Dominique Ingres dut de pouvoir subsister à Rome après qu'il eut quitté la Villa Médicis. Son camarade Gatteaux, arrivé en 1810, et le peintre Coupin de la Couperie, avaient amené à son atelier un des fonctionnaires de la Rome nouvelle, M. Marcotte, directeur des Eaux et Forêts. M. Marcotte pensait confier le soin de faire son portrait à Blondel, qui, grand prix de 1803, n'était venu qu'en 1809, mais il hésitait. Sur le conseil de Gatteaux, c'est à Ingres qu'il s'adressa. Une amitié d'un demi-siècle s'ébaucha devant le chevalet de l'artiste.

Le portrait de M. Marcotte est d'une couleur admirable, malgré les tons sévères ou neutres du costume masculin sur un fond sombre et uni. Les notes blanches du linge auprès du visage et au bord de la manche de drap, sur la main pendante, font étonnamment chanter cet ensemble, qu'on pourrait qualifier de basse profonde. Les amples plis du manteau vert sur l'habit marron à col de velours noir et sur le gilet jaune donnent une harmonie chaude et grave. L'accord parfait s'établit avec l'accent noir de la haute cravate apparue dans l'ouverture du gilet blanc, avec l'accent rouge du tapis de la table, sur lequel pose le bicorne noir à liserés marron-gris. Ingres se montre là aussi grand coloriste que dans ses plus éclatants portraits de femmes. Comme dans tous, cette beauté de la nature morte, loin d'atténuer l'intérêt de la physionomie, contribue à la mettre en valeur. Avec quelle fraternelle tendresse le peintre dut interpréter celle-ci! Ne lisait-il pas sur ce visage ferme, sérieux, loyal, l'expression d'une mâle et forte amitié commençante? Ce visage, il y manque sans doute le sourire. Mais Ingres, se peignant lui-même, à vingt-quatre ans, ne se fit pas sourire non plus. Il y a dans les yeux foncés de M. Marcotte, dans un peu de maussaderie à sa lèvre, dans l'énergie de ses traits et leur concentration volontaire, on ne sait quoi rappelant le farouche jeune homme de Chantilly. Ces deux êtres d'action vigoureuse et de pensée ardente devaient se

1. Cf. *La Rome de Napoléon*, par Louis Madelin, in-8°, 1906.

comprendre. Le sentiment qui les liait déjà fut à la mesure de leurs âmes. Sur la figure de son ami, Ingres mit certainement un peu de soi.

Ce portrait suffit pour que d'autres fonctionnaires, liés avec M. Marcotte, frappés au moins par la ressemblance du modèle, suivissent l'exemple de leur ami. C'est chez son parent, M. Bochet, que M. Marcotte avait rencontré Gatteaux : M. Bochet, à son tour, posa devant Ingres, et son beau-frère, M. Panckoucke, lui amena sa femme, née Bochet. Et ce fut le tour de M. de Norvins, de M. Devillers et de M. Cordier que J.-A. Ingres alla peindre à Tivoli. Cinq portraits en un an, — sans compter les portraits dessinés des mêmes modèles, de l'ami Granger et de madame Granger, d'autres encore. — Et quels portraits ! Ingres avait mis dans M. Marcotte toute l'énergie que permettait une tonalité assourdie : son pinceau se fit plus vibrant pour transcrire le beau poème de chair qu'était madame Panckoucke ; il se fit presque gracieux pour traduire l'élégance de M. Bochet, demeuré, en 1811, une manière d'incroyable...

Ingres s'était installé à proximité de la Villa Médicis, via Gregoriana, n° 40. Il put croire que sa fortune était assurée. Ce n'étaient pas seulement les fonctionnaires de second plan qui frappaient à sa porte : à la suite de M. de Norvins on y vit le préfet de Rome, le baron Camille de Tournon lui-même, qui, revenant de se marier à Paris, amena devant le chevalet d'Ingres, non sa femme, mais sa mère : le portrait de madame de Tournon (1812) est le plus magistral que l'artiste ait signé jusque-là.

Le général Miollis s'intéressa, lui aussi, à Ingres. Il était le compatriote du peintre Granet, qu'il traitait en ami : Ingres, à son tour, éprouva la faveur du vainqueur de Mantoue. Presque dans le même temps, trois commandes importantes lui vinrent et du gouvernement et du gouverneur : le premier lui demandait une double décoration pour le palais du Quirinal ; le second lui confiait le soin d'illustrer une page de Virgile pour la villa Aldobrandini qu'il occupait. D'accord avec le général Miollis, qui élevait un obélisque à Virgile dans Mantoue et une colonne à l'Arioste dans Ferrare, Ingres choisit des sujets qui prouvent son heureuse entente avec les idées de ses protec-

teurs. Pour la demeure impériale, il peignit *Romulus vainqueur d'Acron*, à la détrempe, et le *Songe d'Ossian*, — répondant ainsi aux goûts de Napoléon Ier, pour qui se meublait alors le palais de Monte-Cavallo : ce palais l'attendait d'un jour à l'autre et l'attendit toujours en vain. — Pour la villa Aldobrandini, ce fut *Virgile lisant l'Énéide devant Auguste*, — ou *Tu Marcellus eris*.

Ingres entreprit ensuite un tableau auquel il avait songé en 1807, quand il assista, pour la première fois, à une cérémonie dans la chapelle Sixtine : — la lettre à M. Forestier, du 7 avril, en fait foi. — En 1809, il exécutait une petite gouache, qu'il signait et qu'il datait, pour l'offrir à son ancien directeur intérimaire de l'Académie, Adrien Pàris.

M. Marcotte n'avait pas vu cette gouache, — à quatre personnages : le Pape entre deux cardinaux et un garde-noble qui a quelque ressemblance avec Ingres : — mais il vit un dessin plus complet, sur quoi il décida de commander le tableau. Ingres se mit au travail dès le début de 1813. Le 20 décembre 1812, il écrivait à son ami, en mission à Coblentz : « Dans une quinzaine je commence à tracer les lignes de votre tableau, auquel je donne la forme noble de plus de trois pieds. » Il s'agissait de représenter le Pape tenant chapelle, entouré de ses cardinaux. On a trop dit qu'Ingres avait hésité devant la figure de Pie VII, alors retenu à Fontainebleau par Napoléon Ier. Pourquoi l'artiste aurait-il eu cet accès de pusillanimité? De vrai, il consulta M. Marcotte, parce que celui-ci était un haut fonctionnaire, et qu'avant tout il ne voulait pas le gêner ; mais comment aurait-il exclu le pape de son tableau? Jamais il n'en eut le projet. D'ailleurs, la citation faite par M. Delaborde est incomplète : Ingres écrivait : « Je voulais aussi vous dire que j'attends votre décision sur le personnage principal et que j'ai depuis pensé que s'il y avait de l'inconvénient à le mettre sur la scène je peux faire le moment où on chante le *Miserere*, tous les cardinaux prosternés à leur place, vus de dos, et le Pape prosterné devant l'autel, comme cela se pratique, *ce qui évite de montrer les visages, y étant tout de même. Ceci est dit en passant. Pesez tout, choisissez et donnez-moi réponse de suite*[1]. »

1. Les mots en italique n'ont pas été cités par Delaborde. (*Ingres*, p. 186.)

Ingres s'occupa de ce tableau pendant toute l'année 1813, du moins autant que sa santé le lui permit, car il fut assez gravement malade, d'une fièvre putride, pour qu'on pût avoir des inquiétudes. M. Marcotte avait chargé son ami M. Devillers d'avancer des fonds à Ingres quand il en aurait besoin. Lui-même lui en envoya lorsqu'il le sut hors d'état de travailler.

Tandis qu'il préparait ainsi sa première *Chapelle Sixtine*, — ou, pour lui donner le nom qu'il souhaitait : *le Pape Pie VII tenant chapelle*, — Ingres pensait beaucoup au Salon. Il s'en était tenu rigoureusement éloigné depuis sa défaite de 1806 : l'heure lui semblait venue de se manifester. Il voulait se produire enfin, publiquement, comme l'égal des maîtres reconnus.



Il s'était marié le 4 décembre 1813 : un dessin, non inventorié, du Musée Ingres, représente une église, avec ces mots : « Vue de l'entrée de Saint-Martin, église où je me suis marié à Rome. » Il avait rompu, en 1807, avec mademoiselle Forestier. Le 11 décembre 1812, il adressait à ses parents un acte respectueux pour les prier d'accorder leur consentement au mariage qu'il entendait contracter avec mademoiselle Laure Zoëga, fille du célèbre archéologue danois, mort en 1809. Il ne poussa pas plus avant les choses : il y eut rupture encore, mademoiselle Laure ayant laissé tout à coup apparaître un goût immodéré pour la danse. Le 4 décembre 1813, Ingres, suivant les suggestions d'une famille amie, épousait à Rome mademoiselle Madeleine Chapelle, venue à cet effet de Guéret, où elle tenait un magasin de modes. Le greffier en chef de la cour impériale, M. de Lauréal, était lui-même marié à une cousine de Madeleine Chapelle : celle-ci n'eut jamais à regretter d'avoir été appelée à Rome pour y trouver un bonheur qu'elle attendait vainement dans son humble boutique [1].

1. Voir *le Roman d'Amour de M. Ingres*, par Henry Lapauze (1 vol. in-18, 1910).

Au printemps de 1814, et non en 1813, comme on l'a dit[1], Ingres dut se rendre à Naples, pour y peindre le portrait, demi-grandeur nature, de la reine Caroline, et pour y préparer un tableau qui devait réunir, autour du roi Murat, tous les membres de la famille royale. Le roi lui avait acheté, vers 1809, la *Dormeuse*, qui est perdue, et, en 1813, les *Fiançailles de Raphaël*, — avec la nièce du cardinal Bibbiena, — commencement de la série projetée par Ingres en l'honneur de l'Urbinate : la *Naissance de Raphaël*, *Raphaël présenté au Pape par Bramante*, la *Mort de Raphaël*, *Raphaël et la Fornarina*... Ce dernier épisode fut exécuté en 1814 pour le comte de Pourtalès, qui le paya quarante louis et répété par l'auteur, avec des variantes, en 1840, pour son ami Duban ; une autre répétition était, en 1870, chez le peintre Muller, à Stuttgard. De 1860 à 1867, Ingres reprit encore une fois le même tableau, qui resta inachevé. — *Les Fiançailles de Raphaël*, peintes en vingt jours, ont disparu : tout ce qui nous en reste est le beau dessin, daté de 1812, qui est entré au musée du Louvre, et grâce auquel on put rappeler le tableau dans *l'Œuvre d'Ingres*, gravé par Réveil. Une autre toile d'Ingres, peinte à la même époque pour les Murat, a disparu aussi dans la tourmente de 1815 : c'est le propre portrait de la reine Caroline.

Tous ces travaux, Ingres les devait à l'amitié de l'architecte Mazois[2], entré dans la confiance de la reine, autant qu'à la bienveillance même des souverains. Ce qu'était ce portrait, on le devine par une lettre d'Ingres à son ami et par les dessins de Montauban : quatre, en effet, sont consacrés à la reine. Rentré à Rome, Ingres écrivait à Mazois : « Votre arrivée à Naples vous aura sans doute instruit de mon malheureux succès par l'envoi du portrait de S. M. Sans doute que si vous l'aviez vu faire vous vous seriez peut-être aperçu de mon erreur et je n'en serais pas à refaire une tête et un chapeau pour la troisième fois. Ce contre-temps est d'autant plus désagréable pour moi qu'il me ruine pour le moment, me trouvant pour ainsi dire au bout de mes pièces. Mais patience, avec le temps je

1. *Inventaire des Richesses d'Art de la France. Musée Ingres*, t. VII, p. 48.

2. Voir *le Palais de Scaurus*, par F. Mazois; — notice préliminaire de Varcollier, p. V-LXXII.

ferai peut-être cesser un charme fatal qui règne sur tous les portraits que j'entreprends, quoique je sois bien capable d'en faire d'assez beaux. » La même lettre priait Mazois de rapporter à Rome le portrait de la reine ou de le confier à un voiturier. « J'ai ébauché un petit tableau de la noble famille d'après les croquis que j'en ai faits, — ajoutait le peintre, — et je crois que ce petit tableau terminé serait, je ne doute pas, d'un grand intérêt[1]. » — La lettre n'est pas datée; mais, comme Ingres félicite Mazois de la décoration du Lys, qu'ils ont reçue en même temps, elle est de 1814 ; et donc le portrait de la reine Caroline est aussi de 1814, et non de 1813.

Jusque-là, s'il avait eu à souffrir parfois de la mévente de ses tableaux ou de la médiocrité des prix qu'on leur attribuait, Ingres n'avait pas connu les longues détresses. Il ne manquait pas de commandes. En 1814, il terminait le portrait d'une Transtévérine qui avait franchi le pont Saint-Ange pour épouser Alexandre de la Motte-Baracé, vicomte de Senonnes[2], plus tard secrétaire général des Musées royaux, premier gentilhomme de la Chambre du roi et membre de l'Académie des Beaux-Arts, et enfin, conseiller d'État : « J'ai écrit à M. de Senonnes, — dit Ingres, dans une lettre à M. Marcotte, du 7 juillet 1814 : — assurez-le, je vous prie de toutes mes salutations et que le mois prochain le portrait de Madame est terminé et que je compte sur lui au Salon pour nous faire honneur. »

Moins intéressante peut-être par la physionomie que madame Devauçay (1807), moins pensive et mystérieuse, mais d'une beauté plus éclatante, madame de Senonnes n'inspira pas moins heureusement le peintre. Nous sommes là devant une de ses œuvres magistrales. Dans ce portrait, il a déployé toutes les ressources de son génie, même celles que, de parti pris, il était porté à négliger. Il se servit de sa palette avec moins de parcimonie que d'habitude. Non pas qu'il se décidât à poser sur sa toile des touches plus larges, plus épaisses : il eut toujours horreur de la peinture grasse. Mais il employa des

1. Inédit. — De notre collection.

2. Voir Gustave Babin, *Gazette des Beaux-Arts*, 1er janvier 1888, p. 21-26, avec une reproduction de madame de Senonnes, burin par Patricot.

couleurs plus énergiques, tout en continuant de les appliquer en couches minces et unies. Il sut donner aux chairs un aspect plus vivant, les imprégner d'une tiède animation, les gonfler d'une pulpe savoureuse. Dans les mains de madame de Senonnes comme sur son visage, et même aux fermes rondeurs de sa gorge, que voile à peine une guimpe transparente, on distingue la chaleur du sang, la moite atmosphère de la peau, l'espèce de respiration d'un épiderme frais et frémissant. Mais aussi quel modèle pour enfiévrer le pinceau de l'artiste! Quelle opulence de charmes, chez cette radieuse Transtévérine, chez cette élue de l'amour!

Ingres n'avait pas tout d'abord voulu représenter madame de Senonnes dans la position assise où nous la voyons. Hanté par le portrait de madame Récamier, auquel il avait travaillé sous la direction de son maître David, il voulait étendre sur un divan cette indolente créature : il en fit l'esquisse, puis se ravisa. Et, définitivement, il redressa le buste, mais avec un souple abandon et une grâce nonchalante.

Ce n'est pas une nerveuse, une rêveuse, pareille à madame Devauçay, cette belle inconsciente qui respire comme son atmosphère naturelle un miracle d'amour. Vêtue de somptueux velours, de dentelles précieuses, les doigts chargés de riches anneaux, laissant glisser sur la soie des coussins une écharpe élégante, elle a le calme apaisé d'une fleur rare épanouie sous le climat qui lui convient. Elle est bien sœur — et presque jumelle — de l'*Odalisque*. Elle trouve que rien n'est doux comme d'être belle et perpétuellement désirée : aussi ne cherche-t-elle rien au delà. Nulle ambition troublante, nulle curiosité, nulle inquiétude, nulle pensée peut-être n'avive la grisante langueur de ses larges yeux, n'attriste le vague sourire de sa petite bouche entr'ouverte.

Dans ce portrait, autant et plus que partout ailleurs, Ingres a rendu tous les détails des accessoires avec un art minutieux, une virtuosité qui tient du prodige. On cite le châle de madame de Senonnes comme celui de madame Rivière et comme le gilet de M. Bertin. Ce serait de la gageure et de la fantasmagorie, si, par un équilibre de tons et un goût absolument sûr, le peintre ne faisait concourir la nature morte à l'expression générale et à la noblesse de l'ensemble.

Le Salon, où il voulait envoyer *Madame de Senonnes*, le préoccupait grandement. Il espérait pouvoir y mettre encore, malgré que M. Marcotte ne l'aimât pas sans réserve, un petit tableau : *Don Pedro de Tolède baisant l'épée d'Henri IV*, le portrait de M. Devillers, maintenant rentré à Paris, et, si c'était possible, ceux de M. Bochet et de madame Panckoucke. Le livret du Salon indique : *Don Pedro de Tolède, le Pape Pie VII tenant chapelle* et *Plusieurs Portraits*. Si Ingres exposa des portraits, on les négligea. Une fois de plus on lui reprocha d'avoir voulu paraître « antérieur au siècle de Léon X[1] ». Le mot : « gothique » n'y est pas, mais c'est bien cela qu'on a voulu dire. C'est cela qu'on lui dit ailleurs, en lui reprochant « une marche rétrograde : les maîtres gothiques, bons pour leur temps, ont été surpassés... [2] »

Ingres s'était mis à une *Odalisque*, souhaitée par la reine Caroline comme pendant à la *Dormeuse*. Il prétendait désormais faire payer ses tableaux un prix plus élevé : quarante louis pour les amateurs riches « comme M. de Pourtalès » ; — en 1819, le comte James de Pourtalès-Gorgier, chambellan de S. M. le roi de Prusse, devait payer douze cents francs l'*Odalisque* ; — « une figure de plus en augmentera le prix de dix louis ». Ingres allait être père : il fallait songer à gagner sa vie. « Nous sommes bien tranquilles, bien économes et nous allons notre petit train », écrit-il à Marcotte, le 7 juillet 1814. Encore un an, et il compte rentrer à Paris, car « l'amour de la patrie, dit-il, me chatouille bien fort ».

D'une odalisque la célèbre figure n'a que ses accessoires orientaux : la pureté de ses formes, de ses traits, le calme de son visage, où s'exprime une douceur candide avec une sorte de dignité, l'attitude chaste, le souci pudique de l'éventail, des draperies, du bras allongé, — qui dissimulent telle courbe de la chair, tel pli du jarret, telle ombre secrète, — l'absence de toute suggestion voluptueuse dans la nudité féminine la plus adorable, démentent les séductions équivoques de l'Orient légendaire, du harem où flotte un air alourdi de roses et de

1. *Examen raisonné des ouvrages... exposés au Salon du Louvre en 1814*, par S. Delpech, 9e livraison.

2. *L'École française en 1814*, par R.-J. Durdent, pp. 13 et suiv. et p. 83.

santal. Les peintres de la Renaissance, quand ils étendaient, parmi des étoffes somptueuses, leur idéal du corps féminin, lui donnaient le nom de Vénus; Ingres, ayant emprunté son décor à la Turquie d'Asie, — avec le narghilé, le tabouret incrusté, le turban, l'éventail, le chapelet d'ambre, — appela sa femme couchée : l'*Odalisque*. L'élégance de ce long corps est incomparable. Une ligne merveilleuse court en une seule ondulation de la nuque à l'orteil du pied droit. L'habileté décente qui dissimule les saillies plus audacieuses de cette ligne parmi les étoffes est moins une délicatesse morale qu'un sentiment souverain du style. Le spectateur n'ignore rien de cette beauté féminine absolue, et pourtant la suave créature peut tourner vers lui sans honte ses yeux transparents, car elle lui offre une révélation de splendeur quasi-divine, où se dissipe la matérialité de la chair. Quelle leçon, — tout exprimer, tout dire, avec une réserve si fière, — quelle leçon pour les artistes qui cherchent la vérité dans la bassesse, et ne suggèrent l'émotion que par la sensualité! Cette femme nue, cette femme couchée, elle nous regarde : quel autre peintre que celui-là, — si ce n'est sans doute Raphaël, — eût prêté, sans immodestie licencieuse, un regard si direct à une femme étendue parmi ses voiles tombés?... Sous leurs cils clos par le sommeil, la rêverie ou le souvenir, les ardentes Vénus semblent vouloir ignorer qu'on peut surprendre leur abandon voluptueux : celle que J.-A. Ingres a baptisée l'*Odalisque*, plus divine que ses sœurs païennes, ose solliciter notre admiration, car elle l'inspire, la commande et l'exige.

L'*Odalisque* resta pour compte à l'auteur. On était en 1814 : les événements se précipitaient avec une rapidité vertigineuse. Rome connut un siège que Miollis supporta vaillamment, mais qui ne pouvait guère tourner à notre avantage. Tournon dut abandonner son poste et rentrer en France, suivi de Norvins et de Daru, et, peu à peu, des fonctionnaires de tout ordre que l'Empereur entretenait dans ce royaume illusoire : le pape Pie VII reprenait possession de ses états, et le roi Murat lui-même abandonnait Napoléon Ier. Du moins prenait-il sous sa sauvegarde les artistes restés à Rome, en attendant qu'il subît, à son tour, les pires désastres.

Ingres entra dans la période difficile. Non seulement il

perdait en Murat un protecteur. un bienfaiteur, mais encore il se trouva soudainement isolé dans Rome. le départ des agents français ayant fait le vide, naturellement, autour de lui. Plus de portraits à peindre, sinon ceux de ses camarades : en 1815, Cortot, qui s'attardait à la Villa Médicis pour y sculpter, dans le même bloc de marbre, tantôt Napoléon Ier et tantôt Louis XVIII ; Lemoyne, autre sculpteur, — fixé à Rome vers 1819. — Le peintre Gigoux raconte que, vers la fin de la vie d'Ingres, il reçut sa visite. Le vieux maître voulait revoir les portraits de Dédeban et de Lemoyne : c'est de celui-ci que Gigoux les tenait. « Le malheureux s'est vendu lui-même ! » s'écria Ingres ; et, là-dessus, il remercia son hôte de l'assurance qu'ils ne « figureraient plus dans une vente[1] ». Gigoux légua Dédeban au musée de Besançon. Quant à Lemoyne, il devait figurer encore dans une vente en 1908 : la vente Chéramy, où l'expert Haro en fit l'acquisition. C'est une esquisse, plus poussée que celle de Dédeban ; le morceau est superbe : il rappelle le Granet peint en 1807, mais il le rappelle avec une facture bien plus large. Lemoyne avait une abondante chevelure noire, ses joues s'ornaient de favoris noirs et ses larges sourcils noirs portaient ombre sur des yeux ardents, presque fiévreux ; la physionomie est d'autant plus inoubliable que l'artiste a peint la chemise molle, entr'ouverte, avec ses tons blancs qui font ressortir le clair-obscur du visage.

Madame de Senonnes fut la dernière commande de portrait qui vint à Ingres avant le sauve-qui-peut de 1814. Désormais et pour longtemps, plus de grandes compositions historiques : on pouvait évoquer Romulus et l'empereur Auguste sous Napoléon ; maintenant !... Ingres se désespérait, car il n'était plus seul au logis : sa femme relevait d'un accouchement pénible où l'enfant si attendu était mort. Elle vaquait aux soins du modeste intérieur. Une gouache anonyme de cette époque, datée : *Rome 1815*, représente Ingres et sa femme assis dans une chambre où le chat joue avec une pelote de fil. Rome apparaît par-dessus les toits voisins[2]. Trois ans plus tard, en 1818, un pensionnaire de l'Académie, Alaux, peindra une

1. *Causeries sur les artistes de mon temps*, pp. 86, 87.

2. Collection de madame Guille.

petite toile où l'on voit Ingres chez lui, la porte de son atelier grande ouverte. Il jouait du violon : il s'est arrêté pour regarder complaisamment sa femme, qui s'accoude à la chaise, dans une pièce voisine, où le vaste chapeau de madame Ingres se prélasse avec le châle. Rien n'y manque, pas même le chat : intimité vraiment touchante[1].

C'est alors, certainement, qu'il peignit l'émouvant portrait de Madeleine, — émouvant et imprévu, — le seul portrait peint qu'il ait laissé de cette parfaite compagne. C'est une grisaille, vibrante à force de sensibilité comme la plus intense couleur. Aussi bien ce ton de grisaille, où l'on peut surprendre le « métier » du peintre, semble-t-il s'accorder lui-même à la douce et modeste créature qui fut, pour le fougueux, le nerveux artiste, un véritable ange gardien. Quel repos l'âme enfiévrée devait puiser dans ces calmes yeux débordants de tendresse! On y lit, dans ces yeux-là, malgré l'humilité d'épouse, de servante, de dévote, devant l'époux, le maître, le dieu, quelque chose comme de la pitié. Pitié sublime pour les tourments du génie. Quel étonnement de voir souffrir celui dont le front rayonne, dont l'esprit et la main créent, dont le nom se hausse auprès des plus illustres! Quel mystère pour la naïve compagne, ces angoisses auxquelles Ingres échappa moins que tout autre artiste, et dont nous trouvons la confidence dans ses cahiers de notes, dans ses lettres! Sans doute, c'est ce qui fit à cette simple femme un regard indicible. Par ce regard, par la pureté des contours, par la délicatesse de la fine bouche, au sourire divinement attendri comme les yeux, la tête est vraiment raphaëlesque. Quelle glorification de la petite modiste de Guéret, venue à Rome vers le fiancé inconnu, pour lui porter le trésor incomparable de son cœur! Comme elle méritait qu'il la vît et la peignît avec un visage divin, celle qui, durant les années dures et dénuées, parmi les accès de rage, de découragement, du grand homme méconnu, sut mettre autour de lui la paix, la confiance, l'espoir, le bonheur! Ce beau sein, qui semble palpiter sous la robe, cette main au geste paisible, de quel refuge ne furent-ils pas pour la tête brûlante, pour le front lourd, à la rude chevelure, que secouait l'inspiration ou

1. Musée Ingres.

des fureurs sauvages! Portrait admirable, où se marque à la fois tout le surhumain du génie, de l'amour et de la bonté.



Ingres avait d'autres charges que celles de son propre foyer. Au pays natal, son père était mort, le 14 mars 1814, laissant une situation assez embarrassée à sa veuve et à ses trois enfants : les deux jeunes filles ne devaient pas se caser facilement, — l'une d'elles resta célibataire, — et quant au frère d'Ingres, âgé de quinze ans, il était apprenti chapelier. Après qu'on eut vendu quelques objets et le superflu des hardes paternelles, toutes dettes payées, il demeura peu d'argent comptant. Ingres appela sa mère près de lui : elle mit de l'ordre au logis familial et partit pour Rome ; pendant quelque temps, il y eut une troisième bouche à nourrir. La chère maman, qui n'avait guère connu le bonheur auprès de son volage mari, eut la joie de vivre sous le toit de son « Ingrou » et de sa bru. Il dessina d'elle, à ce moment, le petit portrait dont il ne se sépara jamais et qui est une des reliques du Musée [1]. Les crayons de cette période se reconnaissent aisément : ils ont comme un air de famille par l'extrême finesse du trait, — moins légère encore pourtant que dans certains portraits de la période florentine. — Il n'en est pas de plus intéressant que celui de madame Ingres « à l'âge de trente ans », où l'aimable Madeleine offre son doux visage sous le haut chapeau tromblon, le réticule pendant à ses mains croisées au-dessous de la taille. Quelle page merveilleuse, digne de faire vis-à-vis au portrait de madame Ingres mère, si fine, si bienveillante et si tendre, avec sa coiffe gasconne et le châle modeste que portent habituellement les femmes du Midi!

De 1814 à 1820, mais surtout de 1815 à 1818, — qui furent les trois années vraiment difficiles, — Ingres dessina, suivant

1. Le 10 décembre 1814, Jean-Auguste Ingres fait à l'ambassade de France un dépôt d'argent provenant de la succession de son domestique, un toscan, nommé Antoine-Dominique Marconi. (Archives de l'Ambassade de France près le Saint-Siège.)

son mot, « une quantité immesurable de portraits d'Anglais, de Français et de toutes les nations ». Lorsqu'il récapitulait le long chapelet de ses travaux, il ne pouvait pas oublier les ressources que lui valut son crayon, ni les modèles anglais qui étaient venus poser dans son petit atelier de la via Gregoriana. En 1815, il dessina un projet de tombeau pour lady Montague (miss Bedford), fille du duc de Manchester, morte récemment, à Rome, à l'âge de vingt ans. Il attachait assez de prix à ce dessin pour l'avoir admis dans son *Œuvre* gravé. La jeune femme, « étendue sur un lit de repos, s'est doucement endormie dans les bras de la Mort » ; telle était la donnée où s'appliqua sa conscience irréprochable : cinq dessins, au Musée Ingres, montrent qu'il ne s'abandonna point à une improvisation hâtive. Il prépara tous les détails de l'encadrement architectural, qu'il voulait d'un style extrêmement pur. Le voile, la longue robe Empire où s'emprisonne le corps, les draperies, ont été étudiés minutieusement. De la même année datent quatre portraits dont les modèles appartenaient à une autre famille anglaise : Sylvestre Douglas, lord Glenbervie ; Catherine Anne North, lady Glenbervie ; Frederic North, comte de Guildford ; l'Honorable Frederic Sylvestre Douglas. Ces portraits portent tous la même signature : *Ingres, Rome 1815*. Deux d'entre eux ont été signalés par Georges Duplessis : ceux de lady Glenbervie et de son fils cadet[1]. Les deux autres sont connus depuis la publication qu'en a faite M. Loys Delteil d'après les épreuves du British Museum. — Il faut prendre garde à ceci : ce sont quatre lithographies, et la date, ainsi qu'on l'a remarqué, leur donne l'antériorité d'une année sur les lithographies d'Horace Vernet, de Girodet, de Guérin et du baron Regnault, exécutées en 1816, « au nom d'une commission de l'Institut, pour examiner les ressources du nouveau moyen d'expression[2] ». Une biographie, rédigée sous l'inspiration d'Ingres, dit : « Lord *Nock*, le premier Anglais qui posa, fut si bien à son gré et au gré de ses compatriotes, qu'il amena à M. Ingres toute l'émigration anglaise[3]. » C'est évi-

1. *Une lithographie inconnue de J.-A.-D. Ingres.* (*Gazette des Beaux-Arts*, XXIV, 1881, p. 273-275.)

2. *Le Peintre-graveur illustré*, par Loys Delteil, t. III.

3. *L'Artiste*, 2e série, t. VIII, 2e livraison, p. 307.

demment « lord North », — ou plutôt lord Glenbervie, — qu'il faut lire. Une cinquième lithographie, un portrait d'homme, qui n'a pas été identifié, est certainement de cette époque : M. Delteil l'a publié.

L'eau-forte, comme la lithographie, tenta Ingres, au moins une fois, en 1816. Mgr Gabriel Cortois de Pressigny, évêque de Saint-Malo, était ambassadeur à Rome. Le prince de Talleyrand, en l'envoyant auprès de Pie VII, en 1814, « lui écrivait que sa nomination était celle que le roi avait tenu à faire en premier lieu, afin de témoigner des égards particuliers envers le Saint-Père[1] ». En 1816, le prélat posa devant Ingres : le dessin est d'une précision, d'une vigueur et d'une acuité prodigieuses. L'eau-forte d'Ingres reproduit le dessin, mais cette fois le modèle est tourné vers la droite et non vers la gauche ; c'est dans la main gauche qu'est la barrette, tandis que la droite, où l'on voit l'anneau épiscopal, tient une feuille de papier. On a pu prononcer justement le nom de Van Dyck devant cette eau-forte, unique, hélas ! dans l'œuvre d'Ingres.

Mgr de Pressigny avait auprès de lui, à Rome, un jeune prêtre, ordonné en 1811, et qui devait un jour devenir cardinal-archevêque de Lyon : c'était l'abbé de Bonald. Quand Ingres mourut, en 1867, le cardinal écrivit à madame Ingres : « Dès ma première jeunesse, j'avais appris à l'estimer et à l'aimer. Je garde de lui plusieurs souvenirs de son admirable talent et ma famille a sous ses yeux le portrait qu'il fit de moi à Rome[2]. » Ce portrait, qui appartient aujourd'hui au vicomte de Bonald, n'est ni daté ni signé, mais il a dû être exécuté à la même époque que le portrait de Mgr de Pressigny ; — en tout cas, pas avant 1815, année où l'abbé de Bonald fut reçu chevalier de Malte : il en porte la croix, au-dessous du rabat. — Ingres inscrivit dans la liste de ses œuvres : « Miniature de l'abbé de Bonald ». Ce portrait, de dimensions extrêmement réduites, est peint sur bois et à

1. Sur les conditions de sa nomination, voir *Consalvi à Paris en 1814*, par le vicomte de Richemont. (*Correspondant*, 25 octobre 1905, p. 246-264.)

2. Lettre inédite, datée de Lyon, 10 janvier 1867. (Collection de madame Guille.)

l'huile. On lit, au dos, cette date, — qui n'est pas de la main d'Ingres : — *Mai 1816*.

De cette époque sont ses deux crayons les plus considérables : *la Famille de Lucien Bonaparte* et *la Famille Stamaty*, — la première composée de onze personnes, la seconde de cinq.

La Famille de Lucien Bonaparte appartient au comte Joseph-Napoléon Primoli, arrière-petit-fils de Lucien. Il n'en existe, avec l'original, qu'une photographie, — épreuve unique, — faite par le comte Primoli lui-même : la reproduction de cette œuvre n'a jamais été autorisée, non plus que son exposition. La volonté du comte Primoli, inscrite au dos de l'original, assure l'entrée de cet inestimable document au musée du Louvre.

Les dimensions de *la Famille de Lucien* sont : largeur, 0 m. 52 ; hauteur, 0 m. 40. La page est signée, en bas, à droite : *J. Ingres del. Rome, 1815*. L'absence de Lucien date l'ouvrage de façon plus précise encore : c'est pendant les Cent-Jours, entre le 20 mars et le 28 juin, alors que le frère de l'Empereur était rentré en France. Lucien, d'ailleurs, et Madame Mère, l'un d'après le buste de Marin, l'autre d'après le buste de Canova, assistent, chacun sur une colonne de marbre, à l'aimable scène familiale que perpétue le dessinateur. Un second fait à retenir pour la date de ce multiple portrait : la princesse de Canino est enceinte de Pierre-Napoléon qui doit naître, à Rome, le 12 septembre 1815.

Alexandrine de Bleschamp, cousine de Lamartine, femme divorcée de l'agent de change Jouberthon, mariée à Lucien en 1802, forme le centre de la composition. C'est une belle personne, savoureuse, dont la tête s'entoure d'un turban. Il y a de la volupté dans ses yeux et sur sa bouche, — moins pourtant que dans le crayon de la collection Bonnat, qui la figure seule, confortablement installée parmi les coussins de son fauteuil, un léger voile sur sa coiffure bouclée. — La grossesse paraît assez avancée dans l'un et l'autre dessin. Celui de la collection Bonnat est signé : *Ingres, Rome, 1815*. — Le contraste entre Alexandrine et Catherine Boyer, première femme de Lucien, est frappant, si l'on se rappelle le mélancolique portrait où celle-ci, peinte par Gros, toute frêle, pro-

mène sa rêverie solitaire à travers les bois sauvages, au bord des torrents et des sources.

Alexandrine de Bleschamp avait eu de M. Jouberthon une fille, Anna, qui devint princesse Ercolani. Elle est là debout, grande et belle comme sa mère, une lyre à la main. Au piano, Charlotte, plus tard princesse Gabrielli, et, assise sur un haut tabouret, Christine, qui fut comtesse Arved Posse, puis lady Dudley Stuart, — toutes deux filles de Christine Boyer. — Christine tient une corbeille de fleurs : elle est singulièrement vêtue d'une courte jupe qui s'arrête aux genoux, découvrant deux jambes fines prises dans un pantalon qui descend jusqu'aux chevilles. Les cinq autres enfants sont tous nés du mariage de Lucien avec madame Jouberthon : Charles-Lucien, l'aîné, serré dans son habit à la française, jeune homme grave qui passera toute sa vie dans l'austérité des recherches scientifiques; Jeanne, qui sera marquise Honorati, dont le joli cou nu est cerclé d'un collier, accoudée au fauteuil maternel; Lætitia, qui sera lady Wyse et aura une fille destinée à mener grand bruit, Marie-Lætitia, — connue principalement sous le nom de madame Rattazzi; — Paul-Marie, qui, à l'exemple de Byron, ira lutter pour l'indépendance de la Grèce et mourra d'une balle, tué par son propre pistolet, dans l'accident le plus sottement tragique : en attendant, aux pieds de sa mère, il joue avec Polichinelle, et sa petite bouche puérile a l'expression la plus suave. Enfin, le dernier-né, Louis-Lucien, — deux ans et demi, — essaie de déchiffrer l'alphabet posé sur les genoux de sa mère. Ce bambin au profil césarien sera, comme son frère Charles-Lucien, un savant qui, par ses travaux de linguistique, méritera le doctorat de l'Université d'Oxford et un fauteuil à l'Académie de Saint-Pétersbourg.

Mais que se passe-t-il? Le concert a cessé, que les enfants donnaient à leur mère : Charlotte, la main encore au piano, tourne sa tête vers la gauche, et Jeanne, dans le même mouvement instinctif, a porté la main droite à sa poitrine : la lyre d'Anna s'est tue. Il y a comme une minute de gravité attentive dans cette pièce où, auprès de la mère de famille, pas un des enfants ne manque... Oui, c'est cela, la minute est grave : Lucien Bonaparte a sans doute annoncé que tout ne va pas au mieux et qu'on aura de la peine à triompher des formi-

dables coalitions formées contre l'Empereur; on attend des nouvelles... Qui sait si l'on n'attend pas Lucien lui-même, revenant après avoir fait tout son devoir auprès de son frère malheureux [1]?...

C'est le miracle de ce tableau : Ingres y a mis tout cela, sans effort, instinctivement. La maison a beau être pleine d'enfants, elle ne bruit pas comme une ruche : on attend. L'artiste a écrit le poème de *l'Attente*.

Nous ignorons ce que Lucien Bonaparte paya le feuillet magnifique où tous les siens revivent par la magie du crayon. En revanche, nous avons noté la tradition, perpétuée chez les descendants de l'ancien consul de France à Civita-Vecchia, d'après laquelle *la Famille Stamaty*, en 1818, aurait rapporté deux cents francs à l'artiste. M. Stamaty, d'origine grecque, naturalisé Français, habitait Rome, et Ingres était devenu l'ami de la maison. Atala, filleule de Chateaubriand, commença même, sous sa direction, d'apprendre la peinture : c'est la jeune fille qui, au clavecin, rappelle invinciblement *la Famille Forestier*. Atala était sur le point d'épouser un jeune écrivain, curieux d'art, M. Varcollier, avec qui Ingres se lia d'amitié. L'adolescent aux cheveux ébouriffés, Emmanuel Stamaty, ingénieur hydrographe, devait, au sortir de l'École polytechnique, trouver la mort dans une mission au Liban, où il connut Lamartine. Camille, qui s'est réfugié dans le giron maternel, était destiné à une certaine notoriété musicale. Madame Stamaty, devenue veuve, épousa le général Dulong de Rosnay, dont le crayon d'Ingres, en 1818 aussi, dressait la fière silhouette devant un panorama de Rome.

Quelle qualité supérieure d'intelligence et de rêve il y a dans *la Famille Stamaty*! Ce père à la physionomie si fine, qui a dépassé l'âge mûr et dont le front chauve est chargé de réflexion, cette mère encore jeune, au charmant sourire, aux yeux remplis d'un songe câlin, devaient avoir des enfants tels

1. Peu avant sa mort, — survenue en 1855, — il y eut entre la veuve de Lucien Bonaparte et Ingres un échange de lettres d'où il résulte qu'on pensa un instant à faire entrer Lucien lui-même, mort en 1840, dans le groupe familial. Heureusement, il ne fut donné aucune suite à ce projet. — Lettre d'Ingres (Archives du comte Primoli).

que ceux-ci : — volontaires et avisés comme ce grand garçon, ou voués à quelque chimère pensive comme cette adolescente dont nuls mots ne décriraient la grâce pudique, le regard naïf et profond, — ou encore nerveusement tendres et impressionnables comme le dernier-né, ce benjamin qui se blottit contre le sein maternel et lève timidement ses prunelles noyées d'une enfantine extase. — Groupe merveilleux, palpitant, si j'ose dire, d'une chaleur domestique, et où l'intensité du sentiment ne fait pas tort à l'étonnante exactitude de la nature morte. Les détails des vêtements, les plis des étoffes, la différence des tissus, tout est indiqué par le trait caractéristique, tout se voit, se touche... La science et l'éloquence du dessin ne sauraient aller au delà.

La série est incomparable des portraits d'alors : le graveur Forster, Pécharman de Vèze, lord et lady Cavendish Benting, Thévenin, le lieutenant-colonel Catinelli, Paganini, Norry, Besnard, Alaux, et cette extraordinaire *Madame Destouches*, qu'il faut ranger parmi les meilleurs crayons d'Ingres. On a souvent cité ce dessin-là comme un exemple des prodiges réalisés par l'artiste, mais on a ignoré qui était le beau modèle qui posa devant lui en 1816. On a émis l'hypothèse que c'était la femme du peintre Destouches, élève de David [1]. Or c'était la femme, non du peintre ainsi nommé, mais de l'architecte Louis-Nicolas-Marie Destouches, né à Paris le 8 mai 1789, élève de Vaudoyer et de Percier, grand prix de Rome, avec Landon, en 1814. Destouches était arrivé à la Villa Médicis le 7 avril 1816, en compagnie de sa jeune femme, Armande Charton, laquelle était sur le point de devenir mère, et qui, née en 1786, mariée en 1815, mourut en 1831. Mademoiselle Charton s'était d'abord fiancée au frère de l'architecte : atteint mortellement, ce jeune homme fit promettre à Louis-Nicolas d'épouser Armande, qu'il savait aimée de lui. C'est dans l'hôtel Lambert, propriété de la famille Destouches, que se dénoua cette touchante idylle.

La correspondance de monsieur et madame Destouches paraît avoir été détruite par madame Lefuel, leur fille. Madame

1. Voir *le Portrait de madame Destouches*, par Jules Momméja. (*Gazette des Beaux-Arts*, 1er mai 1905, p. 411-413.)

et mademoiselle Hochon, fille et petite-fille de celle-ci, se rappellent tout particulièrement une lettre où madame Destouches racontait à sa belle-mère qu'ils s'étaient liés avec un artiste du plus grand talent, personnage très original, et qu'il dessinait son portrait : Ingres ayant jugé que le chapeau de son modèle ne lui seyait pas, l'avait tourné sens devant derrière, — d'où la singulière coiffure qui n'a pas cessé de réjouir, par son imprévu, les fervents ingristes. Il n'y faut pas voir, avec M. Momméja, « un des nombreux essais tentés alors par la mode pour rapprocher la coiffure féminine des hauts couvre-chefs emplumés des soldats », mais, tout simplement, une capricieuse inspiration de cet « original » qu'était Ingres, suivant le mot de madame Destouches.



Ingres peignait maintenant de petits tableaux d'histoire, analogues à *Raphaël et la Fornarina*, aux *Fiançailles de Raphaël*. Le moyen âge, la Renaissance, le XVIIe siècle, lui fournirent les sujets. On voit, par les dessins du Musée Ingres autant que par les tableaux définitifs, quelle érudition il y dépensa, constamment soucieuse de ne pouvoir être prise en défaut. Il appelait cela les « Sujets modernes », et son cahier IX leur est presque entièrement consacré.

La famille d'Albe lui commanda, par les soins de M. de Poublon, son intendant [1], deux tableaux, dont un seul fut terminé en 1818 : *le Maréchal de Berwick reçoit la Toison d'or des mains de Philippe V*. En 1815, il laissa inachevé *le Duc d'Albe à Sainte-Gudule*, qui représente, en une esquisse assez avancée, le gouverneur des Pays-Bas, au moment où il va recevoir, dans la cathédrale de Bruxelles, le chapeau et l'épée enrichis de pierreries, que le pape Pie V avait bénits la nuit de Noël. Ingres se réjouissait de n'avoir pas mené jusqu'au bout ce tableau entrepris par nécessité : le personnage lui faisait horreur en raison des massacres auxquels il avait pré-

1. Le musée de Dijon possède un admirable portrait dessiné de « M. le chevalier de Poublon ». — à qui Ingres fit hommage, en 1817, d'un dessin du *Maréchal de Berwick*.

sidé. Du reste, s'il pensa un instant à le montrer au premier plan, tel qu'on le voit sur une aquarelle gouachée, — signée : *J. Ingres, 1815*, — il le relégua ensuite sur une estrade où sa rude figure de soldat victorieux apparaît entre un héraut d'armes et un membre de son conseil. « Tableau ordonné, mais point fait qu'à l'ébauche », écrivit-il en ce cahier IX, — ajoutant qu'il se proposait de manifester sa répulsion pour le duc d'Albe en faisant intervenir un groupe de démons.

Pour le *Maréchal de Berwick*, Ingres s'y préparait, dès 1813 : on le sait par la date que porte un dessin de la collection Bonnat. Ce dessin, où les personnages sont beaucoup moins nombreux que dans le tableau, et le décor plus sobre, marque évidemment la pensée première de l'artiste. Il n'y a pas d'étude d'ensemble au Musée Ingres; les études de détail montrent Philippe V debout, tenant le collier de la Toison d'or, la reine d'Espagne assise, en costume d'apparat, le maréchal de Berwick en génuflexion, recevant le collier, et surtout les uniformes des gentilshommes de la cour ou de la suite du héros d'Almânza, le collier lui-même et certains menus détails de costumes ou de décor utilisés dans ce tableau. Ingres y met tant de minutie qu'il dessine à deux reprises le nœud de l'écharpe du maréchal de Berwick, à gauche du personnage, et reprend plusieurs fois les jambes du roi Philippe V et celles du maréchal, à nu d'abord, et ensuite dans leurs chausses. — En 1864, il devait peindre, à l'aquarelle, une variante de ce tableau.

Les manuscrits d'Ingres reproduisent plusieurs anecdotes sur l'Arétin. On comprend que, malmené par la critique, l'artiste eût en médiocre estime le fameux satiriste à gages. En 1816, il l'exécuta en deux tableaux : dans l'un, l'Arétin fait triste figure sous le pistolet du Tintoret; dans l'autre, il exerce son métier de maître chanteur, disant à l'envoyé de Charles-Quint, qui lui offre une chaîne d'or, après l'expédition malheureuse d'Alger : « C'est un bien petit cadeau pour une si grande sottise ». — En 1848, Ingres peignit deux variantes de ces tableaux pour M. Marcotte-Genlis, frère de son ami M. Marcotte d'Argenteuil : c'est elles qui furent gravées par Réveil.

Sur les vingt dessins du Musée Ingres pour l'*Arétin et l'envoyé de Charles-Quint*, deux concernent l'ambassadeur; les autres sont consacrés à l'Arétin, debout, tenant la chaîne d'or, ou bien assis dans un fauteuil, la jambe droite passant sur la gauche, puis la jambe gauche haut repliée sur la droite, la babouche glissant du talon. — Ces derniers mouvements, Ingres les a demandés à une femme, comme nous en jugeons par une étude de nu. Le geste de la main gauche, geste de quasi-mépris, est donné d'abord par la main droite.

Un dessin d'ensemble dresse l'Arétin dans son fauteuil, le Tintoret tenant un pistolet devant lui; la fille du peintre assiste à la scène. — C'est encore un modèle féminin qui a posé l'Arétin. — Un croquis présente la fille du Tintoret à mi-corps seulement. — On retrouve dans le « fonds Ingres » le « pistolet damasquiné » dont parlait Charles Blanc, et qui a été utilisé pour ce tableau.

La figure d'Henri IV est une de celles qui passionnèrent Ingres. Comme la vie de Raphaël, il eût volontiers illustré celle du roi dans ses moindres actes : plusieurs dessins attestent qu'il voulait montrer *Henri IV et Gabrielle d'Estrées*, *Henri IV et Sully*, le ministre déchirant le contrat de mariage du roi et de la favorite; quinzé « sujets » à traiter en tableaux apparaissent dans ses notes. En 1814, il avait peint *Don Pedro de Tolède baisant l'épée d'Henri IV*, cette toile qui. exposée au Salon, fut l'occasion d'une rupture passagère, entre lui et sou ami Marcotte. M. Delaborde a cité une partie de la lettre du 26 mai 1814, où Ingres défendait son œuvre. Il a omis ce passage : « Je crois que celui qui voudra bien regarder mon tableau me tiendra compte de ces qualités. Quant à ce qu'il manque d'air vous pouvez avoir raison. J'aurais pu, il est vrai, avoir éloigné davantage le fond, mais combien de tableaux ne pèchent-ils pas par là, et particulièrement ceux de l'école italienne, et avouez que si pour ce défaut il faut ne pas aimer un ouvrage et être indifférent sur les qualités bien plus essentielles et les seules louables qui caractérisent la belle peinture, cela est décourageant[1]. »

1. Inédit.

S'il existe peu de dessins — exactement cinq — au Musée Ingres, en vue de ce tableau, refait en 1821 et répété avec variantes en 1832, en revanche, il n'y en a pas moins de quarante pour *Henri IV jouant avec ses enfants*, que l'ambassadeur de France, M. de Blacas, lui demanda en 1817, et auquel il avait déjà pensé, — contrairement à ce qu'imaginait Charles Blanc et comme le prouvent les manuscrits d'Ingres et une esquisse antérieure, entrée au South Kensington avec la collection Ionidès. — En 1828 et vers la fin de sa vie, il le répéta deux fois : l'une des répliques est dans la collection du baron Édouard de Rothschild; l'autre, inachevée, est chez madame Albert Ramel, belle-sœur de madame Ingres. Les études montrent Henri IV à genoux, portant ses enfants sur son dos : il dresse la tête, souriant, tantôt vers la gauche, tantôt vers la droite; puis, c'est Marie de Médicis, assise, un des jeunes princes debout contre elle, la tête sur ses genoux, — et Ingres a étudié la draperie de la robe aux larges ondes. — Les enfants royaux sont là, de même, chacun en détail, et, l'ensemble trouvé, l'artiste s'est attardé aux mouvements du roi; ses mains nues ou gantées, posées à terre ou retenant les enfants, la fraise, l'épée, les souliers, le chapeau du roi, le tapis de table, le fauteuil de la reine, tout est cherché loyalement et fidèlement rendu d'après des estampes.

Le comte de Blacas s'intéressait vivement à Ingres. Outre que Mgr de Pressigny et Thévenin[1], directeur de l'Académie de France, le lui avaient recommandé, Ingres était trop l'ami de Mazois, *persona gratissima* auprès de l'ambassadeur, pour que celui-ci le négligeât. Il ne se borna pas à lui commander *Henri IV et ses enfants* : Ingres dut copier pour M. de Blacas la miniature d'Augustin, qui représente Louis XVIII. Il répugnait à ces sortes de travaux, prétendait limiter ses copies à quelques chefs-d'œuvre : — même quand Thévenin lui fit des ouvertures pour les fresques de Michel-Ange à la Sixtine, Ingres refusa net, malgré qu'il fût très pauvre; — mais la bonne grâce de l'ambassadeur eut raison d'Ingres.

1. En souvenir de ses commandes, Ingres offrit à Thévenin deux beaux dessins à la mine de plomb, avec dédicace, de *Henri IV jouant avec ses enfants* et de *Léonard de Vinci*. (Collection Lecomte.)

Rien ne lui fut plus agréable que de peindre, en 1818, *la Mort de Léonard de Vinci*, — Léonard expirant entre les bras de François Ier. — A quelques détails près, et sans importance, le sujet s'était présenté à lui tel qu'il le réalisa. Il est probable que le croquis de Montauban pour l'ensemble de la composition est un des premiers, sinon le premier. et déjà les personnages sont en place, — à commencer par François Ier, qui soutient de sa main droite l'admirable tête de Léonard mourant : ce geste du roi est la trouvaille du tableau. — Sur une autre feuille, à côté d'un croquis de François Ier dans la même position, mais cette fois dans un costume de modèle plutôt négligé, Ingres a renouvelé ce geste touchant de la main doucement posée sous la tête du vieillard. Puis il a encore étudié le bras de Vinci, la jambe gauche du roi sur le parquet, la jambe droite sur le marchepied du lit, les sièges, le chapeau du cardinal. Une *Joconde* qu'on voit dans le tableau, en haut, à gauche du lit, a été copiée par Ingres d'après une estampe.

L'année suivante, Ingres peignit le dernier petit tableau du même ordre qui soit sorti de sa main à Rome. Une fois encore, mais à Florence, il doit revenir à cette manière et, vers la fin de sa vie, il répétera toutes ces pages historiques. Mais *Francesca da Rimini et Paolo Malatesta* marque, en réalité, le terme d'une série. Dès 1816, Ingres pensait à ce tableau. La collection Armand, au Cabinet des Estampes, contient la photographie d'une étude où Francesca est presque de face, le mari, un genou à terre, surgissant derrière le rideau qui se soulève. On lit : *Ingres inv. et del. à Monsieur Artaud, secrétaire d'ambassade, Rome, 1816*. C'est en 1819 qu'Ingres peignit le tableau, destiné à la Société des Amis des Arts, de Paris. Le prix avait été fixé à cinq cents francs ; le Comité ne fit pas un accueil bien cordial à *Francesca* et l'un de ses membres, peintre médiocre, mais homme de goût, fut autorisé à la garder, à condition qu'il donnerait un tableau de lui en échange : — M. Turpin de Crissé légua plus tard l'œuvre d'Ingres à la ville d'Angers, avec les collections qui constituaient son cabinet d'amateur.

Ingres, qui surchargea le cahier IX de notes sur les Malatesta et sur Francesca, fit de nombreuses répliques, peintes ou

dessinées, de ce tableau[1], qu'il aimait d'une faiblesse paternelle. Les répliques ne diffèrent qu'en de menus détails : on en peut juger par celles qui sont au château de Chantilly (ancienne collection du prince de Salerne), dans la collection Bonnat et dans la nôtre. L'étude d'ensemble du Musée Ingres est très proche du tableau original. Le gracieux mouvement de Francesca da Rimini assise, un livre s'échappant de sa main à la minute où elle reçoit le baiser de Paolo; les plis de sa large robe; puis le groupe charmant de Paolo donnant le baiser à la jeune femme, et des croquis de détail pour le mouvement de la jambe gauche de Paolo (par là diffèrent les diverses répétitions du tableau primitif), — tels sont les croquis du « fonds Ingres », au nombre de dix.

Par l'intérêt que lui portait le comte de Blacas, Ingres voyait poindre le moment où il allait enfin être hors d'embarras. En 1816, Thévenin avait attiré l'attention du ministre de l'Intérieur sur les artistes qui vivaient à Rome hors de la Villa Médicis : Boguet, — le paysagiste, — Granet, — le peintre des moines, — l'architecte Mazois, le sculpteur Lemoyne, Ingres enfin : « M. Ingres, peintre d'histoire, ex-pensionnaire de l'Académie Royale de France, où il a fourni avec distinction les travaux d'obligation, est resté à Rome pour son goût pour les maîtres qui ont fait revivre et élevé l'art à ce haut point qu'on n'a depuis surpassé. Il est doué d'un sentiment fin et délicat; sa manière est ferme et châtiée. Il lui a manqué jusqu'ici l'occasion de montrer tout ce qu'il sait. Il appartient au Gouvernement de le mettre à même de développer un talent original et tout à fait hors de la route battue; il a exécuté en dernier lieu deux petits tableaux d'un pinceau très précieux; il médite quelque chose de plus important, mais il lui faudrait un loisir et une tranquillité dont le prive son manque de fortune; il a besoin d'être soutenu et encouragé et mérite à tous égards l'attention et la bienveillance du Gouvernement[2]. »

Thévenin ne manqua pas d'insister quand M. de Blacas réclama le concours des pensionnaires pour décorer l'église de

1. Voir *l'Atelier d'Ingres*, par Amaury-Duval, p. 193, et *Ingres*, par Delaborde, pp. 224-225.

2. 15 juillet 1816. — Inédit. (Archives de la Villa Médicis.)

la Trinité-des-Monts, restaurée à ses frais par les soins de Mazois. Puisque le ministre déclarait, dans une lettre du 22 décembre 1816, qu'il se rendrait volontiers utile aux artistes fixés à Rome, c'était l'occasion de fournir du travail à Ingres, le seul qui s'occupât du « genre historique ». Et le bon directeur, en ami agissant, écrivait : « Votre Excellence pourrait le charger d'un de ces ouvrages : le bonheur qu'il éprouverait de cette marque de bienveillance de Votre Excellence et le désir de placer dans ce monument un de ses ouvrages feraient qu'il se contenterait de 3 000 francs pour l'exécution d'un des tableaux à faire. Votre Excellence m'excusera si je me permets l'initiative de cette proposition, mais elle n'y verra que le désir que j'ai de procurer un travail intéressant à un artiste distingué qui, par ses sentiments, mérite la faveur et les bienfaits du Gouvernement[1]. » La réponse ne se fit pas attendre, et, le 14 mars 1817, Thévenin annonçait au comte de Pradal, directeur général au Ministère de la Maison du Roi, qu'Ingres allait « peindre à fresque » le tableau qu'on lui avait commandé pour la Trinité-des-Monts.

M. de Blacas fit plus. En 1818, Ingres travaillait à ce tableau : *Roger délivrant Angélique*. L'ambassadeur le fit acheter pour la collection personnelle du roi Louis XVIII, ce qui obligea l'artiste à l'exposer. C'est ainsi qu'au Salon de 1819, Ingres fut représenté par trois tableaux : celui-là, qu'il venait de finir, l'*Odalisque couchée*, — qui lui était restée pour compte, en 1814, dans le désastre des Murat, — et *le Maréchal de Berwick* : « Je désire qu'ils vous plaisent, — écrivait-il à son ami Marcotte, avec qui il venait de renouer. — Ils seront en proie aux chiens dévorants. Dieu les sauve[2] ! »

Ingres prévoyait juste. Il n'avait pas oublié les Salons de 1806 et de 1814 : les « chiens dévorants » s'en donnèrent à cœur joie. Landon et Kératry lui reprochèrent, l'un, d'avoir mal saisi la leçon des primitifs ; l'autre, de gâter un beau talent en imitant l'école de Pérugin. Ni l'*Odalisque* ni *Angélique* ne trouvèrent grâce auprès de ces aristarques. Encore,

1. 18 janvier 1817. — *Id.* (*Ibid.*)

2. Lettre inédite, sans date.

si Kératry s'arrêta deux minutes devant l'*Odalisque*, est-ce parce qu'un remous de la foule l'y avait porté[1]. Le critique du *Journal de Paris* rendit ce jugement lapidaire : « Malgré toute ma disposition à l'indulgence, je ne ferai point de compliments à M. Ingres, qui, parvenu à l'âge où le talent des artistes doit être dans toute sa force, semble prendre à tâche de nous ramener au goût de la peinture gothique. » *Gothique* : le mot y est! Voulez-vous le retrouver deux fois? Consultez le *Choix des productions les plus remarquables exposées dans le Salon de 1819*, où Gault de Saint-Germain s'exprime ainsi : « Ces tableaux ne sont pas moins remarquables que beaucoup d'autres au Salon. Ne serait-ce que par la singularité dont l'auteur se fait une gloire. Ennemi juré de toutes les écoles modernes, et raffolant de l'école de Cimabué. il en saisit la sécheresse, la crudité, la simplicité et tous les attraits du gothique avec un talent rare. Il persiste tellement dans ce goût bizarre, que ses tableaux recouverts d'une docte crasse en plusieurs couches, datés de Florence 1250, ne paraîtraient pas du tout un anachronisme. Que l'auteur se persuade que les peintures gothiques sont sans harmonie, et que tout peintre sans harmonie est barbare. Si cette leçon peut le convertir, il abandonnera un système qui chagrine tous ceux qui découvrent dans son pinceau le germe d'un grand talent. »

Et Gustave Jal, qui mettait en présence l'*Ombre de Diderot et le Bossu du Marais*, dans un *Dialogue critique sur le Salon de 1819*, n'est guère plus indulgent. C'est Diderot qu'il fait parler : « Un homme que son talent aurait pu rendre recommandable, poursuivi par la manie de l'originalité, a cherché des routes nouvelles; il s'est égaré, et ce sont les fruits de ses ridicules écarts que nous avons sous les yeux. M. Ingres a pensé que la peinture des XIIe et XIIIe siècles était encore de mode aujourd'hui ou qu'elle pouvait le redevenir; mais, peu content du coloris des maîtres qu'il estime par-dessus tout, il a cherché de nouveaux tons sur sa palette; il s'est fait une manière, une couleur; son *Odalisque* est sortie violâtre de ses mains; son *Philippe V*, violâtre; sa *Belle exposée sur*

1. *Annuaire de l'École française ou Lettres sur le Salon de 1819*, p. p. 108, 109. — Kératry ne comprit même pas le sujet de l'*Angélique* : il confondit l'héroïne avec Andromède, ce qui indigna Ingres.

un rocher, violâtre. Cependant, son *Odalisque* est jaune; son *Philippe*, jaune; sa *Belle exposée*, jaune; si je les considère d'un autre côté, je vois son *Odalisque* bleue; son *Philippe*, bleu; sa *Belle exposée*, bleue. Arrangez tout cela si vous le pouvez, riez si vous le voulez; pour moi, je suis très embarrassé de ma contenance, je vois des figures bien dessinées, je trouve dans cette monotonie un grand germe de talent. Je suis prêt à crier bravo; mais je regarde encore une fois et je dis : original et maniéré. »

L'aventure de 1806 se renouvelait une fois de plus. Ingres en dut prendre son parti et se consoler, tant bien que mal, avec une lettre que Thévenin reçut du baron Gérard, favorable au *Maréchal de Berwick*. Quant à *Roger et Angélique*, ce tableau fut répété par l'auteur à plusieurs reprises, notamment en 1831, 1841 et 1859, tantôt dans son ensemble, tantôt fragmenté. Le Musée Ingres garde la plus complète de ces répliques, — datée de 1841, — ainsi que vingt dessins en vue du tableau. Ingres avait hésité sur l'attitude qu'il donnerait à son héroïne. Il la conçoit d'abord debout sur le rocher, les mains liées derrière le dos : c'est ainsi qu'elle apparaît dans deux dessins; — on sait que, dans le tableau, ses mains sont attachées au rocher, face au spectateur. — Roger, nu sur un cheval, armé d'un bâton qui va devenir la lance vengeresse; puis Roger vêtu, sur l'hippogriffe; puis enfin Roger tel qu'il sera dans le tableau, — voilà les divers états du héros. — Ingres a étudié pareillement le monstre marin, le rocher avec le château fort, la tête de l'hippogriffe, — qui est celle d'un aigle, — son œil, ses serres, sa croupe, — qui est celle d'un cheval, — le casque de Roger, le mouvement de son manteau dans le vent.

Cependant la commande de 1817 pour la Trinité-des-Monts — exécutée, non à la fresque, mais à l'huile, — n'était pas sortie de l'atelier. Ingres s'était arrêté au sujet de *Jésus-Christ donnant les clefs du Paradis à saint Pierre*. L'esquisse étant prête au mois de mars 1818, il avait touché un premier acompte de mille francs. Il balança quelque temps sur le décor où il devait placer la scène. Un dessin aquarellé de la collection Coutan, au Louvre, montre Jésus remettant les clefs à

saint Pierre dans un temple, et non dans la campagne : ce dessin, daté de 1815, est donc antérieur de cinq années au tableau. M. Léon Bonnat, d'autre part, possède un dessin dont la composition est en tout pareille à celle de l'œuvre définitive.

Le « fonds Ingres » compte des études, au nombre de quarante environ, pour le tableau tel qu'il a été peint, des études pour le dessin destiné à la gravure de Pradier, et des calques directement pris sur le tableau. Charles Blanc, qui avait rapidement parcouru, chez Armand Cambon, les portefeuilles destinés à la ville de Montauban, n'a pas manqué de constater l'importance des études faites en vue des draperies, plus spécialement pour le *Jésus-Christ donnant les clefs du Paradis à saint Pierre*. Il exagère peut-être quand il dit que la draperie de Jésus fut cent fois recommencée, mais vingt dessins témoignent, au Musée Ingres, de l'attention consacrée par l'auteur à la seule figure du Christ. A côté d'une étude de Jésus entièrement nu, on peut voir les crayons qui suivent le pli du manteau sur la jambe, de la tunique sur le bras ; et le moins curieux n'est pas celui qui a trait aux cheveux. Un feuillet porte les croquis de la tapisserie où le même sujet fut représenté, d'après un carton de Raphaël, pour le pape Léon X.

Il n'est pas de série plus instructive que celle-là, touchant les draperies. On y suit Ingres dans ses recherches. Là son génie se livre vraiment. Ce qu'il lui fallait, c'était l'imprévu, mais toujours en conformité avec la nature. Aussi jette-t-il le manteau d'un apôtre sur tel support qui se rencontre à portée de sa main, sur un socle ou sur un guéridon, et note-t-il les cassures de l'étoffe et jusqu'aux moindres plis. Charles Blanc nous dit l'horreur d'Ingres pour le mannequin, affirmant qu'il ne s'en servit jamais : dans cette série, pourtant, plusieurs études de draperie ont été faites sur des mannequins. A vrai dire, en matière d'étude comme en tout, Ingres avait ses préférences, qu'il proclamait volontiers, mais il ne faisait fi d'aucun moyen pour atteindre la vérité.

Il termina pendant l'été de 1820[1] ce tableau, qui fit « crier d'admiration Forbin et Vernet », disait-il. C'était la première

1. Voir les lettres du ministre à Thévenin et de Thévenin au ministre, 14 et 29 avril 1820. (Archives de la Villa Médicis.)

manifestation significative de la peinture religieuse au XIXe siècle, car, si les Salons de la Restauration offrirent des sujets sacrés « pour peupler tous les séminaires et toutes les chapelles de la chrétienté [1] », pas un tableau là-dedans n'était à retenir. *Jésus-Christ et saint Pierre* marque une date. Ingres souffrait d'enfermer ce tableau à la Trinité-des-Monts, comme dans un tombeau. En 1834, à une heure douloureuse, il devait recopier cette courte note : « Rome, *Diario*, 1821. — Église Trinité-des-Monts. Le tableau de l'autel est un ouvrage récent de M. Ingres, qui y a peint à l'huile Notre-Seigneur confiant, en présence de quelques apôtres, les clefs à saint Pierre, qui les reçoit à genoux. Cette composition est d'un bon style, d'un dessin fort et assuré, et elle fait un honneur infini à M. Ingres, que Rome regrette aujourd'hui et qui est allé s'établir à Florence. » Il ajoutait : « *1834. Au moins ceux-cy, qui ne sont pas de mes amis, m'ont regretté !* »

Il fit l'impossible pour retirer de la Trinité-des-Monts son *Jésus-Christ.* Granet s'en occupa sans succès en 1830 [2]. En 1841 seulement aboutirent les pourparlers engagés par le comte de La Tour-Maubourg, ambassadeur de France à Rome, d'accord avec le gouvernement français. Les Dames du Sacré-Cœur, suivant les avis de l'abbé Lacroix, consentirent à rendre le tableau, — maintenant au Musée du Louvre, — en échange d'une copie qui fut commandée à Jean Murat, pensionnaire de l'Académie [3].

HENRY LAPAUZE

1. *Annuaire*, par Kératry, p. 134.

2. Correspondance inédite de Granet avec Ingres. (Collection de madame Guille.)

3. Lettre du ministre des Affaires étrangères à l'ambassadeur, 30 juillet 1841. (Archives de l'ambassade.) — Lettre de La Tour-Maubourg à Le Gô, 15 août. (Nôtre collection.) — Lettres du ministre à Schnetz, 10 et 21 novembre. (Archives de la Villa Médicis.)

LA RAVAGEUSE[1]

— QUATRIÈME PARTIE —

« ... Semblable à un jardin ravagé par la tempête... »

I

— Madame Javelot!... Ça, par exemple, c'est trop fort!...

Ainsi se récriait madame Angibert en voyant Berthe entrer dans le bureau de l'hôtel, son sac de voyage à la main, quelques instants après le départ de son mari.

Et elle continuait, souriante, gaiement agitée par cette singulière aventure :

— Pour sûr qu'il ne vous attendait pas!... Lui qui était si pressé de s'en aller!... S'il avait su!...

— Il a dû pourtant recevoir ma lettre?... lundi dernier?...

— Lundi?... Attendez... Lundi?... Oui... oui, c'est moi-même qui la lui ai remise... Mais il était si occupé, tous ces temps-ci!...

— Quel ennui!... Et je ne peux repartir que demain matin : plus de train s'arrêtant à Granteyre!...

Madame Angibert s'empressait, offrait un fauteuil, s'informait de la santé de sa cliente. Elle indiquait à une bonne la chambre où il fallait conduire madame Javelot, s'excusant de

1. Voir la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

ne pas l'y accompagner elle-même. « Mais elle est si grosse et si pesante maintenant qu'un étage à monter l'effraie... Aussi lui faut-il avoir confiance dans ses domestiques pour les nettoyages et la mise en ordre des chambres... Et c'est cela qui la chagrine le plus!... Madame Javelot voudra bien être indulgente s'il y a quelque chose qui cloche?... »

— Oui, oui, madame Angibert!... Ne vous tracassez pas... Et puis, pour une nuit!... Je repartirai demain, à la première heure.

— Je vous donne le 6... ma meilleure chambre... Et surtout ne vous trompez pas — dit madame Angibert en s'adressant à la bonne. — Les corridors sont obscurs, et vous ne connaissez pas encore très bien la maison... Elle est chez moi depuis deux jours seulement, — fit-elle en se tournant vers madame Javelot.

Mais celle-ci suivait déjà la bonne, une lourdaude, rouge comme une pomme d'api, qui souriait niaisement et sans cesse.

Le couloir était sombre, en effet. La bonne hésitait devant chaque porte. Une fois elle introduisit Berthe dans une chambre en désordre; une autre fois, dans un cabinet où traînait du linge sale... Placidement, avec un accent campagnard, elle disait en refermant la porte :

— Bon!... c'est 'core pas ça!...

Elle tourna l'angle d'un mur, les mains en avant à cause de l'obscurité.

— Là!... nous y sommes, — dit-elle; — v'là le 6.

Et, sans même regarder l'étiquette placée au-dessus de la porte, elle introduisit Berthe dans la chambre qu'André venait de quitter.

Aussitôt une âcre odeur de papier brûlé prit la voyageuse à la gorge : elle s'inquiéta, craignant l'incendie. La servante la rassura et ouvrit la fenêtre « pour chasser le mauvais air ».

Seule, Berthe ôta son chapeau, ses gants, se mit à l'aise et s'étendit dans un fauteuil. Oui, elle avait besoin de repos. Ce voyage avait été pénible. Quelle fantaisie elle avait eue de venir rejoindre son mari!... Et quelle fatalité que ce chassé-croisé!... Pourtant elle était bien sûre de l'avoir prévenu par le post-scriptum de sa lettre : « Si tu n'arrives pas après-

demain, c'est moi qui irai te retrouver jeudi. Attends-moi, ce jour-là... » Elle revoyait ce post-scriptum, à la quatrième page... Ah! c'était cela, sûrement : il n'avait pas tourné le feuillet derrière lequel se trouvaient ces deux lignes...

Un coup de vent agita les rideaux. Le courant d'air établi entre la fenêtre et la cheminée refoula dans la chambre quelques-uns des papiers à demi-consumés dont l'âtre était rempli. Poussée par son instinct d'ordre, Berthe les ramassa, pour les remettre dans le foyer. Un nom tracé sur une enveloppe attira son attention :

Monsieur André Javelot,
Hôtel Angibert.

« Tiens, — pensa-t-elle, — c'était la chambre de mon mari... La bonne se sera trompée : on n'avait pas eu le temps de tout remettre en état... Et puis dans ces vieux hôtels!... »

Curieuse, mais sans défiance, elle examina les autres papiers et supposa que la plupart avaient été laissés, précédemment, par des voyageurs quelconques. C'étaient des factures sans nom d'acheteur, de ces notes qu'on réclame parfois, même si l'on paye comptant. Sur l'une figurait une bague « turquoise et brillants »; sur une autre, des fourrures... L'une, enfin, dont il ne restait qu'un fragment, mentionnait un achat de meubles élégants, de bibelots chers.

« Peste!... — se disait Berthe. — Il vient des gens chics dans cette vieille hôtellerie!... »

Puis, soudain :

« Et si André avait fait des folies pour moi?... Si c'était lui qui... Je connais son caractère... Il est si prompt à s'emballer quand il achète!... Et peut-être bien revient-il chargé de cadeaux... Mais des meubles... ça, non!... non... »

Elle se rassura en regardant de plus près la facture, sur laquelle, au crayon, on avait ajouté ces mots :

« A livrer, demain, 35, rue d'Aumale. »

« C'était bien pour un autre voyageur », se dit-elle.

Une enveloppe froissée bruissait légèrement sous sa main. Elle l'ouvrit, troublée sans savoir pourquoi, déplia le papier qui s'y trouvait, et lut :

Georges Lebars, agent de change, présente ses compliments à M. Javelot et l'informe qu'il tient à sa disposition la somme de 44 875 francs, provenant de l'opération sur les titres « Forêts Coloniales » vendus à la Bourse de ce jour...

Un peu de sueur perlait sur le front de Berthe :

« André ne m'a pas dit cela... Pourquoi?... »

Elle acheva la lettre. Ses idées s'embrouillaient... André avait fait vendre les valeurs malgré l'avis de son agent de change... Il avait voulu avoir de l'argent, beaucoup d'argent, très vite... Pourquoi?... Et il lui écrivait, à elle, des faussetés, des histoires compliquées, extraordinaires... Pourquoi?... André qui ne lui avait jamais menti!... Un brouillard s'épaississait dans la tête de la pauvre femme. Elle pensait difficilement... Et, tout d'un coup, elle se rappela les plaisanteries de M. du Maine-Baré : « Ah! ah!... Monsieur Javelot, lui aussi, veut suivre mon régime?... Parfait!... Vous allez le voir revenir tout ragaillardi... » Et tant d'autres sottises dont la piqûre lui avait été insupportable!...

L'âme égarée, sans trop songer à ce qu'elle faisait, elle continuait de ramasser des feuilles. Un morceau de carton glissa entre ses doigts. Elle le regarda : c'était un fragment de photographie, le portrait d'une femme... On ne voyait que le buste en corsage décolleté, un peu du cou et le haut du bras. Une déchirure ou le feu avait fait disparaître le reste...

Un doute, moins encore, un obscur pressentiment blessa le cœur de Berthe. Elle voulut savoir. A genoux devant le foyer, elle en fouillait maintenant les cendres avec ses mains avides.

Sa poitrine était soulevée de gémissements, ses yeux s'emplissaient de larmes.

Tout à coup elle eut un cri de bête blessée et elle se dressa, livide et chancelante, un autre bout de carton à la main. Les beaux yeux, le nez fin, le sourire séducteur de Sylvie, sa chevelure en nimbe... Et, en marge du portrait, quelques mots dont le feu n'avait pas voulu :

A toi, mon André bien-aimé...

TA SYLVIE

Elle avait voulu savoir. Elle savait.

Dans un éclair de divination et de mémoire elle vit la vérité,

la trahison et l'infamie présentes; et aussi le passé, l'amour heureux, les sacrifices consentis, le travail généreux pour le bonheur de l'homme aimé; et aussi l'avenir, un trou béant et noir où elle ne distinguait rien... L'amour, le bonheur dans la paix, la douceur des souvenirs, tout cela gisait à terre comme ces lambeaux de papier... Ou plutôt, non, il n'en restait rien... Rien... Oh! quel feu plus subtil, plus cruel et plus sûr que l'impuissante flamme de ce foyer avait pu détruire ces choses adorables?...

« Lui!... lui!... De tout autre, c'était possible. Mais de lui!... »

Le froid glaçait les membres de madame Javelot, un froid cruel et victorieux qui gagnait peu à peu son cerveau, son cœur lent et sourd... Elle se dit : « Je vais mourir!... Oh! si je pouvais mourir!... » Et, avec l'espoir que c'était la fin, — le docteur ne lui avait-il pas dit que, dans son état, une grande émotion était dangereuse? — elle se figea dans l'immobilité, à demi couchée sur le fauteuil...

Est-ce bien vrai?... Ne rêve-t-elle pas?... Un cauchemar, peut-être?... Non : voici les papiers épars, le foyer en désordre, les cendres remuées et, dans sa main, la preuve... la preuve...

Maintenant, son pauvre cœur en tumulte l'étouffe. Elle respire à peine et souhaite un secours qui ne vient pas... Et puis, ces gens d'hôtel, cette domestique, cette vieille femme bonasse et vulgaire... devineraient peut-être... Non!... non!...

Dans son imagination endolorie, un visage affectueux apparaît : Hortense... Oui, c'est cela... il faut qu'elle appelle Hortense à son aide... Hortense viendra : elle est bonne... Et, quand elle saura tout, elle trouvera des mots consolateurs... Hortense...

Un effort de volonté remet debout madame Javelot. Elle sonne, puis écrit à la hâte deux mots sur la page arrachée à un carnet de poche :

Ma bonne Hortense, viens vite : j'ai besoin de toi, car je suis très malheureuse.

Elle plie le papier et, l'adresse écrite, le remet à la bonne :

— Vite, envoyez cela par un cocher... Il ramènera la personne.

— Vous avez l'air pas bien en train, — dit la servante rougeaude. — Mettez-vous donc d'sus vot'lit : reposez-vous... A c't'heure, il est tout garni... L'voyageur qu'était là avant vous n'y a même jamais couché...

Berthe ferma les yeux, croyant défaillir sous la blessure que lui faisaient ces mots échappés de cette bouche innocemment cruelle.

— Allez, allez! — dit-elle simplement, près de perdre connaissance.

La bonne sortit. De vagues rumeurs montaient de la rue par la fenêtre restée ouverte. Des voitures roulaient, des enfants s'appelaient, un camion lourdement chargé passait, sonore. Les minutes coulaient, tombaient en gouttes de plomb sur le cœur meurtri de Berthe. Ses pensées étaient plus nettes, mais combien incohérentes!...

« Que faire?... où aller?... Le revoir?... Non, non, jamais!... Après vingt-sept ans de mariage!... Vingt-sept ou vingt-huit? Je ne sais plus... La séparation?... le divorce?... C'est horrible... Menteur, menteur!... Mourir, oh! mourir!... Je ne l'aime plus... c'est fini... Et elle! elle!... misérable! gueuse!... fille! fille!... fille!... Oui, jolie... et moi, je suis vieille, à présent... et laide... Oh! mourir!... mourir!... »

Mais la mort ne venait pas et ses larmes coulaient, abondantes et amères...

II

Ce soir-là, mademoiselle Vergette se trouvait particulièrement heureuse. Elle avait achevé, à Saint-Vincent-de-Paul, ses dévotions journalières et son âme était pleine d'onction; elle avait reçu avec joie, sous le péristyle de l'église, le salut de l'abbé Richebon, son confesseur, qu'elle tenait pour un saint; elle ne souffrait plus d'un rhumatisme qui, récemment, l'avait tracassée; de plus, ce même jour, sa femme de ménage avait témoigné d'un zèle rare pour le battage des tapis et la chasse à la poussière. Enfin, le temps était si doux qu'elle pourrait passer la soirée sur le balconnet de sa fenêtre, d'où elle voyait la rue d'Hauteville dans toute sa longueur, du

boulevard Poissonnière à la place Lafayette. Et, installée dans un fauteuil bas, elle goûtait un moment de doux repos et de vertueuse quiétude.

Un coup de sonnette brutalement indiscret résonna dans le silence de son étroit logis. Mademoiselle Hortense tressaillit et devint pâle, car d'effroyables images surgirent aussitôt dans son esprit : un, deux, trois assassins ayant figures d'honnêtes gens, pénétrant chez elle par ruse ou par force, les meubles fouillés, les valeurs, les bijoux raflés, et, elle, là, dans un coin, la gorge serrée par un foulard ou le cœur percé d'un couteau... Tremblante, elle dit derrière la porte :

— Qui est là?

La voix de sa concierge lui répondit :

— N'ayez pas peur, c'est moi, mademoiselle... Voici un mot pressé, apporté par un cocher qui vous attend... Je fais passer le papier sous la porte.

— Bon!... merci... très bien!...

Elle était angoissée, n'étant point accoutumée à des aventures de ce genre.

Elle lut. Violemment émue, elle se coiffa, se vêtit pour sortir, descendit rapidement et se jeta dans la voiture.

« Mon Dieu!... mon Dieu! — pensait-elle, — qu'arrive-t-il à Berthe?... Et comme c'est triste de finir dans l'inquiétude une journée qui avait été si belle!... Mais il en va ainsi dans ce bas monde, où les peines tombent sur chacun à l'improviste... Elles aussi, elles viennent comme des voleurs... »

Son imagination, qui s'échauffait, ne réussissait pas cependant à lui expliquer l'appel navré de son amie. Alors elle se résigna et attendit avec patience la révélation qui allait lui être faite. Plutôt que de perdre des minutes en de chimériques interprétations, elle se mit à prier mentalement pour cette pauvre Berthe : quelle qu'en soit l'occasion, la prière n'est jamais inutile...

Un quart d'heure à rouler par les rues; puis voici un étage à monter, et Berthe est dans ses bras, éplorée, sanglotante.

— Ah! Hortense!... c'est affreux!... c'est affreux!...

— Quoi, ma pauvre chérie?... quoi?... Mais dis-moi!... parle-moi!... je t'en prie... Il est arrivé malheur à ton mari?...

— C'est à moi, à moi seule qu'il est arrivé malheur, —

cria Berthe. — Le misérable!... le menteur!... Si tu savais!... C'est horrible!... Après vingt-sept ans de félicité parfaite, de bonheur incomparable... Tu as vu, dis?... tu sais, toi, comme nous nous aimions, comme nous étions heureux!... Ah! misérable, misérable menteur!... Et pour quoi? pour qui?... Tiens, regarde.

Berthe ouvrit sa main et montra le fragment du portrait.

— Voilà.... C'est cette gueuse de Sylvie.

Hortense regarda. Elle comprit. Troublée dans la chasteté de son âme, trop ignorante des mystères du cœur pour connaître et dire les mots qui sont des baumes à de telles blessures, elle ne sut que murmurer avec tendresse et sincérité :

— Pauvre amie!... pauvre amie!... Ah! tu n'avais pas mérité cela!...

Cette phrase naïve et compatissante, qui rendait hommage à la stricte fidélité de l'épouse trahie, fit jaillir du cœur de Berthe la source des larmes apaisantes. Au lieu de hurler son mal, elle pleura longuement. De ses yeux coulèrent ces flots abondants qui semblent dissoudre et entraîner toute la détresse du corps et de l'âme.

Hortense la laissa pleurer. Berthe, abattue sur la poitrine de son amie, goûtait la douceur d'un bercement attendri, coupé de petits mots vides et plaintifs qu'Hortense murmurait à son oreille avec un accent douloureux. Et Berthe versa toutes ses larmes d'amoureuse trahie et d'épouse délaissée.

Soudain ses yeux se séchèrent. Elle se dressa, pâle et le visage durci. Ses lèvres tremblaient si fort qu'elle ne parlait qu'à grand'peine. Ses doigts, agités d'un frémissement rapide, ne se fixaient sur rien. Elle saisit avec maladresse et à pleines mains les papiers épars et les jeta sur les genoux d'Hortense :

— Tiens, — dit-elle, — il faut que tu voies... que tu saches tout... car tu ne comprendrais pas... Je suis arrivée ici, il y a une heure, pour le rejoindre. Il venait de repartir en hâte pour...

Elle allait dire : « ... pour chez nous... », mais elle se reprit :

— ... pour la Maisonnette. On m'a donné cette chambre, qu'il venait de quitter... Il a voulu détruire tout cela avant de

revenir... Et le feu n'a pas tout brûlé... J'ai trouvé... Maintenant que tu as vu le portrait de la femme... vois un peu de ce qu'il a fait pour elle...

Stupéfaite, mademoiselle Vergette tournait et retournait les factures noircies, les notes déchirées ou enfumées. Elle lisait : « Une étole en zibeline... une bague, turquoise et brillants... une parure en point de Venise... » Elle hésitait à établir un rapport entre ces achats et ce fragment de photographie. La chose lui paraissait si monstrueuse qu'elle n'osait pas comprendre. A la fin, hésitante, elle dit :

— Alors, tu penses... tu crois que ton mari?...

— J'en suis sûre, Hortense, j'en suis sûre!... Songe que, depuis trois semaines, il m'a menti, jour par jour! Songe que, pour satisfaire cette gueuse, il a réalisé et dépensé beaucoup d'argent. Songe qu'il m'a délaissée, oubliée pendant des semaines et des semaines!...

Et les sanglots de Berthe recommencèrent,

— Et le pire, — continua-t-elle, — c'est ça... Tiens!

Du doigt, elle lui montrait les mots que le feu avait laissé subsister, au-dessous du portrait : « *A toi, mon André bien-aimé...* »

Puis ce fut un redoublement de douleur, une exaspération au milieu de laquelle elle cria :

— Je vais la chercher!... je la trouverai!... Il faut que je la voie, cette gueuse!...

En même temps, d'un geste fébrile et incertain, elle rajustait ses vêtements en désordre, ses cheveux défaits. Devant un miroir où elle ne se regardait pas, elle essayait vainement de se recoiffer en disant :

— J'y vais!... j'y vais!...

Elle ne pleurait plus. Hortense était debout devant elle :

— Tu ne feras pas cela! — disait-elle. — Tu ne peux pas faire cela, toi... Une femme comme toi ne se commet pas avec une pareille ordure...

— Laisse-moi! — criait Berthe, en se dégageant des bras d'Hortense qui l'enserraient.

Même, elle eut un geste de menace pour cette douce et vaillante amie, qui ne s'en émut point et reprit :

— Non, tu n'iras pas!... tu n'iras pas!... Ces façons-là sont

bonnes pour les filles des rues, qui s'insultent et se battent en public lorsqu'elles sont rivales... Mais toi!...

— Toutes les femmes sont égales devant la douleur, quand elles aiment et qu'on leur vole celui qu'elles aiment!...

Un sanglot la secoua toute, gagna sa gorge, y gronda, et, sans un mot, elle s'abattit dans un fauteuil, où elle resta, livide et prostrée.

A force de menus soins, Hortense la ranima. Berthe était brisée : elle semblait ne plus rien sentir, car tout s'use, même la puissance de souffrir. Sa tête était perdue; à peine si elle se reconnaissait elle-même.

— Laisse-moi te déshabiller, — disait Hortense. — Couche-toi, ma bonne... Étends ton pauvre corps fatigué... Repose-toi... Dors.

Berthe se laissait faire, sans volonté, sans larmes. Un mot errait sur ses lèvres, un seul, qu'elle prononçait à peine, mais avec une si douloureuse intonation que mademoiselle Vergette en était bouleversée :

— Lui!... lui!...

— Là.... — disait Hortense, — te voilà bien à ton aise dans ton lit...

— Mon lit!... Son lit!... — balbutia Berthe, — Son lit où il n'a jamais couché...

Hortense feignit de n'avoir rien entendu. Mais voici que Berthe ajoutait :

— Oh! m'en aller... m'en aller!... bien loin... pour toujours... je ne sais où...

— Demain, — dit Hortense avec le ton prometteur et câlin qu'on emploie pour apaiser les enfants, demain nous partirons...

— Oui, — murmura Berthe.

Et elle s'assoupit.

Hortense la veilla et médita, toute la nuit, sur le sort de son amie si malheureuse, s'apitoya sur cette douleur dont son instinct de femme lui faisait deviner la cruauté. Elle s'attendrissait en même temps sur elle-même, que Dieu, dans sa bonté, avait bien voulu préserver de pareille souffrance en la vouant au célibat... Elle essayait d'imaginer ce qui allait suivre et se désolait que son amie ne fût pas pieuse : la foi et

la pratique des sacrements ne sont-elles pas infaillibles dans leurs consolations?...

III

— ... Oui, monsieur, — disait Augustine. — Madame a pris le train de deux heures en assurant que vous l'attendiez, qu'elle vous avait prévenu et que certainement vous seriez à la gare... C'est dommage que monsieur et madame se soient croisés... Ah! monsieur sera content quand il verra madame! Elle va tout à fait bien, à présent... Car elle s'est soignée, en l'absence de monsieur, mais soignée!... Elle me disait sans cesse : « Augustine, je veux que, quand monsieur reviendra, il me trouve rajeunie... »

Pour la dixième fois, Augustine racontait cela à Javelot, qui l'écoutait avec impatience. Il était dans le jardin, guettant l'arrivée de Berthe, car il ne doutait pas qu'elle ne revînt aussitôt. Il quitta Augustine et s'avança jusqu'à la grille d'entrée. Au même instant, Berthe et son amie paraissaient. André se précipita vers elles, en s'écriant d'un ton léger :

— Enfin, te voilà!... Nous nous sommes croisés : quel absurde hasard!... dis?...

Mais il recula devant la pâleur, l'attitude brisée de Berthe et le geste d'Hortense qui, un doigt sur la bouche, lui commandait de se taire. Il s'inquiéta. Les regards de sa femme se détournaient de lui. Elle marchait comme sans le voir.

— Berthe a besoin de repos, — dit nettement Hortense. — Il lui faut son lit, du silence, et moi seule auprès d'elle.

Les deux femmes se dirigeaient vers la maison.

Javelot avait pâli et rougi. Ses tempes frappaient des coups rapides et sonores; son cœur l'étouffait. Confusément il pressentait des choses pénibles, plus que pénibles, et graves. Il murmura :

— Mais qu'y a-t-il?... Elle est malade?...

On franchissait une porte. Se retournant vers André qui les suivait, Hortense fit un signe : il inclina la tête. A l'oreille, elle lui dit :

— Elle sait tout.

André eut un mouvement de recul, voulut parler : un autre signe d'Hortense l'en empêcha et le contraignit de s'éloigner.

Quand Berthe fut installée dans son lit, avec Hortense à son chevet, quand Augustine eut vidé les valises et remis tout en place dans les armoires, le silence, un lourd silence tomba sur la Maisonnette, silence de douleur, silence de honte, silence d'anxiété, que rompaient de loin en loin les gémissements de Berthe ou la douce mélopée de l'amie consolatrice :

— Pauvre chérie!... pauvre chérie!...

Augustine seule pénétrait, pour le service, dans la chambre de Berthe. André s'en allait, misérable et comme hagard, à travers la maison et le jardin, ou bien se cloîtrait dans la bibliothèque pendant des journées entières. Berthe l'entendait parfois et tressaillait à la sonorité de ce pas qui retentissait dans les corridors. Sa douleur, qui s'apaisait dans le silence morne, se réveillait aiguë, à reconnaître ces bruits familiers. Alors des sanglots montaient à sa gorge. Et le même mot revenait sur ses lèvres : « Lui!... lui!... »

Parfois mademoiselle Vergette tentait de consoler son amie en lui parlant des « voies impénétrables de la Providence », de la Vierge Marie, « source de toute espérance », ou de tel saint qui « fait des miracles quand on le prie neuf jours durant ». Berthe écoutait Hortense avec docilité. Elle ne souriait plus, à l'entendre, comme elle l'eût fait jadis : la douleur amollissait son âme et noyait ses inoffensives railleries. Même, un jour, elle se surprit à répondre aux *Ave* que murmurait Hortense en disant tout bas son chapelet.

A d'autres moments, elle se plongeait dans des souvenirs de jeunesse. Des visions brèves et embrumées de sa petite enfance passaient devant elle. Elle se revoyait en jupe bouffante, avec ses longues nattes sur les épaules, marchant dans les allées des Tuileries, le dimanche, entre son père et sa mère... C'étaient encore des souvenirs de pension, et aussi la revue des gens qu'elle avait connus dans le magasin du père Pascalin. Un, entre autres, un petit jeune homme blond et délicat, qui s'appelait Charles et dont elle avait rêvé, quelques jours... Qui sait si, avec celui-là, elle aurait eu à souffrir cette horrible chose?... Mais un cri de sa conscience timorée — et peut-être un furtif réveil d'amour conjugal — la secouait : elle chassait

vite ce souvenir et se le reprochait ensuite comme si, en le goûtant, elle avait commis un semblant d'adultère.

Chaque matin, André venait timidement frapper à sa porte. Mademoiselle Vergette s'empressait, répondait dans un murmure, par l'entre-bâillement, et se hâtait de le congédier. A Berthe qui disait : « Qui est là?... » elle répondait : « Rien... La cuisinière demande des torchons... », ou : « Augustine venait savoir si tu as soif... » Berthe feignait de croire à ce qu'Hortense lui disait. Mais, au fond, elle pensait : « C'est lui... » D'abord, cette visite journalière l'irrita et renouvela sa peine. Puis elle lui devint une habitude à laquelle son cœur se prit. Une angoisse, un trouble qui n'était pas sans amère douceur, la saisissait quand elle entendait sur sa porte le choc léger des doigts de son mari. Elle cachait son visage dans ses mains et des larmes lui montaient aux yeux. Mais elle ne parlait jamais de lui.

Hortense profita d'une heure où Berthe reposait plus calme, pour descendre dans la bibliothèque où se trouvait André. Avec adresse, discrétion et sans fausse pruderie, elle lui raconta comment Berthe avait tout découvert, dans la chambre même où elle lui succédait.

André demeurait stupide : lui, qui n'avait reçu du hasard que des bienfaits et des sourires, n'osait croire à ce subit revirement de son destin. Il eut quelques vagues gestes d'accablement, bégaya d'inintelligibles explications, et laissa mademoiselle Vergette s'éloigner sans lui rien dire de plus. Ensuite, il resta longtemps en tête-à-tête avec lui-même, roulant dans son esprit de chimériques projets de départ, de séparation, de rupture éternelle ou de pardon tragique. — Et, dès lors, il n'osa plus revenir et frapper à la porte de sa femme.

IV

Maintenant Berthe allait mieux. Ses forces croissaient. Un peu de rose avivait ses joues et ses lèvres. Elle passait les après-midi dans un fauteuil, près de la fenêtre où le soleil printanier versait une cascade d'or.

Un jour, elle dit à Hortense, d'une voix qui semblait venir de très loin :

— Je veux voir André... Il faut que je lui parle...

Mademoiselle Vergette se réjouit d'abord, pensant : « C'est la réconciliation ! » Puis elle s'alarma :

— Mon Dieu ! — dit-elle. — Est-ce possible?... Tu vas te fatiguer, t'émouvoir... Attends encore.

— Non. Je ne puis attendre. J'aime les situations nettes. Je veux lui parler.

Sa voix reprenait peu à peu sa fermeté habituelle ; même elle avait des intonations brèves, sèches, presque dures.

Hortense prévint André et se retira.

Berthe montra du doigt un siège à son mari, près d'elle. C'était une chaise basse. Les mains d'André se trouvaient à la hauteur des genoux de Berthe. Il ébaucha un geste de supplication auquel sa femme se méprit : elle s'imagina qu'il voulait s'appuyer sur elle et, brusquement, elle recula. André, pâle déjà et les lèvres serrées, pâlit davantage. Il murmura :

— Je...

Mais elle, sans le laisser continuer :

— J'ai voulu te voir, — dit-elle. — Je veux te dire, non pas que je te pardonne, ou que j'oublie, mais que je ferai désormais comme si je te pardonnais, comme si j'oubliais...

— Berthe !...

— Laisse-moi continuer... Ce n'est pas l'amour qui me pousse à te dire cela... Non. L'amour est fini... Je ne le conçois que fondé sur l'estime et la confiance : je ne t'estime plus, et tu as menti... Pourtant j'ai encore pour toi un étrange sentiment dont j'aurais presque honte si je ne croyais que c'est de la pitié... Et c'est ce sentiment qui me fait te dire ceci... J'ai beaucoup de respect pour notre passé... (Sa voix s'emplissait de larmes...) Notre passé si doux, si bon, si heureux... Au nom de notre passé, je te dis : « Ne nous séparons pas ».

— Ah ! — s'écria-t-il, — moi aussi, je veux te dire... moi aussi, je veux t'expliquer... Je te jure...

— Tais-toi, malheureux !... tais-toi !... ne jure pas !... Comment te croirais-je? J'ai tes lettres menteuses. J'ai le portrait de ta maîtresse, où elle a mis son nom et le tien : *A mon bien-aimé !*... Et, pour ce mot, tu lui jetais, à cette gueuse,

le fruit de notre travail, l'épargne de mes pauvres parents... Ce n'est que de l'argent, cela, c'est peu... ce n'est même rien... Mais ce qui est quelque chose, ce qui est *tout*, c'est que tu lui jetais encore, à cette fille, notre bonheur qu'elle a détruit, notre vie qu'elle a brisée, notre amour... notre amour!... seule joie, unique ressource de notre vieillesse qui est proche... Ah! misérable ingrat!... mille fois ingrat et misérable!...

Berthe crut l'entendre murmurer : « Pardon!... »

Ce mot la troubla. Pour continuer, elle dut s'armer de tout son courage :

— Voici ce que je veux te dire... Si j'étais d'aujourd'hui, si j'étais « moderne », je courrais au divorce... J'ai en main ce qu'il faut pour l'obtenir... Mais je ne suis pas « moderne... » Je suis du temps où l'on était attaché à certaines vieilles croyances : dignité, respect du lien conjugal, respect du nom que l'on porte et respect de soi-même... Je crois aussi au sacrifice et je crois qu'il s'impose à nous parfois... Toutes ces idées sont d'un autre âge et font sourire les Sylvies... Moi, j'ai été élevée dans ces superstitions-là... Elles sont dans mon sang... Elles inspirent ma conduite présente... Je resterai donc là, fidèle à mes souvenirs, fidèle à ma conscience, fidèle à mon devoir... fidèle, fidèle!

Il soupira :

— Merci.

Et ses yeux se mouillèrent.

— Pourtant, — ajouta Berthe, — si tu veux t'éloigner...

— Je le devrais peut-être, — dit-il. — Je n'en ai pas la force... Ah! Berthe, Berthe, si tu comprenais!... tu aurais pitié de moi...

— J'en ai pitié.

— Oui... mais ta pitié serait autre... Mais tu ne peux comprendre, toi, parce que tu es épouse, une épouse simple de cœur, fidèle et chaste... Nous autres, les hommes...

— Je comprends tout, — dit-elle, — une crise d'une heure, une folie passagère, tout... hors l'hypocrisie et le mensonge!

— Berthe!... Je ne sais plus rien de moi, je ne me reconnais plus... Je me cherche sans me retrouver...

Il eut un geste fou et passa sa main sur son front avec un air d'inexprimable angoisse :

— Je vis dans un brouillard où mes idées, mes souvenirs, ma douleur se confondent... Est-ce bien moi qui ai fait cela? Est-ce bien vrai, ce que m'a raconté Hortense?... T'ai-je quittée!... ai-je...? oui!... enfin ai-je mérité ce que tu me dis?... Je ne sais plus...

— Oui, — dit Berthe avec amertume, — c'est ici la nouvelle méthode : « Je ne sais plus... C'est moi sans être moi... Je ne suis pas responsable... C'est la fatalité... » Laisse donc ces explications misérables... N'explique rien... Il y a tes actes, tes mensonges préparés, machinés, continués...

Berthe pleurait maintenant, toute secouée de sanglots, sur le fauteuil où elle se faisait petite, petite, comme si, de réduire son pauvre corps meurtri, elle le mettait mieux à l'abri du mal.

Lui s'était écarté d'elle et, retiré dans un coin de la chambre, attendait debout quelque chose, peut-être un mot décisif de rupture ou de pardon.

Il dit :

— Oui... cela est vrai... Tu dois décider de mon sort... Tu as tous les droits... Je ne suis rien dans ta main... Fais de moi ce que tu voudras : j'obéirai... Veux-tu que je disparaisse?... Veux-tu que je meure?... Je suis prêt à tout...

— Non, — dit-elle avec énergie. — Il faut vivre. La mort n'est pas une solution... La vie!... Oh! que la vie est injuste et méchante!...

André murmura :

— Le temps... peut-être le temps m'apportera-t-il ton pardon...

Elle cria :

— Non!... jamais!...

Il continua :

— Le temps use les rochers et attendrit les cœurs... Il rend plus profond le repentir et plus large l'indulgence...

Meurtrie pour s'être ainsi dépensée, toute remuée de sentiments contraires, peut-être amollie par la voix de l'homme qu'elle avait tant aimé, Berthe ne parlait plus. André se taisait, lui aussi, étourdi de douleur et d'émoi.

Chacun méditait en son âme, pareillement peut-être, sous

l'empire de cette puissance occulte qui gouverne de la même main les époux longtemps unis. Chacun sentait en soi son propre cœur comme un tombeau dans la nuit, près duquel brûle, constante, la timide flamme du souvenir...

Ils restèrent ainsi, face à face et muets, un long moment.

Puis Berthe se leva et dit :

— Je n'ai plus rien à ajouter.

Il comprit et se dirigea vers la porte. Mais il se retourna, saisi par cette exclamation de Berthe :

— Ah! la misérable!... Comme elle a bien tout ravagé!...

Il tressaillit et s'en alla, pensif.

V

... Et la vie reprit, à la Maisonnette.

Mademoiselle Vergette avait regagné Paris, persuadée que les époux étaient réconciliés, puisqu'elle les avait vus à table, l'un en face de l'autre, tristes encore, mais sans aigreur, échangeant des propos quelconques.

Elle partie, une atmosphère glaciale enveloppa leurs tête-à-tête. Et chacun, travaillant à se construire une existence personnelle, détruisait ce qui autrefois avait été leur bonheur commun.

Tandis que Berthe passait dans la lingerie la moitié de ses journées ou bien essayait de se distraire par d'inutiles besognes de ménage, André fuyait la maison. Il voulait épuiser son activité dans de longues marches et y parvenait mal. Le parterre ne l'intéressait plus. Toutes les cultures le lassaient. Il n'osait pas revenir dans l'Enclos, car il savait qu'un blanc fantôme errait sous les arbres. Il aurait voulu se fuir lui-même et ne le pouvait.

Il dormait péniblement, en proie à des rêves douloureux, que hantait Sylvie en robe flottante et le sourire à la bouche. Puis, c'étaient des rappels de mémoire : voici le banc où il était assis, le jour qu'il l'avait entendue chanter; voici, sur la table, un mets que, jadis, elle avait trouvé si bon; voici un livre qu'elle avait lu, une estampe qu'elle avait admirée... Avec

application, il essayait de chasser pour toujours les souvenirs : ils revenaient...

Berthe employait, chaque lundi, une jeune ouvrière blonde et triste, qu'André n'avait jamais remarquée. Et voilà qu'une après-midi où cette fille travaillait, tirant son aiguille sous la lumière du soleil, dans le vestibule, André, passant par là, reçut un choc : il crut revoir la nuque brillante si souvent baisée, les frisons encadrant l'oreille, et la courbe harmonieuse du cou flexible. Il resta là, quelques instants, les yeux fixes, et tout frémissant. Il s'éloigna honteux et à regret. Mais, le lundi suivant et d'autres lundis encore, il traversa de nouveau le vestibule quand la petite ouvrière, courbée sur sa tâche, était éclairée par le soleil... Peu après, elle disparut. André s'en réjouit dans sa conscience, mais sa chair en fut attristée.

Une autre fois, il vit Berthe pâlir soudain en lisant le journal, puis le jeter avec violence. Curieux et inquiet, il le ramassa, cherchant un nom... Et ce nom brillait en effet, en gros caractères : c'était le compte rendu d'une fête donnée en l'hôtel de l'*Avant-Garde Féminine*. On disait la grâce exquise, la beauté de madame Sylvie Rolan. On parlait du courage qu'elle avait montré lors de ses débuts dans le journalisme et de la haute situation qu'elle occupait maintenant, représentant à Paris la grande Revue américaine. Elle ne devait cela — bien entendu — qu'à son intelligence, à son travail courageux et à la confiance que Miss Hutchinson avait eue en elle. Quant à sa bonté, elle était inépuisable. Elle avait horreur de l'argent et se plaisait à répéter qu'elle mourrait « dans la peau d'une « sans-le-sou », après avoir prodigué son gain dans toutes sortes d'œuvres de bienfaisance, publiques ou cachées, etc..., etc...

André ne put en lire davantage. Lui aussi, il jeta au loin le journal déchiré. Mais les heures qui suivirent furent obsédantes, pleines de souvenirs à peine refroidis et de regrets encore amers.

Le printemps s'acheva, l'été répandit ses parfums et l'automne donna ses fruits. Tout changeait, le ciel, le fleuve, la forêt, les jardins et les champs, — tout, excepté les âmes figées dans la désolation.

Puis ce fut l'hiver.

Certain soir, où chacun des époux veillait, comme d'habitude, solitaire dans sa chambre, une tempête éclata. Malevent gronda, furieux. La pluie et le vent battirent les murs, comme si les formidables vagues de l'Océan, lancées jusque-là, fussent venues se briser contre la maison.

Berthe s'épouvantait à ces bruits sinistres et de plus en plus violents. Elle frissonnait d'effroi autant que de faiblesse. Et soudain une fulgurante lueur éclaira le ciel, un éclat de tonnerre fit trembler l'habitation. Berthe, dans sa frayeur, poussa un cri. En même temps, la porte de sa chambre s'ouvrit et André parut.

Il n'avait pas franchi ce seuil depuis le jour de l'explication définitive. Son émotion était grande. Il ne la dissimula point. A voix basse, il dit simplement, humblement :

— Tu dois avoir peur... Je suis venu.

— Merci, — répondit-elle, défaillante.

Alors il s'assit, non loin d'elle, appuyant son bras sur la petite table qui les séparait.

Ils ne se disaient rien. Malevent hurlait. Le feu mourait dans l'âtre : ils le contemplaient, sans penser à le ranimer.

Et, tout à coup, Berthe chercha la main de son mari, l'ouvrit, y mit la sienne et dit :

— Veux-tu que nous essayions d'être moins malheureux?...

D'un même mouvement, ils furent debout. Ils s'étreignirent, avec le geste du naufragé rencontrant une épave... Ils prononcèrent des mots à demi étouffés et sans suite... Ce n'étaient pas ceux de l'amour, mais l'écho affaibli des tendres paroles anciennes...

Ensuite ils se regardèrent. Ils se regardèrent de leurs yeux mornes et mouillés... Et ils crurent voir leur vie, toute leur vie, — et celle d'aujourd'hui et celle de demain, — semblable à un jardin ravagé par la tempête, où traîne une odeur d'eau stagnante et de feuilles mortes...

LOUISE CHASTEAU

OFFRES ALLEMANDES

Depuis cinq mois bientôt, depuis l'entrevue de Guillaume II et de Nicolas II à Potsdam (4 novembre 1910), la vie diplomatique de l'Europe se traîne dans l'attente. Les deux empereurs étaient accompagnés de leurs ministres des Affaires étrangères : qu'ont-ils dit? qu'ont-ils promis? qu'ont-ils signé? Tous les quinze jours, depuis la Toussaint, on nous promet que le mystère va s'ouvrir : le monde verra, jugera! « Dans tous les cas, a déclaré Pétersbourg par la bouche du successeur de M. Isvolski, la négociation russo-allemande ne restera un acte secret pour personne ; à supposer que les parties contractantes aboutissent à un accord, cet accord sera publié intégralement. »

Cette publication, M. de Bethmann-Hollweg, au début de décembre, nous la promettait pour Noël. Les Rois, puis le Mardi gras sont passés. Pâques approche. M. Sazonof, le nouveau ministre russe des Affaires étrangères, tombe malade : ce sera donc pour la Trinité, à moins qu'une autre maladie ministérielle n'abrège le délai. Dès le milieu de novembre, les officieux de Berlin nous annonçaient que la première conséquence de cette entrevue de Potsdam serait le rappel du comte Berchtold, l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie en

Russie, et la retraite du comte d'Aehrenthal. Pétersbourg, depuis trois ans, supportait fort mal les humeurs et algarades du comte Berchtold, et M. d'Aehrenthal avait été un joueur trop heureux dans les parties balkaniques où, de 1907 à 1910, M. Isvolski s'était laissé entraîner. Ce fut toujours le rôle de Berlin d'être l'honnête courtier entre Vienne et Pétersbourg; en novembre 1910, comme en septembre 1872, la pleine réconciliation austro-russe était l'un des vœux de l'Empereur allemand; Pétersbourg ayant sacrifié M. Isvolski, il était juste que Vienne sacrifiât, de son côté, ceux qui pouvaient être tenus pour responsables de la brouille...

Le comte Berchtold demande son rappel; la santé du comte d'Aehrenthal l'oblige à s'en aller quelques semaines, quelques mois, à se donner pour suppléant le marquis Pallavicini, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Constantinople. Or, par un simple hasard, mais dont les suites pourraient n'être pas incommodes, la maladie peut obliger aussi M. Sazonof à confier temporairement les affaires soit à M. Botkine, « un ardent partisan de l'entente austro-russe », disent les journaux de Pétersbourg, soit à M. Tcharikof, l'ambassadeur de Russie, le collègue du marquis Pallavicini à Constantinople. Prenons patience : nous allons savoir.

Mais déjà nous constatons deux ou trois effets de cette entrevue de Potsdam.

En 1911 après Postdam, comme en 1895-1896 après Kiel, la Russie se retourne contre la Chine; on a pu croire un instant qu'une campagne au Turkestan et l'occupation de Kouldja allaient donner un pendant à la première descente des Russes en Mandchourie et à l'occupation de Port-Arthur. On dit aussi que le récent voyage du roi de Bulgarie à Vienne se fit sur les conseils directs de Pétersbourg, indirects de Berlin. Mais le plus certain de ces effets a été de ramener la question du *Bagdad allemand* devant les chancelleries, de la recommander à leur attention, de l'imposer même à leur bienveillance. Après Potsdam, les puissances occidentales ne sauraient plus, sans des risques fort graves, s'attarder ou reculer devant les offres allemandes : Guillaume II, assuré de la complaisance turque et de la connivence russe, désire que l'Entente cordiale lui dise clairement si la collaboration des

Bourses de Paris et de Londres est acquise ou refusée à cette affaire du *Bagdad*, qui pour lui est la grande affaire.



Deux points sont hors de doute : d'une part, l'intérêt que prennent au *Bagdad allemand* aussi bien Guillaume II et tout son peuple que la Porte et la Turquie militaire ; d'autre part, l'assentiment complet, irrévocable, que Pétersbourg a donné à la nouvelle entente turco-allemande touchant l'exécution de la ligne et les garanties kilométriques jusqu'à Bagdad.

Sur le premier point, la situation industrielle de l'Allemagne doit nous faire réfléchir.

L'affaire du *Bagdad*, quand elle fut lancée en 1889-1891, n'était qu'un chapitre de cette *Weltpolitik*, que le jeune empereur entendait substituer à la politique européenne de Bismarck : après l'hégémonie militaire en Europe, qu'avait conquise le Chancelier, il s'agissait pour l'Empereur, qui se mettait hors de page, de conquérir l'hégémonie économique dans le monde, afin de satisfaire aux besoins nouveaux de l'Allemagne transformée.

De simple et pauvre ferme qu'elle avait été depuis la guerre de Trente Ans, l'Allemagne, après la guerre de 1870, s'était transformée en une usine, une grande et scientifique usine, qui avait la prétention de devenir la plus grande et la plus scientifique de l'Europe et du monde : de 1870 à 1890, Bismarck avait adapté l'empire à ce rôle nouveau ; à partir de 1890, Guillaume II voulait adapter le monde aux commodités de ce fournisseur impérieux, ouvrir de gré ou de force aux manufactures allemandes toutes les terres civilisées et barbares, obtenir sur tous les marchés de l'univers des droits ou des privilèges, en attendant ce quasi monopole dont l'Angleterre jouissait depuis un demi-siècle.

Guillaume II proclamait les intentions pacifiques du « nouveau cours », et c'était une pénétration pacifique, en effet, qu'il escomptait partout, suivant la méthode qu'ensuite nous avons, nous Français, adoptée dans les confins du Maroc : « Étaler la force pour en éviter l'emploi ».

De 1890 à 1900, il put sembler que le monde entier s'ouvrait aux succursales ou aux colonies de l'Allemagne : dans les deux Amériques, aux États-Unis, au Vénézuéla, au Brésil et au Chili, les émigrants et placiers allemands; sur les deux façades de l'Afrique équatoriale et australe, les comptoirs et possessions germaniques ; en Chine, Kiao-tchéou et le Chantoung et, au Levant, la Turquie d'Asie tout entière devenaient des instruments ou des zones d'épandage pour les produits de cette usine qui mettait son bénéfice à produire chaque jour davantage, son point d'honneur à atteindre en toutes choses le colossal.

De 1900 à 1910, au contraire, les chasses réservées de l'usine allemande se sont chaque année rétrécies. De ce monopole dans l'univers, de ces privilèges qui devaient s'étendre sur tous les continents, que reste-il aujourd'hui, après l'expansion des États-Unis et du Japon?

La guerre de Cuba a mis l'Amérique latine au contact des Yankees; le canal de Panama va la mettre dans leur clientèle. La guerre du Transvaal a fait disparaître ces républiques de l'Afrique australe, dont l'Empereur allemand s'était un jour déclaré le patron. La guerre russo-japonaise a produit, en Chine, dans toute l'extrême Asie, des changements aussi peu favorables à l'hégémonie de l'Allemagne. L'Entente cordiale a donné ou promis le Maroc et l'Égypte à leurs actuels ou futurs occupants et ruiné l'espoir, que Berlin depuis dix ans nourrissait, d'une aide française contre le maintien de l'Angleterre sur le Nil, d'une aide anglaise contre l'avancée de l'Algérie vers le Maghreb. Les colonies allemandes dans le reste de l'Afrique se sont révélées comme un domaine médiocre, et les fonctionnaires et colons allemands, comme de très médiocres intendants de ces terres nouvelles.

La Turquie d'Asie est aujourd'hui l'espoir, l'un des derniers espoirs de l'usine colossale, qui, grandissant chaque jour depuis 1890, a doublé son personnel et sa main-d'œuvre, quadruplé sa production. Quand les Allemands nous disent aujourd'hui que le *Bagdad* leur est indispensable, nous aurions le plus grand tort de nier cette vérité certaine et nous courrions le plus grand risque à vouloir la discuter.

Les besoins de la Porte et de la Turquie militaire ne sont

pas moins évidents : non seulement le *Bagdad* est, comme les autres voies ferrées. nécessaire à l'exploitation et au développement économique d'une moitié de leur empire, aux progrès et aux profits de leurs peuples, au meilleur rendement de leurs impôts et à l'équilibre même — les Turcs l'espèrent du moins — de leur budget. Mais c'est aussi, c'est surtout l'indispensable instrument de leur domination et de leur sécurité en Asie, de leur mobilisation contre les révoltes de leurs sujets et contre les ambitions de l'étranger : moins encore que la Vieille-Turquie, la Jeune-Turquie ne saurait s'en passer. Entre les deux royaumes, qui composent l'empire ottoman, entre le royaume arabe de Syrie et de Mésopotamie, les capitales arabes de Damas et Bagdad, et le royaume proprement turc d'Anatolie et de Balkanie, les capitales turques de Koniah et Constantinople, le *Bagdad* est aujourd'hui le seul lien dont on puisse attendre quelque efficacité durable.

Sous l'ancien régime, la politique d'Abd-ul-Hamid unissait en un peuple toutes les races musulmanes de l'empire : Abd-ul-Hamid. avant d'être le Sultan, l'Empereur des Turcs, tenait à être le Khalife, le Pape des musulmans, et cette politique khalifale, panislamique, donnait en vérité le premier rôle, non pas aux Turcs, conquérants et fondateurs de cet empire, mais à leurs sujets albanais, kurdes, druzes, etc., aux Arabes surtout. Arabe, coranique, était la conception religieuse qui présidait à ce gouvernement. Arabes en étaient les confidents intimes, les hommes de confiance. On a pu dire qu'Abd-ul-Hamid avait gouverné pour les Arabes contre les Turcs.

La révolution jeune-turque fut une révolte du nationalisme turc autant contre le papisme arabe à Stamboul que contre les réformes de l'Europe en Macédoine. De 1908 à 1911, les Jeunes-Turcs ont rencontré docilité ou résignation chez la plupart de leurs sujets chrétiens, qui jadis vivaient en insurrection contre Abd-ul-Hamid. mais défiance et rébellions chez la plupart de leurs sujets musulmans, si fidèles à l'ancien régime. Deux campagnes, l'une contre les Albanais, l'autre contre les Druzes, ont marqué les deux premières années de la Jeune-Turquie. Une interminable expédition contre les Arabes du Yémen occupe la troisième et continuera d'occuper la quatrième, la cinquième. Une révolte des Kurdes est tou-

jours imminente. L'Arabie de Bagdad et l'Arabie de Damas sont un foyer de mécontentements où les pachas et généraux de Constantinople ne sont tolérés que sous conditions : « C'est par une révolte et une sécession arabes, disent les prophètes de malheur, que finira l'empire ottoman ».

Le *Bagdad*, complétant le chemin de fer sacré de la Mecque, peut avoir le double effet de remettre le royaume arabe sous le joug et de le réconcilier avec son sort. Transportée sur le rail, du Bosphore au golfe Persique, la force turque pourra promener dans toutes les provinces d'Asie les ordres de Stamboul ; sans peine, la discipline turque viendra toujours à bout de cette anarchie arabe que jamais homme, depuis Mahomet, n'a pu organiser en un Etat ni même en une armée. Les meilleures terres de ce royaume arabe seront pacifiées par le rail, enrichies par les irrigations et le commerce. Les intérêts de tous et de chacun seront satisfaits au maximum : les tribus et leurs chefs dans la campagne, le clergé et les marchands dans les villes verront décupler la valeur de leurs propriétés, centupler en quelques années leurs revenus.

De cette Arabie des Fleuves, qui n'est aujourd'hui que marécages et déserts, le rail et les digues feront surgir une autre Égypte, dont Bagdad, la capitale, sera l'émule du Caire, dont Bassorah, le grand port fluvial et maritime, local et mondial tout ensemble, unira les profits d'Alexandrie à ceux de Port-Saïd. Sous la loi du Sultan-khalife et des Turcs, les glorieuses villes des Mille et Une Nuits retrouveront les jours splendides d'Haroun-al-Raschid. Et les bourgeois lettrés de Damas et de Bagdad, ces Toulousains de l'empire ottoman, accourront à Stamboul pour tenir dans la Turquie nouvelle la même place que, dans la France parlementaire, nos cadets de Gascogne. Les Arabes fournissent déjà de ministres et d'orateurs intarissables le nouveau régime ; si Mahmoud Chefket, le chef de l'armée turque, est à l'heure actuelle le maître du gouvernement, Ismaël-Hakki Babanzadé, l'un des chefs du parti arabo-kurde, en est le membre le plus influent.

Ces deux ministres de la Jeune-Turquie sont d'accord pour mettre au service du *Bagdad* allemand toutes les ressources disponibles de l'Empire.

En outre, mais avec moins de raison, peut-être, les Jeunes-

Turcs espèrent que le *Bagdad* émettra de nombreux embranchements vers toutes les portes de la frontière turco-russe et turco-persane, pour barrer la pénétration pacifique ou militaire des Russes à travers l'Arménie, le Kurdistan ou la Perse. Certains d'entre eux escomptent même qu'en temps de crise, tel de ces embranchements poussé jusqu'au territoire russe pourrait servir de riposte menaçante aux ambitions de Pétersbourg.

Le nouveau régime s'est efforcé de se gagner les cœurs des Arméniens : certains cantons de l'Arménie turque jouissent aujourd'hui d'une sécurité et même d'une équité relatives qu'ils ne connaissaient plus depuis vingt ans. La masse de la nation arménienne garde l'ineffaçable souvenir des massacres; trop de souffrances, trop de menaces pèsent encore sur elle; elle peut toujours croire que les scènes d'Adana se renouvelleront au premier incident. Mais l'élite des intellectuels, qui, nés ou élevés au Caucase, ont connu la vie en terres russes, fut toujours encline à préférer la loi d'une Turquie constitutionnelle aux caprices du despotisme tsarien.

En un conflit entre Pétersbourg et Stamboul, qui sait l'accueil que, chez les Arméniens du Caucase, persécutés, arrêtés, emprisonnés par milliers sous le beau prétexte d'un procès de haute trahison, pourraient trouver les troupes turques amenées à Erzeroum, à Kars, par un prolongement de la ligne d'Angora? Depuis la guerre russo-japonaise, les Turcs ont une confiance excessive peut-être en l'infériorité militaire des Russes, et depuis les succès que leur valut en Thessalie leur chemin de fer Constantinople-Salonique, ils savent quel outil de mobilisation est le rail entre les mains de leur état-major allemand.

Les Russes, par une expérience toute récente, ont vu les embarras que pouvait leur causer cette conjonction de l'animosité arménienne et de la force turque. Dans la Perse du nord que, depuis dix ans, ils tenaient pour leur, qu'avait abandonnée à leur « voisinage » l'accord anglo-russe et dont ils avaient accaparé les routes, le commerce, la police locale, les capitales Tauris et Téhéran, l'administration centrale enfin et le palais et la personne même du Chah, il a suffi d'une

bande de *fedaïs* arméniens et d'une apparition des troupes turques à la frontière pour soulever une révolution nationale et religieuse, qui menace de ruiner tous les préparatifs de leur pénétration.

Entre la Jeune-Turquie et la Jeune-Perse, le *Bagdad* ou ses embranchements pourraient établir une intimité, un échange de services, surtout un commerce d'armes et une circulation de révolutionnaires arméniens, d'excitateurs et de volontaires panislamiques, qui obligeraient les Russes à un effort militaire, dont peut-être ils ne se sentent pas capables, dont sûrement ils redoutent la grandeur et la durée. Ils n'ont pas oublié combien d'années et de vies humaines leur coûta, de 1840 à 1860, la résistance toute pareille du Caucase. Et pourtant le Caucase était cerné par eux sur toutes ses faces et, depuis un demi-siècle déjà, ne recevait de munitions et d'armes que par les bateaux contrebandiers de la mer Noire.

Ravitaillée en soldats, en cartouches, en canons même et en officiers par le *Bagdad*, combien de décades pourrait tenir la Perse derrière son rempart de montagnes, au fond de ses vallées alpestres et de ses déserts? Même si les Russes pouvaient renoncer à leur pénétration, à l'avancée de leurs routes et de leurs rails vers le Golfe, quel danger permanent, quelle impossibilité de gouverner, à vrai dire, leur créerait en Transcaucasie cette Perse constitutionnelle où tous les mécontents du Caucase, les Arméniens surtout, auraient un lieu de réunions et de refuge, des bureaux de conjuration et de recrutement, des arsenaux, des laboratoires d'explosifs, une « base d'opérations » révolutionnaires !

Depuis l'accord anglo-russe de 1907, l'Allemagne ne perdait pas une occasion de faire sentir aux Russes et aux Anglais qu'elle s'intéressait à la Perse. Quand nous pourrons faire l'histoire de cette négociation russo-allemande, nous aurons à constater dans la Perse anglo-russe les mêmes efforts, les mêmes tracasseries des financiers et des prospecteurs allemands que dans le Maroc franco-espagnol... Il semble qu'à Potsdam, le Tsar et son ministre aient voulu, avant tout, mettre fin à ces menaces, protéger la Transcaucasie et la Perse contre toute incursion de rails turco-allemands.



Le 6 janvier 1911, l'*Evening Times* publiait la note qu'allaient signer, disait-il, Berlin et Pétersbourg pour formuler les promesses échangées à Potsdam. Tout en désavouant cette publication, ni Pétersbourg ni Berlin n'a contesté l'exactitude de ce texte, et les autres chancelleries ont déclaré que telle était bien, à leur connaissance, la teneur des promesses échangées :

« *Art. 1.* — Le gouvernement impérial russe se déclare prêt à ne pas s'opposer à la réalisation du projet de chemin de fer de Bagdad et s'engage à n'opposer aucun obstacle à la participation des capitaux étrangers à cette entreprise, étant bien entendu qu'aucun sacrifice de nature pécuniaire ou économique ne sera demandé à la Russie.

Depuis dix ans bientôt, Pétersbourg refusait non seulement de donner sa collaboration diplomatique au *Bagdad* allemand, mais encore de conseiller ou de permettre à ses alliés de Paris une collaboration financière que nos banques étaient prêtes à négocier. En 1903, surtout, M. Witte avait fait l'opposition la plus vive à toute entente, à toute conversation franco-allemande sur le sujet.

Jusqu'en 1910, la thèse russe était que, le *Bagdad* étant la voie terrestre de la Triplice vers les Indes, vers l'Extrême-Orient, la Triple Entente devait avoir sa route, à elle, à travers le seul territoire ou les seules dépendances des deux empires anglais et russe : Hambourg-Berlin-Vienne-Constantinople-Bagdad, route de la Triplice ; Riga-Kief-Bakou-Hérat-Bombay, ou Pétersbourg-Moscou-Orenbourg-Tachkend-Kaboul-Calcutta, routes de la Triple Entente... A Potsdam, sans avoir prévenu ses alliés de Paris, la diplomatie russe a changé brusquement sa thèse ; pourvu que Berlin ne lui demandât pas une collaboration économique ou financière, elle s'est *engagée* à tolérer, à favoriser même le *Bagdad* allemand : pour quels avantages ?

Art. 2. — Afin d'aller au-devant des vœux du gouvernement allemand de relier le chemin de fer de Bagdad au réseau éventuel des chemins de fer de Perse, le gouvernement russe s'engage à

réaliser, aussitôt ce réseau construit, la construction de la ligne qui s'unirait sur la frontière turco-perse à la ligne de Sadidje à Khanikine, dès que cet embranchement du chemin de fer de Bagdad et la ligne de Koniah à Bagdad seront complétés.

Le gouvernement russe se réserve le droit de fixer, à un moment qu'il choisira lui-même, la route définitive de cette ligne persane qui doit aboutir à Khanikine.

Les deux gouvernements faciliteront le trafic international sur la ligne de Khanikine et éviteront toutes les mesures qui pourraient le gêner, par exemple l'établissement d'un temps de transit ou d'un traitement différentiel.

Cet article me semble fort clair. La seule entrée terrestre de la Perse vers l'Occident est cette trouée de Khanikine, qui traverse les triples et quadruples chaînes du Kurdistan et du Louristan. J'ai eu l'occasion de décrire aux lecteurs de la *Revue*[1] cette route historique, éternelle, la seule route militaire et commerciale qui puisse unir la plaine des Fleuves turco-arabes au plateau de l'Iran : c'est par là que sont descendus sur le Tigre et l'Euphrate tous les conquérants iraniens, de Darius le Vieux aux Sophis du XVIIe siècle; c'est par là que, d'Alexandre aux premiers Khalifes, sont montés vers la Perse tous les conquérants venus de l'ouest. Entre Babylone ou Bagdad, capitales de la plaine, et Ecbatane ou Hamadan, capitales occidentales du plateau, la circulation des armées et des caravanes fut toujours intense. C'est par là qu'aujourd'hui encore l'Islam iranien descend vers ses métropoles chiites de Mésopotamie, Nedjef et Kerbélah, vers les métropoles panislamiques du Pèlerinage, Médine et la Mecque. Khanikine est un nœud des routes panislamiques, le marché commun de l'Islam persan et de l'Islam turco-arabe, en attendant qu'il devienne, par le chemin de fer, la douane commune du Sultan-Khalife et du Chah.

A l'amiable, Berlin et Pétersbourg se partagent cette route : jusqu'à Khanikine, en territoire turc, rail allemand; au delà de Khanikine, en territoire persan, monopole russe : sur tout le parcours, régime de la « porte ouverte »; mais, sur le parcours persan, régime de la police russe. C'est dire que, par cet article 2 de la convention de Potsdam, Pétersbourg

1. Voir la *Revue* d'octobre-novembre 1909 : *Révolution persane.*

ferme l'entrée occidentale de « sa » Perse aux menées allemandes, révolutionnaires et panislamiques.

L'article 3 me semble à peu près incompréhensible, si l'on ne veut pas mettre en clair plusieurs termes volontairement ambigus :

Art. 3. — Le gouvernement allemand s'engage à ne pas construire de lignes de chemin de fer dans une zone autre que la ligne Bagdad, vers la frontière russo-persane au nord de Khanikine, et à ne pas prêter son appui matériel ou diplomatique à des entreprises semblables dans cette zone.

Le *Bagdad* comportait plusieurs embranchements vers la frontière turco-russe et turco-persane. Les Turcs avaient toujours espéré que, parti d'Angora, le rail allemand mobiliserait leur corps d'Anatolie vers Erzeroum, dans la direction de Kars, et même vers Bayazid, sur les derrières d'Érivan. Ils avaient stipulé aussi les deux embranchements de Marach et de Diarbékir, qui leur permettraient de mobiliser vers la frontière russe leurs corps de Syrie et de Mésopotamie.

Cet article 3 ne me paraît compréhensible que si l'on traduit : « Entre la ligne principale du *Bagdad* et les frontières orientales de l'empire turc, le gouvernement allemand *s'engage* à ne construire et même à ne tolérer aucun embranchement, aucune ligne, qui n'aurait pas l'adhésion de Pétersbourg ». Entre le *Bagdad* et la frontière turco-russe et turco-persane, Berlin garantit donc à Pétersbourg une « sphère d'influence » dans les provinces arméniennes de l'empire ottoman.

Ainsi compris, cet article 3 n'est que la reconnaissance et l'extension du monopole que l'ambassadeur russe, M. Zinovief, avait obtenu d'Abd-ul-Hamid en 1900 et que les Russes veulent obliger les Jeunes-Turcs à ratifier. En février 1900, la ligne Koniah-Bagdad était concédée aux Allemands; l'ambassadeur de Russie réclamait aussitôt une compensation : il voulait que l'on reconnût aux Russes le droit exclusif de construire et d'exploiter toute ligne future dans les vilayets voisins de leur frontière asiatique. Appuyé par l'Allemagne, M. Zinovief obtint d'Abd-ul-Hamid une promesse pour les vilayets d'Erzeroum et de Trébizonde; Abd-ul-Hamid promit, en outre, que, dans le vilayet de Siwas, les seuls Turcs, à

l'exclusion des étrangers, pourraient construire et exploiter des lignes ferrées. A l'automne de 1909, quand M. Isvolski négociait avec Constantinople le passage à travers les Dardanelles des vaisseaux de guerre qui devaient transporter son maître en Italie[1], Pétersbourg crut décider les Turcs en leur offrant de renoncer « à tous ses droits et prérogatives en ce qui concerne la construction des chemins de fer en Anatolie[2] ». En 1909, les Jeunes-Turcs n'ont pas contesté, semble-t-il, ces droits et prérogatives ; mais ils n'en ont jamais donné à Pétersbourg une ratification écrite. En 1911, les Allemands signent aux Russes le papier qui leur faisait défaut.

Art. 4. — Le gouvernement allemand enregistre qu'il n'a pas d'intérêts politiques en Perse et qu'il y poursuivra seulement des buts commerciaux. Il reconnaît d'autre part que la Russie a des intérêts spéciaux dans la Perse septentrionale aux points de vue politique, stratégique et économique.

Le gouvernement allemand déclare qu'il n'a aucune intention de chercher pour son propre profit ou d'appuyer pour qui que ce soit, pour des sujets de sa juridiction où pour des sujets d'autres nations, toute concession pour les voies ferrées, voies de navigation et télégraphes ou autres concessions de nature territoriale au nord de la ligne commençant à Kasrichirin, traversant Ispahan, Yezd et Khakh et se terminant à la frontière afghane sous la latitude de Ghasik. Si le gouvernement allemand cherche de telles concessions, il doit d'abord s'entendre avec le gouvernement russe.

D'autre part, le gouvernement russe continuera à reconnaître vis-à-vis du commerce de l'Allemagne en Perse le principe de l'égalité absolue de traitement.

Ce quatrième et dernier article n'est, en somme, qu'une application à la Perse de l'accord franco-allemand de février 1909 touchant le Maroc. De part et d'autre, en Perse comme au Maroc, Berlin déclare n'avoir pas d' « intérêts politiques » et reconnaît à d'autres leurs « intérêts spéciaux », mais stipule la « porte ouverte » pour toutes ses entreprises économiques et l'égalité absolue de traitement pour son commerce.... Il faut noter deux différences fort importantes, cependant.

La première est que Berlin, en 1909, n'abandonnait le

1. Voir la *Revue* du 15 août 1910 : *Politique russe.*

2. Note officieuse du 11 octobre 1909.

Maroc qu'à nos opérations *politiques* : la Perse est livrée à toutes les opérations « politiques, *stratégiques* et économiques » des Russes. La seconde est que notre accord franco-allemand, négocié pour tout le Maroc, valait pour la zone de réforme franco-espagnole sur l'Atlantique et pour la zone de « voisinage » espagnol sur la Méditerranée autant que pour la zone de « voisinage » français sur la Moulouia : en 1909, nous avions l'honnêteté ou la courtoisie de négocier pour nos associés de Madrid autant que pour nous-mêmes. La Perse, elle aussi, a été partagée en trois zones par l'accord anglo-russe de 1907 : une zone de « voisinage » anglais sur le Golfe ; une zone de « voisinage » russe sur la Caspienne ; une zone neutre, anglo-russe, dans l'intervalle. A Potsdam, les Russes n'ont stipulé que pour leur zone de « voisinage ». C'est une façon, toute différente de la nôtre, de comprendre leurs devoirs envers leurs associés.

En bref, on peut résumer tout ce jargon diplomatique : « Moyennant une sphère d'influence en Turquie d'Asie et une zone d'occupation en Perse, Pétersbourg abandonne à Berlin toute liberté de construire et d'exploiter le *Bagdad* ». C'est à Berlin, maintenant, de lever les oppositions des autres puissances : les Russes s'en désintéressent ; ils ne demandent seulement à ne rien payer, rien souscrire ; leurs chemins de fer transpersiens, qu'ils sont en train de négocier, leur suffisent.



Aux alliés ou amis de Pétersbourg, aux deux puissances de l'Entente cordiale, il n'est pas douteux que Berlin eût volontiers offert des arrangements analogues.

En Perse, les Anglais ont, comme les Russes, une zone de « voisinage », où, depuis un an déjà, ils éprouvent le plus vif besoin d'une opération stratégique, afin de rouvrir à leurs manufactures les routes qui montent du Golfe vers l'intérieur et que, depuis la révolution de 1909, obstrue le brigandage : durant l'automne de 1910, Londres a menacé de débarquer ses troupes de l'Inde à Bender-Abbas, si Téhéran n'était pas capable de rétablir l'ordre en ces provinces du sud-est. Téhéran a bien d'autres soucis qui l'assiègent de plus près. De

la menace, les Anglais seront obligés de passer à l'acte. L'acquiescement, tout au moins le silence de Berlin pourrait alors ne pas être inutile.

En Turquie d'Asie, les Anglais ont, comme les Russes, une « sphère d'influence » toute désignée. Au fond du Golfe, qu'ils tiennent pour un vestibule, une dépendance de leur Inde, ils ont toujours considéré que les embouchures, le delta et même la basse plaine des Fleuves turco-arabes, — jusqu'à Bassorah, jusqu'à Bagdad à six cents kilomètres de la côte, — doivent être pour eux une autre Égypte : sur ce confluent de routes terrestres, fluviales et maritimes, leur *control* (c'est la meilleure traduction anglaise de notre *influence*) leur paraît indispensable à la sécurité de leur *estate* hindou. En 1901-1902, comme les Allemands négociaient, puis obtenaient le prolongement de leurs chemins de fer anatoliens jusqu'à la rive du Golfe, les Anglais se hâtaient de prendre sous leur protectorat la seule rade de cette côte, la future Marseille de ce delta : Koweit.

Les Français ont leur Perse au Maroc, où l'accord franco-allemand de février 1909 leur a donné toute liberté d'opérations *politiques*. Mais ils y ont organisé et ils y poursuivent leur pénétration de telle sorte qu'une campagne militaire, la montée de nos troupes à Fez et Marrakech en sera la conséquence obligée. Après le vote de la Chambre sur les renforts dans la Chaouïa (24 mars), il faut regarder les choses en face : c'est un nouveau Tonkin qui commence, l'expédition par petits paquets. Berlin a la connaissance trop intime de nos « coloniaux » et de leurs ambitions marocaines pour ignorer que la liberté *stratégique* au Maroc nous sera demain nécessaire.

En Turquie d'Asie, les Français pourraient avoir, de ce côté-ci du *Bagdad*, une « sphère d'influence » qui ferait un symétrique pendant à la sphère russe d'au delà : entre le *Bagdad* allemand et notre Méditerranée, c'est le rivage de Beyrouth et de Tripoli, les monts et vallées de deux Libans, les oasis de Damas et d'Alep, cette Syrie maritime et continentale où nos troupes en 1860 rétablirent l'ordre, où nos chansons populaires continuent d'emmener leur beau Dunois,

où les chemins de fer nous appartiennent, où nos financiers ont de grands projets, tant aux dépens du Trésor turc que du nôtre ; car ils se voient déjà les administrateurs bien rentés, les uns d'une Compagnie de navigation que nous subventionnerions entre Marseille et Beyrouth-Tripoli, les autres, d'une compagnie *Homs-Bagdad* qui lancerait huit ou neuf cents kilomètres de rails à travers le désert syrien, avec les bénéfices immédiats d'une coûteuse émission et l'avenir probable d'une garantie ou d'un rachat par les Turcs.

Il n'est donc pas douteux qu'à Londres et à Paris, les offres de Berlin eussent trouvé des oreilles complaisantes. Dans les deux parlements de l'Entente cordiale, il est des partisans de tout accord avec l'Allemagne, à quelque prix que ce soit : à Londres, il semble même que cette ardeur germanophile anime quelques-uns des membres les plus influents du cabinet libéral ; à Paris, si nous ne sommes plus gouvernés, comme en 1905, par ceux qui s'en vont au pèlerinage annuel de Kiel, nous voyons bien l'influence presque souveraine qu'ils conservent sur notre Chambre des députés, et la pression toujours victorieuse qu'ils ont, depuis 1905, exercée sur notre diplomatie : dès 1905, le *Comité de l'Asie française* nous mettait en garde contre certaines tractations officieuses qui tendaient à l'échange des complaisances françaises en Turquie contre les complaisances allemandes au Maroc[1].

Le gouvernement de Guillaume II avait espéré d'abord, semble-t-il, que l'accord russo-allemand serait « élargi », la participation de l'Angleterre étant demandée et obtenue[2]. Mais, toutes réflexions faites, la diplomatie allemande évita de présenter elle-même ces offres à Paris et à Londres, et c'est ici que l'on put constater, une fois encore, quel admirable ambassadeur l'Allemagne a chez les Turcs : M. le baron

1. *Bulletin du Comité*, 1905, p. 407.

2. *Berlin, le 31 décembre 1910.* — Les *Münchener Neueste Nachrichten* démentent catégoriquement, dans une note d'apparence officieuse, l'information d'après laquelle des négociations seraient entamées entre Londres, Pétersbourg et Berlin, dont le but serait de faire participer l'Angleterre à l'entente russo-allemande sur la question persane. « Cette nouvelle, dit le journal, est un ballon d'essai, et la réponse de l'Allemagne et de la Russie à cette indication venue de Londres marquera, nous le croyons, assez clairement, que ni à Berlin ni à Saint-Pétersbourg on n'a l'intention de modifier l'accord de Potsdam ni de l'élargir en admettant la participation de l'Angleterre. »

de Marschall est en passe de devenir le grand diplomate de l'Europe présente.

Cette négociation directe entre Berlin et les puissances aurait effarouché les Turcs : déjà la note de l'*Evening Times* commençait de les inquiéter. Malgré les affectueuses assurances de M. de Marschall, ils se demandaient si cette bonne, cette doucereuse Allemagne, qui les entourait de soins, ne voulait pas les mettre, comme de simples Chinois, au régime des « sphères d'influence » que cette même Allemagne en 1895-1896 avait persuadé Pétersbourg et Paris, obligé Londres d'imposer à l'homme malade de Pékin. Dans la Chambre ottomane, tous ceux que leurs intérêts parlementaires ou personnels ne liaient pas au gouvernement et à la coterie militaire, annonçaient que le partage de l'empire serait le résultat proche ou lointain de ces accords entre les Infidèles [1].

Ce fut le triomphe de M. de Marschall d'apaiser ces inquiétudes [2], de persuader aux Jeunes-Turcs qu'ils devaient prendre en mains les négociations avec Londres et Paris pour l'achèvement du *Bagdad* allemand. Les Vieux-Turcs se seraient méfiés : ils savaient que la rivalité des puissances est la seule garantie de l'intégrité ottomane. Les Jeunes-Turcs se sont chargés d'obtenir l'acquiescement de l'Entente cordiale que

1. On écrit de Constantinople au journal *le Temps*, le 14 janvier 1911 : « Le mécontentement contre la politique russo-allemande se manifeste de manière virulente dans les milieux officiels. Après la visite du grand-vizir en Roumanie et à Marienbad, l'accord de Potsdam est considéré ici comme un échec pour le cabinet ottoman et comme étant plus grave que les ententes de Reval et de Muersteg. Tous ceux qui récemment demandaient l'intervention de Guillaume II dans les affaires persanes, comme protecteur des Musulmans, accusent aujourd'hui l'Allemagne de trahison. Il est fort probable que des interpellations à ce sujet se produiront à la Chambre. L'*Ikdam* dit que l'entente russo-allemande menace directement l'indépendance politique et économique de la Turquie et déclare que la Turquie ne pouvant vivre sur le pied d'égale amitié avec toutes les autres puissances doit s'assurer l'amitié particulière d'un État puissant. »

2. *Constantinople, le 15 janvier 1911.* — L'*Osmanischer Lloyd* reproduit la déclaration officielle faite hier par le baron Marschall au ministre des Affaires étrangères disant que les négociations russo-allemandes eurent exclusivement pour objet la construction et le raccordement des railways sur le territoire persan et que les bruits relatifs aux prétendues négociations concernant la Mésopotamie sont des inventions absurdes. Cette déclaration est motivée par l'impression désagréable produite ici par l'entrevue de Potsdam, dans laquelle l'Allemagne disposa des intérêts de la Turquie comme la Russie disposa des intérêts persans.

désirait Berlin [1], et la Porte a repris à son compte cette politique de l' « adaptation des alliances » qui, depuis octobre 1908, était la grande pensée de notre diplomatie : entre la Triplice et la Triple-Entente, Stamboul va devenir le « régulateur », négocier une coalition contre ses propres intérêts, contre l'intégrité de ses États et sa souveraineté. En diplomatie, ce sont encore les plus vieilles recettes qui réussissent le mieux : Rifaat-pacha, en février 1911, se laisse prendre aux mêmes mots que M. Pichon en octobre 1908 ; depuis le cardinal Dubois [2], voici près de deux siècles que « l'arbitrage de la paix européenne » est le piège à vanités ministérielles [3].

Comme appât, M. de Marschall a disposé les deux bénéfices qui peuvent le mieux attirer les Turcs. Au bout de l'entente avec la France, il leur montre la réconciliation avec les financiers, avec la Bourse de Paris, les emprunts turcs, par centaines de millions et par milliards, introduits et placés chez nous, l'or français drainé vers Stamboul pour alimenter cette caisse des dépenses militaires, dont Mahmoud-Chefket et ses officiers ne veulent soumettre le contrôle à personne et que le seul rôle du parlement turc est de remplir, à mesure que la

1. *Constantinople, le 18 janvier 1911.* — L'officieux *Tanine* maintient que la Turquie devrait suivre l'exemple des puissances, qui, par des entrevues et des échanges de conversations, règlent les questions ardues et mettent fin à des antagonismes séculaires. Dans cet ordre d'idées, la Turquie devrait demander à l'Angleterre son point de vue sur le chemin de fer de Badgad et chercher un moyen d'entente, car si les Anglais se méfient des Turcs, les considérant comme propagateurs du panislamisme en Égypte et aux Indes, les Turcs également ressentent de l'inquiétude à cause de la politique anglaise en Mésopotamie. Conséquemment il est absolument nécessaire de causer ouvertement et de conclure un accord formel. La même politique franche devra être suivie avec la France dont il faudra connaître les réclamations, et qu'on devra satisfaire dans la mesure du possible. Par l'adoption d'une pareille politique prudente et sage, la Turquie réussira à se créer parmi les puissanees une position enviable, parce qu'elle sera le régulateur entre la Triple-Alliance et la Triple-Entente.

2. Voir Émile Bourgeois, *Le Secret de Dubois*, Paris, 1911.

3. *Constantinople, le 3 février 1911.* — Le *Petit Parisien* croit savoir que la Porte a avisé l'ambassade britannique à Constantinople de son intention d'entamer des pourparlers avec elle sur la prolongation du chemin de fer de Bagdad vers le golfe Persique. Ces pourparlers feraient pendant, en quelque sorte, à ceux qui se continuent entre la Russie et l'Allemagne depuis l'entrevue de Potsdam. L'ambassade n'a pas encore fait connaître sa réponse; mais si l'ambassade donnait suite, comme il est probable, à ces ouvertures, le Cabinet de Londres resterait en contact étroit avec le gouvernement français, durant les négociations qui auraient lieu.

vident les commandes à l'Allemagne. Au bout de leur entente avec l'Angleterre, M. de Marschall montre aux Turcs l'abandon de Kowcit par les Anglais, le rétablissement de la souveraineté ottomane sur cette principauté de Monaco qu'un cheikh bédouin s'est créée sous la protection de la flotte anglaise.

Ce n'est pas du premier coup, néanmoins, que M. de Marschall a décidé les Turcs à prendre l'instrument de suicide qu'il leur tendait si galamment. Sans parler des musulmans de l'ancienne *Union libérale*[1], les Turcs du Comité *Union et Progrès*, en grande majorité, ne voyaient en ces « sphères d'influence » qu'un acheminement vers le partage de l'empire ou un asservissement de la Porte aux caprices de l'Allemagne, devenue la protectrice, la seule garante de l'intégrité ottomane. La coterie militaire, où sévit l'adoration de von der Goltz, et la coterie arabe, où tous les intérêts personnels étaient en faveur d'un *Bagdad*, quel qu'il fût, ne l'emportèrent qu'après un véritable coup d'État dans les coulisses parlementaires : avec Talaat-bey, les Jeunes-Turcs de Salonique, l'élément turc, les élèves et partisans de nos idées françaises, les auteurs de la révolution de 1908, furent évincés du pouvoir; Mahmoud-Chefket et Ismaël-Hakki Babanzadé, le soldat et l'Arabe, devinrent les maîtres du ministère; de tout son cœur, la diplomatie de Stamboul se mit alors au travail pour le roi de Prusse.

Voulant obtenir notre collaboration financière au *Bagdad allemand*, ces bons Turcs viennent donc nous offrir cinq, six, huit lignes de chemin de fer à construire et à exploiter dans le reste de leur empire : deux ou trois en Albanie, dans la région que les Italiens considèrent comme leur « sphère d'influence » ; trois en Arménie, dans ces vilayets-frontière que les Russes, depuis 1900, se sont expressément réservés. C'est toujours

1. *Constantinople, le 4 mars 1911.* — Hier, à l'occasion de la discussion du budget à la Chambre des députés, Ismaïl Kemal-bey, leader des modérés libéraux, a demandé que le gouvernement suspendît tous pourparlers pour le prolongement de la ligne de Bagdad au delà de Hélif, cela étant préjudiciable à la Turquie dans les conditions actuelles. Le grand-vizir a répondu que cela était impossible, car la convention avec la *Deutsche Bank* existe déjà jusqu'à Bagdad ; or la Turquie respectera toujours les conventions passées avec les États étrangers. Quant à la question de la prolongation de la ligne après Bagdad jusqu'à Bassorah, le gouvernement espère arriver sur ce point à une entente avec les intéressés, qui doivent être persuadés d'ailleurs qu'en cette affaire la Porte ne considérera jamais que les seuls intérêts ottomans.

ainsi que l'Allemagne procède à notre égard : quand elle nous offre ou nous fait offrir des cadeaux, c'est qu'ils doivent nous brouiller avec le reste du monde. Sans remonter jusqu'à l'affaire du Luxembourg, antérieure à 1870, on nous a dit comment en 1902-1903 Berlin répondit à nos premières offres d'accord touchant le Maroc : « Que pensez-vous de l'avenir de Trieste au cas où des événements, que personne ne souhaite, rendraient impossible l'intégrité de l'Autriche-Hongrie? » En 1902-1903, Berlin — dit-on — nous laissait entendre, à nous qui venions à peine de nous réconcilier avec l'Italie, qu'une promesse française au sujet de Trieste nous vaudrait une promesse allemande au sujet de Tanger. Aujourd'hui, les Allemands eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de rêver tout haut à ce qu'ils attendent de ces chemins de fer arméniens[1], et Rome nous a tout de suite confié ce qu'elle pense de ces chemins de fer albanais[2].

A la Chambre turque, la Porte peut présenter ces lignes d'Europe et d'Asie comme un système stratégique de première importance. Nos diplomates, pour voiler un peu l'incohérence de notre politique au Levant, peuvent chercher une apparence de succès dans l'obtention de ces firmans nouveaux, ou dans la remise en discussion de ce *Danube-Adriatique* qui, par deux fois déjà, a failli nous brouiller avec toute l'Europe. Le résultat le plus certain sera d'obliger l'Autriche à quelque nouvelle brusquerie dans les affaires serbes, albanaises ou macédoniennes, avant que cette route transversale ne lui barre la descente vers Salonique... Mais nos financiers savent bien que, derrière ces amusettes diplomatiques, c'est d'autres

1. Le 22 février 1911, on télégraphie de Constantinople au *Berliner Tageblatt* : « L'ambassadeur russe a protesté aujourd'hui auprès du grand-vizir contre les négociations de la Porte avec un groupe français au sujet du chemin de fer Samsoun-Sivas. Cette dernière nouvelle, si elle est exacte, est de nature à impressionner bien fâcheusement, car elle prouverait qu'en dépit des assurances officieuses, il n'y a plus guère de contact entre Paris et Saint-Pétersbourg. »

2. *Rome, le 15 février 1911.* — Le journal *l'Italie*, souvent inspiré, écrit : « Pour ce qui concerne particulièrement les chemins de fer d'Albanie, nous désirerions savoir que les demandes de la France ne sont pas faites à l'insu du gouvernement italien. Car on ne doit pas oublier que ces lignes de Monastir à Vallona et d'Uskub à San-Giovanni di Medua intéressent au plus haut point l'Italie, — à tel point que fut formé un syndicat dans lequel l'Italie est largement entrée. »

bénéfices qui leur sont réservés : M. Rouvier reçoit enfin pour sa Banque cette concession au Yémen, cette ligne Hodeidah-Sanah, qu'il négociait depuis son ministère de 1905; d'autres syndicats reprennent leurs instances pour « des chemins de fer français en Turquie, dont le développement exige toute notre sollicitude. [pour] ce réseau syrien, [dont on espère] le raccordement au *Bagdad* allemand par le *Homs-Bagdad*[1] ».

Entre Paris et Stamboul, la diplomatie allemande semble ne pas intervenir : elle s'en rapporte à notre finance, dont elle a déjà la signature. Entre Londres et Stamboul, au contraire, le courtage allemand s'emploie et même s'impose :

Londres, le 13 février. — Si j'en crois, écrit le correspondant du *Temps*, une haute personnalité allemande très au courant des relations anglo-allemandes, l'Allemagne serait aussi désireuse que l'Angleterre ou la France de liquider, fût-ce au prix de quelques concessions, les questions pendantes en Orient, et notamment celle du tronçon Bagdad-golfe Persique. Les négociations russo-allemandes n'auraient été, *comme l'accord marocain de 1909*, qu'un premier effort tenté par le gouvernement allemand en vue de préparer cette liquidation générale. Après huit années de retard dans la construction du *Bagdad* et dans la mise en valeur de la Turquie — retard dont les Turcs ont été les premiers à souffrir, — le moment serait venu, aux yeux du gouvernement allemand, comme des financiers intéressés dans l'entreprise, de se mettre à la recherche d'une solution satisfaisante pour toutes les parties.

De là l'attitude favorable de l'Allemagne à l'égard des pourparlers qui s'engagent entre la Turquie et l'Angleterre. Ces pourparlers n'ont pas seulement l'agrément de la *Deutsche Bank*, avec qui le gouvernement turc cause en ce moment même : le gouvernement allemand serait lui-même fort heureux qu'un accord intervînt entre la Porte et le *Foreign Office* sur la question de Koweït et de la Mésopotamie. La thèse allemande est, en effet, que le seul obstacle à une entente entre l'Allemagne et l'Angleterre sur le dernier tronçon du *Bagdad*, on le trouve dans la volonté bien arrêtée chez les Jeunes-Turcs de ne pas accorder aux Anglais le « contrôle effectif » qu'ils ont demandé jusqu'ici pour cette partie de l'entreprise. La Porte aurait tout récemment encore affirmé au gouvernement allemand qu'en aucun cas elle n'accorderait ce contrôle (au sens anglais du mot) à quelque puissance que ce fût.

Aucune solution intermédiaire n'est-elle donc possible? On estime actuellement, du côté allemand, que le meilleur moyen de sortir de

1. *Le Temps*, 14 janvier 1911.

cette impasse serait pour la Turquie de proposer l'internationalisation du dernier tronçon dans les conditions suivantes. L'Allemagne ne figurerait que pour un tiers dans l'entreprise, l'Angleterre pour une proportion analogue, et le reste serait offert à la Russie ou à la Turquie dans la proportion de 10 ou 20 p. 100. Sans avoir la majorité à elle seule, l'Angleterre serait assurée de ne jamais se heurter à une majorité allemande et de « contrôler » l'entreprise avec son partner russe ou français.

Cette solution causerait un certain préjudice aux intérêts allemands, puisque la *Deutsche Bank* est aujourd'hui seule concessionnaire de la ligne et du prolongement jusqu'au Golfe. Toutefois la combinaison aurait tout d'abord l'avantage de fixer la partie incertaine de ce tracé, celle qui doit s'étendre au sud de Bassorah et que l'on voudrait voir aboutir à Koweït. Or la question du terminus est d'autant plus importante pour les concessionnaires du Bagdad qu'ils escomptent un trafic considérable sur cette section méridionale de leur ligne le jour où s'ouvrira l'embranchement *Khanikine-Téhéran* promis par les Russes. L'assurance d'un pareil avenir vaut à leurs yeux cette demi-concession.

Mais en second lieu, les représentants des intérêts allemands espèrent que l'entente portera : 1° sur l'admission à la cote des valeurs du *Bagdad* sur les marchés français et anglais; 2° sur le relèvement des droits de douanes turcs; 3° sur la garantie de l'emprunt réclamé par la Turquie, emprunt auquel les trois puissances pourraient collaborer. En un mot, les divers problèmes qui se posent à la fois en Turquie et qui mettent aujourd'hui les puissances aux prises cesseraient d'être traités isolément et recevraient des solutions solidaires les unes des autres. Tel paraît être aujourd'hui le point de vue allemand.

On ne saurait parler plus clairement. S'il ne dépendait que d'elle, l'Allemagne abandonnerait au *contrôle effectif* de Londres les voies ferrées entre Bagdad et le Golfe, toute cette basse Mésopotamie où les Anglais ont déjà le monopole de la navigation sur les Fleuves : les Anglais disposeraient à leur gré de cette Égypte où leurs « intérêts politiques, stratégiques et économiques » seraient sans doute reconnus par quelque papier secret. Mais, puisque les Jeunes-Turcs ont encore des répugnances, Berlin laisse aux Anglais le soin d'endormir les justes préventions de Stamboul : pour bien montrer qu'en ces approches du Golfe, Berlin ne prétend à aucun autre bénéfice que la circulation de ses marchandises, la *Deutsche Bank* renonce à son firman de 1903 qui lui concédait la ligne jusqu'à Bas-

sorah, jusqu'au Golfe; désormais, la concession allemande s'arrêtera à Bagdad; au delà, toute forme d'internationalisation réelle ou apparente, qui pourra servir de couverture au « contrôle » de Londres, satisfera les Allemands. Et les bons Turcs se réjouissent de cette solution! et les Anglais semblent tout prêts à accepter les offres de Guillaume II! et nos financiers se hâtent de préparer les nouveaux emprunts turcs et l'admission à la cote des valeurs du *Bagdad*!



Il ne serait pas difficile de montrer aux Turcs ce que la trop grande confiance de leur coterie militaire et la trop grande habileté de leur coterie arabe vont faire de leur empire. Les soldats pensent que tout *Bagdad*, quel qu'il soit, servira l'intégrité. Ce n'est vrai que d'un *Bagdad* unifié qui, de Stamboul au Golfe, donnerait aux Turcs une « ligne d'influence » continue et, du Golfe à Stamboul, tournerait vers la Porte toutes les ambitions et tous les intérêts de la Turquie d'Asie. Seul, un *Bagdad* de cette sorte, fût-il allemand ou international, serait véritablement turc. Or, l'expérience de vingt années prouvait que l'Europe ne veut pas laisser aux seuls Allemands la gérance de ce *Bagdad*; il fallait donc trouver une forme d'internationalisation qui respectât les droits incontestables et les besoins de l'Allemagne en cette affaire.

La *Gazette de Francfort* écrivait le 20 février : « Le capital allemand prétend avoir la première place dans cette entreprise qu'il a préparée durant de longues années et mise sur pied : sur ce point, l'Allemagne ne saurait céder ». Pourquoi le capital allemand réclame-t-il cette primauté? est-ce faute d'autres placements avantageux pour une surabondance de fonds disponibles? Assurément non. Dans le *Bagdad*, les Allemands espèrent, avant tout, une clientèle pour leurs rails, fers, poutrelles, plaques, machines et manufactures de toute sorte. S'ils tiennent à la primauté, c'est pour le privilège dans les commandes de matériel, dans les emplois et salaires de personnel : c'est donc pour la construction bien plus que pour l'exploitation de la ligne. Était-il impossible de les contenter par un autre moyen que les « sphères d'influences »?

Dans la crise financière de 1875 à 1881, quand la Turquie, abattue par la guerre des Balkans, risquait d'être la victime des financiers auxquels vingt-cinq années d'emprunts et de faillites avaient créé des droits incontestables, une liquidation s'imposa, qui fut salutaire à l'intégrité ottomane parce que le « Conseil de la Dette publique » syndiqua toute la finance européenne au service de la Porte. En 1908, après la révolution qui livrait la Turquie à toutes les aventures, après les vingt-cinq années du régime hamidien, durant lesquelles les concessions de chemins de fer n'avaient été, en somme, qu'un nouveau moyen d'emprunts et de demi-faillites, n'aurait-on pas dû songer à quelque « Conseil des Chemins de Fer ottomans », qui, unifiant toutes les lignes de l'empire pour le plus grand bénéfice de l'intégrité ottomane, aurait donné aux porteurs étrangers les mêmes garanties que le Conseil de la Dette? Ce Conseil des Chemins de Fer aurait eu la gestion des lignes exploitées; mais rien n'empêchait que les lignes à construire fussent attribuées aux détenteurs actuels ou futurs de firmans de concession.

Pour le *Bagdad* en particulier, était-il impossible de trouver une combinaison internationale qui, mettant l'exploitation future de *toute* la ligne sous le contrôle effectif de la Turquie et sous l'administration à parts égales des trois puissances intéressées, Allemagne, France et Angleterre, eût spécifié pour la construction des avantages aux Allemands? Si l'on veut des chiffres, j'imagine une combinaison dans laquelle chacune des trois puissances aurait souscrit 25 ou 30 p. 100 du capital, et la Turquie le reste; mettons, pour préciser davantage, 28 p. 100 à chacune des trois puissances et 16 p. 100 à la Turquie. Dans la période d'exploitation, chacune des trois puissances aurait eu sa part égale aux travaux, fournitures, engagements de personnels, bénéfices, etc. Mais dans la période de construction, l'Allemagne aurait eu, avec sa part, celle des Turcs qui, trop évidemment, ne sont pas en état de soumissionner pour le matériel ni les entreprises. Les Allemands auraient donc eu 44 p. 100 des commandes de matériel et des engagements de personnel pour la construction de *toute* la ligne. Ces avantages n'avaient-ils pas de quoi les satisfaire? et ces avantages, même plus considérables encore si l'on veut,

— pouvant aller jusqu'à 60 p. 100 aux Allemands, 20 p. 100 seulement aux deux autres, durant la période de construction, — auraient-ils lésé les véritables intérêts de Paris et de Londres ?

Que nos financiers et nos industriels gagnent de l'argent, beaucoup d'argent en Turquie, c'est chose désirable, excellente, à la seule condition que leurs gains ne nous coûtent pas ce que nous avons de plus précieux au Levant : l'intégrité turque. Mieux vaudrait pour nous une Turquie unifiée par des officiers allemands, maintenue par des rails allemands, qu'une Turquie disloquée en « sphères d'influence ».

La solution, qui semble prévaloir, est arabe et européenne : elle n'est pas turque. En échange du tronçon *Bagdad-Koweït*, du débouché sur le golfe Persique qu'ils abandonnent à l'Angleterre, les Allemands obtiennent le débouché sur la mer de Chypre, l'embranchement Osmanié-Alexandrette. Tous les intérêts de l'Arabie syrienne et mésopotamienne, tournant le dos à Stamboul, vont diverger vers les mers et les ports des Européens. Bagdad regardera vers le Koweït des Anglais ; Damas vers les Beyrouth et Tripoli des Français ; Mossoul et Alep vers l'Alexandrette des Allemands. L' « égyptification » de la basse Mésopotamie, la « tunisification » de la Syrie libanaise, la « persification » de l'Arménie en seront les conséquences inévitables, tandis que, derrière leur Kiao-tchéou d'Alexandrette, les Allemands « chantouneront » la haute Mésopotamie. Et l'on semble, à Londres comme à Paris, avoir oublié le résultat immédiat qu'eut en Chine la même politique allemande de « sphères d'influence » ! C'est en avril 1895 que Guillaume II prit par la main les Russes et les Français pour les conduire au partage économique de la Chine : en 1900, nous avions devant nous la révolte des *Boxers*. Les *Boxers* en Turquie d'Asie seront les prédicateurs et les soldats du panislamisme, et le mouvement ne se limitera pas aux provinces ottomanes ; tout l'Islam en sera secoué.

Seule des puissances européennes, l'Allemagne n'a pas de sujets musulmans ; la Triple Entente en compte cent cinquante ou deux cents millions. Seule des puissances européennes, l'Allemagne — du jour où son *Bagdad* lui est assuré — n'a rien à perdre dans la dislocation de l'empire ottoman ; la Triple Entente n'a rien à y gagner, et cette question à peine

soulevée la ruinerait peut-être; car nous avons bien vu en octobre 1908 qu'entre Londres et Pétersbourg il n'est que le *statu quo* au Levant pour maintenir l'amitié; Londres n'est pas encore prête à confier aux Russes la liberté des Détroits...

Encore, en ces offres, Berlin ne nous laisse voir de « sphères d'influence » que pour l'Allemagne et pour chacune des puissances de la Triple Entente; on ne nous dit pas ce que l'on réserve aux deux autres membres de la Triplice. Faut-il croire que, satisfaites des profits d'autrui, l'Autriche et l'Italie ne réclameront ni un morceau d'Albanie ou de Tripolitaine ni un morceau de Serbie ou de Macédoine? Le journaux de Vienne et de Rome nous prédisent, à l'unisson, qu'une révolte albanaise est inévitable aux premiers beaux jours. Pendant que nous regardons vers Bagdad et Damas, d'autres regardent vers Avlona et Salonique, et ce n'est pas de la Turquie d'Asie seulement que Berlin est en train de disposer; voici quatorze ans déjà que von der Goltz disait aux Turcs : « Vous n'avez plus rien à faire en Europe : le centre de votre force est à Koniah; repassez le Bosphore! » Abandonnant la Turquie d'Europe aux trois puissances du « voisinage », Italie, Autriche et Russie; confiant l'Arménie aux Russes, l'Arabie aux Anglais, la Syrie aux Français, les Allemands se préparent un royaume turc d'Anatolie et de haute Mésopotamie. Dès 1895, ce programme était dressé par les pangermanistes : « L'intérêt allemand, écrivaient les *Alldeutsche Blätter* du 8 décembre 1895, exige que la Turquie d'Asie soit placée sous le protectorat allemand. Le plus avantageux pour nous serait l'acquisition en propre de la Mésopotamie et de la Syrie et l'obtention du protectorat sur l'Asie Mineure habitée par les Turcs : un sultanat serait formé dans cette sphère d'influence allemande, avec garantie de la plus complète autonomie pour ses habitants[1]. »

VICTOR BÉRARD

1. Cité par A. Chéradame, *La Question d'Orient* (Paris, Plon, 1903), p. 7.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LETTRES D'ITALIE

I

A M. Rogers[1].

Venise, 3 mars 1818.

Je n'ai pas, comme vous dites, « pris l'Adriatique pour épouse... »

La villa dont vous parlèz est une des villas d'Este que M. Hoppner — ici consul général — m'a cédée[2]. Je l'ai prise pour deux ans comme lieu de villégiature. La maison est très belle et parfaitement située, au sein des monts Euganéens. Les vignes sont très luxuriantes et tous les fruits de la terre y abondent. La villa est près du vieux château des Este ou Guelfe, et à quelques milles d'Arqua, que j'ai visitée deux fois et que j'espère revisiter souvent.

J'ai passé l'été dernier sur les bords de la Brenta, — sauf une excursion que j'ai faite à Rome. — Mes quartiers d'hiver sont à Venise; je transporte mes chevaux au Lido, qui est au bord de l'Adriatique, — là où se trouve le fort : — je fais donc tous les jours, quand je suis en bonne santé, un galop de plu-

1. Samuel Rogers, poète (1763-1855).

2. Arrivé à Venise en novembre 1816, Lord Byron, le 4 juin 1817, maudait à son éditeur : « Écrivez à Venise. Je me rends, d'ici à quelques jours, à ma *villegiatura*, — un pavillon près de la Brenta et situé à quelques milles seulement sur la terre ferme. — J'ai décidé de passer ici une autre année, et *beaucoup d'autres* si je puis les atteindre... »

sieurs milles sur le morceau de plage qui s'étend jusqu'à Malamocco[1]; mais, depuis quelques semaines, je n'ai pas été bien portant. A présent, je vais mieux. Le carnaval a été court, mais bon. Je ne sors pas beaucoup, sauf au moment des mascarades, mais il y a une ou deux *conversazioni* où je vais régulièrement, juste pour me tenir en haleine, car j'avais des lettres à remettre et on est méticuleux ici sur ces points-là; je vais de temps à autre chez le gouverneur, mais très rarement.

Venise est une ville très propice aux femmes. J'aime beaucoup leur dialecte et leurs manières. Il y a en elles une naïveté qui est très séduisante, et la poésie du lieu est un puissant auxiliaire.

Pourtant le *bel sangue*[2] n'existe plus, à présent, chez les *dame* des classes supérieures, et, sous *i fazzoli* ou mouchoirs, — sorte de voiles blancs que les femmes du peuple portent sur leurs têtes, — la *vesta zendale*, ou ancien costume national féminin, ne se voit plus. La cité se délabre tous les jours et la population n'augmente pas.

Je préfère cependant Venise à toute autre ville de l'Italie : j'y ai planté mon étendard, et j'ai résolu d'y demeurer pour le restant de mes jours, à moins que des événements intéressant mes affaires, qui ne peuvent se traiter hors de l'Angleterre,

1. Lady Blessington, qui fit sa connaissance à Gênes, en 1823, — comme on le verra plus loin, — décrit et juge ainsi Lord Byron cavalier :

« Il n'était pas à son avantage à cheval, et il paraissait s'en douter, car il nous fit toutes sortes d'excuses pour son costume et pour son équipement équestre. Son cheval était littéralement couvert de toutes sortes de harnachements, caveçons, martingales, et Dieu sait combien d'autres inventions inconnues, — de moi, tout au moins! — La selle était *à la hussarde*, avec des fontes dans lesquelles il portait toujours des pistolets. Son costume se composait d'une jaquette et d'une culotte de nankin qui semblaient s'être rétrécies au lavage; la jaquette, brodée ton sur ton, était garnie de trois rangs de boutons; la taille était très courte, le dos très étroit, et les manches étaient montées comme on faisait dix ou quinze ans plus tôt. Il portait une cravate noire très étroite, un bonnet de velours gros bleu avec une visière et un galon d'or très riche, — terminé par un large gland doré, — qui entourait la calotte. Des guêtres de nankin et une paire de lunettes bleues complétaient ce costume, qui était loin d'être seyant. C'est ainsi qu'il s'habillait d'ordinaire pour monter à cheval le matin, mais je l'ai vu porter aussi une jaquette de tartan vert. Il n'était pas bon cavalier, ce qui nous surprit : car, d'après les allusions fréquentes qu'il faisait, dans ses œuvres, à l'équitation, nous pensions que c'était un Nemrod. »

2. « Le beau sang ».

ne me forcent à retourner dans ma patrie; autrement, j'ai peu de regrets et je ne tiens pas à revoir mon pays pour lui-même [1]. Je serai probablement forcé de m'y rendre afin de signer des papiers concernant mes intérêts et une procuration pour les Whigs, — aussi pour voir M. Waites, car je ne puis trouver de bon dentiste ici, et l'on devrait en consulter un tous les deux ou trois ans.

1. Les calomnies dirigées dans sa patrie contre Byron étaient si cruelles et ont été si persistantes qu'il est impossible de les laisser ignorer du lecteur. Dans un livre récent : *Byron, — The last Phase* (*la Dernière Phase*), — M. Edgecumbe a complètement élucidé ce qu'on a si souvent appelé le mystère de la vie de Byron. Voici en quelques mots le résumé de l'affaire.

Byron, à l'âge de seize ans, avait conçu une vive passion pour sa cousine éloignée, de deux ans plus âgée que lui, Mary Chaworth, qui habitait Annesley, non loin de Newstead : Mary ne prit pas au sérieux l'amour du jeune homme et lui préféra un M. John Musters, qu'elle épousa, deux ans plus tard, en 1805.

Plusieurs années se passèrent et, malgré les nombreux événements qui remplirent l'existence de Byron, il n'oublia pas son premier amour, « l'étoile d'Annesley ». Il lui adressa même indirectement plusieurs poésies notamment les Stances à Thyrza. Il est fort probable qu'il ne revit pas sa jeune cousine avant l'été de 1813.

Lorsque Mary reparut à Annesley, elle était séparée de son mari, qui avait eu de grands torts envers elle. Désemparée, elle céda à un amour qu'elle retrouvait intact malgré la double épreuve du temps et de la distance. Bientôt un événement s'annonça dont la révélation eût ruiné à tout jamais la réputation de la jeune femme : Byron, en détresse à son tour, sollicita l'aide de sa sœur, Mrs. Leigh, la seule créature au monde qui possédât son entière confiance. Son appel fut entendu : les amis de Mrs. Leigh furent informés que celle-ci attendait un cinquième enfant et que cet enfant devait voir le jour à Newstead. En effet, le 15 avril 1814, naquit une petite fille qui reçut le nom de Medora Leigh : — on sait que « Medora » est l'héroïne du *Corsaire*, publié peu auparavant.

Cependant Mary Musters, prise de remords, décida de cesser toutes relations avec le poète; elle l'encouragea même à se marier. Mrs. Leigh l'y engageant de son côté, Byron résolut de demander une seconde fois la main de Miss Milbank-Noël qui, deux ans plus tôt, l'avait éconduit.

On connaît les tristes résultats de ce mariage. Il paraît établi que Lady Byron quitta le domicile conjugal en alléguant le mauvais caractère de son époux et refusa, pour ce seul motif, de reprendre la vie commune.

Byron ne voulut pas consentir à la séparation. Puis, brusquement, il changea d'avis et accepta tacitement tous les torts. C'est que Lady Byron était entrée en possession de lettres adressées par Lord Byron à sa sœur, où il parlait de son enfant : « notre petite Médora », etc... Une abominable accusation fit trop vite son chemin dans le monde : Lady Byron menaça de traduire son mari devant les tribunaux, et le poète, qui ne pouvait se disculper qu'en perdant la mère de son enfant, céda et quitta l'Angleterre pour toujours.

A Venise, en 1817, il reçut de sa sœur la nouvelle que Mary s'était réconciliée avec son mari. Deux mois après, il rencontrait au bal Teresa Guiccioli.

Quant à voir mes enfants, je m'en remets au hasard. J'en ferai envoyer une ici [1] et je serai très heureux de voir ma fille légitime quand il plaira à Dieu, ce qui, j'espère, aura lieu un jour ou l'autre. Pour ce qui est de ma mathématicienne, je suis aussi bien sans elle...

II

A M. Moore [2].

Venise, 19 septembre 1818.

Un journal du genre des journaux anglais serait tenu ici pour un phénomène et, s'il faisait de l'opposition, pour un monstre; sauf quelques extraits de viles gazettes mensongères de Paris, rien de ce genre n'arrive aux oreilles du public vénéto-lombard, qui est peut-être le plus opprimé de l'Europe.

Donc, la première nouvelle de votre *Apothéose irlandaise* m'est venue de vous. Mais, comme elle ne sera pas oubliée sitôt de vos amis ni de vos ennemis, j'espère en avoir le récit plus détaillé par un de ceux-ci ou de ceux-là; en attendant, je vous souhaite cordialement de la joie. Mieux vaut un moment de joie que l'Abbaye de Westminster, sans compter que l'un est une garantie de l'autre pour un jour à venir, — très éloigné, je l'espère!...

Je pense que vous êtes un grand admirateur de l'Angleterre, puisque vous y demeurez si longtemps. Pour ma part, j'en suis resté éloigné durant la moitié du temps qui s'est écoulé entre mes vingt-et-un et mes trente ans; je n'ai rien regretté, si ce n'est d'y avoir jamais remis les pieds, et je déplore d'avoir devant moi la triste perspective d'affaires et de parentés qui m'obligeront un jour à y retourner, au moins pour la gestion des biens, la signature des papiers et l'inspection des enfants.

J'ai ici ma fille naturelle, de nom Allegra; c'est une assez jolie petite fille, qui ressemble à son papa. Sa mère est Anglaise; mais c'est une longue histoire, et en voilà assez. Allegra a vingt mois environ.

1. La petite Allegra, dont il sera question dans la lettre suivante.

2. Thomas Moore, poète (1779-1852).

Encouragé par le bon succès de *Beppo*, j'ai terminé le premier chant — long de cent-quatre-vingts octaves à peu près — d'un poème de même genre et de même manière. Il se nomme *Don Juan* et il est censé être légèrement et doucement facétieux à propos de tout. Mais j'ai peur qu'il ne soit, au moins jusqu'ici, trop libre pour nos temps très pudibonds. Cependant je tenterai l'aventure sous le voile de l'anonyme, et, si le livre ne plaît pas, j'en arrêterai la publication. Il est dédié à Southey, en bons vers simples et sauvages sur la politique de... et sur la façon dont il a acquis ses convictions. L'ennui de recopier est intolérable; mais, si j'avais un copiste, ce copiste ne serait d'aucune utilité, tant mon écriture est difficile à déchiffrer!

Mon poème est épique et doit être
Divisé en douze livres, chaque livre contenant
Avec l'amour, la guerre, une tempête violente en mer,
Une liste de bateaux, de capitaines, de rois régnants,
De nouveaux personnages, etc., etc...

Il y en a ainsi deux stances; je vous les envoie comme une brique de ma tour de Babel : par elles vous pourrez juger de la contexture de l'édifice...

Je vous souhaite une bonne nuit, avec une bénédiction vénitienne : *Benedetto te, e la terra che ti fara!* — « Béni sois-tu et la terre que tu *feras!* » — N'est-ce pas joli? Vous trouveriez cela encore plus joli si vous l'aviez entendu tomber, ainsi que moi, il y a deux heures, des lèvres d'une jeune Vénitienne aux grands yeux noirs, — la figure de Faustine et la taille d'une Junon, grande et énergique comme une Pythonisse, des yeux flamboyants et des cheveux sombres ruisselant à la clarté de la lune, — une de ces femmes qu'on peut improviser tout ce qu'on voudra : je suis persuadé que, si je mettais un poignard dans la main de celle-ci, elle le plongerait là où je lui dirais de le faire, et en *moi* si je l'offensais. — J'aime ce genre d'animal : j'aurais sûrement préféré Médée à n'importe quelle femme qui ait jamais vécu. Peut-être vous demandez-vous pourquoi, en ce cas, je ne... J'aurais pu oublier le poignard ou la coupe, tout, hors la désolation dont j'ai été accablé, de propos délibéré, quand je suis resté seul près de mon foyer,

avec mes dieux domestiques brisés en éclats autour de moi... Croyez-vous que je l'aie oublié? Cela a, par comparaison, détruit en moi tout autre sentiment, et je ne suis qu'un spectateur sur la terre, jusqu'à ce qu'une occasion, entre dix, se présente. Elle peut encore s'offrir. Il y a d'autres qui sont plus à blâmer que... et c'est sur ceux-là que mes yeux sont incessamment fixés...

III

A M. Murray[1].

Venise, 6 avril 1819.

Le deuxième chant de *Don Juan* a été envoyé samedi dernier par la poste, en quatre paquets, deux de quatre et deux de trois feuilles... Je ne permettrai d'autres coupures que celles qui sont mentionnées à propos de Castlereagh et de... De mes chants vous ne ferez pas des chansons. Le poème plaira s'il est vivant : s'il est stupide, il échouera : mais je ne supporterais pas que vous coupiez, ni que vous déchiquetiez. Vous pouvez à votre gré, en faire une publication *anonyme* : cela vaudra peut-être mieux; mais j'irai mon chemin luttant contre tous comme un porc-épic.

Quant à l'estime des Anglais, dont vous parlez!... Je n'ai pas écrit pour leur plaisir. S'ils sont contents, c'est parce qu'ils le veulent bien : je n'ai jamais flatté leurs opinions, ni leur fierté, et je ne le ferai pas encore. Je n'écrirai pas non plus des « livres pour les dames », *al dilettar le femine e la plebe*[2]. J'ai écrit par trop-plein d'esprit, par passion, par impulsion, pour beaucoup de raisons, mais pas pour leurs « douces voix ».

Je connais la valeur exacte des applaudissements populaires, car peu d'écrivassiers en ont eu davantage que moi; et, si je voulais dévier à mon tour, je pourrais les retenir ou les retrouver. Mais je ne vous aime, ni ne vous crains, et, bien que j'achète avec vous, que je vende avec vous, que je parle avec vous, je ne mangerai pas avec vous, je ne boirai pas avec vous, je ne prierai pas avec vous. On a fait de moi, sans que

1. John Murray, éditeur (1778-1843).

2. « Pour délecter les femmes et la plèbe ».

je l'aie cherché, sans raison ni jugement, une sorte d'idole populaire: j'ai été le caprice du bon plaisir public; on a renversé la statuette de son piédestal; elle ne s'est pas brisée dans la chute, et l'on veut, paraît-il, l'y replacer, mais on n'y réussira pas.

Vous vous enquérez de ma santé : au commencement de l'année, j'étais très épuisé, mon estomac était si débile que rien n'y restait: j'ai été obligé de réformer mon « genre de vie », qui me conduisait lentement, mais sûrement, de la feuille d'automne à la terre. Je vais mieux physiquement et moralement...

IV

A M. Hoppner[1].

Bologne, 6 juin 1819.

Je suis enfin arrivé à Bologne[2], où je suis logé comme une saucisse, et j'y serai grillé comme tel si ce temps-là continue.

Voulez-vous remercier Mengaldo de ma part pour la très agréable connaissance qu'il m'a value à Ferrare? Je suis resté là deux jours et j'ai été très enchanté du comte Mosti et du peu que mon court séjour m'a permis de voir de sa famille. Je suis allé à sa *conversazione*, — de beaucoup supérieure à tout ce qui se donne dans ce genre à Venise : les femmes presque toutes jeunes, plusieurs jolies, et les hommes courtois et propres. — La maîtresse de la maison, qui est jeune, mariée depuis peu et qui attend un enfant, m'a paru très jolie à la lueur des bougies (je ne l'ai pas vue de jour): ses manières sont agréables et elle est très dame, « très pur sang », comme

1. Consul général d'Angleterre à Venise.

2. C'est au mois d'avril de cette année 1819 qu'avait commencé la célèbre liaison de Lord Byron avec la comtesse Guiccioli. Ils s'étaient rencontrés à un bal donné par la comtesse Benzoni, et le poète s'éprit aussitôt de cette blonde et ravissante jeune femme : il avait trente-et-un ans, elle en avait dix-sept. Quand elle quitta Venise, au mois de mai, pour suivre son mari à Ravenne, elle tomba malade du chagrin que lui causait cet éloignement : c'est presque mourante qu'elle arriva à Ravenne, et elle ne se remit un peu que lorsque Byron lui eût promis de venir la rejoindre.

Arrivé à Bologne, il semblait hésiter, mais il se décida brusquement à poursuivre sa route, comme il l'annonce à M. Hoppner par une note écrite au dos de cette lettre.

nous disons en anglais, pour signifier quelque chose qui fait penser à un cheval de course, à une antilope où à un lévrier indien. Elle semble aimer beaucoup son mari, qui est aimable et accompli ; il est allé deux ou trois fois en Angleterre et il est jeune. La sœur, une comtesse quelque chose, j'oublie quoi (elles sont toutes deux nées Maffei, Véronaises, naturellement). est une femme plus brillante ; elle chante et joue divinement...

Toutes les fois que je rencontre quelque chose d'agréable, cela me surprend et me plaît tellement (quand mes passions ne sont pas en jeu d'une façon ou de l'autre) que je m'en vais réfléchissant pour toute une semaine.

Je me sens, d'autre part, une grande admiration pour les bas rouges du cardinal légat.

J'ai trouvé une ou plutôt deux très jolies épitaphes dans le cimetière de la Certosa. L'une :

MARTINO LUIGI
IMPLORA PACE[1]

l'autre :

LUCREZIA PICINI
IMPLORA ETERNA QUIETE[2]

C'est tout, mais il me semble que ces quelques mots comprennent et résument tout ce qu'on peut dire à ce sujet-là. Et puis, en italien, c'est de la vraie musique. Il y a là dedans du doute, de l'espoir, et de l'humanité ; rien ne peut être plus pathétique que l'*implora* et la simplicité de la requête : ils en en ont assez de la vie, ils ne souhaitent plus que la paix, ils l'implorent, ainsi que l'*eterna quiete*. Cela ressemble à une inscription grecque dans quelque bonne vieille « cité des morts » païenne. Si je suis enterré au cimetière du Lido, et que vous soyez encore là, je vous en prie, donnez-moi pour épitaphe l'*implora pace* et rien d'autre. Je n'en ai jamais vu d'ancienne ou de moderne qui m'ait plu la dixième partie de celle-là.

Je vous serais reconnaissant si, un jour ou deux après avoir reçu ma lettre, vous vouliez prier Edgecumbe de tout préparer pour mon retour. Je retournerai à Venise avant de villégia-

1. « Martin Louis implore la paix. »
2. « Lucrèce Picini implore l'éternel repos. »

turer sur la Brenta. Je ne resterai que peu de jours à Bologne. Je sors maintenant pour visiter la ville, mais je ne déposerai pas mes lettres de présentation avant un jour ou deux, — jusqu'à ce que j'aie parcouru de nouveau la ville et revu les tableaux; — peut-être ne les déposerai-je pas du tout, — si je trouve que j'ai assez de livres et de choses à voir pour me passer des habitants. — Après cela, je retournerai à Venise, où vous pourrez vous attendre à me voir arriver vers le 11, ou peut-être avant.

Je vous en prie, faites agréer mes remerciments à Mengaldo; mes respects à votre femme et à M. Scott. J'espère que ma fille va bien.

P. S. — A Ferrare, j'ai parcouru de nouveau le manuscrit de l'Arioste, etc., etc... ainsi que le château, la cave et la maison, etc., etc...

Un Ferrarais m'a demandé si je connaissais « Lord Byron, un de ses amis *actuellement* à Naples ». Je lui ai répondu : « Non! » C'était vrai des deux façons, car je ne connaissais pas l'imposteur et, d'ailleurs, nul ne se connaît soi-même... Un autre m'a demandé si je n'avais pas *traduit* le Tasse. Vous voyez ce qu'est la *célébrité!* comme elle est *vraie!* comme elle est *illimitée!* Je ne sais pas ce que les autres éprouvent, mais je me sens toujours plus léger et mieux considéré quand je me suis débarrassé de la mienne : elle repose sur moi comme l'armure sur le champion du Lord Maire, — et je me suis délivré de toute apparence littéraire et du bavardage qui s'y rattache en répondant que je n'avais pas traduit le Tasse, mais qu'un homonyme l'avait fait. Et, par la bénédiction du ciel, je ressemblais si peu à un poète que tout le monde me crut.

P. S. — Je pars à l'instant pour Ravenne (8 juin 1819) : j'ai changée d'idée, ce matin, et je me suis décidé à poursuivre ma route.

V

A M. Murray.

Bologne, 7 juin 1819.

... J'ai contemplé, ce matin, les fameux tableaux du Dominiquin et du Guide, qui sont tous deux supérieurs. Je m'en fus,

après, au beau cimetière de Bologne, hors les murs, et, sans parler du cimetière, qui est magnifique, j'ai trouvé là un original de gardien qui m'a rappelé le fossoyeur d'Hamlet. Il possède une collection de crânes de capucins qui sont étiquetés sur le front, et, en saisissant un, il m'a dit : « Ceci fut Frère Desiderio Berro, qui mourut à quarante ans, un de mes meilleurs amis. Après son décès, j'ai supplié les Frères de me donner sa tête et ils me l'ont donnée : je l'ai mise dans la chaux, puis je l'ai fait bouillir. La voici, dents et tout en parfait état de conservation. C'était l'être le plus joyeux et le plus intelligent que j'aie jamais connu. Partout où il allait, il apportait la gaîté, et, si quelqu'un était mélancolique, la vue seule de Desiderio suffisait pour le rendre joyeux. Vous auriez pu le prendre pour un danseur, tant il marchait avec agilité ; il plaisantait, il riait, oh ! c'était un Frère comme je n'en ai jamais vu auparavant, et comme je n'en reverrai jamais. »

Il m'a dit qu'il avait planté lui-même tous les cyprès du cimetière, qu'il leur avait voué le plus grand attachement ainsi qu'à ses morts ; que, depuis 1801, on avait enterré là cinquante-trois mille personnes.

Parmi quelques monuments plus anciens qu'il nous a montrés, se trouvait celui d'une jeune Romaine de vingt ans, orné d'un buste du Bernin. C'était une princesse Bartorini, morte depuis deux cents ans. Il nous dit qu'en ouvrant sa tombe on avait trouvé sa chevelure entière et « jaune comme de l'or ».

Quelques-unes des épitaphes de Ferrare m'ont plu davantage que les plus magnifiques monuments de Bologne. Tout est là, l'impuissance, l'humble espoir, la supplication mortuaire qui émanent d'une tombe : *implora pace*. J'espère que celui qui me survivra, quel qu'il soit, et qui me verra porté au quartier des étrangers dans le cimetière du Lido, à l'intérieur de la forteresse, près de l'Adriatique, veillera à ce que ces deux mots et pas d'autres soient gravés sur ma pierre. J'espère qu'on n'aura pas l'idée de me « conserver dans du vinaigre pour me ramener à Blunderbuse »[1]. Je suis sûr que mes os ne trouveraient pas de repos dans une tombe anglaise, et que mon argile

1. Sheridan, *les Rivaux*, acte V, scène III.

ne se mêlerait pas à la terre de mon pays. Je crois que je deviendrais fou, sur mon lit de mort, à la seule pensée qu'un de mes amis pourrait être assez bas pour renvoyer ma carcasse à votre sol d'Angleterre. Je ne nourrirai même pas vos vers, si je puis l'éviter.

Il en sera donc de moi comme de Mowbray, le duc de Norfolk mort en exil, à Venise, qui, dit Shakespeare (voir *Richard II*), après s'être battu

Contre les noirs païens, les Turcs, les Sarrasins,
Et avoir peiné en des travaux guerriers, se retira
En Italie, et là, à Venise, offrit
Son corps à la terre de ce charmant pays
Et son âme au Christ, son capitaine,
Sous les couleurs duquel il avait combattu si longtemps.

Avant de quitter Venise, je vous avais renvoyé vos dernières feuilles de *Don Juan*. N'attendez pas de nouvelles réponses de ma part, mais adressez les vôtres à Venise comme d'habitude. De mes propres faits et gestes, je ne sais rien : il se peut que je retourne à Venise dans quelques jours, ou que je n'y retourne pas avant un certain temps. Tout cela dépendra des circonstances. J'ai quitté M. Hoppner très bien portant, ainsi que son fils et Mrs. Hoppner. Ma fille Allegra était aussi en bonne santé ; elle devient jolie, ses cheveux brunissent et ses yeux sont bleus. Son caractère ressemble au mien, ainsi que ses manières et ses traits, dit M. Hoppner : elle fera, en ce cas, une jeune femme docile !

Je n'ai jamais entendu parler d'Ada[1] la jeune Électre de ma Mycènes. Mais le jour des comptes arrivera, même si je ne dois pas vivre pour le voir...

P. S. — Ici, comme en Grèce, on jonche les tombeaux de fleurs. J'ai vu à Ferrare une quantité de feuilles de roses et de roses entières éparpillées sur les tombes : cela produit l'effet le plus charmant que vous puissiez imaginer.

1. Sa fille légitime.

VI

A M. Hoppner.

Ravenne, 20 juin 1819.

Je vous ai écrit de Padoue et de Bologne, et, depuis, je vous ai écrit de Ravenne. Je trouve ma situation très agréable, mais mes chevaux me manquent beaucoup, car il y a de belles promenades à faire dans les environs.

Je ne puis dire exactement quand je retournerai à Venise. Ce sera peut-être bientôt, ou dans longtemps, ou pas du tout : cela dépendra de la *donna*, que j'ai trouvée très malade au lit, toussant, crachant le sang, etc. ; mais tout cela s'est calmé. Tout le monde, ici, était fermement persuadé qu'elle ne se rétablirait jamais ; on s'est trompé cependant.

Mes lettres ont été utiles dans la mesure où je m'en suis servi ; j'aime l'endroit et les gens, bien que j'évite autant que possible de déranger ces derniers. *Elle* s'en tire très bien ; mais si je m'en reviens, un de ces beaux après-midi, avec un stylet dans le gésier, je n'en serai pas étonné.

Quant à lui, je ne le comprends pas du tout : il me rend visite fréquemment et me promène (comme Whittington le Lord Maire) dans un carrosse à *six* chevaux. Il me semble entièrement gouverné par elle ; mais ne le suis-je pas également ? Les gens d'ici ne savent que penser de nous, car il avait la réputation d'être jaloux de toutes ses femmes : — celle-ci est la troisième. — Il est, de leur propre aveu, le plus riche des citoyens de Ravenne, mais il n'est pas populaire parmi eux.

Je vous en prie, envoyez voiture et bétail à Bologne, sans faute ni délai, ou je perdrai mon dernier lambeau de raison. Ne l'oubliez pas, mes allées, mes venues, tout dépend entièrement d'ELLE, exactement comme l'a dit Mrs. Hoppner, — à qui je présente mes hommages, — avec ce véritable sens prophétique qui est l'apanage des femmes...

VII

A M. Murray.

Ravenne, 29 juin 1819.

Les lettres ont été renvoyées de Venise, mais j'espère que vous n'aurez pas attendu de nouveaux changements : je n'en ferai pas. Je suis content que vous trouviez la poésie bonne ; quant à « songer à l'effet », c'est votre rôle à vous de penser à la vente ; laissez-moi le soin de plumer les porcs-épics qui pourraient diriger leurs piquants contre vous.

J'ai passé ces quatre semaines ici, car j'ai quitté Venise, il y a un mois : je suis venu voir mon *amica*, la comtesse Guiccioli, qui a été très malade et qui l'est encore... Elle est dans sa dix-septième année seulement, mais elle ne jouit pas d'une forte constitution. Elle est affectée d'une toux perpétuelle et d'une fièvre intermittente, mais elle résiste vaillamment, dans toute l'acception du mot. Son mari (c'est sa troisième femme) est le gentilhomme le plus riche de Ravenne et presque de la Romagne ; mais il n'est pas le plus jeune, ayant passé la soixantaine ; cependant il est bien conservé... Tout cela vous paraîtra étrange, à vous qui ne connaissez pas la morale méridionale, et notre manière de vivre à ce point de vue-là ; je ne saurais en ce moment expliquer la différence, mais vous trouveriez que la morale est partout la même dans ces contrées. A Faenza, il y a Lord... avec une fille d'opéra, et, à l'auberge, dans la même ville, se trouve un prince napolitain qui sert la femme du gonfalonier de cette ville. Je suis en fonctions ici. *Cosi fan tutti e tutte*, comme vous voyez.

J'ai mes chevaux de selle et d'attelage ; je monte ou je conduis journellement dans la forêt de la *Pineta*[1], où s'est déroulé le conte de Boccace et *Honoria*, la fable de Dryden, etc., etc... ; je vois ma *dama* tous les jours ; mais je suis sérieusement inquiet de sa santé, qui paraît être fort précaire. En la perdant, je perdrais un être qui a couru de grands risques pour moi, et j'ai toutes sortes de raisons de l'aimer, mais je ne veux pas penser que ce soit possible. Je ne sais ce

1. La Pinède.

que je deviendrais si elle venait à mourir : je devrais me brûler la cervelle; j'espère que je le ferais. Son mari est un personnage très poli, mais je voudrais bien qu'il ne me trimbalât pas dans son carrosse à six chevaux comme Whittington et son chat.

Vous me demandez si j'ai l'intention de continuer *D. J.* etc... Comment puis-je le savoir? Quel encouragement me donnez-vous tous avec vos absurdes pruderies? Publiez les deux chants, et puis vous verrez...

VIII

A M. Hoppner.

Ravenne, 2 juillet 1819.

Le mieux sera de laisser Allegra avec la femme d'Antonio jusqu'à ce que je puisse décider quelque chose à son sujet et au mien. Je croyais que vous auriez reçu une réponse de Mrs. V... r.[1]. Vous avez eu déjà suffisamment d'ennuis avec moi et les miens.

Je crains fort que la Guiccioli ne soit atteinte de consomption : sa constitution s'y prête.

Si cela n'ennuie pas M. Dorville, je voudrais qu'il eût l'œil sur E... et sur mes autres vauriens. Je pourrais en dire davantage, mais je suis absorbé par la Gui et par sa maladie. Je ne puis vous dire l'autorité qu'elle a sur moi.

Les chevaux sont arrivés, etc., etc... et j'ai galopé tous les jours à travers la forêt de pins.

P. S. — Ma bénédiction à Mrs. Hoppner : je lui souhaite un agréable voyage parmi les tyrans bernois et un retour sans accident. Vous devriez ramener une platonique Bernoise pour ma conversion. Si quelque chose arrive à mon *amica* actuelle, j'en ai fini à tout jamais avec la passion : c'est mon *dernier* amour. Quant au libertinage, j'en suis écœuré : cela devait

1. Anglaise, propriétaire d'une grosse fortune, qui, ayant rencontré la petite Allegra chez M. Hoppner, s'intéressa à son sort et proposa de l'adopter et de l'emmener avec elle en Angleterre, à condition que Lord Byron renoncerait à ses droits sur l'enfant. Il ne put s'y résoudre : le projet n'eut donc jamais de suite. (Note de Moore.)

arriver, au train dont j'allais, et j'ai au moins retiré du vice cet avantage — d'*aimer*, dans le meilleur sens du mot.

Cette aventure sera la dernière : j'espère ne plus inspirer d'attachement, et je compte bien n'en jamais ressentir de nouveau...

IX

A M. Murray.

Bologne, 12 août 1819.

Je ne sais si je pourrai répondre à toute votre lettre, car je ne me sens pas très bien aujourd'hui. Je suis allé hier soir à la représentation de *Mirra*, d'Alfieri, dont les deux derniers actes ont provoqué chez moi des convulsions. Par le mot « convulsion », je n'entends pas l'hystérie féminine, mais l'agonie des larmes coulant malgré nous, et le frisson suffocant que je n'éprouve pas fréquemment devant une fiction. Ce n'est que la seconde crise provoquée chez moi par l'irréel : j'ai eu la première en entendant le *Sir Giles Overreach* de Kean. Le pire fut que la *dama*, dans la loge de qui je me trouvais, fit comme moi, plus par peur, je crois bien, que par une sympathie quelconque pour les acteurs; mais elle a été malade, j'ai été malade, nous sommes tous alanguis et pathétiques ce matin, et nous faisons une grande consommation de sels volatils. — Mais revenons à votre lettre du 23 juillet.

Vous avez raison, Gifford a raison, Crabbe a raison, Hobhouse a raison, vous avez tous raison, et je suis entièrement dans l'erreur; mais, je vous en prie, laissez-moi ce plaisir. Abattez-moi racines et branches, dépecez-moi dans la *Quarterly*[1], distribuez mes *disjecti membra poetæ* comme ceux de la concubine du Lévite, jetez-moi en spectacle aux hommes et aux anges; mais ne me demandez pas de remanier, car je n'en ferai rien : je suis entêté et paresseux, voilà la vérité.

Mais je répondrai néanmoins à votre ami Palgrave, qui s'oppose à la concomitance du comique et du sérieux, comme si, dans ce cas, le sérieux ne rehaussait pas — du moins en

1. La *Quarterly Review*, organe des *tories*, fondée par John Murray, pour combattre *la Revue d'Édimbourg*, organe des *whigs*.

intention — le comique! Sa métaphore est que nous ne nous sommes jamais « brûlés et inondés en même temps ». Bénie soit son expérience! Posez-lui ces questions-ci, puisqu'il s'agit de « brûler et inonder » : n'a-t-il jamais joué au cricket ou fait un mille par la chaleur? n'a-t-il jamais renversé sur lui le contenu d'une tasse de thé qu'il tendait à son enchanteresse, pour la grande honte de ses pantalons de nankin? n'a-t-il jamais nagé en mer, à midi, le soleil dans les yeux et sur la tête, sans que toute l'écume de l'Océan pût le rafraîchir? n'a-t-il jamais retiré son pied de l'eau trop chaude, pestant contre son valet de chambre? n'a-t-il jamais dégringolé dans une rivière ou dans un lac tandis qu'il pêchait, et, après, ne s'est-il jamais assis dans une barque ou sur la rive, avec ses vêtements trempés, « brûlé et mouillé » comme un vrai *sportsman*?... « Oh! que n'ai-je assez de souffle!... » Mais faites-lui mes compliments : c'est un habile homme, malgré tout, un très habile homme.

Vous me demandez le plan de *Donny Johnny*[1] : je n'ai pas de plan, je n'*avais* pas de plan; mais j'avais ou j'ai des matériaux; si je dois, comme Tony Lumpkin, « être ainsi rembarré quand je suis en train », le poème sera zéro et le poète redeviendra sérieux. Si l'œuvre ne plaît pas, je la laisserai où elle en est, avec tout le respect dû au public; mais si je la continue, il faudra que ce soit à ma façon.

Vous ne pourriez pas plus faire « jouer la folie » par Hamlet — ou Diggory — avec une camisole de force qu'entraver ma bouffonnerie si je dois être un bouffon : leurs gestes et mes pensées ne seraient que piteusement absurdes et comiquement contraints. Mais, voyons! l'âme d'un tel écrit est dans sa licence, du moins dans le *libre usage* de cette *licence*, si l'on aime mieux. Il s'agit seulement de ne pas en abuser. La licence est une très belle chose, comme l'institution du jury, la pairie et l'*habeas corpus*, mais surtout en tant que *droit*, car nul ne se soucie d'être jugé pour le seul plaisir de prouver qu'il jouit du privilège.

Mais trêve à ces réflexions! Vous êtes trop sincère et trop ardent pour un ouvrage qui n'a jamais dû être sérieux. Pen-

1. *Don Juan.*

sez-vous que je pouvais avoir d'autre intention que de rire et de faire rire? Écrire une satire badine avec aussi peu de poésie que possible, telle était mon intention. Et quant à l'indécence, je vous en prie, lisez dans Boswell ce que Johnson, le moraliste renfrogné, dit de *Prior* et de *Paolo Burgante*...

X

A M. Murray.

Bologne, 24 août 1819.

Dans tous les cas, conservez l'*anonymat :* cela ajoute à ce qu'il peut y avoir là de plaisant. Mais s'il arrive quelque chose de sérieux au sujet de *Don Juan*, si vous sentez que nous soyons, *vous* ou *moi*, en mauvaise posture, dites que vous *reconnaissez* que je suis l'auteur. Je ne *reculerai* jamais, et, si *vous* le faites, je vous répondrai toujours par la question de Guatimozin à son ministre, alors qu'ils étaient tous deux sur des charbons ardents. J'aurais voulu être en meilleure forme, mais je suis de mauvaise humeur, nerveux et, de temps à autre, — je commence à le craindre, — déséquilibré. C'est l'Italie qui a fait cela, ce n'est pas l'Angleterre : je vous défie tous, et votre climat par-dessus le marché, de me rendre fou. Mais si jamais j'en suis à Bedlam [1] et à la camisole de force, que je sois ramené parmi vous : vos compatriotes me seront alors une société appropriée.

Je vous assure que ce que je dis et ressens ici n'a aucun rapport avec l'Angleterre, ni au point de vue littéraire, ni au point de vue personnel. Tous mes plaisirs ou mes tourments actuels sont aussi italiens que l'est l'opéra. Après tout, ce ne sont que des riens : car tout ceci provient de ce que ma *dama* est à la campagne, — à Capofiume, — pour y rester trois jours [2]. Mais,

1. Asile de fous situé près de Londres.

2. Pendant l'absence de la comtesse Guiccioli, Byron se rendait journellement au palais de celle-ci; il se promenait dans les appartements et dans le jardin, feuilletait les livres de la bibliothèque et se plaisait à griffonner des notes sur les feuillets de garde. Voici une note qu'il écrivit sur un exemplaire de *Corinne* :

« Ma chère Teresa, j'ai lu ce livre dans votre jardin; vous étiez absente, mon amour, sans quoi je n'aurais pas pu le lire. C'est un de vos livres pré-

comme je n'ai jamais pu vivre que pour un être humain à la fois (je vous assure que *cet être-là* n'a jamais été *moi-même*, vous pouvez en juger par les résultats, car les *égoïstes réussissent* dans la vie), je me sens seul et malheureux.

J'ai envoyé chercher ma fille à Venise, je monte à cheval tous les jours, je me promène dans un jardin sous la voûte violette que forment les raisins, je m'assois au bord d'une fontaine, je parle au jardinier de ses outils, je parle à sa femme, je parle à la femme de son fils, qui est la plus jeune de la bande et qui, à mon avis, cause le mieux des trois. Puis je revisite le *campo santo*; et mon vieil ami le fossoyeur a deux filles, dont l'une est la plus jolie que l'on puisse imaginer : je m'amuse à établir un contraste entre son bel et innocent visage de quinze ans et les crânes dont le père a peuplé plusieurs cellules, un surtout, daté de 1766, qui portait jadis, si j'en crois la tradition, les traits les plus ravissants de Bologne, les plus nobles et les plus riches : quand je regarde ces crânes et cette jeune fille, quand je pense à ce qu'ils furent et à ce qu'elle sera, eh bien! mon cher Murray, je ne vous choquerai pas en vous disant ce que je pense alors. Ce qu'il adviendra de nous autres, « hommes barbus », est de peu d'importance; mais je ne conçois pas qu'une belle femme puisse durer moins qu'un bel arbre, que sa propre image, que son ombre, laquelle ne changera pas autant vis-à-vis du soleil que sa figure vis-à-vis du miroir.

férés et l'auteur est de mes amis. Vous ne comprendrez pas ces mots anglais et *d'autres* ne les comprendront pas non plus : c'est pour cela que je n'écris pas en italien. Mais vous reconnaîtrez l'écriture de celui qui vous a aimée passionnément, et vous devinerez que, sur un livre qui vous appartient, il ne pouvait songer qu'à l'*amour* : toute mon existence présente et à venir est contenue dans ce mot; beau dans toutes les langues, il l'est encore davantage dans la vôtre, *amor mio*. Je sens qu'ici j'existe, — mais ailleurs j'existerais aussi, je le crains; — pour quelles fins? c'est vous qui en déciderez : ma destinée repose sur vous, sur une femme de dix-sept ans, sortie du couvent depuis deux ans. Je regrette de tout cœur que vous n'y soyez pas restée, ou, du moins, que vous ayez été mariée quand je vous ai rencontrée.

» Mais tout cela vient trop tard. Je vous aime et vous m'aimez; du moins vous me le *dites* et vous agissez comme si c'était vrai : dans tous les cas, c'est une grande consolation. Mais moi, je fais plus que de vous aimer et je ne saurais cesser.

» Pensez quelquefois à moi quand nous serons séparés par les Alpes et l'Océan; mais ce ne sera pas, à moins que vous ne le *désiriez*. »

Il faut que je m'arrête, car j'ai un mal de tête dévorant : — je n'ai jamais été tout à fait bien depuis le soir de la représentation de la *Mirra* d'Alfieri, il y a quinze jours...

XI

A M. Murray.

Bologne, 29 août 1819.

J'ai été en fureur, ces deux derniers jours, et j'en suis encore tout bilieux. Vous allez en savoir la raison :

Un capitaine de dragons..., d'origine hanovrienne, à présent dans les troupes pontificales, et que j'ai obligé en lui prêtant de l'argent, alors que personne ne voulait lui faire crédit d'un *paolo*, me recommanda un cheval appartenant à un lieutenant..., officier qui allie la vente des bestiaux à l'achat des hommes. J'achetai le cheval. Le lendemain, en le ferrant, nous découvrîmes qu'il avait la teigne. L'animal était garanti sain : j'envoyai réclamer contrat et argent. Le lieutenant désira me parler en personne : j'y consentis, il vint... Il commença une histoire : je lui demandai s'il voulait rendre l'argent. Il dit que non, mais qu'il ferait un échange ; il demanda un prix exorbitant pour ses autres chevaux : je lui dis qu'il était un voleur. Il répondit qu'il était officier et homme d'honneur, et tira un passeport signé du général comte Neipperg. Je ripostai que, puisqu'il était officier, je le traiterais comme tel ; quant à être homme d'honneur, il pourrait le prouver en rendant l'argent ; et pour ce qui était de son passeport parmesan, j'aurais préféré que cela fût un fromage. Il le prit de haut et déclara que, si cet incident s'était produit *le matin* (il était à peu près huit heures du soir), il en aurait tiré aussitôt satisfaction. Alors je perdis patience. « Quant à cela, — répliquai-je, — vous l'aurez sur-le-champ : ce sera une satisfaction mutuelle, je puis vous l'assurer. Vous êtes un voleur et, comme vous dites, un officier : mes pistolets sont dans la chambre à côté, chargés ; prenez un des bougeoirs, examinez les armes et faites votre choix. » Il repartit que le pistolet était une arme anglaise, qu'il se battait toujours au sabre. Je lui dis que j'étais en mesure de le contenter, ayant trois sabres d'or-

donnance dans un tiroir, qu'il pouvait prendre le plus long et se mettre en garde.

Tout cela se passait en présence d'une tierce personne. Il refusa encore ; mais il me proposa un rendez-vous pour le lendemain matin, à n'importe quelle heure et en n'importe quel lieu. Je répondis que ce n'était pas l'usage de fixer le rendez-vous en présence de témoins, qu'il ferait mieux de parler d'homme à homme et de choisir l'heure et les armes. Mais, comme la personne présente quittait la chambre, le lieutenant..., avant que cette personne eût refermé la porte sur elle, s'enfuit en hurlant : « Au secours ! à l'assassin ! » puis tomba, en proie à une sorte de crise de nerfs, dans les bras de près de cinquante autres qui toutes virent que je n'avais sur moi d'armes d'aucune sorte, et le suivirent en lui demandant ce qu'il avait. Rien n'y fit : il s'enfuit sans son chapeau, et se mit au lit, malade de frayeur. Il tenta alors de porter plainte à la police, qui écarta sa réclamation comme futile. Je crois qu'il est parti ou qu'il va partir...

Pour ce qui est du reste, j'écrirai bientôt : je me suis querellé et j'ai fait l'imbécile au point que je ne puis plus écrire.

XII

A M. Hoppner.

28 octobre 1819.

J'ai à vous remercier de votre lettre et de vos compliments sur *Don Juan*. Je ne vous en avais rien dit jusqu'ici, parce que je comprends que ce soit un sujet pénible pour un lecteur moral, et il a été la cause d'un grand tapage : mais je suis content que vous l'aimiez. Je ne dirai rien du naufrage, sinon que j'espère que vous le trouvez aussi *nautique* et *technique* que les vers de huit pieds pouvaient le permettre. « Le poème ne s'est pas bien vendu », me déclare Murray, « mais les meilleurs juges, etc., disent, etc., » : ainsi parle ce digne homme. — Je n'ai jamais vu le livre imprimé. Le troisième chant est avancé d'une centaine de stances, mais l'insuccès des deux premiers a affaibli mon *estro*[1] : il ne sera pas si bon que les deux précé-

1. Enthousiasme, verve poétique.

dents, et je ne l'achèverai pas, à moins que je ne sois un peu *riscaldato*[1] à son sujet. J'ai compris que le tolle était considérable : jolie hypocrisie de la part de gens qui ont lu *Tom Jones*, *Roderick Random*, le *Guide du Bain*, l'Arioste, Dryden, Pope, pour ne rien dire des poèmes de Little. Naturellement, je ne fais allusion qu'à la *moralité* de ces ouvrages : je ne prétends rivaliser avec eux en quoi que ce soit, sauf en décence.

J'espère que votre édition est celle de Paris et que vous n'avez pas payé le prix de Londres. Je ne connais ni l'une ni l'autre que par les annonces des journaux...

XIII

A M. Murray.

Venise, 29 octobre 1819.

... J'avais écrit à peu près cent stances d'un troisième chant de *Don Juan*, mais l'accueil fait aux deux premiers n'est pas encourageant, ni pour vous ni pour moi.

J'ai aussi écrit à peu près six cents vers d'un poème : la *Vision* (ou *Prophétie*) *de Dante*. Le sujet est un aperçu de l'Italie à travers les âges jusqu'à nos jours; Dante y parle en personne, de son vivant, et prophétise sur toutes choses, comme la Cassandre de Lycophron. Mais les deux poèmes, pour le moment, sont suspendus.

J'ai donné à Moore, qui est allé à Rome, le récit de ma vie jusqu'à 1816, en un manuscrit in-folio de soixante-dix-huit pages. Mais, si je l'ai mis entre ses mains, c'est pour qu'il le conserve, car il a quelques autres manuscrits de moi, — un journal tenu en 1814, etc. — Ni les uns ni les autres ne doivent être publiés durant ma vie; mais, quand je serai mort, vous pourrez faire ce qu'il vous plaira. En attendant, si vous y tenez, vous pouvez les lire et les montrer à qui vous voudrez : cela m'est égal.

La biographie est sous forme de mémorandum et non de confessions. J'ai omis toutes mes *amours* — sauf des généralités, — et beaucoup de choses des plus importantes, —

1. « Réchauffé ».

parce que je ne dois pas compromettre mon prochain : — cela ressemble donc à cette représentation de *Hamlet* où « le rôle de Hamlet était omis par ordre spécial ». Mais vous y trouverez beaucoup d'idées, quelques drôleries, avec un récit détaillé de mon mariage et de ses conséquences, aussi véridique que peut le tracer une partie intéressée, car je crois bien que nous avons tous nos préventions...

Il me faudra probablement retourner en Angleterre, soit pour affaires, soit pour aller de là en Amérique. Dites-moi, avez-vous reçu pour Hobhouse une lettre dont il a dû vous dire le contenu? J'ai compris que les agents du Venezuela avaient reçu des ordres pour traiter avec les émigrants : or je veux aller là-bas. Je ne ferais pas un mauvais planteur américain ; j'emmènerais ma fille naturelle Allegra, et je m'établirais...

XIV

A M. Hoppner.

29 octobre 1819.

L'histoire de Ferrare est de la même espèce que tout ce qui sort de la fabrique vénitienne : vous pouvez donc juger de sa vérité. Je n'ai fait que changer de chevaux à Ferrare depuis que je vous ai écrit, après ma visite en juin dernier. *Couvent*, *enlevée*, en vérité! *jeune fille*! J'aimerais savoir *qui* a été enlevé, si ce n'est ce pauvre cher *moi*. Personne depuis la guerre de Troie n'a été « ravi » comme je l'ai été ; mais quant à l'arrestation et à sa cause, l'une est aussi vraie que l'autre, et je ne puis être responsable de l'invention d'aucune des deux. Je suppose que c'est quelque mélange de l'histoire de la Fornarina[1] avec celle de madame Guiccioli, et d'une demi-douzaine d'autres ; mais il est inutile de débrouiller la toile d'araignée quand on n'a qu'à la balayer...

Vous me verrez peut-être la semaine prochaine. J'ai un

1. Margarita Cogni, surnommé « la Fornarina », belle fille du peuple que Byron avait connue à Venise et qui était devenu sa maîtresse. Il l'installa dans sa maison comme femme de charge, mais elle se rendit tellement insupportable par ses scènes de jalousie qu'il la renvoya : furieuse et pensant peut-être le ramener à elle par un scandale, elle se jeta dans le canal; repêchée, elle fut reconduite chez elle et ne renouvela pas sa tentative.

cheval ou deux de plus, — cinq en tout : — j'entrerai de nouveau en possession du Lido, je me lèverai de meilleure heure et, si vous voulez, nous irons secouer notre bile sur le rivage comme autrefois; nous ferons rugir de nouveau l'Adriatique en déblatérant contre cette écaille d'huître, à présent vide de sa perle, qu'est la cité de Venise.

Le comte G... vient à Venise, la semaine prochaine, et on me prie de lui remettre sa femme, ce qui sera fait.

Ce que vous me dites, des longues soirées de la Mira ou de Venise me rappelle ce que Curran a dit à Moore : « Ainsi, j'apprends que vous avez épousé une jolie femme doublée d'une très bonne créature, d'une excellente créature. S'il vous plaît, hem! *comment passez-vous vos soirées?* » Diable de question que celle-là! Il est peut-être aussi facile d'y répondre quand il s'agit d'une femme que s'il s'agit d'une maîtresse...

Vous viendrez en Angleterre avec moi, au printemps, et vous planterez Mrs. Hoppner à Berne, avec ses parents, pendant quelques mois. J'aurais voulu que vous fussiez ici (à Venise veux-je dire, pas à la Mira) quand Moore y était : nous avons été très gais et souvent gris. Il déteste Venise, par parenthèse, il jure que c'est un endroit triste.

Alors la vie de madame Albrizzi est en danger? Pauvre femme! Moore m'a dit qu'à Genève on avait fait une sacrée histoire de la Fornaretta :

« Jeune fille séduite! abandon! saut dans le grand canal! séjour à l'hôpital des fous! » J'aimerais savoir qui a été le plus près de la « folie ». Damnés soient-ils! Ne trouvez-vous pas que je tiens le rôle intéressant d'un monsieur très maltraité?

J'espère que votre petit garçon est bien portant. Allegrina est florissante comme une fleur de grenadier.

XV

A M. Murray.

Venise, 8 novembre 1819.

M. Hoppner m'a prêté un exemplaire de *Don Juan*, édition de Paris; il me dit que ce poème est lu et très approuvé par les pasteurs et les dames suisses.

J'ai été malade, ces huit derniers jours, d'une fièvre tierce que j'ai attrapée pendant une promenade au cours de laquelle j'ai été surpris par l'orage...

Le comte Guiccioli est arrivé à Venise et a présenté à son épouse (qui l'avait précédé de deux mois pour raison de santé, suivant les prescriptions du Dr Aglietti) une liste de conditions relatives à l'emploi de son temps, à sa conduite, etc... ; il insiste pour qu'elle accepte, elle persiste à refuser. Il paraîtrait que mon exclusion est un préliminaire indispensable à ce traité : ils sont donc en grande discussion ; je ne sais quel pourra être le résultat, étant donné surtout qu'ils consultent des amis.

Ce soir, pendant que je travaillais à *Don Juan*, la comtesse Guiccioli m'observait, et elle tomba par hasard sur la stance 137 du premier chant ; elle me demanda ce qu'elle signifiait. Je lui répondis : « Rien... votre mari vient ».

Comme je le disais en italien, avec une certaine emphase, elle sursauta, effrayée, et s'écria : « Oh ! mon Dieu, est-ce qu'il vient ? » croyant qu'il s'agissait du *sien*, lequel était ou aurait dû être au théâtre. Vous pouvez vous imaginer si nous avons ri quand elle découvrit l'erreur ! Cela vous amusera autant que moi ; il n'y a pas trois heures que c'est arrivé.

Je vous ai écrit, la semaine dernière ; mais, depuis ma fièvre, je n'ai rien ajouté au troisième chant ni à *la Prophétie de Dante*. Du premier, il y a à peu près cent-dix octaves de faites ; du dernier, à peu près cinq cents vers, peut-être plus...

Je ne sais si ma fièvre me laissera continuer aucun des deux : on dit que la fièvre tierce dure assez longtemps. Je l'ai eu à Malte, en retournant en Angleterre, et j'avais eu la malaria en Grèce, l'année précédente. La fièvre vénitienne n'est pas très féroce, mais, une nuit, j'ai eu le délire durant une heure ou deux, et, quand j'eus recouvré l'esprit, je trouvai Fletcher[1] pleurant d'un côté du lit et la comtesse Guiccioli sanglotant de l'autre, en sorte que je ne manquais pas de soins. Je n'ai pas encore consulté de médecin, car, si je crois qu'ils peuvent soulager les désordres chroniques tels que la goutte et autres du même genre, etc., etc., etc. (bien qu'ils ne puissent les guérir), — exactement comme les chirurgiens sont nécessaires

1. Son domestique.

pour réparer les os et panser les blessures, — je crois pourtant que les fièvres sont tout à fait hors de leurs moyens et qu'elles sont guérissables par la diète et par la nature. Je n'aime pas le goût du quinquina, mais je crois que je devrai en prendre bientôt...

P. S. — Puisque je vous ai dit que l'affaire Guiccioli est à la veille d'éclater d'une façon ou de l'autre, j'ajouterai seulement que, sans que j'essaye pour cela d'influencer la décision de la comtesse, beaucoup de choses en dépendent. Si elle et son mari se réconcilient, vous me verrez peut-être en Angleterre plus tôt que vous ne vous y attendez. Sinon, je me retirerai avec elle en France ou en Amérique, je changerai de nom et je mènerai une tranquille existence de provincial. Tout cela peut paraître bizarre, mais j'ai mis la pauvre fille dans un mauvais pas ; et comme ni ses origines, ni sa position, ni les relations qu'elle a de par sa naissance ou de par son mariage, ne sont inférieures aux miennes, je suis engagé d'honneur à ne pas l'abandonner. C'est du reste une très jolie femme, — demandez à Moore, — et elle n'a pas vingt-et-un ans.

Si elle se tire de là, et si je me tire de ma fièvre tierce, je jetterai peut-être un coup d'œil sur Albemarle Street, un de ces jours, *en passant*, en route vers Bolivar.

XVI

A M. Moore.

2 janvier 1820.

... Cette lettre est pour vous dire que, *si elle*[1] *le veut*, elle peut voir le manuscrit des mémoires qui sont en votre possession. Bien que ces mémoires ne doivent être publiés qu'après mon décès, je désire qu'elle ait franc jeu en toutes choses. Dans ce cas, il n'est que juste que Lady B... sache ce qu'il y est dit d'elle et des siens, afin qu'elle puisse avoir pleins pouvoirs pour faire des remarques, ou pour répondre comme il lui plaira à un ou à plusieurs passages. En tout cas, le procédé est juste, je suppose...

1. Lady Biron.

Pour ma part, j'ai subi une triste scène depuis votre départ. Le comte Gui... est venu chercher sa femme, et il n'en est rien résulté de ce que Scott avait prophétisé. Il n'y a pas eu de dommages-intérêts comme en Angleterre : Scott a donc perdu son pari. Mais il y a eu une grande scène, car tout d'abord elle n'a pas voulu s'en aller avec lui; elle a fini par le suivre, et il a insisté, avec assez de raison, pour que toutes relations fussent rompues entre elle et moi. Trouvant donc l'Italie très morne, et ayant une fièvre tierce, je fis ma valise, et je me préparais à traverser les Alpes, quand ma fille est tombée malade et m'a retenu ici.

Après son arrivée à Ravenne, la Guiccioli est retombée malade et, à la fin, son père (qui avait très violemment combattu la *liaison* jusqu'à présent) m'a écrit pour me dire qu'elle était dans un tel état qu'*il* me suppliait de venir la voir, que son mari y avait consenti à cause de sa rechute, que *lui*, son père, se portait garant de tout, que, par conséquent, il n'y aurait plus de scènes entre eux, et que je ne serais nullement compromis. Je suis parti bientôt après. Je l'ai trouvée très changée, mais allant mieux : tout cela vient de la lecture de *Corinne*.

Le carnaval est sur le point de commencer et j'ai vu, l'autre soir, à peu près deux ou trois cents personnes chez le marquis Cavalli : je n'ai jamais rencontré tant de jeunesse, de beauté, de diamants répartis sur un si petit nombre de femmes. Ma présence auprès de la Guiccioli a été envisagée comme une chose toute naturelle. Le marquis est son oncle, et il me considère naturellement comme son parent...

XVII

A M. Hoppner.

Ravenne, 28 janvier 1820.

Je n'ai rien décidé au sujet de mon séjour à Ravenne. Il se peut que j'y demeure un jour, une semaine, une année, toute ma vie : cela dépend d'événements que je ne puis entrevoir ni prévoir. Je suis venu parce qu'on m'avait appelé, je repartirai au moment où je me rendrai compte qu'il est bon que je parte. Mon attachement n'a ni l'aveuglement du début, ni la préci-

sion minutieuse spéciale aux fins de pareilles *liaisons*. Mais le temps et l'heure devront décider de ce que j'aurai à faire. Je ne puis rien dire jusqu'à présent, car je ne sais rien de plus que ce que je vous ai dit...

J'ai oublié, avant votre départ, de vous remercier, ainsi que Mrs. Hoppner, de tout un trésor de jouets destinés à Allegra : c'est très aimable, et nous sommes très reconnaissants...

La neige est haute d'un pied ici. Il y a un théâtre et un opéra, le *Barbier de Séville*. Les bals commencent lundi prochain...

XVIII

A M. Murray.

Ravenne, 21 février 1820.

Les bull-dogs seront les bienvenus. Je n'ai que ceux de ce pays-ci, qui sont bons, mais qui n'ont pas la dent tenace, ni la stoïque endurance de mes compatriotes de race canine : je vous prie donc de les envoyer par le mode de transport le plus prompt ; le mieux serait peut-être par mer...

Je vois que le bon vieux roi [1] est parti pour sa dernière demeure. On ne peut s'empêcher d'en éprouver de la tristesse, bien que la cécité, le grand âge et la folie soient considérés comme des obstacles à la félicité humaine ; mais je ne suis pas du tout sûr que cette dernière au moins ne l'ait rendu plus heureux que ses sujets.

Je ne peux pas aller au couronnement ; pourtant j'aimerais y assister, et j'ai le droit d'en être une des marionnettes ; mais ma rupture avec Lady Byron, qui a tiré une ligne équinoxiale entre moi et les miens en toutes choses, opérera également en cela, pour m'empêcher d'être dans le même cortège qu'elle...

J'ai terminé ma traduction du premier chant du *Morgante Maggiore* de Pulci : je vais la copier et l'envoyer. Pulci est le père non seulement de Whistlecraft, mais de toute la poésie badine italienne. Il faut que vous imprimiez ma traduction en regard de l'original italien, car je veux que le lecteur juge de sa fidélité : elle est faite stance par stance, et souvent vers par vers.

1. George III, mort fou en janvier 1820.

Vous me demandez un livre sur les mœurs, etc... de l'Italie. Je suis peut-être à même de les connaître mieux que la plupart des Anglais, parce que j'ai vécu parmi les gens du pays, et dans des régions où jamais les Anglais n'ont séjourné auparavant (je parle de la Romagne et surtout de cette contrée-ci); mais il ne me plaît pas, pour beaucoup de raisons, de traiter un tel sujet. J'ai vécu chez les Italiens, et au sein de leurs familles, parfois comme *amico di casa*[1], parfois comme *amico di cuore*[2] de la *dama*, et, ni dans l'un ni dans l'autre cas, je ne me sens autorisé à faire un livre sur eux. Leur morale n'est pas votre morale, leur vie n'est pas votre vie, vous ne la comprendriez pas : ce n'est pas la vie anglaise, ni la vie française, ni la vie allemande, que vous comprendriez toutes. L'éducation de couvent, l'institution des cavaliers servants, les habitudes de pensée et de vie sont si totalement différentes des vôtres, et la différence devient tellement plus marquante à mesure que l'on vit dans leur intimité, que je ne sais comment vous faire comprendre un peuple qui est en même temps tempéré et dissolu, sérieux de caractère et bouffon dans ses amusements, capable d'impressions et de passions *soudaines* et *durables* en même temps (ce que vous ne trouvez dans aucune autre nation), et qui, actuellement, n'a pas de société (rien du moins de ce que nous qualifierons de la sorte), ainsi que vous pouvez le voir par leurs comédies : ils n'ont pas une seule vraie comédie, pas même celles de Goldoni, et c'est parce qu'ils n'ont pas de société où puiser.

Leurs *conversazioni* ne constituent pas une société. Ils vont au théâtre pour parler, et dans le monde pour se taire. Les femmes s'assoient en cercle, et les hommes forment des groupes, ou bien jouent au monotone *faro*, ou au *lotto reale* avec de petits enjeux.

Leurs « académies » sont des concerts comme les nôtres, avec de meilleure musique et plus de formes. Ce qu'ils ont de mieux, ce sont leurs bals et leurs mascarades au temps du carnaval, époque à laquelle tout le monde devient fou pendant six semaines. Après leurs dîners et leurs soupers, ils improvisent des vers et se tournent mutuellement en ridicule, mais

1. « Ami de la maison ».
2. « Ami de cœur ».

c'est dans un esprit que vous ne comprendriez pas, vous autres gens du Nord. Dans leurs maisons, c'est mieux. Je dois en savoir quelque chose, ayant fait une expérience assez générale de leurs femmes, depuis celle du pêcheur jusqu'à la *nobile dama* que je sers. Leur système a ses règles, ses convenances et son décorum, au point d'être réduit à une sorte de discipline, ou jeu des cœurs, qui admet peu d'écarts, à moins que vous ne désiriez perdre. Les femmes sont extrêmement tendres, et jalouses commes des furies : elles ne permettent même pas à leurs amants de se marier, si elles peuvent les en empêcher, et elles les conservent toujours auprès d'elles en public, comme dans l'intimité, chaque fois qu'elles le peuvent. Bref, elles substituent l'adultère au mariage, et suppriment la prohibition qu'est le septième commandement. La raison est qu'elles se marient pour leurs parents et qu'elles aiment pour elles-mêmes. Elles exigent la fidélité de leurs amants comme une dette d'honneur, pendant qu'elles paient le mari comme un fournisseur, c'est-à-dire pas du tout. On entend juger le caractère d'une personne, homme ou femme, non par rapport à sa conduite envers sa femme ou son mari, mais envers sa maîtresse ou son amant. Si j'écrivais un in-quarto, je ne sais ce que je pourrais faire d'autre qu'amplifier ce que je viens de noter là. Il est à remarquer que, tandis que la femme fait tout cela, son mari reçoit d'elle les plus grandes marques extérieures de respect, et non seulement d'elle, mais de son amant, surtout si le mari ne sert personne de son côté (ce qui, du reste, n'est pas souvent le cas) : en sorte que vous les croiriez souvent parents, le cavalier servant faisant figure d'une personne adoptée par la famille. Quelquefois les dames sont un peu rétives, et s'enfuient, ou se séparent, ou font une scène; mais c'est généralement au début, lorsqu'elles sont inexpérimentées, lorsqu'elles s'éprennent d'un étranger, ou qu'elles commettent quelque autre anomalie, et c'est toujours jugé inutile et extravagant.

Vous vous enquérez de la *Prophétie de Dante* : je n'en ai pas écrit plus de six cents vers, mais je vaticinerai là-dessus quand j'en aurai le loisir.

LORD BYRON

(Traduit de l'anglais par JEAN DELACHAUME.)

(A suivre.)

GODELIEVE[1]

PRINCESSE DE BAHR

A Louis Metman.

— Oh! baronne, quelle jolie enfant!... regardez donc!... cette petite brune avec une ceinture rose...

— Quoi!... ce petit chat maigre aux boucles noires?... mais c'est Godelieve, ma fille...

— Votre... Oh! baronne, appelez-la donc : elle me plaît trop!

Sur un signe de sa mère, Godelieve accourut : l'expression vive et heureuse de sa physionomie changea aussitôt. Dans une attitude de petite fille bien élevée, raide, correcte, mais hostile, elle sembla défier les deux dames.

— Vous aimez la danse, Godelieve?

— Oui, madame.

— Vous avez l'air, en effet, de vous amuser beaucoup avec vos petites amies... Et les vieilles dames sont venues vous déranger, n'est-ce pas?

Godelieve garda le silence. Puis, comme l'amie de sa mère l'examinait trop longtemps à son gré, ses sourcils, deux traits fins d'encre de Chine, se rapprochèrent dans une mimique enfantine de crainte soupçonneuse.

1. Prononcez Godelîve.

— Comment, baronne, vous mettez encore des chaussettes à votre fille par ce terrible froid?

— Oui. C'est un principe : été comme hiver, dehors comme dedans, toujours des chaussettes.

— Oh! la pauvre enfant!... Mais elle est toute gercée... ses bras aussi...

La mère considéra sa fille avec un peu de dédain.

— Et ces pauvres jambes! — continuait la dame trop attendrie; — des crevasses partout!... Je suis sûre que cela vous fait mal, ma petite Godelieve!

La voix de la dame était douce comme du baume tranquille. Néanmoins Godelieve, qui n'avait pas détendu l'arc chinois de ses sourcils, répondit d'un ton bref, farouche, presque grognon :

— Non!

Et, jetant un dernier regard à sa mère, elle s'enfuit, tandis que la baronne se tournait vers une voisine moins ennuyeuse que cette bonne dame — dont les apitoiements lui semblaient tout à fait déplacés.

Godelieve atteignait sept ans. Les rayons longs de ses bras et de ses jambes avaient la minceur de ceux des cigales, ce qui la distinguait, en grâce et en légèreté, parmi les autres petites filles. Dans sa robe de mousseline blanche à volants étagés, selon la mode de 1856, elle ressemblait à ces *pupazzi* de l'époque, dont les corps frêles juponnés de gaze dansaient avec une grâce gauche sur leur fil d'archal.

L'expression soucieuse et presque douloureuse qu'elle avait montrée aux « vieilles dames » disparut dès qu'elle eut rejoint le bal d'enfants. Sa gaieté et son entrain furent si soudains que l'amie de sa mère en remarqua le contraste subit. « Cette âme, pensa la charitable personne, est déjà bien sensible... »

Dans un crissement de taffetas, la mère de la petite Godelieve, la baronne de Grootekerke, se leva. D'une belle main pâle, très soignée, elle tira, sous sa ceinture, les basques de son corsage, puis elle circula majestueuse au milieu de ses invités.



La baronne promenait dans la vie une grande sérénité. Sa beauté, c'était pour elle comme une profession, presque un

devoir. On s'accordait à dire, en effet, que c'était une admirable femme. Mais certains trouvaient qu'elle eût été tout à fait à sa place, immobilisée parmi les marbres d'un musée. Elle était grande, imposante, avec quelque chose du style Louis XIV dans l'ampleur des hanches surmontée par la légèreté du buste. De splendides cheveux blonds, oints de « bandoline » et qu'elle aplatissait en bandeaux si lisses qu'on les aurait cru plaqués à la gomme, moulaient un crâne petit, un peu plat, et cachaient les oreilles. Et, n'était l'irréprochable raie qui rosissait en même temps que ses joues selon les émotions diverses, on aurait presque pu s'imaginer que la baronne portait une perruque ou, aux lumières, un casque en laque d'or. Elle avait de grands yeux bleus, froids, et une bouche qui riait mal. D'ailleurs, on ne pouvait appeler rire le rictus que faisait son visage quand il se détendait par politesse.

Ses mains, très particulières, à la paume charnue, aux doigts fuselés, aux ongles polis comme de petits coquillages bombés, mains inutiles, inactives, ne méritaient qu'une objective admiration. On reconnaissait dans les soins qu'elle donnait à ses ongles ce singulier souci de netteté, de brillant, qu'on pouvait remarquer dans le fini de sa coiffure. Elle passait plusieurs heures à sa toilette. Trois femmes de chambre s'empressaient autour d'elle. Après le bain parfumé, suivi de soins minutieux, après la mise des bas de soie blancs et des bottines de chevreau mordoré, la baronne revêtait avec méthode et dignité une lingerie très fine, bien chiffrée mais sans ornements. Puis, un peu lasse, elle jetait sur ses épaules un peignoir de « brillanté » blanc, et, ses femmes de service renvoyées, elle s'asseyait sur une chaise, pour fumer une cigarette qu'elle tenait loin de ses doigts par le moyen d'une pince d'or à bague ornée de turquoises.

Le courrier, qu'un homme à cheval apportait de la ville voisine, arrivait presque toujours à ce moment. La baronne lisait ses lettres et, son écritoire de maroquin rouge ouverte sur ses genoux, y répondait aussitôt.

Ensuite, agenouillée sur un prie-Dieu en ébène recouvert de velours gros bleu, elle disait ses prières, lesquelles étaient longues et sans distractions, car elle s'adonnait à une piété minutieuse et méthodique. Elle considérait, en effet, la reli-

gion comme le premier des principes qui doivent régir la vie d'une femme de qualité. Mais elle accordait à l'éducation de ses enfants, aux soins de sa beauté et à sa propre tenue dans le monde une importance presque aussi grande.

Quelques minutes seulement avant le déjeuner, vers une heure, elle achevait de s'habiller. Les servantes, comme des automates habilement réglés, lui présentaient sa robe, son corsage, ses épingles et sa cravate de dentelle. En cinq minutes, grâce à sa précision et à l'agilité merveilleuse des caméristes, la baronne était prête à sortir de sa chambre.

Qu'on fût à la ville ou à la campagne, elle ne portait jamais que des robes de taffetas, sauf pour le bal de la Cour, où le tulle était de rigueur. Taffetas puce à garniture chicorée, taffetas gorge de pigeon picoté de pois mats, taffetas bleu franc cerclé de « biais » assortis, taffetas vert d'eau et sucre d'orge pour les toilettes du soir, — toutes toilettes confectionnées par madame Paméla, la célèbre couturière parisienne, dont certains chefs-d'œuvre se payaient jusqu'à deux cents francs ! — Mais, dans son horreur du falbala, quand les robes arrivaient de Paris avec on ne savait quoi de gracieux et de libertin, la baronne, d'une main sèche et précise, rabattait les garnitures, aplatissait les ruches et les coquilles de dentelle, et, ainsi, conservait toujours, malgré la mode, un genre bien personnel. C'était encore par principe qu'elle avait fait ce choix exclusif du taffetas : il ne se chiffonne jamais.

Le fait est que le baron lui-même n'eût jamais pu se figurer sa femme tant soit peu chiffonnée. Il l'avait épousée par amour et pour sa beauté. Vif, gai, ardent et passionné, d'une intelligence cultivée, d'un caractère tout différent de celui de la baronne, il remplissait à la petite Cour grand-ducale de W..., — petit pays voisin du Limbourg et de la Prusse rhénane, — des fonctions peu définies par son titre de grand maréchal, mais multiples, importantes de par son influence et de par sa valeur propre. Il adorait ses deux enfants, Alain et Godelieve, et se consolait ainsi des désillusions qu'avait peu à peu infligées à son amour conjugal le caractère entier, raide et dominateur de la baronne.

Les enfants de M. de Grootekerke ressemblaient à leur père : celui-ci n'aurait jamais eu à faire preuve envers eux de sévé-

rité si leur mère ne les avait élevés, avec autorité, principes, systèmes et gouvernantes, sans souci de l'accord de toutes ces méthodes entre elles et des gouvernantes avec le caractère et la nature des deux enfants.

La baronne donnait à l'hygiène le rôle principal dans cette éducation : — « Un esprit sain dans un corps sain », disait-elle, jugeant les choses de haut. — Seulement, les moyens employés, suivant ses ordres de potentat, n'étaient pas toujours appliqués avec bon sens. Les enfants se promenaient-ils, il fallait les sortir de la ville, les mener au grand air, sur les routes, afin qu'ils ne respirent pas de « miasmes ». Or de telles routes sont presque toujours éloignées des villes, — c'était le cas à W.... — et, pour les gouvernantes qui redoutaient la marche, la plus proche devenait toujours la meilleure : « ainsi, pendant toute leur petite enfance, Alain et Godelieve respirèrent à pleins poumons l'air du dépotoir municipal. « Un enfant doit peu manger : « il ne faut pas lui charger l'estomac », autre principe de la baronne en vertu duquel Alain et Godelieve mouraient de faim entre les repas. Ils étaient devenus voleurs de victuailles, « chipeurs » de dessert, cachant les vieilles croûtes ramassées au déjeûner, pillant dans les buffets sucre, moutarde, biscuits, « achards ». — qui étaient les *pickles* de l'époque, — et, au jardin, pendant la saison, radis, carottes et fruits verts.

Par contre, la baronne, les jours de grand congé, pour récompenser leur sagesse, leur offrait un goûter chez le pâtissier de la Cour. Elle les menait elle-même, toujours sereine, vers l'indigestion. Aux deux affamés, dont les pupilles s'agrandissaient de gourmandise devant les tartes et les babas, elle disait : « Maintenant, mes enfants, mangez tant que vous voudrez ! »

Ces orgies cependant étaient plus rares que d'autres distractions beaucoup moins folâtres. « Les enfants doivent se familiariser avec la mort » : en vertu de quoi, on les voyait souvent prier pour les trépassés dans les caveaux de l'église. Accompagnés d'une gouvernante nerveuse, ils regardaient, bientôt indifférents, par la petite vitre ménagée devant la face des morts dont les cercueils étaient dressés contre les murs. Ce qui les intéressait surtout et les angoissait un peu, c'était

le fil de fer qui, partant de la main du cadavre, aboutissait à la sonnette d'alarme. Si elle allait tinter pendant qu'ils étaient là!...

Une fois par mois, « purge », — et l'on avait congé jusqu'à midi. — Dans le baquet de bois de cèdre, — *tub* de cette époque, — refroidissait le pot rempli de jus de pruneaux au sené laxatif. On buvait du bouillon d'herbes, on mangeait du veau à la chicorée et de la marmelade de pommes... C'était un jour de fête, dont Godelieve et Alain se réjouissaient à l'avance, car on ne travaillait pas, ce matin-là.

De ces principes et de plusieurs autres, les enfants ne retiraient, au moral, ni bien ni mal. Quant à leur estomac, il finit par s'adapter à ces extrêmes...

Leur toute petite enfance n'avait pas été fort gaie. Godelieve était née en 1850, à Paris, où son père remplissait les fonctions d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès du Prince président.

La nourrice fut une belle Tyrolienne, qui maintenait sa forte poitrine par un corset de velours noir, lacé de galons d'or; elle dissimulait peu ses jambes sous une courte jupe de drap vert, mais complètement son chignon brun sous le *Ringelhaube*, petit bonnet en brocart d'argent richement brodé, avec deux singulières cornes dirigées vers la nuque. Un jour, la nourrice, peu timide malgré les sourires des Parisiens, voulut franchir les grilles du jardin des Tuileries, comme tant d'autres bonnes qu'elle y voyait entrer, leur poupon sur les bras. Le factionnaire la toisa : « On ne passe pas! » dit-il. Et, comme elle insistait, il croisa la baïonnette : « Halte-là! Les masques n'entrent pas ici! »

Ce fut tout ce que Godelieve connut jamais de Paris, sur la foi de son frère, de cinq ans plus âgé qu'elle. Les Grootekerke, en effet, retournèrent à W..., et leur vie se passa entre cette minuscule capitale et le château de Looken, distant de quelques lieues.

Le plus ancien souvenir personnel de Godelieve était le trajet en berline entre W... et Looken. Alain voyageait avec elle; ils avaient défense d'emporter aucun jouet. Une fois, Alain, avant de monter en voiture, montra à sa sœur un petit hussard rouge, en bois, qu'il avait fixé sur l'essieu du train

arrière avec un peu de cire : il espérait le voir atteindre ainsi le château de Looken. Au premier arrêt, les enfants coururent s'assurer si le petit soldat était bien en place : il n'avait pas bougé. A la deuxième halte, la cire ramollie ne le retenait plus qu'à peine. Que faire? Le prendre et le cacher dans la voiture? Impossible. C'eût été une désobéissance rigoureusement châtiée par la baronne. Le cœur gros, les enfants se contentèrent de consolider le jouet comme ils purent. Hélas! à l'arrivée, plus de hussard rouge! Ils en furent émus aux larmes, sous le regard inquisiteur de leur mère que cette sensiblerie agaçait. Dans la suite, à chaque déception causée par l'étroite sévérité de la baronne, Alain et Godelieve murmuraient : « C'est comme pour le hussard rouge!... » Et ils se comprenaient, sans plus...

La neige, le froid, encore la neige et la glace, voilà ce qui restait surtout à Godelieve comme permanente impression d'enfance. Elle se souvenait à peine des étés, guère plus que s'ils n'avaient point existé. Elle ne se rappelait clairement que ces hivers interminables, où, malgré les rotondes de fourrure, les capuchons d'hermine, avec ses jambes nues en chaussettes de soie, elle gelait sous ses courtes robes décolletées en broderie anglaise, surtout à la maison où rien ne la protégeait qu'une pèlerine de batiste.

Un jour de dégel passager, vers la Noël, Godelieve dut aller voir, comme de coutume, son grand-père maternel, le marquis de Buzancy, qui demeurait en face des Grootekerke, dans un vieil hôtel familial. La rue, sous la neige jaunâtre, n'était qu'un vaste sorbet au café : Godelieve, emmitouflée dans une superbe douillette de velours noir doublé de rose, — cadeau du grand-père et « venant de Paris », — fut commise, pour la traversée de la rue, aux bons soins de Prosper, l'homme de confiance.

Prosper porta Godelieve, ses quatre ans et ses beaux atours, à bras tendus, comme un bouquet. Mais, au retour, mademoiselle, qui s'était sentie grandir entre les deux haies de laquais en culotte et bas de soie, ne consentit jamais à se laisser porter. Elle s'arracha violemment des bras de Prosper et courut patauger dans le sorbet au café; et, comme le serviteur osait l'appeler « mauvaise mioche », elle se mit en colère. « Mauvaise mioche », elle! Il lui fallait une vengeance. Avec rage, elle se

roula dans la boue : « Et maintenant, comme on allait gronder Prosper!... » Mais se fut Godelieve qu'on fouetta.

La baronne s'acquitta de la correction avec une souple badine de jonc. Quand elle vit sur la peau fine de l'enfant des zébrures rouges en croisillons, elle pensa que sa fille « se souviendrait », et elle se retira, la conscience en repos.

Les enfants voyaient peu leurs parents : Alain travaillait déjà beaucoup avec un précepteur, et Godelieve restait la proie de ses bonnes et gouvernantes étrangères. Tout, à la maison, était réglé au métronome. A sept heures du matin, Godelieve, été comme hiver, prenait un bain glacé dans le baquet de bois de cèdre qui sentait le bon crayon; puis, habillée en robe décolletée, un gros tablier gris cachant sa chair de poule, elle se mettait à l'étude jusqu'à neuf heures. A ce moment protocolaire, les enfants allaient baiser la main de leurs parents.

Dans un grand lit à colonnes que surmontait un baldaquin de damas rouge frangé de jaune, le baron et la baronne ressemblaient au roi et à la reine des contes de Perrault. Les enfants entraient dans cette chambre avec un saint respect, presque sur la pointe des pieds. La baronne, que sa nuit calme n'avait point décoiffée, vêtue d'un « canezou » de taffetas blanc tout bouillonné au col et aux poignets de crépines blanches, droite sur son séant, le dos appuyée contre un oreiller largement armorié, déposait un instant sur ses genoux l'*Imitation de Jésus-Christ*, pour tracer de ses belles mains potelées, au front d'Alain et de Godelieve, un rapide signe de croix. Elle s'informait ensuite si leurs prières avaient été dites, puis elle les envoyait à leur père, d'un signe de doigt. Celui-ci, encore endormi, allongé, tout petit, à côté de sa superbe moitié, embrassait les enfants en grognant un amical « hum! hum! » d'une bouche en cul de poule.

Le baron, que ses fonctions retenaient au palais grand-ducal, menait une existence particulière. Vers onze heures, il déjeunait seul, dans sa chambre, servi à la française. La plus grande joie de Godelieve était d'assister à ce repas. Échappant à ses gouvernantes, sous le prétexte d'aller « au fond du corridor », elle courait en catimini chez son père. Outre qu'elle mourait de faim et était fort gourmande, elle recherchait ces moments, si rares dans sa vie, où son petit cœur, avide de

tendresse, trouvait moyen de se satisfaire. Mais, dès qu'elle avait embrassé son père, elle s'amusait à tripoter les cannes : c'était son plaisir habituel; dans un coin de la chambre, rangées sur une longue table, elles ne lassaient point son admiration. Il y en avait une dizaine, de jonc et de bois précieux, avec des poignées et des manches délicieux et variés, des pommes en cristal de roche, taillées à facettes, ou toutes rondes et pressées par des griffes d'or; une autre en lapis-lazuli bagué d'acier damasquiné: une autre encore au bec-de-corbin d'émail turquoise incrusté d'ornements de vermeil; enfin celle qui plaisait le plus à Godelieve, la canne en bois de citronnier dont la béquille, souvenir allégorique d'un ami savoyard, représentait deux marmottes d'or jaune jouant à cache-cache, si bien ciselées qu'elles paraissaient deux bestioles blondes et vivantes, et si bien posées au flanc de leur montagne que le tout formait un manche sans saillies et agréable à la main... Pendant que Godelieve furetait ainsi dans la chambre de son père, celui-ci, vêtu d'une robe de chambre rouge et d'un caleçon serré sous le genou à la manière des culottes de gala, écrivait sur un petit bonheur-du-jour, tout en chauffant ses tibias, devant une grande cheminée. — Cette cheminée passait pour un grand luxe et une originalité : c'était la seule qui existât à W..., où l'on n'usait que de poêles.

On apportait le déjeuner du baron sur un plateau en argent où, sous de lourds couvercles, fumaient les légumiers à compartiments. L'odeur succulente des mets traînait dans les corridors. Le jour des saucisses grillées, Godelieve se hâtait encore davantage :

— Papa! papa! qu'est-ce que vous me donnerez si je devine ce qu'il y a là-dedans?

— Un gros baiser, ma fille!

— Et puis encore?

— Une chiquenaude.

— Et puis encore?

— Un peu de ce qu'il y a sous le couvercle.

— Eh bien! ce sont des saucisses, papa!

Et elle battait des mains.

— Oh! Godelieve! si maman savait que je te donne des saucisses!...

— Ah bien? Nanni m'en apporte bien tous les soirs!

— Ta nourrice t'apporte des saucisses tous les soirs! (Le baron était stupéfait.) Et d'où les sort-elle, mon enfant?

— Mais de la cuisine, papa!... Un rond de *Knackwurst* [1]!... vous savez bien qu' « ils » en ont tous les soirs, du *Knackwurst* : alors, comme Nanni sait que je l'aime et que j'ai toujours faim, elle m'en monte un rond sur du pain noir... Oh! un tout petit rond, sur un tout petit bout de croûte... seulement, papa, ce qu'elle n'a pu manger à cause de ses trois dents, vous savez bien!... Et, si je dors, elle met le rond sur mon oreiller, pour quand je me réveille... Quelquefois ça graisse : c'est ennuyeux à cause de maman, si elle venait... Mais comme elle ne vient jamais!...

Le père demeurait interdit, regardait avec mélancolie sa fille en pensant à cette mère si distante, si sévère — et « qui ne venait jamais! »

— Mon enfant, c'est très lourd, le *Knackwurst*, sais-tu? — affirmait-il enfin. — C'est malsain, même.

— Oh non!

— Je t'assure que maman ne permettrait jamais, et qu'elle gronderait très fort Nanni.

Mais Godelieve avait passé son bras au cou de son père et, câline, lui caressait l'oreille, en réclamant son droit à la saucisse.

Si la saucisse restait défendue toute l'année, par contre, le boudin était autorisé, au moins une fois l'an. Il faut dire que c'était le boudin du Roi!... Vers la mi-novembre, anniversaire de quelque jour glorieux de cet ancien temps où le grand-duché de W... avait été un royaume, un majordome du palais, à livrée mirobolante, entrait au salon par la porte ouverte à deux battants, — « à l'heure des lampes », c'est-à-dire vers cinq heures; — il présentait aux familles dont les ancêtres furent jadis témoins de la puissance royale un immense plat d'argent, où, en couronne, s'arrondissait le « boudin du Roi », — boudin de sanglier, très noir, dont, tous les ans, le grand-duc envoyait une aune à la baronne, — avec un bouquet de violettes, — les premières des serres grand-ducales, — élé-

1. Saucisson fumé.

gamment fiché au milieu du boudin... Et, ce soir-là, au dîner, les enfants en pouvaient manger à discrétion.

Un jour, avant d'aller chez son père, Godelieve qui avait volé du sucre sur un plateau oublié à l'office, l'enfouit dans sa poche. Le baron, par hasard, la frôla de la main :

— Mon enfant, qu'as-tu de si dur dans ta poche ?

— Une bobine, papa.

Et elle rougit fort.

— Montre-la-moi donc, Godelieve !

Quatre morceaux de sucre tombèrent sur le tapis. Son père, doucement, lui fit comprendre l'indignité du mensonge, faute contre soi-même à la fois et contre les autres, et surtout contre celui qu'on prétend aimer entre tous, — « son papa »...

Godelieve se jeta en sanglotant dans ses bras et l'embrassa éperdument. Elle eut presque une crise de nerfs.

Le baron soupira d'avoir une fille si gourmande et si sensible. Combien elle souffrirait, plus tard!... En attendant, à seule fin de renforcer son speech d'une sanction utile, « pour qu'elle se souvienne », il la priva, bien à contre-cœur, d'une promenade projetée au Jardin Zoologique.

Chez Godelieve donc, la question « bouche » était prépondérante : comme les pauvres, elle ne se réjouissait vraiment que de manger.

Une fois par mois cependant, un dîner chez leur grand-père dédommageait les enfants. Dîner presque de gala, servi à la française, avec une profusion d'argenterie massive et brillante sur le beau damas blanc d'un nappage de Saxe. A ces repas-là, on mangeait de tout à sa faim. Quand arrivait le plat sucré, flanqué de deux superbes gâteaux différents, Godelieve regrettait toujours de ne point avoir un estomac de rechange, afin de pouvoir en manger davantage.

Avec les consolations de la gourmandise, Alain et Godelieve trouvaient chez le marquis la compagnie de leurs cousins de Buzancy, qui y vivaient avec leur mère, la comtesse douairière de Buzancy. Les quatre enfants se rencontraient sans cesse dans ce vieil hôtel : il leur semblait un paradis de gâteries et de jeux.

C'est là qu'était organisé, chaque année, un fameux arbre de Noël, tout surchargé de lumières, de brimborions à la mode allemande, de mandarines, — fruits rares encore et considérés

comme exotiques. — Ah! l'indélébile souvenir pour ces cerveaux d'enfants que cette fête du *Christkindl*[1]! L'attente fiévreuse dans la salle à manger sombre, la porte du vestibule soudain grande ouverte sur cet éblouissement, les chants de *Heilige Nacht*[2] et d'*O Tannenbaum!*[3] accompagnés sur l'harmonium par la baronne elle-même, les tables rangées en rond, recouvertes de linge blanc, chargées des présents tant désirés, la crèche mystérieuse au pied de l'arbre, avec les beaux rois mages dont l'un tenait une cassolette où fumait du véritable encens, les bergers vêtus de peaux de bêtes, les moutons laineux aux cornes d'or, saint Joseph et son établi, la Sainte Vierge et l'enfant Jésus, avec son sourire si doux et sa chair si rose, et l'Étoile, l'Étoile des Mages se balançant là-haut sans que l'on pût — ô miracle! — apercevoir le fil qui la suspendait juste au-dessus du divin groupe!

Une fois la surprise et l'admiration amorties, les parents embrassés et remerciés pour leurs cadeaux, les enfants recevaient la procession des serviteurs, majodormes, cuisinières, cochers, femmes de charge et de service, laquais en culottes cerise, bas de soie en des souliers à boucles toujours trop grands; et ce n'était pas pour Alain et Godelieve le moindre plaisir de la journée que de distribuer à chacun ses étrennes, avec un petit objet, présent personnel.

Il y avait aussi d'autres occasions d'allégresse. De par leur situation à la Cour, les Grootekerke allaient souvent dans le monde. Les enfants étaient alors admis à la « pose des fleurs » : — ils appelaient ainsi le dernier, le suprême embellissement de la toilette maternelle.

Quand M. Friquet, coiffeur de la Cour, arrivait, il trouvait les enfants tapis, en petits pauvres, dans un coin, et la baronne sous le lustre à cinquante bougies, dont l'éclat dorait la nacre de ses épaules immaculées, déjà ceintes d'un ordre à cordon bleu réservé aux *Hochgeborenen*[4] à plusieurs quartiers. Sa coiffure se composait, comme à l'ordinaire, de bandeaux descendant sur les oreilles et roulés en un chignon bas, à la mode du

1. Enfant Jésus.
2. « Nuit sainte... »
3. « Ô sapin !... »
4. « Personnes de haute naissance ».

temps. M. Friquet était chargé d'apposer sur la chevelure de sa belle cliente la parure de bal qu'il choisissait avec un goût réputé infaillible. dans l'armoire aux coiffures.

Godelieve regardait, bouche bée, la première femme de chambre ouvrir cette armoire où, le long d'une tringle de cuivre. les turbans, poufs et couronnes étaient suspendus... Turban « reine Blanche », en crèpe bleu de ciel avec frangettes d'argent; turban cachemire avec l'orgueilleux oiseau de paradis piqué de côté: nattes de velours rouge pointillé de perles blanches; couronnes aplaties sur le front, gonflées en touffes de roses sur les oreilles; d'autres en légers feuillages d'où coulaient des cascades pourpres de violettes et de petits fuchsias; d'autres « à la Minerve », en feuilles de lierre à baies noires, d'autres « à la Cérès », en bleuets, etc... Au-dessous des couronnes, dans un tiroir, se trouvaient les guirlandes.

Les jours de gala à turban, la baronne abandonnait le taffetas, pour revêtir une robe de tulle. Elle piquait un bouquet entre ses seins, au milieu de son corsage, — à pointe par devant, court derrière et lacé: — jupes courtes aussi, rondes et modérément juponnées...

On entendait enfin dans l'antichambre la voix du baron :

— Agathe, êtes-vous prête? Il est l'heure.

— Je viens! — répondait la baronne.

Elle prenait ses gants, son court éventail de nacre, et alors. isolée au milieu de la chambre, devenait aux yeux éblouis des enfants « la Reine », étincelante de diamants.

Le chasseur, tout de vert habillé, au baudrier en bandoulière, au bicorne frissonnant de plumes de coq, venait annoncer :

— La voiture de Leurs Excellences est avancée!

La baronne tendait sa main, que baisaient Godelieve et Alain, et la vision disparaissait.

A voir sa mère si belle, si féerique dans ses atours, Godelieve ressentait une grande émotion ; elle se mettait soudain à l'adorer de tout son cœur, en lui reconnaissant le droit de tout exiger d'elle.

Les réceptions à l'hôtel Grootekerke même restèrent aussi dans l'esprit de Godelieve comme des chefs-d'œuvre de luxe et de bon goût. Le baron, dont l'imagination n'était jamais en défaut, avait organisé. entre autres fêtes, avec le concours de

la haute société, une série de tableaux vivants. Godelieve se rappela plus tard que des arabesques Louis XV entouraient la scène et formaient un cadre gigantesque au pied duquel elle-même et Louise de Buzancy, sa cousine, figuraient des Amours conduisant des papillons. Godelieve était en rose, Louise en bleu; des rubans assortis les liaient aux papillons de gaze et, à la fin de l'acte, deux grandes coquilles d'argent se refermaient sur les Amours, qu'une invisible main ramenait dans les coulisses.

Les grands dîners, pareillement, semblaient une féerie fastueuse. La baronne avait la prétention de tenir la meilleure table à W...; son cuisinier était français. Alain et Godelieve qui, naturellement, dînaient à part, ne manquaient jamais d'aller admirer la belle ordonnance du couvert et le fameux surtout des grands jours.

— Il n'est jamais trop tôt pour former le goût des enfants aux bonnes manières et les garder du vulgaire et de la mesquinerie, — disait la baronne. — C'est un corset qu'ils porteront sur leurs triviaux et bas instincts.

Le fameux surtout de grand gala avait été donné par un roi de Saxe à un Grootekerke, envoyé extraordinaire du grand-duc. Il représentait une pagode à clochetons en porcelaine de Meissen, parmi toute une foule de jolis magots qui, avec des chapeaux pointus et des ombrelles, se promenaient sur des rochers coniques ombragés de palmiers : d'autres petits Chinois jetaient du grain aux poules; d'autres encore voisinaient avec les lamas, les biches et les dromadaires porteurs du thé de la caravane. Pas un de ces détails n'échappait aux enfants. Ils savaient le nombre exact des pièces qu'on tirait de l'énorme écrin de maroquin rouge aux fers dorés. Un plateau en miroir ovale, que bordait une balustrade de vermeil ciselé, soutenait cette pièce rare et lui donnait l'aspect d'une île verte et fourmillante de monde au milieu d'une eau limpide. Sur la belle nappe damassée, des lignes de sable de couleur dessinaient une ornementation symétrique et compliquée. Une lourde vaisselle d'argent et des réchauds trapus attendaient leurs plats montés. Aux deux bouts de la table, des hanaps anciens, ouvrés dans le genre teutonique, vomissaient des bouquets bien réguliers de fleurs artificielles qui s'alliaient à merveille avec l'apparat d'un tel service.

Mais ce que les enfants préféraient à tout, c'était les assiettes de « bonbons à surprises », en sucre fin, où le mauvais goût des papillotes dorées et argentées atteignait à l'ingéniosité la plus grotesque. On y reconnaissait des chars d'empereur, des tours de Pise, des galères royales, des chapeaux de berger enrubannés de bleu, le buste du grand-duc, le Moulin de Sans-Souci... Ces sucreries avaient un tel succès que certains parents, avant de quitter la table, en fourraient dans leur mouchoir ou dans leur poche, afin de les rapporter à leurs enfants, en souvenir et témoignage du luxe effréné des Grootekerke.

Après le dîner, Alain et Godelieve venaient au salon apprendre à se tenir dans le monde, et « à faire des frais ». Ils baisaient les mains des dames à la ronde, et même celles des prélats, quand il y en avait, à cause de leur robe et de leur caractère sacré. Ils faisaient, l'un des saluts, l'autre de petites révérences gauches, en passant les pralines et les pastilles de chocolat « de Paris », dont ils volaient quelques-unes : — elles finissaient par fondre dans leurs mains moites avant qu'ils eussent trouvé l'occasion de les manger. — On complimentait les enfants sur leur bonne mine, même lorsqu'ils étaient jaunes comme des coings, et de vieilles douairières s'évertuaient à leur découvrir des points de ressemblance avec les Grootekerke et les Buzancy de leur lointaine jeunesse.

Mais Alain et Godelieve surveillaient leur mère du coin de l'œil, et, quand elle leur faisait le moindre signe, — même avec son dos! — ils filaient se coucher, en passant toutefois par la salle à manger, pour tenter, devant les laquais attendris, les dernières et plus importantes rafles de « bonbons à surprises » et vider le fond des verres, surtout de ceux de *Jungfraumilch* [1], dont la forme les enchantait plus que leur contenu.



A neuf ans, Godelieve n'était pas jolie : on la trouvait séduisante, cependant. Elle avait gardé cette minceur longue qui, dans sa petite enfance, la faisait ressembler à un insecte pattu. La grâce et la souplesse de son corps avaient prospéré avec la

1. Vin du Rhin.

vivacité même et, si l'on peut dire, l'agilité de son intelligence. De grands yeux bruns, très légèrement à fleur de tête, s'ombraient de cils lourds.

L'arc fin et fourni de ses sourcils déterminait bien la passion et l'énergie. Sa figure avait l'ovale allongé des femmes de Mostaert et, sur ses joues fraîches, juste au-dessous des yeux, brunissaient deux grains de beauté. Un nez aux ailes pincées lui donnait un air méfiant, tandis qu'une bouche petite et charnue paraissait à la fois demander un baiser et chercher à le donner. Mais le point le plus important, à coup sûr, était le menton. On eût dit d'un fruit, d'une petite pomme ferme et nette. Il saillait, indépendant presque de ce visage, — particularité qui n'était rien, qui était tout : — il signalait, en effet, l'intrépidité, la volonté, l'amour de la bataille, même de l'agression, et tous les défauts et toutes les qualités... Car ce menton donnait à ce visage quelque chose de sensuel et aussi de réservé.

Les mains de Godelieve avaient également leur caractère singulier. La paume en était charnue, mais les doigts, trop longs déjà pour leur minceur, — vraies baguettes blanches et rudes, — se terminaient carrément, — autre signe, encore, de sensibilité et de volonté.

Ses institutrices désespéraient d'elle à cause de sa paresse et de ses violences. L'une d'elles, qui s'en était plainte à la baronne, avait été fort mal reçue. Madame de Grootekerke, après avoir infligé à sa fille une punition sévère, avait dit à cette malencontreuse personne :

— Mademoiselle, quand une élève n'obéit pas à sa maîtresse, c'est que celle-ci ou n'a pas de prestige ou n'est pas intelligente. Dans l'un ou l'autre cas, il lui vaut mieux de quitter la partie.

Godelieve, cruelle, continuait de faire aux institutrices quelques niches et d'inciter son frère aux pires plaisanteries. Ils appelaient cela « la guerre aux Pintades ».

Leurs observations injustes la rendait folle. Elle saisissait alors ce qu'elle trouvait sous la main et le leur lançait à la tête. Puis, honteuse de ne pas se posséder, elle aurait voulu faire des excuses, s'amender. Mais ces éternels visages de bois sec, souvent malveillants, quelquefois tristes, arrêtaient son élan.

L'une de ces institutrices, une Anglaise molle, de mauvaise santé, et que l'exubérance de son élève fatiguait, inventa de calmer Godelieve en lui donnant des morceaux de sucre imbibé de laudanum : l'enfant entrait alors dans une douce somnolence et la gouvernante pouvait lire son roman et soigner sa migraine.

Et cependant Godelieve aimait! Elle aimait les êtres les plus disparates. Son père d'abord, son frère ensuite, son cousin Adrien, sa cousine Louise, sa bonne Nanni, le vieux postillon. Elle leur ouvrait les trésors de son cœur comprimé, chaud et généreux. Si, à tout prendre, sans qu'elle s'en doutât, elle ne chérissait pas sa mère, du moins avait-elle de bons amis parmi ses professeurs : — M. Julius Worms, professeur de dessin, et sa famille, dont elle avait fait la connaissance on ne savait comment, le maître à danser, M. Desrat, — et l'on y pouvait ajouter la fille de journée, qui venait une fois par semaine « faire les cuivres » de toutes les chambres... Pour eux, Godelieve se serait jetée au feu. Elle avait envers tous des attentions délicates, veillant, par exemple, à ce que ses professeurs eussent une collation bien servie et qu'on mît en hiver une boule d'eau chaude dans la voiture qui les ramenait à la ville. Elle leur offrait de menus cadeaux et parfois même de plus riches, — bijoux, chapelets, médailles, — et souvent elle se trouvait affectée de leur refus discret.

Grande était la politesse de Godelieve à l'égard de ses maîtres; elle les comblait de fleurs dérobées aux serres et soigneusement cachées dans un petit carton : — « Pour madame votre maman, monsieur Desrat!... » — « Pour votre sœur, monsieur Julius!... »

Très douée pour les arts, elle ne s'appliquait à aucun, sauf à la danse : M. Desrat avait toute satisfaction, assurait-il, avec son élève.

Ces leçons de danse se prenaient chez le grand-père. Louise et Alain, Godelieve et Adrien formaient un charmant quadrille. Les deux garçons habillés de velours noir, culotte et veston, petit col blanc, cravate cerise étroite et plate, escarpins à boucles : les deux filles, en robes décolletées de mousseline blanche, à trente-six volants légers et bouillonnés, bas de soie blancs à jour, cothurnes de prunelle noire, avec des

rubans croisés sur le cou-de-pied. Monsieur Desrat, petit homme sec et alerte, dans son habit dont les basques voltigeaient au vent des pirouettes, arrivait, sa pochette sous le bras, le pied droit glissé en avant, le gauche en équerre, les mollets trop maigres dans des bas bien tendus sous la jarretière de soie noire à boucles d'argent guilloché comme celles de ses souliers découverts. Après les salamalecs distribués au marquis et à ses élèves, du bout de son archet il rangeait ceux-ci sur une seule ligne et leur enseignait les « positions », les pas, le maintien, les révérences et les saluts de côté. Puis, attaquant un air vieillot, il leur faisait faire des battus, des passe-pieds et des chassés-croisés et quantités d'autres mouvements individuels et d'ensemble. Il chantonnait en s'accompagnant :

Trois pas, du côté d'la porte !
Trois pas du côté du lit !...
Une, deux ! Saluez d'la sorte,
Et puis revenez ici !...

Les enfants riaient, étourdis. Ah ! que leur petites chevilles reçurent d'impatients coups d'archet ! Et pourquoi Godelieve, soudain sérieuse, était-elle si fière, au bras de son cousin, quand il l'accompagnait en grande pompe, au « salut final », faire la révérence à leur grand-père ?

Les grandes fêtes religieuses de l'année réunissaient encore les cousins. Après Noël, Pâques était la plus importante. Le vieux marquis, en souvenir de sa mère polonaise, donnait, après la grand'messe, un « bénit », — plantureux repas qu'on mangeait debout, en pèlerins, en commençant par le traditionnel œuf dur. Les scènes de la vie de Notre-Seigneur s'érigeaient en saindoux immaculé et dont les moules anciens étaient précieusement conservés dans le trésor des cuisines. Les arrivants abordaient les hôtes en disant : « Christ est ressuscité ! » Ceux-ci répondaient : « Alleluia ! » On se baisait sur la bouche, à l'orientale. Certains jugeaient l'usage inconvenant, l'esquivaient : on se moquait d'eux.

Généralement ces réunions se terminaient par une comédie dont les enfants étaient les acteurs et, le plus souvent, les auteurs en collaboration. Une fois, ils écrivirent en vers fran-

çais, tout un drame : *Roland trahi*. Godelieve fut l'auteur applaudi de cette apostrophe d'une héroïne : « O Roland, mon bien-aimé, tu n'es vraiment pas gêné!... » Car Roland voulait à toute force l'embrasser avant de mourir...

Plus ils avancèrent en âge, plus les cousins se réunirent pour toutes ces fêtes et anniversaires familiaux, et plus aussi ils s'aimèrent assez exclusivement pour n'avoir pas le moindre désir de rechercher d'autres amitiés parmi les enfants de leur âge.

Les vacances, naturellement, groupaient d'une façon plus intime encore les deux familles au château de Looken, chez le marquis, dans les bois et la fraîcheur des collines du Hainaut.

Looken était un vieux château sans style, mais confortable, auquel, la beauté du jardin et la majesté des arbres prêtaient une certaine grandeur. Son parc s'étendait, d'une part, sur une plaine verte de prés et de marécages, et, de l'autre, sur un coin de collines assez pittoresques pour que les enfants lui eussent donné le nom de « petite Norvège ». Ils affectionnaient fort cet endroit, d'où ils prenaient plaisir à admirer le coucher du soleil. Encore bien petite, Godelieve allait s'asseoir sur un « pic », pour voir la grosse boule rouge descendre, descendre, puis embraser l'horizon, disparaître, enflammer le ciel, rosir les petits nuages blancs ou parfois les grosses nuées d'orage. L'imagination de l'enfant y voulait voir des villes de féerie, des êtres fantastiques, monstrueux ou charmants...

Sur le devant du château, d'opulentes corbeilles de fleurs s'allongeaient, symétriques, suivant l'ordonnance d'un jardin français. Il y avait, au centre de ces parterres, un bassin dont un gros bourrelet de pierre grise dessinait le contour ovale. Une vasque, au socle trapu, s'élevait en son milieu et laissait couler sa jupe d'eau débordante sur les feuilles bronzées des nénuphars, avec un petit bruit de soie froissée si léger que, même la nuit, il s'incorporait au silence.

Godelieve aimait ce jardin, cette vasque dont l'eau remuante reflétait si drôlement son image brisée. Elle y nourrissait des poissons rouges, qu'elle pêchait quelquefois avec une ligne armée d'une épingle recourbée. D'autres fois, elle

faisait des pâtes onctueuses avec la mousse verte des conferves, ou s'intéressait aux têtards qu'elle prenait à la main sans dégoût.

Louise et Godelieve, qui couchaient dans la même chambre, y complotaient les farces à faire à leurs gouvernantes. Les petites filles se levaient sournoisement de grand matin, avant le réveil réglementaire qui était à six heures, pour aller courir dans la rosée, se promener seules dans les endroits favoris en cueillant des bouquets champêtres. Puis elles rentraient, les souliers mous d'humidité. Elles gardaient leurs pieds brûlants et gonflés dans cette moiteur jusqu'à l'heure du déjeuner. Alors, seulement, elles quittaient sans crainte leurs bottines enfin sèches. Les nuits lourdes d'août, lorsque, ni l'une ni l'autre, étendues sur leurs lits, elles ne pouvaient arriver à s'endormir, à cause de la chaleur, elles versaient en pluie sur leurs draps l'eau du broc et vite se recouchaient dans cette buée. Oh ! l'hygiène de la baronne!

Les garçons, eux, se croyaient des messieurs, par accès. Ils avaient quatorze et quinze ans : ils fumaient déjà en cachette. Ils lisaient aussi bien Musset que Platon ou Fenimore Cooper et parlaient entre eux des charmes de la belle princesse Z..., — une voisine fort coquette.

Quand Godelieve, qui avait un penchant pour Adrien parce qu'elle le trouvait « joli », venait lui demander de jouer avec elle et Louise, il répondait dédaigneux :

— J'aime pas les petites filles!

Le baron, pendant les vacances, vivait beaucoup avec ses enfants. Ils l'adoraient, car il savait les amuser par mille inventions joyeuses ou instructives. Il y avait, entre autres, les « coquins pendus », le « jeu de la guerre » et les « bâtons moulus ». Pour les premiers, — distraction des jours de pluie, — on fabriquait des boules de papier mâché d'où pendait un onduleux serpentin de papier qu'on lançait violemment au plafond, et, paf! s'écrasait la boulette, laissant pendre sa longue stalactite. Mais il y avait la manière pour ficher les « coquins pendus » à l'endroit précis : Godelieve, avec ses bras secs et nerveux, y excellait.

Le « jeu de la guerre » se déployait sur une grande table. Ce jeu, un peu cruel, consistait à ôter les ailes à des mouches sur

lesquelles le baron mettait en selle, avec un peu de colle, des hussards autrichiens et des cuirassiers français premier Empire, finement découpés dans du papier de couleur. — Des chefs-d'œuvre, ces petits soldats dont la mêlée divertissait fort les enfants.

Les « bâtons moulus » demandaient une plus longue préparation. On cueillait dans les bois des badines de noisetier, longues et bien droites, dont on incisait, après l'avoir frappée, « moulue » à manche de couteau, l'écorce en dessins réguliers, initiales ou autres ornementations. Puis on les enfouissait, un mois durant, dans le fumier. Au bout de ce temps, on allait, en grande pompe, retirer les bâtons moulus : l'écorce pourrie se détachait facilement, laissant sous elle un bois très blanc à côté de dessins noircis par la macération.

La baronne ne pouvait souffrir ces jeux, qu'elle déclarait grossiers, sales, pas « comme il faut », et qui salissaient les plafonds, les habits et les mains. Mais le baron, quand il s'agissait de l'amusement des vacances, ne se laissait nullement intimider et continuait à se délasser, avec les enfants, de ses propres affaires. Il allait jusqu'à construire dans le parc des fours en terre glaise pour y faire cuire du *Kaiserschmarn*[1], et à organiser, dans les branches des arbres surplombant la rivière, des cités lacustres.

C'est ainsi que Godelieve et Alain, élevés avec la plus grande sévérité et les méthodes les plus rigoureuses, connurent cependant bien des joies de l'enfance, joies dont l'imagination bienveillante du baron faisait tous les frais.

Ils eurent tous un petit jardin à cultiver; à chacun échut une couleur particulière : à Louise le blanc, à Adrien le rouge, à Alain le rose, à Godelieve le bleu, la couleur « la plus difficile », — et ce fut alors, pour elle, la recherche de toutes les plantes à fleurs bleues, la nigelle, — qu'on appelait « Gretchen derrière les buissons », à cause de son cœur bleu d'innocence entouré d'une fine collerette verte, — les lupins et les aconits, les pieds-d'alouette hautains, — avec leurs petits éperons défensifs bleu d'outremer ou turquoise éclatant; — les plumbagos sombres et velus, les myosotis drus, les lins éphémères, les sauges royales, — sauges bleues, combien rares alors!

1. Sorte d'omelette au raisin, coupée en petits morceaux et rissolée.

A la fin des vacances, il y avait un concours, et le jardinier chef distribuait les prix sous forme de graines pour l'an prochain.

Les filles eurent aussi une laiterie, Godelieve apprit à fabriquer des fromages, qu'avec impatience elle surveillait dans sa chambre même : elle voulait voir les transformations de ce lait gras qui se divise en crème et petit lait et finit en une pâtée innommée qu'elle baptisait « fromage à la pie », dont elle mangeait par acquit de conscience, et dont elle forçait tout le monde à goûter.

Le jeudi, on allait dans les bois pour « explorer ». On emportait des vivres, et même des ustensiles à « faire bouillir le pot ». En route, le baron racontait des histoires ou encore faisait faire des « bouquets du petit Poucet ». C'est-à-dire qu'on réunissait les plus petites fleurs des champs en un bouquet lilliputien : le baron mettait à sa boutonnière, grand honneur, celui qu'il avait jugé le plus digne du « Prince Colibri ».

On marchait encore. Les aiguilles rousses des sapins craquaient joyeusement sous les pieds, tandis que l'odeur de résine pinçait le nez, ravigotante. Sur le tronc des gros arbres abattus, la mousse mettait une fine nappe verte parsemée de faînes déchiquetées, restes du repas propret des écureuils.

Dans un coin propice, on déballait les vivres, et l'on goûtait en faisant beaucoup plus de saletés que les écureuils.

A cinq heures, le vieux cocher Stözel, avec la voiture, venait chercher « la compagnie ».

La baronne, dont c'était l'inviolable heure de sortie, allait volontiers au-devant des enfants. Extrêmement élégante toujours, elle descendait de la calèche jaune. Elle posait à regret ses petits souliers étroits en cuir glacé sur le tapis pourtant bien onctueux des aiguilles de sapin, en regardant autour d'elle avec l'air de se demander : « Mon Dieu, où vais-je donc pouvoir marcher?... » Car la baronne n'aimait guère la nature. Mais, très pieuse, elle la considérait comme l'œuvre de Dieu la plus directe : elle l'appréciait pour cette seule qualité.

A peine avait-elle fait avec précaution une vingtaine de pas qu'elle regardait encore, de plus en plus inquiète, autour d'elle, attendait quelques instants, consultait sa montre, et déclarait :

— Mes enfants, c'est l'heure ! Rangez tout.

Cette voix avait une puissance magique : en un clin d'œil, les enfants réapparaissaient des profondeurs du bois ; paquets, vaisselles, paniers, tout était en ordre, ficelé, prêt à être placé dans la voiture, le baron lui-même !

Stözel, qui avait mis pied à terre, débouclait les guides de l'anneau du mantelet, les ajustait et remontait sur son siège avec la pompe d'un officiant. Il était trop au large dans ses bottes, dans ses culottes de peau noire aux petites poches brodées en feston sur les cuisses et dans son gilet de soie puce piqueté de menus bouquets de roses, ouvert sur une chemise blanche et garni de deux rangées de boutons qu'enjolivaient des portraits peints de la Sainte Vierge. Une très courte veste jaune de postillon bâillait sur ses reins. Des guerres de l'Empire Stözel avait gardé une physionomie particulière qu'accentuaient deux cadenettes grises encadrant sa figure rasée et sèche. Son front et ses cheveux étaient recouverts par une sorte de bonnet de soie mauve dont il cherchait à cacher le pompon en plaçant très en arrière un vaste chapeau de cuir bouilli. Il conduisait à l'ancienne mode, « au fouet », avec précision et une telle maestria qu'il avait toujours l'air de mener l'Impératrice au sacre.

Pour rentrer à Looken, la voiture suivait la grand'route laquelle, en un certain endroit, se trouvait infestée par l'odeur d'une tannerie. Longtemps à l'avance, la puanteur des peaux se présentait, pour augmenter dans un crescendo insupportable au moment où l'on passait devant l'établissement.

Le baron, quand il était seul avec les enfants, prenait une traverse : il évitait ainsi la fabrique. Mais la baronne ne connaissait, en toutes choses, que le droit chemin : aussi, au retour, empilés dans la calèche, à côté et en face de leur mère, à laquelle ils n'auraient point osé se plaindre, les enfants se contentaient-ils de sortir leur mouchoir et de se moucher un peu longuement. Godelieve, qui n'avait pas le cœur solide, se sentait réellement incommodée. Assise sur la banquette de devant, elle regardait de loin, avec terreur, les arbres, les coins de verdure, puis le poteau indicateur où l'odeur nauséabonde commencerait à s'affirmer. Plus on approchait de la tannerie, plus Godelieve devenait nerveuse : elle pâlissait. La place qu'elle occupait, assise à reculons, — et son trop bon goûter

peut-être, — augmentant son malaise, elle verdissait. Alors la baronne, qui savait à quoi s'en tenir, ordonnait, d'une voix tranquille :

— Godelieve, tourne-toi!

Et l'enfant, docile, se penchait hors de la voiture.

Le même fait se renouvela plusieurs années de suite, à chaque promenade. Jamais sa mère n'eut la pensée — ou, si elle l'eut, elle la repoussa comme une faiblesse — de la faire changer de place. « Il faut, disait-elle souvent, prendre les inconvénients de la vie tels qu'ils se rencontrent; sans cela, plus tard, on est une poule mouillée, on n'a aucun caractère... »



Une de ces années-là, le fils de l'intendant fut ordonné prêtre. Il obtint de célébrer sa première messe dans l'église de son village. Tous les gens de Looken assistèrent à cette cérémonie à laquelle la baronne réussit à donner toute la pompe nécessaire. Ce fut un grand jour de fête. On eût dit une noce; et, d'ailleurs, c'étaient des noces spirituelles.

Après la cérémonie, le jeune abbé reçut à la table de son père tous les assistants de marque. Il avait à sa droite la baronne, à sa gauche sa mère, en face de lui son père et le baron. Il bénit le repas à haute voix, puis il garda le silence presque tout le temps. Mais les invités devinrent vite bruyants : ils burent et mangèrent beaucoup. Une ribambelle de verres s'alignaient devant eux, où coulaient les riches et précieux vins de France et les gais vins du Rhin. Derrière chaque assiette, se tenait debout, sur sa pointe coupée, un citron du plus frais jaune, au sommet duquel était fichée une petite branche de myrte. Cela donnait au couvert un aspect de fête antique et très particulier. Godelieve regardait l'abbé constamment. Elle caressait, de temps à autre, son citron d'une main tendre, — un citron bien à elle, dont elle pourrait faire tout ce qu'elle voudrait, même le manger par tranches pour en sentir sur ses dents l'amertume si amusante!

A la fin du repas, le jeune prêtre s'évanouit de fatigue et d'émotion.

On fut obligé de l'emporter à quatre, drapé dans sa robe noire, les mains croisées sur son cœur. Il avait l'air d'un saint qu'on allait ensevelir. Godelieve en fut très émue : « S'il allait mourir?... Mourir après sa première messe! — pensa-t-elle. — C'est Dieu qui l'aura pris pour le réunir à ses anges... Je voudrais mourir ainsi... Mais comment dire la messe?... »



Aux environs de Pâques, si la température le permettait, on quittait W... pour passer les vacances à Looken.

On y arrivait avec un petit bagage, tout juste suffisant pour les quelques jours de fête durant lesquels les enfants respireraient, disait la baronne, un air nouveau, plus tonique. Le samedi saint, le baron envoyait chercher au village un panier d'œufs frais; la baronne tirait de sa malle une quantité de rubans de diverses couleurs : les enfants les mettaient en charpie et procédaient à l'emmaillotement des œufs de Pâques. Ils mouillaient ceux-ci légèrement, puis y appliquaient les fils de soie de couleur, choisis selon leur goût fantaisiste. Le baron, plus habile, y posait des monogrammes découpés dans du papier, ou des silhouettes d'animaux et de personnages grotesques. L'œuf, une fois recouvert de fils de soie, passait aux mains de la baronne: celle-ci l'enveloppait dans un morceau de mousseline blanche qu'elle nouait avec soin. Quand tous les œufs étaient ainsi habillés, les enfants les portaient à la cuisine, où ils les faisaient bouillir pendant un quart d'heure dans une marmite. Enfin ils les rapportaient tout fumants au salon.

Ah! la joie de tous ces petits doigts que l'impatience rendait insensibles aux brûlures! Il fallait bien vite dénouer la ficelle, déshabiller les œufs. O surprise! les uns semblaient en galantine, d'autres en marbre, d'autres étaient roses et bleus, verts et jaunes, et les dessins du papier restaient en blanc parmi les tons irisés. Il y avait aussi des ratages, causés par la « déteinte » irrégulière ou nulle de la charpie. Et souvent les œufs les plus vilains se trouvaient être justement ceux qui avaient donné les plus belles espérances. Godelieve en restait parfois attristée

pendant quelques instants. Elle avait touché de ses doigts inconscients à une déception, minime, mais réelle, inscrite sur une coquille fragile où son imagination avait attendu trop de beauté et trop de joie...

Le lendemain, le baron cachait ces mêmes œufs dans le parc. Et c'était des courses folles, des regards inquisiteurs, des fouilles fiévreuses au pied des grands arbres, sous les mousses, dans les roseaux. Chaque enfant avait un panier, et celui qui, en un quart d'heure, avait trouvé le plus d'œufs, recevait un prix.

II

Les années se succédèrent et les enfants grandirent. Alain et Adrien étaient déjà au collège de Copenhague, fort couru en ce temps-là. La baronne conservait à l'égard de son fils la même sévérité; elle ne s'écartait en rien des règles d'éducation morale qu'elle s'était tracées. Un printemps, Alain lui avait écrit :

Ma chère maman,

Nous mangeons au petit déjeuner du matin des tartines d'épinards. Je crois qu'elles ne me réussissent pas : j'ai des dérangements d'entrailles. Peut-être voudriez-vous bien m'envoyer du chocolat...

La baronne répondit :

Mon cher enfant,

Il ne faut jamais vouloir se distinguer des autres en réclamant des soins ou des égards particuliers. Je ne t'envoie pas de chocolat. Mais si les épinards continuent à ne pas te convenir, prie M. l'Économe de te donner un supplément de pain...

L'hiver suivant, Alain, s'armant de courage, écrivit :

Ma chère maman,

Nous avons eu un froid terrible, ce matin, à Copenhague. Mes oreilles, à la fin de la récréation, étaient gelées : j'ai dû aller me faire soigner à l'infirmerie. Certains de mes camarades ont des toques de fourrure. Je crois qu'elles coûtent un thaler. En achèterai-je une, si vous le permettez?...

Cette fois, sa mère consentit à « lui passer cette fantaisie ». Toujours sincère, elle était certaine d'agir pour le mieux, car, stoïque jusqu'à l'insensibilité morale, elle s'appliquait avec rigueur ses propres principes et jamais on n'aurait pu surprendre un signe de faiblesse chez cette étrange personne.

Godelieve, depuis le départ de son frère, échappait beaucoup moins à l'éducation maternelle, devenue plus directe et incessante. Mais, si elle obéissait de fait à ces exigences, son âme du moins ne capitulait jamais. Elle cédait avec une arrogance polie qui lui donnait un air de victime résignée, juge de son bourreau.

Quand sa fille eut dix ans, la baronne s'interrogea, en conscience, pour savoir si elle viendrait à bout de briser ce caractère et de le façonner à l'image du sien. Il lui parut qu'elle aurait de la peine à y réussir, surtout en ce qui concernait la piété héroïque. Aussi décida-t-elle, non sans regret toutefois, de mettre Godelieve au couvent. Louise, sa nièce, y était depuis un an, et s'en montrait enchantée : ce qui convenait à Louise devait convenir à Godelieve...

En apprenant cette nouvelle, l'enfant pleura beaucoup. Il lui semblait qu'un plus grand malheur n'aurait pu la frapper. Elle se réfugia dans sa chambre et promena son regard autour d'elle avec désespoir, comme si elle se fût sentie abandonnée de l'univers entier, choses et gens... Au couvent!... Autant la donner à des bohémiens!

Quand il fallut embrasser son père pour lui dire adieu, ce fut avec amertume qu'elle effleura sa joue. Comment! ce père qui prétendait l'aimer tant, l'abandonnait ainsi! Elle oublia, en un instant, toutes les bontés qu'il avait eues pour elle et lui en voulut inconsciemment de son manque de caractère. Le baron s'attrista, car il comprit ce qui se passait dans cette petite âme sauvage et qui le jugeait. Mais il se contenta de soupirer et n'en dit rien à l'enfant, encore moins à sa femme.



De ce départ Godelieve garda toujours une impression pénible, que le temps lui-même n'atténua pas. Non qu'elle

eût jusqu'à présent été si heureuse ; mais ce qu'elle avait quitté, c'était « la maison », le jardin, l'hôtel du grand-père, Looken, toutes les choses enfin où s'étaient accrochées un peu de cette passion et de cette tendresse dont son cœur abondait et qu'elle n'avait pu donner aux humains familiers de son enfance. Et puis, elle regrettait aussi la bonté de son père, — hésitante, il est vrai, et comme honteuse, mais enfin la bonté, — les chatteries de la nourrice Nanni, le soir, et, plus que tout, cette indépendance secrète qu'elle s'arrogeait, malgré sa mère et malgré ses gouvernantes.

Une fois entre les murs du couvent, dans le grand silence triste et maussade où la cloche des heures et du règlement lui faisait mal à entendre, elle se sentit matée. A quoi bon protester, se regimber ? Ne lui avait-on pas mis la camisole de force de la discipline, en même temps que cette affreuse et funèbre robe de cachemire noir, traversée de galons noirs, barreaux de son âme et de son corps prisonniers ?... Et cette résille marron, qui réprimait ses grandes boucles, et ces gants de filoselle noire, et ce voile pour aller à la chapelle !...

Elle fut aussitôt comme un peu morte, — morte à tout élan, à toute joie, à tout désir, à tout espoir.

Brimée par les anciennes, sans en souffrir, elle les méprisa de ne pas comprendre la douleur de son cœur et elle resta isolée, volontairement fermée à toute avance amicale.

Pour tromper sa misère, elle se mit au travail avec acharnement et fut une élève exemplaire. Au bout de trois mois, elle recevait le « ruban de sagesse » ; au bout de six, elle entrait dans la Garde d'honneur de la Très Sainte Vierge, — forme de la Congrégation réservée à son âge.

Elle devint, presque subitement, très pieuse, au moment où on l'admit à préparer sa première communion. Tellement serrée par la règle, elle fut amenée, sans s'en douter, à se livrer à ce Dieu de bonté et d'amour dont il lui était parlé sans cesse. Elle lui offrit les émois de sa nature ardente et le trop-plein de son cœur. Sa vive imagination alla de préférence aux saints et aux saintes les plus exaltés, les plus mystiques, aux martyrs et aux contemplatifs. Elle prit un grand plaisir à lire l'Apocalypse, le Cantique des Cantiques, l'Imitation, les Psaumes de David, l'Ecclésiaste.

— Mon enfant, il faudrait suivre, à la sainte messe, les prières liturgiques, — lui disait la Mère surveillante, — ce sont les plus belles.

Mais Godelieve préférait encore les exercices de sainte Gertrude :

Si vous désirez présenter au Seigneur, à la fin de votre vie, la robe immaculée de l'innocence baptismale et le sceau de la foi chrétienne dans son entier et sans brisure, célébrez la mémoire de votre baptême et excitez en vous le désir de renaître en Dieu par la sainteté d'une vie nouvelle...

« Il faut renaître en Dieu », se disait Godelieve, à laquelle sa candide enfance apparaissait maintenant bien digne des supplices de l'enfer!

Regarde vers moi afin de me reconnaître, ô ma colombe! Je suis Jésus, ton ami le plus cher. Ouvre-moi le plus intime de ton cœur. Je suis la contrée qu'habitent les anges et ma beauté est incomparable .. Celle qui consentira à m'aimer, je veux l'unir à moi et je l'aimerai avec ardeur...

Et Godelieve donnait son cœur à Jésus, pour être aimée de lui. Mais, le soir, quand, dans son lit à rideaux de contonnade blanche, elle se blottissait entre ses gros draps rudes et que la Mère Sainte Exupère éteignait les lampes, en disant d'une voix de fausset : « Cœur de Jésus, cœur de Marie, je vous donne mon esprit, mon cœur et ma vie », elle le sentait bien lourd, son propre cœur! Elle le sentait chargé d'une rancune mal définie contre la vie, contre ses parents, contre le couvent qui l'oppressait.

Elle fit sa première communion avec toute l'ardeur de son âme généreuse. Elle espionna ses mauvais instincts pour les dompter, ainsi que sa violence naturelle; tous les défauts qu'elle se croyait, elle les combattit, jusqu'aux moindres imperfections, avec tout son courage, toute sa ténacité, ne refusant plus rien à Dieu.

Le grand jour, elle s'éveilla dans un rêve :

« O Dieu! je vais donc approcher de votre sanctuaire... ô Dieu, je veille sur vous avant le lever du jour... O Jésus, vous êtes mon véritable et complet amour... A l'heure de la mort, souvenez-vous de moi et secourez-moi, Seigneur! »

Elle s'étonna seulement, tant elle fut heureuse, de ne pas mourir de tout ce bonheur. La sérénité de son visage, son recueillement, la ferveur qu'elle montra en s'approchant de la sainte table, frappèrent ses parents, venus pour la cérémonie.

« Dieu lui ferait-il la grâce de l'appeler, un jour, à la vie religieuse? » se demanda la baronne. Elle l'espéra, dans sa foi rendue encore plus vive par un si touchant spectacle. Plus que jamais la vie terrestre n'était pour elle que la condition nécessaire du Paradis, et l'heure de la mort celle du repos sur le sein de Dieu.



Peu de temps après sa première communion, Godelieve eut pour maîtresse de classe une religieuse dont l'ascendant augmenta encore son mysticisme.

Cette religieuse de grand mérite, de charme divin, et de vertus discrètes, passait inaperçue parmi tant d'autres : la sensibilité exceptionnelle de Godelieve la poussa vers cette sainte femme, comme le cours d'eau se précipite naturellement vers la mer.

Exaltée par les livres de piété, elle s'éprit pour la Mère Marie des Anges d'une tendresse passionnée. Elle pensait constamment à cette religieuse, dont elle baisait le voile à la dérobée et la main quand elle avait le bonheur de pouvoir la saisir; dans les corridors obscurs, elle l'attendait pour se jeter dans ses bras, sous un prétexte quelconque : « Ma mère, ma mère, oh! que je vous aime!... »

Quand la religieuse chantait à la chapelle, Godelieve pleurait à chaudes larmes et, pour elle, offrait à Dieu dans ses prières jusqu'au sacrifice de sa vie.

De son côté, la Mère Marie des Anges eut sur cette enfant « l'influence ». Intelligente, pondérée, d'une grande élévation de caractère, elle dirigea doucement cette exaltation dans un sens convenable au genre de vie que la jeune Godelieve devait mener : elle apprit à son élève à prier en chrétienne, et non en femme névrosée, à se dévouer froidement et à considérer le bonheur, c'est-à-dire le devoir, comme un perpétuel état de

sacrifice. De cette âme généreuse, elle obtint plus qu'elle ne demandait : car la piété de Godelieve s'accrut et, à quatorze ans, elle faisait, en elle-même, le vœu d'entrer au Carmel.



Les vacances affaiblirent quelque peu ces fermes propos.

Quand Godelieve revit Adrien, — il venait d'avoir vingt ans, — et qu'elle regarda sa belle figure sérieuse et séduisante, ses yeux sévères qui devenaient si tendres, à l'occasion, le trouble entra dans son âme.

Cette année-là, les Grootekerke et les Buzancy se rendirent ensemble à l'île de Walcheren, où ils louèrent une maison, à Domburg : de leurs fenêtres, ils pouvaient voir la plage immense et mélancolique, sectionnée par des jetées basses, des brise-lames et de grands piquets noirs émergeant à marée basse. Derrière les vagues menaçantes, le pays semblait s'enfoncer, protégé contre le flot par la ligne jaune des dunes.

Les enfants connurent les joies bruyantes des bains en troupe affolée. De gros chevaux les traînaient, jusqu'à ce que l'eau dépassât leur poitrail, en des chariots paysans d'où les baigneurs s'élançaient à la nage. Souvent des barques les emmenaient pêcher au large.

Le soir, ils dansaient au Kursaal.

Godelieve était devenue une jeune fille assez grande, très mince ; elle avait conservé, avec ses membres d'acier trempé, sa grâce et son agilité. Sa figure longue, presque enfantine, restait mélancolique à cause de ses yeux aux paupières lourdes et malgré ses deux grains de beauté symétriques sur les pommettes, points de joie qui surprenaient en ce visage calme et pur.

Adrien, très sensible au charme féminin, remarqua bien vite la beauté originale de sa cousine et subit l'attrait si délicat de toute sa personne : il y a des êtres dont le corps est aussi significatif que le visage ; Godelieve était de ceux-là. Simple, gaie, spontanée, cette âme riche rayonnait, elle réchauffait, elle attirait, elle absorbait la sympathie de tous ceux qui l'approchaient.

Sa voix était délicieuse. Elle jouait du piano et dansait parfaitement, — toutes qualités pratiques, fort utiles pour débuter sur les planches du monde. La baronne devenait fière de sa fille. Elle lui savait gré de garder en tout et toujours une note juste et des manières distinguées.



— Louise, sais-tu que Godelieve est tout simplement adorable! — confia, un jour, Adrien à sa sœur.

Louise, ravie de ce que ce frère admiré par elle avec passion pût goûter à ce point son amie, eut l'imprudence de le dire à Godelieve.

Celle-ci ne sourcilla point à cette confidence, mais elle resta, tout le jour, perdue dans un rêve ; le soir, en s'endormant, elle se représentait Adrien, ce beau jeune homme, svelte, élégant, à la figure sévère rendue plus grave encore et plus prestigieuse par l'autorité d'un silence coutumier, cet être, enfin, qui lui plaisait plus que tout autre, — et elle conclut : « Être aimée de lui, ce serait le bonheur! »

Adrien, sous le charme de sa cousine, lui adressa de discrets compliments, des vers, lui fit des confidences... Et, si ces galanteries n'avaient pas été naturelles entre cousins, on aurait pu croire qu'il lui faisait la cour. En réalité, il l'aimait.

Godelieve le sentit. Elle devint plus réservée et plus gauche. Louise, même, la taquina sur ce changement d'attitude.

Un soir que Godelieve, au Kursaal, valsait avec Adrien, elle lui rappela les leçons de danse de M. Desrat et les coups d'archet sur les chevilles... Il avait eu bien raison, cet excellent Desrat! Comme ils volaient joliment, ce soir, les deux cousins, aux bras l'un de l'autre!

— C'était le temps, Adrien, où vous « n'aimiez pas les petites filles », vous vous souvenez?

— Moi? J'ai toujours adoré les petites filles, au contraire... les petites filles comme vous, Godelieve!

Godelieve rougit, eut chaud, puis froid : sa tête tourna, elle dut prier Adrien, sous un prétexte quelconque, de la ramener à sa place. Puis elle se sentit très bête : qu'allait-il croire? Il

avait sûrement parlé au hasard, et voilà que, tout de suite, elle imaginait : « C'est une déclaration!... » S'il s'apercevait de son émotion, comme il allait la trouver sotte!... Cette pensée la préoccupa toute la soirée.

Jusqu'à la fin de la semaine, bien qu'émue d'une joie nouvelle, Godelieve se surveilla. Mais les occasions ne manquèrent pas qui mirent en présence l'une de l'autre ces deux amitiés d'enfance, et, peu à peu, elles se muaient en amour.

Le dimanche suivant, le baron organisa une excursion où l'on ferait le tour de l'île. Dans un singulier véhicule qui ressemblait à un corbillard réformé, tant était longue la caisse à soupentes et à ferrures Louis XV ouvragées, les enfants et le baron quittèrent Domburg, le matin, de bonne heure.

Déjà les femmes de Walcheren en habits du dimanche, se rendaient à l'église. De loin, sous le soleil léger, on voyait briller les plaques d'or de leurs bonnets de dentelle. Elles marchaient deux par deux, raides comme des poupées mécaniques, les hanches énormes sous de grosses jupes plissées, les bras nus, forts et violacés, tant les serraient au-dessus du coude les manches de leurs jolis et multicolores corsages trop sanglés. Sages, blonds, roses, engoncés, eux aussi, dans leur costume d'apparat, les enfants suivaient, puis les hommes, vêtus à l'ancienne de noir ou de brun, cravatés de rouge, avec un gilet clair, de larges plaques d'argent sur la ceinture, de gros boutons d'or filigrané au col, un chapeau haut de forme tout poilu sur des cheveux blonds, longs, coupés à la Van der Weyden... Les Grootekerke et les Buzancy regardaient avec intérêt, autour d'eux, cette île fertile et verte se creusant au-dessous du niveau de la mer contre laquelle se levait seul le mesquin bourrelet gris des sables. Des files de grands peupliers trop hâtifs, uniformes, maigres, dessinaient les héritages. Les arbres grêles se crispaient, suppliants, dès qu'ils étaient assez hauts pour dépasser l'horizon des digues et se détacher sur le ciel. « O vents, semblaient-ils gémir, terribles vents de notre pays, ayez pitié de nos branches! Voyez, nous ployons sous votre souffle, depuis notre naissance. Pas un de nous n'est droit! Ayez pitié, nous sommes vos esclaves!... »

On traversait maintenant des villages joujoux, propres et frais; on passait les barrières nombreuses où il fallait, encore

et toujours, acquitter péage. Enfin, de loin, on découvrit, dans la brume dorée derrière laquelle se voilait le soleil, les clochers de Vere.

Les promeneurs descendirent et allèrent entendre la messe dans la salle exiguë d'une simple maison, tandis que les cloches de la cathédrale appelaient pour le service protestant. Bon catholique, le baron trouva une consolation à cette infériorité confessionnelle en racontant aux enfants que Napoléon avait de cette cathédrale fait une écurie. Maintenant encore une cloison de planches la divisait en deux parties, dont l'une était occupée par le culte réformé. Entre ces murs ébranlés par les conquêtes, le souvenir du grand Empereur dominait toujours.

Sur le port minuscule, les enfants saluèrent les pêcheurs amis qui les avaient emmenés en mer. Leurs bateaux amarrés se reposaient aujourd'hui, moules monstrueuses collées aux parois des quais; les maisons, protégées par de gros arbres tordus, découpaient sur le ciel leurs pignons aux degrés doubles.

Plus loin, à l'auberge d'Orangezone, des poupées au visage d'innocence, aux jupes cloches, mirent le couvert. Les gros bras violets apportèrent des sardines, du beurre, des œufs et du café qu'on laissa bouillir lentement sur la table dans une chaudière de cuivre.

Au dehors, sous les grands arbres penchés de la cour, le soleil piquetait le gazon de tendres lumières. Dans le fond, à travers les arbres, s'apercevaient les clochers de Vere. C'était champêtre, calme, charmant.

Adrien, ayant passé familièrement son bras sous celui de sa cousine, proposa à Godelieve une petite promenade. Ils marchaient sur l'herbe odorante, insoucieux de leurs pas, liés par leur commune sympathie, enveloppés par la douce tiédeur de cette journée. Un vent plus frais bientôt fit voler autour de sa tête les cheveux de Godelieve : le couple atteignait le haut de la digue.

— C'est beau! — murmura le jeune homme.

Et la jeune fille sentit son étreinte se resserrer.

— Godelieve...

Il hésita un peu et, soudain, se retournant pour la regarder tout entière :

— ... Je vous aime.

Sans répondre, elle ferma les yeux. Il lui sembla que ces paroles l'ensevelissaient délicieusement et qu'elle allait mourir dans les bras d'Adrien.

On les appelait. Ils rejoignirent le baron, la main dans la main, en courant.

Le retour fut silencieux. La mer du Nord s'étendait devant eux, grave d'une solitude immobile que ne troublait le mouvement d'aucune barque. Ils longèrent, près de villages enfouis dans la verdure, des propriétés moisies d'ombre et de mélancolie et des étangs glauques où se traînaient des cygnes désœuvrés parmi les feuilles rousses. Mais Adrien et Godelieve ne ressentaient point la mélancolie de toutes ces choses : elles leur paraissaient radieuses parce qu'eux-mêmes étaient heureux.



Le lendemain, les Grootekerke et leurs cousins, retournèrent à W..., par Bruges.

Godelieve, envoûtée d'amour, traversa la ville dans un rêve. Il se mit à pleuvoir, et tout le monde se lamenta. Mais, mon Dieu! à Godelieve, qu'est-ce que cela pouvait donc bien faire? Qu'il fît beau ou qu'il plût, désormais lui importait peu. Elle savait qu'Adrien l'aimait! Il le lui avait dit en la pressant de ses bras : « Je vous aime!... » Elle se répétait ces paroles avec la ferveur, avec le recueillement d'une communiante. Elle fermait les yeux pour mieux en retrouver en elle-même l'intonation, mieux revoir cet émouvant regard d'Adrien, et l'expression de cette belle figure énergique et désarmée, pénétrée de la douceur et de l'abandon que donne le pur amour.

Godelieve ne prêta attention ni au beffroi, ni aux carillons, ni aux verts remparts plantés d'arbres opulents, ni au « lac d'Amour » perdu dans la vapeur blanche d'une fine ondée. Elle s'étonna un peu qu'Adrien put goûter toutes ces choses et s'y intéresser. Qu'étaient, en effet, ces futilités en comparaison de leur bonheur intime?

Dans l'église Notre-Dame, où ils entrèrent en bande, Adrien

regarda longuement les tombeaux d'or de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. Il appela Godelieve distraite pour lui en montrer la richesse et lui en expliquer la grandeur. Cet or patiné, quel charme pour le toucher de la vue! Quelle grave tranquillité dans le repos de ces preux, dont la vie n'avait été qu'une lutte persévérante! Et ces symboles naïfs, à leurs pieds : un lion pour le père, un dogue et un lévrier pour la fille... Force et fidélité unies jadis pour le bien et la gloire de leur pays...

Godelieve écoutait Adrien, de toute son âme : cette union de la force et de la fidélité deviendrait la leur, un jour... Elle Godelieve, serait ce mince et frêle lévrier... Et, avec ravissement, elle admira le lion paisible, mais fort, qu'elle aimait.

Elle était trop heureuse. La devise des preux : *Je lay empris, bien en aviengne*, se détachait sur son fond d'or avec un air de ténacité agressive; mais, contre un mur proche, une autre devise, plus moderne, s'offrit à Godelieve : *Tout n'est que vanité, mensonge, fragilité*... Ah! elle l'avait chantée, celle-là, au cours de ses cinq années de couvent! mais sans la méditer jamais... Aujourd'hui, où elle connaissait ce que les religieuses appellent le « bonheur profane », la lecture de cette maxime lui causa un malaise inconnu. Était-elle bien vraie, après tout? N'avait-elle pas été inventée pour le seul usage des couvents et des cloîtres, afin de soutenir, de fortifier l'esprit de sacrifice et de renoncement?... Ah! ce serait affreux que tout vraiment fût fragile, vain, mensonger. Ce serait affreux de souffrir... Elle sortit de son rêve, tenaillée par un doute, déjà désenchantée. Excessive dans son exaltation, aussitôt elle désira mourir, avant de souffrir! Elle était sûre qu'elle ne saurait pas supporter la douleur. Alors, désolée et honteuse de son peu de foi, elle s'agenouilla : « Mon Dieu! (et elle serrait les mains avec ferveur) que votre volonté soit faite... Mais laissez-moi être heureuse un peu!... »

La pluie avait cessé. Un clair soleil à travers les verrières illuminait l'église de couleurs diverses; Godelieve tout à coup, distraite de ses tristes pensées, demanda à faire la traditionnelle visite à l'hôpital où se trouvent les chefs-d'œuvre de Memling.

Dans la salle du chapitre, son regard tomba fortuitement

sur un petit triptyque dont le volet de gauche représentait un prince à la toque de fourrure ornée d'un bijou, en armure d'acier sous un manteau de velours rouge rejeté sur l'épaule. D'une main, ce seigneur tenait une épée, et, de l'autre, une petite enclume symbolique avec son marteau. Son visage grave et charmant ressemblait à celui d'Adrien d'une façon si frappante que, sur-le-champ, le baron et les enfants surnommèrent plaisamment ce dernier « le Saint de Bruges ».

En sortant de l'Hospice, on s'arrêta, le long du canal, près du Béguinage, où l'on n'entra pas, l'heure s'avançant. Au coin du pont, un saule pleureur s'inclinait devant les voyageurs, petit, humble, avec des gouttes d'eau au bout de ses branches affligées. Malgré lui, l'arbre lamentable participait à la joie de vivre épandue dans la nature; la lumière jouait joliment dans ses feuilles, comme la joie du bonheur présent dans le cœur de Godelieve.

Tout à côté se trouvait une boutique de chaudronnier-brocanteur : Adrien y entra pour acheter une petite théière en cuivre jaune, au ventre rebondi, et un vase de Chine, un « ming » au vif décor vert, dont s'éclairait l'étalage. Il appela sa cousine et lui présenta les deux bibelots en équilibre sur ses mains.

— Qu'en pensez-vous, Godelieve? — murmura-t-il.

— Je les trouve charmants et ils vont si bien ensemble!

— Comment cela?

— Oh! un sentiment... je ne sais trop pourquoi!... la couleur, peut-être?

Adrien hésita, rougit un peu, et, lui mettant la théière et le « ming » dans les bras :

— Pour monter notre ménage..., — dit-il tout bas.



De ce voyage Godelieve garda un souvenir complexe de béatitude torturée. Le bonheur d'aimer ne la possédait déjà plus tout entière. Une sorte d'imagination inquiète déformait ses souvenirs les plus charmants. Par exemple, si elle se rappelait avec émotion qu'à Bruges, en longeant les remparts,

sous les arbres feuillus, Adrien l'avait saisie par la main, — comme pour l'empêcher de tomber, — maintenant elle pensait qu'il eût été meilleur pour eux d'avoir glissé ensemble, doucement, le long du talus gazonné, jusque dans ces eaux vertes aux mousses glauques, d'avoir été happés, enveloppés, étouffés par les mille petites pattes de ces lentilles d'eau qui cachaient de façon si plaisante les mortelles profondeurs... Fin romantique!...

Aussi les derniers jours de vacances, à Looken, lui furent-ils, cette année-là, plus mélancoliques. Elle avait ressenti des émotions si violentes, si complètes, qu'en très peu de temps elle avait passé de l'enfance à l'âge fait, sans transition. Ces choses trop nouvelles l'avaient profondément troublée. D'autre part, la prochaine rentrée au couvent la désespérait : quitter sa famille et perdre sa liberté, c'était déjà dur, mais quitter Adrien devenait une vraie souffrance.



Le jour de la rentrée, un tel abattement la prit qu'elle ne put manger. En vain, sœur Virginie avait-elle essayé de la faire parler quand, dans le grand parloir, elle lui apporta la chaufferette traditionnelle où fumaient l'encens, le genièvre et l'eucalyptus, afin qu'elle grimpât dessus et se désinfectât.

— Nous chassons le Malin des vacances, mademoiselle Godelieve! — répétait la vieille sœur qui, dans son âme candide, croyait que l'encens et le genièvre étaient des antiseptiques aussi efficaces pour l'âme que pour le corps.

« Hum! hum! — pensait Godelieve, — le Malin des vacances... Quel prince Charmant! »

Et il avait fallu s'en séparer... Allait-elle pouvoir vivre sans lui?

Elle passa quelques jours dans une sorte d'extase, sans volonté, sans énergie, ressassant son rêve, oubliant presque de manger et de dormir. Son âme s'exaltait à ses souvenirs. Leur acuité, cependant, s'amortit peu à peu, avec la reprise des exercices quotidiens et la routine de la règle. Mais, plus elle se rejetait dans l'amour de Dieu et le désir du sacrifice, plus

elle se sentait troublée en sa conscience. Toujours très sincère, elle se demanda comment allier dorénavant ses promesses de vie religieuse et son amour pour Adrien. Son confesseur, à qui elle s'en ouvrit, la releva, d'abord, de son vœu imprudent, puis lui recommanda « de veiller, d'écouter et de comprendre la voix de Dieu ».

A la retraite de fin d'année, la jeune fille fit scrupuleusement son examen de conscience. Elle demanda à Dieu la lumière, s'approcha avec tant de ferveur des sacrements que la grâce divine descendit bientôt dans son âme troublée. Le jour des « résolutions », elle perçut qu'elle n'était pas élue pour la vie religieuse, et cela sans doute possible, car elle se réjouissait trop d'en avoir bientôt fini avec ces tâches monotones et de quitter cette sainte maison où l'obsédaient tant de scrupules. Elle se sentait maintenant presque une intruse, un peu en fraude dans le couvent. N'était-elle pas « à côté » de toutes les âmes si simples de ses maîtresses et de ses compagnes, et ne trompait-elle pas leur confiance, puisque sa pensée constante était ailleurs ?

COMTE DE COMMINGES

(A suivre.)

LA QUESTION DE MANDCHOURIE

Un immense couloir formé par deux plaines dont l'une penche vers les étendues semi-glaciaires de la Sibérie et l'autre vers les deltas semi-tropicaux de la Chine; un pays presque deux fois grand comme la France, plus que le double du Japon. Un climat continental à grands écarts; des côtes prises à peu près complètement par les glaces, plusieurs mois chaque hiver; des champs que les inondations engravent; des fleuves qui s'ensablent. Une population très éparse de quelque dix millions d'habitants[1], très mêlée, très métissée, pour un dixième au plus de Mandchous, pour une moitié environ de Chinois dans les villes et dans les bourgs, et pour le reste de Coréens, de

1. Voir la carte. La Mandchourie (du nom du peuple qui l'habite, *Mantcheou*) et encore *Tong-san-cheng*, les Trois Provinces de l'Est, — 942 000 kilomètres carrés, — est séparée, à l'ouest, du plateau de Mongolie par la chaîne du grand Khingan et de la province chinoise du Pé-tchi-li par la chaîne du Lou-chan; elle est isolée, à l'est, de la mer du Japon par le Chan-alin et par les montagnes de la Province maritime et de la Corée. — Richard (*Géographie de l'Empire de Chine*, Chang-haï, 1905) donne 8 ou 9 millions d'habitants (soit 9 environ par kilomètre carré). Alexander Hosie (*Manchuria*, Londres, 1904) 12 ou 13 millions. Même si l'on s'accordait sur le chiffre de la population stable, on discuterait sur le nombre des Russes et des Japonais, fonctionnaires, immigrants, soldats et gardes de chemins de fer, sur le nombre des Coréens, et sur les centaines de milliers de Chinois qui viennent pour labourer et moissonner, d'avril en septembre, puis repartent. Enfin la peste brouillerait toutes les statistiques avec ses décès mal enregistrés et l'exode qu'elle a provoqué.

Mongols, de Solons, de Douares, de Bouriates, de Goldes, de pilleurs Honghouze et même de tribus sauvages. Des migrations saisonnières de tâcherons chinois montant chaque printemps et descendant, la récolte finie; une terre trop légèrement labourée, moissonnée à la main et que sans méthode l'on déboise; en l'absence de routes, des pistes, où, par temps de gelée, péniblement circulent de mastoques chariots attelés de quatre ou huit mules. Des parcours impraticables l'été et l'automne, quand les pluies y roulent en rivières; un pays consommant sur place une grande partie de sa récolte qu'au surplus les autorités chinoises défendaient d'exporter par peur de la famine; un commerce local, chaque ville ayant son moulin, son huilerie, sa distillerie. Au total : le paysan retranché derrière les fossés et les talus dont il borde son champ contre l'empiétement de la piste, et, le froid venu, tapi dans sa maison aux fenêtres que calfeutre du papier collé : le citadin réfugié derrière une double enceinte de murs; la province isolée derrière la barrière de pieux qui autrefois la protégeait contre les hordes mongoles : à l'abri de tous ces remparts, une lente vie de chariots et de jonques, — telle est cette Mandchourie, d'où descendit sur Péking au XVII[e] siècle la dynastie actuelle des Ta-ts'ing, et qui, depuis quinze ans, a été le théâtre de deux guerres (guerre sino-japonaise, 1894-95; guerre russo-japonaise, 1904-1905), l'occasion de deux traités de paix (traité de Shimonoseki, 1895; traité de Portsmouth, 1905), d'une demi-douzaine d'accords (accord franco-japonais, 1907; accords sino-japonais, 1905 et 1909; accords russo-japonais, 1907 et 1910; accord américain-japonais, 1908) et de milliers de notes diplomatiques.

Étrange contraste entre le provincialisme assoupi de cette terre et le renom mondial de ses villes, Liao-yang, Moukden, Port-Arthur, entre la médiocrité de sa vie locale et l'ampleur des convoitises qu'elle éveille par le monde! On se bat en Mandchourie, on en traite, sans la consulter, et toutes les entraves, tous les essors que les grandes Puissances imposent par saccades à son développement, les indigènes les subissent sans les bien comprendre.

Quinze années de notre civilisation, ce fut pour la Mandchourie quinze années de désastres, de souffrances. Le

chemin de fer, après avoir servi à transporter les Russes et Japonais en armes, a propagé la peste à toute vitesse [1].

Foyer de guerre et d'épidémie [2], la Mandchourie a mauvaise réputation auprès des Européens et des Américains qui ne s'en occupent que quand elle est dangereuse pour leur santé ou pour leur tranquillité. C'est un pays qui nous a été surtout décrit par des correspondants de guerre ou des médecins, un décor de cadavres dépecés par les chiens et les oiseaux, jetés à la rivière ou entassés sur des bûchers que l'on pétrole, après le passage des armées ou du fléau. Comment ses frustes populations n'en voudraient-elles pas aux Russes et aux Japonais de toutes ces épreuves [3] ?

1. C'est par les wagons de 3e et 4e classe où s'entassent les voyageurs que le fléau a été transporté. La peste à la fin de 1910 désole Kouang-tcheng-tsé (jonction des deux réseaux, russe et japonais); le 1er janvier, deux cas se déclarent dans le train du Sud-Mandchourien (réseau japonais); le 5 janvier, la peste est à Moukden. Dans l'ignorance où l'on est de la durée de l'incubation, les porteurs de germes ne peuvent être dépistés et ils fuient au Nord vers les villes sibériennes de Tchita, de Blagoviechtchensk, à l'Est vers Girin et la Corée, au Sud vers Dairen et par le chemin de fer chinois, Moukden-Chanhaïkouan-Tientsin jusqu'à Péking et de là jusqu'au Chantoung.

2. La peste bubonique avait déjà sévi à Niéou-tchoang (Ing-kéou) en juillet 1899, probablement apportée par un bateau venant de la Chine du Sud. Elle disparut en octobre-novembre, ayant tué 2 000 personnes sur 90 000. Trois Russes, employés au chemin de fer, furent les seules victimes européennes. Cette fois, la peste pulmonaire a éclaté, vers la fin d'octobre 1910, dans les régions occidentales de la Mongolie où pullulent des marmottes très sensibles au virus. Les paysans s'enfuirent le long du chemin de fer apportant le germe, fin octobre, à la station frontière de Mandchouria, et, par Tsitsikar, jusqu'à Kharbine (8 novembre). Les Chinois alarmèrent les autorités russes trop tard pour que l'isolement des malades, l'incendie des maisons contaminées, l'installation de lazarets pussent circonscrire le fléau. Au dire des Russes, en raison de l'indétermination juridique du statut municipal de Kharbine, la prophylaxie fut contrariée par les ménagements que leurs administrateurs gardèrent à l'endroit des mandarins chinois. Mais surtout il s'agissait d'une population étrangement indifférente à la mort, n'ayant ni cette propreté ni cette peur du microbe qui fait des Japonais, si enthousiastes à mourir à la guerre sur un coup d'éclat, des dévots quotidiens de l'hygiène.

3. Un docteur russe de Kharbine raconte que les pestiférés chinois crachent sur les médecins afin de leur communiquer la peste. « Au début, dit le correspondant du *New-York Herald*, 2 février 1911, les gens attribuèrent les morts aux Japonais qu'ils accusent d'empoisonner les puits avec une substance blonde de façon à détruire les Chinois et à s'emparer de la Mandchourie. Cette légende paraît avoir pris naissance dans ce fait que les maisons infectées furent couvertes de chlorure de chaux. »

I

Après que la facile victoire du Japon, en 1895, eût prouvé au monde la faiblesse de la Chine, c'est en Mandchourie que fut inaugurée la politique des sphères d'influence; le « break up of China » n'est plus que rodomontade du passé dans les Dix-huit Provinces de la Chine; mais c'est une réalité qui survit en Mandchourie. Aux ambitions européennes, américaines, japonaises, elle offrait les mêmes avantages que les Dix-huit Provinces et quelques avantages singuliers.

Son golfe de Pé-tchi-li est une mer intérieure, cernée à l'ouest et au sud par deux des provinces les plus riches et les plus peuplées de la Chine, le Pé-tchi-li et le Chan-toung, presque close à l'est par la Corée. Au devant, pointe la presqu'île montagneuse du Liao-toung, excellente position stratégique qui surveille l'issue méridionale vers la mer Jaune; ses baies profondes offrent de sûrs mouillages, libres de glace tout l'hiver, mais, jusqu'à l'arrivée du rail russe, elles restèrent désertes faute de rivières pour les relier à l'arrière-pays. Symétriquement, de chaque côté du Liao-toung, deux fleuves, à l'ouest, le Liao-ho navigable pendant les huit mois où il n'est pas gelé, sur une longueur de 200 milles, avec son affluent, le Hun-ho, navigable sur plus de 100 milles; à l'est, le Yalou, navigable aussi puis flottable. A l'embouchure de ces deux fleuves, deux ports : Antoung sur le Yalou; Ing-Kéou (Yingtsé), sur le Liao-ho, échelle de Niéou-tchoang sise à 30 milles dans les terres. La grande plaine du Liao-ho, large d'une cinquantaine de kilomètres, longue de plusieurs centaines de kilomètres, est le plus ancien site peuplé et la plus ancienne voie de communication entre la Chine et l'autre pente de la Mandchourie, la plaine du Moyen Soungari, qui incline au nord vers l'Amour. Ces deux vallées offrent un bon et fertile terroir d'alluvions où poussent le millet dont le grain est la principale nourriture du peuple et des porcs, dont la tige sert à toute espèce de vannerie, de papeterie et de sparterie; les fèves dont on extrait l'huile et dont les résidus sont exportés au loin comme tourteaux à engrais; le maïs, le blé, le sarrasin, le lin, le chanvre, dans le nord; le riz et le coton au sud, et sur la

frontière de Mongolie, au nord-ouest, l'herbe des belles prairies pour chevaux, mulets, bœufs, moutons et chèvres. Entre ces plaines intérieures et la côte du Pacifique, la Mandchourie montagneuse est le pays du tabac, du ginseng, de la soie sauvage, des opulentes forêts de bouleaux, de frênes, de noyers, de saules, de chênes et de pins, et aussi des mines de charbon, d'or, d'argent, de plomb, de platine, d'antimoine et de fer.

Pour exploiter ces richesses, une main-d'œuvre de Mandchous, gaillards plus forts que les Chinois du centre, assez semblables de traits et de caractère aux Chinois du Nord, lents agriculteurs, économes et prolifiques; comme aides saisonniers, des coolies de la Chine du Nord, heureux de gagner dix à trente sous par jour. Pour défendre ces trésors contre les étrangers, une médiocre population, très panachée, n'ayant ni même langue, ni même culture, ni même histoire, ni même religion [1]. Et ce ne sont pas les instables immigrants chinois qui peuvent souffler au peuple de Mandchourie la tenace haine qui anime les Dix-huit Provinces contre le « diable étranger ». Aussi la pénétration pacifique des Japonais a-t-elle rencontré meilleure fortune en Mandchourie que dans la Chine du Sud, au Fo-kien, où, depuis quelque douze ans, ils prétendent à une sphère d'influence [2], où, malgré un grand nombre d'entreprises industrielles et d'écoles, ils sont restés à la côte : le Japon au Fo-kien se heurte à 23 millions d'habitants, densément serrés (191 au kilomètre carré); surtout, le Japonais ne peut attaquer cette province que par le front de mer. Dans la Mandchourie, plus proche d'ailleurs de son archipel, il a deux bases territoriales : le Kouang-tong, que la Chine lui a cédé à bail, et la Corée qui n'est séparée de la Mandchourie que par une rivière guéable, le Yalou.

Ce fut la grande faiblesse de la Mandchourie d'avoir, sur ses frontières de terre, deux peuples occidentalisés et par consé-

1. Le mandchou, idiome tongouse, diffère du chinois et du mongol; le bouddhisme lamaïte venu de Mongolie est la religion de la majorité des Mandchous, tandis que les Musulmans chinois forment le tiers de la population totale.

2. Le Fo-kien (120 000 km. carrés) est beaucoup plus petit que les trois provinces réunies de la Mandchourie (942 000 km. carrés), mais on peut le comparer à la seule province méridionale de Ching-king, qui est la zone où domine le Japon.

quent agressifs, la Russie et le Japon[1]. Attaquable par tous les bouts, la Mandchourie n'est pas un cul-de-sac comme les provinces chinoises du Pacifique où les étrangers qui les abordent n'osent s'aventurer à fond. Des rives de l'Amour et de ses affluents ou sous-affluents navigables, le Russe voyait miroiter la mer libre. Ainsi fut déterminée la fortune singulière de la Mandchourie entre les pays chinois.

La Mandchourie offrait encore l'avantage d'être voisine de Péking où rôdent toutes les ambitions internationales depuis qu'il est question du démembrement de la Chine : c'est à Péking qu'on l'a toujours forcée à céder. Depuis quinze ans, tour à tour, Russie, Japon, Amérique, tous les « protecteurs » de la Chine cherchent d'abord à se poster en Mandchourie, puis à s'y payer de cette tâche qu'ils commencent par proclamer désintéressée, mais qu'à l'usage ils trouvent si ingrate, si décevante qu'elle leur paraît mériter quelque solide compensation.

C'est la Russie qui a inauguré cette politique[2]. En 1891, le gouvernement du Tsar décide de lier par rail Saint-Pétersbourg et Moscou aux territoires que trente ans auparavant il avait gagnés sur la côte du Pacifique et au grand port de guerre et de commerce que, dès 1861, il avait commencé de bâtir sur le Pacifique, Vladivostock, « Dominateur de l'Orient ». L'entente avec la Chine a toujours été la politique traditionnelle de la Russie. Aussi, en avril 1895, intervint-elle, en faveur du Chinois vaincu, auprès du Japon victorieux. Le Japon accepta les conseils amicaux que la Russie lui donnait avec la France et l'Allemagne, et Saint-Pétersbourg fit alors reconnaître par l'Europe le principe de l'intégrité de l'Empire chinois. Le 24 juin 1895, un syndicat franco-russe se constituait sous les auspices de la Russie pour prêter à la Chine les 400 millions d'indemnité de guerre dont le Japon devait se contenter : ce syndicat provisoire devint la Banque russo-

1. Le Yunnan, le Kouang-si, le Kouang-toung sont voisins de notre Tonkin, et le Yunnan touche à la Birmanie. Mais Tonkin et Birmanie ne sont que des colonies où les Européens sont trop peu nombreux, et eux-mêmes trop en l'air, pour mener de là une politique agressive contre la Chine.

2. Cf. *Les Origines du Conflit russo-japonais*, par Cl. E. Maître, *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, janvier-juin 1904.

chinoise. Mais, par la convention Cassini et par un contrat entre la Chine et la Banque russo-chinoise (septembre 1896), la Russie se hâte d'obtenir de Péking « certains privilèges spéciaux en compensation de l'aide loyale fournie » et « pour faciliter le transport des marchandises entre les deux empires et renforcer la défense des frontières et des côtes ». L'autorisation de joindre la Transbaïkalie à la Province maritime en faisant passer le Transsibérien par territoire chinois, suivant la corde de l'arc que décrit l'Amour, est présentée comme devant servir à hâter le convoi des troupes russes au secours de la Chine si le Japon de nouveau l'attaque. Un oukase de juillet 1897 sanctionne la création de la Compagnie de l'Est-Chinois avec tous ses privilèges : protection de la voie ferrée par des troupes russes, propriété de mines, possession des terrains nécessaires à la construction, à l'exploitation et à la surveillance de la ligne : la Mandchourie commence de payer les bienfaits de la protection que la Russie impose au gouvernement de Péking.

Le Transsibérien pénètre dans la province de Hé-loung-kiang: tout aussitôt le Russe, reprenant le long du couloir la descente des Mandchous trois siècles avant, songe à gagner la Mandchourie méridionale pour se rapprocher de Péking et pour trouver un terminus meilleur que Vladivostock fermé par les glaces une moitié de l'année. Le 27 mars 1898, Pétersbourg obtient la cession à bail, pour vingt-cinq ans, de Port-Arthur et des territoires avoisinants, avec le droit de pousser jusque-là une branche de son chemin de fer. La conquête dont le Japon avait été dépouillé en vertu de l'intégrité de l'Empire chinois, revient aux Russes, champions de cette intégrité : ce nouvel empiètement en Mandchourie, toujours justifié par leur rôle de protecteurs, allait, selon la prédiction de M. Witte, « transformer une politique économique et amicale en politique agressive et usurpatrice ».

La Russie active la construction du Transmandchourien : à la fin de 1898, les rails sont posés de Port-Arthur à Moukden ; la ligne est finie au début de 1900. Alors, éclatent les troubles des Boxeurs. La ligne, à travers la Mandchourie septentrionale, n'avait amené aucune protestation des populations : elle traversait un territoire presque vide ; mais, au sud de Moukden,

le pays était beaucoup plus peuplé, surtout par des Chinois : les autorités avaient exigé que la ligne passât à 10 milles de Moukden, ville sacrée de la dynastie impériale; l'achèvement du chemin de fer provoque le mouvement anti-étranger. Alors les Russes, pour protéger leur ligne, occupent la Mandchourie. Le dernier rail est posé dans la province de Hé-loung-kiang en novembre 1901 : on peut aller, sauf l'interruption du lac Baïkal, de Niéou-tchoang à Saint-Pétersbourg en dix-sept jours. Le mouvement boxeur terminé, les troupes russes restent en Mandchourie. Alors la Chine, poussée par le Japon, retourne contre les Russes le principe de l'intégrité de l'Empire chinois. Pétersbourg réplique que la sécurité du chemin de fer exige encore la présence de ses troupes. L'alliance anglo-japonaise est conclue le 12 février 1902 ; le 8 avril, la Russie est acculée à une promesse d'évacuation par échelons. En octobre 1902, elle abandonne la première zone, la province de Moukden à l'ouest de la rivière Liao.

En 1903, une question coréenne se greffe sur la question mandchourienne : on annonce qu'en vertu d'une concession faite à la Russie en 1896, une entreprise forestière s'installe sur les bords du Yalou. Cependant, les troupes russes ne quittent ni Niéou-tchoang ni Liao-Yang et ne sortent de Moukden que pour camper aux portes de la ville. Après le voyage du général Kouropatkine au Japon (juin), les audacieux l'emportent au grand conseil qui se tient en juillet à Port-Arthur; l'amiral Alexeiev est promu à la dignité de vice-roi des possessions russes en Extrême-Orient; M. Witte est en disgrâce, le général Kouropatkine en défaveur. Alors, le Japon, jusqu'ici dissimulé derrière la Chine, se démasque; le 28 juillet, le baron Komoura, ministre des Affaires étrangères, charge le ministre du Japon à Saint-Pétersbourg de remettre au comte Lamsdorf une « note verbale », puis, en août, un projet de convention, réclamant de la Russie qu'elle respecte en Mandchourie la souveraineté de la Chine et l'égalité des droits commerciaux de toutes les nations [1].

La Russie ne pouvait pas tolérer qu'un tiers intervînt dans ces affaires qui n'intéressaient que la Chine et elle : dans sa

1. *Livre blanc*, Tôkyô, mars 1904.

réponse remise le 3 octobre, parmi les huit contre-propositions, une seule, mais péremptoire, concernait la Mandchourie : « Le Japon reconnaît que la Mandchourie et son littoral sont, à tous égards, en dehors de sa sphère d'influence. » Irritation de Tôkyô : le 30 octobre, il n'est plus seulement question de la « liberté commerciale du Japon » en Mandchourie, mais des « droits commerciaux et résidentiels et des immunités appartenant au Japon en vertu de ses traités avec la Chine ». La Russie s'efforce alors d'obtenir du prince K'ing la signature d'un arrangement qui enlève au Japon tout prétexte à de nouvelles protestations. Le prince K'ing refuse et rappelle le 4 octobre que la troisième et dernière période d'évacuation expire quatre jours plus tard ; Pétersbourg réplique que la Mandchourie ne sera pas évacuée. Ce jour même, étaient signés à Changhaï les traités de commerce sino-japonais et sino-américains : ils spécifiaient en faveur des résidents et commerçants de toutes les nations l'ouverture immédiate de Moukden et de Ta-tong-keou (l'accord sino-américain y substitua Antoung, sur le Yalou). Les Russes, par défi, réoccupèrent Moukden.

Le 6 janvier 1904, une nouvelle note russe promet « de ne pas mettre obstacle à la jouissance par le Japon et les autres États des droits à eux conférés par leurs traités avec la Chine, à l'exception toutefois de la création de *settlements* ». Le 12, le Japon somme la Russie de s'engager sans aucune restriction, à respecter « l'intégrité territoriale de la Chine en Mandchourie » et à ne pas s'opposer « à l'exercice par le Japon et les autres puissances de leurs droits et privilèges acquis en Mandchourie par traités avec la Chine ». Le 8 février, le Japon rompait les négociations et la guerre éclatait.

En 1896, c'était la Russie qui s'était constituée champion de l'intégrité de la Chine contre le Japon ; en 1903-1904, c'est le Japon qui devient le défenseur de la Chine contre la Russie, toujours au sujet et aux dépens de la Mandchourie : même si la Russie ne s'était pas obstinée à exiger des Japonais que la Corée fît les frais d'une zone neutre entre la Mandchourie et la Corée, et qu'ils renonçassent à fortifier les détroits coréens, même si les entreprises du Tsar et de ses favoris et les jeux de leur diplomatie secrète n'avaient pas donné à craindre au

Japon qu'après la Mandchourie, la Corée ne devînt la proie des Russes, la guerre aurait éclaté : le Japon, en protestant contre la politique des Russes en Mandchourie, jouait son rôle de protecteur de la Chine et mettait dans son jeu l'Angleterre et l'Amérique qu'exaspéraient les atermoiements de Saint-Pétersbourg.

La guerre n'a amené qu'un partiel changement de garnisaires : les Japonais ont remplacé les Russes dans la province de Ching-King. En principe, néanmoins, la Chine, bien qu'elle ait été dépouillée par ses deux tuteurs réconciliés à ses frais, reste toujours souveraine de la Mandchourie : l'intégrité de l'Empire, les Russes l'ont proclamée en 1895 pour empêcher le Japon de s'installer dans la presqu'île du Liao-toung : le Japon l'a proclamée en 1903-1904 pour obliger la Russie à évacuer les trois provinces : tour à tour protecteurs de la Chine, ils ne pouvaient moins faire pour se gêner l'un l'autre. En principe aussi, les nationaux de toutes les puissances ont les mêmes droits de résider et de commercer en Mandchourie : c'est comme défenseur de l'*open door*, que le Japon gagna les sympathies et aussi l'appui financier des Anglais et des Américains pendant la guerre, et les Chinois eux-mêmes, sentant qu'à négocier seuls avec les Russes la Mandchourie leur échappait, l'ont « internationalisée » en y intéressant des tiers (traités de commerce sino-japonais, sino-américain, 1903-1904). Enfin, par l'article III du traité de Portsmouth, le Japon et la Russie se sont engagés « à rétrocéder entièrement et complètement à l'administration de la Chine toutes les parties de la Mandchourie actuellement occupées ou sous le contrôle des troupes japonaises, à l'exception du territoire affecté par le bail de la péninsule de Liao-toung. Le gouvernement impérial de Russie déclare n'avoir en Mandchourie aucun avantage territorial, ni aucune concession préférentielle ou exclusive au détriment de la souveraineté chinoise ou incompatible avec le principe des facilités égales » et par l'article IV « le Japon et la Russie s'engagent à ne pas mettre obstacle aux mesures générales communes à toutes les puissances que la Chine pourrait prendre pour le développement du commerce et de l'industrie de la Mandchourie ». Voilà donc la Chine nominalement redevenue souveraine et libre d'ouvrir sa porte à toutes les nations.

Mais, par la Convention Cassini, par le contrat avec la Banque russo-chinoise (1896), par le traité de Péking de 1898 et, après la paix de Portsmouth, par le traité de Péking[1] (décembre 1905), la Chine a été contrainte de reconnaître à ses deux anciens protecteurs des droits spéciaux en Mandchourie ; ils ont en poche de quoi la séquestrer : droits absolus et exclusifs de propriété et d'administration sur de très grands terrains tout le long du chemin de fer, droit de protéger ces lignes par la force armée, droits miniers, etc. Comment ces droits peuvent-ils bien se concilier avec le principe de la souveraineté de la Chine et le principe de la porte ouverte à toutes les nations ? La faiblesse du gouvernement de Péking a multiplié de telles contradictions dans le statut international de la Mandchourie que si la Chine restait seule en face de la Russie et du Japon, l'affaire devrait être tenue pour définitivement réglée ; mais d'autres grandes puissances ont obtenu aussi de la Chine des engagements qu'elles peuvent faire valoir en faveur de cette pupille abusée...

Les troupes russes et japonaises évacuèrent les trois provinces le 8 avril 1907 ; mais le droit à quinze gardes par kilomètre de voie ferrée autorise la Russie à entretenir dans les deux provinces septentrionales une force de 27 550 hommes, et le Japon, dans la province méridionale, 14 675 hommes. Japonais et Russes restent seuls juges du moment où ils retireront simultanément ces gardes, « une fois que la tranquillité sera rétablie en Mandchourie, et que la Chine sera elle-même en mesure d'accorder pleine protection aux personnes et aux biens des étrangers[2] ».

La Mandchourie est donc terre chinoise, placée sous l'administration générale d'un vice-roi et de gouverneurs provinciaux, mais occupée militairement par la Russie au Nord, dans les deux provinces de Girin et de Hé-loung-kiang, par le Japon au Sud, dans la province de Ching-king, et partout l'autorité indigène n'y passe qu'après l'autorité étrangère. Le

1. « Avec le consentement du gouvernement chinois (traité sino-japonais, 22 décembre 1905), la Russie transfère au Japon le bail de Port-Arthur-Talienouan et le territoire adjacent du Liao-toung et la voie ferrée entre Chang-chun (Kouang-tcheng-tsé) et Port-Arthur et tous ses embranchements, y compris droits, privilèges, propriétés et mines de charbon. »

2. Art. II du traité sino-japonais, décembre 1905.

poids total de la double emprise russo-japonaise est aussi lourd au pays que la seule domination russe d'avant la guerre, — plus lourd peut-être, car l'activité des Russes et des Japonais s'y multiplie par concurrence et aussi sous la menace d'un renouveau de l'activité des Chinois qu'encouragent des tiers.

II

« Ce que la Russie a perdu, déclarait le ministre Isvolski à la Douma le 11 mars 1908, c'est le résultat d'entreprises non conformes aux forces réelles de l'Empire dans la Mandchourie du Sud et la presqu'île du Kouang-toung... Désormais, la Russie aura conscience que les frontières de ses possessions asiatiques sont un héritage inviolable, que toute menace les concernant constitue un danger pour l'empire russe entier, qui a l'impérieux devoir de mettre tout en œuvre pour la conservation et le développement de ses possessions. » C'était l'abandon de l'idée de revanche immédiate.

Après la défaite, la Russie gardait ses instruments de domination : la Banque russo-chinoise, le chemin de fer de l'Est-chinois, ses droits d'administration dans certaines zones autour de la ligne : mais ces instruments étaient mi-brisés, mi-émousssés. Finie la fastueuse toute-puissance de la Banque, fini le prestige du chemin de fer depuis qu'il ne menait plus à la mer libre, finie la politique d'audace et de panache des représentants de la politique impérialiste de Pétersbourg, qu'ils fussent à Kachgar, à Ourga, à Port-Arthur ou à Kharbine.

La Banque russo-chinoise, le principal agent de l'expansion de 1895 à 1904, a dû se fondre[1] avec la *Banque du Nord de Saint-Pétersbourg*, banque française créée en Russie il y a une

1. Après de longues négociations entre M. Verstraete et M. Poutiloff, ses statuts ont été publiés le 15 octobre 1910 : les actions des deux sociétés fusionnées sont échangeables contre des actions de la *Banque russo-asiatique*. Des Anglais s'y intéresseraient. Le plan primitif (d'après la *North China Herald* du 6 mai 1910), avait été jusqu'en octobre 1909 une fusion de la *Banque russo-chinoise* avec la *Banque de Sibérie* que soutenait la *Deutsche Bank*. Mais la *Deutsche Bank* déjà intéressée à la *Banque russe pour le Commerce extérieur*, ne pouvait lui susciter une concurrence : cette dernière banque, dont le capital est augmenté de 10 millions de roubles, doit ouvrir des succursales en Sibérie et probablement aussi en Mandchourie.

dizaine d'années et soutenue par la *Société Générale* et la *Banque de Paris et des Pays-Bas*. La nouvelle société, la *Banque russo-asiatique*, est au capital de 35 millions de roubles : il est à présumer qu'elle ne sera plus l'institution d'État qu'était autrefois la Banque russo-chinoise et qu'elle ne jouira plus dans les affaires asiatiques du même monopole.

Les 1520 kilomètres de la ligne de l'Est-Chinois qui, à travers la Mandchourie, unissent la Transbaïkalie à la Province maritime, l'article VII du traité de Portsmouth interdit qu'ils soient employés désormais à transporter des troupes et du matériel de guerre ; en cas d'alerte, les troupes chinoises couperaient aisément la voie et Vladivostock, qu'aucune flotte russe ne secourerait, resterait isolé. Dans trente ans environ, la Chine pourra racheter cette ligne qui, servant surtout à transporter la poste et les voyageurs, est déficitaire chaque année de quelque 17 millions de roubles. Le tronçon de Kharbine à Kouang-tcheng-tsé où le réseau russe de l'Est-Chinois se raccorde au réseau japonais du Sud-mandchourien, a, lui aussi, perdu sa valeur stratégique et une grande partie de sa valeur commerciale depuis qu'il ne mène plus, sous le seul contrôle russe, à la Mer Jaune.

Maintes fois le bruit a couru qu'il allait être vendu à la Chine ou au Japon. Mais la Russie y tient, en souvenir des centaines de millions qu'il lui a coûtés [1], en vertu aussi de la confiance que tous les Russes font au temps qui, pour eux, a toujours été galant homme ; au reste cette ligne leur est indispensable tant que leur chemin de fer de l'Amour ne sera pas achevé.

L'Est-Chinois continue de dépendre directement du ministère des Finances et d'être dirigé par des militaires ayant à leur tête le général Horvat [2]. La concession de 1896 accorda aux Russes un droit illimité d'administration sur les terrains

1. Le coût des lignes de Mandchourie, y compris les frais d'étude, l'acquisition du matériel et la création d'un fonds de roulement a été de 636 millions de francs environ. — On ne vit jamais en circulation sur aucun marché les actions de la Société de l'Est-Chinois.

2. Un consul russe de carrière a été nommé à Kharbine, dans l'automne de 1909, pour séparer l'action politique de la Russie de l'action administrative du chemin de fer, réunies auparavant dans les mains du seul général Horvat.

nécessaires à la construction et à l'exploitation de la ligne : 4 000 kilomètres carrés environ sur quoi la Compagnie entretient sa gendarmerie, sa police, son service médical, ses Postes et Télégraphes, ses tribunaux, ses procureurs, ses juges de paix, ses juges d'instruction. Kharbine, création de la Compagnie, fut le siège de cette administration. Étape de navigation sur le Soungari ; station où la ligne de Moukden et de Port-Arthur s'embranche sur la ligne Tchita-Vladivostock ; position médiane entre la vallée de l'Amour et la Mer Jaune, entre le Baïkal et la Province maritime : centre d'une riche région de culture, Kharbine poussa comme une *mushroom city* de l'Ouest américain [1]. Pendant la guerre, les plus notoires mercantis de l'univers y affluèrent et aussi des femmes : flonflons, champagne et parfums rendirent célèbres les nuits de Kharbine. Survint la défaite, puis la retraite des troupes, et ce furent de mornes jours de banqueroutes.

Kharbine garde tous les avantages de son site et de son voisinage en plein pays de blé, de fèves, de betteraves [2]. Mais l'exportation des céréales est sans cesse entravée par les défenses des autorités chinoises qui, par peur de la famine, veulent qu'on accumule les stocks, ou par les accaparements des courtiers chinois. Des vingt moulins créés à Kharbine pendant la guerre, il n'en reste que cinq. Suivant la politique des Américains du Nord vis-à-vis du Canada, les Russes taxent

1. Un consul américain écrivait avant la guerre : « C'est un des plus grands résultats en fait de construction de villes que le monde a jamais vus. A Vladivostock, Dalny et Port-Arthur, la Russie a démontré ce qu'elle voulait et pouvait sur le Pacifique ; mais dans la construction de cette admirable ville de Kharbine, elle montre un type d'activité différent de celui que nous étions disposés à lui attribuer. C'est dans cette ville, plus que dans toutes les autres réunies, que la Russie affirme ses intentions de devenir une active puissance industrielle, et le peuple appelle déjà cette ville la Moscou de l'Asie ». *Commercial China*, Washington, 1904.

2. Le pays entre Kharbine et Kouang-tcheng-tsé est un pays à blé. L'exportation des grains de Mandchourie en Sibérie a passé de 3 millions de poods en 1907 [1 pood = 16,4 kilogr.] à 7 millions en 1908 et à 15 millions en 1909 ; on escomptait 30 millions de poods ou 500 000 tonnes en 1910. En 1908, les importations russes en Mandchourie se sont élevées à 17 millions de roubles, à 20 millions en 1909. — L'exportation des haricots se fait soit par le chemin de fer jusqu'à jusqu'à Vladivostock, soit par le Soungari jusqu'à l'Amour (*North China Herald*, 8 juillet 1910). — Une sucrerie a été installée au sud-est de Kharbine avec le concours de la Société d'exportation de Moscou.

très haut la farine venant de Mandchourie et admettent le blé en franchise : la minoterie s'est alors transportée dans les villes sibériennes; les Russes de Kharbine se plaignent que la vie y soit trop chère, le prix des loyers exagéré, et que petit à petit la ville perde son caractère russe : des étrangers y établissent des succursales de leurs comptoirs, de leurs banques, de leurs compagnies d'assurances et de navigation [1].

Après 1906, les étrangers, ayant acquis le droit de séjourner à Kharbine, demandèrent à la Compagnie du chemin de fer de l'Est-Chinois, propriétaire du sol sur lequel s'élève la ville, d'acheter des terrains et d'y ouvrir boutique [2]. L'administration russe refusa toute cession de terrain aux étrangers qui ne signeraient pas l'engagement, visé par leur consul, d'observer les ordonnances prises par la Commission municipale de payer sans discussion les taxes, de respecter les règlements de police et de voirie édictés par les autorités du chemin de fer : c'était exiger une renonciation au privilège de l'exterritorialité, une entière soumission à la police russe. Ainsi, au début de 1908, la Russie cherchait à transformer tous les terrains qu'elle possédait le long de la ligne de l'Est-Chinois en concessions russes, sur le modèle des concessions étrangères en Chine (la concession française à Changhaï, par exemple), tandis que les Puissances auraient voulu que Kharbine et toute autre ville ouverte le long du chemin de fer fussent assimilées à une concession internationale. Il y avait conflit entre « le droit exclusif et absolu d'administration » que prétend posséder la Russie, représentant les droits de la Banque russo-chinoise, sur les terrains du Chemin de fer (art. 6 de l'accord entre la Banque et la Chine, 27 août-8 septembre 1896) d'une part, et les droits d'exterritorialité

1. La peste a paralysé la vie économique de Kharbine; les faillites y furent presque quotidiennes. Le trafic avec Vladivostock a été entièrement suspendu. On cessa de faire crédit aux commerçants chinois qu'on s'attendait toujours à voir mourir le lendemain. Le quartier chinois de Foudziadian a été presque détruit et Kharbine, capitale commerciale de la Mandchourie du Nord dont toutes les villes importantes sont attaquées par l'épidémie et par des bandes de faméliques, en subit le désastre. Les membres de la Bourse avaient demandé que des délais fussent accordés pour les échéances. Leur demande ayant été repoussée par le ministre des Finances, ils ont renouvelé leur requête.

2. Sur cette affaire, cf. un excellent article de l'*Asie française*, février 1910.

reconnus par la Chine aux Puissances, c'est-à-dire le pouvoir d'exercer sur leurs nationaux la juridiction civile et répressive, sans avoir égard à l'autorité chinoise du lieu.

Dès mars 1908, Péking protesta. Le Japon, héritier au sud de Kouang-tcheng-tsé de tous les droits des Russes, appuyait leurs prétentions à exclure de toutes les terres du chemin de fer, dans les villes ouvertes, les étrangers qui ne se soumettraient pas à leur administration : les Anglais, les Allemands, surtout les Américains, traditionnels défenseurs de l'« open door » et des « equal opportunities » en Mandchourie, protestèrent. Du côté russe, il y avait mésintelligence complète entre les militaires, administrateurs du Chemin de fer sous la direction du ministère des Finances, prétendant que si la Chine avait ouvert Kharbine aux étrangers, ce ne pouvait être qu'en dehors des terrains du chemin de fer, c'est-à-dire hors la ville, et le ministère des Affaires étrangères, représenté par M. Korostovetz, ministre à Péking, qui paraissait disposé à assimiler les terrains du chemin de fer à une concession internationale.

Le 10 mai 1909, les Russes réglèrent l'affaire avec la Chine seule, aimant mieux lui consentir des concessions que reconnaître l'internationalisation réclamée par les Puissances. Ils publiaient sa souveraineté sur les terrains du chemin de fer; ils associaient les Chinois (ce qui est contraire au régime des concessions étrangères en Chine) et les étrangers dans l'administration des villes situées à l'intérieur de la zone concédée au chemin de fer; ils rétablissaient pour un Chinois le titre et les fonctions de président de la Compagnie. Par contre, Péking confirmait à l'Est-Chinois toutes ses concessions territoriales et substituait au contrat de 1896, signé par la Banque russo-chinoise, un accord où le représentant du gouvernement russe était partie.

Désormais, les Russes n'administreraient plus la ville : un conseil russo-chinois élirait trois des cinq membres du Comité, les deux autres étant nommés, l'un par l'autorité chinoise, l'autre par le directeur russe du chemin de fer. Mais comme les Russes avaient un droit de veto sur les décisions de l'assemblée municipale, et que ces décisions valaient pour tous les habitants, quelle que fût leur nationalité; enfin,

comme un réglement municipal déterminait les pouvoirs de la police et fixait la quotité des impôts fonciers sans collaboration des consuls étrangers, la reconnaissance aux étrangers du privilège d'exterritorialité devenait illusoire.

En présence de cette collusion russo-chinoise, Américains, Anglais, Allemands et même Français se plaignirent auprès de la Chine qui leur était liée par traités. A la suite d'une violente protestation du consul d'Allemagne contre la saisie (septembre 1909) par les Russes d'une brasserie qu'il croyait à tort être allemande, le gouvernement de Pétersbourg fit paraître un communiqué officieux : « Les droits d'exterritorialité consistent seulement dans le droit pour chaque étranger d'être jugé par son consul, mais ne l'affranchissent pas de l'obligation de payer des taxes municipales et autres, ni de se soumettre à l'ordre établi dans le lieu de sa résidence; or la Chine a délégué son droit d'administration sur le territoire du chemin de fer à la Société russo-chinoise, « concessionnaire privée » et qui, en y établissant l'ordre, agit en qualité d'organe du gouvernement chinois. Le protocole de la Conférence de Portsmouth oblige seulement la Russie à accorder à tous les étrangers sur le territoire du chemin de fer de l'Est-Chinois les mêmes droits qu'aux Russes. »

La Russie fera-t-elle seule les règlements municipaux, les soumettant seulement à l'approbation du corps consulaire, ou bien ces règlements seront-ils élaborés par le corps consulaire lui-même, où siégera, sans qu'il y ait d'ailleurs voix prépondérante, le consul de Russie? Il y aura des accommodements dans la pratique : déjà l'Amérique s'est ralliée à la thèse russe et la Russie paraît vouloir respecter les privilèges de juridiction des étrangers : elle a remis au consul japonais les assassins du prince Ito frappé à Kharbine sur les terrains du chemin de fer. L'essentiel pour elle est d'avoir repoussé l'internationalisation des terrains ouverts à la résidence et au commerce des étrangers.

Même réussite de la Russie dans la défense de ses privilèges sur le Soungari [1]. Par le traité d'Aïgoun (1858), confirmé par le traité de Saint-Pétersbourg (1881), les Russes

1. Cf. *L'Asie française*, août 1910.

avaient obtenu de la Chine le droit de commercer et de naviguer librement sur l'Amour [1], le Soungari et l'Oussouri. Il était entendu que la Chine ne pourrait réglementer la navigation sur le Soungari, sans consulter la Russie. Or, en juin 1909, prenant prétexte de l'article III du traité de Portsmouth par lequel la Russie déclare « qu'elle ne possède en Mandchourie aucun droit préférentiel ou exclusif, de quelque nature que ce soit, pouvant porter atteinte aux droits souverains de la Chine ou incompatible avec le principe des facilités égales », l'administration chinoise des Douanes exigea des navires russes sur le Soungari le paiement des taxes dues par les navires des autres nationalités [2], c'est-à-dire des droits en vigueur dans les ports maritimes de l'Empire. Les Russes objectaient qu'ils ne devaient acquitter que les droits des marchandises pénétrant en Chine par voie de terre, droits inférieurs à ceux perçus dans les ports et qu'au surplus aucune taxe de tonnage ne pouvait être imposée aux navires russes naviguant sur la rivière mandchourienne. Néanmoins ces taxes commencèrent d'être levées en 1909; mais il fut entendu que jusqu'au 1er août 1910, date où la question devait être réglée par une commission mixte, elles seraient versées à la Banque russo-chinoise.

L'accord du 9 août 1910 a décidé que le commerce russe sur le Soungari serait soumis au tarif minimum, applicable au commerce russe par voie de terre; quant à la navigation, elle est affranchie de tout droit de tonnage. C'était un échec pour les Chinois qui, en évoquant cette affaire du Soungari, espéraient entamer la situation privilégiée du commerce russe par voie de terre, avant le moment où le traité de 1881 serait venu à renouvellement, en 1911 [3].

Lors de l'organisation des douanes chinoises au nord de la Mandchourie, on avait discuté les droits que paieraient les mar-

1. La Compagnie de Commerce et de Navigation de l'Amour, qui fonctionne depuis 1894, entretient une centaine de bateaux sur l'Amour, le Chilka et l'Oussouri.

2. La Chine a ouvert le Soungari le 1er juillet 1909.

3. Les tentatives chinoises pour obtenir une diminution des privilèges russes en Mongolie, avant la dénonciation de ce traité de 1881, ont abouti en février-mars 1911 à une menace de la Russie d'occuper Kouldja, en Turkestan chinois.

chandises destinées aux stations du chemin de fer russe et aussi l'établissement d'une zone franche de 50 verstes (53 kil. 500 environ), que l'article I du traité de 1881 prévoyait le long de la frontière sibéro-mandchourienne. Sur le premier point, par l'accord de juillet 1907, il est établi une zone libre de 100 *li* de chaque côté de la voie ferrée : les marchandises venant par rail paient les deux tiers des droits de douanes, sans droit de transit supplémentaire pour pénétrer à l'intérieur du pays ; à Kharbine, un cercle de 24 *li* de rayon, à partir de la gare, forme une zone franche ; dans seize stations, la zone a 10 *li* de rayon ; dans les autres 6 *li*. Quant à la franchise du commerce dans la zone de 50 verstes, la Chine a reconnu que les marchandises chinoises importées dans cette zone sur territoire russe seraient exemptes de toute taxe d'exportation, qu'elles vinssent de la zone chinoise des 50 verstes ou de l'intérieur de la Chine. En revanche, les Russes ont consenti au contrôle des douanes chinoises sur le Soungari et à la perception de certaines taxes qui couvriront les dépenses d'entretien du chenal.



Les Russes maintiennent donc leur exceptionnelle situation dans la Mandchourie du Nord ; mais ils s'avisent que leurs rêves d'expansion y sont bridés : leurs droits y entrent sans cesse en conflit avec les droits de la Chine et des Puissances ; la concurrence du commerce international commence de se faire sentir dans les villes ouvertes ; la route du Sud vers Péking et vers Port-Arthur est barrée par les Japonais ; le rail à l'Est vers Vladivostock ne doit plus être employé à des fins stratégiques, et Pétersbourg a laissé passer le temps de peupler de colons russes la Mandchourie septentrionale ; les Chinois y montent par le chemin de fer de Port-Arthur à Kharbine, attirés par les employeurs russes, bons garçons et prodigues.

Or le Russe n'a pas accoutumé de vivre avec sa « porte ouverte » et de travailler sous un régime de libre concurrence. De Mandchourie, après la guerre, beaucoup de colons, de commerçants et d'ouvriers russes ont émigré vers la province

de l'Amour et la Province maritime. Le nouveau centre commercial d'Iman, qui comptait 15000 habitants en 1909, a été fondé sur le chemin de fer de l'Oussouri par des négociants de Kharbine. Ces russo-mandchouriens gagnèrent aussi le Kamtchatka et la mer d'Okhotsk. En cette Sibérie extrême-orientale où les Chinois commencent de pulluler, les marins japonais de pêcher, les trafiquants américains de commercer [1], les mineurs de l'Alaska de prospecter, sur cette terre russe il est grand temps de faire œuvre russe, d'entreprendre de ces œuvres géantes que les dimensions énormes de leur pays ont rendu familières aux imaginations sibériennes. Elle est de mise au nord de l'Amour cette hardiesse de rêve dont le temps est passé en Mandchourie. Depuis quinze ans, le gouvernement du Tsar a sacrifié la région de l'Amour à la Mandchourie. La ligne projetée au nord du fleuve vers Khabarovsk, où elle aurait rejoint la ligne de l'Oussouri, fut abandonnée pour la ligne mandchourienne coupant au plus court vers Vladivostock; puis rêves et rails dévièrent vers Port-Arthur. Ce fut la guerre, la défaite, la perte de leur prestige en Extrême-Orient, en Europe et, pour le plus grand profit des Chinois et des Japonais, aux dépens de la Sibérie extrême-orientale qui, délaissée, a besoin aujourd'hui pour subsister du bétail mongol et des céréales de Kharbine, ce fut, grâce aux capitaux des Russes, la mise en valeur de cette Mandchourie dont le contrôle exclusif leur échappe.

Déboires et alertes de Mandchourie expliquent donc la présente politique des Russes dans la Province de l'Amour. Ils ne foncent plus sur territoire d'autrui, ils se replient chez eux, et là, plus au Nord, refont ce que la victoire japonaise, l'ingérence des Puissances, la montée des Chinois ont défait au Sud. C'est non pas l'abandon de leurs grands plans asiatiques, mais bien plutôt une revanche énorme qu'ils méditent. Depuis l'occupation de l'Amour par Mouraviev Amourski (1850), le Trésor russe a dépensé pour cette région 750 millions de roubles; il y a construit deux ports de commerce, Vladivostock

1. Le *Journal de l'Amour*, cité par l'*Asie française*, juin 1910, annonce que, petit à petit, les Américains s'emparent économiquement du nord de la Sibérie. Dans l'automne de 1908, un Américain a ouvert un vaste dépôt de marchandises dans le district d'Anadyr. Il accapara toute la pelleterie de la région : les marchands russes n'auraient plus rien trouvé à acheter.

et Nicolaïevsk, le chemin de fer de l'Oussouri, une flotte à vapeur sur l'Amour et son affluent la Zeïa. On reprend ces grands travaux : depuis 1904, 1 873 verstes de routes ont été construits dans la Province de l'Amour, 870 verstes dans la Province maritime; en 1909, les crédits relatifs aux routes ont été de 520 000 roubles pour Priamouria, 2 076 100 roubles pour Primorskia. Afin d'ouvrir les territoires côtiers entre Vladivostock, la mer d'Okhotsk, la mer de Béring et le golfe d'Anadyr, où commencent de fréquenter les Japonais, territoires trop lointains pour être bien surveillés et administrés de Khabarovsk, un gouvernement distinct pour le Kamtchatka a été créé à Pétropavlosk; une commission interministérielle s'est réunie pour étudier les services de la flotte volontaire entre Vladivostock et les ports de la côte. Le budget de ces services a été augmenté de 25 000 roubles [1].

En décembre 1909, M. Kokovtzov, après enquête sur les lieux, a provoqué la formation d'un Comité spécial pour la défense des intérêts de la région de l'Amour, dont le premier ministre est le président. M. Stolypine a visité la Sibérie de l'Oural à l'Iénisséi, en septembre et octobre 1910. Le ministre de la Guerre projette un voyage en Asie, cette année [2].

Le plus pressé est de fermer la Sibérie à l'étranger. Le 14 mai 1904, alors que Port-Arthur, Dalny et le sud de la Mandchourie étaient bloqués par les armées du Japon, un oukaze avait décidé qu'on ouvrirait à Vladivostock un port franc pour approvisionner le nord de la Mandchourie. En octobre 1908-avril 1909, il a été supprimé : on comptait dans la ville 6 000 Chinois, 4 000 Coréens, 3 000 Japonais, contre un millier d'ouvriers russes; cette population asiatique avait déterminé l'afflux de marchandises inférieures qui délogeaient les denrées russes plus chères. En 1907, les importations asiatiques en Russie avaient été le quadruple des exportations russes en Asie.

En même temps qu'il fermait le port franc à Vladivostock,

1. *L'Asie française*, avril 1910.

2. M. Gondatti, gouverneur général du Territoire de l'Amour, est revenu au début de 1911 d'un long voyage d'étude dans le Kamtchatka et la Sibérie orientale. Toutes les mesures de colonisation devront être ajournées tant que la peste menacera la Sibérie.

le gouvernement russe, de sa propre initiative, sans le concours de la Douma et en s'appuyant sur l'article 87 des lois fondamentales, annonçait la construction du chemin de fer de l'Amour qui doit relier le Baïkal à Vladivostock sans sortir du territoire russe. En février 1908, la Commission des Travaux publics à la Douma votait un crédit pour premières dépenses; le 15 avril, le projet était adopté en deuxième lecture. C'était la reprise de ce plan de 1893-1895 dont les lignes Vladivostock-Khabarovsk, dans la Province maritime, et l'embranchement Tchita-Striétensk restent les témoins, — plan qui avait été sacrifié au tracé du Transmandchourien selon la corde de l'arc. La ligne doit partir de Striétensk, tète de ligne du Transsibérien à 750 kilomètres du Baïkal; en 300 kilomètres elle atteindra le fleuve Amour et en suivra la rive gauche pendant 1 200 kilomètres jusqu'à Khabarovsk où elle se raccordera avec la ligne de l'Oussouri vers Vladivostock : soit 1 500 kilomètres environ pour quelque 250 millions de roubles. La ligne sera d'une construction difficile, ayant à franchir les vallées des affluents de gauche de l'Amour; elle desservira un pays très mal connu, glacial l'hiver, inondé de pluies torrentielles l'été; elle n'atteindra les terres à blé que dans les vallées de la Zeïa et de la Boureïa tout récemment explorées; les voies fluviales suffisaient largement à transporter les colons dans les conditions actuelles d'allotissement des terres; la construction de cette ligne stimulera peut-être l'émigration chinoise vers le nord. Le *Rietch*, organe des Constitutionnels démocrates, doutait que la ligne rapportât jamais : « L'État sera obligé de se charger d'à peu près 15 millions de roubles pour l'entretien de la voie et du personnel, sans compter les intérêts du capital qui s'élèveront à 15 millions de roubles environ. Hormis les dépenses de construction, cette ligne, dont l'utilité stratégique est très contestable, coûtera 30 millions de roubles à notre budget. Peut-on permettre ce luxe à nos finances? » Pour le gouvernement et la majorité, il n'y avait pas de calculs qui résistassent aux exigences nationales : il fallait se hâter; la ligne prendrait dix ans à construire. La Douma admit le projet en principe. Au début de 1910, ses commissions ont approuvé une dépense de 76 millions de roubles pour la continuation des travaux,

et au début d'avril 1911, la Douma mettait 4 millions et demi de roubles à la disposition du gouvernement pour la construction de la partie orientale de la ligne ; enfin l'assemblée a été saisie d'un projet d'embranchement qui, par la vallée de la Zeïa, doit relier Blagoviechtchensk à la ligne principale 120 verstes au nord. Car le chemin de fer ne suivra pas rigoureusement le cours de l'Amour : le wagon concurrencerait le bateau, et en guerre, le fleuve pris, le chemin de fer serait enlevé. La ligne principale en sera donc éloignée au moins de 50 verstes ; trois lignes radiales s'en détacheront vers la vallée. Sur les chantiers, on emploie le travail forcé : 1 300 prisonniers ayant donné de bons résultats, on les renforcera jusqu'à 2 500[1] ; on utilise aussi, dit-on, les Cosaques récemment transportés de la frontière mongole au nord de l'Amour. Le tracé de la ligne subira encore des changements, il n'est arrêté présentement que de Striétensk à Pokrovskaïa, où la Chilka et l'Argoun forment l'Amour. Au delà, on en est encore à l'exploration du pays. Le Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient a organisé une mission qui doit élaborer un plan de colonisation dans une zone de 50 verstes de chaque côté de la voie.

Mais ce dédoublement de la ligne à l'est du Baïkal en Transmandchourien vers Kharbine et en Transsibérien vers l'Amour, rend nécessaire, au préalable, le dédoublement de la ligne à l'ouest du Baïkal. La voie ferrée Saint-Pétersbourg-Vologda-Viatka-Perm doit être rattachée à Omsk par Ékaterinbourg et Tioumen ; Omsk, où cette ligne nouvelle rencontrera l'ancien Transsibérien à une voie, deviendra l'origine du Transsibérien à deux voies vers l'Est. Dès 1908, ce doublement a été décidé : la section Omsk-Atchinsk a été commencée en 1909 ; la section montagneuse Atchinsk-Irkoutsk en 1908.

Ces dépenses énormes en chemin de fer, le gouvernement les justifie par l'œuvre de colonisation qu'il a entreprise : la population de l'Empire s'est accrue de 2 695 142 personnes au cours de 1907 : au 1er janvier 1908, elle était de 153 300 000 habitants. La Russie peut donc peupler la Sibérie ; mais il ne suffit pas d'y écouler comme sur un gigantesque champ d'épandage le trop plein de la population car

1. *Japan Weekly Chronicle*, 27 octobre 1910.

les émigrants non fixés à la terre ne tardent pas à refluer sur la Russie. Jusqu'en 1906 la moyenne annuelle des émigrants ayant franchi l'Oural a été de 66 000[1]; en 1906, ils furent 180 000; en 1907, 400 000; en 1908 728 804; en 1909, 707 000[2]. Depuis quinze ans, depuis que l'ouverture du chemin de fer active ce mouvement migratoire, on estime l'accroissement de la population sibérienne à 4 millions (un million pour les seules années 1906, 1907, 1908). Mais, c'est surtout en Sibérie occidentale, entre l'Oural et l'Iénisséi, et principalement dans l'Altaï que se fixent ces colons; ils n'arrivent qu'en petit nombre dans la Province maritime[3]. Leur récente augmentation s'explique par les récits des soldats rentrés dans leurs familles après la guerre et aussi par la politique de Pétersbourg. Le ministre de l'Agriculture déclarait en janvier 1908 que le gouvernement voyait dans l'émigration moins une panacée des crises agraires en Russie, qu'un moyen de masser en Sibérie extrême-orientale une population qui fît faire contre-poids à la poussée chinoise[4].

Mais trouver des terres disponibles, les arpenter et les allotir, cela prend du temps. De longue date les Sibériens ont l'idée qu'ils possèdent des territoires illimités, que le pays doit être réservé aux anciens colons et aux indigènes et que les nouveaux venus sont des intrus. Le gouvernement a dû calmer cette faim de terres et réduire les étendues attribuées aux colonies cosaques; il a soumis à la Douma un projet de loi qui règle la dévolution gratuite des terres cultivées.

Au surplus, parmi les Russes, l'émigration en Asie rencontre de grands obstacles. Il faut compter avec l'attrait de l'Amérique du Nord, dont la réputation de liberté, la civilisa-

1. Cf. un intéressant article de M. Camille Fidel, *L'Évolution de la Colonisation russe en Extrême-Orient. L'Asie française*, mai 1910.

2. Du 1er janvier au 31 mars 1910, 150 039 ont passé par Syzrane, c'est-à-dire ont pris la direction du Turkestan, et 94 100 ont traversé Tcheliabinsk, c'est-à-dire ont pris le Transsibérien.

3. 2 000 en moyenne par an avant 1907; 15 000 en 1907; 18 338, pendant les trois premiers mois de 1909; et durant ces mêmes mois, 20 224 dans la province de l'Amour.

4. En 1905, 6 931 600 francs; en 1906, 14 929 600; en 1907, 35 991 000; en 1908, 50 654 000 francs ont été dépensés pour assister l'émigration.

tion industrielle, les hauts salaires sont plus tentants que le défrichement, sous le règle cosaque. Bientôt 500 000 Russes partiront chaque année pour les États-Unis, non plus seulement comme autrefois, Juifs, Finnois, Polonais, Allemands, mais purs Russes. C'est pour détourner ce flot vers la Sibérie que le Comité pour la colonisation de l'Extrême-Orient a commencé de tenir ses séances le 2 février 1910 sous la présidence du premier ministre. Mais que peuvent les volontés officielles sur les migrations humaines? L'autorité russe a le même problème à résoudre que l'autorité japonaise : empêcher les émigrants de partir en Amérique et les diriger en Extrême-Orient pour tenir en échec l'expansion chinoise. Mais elle ne trouve pas la même assistance que le gouvernement de Tôkyô, dans un refus américain d'admettre ses émigrants.

Transportés aux frais de l'État dans la province de l'Amour et dans la Province maritime, les Russes n'y restent pas toujours. Ils sont partis pour l'Australie où ils n'ont trouvé que déboires; ils ont été débauchés par des recruteurs américains qui les embarquaient pour les îles Hawaï où l'on sait que le gouvernement des États-Unis panache la main-d'œuvre de tous les exemplaires de la race blanche qu'il peut ramasser par le monde afin d'y contrebalancer la main-d'œuvre japonaise. Vers la fin de janvier 1910, un convoi de 300 Russes quitta Kharbine pour les Hawaï où l'on parlait déjà d'installer en deux ans 50 ou 60 000 Russes.

Heureusement pour la colonisation officielle en Sibérie extrême-orientale, ces émigrants furent déçus par le climat, trompés sur l'ouvrage et les salaires qui les attendaient. Le gouvernement russe pria l'Amérique de cesser en Sibérie ce recrutement semi-officiel : en juillet 1910, le bureau d'émigration de Kharbine fut fermé; des convois en partance ont été arrêtés à Kouang-tcheng-tsé sous prétexte de passeports insuffisants. Tout de même ce rapide succès de la propagande en faveur des Hawaï a révélé chez les émigrants russes en Sibérie une grande instabilité. A l'Ouest, comme à l'Est de l'Empire, l'Amérique les attire : des Russes partis par la Sibérie et le Pacifique ont presque rejoint sur terre américaine leurs frères partis par l'Europe et l'Atlantique.

Les émigrants qui se fixent en Sibérie manquent en général

de capitaux et de méthodes pour le déboisement, le défrichement et la culture : dans la région de l'Amour, ils se plaignent que, par excès d'humidité, le blé pourrit en herbe. Plus volontiers ils gagnent les villes, travaillent aux mines d'or, s'emploient sur les bateaux à vapeurs, sur les chemins de fer, dans les pêcheries. Qu'il s'agisse d'agriculteurs ou d'ouvriers, toute entreprise nouvelle[1] profite aux Chinois, aux Coréens, aux Japonais, qui fourmillent en Sibérie, plus qu'aux Russes : en 1905, dans une industrie aurifère de la province de l'Amour, il y avait 4 842 Russes, 4 500 Chinois, 2 406 Coréens; en 1908, on y comptait 5 932 Russes, 7 483 Chinois, 2 492 Coréens.

Au surplus, l'émigration officielle des Russes en Sibérie se heurte au parti du gouvernement chinois de favoriser la colonisation de ses nationaux en Mandchourie et en Mongolie, marches de l'Empire qui sur des milliers de kilomètres ont une frontière commune avec la Sibérie. En Mongolie extérieure[2], dans les vallées et les steppes entre Kiakhta et Ourga, les fermes sont peuplées d'immigrants du Chan-toung, et on les trouve jusque dans la vallée de la Tola et sur le steppe aux entours de Kobdo. Pays tour à tour glacial et torride, où les populations nomades en décadence perdent leurs bestiaux, et, sans industrie, végètent, surchargées par les impôts. Aux princes indigènes qu'ils attirent à Péking, les Chinois prodiguent subsides et honneurs : en retour, ils leur soutirent leurs terres et serrent leur emprise sur les populations livrées sans défense aux banquiers chinois des villes ou à ces innombrables négociants chinois dont les yourtes sont plantés au débouché des montagnes ou près de sources, sur tous les points du désert qui peuvent devenir des emplacements pour des villages de colons chinois. Le commandant de Lacoste « certains jours a croisé sur la route d'Ourga à Kiakhta de 4 à 500 Chinois dirigés systématiquement par un bureau de colonisation établi à Ourga sur les terres les plus immédiatement accessibles. »

1. A Vladivostock, par exemple : construction de casernes, de bâtiments publics ou privés, du chemin de fer autour de la Corne d'Or, de tramways ; installations d'éclairage électrique, d'égoûts et de canalisation.

2. Cf. *Voyage du Commandant de Lacoste en Mongolie* (1909). *L'Asie française*, avril 1910.

Déjà très inquiétante pour la politique russe en Mongolie, l'avance du colon chinois le long de l'Amour est encore plus menaçante [1].

Tout peuplement de la Sibérie extrême-orientale par les Russes favorisera la montée des Chinois plutôt qu'il ne la mettra en échec. Ces Russes, artisans dans les villes, auront besoin d'agriculteurs chinois pour subsister ou d'aides chinois pour travailler. Ce sera une gageure pour la Russie, et qui lui coûtera du temps et de l'argent, de construire le chemin de fer de l'Amour sans recourir à la main-d'œuvre jaune. Une fois de plus, à propos de la Sibérie, se vérifie le phénomène si frappant en Australie, dans l'ouest du Canada et des Etats-Unis : toute mise en valeur de pays neufs et presque vides par des Blancs à proximité du monde jaune en attire les émigrants. Les Blancs arrivent sur ces terres avec des préjugés coloniaux qui les rendent méprisants et incapables de certaines besognes dont s'accommodent très bien des Japonais ou des Chinois. Les Blancs viennent toujours en nombre insuffisant par rapport au capital et aux imaginations qu'ils apportent avec eux ou dont ils ne sont à distance que les instruments. Toute émigration blanche en terres nouvelles est prétexte à grands desseins, à grande expansion de capitaux dont les exigences sont immédiates. Voir large et avoir gros à dépenser, c'est la marque de cette insatiable civilisation que transportent avec eux les Occidentaux, même quand ils sont des gueux comme ces émigrants russes en Sibérie, car ces gueux sont les agents des impérialistes de Pétersbourg et de Moscou et la concurrence est toujours facile aux bras jaunes qui guettent le capital d'Europe et ses airs de grand seigneur.

Par sa latitude, son climat, son sol, ses richesses agricoles, maritimes et minières, c'est au Canada que l'Extrême-Orient russe est surtout comparable : la réussite de la culture des

1. Un bureau de colonisation chinois est installé à Tsitsikar. En janvier 1911, les Russes se sont plaints que le Territoire de l'Amour fût envahi par des Chinois. Des soldats russes et chinois se sont tués et blessés sur la rive droite du fleuve, près de Blagoviechtchensk. L'ordre avait été donné par les autorités chinoises de désarmer tous les soldats russes entrant en territoire chinois pour poursuivre les voleurs chinois. Sous prétexte de mesure contre la peste, la Russie vient d'interdire aux Chinois l'accès de la Province maritime, et d'ordonner l'expulsion de 4 000 Chinois sans travail de Vladivostock, Nikolsk et Khabarovsk.

céréales très au nord du 50° de latitude dans les provinces canadiennes de Saskatchewan et d'Alberta, la richesse des mines de l'Alaska américain, la construction de la ligne du « Grand Tronc » qui aboutira à Port Simpson, voilà les précédents qui ont inspiré aux Russes l'audace de lancer leur chemin de fer de l'Amour. Mais la concurrence de la main-d'œuvre jaune est un danger encore plus pressant pour la Sibérie que pour l'ouest du Canada : elle est limitrophe de la Mandchourie à travers quoi les Russes ont lancé un chemin de fer qui pénètre jusqu'au grand réservoir d'hommes de la Chine du Nord, et puis le Canada, surtout à l'Ouest, entre Winnipeg et le Pacifique, s'ouvrant tout grand à tous les bras, à tous les cerveaux de race blanche, pourra mieux se défendre contre l'infiltration de la main-d'œuvre jaune. Mais ce n'est la volonté ni du Tsar ni de son gouvernement que la Sibérie extrême-orientale s'internationalise. En 1896-98, MM. de Rothschild proposèrent de transporter à leurs frais en Mandchourie tous les Juifs qui voudraient s'y fixer; le Tsar refusa : une Mandchourie peuplée par un fort contingent de Juifs n'eût pas été russe. Le péril chinois n'est pas le plus grand péril que le tsarisme puisse concevoir. Dans cette extrême Ukraine, le tête-à-tête avec les Chinois, que par la force il espère tenir à distance, l'effraie moins qu'une immigration blanche de peuples non-russes qui auraient tôt fait de dépasser le libéralisme de Pétersbourg et de pencher vers *un self government* à l'américaine[1].

LOUIS AUBERT

(La fin au prochain numéro.)

1. La seule internationalisation que le gouvernement russe envisage est celle des capitaux qu'il empruntera à l'étranger pour mener son œuvre nationale en Sibérie. — A la suite du statut de 1901 défendant toute entreprise minière ou industrielle étrangère dans un rayon de 60 milles de la côte de la Province maritime, le Comité de la Bourse à Vladivostock faisait observer dans une pétition à Saint-Pétersbourg que « ce que le pays demande, c'est une complète liberté d'opérations pour les capitalistes, ingénieurs, mineurs étrangers et surtout pour des cerveaux et des énergies d'étrangers ».

POÈMES

D'AUTREFOIS ET DE NAGUÈRE[1]

I

A MADAME LA BARONNE DE POILLY[2]

J'ai fait, cette nuit-ci, baronne,
Un rêve étrange, mais exquis :
Les ducs, les comtes, les marquis
Dont l'hommage vous environne,

Ayant tous le cœur très fâché
Que votre bienveillant sourire
Accueillît un porteur de lyre.
Sur ma personne avaient lâché

1. Extraits d'un volume qui paraîtra bientôt, chez l'éditeur Lemerre, sous ce titre : *Sonnets intimes et Poèmes inédits* (1862-1908), — pièces trouvées dans les papiers de François Coppée, recueillies et classées avec un soin pieux par son petit-neveu, légataire de ses œuvres, Jean Monval.

2. François Coppée ne cessa jamais de manifester hautement sa gratitude envers les personnes qui soutinrent son courage et l'animèrent de leur bienveillance aux jours difficiles de ses débuts : à la baronne de Poilly comme à la princesse Mathilde il devait témoigner jusqu'à leur mort les mêmes sentiments de respectueuse et reconnaissante amitié. — J. M.

Toutes les bêtes fantastiques
Qui décorent leurs écussons,
Toute la faune des blasons,
Tous les animaux héraldiques.

Je voyais les lions issants,
Tirant leurs langues écarlates,
Les dragons dressés sur leurs pattes
Venir contre moi, rugissants :

Les aigles, roulant leurs yeux mornes,
Agiter leur foudre fatal,
Et sur moi, baissant le frontal,
Charger le troupeau des licornes.

Dardant leur venin de serpent
Et crachant la flamme et les cendres,
Les guivres et les salamandres
Les suivaient de près en rampant.

Œil qui flambe et gueule qui crie,
Ils se groupaient pour les assauts :
J'allais être mis en morceaux
Par l'horrible ménagerie...

Mais, devant leur troupeau guerrier,
Vous preniez ma main, douce fée,
Et je les chassais comme Orphée,
Avec un rameau de laurier !

II

LE PÊCHEUR

Les pieds dans l'eau, bien plus persévérant qu'habile,
Portant, pendue au col, sa boîte aux asticots,
Sous l'arche du vieux pont sombre et pleine d'échos,
Le pêcheur s'est tenu, tout le jour, immobile.

Il ne voit ni le soir qui tombe, ni la ville
Qui s'endort dans des bruits vagues et musicaux,
Ni, sur les quais, à des intervalles égaux,
Le gaz qui fait éclore une étoile débile.

Puis, quand il ne peut plus observer les plongeons
De son liège, content de trois maigres goujons,
A rentrer au logis enfin il se résigne...

O poètes, troublés d'un éternel émoi,
N'avez-vous pas souvent envié comme moi
Le paisible bonheur d'un pêcheur à la ligne?

III

A MADEMOISELLE ANNETTE BAUDRIT[1]

Je suis ton vieux parent et je sais ton histoire ;
Je te vis naître, Annette, et je te vis grandir.
Te voilà mariée, et l'on va te cueillir,
Rose qui parfumas longtemps la forge noire.

Je connais ton cœur droit, ta bonté, ta douceur,
Et tu devines bien ce que pour toi j'espère :
Car je n'ai pas d'ami plus tendre que ton père,
Chère Annette, et ton nom est le nom de ma sœur.

1. Fille d'Auguste Baudrit. — François Coppée était cousin germain de celui-ci par sa mère, Rose Baudrit, l'une des cinq filles du forgeron Pierre Baudrit, dit « Saintongeois ».

L'auteur de *la Grève des Forgerons* était fier de son rustique aïeul : « Il m'a légué, je l'espère, — disait-il, — un peu de son trésor moral, c'est-à-dire le bon sens populaire, le goût de la vérité, enfin et surtout le respect des travailleurs et l'amour des petites gens. » C'est de Pierre Baudrit qu'il tenait, sans doute, le culte des traditions, avec cet idéal d'amour et de famille qu'il ne put, malheureusement, réaliser : « Aimer la même femme pendant toute la vie, et mourir en bénissant des petits-enfants... » Resté célibataire, il se contenta de jouer, au jour des noces, le rôle un peu mélancolique de témoin ; mais son cœur généreux, ignorant de l'envie, ne connut jamais, devant le bonheur d'autrui, que des sentiments de sympathie et de bienveillance ; et, à l'heure des toasts, il trouvait toujours des paroles touchantes, des vœux sincères pour la prospérité des jeunes époux. — J. M.

Je sais que la souffrance a mûri ta jeune âme;
Et, dans cette maison dont tu quittes le seuil,
Naguère je t'ai vue, en noirs habits de deuil,
Encore enfant, remplir le rôle d'une femme.

Tu comprends, n'est-ce pas? pourquoi j'ai rappelé,
Annette, en ce moment joyeux, cette heure amère
Où, te voyant t'asseoir où s'asseyait ta mère,
Souriait en pleurant ton père désolé :

Dès ce jour, tu conçus ce qu'était la famille,
Fille de forgerons et de vieux artisans;
Le devoir pénétra dans ton cœur de quinze ans,
— Et l'épouse, vois-tu, vaudra la jeune fille.

Laisse ton vieux cousin dont le cœur s'attendrit
Dire au jeune homme heureux qui t'a menée au temple
Qu'un siècle de travail, d'honneur, de bon exemple,
Sont la dot, la noblesse et l'orgueil des Baudrit,

Et qu'auprès du foyer que votre hymen allume,
— Doux instinct des oiseaux qui bâtissent leurs nids! —
Il faut que vos deux cœurs soient à jamais unis
Comme deux fers soudés au marteau, sur l'enclume.

8 octobre 1883.

IV

LES PERROQUETS DU « JARDIN DES PLANTES »

Centenaires, la chaîne à la patte, en plumages
Somptueux, ils sont là, du matin jusqu'au soir,
Et piétinent, d'un air important, leur perchoir,
En rabâchant tout bas leurs étranges ramages.

Ce ne sont pas ceux-là qui pourraient laisser choir,
Au profit d'un renard intrigant, leurs fromages :
Ils ont l'aspect sagace et profond des vieux mages
Ou de sultans qui vont accorder le mouchoir.

Ils méditent, dressant leur huppe jaune ou rouge;
Sous son gros bec de fer leur langue noire bouge,
Marmottant des propos grivois et des jurons

Qui se mêlent aux cris des canards et des dindes,
Tandis que le passant cherche dans leurs yeux ronds
Un reflet des forêts monstrueuses des Indes.

V

LA TOUR GÉANTE

Et ils se dirent : « Bâtissons une tour dont le sommet aille jusqu'aux cieux, et acquérons-nous de la renommée. »

Genèse, IX, 4.

Pleins de corbeaux et d'angélus,
Les clochers, dont le doigt de pierre
Montrait sa route à la prière,
N'avaient que cent mètres au plus;

Des hommes hardis sont venus
Et, forgeant la dure matière,
Ont construit une tour altière
Menaçant les cieux inconnus.

Miracle! jusqu'où monte-t-elle?
La foule pousse devant elle
Un hurrah d'admiration.

Son sommet se perd dans l'espace...
Mais, tout là-haut, un aigle passe
Et n'y fait pas attention.

VI

ÉCRIT SUR L'ÉVENTAIL DE LA PRINCESSE LÆTITIA, OU EST PEINTE A L'AQUARELLE UNE VUE DU PALAIS-ROYAL

Au sein du Paris populeux,
Le Palais-Royal voudrait croire
Que vous avez gardé mémoire
De ses pauvres gazons frileux.

Que de tumultes orageux
Ont battu sa muraille noire!
C'est la poussière de l'histoire
Que l'enfance y foule en ses jeux.

Mais, devant cette image, Altesse,
Point de souvenirs de tristesse;
Et, puisque votre cœur est pris

D'une sympathie obstinée
Pour la France et le vieux Paris,
Songez quelquefois : « J'y suis née. »

VII

A UN COMÉDIEN

Parce qu'un philistin, tartuffe sermonneur,
A d'un salon guindé pu te faire proscrire,
Est-ce vrai, grand bouffon, ton brave et large rire
Éclaterait ce soir avec moins de bonheur?

Laisse donc! Le mépris des sots te fait honneur.
Reste dans ton théâtre, où c'est l'art qu'on respire :
Ici le pâle Hamlet, au nom du vieux Shakspeare,
T'offre la bienvenue au manoir d'Elseneur.

Sois fier du préjugé qui t'écarte du monde;
Pour lui jeter de haut la vérité féconde,
Reste sur tes tréteaux, volontaire exilé.

Ton art, comme la foi, doit planer sur la foule;
Artiste, accepte-le jusqu'au martyre, et foule
Ces planches où le sang de Molière a coulé.

VIII

A UN POÈTE

Ils disent ta jeunesse et ta verve épuisées,
Ces pédants! Lance donc, ami, par leurs museaux,
Tes vers éclos d'hier, ainsi que des oiseaux
Qui chantent en foulant leurs coquilles brisées...

Comme, aux fêtes des rois, un bouquet de fusées
Monte dans le ciel noir, réfléchi par les eaux,
Laisse éclater ton livre, et force tous ces sots,
Pour ce feu d'artifice, à se mettre aux croisées...

Feu des deux bords! Au nez des philistins divers,
Continue à jeter largement les beaux vers,
Et méprise d'ailleurs le succès et la vogue :

Enfant royal, prodigue à pleins poings ton trésor,
Et fais comme Tourville au combat de la Hogue
Qui tirait à mitraille avec des louis d'or.

1er janvier 1875.

IX [1]

TESTAMENT

Bien que raclant encor de la guitare,
J'ai la moitié d'un siècle, c'est bien clair :
Je tousse trop, cela tourne au catarrhe,
Et suis, hélas! lorsque revient l'hiver,
A la merci du moindre courant d'air;

1. Ce poème, malheureusement inachevé, a été commencé par François

Plus d'une place en ma bouche est vacante ;
Je m'alourdis ; ma halte est plus fréquente,
Lorsque je fais les chemins coutumiers...
Et la jeunesse à cinquante ans — cinquante ! —
C'est seulement pour les « jeunes premiers ».

L'âge m'est dur, bien que je m'y résigne.
Je blanchis peu, ce qui n'est point normal :
Des cheveux gris peut-être suis-je indigne?
En moi pourtant s'affaiblit l'animal :
Je m'endors tard et je digère mal ;
J'ai bien toujours une petite amie,
Mais c'est avec beaucoup d'économie
Que je lui prouve encor mon sentiment...
Je me sens vieux, même à l'Académie :
Si je faisais un peu mon testament?

On n'en meurt pas... Et puis, la mort? j'y pense
D'un ferme cœur et sans jamais frémir :
C'est le repos et c'est la récompense
Du malheureux fatigué de gémir.
Hamlet a bien raison : « Mourir ! dormir ! »

Coppée en 1892. Ce devait être, dans sa pensée, un pendant au *Petit* et au *Grand Testament*, de François Villon, — dont il aimait le parler franc et dru, le style imagé.

Il était, de longue date, indifférent ou presque en matière de religion ; mais, à cette époque, il commençait à être tourmenté par l'effrayant mystère qui nous environne et il se demandait : « Pourquoi la vie? pourquoi la mort? » et surtout : « Pourquoi la douleur? pourquoi les larmes?... » Et aucune des solutions incertaines et d'ailleurs contradictoires que les philosophes ont données de ces problèmes ne le satisfaisait ; de jour en jour, grandissait en son âme le besoin de Dieu, d'un Dieu qui fût tout indulgence et bonté... (V. la préface de *la Bonne Souffrance*.)

C'est seulement cinq ans plus tard qu'il devait obtenir la paix de l'âme par la discipline de la religion, par l'examen de conscience, la prière, le retour humble et soumis aux pratiques de son enfance. En 1892, il gardait encore, devant les obscurités du dogme, une attitude d'indépendance, de désinvolture et d'ironie gauloise, une aversion bien française pour toute spéculation métaphysique ; si, malgré tout, un vieux fonds de chrétien sommeillait en son cœur, il avait totalement oublié, il ne comprenait même plus la doctrine catholique. Après sa conversion, lorsqu'il lui arrivait de comparer son état moral au précédent, il en demeurait stupéfait lui-même et ce changement lui semblait miraculeux. — J. M.

Le bonheur même, à la fin, nous dégoûte;
Des jeunes gens tombés à moitié route
Les Grecs disaient : « Ils sont aimés des Dieux! »
Quant au terrible au-delà qu'on redoute,
J'en suis certain, ce n'est rien ou c'est mieux.

Si ce n'est rien, tout est dit. Mais j'espère
En ce Dieu bon, que, priant à deux mains,
Petit enfant, j'appelais « notre Père » :
Il doit donner de meilleurs lendemains
Au triste sort subi par les humains...
Je ne sais pas si la mort les délivre;
Mais aucun d'eux ne demandait à vivre,
C'est dans les pleurs que tous ont vu le jour.
Et, dans l'étroit sentier qu'il leur faut suivre,
Que trouvent-ils de bon qu'un peu d'amour?

Il est couvert d'impénétrables voiles,
Le grand mystère entrevu, chaque soir,
Dans l'effrayant abîme plein d'étoiles :
Nul ne sait rien, nul ne peut rien savoir;
Mais, malgré tout, je m'obstine à l'espoir.
Quant à l'effroi d'un éternel supplice,
Qu'un front chargé de génie en pâlisse
Et qu'un Pascal — j'y songe avec stupeur —
Craignant l'Enfer, meure sous le cilice,
— C'est trop absurde, et je n'en ai pas peur!

Non! de révolte, au contraire, je vibre :
Pour mériter un pareil châtiment,
L'homme est-il donc coupable? Il n'est pas libre,
Car ses instincts et son tempérament
Le font esclave, et le dogme nous ment :
Le Jéhovah qui brûle les Sodomes
Est responsable autant que nous le sommes,
Si notre crime est d'abord d'être nés;
Devant un Dieu juste et bon, tous les hommes
Sont innocents ou du moins pardonnés.

J'espère en Dieu, je me moque du Diable :
Devant la Mort dressée en mes rideaux,
Tout au rebours du pauvre de la fable,
Je la prierai de décharger mon dos
Du poids des ans et de tant de fardeaux.
Dans peu de jours, demain, ce soir, — qu'importe? —
Son maigre doigt peut frapper à ma porte :
Ma malle est faite et je suis préparé.
Donc, pour un bon testament, qu'on m'apporte
De l'encre fraîche et du papier timbré !

Réglons d'abord mon convoi. Je souhaite
Qu'on le remarque à peine en son parcours :
Car je n'eus pas d'orgueil, quoique poète.
Donc, mes amis, ni soldats ni tambours,
Nul apparat ; surtout point de discours,
Point d'orateur prenant le ton d'un prône
Et pleurnichant à froid comme on rit jaune...
Si Maria vient me voir enterrer,
Tous ces vains mots — je sais ce qu'en vaut l'aune —
M'empêcheraient de l'entendre pleurer.

Mais, dans la glaise avant que je m'enlize
Sous un tombeau bien scellé de béton,
Menez, amis, mon cercueil à l'église :
N'y point aller est de trop mauvais ton ;
Et puis, — qui sait? — peut-être y priera-t-on.
Comme il est dur de croire décevante
Une prière ingénue et fervente !
Si jusqu'au Ciel tout de même elle allait?...
Il me plaira que ma vieille servante
Pour mon repos dise son chapelet.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

1892.

FRANÇOIS COPPÉE

LE

THÉATRE DE M. PAUL BOURGET

Lorsque après la seconde série de ses romans, — celle qui comprend *l'Étape*, *Un Divorce*, *l'Émigré*, — M. Paul Bourget s'est de nouveau aventuré sur la scène, on a pu croire d'abord qu'il ne s'agissait que d'une de ces excursions comme l'auteur de *Mensonges* et d'*Une Idylle tragique* en avait fait autrefois. Mais le soudain et profond retentissement de la pièce tirée d'*Un Divorce* montra aussitôt le dessein de M. Paul Bourget : on n'était plus en présence d'un romancier qui s'ingénie à donner à son œuvre la forme théâtrale pour en accroître le succès, mais d'un écrivain qui veut imposer sa pensée au public en utilisant toutes les forces de l'art dramatique, l'émotion, l'éloquence, le relief des personnages, l'ordre, la clarté. L'esprit si puissamment réaliste et critique de M. Paul Bourget avait su faire là une expérience décisive sur les conditions du théâtre, conditions qui ont ceci de particulier et de décevant que, ne pouvant être formulées avec précision, elles sont pourtant rigoureuses; que nul professeur ne saurait vous les enseigner et qu'il faut les découvrir soi-même; et qu'en outre, lorsqu'on les a découvertes, il est impossible de dire où. Il faut donc s'y conformer d'instinct et sans soumission apparente. Si on les dédaigne, on est immédiatement châtié dans son œuvre; si on

s'y plie aveuglément, on perd la grâce, la souplesse, et l'ondulation de la vie.

Ces écueils, — les plus dangereux de l'art de la scène, — M. Paul Bourget les aperçut avec une étonnante lucidité : et son imagination de romancier alliée à sa pénétration de critique créa en lui le dramaturge.

Considérons d'abord, pour nous en convaincre, la technique dramatique de M. Paul Bourget, c'est-à-dire la façon dont il expose, développe et conclut son sujet. Chez tous les auteurs d'une forte personnalité, cette technique ne varie guère en ses grandes lignes ; elle ne varie que dans ses détails, car elle dépend essentiellement de la nature même de l'esprit, de ses procédés d'observation, de sa méthode. Dans la composition d'*Un Divorce* et de *l'Émigré*, comme dans celle de *la Barricade* et du *Tribun*, on retrouve tous les aspects d'un des talents les plus étendus de la littérature contemporaine. Et l'on discerne aisément que M. Paul Bourget, ayant à construire une pièce, l'expose en romancier, la développe et la porte à son point culminant en dramaturge, et la conclut en philosophe et en critique.

Au premier acte et jusqu'à ce que l'auteur ait décidé de faire éclater le drame, les personnages ne paraissent pas décidés à prendre part à une action. Ils établissent leurs relations devant nous, sans se préoccuper d'ailleurs de notre présence, et nous montrent leur caractère dans des scènes amples, solides, dépourvues de tout artifice théâtral. Parfois ce sont des récits alternés, ou bien de simples conversations procédant par demandes et réponses, mais ordonnées avec une telle clarté, d'une langue si vigoureuse, que nous ne songeons pas à constater l'absence de mouvement scénique.

Ce mouvement, cette animation sont indispensables, certes, mais ils ne le sont pas tout le temps. Lorsqu'une scène nous fait pénétrer au cœur même des héros du drame, lorsqu'elle nous renseigne sur l'état de leurs passions au moment où le rideau se lève, l'intérêt est assez fort : il remplace tout et permet d'attendre que la situation se dégage. M. Paul Bourget saisit admirablement l'instant où, le roman terminé, il faut que le drame commence, sous peine que l'œuvre ne réponde pas aux nécessités du genre.

Le drame, on sait avec quelle maîtrise l'auteur du *Tribun* le tire brusquement du fond de son sujet et comment il le porte sur la scène d'une main habile et hardie en quelques minutes pathétiques. Les analyses minutieuses et sûres du début ne semblaient même pas le contenir et la surprise n'en est que plus émouvante.

Quand Portal, dans la pièce qui se joue au Vaudeville avec tant d'éclat, revient en hâte du Sénat où un employé du ministère lui a remis le bulletin de la poste sur lequel « le Tribun » reconnaît l'écriture de son fils, les personnages principaux du drame sont jetés les uns contre les autres avec une force irrésistible. C'est à ce moment-là qu'on découvre toute la solidité des préparations, et combien elles étaient indispensables sous la forme que l'auteur leur a donnée. Il aurait pu commencer plus tôt, s'il n'avait cherché qu'à construire une machine dramatique destinée à saisir le public dans son engrenage : il possédait en effet une matière assez abondante pour répartir habilement l'intérêt entre les trois actes.

Le premier, après un exposé sommaire de l'anecdote et des détails strictement nécessaires au spectacteur, eût fait apparaître les deux corrupteurs, menaçants et énigmatiques. Nous aurions compris tout de suite et nous aurions frémi. Le rideau se baissait sur un de ces mots qui tiennent la curiosité haletante. Et l'on s'écriait dans la salle : « Quel admirable premier acte ! »

Dès le deuxième, tel que l'a construit M. Paul Bourget, l'action dramatique du *Tribun* est épuisée. si l'on ne se place qu'au point de vue de la curiosité pure et de l'intérêt scénique. Portal est au courant de l'intrigue. Il y a été mis par des interrogatoires décisifs et tragiques, d'une clarté, d'un mouvement remarquables. Son fils a été démasqué devant la mère, devant l'ami intime de la maison, et il n'a pas essayé de se défendre. La résolution du ministre est aussitôt prise : un coup de téléphone au procureur de la République, Georges sera arrêté dans un quart d'heure. Pendant ce quart d'heure, la scène est occupée par Portal et son indignation douloureuse. que M. Paul Bourget a traduite dans la langue la plus forte, la plus pleine de sens, la plus capable d'agir à la fois sur l'intelligence et sur les nerfs. Georges est écrasé et demande, dans sa

détresse : « Papa, faut-il me tuer? » Et le tribun sent s'écrouler soudain, dans la vision de son fils se brûlant la cervelle, son individualisme orgueilleux. Le rempart qu'il avait élevé entre lui et sa famille s'abat brusquement, et il se retrouve comme au temps où il était un être normal, sous le joug de la vieille servitude qui a toujours enchaîné les unes aux autres les créatures du même sang.

Le procureur de la République est renvoyé sous un prétexte quelconque. « Attends mes ordres », dit le Tribun à son fils. Et le rideau tombe.

Il est évident qu'un spectateur venu pour suivre simplement les péripéties d'une anecdote n'est plus, à ce moment de la pièce, inquiet sur les conséquences de l'aventure : il sait parfaitement que le Tribun ne changera pas de résolution et qu'il ne peut plus exécuter son fils. Le choc de ces deux personnages a donné tout ce qu'on en attendait, et, théâtralement, le drame est clos.

Si l'auteur eût désiré en prolonger l'angoisse jusqu'à la fin de la pièce, il n'eût pas communiqué au Tribun l'émotion suprême qui le fait capituler : l'intérêt scénique fût resté suspendu ainsi pendant tout le troisième acte. Le théâtre fournit d'innombrables et faciles moyens pour ces arrangements.

Mais nous serions alors dans une technique dramatique qui n'est pas celle de M. Paul Bourget, qu'il n'a jamais cherché à s'assimiler et qui ne lui serait d'ailleurs d'aucun secours pour le dessein qu'il se propose. Nous serions, à proprement parler, dans la technique romantique, qui est contemporaine de celle de Scribe et qui n'a pas tardé à se confondre avec elle. En quoi consistait-elle essentiellement? En la réunion méthodique et savante de tous les effets dramatiques qui agissent sur le public à coup sûr. Ces effets ont été si souvent soumis à l'expérience qu'il ne subsiste aucun doute sur leur efficacité, lorsqu'ils sont traités avec art. Ils ne dépendent ni du pays ni de la langue ni de l'époque : ils provoquent le rire, les larmes ou la terreur aussi bien chez les Grecs du temps de Périclès que chez les Anglais du XVIe siècle ou chez les Parisiens d'aujourd'hui. Une œuvre qui les contient réussit toujours, mais une œuvre qui ne contient que cela demeure, quel que soit son succès, quelles que soient l'imagination et l'habileté de

son auteur, au second plan du théâtre; et dans l'histoire littéraire elle ne compte pas, ou ne compte que par les anecdotes qui s'y rattachent.

Rien n'est plus intéressant que d'étudier ces préoccupations chez un écrivain dramatique de haute valeur, — Alexandre Dumas fils, par exemple, qui n'a jamais hésité à révéler les secrets de son art et les débats de sa conscience.

L'affaire du *Supplice d'une femme* est, à cet égard, infiniment instructive. Comme on va le voir, elle ne nous écarte pas de notre sujet et nous amène au contraire, par un détour, à discerner ce qu'il y a de plus original, de plus neuf, dans le talent dramatique de M. Paul Bourget.

Écoutons l'auteur du *Demi-Monde* racontant sa collaboration avec Émile de Girardin :

Dès que j'avais entrevu le dénouement possible, j'avais compris aussitôt dans quelle forme le sujet devait être traité. Je sortais, tout chaud encore, de la leçon que j'avais reçue avec *l'Ami des femmes* dont on m'avait reproché le trop de développements psychologiques ; je m'étais dit que décidément le théâtre vit d'intérêt, de faits, d'action, de mouvement et de progression. Tout en faisant mes réserves sur la valeur de ma dernière comédie, je m'étais bien promis de changer ma manière, le cas échéant, et de profiter de cette expérience.

... Pouvait-il se présenter une meilleure occasion de faire cette épreuve nouvelle? Était-il un sujet qui demandât plus de concision, de rapidité, d'adresse que *le Supplice d'une femme*? Fallait-il procéder autrement que par le mouvement, le fait et les larmes? Le temps de reprendre haleine, le public était révolté ; un entr'acte d'un quart d'heure qui permît de réfléchir, la pièce était perdue.

Le spectateur devait subir ce drame comme un accès de fièvre, sans le prévoir; et n'en sentir le danger qu'après, c'est-à-dire trop tard.

A cette heure de sa carrière, Dumas fils se débat dans la crise à laquelle peu d'auteurs dramatiques de grande envergure ont échappé. Elle éclate, cette crise, le lendemain du jour où l'écrivain a essayé d'imposer au public sa pensée pour ainsi dire « maximum », sa pensée la plus originale, la plus raffinée, la plus dépouillée d'artifice scénique. Le public, dérangé dans ses habitudes, ne l'a pas comprise ou ne l'a

pas acceptée. Devant la résistance, l'auteur est partagé entre la crainte de s'être trompé, que son orgueil repousse, et le désir ardent de prendre sa revanche. Heure d'une importance capitale dans la vie de tout artiste! De la façon dont il la traverse dépend le reste de l'existence. Corneille, sentant la faveur lui échapper, entasse désormais dans ses tragédies la matière de quatre ou cinq de ses premiers chefs-d'œuvre, et il obscurcit son génie; Racine, après *Phèdre*, s'enfuit. Après *le Misanthrope*, Molière se hâte d'écrire en quelques jours une farce pour ramener la foule à son théâtre; puis, comme il a de nouveau vaincu, sa verve et son invention redeviennent prodigieuses.

Blessé par l'échec de *l'Ami des femmes*, qui était son œuvre préférée et où il avait mis le plus profond de son esprit, Dumas fils se dit qu' « il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que lui et que c'est le public » : il doute, il recule et c'est par un chemin de traverse qu'il rejoint le succès. Le « trop de développements psychologiques » qu'on lui reproche, il l'écarte. Il se borne aux faits, à l'action, à la progression, et il s'en rapporte à son habileté pour les manier; il sait qu'il empêchera ainsi le public de reprendre haleine et de réfléchir. Seulement, il est contraint à cet aveu, qui a dû être pénible à sa conscience d'écrivain : « Un entr'acte d'un quart d'heure qui permît de réfléchir, la pièce était perdue. »

Car *le Supplice d'une femme* était précisément un des meilleurs types de ces pièces dont nous venons de parler, qui, dès qu'elles sont bien exécutées, satisfont la curiosité du commencement à la fin par une espèce de coup sûr, et fléchissent, au contraire, devant l'intelligence et la réflexion. Si l'on cherche les conditions du succès au théâtre, c'est dans ce genre d'œuvres qu'on a le plus de chance de les trouver. Mais c'est ailleurs, c'est dans le *Père Prodigue*, dans le *Fils Naturel*, dans *Monsieur Alphonse*, qu'on rencontrera tout ce qui fait l'honneur de la littérature dramatique, la vérité des caractères, la vie en action et en mouvement, la peinture des passions humaines et de leurs chocs.

Serions-nous obligés de choisir un jour entre le théâtre à l'état brut et l'excès de raffinement et d'analyse? Entre l'abus de ce que Dumas fils appelle les développements psycholo-

giques, d'une part, et l'absurdité psychologique, d'autre part? Ce serait la déchéance irrémédiable de l'art dramatique.

Heureusement pour le théâtre français, chaque époque a vu naître des écrivains qui ont su combiner la vérité, la poésie, le pathétique, la pensée, avec l'élan indispensable à la scène. De notre temps, M. Paul Bourget est de ceux-là. Il a traité des sujets et des personnages qui sont à lui; il a su les animer par le mouvement et par le style. Il a posé devant nous quelques-uns des problèmes les plus complexes de la société contemporaine. Et il les a développés suivant les conditions du théâtre. Il a donc agi en dramaturge supérieur, ajoutant à la matière de son art sans l'alourdir et sans le dénaturer.



Un auteur qui nous fait part de ses intentions ne doit être cru que sous d'expresses réserves, et le point de vue qu'il veut nous imposer pour le juger, s'il est toujours le plus favorable, est rarement le plus juste. Dumas fils s'imagine être un logicien impeccable : aussi considère-t-il la logique comme le critérium de la valeur du drame. C'est qu'il a cherché les règles du théâtre dans ses propres œuvres et qu'il s'en est avisé après avoir écrit ses pièces, et non avant. Il a exécuté d'abord, d'instinct; ensuite il a cherché comment il s'y était pris. Il l'a trouvé et, tout naturellement, il a érigé en lois générales du théâtre ses méthodes personnelles.

M. Paul Bourget nous présente le cas inverse. Critique et analyste d'une pénétration extraordinaire, puis créateur d'une des formes les plus neuves de notre roman contemporain, puis théoricien d'une véritable doctrine politique et sociale, M. Paul Bourget est arrivé au théâtre, chargé, pour ainsi dire, de toutes ces préoccupations. Il ne pouvait pas s'en détacher pour envisager simplement les choses au point de vue scénique. Il était trop critique pour faire abstraction de son jugement; trop romancier, pour négliger les aspects divers des événements et des hommes; trop sociologue, pour ne pas exposer à la scène les résultats de son observation. Il se trouve donc être, sur ses intentions d'écrivain et sur le but qu'il s'est

proposé, plus lucide et digne de plus de créance qu'un auteur dramatique de profession.

Qu'a voulu réaliser M. Paul Bourget avec *la Barricade*, — celle de ses pièces qu'il faut d'abord étudier, puisque c'est la première qu'il n'ait pas tirée d'un de ses romans? — Une chronique de guerre sociale en 1910. C'est le sous-titre dont il se sert dans sa préface. Et, lui-même, il déclare :

> Ce mot : chronique, dit admirablement ce qu'il veut dire. La chronique, c'est la chose du temps, c'est l'histoire, mais racontée, mais montrée par son détail quotidien et familier. C'est le constat dressé sur place d'un certain coin de mœurs à une certaine date. La chronique correspond dans l'art littéraire à ces tableaux classiques auxquels excellait Trousseau, auxquels excelle aujourd'hui Dieulafoy, dans leurs leçons de l'Hôtel-Dieu. C'est une suite de notations prises à même la vie, mais caractéristiques, — sans cela, il ne vaudrait pas la peine de les prendre, — et, par conséquent, choisies, classées de manière à donner la physionomie très nette, sinon d'une époque, au moins de tout un groupe de choses et de gens dans une époque, de manière à provoquer la réflexion, mais par la seule force de la réalité.

Rappelons-nous l'aveu cruel de l'auteur du *Supplice d'une femme* : « Un entracte d'un quart d'heure qui permît de réfléchir, la pièce était perdue. » Ce quart d'heure, non seulement M. Paul Bourget ne le redoute pas, mais son œuvre a pour objet essentiel de le provoquer. Aussi bien l'auteur de *la Barricade* s'explique-t-il catégoriquement :

> Provoquer la réflexion! Je voudrais insister sur cette formule. Elle donne tout le débat que je me propose d'instituer devant le lecteur de cette préface et du drame qui la suit. Elle marque nettement que la chronique, telle que nous la comprenons, ne relève pas de la « littérature à thèse ». Elle appartient au genre de la « littérature à idées ». La distinction est capitale, et, quoiqu'elle ait été faite souvent, elle est méconnue de tant de gens qu'il est nécessaire de la souligner à chaque occasion. La littérature à thèse, le nom l'indique, suppose que l'auteur a construit son roman ou sa pièce en vue d'une démonstration à établir... La littérature à idées est simplement une recherche. Elle ne se propose pas de démontrer, mais de montrer, et, à ce propos, de suggérer.

Cette dissertation éclaire l'œuvre dramatique de notre auteur

ou plutôt elle éclaire les motifs qui l'ont poussé à écrire pour le théâtre. Ce n'est pas toute son œuvre, c'en est une partie seulement que M. Paul Bourget a voulu définir dans les lignes qui précèdent. Il avoue lui-même : « Je ne suis pas compétent pour tout ce qui touche à la qualité d'art de mes pièces. » Car, si M. Paul Bourget n'avait abouti, dans *Un Divorce* ou dans *l'Émigré*, dans *la Barricade* ou dans *le Tribun*, qu'à « dresser un constat des mœurs de notre époque », à « provoquer la réflexion », à illustrer une « chronique de guerre sociale en 1910 », ou encore à faire le procès de l'individualisme, il pourrait être un historien, un philosophe, un sociologue, mais il ne serait pas l'auteur dramatique triomphant qu'il est devenu.

Le théâtre, en effet, c'est, en vertu de la plus ancienne et de la meilleure définition que nous en ayons, la représentation animée de la vie; et, par conséquent, la création d'êtres qui, par leurs passions, leurs contacts, leurs paroles, soient capables de procurer à des hommes assemblés l'illusion de la vie réelle. Une œuvre qui ne communique pas cette impression, si habile qu'en soit l'exécution, ou si forte qu'en soit la pensée, est manquée en tant que drame. Elle peut réussir momentanément à la scène par la conjonction heureuse de tous les hasards qui font le succès, mais elle ne dure pas et ne s'inscrit jamais dans l'histoire du théâtre. Ce ne sont point des théories, des idées, des observations que lègue à l'humanité la littérature dramatique : ce sont des noms d'hommes et de femmes. Et la méthode, le ton par lesquels un dramaturge donne les mouvements de la vie à ses personnages sont l'essentiel de son talent. Ils en sont aussi la caractéristique, et, bien plus que le genre de ses œuvres, font la personnalité de l'auteur. Bien plus que le genre, surtout : il faut insister là-dessus. Je ne connais aucune définition d'un genre qui soit absolument satisfaisante pour l'esprit, — ni de la comédie psychologique, ni de la tragédie moderne, ni de la comédie de mœurs; — mais je sais ce que l'on veut dire quand on parle de finesse, d'ironie, de noblesse, d'âpreté.

« Comédie de mœurs »? Que serait une comédie où les mœurs seraient mal observées?

« Tragédie moderne »? Mais ce qui constitue la tragédie, ce

n'est pas le sujet, ce n'est pas la péripétie, puisque les menues péripéties et les menus sujets peuvent être traités d'une main rude ou d'une main caressante, et conduire par les mêmes voies au comique ou au tragique.

« Pièce à thèse » ou « pièce d'idées »? Qu'importe que la thèse soit intéressante ou que l'idée soit juste, si l'accent de l'auteur n'est pas sincère et pénétrant?

Acceptons donc que M. Paul Bourget nous dise :

— Mon théâtre est un théâtre d'idées. J'ai voulu, dans *l'Émigré*, satisfaire ma passion intellectuelle pour les personnages traditionnels, c'est-à-dire qui incarnent la durée, les droits des morts contre les vivants, tout ce que méconnaît la France d'aujourd'hui. Dans *Un Divorce*, je me suis attaché à montrer que la France révolutionnaire est acculée à ce dilemme : ou revenir au mariage traditionnel et indissoluble ou aller jusqu'à l'union libre. *La Barricade* invite la bourgeoisie à se défendre. Dans *le Tribun* un théoricien du socialisme est forcé de capituler devant les « éternelles réalités morales ».

Acceptons cela, certes, mais ajoutons que M. Paul Bourget eût échoué dans son dessein et ne nous eût fait réfléchir ni sur le divorce, ni sur le conflit de la classe ouvrière et de la classe bourgeoise, ni sur le péril de l'individualisme, si Darras, Lucien, Berthe Planat n'avaient pas vécu devant nous avec intensité le drame de conscience d'*Un Divorce*; si *la Barricade* n'était pas une œuvre animée, rapide, diverse, toute baignée dans l'atmosphère contemporaine ; et si le « tribun », Portal, n'était pas une des figures les plus saisissantes du théâtre actuel.

L'idée, jetée par le critique dans le cerveau du romancier, lui a servi à faire vivre ses héros. Elle a éveillé ses dons de créateur. Elle a été la méthode, et non le but.

L'impartialité que l'on constate dans toutes les pièces de M. Paul Bourget, et qui lui fait exposer avec la même force les idées opposées quand les personnages qui les représentent entrent en conflit, provient non pas uniquement de ses scrupules de philosophe, mais aussi de sa volonté d'auteur dramatique. Dans *Un Divorce* on applaudissait avec frénésie les phrases de Lucien proclamant le droit à l'union libre : puis

d'autres spectateurs, avec une frénésie égale, applaudissaient les phrases de Gabrielle disant : « Nous ne sommes pas mariés. Je ne pouvais pas être ta femme, parce que j'étais celle d'un autre devant Dieu. » On peut faire la même observation dans *l'Émigré* : — scène du Marquis et de Landry, scène des officiers. — On peut la faire dans *la Barricade*, malgré le parti pris, plus visible qu'ailleurs, de l'auteur. On peut la faire également dans *le Tribun*, où, vers la fin de la pièce, Portal avoue bien sa défaite personnelle, mais non celle de l'individualisme.

Est-ce hésitation chez M. Paul Bourget, ou contradiction, ou fléchissement d'un esprit critique dès qu'il s'agit de conclure sur des problèmes sociaux à tant d'aspects ?

Non, certes. Répétons-le : c'est volonté de créateur dramatique. L'idée a servi à créer des personnages. Mais, dès que les personnages ont reçu la vie et que le drame les emporte, l'auteur sent qu'il n'en est plus le maître, qu'il n'a plus aucun droit sur eux. Et il les abandonne aux instincts et aux passions qu'il leur a donnés. Attaquent-ils ses idées préférées ? Il ne les arrête pas. Se contredisent-ils ? C'est qu'ils vivent. Nous les écoutons et nous nous laissons tour à tour convaincre par eux, malgré l'antagonisme de leurs opinions respectives : un homme parvenu à un certain degré de passion a toujours raison.

Est-ce à dire que les idées de M. Paul Bourget n'arrivent au spectateur que transposées et défigurées ? Ce serait méconnaître leur haute valeur. Elles lui arrivent, au contraire, intactes. Seulement, elles lui arrivent après avoir modifié des événements et des caractères, après s'y être comme réfractées, et, par conséquent, sous un autre angle que celui où nous les apercevons dans un roman, par exemple, ou dans une étude philosophique. Et, loin de perdre en importance et en saveur, au contraire, elles y gagnent. Évidemment, nous ne les saisissons pas aussi bien dans toutes leurs nuances, mais de les avoir vues agir sur les drames de la vie et sur la nature humaine, comme nous en comprenons mieux la portée !

Là réside la puissante originalité de l'œuvre dramatique de M. Paul Bourget. Apparaissant à une époque où notre désir de l'action est précisément contrarié par le trouble de nos idées, des pièces comme *la Barricade* et *le Tribun* sont très représentatives de notre civilisation et de notre culture.

Leur retentissement s'explique aussi par d'autres raisons qui tiennent à l'état présent de la scène française, ou du moins aux craintes que son avenir commence à nous inspirer.

Le faux dans l'observation, la recherche de l'effet brut dans l'exécution, et le dédain du style, voilà en général les écueils du théâtre. Voilà sur quoi, à des moments presque périodiques, il se heurte et se décompose. La théâtre de M. Paul Bourget, par sa gravité et par sa franchise, par l'autorité qui s'en dégage, par la noblesse et l'intensité d'existence de ses personnages, constitue aujourd'hui un des points de réaction contre la fausse sensibilité, le faux esprit et le faux pathétique.

ALFRED CAPUS

STRATÉGIE ALLEMANDE

Pendant de longues années, l'Allemagne s'est efforcée de représenter comme au-dessus de toute critique ceux à qui elle avait confié en 1870 le haut commandement. Elle y a parfaitement réussi. Au lendemain de nos revers, il semblait qu'il n'y eût qu'à s'incliner devant la stratégie allemande, à la prendre comme modèle, à la considérer comme un idéal[1]. Les résultats étaient là, patents, manifestes, probants. A ceux qui voulaient remonter des effets aux causes, pénétrer dans les coulisses du quartier général allemand et délimiter la part qui revenait à ses mérites, au hasard et à nos fautes, un seul moyen d'investigation s'offrait : l'*Historique du grand État-Major* prussien, dont la rédaction avait été commencée dès 1872. Or — on a pu s'en rendre compte aujourd'hui — cette relation officielle est moins un exposé exact et impartial des faits qu'un monument élevé à la gloire des armées allemandes et de leurs chefs. Trop longtemps nous avons dû, en France, nous en tenir à cette unique source d'informations qui, fort habilement, projetait des ombres sur toutes les faiblesses et sur toutes les erreurs, et s'attachait à faire ressortir, dans une lumière

1. Un des généraux prussiens les plus connus de 1870 ne disait-il pas : « Les plus jeunes élèves de Napoléon, nos généraux en 1866 et en 1870, ont ensuite surpassé le maître; car leur stratégie a été plus réfléchie, plus résolue, plus nette que celle de Napoléon Ier »? (Prince de Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, Ve lettre, p. 100).

éclatante, les talents de la direction suprême. Moltke lui-même, qui n'a voulu laisser à personne le soin de relater les faits les plus saillants de l'*Historique* officiel. nous a laissé l'aveu des idées tendancieuses qui ont présidé à sa rédaction : « Ce qu'on publie dans une histoire militaire reçoit toujours un apprêt selon le succès plus ou moins grand qui a été obtenu ; mais le loyalisme et l'amour de la patrie nous imposent l'obligation de ne pas détruire certains prestiges dont les victoires de nos armées ont revêtu telle ou telle personne [1]. »

Selon Moltke, de tels procédés entretiennent et accroissent même la confiance des subordonnés en leurs chefs. Mais l'histoire et la vérité y trouvent-elles leur compte? Aussi, pour porter un jugement équitable et exact sur le commandement allemand de 1870, est-il indispensable de recourir à d'autres documents parmi lesquels le plus précieux certainement est la correspondance militaire du maréchal de Moltke. Certes, notre dessein n'est en aucune façon, de diminuer la gloire de ce grand homme de guerre. Nous nous proposons seulement de montrer la valeur réelle de sa stratégie, de reconnaître ses mérites, mais de ne rien dissimuler de ses erreurs et des circonstances heureuses qui l'ont favorisée.

C'est dans l'hiver de 1868-1869 que Moltke arrête définitivement son plan de campagne pour une guerre contre la France. Un mémoire présenté au roi détaille les projets de concentration de toutes les forces allemandes, la formation et la composition des diverses armées, les dispositions défensives vis-à-vis de l'Autriche et pour la protection des côtes ; il discute aussi la violation de la neutralité belge et envisage les effectifs dont pourront disposer les belligérants. Moltke est certain d'avoir la supériorité numérique au début : 400 000 hommes contre 250 000 Français, sans compter trois

1. Maréchal de Moltke, *Histoire de la Guerre de 1870* (résumé), préface, p. I. — Le grand État-major prussien confirme indirectement, dans un ouvrage récent, l'aveu de Moltke : « Il nous est possible aujourd'hui d'user d'une plus grande liberté d'appréciation sur les personnes et sur les événements » (*Der 18. August herausgegeben vom grossen Generalstabe*, préface, p. I). — Un auteur militaire allemand, Fritz Hœnig. véritable enfant terrible, a donné, sur la manière d'écrire l'histoire militaire usitée au grand État-major prussien, des détails singulièrement suggestifs (*La vérité sur la bataille de Vionville-Mars-La-Tour*, 201-202 ; *Vingt-quatre heures de la stratégie de Moltke*, introduction, p. v).

corps allemands qui resteront en réserve. Il importe donc de profiter de cette situation avantageuse en prenant immédiatement l'offensive. « C'est le meilleur moyen de défendre l'Allemagne contre la France[1]. »

« Le plan d'opérations offensif contre la France, dit Moltke, consiste uniquement à rechercher l'armée principale de l'adversaire et à l'attaquer là où on le trouvera. La difficulté ne gît que dans l'exécution de ce simple plan avec des forces très considérables[2]. » Très justement Moltke déclare qu'il n'est admissible de pousser les prévisions de ce plan que jusqu'à la première bataille :

« Les conséquences matérielles et morales de toute affaire sérieuse sont d'une telle importance qu'elles amènent d'ordinaire un renversement complet de la situation, et par suite une base nouvelle pour de nouvelles combinaisons. Il n'est pas possible d'arrêter avec quelque certitude un plan d'opérations au delà de la première rencontre avec le gros des forces de l'adversaire. Un homme étranger à toute notion d'art militaire croit seul voir, dans le développement d'une campagne, l'exécution d'un plan arrêté dès le principe dans tous ses détails et fidèlement suivi jusqu'à la fin. Assurément un chef d'armée a toujours devant les yeux le but essentiel qu'il poursuit; les diverses alternatives ne le lui font pas perdre de vue; mais il ne peut jamais préciser à l'avance d'une manière certaine les voies par lesquelles il compte l'atteindre[3]. »

L'ordre de mobilisation est lancé dans la nuit du 15 au 16 juillet, et les Allemands exécutent méthodiquement la mise sur pied de guerre, le transport et le rassemblement de leurs forces. Les 360 000 combattants de première ligne[4] sont répartis en trois armées : la Ire, général von Steinmetz,

1. Moltke au général von Hartmann, 17 mai 1867 (*Kriegsgeschichtliche Einzelschriften herausgegeben vom grossen Generalstabe, Heft 36, Moltke in der Vorbereitung und Durchführung der Operationen*, p. 93).

2. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, nº 18. — Ce mémoire porte l'indication suivante de la main de Moltke : « Valable aussi pour 1870 ». Il a été remanié à plusieurs reprises en 1869 et 1870 et, pour la dernière fois, en juillet 1870 (*Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, nos 19 et 20).

3. *Historique du grand État-major prussien*, I, 71.

4. La totalité des forces mobilisées s'élève à 1 200 000 rationnaires; les effectifs immédiatement disponibles sont de 462 300 combattants pour l'infanterie, 56 800 sabres, 1 584 bouches à feu (*Ibid.*, I, 64-65).

s'achemine des environs de Trèves vers Sarrelouis-Merzig; la IIe, prince Frédéric-Charles, doit débarquer et se concentrer vers Neunkirchen-Hombourg; la IIIe, prince royal de Prusse, se forme dans le Palatinat bavarois au nord de la Lauter.

Dès le 23 juillet, les combinaisons de Moltke pour le rassemblement des armées vont se trouver compromises faute d'une précaution essentielle. Le transport des troupes françaises à la frontière avec leurs effectifs de paix et l'insignifiant combat de Sarrebrück semblent le prélude d'une offensive qui ne peut manquer, si elle se produit, de troubler gravement la concentration allemande. Aucune mesure sérieuse n'a été prise pour la protéger efficacement; ce que nous appelons aujourd'hui la couverture se compose de forces si minimes qu'elles sont hors d'état de remplir leur mission. Il n'y a qu'un remède : renoncer à la zone de réunion choisie pour la IIe armée et la reporter au nord jusqu'au Rhin, à une distance qui la mette pour un certain temps à l'abri. Simultanément, Moltke et Frédéric-Charles se décident à cette solution[1]. La répercussion de l'affaire de Sarrebrück se fait sentir jusqu'à l'armée du prince royal de Prusse. Le lieutenant-colonel von Verdy du Vernois, du grand État-major, envoyé à Spire par Moltke, expose au kronprinz la situation et, de la part du généralissime, lui explique que, pour annihiler les manifestations offensives des Français vers Neunkirchen, le procédé le plus efficace est de précipiter l'entrée de la IIIe armée en Alsace. Le prince royal fixe au 3 août le commencement de ses opérations[2]. La manœuvre qui lui est ainsi imposée n'est pas sans présenter de réels dangers, car la IIIe armée va se trouver séparée des deux autres par les Vosges et exposée à subir le choc, non seulement des corps de Mac-Mahon, mais de tous ceux dont le commandement français eût pu les renforcer, s'il n'avait oublié les principes fondamentaux de la guerre en Europe. Le général von Blumenthal, chef d'état-major et mentor du prince royal,

1. Von der Golz, *Die Operationen der II. Armee*, 12; *Historique du grand État-major prussien*, II, 158-159.

2. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, nos 83 et 103; Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 50-54; *Historique du grand État-major prussien*, II, 171.

ne se trompe pas sur l'imprudence commise par Moltke : « Je ne pus dissimuler à Verdy, écrit-il dans son *Journal de campagne*, que je tenais comme très défectueuse la direction supérieure des opérations, en particulier en ce qui concernait la IIIe armée... Demain matin, de bonne heure, j'écrirai à Moltke à ce sujet[1]. »

Peu à peu Moltke se rassure en constatant que nous ne franchissons pas la Sarre. Les informations parvenues le 4 août confirment notre immobilité et font même entrevoir notre retraite sur certains points. Moltke se décide alors à autoriser la marche de la IIe armée à travers les défilés du Haardt, afin d'atteindre le front Neunkirchen-Hombourg le 7 dans la soirée[2]. Il est parfaitement renseigné le 3 sur nos forces et sur nos emplacements : il sait que l'armée française, très inférieure en nombre — elle ne compte que 230 000 hommes environ — est en outre disséminée en un mince cordon de Thionville à Haguenau, par Forbach et Bitche[3].

La relation officielle expose, sous le nom de « plan fondamental », les projets du généralissime : « se maintenir dans une position expectante et chercher à contenir l'armée française sur la Sarre jusqu'à ce que les progrès de la IIIe armée permettent d'agir efficacement ». Moltke se propose alors de livrer une bataille décisive « sur la frontière française même », les Ire et des IIe armées s'engageant de front vers Merzig, Sarrelouis, Sarrebrück, Sarreguemines, tandis que la IIIe, après avoir écrasé les forces adverses d'Alsace, attaquera notre flanc en débouchant par la haute-Sarre, vers Sarre-Union[4]. L'offensive des Ire et IIe armées, débutant par le passage de la Sarre, est fixée au 9 août[5]. C'était admettre que l'armée française resterait immobile jusqu'à cette date, s'offrant ainsi complaisamment, en plastron inerte, à la double attaque des Allemands[6]. C'était

1. *Tagebücher des Generalfeldmarschalls Graf von Blumenthal, 1866 und 1870-71*, 71.

2. *Historique du grand État-major prussien*, II, 159-165.

3. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 100 (croquis des positions de l'armée française, à la date du 3 août 1870).

4. *Historique du grand État-major prussien*, II, 164.

5. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 107-109.

6. Général Bonnal, *La manœuvre de Saint-Privat*, I, 90.

compter aussi que rien ne viendrait s'opposer à la réunion des forces sur le champ de bataille même. Moltke avait-il le droit de tabler sur une pareille inertie de la part du commandement français? De plus, à si faible distance de l'adversaire, ne fallait-il pas craindre qu'un incident ne vînt bouleverser ce plan élaboré dans le silence du cabinet, si loin des exécutants, au quartier général de Mayence?

Le prince Frédéric-Charles, commandant le II[e] armée, est au courant des intentions du grand quartier général. Ses instructions du 4 août au soir pour la traversée du Haardt et le déploiement sur le versant occidental de cette région montagneuse sont conformes au « plan fondamental »[1]. Il n'en va pas de même pour Steinmetz, commandant la I[re] armée, à qui Moltke n'a au contraire communiqué ses projets que d'une manière très incomplète. Il y avait dans une telle abstention, volontaire ou non, un procédé de commandement fâcheux en toute circonstance, mais qui l'était ici d'autant plus qu'il se trouvait atteindre l'un des généraux les plus réputés de l'armée allemande, un vieillard de soixante-quatorze ans, mais frémissant, en dépit de l'âge, d'active énergie et d'ardeur guerrière, pénétré de cet audacieux esprit d'offensive auquel il devait ses succès de 1866 et qui revendiquait l'honneur de porter le premier coup aux Français. N'était-ce pas pour lui une humiliation que d'obéir à Moltke, moins ancien que lui et moins auréolé de victoires? De rudes épreuves allaient se succéder pour le commandant de la I[re] armée, toutes sensibles à son amour-propre, toutes mettant obstacle à ses rêves de gloire.

A la nouvelle du combat de Sarrebrück, Steinmetz juge qu'il doit s'opposer à la marche en avant de l'armée française et prend la résolution de franchir la Sarre à Sarrelouis le 4 août pour attaquer notre flanc gauche vers Saint-Avold[2]. Moltke pressent aussitôt le danger : il interdit ce mouvement qui, vraisemblablement, eût abouti à un désastre pour la I[re] armée isolée[3]. Il fait plus : afin d'enlever à son surbordonné toute

1. *Historique du grand État-major prussien*, II, 94.

2. Steinmetz à Moltke, Hellenhausen, 6 août (*Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, p. 252).

3. Note marginale, de la main de Moltke, sur la pièce ci-dessus.

velléité d'offensive, il lui prescrit par télégramme de reporter ses troupes à une journée de marche en arrière, et il continue à le laisser incertain du rôle dévolu à la Ire armée dans l'ensemble des opérations[1]. L'impétueux Steinmetz s'irrite ; il ne peut admettre qu'on le maintienne inactif, alors que Frédéric-Charles poursuit son mouvement vers la Sarre. Il demande des explications, et, comme elles tardent à venir, il soumet au roi ses griefs et ses revendications[2].

Quelques heures après, dans la soirée du 5, survient un nouvel ordre qui semble à Steinmetz un nouvel affront. La Ire armée devra évacuer la route qui conduit à Sarrebrück et en laisser la libre disposition à Frédéric-Charles[3]. Ainsi les prévisions de Steinmetz se justifient. L'armée voisine prend les devants : c'est à elle que va échoir la gloire des premières rencontres. Steinmetz se persuade que c'est lui personnellement que l'on s'efforce de tenir à l'écart, afin de lui dérober sa moisson de lauriers. Il perd tout sang-froid, il s'exaspère, et, bien résolu cette fois à disputer à Frédéric-Charles l'honneur d'aborder les Français le premier, il ose donner l'exemple de la désobéissance ; il enfreint les instructions de Moltke lui prescrivant de rester immobile jusqu'à nouvel avis ; il ordonne pour le lendemain la marche de son armée vers la Sarre[4].

Le 6, à deux heures trente du matin, Steinmetz reçoit la réponse à son télégramme adressé au roi la veille. On lui donne cette fois, tardivement il est vrai, toutes les explications sur le mouvement combiné des Ire et IIe armées. On lui recommande à nouveau de conserver ses emplacements jusqu'à ce que la IIe armée soit sortie tout entière des défilés du Haardt. Il devra se mettre en marche le 7, pour atteindre et passer la Sarre le 9 entre Sarrelouis et Sarrebrück « et prendre éventuellement l'offensive contre le flanc gauche de l'adversaire que la IIe armée abordera de front »[5]. Steinmetz est fixé désormais sur l'ensemble de l'opération, sur la manœuvre que le grand

1. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 94.

2. *Ibid.*, n° 102 ; von Schell, *Opérations de la Ire armée*, 31.

3. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 106, 108.

4. Steinmetz au roi, Tholey, 5 août, dix heures soir, dépêche citée par Cardinal von Widdern, *Die Führung der I. und II. Armee*, 119.

5. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 107.

quartier général attend de lui, enfin sur l'époque à laquelle il devra l'entreprendre. Mais il ne peut se résigner à voir Frédéric-Charles le devancer et, faisant table rase des instructions de Moltke, il maintient ses ordres pour le 6 août.

Ainsi, trois jours avant la date fixée par le généralissime, la Sarre sera franchie et la fougue indisciplinée de Steinmetz provoquera une bataille improvisée à Forbach contre le général Frossard, dans des conditions si défectueuses que, sans la passivité de Bazaine et de ses divisionnaires, trois divisions prussiennes eussent été successivement écrasées et rejetées dans la rivière. Si la victoire reste finalement aux Allemands, le haut commandement n'y est pour rien. Elle est due uniquement à la bonne entente et à la solidarité des chefs subordonnés qui, une fois la lutte commencée, n'ont plus songé qu'à venir en aide à un collègue et à courir sus à l'ennemi.

Abandonné à ses propres forces et désespérant de vaincre, Frossard bat en retraite dans la soirée, et les Allemands restent maîtres du champ de bataille. Mais, s'ils ont obtenu un succès incontestable, l'action prématurément engagée, avec des éléments disparates et relativement faibles, a fait échouer le « plan fondamental » de Moltke, qui consistait « à frapper par surprise et d'emblée sur la Sarre, avec la totalité des armées allemandes mobilisées, l'ensemble des corps français encore incomplets et inactifs ». Le coup de tonnerre de Forbach, en avertissant ceux-ci, les a vraisemblablement « sauvés d'une destruction complète »[1].

La responsabilité incombe en grande partie à Steinmetz qui a transgressé sciemment les ordres de Moltke. Bien que la relation officielle ait tenté de justifier ou au moins d'excuser les actes de Steinmetz[2], la désobéissance est indéniable. Toutefois il faut rendre hommage à cette éminente qualité que possédait l'ardent et impétueux commandant de la Ire armée de vouloir à tout prix arriver au contact de l'ennemi et livrer bataille sans arrière-pensée. Le désir sincère de conduire les troupes au combat n'est pas un sentiment aussi répandu qu'on serait tenté de le croire : l'insuffisance technique ou l'effroi des responsabilités paralysent bien souvent ceux

1. Général Foch, *De la conduite de la guerre*, 175.

2. *Historique du grand État-major prussien*, II, 152.

dont le devoir serait de marcher au canon. On peut aussi invoquer, en faveur de Steinmetz, des circonstances qui font remonter plus haut les responsabilités. Au début, en effet, Moltke n'a pas cru devoir lui confier ses projets et s'est contenté de télégrammes laconiques et peu explicites pour lui prescrire des mouvements, sans lui spécifier son rôle dans l'ensemble[1]. Il n'a pas jugé possible, nous affirme-t-on, « de donner des instructions s'étendant au delà de la période immédiate... et lorsque, dans la soirée du 5 août, le général Steinmetz prescrivait le mouvement vers la Sarre, les plans ultérieurs de l'autorité supérieure lui étaient inconnus, parce qu'ils étaient eux-mêmes encore subordonnés aux événements[2] ».

Ce plaidoyer de la relation officielle ne saurait justifier Moltke. Le mystère dont il s'est entouré est en vérité la cause initiale et prépondérante de la désobéissance de Steinmetz et de l'effondrement du « plan fondamental ». Ce n'est point ainsi que procédait Napoléon : il suffit, pour s'en convaincre, de lire les instructions qu'il envoyait à ses maréchaux dans les périodes précédant les engagements décisifs. Il faut ajouter que l'Empereur ne craignait pas de partager les fatigues de ses troupes, et se tenait au milieu d'elles, poussant les uns, modérant les autres, veillant à tout; en 1870, au contraire, le roi de Prusse et Moltke, plus âgés que Napoléon, plus soucieux de leurs aises, avaient maintenu leur quartier général très loin en arrière des armées, à Mayence. Certes, la première tâche du commandement consiste à donner des ordres; mais tout n'est pas terminé après l'envoi de télégrammes ou d'estafettes : il lui appartient également, suivant l'expression de von der Goltz, de transformer « ses conceptions en des réalités ».



Au grand quartier général français, on fut atterré par les défaites simultanées de Frœschwiller et de Forbach. Après quelques velléités d'offensive, la retraite sur Metz est résolue et commence dans la journée du 8 août. En Lorraine, comme

1. Général Bonnal, *op. laud.*, 167, 246.

2. *Historique du grand État-major prussien*, II, 155.

en Alsace, les Allemands perdent entièrement le contact. Leur cavalerie, mal dirigée par le haut commandement, très médiocrement conduite et prudente à l'excès, en dépit d'une double victoire, recueille fort peu de renseignements positifs. Elle apprend la présence de trois masses françaises aux environs de Saint-Avold, mais elle en ignore entièrement la composition et ne sait rien des mouvements exécutés, à quelques kilomètres des avant-postes allemands, par huit divisions de l'armée du Rhin [1]. Pourtant tout lui facilite la tâche; tout concourt à lui permettre les investigations les plus fructueuses : inertie à peu près complète de la cavalerie française, insuffisance de notre service de sûreté trop rapproché des troupes, défectuosités de nos procédés de stationnement, en camps rarement défilés aux vues.

Aussi Moltke est-il fort mal renseigné dans la journée du 7 août. A trois heures trente du matin, il a reçu la nouvelle d'une « grande victoire » remportée par le prince royal sur l'armée du maréchal de Mac-Mahon. mais « les données les plus importantes » lui manquent [2]. « Où donc a eu lieu la bataille? télégraphie-t-il au prince. Dans quelle direction l'adversaire s'est-il retiré? [3]. » Apprenant, vers huit heures quinze, que la lutte a eu lieu à Frœschwiller et pensant que Mac-Mahon a effectué sa retraite sur Bitche, il en conclut que la cavalerie et l'aile gauche de la IIe armée pourront atteindre le maréchal à l'ouest de cette ville [4]. Avant d'envoyer des instructions pour la reprise du mouvement, Moltke veut avoir reçu des indications certaines sur l'attitude des Français. Jusque-là, Steinmetz se bornera à l'occupation des hauteurs de Forbach, tandis que Frédéric-Charles fera marquer un temps d'arrêt aux corps de première ligne pour donner aux autres le loisir de rejoindre [5].

1. Général von Pelet-Narbonne, *La cavalerie des Ire et IIe armées allemandes dans les journées du 7 au 15 août 1870*, 33 et suiv. ; du même auteur, *Verfolgung und Aufklärung der deutschen Reiterei am Tage nach Spicheren*, 11-12 ; général von Bernhardi, *Militär Wochenblatt*, 1900, et *Armee und Marine*, n° du 29 mars 1901 ; Cardinal von Widdern, *Die Befehlsführung...*, 297-298.

2. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 116.

3. *Ibid.*, n° 118.

4. *Ibid.*, n°s 117, 119.

5. *Historique du grand État-major prussien*, IV, 403 et 399, note 2.

Quatre journées s'écouleront à rétablir l'ordre, à prendre le dispositif convenable, à attendre des renseignements. Malgré un double succès et la certitude de la supériorité numérique, Moltke subordonne ses décisions à celle du commandement français : le vainqueur semble subir la loi du vaincu, au lieu de le courber sous la sienne. Cette offensive stratégique, étroitement subordonnée à l'exploration de la cavalerie et se traînant, suivant l'expression d'un éminent critique, « à la remorque des informations[1] », ne laisse pas que d'être très contestable. Elle conduit un général en chef à faire reposer ses conceptions sur des données qui peuvent n'être plus exactes au moment où elles lui parviennent et à se régler exclusivement sur les mouvements de l'adversaire, au lieu de lui imposer ses volontés. Cet arrêt des armées allemandes permettait aux Français de se ressaisir, de se concentrer, de se retrancher, de se préparer à une nouvelle bataille, toutes forces réunies. En un mot, il pouvait remettre tout en question.

La relation officielle a tenté de répondre d'avance à la critique. A l'en croire, l'immobilité de la Ire armée aurait été indispensable parce que « le mouvement projeté des masses allemandes de la basse Sarre vers les environs de Metz devait se continuer sous la forme d'une conversion successive à droite, dans laquelle la Ire armée constituerait en quelque sorte le pivot[2] ». Il n'est question de rien de semblable dans les documents contemporains : la seule raison que Moltke donne à Steinmetz pour suspendre encore le 8 août le mouvement de la Ire armée est l'incertitude de l'évacuation par nos troupes des localités situées au nord-ouest de Saint-Avold[3]. Au vrai, ce qui semble prédominer au grand quartier général allemand, transféré enfin de Mayence à Hombourg, c'est la crainte d'une offensive française[4]. On s'explique difficilement dès lors que Moltke ait détaché deux corps d'armée dans une direction divergente, de Sarreguemines vers le sud-ouest, afin d'atteindre Mac-

1. G. G., *Essais de critique militaire*, 177.

2. *Historique du grand État-major prussien*, IV, 103. — Von der Goltz indique également cette manœuvre (*La nation armée*, 283). De même, Hohenlohe (*op. laud.*, I, 352, 353).

3. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 123.

4. *Ibid.*, n° 119.

Mahon ; ces deux unités sont en effet les seules qui seraient en mesure de soutenir la 1re armée dans le cas où l'offensive que l'on redoute se produirait effectivement. En stratégie, comme dans la vie courante, c'est une erreur de vouloir poursuivre deux lièvres à la fois.

L'emploi de la nombreuse cavalerie, dont dispose le commandement allemand, est toujours si défectueux que l'on recueille relativement peu d'informations sur les mouvements et les emplacements de l'armée française[1]. Dans la soirée du 9 août, Moltke croit à sa retraite derrière la Seille, sinon au delà de la Moselle, alors qu'en réalité elle est beaucoup moins loin, derrière la Nied dont elle se propose de défendre le passage. Et cette hypothèse inexacte décide l'ordre général expédié de Sarrebrück, à huit heures du soir, aux commandants des trois armées allemandes, pour la reprise du mouvement le 11 août. Moltke pense « qu'on n'en viendra plus sérieusement aux mains à l'est de la Moselle[2] ». Mais c'est là une conjecture et non une certitude : à ce moment l'intention du grand quartier général français est précisément de livrer bataille sur la Nied. Or, le front total du dispositif de marche des trois armées allemandes ne mesure pas moins de 70 kilomètres. La concentration sur une aile exige près de trois jours, et le groupement des forces sur le centre, deux jours. Le commandement suprême doit donc disposer de ces délais si l'ennemi vient offrir la lutte avant le passage de la Seille ou de la Moselle[3]. Rien ne les lui procure en réalité, et l'erreur commise ne tardera pas à se faire sentir.

Le 11, le grand quartier général allemand reçoit la nouvelle de la présence « d'une notable fraction des forces ennemies » sur la rive gauche de la Nied[4]. Déjà, au moment où elle parvient, l'information n'est plus exacte ; les Français se sont repliés sur Metz. Néanmoins, la surprise est complète pour Moltke, qui se hâte de concentrer ses armées, sans espoir d'ailleurs de pouvoir combattre dans de bonnes

1. *Historique du grand État-major prussien*, IV, 410 ; général von Pelet-Narbonne, *op. laud.*, 88, 96.

2. *Historique du grand État-major prussien*, IV, 495.

3. Général Foch, *Op. laud.*, 231.

4. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 141.

conditions avant le 13 août. Le 12, l'effectif disponible pour une bataille sur la Nied eût été à peine supérieur à celui de l'armée française[1]. Le 13 octobre 1806, dans l'après-midi, Napoléon apprend la présence de l'armée prussienne vers Iéna; le lendemain, 150000 hommes, sur les 160000 que compte la Grande Armée, seront au feu à Iéna ou à Auerstædt. Combien les dispositions de Moltke eussent contribué au succès de l'adversaire, si le commandement français n'avait été manifestement au-dessous de sa tâche !

La période de surprise terminée par la retraite volontaire de l'armée française sous Metz, Moltke estime, dans la journée du 12, que le gros des forces adverses se replie par Metz au delà de la Moselle. Il n'en est rien : toute l'armée du Rhin est encore stationnée à l'est de la forteresse. C'est sur cette donnée inexacte que Moltke expédie des ordres dans l'après-midi. La Ire armée devra se porter sur la Nied, protégeant ainsi le flanc droit de la IIe, qui poussera ses avant-gardes sur la Moselle, en amont de Metz, et cherchera à s'emparer des points de passage[2]. Le lendemain, Moltke se propose de porter, par Pont-à-Mousson et environs, quatre corps d'armée sur la rive gauche de la Moselle pour livrer bataille et couper l'armée française de ses communications avec Paris[3].

Pour l'exécution de ce projet et l'emploi du gros de ses forces, il a le choix entre deux partis : attaquer et maintenir les Français sur la rive droite, ou bien gagner vivement les passages de la Moselle au sud de Metz. Par crainte d'une offensive de Bazaine, dirigée vers le sud-est, il adopte un moyen terme consistant à maintenir cinq corps d'armée sur la rive droite. De là résultera une dissémination considérable, avec cette particularité aggravante que les armées allemandes vont être coupées en deux tronçons que séparera la Moselle. D'où la nouvelle crise que traverseront les Allemands du 14 au 17 août. Contrairement à la doctrine napoléonienne, Moltke manœuvre contre un adversaire qu'il n'a pas pris soin de fixer au préalable.

1. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, nº 148, annotation de Frédéric-Charles.

2. *Ibid.*, nº 149.

3. *Ibid.*, nº 155.

La « souricière » est tendue, il est vrai; mais elle risque fort de se refermer à vide : les Français sont absolument libres de leurs mouvements. Mettant ses colonnes en marche le 14 au matin et utilisant rationnellement les ponts et les itinéraires possibles, Bazaine pouvait aisément se dérober vers Verdun, ou bien par une offensive énergique, dirigée sur Thiaucourt et Pont-à-Mousson, troubler gravement, avec l'espoir d'un succès, le passage de la IIe armée sur la rive gauche de la Moselle[1].

De fait, les Français commencent le 14 à battre en retraite sur Verdun, mais dans des conditions de marche si défectueuses que le passage de la Moselle et le mouvement par l'unique chaussée de Gravelotte seront extrêmement lents. Steinmetz, dont les troupes sont stationnées sur la Nied, à l'est de Borny, a formellement interdit tout acte agressif, « sauf dans le cas où l'adversaire tenterait quelque chose vers le sud »[2]. Mais bientôt de nombreux rapports annoncent la retraite de l'armée française[3], et le général von der Goltz, commandant une des avant-gardes, ose, par une initiative excessive[4], se porter à l'attaque. Ainsi qu'à Forbach, des secours lui arrivent bientôt de tous côtés; la bataille se généralise, et les Français, bien qu'en forces très supérieures, se contentent de se maintenir sur leurs positions, sans prendre à leur tour l'offensive; l'affaire se termine à la nuit tombée, sans que l'un ou l'autre parti puisse revendiquer la victoire, sans que d'ailleurs la retraite de l'armée française ait été retardée le moins du monde[5].

Le 14, à six heures du soir, avant d'avoir connaissance du combat engagé vers Borny, Moltke juge « absolument nécessaire de diriger le lendemain des forces importantes sur la rive gauche de la Moselle, vers les routes entre Metz et Verdun[6] ». Mais il immobilise toujours sur la rive droite cinq corps d'armée

1. Général Foch, *op. laud.*, 271, 276; G. G., *op. laud.*, 186.

2. *Historique du grand État-major prussien*, IV, 438.

3. Cardinal von Widdern, *Verwendung und Führung der Kavallerie*, III, 244.

4. L'*Historique du grand État-major prussien*, toujours enclin pourtant à voiler toutes les fautes, excuse à peine von der Goltz (IV, 491).

5. L'*Historique du grand État-major prussien* émet, très inexactement, l'assertion contraire (IV, 493).

6. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 161.

et quatre divisions de cavalerie, alors qu'un masque sur la Nied suffirait amplement à observer la place. Dans la nuit lui parviennent à Herny des renseignements sur la bataille. Le 15 au matin, s'exagérant le succès obtenu, il écrit à Frédéric-Charles, à Pont-à-Mousson, que nos troupes ont été rejetées dans Metz, et qu'il importe de poursuivre l'ennemi sur la route de Metz à Verdun[1]. A onze heures, il télégraphie au prince que nous sommes « sans doute en pleine retraite sur Verdun » ; puis, dans la soirée, reprenant le *leit-motiv* de la prétendue victoire de la veille, il dicte ses instructions pour le 16 : « On ne peut recueillir les fruits de cette victoire qu'au moyen d'une vigoureuse offensive de la IIe armée contre les routes de Metz à Verdun par Fresnes ou par Etain. Il appartient au commandant de la IIe armée de conduire cette attaque avec tous les moyens disponibles, d'après ses propres idées[2]... » Au lieu d'imposer au prince Frédéric-Charles une manœuvre sur les communications de l'ennemi, Moltke s'en rapporte donc à son initiative par des instructions trop imprécises, à un moment où les opérations entrent visiblement dans une phase décisive[3].

Par surcroît, Frédéric-Charles voit la situation sous un jour absolument faux. Depuis le 13 août, il est convaincu que le commandant en chef de l'armée française ne peut avoir l'idée d'accepter la bataille ni derrière la Moselle, à proximité de Metz, ni sur les plateaux entre Moselle et Meuse. Il suppose que Bazaine a adopté la solution la plus rationnelle : amener le plus tôt possible son armée intacte derrière la Meuse et effectuer sa jonction avec les autres forces de l'Empire. C'est là ce qu'il se propose d'empêcher. Gagner l'armée française de vitesse, lui interdire les passages de l'Argonne, l'obliger à s'infléchir vers le nord et la séparer ainsi des fractions venues d'Alsace avec Mac-Mahon, tel est le projet du prince ; pour le réaliser, il s'agit avant tout d'atteindre la Meuse[4]. Les télégrammes de Moltke le confirment dans l'opinion d'une armée française battue, « en pleine retraite » sur Verdun, et dont on ne pourra plus guère atteindre que les arrière-gardes. Pour

1. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 162.
2. *Ibid.*, n°s 167, 168.
3. Général Foch, *op. laud.*, 316.
4. Von der Goltz, *Die Operationen der II. Armee*, 72.

Frédéric-Charles, comme pour Moltke, il s'agit uniquement de poursuivre, non de vaincre. Bien que disposant d'une nombreuse cavalerie, ils ignorent tous deux l'emplacement réel de l'armée française dans la soirée du 15 ; ils prêtent à l'adversaire les intentions les plus logiques au lieu d'examiner ses actes ; ils partent de données vraisemblables, mais fausses. Pour se conformer aux instructions de Moltke, Frédéric-Charles dirige un corps d'armée et une division de cavalerie, sous les ordres du général von Alvensleben, vers la route de Metz à Verdun. Tout le reste de son armée est orienté vers la Meuse et largement espacé afin d'utiliser au mieux le réseau routier qui mène à la rivière[1].

Ainsi le généralissime, comme le commandant de la IIe armée, ne manœuvrent que sur des hypothèses. Les conséquences seront extrêmement graves. Dès le lendemain matin 16, Alvensleben, avec ses faibles forces, se heurte vers Rezonville à toute l'armée française : 30 000 hommes environ contre 150 000. Aussitôt une lutte acharnée s'engage au cours de laquelle nous laissons, à plusieurs reprises, la victoire nous échapper. La fortune, qui a si souvent favorisé les Allemands au cours de cette campagne, ne les a sans doute jamais mieux servis que ce jour-là. Les défaillances de la stratégie allemande exposaient à un désastre les unités imprudemment aventurées sur la route de Verdun. Par ses belles qualités de caractère et d'intelligence, Alvensleben était peut-être le seul des généraux prussiens qui fût capable, avec les excellentes troupes brandebourgeoises dont il disposait, d'éviter la défaite. Il comprend la mission que les circonstances lui attribuent : en imposer à Bazaine par une offensive énergique, arrêter les Français coûte que coûte, au prix même de la destruction de son corps d'armée, les immobiliser devant lui, les empêcher de progresser vers la Meuse pendant un temps suffisant pour permettre au reste des armées allemandes d'accourir et de les rejeter sur Metz[2]. Encore n'y fût-il pas parvenu seul. Mais, selon les excellentes coutumes de nos ennemis, des renforts lui arrivent, qui portent l'effectif des troupes allemandes engagées à

1. Général Foch, *Des principes de la guerre*, 226.

2. Colonel Verraux, *Cours de l'École supérieure de guerre.*

65 000 fusils et 13 000 chevaux environ[1]. Néanmoins, c'est à grand'peine qu'elles parviennent à se maintenir sur le champ de bataille, secondées jusqu'au bout, il est vrai, par la faiblesse et l'impéritie du commandant français.

Tandis que se livre cette lutte sanglante, le roi Guillaume et Moltke se rendent paisiblement en voiture de Herny à Pont-à-Mousson. A son arrivée, vers cinq heures du soir, Moltke, contrairement à l'opinion de Frédéric-Charles, présume que les forces auxquelles s'est heurté Alvensleben peuvent être une arrière-garde, mais couvrant à faible distance l'armée française tout entière. C'est à ce moment que, pour la première fois, l'on trouve dans ses écrits trace de cette conception : « refouler l'ennemi vers le nord, en le coupant de Châlons et de Paris[2] ». Par contre, sa correspondance du même jour contient cette affirmation un peu hasardée : « Plus Alvensleben a d'adversaires devant lui, plus grand sera le succès demain, quand on pourra disposer des autres corps d'armée[3]. » Moltke a-t-il entrevu l'hypothèse si vraisemblable de l'écrasement des troupes d'Alvensleben et des fractions accourues à leur aide? Que serait-il advenu, dans ce cas, de la manœuvre projetée et du succès escompté?

Frédéric-Charles, qui a assisté aux dernières phases de la bataille du 16 et qui a conscience de tous les dangers de la situation, expédie vers onze heures du soir des ordres ayant pour objet la concentration vers Rezonville de toutes les unités disponibles de la IIe armée. Moltke agit de même à l'égard des troupes de Steinmetz[4]. Le 17, à six heures du matin, le roi, suivi de tout le grand État-major, arrive au sud-ouest de Rezonville et s'établit sur une hauteur dominant le pays. Moltke redoute par-dessus tout une attaque des Français. Or, les renseignements sont contradictoires. Peu à peu d'ailleurs les Allemands perdent complètement le contact en avant de leur centre et de leur aile gauche. Après avoir livré bataille, la veille, à une armée de 150 000 hommes, ils en arrivent à

1. *Historique du grand État-major prussien*, VI, 204.

2. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 170.

3. *Ibid.*, n° 172.

4. *Historique du grand État-major prussien*, V, 627; *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 173.

ignorer ce qu'elle est devenue[1]. Toutefois les informations s'accordent sur un point, la retraite des Français, et dissipent ainsi les inquiétudes.

Vers deux heures de l'après-midi, Moltke, quoique toujours incertain de la situation de l'adversaire, donne des ordres pour le lendemain : la IIe armée, laissant Rezonville à droite, se portera en échelons vers le nord; Steinmetz la couvrira « contre les entreprises venant de Metz[2] ». Ces instructions visent à la fois le cas où les Français auraient repris leur mouvement vers la Meuse et celui de leur retraite sous Metz. Mais, dans la première hypothèse, il n'y a plus guère d'espoir de les rejoindre dans la région Briey-Étain : encore une fois, on manœuvre contre un ennemi dont on n'a pas entravé la liberté d'action. Fort heureusement pour Moltke, Bazaine a rempli ses vœux en ramenant l'armée du Rhin à l'ouest de Metz, sur les hauteurs qui s'étendent du Point-du-Jour à Saint-Privat, tournant ainsi le dos à la place et faisant face à Paris.

Dans la soirée du 17, les Allemands sont parvenus à rassembler sept corps d'armée et trois divisions de cavalerie sur les plateaux de Rezonville-Mars-la-Tour. A la dispersion des jours précédents succède la concentration, résultat remarquable qui, sans nul doute, témoigne en faveur de l'esprit de résolution, d'initiative et de solidarité des généraux allemands. La bataille décisive, que Moltke a cherché à livrer sur la Sarre et qui a failli s'offrir à son insu sur la Nied, est enfin imminente, sans que, la veille encore, il s'en doutât. Mais, comme à Rezonville, les erreurs commises depuis le 14 août vont s'accuser. D'après le plan initial, Moltke se proposait d'engager la lutte décisive avec toutes ses forces réunies; le 18 août, il disposera de la moitié à peine[3]. Certes les Allemands auront encore largement la supériorité numérique; mais Napoléon ne s'est présenté à aucune bataille dans des conditions de dispersion aussi caractéristiques[4].

1. « Un véritable capitaine aurait tout appris, grâce à l'emploi qu'il eût fait de sa cavalerie » (Fritz Hœnig, *Vingt-quatre heures de stratégie de Moltke*, 10).

2. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 174.

3. Colonel Verraux, *op. laud.*

4. Dans un entretien avec Verdy du Vernois, le 19 août, Moltke reconnaîtra cette faute (Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 111-112).

Le 18 au matin, l'armée allemande, partant du front Rezonville-Mars-la-Tour, se porte en avant vers le nord et défile, en formation massée, sans la moindre précaution, à quelques kilomètres de l'armée française dont elle ne soupçonne pas la présence. C'est vraiment trop compter sur l'abstention de Bazaine. « Qu'on s'imagine, dit un écrivain allemand, un général ennemi tombant au milieu de ces masses qu'on ne pouvait manœuvrer!...[1] »

Vers huit heures, bien que dépourvu de renseignements, en raison du mauvais emploi de la cavalerie, Moltke a « l'intuition » que le groupe principal de l'armée française s'est retiré vers l'est, au nord du Point-du-Jour. Frédéric-Charles penche au contraire pour notre retraite sur la Meuse et, à neuf heures et demie, Moltke se rallie à cette dernière façon de voir[2]. Vers dix heures, la situation se dessine plus nettement, et Moltke revient à sa première conception tout en envisageant encore la possibilité de notre retraite sur Verdun et en ignorant l'emplacement de notre droite. Pourtant, nos troupes ne prenaient, comme d'habitude, aucun soin de se dissimuler aux vues. Les ordres qui doivent régler la bataille sont expédiés aussitôt à Frédéric-Charles et à Steinmetz.

Suivant une opinion accréditée en Allemagne, une partie des forces allemandes aurait, conformément aux doctrines napoléoniennes, exécuté une attaque sur tout le front des positions françaises afin de les immobiliser, de les investir, de les user, tandis que les Saxons et la Garde auraient eu pour mission de déborder leur aile droite et de produire l'action décisive. Moltke a-t-il discerné le point du champ de bataille où serait porté cet effort suprême? A-t-il explicitement désigné Saint-Privat comme Napoléon a choisi le plateau de Pratzen à Austerlitz, l'aile gauche des Russes à Friedland, la tour de Neusiedel à Wagram? Il n'en est rien.

1. Fritz Hœnig, *Op. laud.*, 100. — Cet auteur accuse l'*Historique du grand État-major prussien* d'avoir travesti ou caché la vérité sur ce qui s'est passé dans la matinée du 18 : « l'exposé de tous ces événements dans l'ouvrage du grand État-major est peut-être une chose sans égale dans l'histoire militaire... On a dû chercher un artisan de style dont le grand talent consistât à rendre noir ce qui était blanc, et cela de telle manière que le lecteur candide voie réellement noir ce qui était et restera blanc » (*Op. laud.*, 101).

2. *Historique du grand État-major prussien*, VI, 651, 658, 662.

En fait, la Ire et la IIe armée ont livré, l'une à Gravelotte, l'autre à Saint-Privat deux actions distinctes, faiblement reliées par un corps d'armée. Après avoir prescrit d'abord aux deux armées une attaque simultanée, dans laquelle l'aile gauche de la IIe armée agirait par le nord, Moltke réserve ensuite à Steinmetz, vis-à-vis du Point-du-Jour, un rôle démonstratif[1]; puis, par un revirement inexplicable, il cherche la solution à son aile droite, et, dans plusieurs tentatives, ne récolte que des insuccès, suivis de nombreuses paniques[2]. Par une heureuse fortune pour les Allemands, nous nous bornons, comme toujours dans cette guerre, à repousser les attaques, sans prendre nous-mêmes l'offensive. Pendant ce temps, la IIe armée « glisse en quelque sorte entre les doigts du grand quartier général[3] ». Moltke ignore à peu près tout des opérations de Frédéric-Charles : l'attaque directe de la Garde sur Saint-Privat, l'échec, les pertes effroyables de cette troupe d'élite, la marche du prince de Saxe vers le nord destinée à déborder et envelopper notre aile droite. A la nuit, après avoir constaté les échecs successifs de Steinmetz, il rentre à Rezonville où il rejoint le roi et juge nécessaire de renouveler l'attaque le lendemain, lorsqu'il reçoit enfin, très tard dans la nuit, la nouvelle inespérée de la victoire remportée à son aile gauche à Saint-Privat par les troupes de Frédéric-Charles. Le rôle de ce dernier dans cette journée n'apparaît pas clairement d'ailleurs et semble avoir été assez effacé. Le succès est dû surtout au prince de Saxe, qui a pris l'initiative et assuré l'exécution du mouvement tournant, à la qualité des troupes, à leur nombre, à l'énergie et à la solidarité des chefs subordonnés, à l'insuffisance enfin du commandement français et à ses doctrines néfastes de défensive, qui ont fait de notre armée du Rhin une sorte de plastron inerte, laissant à l'adversaire toutes facilités de manœuvre et toute impunité de ses fautes[4].

1. *Correspondance militaire de maréchal de Moltke*, n°s 178, 179.

2. G. G., *op. laud.*, 252.

3. Fritz Hœnig, *op. laud.*, 327.

4. Lieutenant-colonel Rousset, *Le haut commandement des armées allemandes en 1870*, 253, 268.



Selon l'*Historique du grand État-major prussien*, « l'idée principale » qui se dégage d'un mémoire de Moltke rédigé dans l'hiver de 1868-1869 « se traduit, dès les premières opérations déjà, par une tendance évidente à refouler le gros des forces ennemies au nord de leur communication avec Paris[1] ». Dans ses souvenirs écrits plusieurs années après les événements, Moltke expose de même l'idée directrice, le *leitender Gedanke* de ses manœuvres depuis la Sarre jusqu'à l'investissement de Metz : « Sur le parcours de la frontière à Paris, les forces allemandes devaient tendre le plus possible à isoler celles de l'adversaire du midi de la France, offrant d'abondantes ressources, et à les refouler dans les régions septentrionales, en arrière de Paris, bien moins étendues[2]. »

Rien, à la vérité, ni dans le mémoire de 1868-1869 ni dans aucun document antérieur à la guerre, ne permet de voir « la tendance évidente » que constate complaisamment la relation officielle. Au contraire, dans une lettre du mois de mai 1867, adressée au général von Hartmann, Moltke déclare qu'il faut « couper l'armée française de Paris en la rejetant vers le sud[3] ». Aussi le grand État-major prussien a-t-il par la suite un peu modifié la première version : tout en la reproduisant pieusement dans l'ensemble, il fait remonter la conception de Moltke au lendemain des batailles de Frœschwiller et de Forbach[4]. Doit-on admettre que Moltke ait eu en effet cette pensée et formé ce projet, qui ferait honneur à son talent de stratège? Assurément, il n'en est resté aucune trace écrite. Ses instructions et, mieux encore, les faits sont en complète contradiction avec cette nouvelle assertion, et il faut attendre au 16 août, dans la soirée, pour trouver, sous sa plume, une phrase exprimant nettement l'intention de refouler l'adversaire vers le nord et de l'acculer à la frontière du Luxembourg[5].

1. 1er fascicule, p. 71.
2. *Mémoires du maréchal de Moltke, La guerre de 1870-1871*, 10.
3. *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 36, 92.
4. *Der 18. August 1870*, 43; *Moltkes Kriegslehren, Die operativen Vorbereitungen zur Schlacht*, 99.
5. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, nos 170, 171.

Est-il possible d'autre part de souscrire à cette appréciation de l'*Historique du grand État-major prussien* : « Les batailles des 14, 16 et 18 août forment réellement, par leur connexion et par leurs conséquences, comme la préparation, le prologue et le dénouement d'une seule et même grande opération dont le résultat final était d'enfermer la principale armée française dans un cercle de fer qu'elle ne devait plus rompre qu'en mettant bas les armes[1] » ?

Ces affirmations, comme les précédentes, ne sont pas justifiées par les faits. Les journées de Borny, de Rezonville, de Saint-Privat ne sont, en aucune façon, trois actes successifs d'un même drame, conçu par un esprit génial, se déroulant selon le développement logique d'une pensée créatrice, se dénouant enfin suivant les prévisions du commandement. Dans les opérations autour de Metz, comme dans celles qui se sont déroulées de la Sarre à la Moselle, la stratégie allemande a conservé le même caractère incertain et flottant. Subordonnée aux mouvements de l'ennemi, elle a pu, avec beaucoup d'esprit de suite et une méthode digne de louanges, se régler sur les événements ; elle ne les a jamais préparés, encore moins dominés[2].

Malgré les défaillances du haut commandement, les Allemands ont été victorieux, et il n'y a point à s'en étonner. A la guerre, les fautes ne portent pas toujours en elles-mêmes leur châtiment : il faut encore que l'adversaire sache et puisse en profiter. D'ailleurs les erreurs de la direction suprême ont été maintes fois rachetées par l'initiative et l'activité constante des chefs subordonnés, et le grand quartier général français, soit Napoléon III, soit Bazaine, était manifestement incapable.

Il serait enfin absolument injuste de dire que les Allemands n'aient pas mérité leurs succès. Mais une admiration aveugle pour le vainqueur serait aussi erronée. Ces victoires, nos ennemis les doivent à une rationnelle et minutieuse organisation du temps de paix, à des études approfondies, à une communauté de doctrines aboutissant à la coordination des efforts, à une tactique résolument offensive, à des états-majors remarquablement instruits, à des exécutants pleins d'initiative,

1. *Historique du grand État-major prussien*, VI, 877.

2. G. G., *op. laud.*, 236.

d'énergie et d'abnégation, à la judicieuse appréciation des forces morales. Toute cette œuvre appartient, sans contredit, à Moltke. C'est par cette préparation persévérante et sans précédent à la guerre d'armées, par une saine logique déductive au cours des opérations qu'il s'est rendu digne de vaincre.

Mais, en toute équité, il faut mettre en présence de son talent la faiblesse du commandement opposé. Les généraux français du second Empire, excellents entraîneurs de troupes, comptaient de nombreuses campagnes et de brillantes actions d'éclat; mais, remplis d'expérience pour des opérations en Afrique, ils ignoraient ou avaient perdu de vue les vrais principes de la guerre en Europe. Nullement exercés au maniement de masses aussi nombreuses, habitués à attendre des ordres et à les exécuter à la lettre sans se préoccuper des circonstances, ils méconnaissaient par surcroît la valeur matérielle et morale de l'offensive, croyaient à la toute-puissance des feux pour arrêter une attaque et demeuraient rivés à des positions qui leur semblaient inexpugnables.

Quant aux troupes françaises, réduites, par ces doctrines que l'histoire démontre éternellement fausses, à une attitude contraire à leur tempérament et à leurs traditions, leur conduite au feu, à part quelques rares défaillances, a été au-dessus de tout éloge. Pour vaincre sur les champs de bataille de Lorraine, ces braves gens n'ont manqué que d'un chef: et, par ce mot, il ne faut entendre ni un stratège éminent, ni un tacticien émérite, mais simplement un général sachant frapper dès que ses forces sont réunies, un soldat vigoureux, loyal et pénétré de ses obligations envers ses troupes et la patrie. Le malheur de la France a voulu que l'armée tombât aux mains d'un aventurier égoïste, incapable et apathique, préoccupé de menées ténébreuses qui devaient le conduire bientôt à de coupables négociations. Dans les opérations autour de Metz, Bazaine a été le meilleur artisan des victoires de Moltke; et cette conclusion, si elle ravive de douloureux souvenirs, sauvegarde aussi pour l'avenir de légitimes espoirs.

LIEUTENANT-COLONEL ERNEST PICARD

L'ÂGE DANGEREUX[1]

Je donnerai congé à ce jardinier, et cela dès demain matin. Gages, indemnité, tout ce qu'il voudra, — pourvu qu'il nous délivre de sa présence.

J'ai la prétention de dormir en paix, ma maison bien close et tranquille. Or je ne peux pas dormir tant que cet homme est chez elle...

Que ma cuisinière ait ou non des camarades de nuit, cela ne choque pas ma pudeur. Mais cela me gène : cela me force à penser à des choses à quoi il me déplaît de penser.

Il me semble que j'entends chuchoter et rire au-dessous de ma chambre... Auto-suggestion, comme disent messieurs les docteurs : car je ne saurais percevoir d'ici ce qui se passe dans le sous-sol.



La nuit est trop claire : les oiseaux s'inquiètent; eux non plus ne peuvent pas dormir. Sous un ciel d'argent, la mer brille comme une glace.

Qu'est-ce que ceci?... Ah! c'est mademoiselle Jeanne qui s'en va vers la forêt. Sa tête rousse est pareille à un de ces beaux champignons roux qui poussent entre les pins.

Si, du moins, c'était elle que le jardinier avait choisie. Mais Torp!... ce monstre!...

1. Voir la *Revue* des 15 mars et 1er avril.

Moi aussi, j'aurais bien envie d'aller me promener dans la forêt et d'abandonner la maison aux deux gnomes du sous-sol. Seulement, si je rencontre Jeanne, que lui dire? Comment lui expliquer?... Il serait par trop ridicule d'avouer que nous errons toutes les deux dans la forêt parce que Torp accueille un amoureux dans son antre.

Fenêtres et portes sont ouvertes, il y a deux étages entre eux et moi... et pourtant je m'imagine respirer l'haleine aigre et répugnante de cet homme...

Hystérie? — Peut-être.



Quatre heures du matin. Je ne puis m'endormir. Point de spectacle plus émouvant qu'un lever de soleil, mais à condition que le spectateur soit en humeur de le contempler : or, en ce moment, je préférerais la nuit la plus opaque...

Voici le Don Juan : il chemine vers sa cabane, à pas de voleur; il ne se retourne même pas pour regarder derrière lui. Je parie cependant que l'horrible femelle est debout sur le seuil, agitant son mouchoir et envoyant des baisers...

Mais qu'est-ce qui prend à Jeanne, tout à coup? Elle se cache derrière un arbre... Pauvre fille! Elle ne veut pas être aperçue par l'amoureux de Torp... Et ce serait en effet trop d'honneur pour ce rustre, s'il savait qu'il inquiète une aussi fine créature.



Voir manger Richard, ce fut naguère, ou plutôt cela devint peu à peu ma torture quotidienne. Avec quelle grâce accomplie, pourtant, il maniait la fourchette et le couteau! Que n'aurais-je pas donné pour qu'il mît une fois ses coudes sur la table, pour qu'il mordît dans une pomme sans l'avoir pelée, ou fît claquer sa langue après avoir bu!... Hélas! sa correction demeurait infaillible, éternelle.

Je n'oublierai jamais son œil chargé de tendre reproche quand je déchirais une enveloppe avec mes seuls doigts, avant qu'il eût réussi à me passer le coupe-papier. Apparem-

ment, il éprouvait, à ce spectacle, la même irritation nerveuse qu'il provoquait en moi quand il se mirait complaisamment dans une glace.

Une petite tache sur la nappe le rendait soucieux, le préoccupait. Il n'y faisait aucune allusion, mais ses yeux ne pouvaient quitter la tache : il semblait que ce fût quelque indice criminel...

Sa manie de propreté me poussait, en dépit de ma nature, à toutes les négligences possibles. Je mettais exprès du désordre dans la bibliothèque; mais lui rôdait à ma suite et, cinq minutes plus tard, le désordre était découvert et réparé.

Ah! si je l'avais aimé!... Ce goût de l'ordre serait devenu pour moi un attrait de plus.



Richard m'a-t-il été fidèle? Et, si parfois il fut infidèle, a-t-il goûté quelque plaisir dans ses infidélités? Énigmes. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est que lui aussi a dû connaître la tentation, — et, tandis que moi, faible femme, j'étais retenue par mille raisons de convenance, lui n'aurait usé que d'une licence fort excusable en s'emparant de ce qui s'offrait.

Parbleu! il n'a eu garde, sans doute, d'y manquer, tout au moins pendant ses voyages d'affaires. Mais, j'en suis sûre, ses infidélités furent encore des hommages involontaires à l'épouse absente... Et je suis sûre aussi que l'agrément final fût assez maigre. La comparaison dut tourner à mon avantage.

Et puis, qui sait? Justement à cause de son extraordinaire manie de l'ordre, mon brave Richard demeura peut-être fidèle au sens absolu du mot. Je regrette presque de n'avoir jamais eu l'occasion divertissante de le surprendre en flagrant délit d'infidélité. Quelle mise en scène dramatique!... la découverte, l'aveu, les scènes de reproches, les larmes... Voilà qui donne du ragoût à un ménage!... L'empressement continu de ses hommages m'inspirait trop de sécurité : le pauvre homme en a pâti.

Une seule fois je me rappelle avoir ressenti de la jalousie, de la jalousie désagréable, et sans aucun motif sérieux. Ce fut lorsqu'il me proposa d'emmener avec nous, à Monte-Carlo,

une certaine jeune fille de nos relations, nommée Édith. Il devint tout pâle quand je lui demandai si ma compagnie ne lui suffisait plus...

Comment des hommes mûrs peuvent-ils s'intéresser sérieusement à des gamines de dix-sept ans? Mystère... Moi, elles m'agacent.



Malthe, m'écrit-on, est revenu de Vienne. — Il était donc allé à Vienne? Je le croyais toujours à Copenhague.

Cette nouvelle m'a mise de méchante humeur. Pourquoi, grand Dieu!... Qu'il vive ici ou là...

S'il était de dix ans plus jeune, ou si j'étais de dix ans plus vieille, j'aurais pu l'adopter. Ce ne serait pas la première fois qu'une dame d'un certain âge remplace le carlin préféré par un favori à deux pattes. Je lui aurais cherché une femme... J'aurais rassemblé autour de moi un essaim de jeunes beautés et choisi pour lui la plus séduisante... Délicieuse perspective!...

Mais je ne me suis jamais rendue ridicule : ce n'est pas à quarante-trois ans que je commencerai.



Maintenant qu'il fait beau, je rencontre des gens dans la forêt, — dans ma forêt. — Ils cueillent des fleurs, ils cassent des branches : j'ai le sentiment qu'on me vole. Que ne puis-je interdire à tout le monde et la promenade dans la forêt et la navigation sur le Sund!

C'est déjà trop, hélas! que le jardinier règne en maître dans mon jardin. Cet homme est partout. Depuis sa venue, mon petit domaine a encore rapetissé. Cependant, malgré moi, je reste debout à contempler le sieur Jensen lorsqu'il bêche ou qu'il ratisse. C'est un homme vigoureux, qui se sert adroitement de ses muscles. Il se fait humble à l'extrême en ma présence, mais ses yeux insolents ne se refusent rien...

Pour lui procurer des poussins bien gras, — dont il raffole, — Torp court les environs comme un chat maigre. En récompense, il joue aux cartes avec elle... Jeanne le dédaigne.

Quand elle passe auprès de lui, elle ramasse instinctivement ses jupes, comme si elle avait peur de se salir. Ce geste ne m'est pas désagréable à voir.



Jeanne et moi, nous avons ri, ce matin, de bien bon cœur, comme deux enfants. J'étais debout sur la grève et je me disais à moi-même, à mi-voix :

— Ce doit être admirable de se baigner ici.

Jeanne répondit :

— Oui, si on avait une cabine...

Et moi, toujours plongée dans mes réflexions, je soupirai mélancoliquement :

— Ah ! si nous avions une cabine !...

Soudain le fou rire nous prit ; nous ne pouvions plus nous arrêter...

Maintenant Jeanne est en chasse pour ramener des ouvriers. Nous les ferons travailler à la tâche : autrement, ils n'en finiraient jamais. J'ai fait, cet automne, l'expérience de l'ouvrier en journée, avec le manœuvre qui sciait mon bois !...

Quand j'aurai ma cabine, quelle joie de me baigner, chaque jour, au grand soleil !



Ils sont deux, maîtres charpentiers l'un et l'autre, qui s'entendent bien ensemble. Jeanne et moi, pour assister à leurs travaux, nous nous étendons dans notre canot. De temps en temps, nous les réconfortons avec de la bière : ils ne sont pas des plus vaillants !... Pourtant l'un a une femme et douze enfants qui crient la faim : quand ils en ont assez de crier, ils mendient... Ce père de famille chante comme une alouette... Il a passé deux ans en Amérique. Mais « c'est idiot, — assure-t-il, — de s'esquinter comme on s'esquinte là-bas !... » Aussi n'a-t-il pas tardé à se faire rapatrier.

— Le Danemark, — dit-il, — est un si joli petit pays ! Toute cette eau, toutes ces forêts, voilà qui fait plaisir à regarder !

Nous l'écoutons, Jeanne et moi : nous nous sourions l'une à l'autre; nous nous amusons comme des reines...

Avant-hier, ni l'un ni l'autre n'est venu. Un enfant était mort dans l'île, et l'un de nos deux hommes, qui est aussi fabricant de cercueils, était chargé d'en fournir un. Excuse valable. Mais, hier, quand je lui demandai s'il avait fini le cercueil, il me répondit :

— J'en ai acheté un à la ville, et, comme cela, je n'ai pas eu la peine de le faire!

Quant à son ami et collègue, il l'avait accompagné en ville pour l'aider à choisir...

L'eau est parfaitement claire, le sable est blanc et résistant : j'ai une envie folle d'essayer... Jeanne, qui rame bien, m'offre parfois de m'emmener au large, dans le canot, pour que je puisse me baigner. Mais sauter du canot en présence de ces hommes!...



Pleine lune.

Loin, très loin, naviguent des barques aux voiles blanches. Elles glissent dans la nuit comme des cygnes sur un lac. Le silence est si absolu que je puis entendre les poissons sauter en l'air, les oiseaux remuer dans leur nid. Mes narines aspirent le parfum des lourdes roses rouges qui se sont ouvertes hier...

Jœrgen Malthe...

Quand j'écris son nom, c'est comme si je lui donnais une de ces caresses vers lesquelles mes mains frémissent...

Allons! un bain apaisera ma fièvre.

Je vais me déshabiller à la maison. Enveloppée dans mon peignoir, je gagnerai le rivage à l'abri des pins.



Ce fut délicieux, délicieux!... Qu'ai-je besoin d'une cabine? J'entre dans l'eau directement, par mon jardin. Le sol est doux et ferme; le sable cède mollement sous le pied, comme les aiguilles de pins dans la forêt.

La mer étincelait de phosphore : je brassais de l'argent. J'avais envie d'éparpiller de tous côtés cet argent liquide. Mais je fus bien sage; je nageai tranquillement jusqu'aux piquets où les pêcheurs accrochent leurs filets. La lune, à ce moment, me parut suspendue juste au-dessus de ma tête.

Je pensais à Malthe...

Une nuit! rien qu'une seule nuit!...



Jeanne m'a donné son congé. Comme je m'enquérais de la raison, elle a hoché la tête et n'a pas répondu. Elle était fort pâle : je n'ai pas voulu insister.

J'aurai beaucoup de mal à remplacer cette fille. Mais comment la retenir, alors qu'elle a résolu son départ? L'argent ne la séduit pas. Si du moins je savais ce qui lui manque?...

Elle ne m'a pas dit où elle se propose d'aller.



Ah! j'ai compris. Simple cas physiologique. Le strict célibat de mon île lui pèse.

Maintenant, se sentant devinée, elle baisse les yeux quand je la regarde.



Écrit la nuit.

Jœrgen Malthe, vous êtes le seul homme que j'aie aimé. Cela dit, je veux, en vous écrivant cette lettre, creuser entre nous un abîme que rien ne puisse combler... Je ne suis pas la femme que vous avez cru; et la femme que je suis, vous ne pouvez pas l'aimer.

Me voici dans l'état d'une criminelle qui, pour ne pas avouer, a usé de tous les subterfuges, mais qui, à la fin, sous les menaces et les tortures, clame sa confession avec un soulagement indicible.

Jœrgen Malthe, je vous ai aimé pendant dix ans, aussi longtemps que vous m'avez aimée vous-même. En vous affirmant le contraire, je mentais; mais mon cœur vous demeurait fidèle.

Si j'étais restée un jour de plus dans la maison de mon mari, je serais venue vous trouver pour vous offrir d'être votre maîtresse. Pas votre femme. Ne protestez pas! Je suis, de nous deux, l'être le plus fort et le plus avisé.

Pour échapper à ce péril, je me suis enfuie. J'ai fui surtout mon âge. J'ai maintenant quarante-trois ans, vous le savez, et vous, vous n'en avez que trente-cinq.

Par cette abdication volontaire, je pensais conjurer la malédiction dont l'âge accable la plupart des femmes. Hélas! l'année que je viens de passer me prouve qu'on n'esquive pas sa destinée, qu'on ne peut même pas ruser avec elle : on la porte dans sa nature.

Je ne quitterai pourtant pas cette retraite avant que la vieillesse soit tout à fait venue. C'est pourquoi il est bien déraisonnable de vous infliger ma confession, pénible pour vous. Mais je n'aurai pas de repos qu'elle ne soit faite.

Ma jeunesse a été désolante. J'ai piétiné mon propre cœur.

Ma mère mourut quand j'avais deux ans. Mon père, qui m'éleva, était l'honnêteté même. Le destin voulut que sa vie fut bouleversée par une de ces catastrophes qui semblent réservées aux malhonnêtes gens. Il avait imprudemment prélevé une somme d'argent sur les fonds qui lui était confiés (cela pour vingt-quatre heures et pour sauver un ami dans l'embarras) : une inspection inattendue le contraignit à démissionner. Il fut désormais un pauvre être amoindri. Nous changeâmes de résidence. La pension de retraite qu'on lui avait malgré tout accordée suffisait tout juste à nos besoins. Lui vécut enseveli dans sa honte ; moi, je fus abandonnée aux soins d'une domestique.

Dans les propos de cette domestique, je démêlai quelle était la cause de notre déchéance : une affaire d'argent. Ainsi, toute petite, je connus la puisssance formidable de l'argent. L'argent devint mon idole. Si l'on m'offrait une pièce de monnaie, je la cachais dans la terre, et je ne fermais pas les yeux de la nuit, crainte de ne pas la retrouver le lendemain.

On m'envoya à l'école. Une de mes nouvelles camarades me dit :

— Toi, tu épouseras certainement un prince, parce que tu es la plus jolie de nous toutes.

Je rapportai ces mots à la maison comme un trésor. Je les répétai à notre bonne, qui acquiesça :

— Ma foi! c'est bien vrai... Joli visage vaut mieux que boisseau d'or!

— On peut donc le vendre, son visage? — demandai-je.

La bonne répliqua en riant :

— Bien sûr, petite!... On le vend à qui paye le plus cher!

De ce jour commença pour moi le culte maudit de ma personne, qui absorba toute mon enfance et toute ma première jeunesse. Je savais par quel moyen une femme devient riche : devenir riche par ce moyen fut mon idée fixe.

A l'école, j'étais appliquée et sage, ayant vite compris que c'était la meilleure attitude. Élèves et maîtres me comblaient d'égards : je savais que j'en étais redevable à mes agréments extérieurs; cela me ravissait. Chaque mot touchant ma beauté, je le humais, je le gardais en moi. Mais j'avais des façons très modestes, et personne ne me devinait.

J'évitais le grand soleil parce que je redoutais les taches de rousseur. Je recueillais l'eau de pluie pour ma toilette. Je dormais les mains gantées. Raffolant des sucreries, je m'en privais par souci de mes dents. Je consacrais des heures à me coiffer.

A la maison, il n'y avait qu'une glace. Elle était dans la chambre de mon père où je n'entrais pas souvent, et d'ailleurs pendue trop haut pour ma taille. Un miroir de poche ne reflétait que la moitié de ma figure. Mais j'avais tant d'empire sur moi qu'en allant à l'école je résistais à la tentation de me mirer dans les vitrines.

Jugez de mon émotion quand, un jour, je trouvai suspendue dans ma chambre la grande glace à cadre doré, à laquelle mon père renonçait pour moi. La joie me donna la fièvre : ma bonne dut me coucher. Mais, la nuit, quand tout fut endormi, je me levai j'allumai ma lampe; je m'assis devant mon image, et je restai de longues heures à la contempler. Désormais la glace fut ma confidente. Elle m'assura la seule forme de bonheur que connut mon enfance. Chez moi, je passai mon temps à travailler mon sourire, à me créer une « expression ».

J'étais saisie d'angoisse à l'idée que je pouvais perdre ce

qui vaut mieux qu'un boisseau d'or. Aussi évitais-je les jeux bruyants et dangereux de mes compagnes. Une fois pourtant il m'arriva de me balancer avec elles sur le timon d'une charrette dételée : je fis une chute si malheureuse qu'un clou s'enfonça dans ma joue. La douleur que j'en ressentis ne fut rien, comparée à la peur d'une cicatrice indélébile. J'en demeurai inquiète pendant des mois, jusqu'à ce qu'un de mes maîtres eût dit en ma présence :

— Bon! ce n'est plus rien... Ce n'est plus qu'un grain de beauté...

Assise devant ma glace, je repris mes rêves d'avenir. L'enfance m'apparaissait comme un long et pénible parcours jusqu'à ce terme désirable : la richesse, c'est-à-dire, le bonheur.

L'habitation du préfet était toute voisine de la nôtre. C'était un édifice blanc, une sorte de palais dont les murs se couvraient en été de glycines et de clématites. A l'entour, un vaste parc avec des pelouses vertes, des bosquets, des arbres majestueux. Une grille de fer à lances dorées bordait la rue. Ce séjour me semblait l'idéal de l'élégance.

Parfois, quand la porte de la grille était ouverte, je regardais. Il me semblait que la maison s'approchait peu à peu de moi. J'apercevais, dans les sous-sols, les femmes de chambre coiffées de bonnets de dentelle : et ce luxe me ravissait. On me disait que les rideaux jaunes, aux fenêtres du rez-de-chaussée, étaient en soie. Quant aux fenêtres du premier étage, des persiennes les masquaient à l'ordinaire : le premier étage contenait les appartements de réception, lesquels ne servaient plus depuis que madame de Brincken, la femme du préfet, était morte.

Parfois, tandis que je m'oubliais en de telles contemplations, M. de Brincken rentrait chez lui, à cheval, suivi d'un groom à cheval. Il me saluait toujours; de temps en temps, il s'arrêtait et m'adressait quelques mots.

Un jour, une idée m'envahit avec une telle violence qu'elle m'arracha un cri involontaire. Prise d'une sorte de vertige, je m'écriai :

— Je veux habiter cette maison; je veux être la femme du préfet!...

Cette ambition ne me laissa plus de répit. J'appris par

hasard que M. de Brincken fréquentait assidûment chez les parents d'une de mes compagnes : je recherchai l'amitié de celle-ci ; nous devînmes inséparables.

Bien que je n'eusse pas encore reçu la confirmation, je réussis à obtenir une invitation pour un dîner auquel assistait le préfet. Toute idée de l'amour m'était encore étrangère ; j'ignorais même cette vague effervescence sentimentale qui souvent agite les très jeunes filles. Mais quand, à table, cet homme fixa sur moi des yeux étonnés. une inquiétude me tourmenta, — un malaise comme si j'avais mangé quelque mets gâté. — Plus avant dans la soirée, le préfet s'entretint avec moi ; je sus l'amener à me dire :

— Vous plairait-il, mademoiselle, de connaître le jardin de la préfecture ?

Quelques jours après, il rendit visite à mon père, — confus d'un tel honneur. — Je l'accompagnai jusque dans le jardin merveilleux. Il me traita comme une grande personne. Nous fîmes le tour des allées, puis des serres, où le raisin précoce pendait aux treilles... Je me sentais déjà comme en possession de toutes ces richesses ; la crainte d'un échec ne m'effleurait même pas...

Seulement, dès lors, je commençai à comprendre que la personne du préfet, ou plutôt son âge trop différent du mien, m'inspirait une sorte de répulsion. Malgré son élégance, il y avait en lui quelque chose du « vieux monsieur ». Nous pénétrâmes dans les appartements. De hautes glaces décoraient les murs : pour la première fois je vis mon image reflétée des pieds à la tête ; à côté de cette image marchait un vieillard...

Nos relations continuèrent : l'année suivante, après ma confirmation, je fus envoyée en pension à Genève, aux frais du préfet. Je ne doutai pas un instant que, dès mon éducation terminée, il ne me demandât en mariage.

Autour de moi, mes compagnes jouissaient de leur jeunesse, s'exaltaient pour les beautés de la nature. Moi, j'étais un pauvre automate. Ni les lacs ni les montagnes n'exerçaient d'attraits sur moi. Je vivais dans l'unique attente de l'heure ou se conclurait le marché...

Quand je revins en Danemark, deux ans plus tard, les fiançailles, préparées par une correspondance ininterrompue

entre M. de Brincken et moi, furent rendues publiques. Son premier baiser, si timide qu'il fût, me donna le frisson. Pour parer à une trahison possible de mes nerfs, je m'exerçai, devant la glace, à songer à ses caresses, sans que mon radieux sourire en fût obscurci... Je remarquais bien que mon fiancé devenait souvent pensif et sombre en me regardant; mais je n'y attachais guère d'importance. Le jour du mariage était déjà fixé, quand je reçus une lettre qui débutait ainsi :

« Ma chère Elsbeth.

« Je te rends ta promesse. Tu ne m'aimes pas. Tu ignores ce que c'est que l'amour... »

Tout l'édifice de mon avenir était ruiné. Je ne voulus pas lâcher la partie; je ne le pouvais pas. Toute l'énergie de ma volonté tendit désormais à effacer l'impression désastreuse que mon attitude maladroite avait faite : j'assurai à mon futur que, ce qu'il avait pris pour un manque d'amour, c'était l'effet d'une timidité naturelle à ma jeunesse. Il ne demandait qu'à en être persuadé. La date du mariage fut avancée, tant il exultait!...

Une après-midi, j'étais allée goûter chez lui, pour discuter quelques détails d'installation. Nous bûmes du champagne : je devins très gaie; toute la vie m'apparut comme baignée d'une lumière rose. Nous visitâmes la maison, bras dessus, bras dessous : il avait fait allumer toutes les lumières; nous arrivâmes dans la pièce qui devait être notre chambre. Trompé, sans doute, par mon entrain et peut-être excité lui-même par le vin, il oublia sa prudence habituelle : il me saisit dans ses bras. Défiguré par la passion, il me fit horreur. Je tâchais pourtant de répondre à ses baisers; mais, tout à coup, mes forces me trahirent et je tombai évanouie... Quand je revins à moi, j'accusai le champagne de ma défaillance. M. de Brincken me jeta un regard profond et me dit, d'une voix triste et lasse que je n'oublierai jamais :

— Oui, vous avez raison... C'est évidemment la faute du champagne...

Le lendemain matin, on remit à la maison deux lettres de lui.

L'une était pour mon père : M. de Brincken lui déclarait qu'il se voyait forcé de renoncer au mariage. « Il souffrait d'une maladie de cœur, et un examen médical récent lui avait démontré que lier sa vie à celle d'une jeune fille serait un crime impardonnable... »

La seconde lettre était pour moi :

« Vous comprendrez, me disait-il, pourquoi je donne à votre père et à tout le monde une raison fictive. Vous épouser après ce qui s'est passé hier serait commettre un véritable assassinat d'âme. Je vous aime infiniment... Hélas! cela ne suffit pas pour vaincre l'instinctive répugnance de votre jeunesse... »

Une seconde fois, il m'envoya à l'étranger à ses frais. Selon mon désir, ce fut à Paris. Là je rencontrai un jeune artiste qui m'aima : et, si je n'avais pas déraciné de moi tout ce qui pouvait contrarier mes projets, je l'aurais aimé moi-même. Mais il était pauvre, et je fis dans le même temps la connaissance de Richard, qui avait de la fortune. Celui qui avait éveillé les premiers frémissements de mon cœur n'en sut jamais rien : je fis semblant de préférer Richard. Ma fâcheuse aventure avec M. de Brincken m'avait rendue sage; je voulais à tout prix éviter un deuxième échec.

Quand je repense à tout cela, j'estime que ma pire vilenie ne fut pas de vendre mon corps pour de la richesse, mais plutôt de jouer si parfaitement la comédie de l'amour à l'homme qui m'achetait. Cette comédie, je l'ai jouée pendant des jours, des mois, des années. Ne ressentant pour Richard qu'une indifférence parfois aggravée de malaise, j'affectai toujours la grande passion... Ah! j'ai payé cher, bien cher, ma cage d'or du Vieux-Marché.

Je ne puis pas reprocher à Richard d'avoir profité de cette comédie. Comment aurait-il pu se douter?... Il est si facile, si cruellement facile pour une femme, de singer l'amour! Un instinct infaillible enseigne aussitôt à la moins maligne d'entre nous les secrètes préférences de l'homme qui la désire. La voluptueuse sait simuler la froideur à l'égard de celui que trop d'ardeur déconcerte : la froide simule, au besoin, les ardeurs de la volupté.

Je vous le dis, Jœrgen, moi qui, pendant des années, n'ai

chéri que moi-même, — Richard est convaincu encore, à cette heure, que j'étais pour lui une maîtresse insatiable...

Vous êtes un homme et vous êtes un honnête homme : ce que je viens de vous déclarer vous consterne. Et, d'ailleurs, je suis sûre que vous ne percevez pas exactement le sens de mes paroles.

Pourtant, vous aussi, vous avez dû connaître des femmes et les posséder *sans les aimer*. Je confesse que pour une femme la honte est pire de laisser enflammer ses sens tandis que l'âme se rétracte avec mépris. Ce fut mon péché. J'ai sciemment profané les mots les plus saints de l'amour en les prodiguant à un homme que j'avais élu pour son argent. J'eus de la peine à imposer silence à mon cœur; mais mon corps fut docile.

Cependant je perfectionnais, j'achevais en moi ce personnage de femme du monde, aimable et vaine, qui régna dans les salons du Vieux-Marché. Nous portons, nous autres femmes, chacune son masque, choisi pour sa commodité : mon masque fut mon sourire. Je ne voulais pas être devinée par autrui. Il m'est advenu, dans une pause, d'entendre l'éclat de mon propre rire, de ce rire qui vous plaisait tant à vous-même : je l'ai entendu, et j'en ai frémi.

Avec vous, pourtant, j'étais une autre femme. Un être réel s'essayait à vivre derrière mon masque. Ce sont mes yeux vrais que vous avez regardés; c'est mon vrai rire qui a égayé vos oreilles.

Que d'heures, Jœrgen, nous ont réunis, vous et moi, et combien peu de pensées nous avons échangées, pourtant! Nous n'arrivions pas jusqu'à l'échange des pensées... Malgré mes efforts, j'ai peine à me rappeler ce que vous m'avez dit. A quoi passions-nous donc ces heures savoureuses?

Vous êtes le seul homme que j'aie aimé.

Quand nous fîmes connaissance, vous aviez vingt-cinq ans. J'en avais huit de plus. Vous m'avez aimée aussitôt : ce que vous n'avez jamais su, c'est que l'amour naquit en moi à la même minute.

A partir de ce moment, je fus transformée. Non pas meilleure, mais différente. Mille sentiments nouveaux s'épanouirent en moi : je vis, j'entendis, je pensai autrement. Et pour moi la vie sociale changea du même coup. Jusque-là insen-

sible au bonheur ou au malheur des autres, je commençai à les observer. Je devins compatissante pour les femmes, mes sœurs misérables. Pas pour les hommes, toutefois : je ne comprends pas les hommes ; c'est peut-être mon excuse pour le jeu égoïste que j'ai si souvent joué avec eux. Et puis, il n'y avait à mes yeux et il n'y a qu'un seul homme : Jœrgen Malthe.

L'écart de nos âges ne me choquait pas encore : nous étions si jeunes tous les deux ! Mais vous étiez pauvre. Personne ne pouvait soupçonner qu'un bâton de maréchal se cachait dans votre giberne. Or, si l'argent ne m'avait pas donné le bonheur, l'indigence m'apparaissait toujours comme le plus affreux malheur qui puisse accabler un être humain.

Lorsqu'on vous confia votre premier grand travail, j'osai ébaucher des rêves où je m'associais à vous. Je ne rêvais pas d'honneur, de gloire : qu'est-ce que cela pouvait me faire que vous restauriez ou non la cathédrale ? La joie que je marquais, de votre talent, de votre réputation, c'était une joie affectée : je ne désirais point l'artiste, mais l'homme, l'amant... Seulement, un brillant avenir s'annonçait pour vous : vous pouviez gagner, un jour, une fortune pour nous deux !... Hélas ! votre indifférence en pareille matière demeura telle que je dus abandonner ce vague espoir. Divorce d'avec Richard, mariage avec vous, ces rêves s'évanouirent comme un feu qu'on cesse d'alimenter.

Restait un parti : devenir votre maîtresse. Si vous me l'aviez proposé, rien au monde ne m'aurait retenue. Mais vous étiez trop foncièrement honnête pour y songer. Comment, d'ailleurs, l'auriez-vous pu ? Je vous laissais croire que j'aimais mon mari. Je savais bien que, du jour où vous connaîtriez mes sentiments pour vous, vous n'hésiteriez pas à me réclamer comme votre propriété de droit, comme votre femme. Ah ! trop honnête Jœrgen Malthe !.. Ainsi ai-je laissé passer le bonheur devant ma porte...

M. de Brincken mourut, il y a deux ans, me léguant une partie considérable de sa fortune. J'avais désormais les moyens de me libérer de Richard : je pouvais lier ma vie à la vôtre sans redouter la gêne. Quelque temps, je m'attardai à ce projet illusoire. Un hasard m'y fit renoncer : une amie de mon âge qui s'était mariée avec un jeune officier, fut aban-

donnée après un an de bonheur, et, loin de la plaindre, on ne fit que rire de sa mésaventure.

C'est alors que je pris la plus forte résolution de ma vie : celle de fuir mon propre amour.

Jœrgen Malthe, je vous dois mes heures les meilleures : celles où vous me montriez les plans de la « Villa blanche ». Que ce soit vous, justement, qui ayez bâti les murailles où s'emprisonne ma solitude, j'en ai goûté, j'en goûte encore une voluptueuse amertume.

Mais, hélas! si j'ai brûlé naguère d'un désir ardent, maintenant je ne suis plus qu'un tas de cendre. Le vent a dispersé mes rêves. Je continue à vivre par lâcheté, parce que toute entreprise violente est contraire à ma nature.

Ah! si vous saviez ce qui se passe en moi!... Ai-je bien pu vous écrire cette confession?... Et pourquoi l'ai-je écrite?... Peut-être pour ne pas vous livrer des pensées plus secrètes, — celles qu'une femme, fût-ce au prix de sa vie, refusera toujours de livrer à l'homme qu'elle aime...

. . . .

Eh bien, non!

Je ne peux pas...

Jamais tu ne liras les lignes que je viens d'écrire, jamais, jamais. Je t'aime! je t'aime! qu'as-tu besoin de savoir autre chose? Je déchire les billevesées artificielles que je voulais t'envoyer tout à l'heure, — et je te dis, cette fois, la vérité humblement, tranquillement.

J'ai pris la fuite parce que j'avais peur de l'avenir : j'avais peur que tu ne cesses de m'aimer.

Aujourd'hui, je redoute toujours l'avenir, et que tu cesses de m'aimer. Mais ma force de résistance est à bout.

J'aime, pour la première et l'unique fois. Je t'aime. Et je te supplie de venir à moi. Mais viens sans retard. N'attends pas un mois, pas une semaine... Oh! viens, Joergen. Mes tilleuls embaument : il faut que je te tienne tout contre moi, avant que leur parfum se soit dissipé.

Viens. Quand tu seras près de moi, ce que tu décideras s'accomplira. Si tu me veux pour femme, je te suivrai comme les femmes des temps anciens suivaient leurs époux et maîtres, avec une joie soumise. Mais si tu ne veux de moi qu'une

possession passagère, je n'en préparerai pas moins la maison pour l'hôte éperdument désiré.

Quels que soient tes projets, viens seulement, et mon bonheur sera si formidable que je tremble à imaginer la possibilité d'un obstacle entre ton amour et moi.

Aimons-nous!... aimons-nous!... Et qu'ensuite coulent, coulent les années, jusqu'à la vieillesse.

J'aurai semé dans le passé, alors, assez de souvenirs de toi et de mon bonheur pour qu'ils me fassent comme une immense forêt où je promènerai jusqu'à la mort ma quiétude et mon repos...

Aujourd'hui le soleil joue dans les vitres : on dirait que les araignées y ont tissé des fils de bonheur avec les couleurs de l'arc-en-ciel.

Mon enfant! mon enfant que j'aime! viens!... Pour la joie de toute la vie, ou pour la volupté d'une heure, viens!



La lettre est partie... Jeanne l'a portée à la ville, en canot.

Elle me regarda fixement, quand je la lui donnai en lui disant de faire diligence pour utiliser le courrier du soir. Et toutes deux, soudain, nous eûmes des larmes dans les yeux... Brave fille! Je ne tolérerai point qu'elle me quitte. Sa place est auprès de Jœrgen et de moi.

De la fenêtre, je vis Jeanne ramer dans le petit canot : elle appuyait de toutes ses forces sur les avirons... Pourvu qu'elle n'ait point de défaillance!... C'est loin, jusqu'à la ville...

Jamais soirée ne fut plus calme autour de moi. Toutes les choses se recueillent; une majesté descend du ciel sur la terre. J'ai erré à l'aventure dans la forêt et dans les champs; je ne me sentais pas marcher...

Comme les fleurs sentent fort!... Comme je suis palpitante!

Pourrai-je dormir? Je voudrais attendre, éveillée, la minute où ma lettre sera dans ses mains.

En ce moment, elle chemine vers lui à travers l'ombre, cette lettre qui se languit après lui comme je me languis moi-même.

Mais moi, j'ai reconquis ma jeunesse. Oui, je suis jeune, je suis jeune. La nuit est toute bleue. Nul feu de pêcheur n'est visible sur la mer. Si cette nuit était la dernière, je ne m'en plaindrais pas : l'approche du bonheur me cause un émoi si poignant que mon cœur s'entr'ouvre et boit la vie comme les plantes boivent la rosée.

Tout ce qui était, n'est plus : je suis de nouveau Elsbeth Bugge, — la jeune fille debout sur le seuil de la grande, de la belle vie...



Il vient...

Il vient par le premier train, demain matin. Et maintenant je trouve que c'est trop tôt. Que n'a-t-il attendu un jour ou deux? Il me faut le temps de me ressaisir. Tant de choses ont besoin de...

Comme mes mains tremblent!



Je porte sa dépêche tout contre ma poitrine.

Jeanne veut que je me mette au lit : j'aurais demain, — dit-elle, — la mine plus reposée... Ai-je donc l'air malade?... Elle dit encore qu'il est inutile de fleurir les vases dès ce soir : d'ici à demain, les fleurs se faneraient un peu...

Ah!... il y a aussi Torp... puis-je me fier à elle pour les provisions?... La tête me tourne... Il faut tailler la pelouse et la haie... Bah! suis-je sotte! Comme s'il allait regarder la pelouse et la haie!...



— Où dormira monsieur? — me demande Jeanne.

Je rougis; je ne sais que répondre. Elle n'insiste pas. J'entends bientôt qu'elle prépare la petite chambre du second, celle où il entre le plus de soleil.



Jeanne, qui lit dans mes pensées, m'a proposé de coucher dans le sous-sol aussi longtemps que j'aurai « du monde ».



J'ai commencé une longue lettre à Richard, pour m'occuper. Brave homme! depuis ces derniers jours, il me semble que je l'ai repris en affection. Je voudrais que sa vie fût moins aride. S'il pouvait rencontrer une petite compagne bien tendre, cela arrangerait tout.



Nous voyagerons beaucoup, Jœrgen et moi. Jusqu'à présent, j'ai souvent voyagé, mais, à la vérité, je n'ai rien vu. Joergen m'apprendra à regarder les choses. Nous irons tous deux en pèlerinage à tous les lieux du monde qu'il a visités seul.

Je comprends l'incrédulité de l'apôtre Thomas : avant que mes yeux contemplent celui qui vient, je n'oserai pas croire!

La tête puissante de Jœrgen!... par instants, il me semble que je la saisis entre mes mains...



Torp me propose pour demain le menu qu'elle dressa naguère chez « monsieur le Conseiller d'État », le jour où ce fonctionnaire reçut le prince Waldemar... Soit! Qu'elle joue du télégraphe! Je doute pourtant qu'elle puisse, dans un délai si court, se procurer tant de merveilles. D'ailleurs il ne me déplaît pas de l'aider : je puis au moins servir à tourner la mayonnaise.



Quelle bêtise d'avoir donné à Lili mes peignes de Lalique! Comment les lui redemander sans inconvenance? Jœrgen y était habitué : ils vont lui manquer, maintenant.

J'ai sorti toutes mes robes, mais je n'arrive pas à fixer mon choix. Celles qui m'iraient le mieux sont : une toilette de dîner, — impossible pour le matin, — et ma robe blanche garnie d' « irlande »... Mais une robe blanche, à mon âge?...

Après tout, pourquoi pas?... La robe d'irlande me fait une jolie taille... J'ai cessé de la porter depuis la dernière fois que Jœrgen vint chez nous à la campagne. D'avoir été longtemps enfermées, les dentelles ont un peu jauni; mais ce sont des détails que mon jeune ami n'aperçoit pas.



Cette nuit, je *veux* dormir, dormir comme une marmotte. Après quoi, je me lèverai, je prendrai mon bain, je ferai doucement une longue promenade... Et, quand je serai de retour, je m'accouderai sur ma terrasse; je regarderai la mer jusqu'à ce que j'aperçoive le canot blanc...



J'ai dû absorber un cachet de véronal, mais, grâce à cela, j'ai depuis neuf heures du soir dormi jusqu'à neuf heures du matin.

Le jardinier part avec le canot; — et j'ai au moins deux heures devant moi pour faire ma toilette.



Maintenant que je suis proche du bonheur, une inquiétude singulière me tracasse.



Jeanne me regarde, soucieuse. Elle me conseille de mettre un peu de rouge.

Non, non! Jœrgen m'aime telle que je suis...



Il se moquera de moi tout à l'heure, quand je lui dirai que j'ai pleuré en constatant que je n'entre plus dans la robe d'irlande. C'est ma faute : je mange trop, et je fais trop peu d'exercice...

J'ai mis une autre robe blanche, que Jeanne m'a vite ajustée... Mais elle me va beaucoup moins bien. Quel ennui !



Je vois le canot blanc...

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .



Deux jours plus tard.

Il est parti le soir même de son arrivée.

Voilà deux jours de cela; depuis, je n'ai pas fermé l'œil. D'ailleurs je n'ai pas pensé non plus. N'ai-je pas le sombre avenir devant moi, pour penser?

Il est parti le soir même. Ainsi la nuit me fut épargnée! En me disant adieu, il me remit une lettre qu'après son départ j'ai brûlée sans la lire. Pouvait-elle m'enseigner quelque chose que je ne connusse pas déjà? Pouvait-il en jaillir une douleur qui ne m'eût pas déjà meurtrie?...

Au fait, est-ce que je souffre? Ne suis-je pas plutôt devenue insensible?... La froide lune aussi fut jadis un soleil, un soleil ardent. Son feu intérieur l'a consumée. Et maintenant elle n'est plus qu'un cadavre de soleil. Sa vie lumineuse n'est qu'un reflet, un leurre.



Dès son premier regard, j'ai compris. Et lui *a compris que je comprenais* : il a baissé les yeux, de peur de me blesser davantage... Et je fus si lâche que j'acceptai, sans l'interrompre, les paroles d'admiration qui tentèrent de contredire l'atroce sincérité de ce premier regard. J'acceptai même de timides caresses!

Mais quand nos yeux se rencontrèrent pour la seconde fois, nous sûmes que tout était fini.

On dit parfois : pleurer du sang. Durant les heures qu'il passa sous mon toit, je crois que nous avons « souri du sang ».

Assis à table face à face, nous demeurions muets comme auprès d'une tombe. Nous essayions de causer seulement quand Jeanne était là.

Au moment de la séparation, il balbutia :

— J'ai la sensation d'être le pire des criminels!...

Pourquoi? Il n'a commis nul crime. Il m'aimait, telle que j'étais. Il ne m'aime plus, telle que je suis. Voilà tout.

***

Rester ici désormais, je ne le pourrai plus. Tout me rappelle la joie de mon attente. Tout me rappelle ma défaite.

Où aller? où me cacher, honteuse?...

***

Richard...

***

Oh! ce serait avilissant!...

Le serait-ce, vraiment?

N'a-t-il pas ma promesse?

« Si je regrette jamais de m'être murée dans cette solitude... », lui ai-je dit...

***

Je vais écrire à Richard. Mais, d'abord, il faut que je répare mes forces, et aussi que je me refasse une taille et un visage...

Jeanne m'accompagne dans de longues promenades. Nous ne causons pas, nous n'avons rien à nous dire. Elle m'a priée de la garder auprès moi : elle ne veut plus me quitter, assure-t-elle, plus jamais... Sa fidélité me réconforte.

***

Mon cher Richard,

Il y a quelque temps que je ne t'ai écrit... Mais, toi non plus, tu n'as pas montré beaucoup d'empressement à

m'envoyer ta prose durant tout cet été. Donc nous sommes quittes.

Ma pensée ne te délaisse pas pour cela. Je me demande souvent : « Comment supporte-t-il son veuvage? A-t-il passé la saison chaude dans « notre » maison de campagne, prenant chaque jour le train pour la ville, — ou bien, comme la plupart de messieurs les grands industriels, ne s'adonnait-il à la villégiature que du samedi au lundi?... »

Si je n'étais pas absolument pure de toute jalousie, je t'envierais la nouvelle auto qui te rend de tels déplacements plus faciles encore que l'an passé. Cette robuste 30 HP trouverait d'ailleurs à s'employer ici non moins heureusement. Les environs sont incomparables. Hélas! je ne peux les parcourir que dans des calèches de louage, tapissées de velours sale et troué. Hein? quelle gentille surprise, si tu m'envoyais un beau matin ton auto, avec son chauffeur!... Je reconnaîtrais là ta bonne grâce accoutumée... Mais je plaisante... Tu n'en doutes pas?

Écris-moi vite et narre-moi tous les potins de la ville. J'ai beau lire attentivement les journaux : c'est justement, les nouvelles les plus amusantes qu'ils ne publient pas!... Surtout, parle-moi de Lili. Comment va-t-elle? Son mari lui permettra-t-il bientôt de rentrer chez elle? Prévois-tu que cette aventure cause un scandale durable? Le monde est prompt au bavardage, mais, par bonheur, il est aussi prompt à l'oubli. Pour moi, j'estime qu'Hermann Rothe a fait preuve d'une énergie superflue et hors de saison en enfermant sa femme dans une maison de santé. Tu peux lui rapporter là-dessus mon sentiment. Il m'en veut déjà à mort pour lui avoir exprimé sans ambages ce que je pense de lui. A-t-il compris mes déductions? J'en doute! Je crois pourtant lui avoir démontré que Lili ne l'avait pas trompé au sens physiologique du mot... Et c'est tout ce qui importe aux maris comme lui!

Pauvre Lili! Tout se fût passé beaucoup plus aisément pour elle si elle avait été infidèle selon le mode ordinaire...

Mais revenons à moi. Tu ne peux te figurer quel génie organisateur le monde a perdu en moi depuis ma retraite. Moi qui naguère n'arrivais pas à me dépêtrer de mes notes de fin d'année, non seulement je me tire d'affaire avec mes modiques

rentes, mais je fais même des économies. Je pourrais remplir de belles pièces d'or rouges et jaunes tout un bas de laine ou de soie. Enfin, — miracle! — j'inscris mes dépenses. Apprécies-tu l'importance de cette révolution, Richard? J'inscris mes dépenses ! Chaque lundi matin, Torp se présente avec son ardoise et son livre, et, jusqu'au dernier sou, il faut que les additions concordent avec la caisse...

J'ai maintenant, au fond du jardin, une petite cabine très commode, très élégante : une fois par jour, au moins, souvent deux fois, je me baigne dans la mer. Le soir venu, je rame dans mon petit canot blanc. Tout est autour de moi tellement gracieux et harmonieux que ton âme nette y goûterait, j'en suis sûre, un plaisir extrême. Et puis, j'ai appris, dans ma solitude, ce que vaut l'ordre domestique. Les semelles de mes souliers n'apportent plus de graviers dans l'appartement, comme naguère chez nous, à la campagne. Te rappelles-tu dans quel désespoir cette incongruité te plongeait toujours, bien que tu fusses trop courtois pour me gronder? Autre merveille : ici les livres sont rangés correctement sur les rayons, et tu ne découvrirais pas un grain de poussière sur les meubles.

Le jardinier de Frijsenborg, dont mes lettres t'ont déjà entretenu, est en coquetterie avec Torp, naturellement, et je m'attends à être sous peu conviée à la noce. D'ailleurs, il est fort habile et les légumes qu'il me fournit défient toute critique.

Mon bon Richard, une idée m'est venue, qui, je crois, ne te déplaira pas.

Si tu me faisais une petite visite?... une visite qui, bien entendu, n'engagerait ni l'un ni l'autre?... une rencontre cordiale pour rafraîchir nos bons et nos mauvais souvenirs?... J'ai soif de causer avec un être humain et, ma foi, c'est à toi que j'ai pensé d'abord, pour cette conversation.

Par exemple, fais-moi la grâce de venir en cachette. Personne n'a besoin d'apprendre que tu habites sous le même toit que ton ex-compagne, n'est-il pas vrai? Libre à nous d'agir à notre fantaisie, mais il est superflu de provoquer les cancans.

Qui sait? le temps viendra peut-être où je tiendrai la promesse que je te fis le dernier soir que nous passâmes ensemble. Pour deux êtres qui ont vécu côte à côte vingt années durant,

comme nous, la séparation n'est qu'une fiction légale. Chacun a beau vivre dans son coin, des conjoints de vingt ans ne sauraient être réellement « séparés ».

Bah! ne parlons pas de l'avenir. Parlons du présent, qui nous appartient et qui me touche bien plus.

Viens me voir, mon cher ami : je te recevrai de telle sorte que tu ne regretteras pas ton voyage...

Jœrgen Malthe. m'a fait, l'autre semaine, une visite de quelques minutes. Il traversait le pays pour ses travaux : il a tenu à me saluer en passant. Je dois avouer que je l'ai trouvé bien changé physiquement, et pas à son avantage : l'excès de travail, j'en ai peur, usera prématurément ce garçon-là... Ne lui dis pas, si tu le rencontres, que je t'ai raconté sa visite. Elle fut un peu pénible. Il était embarrassé, j'étais nerveuse : — on ne vit pas impunément toute une année sans rapport avec le monde extérieur...

Si l'usine t'empêche de faire le voyage dès à présent, ou si tu es engagé dans d'autres projets, avertis-moi d'un mot. Sinon, je t'attends; donne l'ordre à ton chauffeur de se tenir prêt : ainsi n'aura-t-il qu'à démarrer si la fantaisie te prend de revoir

ton

ELSIE,

— qui peut-être, en somme, n'est pas faite pour la vie d'ermite...

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

*
* *

Il a osé!...

L'ardent désir qu'il me témoignait quand j'étais sa femme, son désespoir au moment où je l'ai quitté, c'était donc une pure comédie!... Qui sait? peut-être a-t-il été content que je parte.

Oh! ce refus... ce dédain!..

Elsie Lindtcr, sais-tu bien que, dans le même mois de la même année, tu t'es offerte à deux hommes successivement, et que l'un et l'autre t'ont dédaignée?... Heureusement qu'il n'y en a plus à qui tu puisses t'offrir, maintenant!...

Richard, j'en suis sûre, se rongera, un jour, les poings, de regret... Trop tard!

Mais qu'il ait osé cela! qu'il ait osé me remplacer par une gamine de dix-neuf ans!...

Il sera la fable de la ville. Tant pis pour lui!...

Oui, mais moi, je n'en suis pas moins jetée au rebut!

Allons! il ne me reste qu'à effacer de mon mieux jusqu'à la trace de mon « raccrochage ». Je ne supporte pas la pensée que personne me prenne en pitié, surtout Richard. Comme on dit au théâtre, soignons notre « sortie »!

Ah! combien sottement j'ai gâché mes atouts! Moi qui me croyais une joueuse consommée!...

Parbleu! je comprends les femmes qui aspergent de vitriol le visage de leur rivale. Par malheur, je suis trop bien élevée...

Mais si je tenais cette... je ne sais quoi!...

*
* *

Écrire cette lettre... et puis... partir!

*
* *

Mon cher Richard,

Je ne sais vraiment si ta lettre ne m'a pas réjouie plus encore qu'elle ne m'a divertie. Un mariage, dans les conditions où tu te maries, est toujours amusant à apprendre. Mais, d'autre part, la nouvelle m'a ôté un poids de dessus le cœur. Malgré le temps qui coulait, le souvenir de ta tristesse, de tes supplications quand je t'ai quitté, tourmentait toujours mon âme charitable, et m'empêchait de jouir pleinement de ma liberté.

Ouf!... A présent, je me sens bien à l'aise.

Bonne chance, mon ami! Puisse la jeune personne combler tes espérances! Les filles de cet âge sont capricieuses :

fort heureusement, tu n'es pas seulement un bel homme, à peine effleuré par l'âge; tu es un parti très brillant. Une vierge moderne de dix-neuf ans n'est jamais insensible à cette considération pratique. Votre accord sera durable, j'en fais le pari.

Qui est-elle? je ne m'en doute pas et j'approuve ta discrétion: tu es bien toujours le même galant homme que j'ai connu. Quelle qu'elle soit, arme-toi de patience, tu auras fort à faire pour remettre de l'ordre dans la maison, quand elle y aura passé.

Goût des sports salissants, cendre de cigarettes dans tes vases de Chine, jupe courte, flirt indépendant, voilà ce qu'amènera cette jeunesse dans ta grave demeure. Il est vrai que cela distraira ton âge mûr. N'importe : tiens-la serré. Ne lui permets pas de railler ton ancienne compagne. Et, surtout, ne lui donne pas à entendre que c'était mon goût qui dominait dans la décoration du logis...

Brave ami! Je te vois déjà poussant la voiture d'enfant... Te rappelles-tu l'aventure du gros négociant Bang, qui se maria sur le tard et que ses enfants appelaient « grand-papa »? Ce ne sera pas ton cas : tu as quelques années de moins que Bang et tes futurs rejetons, j'en suis persuadée, te prendront pour camarade de jeux.

Ce mariage imprévu m'amuse tellement que, si c'était faisable, j'assisterais à ta noce avec le plus vif plaisir. Mais jamais tu ne tolérerais pareille infraction aux convenances!

Où ferez-vous votre voyage de noces? Laisse-moi te donner un conseil : conduis ta jeune épouse à Paris. Elle y apprendra à s'habiller et à se coiffer, — deux choses que les demoiselles « nouveau style » de notre pays ignorent presque toutes. — Tu la guideras : je puis m'en fier à la sûreté de ton goût.

Au fait!... Depuis quand durait cette charmante intrigue? A-t-elle commencé dans le train, entre Hœrlsholm et Helsingœr, de l'usine à la maison?... Oui, n'est-ce pas, c'est une fleur de l'été dernier?

Je comprends maintenant pourquoi tes lettres s'étaient raréfiées peu à peu!

Celle que je reçois aujourd'hui trahit un embarras mortel, et je sens que tu as rougi en l'écrivant comme si tu me devais

des comptes ou comme si tu craignais que je ne prisse mal la chose. Rassure-toi et ne t'agite pas. En tête-à-tête avec moi, j'ai déjà bu du champagne à votre santé : raconte-le à ta mignonne fiancée !

Toutefois je me vois obligée, à mon grand regret, de ne pas maintenir l'invitation que je t'adressais dans un billet récent. Plus que jamais, pourtant, je souhaiterais te revoir seule à seul, revoir ta bonne figure rajeunie par ce nouveau bonheur. Mais quitter sa fiancée, ne fût-ce que pour une journée, je ne le conseillerai jamais à un futur dont les tempes grisonnent. Une fillette est plus difficile à garder qu'un panier d'anguilles vivantes.

D'ailleurs, tu ne me trouverais plus à la Villa blanche. Une idée m'est venue qui me chante si haut dans la tête que je vais hâter autant que possible sa réalisation. Devine, ami, devine!... Eh bien! je vais tout simplement entreprendre un voyage autour du monde. Je suis déjà en correspondance avec Cook et j'attends fiévreusement sa réponse définitive touchant l'itinéraire, le prix, les moyens de transport... Je ne voyagerai pas seule : je n'en aurais pas le courage. Jeanne m'accompagnera. Tout cela va coûter, évidemment, et mes revenus n'y suffiront pas. Tant pis ! J'écornerai mon capital, quitte à m'accommoder plus tard de revenus amoindris. Tu vas encore m'offrir des subsides? Grand merci! Plus que jamais en ce moment, Richard, tu serais inexcusable de donner de l'argent aux femmes.

La Villa blanche, dûment fermée et verrouillée pendant mon absence, ne s'envolera pas et ne coûtera rien à nourrir. D'ailleurs il n'est pas impossible qu'à l'avenir je partage mes loisirs entre elle et les grandes villes de l'étranger, réservant l'été pour mon île.

En même temps que cette lettre, je t'expédie un souvenir pour ta nouvelle bien-aimée : inutile de lui dire d'où il vient. C'est mon diadème de brillants : je n'en ai que faire désormais, tandis que les jeunes filles sont toujours affolées de bijoux. Tu le reconnaîtras : c'est le premier cadeau que j'ai reçu de toi. Il était digne d'un fiancé aussi somptueux. J'en fus tellement éblouie moi-même, le jour de notre mariage, que je n'entendis point le discours du pasteur, — fort éloquent, m'assura-t-on !...

J'espère que tu feras enlever les trop nombreux portraits de moi qui décorent ta maison. Vends-les au bénéfice des jeunes artistes pauvres : ils serviront ainsi à quelque chose, et je ne courrai pas le risque d'être éborgnée en effigie par ma jalouse remplaçante.

Si je trouve au Japon quelques jolis vases, quelques broderies rares, je saurai me rappeler ta passion de collectionneur.

Avise-moi du jour de ton mariage : mon banquier aura toujours mon adresse. Mais le « faire part » suffira, ne m'écris pas : tu te dois tout entier à ta nouvelle fonction de jeune époux.

Tu as complètement oublié de me répondre au sujet de Lili ; j'en conclus que tout va pour le mieux. Dis-lui mille choses tendres de ma part et crois toi-même aux sentiments bien affectueux de

ton

ELSIE LINDTNER

P. S. Pour aujourd'hui, je renonce à résoudre ce petit problème : comment vais-je m'appeler désormais? Mon nom de jeune fille, Elsbeth Bugge, me fait penser à une tombe étouffée par l'herbe dans un cimetière... Si cela t'est égal, je continuerai à signer « Elsie Lindtner ». Tu ne seras ni le premier ni le dernier qui possède plusieurs femmes par le monde... Et le monde, quoiqu'on en dise, est assez grand pour que les deux « Madame Lindtner » ne se rencontrent jamais.

KARIN MICHAËLIS

Texte français de MARCEL PRÉVOST.

LES DEUX SAM

Encore à sa période héroïque, la vie sportive en France nous vaut des spectacles, dont quelques-uns ont l'ampleur de faits sociaux, la majesté de symboles historiques. Nous en parlerons à nos fils, dans trente ans, sur le ton dont quelques vieillards, jeunes gens du second Empire, nous parlent de telle première d'une fameuse opérette — la *Vie parisienne* par exemple — et nous y attacherons une signification grave. De ces spectacles sportifs, les grands matches de boxe sont sans aucun doute les plus pittoresques, les plus caractéristiques : entre tous, on discutera quelque jour celui qui mit récemment aux prises deux nègres illustres et dont le triomphateur, outre une bourse de cinquante mille francs, devait conquérir l'honneur de défier Jack Johnson, autre *coloured man*, vainqueur de Jeffries et champion du monde. Il est peut-être l'heure d'en fixer le souvenir cinématographique et d'essayer d'en dégager le sens moral. Aussi bien, notre siècle, imbu d'esprit historique, se livre volontiers à ces travaux d'anticipation sur la postérité.



Huit heures et demie du soir. Le Cirque de Paris. Une avenue bourgeoise d'ordinaire et silencieuse, aujourd'hui noire

de foule. Des affiches, depuis deux semaines, ont monté la curiosité et l'émotion du public. Tout Paris et le *Tout-Paris* convergent vers le combat des deux Sam. D'une part, le bon Sam Mac Vea : un colosse de 94 kilos, de 1 m. 91 d'envergure, notre hôte depuis plusieurs années déjà, et qui ne fut battu à Paris que par le métis Joë Jeannette ; c'est l'idole noire de notre peuple, le fonctionnaire, le sociétaire à part entière, le Mounet-Sully à vingt-sept ans du *boxing* parisien. D'autre part, Sam Langford, 73 ou 75 kilos seulement et d'un an plus jeune ; mais une poitrine et des deltoïdes formidables ; un *pur sang* qui ne s'est pas encore endormi dans les délices parisiennes et qui n'a pas cessé de rencontrer des adversaires dignes de lui.

Donc, tout ce qu'il faut pour surexciter l'imagination publique : un même prénom souligne la communauté de race des combattants et donne au match le ragoût d'une lutte fratricide ; la différence de poids et d' « allonge » est considérable, irrégulière jusqu'au paradoxe pour qui connaît les conventions du « noble art » ; ajoutez l'anxiété de savoir si notre Sam national, qui ne fut jamais encore vaincu en France qu' « aux points » ou par épuisement, connaîtra ce soir la chute tragique du *knock-out*, cet évanouissement momentané que les compétences appellent le « voyage au pays des dix secondes... »

L'impasse qui conduit au Cirque de Paris grouille d'animation et d'émoi. Au fronton de ce temple provisoire de la boxe, loué pour la circonstance par les organisateurs du combat, trois têtes de clowns s'esclaffent au-dessus de cette inscription *Les Rois du Rire*, qui, pour l'*event* de ce soir, semble déplacée. D'innombrables camelots distribuent des prospectus de toute sorte, — Salles de boxe, Écoles de culture physique, — ou tiennent éventaire de gazettes sportives et de revues illustrées, multicolores. A l'entrée de l'impasse, les autos arrivent en bolides, freinent rageusement, dans la crainte d'être en retard ; car l'heure sportive est moins vague que celle des théâtres de genre et des vaudevilles en trois actes.

Devant la porte de l'établissement c'est une cohue hétéroclite de pelisses, de chapeaux empanachés, de vestons fripés et de casquettes de cycliste. Il faudrait remonter aux conférences d'un Lesseps ou au retour d'un Boulanger pour retrouver un

spectacle qui fût à la fois aussi mondain et aussi populaire, aussi *snob* et aussi démocratique. La « location », entre paisible et fière, inspectée cependant, je devrais dire : prospectée par l'Australien, promoteur de la rencontre, qui se méfie des faveurs de la dernière minute. Derrière ces privilégiés, la lutte s'organise pour la conquête des quelques places qui restent. Un marchand de billets se voit offrir soixante louis pour une loge qu'il n'a plus. Aux places populaires, qui sont de cent sous, s'établit une Bourse étrange : ayant payé leur coupon, quelques sportsmen sceptiques ou des spéculateurs, qui ne voient dans les batailles de nègres, comme dans les batailles de peuples, qu'un prétexte à transactions, redescendent aussitôt et revendent leur place dix francs, un louis... Trois cuirassiers et deux cuisinières, qui pensaient assister, pour quelques sesterces, à la séance de Cirque du samedi soir, s'enfuient, effrayés par le tarif du grand match. Et, au milieu de tout ce monde, un des organisateurs, en habit, s'agite à la poursuite d'on ne sait quoi, effaré, affolé comme ces gens qui ont échappé à une catastrophe de chemin de fer.

Dans le vestibule et devant le contrôle, s'opère un dernier et implacable filtrage des cartes : des boxeurs connus, même des journalistes se voient refuser l'entrée. Décidément, nous ne sommes pas à l'une de ces premières théâtrales, où, en fin de compte, avec un peu d'obstination, tout le monde réussit à pénétrer.

Ruée dans les couloirs. Chacun gagne férocement sa place, son numéro. Devant cet assaut brutal, les ouvreuses n'essaient même pas leurs grâces coutumières : découragées, elles renoncent à « débarrasser » le client et à lui vendre ces programmes du *boxing*, sobres et stricts, qui ne contiennent ni photographies ni récit anticipé de la pièce et où l'on ne lit sur chaque ligne qu'un nom, une nationalité, un poids. Et c'est enfin le vaste hémicycle, clair, pimpant, tel que Londres même ne peut offrir aux fidèles du « noble art » un temple à la fois aussi majestueux et aussi élégant. Par toutes les entrées des places d'en haut, les spectateurs se précipitent, bourdonnent, avant de s'asseoir par groupes ou plutôt par grappes : sur le fond azuré des fauteuils de velours, on dirait de ces paquets de mouches noires qui viennent se coller au papier enduit de glu.

Bientôt tout est rempli, compact, à la façon du cirque de *Carmen*. Seules, les loges et l'arène garnie de chaises conservent quelques places vides, précieusement numérotées, pour les snobs qui n'arriveront qu'à dix heures tapant, heure du grand match. Le promenoir craque d'une foule cosmopolite où les casquettes de cyclistes alternent avec les haut de forme dernier genre, mats et enfoncés jusqu'aux oreilles. Il y a là quantité de Londoniens qui ont traversé tout exprès : sur des plastrons en porcelaine, des figures sanguines, rougeaudes, couperosées, bourgeonnées, telles qu'on s'imagine, dans le *Rodney Stone* de Conan Doyle, celles des *Corinthiens* qui entouraient George IV, — toutes précédées d'un cigare énorme, mâché nerveusement.

Au centre de l'arène, le *ring*, le « cercle enchanté », carré d'ailleurs et si petit dans l'espace, avec ses cordes si nettes et si blanches, avec son plancher de toile si raidement tendue, qu'on dirait un joujou. Au premier étage, dans une *loggia* spéciale, une dizaine d'appareils photographiques ou cinématographiques, braqués en mitrailleuses, et, à six ou sept mètres au-dessus du *ring*, un chapelet de lampes intensives qui, tout à l'heure, vont faire hurler le public des hauts gradins auquel elles masqueront la vue.

Mais l'heure a sonné du lever de rideau : un combat de « poids plume » qui, en toute autre circonstance, eût excité un vif intérêt. Les soigneurs, en blancs chandails de sports d'hiver, à la mode parisienne, sont à leur poste. Arbitrés par un sportsman athlétique, aux épaules larges comme une porte, ces deux petits Français, que la nudité affine et grandit, semblent deux faunes légers ou deux minces bergers d'églogue qui, las d'échanger des vers alternés, « s'enverraient des pains ». Alertes comme doivent l'être les « poids plume » et doués d'un joli « jeu de jambes », ils donnent à peine, dans le Cirque immense, l'impression qu'ils échangent des coups : ils semblent plutôt rebondir l'un contre l'autre, comme de minces pantins en moelle de sureau. Mais ce soir, cette jolie escrime ne passionne pas : on attend le choc des « poids lourds », — les deux Sam.

L'entr'acte est nerveux, chargé de l'électricité des grandes impatiences. Des pronostics, des paris sont échangés d'un fauteuil à l'autre, brutaux comme des injures, dans cette atmosphère spéciale aux spectacles sportifs : nos entr'actes de théâtre n'ont pas (ou n'ont plus) de ces attentes en quelque sorte physiques où tout le corps se tend, où le regard devient fixe, où l'on ne saurait plus parler « d'autre chose ».

Des entrées sensationnelles avivent encore l'angoisse : femmes connues, somptueusement empanachées, vedettes de la Comédie, de l'Opéra ou de la grande vie, directeurs de scènes parisiennes qui viennent chercher ici l'émotion que le théâtre leur refuse depuis longtemps. Enfin l'entrée de Tristan Bernard, romancier devenu boxologue : le Sarcey du *ring*, mais un Sarcey plus ironique, avec un rien de socratique dans le regard et quelque chose d'assyrien dans la barbe...

Brusquement, les quinze lampes du cinéma se sont allumées. Les arcs voltaïques resplendissent à nu de l'éclat furieux des métaux en fusion. Garnis d'écrans d'un seul côté, ils éclairent une moitié de la salle en apothéose, tandis que l'autre tombe brusquement dans la nuit. Les femmes en toilette, sous le fard, deviennent autant de commères de revue, tandis que les hommes blémissent ou verdissent. Mais nul n'y songe : drapés dans un peignoir de bain, péplum des grands premiers rôles du *boxing*, voici que le premier nègre, puis le second fendent les fauteuils de l'arène.

Entrée lente, majestueuse, rituelle, quasi-solennelle. Chacun des deux officiants est suivi d'une demi-douzaine de soigneurs, noirs comme lui, qui semblent lui composer une tribu, presque un peuple. Et tandis que l'un et l'autre s'asseoient dans un coin du *ring*, le *speaker* stentoréen fait monter sur le plateau et présente au public, à la mode américaine, le promoteur du match et tous les grands boxeurs actuellement de passage à Paris. Puis le carré de toile se vide de tout le monde, sauf des combattants et de l'arbitre, un Anglais rose et poupin, que l'on a engagé pour la circonstance et qui, sous son habit un peu flottant, a l'élégance aisée et bonhomme de M. Loyal, directeur de cirque.

Le signal. Les deux nègres debout et affrontés : tous deux nus, — sauf de merveilleuses petites culottes de soies bleues,

vertes, rouges, des culottes de rois nègres, — sont tous deux illuminés, imprégnés, par les lampes à incandescence, d'une splendide lumière lilas-sombre, à croire que ces *coloured men* sont d'une race nouvelle, au pigment encore inédit. Mais l'un est plus grand, plus durement musclé : Mac Vea. L'autre, Langford, court et prodigieusement large, possède cependant, avec une chair de femme, ce muscle enveloppé, sans arêtes vives, des frêles David de la Renaissance italienne : sous l'extrême jeunesse du modelé, se dissimule une vigueur que l'on devine pourtant extraordinaire.

Et, dès l'abord, ce *pur sang* entraîné se joue du Californien un peu plus âgé que lui et qui s'est endormi depuis quelques années sur de trop facile lauriers. C'est l'attaque furieuse, par un bison jeune et précis, d'un taureau que commence à guetter la fatigue ou plutôt, à de certaines secondes, Langford a tout de la panthère, l'allure ramassée, toujours prête à la détente, les muscles en résolution totale, et ces frémissements rapides, préliminaires du coup de griffe, qu'on est étonné de voir s'achever par un coup de poing. En face de ce félin souple et vite, le puissant Mac Vea que nous avions vu naguère, devant des adversaires inférieurs, si preste et si dansant, a l'air aujourd'hui d'être presque immobile. Seul, son légendaire poing gauche semble encore prêt à se détacher en avant et à faire dans le jeu de son adversaire des incursions décisives. Mais, en général, on sent dès le début que le grand Californien songe moins à attaquer qu'à se garantir. Un peu surentraîné peut-être, ayant dépassé cette limite subtile au delà de laquelle l'athlète n'est plus lui-même, la tête penchée sur l'épaule gauche, comme à son habitude, mais avec je ne sais quelle mélancolie résignée, il semble positivement redouter ce petit fauve à l'œil clair, éveillé, qui le pourchasse aux quatre coins du *ring*.

Et les reprises se succèdent, avec les cérémonies ordinaires qui, sous l'éclairage prodigieux, prennent une saveur et une majesté pour ainsi dire religieuses. Au coup de gong qui termine chaque *round* et qui, brusquement, en un cinquième de seconde, brise l'effort des combattants, les deux tribus de nègres soigneurs, accroupies au pied de l'estrade afin de ne

pas gêner les spectateurs, bondissent ensemble sur le *ring*, en s'aidant des cordes. A voir surgir ces têtes noires, on a la vision rapide d'une bande d'anthropophages qui prendraient d'assaut un fortin. Ils se précipitent sur leur homme et, tandis que deux d'entre eux lui prodiguent, armés de serviettes, les larges coups d'éventail, les autres lui servent pêle-mêle les embrocations, les philtres secrets, le massage et des conseils.

Dès le quatrième *round*, le jeu de Langford s'affirme net et puissant, mais orné aussi de toutes les ruses, de toutes les fioritures des grands maîtres du gant de quatre onces. Une « phrase » admirable, faite de deux *cross* et d'un « crochet », ponctuée, sous le menton de Sam, d'un puissant *uppercut*, ébranle le colosse qui, dès lors, semble flotter et, trop lent, fait passer presque tous ses coups au-dessus de la tête rase de Langford. Au septième *round*, sur un coup à la mâchoire, Mac Vea arbore le « premier sang » du combat : ses lèvres, outrageusement tuméfiées, donnent à sa bonne figure ce triste comique des caricatures américaines, féroces envers les hommes de couleur. Spectacle d'autant plus pitoyable pour les âmes sensibles que notre nègre national, qui sait son monde et qui a conquis le public parisien par son inaltérable « sourire du boxeur », se croit obligé en conscience de le rééditer après tous les coups durs. Et c'est, chaque fois, sur sa naïve et large face, un hiatus douloureux qui ressemble à une blessure.

Un instant néanmoins, le Californien semble s'être ressaisi : à la onzième reprise, son redoutable gauche parvient à trouver l'œil de Langford qui enfle aussitôt et lui fait un visage aussi lamentable que celui de son rival. Au quinzième *round*, il semble même que Mac Vea ait retrouvé, avec un peu de confiance, l'usage de son poing droit. Mais il est trop tard : les deux adversaires sont rompus de fatigue et semblent déposer leurs armes. Désormais, à la stupéfaction du public qui pensait éprouver, ce soir, la grande émotion sportive, le match devient monotone. Ce n'est plus la belle boxe américaine, combative, remuante, effective, à laquelle nous ont accoutumés les Willie Lewis et les Joë Jeannette et qui s'adapte si bien au tempérament français ; c'est le *contest* anglais, plus classique,

mais plus lent, l'escrime en quelque sorte théorique où le juge tient compte du nombre des coups plutôt que de leur résultat.

Aucun intérêt désormais : Langford, qui pouvait — ce fut l'impression générale — « descendre » son adversaire avant la dixième reprise, ne le peut plus maintenant; il est épuisé. A-t-il d'abord ménagé Mac Vea? les compétences du *ring* affirment que les nègres, pas plus que les loups, ne se mettent *knock-out* entre eux. A-t-il eu cette coquetterie des grands artistes américains de songer au cinématographe et de prolonger pour la postérité le film qui témoignera de sa virtuosité et de son art? L'âme de boxeurs noirs est complexe sous son apparente candeur.

Quant à Mac Vea, il est sauvé. Il n'a plus qu'à placer, au début de chaque *round*, un coup du gauche que l'arbitre, selon les règles anglaises, lui comptera double. Après quoi, il recherche le corps à corps, pesant de tout son poids sur les bras de son adversaire qu'il immobilise. L'arbitre a grand'peine à dénouer ces étreintes prolongées. Rouge, suant, il semble avoir assumé à lui seul toute la fatigue des combattants : un grand verre de *whisky and soda* en fait foi, placé dans un coin du *ring*, et auquel, il fait à chaque repos, de larges emprunts.

Dix-huitième, dix-neuvième reprise... En vain le public, en applaudissant au moindre réveil de vigueur, en poussant même des cris, essaie de galvaniser la fatigue des deux athlètes. C'en est fait pour cette fois : nous ne verrons pas le *knock-out* escompté, la chute de notre idole noire ou, au contraire, son triomphe qui eût soulevé dans cette salle un délire unanime. Nous ne verrons pas l'arbitre, penché sur l'un de ces deux corps, dont la chute eût été retentissante à la façon de celle des héros d'Homère, lui crier à l'oreille les dix secondes fatidiques, si longues et si brèves, dont chacune coûte au boxeur inanimé quelques billets de banque...

Enfin, c'est la décision « match nul », conspuée par la foule et qui, demain, dans les gazettes sportives, fera couler l'encre à flots. Le public s'écoule peu à peu sur l'avenue, dans un inextricable et bruyant fouillis d'autos qui ronflent, de piétons qui discutent âprement, de camelots qui glapissent, d'ouvreurs de portières qui hurlent.



Si nous n'avons point vu un match historique, nous avons vu du moins une salle inoubliable, telle qu'elle eût été si le match Jeffries-Johnson, championnat du monde des « poids lourds », se fût donné à Paris. Le chiffre de la recette — quelque cent dix mille francs — n'exprime qu'à moitié ce que cette réunion, à la fois parisienne et cosmopolite, élégante et démocratique, eut de savoureusement extraordinaire. Il est difficile de ne pas dégager de là quelque morale ou, comme disent les historiens, quelques « signes des temps ».

Il semble d'abord que jamais, depuis que la vie sportive refleurit en France, un spectacle en salle close ait passionné aussi également les rangs extrêmes de la société. Il y avait là tous les notoires millionnaires de Paris et, dans les hauts gradins, d'humbles gens pour qui ces cent sous représentaient une grosse somme. Le cyclisme lui-même, venu trop tôt, n'a pas connu une telle vogue, une telle unanimité. Qui sait même si, hors du sport, les plus belles salles des grands mélodrames romantiques ont réuni, dans une semblable curiosité, dans une égale passion, des éléments sociaux aussi divers?

Et qu'on n'objecte pas que cette passion est à la fois forte et puérile, qu'elle sera violente et passagère, — au total, comme on dit, assez tristement byzantine. Sans doute il y avait là de simples curieux, égarés et ahuris, de négligeables *snobs*, en un mot tout l'ordinaire déchet des salles parisiennes. Mais il semble bien, d'autre part, qu'avec le cyclisme d'abord, ensuite et plus complètement avec la boxe, s'est constitué chez nous un public vraiment sportif. J'entends par là un public non pas de gens qui, tous, pratiquent le sport, mais de gens qui se passionnent d'une façon continue, hors de la curiosité d'un résultat brutal, hors de l'appât du pari (on parie peu en somme autour des *rings* parisiens), au spectacle de la vigueur et de l'adresse musculaires. Notre race, qui en était venue à se croire surtout intellectuelle et à mépriser les manifestations du muscle, en arrive aujourd'hui à retrouver le « sens muscu-

laire » ; elle veut redevenir ce qu'elle était jadis, brave, vigoureuse, volontiers batailleuse.

Or, le sens musculaire, tout comme le sens auditif par exemple, a ses *aficionados*, disons : ses *musclomanes*, fort capables de goûter un spectacle auquel ils ne sauraient participer effectivement, de même qu'il y a des mélomanes fort entendus qui ne sauraient monter la gamme sur un violon. Les salles de boxe sont pleines, non-seulement de jeunes gens frémissants de vie, mais de bourgeois obèses et de bureaucrates gastralgiques qui retrouvent cependant en eux-mêmes, enfoui profondément sous leurs graisses, ce sens, ce goût du muscle, du rythme physique, de l'harmonieuse adaptation d'un mouvement à son but. De ces gens-là, beaucoup l'autre soir vivaient leur rêve solitaire, extatique, de dilettantes ou discutaient passionnément, comme Debussystes et Wagnériens. Et cela est un « fait social », s'il y a des faits sociaux. On peut discuter la valeur éducative du sport, ses conséquences intellectuelles ou morales : ce qui est certain, c'est qu'il s'est formé en France — avant même que le sport fût pratiqué d'une façon générale et vraiment populaire — un public sportif. Nous n'en sommes pas encore revenus au Stade d'Athènes ni à la Palestre de Lacédémone ; mais, par le public mélangé qui s'y rencontre, par l'unanimité d'intérêt, voire de passion qui s'y manifeste, les grands matches de boxe peuvent nous rendre déjà telles scènes de la vie antique, en attendant que les sports d'équipe, notamment le *rugby*, nous restituent l'enthousiasme au plein air des Jeux Olympiques.

GEORGES ROZET

LE SACRE[1]

25 messidor an 12 (14 juillet 1804). — Tout est changé de face! Le Premier Consul est aujourd'hui le premier souverain de l'Europe! Le titre seul manquait à sa puissance : il est maintenant reconnu empereur des Français et maître absolu de toutes les destinées de la France. Nous sommes restés attachés à son service malgré l'arrêt fatal du 17 avril, 27 germinal dernier[2]. J'avais, après cette disgrâce, plusieurs fois voulu remettre mes papiers au général gouverneur, qui, n'ayant pas ordre de les recevoir et n'ayant pas été informé de la nomination du successeur que le Premier Consul avait annoncé, croyait que nous devions continuer nos fonctions ; enfin, après plusieurs semaines d'inquiétudes, il m'avait dit que le ministre de l'Intérieur, Chaptal, avait présenté à l'Empereur une liste d'architectes et que, pressé de désigner celui qu'il préférait, le ministre, avec qui nous n'avions eu que des relations très vagues, avait répondu : « Je ne vois, parmi ceux que je présente, personne plus habile et plus honnête que les hommes dont Votre Majesté rejette les services ». Il paraît que cette réponse obligeante et peut-être aussi la bienveillance tranquille de M. Duroc avaient contribué beaucoup à calmer le Premier

1. Suite du *Journal* de P.-F.-L. Fontaine. Voir la *Revue* du 15 mars.

2. Allusion à ce qu'à cette date le Premier Consul, dans un moment d'humeur, avait destitué Fontaine en raison de dépenses jugées excessives par Bonaparte dans l'aménagement de l'ancien couvent de l'Assomption destiné à devenir un hospice.

Consul et à faire en sorte que, devenu empereur, il avait bien voulu pardonner et oublier nos torts envers sa personne lorsqu'il était Consul.

Le château de Fontainebleau après une visite que nous en avions faite le 5 nivôse de l'an XI, a été en partie occupé par les ingénieurs militaires qui y ont fait, dans la cour du Cheval-Blanc, les dispositions et constructions nécessaires pour une École militaire. Cet établissement est formé ; déjà un assez grand nombre d'élèves y sont rassemblés. On n'a rien fait pour la Légion d'honneur, comme il avait été projeté : on paraît même avoir abandonné cette idée et l'Empereur, aujourd'hui, semble vouloir faire de cette ancienne maison royale une seconde habitation de campagne pour lui pendant les jours d'automne. Il s'est fait représenter les plans que nous avons dressés : mais je lui ai dit qu'il ne pourrait jamais avoir une idée exacte de l'état des choses qu'en allant lui-même, sans suite, y passer vingt-quatre heures. Il s'est déterminé à venir le 15 messidor : il a parcouru et visité tout dans le plus grand détail. J'avais fait porter pour le loger quelques meubles de Paris ; j'en avais loué et emprunté sur les lieux ; enfin il a été reçu comme dans une maison de quartier à l'armée. Il a inspecté le nouvel établissement de l'École, en a été satisfait et toute la dépense de ce voyage ne coûtera pas 6 000 francs.

25 thermidor (13 avril 1804). — L'intérieur de la maison de l'Empereur a maintenant la forme et l'apparence de la maison d'un souverain : l'Empereur est entouré de grands officiers civils et militaires qui prennent les ordres, administrent les différentes parties de son service et représentent auprès de sa personne. M. le général Duroc, gouverneur du palais, est grand maréchal ou grand maître de la maison. On parle d'une cérémonie de sacre.

L'Empereur a fait, avec l'Impératrice, un second voyage à Fontainebleau le 8 courant. Il a donné des ordres pour le rétablissement du château : nous avons fait de suite commencer les travaux et nous y avons placé notre ami Dufour pour en surveiller l'exécution.

2 fructidor (20 août 1804). — L'Empereur, qui parcourt maintenant le nord de la France, a fait passer des ordres pour la cérémonie de son sacre à Paris. Il veut être sacré dans

l'église des Invalides. Il veut que les autorités de l'État y soient appelées et que tout soit disposé avec pompe et magnificence. M. le grand maître des cérémonies a fait venir M. Trepsat, architecte des Invalides, qui a été blessé d'une manière terrible à l'explosion du 3 nivôse[1] et à qui le Premier Consul avait donné pour retraite la place d'architecte aux Invalides ; il s'est concerté avec lui pour l'exécution des ordres de l'Empereur, mais les difficultés que présente le local l'ont déterminé à nous appeler pour donner notre avis et seconder M. Trepsat dans cette grande affaire. Les projets ayant été discutés en présence de M. le Consul Cambacérès, aujourd'hui l'archichancelier de l'Empire, il a été bientôt reconnu que l'église des Invalides était insuffisante et inconvenable pour une aussi grande solennité, qu'il fallait prendre l'église de Notre-Dame, laquelle, quoique la plus grande et la première de Paris, contiendra encore difficilement le grand nombre de personnes que l'on se propose d'admettre. Les plans, les projets, les devis que nous avons faits à ce sujet, avec une célérité extraordinaire, ont été jugés convenables et nous sommes chargés des dispositions à faire pour la cérémonie du sacre dans l'église de Notre-Dame, ainsi que celles qui auront lieu pour la distribution des drapeaux au Champ de Mars. Nous sommes autorisés à faire commencer les travaux de suite.

5 vendémiaire (28 septembre 1804). — On annonce que le Pape doit venir à Paris et que l'Empereur sera sacré par ses mains. Ce souverain doit loger au pavillon de Flore, dans le château des Tuileries. M. de Fleurieu, intendant général de la Maison de l'Empereur, est venu reconnaître les lieux et donner des ordres à ce sujet.

6 vendémiaire (29 septembre). — Tous les travaux pour le sacre et ceux qui sont ordonnés tant sur la place du Carrousel qu'aux écuries de l'Empereur sont en grande activité. Mais M. l'intendant général, qui a pris pour diriger sa nombreuse administration un ancien notaire, homme à projets, et un employé des bureaux de tontine, commis minutieux, sans capacité et sans tenue, veut établir un ordre nouveau, changer tout et chercher des perfections non dans les choses sus-

1. L'attentat de la rue Saint-Nicaise.

ceptibles de les recevoir, mais particulièrement dans celles qui n'en ont pas besoin. La probité et les vues honnêtes de M. de Fleurieu sont notre seule défense contre les projets de révolution que forment chaque jour les deux chefs et contre leur ambitieuse prétention à l'établissement d'un état de choses dont ils veulent se rendre les maîtres. A la demande des devis a succédé celle des soumissions, en bloc, telles qu'on les demande : mesures vaines et illusoires. Nous avons proposé des moyens d'administration plus certains et surtout plus simples : nos observations n'ont servi à rien ; il a fallu envoyer les entrepreneurs signer des compromis, de prétendus marchés et satisfaire ainsi un vieillard faible qui ne voit dans l'exercice de son emploi que la forme et jamais le fond.

11 vendémiaire (3 octobre 1804). — Je pressens qu'il est nécessaire de faire accélérer le rétablissement du château de Fontainebleau : j'y fais un voyage et j'y invite Dufour à employer tous les moyens possibles pour mettre les appartements en état d'être meublés : je fais restituer une partie des effets qui ont été enlevés, comme les marbres de la chapelle qui avaient été transportés à Paris et plusieurs chambranles que l'on avait placés dans la maison de M. le préfet de Melun. Ces restitutions offrent des difficultés : il a fallu employer, pour la dernière, l'autorité ministérielle.

20 vendémiaire (12 octobre). — L'Empereur est de retour à Saint-Cloud après avoir visité quelques-unes des principales villes de la France. Les arrangements et les décorations qui avaient été ordonnés précédemment dans les grands appartements du château sont achevés : nous avons fait de la bibliothèque attenante un grand cabinet ; sur la place principale, un salon.

On avait demandé un trône pour l'Empereur et nous avions été chargés d'en donner les dessins. Rien de plus précis ne nous avait été ordonné à cet égard. L'Empereur, incertain sur ce qui devait être fait, n'avait pas communiqué sa pensée : les armoiries, les armes, dont M. Denon, le directeur du musée, s'était beaucoup occupé, n'étaient pas une chose définitivement arrêtée ; enfin le grand maître des cérémonies, M. de Ségur, le Conseil d'État même, consultés sur ce sujet, n'avaient donné que des instructions assez vagues : nous avions donc fait de

notre mieux. Le grand maréchal avait présenté notre dessin à l'Empereur et il avait été remis au conservateur du mobilier pour le faire exécuter. Depuis l'établissement de Saint-Cloud, la partie contentieuse du mobilier était restée entre les mains de M. Fister, qui faisait les fonctions d'intendant de la maison et à qui on a donné le titre de contrôleur de la bouche lorsque l'intendance générale a été créée. Mais à la même époque il a été nommé un administrateur du mobilier et M. Calmelet qui, à la recommandation de l'Impératrice, a dernièrement obtenu cette place, vient d'entrer en fonctions. Ce nouveau chef de service, plus occupé de donner des emplois et de faire des créatures sous ses ordres que de la direction du mobilier, a laissé faire le conservateur. Le trône pour Paris a été exécuté sans devis, sans fonds fixés pour cet objet ; il a même été fait un second siège pour le trône de Saint-Cloud ; les mémoires de quelques parties ont été présentés, mais nous les avons renvoyés à l'administration du mobilier, en l'avertissant que la comptabilité de cette affaire ne nous regardait pas.

21 vendémiaire (13 octobre 1804). — M. le grand écuyer demande une remise pour la voiture de cérémonie qu'il fait faire et qui servira à l'Empereur le jour du sacre : nous avions donné les dessins de cette voiture et de l'attelage, mais ils ne sont pas exactement suivis et, par économie, on a beaucoup retranché à la richesse et à la magnificence que nous avions prodiguées. La voiture de l'Impératrice ne différera de celle de l'Empereur que par la suppression d'une partie des ornements.

26 vendémiaire (18 octobre). — Les plans, les dessins et les vues perspectives des constructions et des dispositions de la fête du couronnement et de la distribution des drapeaux ont été mis sous les yeux de l'Empereur qui désire que les choses soient faites avec magnificence et majesté et qui, en même temps, prescrit la plus sévère économie : cependant il a paru satisfait de nos projets. Il a demandé qu'il fût construit une espèce de tente pour descendre au pied de l'archevêché et un couloir couvert pour venir à l'archevêché. Nous profitons de cette occasion pour employer la tente qui avait été faite dans le mois de prairial an IX, à la Malmaison, et qui, ayant été décommandée, était restée entre les mains du menuisier sans avoir été payée.

3 brumaire (25 octobre). — Nous avons reçu ordre de préparer une brillante illumination au palais et au jardin des Tuileries pour la fête du couronnement. Les travaux de Notre-Dame et ceux du Champ de Mars sont en grande activité. Nous avons profité du crédit et des droits que nous donne cette grande entreprise pour faire démolir quelques maisons restées derrière l'église de Notre-Dame et former, par ce moyen, une petite place au débouché du pont. La facilité avec laquelle les administrations nous secondent et se prêtent à faire ce que nous demandons nous fait regretter que le peu de temps qui nous reste jusqu'à l'époque fixée pour la cérémonie, ne nous ait pas permis de proposer l'entière démolition des maisons à droite de la rue du parvis de Notre-Dame, en arrivant à l'église : ces maisons appartiennent aux hospices que l'on aurait indemnisés; elles sont dans le plus mauvais état; leur destruction aurait été un bien pour tout le monde et, dans la circonstance présente, je suis persuadé que personne n'aurait mis opposition à cette affaire.

6 brumaire (28 octobre 1804). — L'Empereur est venu de Saint-Cloud à Paris pour y passer une revue. Il est allé visiter le muséum de peinture et de sculpture et il est retourné coucher à Saint-Cloud. Le général Bellaveine, commandant de l'école de Fontainebleau, avait amené à la revue un détachement de jeunes gens de son école. Interrogé par l'Empereur sur les choses qui le concernent et sur l'état dans lequel se trouvent les bâtiments de Fontainebleau, il avait répondu, comme il arrive souvent dès que l'on parle de ce qu'on ne sait pas : il avait dit que toutes les distributions étaient détruites et que des centaines d'ouvriers étaient occupés à des changements très considérables. L'Empereur, alarmé d'un compte aussi exagéré, a donné l'ordre à M. le maréchal Duroc de s'y rendre lui-même, de vérifier l'état des choses et de m'y appeler pour lui donner les explications dont il pourrait avoir besoin.

13 brumaire (4 novembre). — Ce n'est qu'hier au soir que les rapports du général Bellaveine et l'ordre de me rendre à Fontainebleau m'ont été connus. Je suis parti sur-le-champ et me suis rendu de nuit à Saint-Vrain pour y prendre Dufour qui y est occupé à quelques travaux chez M. Dumanoir et qu'il est nécessaire de faire trouver à Fontainebleau à l'arrivée

du grand maréchal. Chacun est à son poste lorsqu'il arrive : il parcourt le château, le visite dans le plus grand détail ; il reconnaît que les appartements sont en état d'être meublés ; que les dépenses faites jusqu'à ce jour n'excèdent pas 60 000 francs accordés, qu'enfin en ajoutant à cette somme environ 100 000 francs on peut achever et décorer les choses de manière à y recevoir le Pape et l'Empereur, s'il croyait devoir venir au devant de lui.

15 brumaire (6 novembre). — Le compte que M. le grand maréchal a rendu de nos travaux de Fontainebleau a satisfait l'Empereur qui a arrêté que le 4 frimaire prochain il s'y transporterait pour y attendre le pape et qu'il fallait qu'à cette époque tout fût meublé et mis en état de recevoir les deux souverains et les personnes de leur cour. Je suis chargé de suppléer M. Calmelet, le nouvel administrateur du mobilier, qui n'est pas encore au fait de son emploi, de prendre toutes les mesures possibles pour obéir aux ordres de l'Empereur et parvenir à meubler en dix-neuf jours, ainsi qu'il le veut, le château de Fontainebleau. On va employer quelques meubles faits à l'avance, tirer de Paris et de Saint Cloud ce qui pourra être distrait, acheter partout où l'on trouvera, enfin faire venir ceux du château de Grosbois et de la maison de la rue d'Anjou qui appartenaient au général Moreau et qui, par la suite de son procès, sont maintenant à la disposition du gouvernement.

1er frimaire (22 novembre). — L'Empereur, l'Impératrice et toute la Cour se sont rendus à Fontainebleau : 40 appartements de maîtres, 200 logements de suite et des écuries pour 400 chevaux y ont été préparés avec une promptitude telle que malgré tout le fracas et les distractions que causent les grandes solennités qui doivent avoir lieu, les difficultés de cette entreprise ont été appréciées de tout le monde. Les appartements ont été meublés comme par enchantement. Ceux de l'Empereur, de l'Impératrice et du Pape sont décorés de glaces très belles et même avec profusion : la plupart des pièces sont garnies de tapis d'Aubusson, de la Savonnerie et de Tournai ; enfin, l'Empereur, après avoir tout visité en grand détail, m'a témoigné à plusieurs reprises son contentement. C'est particulièrement aux soins et à l'esprit prévoyant de M. le maréchal Duroc que nous sommes redevables d'avoir pu parvenir à

meubler en dix-neuf jours la presque totalité du château de Fontainebleau. Il a lui-même désigné et fait porter de Paris les objets qui pouvaient être transportés. Toujours attentif et embrassant d'un seul coup d'œil l'ensemble des choses, il a indiqué les ressources auxquelles on a eu recours. On manquait de voitures de transport : il a donné des chariots d'artillerie. Enfin les habitants de Fontainebleau, surpris de tant de choses nouvelles, ne peuvent s'empêcher d'avouer que jamais, sous la monarchie, ils n'ont vu le château plus brillant ni mieux meublé.

4 frimaire (25 novembre 1804). — L'Empereur, en habit de chasse, s'est trouvé dans la forêt de Fontainebleau, sur la route, au passage du Pape : les deux souverains se sont embrassés et l'Empereur a ramené Sa Sainteté au château dans sa voiture, en lui donnant la droite. Leur arrivée a été annoncée par des salves de coups de canon et par les acclamations des habitants de la ville et des environs qui étaient accourus en grand nombre. Sa Sainteté a été conduite à l'appartement qui lui était destiné et l'Impératrice avec les princesses et les dames de la cour sont allées lui rendre hommage.

7 frimaire (27 novembre). — L'Empereur et le Pape reviennent de Fontainebleau à Paris. Sa Sainteté est logée au pavillon de Flore : l'appartement qu'elle occupe lui plaît beaucoup. Les cardinaux et les prélats de la suite habitent les autres parties du pavillon jusqu'au dernier étage. Les dispositions du château de Fontainebleau pour l'entrevue des deux souverains ont beaucoup nui à l'achèvement des travaux du couronnement dans l'église de Notre-Dame et au Champ de Mars. Forcé de m'absenter, je n'ai pu les activer par une surveillance continuelle : tout s'est ralenti; le tapissier n'est pas en mesure, et je crains bien qu'il n'ait pas terminé à temps. Pour comble de contrariété, un coup de vent des plus violents a soulevé cette nuit la grande tente qui avait été dressée derrière l'église de Notre-Dame pour la descente de voiture à couvert et l'a renversée sur le côté : plusieurs poteaux et des chevrons du comble ont été brisés et, pour réparer tant de dégâts, il ne nous reste plus que quatre jours de la saison la plus rigoureuse et du temps le plus mauvais de l'année.

11 frimaire (2 décembre). — L'Empereur est couronné des

mains du Pape dans l'église de Notre-Dame : 20 000 personnes ont assisté à cette auguste solennité; tous les préparatifs ont été finis à temps; on n'a cessé de travailler jusqu'au moment même où le cortège est entré dans l'église. Dès six heures du matin on avait ouvert les portes; un grand nombre d'invités qu'une impatiente curiosité avait amenés avant le jour, circulaient dans tous les rangs, dérangeaient les ouvriers et, pendant près d'une heure et demie, le plus grand désordre a régné dans l'église. Ce n'est qu'avec une peine infinie que je suis parvenu à déterminer les autorités militaires à établir l'ordre des entrées. Les maîtres des cérémonies et leurs aides n'étaient pas à leurs postes : des écritures sans fin, des avertissements, des précautions, des projets d'ordre de toute espèce, avaient occupé tout le monde à l'avance, et, pour le jour de l'exécution, personne n'était à son devoir. Enfin le zèle de quelques chefs subalternes a su réparer les torts des premiers. L'ordre s'est établi et la fête s'est passée avec la majesté et la décence convenables : l'illumination des Tuileries était très belle.

14 frimaire (*25 décembre*). — La distribution des aigles au Champ de Mars devait avoir lieu le 12. Le temps, quoique froid, était passable ; mais l'Impératrice s'étant trouvée fatiguée de la longue cérémonie du 11, on a remis la fête à aujourd'hui. Ce retard, qui nous a été très favorable pour l'achèvement des préparatifs et sans lequel la grande tente, en avant du Champ de Mars, n'aurait pas été achevée, nous a reporté la cérémonie à la journée la plus désastreuse de tout l'hiver : une pluie, mêlée de neige fondue a commencé vers les dix heures du soir, a duré la nuit et le jour du 14 sans aucune discontinuité : les toiles peintes, couvertes de neige fondue, ont fait eau de toutes parts ; les sièges de l'Empereur et de l'Impératrice n'ont pu être garantis de la pluie que par des précautions infinies; les assistants, transis de froid, mouillés de l'eau qui pénétrait à travers les toiles, ont quitté leurs rangs et sont allés chercher en désordre des places où ils espéraient trouver des abris : l'armée, couverte de boue et trempée de la pluie la plus froide, a défilé sans éclat et les chefs, en recevant sous les yeux du souverain les aigles que leur ont distribuées les maréchaux de l'empire, n'ont pas laissé apercevoir leur enthou-

siasme que le mauvais temps avait glacé; enfin la fête du Champ de Mars qui, par le beau temps, eût été l'une des plus magnifiques de celles qui ont eu lieu jusqu'ici, n'a été qu'une corvée pénible pour les assistants, qu'un sujet de mauvaise humeur pour l'Empereur et de reproches peu mérités pour nous. Il n'était resté sur le lieu que ceux qui n'avaient pu s'en aller : le Champ de Mars paraissait un champ de boue au milieu duquel a défilé une armée sans spectateurs.

3 nivôse (24 décembre 1804). — Pendant que nous étions occupés aux grands travaux du couronnement et à ceux des différentes maisons que l'on fait arranger à Paris, à Saint-Cloud et à Fontainebleau, pour les nouveaux établissements du service de l'Empereur, l'administration de l'intendance projetait des organisations, des créations d'emploi et surtout l'abolition de l'ordre présent. M. de Fleurieu nous a demandé des éclaircissements, des renseignements et, pour acquitter notre conscience à cet égard, nous lui avons enseigné tous les projets tels que nous les avions proposés à différentes époques : nous y avons joint même celui que David avait conçu et que nous avions rédigé dans les premiers jours du Consulat, persuadés toutefois que cela ne devait servir à rien. Ces projets et plusieurs autres, dont M. de Fleurieu s'était entouré pour faire son organisation, l'avaient jeté dans l'incertitude sur le parti à prendre. Il voulait établir un ordre de choses convenable. Ses vues n'étaient pas celles de ses bureaux : il était peu d'accord avec les deux principaux chefs sur ce point, et peut-être il aurait, à quelques légers changements près, laissé subsister ce qu'il avait trouvé établi si l'Empereur, en ordonnant la réunion du Louvre aux Tuileries, n'avait conclu que nous fussions spécialement chargés des projets à faire pour l'achèvement des deux palais. Cet ordre enlevait à M. Raymond [architecte du Louvre] un monument dont il avait commencé la restauration et obligeait à lui donner quelque autre partie en échange. C'était ainsi qu'étaient venues la subdivision des travaux et la nomination des trois architectes nouveaux : M. Raymond à Saint-Cloud, M. Leroy à Fontainebleau et M. Trepsat à Versailles. Ayant connu verbalement ce partage par M. de Fleurieu, et le regardant comme une opération qui ne pouvait subsister, j'avais cru devoir faire des représentations avant

qu'elle fût définitivement arrêtée et j'avais écrit à M. le maréchal Duroc la lettre ci-après :

La nouvelle organisation va faire des mécontents, sans profit pour le service. Pourquoi ne chercherait-on pas à satisfaire tout le monde en faisant mieux qu'il n'est proposé? Je pense qu'un léger changement atteindrait le but et peut-être il en est temps encore. Si l'Empereur veut que le Louvre soit réuni aux Tuileries et que les deux édifices soient sous la direction d'un seul architecte, si la désignation qu'il a faite de moi pour cet emploi exclut M. Raymond du Louvre où il est employé, pourquoi ne lui proposerait-on pas, au lieu de la place de Saint-Cloud, qui est une espèce d'exil, celle, beaucoup plus honorable, de conseil près l'intendant? Cette fonction me semble devoir convenir mieux à ses talents, à ses goûts : il serait à portée de surveiller et de ne pas perdre de vue les travaux du Louvre qu'il a commencés; la chose gagnerait à cet arrangement et M. Raymond serait traité avec plus d'égards. M. Leroy, après trente-cinq années d'exercice dans les bâtiments de Versailles qu'il connaît jusque dans les plus petits détails, est condamné, à l'âge de soixante-neuf ans passés, à aller prendre à Fontainebleau des habitudes nouvelles, à étudier les détours de ce labyrinthe qui lui est étranger. Pourquoi ne le laisserait-on pas à Versailles? Il jouit d'une santé parfaite, il n'est pas infirme, et le département de Versailles lui convient mieux qu'à M. Trepsat. M. Trepsat désire conserver sa place aux Invalides : il représente que Versailles, Trianon, Rambouillet et dépendances à surveiller offrent un travail au-dessus de ses forces : pourquoi ne lui donnerait-on pas Saint-Cloud? il serait plus près de Paris et l'Empereur verrait plus souvent un homme qu'il a voulu obliger. Il resterait ainsi à disposer de Fontainebleau en faveur de l'un des trois membres que M. Raymond aurait déplacés; ce devrait être M. Renard.....

12 nivôse (2 janvier 1805). — Plusieurs fêtes et plusieurs cérémonies publiques ont succédé à celle du couronnement : le 25 frimaire, l'Empereur et l'Impératrice sont allés dîner à l'Hôtel de Ville; le 6 nivôse, l'Empereur s'est rendu en grande cérémonie au Corps Législatif; aujourd'hui les maréchaux de l'empire donnent un repas et un bal sur le théâtre de l'Opéra : nous avons reçu ordre de prêter à M. le directeur tous les effets du sacre qui pourront lui convenir : une grande partie des tentures est restée en place. Le jour de Noël, 4 du courant, jour auquel le pape a officié pontificalement dans l'église de Notre-Dame, les gradins, banquettes, trône, estrade et autres

dispositions de charpente qui avaient été laissés pendant quelques jours après le sacre, ont été déposés pour la cérémonie de Noël.

25 nivôse (15 janvier). — L'Empereur est venu visiter les alentours des Tuileries et les écuries de l'hôtel Longueville que nous avons réunies à celles de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, autrefois écuries de Chartres — anciennes écuries d'Orléans bâties par le dernier prince de ce nom lorsqu'il était duc de Chartres. — [Ces bâtiments] forment au moyen des percements et des communications qui ont été établis, un ensemble assez étendu, mais insuffisant pour la maison de l'Empereur : le tout peut contenir environ 200 chevaux, 50 voitures et 150 ménages de suite. Les écuries, étroites et divisées en petites parties, sont incommodes; les remises sont petites; les logements ne communiquent que par des corridors obscurs et cependant on a fait jusqu'à présent tout ce qu'il était possible de faire pour rendre l'établissement convenable. L'Empereur, après avoir visité chaque chose en détail, a fait paraître le désir d'embellir les alentours des Tuileries et de réunir ce palais à celui du Louvre : il m'a prévenu qu'il a ordonné que je lui présentasse des projets sur ce sujet; il paraît qu'il regarde la maison des écuries et ses dépendances comme devant être détruites ainsi que toutes les maisons qui se trouvent entre les deux palais.

9 pluviôse (29 janvier). — L'Empereur a fait écrire directement au ministre de l'Intérieur pour lui ordonner de me remettre la direction des travaux du Louvre, sur l'achèvement duquel il demande des projets nouveaux.

17 pluviôse (6 février). — M. Raymond nous a fait prendre possession des travaux du Louvre avec une résignation qui m'a touché; quelque flatteuse que soit pour nous cette honorable entreprise, nous ne pouvons oublier, en l'acceptant, qu'elle est la dépouille d'un homme habile et honnête. L'Empereur, prêt à sortir dans la ville, m'ayant trouvé chez M. le grand maréchal, m'a demandé si le ministre m'avait fait remettre la direction du Louvre et combien il devait en coûter pour y établir la Bibliothèque impériale : j'ai répondu que je n'avais sur cela encore rien de certain ; que les projets n'étant pas arrêtés nous n'avions pu dresser aucun devis, mais que

souvent M. Raymond avait dit, tout en déclarant que l'on ne pouvait faire sur ce sujet un devis exact, qu'il pensait que pour faire la Bibliothèque on dépenserait 9 ou 10 millions.

4 ventôse (23 février 1805). — Nos bureaux sont établis au Louvre et depuis le 1[er] du mois courant les travaux s'exécutent sous notre direction. M. Raymond a chargé MM. Rondelet et Monchelet de dresser un procès-verbal pour constater l'état dans lequel il remet les lieux et compte le déposer entre les mains du ministre. Déjà mes projets sur l'achèvement du Louvre sont faits : nous avons cherché à nous conformer autant que possible aux ordres de l'Empereur qui veut que l'on ne détruise rien et que les faces extérieures soient réservées. Sa Majesté demande que tout soit terminé en cinq années.

Les dépenses du sacre et du couronnement ainsi que celles de la distribution des aigles au Champ de Mars sont réglées et remises au grand maître des cérémonies et au grand chambellan ; elles ont été arrêtées ainsi qu'il suit :

[Sacre dans l'église de Notre-Dame. . . .	663 911,78
Distribution des aigles au Champ de Mars.	239 834,73
Illuminations au palais et dans le jardin. .	146 649,22
	1 050 395,73]

9 ventôse (28 février 1805). — L'Empereur a examiné nos projets sur le Louvre et les Tuileries. Sa Majesté a arrêté que la Bibliothèque nationale serait transférée dans le Louvre le plus promptement possible, sans rien changer aux façades extérieures ni aux grosses constructions ; que l'on se servirait de tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour ; que le rez-de-chaussée renfermerait les objets d'art en sculpture, antiquités et curiosités ; que le premier étage contiendrait les livres ; que les personnes qui habitent encore dans le palais évacueraient sans délai ; que l'on commencerait par couvrir ce qui ne l'a jamais été jusqu'ici et que l'Institut serait transféré dans un autre local que le ministre de l'Intérieur indiquera.

La partie du palais des Tuileries à droite du pavillon du milieu sera achevée le plus promptement possible : on y placera la chapelle et la salle du Conseil d'État, avec un nouvel escalier, ainsi qu'il a été projeté. Le premier étage du pavillon de Marsan sera arrangé pour loger un prince ; la trésorerie de la

couronne occupera le rez-de-chaussée ; la grande salle du milieu, qui sert aujourd'hui de salle des gardes, sera décorée pour les fêtes et les concerts : les gardes se tiendront dans la salle en avant de celle du Conseil d'État : les pièces du rez-de-chaussée entre l'appartement du grand maréchal et la salle à manger seront ajoutées à l'appartement de l'Impératrice pour faire le logement de sa dame d'honneur.

10 ventôse (29 février 1805). — Il est resté sur les fonds qui avaient été faits pour la cérémonie et les fêtes du sacre un bon d'environ 8 000 francs. M. le grand-maître des cérémonies a obtenu de l'Empereur que cette somme resterait à sa disposition pour être employée à graver et à publier tout ce qui a été fait de remarquable à cette époque mémorable. M. Percier et moi sommes chargés de faire les dessins et de diriger les graveurs ; M. Aignan fera le texte et les explications des sujets. Avant que cette décision fût prise, M. Percier et moi avions fait commencer à nos frais un ouvrage gravé au trait contenant les détails des fêtes et des cérémonies du couronnement : nous l'avions fait commencer à l'avance et, voulant en faire un sujet de spéculation, nous avions fait tous nos efforts pour qu'il fût terminé et mis en vente à l'époque de la fête ; mais la lenteur et le retard des graveurs nous ont empêchés d'exécuter notre projet ; il ne peut être achevé avant trois mois : notre spéculation est manquée. Cependant, ne voulant pas tout perdre, nous avons fait part de nos vues à M. de Ségur et, après lui avoir montré ce qui est gravé jusqu'ici, nous avons obtenu la permission de continuer en nous occupant toutefois de l'ouvrage que l'Empereur a ordonné : Isabey fera les figures et les scènes ; Percier fera les vignettes et les ornements ; je ferai l'architecture et les perspectives ; je me rechargerai en plus de la comptabilité de toute l'affaire.

12 germinal (1er avril). — Le Pape est retourné en Italie. L'Empereur doit aller se faire couronner roi d'Italie à Milan : il est parti aujourd'hui avec l'Impératrice, après s'être arrêté un jour à Fontainebleau. Il s'est occupé, avant son départ, de ses projets de bâtiments : je lui ai soumis ceux du Louvre et des Tuileries qu'il a approuvés et pour l'exécution desquels il a accordé des fonds. On va s'occuper de l'achèvement et de la restauration du Louvre en commençant par les couvertures et

par les rétablissements des façades. La galerie des Tableaux sera achevée et décorée d'une manière convenable; la partie au-dessous, dite les Galeries, dans lesquelles sont logés des artistes et des savants, sera évacuée pour y mettre les archives de la maison; on accordera, en compensation de ces logements, des pensions viagères; les ouvertures sur la largeur de la place du Carrousel seront percées en arcades à jour; il sera fait une chapelle et une nouvelle salle du Conseil d'État, avec un escalier pour y arriver, dans la partie opposée aux grands appartements, à droite du pavillon du milieu.

30 germinal (19 avril 1805). — [Parmi les effets tirés de Versailles pour orner le château des Tuileries, il s'était trouvé des vases en granit des Vosges et quelques autres objets qui avaient été enlevés dans la Révolution chez madame veuve Mique, après la mort de son mari, architecte de la Reine, condamné par le tribunal révolutionnaire. Madame Mique, restée sans fortune, réclame aujourd'hui ces différents meubles, avec intention de les vendre pour en tirer de l'argent.] J'ai eu occasion d'en parler à l'Empereur et d'obtenir qu'il sera payé par le trésorier à madame Mique une somme de 8000 francs pour prix des effets à elle appartenant et placés dans le palais des Tuileries.

14 floréal (3 mai). — Les travaux ordonnés pendant le dernier voyage de Fontainebleau sont dans la plus grande activité. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour qu'ils soient achevés, et surtout ceux des Tuileries, au retour de l'Empereur. On travaille jour et nuit aux démolitions et aux déblaiements nécessaires pour la construction de la chapelle et de la salle du Conseil. Le feu a été mis cette nuit dans quelques débris de planchers par l'inattention des ouvriers : il a été éteint dès que l'on s'en est aperçu et il n'a causé d'autre dommage que celui de nous obliger à faire des rapports et des écritures inutiles pour instruire l'intendance de l'événement. Une surveillance active est une arme plus certaine que la sollicitude des bureaux. Nous avons entrepris de faire travailler les ouvriers jusqu'à 7 heures, comme il était d'usage avant la Révolution, mais il nous a été impossible de réussir : les tailleurs de pierre, qui sont les plus nombreux, ont refusé formellement et ont menacé de se retirer tous si l'on exigeait que la

journée du travail fût augmentée de deux heures, comme nous l'avions proposé.

27 floréal (16 mai 1805). — J'avais représenté à l'Empereur en terminant les ouvrages du sacre et du couronnement dans Notre-Dame, que cette église, négligée et presque entièrement abandonnée pendant la Révolution, avait besoin de réparations et que la suppression faite par nous de la clôture du chœur semblait demander une décoration nouvelle dans cette partie. Sa Majesté s'était déterminée à accorder pour ce travail une somme de 150 000 francs. M. le ministre des cultes renvoie aujourd'hui à M. l'intendant pour la direction de l'emploi de cette somme, et M. l'intendant craint de se charger de cette affaire qu'il croit dépendre entièrement du ministère des cultes. Il est cependant décidé, après de longues discussions, que le ministre des cultes sera chargé de l'administration des fonds et que je ferai le travail.

10 prairial (29 mai). — Les ouvriers font grève : projets, discussions, entretiens à cet égard. Les ouvriers tailleurs de pierre qui sont en grand nombre et qui s'aperçoivent que les ouvrages entrepris devant être terminés dans la campagne, on a besoin d'eux, font grève et demandent de l'augmentation. La police veut se mêler de cette affaire et croit pouvoir parvenir à les forcer de rentrer dans leurs chantiers : grandes discussions, grands raisonnements à ce sujet. Le résultat est que le prix de la journée sera augmenté et que l'ouvrier saura qu'il peut être exigeant dès que l'on aura besoin de lui. A l'une des assemblées qui ont eu lieu chez le préfet de police pour aviser au moyen de rétablir dans les constructions l'ordre et la subordination ancienne, j'avais proposé de laisser chacun faire à sa guise, mais de fixer pour les travaux de l'Empereur et pour ceux du gouvernement, un tarif de journée à l'heure, sans tarif pour les grandes et petites journées. Ainsi, chaque ouvrier aurait été payé selon le temps qu'il aurait donné : ce règlement ne heurtait pas leurs prétentions sur le sujet de conserver l'usage de quitter en été le travail à six heures du soir et de ne le commencer qu'à six heures du matin ; il remettait les choses dans un ordre convenable : le travail était payé en raison du temps qui avait été employé. J'avais aussi demandé, pour arrêter l'accroissement du prix des pierres, que le gouver-

nement se rendît propriétaire des carrières en grande exploitation près de Paris, et de les céder à des entrepreneurs avec charge de fournir les pierres à des prix fixes établis à l'ouverture de la campagne. Mes projets et beaucoup de même nature ont à peine fixé l'attention des autorités qui n'ont trouvé à tout cela rien qui ait rapport à leurs droits. L'Empereur lui-même ayant été sollicité par moi, dans les commencements de son consulat, d'ordonner des mesures de police contre l'insubordination fréquente des ouvriers qui prétendent sans cesse à des paies plus fortes et des journées plus courtes m'avait répondu que le temps des ouvriers était leur seule propriété, qu'ils avaient raison de chercher à le vendre le plus cher possible et que le reste était l'affaire des architectes et des entrepreneurs.

29 messidor (14 juin). — L'Empereur et l'Impératrice sont de retour à Saint-Cloud. Les travaux entrepris à Paris pendant leur voyage sont très avancés, ceux des appartements d'habitation sont presque achevés ainsi que la grande salle des fêtes; mais le nouvel escalier, la chapelle, et la salle du conseil d'État sont en retard, les tracasseries des ouvriers, quelque hésitation produite par les oppositions des chefs du Conseil d'État et surtout les difficultés de l'ouvrage ont un peu ralenti l'exécution : nous espérons cependant que tout sera terminé pour la résidence prochaine de l'Empereur à Paris.

4 thermidor (22 juillet 1805). — Le ministre des cultes, toujours tremblant et incertain sur la marche à suivre pour l'embellissement de Notre-Dame, avait craint d'approuver nos projets : il avait cru devoir en référer au grand maître des cérémonies; mais ce dernier a refusé d'en connaître et a déclaré que le ministre seul devait ordonner dans cette affaire; et, pour en finir, nous allons, sans autre délai, faire commencer le rétablissement du chœur, celui des chapelles derrière et la construction d'une grille avec deux jubés en avant, près de la nef...

P.-F.-L. FONTAINE

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LE CHOIX DE LONDRES

L'avenir du *Bagdad* et le sort de la Turquie se débattent maintenant à Londres. La diplomatie allemande veut en finir avec cette entreprise qui l'occupe depuis un quart de siècle et que, voici huit ans déjà, en février-mai 1903, elle offrait aux puissances occidentales de réaliser en commun. Aujourd'hui, la diplomatie ottomane, devenue l'associée de Berlin, propose aux Anglais d'étudier tout règlement qui pourrait donner satisfaction à leurs intérêts. Les Turcs suggérent une solution : jusqu'à Bagdad, les Allemands conserveraient le monopole que les firmans d'Abd-ul-Hamid leur ont concédé ; au delà, jusqu'au rivage du Golfe, un syndicat international, sous la présidence de la Turquie, construirait et exploiterait le dernier tronçon. On aurait ainsi un *Bagdad allemand* jusqu'à Bagdad, un *Bagdad ottoman* au delà.

Cette proposition turque a l'assentiment de Berlin : par des contrats en forme, la *Deutsche Bank* vient de renoncer aux prérogatives que les firmans lui donnaient sur le dernier tronçon. Mais Berlin exige que l'Angleterre ne réclame aucun monopole, aucun privilège dans le *Bagdad ottoman* et se contente d'une part strictement égale à celle des autres puis-

sances : collaboration à deux, trois, quatre ou cinq sous la présidence de la Turquie, participation de toutes les finances ou de quelques-unes seulement, peu importe à Berlin. Les Allemands auraient tout de même une préférence soit pour un syndicat à quatre, où les deux partenaires les plus intéressées, Angleterre et Allemagne, amèneraient en second leurs deux amies les plus intimes, France et Autriche-Hongrie, — 20 p. 100 à chacune, 20 p. 100 aux Turcs, — soit pour un syndicat à trois : 40 p. 100 aux Turcs, 30 p. 100 aux Anglais et 30 p. 100 aux Allemands.

Londres n'a pas encore fait connaître ses intentions. On comprend que les Anglais puissent longuement hésiter dans leur choix : conduisant à ce golfe Persique qu'ils tiennent avec raison pour l'une des entrées de l'Inde, tout *Bagdad*, allemand, ottoman ou international intéresse la sécurité de leur empire asiatique. Il leur faudra pourtant se décider : dans l'histoire de la diplomatie anglaise, 1911 pourrait être une date aussi importante que 1815. De 1815 à 1911, l'Angleterre au Levant respectait, tant bien que mal, les conceptions que ses diplomates avaient rapportées du Congrès de Vienne : le *statu quo* de l'Islam en était la formule la plus synthétique. En 1911, il se peut qu'il faille délaisser ce dogme séculaire pour une autre politique dont le roi Édouard a déjà fait une première et une seconde application en ses accords anglo-français et anglo-russe : après la politique de l' « intégrité musulmane », allons-nous voir triompher la politique du « contrôle anglais » sur les routes de l'Inde?



Si l'intégrité de l'Islam semblait utile aux Anglais du XIXe siècle, c'était comme un moyen de maintenir entre les armées de l'Europe et leur domaine hindou l'obstacle, dont les quinze années des guerres napoléoniennes leur avaient démontré la nécessité. Avant Bonaparte, Espagnols, Portugais, Hollandais, Français et Anglais eux-mêmes, toutes les nations qui s'étaient tournées vers les Indes depuis la renaissance du grand commerce maritime, avaient adopté la route

nouvelle par le tour de l'Afrique et le Cap de Bonne-Espérance; l'Europe du XVII[e] et du XVIII[e] siècle négligeait les vieilles routes de l'antiquité et du moyen âge à travers l'Asie levantine, des ports de la Méditerranée aux ports de l'océan Indien. Or ces vieilles routes des Grecs et des Romains, des Byzantins et des Arabes, des Vénitiens et des Génois, le Corse avait essayé de les rouvrir de vive force pour aller attaquer l'Angleterre au cœur de sa puissance. De l'expédition d'Égypte à l'expédition de Russie, cet émule d'Alexandre avait étudié l'un après l'autre les trois chemins qui pourraient le conduire aux bords de l'Indus : route maritime de l'Égypte et de la mer Rouge; route terrestre et maritime de la Syrie, de la Mésopotamie et du Golfe; route terrestre de l'Europe orientale et de la Perse[1].

Après 1815, l'Angleterre était avertie du triple danger qui pouvait menacer son empire asiatique : qu'un autre Napoléon reprît le dessein français sur l'Égypte, qu'un autre Pierre le Grand poursuivît la descente russe à travers la Perse et l'Afghanistan, ou qu'une coalition franco-russe empruntât la route médiane des Fleuves turco-arabes et du golfe Persique. c'était pour l'Indoustan le recommencement d'une histoire douloureuse, dont Nadir-Chah au XVIII[e] siècle, les Mongols aux XIII[e] et XIV[e], les Arabes aux VII[e] et VIII[e] siècles de notre ère, Alexandre et les Darius, durant l'antiquité, et les premiers Aryens, au cours de la préhistoire, avaient été les héros et dont l'établissement de conquérants continentaux sur le Gange avait été le phénomène périodique... Heureusement l'Islam dressait une muraille épaisse et continue entre l'Inde anglaise et la chrétienté européenne.

Des frontières de la Chine aux rivages de l'Atlantique africain, des minarets de Kachgar aux minarets de Mogador, le muezzin pouvait, de tours en tours, passer l'appel à la prière. Kachgar, Khiva, Téhéran, Trébizonde, Stamboul, Belgrade, Durazzo, Tunis, Alger, Tanger : en 1815, une ligne de forteresses ou de capitales musulmanes s'étirait du Turkestan au Sénégal, à travers le monde levantin et méditerranéen, au long de deux mille lieues. Et derrière ce front ininterrompu, l'Islam

1. Voir E. Driault, *la Politique orientale de Napoléon* (Alcan, 1904).

possédait une zone immense entre les Blancs de l'Europe et les Noirs de l'Afrique ou les Jaunes et métis de l'Asie : sept cents lieues de largeur entre Tanger et Tombouctou, treize cents lieues entre le Danube et le Bahr-el-Ghazal, cinq ou six cents lieues entre la mer d'Aral et le golfe d'Oman.

Dès le début du XIX[e] siècle, tous les États de cette zone musulmane semblaient voués à la décadence et à la mort. Au centre, le grand empire des Ottomans faisait encore belle figure, allongé de la Moulouia au Pruth et de la Save au Sahara; mais on ne pouvait plus douter que le temps des janissaires et de la force turque fût à jamais passé, et deux ou trois tentatives avaient démontré déjà le peu d'efficacité des réformes européennes sur le mal de langueur et de consomption dont la nouvelle Byzance avait hérité de l'ancienne. Aux côtés du Turc, le grand royaume des Persans s'effondrait; le moindre coup des Russes y ouvrait des brèches qui pour toujours le démantelaient; en 1813, le traité de Gulistan avait livré à Pétersbourg les deux façades du Caucase, la Géorgie, la Mingrélie, le Daghestan et le Chirvan; en 1828, le traité de Tourkmantchaï allait lui donner Érivan, la rive gauche de l'Araxe et le monopole de la Caspienne.

Aux deux extrémités seulement de la ligne musulmane, deux bastions semblaient conserver leur valeur d'autrefois : le Maroc dans l'Extrême-Ouest, les Khanats de Khiva, de Bokkara, de Samarcande, etc., dans l'Extrême-Levant. A défaut de gouvernements centralisés et de régiments disciplinés à l'européenne, les gens d'Église y maintenaient, avec l'unité d'obédience, la haine ardente de l'Infidèle et comme une atmosphère de guerre sainte; l'anarchie locale et ses rixes quotidiennes y entretenaient les vertus militaires qui, d'habitude, s'usaient en brigandage, en batailles de clans ou de tribus, mais qui pouvaient soudain mettre au service de la foi des braves par centaines de milliers. Au vrai, ces deux bastions extrêmes n'étaient pas moins croulants que tout le reste; seulement, plus éloignés de l'Europe, fermés encore à nos explorations, presque inconnus, ils gardaient chez nous leur réputation de fanatique sauvagerie, et, par ses flottes de l'Atlantique ou par ses caravanes de l'Inde, l'Angleterre était mieux à portée de les secourir.

En 1815, l'Islam, malgré tout, en imposait encore à la chrétienté, qui avait usé contre lui quatre siècles de croisades, puis quatre siècles de guerre continentale et de course maritime. L'énorme épaisseur de l'ouvrage en compensant la médiocre cohésion et la chancelante solidité, l'Inde pouvait sembler en bonne défense derrière cette muraille et ce glacis de ruines, dont il fallait alors évaluer la traversée par centaines et doubles centaines d'étapes... En 1911, que reste-t-il de cet obstacle? Le travail intellectuel et matériel du XIXe siècle, achevant de bouleverser ces ruines, en a comme aplani le champ et réduit les dimensions. Deux forces surtout ont coopéré à cet irrémédiable abaissement de l'Islam : les idées de la France révolutionnaire et les inventions de l'Angleterre industrielle.

Chez le Khalife, les idées françaises ont amené à la révolte, puis à l'indépendance ou à l'organisation et à la civilisation européennes les chrétientés sujettes : Serbie, Grèce, Roumanie, Crète, Liban, Bulgarie, Samos, Arménie, Macédoine, le Turc a dû, l'une après l'autre, libérer ou privilégier ses provinces chrétiennes, et c'est autant de passages par où la Révolution est entrée au cœur de l'empire ottoman. Puis, dans tout l'Islam, les nationalités musulmanes, infectées à leur tour de la contagion française, ont revendiqué leurs droits; aujourd'hui nombre d'entre elles refusent au Khalife, aux Chérifs, aux lieutenants du Prophète cette pleine obédience laïque et religieuse, qui faisait l'armature de ces théocraties : une Jeune Turquie, une Jeune Perse, une Jeune Égypte sont apparues, que suivront, demain, une Jeune Arabie et une Jeune Albanie, après-demain, une Jeune Syrie et une Jeune Kurdie. Entre les fondations mêmes, maintenant disjointes, de l'ancienne muraille, les puissances chrétiennes ont toutes facilités pour glisser vers l'Inde leurs entreprises économiques, politiques ou militaires.

Au dehors de l'Islam, les mêmes idées françaises, ont secoué la torpeur espagnole et italienne, puis l'inertie yougo-slave et russe, arraché le manteau de protection dont, en 1815, la léthargie musulmane pouvait encore se couvrir. Servantes de l'absolutisme catholique ou orthodoxe, plus différentes de l'Occident par leurs mœurs théocratiques que de l'Orient par leurs convictions religieuses, l'Espagne, l'Italie, la Slavie

et la Russie de 1815 étaient comme une zone neutre entre Paris et la Mecque, entre les prédicants de la Révolution et les serviteurs de la Foi. En 1911, l'Espagne et l'Italie, converties aux pensées nouvelles, sont devenues les associées de la pénétration française dans l'Islam d'Afrique et de Balkanie; les Russes, moins par eux-mêmes que par leurs sujets arméniens, tiennent le même rôle en Perse, tandis que, sous le nom de Jeunes Turcs et de *comitadjis* tour à tour, ce sont les Slaves de Macédoine qui font les révolutions ottomanes.

Ces attentats contre l'Islam, rien, au dedans comme au dehors, ne les a mieux servis que les progrès de l'industrie et du commerce britanniques. Supprimant les distances, qui a mis les capitales et les forteresses du Prophète sous les canons de l'Europe? la vapeur anglaise, le *steamer* et la locomotive. Envahissant les bazars du plus profond hinterland, qui a mis les peuples du Prophète au contact des marchandises, des mœurs et des idées de l'Occident? la cotonnade et la manufacture anglaises. Prêchant partout l'évangile du laisser-passer et du laisser-faire, de la libre discussion et de l'obéissance loyale, mais non servile, qui a le plus vivement critiqué les errements, les *horrors* de la théocratie musulmane? les hommes d'État, les missionnaires et les journalistes anglais.

Il en est résulté que, tout au long du XIXe siècle, la politique de Londres au Levant fut un perpétuel essai de conciliation entre deux contradictoires. Aux yeux des diplomates anglais, l'intégrité de l'Islam était nécessaire à la sécurité de leur empire, — l'intégrité de tout l'Islam : Maroc, Empire ottoman, Perse, Afghanistan, Khanats, etc., d'un bout à l'autre de la ligne musulmane, ses diplomates auraient voulu que la force et la richesse britanniques, par une aide effective, par des promesses ou par des menaces, fussent toujours occupées à étançonner ce rempart, dont la flotte de la métropole et l'armée de l'Inde seraient les gardiennes vigilantes. Mais aux yeux du commerce et du radicalisme anglais, les principes et les méthodes de la souveraineté musulmane étant incompatibles avec les intérêts et la morale des temps nouveaux, chaque défaite du Croissant pouvait sembler une source de bénéfices ou de satisfactions, et le peuple de la chrétienne Angleterre penchait toujours à prendre parti contre Mahomet.

Dans la pratique quotidienne, le cabinet de Londres, s'il eût été seul en face du problème, aurait sûrement trouvé quelque solution illogique, mais commode. Mais d'autres ne se souciaient ni de favoriser ni même de tolérer cette œuvre anglaise.



Au centre de la ligne musulmane, deux voisins, le Habsbourg et le Romanof, avouaient depuis longtemps leur propos d'en finir avec la Turquie d'Europe; dès 1772, ils s'étaient accordés pour tirer leurs plans de partage : Salonique au Habsbourg, Constantinople au Romanof. Et, dès 1772, le Hohenzollern s'était fait l'arbitre de leurs marchandages, le garant de leurs signatures échangées : le Hohenzollern, séparé de l'Islam par deux cents lieues de terres autrichiennes ou russes, n'avait et n'a toujours aucune prétention sur les dépouilles ottomanes; mais en Pologne au XVIIIe siècle, en Allemagne au XIXe, en Hollande au XXe, il percevait ou il escompte une compensation à l'agrandissement de ses amis et alliés.

La flotte anglaise fut toujours prête aux démonstrations en faveur des Turcs. Mais que pouvait-elle contre ce trio des empires terriens? Ses canons protégeaient les rivages, la banlieue des villes côtières, relevaient le courage de la Porte aux heures d'abattement, imposaient parfois la résignation aux mécontentements des provinces, la modération aux exigences des envahisseurs ou des créanciers. Aurait-elle pu maintenir le drapeau turc à Constantinople et Salonique, si l'union des Trois Empereurs avait été aussi intime et confiante qu'elle le paraissait?... Malgré les efforts de Berlin, cette union n'était qu'apparente et fragile : deux tendances opposées la tiraillaient. Courir à Sainte-Sophie était le désir des Russes; mais Vienne ne s'engageait qu'à contre-cœur sur cette route de Macédoine, pour laquelle il lui fallait définitivement tourner le dos à l'Allemagne, à l'Italie, à l'Europe, aux ambitions et possessions héréditaires : si les Russes n'avaient pas eu hâte de tenir les Détroits, Vienne se fût attardée, plusieurs siècles peut-être, aux préparatifs, à la « petite oie » de ce partage

auquel elle ne pouvait pas se soustraire, mais auquel elle se résignait bien plutôt qu'elle n'y voulait consentir.

Aisément, la diplomatie anglaise sut entretenir les hésitations de l'Autriche. Tout au long du XIX[e] siècle, les rapports d'intimité cordiale furent la règle entre Vienne et Londres, à seule fin de reculer sans cesse la liquidation ottomane, dont les Anglais ne voulaient à aucun prix, que les Autrichiens ne désiraient qu'à une échéance toujours plus lointaine. Anglais et Autrichiens furent mieux unis par cette alliance non formulée que par toutes les signatures et déclarations publiques ou secrètes. Durant le XIX[e] siècle, la connivence de Vienne permit à Londres, sinon d'interdire, du moins de limiter le dépècement, chaque fois qu'une rebellion des chrétientés sujettes ou des nationalités musulmanes, amenant l'intervention des Russes ou des Français, mit en cause l'existence de l'empire ottoman. L'entente austro-anglaise empêcha la constitution d'une Grande Grèce et d'une Grande Serbie en 1820-1830, d'une Grande Égypte en 1830-1840, d'une Grande Bulgarie en 1878, d'une Crète indépendante en 1866, 1878, 1889 et 1896. L'entente austro-anglaise fit, par deux fois, reculer les Russes (1829 et 1878) qu'une campagne victorieuse à travers le Balkan avait amenés sous les murailles de Stamboul.

Secours plus efficace : à deux reprises, Londres crut avoir trouvé au Levant le chien du jardinier. Tour à tour, les deux grands empires militaires de l'Europe, la France de Napoléon III et l'Allemagne de Guillaume II, s'offrirent à prendre ce rôle : par une alliance formelle avec la première, par une entente cordiale avec la seconde, Londres à deux reprises crut assurer aux Turcs sur le continent le même appui que sur mer sa flotte pouvait leur donner.

De fait, durant quinze ans (1855-1870) les exploits des Français à Sébastopol et, durant près de vingt années (1889-1908), l'ingérence des Allemands à Constantinople arrêtèrent l'avancée des Russes ou en réparèrent les désastres : aux uns et aux autres, le Croissant dut de reparaître quelques jours sur des territoires que l'orthodoxie lui avait enlevés, dans la Crimée des Tartares et dans la Thessalie d'Ali de Tebelen. Aussi, de 1855 à 1870, Londres toléra toutes les entreprises

politiques et financières, toutes les réformes administratives que la France voulut essayer à Constantinople et qui pouvaient installer une collaboration franco-turque au Levant; et, de 1887 à 1903, Londres autorisa, poussa les Allemands à s'arroger un contrôle, une sorte de protectorat sur l'armée et les chemins de fer d'Abd-ul-Hamid.

Envers les Français, néanmoins, Londres ne put jamais se guérir entièrement de sa méfiance : l'Égypte leur tenait trop à cœur; Lesseps y remplaçait Bonaparte. Envers les Allemands, au contraire, quelle déférence, quel empressement aux moindres désirs! La Turquie devenant une province économique de l'Empire restauré, et le *Drang nach Osten*, une condition indispensable à la prospérité, à la vie même de l'usine allemande, Londres s'imagina que, plus on engagerait Berlin dans les affaires ottomanes. mieux on assurerait aux Turcs les services de ce puissant bouledogue dont la terrible voix et les terribles crocs écarteraient le voisin trop pressé. Londres se fit l'avouée des Allemands auprès de la Porte: ses diplomates appuyèrent toutes les demandes de concessions ou de commandes que Berlin présentait; en 1887-1890, les *Chemins de Fer d'Anatolie*, première amorce du *Bagdad allemand*, furent considérés comme une victoire anglo-allemande sur l'opposition franco-russe qu'ils avaient rencontrée; de 1890 à 1900, chaque fois que ces *Anatoliens* eurent besoin d'une extension ou d'une rectification, l'ambassadeur anglais fut aux côtés de son collègue allemand; même en 1902, quand un dernier firman d'Abd-ul-Hamid livra à la *Deutsche Bank* tout le *Bagdad* jusqu'aux embouchures des Fleuves turco-arabes, l'accès du Golfe, la route de l'Inde, il ne sembla pas que Londres redoutât cette apparition de rails européens au rivage de ses mers indiennes...

En 1911, avant de livrer définitivement cette porte de son empire au contrôle direct ou indirect de Berlin, Londres a des inquiétudes. Elle s'aperçoit que sa confiance fut peut-être exagérée : durant les huit ou dix années dernières, la conduite de l'Allemagne a laissé paraître des desseins que pourraient ne plus respecter les besoins de l'Angleterre en Turquie et dans le reste du monde.

L'Angleterre de 1890-1900 croyait aux fraternels senti-

ments des cousins de Germanie; elle espérait une conciliation à l'amiable de tous les intérêts, de toutes les ambitions, une paix perpétuelle entre la force allemande, reine du Continent, et la fortune anglaise, reine des Mers. En 1911, après la guerre du Transwaal et cette explosion de haine méprisante qui, trois années durant, secoua l'Allemagne; après ces dix années de programmes navals et l'accroissement sans arrêt des flottes militaire et commerciale de l'Empire; après le lancement et la mise en marche de la fameuse devise *Unsere Zukunft liegt auf's Meer*, *Notre Avenir est sur la Mer;* après dix années de criailleries diplomatiques, de rivalité industrielle, de concurrence commerciale, dix années d'invasion des manufactures germaniques chez tous les clients de Londres, dans les docks mêmes, les entrepôts et les boutiques du Royaume-Uni : l'illusion est-elle encore possible?

Si jamais le rêve d'une conquête de l'Inde ou d'un Blocus continental doit séduire à nouveau quelque émule d'Alexandre et de Napoléon, est-il dans l'Europe du XXe siècle une autre puissance que l'Allemagne pour en escompter le bénéfice et en oser la réalisation? Est-il même pour la *Weltpolitik* un autre avenir que le conflit, l'inévitable conflit avec l'Angleterre? Au train dont grandit l'usine allemande, est-ce que l'hégémonie sur les Océans, le contrôle sur les routes terrestres et maritimes du Vieux Monde ne vont pas lui devenir nécessaires? Et la population de l'Empire augmentant chaque année de quelque 800 000 têtes, le nombre des émigrants n'augmentant pas de même allure ou même diminuant, voit-on que les sables et les marais de la Germanie, même aménagés par la science, puissent longtemps encore nourrir de pareilles multitudes? l'invasion, la conquête douanière ou militaire des Indes hollandaises, françaises, anglaises, ne sera-t-elle pas quelque jour inévitable?

A ne voir encore que l'intégrité ottomane, quel fond maintenant peut-on faire sur les intentions de Berlin? Avant de connaître *de visu* la Turquie d'Asie, avant d'en avoir exploré les montagnes et les steppes, l'Allemagne de 1880, sur la foi des Ross et des Moltke, pouvait y voir un domaine de peuplement, un champ d'émigration pour le trop-plein de ses races prolifiques, un futur *Deutschtum* dont les propriétés

et les privilèges seraient protégés par le maître turc tant contre la vénalité des fonctionnaires que contre la sauvagerie ou la mauvaise foi des indigènes musulmans et chrétiens. Alors, le maintien de l'intégrité ottomane pouvait lui sembler désirable, nécessaire, jusqu'au jour, tout au moins, où des communautés, puis des principautés, puis des royaumes allemands de Brousse, de Koniah, de Césarée, d'Édesse, ayant grandi sous la fiction de la souveraineté turque, prendraient leur essor et viendraient réclamer leur place auprès des royaumes de Prusse, de Bavière et de Saxe, dans les diètes du « plus grand » Empire pangermaniste...

Aujourd'hui, une expérience de trente années a prouvé qu'il fallait renoncer à cette chimère : Berlin sait, tous les Allemands conviennent que ni le climat, ni le sol, ni les indigènes de l'Anatolie ou de la Mésopotamie ne se prêteront jamais à la germanisation : la Turquie ne doit être, ne peut être qu'une zone d'épandage où l'usine allemande déversera ses fers et ses machines, grâce au monopole effectif que le *Bagdad allemand* va lui conférer. Pour l'Allemagne de 1911, la Turquie, c'est le *Bagdad*, rien que le *Bagdad*, et la politique de Berlin au Levant n'est plus qu'une fonction de cette affaire essentielle. Or il fallait un Grand Turc pour signer les concessions et garanties kilométriques et donner à ces papiers leur valeur internationale. Il faut encore une Turquie, jeune ou vieille, mais une Turquie bien armée, pour imposer le tracé, les expropriations, les accaparements de sources et de quais, etc., tant aux répugnances de l'Europe qu'aux résistances des indigènes. Aussi longtemps donc que, sur le papier, le *Bagdad* n'était pas chose faite et complète, Berlin ne pouvait se passer de l'intégrité ottomane. Mais après la concession définitivement signée, paraphée, revue et corrigée, quand vont s'ouvrir les périodes de construction, puis d'exploitation, la politique de Berlin sera-t-elle forcément la même ? La *Gazette de Cologne*[1] écrivait en octobre 1901, alors que les dernières négociations pour le firman jusqu'à Bagdad s'engageaient :

La Porte pourra beaucoup pour le maintien d'une situation qui rendra l'exploitation profitable, par la nomination de fonction-

1. Citée par les *Questions diplomatiques et coloniales*, 1901, II, p. 555.

naires capables, par les encouragements donnés aux nomades pour se fixer sur les terres et s'y livrer à l'agriculture, par la construction de routes d'accès au chemin de fer, par les faveurs accordées aux populations se livrant au travail, par les sages mesures de gouvernement pour le maintien de la paix publique. Si le chemin de fer ne donnait pas les profits pécuniaires qu'on en attend, la faute en serait exclusivement à la Turquie.

Ceux-là seuls qui ne connaîtraient pas la situation des Turcs dans les provinces de leur royaume arabe, que le *Bagdad* traversera, pourraient croire que la Porte sera de force à y établir et maintenir une « situation qui rendra l'exploitation profitable » ; même avant la période d'exploitation, il se peut que les premières difficultés de la construction démontrent que « la faute est exclusivement à la Turquie ». Or, une fois nantis de leurs droits et titres en règle, on ne voit plus que les concessionnaires du *Bagdad* soient liés à l'intégrité ottomane : tout au contraire; leur concession leur donnera des rendements d'autant meilleurs qu'un changement plus radical interviendra dans le gouvernement des provinces traversées. Autonomie ou pleine indépendance de ces provinces, contrôle ou conquête, administration directe ou indirecte par n'importe laquelle des puissances, le financier allemand a désormais tout à gagner, et il n'a rien à perdre, à une dislocation de l'Islam turco-arabe : les successeurs de la Porte, quels qu'ils soient, devront reconnaître et pourront mieux garantir aux Allemands leurs privilèges et leurs revenus... Et la diplomatie allemande a-t-elle aujourd'hui des intérêts contraires? Après l'entrevue de Postdam et l'affaire de Flessingue, peut-on garder la moindre illusion sur les bénéfices qu'elle entend recueillir de son ordinaire courtage entre les deux, entre les trois « voisins »?

Aux deux « voisins » d'autrefois, dont Berlin continue de se proclamer l'alliée ou l'amie, est venu s'ajouter un troisième héritier en espérance, depuis que MM. d'Aehrenthal et Isvolski ont pris M. Tittoni pour confident et intéressé dans leurs préparatifs et promesses de partage. Son *Bagdad* lui étant assuré, croit-on que, pour plaire au Grand Turc, Berlin va contrecarrer ses deux associés de la Triple Alliance et son traditionnel complice des partages polonais? Et ne voit-on pas le profit qui lui pourrait venir d'un remaniement des fron-

tières balkaniques? Les partages du XVIII[e] siècle lui ont valu un beau morceau de Pologne ; au XIX[e] siècle, le Habsbourg, rejeté vers le Levant, lui a laissé l'hégémonie en Allemagne ; au XX[e] siècle, ne voit-on pas une conséquence immédiate des deux principes que les puissances fortes prennent désormais pour règles de conduite envers les faibles ?

Droit de voisinage, disent les unes ; liberté des Détroits, disent les autres. Le droit de voisinage est, au juste, la permission que l'on s'arroge d'annexer ou d'administrer les États et dépendances de tout voisin qui n'a pas la force de se défendre. La liberté des Détroits — voyez ce que les Anglais ont fait de Gibraltar, de Port-Saïd, d'Aden et de Singapoure, ce que les Américains comptent faire de Panama, les Russes du Bosphore et des Dardanelles, — c'est la permission de s'arroger pareillement l'ouverture et la clôture de toutes les passes navigables que l'on croit utiles à ses propres intérêts. Serait-il une plus belle, une plus légitime application de ces deux principes combinés qu'une annexion, douanière ou complète, de la Hollande par l'Allemagne? Berlin n'est-elle pas la vraie « voisine » de la Haye, et Rotterdam, la passe fluviale et maritime tout ensemble, dont le commerce germanique décuplerait, demain, les transactions?... Le jour où les Russes mettront la main ou le contrôle sur Stamboul, les Autrichiens sur Salonique et les Italiens sur Avlona, pourquoi le douanier ou l'amiral allemands n'entreraient-ils pas à Rotterdam?

Londres peut trouver également répréhensibles ces extensions d'une politique dont, par ailleurs, elle obtient quelques beaux résultats. En Hollande, la flotte et l'armée anglaises peuvent escompter la coopération des armées et flottes françaises. Mais au Levant, quand l'Allemagne renoncera à l'amitié turque, la diplomatie anglaise n'aura plus aucun des autres collaborateurs qu'elle pouvait jadis invoquer : aujourd'hui Paris ne regarde que vers Fez, et Vienne semble plus délibérément pressée d'en finir que Pétersbourg même ; M. d'Aerenthal et l'archiduc-héritier ont en tête une combinaison « danubienne », qui transformera le dualisme austro-hongrois en un trialisme austro-hongro-slave ; après la Bosnie et l'Herzégovine, il leur faut encore un grand pan de Slavie pour ériger

la troisième aile de cette bâtisse impériale. Londres doit-elle s'entêter à la défense de cette intégrité ottomane dont personne, ne paraît plus se soucier? n'a-t-elle pas une autre politique toute prête dont elle a fait l'essai aux deux extrémités de la ligne musulmane et qu'elle peut aujourd'hui transporter au centre, appliquer à l'ensemble de l'Islam?



Voici près d'un siècle déjà qu'aux frontières terrestres de ses Indes, l'Angleterre a corrigé le principe de l'intégrité musulmane par des droits d'intervention et même d'annexion qu'elle refusait aux autres, mais qu'elle s'adjugeait à elle-même. Sitôt connus les projets russo-persans de Napoléon, la Compagnie des Indes acheta le « contrôle » des routes afghanes : moyennant subsides, l'émir de Kaboul signa ce traité de 1809 qui, souvent rompu, toujours rétabli, fut validé et finalement imposé par trois expéditions anglaises (1838-1842 ; 1878 ; 1881), malgré les intrigues et les menaces des Russes, malgré les révoltes de l'Islam afghan et de l'Émir lui-même. Dans le dernier quart du XIXe siècle surtout, l'influence anglaise a souverainement disposé de l'Afghanistan : à mesure que les Russes ont envahi les steppes de la mer d'Aral, puis les abords occidentaux de la Chine, constitué leur province d'Asie Centrale autour de Tachkent (1870), occupé Khiva, Khokand et la plaine transcaspienne (1873-1880), atteint les frontières afghanes et surpris (1883) la porte du nord, Merv, l'Émir a senti qu'il lui fallait se lier avec les Anglais, devenir leur salarié, leur fonctionnaire, s'il voulait ne pas tomber sous la sujétion et le tribut de Pétersbourg.

En 1878, par une opération analogue, Londres obtint le contrôle possible sur une autre route de l'Inde : signant la Convention de Chypre, le Turc, qu'épouvantait l'apparition des Russes aux portes mêmes de Stamboul, abandonna à l'administration des Anglais cette île si bien placée pour la surveillance de la Méditerranée levantine, au-devant des deux routes égyptienne et syrienne vers la mer Rouge et vers le Golfe. La route syrienne, tout particulièrement, pouvait être

fermée par les canons et les stations navales de Famagouste et de Larnaka; au premier danger, les garnisons chypriotes pouvaient débarquer sur le rivage syrien, dans ces rades de Youmourtalik, d'Alexandrette et de Suédiah, d'où les ingénieurs lançaient déjà en espérance leurs rails vers l'Euphrate, vers la navigation des Fleuves turco-arabes, vers Bassorah.

Durant trente années (1878-1908), du Congrès de Berlin à la chute d'Abd-ul-Hamid, il sembla que cette occupation de Chypre était une précaution inutile : Abd-ul-Hamid, promettant, concédant, complétant et parachevant toujours les projets de *Bagdad allemand*, était trop avisé pour donner sa dernière signature; il savait bien ne tenir le dévouement de Berlin que par cette récompense toujours offerte, toujours ajournée. Chypre, durant trente années, ne fut dans les mains des Anglais qu'un gage embarrassant. Il a fallu la naïve confiance des Jeunes Turcs et les accords de ces derniers mois entre la Porte et la *Deutsche Bank* pour montrer que la précaution de 1878 n'avait pas été vaine.

De 1882 à 1898, par une nouvelle opération, — simple coup de force cette fois, — l'Angleterre obtint le contrôle effectif sur une troisième route de l'Inde : elle occupa l'Égypte et les rives du Canal, puis le Soudan et tout le rivage africain de la mer Rouge, jusqu'à ce port de Massaouah où elle installa ses amis et alliés de Rome... De 1890 à 1898, une quatrième opération ne fut-elle pas projetée, préparée, afin d'obtenir le même contrôle sur le Maroc, sur ce carrefour initial des deux routes de navigation qui s'en vont de Londres à Bombay, l'une par l'Atlantique et le Cap, l'autre par la Méditerranée et le Canal?

De 1890 à 1898, l'entente franco-russe s'étant faite pour la « libération » de l'Égypte, une entente anglo-allemande s'établit pour la « défense » des terres africaines qui avaient échappé aux partages de 1887 et de 1890; tout ce que Londres et Berlin pouvaient juger de bonne prise, un traité secret, souvent invoqué, toujours inédit, l'attribua aux deux signataires ou à leur correspondant et médiateur de Rome : colonies portugaises et espagnoles, majeure partie des colonies françaises, sultanats de l'Islam marocain et équatorial. La guerre du Transwaal ne fût-elle pas survenue; à peine engagée, se

fût-elle brusquement terminée par cette écrasante victoire que l'Angleterre des impérialistes attendait : il est probable qu'en 1901-1902, Londres aurait accepté ce protectorat du Maroc, que lui avaient concédé Rome et Berlin et que vinrent lui offrir ses clients de Fez, épouvantés par l'apparition de nos troupes dans les Oasis, de nos rails devant Figuig. Mais, tirant au grand jour la duplicité de Berlin et la faiblesse militaire de Londres, la guerre du Transwaal eut pour conséquence immédiate la théorie qu'Édouard VII fit prévaloir dans la politique extérieure de l'Angleterre.

Invoquer toujours l'intégrité musulmane contre les autres et la jeter en entrave aux projets de ses concurrents, mais réclamer pour soi des droits supérieurs et s'arroger le contrôle ou la propriété de tout morceau d'Islam qui peut servir à la défense de l'Inde : au cours du XIXe siècle, telle était en somme l'étrange prétention que Londres avait pu maintenir grâce à son hégémonie incontestée sur les mers et grâce au prestige que, sur le Continent, gardait le vainqueur de Waterloo et de Sébastopol. Après les désastres du Transwaal, le mérite d'Édouard VII fut de mettre en harmonie les errements et les principes du *Foreign Office*, de convaincre l'Angleterre qu'il fallait concéder à autrui les libertés qu'elle revendiquait pour soi. Puisqu'elle ne se tenait pas obligée au respect de l'intégrité musulmane, puisqu'elle sentait le besoin de ne pas laisser aux mains débiles du Khalife, des Chérifs, des héritiers du Prophète la sécurité de ses routes indiennes, il fallait avoir l'honnêteté — habileté suprême — de faire la part des autres en même temps que la sienne.

En 1904 avec Paris, en 1907 avec Pétersbourg, Édouard VII appliqua cette conception simple et équitable : renoncer en paroles à l'intégrité de l'Islam comme on y renonçait depuis longtemps en actes ; obtenir la reconnaissance ou la concession du contrôle anglais sur telle route de l'Inde, moyennant la reconnaissance ou la concession du contrôle français, russe, sur telle province du monde musulman ; concéder aux Français le Maroc et leur reconnaître tout l'Islam saharien, moyennant l'abandon par eux de l'Égypte et la reconnaissance par eux de la « liberté » anglaise sur le détroit de Gibraltar et sur le Canal, concéder aux Russes la Perse du Nord et leur reconnaître tout

l'Islam turcoman, sarte et même chinois, moyennant l'abandon par eux de la Perse sud-orientale et la reconnaissance par eux de la « liberté » anglaise sur le Golfe et sur l'Afghanistan. C'est ainsi que, des trois groupes de routes vers l'Inde qui traversent le monde musulman, Édouard VII fit reconnaître le contrôle anglais sur les deux extrêmes : Paris lui abandonna définitivement les routes maritimes, l'entrée de la Méditerranée, l'Égypte, le Canal, le rivage africain de la mer Rouge (et le rivage arabe aussi); Pétersbourg lui abandonna définitivement les routes terrestres, l'entrée de l'Afghanistan et la sortie de la Perse.

Restaient, groupe médian, les routes terrestres et maritimes des Fleuves turco-arabes et du Golfe. Il semble que, pour celles-là aussi, Édouard VII était tout prêt à conclure un accord avec la troisième puissance qui pouvait en disposer : en abandonnant aux Allemands le reste de leur *Bagdad*, il pouvait, dès 1903, obtenir le contrôle sur toute voie ferrée ou navigable de la Basse Mésopotamie, prendre une hypothèque pour l' « égyptification » future des provinces de Bagdad et de Bassorah. Mais en 1903, le Roi fut retenu par des scrupules que le Tsar et son ministre auraient dû ne pas oublier en 1910, avant de faire à Potsdam des promesses qui n'engageaient pas les seuls intérêts de la Russie.

En février 1903, Berlin offrait à Paris et à Londres un syndicat international pour la construction et l'exploitation de ce *Bagdad*, dont la *Deutsche Bank* venait d'obtenir la concession définitive : M. Balfour déclara à la Chambre des Communes que ces offres allemandes seraient étudiées avec le désir de conclure, et Paris, qui n'avait pas encore renoncé à un accord franco-allemand sur le Maroc, laissa voir les mêmes dispositions. Les conditions, mises par M. Delcassé à la coopération de nos capitaux et repoussées, de prime abord, par Berlin, eussent été sans aucun doute adoucies au cas où les commodités allemandes en Turquie auraient eu pour contre-partie nos commodités à Fez... Mais la bureaucratie de Pétersbourg et M. Witte protestèrent contre tout arrangement qui pouvait détourner de leurs emprunts insatiables le moindre filet de l'épargne française : quand Édouard VII, le 1er mai 1903, fit sa première visite à Paris, nos diplomates durent lui exposer

que toute transaction au profit du *Bagdad allemand* serait l'échec de cette Triple Entente que le roi et M. Delcassé se promettaient comme le couronnement de l'Entente cordiale...

A peine le roi était-il rentré à Londres que lord Lansdowne annonçait à la Chambre des Lords la rupture des pourparlers avec Berlin et, durant quatre années (1903-1907), Édouard VII, qui poursuivait son projet de Triple Entente à travers les difficultés des conflits russo-indien et russo-japonais, écarta résolument toute négociation sur le *Bagdad*.

Dès 1905, pourtant, nos financiers et nos *coloniaux* s'efforçaient de renouer cette négociation « triangulaire » où Londres, Paris et Berlin pouvaient trouver leur bénéfice. Avant même la Conférence d'Algésiras, en septembre 1905, notre *Dépêche Coloniale* réclamait un échange *Bagdad* contre Maroc comme la solution la plus rapide du conflit franco-allemand, et le *Balkan Committee* de Londres, se joignant aux concessionnaires de la navigation sur les Fleuves turco-arabes, montrait dans une transaction anglo-allemande le moyen d'assurer le succès des réformes en Macédoine et le monopole des bateaux et du commerce anglais en Mésopotamie. Mais Édouard VII ne voulut jamais envisager qu'une négociation « quadrangulaire » entre la future Triple Entente et l'Allemagne : tant qu'il n'eut pas en mains son accord anglo-russe, il négligea de parti pris tout accord anglo-allemand.

En novembre 1907, l'accord anglo-russe étant signé (septembre 1907), Guillaume II arrive à Londres : de nouveau, la négociation *Bagdad*-Maroc-Macédoine s'offre[1] aux puissances occidentales. Tous ceux qui ont quelque connaissance des nécessités de l'Allemagne et des véritables intérêts de l'Angleterre et de la France au Levant, tous ceux qui, malgré les abominations hamidiennes, désirent le salut des Turcs, sentent bien que l'heure est grave : jamais l'occasion ne se représentera d'obtenir une transaction aussi équitable pour toutes les parties contractantes, aussi avantageuse pour la Turquie elle-même; on peut encore sauvegarder l'intégrité ottomane.

Réforme austro-italo-russe en Macédoine et en Albanie sous la direction des commissaires européens et de l'inspecteur

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1907 : *Guillaume II à Londres*.

turc; réforme franco-anglo-russe en Arménie sous un pareil comité international: *Bagdad* anglo-franco-allemand sous la présidence et la vérification de la Porte : n'était-ce pas mettre le consortium européen au service de l'Empire ottoman, sans livrer la Turquie aux ambitions de l'un ou de l'autre? Une pacification franco-espagnole au Maroc, anglo-italienne en Tripolitaine et anglo-russe en Perse eût achevé de mettre l'Islam en tutelle passagère, mais aussi en pleine sûreté, hors des partages et combinaisons des « voisins ». Sans même regarder si loin, n'aurions-nous pas dû, nous, Français, qui venions d'occuper Oudjda et commencions par l'expédition dès Beni-Snassen la longue, la pénible campagne qui nous attend sur la route de Taza et de Fez, n'aurions-nous pas dû, avant d'engager nos deux bras dans l'engrenage marocain, régler l'avenir de nos droits et de nos intérêts au Levant [1]?

Mais en 1907, les gens de Pétersbourg maintenaient contre le *Bagdad* leur *veto* de 1903, et leur prétendu zèle de réformes en Macédoine masquait à peine leur ferme intention de rien innover en Turquie qui pût diminuer le malaise des peuples et la faiblesse du gouvernement. En cet automne de 1907, une transaction sur le *Bagdad* nous eût épargné l'algarade allemande d'octobre 1908, comme en 1903 elle nous eût épargné le discours de Tanger. Mais Pétersbourg avait bien d'autres projets : en cet automne de 1907, M. Isvolski et M. d'Aehrenthal commençaient la longue comédie de leurs ententes et de leurs brouilles, de leurs promesses et de leurs renis. Il nous aurait fallu au Quai d'Orsay un ministre assez clairvoyant pour deviner ce double jeu. assez énergique pour faire prévaloir nos légitimes convenances. Nous nous laissâmes persuader, une fois encore, que jamais Pétersbourg ne consentirait au *Bagdad allemand* : dans leur tiroir le plus secret, nos diplomates avaient le merveilleux projet de ce chemin de fer anglo-russe Riga-Calcutta qui, n'empruntant que des territoires russes ou anglais et des capitaux anglais et français, devait être la route de la Triple Entente entre l'Inde et l'Europe.

Au printemps de 1908, un iradé du Sultan autorisait (25 mai) la construction immédiate de quatre nouvelles sections du

1. Voir dans la *Revue de Paris* d'avril à juillet 1907 : *la Route d'Oudjda*, 15 avril; *Vers Bagdad*, 1er et 15 mai, 1er juin et 1er juillet.

Bagdad; c'était l'heure où Édouard VII s'embarquait pour Reval : que fut-il décidé durant cette entrevue, dans ces conversations de plusieurs jours entre le Tsar et le Roi? On sait que la Macédoine y tint la première place : ne fut-il rien dit du *Bagdad?* La révolution turque, qui survint quelques semaines plus tard, changea tout le problème, en supprimant l'un des termes : tout aussitôt Vienne et Pétersbourg offraient et les Jeunes Turcs acceptaient de supprimer les réformes de Macédoine (août-septembre 1908).

Il s'ensuivit une courte trêve dans les négociations : le *Bagdad* sembla reculé de dix ans, de vingt ans peut-être, par la baisse soudaine de l'influence allemande à Stamboul; l'intégrité ottomane parut assurée d'un nouveau bail par l'essor du patriotisme et du militarisme jeunes-turcs... Dès le début de 1909, pourtant après quelques mois de crédit au nouveau régime, il semble que Londres n'ait pas conservé tous ses espoirs dans les heureuses conséquences de cette révolution : en février 1909, il fut manifeste[1] que, négocié sous l'amicale insistance du roi Édouard, l'accord franco-allemand touchant le Maroc, conduirait tôt ou tard à deux ententes complémentaires, l'une anglo-allemande, l'autre russo-allemande, touchant le *Bagdad* et la Perse.

La Perse remplaçait désormais la Macédoine dans les soucis de Londres et de Pétersbourg : Perse-Maroc-*Bagdad*, on avait tous les éléments d'une négociation à l'amiable, mais dans laquelle, cette fois, l'intégrité de l'Islam pourrait être irrévocablement compromise. Il ne pouvait plus être question d'un contrôle international interposé, comme une glace de protection, entre l'intégrité ottomane et les convoitises des « voisins ». Il s'agissait, tout au contraire, d'un établissement de « sphères d'influence » qui donnerait à chacun des prétendants sa part de « voisinage[2] » : l'Angleterre en tirerait sa dernière route des Indes, mais au prix d'un partage proche ou lointain de l'empire ottoman. Édouard VII voulut-il écarter cette solution trop brutale? crut-il simplement que l'heure n'était pas encore venue et, puisque les Jeunes Turcs ne mon-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars 1909 : *Accord franco-allemand.*

2. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril 1911 : *Offres allemandes.*

traient pas à contenter Berlin la même hâte qu'Abd-ul-Hamid, pensa-t-il que la Triple Entente pouvait prendre son temps? Il voyait pourtant (décembre 1909) les financiers français trahir à nouveau leurs devoirs envers l'Entente cordiale, envers la France même, en constituant leur Société de Glaris au service de Berlin[1]... La mort le surprit (mai 1910) en cette indécision.

Un an après sa disparition, Berlin, ayant regagné à Stamboul toute son influence d'autrefois, offre pour la troisième fois un partage du *Bagdad* qui équivaut à un partage de la Turquie d'Asie en sphères d'influence. Londres a le choix entre les deux politiques que, depuis un siècle, elle a pratiquées au Levant : laquelle prendre? celle de Palmerston ou celle d'Édouard VII? la défense coûte que coûte de l'intégrité ottomane ou l'acquisition du contrôle anglais sur la dernière des routes de l'Inde que l'Europe puisse menacer? Mais encore, à ce contrôle, les Allemands offrent-ils quelque caution bourgeoise? Leurs propositions les plus avantageuses reviennent à un *Bagdad ottoman* dans lequel l'Angleterre et la France réunies n'auraient que 40 p. 100, tandis que l'Allemagne et la Turquie, sa vassale, auraient tout le reste, 60 p. 100... Et quelle est la première conséquence qu'il faut entrevoir à l'achèvement de ce *Bagdad*, dont Berlin veut se débarrasser pour les années 1917-1920 où sa flotte aura dans les mers du Nord le *maximum* de supériorité relative? En 1920, la Turquie à Koweit ou l'Allemagne à Rotterdam, l'Inde ou l'Ile menacée : je crois bien qu'en dernière analyse, tel est le choix que l'on offre aux Anglais aujourd'hui.

VICTOR BÉRARD

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1909 : *Souci national.*

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS

LIVRAISON DU 15 MARS

LIVRAISON DU 1er AVRIL

LIVRAISON DU 15 AVRIL



